

ANALECTA
BOLLANDIANA

BOEKEN
VERKOPING

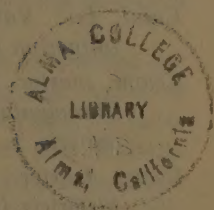
ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXIV

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS IOSEPHUS VAN DER STRAETEN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU



BRUXELLES

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel

1956

Property of
CLgA

Please return to
Graduate Theological
Union Library

ABRÉVIATIONS

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Tomi duo. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibidem, 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Graec. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Graec. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Graec. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. martyr. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Comm. martyr. rom.* = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).
- Mir. BVM.* = *Index Miraculorum B. V. Mariae*, ed. A. PONCELET in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

« SUB IULIANO APOSTATA »

DANS LE MARTYROLOGE ROMAIN

Plus de quarante notices du martyrologe romain annoncent que des chrétiens ont été mis à mort pendant le règne de Julien l'Apostat. Nous voudrions les passer en revue afin d'en préciser la provenance et de montrer le cheminement au terme duquel chacune a été inscrite à telle date dans la compilation officielle.

A première vue, il semblerait que la méthode la plus simple de réaliser cette petite enquête consiste à les examiner dans l'ordre du calendrier et à tirer ensuite les conclusions qui s'imposent. Mais au cours de nos recherches nous avons remarqué qu'il serait plus clair de les classer en divers groupes suivant leurs origines. Il y a, d'abord, les martyrs qui sont attestés par des écrivains ou des compilations assez proches des événements. Vient ensuite un second groupe dont les noms sont connus principalement, parfois exclusivement, par les synaxaires. Un groupe de saints romains doit être traité à part : c'est celui qui gravite autour des SS. Gallican, Jean et Paul, Bibiane. Enfin, il reste quelques noms qui se sont glissés dans le martyrologe romain par des voies différentes et en général assez tardivement.

La persécution de Julien ¹ a été brève et limitée, car, devenu empereur à la fin de l'année 361, il mourut le 26 juin 363. Après son accession à l'empire, Julien ne revint plus en Occident ; il résida d'abord quelques mois à Constantinople, puis partit pour Antioche. Il y arriva en juin 362 et en repartit le 5 mars 363 afin de diriger les opérations militaires contre les Perses. Jusqu'au début de 361

¹ Au sujet de l'empereur Julien, nous citerons seulement : J. BIDEZ, *La vie de l'empereur Julien* (Paris, 1930) ; le chapitre : *L'empereur Julien* de P. DE LABRIOLLE dans *l'Histoire de l'Église* de A. FLICHE et V. MARTIN, t. III (1936), p. 183-204 ; *L'empire chrétien* par A. PIGANOL dans *l'Histoire générale* de G. GLOTZ, *Histoire romaine*, t. IV, 2 (Paris, 1947), p. 110-145.

il ne laissa guère apparaître sa désaffection à l'égard de la religion chrétienne ; le 6 janvier 361, il assistait encore à la fête de l'Épiphanie à Vienne en Gaule. Ce fut son dernier acte de participation au culte catholique.

L'historien qui aborde l'étude de la persécution de Julien dispose d'une documentation assez riche. Outre les écrits personnels de l'empereur¹, il faut citer les discours de S. Grégoire de Nazianze² et de S. Jean Chrysostome³, des lettres de S. Basile⁴, les histoires ecclésiastiques de Philostorge († après 425), Socrate († après 439), Sozomène, dont l'œuvre a été composée entre 439 et 450, Théodoret, qui compila son travail vers 450. Ajoutons le martyrologe syriaque qui remonte à 411 et le premier état du martyrologe hiéronymien, qui peut être daté du milieu du v^e siècle. C'est grâce à ces ouvrages que nous pouvons reconstituer la liste des martyrs mis à mort sous Julien. Comme on le verra, elle est assez réduite ; les détails relatifs à la persécution que l'on peut glaner sont plutôt épisodiques et parcimonieux.

La question des dates de culte est particulièrement difficile, car, en dehors des deux martyrologes, les historiens cités plus haut ne fournissent jamais de précisions sur le jour de la mort. Sozomène nous avertit qu'il a réuni par souci de clarté les récits consacrés aux martyrs, « même si les circonstances étaient différentes »⁵. Quant aux sources plus tardives, on verra qu'elles présentent une assez grande variété pour les anniversaires.

Remarquons que la série que nous allons analyser ne contient pas l'ensemble des martyrs qu'à tort ou à raison on place sous le règne de Julien. Le martyrologe romain commémore, par exemple, le 21 août, les SS. Bonose et Maximien : « Eodem die sanctorum martyrum Bonosi et Maximiani »⁶. Cette notice est restée très sobre de détails parce qu'à la fin du xvi^e siècle, les Actes de ces

¹ Ils ne nous aident guère à retracer les principaux épisodes, mais ils sont précieux pour comprendre la mentalité du prince.

² Discours IV et V : *Katà 'Ioulianoῦ βασιλέως* (P. G., t. XXXV, col. 531-720).

³ Voir plus bas, p. 9.

⁴ P. G., t. XXXII, lettres C, CXLII, CLXXVI, CC, CCLII.

⁵ *Σαφηνείας δὲ χάριν συναγαγὼν πάντα ὁμοῦ διεξῆλθον, εἰ καὶ διάφορος ἦν ὁ καιρὸς τῆς ἐκάστου μαρτυρίας* (Hist. eccl. V, 11).

⁶ *Comm. marty. rom.*, p. 350-351.

deux martyrs, qui auraient souffert sous Julien, étaient encore inconnus. De plus, le martyrologe romain n'a pas tenu compte de divers saints qui dans les légendes hagiographiques sont considérés comme des victimes de l'Apostat¹.

I. — MARTYRS ATTESTÉS AVANT LA FIN DU V^e SIÈCLE.

Si nous ne possédions pas les *Histoires ecclésiastiques* de Socrate, Sozomène et Théodoret, nous ignorerions presque tout de ces martyrs de l'empereur Julien. Dans les martyrologes de l'Occident, ils ne pénétrèrent que tardivement. Ils n'y étaient pas pour autant ignorés, puisque le récit de leurs supplices se lisait dans la célèbre *Historia tripartita*² de Cassiodore, à laquelle Florus a emprunté un certain nombre de notices relatives à d'autres saints³; Adon, par contre, ne semble pas y avoir puisé.

Les martyrs étudiés dans ce premier groupe, à part deux ou trois, ne furent remarqués par les compilateurs latins que durant la seconde moitié du xvi^e siècle, grâce à deux recueils qui eurent une influence importante sur le martyrologe romain, à savoir l'*Ὠρολόγιον* et le Ménologe de Sirlet.

Présentons brièvement l'un et l'autre. Dans la seconde édition (1573)⁴ de son *Martyrologium Usuardi*, Molanus a enrichi les *Auctaria* d'une série de brèves annonces qu'il a puisées dans un *Horologium* désigné par le sigle G et qu'il décrit en ces termes : « G significat commemoraciones Sanctorum totius anni per ordinem mensium, prout ea cum eorundem sanctorum deprecationibus

¹ Par exemple, S. Barbarus, *BHG.* 219, 220 ; voir H. DELEHAYE, *Les Actes de S. Barbarus*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX (1910), p. 276-301 ; SS. Valentin, évêque de Terracine, et Damien, *BHL.* 8467 ; les XV martyrs de Tiberiopolis, *BHG.* 1199 ; S^{te} Apollonie, *BHL.* 643.

² Éd. W. JACOB et R. HANSLIK (Vienne, 1952) ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXXIII (1955), p. 240.

³ H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), pp. 300, 642.

⁴ La première édition est de 1568 ; cf. P. GROSJEAN, *Sur les éditions de l'Usuard de Jean Molanus*, dans *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 327-333. Au chapitre XIII de la préface de l'édition de 1568, J. Molanus notait : « Ex Simeone metaphraste tantum notavi sanctos de quorum vita ipse certos auctores citat. Qui volet reliquos adiciat et ex ipso et ex aliis. » Ces derniers mots révèlent un certain éclectisme.

habentur in Menologio de Sanctis totius anni, quod est in Graeco Horologio sive Horarum libro, qui Venetiis excusus est in octavo, anno 32. Unde etiam Ioannes Buteo, Canonicus Viennae Ordinis sancti Antonii multa anno 58 in latinum vertit in libro quem inscripsit *Orationes Graecorum veteres ad Deum et Sanctos* ¹. Molanus a donc connu l'*Horologium* imprimé à Venise en 1532 et qui est décrit par Émile Legrand sous le numéro 87 de sa *Bibliographie hellénique des XV^e et XVI^e siècles* ² ou, du moins, la traduction latine de Jean Buteo, parue en 1558, ouvrage si rare que nous en avons en vain cherché un exemplaire ³.

Comme on sait, l'*Ὡρολόγιον* comprend, en plus des parties immuables de l'Office, un calendrier ecclésiastique ou *μηνολόγιον*. Les saints y sont annoncés succinctement : la date, le nom et une indication sommaire destinée à préciser l'identité. Selon l'état actuel de la recherche, ces calendriers furent constitués vraisemblablement à la fin du VII^e siècle ou au début du VIII^e ⁴.

C'est d'après un « ménologe » de ce genre que Molanus a introduit de nombreuses annonces dans son édition remaniée. Il a veillé à éviter les doublets ou les déplacements de date. En général, il a consulté la collection de Vies de saints de Syméon Métaphraste afin de se rendre compte de l'intérêt de la notice ⁵. Les reviseurs du martyrologe officiel, qui faisaient grand cas de l'œuvre probe et consciencieuse de l'historien de Louvain ⁶, n'ont certes pas re-

¹ P. 6^v.

² T. I (Paris, 1885), p. 211. Un exemplaire se trouve au British Museum.

³ Sur Jean Buteo ou Borrel, mort vers 1572, voir *Nouvelle Biographie générale*, t. VII (Paris, 1863), col. 898-899 ; *Dictionnaire de Biographie française*, t. VI, col. 1115. Il était surtout mathématicien ; aucune de ces bibliographies ne cite la traduction de l'*Horologium*.

⁴ A. EHRHARD, *Ueberlieferung und Bestand der hagiogr. Literatur der griechischen Kirche*, t. I (1937), p. 25-35 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 44-48.

⁵ Il connaissait — ou croyait connaître — Métaphraste par la traduction latine de G. Hervet publiée par les soins d'Al. Lipomano aux tomes V, VI, VII de ses *Vitae sanctorum Patrum* (Venise, 1556 ; Rome, 1558 et 1559). La date et le contenu du ménologe de Métaphraste n'ont été précisés qu'à notre époque grâce aux travaux du P. Delehaye (*Synopsis metaphrastica*, dans *BHG*², 1909, p. 269-292) et d'A. Ehrhard (op. c., t. II, Leipzig, 1938, p. 306-709). On notera sur la page de titre du t. V de Lipomano : « Librum hunc Occidentalis Ecclesia primum nunc videt et recipit, quem latinum fecit Gentianus Hervetus Gallus ».

⁶ Voir le c. IX de la préface de Baronius au martyrologe romain.

tenu toutes les annonces publiées par lui ; ils ont fait un choix. De plus, ils ont souvent complété les renseignements en recourant au Ménologe de Sirlet.

Ce dernier ouvrage a depuis longtemps perdu le prestige dont il a joui à la fin du xvi^e siècle¹. La tradition l'a dénommé : Ménologe ; en fait, c'est plutôt une sorte de synaxaire composé artificiellement d'extraits de ménées et d'autres livres dont les textes ont été abrégés ou retouchés au gré du traducteur. Quelle que soit sa valeur, il a eu une grande influence sur Baronius et ses collègues qui travaillaient sous la direction du cardinal Sirlet². Avec l'œuvre de Molanus, il constitue une des sources principales des diverses notices consacrées à des saints de l'Église grecque.

25 janvier. Antiochiae³ sanctorum martyrum Iuventini et Maximi, qui sub Iuliano apostata martyrio coronati sunt ; in quorum die natali sanctus Ioannes Chrysostomus sermonem ad populum habuit.

Le récit du martyre de ces deux officiers se lit dans un sermon de S. Jean Chrysostome (BHG. 975) et dans l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret⁴. Ni l'un ni l'autre ne fournissent de précisions sur le jour de la mort. Le synaxaire les commémore au

¹ *Synax. Eccles. CP.*, col. XLVI.

² Le cardinal (†1585) avait mis à la disposition de ses collaborateurs la traduction latine manuscrite du ménologe, qui ne devait être éditée qu'en 1601 par Henri Canisius. Elle fut rééditée par J. BASNAGE, *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum et historicorum*, t. III (Amsterdam, 1725), p. 409-520. Dans les *Acta Sanctorum*, il est fait souvent allusion à l'influence du ménologe de Sirlet. J.-B. Du Sollier l'a très justement appréciée : « Quanta fuerit Cardinalis Sirleti auctoritas in revisione et reformatione tum Martyrologii Romani, tum Officiorum ecclesiasticorum recorder me Romae ex authenticis monumentis didicisse ; at saepe fassus sum id quod Maiores nostri variis etiam locis indicarunt, graecis illis accessionibus Fastos nostros Latinos non magnopere ditatos fuisse. » *Act. SS.*, Iul. t. II (1721), p. 699 ; cf. P. PASCHINI, *Tre ricerche sulla storia della chiesa nel cinquecento* (Rome, 1945), p. 235-245.

³ Comme le commentaire publié en 1940 dans les *Acta Sanctorum, Propylaeum Decembris*, nous suivons la *typica* de 1913, quitte à signaler quelques changements qui ont été introduits dans la *prima post typicam*, datée de 1922, mais parue en 1924 ; cf. H. QUENTIN, *La correction du martyrologe romain*, dans *Anal. Boll.*, t. XLII (1924), p. 387-406.

⁴ III, 15 (éd. L. PARMENTIER - F. SCHEIDWEILER, p. 192-194). *Comm. marty. rom.*, p. 34-35. Afin de ne pas surcharger ces pages de notes bibliographiques, nous renvoyons pour chaque notice à ce commentaire.

9 octobre¹. Comme l'a montré le P. P. Peeters², en se référant à deux calendriers syriaques, qui les mentionnent au 29 janvier³, il est fort vraisemblable que c'est à cette date que les deux chrétiens furent exécutés et que l'Église d'Antioche célébrait leur anniversaire. Juventin et Maximin sont entièrement inconnus des martyrologes occidentaux. Molanus le premier les inséra dans sa compilation en 1568 au 25 janvier⁴ sur la foi de l'édition latine des œuvres de S. Jean Chrysostome⁵, où la première phrase du panégyrique des saints martyrs : *Ὁ μακάριος Βαβύλας πρόην ἡμᾶς ἐνθαῦθα μετὰ παίδων τριῶν συνήγαγε · σήμερον στρατιωτῶν ξυνωρίς ἁγίων τὸ τοῦ Χριστοῦ στρατόπεδον ἐπὶ τῆς παρατάξεως ἔστησε*⁶ était traduite de la manière suivante : *Heri (πρόην) beatus Babylas cum tribus pueris nos hic congregabat; hodie vero par sanctorum militum in acie exercitum Christi constituit*. Se fiant à cette version où *πρόην* (*nuper*) était rendu par *heri*, le docte historien de Louvain plaça tout naturellement l'éloge des SS. Juventin et Maximin le lendemain de la fête de S. Babylas (24 janvier). Dans l'édition de 1573, il introduisit dans l'éloge : « *Postridie Babylae, natalis beatorum martyrum Iuventini et Maximi* »⁷. Les rédacteurs du martyrologe romain suivirent Molanus sans le contrôler⁸; dans ses notes Baronius se contente d'écrire : « *Post natalem diem sancti Babylae in Antiochena ecclesia de his martyribus agebatur* »⁹.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 121-122.

² *La date de la fête des SS. Juventin et Maximin*, dans *Anal. Boll.*, t. XLII (1924), p. 77-82. Voir aussi P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. 9 (Città del Vaticano, 1953), p. 199-200 (= *Studi e Testi*, n° 175).

³ *Patr. Or.*, t. X, pp. 32, 37-38.

⁴ « *Eodem die beatorum martyrum Juventini et Maximi : in quorum natali sermonem habuit Joannes Chrysostomus* ».

⁵ Éd. de Paris, 1536.

⁶ *P. L.*, t. L, col. 571.

⁷ Dans l'annotation, nous n'indiquerons pas les pages du *Martyrologium Usuardi* de Molanus ; la date de culte permet de retrouver sans difficulté la notice étudiée.

⁸ B. de Montfaucon remarque : « *Videant igitur ii qui SS. fastis dant operam, num alia sit statuenda colendae SS. Iuventini et Maximini memoriae dies* » (*P. G.*, t. c., col. 571).

⁹ *Martyrologium Romanum* (Romae, 1586), p. 50-51.

22 mars. Ancyrae, sancti Basillii, presbyteri et martyris, qui sub Iuliano apostata gravissimis cruciatibus affectus animam Deo reddidit.

Voici en quels termes Sozomène relate le martyre de S. Basile d'Ancyre : Λόγος δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον μαρτυρία τὸν βίον μετελθεῖν Βασίλειον πρεσβύτερον τῆς ἐν Ἀγκύρᾳ ἐκκλησίας ¹. Vu le contexte, les mots : κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον n'apportent aucune précision. D'après la plus ancienne Vie grecque (BHG. 242), Basile aurait été martyrisé le 28 juin. C'est à la fin de mai 362 que l'empereur passa par Ancyre ; si le saint a comparu devant Julien, comme le veut la Passion, il est peu probable qu'il ait été mis à mort un mois plus tard. Les synaxaires ² et la Vie BHG. 243 commémorent le prêtre d'Ancyre le 22 mars. Absent des martyrologes occidentaux, Basile apparaît dans l'édition de 1573 de Jean Molanus, qui traduit l'*Horologium* ³ : « Die vigesima secunda, sancti hieromartyris Basilei, presbyteri Ancyranæ ecclesiæ ». Ce n'est qu'à partir de 1586 que notre saint figure au martyrologe romain, dont la notice dérive du ménologe de Sirlet ⁴.

29 mars. Heliopoli apud Libanum, sancti Cyrilli, diaconi et martyris, cuius iecur discisso ventre avulsum Gentiles, sub Iuliano apostata, feraliter depasti sunt.

Le plus ancien témoignage de l'horrible supplice infligé au diacre Cyrille se lit dans l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret ⁵. C'est uniquement parce que le récit de son martyre a été transmis en même temps que celui de Marc, évêque d'Aréthuse, et des vierges chrétiennes de Gaza, que toutes ces victimes de Julien ont été célébrées le même jour, le 28, le 29 ou le 30 mars, parfois le 18 mai ⁶.

¹ V, 11 (éd. R. HUSSEY, t. II, p. 473) ; *Comm. marty. rom.*, p. 107.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 551. L'éloge se rencontre aussi le 23 et le 24 mars, parfois le 1^{er} ou le 2 janvier. Au sujet de ces deux dernières dates, le P. Delehaye écrit : « L'explication de cette répétition en janvier (*ἱανουαρίῳ* lu pour *ἰουνίῳ*) paraît peu probable. Je persiste à l'attribuer à un autre genre de négligence et à y voir un cas d'attraction ; le grand S. Basile du 1^{er} janvier en a été le centre » (*Anal. Boll.*, t. XXVII, 1908, p. 423).

³ Sur cet ouvrage, voir plus haut, p. 7.

⁴ Voir ci-dessus, p. 9.

⁵ III, 7 (éd. L. PARMENTIER - F. SCHEIDWEILER, p. 182-185) ; *Comm. marty. rom.*, p. 116-117.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, col. 565, 568, 572. B. Latyšev a publié une Passion de S. Marc d'Aréthuse et de S. Cyrille (*Menologii anonymi byzantini quæ supersunt*, t. I, Saint-Petersbourg, 1911, p. 293-294). Elle comporte malheureuse-

Ce groupe est absent des compilations occidentales et Molanus, le premier, leur a donné une place parmi les *auctaria Usuardi* dans son édition de 1573 : « Die vigesima nona, sancti patris Marci, episcopi Arethusii, et Cyrilli diaconi et aliorum, qui sub Iuliano tyranno certaverunt ». Il avait emprunté cette notice à l'*Horologium*. Les mots *et aliorum* désignent principalement les vierges de Gaza. Les reviseurs du martyrologe romain écartèrent Marc d'Aréthuse parce qu'ils le soupçonnaient d'avoir gardé sa foi arienne et, jugeant inutile de signaler les *alii*, ils ne mentionnèrent que Cyrille : « Heliopoli apud Libanum sancti Cyrilli diaconi, qui cum tempore Constantini confregisset idola sub Iuliano apostata a gentilibus saevissime caesus est, eiusque dissecto ventre avulsum iecur iidem feraliter depasti sunt ». Cette formule fut abrégée dans l'édition de 1586.

9 avril. Caesareae in Cappadocia, sancti Eupsychii martyris, qui, ob eversum Fortunae fanum, sub Iuliano apostata martyrium consummavit.

S. Basile a fréquemment fait allusion à la fête de ce martyr qui se célébrait avec grande solennité le 7 septembre¹. Dans le martyrologe hiéronymien, la commémoration est marquée au 10 septembre : *In Cesarea Cappodociae Eufepiae* (al. *Cuspici, Hisici*)², tandis que dans le synaxaire elle est inscrite au 7 septembre et au 9 avril³. A cette dernière date on trouve le récit de Sozomène⁴ ;

ment une très grande lacune (29 mars). Le manuscrit grec Vatic. 2014, du XI^e siècle (*Anal. Boll.*, t. XXI, 1902, p. 14), contient une autre Passion inédite (28 mars). Enfin le cod. Barocc. 240 de la Bodléienne présente une troisième Passion qui célèbre les martyrs le 18 mai (*Synax. Eccl. CP.*, col. 1001).

¹ Les passages de la correspondance de S. Basile sont cités par le P. H. Delehaye dans les *Analecta*, t. XLIX (1931), p. 41-44 ; *Comm. marty. rom.*, pp. 131, 384.

² *Comm. marty. hieron.*, p. 499 ; cf. p. 496.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 23, 593, 596 (10 avril).

⁴ V, 11. Sozomène dit qu'Eupsychius venait de se marier, mais ne laisse nullement soupçonner qu'il était prêtre. Or, un auteur du X^e siècle, Aréthas de Césarée, citant différents cas afin de prouver que les coutumes ecclésiastiques changent, écrit : *τί δὲ καὶ τὸ μετὰ τὴν χειροτονίαν τινὰς γεγαμημένοι, ὥσπερ Εὐψύχιος, ὁ τοῦ Χριστοῦ μάρτυς, πρεσβύτερος ἐπὶ νεογάμῳ τῷ καταστήματι τὸν μαρτυρικὸν ἀναδησάμενος στέφανον* ; (J. COMPERNASS, *Zwei Schriften des Arethas von Kaisareia gegen die Verlauschung der Bischofsitze*, dans *Studi Bizantini e Neoellenici*, t. IV, Rome, 1935, pp. 93, 107 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, 1936, p. 176).

à la première, le résumé d'une Passion fantaisiste ¹. Molanus a introduit ce martyr dans les fastes d'Occident d'après l'*Horologium* : « Die nona, sancti martyris Eutychiei » (sic). Le martyrologe romain a emprunté sa notice à Sozomène, tout en adoptant le jour anniversaire indiqué par Molanus ².

18 juillet. Dorostori, in Mysia, sancti Aemiliani martyris qui tempore Iuliani apostatae, sub Capitolino praeside, in fornacem iniectus, martyrii palmam accepit.

S. Émilien de Durostorum est un des rares martyrs de la persécution de Julien qui soient mentionnés dans le martyrologe hiéronymien : *In Dorostoro natale Emiliani* ³. Son supplice est relaté par Théodoret ⁴ en termes extrêmement brefs. Au 18 juillet, le synaxaire ⁵ résume la Passion BHG. 33, qui, vraisemblablement, remanie un texte plus ancien ⁶. Pour avoir été cité dans l'hiéronymien, le martyr de Durostorum est passé dans les martyrologes historiques et de là dans le romain. Le libellé de la notice, qui jusqu'alors était celui de l'hiéronymien, fut complété d'après la Passion. En 1583, on lisait : « Dorostori in Mysia » ; pour bien marquer qu'il s'agissait de la Mésie et non de la Mysie, l'édition de 1922 ajouta l'épithète *inferiore* ⁷.

8 septembre. Gazae, in Palaestina, sanctorum martyrum fratrum Eusebii, Nestabi et Zenonis, qui, tempore Iuliani apostatae, irruente in eos turba Gentilium, discerpti atque necati sunt.

Ibidem sancti Nestoris martyris, qui sub eodem Iuliano, ab iisdem Gentilibus furentibus saevissime cruciatus, emisit spiritum.

Le plus ancien témoignage relatif à ces martyrs se lit dans

¹ Elle a été retrouvée récemment par le P. Fr. Halkin dans un ménologe de Patmos (cf. *Anal. Boll.*, t. LIV, 1936, p. 176 ; t. LXXII, 1954, p. 24).

² La Passion du ménologe de Patmos et le résumé du synaxaire au 7 septembre racontent le martyre d'un S. Eupsychius de Césarée condamné à mort par Sapricius sous le règne de l'empereur Adrien. Baronius, trouvant cette notice dans le ménologe de Sirlet au 7 septembre, crut qu'il s'agissait d'un autre martyr et résuma l'éloge qu'il avait sous les yeux (*Comm. marty. rom.*, p. 384).

³ *Comm. marty. hieron.*, p. 382 ; *Comm. marty. rom.*, p. 294.

⁴ III, 7 (éd. L. PARMENTIER - F. SCHEIDWEILER, p. 183).

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 827.

⁶ Voir *Anal. Boll.*, t. XXXI (1912), p. 260-265 ; t. LI (1933), p. 57 : « La Passion de S. Émilien qui nous reste n'est, croyons-nous, qu'un texte remanié, d'assez basse époque ».

⁷ Au sujet de l'édition du martyrologe romain de 1922, voir plus haut, p. 9.

l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène¹. Le synaxaire les commémore le 21 septembre, parfois le 20 ou le 22². Absents des martyrologes occidentaux, ils figurent dans l'édition princeps du martyrologe romain, dont la notice résume Sozomène. Celui-ci ne fournissant aucune date de culte et le ménologe de Sirlet ne mentionnant pas ces martyrs, les rédacteurs semblent avoir arbitrairement fixé la fête au 8 septembre ; rien, en effet, ne justifie ce choix. Alors que le synaxaire réunit dans une seule notice les trois frères et Nestor, la compilation officielle réserve à ce dernier une mention spéciale parce que, dans le récit de Sozomène, il mourut un peu après ses compagnons. Baronius a condensé le texte de 1583.

12 septembre. Meri, in Phrygia, passio sanctorum martyrum Macedonii, Theoduli et Tatiani, qui sub Iuliano apostata ab Almachio praeside post alia tormenta super crates ferreas ignitas positi, exultantes martyrium compleverunt.

Des martyrs mis à mort sous Julien l'Apostat, Macedonius et ses compagnons sont les seuls qui figurent dans le martyrologe syriaque³ ; inscrits au 19 juillet, ils furent repris, le même jour, par le martyrologe hiéronymien⁴. Socrate⁵ et Sozomène⁶ ont relaté leur martyre, mais sans spécifier la date. Le synaxaire les annonce le 12 septembre, parfois le 13⁷. Toutes les compilations du moyen âge occidental les ont ignorés et ce fut le martyrologe romain qui les tira de l'oubli en s'inspirant du ménologe de Sirlet⁸.

9 octobre. Antiochiae sanctae Publiae abbatissae, quae, transeunte Iuliano apostata, Davidicum illud cum suis virginibus canens : « Simulacra Gentium argentum et aurum », et « Similes illis fiant qui faciunt ea », imperatoris iussu alapis caesa est et graviter obiurgata.

La résistance audacieuse de S^{te} Publia à la politique antichrétienne de Julien nous est relatée par Théodoret⁹, dont le syna-

¹ V, 9 ; *Comm. marty. rom.*, p. 386.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 61, 66-67, 69, 951-952.

³ *Act. SS.*, Nov. t. II (1894), p. LIX ; F. Nau, dans *Patr. Or.*, t. X, p. 7-8.

⁴ *Comm. marty. hieron.*, p. 384.

⁵ *Hist. eccl.*, III, 15.

⁶ *Hist. eccl.*, V, 11.

⁷ *Synax. Eccl. CP.*, col. 38, 39, 40. Le P. Delehaye écrit : « Il a existé, sans doute, une Passion des martyrs de Meros ; nous n'en avons qu'un court résumé dans les historiens de l'Église » (*Anal. Boll.*, t. LI, 1933, p. 57).

⁸ *Comm. marty. rom.*, p. 393.

⁹ III, 19 ; *Comm. marty. rom.*, p. 444.

xaire a reproduit presque entièrement le texte au 9 octobre¹. Passé sous silence par tous les martyrologes de l'Occident, le nom de S^{te} Publia apparaît seulement dans l'édition de 1586, dont la notice s'inspire du ménologe de Sirlet².

20 octobre. Antiochiae sancti Artemii, ducis augustalis, qui, sub Constantino Magno praeclaris militiae honoribus functus, a Iuliano apostata, quem saevitiae in christianos arguerat, fustibus caedi aliisque tormentis affligi ac demum capite truncari iubetur.

Artémios, fonctionnaire de haut rang (*dux Aegypti*), accusé auprès de l'empereur d'avoir détruit des temples en Égypte, fut décapité. Sa fin tragique est racontée sobrement par Théodoret³ et Ammien Marcellin⁴, qui le traite en criminel et non en martyr. La plus ancienne Passion de S. Artémios présente une version différente des faits : arrivé à Antioche, le futur martyr, indigné au spectacle des mauvais traitements infligés aux prêtres Eugène et Macaire⁵, aurait adressé de vifs reproches à l'empereur, qui l'en aurait châtié⁶. Malgré les sympathies qu'il manifesta à l'égard du parti arien et en dépit des origines ariennes de son culte, il fut dans la suite honoré comme un saint orthodoxe. Au VI^e siècle, une église est placée sous son patronage à Constantinople⁷, et ses reliques accomplissent de nombreux miracles⁸. Plusieurs textes hagiographiques célèbrent sa mémoire⁹, que le synaxaire place au

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 123-124.

² P. 477. Le synaxaire écrit que la sainte survécut un an aux mauvais traitements qu'elle avait endurés. Ce détail ne se lit pas dans Théodoret.

³ III, 18 ; *Comm. marty. rom.*, p. 464-465.

⁴ XXII, 11 : *Tunc et Artemius ex duce Aegypti, Alexandrinis urgentibus, atrocium criminum mole supplicio capitali multatus est.*

⁵ Sur ces deux martyrs, voir plus bas p. 17-18.

⁶ J. BIDEZ, *Philostorgius Kirchengeschichte* (Leipzig, 1913), p. 166-167.

⁷ H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*² (Bruxelles, 1933), p. 239-240 ; R. JANIN, *La géographie ecclésiastique de l'empire byzantin*, 1^{re} partie : *Le Siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique*, t. III : *Les églises et les monastères* (Paris, 1953), p. 58. Au XIV^e siècle, Artémios fut donné comme acolyte à S. Mercure, le meurtrier de Julien. Sur cette légende, voir St. BINON, *Essai sur le cycle de saint Mercure* (Paris, 1937), p. 26-28 (= *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses*, n° LIII).

⁸ H. DELEHAYE, *Les recueils antiques de miracles des saints*, dans *Anal. Boll.*, t. XLIII (1925), p. 32-38.

⁹ BHG. 170-174, auxquels il faut ajouter la Passion citée plus haut, qui est la plus ancienne.

20 octobre¹, en accord avec les Passions *BHG.* 170, 172. En Occident, son culte n'a pas laissé de traces et Molanus est le premier à insérer sa notice dans un recueil latin. Il l'emprunta à l'*Horologium* : « Die vigesima (octobris) sancti magni martyris Artemii ». Le martyrologe romain développa quelque peu cette brève mention en s'inspirant du ménologe de Sirlet².

23 octobre. Antiochiae in Syria, natalis sancti Theodori presbyteri, qui, in persecutione impii Iuliani comprehensus, post equulei poenam et multos ac durissimos cruciatus, lampadibus etiam circa latera appositis inflammatus, cum in confessione Christi persisteret, occisione gladii martyrium consummavit.

Sozomène³, l'unique historien qui relate le martyre de S. Théodoret (ou Théodore), prêtre de l'Église d'Antioche exécuté sur l'ordre de Julien, oncle de l'Apostat, ne précise pas la date de la mort. Sur ce point, les textes postérieurs offrent une grande diversité. Le martyrologe hiéronymien mentionne Théodoret le 23 et le 29 mars, le 10 avril⁴; une Passion grecque, encore inédite, le commémore le 4 mars⁵; la Passion latine publiée par M. P. Franchi dit explicitement que le *natalis* est fixé *quarto kalendarum aprilium* (29 mars)⁶, tandis que la Passion *BHL.* 8075 le place *sub die decimo kalendarum aprilium* (23 mars). Une autre Passion (*BHL.* 8074) se termine par ces mots : *Haec quae gesta sunt circa famulum Dei Theodoritum X kal. novembris conscripsimus*⁷. Cette date du 23 octobre a été acceptée par Florus et ensuite par les martyrologes historiques⁸, dont la tradition se retrouve dans le martyrologe romain. Dans les synaxaires, S. Théodoret apparaît aux 2 et 3 mars, aux 6, 12, 17 et 18 mai⁹.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 151-153.

² La Passion de S. Artémios *BHG.* 172 avait été traduite en latin. Elle est publiée dans les *Vitae sanctorum priscorum Patrum* d'A. Lipomano, t. VI (Rome, 1558), fol. 350^v-359^v.

³ V, 8; *Comm. martyr. rom.*, p. 470-471.

⁴ *Comm. martyr. hieron.*, pp. 156, 166, 182.

⁵ *EHRHARD*, op. c., t. I, pp. 575, 587, 590, 603.

⁶ *Note agiografiche*, fasc. 6 (Rome, 1920), p. 101, cf. 86-88 (= *Studi e Testi*, n° 33).

⁷ Cf. *BHL.* 8086 b. Au sujet du culte de S. Théodoret dans le midi de la France, voir *Act. SS.*, Oct. t. X, p. 34-40; *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 709.

⁸ H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), pp. 283, 444, 483.

⁹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 502, 504, 661, 680, 689, 694. Il ne faut pas confondre S. Théodoret (Théodore) avec le jeune Théodore d'Antioche, dont Sozomène

20 décembre. In Arabia, sanctorum martyrum Eugenii et Macarii presbyterorum, qui a Iuliano apostata, cum ipsius impietatem arguissent, saevissimis plagis affecti sunt atque in vastissimam eremum relegati gladio caesi sunt.

Sur ces deux martyrs, on ne trouve rien dans Socrate, Sozomène ni Théodoret. Le martyrologe hiéronymien les annonce au 23 janvier : *et alio loco passio sanctorum Eugeni, Machari*¹. Le compilateur ignorait, semble-t-il², le lieu de leur supplice. Le récit de leur martyre nous est connu surtout grâce à la Passion de S. Artémios³. Prêtres à Antioche, ils furent arrêtés, soumis à des interrogatoires et à des tortures en présence de Julien et, ensuite, exilés dans un endroit malsain (*ἐν Ἀδγάσει*, ou *ἐν Ὁάσει τῆς Ἀραβίας*) où ils moururent après quarante jours *μηνὶ Δεκεμβρίῳ εἰκάδι*⁴. La notice du synaxaire au 20 décembre⁵ et la Passion grecque inédite⁶, ainsi que la Passion latine⁷, relatent d'une manière très différente la fin des deux prêtres d'Antioche. Après divers tourments, ils sont relégués en Maurétanie. Ils atteignent une ville appelée tantôt *Ἀνθηδόνα*⁸, tantôt *Δινδόνα*⁹, tantôt Gildona¹⁰. Ils y prêchent, font des miracles et meurent le 22 février¹¹. Comme on le voit, il y a hésitation sur bien des points et particu-

parle un peu plus loin (V, 20 ; cf. RUFIN, *Hist. eccl.*, X, 37 ; THÉODORET, *Hist. eccl.*, III, 11) et que le Synaxaire commémore le 24 novembre. Mais il est assez vraisemblable que l'auteur de la Passion de S. Théodoret a emprunté quelques traits de son récit à celui du supplice infligé au jeune homme d'Antioche.

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 57-58.

² Voir plus bas, note 10.

³ Outre les textes BHG. 170-174, voir la plus ancienne Passion dans J. BIDEZ, *Philostorgius Kirchengeschichte* (Leipzig, 1913), p. 166-179.

⁴ *Ibid.*, p. 171.

⁵ *Synax. Eccl. CP.*, col. 330-331.

⁶ *Ibid.*, col. 975.

⁷ *BHL*. 5103.

⁸ *Synax. Eccl. CP.*, col. 331.

⁹ Vienne, *Hist. gr.* 3, fol. 198^v ; cf. *Catal. Graec. Germ.*, p. 38-42.

¹⁰ *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 180. Cette dernière forme est fort intéressante, car, au 20 décembre, le martyrologe hiéronymien contient cette annonce : *In Tracia civitate Gildoba Iuli* (*Comm. marty. hieron.*, pp. 655, 658). Ce n'est pas le seul point commun entre la Passion des SS. Eugène et Macaire et l'hiéronymien. Cette question mérite d'être traitée séparément. Voir, en attendant, H. GRÉGOIRE, *Saints jumeaux et dieux cavaliers* (Paris, 1905), p. 41-50 (= *Bibliothèque hagiographique orientale*, 9) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 505-507.

¹¹ *Catal. Graec. Germ.*, p. 41 : *ἐτελειώθησαν δὲ οἱ ἄγιοι τοῦ Θεοῦ μάρτυρες Εὐγένιος καὶ Μακάριος μηνὶ φεβρουαρίῳ καὶ ἡμέρᾳ σαββάτῳ ἐπιφωσκούσης τῆς ἁγίας κυριακῆς...*

lièrement sur la date ; en effet, le synaxaire annonce également les deux martyrs le 19 février¹ ; un ménologe du xi^e siècle, le manuscrit 4 du monastère τῶν Βλαταίων de Salonique, les signale le 22 décembre². Il faudra attendre la publication et l'étude du dossier de ces deux saints pour porter un jugement sur ces diverses traditions.

En Occident, Sirlet n'a connu que la version maurétanienne³. Les compilateurs du martyrologe romain adoptèrent la première version, la jugeant préférable parce qu'elle se trouvait dans Lipomano⁴ et dans un manuscrit des archives de Saint-Pierre⁵. C'est un des cas, peu nombreux, croyons-nous, où Baronius et ses collaborateurs ont eu la curiosité de vérifier les notices rassemblées par Sirlet.

II. — GROUPE DE NOTICES D'ORIGINE GRECQUE

Outre les martyrs de la persécution de Julien dont nous avons fait mention dans le premier paragraphe, les synaxaires en présentent une vingtaine d'autres⁶, dont un bon nombre furent introduits dans le martyrologe romain grâce à l'*Horologium* utilisé par Molanus et au Ménologe de Sirlet.

Les progrès de la connaissance de l'hagiographie grecque dans les pays latins au xvi^e siècle s'expliquent par de multiples causes. La diffusion de l'imprimerie mit à la disposition des historiens de nombreux recueils liturgiques byzantins. En outre, par suite de l'occupation turque, la typographie grecque ne put guère se développer qu'à Venise. Bien des livres entrèrent ainsi dans le commerce européen et commencèrent à retenir l'attention des savants.

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 475-476.

² A. EHRHARD, op. c., t. III (1943), p. 188.

³ « Missi sunt in Mauritaniam in regionem Antidonem » (20 décembre).

⁴ AL. LIPOMANO, op. c., t. VI, p. 355 : « Emittit eos Oasim, qui est pestilens locus in Arabia ». Ce passage explique le toponyme placé en tête dans le martyrologe romain.

⁵ *Catal. Lat. Rom.*, p. 19 : manuscrit A. 5, du xi^e siècle, qui contient aux fol. 217-222 la Passion de S. Paternuthius et de ses compagnons (BHL. 6471), dans laquelle on lit qu'Eugène et Macaire furent relégués en Maurétanie.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, i. v. Ἰουλιανός imper., col. 1103.

5 juin. Tyri sancti Dorothei presbyteri, qui sub Diocletiano multa passus et usque ad Iuliani tempora superstes, sub eo, annum agens septimum supra centesimum, venerandam senectam martyrio honestavit.

Au livre VII, c. 32, de l'*Histoire ecclésiastique*, Eusèbe fait l'éloge d'un prêtre d'Antioche, Dorothée, homme instruit et versé dans la connaissance des langues. Sous l'empereur Dioclétien, semble-t-il, il fut nommé administrateur de la teinturerie de pourpre à Tyr. Eusèbe, qui l'avait connu personnellement ¹, n'affirme nulle part qu'il fut martyr. Plus loin, le même historien parle d'un autre Dorothée, dignitaire de la cour, mis à mort sous Dioclétien à Nicomédie en même temps que S. Gorgon ². Rien ne permet d'identifier Dorothée d'Antioche et son homonyme de Nicomédie.

Au début du ix^e siècle la *Chronographie* de Théophane ³ présente une esquisse de la vie de Dorothée, dans laquelle les renseignements d'Eusèbe sont entremêlés et déformés : Dorothée, évêque de Tyr, subit divers supplices et l'exil sous le règne de Dioclétien ; ensuite, la tempête apaisée, il revient dans son diocèse. Ayant vécu jusqu'au règne de Julien l'Apostat, il se cache et se réfugie à Ὀδυσσόπολις ⁴, où il est arrêté et mis à mort à l'âge de 107 ans. Cette esquisse se retrouve, avec quelques variantes, dans l'*Index apostolorum* ⁵ ; de là, elle passera dans le synaxaire de Constantinople, où notre saint est mentionné le 5, le 6 ou le 7 juin, et aussi, en termes un peu différents, le 9 octobre ⁶. Ce n'est pas ici le lieu de discuter du caractère légendaire de la Vie de S. Dorothée ; ce que nous en avons dit suffit à montrer qu'il n'est pas un martyr de l'empereur Julien.

Bien que la notice de Théophane eût été traduite en latin par Anastase le bibliothécaire († vers 879) ⁷, elle resta sans influence sur les martyrologes d'Occident. Molanus, guidé par l'*Horologium*, introduisit dans sa seconde édition : « Die quinta, sancti hiero-

¹ Τοῦτον μετρίως τὰς γραφὰς ἐπὶ τῆς ἐκκλησίας διηγουμένου κατηκούσαμεν.

² VIII, c. 1, 4 ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 138-139 : 12 mars ; *Comm. martyr. rom.*, p. 387 : 9 septembre.

³ Éd. C. DE BOOR, t. I, p. 24.

⁴ En Thrace ; actuellement Varna, en Bulgarie.

⁵ Éd. Th. SCHERMANN, *Prophetarum Vitae...*, p. 132-134.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, col. 124, 729, 731, 736.

⁷ Éd. C. DE BOOR, t. II, p. 84-85.

martyris Dorothei, episcopi Tyri ». En 1583, les compilateurs du martyrologe romain rédigent un éloge plus développé : « Eodem die sancti Dorothei Tyrii, presbyteri Antiocheni, qui sub Diocletiano multa passus, usque ad tempora Iuliani superstes, Edessam migrans, ibi annum agens septimum supra centesimum, venerandam senectam martyrio honestavit ». Deux particularités sont à noter dans ce texte : les rédacteurs, préférant le témoignage d'Eusèbe à celui de Théophane, remplacent le mot *episcopus* par *presbyter*. Ils inscrivent *Edessa* au lieu d'*Odyssopolis*. Nous savons par Baronius que la copie, dont il disposait, de la traduction de Théophane par Anastase le bibliothécaire portait *Edessa*¹. La même édition de 1583 commémore, sans s'en apercevoir, le même personnage, le 9 octobre : « Tyri sancti Dorothei episcopi et martyris, qui a Diocletiano, cuius persecutionem fugiendo declinavit, usque ad Iulianum Apostatam perveniens, sub eo senex centum et septem annorum martyrio tandem vitam finivit ».

En 1586, Baronius supprime cet éloge du 9 octobre et modifie le texte du 5 juin². Il écarte les mots : *Antiochenus*, *Edessa*. Dans la pensée du savant cardinal, Dorothée cité dans les synaxaires est à identifier avec celui dont parle Eusèbe au livre VII, c. 32 ; mais, ainsi que nous le disions plus haut, rien ne prouve que ce dernier ait été martyr et ait vécu jusqu'à l'époque de Julien.

10 juin. Prusiadae in Bithynia, sancti Timothei, episcopi et martyris sub Iuliano apostata.

Ce saint est célébré dans le synaxaire le 26 mai et le 10 juin³, parfois le 12. C'est à la seconde date qu'il est mentionné dans l'*Horologium* suivi par Molanus : « Die decima, sacrosancti mar-

¹ « De Dorotheo presbytero et martyre, de quo hic (5 juin) agitur, eadem fere quæ in Romano martyrologio recitantur, fusius scripta legimus in chronico Anastasii bibliothecarii, quod manuscriptum accommodatum nobis fuit ab illustrissimo ac reverendissimo Cardinale Syrleto, ubi Edessæ in Syria eum sub Iuliano Apostata martyrium consummasse centesimum quintum annum agentem, idem testatur auctor » (*Martyrologium Romanum*, éd. 1586, p. 249). Les trois manuscrits collationnés par C. De Boor présentent la forme : *Edissopolim*. Est-ce cette variante qui a fait écrire à Jüllicher : « Odyssopolis ... jedenfalls liegt Edessa zu Grunde » dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopædie*, t. V, 2 (1905), col. 1573 ?

² *Comm. marty. rom.*, p. 225.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 709, 741, 748.

tyris Timothei, episcopi Prusae ». Guidés par cette notice et celle du Ménologe de Sirlet, les rédacteurs du martyrologe romain inscrivent au 10 juin : « Prusiade in Bithynia, sancti Timothei episcopi et martyr is sub Iuliano Apostata », libellé qui fut modifié seulement dans l'édition de 1922¹, en s'inspirant de la brève *Vita* du synaxaire au 26 mai². Au sujet de ce texte, le P. Delehaye écrivait : « Quae in synaxario hodie (10 juin) et ad diem 26 maii e Passione adhuc latitante afferuntur non satis explorata sunt ut de martyrio sub Iuliano certo constet »³.

17 juin. Chalcedone sanctorum martyrum Manuelis, Sabelis et Ismaelis, qui pacis causa apud Iulianum apostatam pro Persarum rege legatione fungentes, cum imperatoris iussu idola venerari compellerentur idque constanti animo recusarent, gladio feriuntur.

Le P. Delehaye n'hésite pas à qualifier de « création de haute fantaisie »⁴ la Passion (BHG. 1023) de ces prétendus ambassadeurs perses. Quant aux origines du culte des trois martyrs, elles sont très obscures. Le Métaphraste a remanié la Passion⁵, et le synaxaire donne un épitomé au 17 juin⁶. Molanus annonce d'après l'*Horologium* : « Die decima septima, sanctorum martyrum Manuelis, Sabelis et Ismaëlis ». La notice du martyrologe romain a été complétée d'après le ménologe de Sirlet et la traduction latine des Actes grecs publiée par Lipomano⁷.

¹ Avec raison *Prusiadae* fut remplacé par *Prusae* ; on ajouta à la fin de la notice : « cum Christum eiurare nolisset, idcirco ipsius imperatoris iussu capite abscissus est. » Sur cette édition, voir plus haut, p. 9.

² Ἡνάγκαζεν ἀρνήσασθαι τὸν Χριστόν. La prochaine réédition de la BHG. énumérera les Vies grecques qui subsistent ; en attendant, voir *Synax. Eccl. CP.*, col. 1015 ; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. 6, pp. 107-109, 144.

³ *Comm. martyr. rom.*, p. 232. Une église de Constantinople était dédiée à l'évêque de Brousse ; cf. R. JANIN, *op. c.*, p. 502.

⁴ *Saints de Thrace et de Mésie*, dans *Anal. Boll.*, t. XXXI (1912), p. 232-234 ; *Origines du culte des martyrs*², p. 236.

⁵ Ce texte (BHG. 1024) a été republié par V. V. Latyšev dans les *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Pétrograd*, sér. VIII, t. XII, 2 (1914), p. 28-39.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, col. 753 ; au sujet de l'église construite en leur honneur à Constantinople, voir R. JANIN, *op. c.*, p. 334.

⁷ *Vitae sanctorum priscorum Patrum*, t. VI (Rome, 1558), p. 59^v-62 ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 242.

9 juillet. Alexandriae sanctorum martyrum Paternuthii, Copretis et Alexandri, qui sub Iuliano apostata caesi sunt.

La Passion grecque de ces trois martyrs (*BHG.* 1429), pas plus que la Passion latine (*BHL.* 6471), ne mérite confiance. Déjà Du Sollier notait à leur propos : « Acta suspecta, nulla censura aut emendatione satis corrigenda »¹. Ainsi qu'on l'a fait remarquer, l'*Historia monachorum* retrace en deux chapitres successifs la vie de deux moines : Coprès, Paternuthius². Ce sont deux personnages historiques, mais ils ne semblent pas avoir été martyrisés. Le troisième, Alexandre, serait, d'après la Passion, un soldat, converti au moment du supplice. Les synaxaires annoncent nos trois martyrs soit au 9 juillet soit au 17 décembre³ ; d'autres dates, plus ou moins voisines, se trouvent dans les manuscrits⁴. Le martyrologe romain s'est enrichi — si l'on peut dire — de cette notice par l'entremise du Ménologe de Sirlet et de la Passion latine⁵.

5 août. Antiochiae sancti Eusignii militis, qui, annum agens centesimum decimum, cum Constantini Magni fidem, sub quo militaverat, Iuliano apostatae exprobraret eumque ut patriae pietatis desertorem redargueret, ab eodem iussus est capite caedi.

Les Passions de S. Eusignius (*BHG.* 638-640) sont sans valeur⁶ ;

¹ *Act. SS.*, Iul. t. II, p. 701.

² H. DELEHAYE, *Les martyrs d'Égypte*, dans *Anal. Boll.*, t. XL (1922), p. 90.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 320, 808.

⁴ La Passion latine (*BHL.* 6471) place le martyr le 11 décembre ; voir *Catal. Lat. Rom.*, p. 19 ; dans le *Sanctilogium* de Gielemans, il est fixé au XVIII kal. ian. (15 décembre ; cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, 1895, p. 34). D'après le texte grec publié dans les *Acta Sanctorum*, t. c., p. 709, c'est le 10 décembre que les saints auraient été mis à mort : ἐτελειώθησαν διὰ τοῦ ξίφους μηνὶ Δεκεμβρίῳ δέκα (sic). Le copiste a peut-être mal lu le chiffre grec. Le calendrier de Naples annonce, le 16 décembre : *P(assio) S. Paternuthii* (*Anal. Boll.*, t. LVII, 1939, p. 42).

⁵ *Comm. marty. rom.*, p. 279. Baronius, dans son annotation, ne s'est pas demandé si S. Paternuthius, auquel une église de Rome est consacrée, en était primitivement le patron ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLV (1927), p. 314 ; Ch. HUELSEN, *Le chiese di Roma nel medio evo* (Florence, 1927), p. 413-414.

⁶ B. Latyšev a publié la Passion *BHG.* 639 dans le *Žurnal du Ministère de l'Instruction publique*, N. S., t. LV (1915), sect. class. philol., p. 81-88 ; en outre un épitomé dans *Menologii anonymi Byzantini... quae supersunt*, t. II (Saint-Petersbourg, 1912), p. 247-250. Le bollandiste J. Pinus, qui avait lu la recension des Actes *BHG.* 638, disait déjà à leur sujet : « Quae quia apocrypha ac fabulosa sunt, nullam fidem merentur ». *Act. SS.*, Aug. t. II (1735), p. 71.

on en trouve un résumé dans les synaxaires à la date du 5 août¹. Selon son habitude, Molanus se contente de transcrire le bref éloge de l'*Horologium* : « Die quinta, sancti Eusignii martyris ». La notice du martyrologe romain développe cette simple mention en empruntant diverses expressions au Ménologe de Sirlet². Ainsi qu'il ressort de ses notes à l'édition de 1586, Baronius ne connaissait rien d'autre sur ce saint martyr. D'après le texte de la Passion légendaire, ce n'est pas à Antioche, mais à Césarée de Capadoce qu'Eusignius aurait été mis à mort.

7 août. Nisibi in Mesopotamia, sancti Dometii, monachi Persae, qui cum duobus discipulis, sub Iuliano apostata, lapidatus est.

Le P. Peeters a tâché de résoudre les divers problèmes qui se posent à propos de ce personnage, fêté le 7 août, et de son homonyme, commémoré le 5 juillet³ : « In Syria natalis sancti Domitii martyris, qui virtutibus suis multa incolis praestat beneficia. » Sans reprendre ici cet exposé, nous montrerons d'où proviennent ces deux éloges. Le second dérive de Grégoire de Tours, qui a servi de source à Florus.

Grégoire de Tours

Domitius equidem alius martyr in hac habetur regione (sc. apud Syriam), qui, cum multa beneficia incolis praestet, scitatis tamen veloci virtute medetur⁴.

Florus

III non. iul. Apud Syriam, sancti Domitii martyris, qui virtutibus suis multa incolis beneficia praestat⁵.

Florus n'a pas trouvé, croyons-nous, la date de culte dans Grégoire de Tours ; le texte *BHG.* 560, qui annonce S. Dometios, honoré en Syrie, le 7 août, souligne à la fin que le corps du saint

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 867.

² *Comm. marty. rom.*, p. 324.

³ S. Dometios le martyr et S. Dometios le médecin, dans *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 72-104. Le problème principal est le suivant : S. Dometios le médecin, dont le centre de culte était à Qouros dans le Kurdistan et dont l'histoire (?) est consignée dans la Vie syriaque *BHO.* 263, est-il simplement un homonyme de S. Dometios le martyr, vénéré à Parthen près de Cyr et dont les *Gesta* se lisent dans la Passion *BHG.* 560 ; ou bien l'un des deux — et lequel — n'est-il que le doublet de l'autre ? Sans trancher définitivement la question, le P. Peeters accorderait une certaine préférence à la Vie syriaque.

⁴ *In gloria martyrum*, c. 99.

⁵ H. QUENTIN, *op. c.*, p. 317.

qui était resté enseveli sous les pierres, dans une grotte, ne fut découvert que deux ans plus tard et qu'il fut transféré à Parthen près de Cyr (Παρθέν), le 5 juillet ¹. Florus n'est pas le seul, du reste, à fixer la fête de S. Dometios à ce jour ; deux calendriers syriaques jacobites, dont l'un est antérieur au VII^e siècle, mentionnent également notre saint le 5 juillet ². De Florus, cette notice a passé dans Adon, Usuard et finalement dans le martyrologe romain ³.

La notice du 7 août n'apparaît dans les recueils occidentaux qu'au XVI^e siècle. Molanus, sur la foi de l'*Horologium*, écrit : « Die septima sacrosancti martyris Dometii », jour où le synaxaire présente une notice assez développée, résumant la Passion grecque BHG. 560 ⁴. Les compilateurs du martyrologe romain, tout en s'inquiétant de l'annonce d'un homonyme au 5 juillet, introduisirent une nouvelle notice le 7 août en conformité avec les synaxaires ⁵. La Passion et ses résumés signalent que le jeune Dometios quitta son pays natal et vint d'abord à Nisibe ⁶, puis à Parthen près de Cyr, endroit où il aurait été lapidé par les soldats de Julien. Pour avoir lu trop rapidement les Actes de S. Dometios, les rédacteurs romains ont situé le martyr à Nisibe ⁷, alors qu'il est clairement marqué qu'il eut lieu dans les environs de Cyr.

En suivant ainsi la filière, on doit conclure que les martyrologistes ont commémoré deux fois le Dometios qui aurait été mis à mort sous Julien et bénéficiait d'un culte très vivant à Parthen, aux environs de Cyr. Nous parlons avec beaucoup de réserve de son martyr sous Julien, car comment Théodoret, qui a conservé le

¹ Οἱ δὲ τῶν ἁγίων ἐρασταὶ λαβόντες τὰ λείψανα κατέθηκαν ἐν τῷ ἁγίῳ οἴκῳ ἐν μηνὶ Πανέμῳ πέμπτῃ (*Anal. Boll.*, t. XIX, 1900, p. 316). Bref, au 5 juillet, on commémorerait l'invention du tombeau ou des reliques de S. Dometios honoré à Parthen, en Syrie.

² Éd. F. Nau, *Patr. Or.*, t. X, 1, pp. 33, 43.

³ *Comm. marty. rom.*, p. 270-271.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 869. Dans les synaxaires, Dometios se rencontre également le 2 et le 4 octobre, le 7 décembre (col. 103, 97, 284). Au 7 mars, plusieurs synaxaires annoncent la mémoire τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Δομετίου (col. 518). Nous nous demandons si le P. Peeters n'attachait pas trop d'importance à cette dernière mention (cf. op. c., pp. 81, 84, 101).

⁵ *Comm. marty. rom.*, p. 328.

⁶ *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 292.

⁷ Ou bien, ce qui est plus vraisemblable, se sont-ils contentés de l'énoncé du ménologe de Sirllet : « veniens in urbem Nisibenam, baptizatus, monachorum habitu indutus, propter Christianae fidei confessionem a Iuliano Apostata cum duobus discipulis lapidatus martyrii coronam suscepit ».

souvenir de plusieurs victimes de l'Apostat, aurait-il oublié une des gloires de son Église¹ ?

15 septembre. Item sancti Porphyrii mimi, qui, coram Iuliano apostata per iocum baptismum suscipiens, Dei virtute derepente mutatus, Christianum se esse professus est, ac mox, iubente eo, securi percussus martyrio coronatur.

Le synaxaire annonce, le 15 septembre et le 4 novembre, le martyr de S. Porphyre le mime². Des deux côtés, le récit, dans ses traits principaux, est identique, sauf en un point : d'après la notice du 15 septembre, Porphyre est mis à mort sous Julien l'Apostat ; d'après celle du 4 novembre, d'accord en cela avec les deux Passions grecques³, c'est sous Aurélien. Jusqu'ici on n'a pas retrouvé la source du premier éloge. Par ailleurs, le Ménologe de Basile donne une version différente⁴. Au cours d'un banquet, Porphyre adresse de vifs reproches à l'empereur, qui, plein de colère, le fait mourir dans d'atroces tourments. Les compilateurs du martyrologe romain ont eu l'attention attirée sur ce saint par le Ménologe de Sirlet, qui, au 15 septembre, résumait le synaxaire⁵ ; il annonçait également S. Porphyre le 4 novembre : « Eodem die, natalis sancti martyris Porphyrii, qui fuit ex urbe Ephesi, sub Aureliano imperatore christianam fidem confessus ense obtruncatus est »⁶. C'est à peu près dans les mêmes termes que le martyr est commémoré dans le martyrologe romain. Ni Baronius ni ses collègues ne se sont doutés qu'un double problème se posait. Le Porphyre du 15 septembre est-il différent de celui du 4 novembre ? Qu'il soit identique ou non, s'agit-il d'un personnage historique ?

7 novembre. Ancyrae, passio sanctorum Melasippi, Antonii et Carinae, sub Iuliano apostata.

Ces trois martyrs ne sont connus que par la notice des syna-

¹ Le silence de Théodoret avait déjà frappé Franz Cumont (*Études syriennes*, Paris, 1917, p. 23-24) ; le P. Peeters est revenu plusieurs fois sur ce point dans sa dissertation (pp. 99, 102).

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 48, 193 ; cf. Ch. VAN DE VORST, *Une Passion inédite de S. Porphyre le Mime*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX (1910), p. 258-275.

³ *BHG.* 1569 ; *Anal. Boll.*, t. c., p. 270-275.

⁴ *P. G.*, t. CXVII, col. 52.

⁵ *Comm. marty. rom.*, p. 398.

⁶ *Ibid.*, p. 497.

xaires ¹ et les Actes d'où elle dérive n'ont pas encore été retrouvés, mais il ne semble pas, comme le remarque le P. H. Delehaye, que ce soit une perte au point de vue historique ². Ils doivent au Ménologe de Sirlet les honneurs du martyrologe romain.

16 novembre. Eodem die sanctorum martyrum Elpidii, Marcelli, Eustochii et sociorum; ex quibus Elpidius, cum esset ordinis senatorii et coram Iuliano apostata christianam fidem constantissime profiteretur, primum equis indomitis, una cum sociis, alligatus atque pertractus, deinde in ignem coniectus, gloriosum martyrium consummavit.

En dehors de la longue notice du synaxaire, qui se lit tantôt le 15 novembre, tantôt le 16 ³, nous ne savons rien de ce groupe de martyrs; la Passion qu'elle résume est perdue ⁴. Elpidius et ses compagnons ont été remarqués par les rédacteurs du martyrologe romain grâce au Ménologe de Sirlet ⁵; ils les ont introduits dans le texte officiel sans autre preuve et sans pouvoir spécifier le lieu du supplice.

24 novembre. Apud Corinthum sancti Alexandri martyris, qui, sub Iuliano apostata et Sallustio praeside, pro Christi fide certavit usque ad mortem.

Le synaxaire contient uniquement le bref éloge que voici : *Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἀθλησὶς τοῦ ἁγίου μάρτυρος Ἀλεξάνδρου τοῦ ἐν Κορίνθῳ* ⁶. A la même date, on lit la notice de S. Théodore d'Antioche, jeune chrétien qui fut torturé puis relâché au temps de Julien l'Apostat et du préfet Salluste ⁷. A la suite d'une erreur, non relevée par Baronius, les compilateurs du martyrologe romain ont mêlé les deux notices et inscrit Alexandre de Corinthe parmi les victimes de Julien ⁸. L'erreur provient du Ménologe de Sirlet,

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 201-202; le nom de la martyre est *Κασσίνη*; le fils Antoine est cité avant ses parents, Mélasippe et Cassine.

² *Comm. marty. rom.*, p. 502; cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 321. - Le P. Delehaye ne leur a consacré que quelques lignes parmi les *Praetermissi*.

³ *Synax. Eccl. CP.*, col. 226-228, 230.

⁴ A leur propos le P. H. Delehaye écrit : « Acta illa commenticia esse non est quod multis demonstretur » (*Comm. marty. rom.*, p. 526).

⁵ *Comm. marty. rom.*, p. 526.

⁶ *Synax. Eccl. CP.*, col. 254.

⁷ L'histoire de ce jeune confesseur est racontée par Rufin, X, 37; Socrate, III, 19; Sozomène, V, 20; Théodoret, III, 11.

⁸ *Comm. marty. rom.*, p. 542.

où on lit : « Eodem die, natalis sancti martyris Alexandri apud Corinthum. B. Gregorii in aurea petra.¹ et sancti martyris Theodori Alexandriae. Vir sanctus Alexander sub Iuliano apostata a Salustiano tribuno captus cum fidei christianae desertore Iuliano. » Le texte de Sirlet s'arrêtant à ce mot, l'éditeur ajoute en marge : « Hanc lacunam explere possumus ex menaeis magnis Graecorum. » Comme on s'en rend compte, Alexandre est à rayer de la liste des victimes de Julien.

10 décembre. Ancyrae, in Galatia, sancti Gemelli martyris, qui post dira tormenta sub Iuliano apostata crucis supplicio martyrimum consummavit.

Dans la Vie de S. Théodore de Sycéon († 613)², l'hagiographe, en général bien documenté sur tout ce qui touche son héros et la région où il vécut, parle d'une église de Galatie consacrée au martyr Gemellus³. Le synaxaire contient un épitomé où est relaté le supplice d'un S. Gemellus, martyrisé sous Julien l'Apostat à Ancyre⁴. Selon toutes les apparences, il s'agit du même personnage, mais pouvons-nous accepter ce récit, dont on n'a pas retrouvé jusqu'ici les *Acta prolixiora*? Arrêté à Ancyre, Gemellus aurait été conduit, à la suite de l'empereur, à Édesse. Julien, en effet, passa par Ancyre pour se rendre à Antioche, mais non à Édesse⁵. Le ménologe de Basile donne un détail qui ne se lit pas ailleurs : Ἐκ τῆς χώρας Παφλαγονίας ἦν οὗτος ὁ ἄγιος⁶. C'est uniquement d'après la notice du Ménologe de Sirlet que Gemellus a été inscrit dans le martyrologe romain⁷.

III. — MARTYRS DU CYCLE DES SS. JEAN ET PAUL ET DE PIMENIUS.

Bien que Julien n'ait jamais séjourné à Rome, des hagiographes n'ont pas hésité à créer un groupe de Passions dans lesquelles toute l'action se passe à Rome ou dans les environs, en présence

¹ *Synax. Eccl. CP.*, col. 254.

² *BHG.* 1748.

³ H. DELEHAYE, *Les origines du culte des martyrs*² (1933), p. 156.

⁴ *Synax. Eccl. CP.*, col. 294-298.

⁵ J. BIDEZ, *La vie de l'empereur Julien* (Paris, 1930), pp. 296, 403.

⁶ P. G., t. CXVII, col. 200. La notice est intitulée : Ἀθλησις τοῦ ἁγίου καὶ πολυάθλου Γεμέλλου τοῦ Παφλαγόνοιο.

⁷ *Comm. martyrg. rom.*, p. 576.

de l'empereur apostat¹. En voici le résumé². Gallican, personnage consulaire, est converti par Jean et Paul, eunuques de Constantia ou Constantina. Après une brillante carrière, il se retire à Ostie près d'un pieux chrétien, Hilarin. Quand Julien accède à l'empire, Gallican est exilé et meurt martyr en Égypte. Hilarin subit le même sort à Ostie ; Jean et Paul, à Rome. Des fidèles, Crispus, Crispinianus et Bénédicté, qui avaient aidé Jean et Paul à distribuer leurs biens aux pauvres, sont décapités. Les prêtres Jean et Pigmenius et l'ancien préfet de Rome, Flavien, retrouvent les corps et leur donnent une sépulture.

Ces Actes de Gallican (*BHL*. 3236-3242) ou de Jean et Paul reçoivent un complément, connu sous le nom de *Passio Pimenii* (*Pigmenii*) ou *Passio S. Bibianae*. Pimenius, prêtre du titre de Pastor, avait été le précepteur de Julien. Ce dernier, parvenu au pouvoir suprême, se montre profondément ingrat et oblige son ancien maître à quitter Rome. Réfugié en Perse, celui-ci y devient aveugle. Il rentre dans la capitale et rencontre l'empereur, qui ordonne de le précipiter dans le Tibre. L'ex-préfet Flavien est arrêté avec sa femme Dafrosa et leurs deux filles, Bibiane et Demetria. Le premier meurt en exil, les autres soit en prison, soit dans un cruel supplice. Le prêtre Jean, qui intervient si souvent dans les Passions romaines à titre d'« ensevelisseur », enterre Bibiane près de sa mère et de sa sœur.

Du même cycle, on peut rapprocher la Passion de S. Donat d'Arezzo (*BHL*. 2289-2294). Celui-ci aurait été élève de Pimenius en même temps que Julien l'Apostat. Malgré les liens d'amitié qui avaient uni les deux disciples, l'empereur fait mettre à mort le père et la mère de son jeune ami, qui s'enfuit à Arezzo, où il est accueilli par un moine, Hilarinus ou Hilarianus. A la suite de quelques miracles, il devient célèbre dans la région et, après la

¹ Baronius qui, à plusieurs reprises, signale l'erreur des hagiographes, écrit à propos des SS. Gordien et Épimaque : « Qua quidem in re (persécution de Julien à Rome) admonemus iterum lectorem, carnificinas illas quas Romae in Christianos exerceri solitas temporibus Iuliani ferunt, non ab ipso Iuliano, sed ab Aproniano praefecto Urbis institutas » (*Martyrologium Romanum*, Annot. ad SS. Gordianum et Epimachum, 10 mai). Il rappelle ensuite, d'après Ammien Marcellin (l. XXVI, c. 3, § 1-6), la carrière de ce fonctionnaire, mais rien ne permet de lui attribuer ce qui est raconté dans le cycle de Gallicanus.

² Au sujet de ces diverses légendes romaines, voir H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), p. 124-143.

mort de l'évêque Satyre, est appelé à la tête du diocèse. Quadratianus, agent de l'empereur, arrête le nouvel évêque et le moine Hilarianus et les condamne à la peine capitale.

De ces divers personnages, il n'y en a que quatre ou cinq dont le nom soit déjà inscrit dans le martyrologe hiéronymien : Jean, au 24 juin ¹ ; Jean et Paul, au 26 juin ² ; Hilarinus, au 16 juillet ³ ; Donat, au 7 août ⁴, et enfin Pigmenius, au 2 décembre ⁵. En dehors de leur nom et de la date de culte, nous ignorons tout de ces martyrs, auxquels les hagiographes romains vont donner une « légende » qui les fait mourir sous Julien.

Les différents textes que nous venons d'analyser remontent au vi^e siècle environ. S. Grégoire († 604) a connu presque certainement la légende de S. Donat ⁶, laquelle présuppose celle de Pimenius, qui, à son tour, est postérieure à la Passion de Jean et Paul. Mais, pour l'enquête que nous poursuivons, il est intéressant de rappeler que cette dernière légende démarque les Actes des SS. Juventin et Maximin, martyrs authentiques de la persécution de Julien ⁷. En outre l'épisode de la Passion de S. Pimenius, qui nous montre le vieux précepteur aveugle rencontrant Julien et disant : *Gloria sit Domino Iesu Nazareno crucifixo, quia te videre non possum*, démarque un passage de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate où l'évêque de Chalcédoine, Maris, amené en présence de Julien, lui adresse cette apostrophe : « Je rends grâces à Dieu de m'avoir rendu aveugle ; ainsi je ne vois pas le visage de celui qui est tombé dans une telle impiété » ⁸. Ne serait-ce point parce qu'ils empruntaient divers éléments de leur récit à des documents relatifs à Julien l'Apostat, que les hagiographes ont placé sous le règne de ce prince le martyre de ces chrétiens de Rome ? Nous sommes porté à le croire.

Comme on le verra dans les pages qui suivent, la question des dates de culte de tout ce groupe de saints est assez épineuse. Elle a déjà préoccupé l'auteur des Actes de S^{te} Bibiane, qui donne avec un souci particulier le jour de la mort de chaque person-

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 333-334.

² *Ibid.*, p. 336-337.

³ *Ibid.*, p. 422.

⁴ Voir plus bas, p. 37.

⁵ *Ibid.*, p. 378.

⁶ *Ibid.*, p. 631.

⁷ Voir pp. 9, 35.

⁸ SOCRATE, *Hist. eccl.*, III, 12 ; SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, V, 4 ; cf. H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain*, p. 132-133.

nage, plus spécialement de ceux dont les noms ne figurent pas dans le martyrologe hiéronymien ¹. Or, chose étrange, Adon, qui le premier a fait une place dans son martyrologe à presque tous les martyrs célébrés par les trois Passions, ne les annonce en général pas au jour indiqué par celles-ci ². Est-ce par suite d'un choix arbitraire ou parce qu'il lisait des recensions différentes des nôtres ³?

4 janvier. Romae sanctorum martyrum Prisci, presbyteri, et Priscilliani, clerici, ac Benedictae, religiosae feminae, qui tempore impiissimi Iuliani gladio martyrium compleverunt.

Ces trois martyrs interviennent dans la Passion interpolée des SS. Jean et Paul, où ils apparaissent sous les noms : *Crispus, Crispinianus, Benedicta* ⁴. Ils auraient été condamnés à mort le lendemain de l'exécution des SS. Jean et Paul : *sepelieruntque eos in domo Iohannis et Pauli, non longe ab ipsis, V kalendas Iulias* (27 juin) ⁵. Pour une raison qui nous échappe, les Actes de S^{te} Bibiane (*BHL.* 1322) les appellent *Priscus, Priscillianus et Benedicta* et passent sous silence le jour de leur martyre. On n'a pas encore découvert la recension d'après laquelle Adon a placé ces trois saints au 4 janvier ; à moins que le choix ne soit entièrement arbitraire. Sous l'influence des compilations adoniennes, les martyrologes ⁶, y compris le Romain, ont accepté ce jour anniversaire ⁷.

¹ DELEHAYE, op. c., p. 130-132.

² QUENTIN, op. c., p. 494-495.

³ « C'est à se demander, écrit le P. Delehaye, s'il (Adon) a eu entre les mains une rédaction différente de celle que nous possédons. Mais il est assez probable que les divergences sont à mettre sur le compte de la négligence d'Adon » (op. c., p. 131-132). Le contrôle que nous avons pu faire sur deux manuscrits anciens semble confirmer cette manière de voir ; mais, devant la variété des recensions et des copies, il est difficile de se prononcer.

⁴ *BHL.* 3239-3242, 1989 d. Au sujet des interpolations successives, voir P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. 5 (Rome, 1915), p. 44-47 (= *Studi e Testi*, n° 27).

⁵ *Act. SS.*, Iun. t. V, pp. 161, 258. La version grecque des Actes des SS. Jean et Paul, encore inédite, affirme que c'est le 11 juillet que les trois martyrs furent enterrés : *πρὸ πέντε εἰδῶν ἰουλίου* (Bibl. Vaticane, ms. grec 866, fol. 335) ; cf. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain*, pp. 126, 129 ; *Comm. marty. hieron.*, p. 338.

⁶ H. QUENTIN, op. c., pp. 459, 494. Sur la responsabilité d'Adon, voir plus haut.

⁷ *Comm. marty. rom.*, p. 6.

4 janvier. Item Romae beatae Dafrosae, uxoris sancti Flaviani martyris, quae, post interfectionem viri sui, primum exilio relegata, deinde sub praefato principe capite plexa est.

Le nom de cette martyre apparaît dans la *Passio S. Bibianae* (BHL. 1322), qui se lit dans des manuscrits du ix^e siècle¹. Adon a connu ce texte et en a introduit les divers comparses dans son *Martyrologium parvum* et dans sa grande compilation². La recension qu'il a eue sous les yeux n'a pas encore été retrouvée³. Celle que nous connaissons, en effet, place la mort de Dafrosa *sub die iduum ianuariarum* (13 janvier) et non le 4 janvier ; de plus elle ne la fait pas périr par le glaive, mais par la faim⁴. La notice du martyrologe romain dérive en dernière analyse d'Adon⁵.

24 mars. Item Romae passio beati Pimenii presbyteri, qui sub Iuliano apostata pro fide Christi praecipitatus in Tiberim necatus est.

La Passion de S. Pimenius est si étroitement apparentée, pour ne pas dire identique, à celle de S^{te} Bibiane que dans les manuscrits elle est intitulée indifféremment : *Passio S. Pimenii* ou *Passio S. Bibianae*⁶. Sous des formes variables (*Pimenius*, *Pemenius*, *Pomenius*, *Pymenius*, *Pigmenius*), le nom du martyr apparaît à divers jours dans le martyrologe hiéronymien et dans plusieurs documents. Le bref tableau ci-après, qui n'a pas la prétention d'être complet, en donnera une idée.

18 février (XII kal. mart.) : martyrologe hiéronymien⁷, manuscrit de Reichenau, ix^e siècle ; calendrier lapidaire de Na-

¹ Par exemple : 1) dans le ms. XCV (90) de la Bibliothèque capitulaire de Vérone, fol. 139^v-143^r, sous le nom de *Fabianus (lege Flavianus) martyr*. Cette mauvaise graphie a provoqué une curieuse légende. S^{te} Dafrosa aurait été l'épouse du pape Fabien (cf. Petrus DE NATALIBUS, l. II, c. 43). Nous remercions M. le chanoine G. Turrini, qui a vérifié sur le manuscrit quelques passages. 2) Dans le ms. 29 de Farfa conservé à Rome, Bibliothèque Victor-Emmanuel (*Catal. Lat. Rom.*, p. 121), que le P. M. Ledrus a collationné à notre intention.

² QUENTIN, op. c., p. 494-495.

³ Voir plus haut, p. 30.

⁴ *Et post dies quinque* (après la vision de son mari) *orando ad Dominum emisit spiritum, ubi sepulta est sub die iduum ianuariarum* (ms. de Vérone).

⁵ *Comm. martyr. rom.*, p. 6.

⁶ BHL. 1322 ; H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain*, p. 124.

⁷ *Comm. martyr. hieron.*, p. 104 ; cf. C. MOHLBERG, *Katalog der Handschriften der Zentralbibliothek Zürich. Mittelalterliche Handschriften* (Zurich, 1932), p. 258-260 : Ms. Rh. hist. 28.

- ples¹; légendiers de Farfa, n° 29, ix^e siècle², et du Mont Cassin, n° 139³; Vérone, Bibl. Capitulaire, n° XCV (90)⁴; légendier de Böddecken⁵; légendier de Bruxelles, 207-8, fol. 147, où on lit: *Cuius corpus collectum est et sepultum in cimiterio Pontiani ad Ursum Pileatum, XII kl. martii*⁶.
- 18 mars (XV kal. april.): martyrologe hiéronymien, manuscrit de Berne⁷; inscription de Saint-Silvestre in Capite⁸; martyrologe de Florus⁹.
- 19 mars (XIV kal. april.): martyrologe hiéronymien, manuscrits pléniers¹⁰.
- 24 mars (IX kal. april.): Adon¹¹.
- 20 avril (XII kal. mai): Passion *BHL*. 6849: *sepultum est in cripta in cimiterio Pontiani ad Ursum Pileatum, duodecimo kalendarum maiarum*¹².
- 2 décembre (IV non. dec.): martyrologe hiéronymien, manuscrits pléniers¹³.

Cette simple liste révèle immédiatement qu'Adon est isolé; par ailleurs, vu la grande influence qu'il a exercée sur les compilations postérieures, c'est la date qu'il a choisie qui a prévalu et a été entérinée par le martyrologe romain¹⁴. Nous ignorerons sans doute toujours l'histoire du martyr qui est commémoré dans l'hiéronymien sous le nom de Pimenius.

21 juin. Item Romae sanctae Demetriae virginis, quae sub Iuliano apostata martyrio coronata est.

Cette sœur apparemment légendaire de S^{te} Bibiane joue un rôle très effacé dans la Passion (*BHL*. 1322) qui célèbre les membres de la famille de Flavianus; elle n'est guère qu'une simple figu-

¹ H. DELEHAYE, *Hagiographie napolitaine*, dans *Anal. Boll.*, t. LVII (1939), p. 12-14.

² *Catal. Lat. Rom.*, p. 118-123.

³ *Bibliotheca Casinensis*, t. III, Floril., p. 191-193.

⁴ Voir plus haut, p. 31.

⁵ *Act. SS.*, Mart. t. III, p. 482.

⁶ *Catal. Lat. Bruz.*, t. I, p. 163.

⁷ *Comm. martyr. hieron.*, p. 150.

⁸ *Ibid.*, p. 632.

⁹ QUENTIN, op. c., p. 329.

¹⁰ *Comm. martyr. hieron.*, p. 152.

¹¹ QUENTIN, op. c., p. 422.

¹² DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain*, p. 263.

¹³ *Comm. martyr. hieron.*, p. 631-632.

¹⁴ *Comm. martyr. rom.*, p. 110.

rante¹. Un premier examen² de la tradition révèle une certaine hésitation au sujet de la date de son martyre. Les manuscrits du Mont Cassin³ et de Farfa⁴ n'en indiquent aucune; le manuscrit de Paris 5289 rapporte que : *Demetria timore perterrita emisit spiritum, octavo decimo kalendas iulii* (14 juin)⁵; celui de Bruxelles (n° 207-8) écrit : *XVI kl. iulii* (16 juin)⁶; enfin le *Veronensis* XCV (90) place la mort le 15 juin (*XVII kalendas iulias*)⁷. Adon reflète ici encore une autre tradition ou simplement trahit un choix fantaisiste⁸; il commémore S^{te} Demetria le 21 juin, jour qui a été ensuite accepté par les martyrologes postérieurs⁹.

23 juin. Romae sancti Ioannis presbyteri, qui sub Iuliano apostata, via Salaria veteri, ante simulacrum Solis decollatus est, et corpus eius a beato Concordio presbytero iuxta Martyrum Concilia sepultum.

Au prêtre Jean qui apparaît aux côtés de S. Pimenius, les recensions de la Passion de S^{te} Bibiane (*BHL.* 1322) attribuent le même rôle qu'à ce dernier : il exerce son ministère près des martyrs et les ensevelit¹⁰. Arrêté, il est exécuté : *Iuliani furor accensus est in Iohannem presbyterum et tenuit eum et in aditum in via Salaria ante simulacrum solis ad clivum cucumeris decollari praecepit. Cuius corpus in eodem loco a Concordio presbytero sepultum est iuxta con-*

¹ C'est vraisemblablement à cause de l'effacement de son rôle que les hagiographes n'ont jamais songé à lui créer une Passion séparée ou à détacher les brefs passages qui lui sont consacrés dans la *Passio* de sa sœur.

² Nous n'avons pu consulter directement ou indirectement que quelques manuscrits. Signalons que la Passion *BHL.* 1322 présente deux recensions inédites *BHL.* 1322 a, 1322 c.

³ N° 139; cf. *Bibliotheca Casinensis*, t. III, Florilegium, p. 191-193.

⁴ N° 29; cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 118-123.

⁵ *Catal. Lat. Paris.*, t. I, p. 521-522.

⁶ *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 163.

⁷ Dans son *Étude sur le légendier romain*, le P. H. Delehaye n'a connu que la date du 16 juin (pp. 130, 132).

⁸ H. QUENTIN, op. c., pp. 431, 494-495.

⁹ *Comm. marty. rom.*, p. 248.

¹⁰ Un prêtre romain Jean, toujours dans le même rôle, se retrouve dans de nombreuses Passions, par exemple *Passio Pastoris*, *BHL.* 6470 d; *Passio Hippolyti*, *BHL.* 3961; *Passio Marii, Marthae, Audifacis et Abacuc*, *BHL.* 5543; *Passio Marcelli*, *BHL.* 5235; *Passio Simplicii, Faustini et Beatricis*, *BHL.* 7790.

cilium martyrum octavo kalendas iulii (24 juin)¹. Cette date se lit dans quelques manuscrits²; d'autres inscrivent *octavo kalendarum ianuariarum* (25 décembre)³; Florus le commémore le 23 décembre⁴. Sur différents indices, le P. H. Delehaye a cru pouvoir identifier notre martyr avec celui qui est annoncé explicitement aux 21 et 23 décembre, implicitement au 24 juin, dans le martyrologe hiéronymien⁵. Adon place la fête du prêtre romain Jean le 23 juin⁶, date qui dès lors a prévalu, bien qu'elle ne soit pas attestée⁷.

25 juin. *Alexandriae, sancti Gallicani martyris, viri consularis, qui, triumphalibus infulis sublimatus et Constantino Augusto carus, a sanctis Ioanne et Paulo ad Christi fidem conversus est; qua suscepta, cum sancto Hilarino ad Ostia Tiberina secedens, hospitalitati et infirmorum servitio totum se dedit. Cuius rei fama in toto orbe divulgata, multi undique illuc venientes videbant virum ex patricio et consule lavantem pauperum pedes, ponentem mensam, aquam manibus effundentem, languentibus sollicitè ministrantem et cetera pietatis officia exhibentem. Qui postmodum sub Iuliano apostata inde expulsus Alexandriam perrexit, ubi, cum a Rauciano iudice sacrificare cogeretur et contemneret, percussus gladio, Christi martyr effectus est.*

Le *Liber Pontificalis*, dans la notice du pape Silvestre, énumère les libéralités faites par un certain Gallicanus à la basilique d'Ostie⁸. La Passion des SS. Jean et Paul⁹, dont le début est consacré à l'histoire du martyr Gallicanus, s'est inspirée en partie du *Liber Pontificalis*¹⁰. Elle devait conférer à ce personnage une grande

¹ *Catal. Lat. Paris.*, t. I, p. 522.

² *Catal. Lat. Brux.*, t. I, p. 163.

³ Manuscrits de la Bibliothèque Capitulaine de Vérone, de Farfa, du Mont Cassin, cités plus haut, p. 32. Faut-il voir dans cette divergence une simple erreur : *VIII kal. ian.* au lieu de *VIII kal. iul.* ? C'est possible (cf. H. DELEHAYE, *Étude sur le légendaire romain*, pp. 132, 134-136).

⁴ H. QUENTIN, op. c., pp. 347, 695, 697 : *X kl. ian. Natale sancti Iohannis presbyteri, positi iuxta sanctum Hermem.*

⁵ *Comm. marty. hieron.*, pp. 333, 659, 662.

⁶ H. QUENTIN, op. c., p. 431 : *VIII kl. iul. sancti Iohannis presbyteri via Salaria vetere sepulti*, écrit-il dans le *Parvum Romanum*. Pour rédiger la notice de son martyrologe, il avait sous les yeux le texte de la Passion BHL. 1322.

⁷ *Comm. marty. rom.*, p. 251.

⁸ Éd. DUCHESNE, t. I, p. 184 ; cf. pp. CLIII, 199.

⁹ BHL. 3236-3242.

¹⁰ Divers personnages du même nom ont peut-être suggéré des traits à l'hagiographe qui a rédigé son histoire légendaire ; voir A. DUFOURCO, *Étude sur les Gesta martyrum romains* (Paris, 1900), p. 245-246 ; L. DUCHESNE, op. c., p. 199 ; H. DELEHAYE, *Étude sur le légendaire romain*, p. 127.

célébrité et lui mériter d'être inscrit dans les fastes de la sainteté. Toutefois, il est à noter que son nom n'est entré dans les martyrologes qu'avec Adon, qui le commémore le 25 juin¹; nous ne savons pas d'après quelle source il a choisi cette date, car les textes du cycle des SS. Jean et Paul ne fournissent aucun renseignement à ce sujet; les Actes disent simplement : *Post etiam recessit in heremum: ibi a Rauciano comite templorum cum cogeretur sacrificare et contemneret, percussus est gladio in corde, et sic Christi martyr effectus est*². C'est sans doute à défaut de date traditionnelle qu'il a fixé la commémoration la veille de la fête des SS. Jean et Paul (26 juin)³.

26 juin. Romae, in monte Coelio, sanctorum martyrum Ioannis et Pauli fratrum, quorum primus erat praepositus domus, secundus primicerius Constantiae virginis, filiae Constantini imperatoris; qui postea, sub Iuliano apostata, martyrii palmam, gladio caedente, perceperunt.

L'anniversaire de ces deux martyrs est attesté par des documents anciens, tels que le martyrologe hiéronymien⁴, les sacramentaires Léonien⁵, Gélasien⁶, Grégorien⁷. Qui étaient-ils? Jusqu'ici on n'a pu percer ce mystère et il est tout à fait contre-indiqué de rechercher leur histoire authentique dans la Passion légendaire *BHL.* 3236-3242, qui a emprunté divers éléments aux Actes des SS. Juventin et Maximin⁸. Ce qui est sûr, c'est qu'ils n'ont pas été martyrisés sous l'empereur Julien. Bède⁹ accepta les informations de l'hagiographe romain et à sa suite toute la lignée des martyrologes historiques.

¹ H. QUENTIN, op. c., pp. 431, 459, 533; *Comm. marty. rom.*, p. 254-255.

² Remarquons que l'hagiographe situe le martyr de Gallicanus non à Alexandrie, mais dans le désert.

³ *Comm. marty. rom.*, p. 255.

⁴ *Comm. marty. hieron.*, p. 336-337.

⁵ Éd. FELTOE, p. 28-36. On y trouve les oraisons de huit messes en l'honneur des SS. Jean et Paul. Ces formules ne nous offrent guère qu'un renseignement historique: les corps des deux martyrs reposent à l'intérieur de la ville: *Contulisti ut non solum passionibus martyrum gloriosis urbis istius ambitum coronares sed etiam in ipsis visceribus civitatis sancti Iohannis et Pauli victricia membra reconderes* (p. 34).

⁶ Éd. WILSON, p. 179-180.

⁷ Éd. WILSON, pp. 85-86, 279-280.

⁸ P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Nuove note agiografiche* (Rome, 1902), p. 53-66; cf. ID., *Note agiografiche*, fasc. 9 (Cité du Vatican, 1953), p. 182.

⁹ H. QUENTIN, op. c., p. 75; *Comm. marty. rom.*, p. 256.

16 juillet. Translatio corporis sancti Hilarini monachi ad Ostia Tiberina, qui, una cum sancto Donato, in persecutione Iuliani apostatae comprehensus, cum nollet sacrificare, fustibus caesus, Aretii, in Tuscia, martyrium sumpsit septimo idus augusti.

Tout ce que nous savons de ce saint se résume dans cette mention du martyrologe hiéronymien au 16 juillet : *In civitate Ostia Hilarini* ¹. Des hagiographes peu scrupuleux ont introduit le martyr d'Ostie dans le cycle de Gallicanus ², puis de Donat ³, et c'est par la diffusion de ces textes que l'attention a été attirée sur lui. Bède, qui avait eu sous les yeux la Passion de Jean et Paul, en résuma le passage où il est question d'Hilarinus : *In Hostia natale sancti Hilarini, qui sub persecutione Iuliani cum nollet sacrificare, fustibus caesus, martyrium sumpsit* ⁴. Adon reproduit au 16 juillet l'éloge du martyrologe de Bède, mais au 7 août, après avoir transcrit presque toute la Passion des SS. Donat et Hilarin, il ajoute à la fin : *Martyris vero Hilarini ossa in Ostia civitate tumultata servantur* ⁵. A l'avenir, S. Hilarin, tel qu'il apparaît dans les Actes des SS. Jean et Paul, s'effacera de plus en plus au profit du moine qui accueillit Donat à Arezzo. Usuard introduit un mot dans la notice de Bède et d'Adon : *monachus* ⁶, mot qu'il emprunte à la *Passio S. Donati*. C'est d'après celle-ci que les reviseurs du martyrologe romain ont rédigé en 1583 l'annonce de S. Hilarin : « Eodem die sancti Hilarini monachi, qui una cum sancto Donato in persecutione Iuliani comprehensus, cum nollet sacrificare, fustibus caesus Aretii in Tuscia martyrium sumpsit eiusque ossa in Ostia civitate tumultata servantur. » En dépendance d'Adon, on admettait que S. Hilarin d'Arezzo reposait à Ostie, solution qui avait été imaginée pour tâcher de mettre d'accord les Actes de Jean et Paul et ceux de Donat. L'édition de 1586 parlera sans hésiter d'une translation : « cuius corpus ad Ostia Tiberina translatus est ». En 1913, le texte fut de nouveau modifié : la vraie date anniversaire de la mort de S. Hilarin fut écartée ; le 16 juillet on commémore dorénavant la translation à Ostie de S. Hilarin

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 378. Dans les manuscrits de l'hiéronymien, on rencontre les deux formes *Hilarius* et *Hilarinus*.

² *BHL.* 3236-3242.

³ *BHL.* 2289-2292.

⁴ H. QUENTIN, op. c., p. 75. Les mots : *sub persecutione Iuliani, cum nollet sacrificare, fustibus caesus martyrium sumpsit* dérivent de la Passion *BHL.* 3236.

⁵ *Ibid.*, p. 514 ; cf. *BHL.* 2293 ; *Act. SS.*, Iul. t. IV, p. 145.

⁶ Éd. DU SOLIER, p. 404.

d'Arezzo. Bref, à la suite d'une série de remaniements, il ne reste rien de la vénérable mention hiéronymienne ¹.

7 août. Aretii, in Tuscia, natalis sancti Donati, episcopi et martyris, qui inter cetera virtutis opera (ut scribit beatus Gregorius papa) fractum a paganis calicem sanctum orando instauravit. Is in persecutione Iuliani apostatae a Quadratiano augustali comprehensus, cum idolis sacrificare renuisset, gladio percussus martyrrium consummavit. Passus est etiam cum eo beatus Hilarinus monachus, cuius memoria decimo septimo kalendas augusti recolitur, quando eius corpus ad Ostia Tiberina translatum fuit.

Le martyrologe hiéronymien annonce, le 7 août : *in Tuscia civitate Aritio Donati episcopi et confessoris* ². Il est bien malaisé de deviner pourquoi cet évêque d'Arezzo du iv^e siècle a été introduit dans le cycle de Pigmenius et, de confesseur, est devenu martyr, comme l'affirme la *Passio S. Donati BHL.* 2289, composition du vi^e siècle que S. Grégoire le Grand ³ a vraisemblablement connue. S'appuyant sur ce texte, Bède a modifié au 7 août la brève notice de l'hiéronymien ; il écrit : *Aritio, Donati episcopi et martyris qui, ut Gregorius in libris Dialogorum meminit, fractum a paganis calicem sanctum ad missas orando restauravit* ⁴. Adon transcrira dans son martyrologe la Passion de S. Donat, où, comme nous l'avons vu, il est aussi question du *monachus Hilarinus* ⁵. Usuard reprend le bref énoncé de Bède ; mais, d'accord avec la Passion, il ajoute : *sub Iuliano imperatore* ⁶. Les rédacteurs du martyrologe romain, par suite des modifications apportées à l'éloge de S. Hilarinus le 16 juillet, remanient complètement ce passage d'Usuard et impriment le texte transcrit ci-dessus ⁷.

2 décembre. Romae passio sanctae Bibianae, virginis, quae sub Iuliano imperatore sacrilego ob Christum tamdiu plumbatis caesa est donec redderet spiritum.

De la famille de Flavianus, seule Bibiane est attestée par un

¹ *Comm. marty. rom.*, pp. 291, 327. S. Hilarin a été annexé par d'autres hagiographes ; voir notre note : *Les avatars de S. Hilarinus*, dans *Anal. Boll.*, t. LXVI (1948), p. 276-277.

² *Comm. marty. hieron.*, p. 422-423.

³ *Dialogues*, I, 7.

⁴ H. QUENTIN, op. c., p. 102. A partir de Bède le mot *confessor* est définitivement supplanté par celui de *martyr*.

⁵ Voir plus haut, p. 36.

⁶ Éd. DU SOLIER, p. 452.

⁷ *Comm. marty. rom.*, p. 327. En 1583, la notice se terminait ainsi : « cuius festivitas decimo septimo kalendas Augusti, quando eius corpus ad Ostia Tiberina translatum fuit, potissimum celebratur ».

témoignage indépendant de la Passion *BHL*. 1322, qui lui a valu une si grande célébrité. On lit, en effet, dans le *Liber Pontificalis*, que le pape Simplicius (468-483) construisit *aliam basilicam intra urbe Roma, iuxta palatium Licinianum beatae martyris Bibianae, ubi corpus eius requiescit*¹. Les Actes fixent son martyre ou plus exactement son inhumation au 2 décembre : *Sepelivit... quarto nonas decembris* ; cette date, enregistrée par Adon², est restée traditionnelle³.

22 décembre. Ibidem sancti Flaviani expraefecti, qui sub Iuliano apostata pro Christo inscriptione damnatus et ad Aquas Taurinas in exsilium missus, illic orans spiritum Deo reddidit.

D'après la Passion de S^{te} Bibiane (*BHL*. 1322), Flavien meurt *undecimo kalendas ianuarias* (22 décembre). Tous les anciens martyrologes ont passé son nom sous silence ; il apparaît sporadiquement dans les *Auctaria* d'Usuard, par exemple dans le codex Florentinus au 22 décembre : *In civitate Ostia sancti Flaviani martyris, sub Iuliano apostata imperatore*⁴. C'est aussi au 22 décembre qu'il est commémoré dans un bréviaire franciscain⁵. L'édition princeps du martyrologe romain, s'inspirant de la Passion *BHL*. 1322, introduisit l'éloge qui se lit ci-dessus. En 1922, le reviseur tint à rappeler les noms de Dafrosa et de ses deux filles : « viri beatae martyris Dafrosae atque patris beatarum virginum et martyrum Bibianae ac Demetriae » ; le toponyme « Item Romae » était maintenu en tête de l'annonce, bien que plus loin le lieu du martyre fût clairement indiqué⁶.

¹ Éd. L. DUCHESNE, t. I, p. 249-250.

² H. QUENTIN, op. c., p. 494-495.

³ *Comm. martyr. rom.*, p. 559.

⁴ Éd. DU SOLLIER, p. 760.

⁵ *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 731.

⁶ *Comm. martyr. rom.*, p. 596-597. On trouve parfois dans les manuscrits la Passion de S^{te} Bibiane sous le nom de Flavien ou de Fabien ; cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. II, pp. 88, 95 ; voir plus haut, p. 31. Le ms. 124 de la Bibliothèque des Bollandistes contient au fol. 207-209 une copie du xvii^e siècle d'une *Passio S. Flaviani* (Inc. *Imperante Iuliano Cesare, hoste nominis christiani* ; des. *et in bona religione vitam ducens multos mortales ad Christum convertit*). Dans cette légende sans valeur, nous ne relèverons qu'un passage : *Undecimo kalendas Ianuarii in vili antro sicut Deo placuit sanctum emisit spiritum*.

IV. — QUELQUES NOTICES PROVENANT DE SOURCES VARIÉES.

Les quelques notices qui restent à parcourir ne proviennent pas d'une même source, et n'ont aucun lien qui les rattache les unes aux autres. C'est isolément qu'elles furent introduites dans le martyrologe romain où elles ont peu à peu grossi le dossier de la persécution de l'empereur Julien, dossier qui sera par ailleurs également délesté de quelques unités, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte.

4 mai. Yerolymis sancti Cyriaci episcopi, qui, cum loca sancta visitaret, sub Iuliano apostata caesus est.

Le martyrologe hiéronymien annonce au 1^{er} mai : *Hierosolyma natale sancti Iudae sive Quiriaci episcopi*¹. Ce saint évêque a été souvent célébré par les hagiographes, ainsi qu'en témoignent la Passion grecque BHG. 465² et les Passions latines BHL. 7023-7025. Son histoire, qui est étroitement liée aux textes de l'Invention de la S^{te} Croix (BHL. 4169-4175), n'a pas de valeur. La date de culte est variable³ et placée quelquefois aux environs de l'Invention de la croix. En Occident, Adon l'inscrivit au 4 mai⁴ ; il sera suivi par tous les compilateurs. Jusqu'au xvi^e siècle, le libellé de l'éloge était bref. En 1568, Molanus reproduit la notice d'Usuard : « Hierosolomis (sic), passio sancti Quiriaci episcopi sub Iuliano imperatore » ; en 1573, il ajoute : « qui invenit Dominicam crucem ». Les reviseurs du martyrologe romain, acceptant à moitié une tradition relativement tardive et inconsistante, suivant laquelle S. Cyriaque, évêque d'Ancone, se serait rendu aux lieux saints, où il aurait été martyrisé par Julien, insérèrent « cum loca sancta visitaret »⁵.

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 224.

² Il existe une seconde Passion, inédite ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLIV (1926), p. 33 ; EHRHARD, *op. c.*, t. I, pp. 148, 329.

³ Dans les synaxaires, il est mentionné le 28 octobre, le 31 mars et le 14 avril ; cf. *Synax. Eccl. CP.*, col. 170, 576, 601.

⁴ H. Quentin ne mentionne pas ce saint ; d'après les *Acta SS.*, Mai t. I, p. 439, et le commentaire de Du Sollier au martyrologe d'Usuard (p. 253), ce serait Florus qui aurait le premier placé Judas-Cyriaque le 4 mai ; cf. *Comm. marty. rom.*, p. 171.

⁵ Baronius écrit en note : « Hic vero, de quo agitur, fuit episcopus Anconitanus, cuius et acta accepimus ab eius ecclesia, sed quae aliqua indigeant castigazione. Celebratur eiusdem translatio nonis octobris. »

10 mai. Romae, via Latina, natalis sanctorum martyrum Gor, diani et Epimachi, quorum prior, pro confessione nominis Christi tempore Iuliani apostatae, diu plumbatis caesus et ad ultimum capite truncatus, noctu a christianis sepultus fuit eadem via in crypta, in quam beati Epimachi martyris reliquiae paulo ante translatae fuerant ab Alexandria, ubi ille, pro Christi fide, martyrium compleverat.

Le martyrologe hiéronymien commémore séparément les SS. Gordien et Épimaque le 10 mai¹. Tout porte à croire que rien n'unissait ces deux martyrs, si ce n'est le jour de leur anniversaire et le fait que leurs tombes étaient voisines². Peu à peu, non seulement ils furent annoncés ensemble, mais parfois considérés comme frères. Depuis le sacramentaire grégorien³ et le martyrologe de Bède, ils ont une notice commune⁴. Adon le premier entérina les données du récit légendaire *BHL*. 3612-3613, d'après lequel Gordien aurait été un haut fonctionnaire sous le règne de Julien. Épimaque devait dans la suite être identifié avec le martyr d'Alexandrie⁵ (*BHG*. 593-595) dont les reliques auraient été transportées à Rome. Molanus, suivant Usuard, ne faisait pas allusion à cette translation, qui apparaît dans l'édition du martyrologe romain en 1583 : « in quam reliquiae beati Epimachi ex Alexandria, ubi is martyr occubuit, paulo ante fuerant translatae ». Légèrement modifiée en 1586, la notice resta inchangée jusqu'à l'édition de 1922, dans laquelle on ajouta la date du martyre de S. Épimaque.

7 août. Rotomagi, sancti Victricii episcopi qui, adhuc miles, sub eodem Iuliano pro Christo abiciens cingulum, a tribuno multis tormentis afficitur et capitis damnatur; sed, carnifice qui ad eum caedendum missus fuerat caecitate percusso, ipse vinculis solutis liber evasit. Postea, episcopus factus, Morinorum et Nerviorum gentes indomitas verbi praedicatione ad fidem Christi perduxit, et deum confessor in pace quievit.

C'est surtout par la lettre que S. Paulin de Nole a adressée à S. Victrice que nous savons dans quelles circonstances le futur évêque avait renoncé au service militaire⁶, mais rien ne dit que cette

¹ *Comm. martyr. hieron.*, p. 182.

² Cf. E. JOSI, *Cimitero cristiano sulla via Latina*, dans *Rivista di Archeologia cristiana*, t. XVI (1939), p. 19-50, surtout p. 34 et suiv.; voir aussi t. XVII (1940), p. 185.

³ Éd. WILSON, p. 72.

⁴ H. QUENTIN, op. c., p. 51.

⁵ *Ibid.*, p. 543.

⁶ Ep. XVIII (éd. G. DE HARTEL, p. 133-135).

scène s'est déroulée sous Julien : il est hypothétique qu'elle ait eu lieu durant les années où celui-ci séjournait en Gaule (356-361) ; il n'est nullement vraisemblable qu'elle se soit passée pendant les deux brèves années où il fut empereur (361-363). Le nom de Victrice ne se rencontre pas dans les anciens martyrologes ; une des attestations les plus anciennes figure au 7 août dans un bréviaire du XIII^e siècle¹. Greven² et après lui Molanus inscrivirent ce bref éloge : *In Galliis civitate Rothomagensi depositio beati Victricii*. L'édition princeps du martyrologe romain le développa en s'inspirant de la lettre de S. Paulin de Nole ; en 1586, Baronius supprima le mot *confessor* et fit quelques modifications sans importance. Mais ce libellé, surtout en plaçant la scène sous Julien, ne rend pas exactement le caractère du geste hardi posé par Victrice en face de ses compagnons d'armes. Dans ses notes au martyrologe, Baronius ne donne pas de preuves qu'il faille maintenir : *sub Iuliano*. Il touche ce point dans ses Annales : « Certamen quidem eius sub Iuliano apostata contigisse produnt ecclesiastica monumenta, Martyrologium, inquam, Romanum die natali ipsius ; sed cum nec alius post Iulianum fuerit ethnicus imperator, in cuius castris Christianus miles absque dispendio pietatis militare valeret, certamen Victricii ad istud ipsum tempus referendum esse, necessitas exigit argumenti »³. Ce passage suffit à montrer la faiblesse de l'argument.

30 septembre. Romae sancti Leopardi martyris, ex domesticis Iuliani apostatae, cui caput amputatum fuit, et corpus eius Aquisgranum postea translatum.

L'Epitome de Locis sanctorum martyrum signale dans la catacombe

¹ A. COLLETTE, *Histoire du bréviaire de Rouen* (Rouen, 1902), p. 177 : « S. Victrice, évêque de Rouen, n'a pas le titre de *sanctus* dans les listes épiscopales antérieures au XII^e siècle ; il y a une Messe de saint Victrice dans le missel plénier de la cathédrale, du XIII^e siècle. » Cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 678.

² Ms. 1021 de Darmstadt ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 316-358.

³ Ann. 362, § CCLVII. Baronius estime que c'est uniquement pour sa foi que Victrice a été maltraité et menacé de mort. Le dernier historien de la Gaule chrétienne, E. Griffe, remarque : « C'était peut-être, comme on l'a supposé plusieurs fois, le César Julien qui séjourna en Gaule jusqu'en 361, mais il n'est pas impossible que ce soit l'empereur Valentinien en 366 ou 367 » (*La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, t. I, Paris, 1947, p. 227). Du reste, même si cet incident s'était passé sous Julien, alors encore chrétien, celui-ci n'a pas agi en persécuteur, puisque le rapport favorable du *comes*, qui avait envoyé une *relatio* au *princeps*, a été ratifié.

de S. Hermès à Rome : *Ibi sunt... s. Leopardus cum multis martyribus sepulti*¹. De ce martyr, nous ne connaissons guère que le nom. Est-ce ce saint obscur que les habitants d'Otricoli en Ombrie vénèrent comme un héros de la foi, mis à mort sous Julien (BHL. 4888 b) et dont, suivant une autre Passion (BHL. 4888), les reliques auraient été transportées à Aix-la-Chapelle²? Il est difficile de se prononcer ; ce qui est certain, c'est que sous Otton III on rendait un culte à un S. Léopard, martyr romain, dont le corps reposait à Aix-la-Chapelle³. Il est commémoré le 30 septembre, ainsi que l'attestent les livres liturgiques locaux⁴. Greven le premier, croyons-nous, lui fit une place dans son martyrologe : *Leopardi martiris*, et au-dessus : *Roma translatus Aquisgranum*⁵. Cette mention, suivant la filière traditionnelle, fut reprise dans les éditions colonaises de 1515 et de 1521⁶, puis par Molanus et Galesinius⁷. Le bref éloge de Molanus : « Aquisgrani eodem die festivitas sancti Leopardi martyris » fut complété par des traits empruntés à la Passion⁸.

16 octobre. Coloniae sancti Eliphii martyris, sub Iuliano apostata.

Un groupe de manuscrits du martyrologe de Florus, provenant du N.-E. de la France (XII^e et XIII^e siècles), contiennent diverses notices qui leur sont propres. Parmi celles-ci figure au 16 octobre : *In castro Solertii sancti Eliphii martyris*⁹. Au sujet des reliques du saint, nous possédons des témoignages plus anciens, à savoir, la Vie de S. Bruno de Cologne († 965), écrite vers 968 ou 969 (BHL.

¹ J.-B. DE ROSSI, *La Roma sotterranea*, t. I (Rome, 1864), p. 176.

² Cf. F. LANZONI, *Le diocesi d'Italia* (Faenza, 1927), p. 401.

³ Au sujet du sarcophage de S. Léopard et de celui de S^{te} Corona, retrouvés à Aix-la-Chapelle en 1843, voir E. TEICHMANN, *Über die heiligen Märtyrer Leopardus et Corona*, dans *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, t. LI (1930), p. 374-381.

⁴ O. GATZWEILER O. F. M., *Die liturgischen Handschriften des Aachener Münsterstifts* (Münster i. W., 1926), passim ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 184-186.

⁵ Ms. 1021 de Darmstadt, fol. 197 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 319.

⁶ Sur ces éditions du martyrologe d'Usuard, voir *Anal. Boll.*, t. c., p. 324.

⁷ « Aquisgrani, sancti Leopardi martyris, qui Iuliani imperatoris iussu, pro Christi gloria primo variis excruciatu suppliciis, demum verae divinae pietatis athleta fortissimus, datis cervicibus, coronatur » (*Martyrologium S. Romanae ecclesiae*, Venise, 1578, fol. 135^v).

⁸ *Comm. marty. rom.*, p. 426.

⁹ H. QUENTIN, *op. c.*, p. 242.

1468), et la Vie *BHL.* 3431, un peu postérieure, de S. Gérard de Toul († 994)¹. Il est bien difficile de préciser à quelle époque vécut ce martyr. On ne peut accorder aucune valeur à la *Passio S. Eliphii* (*BHL.* 2481), qui date du XI^e siècle, ni à la refonte (*BHL.* 2482) qu'en fit Rupert de Deutz († 1129). C'est par Greven que l'attention des martyrologistes fut attirée sur ce saint, qui ne jouissait que d'un culte régional : 16 octobre, *Eliphii martyris*, et au-dessus de la ligne, *in castro Solercii*². Reprise par les éditions de 1515, de 1521³, puis par Molanus, cette notice fut acceptée par les reviseurs romains⁴.

22 octobre. Hadrianopoli, in Thracia, natalis sanctorum martyrum Philippi episcopi, Severi presbyteri, Eusebii et Hermetis, qui sub Iuliano apostata, post carceres et flagella, incendio cremati sunt.

Le martyrologe syriaque commémore, le 22 octobre : *In Hadrianopoli Thraciae Philippi episcopi, Severi et Hermæ discipulorum eius*, et le jour suivant : *In Hadrianopoli Severi et Dorothei*⁵ ; ces notices furent reprises par le martyrologe hiéronymien, qui ajouta le nom d'Eusèbe⁶. L'histoire de ces martyrs est racontée dans une Passion latine (*BHL.* 6834), provenant d'un original grec perdu. M. Pio Franchi de' Cavalieri a récemment republié ce document de valeur et en a donné une analyse très fouillée⁷. Bien que l'hagiographe ne spécifie pas le nom de l'empereur, il n'y a aucun doute que ces chrétiens appartiennent à la persécution de Dioclétien. Jusqu'au XVI^e siècle, les martyrologes se contentaient de reproduire un bref éloge. A notre connaissance, ce fut l'éditeur du martyrologe de Bède en 1563 qui développa ce libellé⁸. Il suffit de le lire pour se rendre compte qu'il résume la Passion, sauf en

¹ Il est également question de S. Eliphios et de ses reliques dans la *Vita* de S. Annon de Cologne, mort en 1075 (*BHL.* 507 ; *M.G.*, Script., t. XI, p. 491) ; cf. E. HEGEL, *Die Eliphios-Reliquien*, dans *Archiv für Mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. II (1950), p. 283-290 ; P. OPLADEN, *Gross St. Martin* (Dusseldorf, 1954), pp. 15, 17, 22, 31, 53, 111 (= *Studien zur Kölner Kirchengeschichte*, Bd. 2).

² Ms. 1021 de Darmstadt, fol. 198^v.

³ Voir *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 324.

⁴ *Comm. martyr. rom.*, p. 457.

⁵ *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. LXII.

⁶ *Comm. martyr. hieron.*, p. 567-568.

⁷ *Note agiografiche*, fasc. 9 (Cité du Vatican, 1953), p. 53-165 ; cf. fasc. 5 (Rome, 1915), p. 95-103.

⁸ Au sujet de cette édition, voir *Anal. Boll.*, t. LXI (1943), p. 88-90.

un point : « iussu imperatoris Iuliani », précision erronée que le compilateur a peut-être ajoutée lui-même. Vu l'influence de l'édition de Bède de 1563 dans l'élaboration du martyrologe romain, ce groupe de martyrs fut rangé parmi les victimes de Julien¹.

2 novembre. Tharsi in Cilicia, sanctae Eustochii, virginis et martyris, quae sub Iuliano apostata post dira tormenta in oratione reddidit spiritum.

Jusqu'à plus ample informé, il semble bien que l'attestation la plus ancienne du culte de S^{te} Eustochia (ou Eustochium) se trouve dans la Passion *BHL*. 2775², qui célèbre une martyre de Tarse sous l'empereur Julien et dont voici la fin : « Rapuit autem corpus eius mater eius Eustochia furtim nocte et sepelivit eam in crypta aptissima (*al.* abditissima) in sepultura nova. Martyrizata est autem venerabilis Dei Eustochia in civitate Tarso Ciliciae sub Iuliano Caesare, die kalendarum novembrium³. » Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'origine de ce document ni de décider s'il dérive d'un original grec⁴. Du point de vue historique, il ne présente presque pas d'intérêt. Pierre de Natalibus en a eu connaissance⁵ et au l. X, c. 10, de son vaste recueil il en donne un résumé qui se termine par ces mots : *sepultaque est a matre propria in abditissima crypta IIII non. novembris* (2 novembre). Greven annonce au 1^{er} novembre : *Eustochie virginis et martyris*⁶. L'édition de Cologne de 1515, s'inspirant de la Passion, présente une notice plus développée, reproduite dans l'édition de 1521⁷. Le martyrologe romain, dont la seule source semble avoir été le texte

¹ *Anal. Boll.*, l. c. ; *Comm. marty. rom.*, p. 469. Bien que mentionné dans l'édition de Bède de 1563, Sévère est omis dans l'édition princeps du martyrologe romain ; il est réintroduit dans celle de 1586.

² Le plus ancien manuscrit connu, le Vatic. 1190, est du xii^e siècle ; cf. *Catal. Lat. Vatic.*, p. 34-41, n° 57.

³ *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 531.

⁴ Le P. Van Hecke, dans les *Acta Sanctorum*, a été trop indulgent pour ce texte, à l'occasion duquel il trace un portrait de Julien.

⁵ Vraisemblablement par Pierre Calo, qui a réservé une place à S^{te} Eustochia : *De S. Custodia* (sic) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX (1910), p. 36. Pierre de Natalibus écrit : *Eustochium*.

⁶ Ms. de Darmstadt, fol. 201 ; voir plus haut, p. 42.

⁷ *Martyrologium Usuardi*, 1^{er} nov. La notice énumère très exactement tous les supplices qui furent infligés à la sainte.

de Pierre de Natalibus, a inséré au 2 novembre cette sainte prétendument cilicienne, mais qui est ignorée par toute la tradition byzantine ¹.

5 décembre. Corfinii, in Pelignis, sancti Pelini, episcopi Brundisini, qui sub Iuliano apostata, cum eius oratione Martis templum corruisset, a templorum pontificibus dirissime caesus atque octoginta et quinque vulneribus confossus martyrii coronam promeruit.

Ce martyr est absent des anciens martyrologes et il ne faut pas s'en étonner ; il nous est connu par un document que Fr. Lanzoni caractérise en ces termes : « *Una Passio Pelini o Peligni (BHL. 6620-6621) composta nell' XI secolo da un falsario che si dà per contemporaneo del santo vuole che S. Pelino fosse un epirota, nato in Durazzo di Albania (!) sotto Costantino imperatore (307-337). Al tempo di Giuliano l'Apostata (360-363), sarebbe diventato arcivescovo (!) di Brindisi...²* ». Si S. Pelinus est cité dans le martyrologe romain, c'est parce que Baronius ou un de ses collègues avait reçu de Brindisi le texte manuscrit de la Passion dont nous venons de parler ³. Certes il l'a jugée sévèrement : « *admodum depravatam atque emendatione dignam* ». Il est bien illusoire, en présence de compositions hagiographiques de ce genre, de vouloir séparer un fond historique d'un apport légendaire.

CONCLUSION

Au terme de cette enquête, il est aisé de dresser un bilan et de tirer quelques conclusions. Et tout d'abord du point de vue historique. De toutes les notices du martyrologe romain où se rencontre la formule *sub Iuliano imperatore*, il n'y a guère que celles du premier groupe qui offrent d'ordinaire une garantie sérieuse. Celles du second groupe sortent assez ébranlées d'un examen critique. Il n'est du reste pas possible de porter sur elles un jugement unique qui puisse caractériser leur degré de vérité ; chacune doit être appréciée séparément. Il en va de même des saints du quatrième groupe : à côté de personnages authentiques tels que Vic-

¹ *Comm. martyr. rom.*, p. 492.

² *Le diocesi d'Italia*, p. 372-373.

³ « *Tabulae eius ecclesiae, a qua etiam eius vitam manuscriptam accepimus* » ; cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 567.

trice de Rouen, Philippe, Sévère et Hermès, mais qui ne peuvent être considérés comme des victimes de Julien, on rencontre des martyrs qui n'ont aucun titre non seulement à être rattachés à la dernière persécution romaine, mais même simplement à relever de l'histoire, tel S. Pelinus.

Quant au troisième groupe, il faut distinguer. Il comprend quelques noms qui figurent dans le martyrologe hiéronymien, mais dont la personnalité se dérobe à la recherche ; à leur sujet nous pouvons toutefois affirmer qu'ils n'ont pas subi la peine capitale sous Julien. S^{te} Bibiane, tout en étant absente de l'Hiéronymien, a certainement joui à Rome d'un culte ancien, indépendamment de ses Actes ; quant aux autres personnages, que nous ne connaissons que par les Passions du cycle Gallicanus-Pimenius, ils sont très sujets à caution.

Notre étude révèle aussi une grande incertitude au sujet des dates de culte. En dehors des notices, en fait peu nombreuses, qui appartiennent aux martyrologes syriaque et hiéronymien, et qui, de ce chef, présentent une certaine constance et uniformité, on s'aperçoit, comme nous l'avons dit, que les historiens du règne de Julien se contentent de grouper sans souci de notations chronologiques quelques épisodes de la persécution, qu'ils introduisent par des formules telles que : « à cette époque », « en même temps ». Quant aux dates fournies par les synaxaires, elles sont hésitantes et multiples ; elles changent suivant les copies, et nos recherches, limitées à un sujet particulier, conduisent à la constatation que faisait naguère A. Ehrhard : « Es herrschen... die mannigfachsten Unterschiede in Bezug auf das Sondergut an Heiligenfesten, vornehmlich aber in der Datierung identischer Feste ¹ ».

Du point de vue de leur insertion dans l'ensemble des notices qui ont peu à peu constitué la compilation officielle, il apparaît clairement que celle-ci est formée de diverses couches superposées, dont trois ont été particulièrement mises en évidence au cours de

¹ Op. c., p. 34. Parmi les raisons de cette variété de dates de culte — « chaotischer Eindruck », dit Ehrhard — il faut signaler l'absence de centralisation dans l'Eglise d'Orient. Le P. Delahaye remarque de son côté : « La répétition d'un même nom à des dates voisines du même mois dans des compilations de la classe des martyrologes et des synaxaires n'est pas d'ordinaire un argument en faveur de la multiplication des homonymes, bien au contraire ... » (*Les Actes de S. Barbarus*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, 1910, p. 284).

nos recherches, à savoir l'apport d'Adon, de Molanus, de Sirlet. Le fonds primitif, qui en dernière analyse remonte au martyrologe hiéronymien, a été considérablement accru par Adon. La plus grave faute de celui-ci est certes d'avoir forgé le *Parvum Romanum*¹, mais il est aussi coupable d'avoir, sur la foi de textes littéraires d'aloï très douteux, admis dans son recueil des saints dont il n'avait pas d'autres preuves de culte et dont parfois il ignorait la date anniversaire. Une bonne partie des personnages qui figurent dans le cycle de Gallicanus sont dans ce cas. Entrés indûment dans les martyrologes, au ix^e siècle, ils apparurent aux reviseurs du martyrologe romain auréolés d'une vénérable tradition.

Ce n'est guère qu'au xvi^e siècle que l'Église romaine a songé à faire une place aux saints de l'Église grecque. Cette décision n'est pas due uniquement à des préoccupations historiques et à une meilleure connaissance des fastes orientaux, mais aussi à une volonté très nette de revendiquer un héritage qui, par suite de la séparation progressive de l'Occident et de l'Orient, avait été négligé jusque-là. Pour s'en convaincre, il suffit de relire la dédicace à Grégoire XIII placée par Galesini en tête de son martyrologe : « Nam, cum ad Graeciae conciliandae causam omni salutari actione et seminarii graeci institutione² ipse incumbas, habui eam in contexendo martyrologio rationem, ut, quoniam in ceteris martyrologiis latinis graecos martyres, magnam partem, abesse viderem, illos in eo adscriberem. Idque feci ut cum isti tuae pontificiae, quam erga Graeciam ostendis, voluntati obsequeretur maxime ; tum etiam ut gloriae satisfacerem veteris ecclesiae graecae, quae olim in catholicae fidei officiis permanens et virtutum gloria florens... infinitos martyres habuit³ ». Il est regrettable qu'au moment où ils s'efforçaient de regrouper toutes les richesses de la tradition chrétienne, les reviseurs n'aient pas eu à leur disposition des sources plus sûres et des textes mieux établis. En fait, deux ouvrages sont la source directe de nombreuses notices d'hagiographie grecque : d'abord Molanus, qui dans sa seconde édition avait traduit les brèves annonces de l'*Horologium*, sans s'astreindre à y faire un choix ou à en rechercher l'origine et la valeur ; ensuite

¹ H. QUENTIN, op. c., p. 409-465.

² Il s'agit du séminaire ou collège grec fondé le 13 janvier 1577 par Grégoire XIII (bulle *In Apostolicae Sedis specula*).

³ *Martyrologium S. Romanae ecclesiae* (Venise, 1578).

le ménologe du cardinal Sirlet qui, indistinctement et sans critique, présentait des extraits de recueils byzantins. Tributaires de la science de leur temps, il était malaisé pour ces honnêtes et diligents ouvriers de séparer le bon grain de l'ivraie. Après quatre siècles d'effort persévérant, le travail de triage n'est pas encore terminé.

La lecture, même rapide, des Passions des martyrs, vrais ou supposés, de l'empereur Julien révèle qu'elles ont entre elles des traits de ressemblance. Il serait trop long de le montrer en détail et nous n'en retiendrons qu'un. Dans les Actes des SS. Juventin et Maximin, les deux officiers, du moins selon Théodoret, sont amenés devant l'empereur et lui reprochent de vouloir restaurer la religion païenne. « Élevés dans la vraie piété, soumis aux lois de Constantin et de ses fils, nous sommes profondément attristés de voir que tout est plein d'abomination et souillé par des cérémonies sacrilèges, jusqu'aux nourritures et aux boissons. C'est cela que nous déplorons en privé et en ta présence ; c'est cela, et cela seul, que nous trouvons digne de blâme dans ton empire »¹.

Nous retrouverons naturellement cette scène dans la Passion de Jean et Paul. Comme dans son modèle, le ton du dialogue reste digne ; après l'éloge des empereurs chrétiens, les deux accusés réaffirment nettement leur volonté de rester fidèles à leur foi : *Pro hac iniquitate a tua salutatione destitimus et a societate imperii vestri nos ipsos omnino subtraximus ; sumus enim non falsi christiani, sed veri... Non tibi facimus hanc iniuriam, ut praeponamus tibi qualemcumque personam. Dominum tibi praeponimus, qui fecit caelum et terram, mare et omnia quae in eis sunt*².

Ce dialogue aura de nombreux imitateurs, mais le ton des discours deviendra de plus en plus acerbe et violent ; l'apostasie de Julien sera réprouvée en termes toujours plus vifs, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en lisant les Passions d'Artémus, d'Eugène et de Macaire, d'Eusignius, d'Elpidius, de Gemellus, de Quiriacus, de Paternuthius, pour n'en citer que quelques-unes.

Il serait possible de montrer que les récits de Socrate, Sozomène et Théodoret, encore que sobres et peu nombreux, ont exercé une réelle influence non seulement sur les martyrologes et les

¹ Pio FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. 9, p. 182.

² MOMBRITIUS, *Sanctuarium*, 2^e éd., t. I, p. 572.

synaxaires, mais aussi sur les légendes hagiographiques, auxquelles ils ont fourni des thèmes. Faut-il rappeler que c'est un épisode du martyre des SS. Macedonius, Théodule et Tatien, qui a inspiré l'auteur de la Passion de S. Laurent, quand il met sur les lèvres de son héros la célèbre apostrophe : *Assum est, versa et manduca* ¹ ? que la Passion de Pimenius a emprunté à Socrate et à Sozomène le dialogue entre l'empereur et le martyr ² ? que le supplice de S. Cassien d'Imola contient une réminiscence de celui de S. Marc d'Aréthuse (les enfants blessant le corps de leur victime à coups de stylet) ³ ?

Mais il n'y a pas seulement ces quelques traits hauts en couleur qui ont été démarqués ; on pourrait en relever d'autres. Du reste, cette influence des chapitres des trois *Histoires ecclésiastiques* consacrés à Julien a été déjà soulignée avant nous. M. Pio Franchi de' Cavalieri a évoqué d'une manière générale « l'influenza di alcune tradizioni orientali del tempo di Giuliano in parecchie gesta di martiri romani d'altri tempi ⁴ ». De son côté, A. Dufourcq a parlé de la « julianisation » de certaines légendes ⁵ ; quant à Mgr Lanzoni, qui avait analysé tant de Passions italiennes, il notait que les Actes historiques de la persécution de l'empereur apostat ont servi de modèle aux hagiographes « per svolgere i loro componimenti e per riempire i loro canovacci ⁶ ».

B. DE GAIFFIER.

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 406.

² Voir plus haut, p. 29.

³ H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques* ³ (Bruxelles, 1927), p. 98.

⁴ *Nuove note agiografiche*, p. 58.

⁵ *Étude sur les Gesta martyrum romains* (Paris, 1900), p. 242.

⁶ *Le diocesi d'Italia*, p. 56.

SAINT ROBERT DE MOLESME

DANS L'OPINION MONASTIQUE

DU XII^e ET DU XIII^e SIÈCLE

Vers 1097-1098¹, Robert, abbé de Molesme, au diocèse de Langres, quitte son monastère avec vingt et un moines pour fonder, dans le diocèse voisin, celui de Chalon-sur-Saône, « l'ermitage » de Cîteaux, promis à de hautes destinées. Dans l'été de 1099, il abandonne sa fondation et rentre à Molesme. Ici surgit un double problème historique : quel rôle exact Robert a-t-il joué dans la fondation de Cîteaux ? comment interpréter son retour à Molesme : par obligation ou par défaillance ?

Sur ces questions, deux historiens trappistes ont émis des opinions opposées. Le premier, le P. Othon Ducourneau², a dénié à S. Robert le titre de vrai fondateur de Cîteaux et souligné que l'opinion cistercienne était hostile à ce personnage. En réaction, le P. S. Lenssen³ a esquissé un plaidoyer pour S. Robert et représente le premier abbé de Cîteaux comme unanimement vénéré dans l'Ordre cistercien.

¹ La date du départ des futurs Cisterciens est critiquement établie dans une étude particulière : *Que savons-nous du Cîteaux primitif ?* (dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. LI [1956], p. 5-41).

² *Les Origines cisterciennes*, dans *Revue Mabillon*, t. XXII (1932), pp. 133-164, 233-252, et t. XXIII (1933), pp. 1-32, 81-111, 153-189.

³ S. Robert, fondateur de Cîteaux, dans *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorem*, t. IV (1937-1938), pp. 2-16, 81-96, 161-177 et 241-253. Depuis, M. J. LAURENT a signalé (*Saint Bernard et l'abbaye de Molesme*, dans *Mélanges Saint Bernard* [Dijon, 1954], p. 302) les fréquents rapports entre S. Bernard et Molesme. Il en conclut qu'il faut voir là un témoignage non équivoque de la vénération cistercienne à l'égard de S. Robert. La conclusion paraît dépasser les prémisses : les relations n'impliquent pas la vénération. En effet, la plus belle marque officielle de cette vénération des Cisterciens eût été de garder à S. Robert son titre légitime de premier abbé de Cîteaux. Or, les textes cisterciens cités dans la seconde partie de cette étude montrent qu'il n'en fut rien.

Ces deux études, certes méritoires, n'emportent cependant pas l'adhésion entière de l'historien, pour diverses causes : leurs auteurs recourent, sans critique préalable, à des sources, tenues pour primitives, mais dont la valeur historique n'a jamais encore été scientifiquement établie. Ils argumentent aussi sans méfiance sur des documents tardifs et notoirement suspects, comme la *Vita Roberti*. Enfin, ils se font l'un le panégyriste, l'autre l'adversaire de S. Robert, préoccupations d'aujourd'hui qu'il n'est point souhaitable de transférer à un personnage qu'il convient au contraire de saisir dans son cadre et dans l'opinion de son temps. En recensant l'étude du P. Lenssen, le P. Grosjean¹ souhaitait que l'on établît quand se forma, dans l'Ordre de Cîteaux, la nouvelle opinion, favorable, cette fois, à S. Robert. Pour remplir ce propos, il paraît nécessaire de rassembler toutes les sources relatives à S. Robert et de les soumettre à une critique rigoureuse, seul moyen d'en tirer des conclusions plus sûres.

L'étude qu'on va lire se divise en deux parties principales : I. Les sources cisterciennes concernant S. Robert. II. Les sources non-cisterciennes. Dans chacune, on examinera une série de témoignages. Chaque témoignage sera daté, sa valeur critiquement établie et son texte reproduit, s'il en vaut la peine. Le lecteur aura ainsi sous les yeux toute la documentation relative à S. Robert, fondateur de Cîteaux, documentation jusqu'ici dispersée et à compléter depuis les dernières études des PP. Ducourneau et Lenssen, lesquelles datent de vingt ans². Enfin la récapitulation des témoignages permettra de saisir l'évolution de l'opinion monastique du XII^e et du XIII^e siècle à propos de S. Robert.

¹ *Anal. Boll.*, t. LVI (1938), p. 423-424.

² Depuis, les origines et le droit cisterciens ont été réétudiés en tenant compte de nouvelles sources, inconnues ou injustement négligées. Les premiers travaux sont dus à Mgr Josip Turk (*Analecta Sacri Ordinis Cisterciensis*, t. I [1945], p. 11-61, et t. IV [1948], p. 1-159). Nous avons complété ou corrigé ces premiers résultats par diverses études personnelles : 1. *La véritable Carta Caritatis (CC) primitive et son évolution*, dans *Collectanea O.C.R.*, t. XVI (1954), p. 5-29 ; 2. *La véritable Constitution cistercienne de 1119*, *ibid.*, p. 77-104 ; 3. *A propos de la composition des Instituta generalis capituli*, *ibid.*, p. 157-182 ; 4. *Pour une datation nouvelle des Instituta*, *ibid.*, p. 241-266 ; 5. *Les traditions manuscrites des Usus Conversorum de Cîteaux*, dans *Collectanea*, t. XVII (1955), p. 11-39 ; 6. *L'évolution des Usus conversorum*, *ibid.*, p. 65-97 ; 7. *A propos des sources de la législation*

I. — LES SOURCES CISTERCIENNES.

Ces sources seront données dans l'ordre chronologique.

1. L'EXORDIUM CISTERCII. On appelle ainsi¹ un court récit des origines de Cîteaux (Inc. : *In episcopatu Lingonensi*), qui comprend deux paragraphes principaux : *De egressu cisterciensium monachorum de Molismo*, et *De exordio cisterciensis cenobii*.

Date : Ce précieux document, fort mal connu jusqu'à ces dernières années², a été généralement considéré comme le résumé d'un texte plus ample, l'*Exordium Parvum* (Inc. *Nos cistercienses*), dont il sera longuement question ci-après. Cette opinion, que n'a jamais justifiée le moindre examen comparé, ne peut plus aujourd'hui résister à la critique³. En effet, loin d'être un résumé de l'*Exordium Parvum*, l'*Exordium Cistercii* en est une source et constitue le prologue littéraire de la première codification du droit cistercien de 1119, l'*Exordium Parvum* n'étant que celui de la seconde codification, de 1152. Je rappelle, brièvement, les conclusions d'études spéciales parues ailleurs⁴. On possède deux manuscrits représentatifs, antérieurs

primitive de Prémontré, dans *Analecta Praemonstratensia*, t. XXX (1954), p. 12-19 ; 8. A propos d'un nouveau texte de la CC Prior dans le manuscrit Metz 1247, dans la *Revue Bénédictine*, t. LXV (1955), p. 90-109 ; 9. Le vrai récit primitif des origines cisterciennes est-il l'*Exordium Parvum* ? dans *Le Moyen Age*, t. LXI (1955), pp. 79-120, 329-361 ; 10. Une bulle inconnue d'Alexandre III dans le manuscrit Dijon 87, dans *Cistercienser-Chronik*, t. LXII (1955), p. 1-8 ; 11. Que savons-nous du Cîteaux primitif (dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. LI (1956), p. 5-41. Ce sont là des matériaux d'attente pour un travail d'ensemble sur *Les codifications du droit constitutionnel cistercien au XII^e siècle*, à paraître dans les *Analecta Sacri Ordinis Cisterciensis*.

¹ Improprement *Summa Exordii* chez divers auteurs : J.-B. MAHN, *L'Ordre cistercien et son gouvernement* (Paris, 1945), p. 61 ; TURK, *Cistercii statuta antiquissima*, dans *Analecta S.O.C.*, t. IV (1948), pp. 79-80, 87, 95 et 139 ; FOLZ, *Le problème des origines de Cîteaux*, dans *Mélanges Saint Bernard* (Dijon, 1954), p. 284 ; G. DE BEAUFORT, alias P. Jean de la Croix BOUTON, O. C. R., *La Charte de Charité cistercienne et son évolution*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLIX (1954), p. 396. A ce moment, il n'existait pas encore d'étude critique sur l'*Exordium Cistercii* et l'*Exordium Parvum* ; nous pouvons renvoyer maintenant à notre article *Le vrai récit primitif* (cf. note précédente).

² Une première liste de manuscrits contenant ce texte a paru dans les *Collectanea O.C.R.*, t. XVI (1954), p. 87 ; d'autres codices seront signalés dans une note additionnelle, à paraître au t. XVIII (1956).

³ Voir notre *Vrai récit primitif*, dans *Le Moyen Age*, t. LXI (1955), p. 84-120.

⁴ Ci-dessus, p. 51, note 2.

tous deux au manuscrit-type, Dijon 114, édité par Guignard¹, qui contiennent chacun une codification du droit cistercien. Ce sont le manuscrit 31 de la bibliothèque universitaire, à Ljubljana² (*Labacensis*), et le manuscrit 1711 de la bibliothèque communale, à Trente³.

En voici la composition :

	TRENTE 1711	LJUBLJANA 31
Prologue littéraire :	<i>Ex. Cistercii</i>	<i>Ex. Parvum</i>
Constitution :	<i>Summa Carte Caritatis</i> ⁴	<i>Carta Caritatis Prior</i> ⁵
Statuts des chapitres :	cap. VII-XXVI	<i>Instituta generalis cap.</i>
<i>Ecclesiastica Officia</i> :	cap. XXVII-CXLIII	121 numéros

Comme on le constate, les documents se répondent parfaitement d'une série à l'autre : deux prologues historiques, deux Constitutions, deux collections de statuts⁶, deux textes d'*Ecclesiastica Officia*⁷. Une comparaison critique s'imposait. Les résultats en sont concluants⁸ : chaque document du *Labacensis* est un état différent du document correspondant dans le *Tridentinus*. Il s'agit donc bien de deux codifications successives du droit cistercien. Est-il possible de les dater ? Oui, sans aucun doute. Deux bulles, en effet, approuvent l'ensemble du droit cistercien en y distinguant, d'une part, la Constitution, de l'autre, tout ce qui n'est pas le droit constitutionnel et que l'on désigne habituellement par le vocable de *Consuetudines* : ce sont les bulles de Calixte II (23 décembre 1119) et d'Eugène III

¹ Ph. GUIGNARD, *Les monuments primitifs de la Règle cistercienne* (Dijon, 1878).

² Études préliminaires de Mgr TURK, dans *Analecta S.O.C.*, t. I (1945), p. 11-61 ; édition intégrale du *codex Labacensis*, ibid., t. VI (1950), p. 1-124.

³ Le P. Bruno GRIESSER, S. O. C., prépare l'édition des *Ecclesiastica Officia* de ce manuscrit. En attendant, on consultera son étude préliminaire, *Beiträge zur Beurteilung des Cod. 1711 von Trient*, dans *Cîteaux in de Nederlanden*, t. VI (1955), p. 117-130. J'ai déjà édité les autres parties : 1. *Exordium Cistercii*, *Summa CC et Capitula VII-XXVI*, dans *Collectanea O.C.R.* t. XVI (1954), p. 97-104 ; 2. *Usus Conversorum*, ibid., t. XVII (1955), p. 85-97.

⁴ Dénomination fournie par la dernière phrase de l'*Exordium Cistercii*, qui annonce en ces termes la Constitution suivante : *Que quidem carta, sicut ab eodem patre digesta et a prefatis XX abbatibus confirmata sigilli quoque apostolici auctoritate munita est, largius continet ea que diximus, sed nos summam tantum eorum hic breviter perstringemus*. Je renvoie aux *Collectanea*, t. XVI (1954), p. 77-104.

⁵ Cette dénomination est due à Mgr Turk, qui voulait ainsi opposer la Charte de Charité du manuscrit de Ljubljana à celle, postérieure, du manuscrit 601 de Dijon, connue auparavant.

⁶ Ces statuts ne portent dans le *Tridentinus* aucun titre spécial.

⁷ L'existence d'*Ecclesiastica Officia*, dès 1119, fera l'objet d'une note additionnelle de *Miscellanea*, à paraître dans les *Collectanea*, t. XVIII (1956).

⁸ Voir les études citées ci-dessus, p. 51, note 2.

(1^{er} août 1152)¹. La bulle de 1119 s'applique à la première codification, celle du *Tridentinus* ; la seconde, celle de 1152, à la codification suivante, celle du *Labacensis*. Par voie de conséquence, le prologue littéraire du *Tridentinus* doit être considéré comme le récit historique, le premier connu, des origines cisterciennes, présenté à l'approbation de Calixte II en 1119.

Valeur : L'*Exordium Cistercii* de 1119, bref récit des origines de Cîteaux, relate, en finale, la genèse du droit cistercien. Le déroulement de la narration est strictement chronologique. Un premier paragraphe, intitulé *De egressu cisterciensium monachorum de Molismo*, traite de la sortie, de Molesme, des futurs Cisterciens, du motif de ce départ et de l'établissement du groupe, sous la direction de l'abbé, Robert, dans la solitude de Cîteaux. Le second paragraphe, *De exordio cisterciensis cenobii*, expose l'érection canonique de l'abbaye de Cîteaux et les événements qui l'entourèrent, notamment le retour de Robert à son monastère d'origine. L'auteur retrace ensuite les abbatiats d'Aubri (1099-1109) et d'Étienne (jusqu'en 1119).

Quelle est la valeur de ce texte, première relation que nous possédions des origines cisterciennes ? Sans reprendre ici l'opération critique, nous soulignerons l'objectivité de l'auteur sur deux questions que ses continuateurs embrouilleront à plaisir. Il laisse facilement deviner que les futurs Cisterciens ont quitté Molesme sans aucune permission officielle. Il ne nie pas que cette entreprise spontanée se soit faite *post multos labores ac nimias difficultates* et signale seulement le caractère officiel de la fondation *quand il s'agit de l'érection canonique de l'abbaye*. De même, le rôle de l'abbé Robert, objet, plus tard, de tant de discussions, est mis en pleine lumière : il a quitté Molesme avec ses moines, il n'y rentre que *iussu pape*². Le rédacteur de l'*Exordium Cistercii* de 1119 connaît et utilise les documents diplomatiques qui seront reproduits intégralement dans l'*Exordium Parvum* de 1152. L'objectivité du récit, le recours aux sources authentiques et la date du texte (1119) invitent donc à voir dans l'*Exordium Cistercii* une source primitive et non suspecte.

Texte : Nous ne citerons que les passages qui se rapportent directement à Robert³. (Départ de Molesme) : *Viginti et unus monachi una cum patre ipsius monasterii, beate videlicet memorie Roberto, egressi, communi consilio, communi perficere nituntur assensu quod uno spiritu conceperunt*. (Retour de Robert) : *At vero post non multum temporis factum est ut isdem abbas R., requiruntibus eum monachis Molismensi-*

¹ En préparation, une édition critique d'après une douzaine de manuscrits. Nombreuses éditions anciennes, la dernière dans les *Analecta S. O. C.*, t. VI (1950), p. 21-22. Nombreuses publications anciennes de la bulle *Sacrosancta* d'Eugène III, la plus récente dans les mêmes *Analecta*, t. IV (1948), p. 122-128.

² Voir notre *Vrai récit primitif*, dans *Le Moyen Age*, t. LXI (1955), p. 85-89.

³ Édition complète dans les *Collectanea O. C. R.*, t. XVI (1954), p. 101-102.

bus, pape Urbani secundi iussu, Walterii Cabilonensis episcopi licentia et assensu, Molismum reduceretur.

2. L'EXORDIUM PARVUM. *Date* : L'*Exordium Parvum* est le prologue littéraire de la seconde codification cistercienne, approuvée en 1152. Il n'est pas ce récit primitif, prôné par les auteurs cisterciens et utilisé sans critique, qui fut la source de tant de faux problèmes.

Valeur : Ce qui distingue essentiellement l'*Exordium Parvum* de 1152 de l'*Exordium Cistercii* de 1119, ce n'est pas le récit même des événements, mais l'interprétation, nettement tendancieuse, de plusieurs faits, dont certains se rapportent plus spécialement à Robert de Molesme¹. Ce document, comprenant dix-huit chapitres et un prologue, est une sorte de Livre Blanc, un recueil de pièces diplomatiques authentiques, encadrées de commentaires très partisans contre le monachisme pré-cistercien en général et Molesme en particulier. Il poursuit un double but : rassurer les Cisterciens de 1152 sur la canonicité de leurs origines et faire taire, par la même occasion (en produisant des pièces diplomatiques), les allusions des chroniqueurs bénédictins à propos des origines de Cîteaux, qu'ils tenaient pour peu canoniques. Or, l'un des griefs de ces Bénédictins visait directement Robert, en interprétant diversement son retour à Molesme.

A ce propos, l'auteur cistercien est dans une situation difficile. Que Robert ait abandonné Cîteaux, sa propre fondation, pour rentrer à Molesme, constitue en fait un désaveu apparent pour les Cisterciens restants, d'autant plus que certains Cisterciens ont accompagné leur abbé dans son retour. L'*Exordium Cistercii*, sans longues explications, avait seulement signalé que le retour de Robert s'était fait *iussu pape*, ce qui est parfaitement exact². L'*Exordium Parvum* de 1152 en produit la preuve dans son texte intégral : c'est son chapitre VII (*Decretum legati de toto negotio Molismensium atque Cisterciensium*), auquel s'ajoutent quelques commentaires. Par exemple, la conclusion du morceau stigmatisera habilement le retour de Robert à Molesme, alors que le texte même du *Decretum legati* rend un tout autre son. Dans cette décision, Robert ne joue aucun rôle. Le texte du *Decretum* est, à cet égard, d'une limpidité qui semble devoir décourager toute sollicitation : l'abbé de Molesme est réclamé par ses moines (*audita ipsorum Molismensium petitione*) ; son successeur à Molesme est disposé à s'effacer (*affuit... ibi in presentia nostra frater Gaufredus... dicens se libenter ipsi Roberto velut patri suo locum daturum...*) ; l'évêque de Langres, ordinaire de Molesme, le réclame à son tour formellement (*precibus vestris... acquiescentes*) ; enfin, l'évêque de Chalon, ordinaire de Cîteaux, est prêt à délier Robert de toute obéissance envers lui.

¹ Dernière édition dans les *Analecta S.O.C.*, t. VI (1950), p. 6-16.

² Voir le *Decretum legati*, promulgué dans l'été de 1099 ; texte dans les *Analecta S.O.C.*, t. VI (1950), p. 9-10.

Tout le monde est donc d'accord pour que l'abbé regagne Molesme et ce retour paraît hautement désirable pour rendre la paix aux Molesmois. On ne prévoit même pas que Robert puisse en aucune façon se dérober à cet ordre. Car c'est un ordre : on prévient seulement l'éventualité qu'*après son retour à Molesme* et poussé par sa *solita levitas*, il pourrait de nouveau repartir. Mais son retour actuel et obligatoire à Molesme n'est pas pour autant mis en cause. Le *Decretum legati* donne donc, du retour de Robert, un témoignage parfaitement résumé par l'*Exordium Cisterciense* de 1119 (*iussu pape*). Quant à l'auteur de l'*Exordium Parvum* de 1152, si ses intentions avaient été, réellement et uniquement, de relater le déroulement objectif des faits, il aurait dû se contenter de transcrire, sans l'interpréter, ce texte diplomatique d'une clarté aveuglante. Pourtant, ici comme ailleurs, il ne résiste pas au pressant besoin de commenter, et de quelle manière ! Le document authentique se terminait par la liste des témoins : *Huic autem diffinitioni interfuerunt episcopi Norigaudus Eduensis, Wallerius Cabilonensis, Herardus Maticensis, Pontius Belicensis. Et abbates Petrus Trenorcensis, Iarenlo Divionensis, Gauceranus Athanascensis, Petrus quoque domni pape camerarius multique alii viri honesti et boni testimonii*. C'est la conclusion classique d'une charte de ce genre¹. Mais l'*Exordium Parvum* ajoute, toujours sous le titre de *Decretum legati* : *Hec omnia abbas ille laudavit et fecit absolvendo cistercienses ab obedientia quam ei in illo vel in Molismensi loco promiserant et domnus Walterius Cabilonensis episcopus abbatem a cura illius ecclesie liberum dimisit sicque, reversus est et quidam monachi cum eo qui heremum non diligebant. Hac ergo ratione apostolicaque dispensatione due abbacie in pace et libertate summa remanserunt. Rediens vero abbas secum pro scuto defensionis has litteras episcopo suo detulit*. Ceci n'a évidemment plus rien de commun avec le *Decretum*. C'est, tout simplement, un nouveau commentaire de l'auteur, commentaire qui s'applique à la fois au ch. VII (*Decretum legati*) et au ch. VIII (*Commendatio Roberti abbatis*). Il mérite un examen particulier.

Hec omnia abbas ille laudavit et fecit. Que n'a-t-on pas tiré de ce bout de phrase ! Les uns² y ont vu la preuve que Robert avait lui-même loué cette décision qui le renvoyait à Molesme. Les autres³ ont rappelé que cette expression était une simple formule d'acceptation, comme on en trouve dans de nombreuses chartes. Le problème doit être serré de plus près. L'expression *laudavit et fecit*

¹ J.-B. MAHN, op. c., p. 44, inclut le reste du texte, depuis les mots *Hec omnia abbas ille laudavit et fecit*, dans le *Decretum legati*. La critique de ce chapitre de l'*Exordium Parvum* lui aurait montré que la fin du texte constitue, non pas un acte authentique du légat, mais un commentaire tendancieux.

² C'est l'opinion, formellement exprimée, du P. Ducourneau, op. c., t. XXIII, p. 33.

³ J.-B. MAHN, op. c., p. 44.

fait-elle réellement partie d'un texte diplomatique? Que nous apprend le contexte? A la première question, tout ce qui précède invite à répondre par la négative : la formule n'appartient pas au *Decretum*. Elle n'en est qu'un commentaire, qui déforme, d'ailleurs, la pensée du légat. Voici les textes en parallèle :

DECRETUM

Dedimus et licentiam cum eo redeundi Molis-
mum omnibus illis de fratribus Novi Monasterii
qui eum secuti fuerint, quando a Novo Monaste-
rio recesserit...

COMMENTAIRE

... sicque reversus est et
quidam monachi cum eo qui
heremum non diligebant...

Le commentateur prend un plaisir visible à souligner que ces moines, conduits par l'abbé Robert, rentrent à Molesme parce qu'ils n'aiment pas le désert. Jamais le légat n'avait fait cette remarque, assez perfide.

Quant à l'expression *abbas ille laudavit et fecit*, elle est en contradiction absolue avec le *Decretum* qu'elle prétend compléter : les termes de ce document officiel montrent que Robert ne joue aucun rôle dans l'élaboration du *Decretum* qui le renvoie à Molesme. Il doit exécuter un ordre donné. Dès lors, et dans cette optique, qui est celle du document pontifical, les mots *hec omnia abbas ille laudavit et fecit* n'ont aucun sens ni aucune valeur juridique d'approbation. La responsabilité de cette expression doit donc être tout entière restituée au commentateur, qui ne l'a pas glissée à cette place sans motif. Elle veut, en effet, signifier que Robert approuva tout ce qu'on voulut parce que lui non plus n'aimait pas le désert et qu'il était tout aise de s'en retourner à Molesme : *sicque reversus est et quidam monachi cum eo qui heremum non diligebant*. Le commentateur décoche un dernier trait à Robert en qualifiant de *scutum defensionis* le simple billet officiel par lequel l'évêque de Chalon avertit son collègue de Langres que Robert est délié de toute obédience envers lui. Dans l'idée du commentateur, l'expression *scutum defensionis* n'a qu'un sens possible : Robert protège son retour par des pièces officielles qui servent à le justifier.

On nous objectera que tout ceci n'est pas un désaveu formel de Robert. Nous répondrons en renvoyant au ch. III de l'*Exordium Parvum* : *Nam viri isti apud Molismum positi... videntes se ceterosque monachos hanc regulam sollempni professione servaturos promississe eamque minime custodisse et ob hoc periurii crimen incurrisse...* Ainsi, quitter Molesme pour Cîteaux, c'était, toujours d'après l'auteur, *ut professionem suam observantia sancte regule adimplerent*. Dès lors, dans la même optique, rentrer ensuite à Molesme, sous la conduite du même abbé, n'était-ce point, sciemment, apostasier, en entendant par là, selon l'expression du temps, passer d'une vie plus austère à une existence qui l'était moins? C'est bien ainsi que l'auteur de l'*Exordium Magnum* comprendra les reproches habilement voilés de l'*Exordium Parvum* à l'adresse de S. Robert. On le verra plus bas. Concluons : l'*Exordium Parvum*, par ses commentaires,

doit être considéré comme l'arsenal anti-robertien d'où l'*Exordium Magnum* tirera ses armes.

En face de cette œuvre tendancieuse, la méfiance s'impose à l'historien : il y distinguera les pièces diplomatiques des commentaires qui les encadrent¹. Les premières ont tous les caractères d'authenticité désirables. Celles qui intéressent spécialement notre propos et que l'on trouvera plus bas dans leur texte intégral sont : 1. la lettre du légat à Robert et aux religieux de Molesme (ch. II de l'*Exordium Parvum*) ; cette épître doit être replacée lors de l'érection canonique de l'abbaye de Cîteaux et non pas avant la fondation de l'*eremus*² ; 2. la lettre d'Urbain II (ch. VI de l'*Exordium Parvum*) remettant au légat tout pouvoir de juger la discorde entre Cîteaux et Molesme, à propos de l'abbé Robert ; 3. le décret du légat qui termine cette affaire (ch. VII de l'*Exordium Parvum*) ; 4. enfin, la lettre par laquelle l'évêque de Chalon avertit son collègue de Langres que Robert est libre de toute obédience à son endroit (ch. VIII de l'*Exordium Parvum*).

Ces documents authentiques, déjà utilisés par l'auteur de l'*Exordium Cistercii* de 1119, puis publiés intégralement dans l'*Exordium Parvum* de 1152, permettent de saisir le rôle joué par Robert dans la fondation de Cîteaux, ainsi que les circonstances exactes de son retour : il est bien l'initiateur responsable de la fondation cistercienne ; son renvoi à Molesme résulte d'un ordre formel du légat. On pourra utilement comparer dans le *Decretum* les expressions par lesquelles se marquent, d'une part, l'obligation pour Robert de regagner Molesme et, d'autre part, la liberté de l'y suivre laissée aux Cisterciens.

Textes³ :

EPISTOLA HUGONIS LEGATI (vers le 20 mars 1098). *Hugo, Lugdunensis archiepiscopus et apostolice sedis legatus, Roberto Molismensi abbati et fratribus cum eo secundum regulam sancti Benedicti Deo servire cupientibus. Notum sit omnibus de sancte matris Ecclesie profectu gaudentibus, vos et quosdam filios vestros Molismensis cenobii fratres Lugduni in nostra presentia astitisse ac regule beatissimi Benedicti, quam illic huc usque tepide ac negligenter in eodem monasterio tenueratis, artius deinceps atque perfectius inherere velle professos fuisse. Quod quia in loco predicto, pluribus impredientibus causis, constat adimpleri non posse, nos, utriusque partis saluti, videlicet inde recedentium atque illic remanentium, providentes, in locum alium, quem vobis divina largitas designaverit, vos declinare, ibique salubrius atque quietius Domino famulari, utile duximus fore. Vobis ergo, tunc presentibus, Roberto abbati, fratribus quoque Alberico, Odoni, Iohanni, Stephano, Letaldo et Petro, sed et omnibus quos regulariter et communi consilio vobis sociare decreveritis, hoc sanctum propositum servare et*

¹ Voir notre *Vrai récit primitif*, p. 119.

² Op. c., p. 113-115.

³ D'après l'*Exordium Parvum* du manuscrit de Ljubljana, dans *Analecta S. O. C.*, t. VI (1950), p. 6-16.

tunc consuluimus, et ut in hoc perseveretis precipimus, et auctoritate apostolica per sigilli nostri impressionem in perpetuum confirmamus.

EPISTOLA DOMNI PAPE URBANI II (été de 1099)¹. *Urbanus episcopus, servus servorum Dei, venerabili fratri et coepiscopo Hugoni, apostolice sedis vicario, salutem et apostolicam benedictionem. Molismensium fratrum magnum in concilio² clamorem accepimus, abbatis sui reditum vehementius postulantium. Dicebant enim religionem in suo loco eversam, seque pro abbatis illius absentia odio apud principes et ceteros vicinos haberi. Coacti tandem a fratribus nostris, dilectioni tue per presentia scripta mandamus, significantes gratum nobis existere ut, si fieri possit, abbas ille ab heremo ad monasterium reducat. Quod si implere nequiveris, cure tibi sit ut et qui heremum diligunt conquiescant et qui in cenobio sunt regularibus disciplinis inserviant.*

DECRETUM LEGATI (été de 1099). *Hugo, Lugdunensis ecclesie servus, karissimo fratri Roberto, Lingonensium episcopo, salutem. Quid de negocio Molismensis ecclesie in colloquio apud Portum Ansille³ nuper habito diffinierimus, fraternitati vestre notificare necessarium duximus. Venerunt ante nos illuc cum litteris vestris Molismenses monachi, loci sui desolationem atque destructionem, quam per remotionem Roberti abbatis incurrerant, ostendentes, ipsumque sibi reddi in patrem magnopere postulantes. Nullo modo enim aliter sperabant pacem et quietem Molismensi ecclesie posse restitui, vel monastici Ordinis vigorem in pristinum statum illuc revocari. Affuit etiam ibi in presentia nostra frater Gaufredus, quem eidem ecclesie in abbatem ordinavistis, dicens se libenter ipsi Roberto, velut patri suo, locum daturum, si nobis placeret ut eum Molismensi ecclesie remitteremus. Audita et ipsorum Molismensium petitione, relectis etiam domni pape litteris super hoc negotium nobis directis, totum dispositioni et arbitrio nostro committentis, tandem multorum virorum religiosorum, tam episcoporum quam aliorum, qui nobiscum aderant, consilio, precibus vestris et eorum acquiescentes, Molismensi ecclesie ipsum restituere decrevimus, ita videlicet ut, priusquam illuc redeat, Cabilonem veniens, in manu fratris nostri Cabilonensis episcopi, cui secundum consuetudinem ceterorum abbatum professionem fecit, virgam et curam abbacie reddat, atque monachos Novi Monasterii, qui ei sicut abbati suo professionem fece-*

¹ Le concile romain, au cours duquel les Molesmois déposèrent leur plainte, se tint la troisième semaine après Pâques qui, en 1099, tombait le 10 avril. Les lettres du pape au légat Hugues ont été expédiées, au plus tôt, vers le début de mai. La décision du légat a donc été prise dans l'été de 1099.

² Entre le 25 et le 30 avril 1099. Voir note précédente.

³ J. LAURENT, *Cartulaires de Molesme* (Paris, 1907), t. II, p. 152, fixe ce concile à 1100. C'est celui de MANSI, t. XX, p. 1127, relatif aux croisades. En réalité, le concile qui s'occupa des affaires cisterciennes se tint à Anse, près de Trévoux, où il fut spécialement convoqué, dans l'été de 1099 (MANSI, t. c., p. 173).

runt et obedientiam promiserunt, ab ipsa professione et obedientia liberos et absolutos dimittat, ac sic ab ipso episcopo professionis, quam ei et Cabilonensi ecclesie fecit, absolutionem accipiat. Dedimus et licentiam cum eo redeundi Molismum omnibus illis de fratribus Novi Monasterii qui eum secuti fuerint quando a Novo Monasterio recesserit, tali conditione ut de cetero neutri neutros sollicitare vel recipere presumant, nisi secundum quod beatus Benedictus monachos noti monasterii precipit recipiendos. Postquam hec supra dicta fecerit, remittimus eum dilectioni vestre ut Molismensi ecclesie illum in abbatem restituat, ita tamen ut, si deinceps eandem ecclesiam solita levitate deseruerit, nullus ei substituitur, vivente prefato Gaufrido abbate, absque nostro et vestro eiusdemque Gaufrédi assensu. Que omnia apostolica auctoritate rata esse precipimus. De capella etiam predicti abbatis Roberti et de ceteris rebus quas a Molismensi ecclesia recedens secum tulit et cum eis Cabilonensi episcopo atque Novo Monasterio se reddidit, id statuimus: ut omnia fratribus Novi Monasterii salva permaneant, preter brevium quoddam, quod usque ad festivitatem sancti Iohannis Baptiste retinebunt, ut transcribant, assensu Molismensium. Huic autem diffinitioni interfuerunt episcopi Norigaudus Eduensis, Walterius Cabilonensis, Herardus Maticensis, Pontius Belicensis. Et abbates Petrus Trenorcensis, Iarento Divionensis, Gauceranus Athanascensis, Petrus quoque domni pape camerarius multique alii viri honesti et boni testimonii.

COMMENDATIO ROBERTI (été de 1099)¹. Dilectissimo fratri et coepiscopo Roberto, Lingonensi episcopo, Walterius, Cabilonensis ecclesie servus, salutem. Notum sit vobis fratrem Robertum, cui abbatiam illam in nostro episcopatu sitam, que Novum Monasterium dicitur, commiseramus, a professione quam Cabilonensi ecclesie fecit, ab obedientia quam nobis promisit, secundum domni archiepiscopi Hugonis diffinitionem, a nobis esse absolutum. Ipse autem monachos illos, qui in prefato Novo Monasterio remanere decreverunt, ab obedientia quam sibi promiserant et professione absolvit et liberos dimisit. Illum igitur amodo suscipere et honorifice tractare ne vereamini.

3. LE DIALOGUS DUORUM MONACHORUM. *Date*: Ce dialogue², qui semble avoir été écrit peu de temps avant la canonisation de S. Bernard (1174), se borne, pour la partie qui nous intéresse, à résumer l'*Exordium Parvum* de 1152.

Valeur: Ce n'est qu'un travail de seconde main, qui transcrit certains passages et, notamment, le fameux *et ob hoc periurii crimen*

¹ Le renvoi de Robert à Molesme à dû s'accomplir immédiatement après le concile d'Anse.

² MARTÈNE, *Thesaurus Anecdotorum*, t. V, p. 1593. Le passage relatif à la fondation de Clteaux a été réédité dans les *Analecta S. O. C.*, t. IV (1948), p. 83.

scienter incurrisse de l'*Exordium Parvum*. Les textes du *Dialogue* sont tirés des ch. III (*De egressu cisterciensium monachorum de Molismo...*) et XV (*Instituta monachorum de Molismo venientium*) de l'*Exordium Parvum*.

4. LA CHRONIQUE DITE DE GUILLAUME GODELL. *Date* : Ce texte, de 1173 environ¹, s'inspire de l'*Exordium Parvum* de 1152. On en a deux preuves. D'abord, à propos du départ de Molesme des futurs Cisterciens, l'auteur ajoute : *auctoritate domini pape Urbani Romani roborata ad vastam eremi et horribilem pervenit solitudinem Cistercii* ; il a donc sous les yeux l'*Exordium Parvum* où l'*Epistola Hugonis legati* (ch. II) figure à un tel endroit qu'elle laisse supposer que la fondation de l'eremus de Cîteaux (et non celle de l'abbaye) fut canoniquement approuvée par le légat pontifical. Plus bas, l'auteur dit, à propos du retour de Robert à Molesme : *propter querelam infatigabilem Molismensium monachorum revocatus est*, expression qui paraît bien être un souvenir de lecture du ch. V de l'*Exordium Parvum*, intitulé : *Quod Molismenses aures domini pape pro reditu Roberti abbatis inquietaverunt*. Toutefois, le chroniqueur semble assez indépendant pour ne point reprendre contre Robert les insinuations de l'*Exordium Parvum* et pour l'appeler — exemple unique dans la littérature cistercienne du temps — *primus abbas tam Molismensis quam Cisterciensis*.

Texte : *Hoc eodem anno, M videlicet XCVIII, ... fundatum est cenobium quod Cistercium vocatum est... Huius cenobii primus abbas fuit dominus Robertus, abbas Molismensis, qui divino sollicitatus fervore cum viginti et uno monachis, depositis omnibus que in vestimentis puritati regule obviaverant, de Molismo egreditur... Hoc eodem anno, prefatus Robertus, primus abbas tam Molismensis quam Cisterciensis, cogente papa romano propter querelam infatigabilem Molismensium monachorum, revocatus est ad priorem locum suum Molisum.*

5. L'EXORDIUM MAGNUM. *Date* : Cette œuvre², dont le titre exact est *Liber de viris illustribus Ordinis cisterciensis*, fut composée vers 1190. Jusqu'en 1908³, on n'en connaissait qu'une édition tronquée. A cette date furent retrouvés les chapitres manquants, omis dans certains manuscrits anciens, qui traitaient de la fin de l'abbatiate de S. Robert ainsi que de celui de S. Aubri.

¹ BOUQUET, *Recueil*, t. XIII, p. 673.

² Nombreuses éditions anciennes ; la plus accessible chez MIGNE, P. L., t. CLXXXV, col. 995. Toutes ces publications offrent une lacune entre les chapitres XIV et XV.

³ Les passages manquants, dont il est fait mention sous la note précédente, ont été retrouvés et publiés par le P. Tib. HÜMPFNER, dans *Cistercienser-Chronik*, t. XX (1908), p. 97-106. Avec la permission du P. Griesser, qui prépare une édition critique de l'*Exordium Magnum*, Mgr Turk a publié ces portions retrouvées dans les *Analecta S. O. C.*, t. IV (1948), p. 83-94.

Valeur : L'auteur expose ainsi son but ¹ : *ad reprimendum detractores falsiloquos, exordium sacri Ordinis diligentius descrips[er]imus*. Il suit l'ordre même de l'*Exordium Parvum*, dont il reproduit les pièces diplomatiques et les commentaires, enrichis eux-mêmes de nouvelles interprétations. L'écrivain a une thèse à démontrer contre ses contradicteurs, Bénédictins allemands, dont il exprime ainsi l'opinion : *monachi namque nigri Ordinis, maxime in provinciis Germanie degentes, ubicumque vel apud quoscumque possunt sacro Ordini nostro derogare non cessant, asserentes sanctos patres nostros cum scandalo et inobedientia contra voluntatem abbatis sui de Molismensi cenobio egressos fuisse*. Au secours de cette démonstration, il appelle tous les clichés du genre, en se contentant d'amplifier les commentaires de l'*Exordium Parvum*. Les motifs de la fondation de Cîteaux sont expliqués ainsi : *cum... in tantum negligentie torporem monasticus Ordo collapsus fuisset ut venientibus ad conversionem non tam profectus quam periculum multis in locis imminere videretur, nec spes ulla restorationis uspiam arrideret...* Quels sont les auteurs de ce désir de réforme ? Le texte répond seulement : *servi Dei*, et l'on s'étonne déjà de ne point voir Robert cité en première place. On apprend bientôt le motif de cette réserve : *Nutu vero Dei ad horam compunctus abbas ille propositum servorum Dei laudat et non solum consilium auxiliumque se prebiturum, verum etiam seipsum individuum comitem eorum in tam sancto proposito firmissime pollicetur*. La part de chacun, dans le projet de réforme, est ainsi clairement établie : ce sont les *servi Dei* qui ont eu l'idée ; quant à l'abbé Robert, il s'est borné ensuite à l'approuver. C'est un chef qui suit sa troupe. Que fera-t-il dans les moments difficiles qui vont venir ? Comment réagira-t-il en face des sollicitations des Molesmois qui le réclament ? L'auteur nous l'apprend : *Itaque abbas ille horrorem et vastitatem heremi perterritus, pristini quoque honoris et commoditatis male memor, cum secundum tenorem litterarum ab Apostolico missarum se excusare potuisset, si heremiticam paupertatem dilexisset, cuncta que supra dicta sunt laudavit et fecit... sicque reversus est Molismum et quidam monachi cum eo qui heremum non diligebant...* Il n'a plus qu'à conclure : *cum tamen non hii qui de Molismo Cistercium venerunt contemptus et inobedientie macula religionis Cisterciensis initia fedaverint, sicut nunc monachi Ordinis illius falso criminantur, sed potius hii qui de Cistercio Molismum redierunt, quoniam maius bonum eligendo minus bonum sibi illicitum fecerunt, apostasie nota non careant, quamvis apostolice auctoritatis litteris vitium tepiditatis, cui enerviter succubuerunt, palliare curaverint non, ut redirent, precipientis sed, si redirent, tolerantis*.

Rappelons ici la remarque faite à propos des commentaires insinuants de l'*Exordium Parvum* : c'est là qu'il faut chercher les matériaux bruts dont l'*Exordium Magnum* construit son argumentation.

¹ TURK, t. c., p. 85.

Ce dernier texte est promis à une fortune considérable et l'on peut dire que, jusqu'à la canonisation de Robert ¹, il concrétise l'opinion des milieux cisterciens à l'endroit du fondateur de Cîteaux. La diffusion de l'*Exordium Magnum* dut être grande et le scandale aussi, puisqu'on finit par rayer des manuscrits les passages compromettants, surtout pour la mémoire de S. Robert, qui abandonne Cîteaux pour son confortable Molesme, ce que l'auteur n'hésite pas à stigmatiser d'apostasie.

Quelles sont les sources de cette interprétation ? Elles se retrouvent implicites dans l'*Exordium Parvum* de 1152, mais, ce qui est plus curieux, explicitement chez Guillaume de Malmesbury, historien bénédictin qui écrit en 1124 ². Faut-il en conclure, avec le P. Lenssen, soucieux de montrer que l'Ordre de Cîteaux avait toujours honoré S. Robert ³, que l'*Exordium Magnum* dépend de cet auteur ? Il paraît bien difficile d'imaginer que l'écrivain cistercien, pour répondre à des calomnies bénédictines, se soit servi de textes issus de milieux bénédictins. On croira plutôt qu'il n'a fait que transcrire des opinions courantes chez les Cisterciens aux environs de 1190. Si Guillaume de Malmesbury a déjà exprimé la même opinion, vers 1124, c'est qu'il reproduisait, lui aussi, l'opinion des Cisterciens de son temps, comme je l'expliquerai plus bas. Cette hypothèse qui paraît bien être la seule à résoudre, sans sollicitations, la question des sources de l'*Exordium Magnum*, conclurait donc à l'existence d'une tradition cistercienne défavorable à S. Robert et dont on suit assez aisément les étapes : suppression du nom dans la liste des abbés cisterciens (le premier témoignage de cette pratique date de 1109 ⁴) ; interprétation de Guillaume de Malmesbury en 1124 ; insinuations de l'*Exordium Parvum* de 1152 ; enfin, charge non déguisée de l'*Exordium Magnum*, vers 1190 ⁵.

Texte : Cum... in tantum negligentie torporem monasticus Ordo collapsus fuisset ut venientibus ad conversionem non tam profectus quam periculum multis in locis imminere videretur, nec spes ulla restorationis uspiam arrideret, omnipotens Deus... misit in corda quorundam fratrum, qui in cenobio quodam debebant quod in Burgundie partibus situm Molismus vocatur... Considerantes quod Apostolus monet non omni spiritui esse credendum et quod regula, quam modis omnibus perfecte servare cupiebant, precipit corripere eum qui sine per-

¹ Le *Processus Canonizationis* édité dans les *Acta Sanctorum*, Apr. t. III, p. 683, est reproduit chez Migne, P. L., t. CLVII, col. 1287-1290. La fête fut adoptée par l'Ordre de Cîteaux, sous le rit 12LM, en 1222 ; voir CANIVEZ, *Statuta*, t. II (Louvain, 1934), ad annum 1222, st. 13, p. 15-16. C'est la première fois qu'un texte officiel cistercien appelait S. Robert *primus abbas Cistercii*.

² Voir ci-dessous, p. 70-72.

³ *Collectanea O. C. R.*, t. IV (1937-1938), pp. 2-16, 81-96, 161-177, 241-253.

⁴ Voir ci-dessous, p. 68.

⁵ Ibid.

missione abbatis quidpiam facere presumpserit, abbatem suum humiliter adeunt, de transgressionem regule querimoniam proponunt, voti sui ferventissimum desiderium pandunt et, ut eius consilio pariter et auxilio, quod Spiritu sancto inspirante mente conceperant, perficere possint, suppliciter precantur. Nutu vero Dei ad horam compunctus abbas ille propositum servorum Dei laudat et non solum consilium auxiliumque se prebiturum, verum etiam seipsum individuum comitem eorum in tam sancto proposito futurum firmissime pollicetur... Abbas ille, horrorem et vastitatem heremi pertesus, pristini quoque honoris et commoditatis male memor, cum secundum tenorem litterarum ab Apostolico missarum se excusare potuisset si heremiticam paupertatem dilexisset, cuncta que supra dicta sunt laudavit et fecit... sicque reversus est Molismum et quidam monachi cum eo qui heremum non diligebant... Testante Sacra Scriptura, cotidiano quoque experimento, tum etiam quam maxime per hunc, de quo locuti sumus, virum docemur, quamve hiis qui perdidit sustinentiam: quanti enim fuit male blandiens illa temporalis huius vite commoditas, ne dicam voluptas, qua illiciente abbas ille, squalores heremi declinans, sustinentiam perdidit, vel quanti esse poterat carnalium fratrum illorum ipsum ab heremo revocantium misere demulcens transitorii honoris favor, ut pro hiis tantam gratie Dei prerogativam perdere non dubitaret, qua Sacri Cisterciensis Ordinis primus pater, primus abbas, devotus institutor et auctor reverendus dici et esse meruisset, si sustinentiam retinens in vias tepiditatis non declinasset.

6. LE DIALOGUE MIRACULORUM DE CÉSAIRE D'HEISTERBACH. *Date* : Dans cette œuvre d'édification ¹, écrite à la fin du XII^e siècle, Césaire d'Heisterbach consacre un chapitre aux origines de Cîteaux.

Valeur : Ce texte est nettement inspiré par l'*Exordium Cistercii* de 1119, fortement abrégé d'ailleurs, mais dont l'*incipit* des deux paragraphes principaux se distingue encore aisément (*In episcopatu Lingonensi* et *Anno ab incarnatione 1098*). Il n'offre donc aucune originalité et le passage relatif à S. Robert sera cité pour mémoire.

Texte : *Viginti et unus monachi una cum patre suo nomine Roberto, unanimi assensu, eodem spiritu, venerunt in locum horroris et vaste solitudinis nomine Cistercium... Non multo post, cum instantia monachis Molismensibus abbatem suum requirerentibus, iussu Urbani secundi, consensu Walterii Cabilonensis episcopi, ipse reducitur...*

7. LA CHRONIQUE D'HÉLINAND DE FROIDMONT ². Composée par un Cistercien, au début du XIII^e siècle, cette chronique relate, à son

¹ Pour les nombreuses éditions anciennes, voir POTTHAST, t. I, p. 180. Nous citons ici d'après B. TISSIER, *Bibliotheca Patrum Cisterciensium*, II (Bonnefontaine, 1662), p. 3.

² Dans *P.L.*, t. CCXII, col. 990-991.

tour, les origines de Cîteaux. C'est, sur ce point, une curieuse compilation, qui mérite un examen particulier.

Valeur : La partie du texte relative aux origines cisterciennes est issue de deux sources bien distinctes, contradictoires même, et dont la jonction reste artificielle. La première source est l'*Exordium Cistercii* de 1119, dont on reconnaît des expressions caractéristiques à travers l'abrégé d'Hélinand. De plus, l'esprit du texte à propos de S. Robert ne laisse aucun doute : son retour à Molesme est brièvement expliqué par l'expression *iussu pape*, sans aucun commentaire. La seconde partie rend un tout autre son. Elle dérive, en effet, de Guillaume de Malmesbury¹, largement résumé, mais, en certains points, si minutieusement transcrit qu'Hélinand commet un énorme contresens : Guillaume de Malmesbury rédigeait ses *Gesta Regum Anglorum*, vers 1124, sous le pontificat de Calixte II. Il écrivait : *ibi (Cistellis) suffragio archiepiscopi Viennensis qui nunc apostolicus est, memorabile et omni seculo venerabile opus ceptarunt*. Hélinand, composant au début du XIII^e siècle, copie : *et ibi (Cistellis) steterunt suffragio archiepiscopi Viennensis qui nunc apostolicus est*. De plus, l'esprit même du texte de Guillaume est passé dans celui d'Hélinand : rôle primordial attribué à Étienne Harding dans l'idée de la réforme cistercienne ; dénigrement de l'abbé Robert, rentrant à Molesme *quasi coactus, sed volens*. La Chronique d'Hélinand offre donc un grand intérêt pour notre étude, non certes à cause de son originalité, mais parce qu'elle témoigne de l'adoption, dans les milieux cisterciens de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle, d'une très ancienne opinion bénédictine sur S. Robert, opinion d'ailleurs directement dérivée du Cîteaux de 1124.

Texte : *Ex cenobio Molismensi, viginti et unus monachi, cum patre ipsius monasterii Roberto, Cistercium depenerunt... Sed non multo post idem Robertus, requirantibus eum monachis Molismensibus, iussu Urbani pape et Galteri Cabilonensis episcopi licentia, Molisimum reducit.... Molismo novo et magno monasterio se totondit (Stephanus Harding). Ibi cum ei quedam proponerentur observanda que non erant de regula, cepit eorum rationem inquirere et tandiu de quibusdam superfluis cum uno et alio disputavit ut abbatem ipsum et alios XXII in suam sententiam induceret. Igitur Cistellas venerunt... Abbas tandem, qui cum eis venerat, a suis monachis requisitus ad eos rediit, quasi coactus, sed volens.*

8. LA NOTE DU PSAUTIER DIT DE S. ROBERT². *Date* : Le manuscrit 30 de la Bibliothèque de Dijon, un bréviaire du XI^e siècle, passe pour avoir été celui de S. Robert, sur la foi d'une note anonyme, de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e, qui y figure.

¹ Voir ci-dessous, p. 71-72.

² Cette note est transcrite par le P. HÜMPFNER, dans *Archivium et Bibliotheca Cistercii* (Rome, 1933), p. 11.

Valeur : Cette note offre uniquement un intérêt de curiosité. Son auteur paraît avoir été un dévot de S. Robert. Peut-être l'a-t-il composée quand la canonisation du saint et l'adoption de sa fête dans l'Ordre de Cîteaux avaient assoupi les reproches majeurs formulés contre lui dans l'*Exordium magnum*.

Texte : *Beatus Pater Robertus, Spiritu Sancto inspirante, exiens de monasterio Molismi, quod ipsemet fundaverat, et tanquam apud argumentosa Domino, cum sancta confratrum suorum comitiva, veniens ad locum celitus sibi ostensum, in quo erat sacrum Cisterciense monasterium, caput tam excellentissimi et devotissimi Ordinis fundaturus...*

9. LA LETTRE APOCRYPHE DE S. ROBERT AUX CISTERCIENS ¹. *Date* : En 1602, Bernard de Brito ² publia pour la première fois, dans sa *Chronica de Cister*, une correspondance de Robert de Molesme, comprenant une lettre à Eudes de Bourgogne pour l'avertir de la prochaine fondation de Cîteaux et la réponse approbative du duc ; enfin, une seconde lettre de Robert, déjà rentré à Molesme, pour consoler ses fils de Cîteaux. Le caractère apocryphe de ces écrits saute aux yeux, mais il n'est pas sans intérêt de rechercher quelle en fut l'utilité. Brito, dont la crédulité est sans bornes, ne peut les avoir inventés : au moment où il écrivait, la question de la canonicité des origines cisterciennes, comme celle du rôle de S. Robert, étaient largement dépassées. Par contre ³, ces faux s'expliquent fort bien comme pièces complémentaires à l'*Exordium Parvum*, car ils appuient de leur autorité supposée les deux thèses essentielles de cet ouvrage : Cîteaux fut fondé avec toutes les permissions officielles ; le retour de Robert à Molesme n'a rien d'infamant pour les Cisterciens restants. Est-il possible de dater ces lettres ? Oui, sinon avec une absolue certitude, du moins avec quelque probabilité. On connaît une version amplifiée de la *Vita Roberti* (Inc. *Quoniam Iesu sacerdote*, BHL. 7265), composée dans la seconde moitié du XIII^e siècle (voir ci-dessous), qui contient, à propos du retour à Molesme, la remarque suivante : *profectus est Molisum recedens ab eis corpore, sed mente et sancta religione cum eis continue perseverans*. Or, cette présence corporelle de Robert à Molesme et sa présence spirituelle à Cîteaux font précisément tout le fond de la missive apocryphe que l'on va maintenant examiner. L'auteur de la *Vita* y fait peut-être allusion.

¹ P.L., t. CLVII, col. 1288.

² Moine d'Alcobaça. Sa *Chronica de Cister* (première édition, Lisbonne, 1602) a été de nombreuses fois rééditée. Sur ce personnage et son extrême crédulité, voir CANIVEZ, article *Brito*, dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. II, col. 765.

³ Voir notre *Vrai récit primitif*, dans *Le Moyen Age*, t. LXI (1955), p. 329-361.

Valeur : La lettre qui nous intéresse spécialement ici doit être née dans des milieux cisterciens où l'on se souciait d'expliquer honorablement le retour de Robert à Molesme, tout en dissipant l'idée du blâme que ce retour aurait pu paraître infliger aux Cisterciens. Le texte a donc un but précis. Pour en saisir complètement la portée, il faut se souvenir de l'opinion des milieux monastiques — cisterciens ou non — à l'endroit de S. Robert, rentrant à Molesme. La version officielle cistercienne était que l'abbé avait obéi à un ordre formel du légat, agissant en vertu des pleins pouvoirs reçus de Rome. Mais officiellement, nous l'avons vu, on ne se privait pas d'interpréter ce retour avec quelque malignité et la charge de l'*Exordium Magnum* n'aura pas manqué de discréditer complètement S. Robert dans les milieux monastiques. Il ne devait pas être facile de s'opposer à pareil courant : à défaut du témoignage indirect (*iussu pape*), si implicite, il ne restait plus à notre panégyriste qu'à produire des écrits authentiques de S. Robert, c'est-à-dire un témoignage direct de la personne mise en cause. D'où ces lettres de S. Robert.

Robert — pour entrer dans le jeu du faussaire — commence par une adresse peu banale : *Fratribus qui in montibus Cistercii ad montem perfectionis conscendunt, Robertus eorum quondam socius nunc in vallem miseriarum demersus...* Ces derniers mots désignent évidemment Molesme : le *nunc* ne permet aucun doute. Le ton est donné : l'auteur proteste de sa douleur d'être arraché à ses chers Cisterciens. Puis, après quelques lieux communs sur la charité du Christ qui ne sépare point ceux que la distance tient éloignés, l'auteur donne enfin le témoignage qu'on attendait de lui : *Habeat Molismus presentiam corporis, legibus obedientie astrictam* (voilà la glose du *iussu pape*), *dummodo Cistercium anime desiderium possideat*. Enfin, le faussaire reprend, non sans quelque pédanterie : *corpus, cuius animam possidetis, tanquam optime partis sue possessores, vos salutatur in Domino*. Qui, après cela, pourrait encore croire que le retour de Robert à Molesme soit un désaveu, même indirect, pour les Cisterciens restants ?

Texte : *Fratribus, qui in montibus Cistercii ad montem perfectionis conscendunt, Robertus eorum quondam socius, nunc in vallem miseriarum demersus, post ascensum palmam, et sui in ascendendo recordationem. Si lingua calami, lacryme atramenti, cor papyri vices subire possent, forte calamus aures, atramentum oculos, papyrus affectiones, et omnia simul et vos omnes ad affectum commiserationis commovissent. Postquam enim vobis non adhesi, adhesit lingua mea faucibus meis ; cum vos non viderunt oculi mei, lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum. Dum cor a vobis, si a vobis unquam poterit, fuit avulsum, factum est tanquam cera liquescens in medio ventris mei. Sed a vobis avulso non tamen quemquam ex vobis ista separavit avulsio ; quos enim iungit charitas Iesu Christi, frustra dividunt terrarum spatia. Habeat Molismus presentiam corporis, legibus obedientie astrictam, dummodo Cistercium anime desiderium possideat. Hoc disposuit Altissimus,*

cuius inscrutabilia sunt secreta, ut in diversa distractus, nec anima per corporis conversationem distrahatur, nec corpus distractum tam sancta conversatione non fruatur : pro anima vobiscum degente orationes fundite ; corpus, cuius animam possidetis, tanquam optime partis sue possessores, vos salutat in Domino.

10. LA VITA ROBERTI : QUONIAM IESU SACERDOTE, RECENSION DE L'EXORDIUM PARVUM. *Date* : Cet opusculé, récemment publié par le P. Spahr ¹, dérive de la *Vita*, composée aux environs de la canonisation. Ce texte, qui compile l'*Exordium Parvum* de 1152, en lui faisant d'ailleurs subir quelques retouches à l'avantage de S. Robert, sera étudié parmi les sources non cisterciennes dont il dépend.

11. AUTRES SOURCES CISTERCIENNES. Il existe enfin une série d'autres sources littéraires, diplomatiques ou liturgiques qui, sous une forme brève, permettent d'apprécier indirectement la place que la tradition cistercienne assignait à S. Robert. On se souvient que le personnage avait été, en fait, le véritable fondateur de Cîteaux. Ce rôle, la tradition cistercienne a-t-elle continué de le lui attribuer, après son retour à Molesme ? Les témoignages qui suivent, dans l'ordre chronologique, permettent de répondre par la négative : S. Robert a été bel et bien rayé des mémoires cisterciennes.

1109 : EXPLICIT DE LA BIBLE D'ÉTIENNE HARDING : manuscrit 12-15 de Dijon. *Anno millesimo centesimo nono ab Incarnatione Domini liber iste finem sumpsit scribendi, gubernante Stephano II° abbate cenobium Cisterciense* ².

1111 : EXPLICIT DES MORALIA IN IOB : manuscrit 169-170 de Dijon. *Anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo undecimo, in vigilia Nativitatis eiusdem Domini nostri Iesu Christi, finem sumpsit scribendi, temporibus domni Stephani abbatis secundi* ³.

Vers 1115/1118 : LETTRE-PRÉFACE D'ÉTIENNE HARDING A L'HYMNAIRE : manuscrit 9 de Nantes, fol. 144. *Frater Stephanus, Novi Monasterii minister secundus* ⁴.

1131 : CARTULAIRE DE LA BUSSIÈRE : ... *per manum venerabilis Stephani, Cisterciensis abbatis secundi* ⁵.

1132 : CARTULAIRE DE MAIZIÈRES : ... *precibus domni Stephani, secundi abbatis ecclesie Cisterciensis* ⁶.

1152 : TITRES DE L'EXORDIUM : (ch. IX) *De electione Alberici, primi abbatis Cisterciensis ecclesie* ; (ch. XVII) *De morte primi abbatis (Alberici) et de promotione secundi (Stephani)* ⁷.

¹ Col. SPAHR, *Eine seltsame Formung des Exordium Parvum*, dans *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, t. XL (1946), p. 101-118.

² Tib. HÜMPFNER, op. c., p. 11.

³ Ibid., p. 13.

⁴ P. BLANCHARD, dans la *Revue Bénédictine*, t. XXXI (1914), p. 35-44.

⁵ *Gallia Christiana*, t. IV, col. 495.

⁶ Ibid., col. 1029.

⁷ Manuscrit de Ljubljana, dans *Analecta S. O. C.*, t. VI (1950), pp. 11 et 15.

Vers 1224 : MARTYROLOGE DE CÎTEAUX : manuscrit 378 de Dijon. Au 29 avril, on lit : *S. Roberti, primi abbatis Cisterciensis*, mais les trois derniers mots sont sur grattage. La version primitive (certainement antérieure à l'adoption de la fête de S. Robert, en 1222) était : *S. Roberti abbatibus* ¹.

1222 : STATUT 13 DU CHAPITRE GÉNÉRAL : *De beato Roberto, primo abbate Cistercii, fiat festum XV. kal. maii cum XII lectionibus...* ².

Une tradition constante, dont les dates extrêmes connues sont 1109 et 1220 environ, refuse unanimement à S. Robert le titre de premier abbé de Cîteaux. On remarquera le propre témoignage d'Étienne Harding, s'intitulant lui-même *Novi Monasterii minister secundus*. Cette tradition montre clairement, et très tôt, un préjugé nettement défavorable des Cisterciens à l'endroit du véritable fondateur de Cîteaux.

II. LES SOURCES NON CISTERCIENNES.

A côté des sources cisterciennes qui traitent de S. Robert, il en est d'autres, issues de milieux bénédictins, non cisterciens. Elles méritent aussi un examen attentif, tant par l'ancienneté des témoignages qu'elles rapportent que par leur diversité.

1. LA CONVENTIO DE 1097 DANS LE CARTULAIRE DE MOLESME ³. Le Cartulaire de Molesme offre, à propos de l'abbé Robert et des circonstances prochaines de la fondation de Cîteaux, un témoignage intéressant qui n'a jamais, jusqu'ici, été utilisé par les historiens. Il s'agit de la charte intitulée : *Conventio inter nos et Alpenses monachos*. Cette pièce diplomatique expose comment la *cella* d'Aulps, peuplée de moines de Molesme, fut élevée au rang d'abbaye-fille de ce monastère. L'éditeur explique longuement ⁴ comment on peut fixer la date de ce texte, dont l'indiction est erronée. Il a été composé avant le 12 mars 1097, puisqu'il est daté *pontificatus domni Urbani secundi pape anno nono*. Or, la dixième année du pontificat d'Urbain II commençait le 12 mars 1097. L'acte, certainement antérieur à cette date, est donc postérieur aussi au 12 mars 1096.

Valeur : L'importance de ce texte ne peut être niée : très peu de temps avant la fondation de Cîteaux, il montre les principaux protagonistes de cette œuvre, réunis pour ériger canoniquement en

¹ GUIGNARD., op. c., p. LIX, note 3.

² J.-M. CANIVEZ, *Statuta Capitulum generalium Ordinis Cisterciensis*, t. II (Louvain, 1934), an. 1222, st. 13, p. 15-16.

³ J. LAURENT, *Cartulaire de Molesme* (Paris, 1907), t. II, p. 7-8.

⁴ Op. c., p. 8, note 9.

abbaye la *cella* d'Aulps. Or, le préambule de cette charte déclare : *Cum scilicet fundus ille olim nostre ecclesie collatus et per omnia subditus ut cella fuerit, ipsius loci fratres* (Alpenses) *Deo inspirante sancti patris nostri Benedicti preceptis arcius inherentes, quorundam religiosorum consilio animati, ipsius etiam regule auctoritate edocti, abbatem sibi a nobis donari petierunt...* A la fin, parmi les témoins on trouve : *Diffinitum est hoc a domno Roberto, Molismensium abbate primo, in presentia subscriptorum...* *Alberici Molismensis prioris, Stephani quoque monachi per cuius manum scriptum est...* Si ce *Stephanus* secrétaire est Étienne Harding — et il n'est pas absurde d'en émettre l'hypothèse —, nous avons ici réunis les auteurs et les continuateurs de l'œuvre cistercienne. Or, certaines expressions de cette charte (*sancti patris nostri Benedicti preceptis arcius inherentes*) sont caractéristiques. Elles montrent que les mêmes motifs qui devaient déterminer l'exode de l'abbé Robert et de vingt et un moines avaient déjà influencé l'érection de l'abbaye d'Aulps. On notera que Robert joue ici le rôle que sa place lui commande d'occuper : il est bien l'initiateur de l'érection d'Aulps en abbaye, comme il sera l'auteur de la fondation de Cîteaux.

2. LES GESTA REGUM ANGLORUM DE GUILLAUME DE MALMESBURY ¹.

Date : Si l'auteur des *Gesta Regum Anglorum* traite de Cîteaux, c'est à propos de son compatriote, Étienne Harding. La date du passage est fournie par deux allusions. Parlant de la fondation de Cîteaux, il déclare : *ibi suffragio archiepiscopi Viennensis qui nunc Apostolicus est*. Il s'agit de Calixte II, pape de 1119 à 1124. Le texte fut donc écrit sous ce pontife. Plus bas, parlant de l'expansion des abbayes cisterciennes, l'auteur remarque : *abbatie sexdecim iam per eum facte, septem coepte*. Ces seize abbayes cisterciennes déjà érigées nous reportent en 1121/1122. La création prochaine de sept autres invite à reculer la date jusqu'en 1122/1123, ce qui n'est nullement en désaccord avec l'indice fourni par la mention de Calixte II ².

Valeur : Après l'*Exordium Cistercii* de 1119, c'est le plus ancien témoignage qui nous renseigne sur Robert de Molesme. Il a soulevé la suspicion du plus récent auteur cistercien qui traite de S. Robert ³. Il convient donc d'établir quel crédit mérite ce texte. Guillaume de Malmesbury ne traite de Cîteaux qu'à propos de son compatriote Étienne Harding, mais les détails qu'il donne sur les observances cisterciennes sont nombreux, circonstanciés et conformes à ce que nous apprend par ailleurs la codification de 1119. De plus, l'auteur

¹ P.L., t. CLXXIX, col. 1286-1200.

² L. JANAUSCHEK, *Origines Cistercienses* (Vienne, 1877), passim.

³ LENSSEN, op. c., passim. L'auteur ne cache pas son antipathie pour Guillaume de Malmesbury, qu'il paraît rendre responsable de la mauvaise réputation faite à S. Robert dans l'Ordre de Cîteaux.

est bien au fait de l'extension de l'Ordre, puisqu'il cite non seulement les abbayes déjà fondées, mais même un certain nombre d'autres en instance de l'être : voilà donc un observateur bien informé des affaires cisterciennes. Il a des détails qui, pour n'être connus que par lui, ne peuvent tromper : ainsi fait-il remarquer qu'Étienne était le prieur d'Aubri et qu'il se trouvait absent quand il fut élu abbé de Cîteaux. Ce dernier renseignement ne peut avoir été puisé qu'à Cîteaux ou à une source directement dérivée de Cîteaux. En effet, au moment où Guillaume écrit, les Iles Britanniques ne possèdent encore aucune abbaye cistercienne : il a donc dû recueillir ses informations sur le continent, et je vois difficilement où il aurait pu tant apprendre sur Étienne Harding sinon dans le milieu de Cîteaux. Observons enfin que ses sympathies vont, très nettement, aux fondateurs de Cîteaux et qu'il ne fustige S. Robert du reproche de versatilité que parce que, précisément, celui-ci a abandonné sa fondation. Tout ceci invite à conclure que le témoignage de Guillaume de Malmesbury ne peut être a priori révoqué en doute parce qu'il émane d'un Bénédictin. Il semble bien, au contraire, reproduire l'opinion officieuse des milieux cisterciens de 1122/1123 sur ce Robert de Molesme dont le nom, au moment où Guillaume écrit, ne figure déjà plus au catalogue des abbés de Cîteaux : manière de faire qui ne témoigne pas que ses anciens fils de Cîteaux aient gardé de lui un souvenir chaleureux ¹. L'intérêt du témoignage de Guillaume de Malmesbury est donc de nous faire saisir, très tôt, une opinion cistercienne sur S. Robert, opinion qui apparaîtra à demi-mot dans l'*Exordium Parvum* de 1152 avant de s'exprimer clairement, vers le déclin du XII^e siècle, dans l'*Exordium Magnum*.

Texte : ... Frequentibus ergo capitulis disputatio agitata hunc finem habuit, ut ipse abbas sententiam probaret, supersedendum superfluis, solam medullam regule vestigandam. Ita duo fratres electi in quibus scientia litterarum cum religione quadraret, qui vicaria collatione auctoris regule voluntatem inquirerent, inquisitam aliis proponerent. Abbas sedulo agere ut totus conventus assentiretur : sed quia difficile a mentibus hominum avellitur quod ex antiquo insederit, quia inviti expuunt quod prima saliva combiberint, pene omnes suscipere recusarunt res novas quia antiquas diligebant. Soli decem et octo ², in quibus Hardinus, qui et Stephanus, sancta obstinatione pervicaces, cum abbate suo cenobium derelinquunt, pronunciantes non posse regule puritatem custodiri in loco ubi et opum congeries et ciborum indigeries etiam reluctantem animum offocarent. Igitur Cistellas venere (...). Hec abbas ille primo ingenti impetu et ipse faciebat et alios compellebat ; sed temporis intercessu penituit homo delicate nutritus et egre ferens tam diutinam

¹ Voir ci-dessus, p. 68-69.

² Ces erreurs numériques, dues peut-être à des copistes, ne suffisent pas à ruiner le crédit d'un auteur.

ciborum parcimoniam. Cuius voluntatem monachi apud Molisium residui cognoscentes, verbis quibusdam incertum an epistolis, per obedientiam pape astu quodam ad monasterium retrahunt, volentem cogentes. Quasi enim diffatigatus improbitate supplicum, angustos parietes reliquit pauperum, angustiorum repetens thronum. Secuti eum ex Cistellis omnes qui cum eo venerant preter octo. Illi pauci numero sed multi merito, abbatem Albericum quendam ex suis, priorem Stephanum, constituunt.

3. L'HISTORIA ECCLESIASTICA D'ORDERIC VITAL¹. *Date* : Orderic Vital, moine de Saint-Évroult, en Normandie, est l'auteur d'une *Historia Ecclesiastica* très célèbre. Au livre VIII de la troisième partie, un chapitre est consacré aux origines de Cîteaux. Il peut être daté de 1135 environ. L'auteur s'y exprime, en effet, de la manière suivante : *Iam fere XXXVII anni sunt ex quo Rodbertus abbas, ut dictum est, Cistercium incoluit*. *Date* confirmée par les mentions de la démission d'Étienne Harding (1133), de l'élection, puis de la déposition de son successeur, Guy de Trois-Fontaines ; enfin de la nomination de Raynaud de Bar. Tous ces événements se situent entre 1133 et 1135. Orderic Vital déclare aussi connaître soixante-cinq abbayes issues de Cîteaux (directement ou par filiation), chiffre atteint vers 1134/1135. Tous les arguments confirment donc la date de 1135 comme celle où fut composé ce chapitre.

Valeur : Bénédictin, comme Guillaume de Malmesbury, Orderic Vital, à la différence du précédent, ne cache que malaisément son manque de sympathie à l'égard des Cisterciens. Tout son intérêt va au monachisme bénédictin et, traitant de Molesme avant l'exorde des futurs Cisterciens, il dit que Robert y rassembla des disciples *magne religionis... studioque virtutum in sancta paupertate... instruxit*, et ajoute : *iuxta usus aliorum cenobiorum*. Viennent ensuite deux discours, mis dans la bouche de Robert et des réformateurs, d'une part, dans celle des moines partisans de l'ancien régime, d'autre part. Les premiers invoquent l'exemple de Macaire, d'Antoine et des Pères du désert. Les autres leur opposent des arguments historiques qui peuvent se ramener à ceci : ils ne sont point des Pères du désert, mais des moines bénédictins, qui croient pouvoir faire leur salut selon les normes, universellement adoptées, de la Règle et des *Consuetudines* complémentaires.

Cependant la scission s'opère dans la communauté et Cîteaux est fondé. Bientôt, à la demande de ses anciens moines restés à Molesme, Robert rentre à son monastère d'origine : *abbati enim apostolica iussit auctoritate (Urbanus papa) ut prius monasterium repeteret et, ne laberetur, regulariter regeret... Coactus itaque Rodbertus abbas Molisium repedavit ibique laudabiliter usque ad finem vite sue Deo militavit*.

¹ P.L., t. CLXXXVIII, col. 636.

Orderic Vital adopte donc ici la version officielle de Cîteaux : un ordre pontifical renvoie Robert à Molesme. Il ne suppose pas un seul instant que cet ordre ait été sollicité : la place qu'il donne à Robert dans l'idée de la réforme le montre assez. Il insiste, du reste, d'accord avec les documents authentiques, sur l'obligation imposée à Robert (*coactus*). Il s'empresse d'ajouter que désormais Robert mena à Molesme une sainte vie, ce qui est une louange pour lui et pour la communauté qui l'abrite. Quant aux moines demeurés à Cîteaux, ils essuient les effets de la mauvaise humeur d'Orderic Vital, qui cite une pseudo-bulle (souvenir déformé du *Privilegium Romanum* de 1100) dans laquelle le pape les aurait caractérisés ainsi : *qui sese sancti Benedicti regulam per omnia servaturos iactitant*. On conclura : mal disposé envers les Cisterciens, Orderic Vital offre toutefois, à propos du rôle de l'abbé Robert dans la fondation de Cîteaux, une version conforme aux documents authentiques.

Texte : ... Abbas in sua satis pertinax sententia, recessit ab eis cum duodecim¹ sibi assentientibus... Cumque Molesmenses coenobile per aliquod tempus pastore carerent, viroque Dei virtutibus famoso discedente despicabiliores erga vicinos et notos fierent, Urbanum papam supplices adierunt, eique prorsus enodata serie rerum, quas supra detuli, consilium et auxilium ab eo postulaverunt. Ille vero palerno affectu utrisque consuluit. Abbati enim apostolica iussit auctoritate ut prius monasterium repeteret et, ne laberetur, regulariter regeret, ac in alio, quod postmodum coeperat, quemlibet de suis idoneum substitueret²... Coactus itaque Rodbertus abbas Molisimum repedavit ibique laudabiliter usque ad finem vite sue Deo militavit.

4. LE DE IMMUTATIONE ORDINIS MONACHORUM DE ROBERT DE TORIGNY³. *Date* : Dans ce traité, Robert de Torigny, abbé du Mont-Saint-Michel, retrace l'origine de diverses congrégations monastiques contemporaines. L'époque de la composition est marquée par deux allusions à propos de Cîteaux. Nous lisons : *Iam fere quinquaginta quinque anni sunt ex quo Robertus abbas, ut dictum est, Cistercium incoluit*, texte, transcrit d'Orderic Vital, mais corrigé quant à la date, qui ramène en 1152/1153. Un second passage permet de placer l'auteur après le chapitre général cistercien de 1152 : la mention du statut défendant la création de nouvelles abbayes⁴. Le texte est donc de 1153.

¹ Encore une erreur numérique, et qui paraît bien une erreur de copiste. En effet, Robert de Torigny, qui utilise Orderic Vital, a le nombre correct de vingt et un.

² Première mention de la désignation, par S. Robert, de son successeur à Cîteaux. Elle reparaitra dans la *Vita Roberti*.

³ P.L., t. CCII, col. 1310.

⁴ Ce statut apparaît dans les *Instituta* du manuscrit 114 de Dijon, qui date de 1187-1188 ; voir *Collectanea O. C. R.*, t. XVII (1955), p. 81-84.

Valeur : Il offre très peu d'originalité et il constitue, en grande partie, une compilation littéraire d'Orderic Vital, en d'autres endroits fortement abrégé. Le passage qui traite de Robert est pratiquement transcrit d'Orderic.

Texte : *Haec Robertus audiens, et in sua sententia permanens, recessit ab eis cum viginti et uno sibi assentientibus... Cumque Molismenses per aliquod tempus pastore carerent... (le reste est identique, sauf superius pour supra, regularitas pour regulariter, et incoeperat pour coeperat)... idoneum substitueret. Redeunte itaque Roberto abbate ad Molismense coenobium iussu Urbani papae, primus Albericus factus est abbas Cisterciensis post ipsum... Gotsuinus... factus est quintus abbas Cisterciensis, excepto Roberto, abbate Molismensi, qui illum Ordinem inchoaverat, sed querimonia Molismensium et iussu Urbani papae, ut praedictum est, ad prius monasterium redire compulsus fuerat.*

5. LES BÉNÉDICTINS ALLEMANDS CITÉS PAR L'EXORDIUM MAGNUM ¹.

Date : L'auteur de l'*Exordium Magnum*, vers 1190, rapporte, sur la fondation de Cîteaux, une opinion bénédictine contemporaine : *Monachi namque nigri Ordinis, maxime in provinciis Germanie degentes, ubicumque vel apud quoscumque possunt sacro Ordini nostro derogare non cessant asserentes sanctos patres nostros cum scandalo et inobedientia contra voluntatem abbatis sui de Molismensi cenobio egressos fuisse. Quorum quam sit impudens mendacium, subsequentis narrationis textus rem gestam enucleatius pandens manifeste declarabit.*

Valeur : Quelle est l'origine de ce curieux reproche de rébellion adressé aux premiers Cisterciens et connu de l'auteur de la *Vita Roberti* (vers 1220), puisque celui-ci consacre son chapitre x² à expliquer comment quatre moines de Molesme, parmi lesquels le prieur Aubri et Étienne Harding, se réfugièrent dans la solitude de Vivicus et y restèrent, malgré une excommunication de l'évêque de Langres ? Que l'abbé Robert les y rejoigne ensuite n'enlève rien au fait de leur rébellion. On le voit : l'opinion des Bénédictins allemands cités par l'*Exordium Magnum* et celle qu'exprime la *Vita Roberti* sont très voisines. D'où proviennent-elles ? Il semble qu'elles sont nées d'une interprétation et d'une déformation du texte de Guillaume de Malmesbury qui, on s'en souvient, attribuait l'idée de la réforme cistercienne et l'impulsion qui lui avait été donnée, non pas d'abord à l'abbé Robert, mais à Étienne Harding. De là à faire de Robert un chef suivant sa troupe, ou des premiers Cisterciens un groupe de moines rebelles, prenant leur abbé comme otage, il n'y avait qu'un pas. Les Bénédictins allemands et l'hagiographe n'ont pas hésité à le franchir.

¹ Dernière édition dans les *Analecta S. O. C.*, t. IV (1948), p. 84.

² Édité par le P. Spahr, *Das Leben des hl. Robert von Molesme* (Fribourg, 1944), p. 15.

6. LES VITAE ROBERTI. Nous distinguerons, sous ce titre unique, trois œuvres hagiographiques, d'ailleurs apparentées, et qui seront successivement examinées : la Vie *Quoniam Iesu sacerdote* (BHL. 7265) ; la Vie *Quoniam Iesu sacerdote* représentée par une recension de l'*Ecordium Parvum* ; la Vie *Cogitis me, fratres dilectissimi*.

A. LA VIE QUONIAM IESU SACERDOTE ¹. *Date* : L'auteur déclare écrire sur l'ordre d'un certain Odon, abbé de Molesme. On connaît deux personnages de ce nom : Odon I^{er} (1195-1198) et Odon II (1215-1227) ². La *Vita* semble avoir été composée sous le second. En effet, c'est au temps du pape Honorius III (1216-1227) que fut entrepris le *Processus Canonizationis* ³ et c'est en 1222 que la fête de S. Robert fut reçue dans l'Ordre de Cîteaux ⁴. Cette *Vita* aurait été composée en vue de la canonisation.

Valeur : Ce texte éveille la méfiance. Pour les événements — la fondation de Cîteaux — dont on possède, par ailleurs, des témoignages contemporains authentiques, l'hagiographe accumule les invraisemblances. Que dire alors d'autres faits, connus par son seul rapport ? L'examen s'impose des circonstances qui, selon lui, ont amené la fondation de Cîteaux : une fuite de Robert à Aux, puis son retour à Molesme. On ne peut s'empêcher d'y reconnaître le doublet des événements réels qui aboutirent à la création du Nouveau Monastère. Quant au groupe des quatre ermites de *Vivicus*, il est fort suspect. Évitions le piège de l'hagiographe qui cite des noms connus : Aubri et Étienne. En effet, il se dénonce lui-même en les faisant excommunier, avant 1098, par Joceran, évêque de Langres de 1113 à 1125 ⁵.

A côté de cet anachronisme, des clichés suppléent au manque de renseignements précis : *spiritu ferventes et infatigabiliter die ac nocte Domino servientes*. Ce qui permet de faire réintervenir S. Robert : *Audiens autem beatus Robertus sanctam ipsorum conversationem, assumptis secum viginti et duobus fratribus, perrexit ad eos, ut sancti eorum propositi esset particeps et adiutor*.

Ces derniers mots montrent que, pour notre auteur, Robert n'est pas le véritable initiateur de Cîteaux : il se borne à rejoindre les quatre ermites, chassés du diocèse de Langres par l'excommunication (anachronique) de Joceran et gagnant le diocèse voisin de Chalon-sur-Saône. A ne lire que ce texte, on a l'impression que Robert — toujours abbé de Molesme — s'en va instruire un groupe de ses moines, pratiquant la vie érémitique. La *Vita* ignore ou passe sous silence le fait que Cîteaux fut, dès 1098, un monastère juridiquement établi, pour lequel l'abbé, Robert, avait prêté serment d'obéissance à l'évêque de Chalon et reçu le vœu de stabilité des moines de Molesme qui l'y avaient suivi. Nous verrons tantôt que cette interpré-

¹ Ibid.

² J. LAURENT, t. c., p. 175.

³ BHL. 7267. P.L., t. CLVII, col. 1287.

⁴ CANIVEZ, t. c., p. 15-16.

⁵ GAMS, *Series episcoporum*, p. 558.

tation de l'auteur n'est pas sans arrière-pensée. Pour le retour de Robert à Molesme, l'hagiographe respecte la vérité historique. Il a dû connaître la *Commendatio Roberti abbatís*, donnée par l'évêque de Chalon, où ce prélat recommandait Robert à la bienveillance de son collègue de Langres : *illum igitur amodo suscipere et honorifice tractare ne vereamini*. Ceci inspire à l'hagiographe un petit morceau de circonstance sur la joie débordante des populations de Bar-sur-Seine accueillant Robert *cum grandi tripudio et divinis laudibus*¹.

Mais, non content de servir la gloire de son héros, il veut aussi contribuer à celle de Molesme. C'est pourquoi il écrit : *abbatem eis* (Cisterciensibus) *prefecit virum Deo dignum nomine Albericum...* Et encore : *Defuncto vero post biennium Alberico successit Stephanus, a beato Roberto abbas Cisterciensibus ordinatus*². Ainsi, l'abbaye de Cîteaux aurait reçu de S. Robert lui-même ses deux premiers abbés. L'auteur, parfait Molesmois, veut évidemment nous persuader que Cîteaux n'est qu'une abbaye-fille de Molesme et selon le type de l'Ordre Clunisien, où l'abbé-fils est directement désigné par l'abbé-père³. Le motif qui pousse l'auteur à évoquer ce principe dans le cas de Cîteaux est assez clair : on trouve, en effet, dans le cartulaire de Molesme, une *Conventio* établie en 1097 à propos de l'érection, en abbaye-fille de Molesme, d'une *cella* ermitage à Aulps. Or, les dispositions de cette charte — de très peu antérieure à la fondation de Cîteaux, il importe de le remarquer — portent ce qui suit : *... Ipsius loci fratres... abbatem sibi a nobis donari petierunt... sic tandem annuimus ut, eiusdem loci abbate obeunte, sicut hic primus, ita omnes eius successores, a nostro loco expetiti atque collati, suscipientes illius loci curam a nostro abbate ibidem substituantur...* Telle est, très exactement, la procédure que l'hagiographe transpose à Cîteaux et ce n'est sans doute pas par hasard qu'il dit d'Aubri : *qui fuit unus de primis monachis ecclesie Molismensis*, ce qui répond parfaitement à *eius successores a nostro loco expetiti atque collati*. On refusera donc toute valeur historique à cette *Vita*, tardive et composée pour exalter S. Robert et Molesme. Son témoignage — à moins d'être corroboré par d'autres sources plus sûres (ce qui n'est pas le cas) — ne peut être invoqué pour retracer la fondation de Cîteaux ou expliquer la genèse des idées réformatrices cisterciennes. Les plus habiles interprétations de ces textes suspects n'ajouteront rien à leur faible crédibilité⁴.

¹ Voir *Vita Roberti*, c. XIII, éd. SPAHR, p. 17-18.

² Ibid., p. 17.

³ Comme exemple typique : *Concordia Molismensis* de 1110, chez J. LAURENT, t. c., p. 150-151.

⁴ LAURENT, p. 146-155, retrace les annales de S. Robert en se basant parfois uniquement sur la *Vita*. De même LENNSEN, op. c., passim, à partir du principe contestable (p. 7) que, dès que la rivalité entre Molesme et Cîteaux n'est plus en jeu, la tradition de Molesme peut être tenue pour plus fidèle.

Texte ¹ : (10) ... *Erant autem inter illos quatuor viri spiritu fortiores, scilicet Albericus et Stephanus et alii duo, qui, post claustralis exercitii rudimenta, ad singulare certamen heremi suspirabant. Egressi igitur de monasterio Molismensi venerunt ad locum cui Vivicus nomen est. Quem cum aliquanto tempore incoluissent, ad instantiam Molismensium a viro venerabili Ioceranno, Lingonensi episcopo, nisi reverterentur excommunicationis sententiam susceperunt.* (11) *Compulsi ergo prefatum locum relinquere, venerunt ad quamdam silvam, Cistercium ab incolis nuncupatam. Ubi in honorem beate Dei Genitricis et virginis Marie oratorium construentes, nec minis nec precibus a suo deinceps potuerunt proposito revocari, spiritu ferventes et infatigabiliter die ac nocte Domino servientes.* (12) *Audiens autem beatus Robertus sanctam ipsorum conversationem, assumptis secum viginti et duobus fratribus, perrexerat ad eos, ut sancti eorum propositi esset particeps et adiutor. A quibus summa cum devotione susceptus, eisdem aliquandiu paterna sollicitudine prefuit, regulariter ipsorum vitam et mores instituens et semetipsum religionis et honestatis exhibens et exemplum.* (13) *Molismenses autem, egre ferentes se a tanto pastore destitui, summum pontificem adierunt ut vir Domini beatus Robertus ad ecclesiam Molismensem, quam prius fundaverat, regredi cogeretur. Summus vero pontifex, audiens novellam plantationem Cisterciensium in Christo firmiter radicalam, gavisus est valde, comperto quod in omni morum honestate pollerent et quod, beati Roberti exemplo formati, sancti Benedicti regulam ferventius observarent. Videns autem quod Molismensibus immineret excidium si viri Dei presentia fraudarentur, scripsit archiepiscopo Lugdunensi quatinus, alio abbate Cisterciensibus ordinato, beatum Robertum cogeret reverti Molismum. Quo comperto, beatus Robertus, sciens quia melior est obedientia quam victime et quod quasi scelus est ydolatrie nolle acquiescere, dispositis ibidem que ad nove institutionis observantiam pertinebant, abbatem eis prefecit virum Deo dignum, nomine Albericum, qui fuit unus de primis monachis ecclesie Molimensis; sicque omnibus salubriter ordinatis, ad monasterium Molismense, quod ipse in honorem beate Marie fundaverat, reversus est. Defuncto vero post biennium Alberico successit Stephanus, a beato Roberto abbas Cisterciensibus ordinatus. Sicque illius novelle plantationis institutor existens, cum ad eius arbitrium utriusque monasterii, Molimensis videlicet et Cisterciensis, ordinatio pertineret, cum duobus monachis Molismum rediit, Cisterciensibus quidem de ipsius discessione merentibus, Molismensibus e contra exultantibus de regressu.*

B. LA VIE QUONIAM IESU SACERDOTE REPRÉSENTÉE PAR UNE RECENSION DE L'EXORDIUM PARVUM. *Date* : Il existe un texte où se trouvent intégrés des fragments de la *Vita* précédente ² : c'est

¹ Éd. SPAHR, ch. x, p. 15 ; ch. xi, p. 15-16 ; ch. xii, p. 16 ; ch. xiii, p. 16-17.

² SPAHR, *Eine seltsame Formung*, p. 101-118.

une recension de l'*Exordium Parvum* dont certains chapitres ont été retravaillés et complétés par des extraits de la *Vita*. Ce document, aujourd'hui connu grâce à deux manuscrits seulement, du xiii^e-xiv^e siècle, provenant de deux abbayes cisterciennes, Hauterive et Kaisheim, semble postérieur à 1265, date de la bulle *Parvus fons* qui modifia profondément le régime constitutionnel de l'Ordre de Cîteaux¹. En effet, un des chapitres de l'opuscule hybride dont il est ici question s'intitule : *Instituta monachorum Cisterciensium de Molismo venientium cum beato Roberto de consilio ipsius huic operi duximus inscribenda, ut posteri sciant a quanta perfectione ceperunt, licet multa in dicto Ordine per generale capitulum et per Romanos pontifices sint mutata vel etiam revocata*. Ce *revocata* s'applique parfaitement à l'œuvre entreprise par la bulle *Parvus fons*. On peut donc fixer au dernier tiers du xiii^e siècle la composition de ce texte.

Valeur : L'œuvre a pris naissance dans des milieux cisterciens, dévots à S. Robert, où l'on était soucieux de faire servir à sa gloire diverses pièces officielles de l'*Exordium Parvum*, du reste accommodées, sur certains points, au but pieux que l'on se proposait. L'ensemble donne d'ailleurs plus l'impression d'un *Exordium Parvum*, revu, corrigé et complété par des indications prises à la *Vita Roberti* que d'une *Vita Roberti* augmentée de brèves citations de l'*Exordium Parvum*. Mais l'important pour nous est moins d'y découvrir des passages plus ou moins longs de la *Vita Roberti* que de saisir l'effort de l'écrivain pour corriger l'*Exordium Parvum* d'après la lettre et l'esprit de la *Vita*, toute vouée à la glorification de S. Robert. Le compilateur commence par transcrire les deux premiers chapitres de l'*Exordium Parvum*; après quoi, il copie le troisième dont le titre subit une curieuse modification, fruit de la lecture de la *Vita Roberti*. Le libellé original portait : *De egressu Cisterciensium monachorum de Molismo et de adventu eorum ad Cistercium*; dans notre texte, on lit : ... *et de secundo adventu eorum ad Cistercium*. Cette correction dépend du chapitre xi de la *Vita*, traitant *De prima habitatione Cistercii*, c'est-à-dire de l'installation de quatre moines de Molesme, excommuniés, dans la solitude de Cîteaux. Au ch. xii seulement, le titre : *Qualiter beatus Robertus transmigraverat Cistercium*. Voilà le *de secundo adventu* de notre auteur. Quant à la date exacte de la fondation de Cîteaux, elle est puisée dans la Distinction I, ch. xiii, de l'*Exordium Magnum*². Le ch. iv de l'*Exordium Parvum* est encore recopié sans commentaire, mais le titre du ch. v, *Quod Molismenses aures domini pape pro reditu Roberti abbatis inquietaverunt*, est complété par le qualificatif *beati* avant *Roberti*. Le même chapitre est truffé d'extraits du ch. xiii de la *Vita Roberti*, joints à quelques

¹ Les diverses étapes du droit cistercien seront spécialement examinées dans notre étude annoncée ci-dessus, p. 51, note 2.

² Nombreuses éditions anciennes; réédition dans les *Analecta S. O. C.*, t. IV (1948), p. 86.

réminiscences de l'*Exordium Parvum*¹. Sont ensuite repris les ch. vi (*Epistola domni pape pro reditu abbatis*) et vii (*Decretum legati...*) de l'*Exordium Parvum*, le premier intégralement, le second, non sans quelques modifications. Ainsi, le texte s'interrompt après les mots : *Que apostolica auctoritate rata esse precipimus*. Manque donc tout ce qui a rapport à la *capella Roberti* et aux témoins de l'acte. Mais il y a plus grave : l'expression *solita levitate*, par laquelle le légat caractérisait S. Robert, a visiblement scandalisé notre auteur ; aussi la transforme-t-il innocemment en *solita voluntate*. Le ch. viii (*Commendatio Roberti abbatis*) de l'*Exordium Parvum* n'est pas copié. Peut-être les dernières recommandations de Gautier de Chalon à Robert de Langres, à propos de S. Robert : *Illum igitur amodo suscipere et honorifice tractare ne vereamini*, ont-elles paru sous-entendre un reproche. Quant au retour de S. Robert à Molesme, l'auteur puise toute son information au ch. xiii de la *Vita*². Vient ensuite le ch. ix de l'*Exordium Parvum*, intégralement reproduit, mais avec l'addition suivante qui marque sa dépendance vis-à-vis de la *Vita* : *Cisterciensis ecclesia... Albericum... in abbatem promovit de consilio beati Roberti, quia de consilio suo quandiu vixit faciebant universa*. La *Vita* montrait plus nettement encore la dépendance de Cîteaux à l'égard de Molesme : (Robertus) *abbatem eis prefecit... Albericum*. Sans doute l'amour-propre du compilateur cistercien a-t-il été ici un peu piqué ; d'où cette mitigation : *consilio beati Roberti*³.

Telle est cette recension remarquable de l'*Exordium Parvum*, qui combine avec la *Vita Roberti* quelques autres textes⁴. Sa valeur est uniquement documentaire : elle fournit un exemple de l'adaptation d'un texte historique à des besoins hagiographiques.

C. LA VIE COGITIS ME FRATRES. Cette *Vita*, récemment éditée par le P. Colomban Spahr⁵, dépend de la *Vita Quoniam Iesu sacerdote*, qu'elle abrège : en effet, pour la fondation de Cîteaux et le retour de Robert à Molesme, elle reprend les circonstances mentionnées dans la *Vita* précédente. Toutefois, l'auteur enrichit son récit. Ainsi, deux excommunications (la *Vita* précédente n'en connaît qu'une seule) sont prononcées contre les quatre ermites sortis de Molesme : l'une par l'évêque de Langres (encore ce Joceran anachronique), quand les ermites résident à *Vivicus* ; l'autre par celui de Chalon (l'hagiographe ignore son nom), quand ils ont gagné l'alleu de Cîteaux. La *Vita* précédente ignorait combien de temps ils avaient vécu sous le coup d'une censure ecclésiastique ; notre auteur assure que ce fut durant sept ans. Pour le reste, il suit de près son prédécesseur, auquel il emprunte même quelques membres de phrase⁶. On le placera donc au xiii^e siècle, sans préciser davantage. Son intérêt est, du reste, assez mince.

¹ SPAHR, *Eine seltsame Formung*, passim.

² SPAHR, *Das Leben*, p. 16-17.

³ SPAHR, *Eine seltsame Formung*, p. 116.

⁴ SPAHR, op. c., passim.

⁵ SPAHR, *Das Leben*, p. 37-43.

⁶ Op. c., p. 41-42.

Texte : ... Ex quorum (eremitarum) quatuor, spiritu fortiores effici cupientes, Albericus scilicet et Stephanus <et> duo alii, profecti sunt, querentes ubi heremiticam vitam ducere possent, veneruntque ad locum cui nomen erat Vivicum et ibi permanere voluerunt; sed consentire noluerunt monachi Molismenses, quos etiam per venerabilem Ioceranum, Lingonensem episcopum, excommunicari, nisi redirent, fecerunt. Sic igitur coacti illi, eundem locum relinquentes, abierunt ad quamdam silvam, ab incolis Cistercium nuncupatam, ubi parvum in honore beate Marie semper virginis oratorium construxerunt; quos iterum ibi Molismenses per Cabilonensem episcopum fecerunt excommunicare. At illi septem annis penam excommunicationis graviter sustinentes, vitam quam ducere ceperant heremiticam deserere noluerunt, sed felici perseverantia ibidem permanserunt. Audiens autem beatus Robertus bonam ibi eorum conversationem bonum a bonis habere testimonium, relicto Molismensi monasterio, venit ad eos cum viginti duobus monachis de filiis suis. Quod egre nimis et moleste ferentes monachi Molismenses, ad Summum Pontificem miserunt, petentes per eum graviter coerceri pastorem suum ne inde regredi tardaret. Summus igitur Pontifex, audiens sanctam religionem et opinionem novelle plantationis Christi in loco Cistercii in omni honestate et morum gratia preminere, scripsit Cabilonensi episcopo, precipiens ibi abbatem ab eo institui et cogi etiam beatum Rotbertum ut ad monasterium Molismense, quod priusquam Cistercium construeret construxerat, regendum festinaret. Quo comperto, vir Dei, dispositisque ibi que circa novum Ordinis fervorem pertinebant, mestus Cisterciensibus fratribus, quos plene et diligenter instruxerat, vale fecit et abbatem eis prefecit, nomine Albericum, virum religiosum et honestum, qui unus fuit de primis monachis cenobii Molismensis. Quo defuncto ad biennium successit domnus Stephanus, eiusdem Molismensis ecclesie monachus, quem similiter vir Dei Rotbertus abbatem instituit. Sicque novelle plantationis institutor existens, cum ad eius arbitrium administrationes utriusque monasterii, Cistercii scilicet et Molismensis, <...>, rediit, Cisterciensibus quidem luctus, gaudii vero causa Molismensibus existens.

Au terme de cet examen détaillé des sources relatives à S. Robert de Molesme, on peut donner une vue d'ensemble des opinions auxquelles celui-ci donna lieu dans les milieux monastiques, cisterciens ou bénédictins, du XII^e et du XIII^e siècle. En voici le déroulement chronologique :

L'*Exordium Cistercii* de 1119, premier récit officiel des origines cisterciennes, attribue à Robert l'idée et la réalisation de la réforme. Son retour postérieur à Molesme est expliqué par un pur motif d'obéissance (*iussu pape*), cet acte ne faisant d'ailleurs l'objet d'aucun commentaire.

Dès 1124, pourtant, d'autres idées se font jour à propos de Robert.

Guillaume de Malmesbury, qui semble tirer ses informations de sources officieuses cisterciennes, le présente comme un chef qui suit sa troupe et il assure que son retour à Molesme fut adroitement sollicité à Rome.

Vers 1135, Orderic Vital déclare : Robert est bien le chef de la troupe de moines qui quitte Molesme et, s'il rentre ensuite dans son premier monastère, c'est par ordre supérieur. Cette opinion, on le voit, est tributaire de la version officielle des faits, fournie par les Cisterciens eux-mêmes. Toutefois, Orderic Vital s'en écarte en affirmant que Robert désigna lui-même son successeur à Cîteaux, opinion promise à une grande fortune dans les milieux bénédictins.

En 1152, apparaît officiellement le second récit des origines cisterciennes, l'*Exordium Parvum*, recueil d'actes diplomatiques, habilement agencés et commentés en vue de prouver la canonicité de la fondation de Cîteaux et d'expliquer le retour de Robert à Molesme. L'auteur ne se prive pas de stigmatiser habilement cette démarche, et ses insinuations ne resteront pas lettre morte pour l'*Exordium Magnum*.

Vers la fin du siècle, ce document reprend et orchestre avec force les thèmes que lui propose l'*Exordium Parvum* : Robert est présenté comme un personnage inconstant et parjure (au sens spirituel du mot) à sa vocation cistercienne. La diffusion de l'œuvre dut accréditer cette idée déjà exprimée, en sourdine, par Guillaume de Malmesbury (qui ne pouvait la tenir que des Cisterciens) et par l'*Exordium Parvum* de 1152.

Parallèlement, toujours dans les milieux cisterciens, la version officielle de 1119 inspire le *Dialogus Miraculorum* de Césaire d'Heisterbach, qui se garde bien d'interpréter le retour de Robert à Molesme.

Les deux courants, l'officiel, qui est neutre, et l'officieux, hostile, se rencontrent, au début du XIII^e siècle, dans la Chronique d'Hélinand de Froidmont, qui reproduit les deux versions : celle de l'*Exordium Cistercii* de 1119 et celle de Guillaume de Malmesbury, de 1124. Cette curieuse compilation d'Hélinand paraît refléter les opinions assez diverses des milieux cisterciens du temps à l'endroit de S. Robert. Le moins que l'on puisse affirmer est qu'il n'avait pas laissé, dans l'Ordre de Cîteaux, la mémoire d'un fondateur indiscuté et unanimement vénéré. La preuve formelle en est fournie par d'autres documents cisterciens, échelonnés de

1109 à 1220 environ, dans lesquels on feint de croire que Robert ne fut jamais abbé de Cîteaux, puisque ses deux successeurs sont respectivement nommés *premier* et *second* abbés de Cîteaux.

Enfin, vers 1220, une nette courbe rentrante se manifeste : c'est le temps de la canonisation, à laquelle l'abbé de Molesme a mêlé l'Ordre de Cîteaux avec beaucoup d'habileté. La *Vita Roberti* est composée par un moine de Molesme qui n'hésite pas, sans trop d'égards pour la vérité, à glorifier son héros et son monastère.

En 1222, l'Ordre de Cîteaux promulgue, sous le rit de douze leçons, la fête du nouveau bienheureux ¹. Dans le statut qui l'établit, on lui accorde, pour la première fois — et ceci est caractéristique — le titre de *primus abbas Cistercii*, que tous les documents officiels cisterciens lui ont refusé jusqu'alors — et depuis 1109 — avec une unanimité si parfaite qu'elle marque nettement un préjugé défavorable.

Mais désormais, le passé paraît oublié — le temps y est assurément pour beaucoup — et l'on voit, suprême paradoxe, l'*Exordium Parvum*, premier arsenal anti-robertien, servir — retouché, il est vrai — à la glorification du héros dans des milieux cisterciens enclins à accepter dévotement ce portrait idéalisé.

En même temps, sans doute, l'*Exordium Magnum* est expurgé de ces accusations véhémentes qui pouvaient faire douter de la sainteté même de Robert de Molesme. Celui-ci a cessé de passionner l'opinion : doté d'une *Vita* plutôt légendaire, il est devenu un type abstrait, sans personnalité réelle.

De cette succession d'opinions contradictoires que peut retenir l'historien ? Uniquement ce que permettent d'affirmer des documents officiels, contemporains de la fondation de Cîteaux en 1098, c'est-à-dire les pièces diplomatiques, reproduites dans l'*Exordium Parvum*, qui retracent les péripéties de la fondation de Cîteaux. On y joindra la charte de fondation d'Aulps en 1097. Voici les témoignages convergents de ces textes sur la personne de Robert et son rôle dans la réforme cistercienne.

En 1097, il remplit le vœu des ermites d'Aulps qui désirent pratiquer, *artius*, la Règle de S. Benoît. Peu de temps après, sans

¹ CANIVEZ, p. 15-16.

doute dans l'été de 1097¹, il prend lui-même la tête du groupe des moines de Molesme qui poursuivent le même dessein et qui, afin de le réaliser, gagnent la solitude de Cîteaux. Il est le premier destinataire de l'*Epistola Hugonis legati*, qui expose le *propositum* des premiers Cisterciens : *regule beatissimi Benedicti... artius deinceps atque perfectius inherere velle*. Robert est donc unanimement considéré comme le vrai chef de la réforme spirituelle qui vient de se concrétiser dans la fondation de Cîteaux. Ce rôle, il le remplit jusqu'à son retour à Molesme. Comment interpréter ce retour ? Les textes authentiques (*Decretum legati*, *Commendatio Roberti abbatis*) ne permettent qu'une seule réponse : sans que Robert lui-même ait été consulté, ce retour lui est imposé, par ordre supérieur, après accord pris entre le légat, les moines de Molesme, le nouvel abbé de Molesme, Geoffroy, l'évêque de Langres, ancien ordinaire de Robert, et l'évêque de Chalon, qui consent à le délier de toute obédience pour le fait de Cîteaux. Aucune possibilité de refus ne lui est laissée.

Ainsi l'histoire, qui n'a que faire des panégyristes ni des détracteurs, restitue à S. Robert l'entière paternité de la fondation de Cîteaux, que les événements seuls ne lui permirent point de mener lui-même et complètement à son terme. Autre est le semeur, autre le moissonneur. Les circonstances de cette fondation et sa place dans la spiritualité contemporaine ressortissent à une étude spéciale.

Roux-lez-Charleroi.

Jean-A. LEFÈVRE.

¹ Voir notre étude : *Que savons-nous du Cîteaux primitif ?* dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. LI (1956), p. 5-41.

UN SECOND TÉMOIN

DE LA VIE DE S. PAUL ERMITE BHG. 1469

Rédigée en latin par S. Jérôme ¹, la Vie du « premier ermite » fut traduite en grec de très bonne heure ². A son tour, la traduction grecque fut remaniée à plusieurs reprises ³. Il en subsiste notamment une recension abrégée que J. Bidez désigna par le sigle M, le seul manuscrit connu étant conservé à Munich ⁴. L'édition princeps de cet abrégé, publiée par le P. G. Van Hooft d'après une copie défectueuse et incomplète du Monacensis 276 ⁵, a heureusement été remplacée, en 1943, grâce au travail d'une Américaine, M^{me} K. Tubbs Corey, inséré dans les *Studies in the Text Tradition of St. Jerome's Vitae Patrum* de W. A. Oldfather ⁶.

A l'unique témoin signalé jusqu'à présent je suis heureux de pouvoir en ajouter un second : le Marcianus gr. II 90 (Nanianus 112), écrit à la fin du xv^e ou au commencement du xvi^e siècle. Ce recueil factice de 325 folios, que j'ai examiné en vue d'une édition éventuelle des sermons de Nathanaël Bertos, a été analysé dès 1784 par Mingarelli ⁷, et les textes hagiographiques qu'il con-

¹ Vers 377-379. Cf. F. CAVALLERA, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre* (Louvain, 1922), t. I, p. 42-43 ; t. II, pp. 16-17 et 154.

² BHG. 1466.

³ Aux textes énumérés dans la BHG. sous les n^{os} 1467-1470, il faut encore ajouter deux Vies inédites : celle de Patmos, ms. 273, du x^e siècle (cf. A. EHRHARD, *Übertlieferung und Bestand*, t. I, 1937, p. 538), et celle du ménologe impérial de Baltimore, ms. 521 de la Walters Art Gallery, du xi^e siècle (cf. F. HALKIN, dans *Anal. Boll.*, t. 57, 1939, p. 233).

⁴ J. BIDEZ, *Deux versions grecques inédites de la Vie de Paul de Thèbes* (Gand, 1900), p. xxix-xxxii.

⁵ Sur ce manuscrit voir *Catal. Graec. Germ.*, p. 119-120.

⁶ Cf. *Anal. Boll.*, t. 64 (1946), pp. 252-253, 280-281. La nouvelle édition du texte BHG. 1469 se lit p. 235-238.

⁷ *Graeci codices manu scripti apud Nanios patricios venetos asservati* (Bononiae, 1784), p. 224-229.

tient ont été relevés à notre époque par le P. H. Delehayé ¹ et par Mgr A. Ehrhard ². Si aucun de ces trois érudits n'a mentionné la Vie de S. Paul ermite, c'est qu'elle y est dissimulée sans titre, fol. 301^v-303^v, au milieu d'autres « gerontica » ou récits relatifs aux vieux moines d'Égypte et de Syrie.

Une collation attentive du nouveau manuscrit ne m'a pas révélé une seule variante qui méritât d'être retenue ou simplement discutée. Les fautes, même les plus grossières, qui déparaient le Monacensis se retrouvent identiquement dans le Marcianus. On peut conclure que les deux témoins reproduisent très fidèlement le texte d'un ancêtre commun.

Celui-ci représenterait-il une traduction originale faite directement sur le latin de S. Jérôme? Ou bien faut-il admettre, à la suite de Bidez ³, de Nau ⁴ et de M^{me} Corey ⁵, que l'auteur avait sous les yeux la version ancienne et qu'il s'est borné à l'abrégé avec maladresse et négligence? Il nous semble que certains indices, trop longs à exposer ici, sont plutôt en faveur de la première explication.

Munich.

Pierre JOANNOU.

¹ *Anal. Boll.*, t. 24 (1905), p. 213-214.

² *Op. c.*, t. III, 2 (1952), p. 749; cf. t. III, 1 (1939-1943), pp. 602, 608.

³ *L. c.* Comparer le *stemma*, p. xlii.

⁴ *Anal. Boll.*, t. 20 (1901), pp. 150-151 et 157.

⁵ *Op. c.*, p. 233.

AUX ORIGINES DE LA CÉPHALOPHORIE

UN FRAGMENT RETROUVÉ D'UNE ANCIENNE PASSION

DE S. JUST, MARTYR DE BEAUVAIS

I

Parmi les Passions qui appartiennent au cycle légendaire dit de Rictiovar, celle de S. Just, le jeune enfant d'Auxerre décapité sur l'ordre du fameux tyran, près de Beauvais, est une de celles qui nous ont été transmises par des manuscrits relativement anciens. Nous parlons ici du texte rangé dans la *Bibliotheca hagiographica latina* sous le n° 4590 comme le premier en date. Il a été publié et commenté dans les *Acta Sanctorum*, au 18 octobre, par les soins du P. Édouard Carpentier¹. Notre prédécesseur a fondé son édition sur un bon manuscrit qu'il trouvait à sa portée, le Bruxellensis 7984, du x^e siècle, originaire de Wissembourg et qui, avant la Révolution, avait été acquis par le Musée bollandien². Subsidiairement il s'est servi de quatre légendiers plus tardifs, où le style, assez barbare, de la pièce avait déjà subi de nombreuses retouches ; ceux-ci intéressent moins notre propos.

On peut s'étonner que le P. Carpentier, qui, au numéro 8 de son introduction, signale la présence de la *Passio Iusti* dans un manuscrit du viii^e siècle, conservé autrefois dans le fonds de Saint-Germain-des-Prés, n'ait pas cherché à interroger aussi ce vénérable témoin.

¹ *Act. SS.*, Oct. t. VIII (1853), p. 323-342 ; le texte de la *Passio I* s'y lit p. 338-340. Dans notre présent article, nous faisons délibérément abstraction de diverses questions secondaires, telles que l'adaptation des Actes de S. Just à S. Justin de Louvres, la Vie rythmique de S. Just, qui passa longtemps, non sans quelque ridicule, pour une œuvre de Bède, l'évolution du culte après le xi^e siècle, etc.

² *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 178-184 ; J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 166-168.

Déjà étudié, au point de vue de l'écriture, dans le *Nouveau Traité de diplomatique*¹, ce recueil, qu'on disait provenir de Corbie, est aujourd'hui le Parisinus lat. 12598 ; son contenu a été décrit dans notre Catalogue des manuscrits hagiographiques latins de la Nationale². Plusieurs textes s'y trouvent dans leur recension la plus ancienne : ainsi, les Vies de S. Servais et de S. Lambert, que Godefroid Kurth eut tant de joie à y découvrir³ ; la Passion de S. Lucien de Beauvais, que publia d'abord l'abbé Ch. Salmon⁴ et plus récemment le P. H. Moretus Plantin⁵ ; la Passion et l'Invention des SS. Fuscien, Victorin et Gentien⁶ ; les Vies de S. Remi et de S. Médard, que B. Krusch inséra au tome IV, 2 des *Auctores antiquissimi*⁷.

On datait généralement le manuscrit 12598 du VIII^e siècle, parfois des confins des VIII^e/IX^e⁸. Pour des motifs étrangers à la paléographie, feu Max Buchner a cru pouvoir rajeunir de façon excessive, jusqu'après l'époque où Hilduin propagea ses légendes de S. Denys, la section du recueil qui contient la *Passio Iusti* (fol. 37^v-40^r), mais ses arguments, sur lesquels nous aurons à revenir, manquent le but⁹.

¹ T. III (Paris, 1757), pp. 245-246 et 316, sous la cote 1045 de Saint-Germain-des-Prés.

² *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 123-125.

³ Deux biographies de S. Servais, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. I (1881), p. 213-269. La *Vita antiquissima* de S. Servais fut imprimée presque en même temps dans *Anal. Boll.*, t. I (1882), p. 89-92, et plus tard par B. Krusch, dans *M.G.*, Script. rer. merov., t. III, p. 87-89. Quant à la *Vita Landiberti*, elle a été publiée par J. Demarteau, *La Vie la plus ancienne de S. Lambert* (Liège, 1890), et par B. Krusch, dans *M.G.*, op. c., t. VI, p. 353-384.

⁴ Dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. XXVI (1880), p. 481-494.

⁵ *Les Passions de S. Lucien et leurs dérivés céphalophoriques* (Namur, 1953), pp. 1-19, 65-70.

⁶ Contrairement à ce qui est dit, p. 59, dans l'ouvrage que mentionne la note précédente, l'abbé Salmon ne connaissait pas encore le manuscrit 12598, lorsqu'il publia la recension *BHL*. 3226 de la Passion de S. Fuscien et de ses compagnons ; il reproduisit simplement l'édition de Ghesquière (*Acta SS. Belgii*, t. I, p. 166-169). Pour l'Invention (*BHL*. 3229), il se servit d'une copie de Dom Grenier, prise sur un manuscrit du VIII^e siècle qui, en fait, se trouve être le Paris. lat. 12598.

⁷ Respectivement, p. 64-67 et p. 67-73.

⁸ W. Levison, dans son *Conspectus codicum hagiographicorum* indique : « saec. VIII ex. » (*M.G.*, Script. rer. merov., t. VII, p. 648) ; L. Duchesne : « un manuscrit de la fin du VIII^e siècle » (*Fastes épiscopaux*, t. I^a, p. 60).

⁹ *Die Areopagitika des Abtes Hilduin von Saint-Denis und ihr kirchenpolitischer Hintergrund*, Exkurs IV, dans *Historisches Jahrbuch*, t. LIX (1939), p. 73-74 ; voir ci-dessous, p. 111.

Au reste, un juge expert en la matière, M. E. A. Lowe, s'est occupé naguère du manuscrit, au tome V de ses *Codices latini antiquiores*¹ ; il nous suffira de résumer ici les conclusions de son examen. Le codex se compose, en fait, de deux parties distinctes : les feuillets 47-53 (Vies de S. Servais et de S. Lambert), écrits durant la seconde moitié du VIII^e siècle en « precaroline minuscule », proviennent de la région de Maastricht, semble-t-il, tandis que les feuillets 1-46 et 54-109, d'une écriture un peu plus tardive, en « early caroline minuscule », seraient originaires de nos régions ou du nord-est de la France. Vers 800, l'ensemble aurait été réuni en un seul volume qui, à en juger par certaines insertions, dut passer dès le IX^e siècle à Corbie, où il se trouvait encore au XVII^e. Au XVIII^e, il avait émigré à Saint-Germain-des-Prés ; il y porta d'abord le n° 671 puis le n° 1045.

Pour la substance même du récit, le manuscrit de Paris (P) est identique à celui du légendier de Wissembourg (W), publié dans les *Acta*. Nul besoin, à ce point de vue, de rééditer la Passion de S. Just. Cependant, il n'est pas sans intérêt d'entrevoir mieux, à travers P, la *primigenia phrasis* de notre texte ; nous aurons l'occasion d'en transcrire quelques passages ci-dessous². Sa latinité présente de nombreux barbarismes de l'âge mérovingien (*abunculus*, *praesole*, *riolus*, *cum equos veloces*, *de urbae Autisioderense*, *Apolitum*, *Lupone*, *mirabilia magna quod fecerat corpus eius*, *cadaver sedentem et capud suum tenentem*, *Deo iobente*). La graphie particulière de certains noms de lieux ou de personnes mérite aussi de retenir l'attention. Notons, par exemple, que le cruel persécuteur qu'en français on appelle Rictiovar d'après des formes évoluées *Rictiovarus* ou même *Rictius Varus*³, figure dans P sous le nom de *Reciofarus*, qui rend un son beaucoup moins romain. De plus, ce personnage y est qualifié successivement d'*imperator*, de *tyrannus*, de *rex* et de *praefectus* ; pareille imprécision de termes

¹ Oxford, 1950, p. 36, n°s 644a, 644b.

² Signalons que le P. Moretus Plantin, dans le livre cité plus haut, a imprimé, p. 57-58, l'épisode céphalophorique de la *Passio Iusti* d'après le manuscrit P. L'abbé Renet, au tome III de son *Saint Lucien et les autres saints du Beauvaisis* (Beauvais, 1894), ouvrage fort documenté mais d'un médiocre esprit critique, déclare, p. 457, qu'il s'est servi du vieux recueil de la Nationale. Il s'en faut de beaucoup qu'il en ait reproduit fidèlement le texte. Sans parler des lectures fautives, assez nombreuses, Renet a, sans avertir, admis dans son édition les corrections interlinéaires de main postérieure.

³ E. Borghesi (*Oeuvres complètes*, t. X, Paris, 1897, p. 148 ; cf. p. 781) a cru reconnaître Rictiovar dans C. Ceionius Rufus Varus, personnage qu'il classe au nombre des préfets du prétoire sous Maximien.

laisserait le lecteur assez perplexe, s'il ne s'agissait d'une histoire d'allure presque grand-guignolesque.

Ayant examiné le témoin P, nous avons repéré, sans les rechercher tous, d'autres manuscrits plus anciens, ou aussi anciens, que W.

Il s'en trouve deux à la Stiftsbibliothek de Saint-Gall, à savoir le n° 548, que nous datons de la fin du VIII^e siècle (on a parfois indiqué le IX^e ou son début), et le n° 566, de la première moitié du X^e pour la section qui nous intéresse¹. La *Passio Iusti*, qui s'y lit respectivement aux fol. 127-139 (G¹) et 50-59 (G²), commence par les mots *Cum Deus omnipotens* (tout comme W), sans les mots *Tempore illo*, qui précèdent dans P et dans quelques autres manuscrits.

Bien que d'une exécution plus soignée que P, le manuscrit G¹ contient encore de nombreuses incorrections : *multiblicare*, *obtimum*, *cecus et clodus*, *iter adgredere* (infinitif), *Epolitum*, *riolus*, etc. Rictiovar est dénommé *Ritiovaro persecutore*, *prefecto Ritiovaro* ou encore *tirannus*. Ses séides sont appelés une fois *ministri regis* ; on rencontre aussi le membre de phrase suivant : *ne forte iudicis* (pour *iudices*) *prefecto* (pour *prefecti*) *vos comprehendant*.

G² a bénéficié d'émendations plus nombreuses, qu'on trouve d'ailleurs marquées fréquemment, de seconde main, dans l'interligne des manuscrits antérieurs. Ces corrections, orthographiques et autres, s'imposaient, dès le IX^e siècle, dans les légendiers destinés à la lecture publique. Le travail de lime du copiste de G² n'est pourtant pas encore parfait. On trouve chez lui une troisième forme du nom de Rictiovar : *Retiovarus*.

Enfin, un cinquième manuscrit qui pourrait remonter encore avant l'an mil mérite d'être signalé ici. C'est le n° 791 de la bibliothèque municipale de Saint-Omer, provenant du monastère de

¹ G. SCHERRER, *Verzeichniss der Handschriften der Stiftsbibliothek von St. Gallen* (Halle, 1875), pp. 168 et 181. Sur ces deux manuscrits on trouvera d'utiles renseignements dans E. MUNDING, O. S. B., *Das Verzeichnis der St. Galler Heiligenleben und ihrer Handschriften in codex Sangall., n° 566*, Leipzig, 1918. W. Levison, dans son *Conspectus codicum*, p. 678, datait le manuscrit 548 : « saec. VIII/IX » ; E. Munding, p. 125 : « saec. IX in. » Dans le t. VII de ses *Codices latini antiquiores*, qui vient de sortir de presse, M. Lowe a examiné les manuscrits conservés en Suisse ; parmi eux, il date le recueil 548 de Saint-Gall, écrit en « Alemannic minuscule » : « saec. VIII ex. » (p. 30, n° 940) ; ce qui confirme fort à propos notre manière de voir.

Saint-Bertin¹. Comme nos prédécesseurs l'ont indiqué, ce recueil renferme la *Passio Iusti* aux fol. 103v-108 (O). Le texte, fort amendé lui aussi, débute par *Tempore illo*. Le tyran s'appelle *Riciovarus*.

II

Il était indispensable de communiquer au lecteur quelques données sur la plus ancienne tradition manuscrite de la Passion *BHL*. 4590, avant de lui faire connaître le long fragment du VIII^e siècle nouvellement découvert, appartenant à une recension d'album plus primitive et plus fruste encore du récit légendaire.

Hâtons-nous de déclarer que c'est à la perspicacité bien connue et au généreux désintéressement du professeur Bernard Bischoff, de Munich, que nous devons de publier ici ce texte, aussi curieux qu'inattendu.

En septembre 1954, en effet, M. Bischoff, qui est, comme on sait, un des fidèles collaborateurs de M. Lowe, nous adressa les précisions suivantes concernant quelques feuillets détachés qui avaient été soumis à son analyse en vue d'un tome prochain des *Codices latini antiquiores*.

D'un codex perdu, écrit en caractères anglo-saxons dans la première moitié du VIII^e siècle, dix folios ont été retrouvés et identifiés à Dusseldorf : sept d'entre eux sont conservés aujourd'hui dans les collections de la Landes- und Stadtbibliothek et trois aux Archives de l'État. Ils mesurent 0^m, 345 × 0,240, la surface couverte par l'écriture étant de 0^m, 280 × 0,220 ; ils comptent de 26 à 32 longues lignes. Huit feuillets sur dix présentent des passages du *De reparatione lapsi* de S. Jean Chrysostome ; les deux autres, assez détériorés, notamment aux deux bouts des lignes, et rendus presque transparents par l'action de la colle et de l'humidité, nous ont gardé 1^o) sur une face et demie, la seconde partie d'une *Passio Iusti martyris* ; 2^o) sur deux faces et demie, des *mandata* du Pasteur d'Hermas, dans la version dite Palatine. Le feuillet qui nous intéresse appartient, sans cote, à la bibliothèque de la Ville.

¹ *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae publicae Audomaropolitanae*, dans *Anal. Boll.*, t. XLVII, p. 295. Le chanoine G. Coolen, bibliothécaire-archiviste de Saint-Omer, a bien voulu le consulter pour nous.

M. Bischoff ajoutait que certains indices font croire que les fragments décrits arrivèrent jadis à Dusseldorf en provenance d'un couvent de Croisiers fondé à Beyenburg près de Wuppertal au ^{xiii}^e siècle et supprimé en 1804¹. Le professeur de Munich ne se prononce pas sur l'origine première du manuscrit, qui a pu être exécuté soit en Angleterre, dans la Northombrie ou le Kent, soit sur le continent, par une main de formation anglo-saxonne. Une conjecture : le recueil dépecé n'aurait-il pas appartenu à l'abbaye de Werden, la vieille fondation de S. Liudger ?

Comme à M. Bischoff, cette dernière supposition nous était aussitôt venue à l'esprit, d'autant plus que nous venions de lire la suggestive étude de M. Richard Drögereit sur le rayonnement de Werden et l'histoire, plus importante encore qu'on ne le croyait, de ses anciens manuscrits². Que le recueil auquel ont été empruntés nos fragments n'a pu être un produit du *scriptorium* de Werden, va de soi, puisqu'il est plus vieux d'un bon demi-siècle que ce monastère, fondé peu avant 800 par Liudger. Mais on sait par Altfrid, le premier biographe et un des successeurs du saint, que celui-ci, disciple d'Alcuin à York, revint d'Angleterre en 772, chargé de livres : *Directus itaque Liudgerus prospero cursu pervenit ad patriam suam bene instructus, habens secum copiam librorum, eratque patri Gregorio et ceteris tanto tunc dignior et acceptior quanto fuit et in monasticis eruditionibus inlustrior*³. Ce goût

¹ Sur l'histoire du couvent de Beyenburg (Steinhaus, *Domus lapidea*), voir R. HAASS, *Die Kreuzherren in den Rheinlanden* (Bonn, 1932), p. 42-58.

² *Werden und der Heliand*, paru comme 66^e fascicule des *Beiträge zur Geschichte von Stadt und Stift Essen*, Essen, 1950. Ce mémoire de 112 pages comprend l'analyse de tous les manuscrits que l'auteur estime pouvoir, à bon droit, rattacher à l'ancienne bibliothèque de Werden. Parmi eux, nous remarquons le manuscrit 106 de la Cathédrale de Cologne, dont l'origine a déjà fait l'objet d'études nombreuses. Du contenu varié de ce codex, nous avons extrait naguère des litanies du ^{ix}^e siècle (*Anal. Boll.*, t. LIV, 1936, p. 10-17) ; M. Drögereit y a puisé plus d'un argument en faveur de sa thèse. Son étude est illustrée de plusieurs fac-similés d'écritures anglo-saxonnes ; certaines d'entre elles ressemblent beaucoup à celle du fragment de Dusseldorf.

³ *Vita Liudgeri I*, ch. 12 ; éd. W. DIEKAMP, p. 17. Voir aussi ce que Liudger lui-même relate, à propos de S. Grégoire d'Utrecht : *Nam et condiscipulis melioribusque meis in eadem molestia plures tradidit libros et mihi modico Liudgero librum sancti Augustini quem Encheridion, id est manualem, ipse nuncupavit* (*Vita Gregorii*, ch. 14 ; éd. O. HOLDER-EGGER, p. 78).

de l'érudition et des lettres sacrées, puisé à l'école d'Utrecht, qui était de mouvance northombrienne, puis à celle d'York, s'affina encore chez le noble Frison durant son séjour au Mont Cassin, entre 784 et 787. Son frère et compagnon Hildegim passait, tout comme lui, pour un amateur même pour un copiste de manuscrits.

Les témoins survivants de l'antique bibliothèque de Werden sont aujourd'hui fort dispersés. Parmi les recueils ou fragments de recueils qu'on trouve notamment à Berlin et à Dusseldorf, il en est du VIII^e et du IX^e siècle, en écriture anglo-saxonne. Pour souligner l'analogie avec le feuillet de la *Passio Iusti* conservé à Dusseldorf et pour étayer la conjecture, que nous faisons nôtre, de M. Bischoff, bornons-nous à relever deux ou trois exemples. Dans le manuscrit théol. fol. 362 de Berlin, originaire de Werden, une feuille de parchemin, collée sur le premier plat intérieur, est couverte d'une écriture anglo-saxonne datée par V. Rose du VIII^e/IX^e siècle ; elle contient, selon le Catalogue, un fragment de la *Passio Theodolae* (lire : *Theodotae* ?) ¹. Le manuscrit théol. fol. 355, de même provenance, renferme, dans des conditions à peu près pareilles, le début d'une Passion des SS. Abdon et Sennen ². Ailleurs, c'est un extrait des Actes de S^te Agathe dont V. Rose signale, semblablement, la présence dans le manuscrit théol. fol. 367 ³. A Bonn, deux palimpsestes de la Bibliothèque universitaire, S. 366 et S. 367, ont été examinés en 1917 par le P. A. Dold, O. S. B. ⁴ ; ce bon spécialiste a confirmé leur origine werdénienne, admise déjà par W. Levison ⁵. S. 366 a remployé notamment un homiliaire du IX^e siècle commençant, tandis que S. 367 présente, entre autres textes, un passage de la *Passio Agnetis*, toujours en caractères anglo-saxons, que le P. Dold date du même IX^e siècle, mais plus avancé.

Avant d'imprimer le long fragment retrouvé de la Passion de S. Just — il débute par la scène même du martyre et va jusqu'à la doxologie finale — nous croyons utile de rappeler au lecteur, d'après le texte *BHL.* 4590, les événements racontés dans la première

¹ *Die Handschriften-Verzeichnisse der königl. Bibliothek zu Berlin*, XIII : *Die lateinischen Handschriften*, II, 1, p. 95.

² *Ibid.*, p. 89.

³ *Ibid.*, p. 174.

⁴ *Die zwei Palimpseste der kgl. Universitätsbibliothek Bonn S. 366 und S. 367*, dans *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, t. XXXV (1918), p. 211-215.

⁵ Dans *Neues Archiv*, t. XXXII (1907), p. 509. W. Levison notait, en terminant : « Zur Herstellung beider Palimpseste sind u. a. auch Blätter mit insularer Schrift benutzt worden, die ich ähnlich auch bei Werdener Hdss.-Resten in Düsseldorf gesehen zu haben glaube. »

partie du récit. Pour l'enchaînement des faits, celui-ci ne devait guère différer beaucoup, de part et d'autre.

La *Passio sancti ac beatissimi Iusti martyris* (P) commence, dans les manuscrits, par une anacoluthie, sans aucun indice chronologique précis : *Tempore illo, cum Deus omnipotens sanctorum numerum multiplicare permittitur. Igitur Iustus, cum esset annorum novem...*¹. L'enfant Just, dont le père s'appelle Justin et la mère Felicia, a un oncle, Justinien, qui jadis a été emmené captif et dont on est demeuré sans nouvelles. Un beau matin, le petit Just s'adresse à son père : « Une vision que j'ai eue vient de m'apprendre que mon oncle Justinien est retenu dans la cité d'Amiens au service d'un homme de bien, nommé Loup. » Là-dessus, Justin s'occupe de réunir une somme d'argent, puis de chercher à Auxerre — c'est là qu'il habitait — quelqu'un qui voulût bien aller négocier le rachat de Justinien. Comme l'affaire traînait trop à son gré, son fils intervint à nouveau : « Nous irons ensemble, toi et moi », proposa-t-il. Mais sa mère s'effraya pour lui des hasards d'une aussi longue route : *Fili Iusti, quomodo potes iter tam longum adgredere, et ne forte aliquid tibi contingat!* Just a réponse à tout : « Si Dieu le veut, cela se passera bien. » Et s'adressant à son père : *Leva* (ita P ; *adleva* G¹, *alleva* G²) *pecuniam et accipe bucellam, et iter quod disposuimus, Christo praesole, ambulemus*. Bientôt, ils quittent Auxerre. Dans la soirée, ils arrivent aux portes de Melun (*Miliduno*) ; là un pauvre aveugle, qui souffre de la faim, sollicite la charité du petit Just. L'enfant provoque l'ire paternelle en se privant pour nourrir l'infirme et en le revêtant de son propre manteau. Le lendemain, les voyageurs se dirigent vers Paris. Ils y rencontrent un homme appelé Hippolyte (*Apolitum* P ; *Epolitum* puis *Ipolitum* G¹ ; *Ypolitum* G²), lequel, entendant leur histoire, offre aussitôt le vivre et le couvert. Réconfortés, ils reprennent la route et parviennent aux bords de l'Oise (*Isera* P, *Isore* G¹). Il s'agit de passer l'eau. Just, confiant dans la providence divine, les tire encore de cet embarras, en faisant appel au concours d'un batelier qui survient au bon moment et

¹ La Passion primitive de S. Lucien de Beauvais qu'on trouve, elle aussi, dans le manuscrit de Paris 12598, commence par une anacoluthie toute semblable : *Tempore illo sub Nerone imperatore, cum sevissima persecutio adversus christianos invaluisse, ut eorum merita nos coronaremur exempla* (sic). *Igitur Iulianus caesar...* (éd. MORETUS, p. 66).

les transborde gratuitement. Les voici arrivés dans la ville d'Amiens, où ils se mettent en devoir de chercher le nommé Loup (*Lupone negotiante* P ; *Lupum nomine* G¹). L'ayant rencontré, Justin expose le but de son voyage. Loup accueille favorablement les visiteurs, qui se présentent à lui comme des chrétiens d'Auxerre. Il fait s'aligner devant eux ses serviteurs et s'engage à libérer, contre espèces sonnantes, celui dans lequel ils reconnaîtront Justinien. Ce dernier, qui allumait les lampes dans la maison, est finalement identifié, à sa grande surprise, par l'enfant Just, qu'il n'a jamais vu. Mais la scène a eu un témoin dangereux : *Erat ibi miles iunior Reciofaro tiranno* (ita P ; *Ritiovaro persecutore* G¹). Sans tarder, l'espion fait son rapport : *Sunt quidam homines in urbe Ambianis magicis artibus dediti* (ita G¹ ; *magnis astibus dicentes* P), *qui se christiani fatentur. Quid faciendum de eis ?* Le tyran n'hésite pas ; il donne l'ordre de lui amener ces gens. Mais ceux-ci, alertés par leur hôte, se sont éloignés pendant la nuit avec Justinien, leur parent. Le persécuteur urge alors ses commandements : *Surgite, quattuor pueri cum equos veloces, et sequentes eos coacti revertantur, et si contradixerint interficiantur*. Les quatre séides vont, en effet, rattraper les fugitifs, qui se sont arrêtés auprès d'une source, endroit propice pour refaire leurs forces : *ad fontem Sirica, quod etiam rivulus vocatur Arasia* (ita P, *Aragga* G¹). Alors l'enfant Just, éclairé du ciel, les met en garde : « Hâtez-vous de manger, tandis que je veille au péril, car il approche » : *quia imperator* (ita P ; *Ritiovarus praefectus* G¹) *persequentes dirigit ibi ex iunioribus suis cum equos veloces, qui nos reducere aut interficere debeant*.

C'est à cette place que vient s'enchaîner le fragment de Dusseldorf, dont voici la teneur.

ALTERA PARS PASSIONIS S. IUSTI

(*e folio non signato, in bibliotheca civitatis Dusseldorpiensis superstite*) *

Et dixit sanctus Iustus ad eos : « Manducate celerius quia Rizoalis imperator transmittit iuniores suos quatuor(r) cum equos veloces, qui nos interficere veniunt. Ego autem aspiciam eos si ipsos videam. Vos vero fugite in speluncam, et ego dicam illis quia vos non estis
5 hic. » Aspexit autem beatus Iustus retro et vidit eos venientes, et parentes sui fugierunt in speluncam. Et venerunt pueri quattuor

* Aux endroits détériorés du manuscrit, nous avons suppléé, entre parenthèses, les lettres manquantes ; lorsqu'il s'y mêle une part de conjecture, nous

cum aequos velocis. Veniunt ad eum dicentes : « Ubi sunt parentes tui ? » Et illi respondit ad eos dicens : « Non sunt hic. » Fugierunt enim in speluncam. Et dixit puer ad alium puerum : « Discende de
10 aequo tuo, extrache gladium tuum de scada tua et extende manum tuam et mitte in eum in cervice et tolle capud eius et feramus eum ad Rizoalem imperatorem. »

Cum (autem) tollissent capud eius, erexit se corpus eius suso et accipit capud suum in manibus suis et posuit illud in sinu suo. Et
15 locuta est lingua eius de capite ipsius et oravit ad Dominum Deum suum et dixit : « Deus Pater, Domine caeli et terrae, recipi animam meam quia innocens sum et mundo corde. » Et viderunt pueri mirabilia magna quam fecerat corpus eius et quomodo locuta fuerat lingua sua de capite eius, et expavit cor eorum et timuerunt valde
20 timore magno et renuntiaverunt Rizoali imperatori quod viderant. Et audierunt parentes eius orationem eius quam fecerat ad Dominum Deum suum. Et exierunt de spelunca parentes et viderunt corpus eius et sedentem et capud suum in sino suo tenentem.

Et dixit Iustinus ad fratrem suum Iustinianum : « Frater mi, quid
25 faciemus de corpore isto ? » Et loquebatur lingua de ca(pi)te et dixit ad eos : « Ite in speluncam et quaerite maceriam antiquam opertam de sidulio et de edera et infodite corpus meum et mittite capud meum in montegam vestram et efferite eum ad matrem meam ut osculetur eum et, si me voluerit videre, in paradiso me requirat. »
30 Et infoderunt corpusculum eius in maceriam antiquam opertam sedulio et de edera. Et exierunt in itinere.

Tertia autem die venerunt in Alticiotrum civitatem nocte in domum Iustini. Et dixit ad eos mater beati Iusti : « Ubi est filius meus ? » Et dixit ad eum avunculus sancti Iusti Iustinianus : « Mor-
35 tuus est. » Et dixit Felicia mater sancti Iusti : « Gratias tibi Domine, Creator coeli et terrae, quia recipisti animam innocentem et puram. » Et iterum dixit : « Ora pro me, fili Iuste. » Sedebat autem Felicia mater eius in domo sua et mantega suspensa erat in domu illius ; ibi erat capud sancti Iusti. Et resplendivît lumen magnum
40 super mantegam et tota civitas resplendivit.

Erat autem ibi episcopus servus Dei, nomine Amator. Surrexit h(ic) maturius ad matutinas et dixit ad fratres suos : « Luminaria magna vidi in domu Iustini et tota civitas resplendivit. Exeite citius, discite quid hoc fuisset et renuntiate nobis. » Et exierunt tres pres-
45 piteri sacerdotes boni et venerunt ad domum Iustini et interrogaverunt eum quid fuisset et nocte in domu sua et unde tanta gratia

avons employé les caractères italiques. Les soufflets indiquent une lacune proprement dite du texte. Parmi les abréviations, assez peu nombreuses, du copiste, signalons qu'il a usé constamment, pour signifier *autem*, du *h* muni d'une boucle, familier aux insulaires ; c'est le *a* des notes tironiennes. La ponctuation normale et la division du texte en paragraphes ont été introduites par nous.

de lumine fuit, quia tota civitas resplend(ivit). Dixit Iustinus ad eos : « Filius meus Iustus mortuus <est> in regione longinqua. Venerunt autem iuniores Rizoali imperatoris et interficere nos vo-
 50 luerunt, et nos effugimus in spelunca et comprehenderunt filium meum Iustum et amputaverunt capud eius ; et postquam reversi sunt pueri Rizoalis imperato(ris) removi corpusculum eius et sepelivi eum in maceria antiqua quae est in pago Belacinse iuxta S(irc)a fontem (ex) q(uo) procedit (A)reano flumen ; accepi capud eius et exhibui
 55 eum in mantega ad matrem suam Feliciam. Suspensa <est> mantega in domu mea. Tertia hora noctis erat, relucuit lumen magnum ex ea, ubi erat capud Iusti, unde tota civitas resplendivit. » Et renuntiaverunt sacerdotes fratribus et ad servum Dei episcopum nom(ine) Amatorem omnia quae facta fuerunt in illa nocte, et gau-
 60 dentes fratres et tota civitas dixerunt Amatori tr(. . .) < . . . > « Accipite feretrum et lampades et candellabra et adfertite eum in sanctam aecclesiam. (Fer)amus eum in sacrario in domo Domini quam aedificavi, ubi requiescant ossa mea. »

Erat autem in civitate puella sedecim annorum caecata de utero
 65 matris suae. Ipsa autem clamabat et dicebat : « O Domine Iuste, ora pro me ad Dominum Deum tuum et ad Dominum Deum meum, quia caecata sum, ut videam te. » Et excreperunt oculi et aperti sunt et acceperunt lumen ex virtute quod non abuerunt a nati-
 70 tatis origine. Et viderunt sacerdotes virtutem et gloriam Domini et omnis populus cum eis et laudaverunt et benedixerunt Deum quia viderunt virtutem magnam quam fecerat, in quem credunt omnes gentes. Martirizatus est autem sanctus Iustus innocens quinto decimo kalendas novembris et sepultus est a parentibus suis in loco quod ipse elegit sibi. In quo loco multi in sollemnitate eius et
 75 tota die dar(e) gloriam et honorem Deo conveniunt. Cuius oratio pro nobis, pro pastore nostro et omni clero, pro (reg)e nostro et eius exercitu, pro infirmantibus et omni populo intercedat ad Deum Patrem omnipotentem qui ae(. . .) Dominum Iesum Christum mundi Salvatorem, cui est cum Patre et Spiritu sancto honor et gloria in
 80 saecula saeculorum.

Dès la première lecture, le caractère à la fois naïf et inculte de cette narration — vrai scénario pour théâtre populaire — saute aux yeux. Nous assistons ici au dénouement, tragique et providentiel. Par des étapes successives où, comme futur martyr, il se meut à l'avant-plan de l'action, un jeune enfant a marché vers la grande ombre du persécuteur qui hante les routes de l'Amiénois et qui va le happer¹. Aux côtés de Just, son père Justin et son oncle

¹ Dans la collection *Vies des saints et des bienheureux*, publiée par les Bénédictins de Paris, l'auteur de la notice de S. Just (t. X, 1952, p. 595-596), tout en se demandant si Rictiovar a réellement existé, l'appelle « ce croquemitaine ».

Justinien — la fiction est inventive ! — jouent un rôle secondaire ; Felicia, sa mère, intervient aussi, à des moments pathétiques. A la fin, ce sera l'apothéose sous la forme d'un céleste « jeu de lumière » aperçu par l'évêque Amatre : elle inaugure le culte du nouveau saint.

Le style du morceau est d'une gaucherie désarmante et procède par petites touches concrètes, introduites inlassablement par *et* ou par *autem*, comme on peut l'observer dans la bouche des gens du peuple¹. La langue est raboteuse, la syntaxe approximative. On relève quelques mots qui sentent le terroir. Le nom du tyran, *Rizoalis*, est assez inattendu. Aucune idée générale, aucun ornement littéraire. La psychologie est primitive et conventionnelle, ne s'intéressant qu'à la lutte entre bons et méchants. Le merveilleux vient s'inscrire comme tout naturellement dans la trame du récit.

Celui-ci apparaît comme plus fruste et, sur certains points de détail, comme plus cohérent que les autres formes de la Passion. N'en concluons pas trop vite que notre fragment représente le stade le plus ancien de la légende et que son texte aurait été remanié pour donner naissance à celui de *BHL*. 4590. Il est plus probable, à notre avis, qu'à partir d'une recension originale disparue, plusieurs rédactions fort semblables ont vu le jour, dont une, conservée, d'ailleurs avec des variantes, par les manuscrits P, G, O, W, etc., aura bénéficié d'une plus large diffusion.

Quelques confrontations entre le fragment de Dusseldorf (FrD) et les autres témoins anciens de la Passion ne seront pas sans profit.

FrD

Et dixit sanctus Iustus ad eos :
« Manducate celerius, quia Rizo-
lis imperator transmittit iuniores
suos quatuor cum equos veloces
qui nos interficere veniunt. Ego
autem aspiciam eos, si ipsos vi-
deam. Vos vero fugite in spe-
luncam, et ego dicam illis quia
vos non estis hic. »

P

Et Iustus dicit ad eos : « Edite
celerius, quia imperator persequen-
tes dirigit ibi ex iunioribus cum
equos veloces qui nos reducere
aut interficere debeant. Et dum
vos cibum capitis, ego aspiciam,
et si videntur venire, ego loquor
cum eis, et vos accedite in spe-
lunca et abscondite vos. »

¹ Pour la barbarie du style et la couleur du récit, la Passion de S. Just peut rivaliser avec la *Vita Memorii presbyteri et martyris*, éditée par B. Krusch dans *M.G.*, Script. rer. merov., t. III, p. 102-104. Memorius, prêtre du clergé de Troyes, fut victime de la cruauté du roi Attila et de son « préfet » Selenus.

La parenté de ces textes est évidente ; le passage, toutefois, ne permet pas d'autre conclusion bien ferme.

Dans son bref dialogue avec les cavaliers qui surviennent, Just, d'après P, est sommé de dire où sont ses parents et à quels dieux ils sacrifient. Il répond : « Je suis chrétien » (*at ille christianum nomen se respondedit*), ce qui est assez attendu dans une Passion de martyr ; pour le reste, il refuse de trahir les siens (*parentes suos prodere noluit*). L'auteur de FrD, qui suppose sans doute que la religion chrétienne de Just est assez connue de ses poursuivants, lui fait répondre, en style plus direct : *Non sunt hic*.

Là-dessus, sans autre forme de procès, l'un des soldats donne l'ordre de décapiter le jeune garçon :

FrD

Et dixit puer ad alium puerum : « Discende de aequo tuo, extrache gladium tuum de scada tua et extende manum tuam et mitte in eum in cervice et tolle capud eius et feramus eum ad Rizoalem imperatorem. »

P

Dicit ad eum (alter ad alium G¹) : « Educ gladium et amputa capud eius et feramus eum regi. »

Ici, FrD a un accent plus vivant, plus « oral », dirions-nous, qui lui est propre, sans compter la rudesse de son vocabulaire. Faute de connaître le terme *vagina*, l'auteur s'est contenté de munir d'une désinence latine un mot de son propre langage : *scada* (comparez l'allemand *Scheide*, le néerlandais *schede*, l'anglais *sheath*).

L'épisode de la céphalophorie, dont nous aurons à souligner plus loin l'intérêt, mérite une particulière attention, du point de vue textuel. Il importe ici de tenir spécialement compte d'une leçon des manuscrits G, qui sur un point important s'accorde avec celle de FrD et doit être plus proche du récit original que celles de P, de O et de W, manifestement défectueuses.

FrD

Cum autem tollissent capud eius, erexit se corpus eius suso et accipit capud suum in manibus suis et posuit illud in sinu suo. Et locuta est lingua eius de capite ipsius et oravit ad Dominum Deum suum et dixit : « Deus pater, Domine caeli et terrae, recipi animam meam, quia

P

Et cum capud eius fuisset ab-cisus, corpus erigens se stetit die (sicut G¹ G²) immobile et accipiens capud in manibus suis et posuit eum in atrium suum (in atrium speluncae *post corr.* O ; in sinum suum G¹ G²) et oravit anima eius ad Dominum Deum suum : « Domine, Deus meus, pa-

innocens sum et mundo corde. »
Et viderunt pueri...

ter caeli et terrae, recipe spiritum meum quia innocens ego sum et mundus corde. » Et cum viderent ministri...

Et exierunt de spelunca parentes et viderunt corpus eius et sedentem et capud suum in sinu suo tenentem.

Egredientes foras videntes cadaver eius sedentem et capud suum tenentem...

Observons d'abord le phénomène tel qu'il est décrit dans FrD. Le corps du martyr, dont la tête vient de tomber, fait un mouvement qui lui redresse le buste (*suso*, vers le haut). Il ramasse sa tête et la place dans son giron, où ses mains la retiennent. La langue, alors, se met à parler ; elle s'adresse à Dieu. Les bourreaux ayant pris la fuite à la vue du prodige, Justin et Justinien sortent de leur cachette et osent s'approcher. Que voient-ils ? Le cadavre assis sur le sol (*sedentem*) et la tête reposant *in sinu suo*, comme un enfant sur les genoux de sa mère. Cette description est cohérente ; elle exclut, notons-le, toute station debout chez le supplicié, *a fortiori* toute démarche ambulatoire. La scène ne correspond donc pas à notre conception traditionnelle de la céphalophorie, laquelle est fondée sur le cas-type de S. Denis, suivi de tant d'autres. Le cas de S. Justin n'en est que l'amorce ; nous verrons plus loin dans quel sens.

Interrogeons maintenant la Passion *BHL*. 4590, ou plutôt ses manuscrits les plus anciens, que le texte édité dans les *Acta* rend très imparfaitement. Du corps de S. Just qui s'est redressé, on dit ici qu'il se tint debout, immobile : *stetit immobile*. Dans P, nous lisons ensuite que le martyr, ayant pris sa tête entre ses mains, la plaça *in atrium suum*, ce qui est vide de sens. Un copiste, à Saint-Bertin (O), a cru devoir corriger : *in atrium speluncae*¹. Pareille modification rend la céphalophorie de S. Just proprement ambulatoire, tout en impliquant un geste assez absurde chez le jeune héros : en fait, il aurait désigné à l'attention des persécuteurs l'endroit même où ses parents se cachaient d'eux. Les deux manuscrits de Saint-Gall ont heureusement conservé la leçon *in sinum suum*. Elle confirme celle de FrD, qui s'impose d'autant plus que tous les manuscrits se retrouveront d'accord

¹ Cette expression figure dans P quelques lignes plus haut, mais dans un autre contexte : *et abstulerunt se in atrium speluncae*.

pour nous montrer S. Just assis, la tête posée entre les mains, lorsque Justin et Justinien, sortant de leur grotte, l'aperçoivent sur la route.

Les deux frères s'interrogent : « Qu'allons-nous faire du corps ? » La propre voix du martyr leur répond aussitôt :

FrD

Et loquebatur lingua de capite et dixit ad eos : « Ite in speluncam et quaerite maceriam antiquam opertam de sidulio et de edera ; et infodite corpus meum et mittite capud meum in montegam vestram et efferte eum ad matrem meam ut osculetur eum... »

P

Ita fertur lingua de capite locuta fuisse, dicens ad eos : « Accedite in spelunca quaerentes aedificio antiquo coopertum de hedera et sedulium, bene recondentes corpus meum ; et caput meum genetriciae meae deferite ut in amore dulcidinis osculet eum... »

Ici encore FrD, plus direct — ce n'est pas chez lui qu'on trouverait un *fertur* —, semble aussi plus proche de la tradition primitive. Son vocabulaire, à nouveau, présente quelques formes peu classiques. La construction antique où le corps doit être enseveli, est tapissée non seulement de lierre (*edera*), mais aussi d'une autre plante que l'auteur appelle *sidulio* (plus loin : *sedulio*), ce qui, moyennant une métathèse, pourrait rappeler *chelidonia*, la chélidoine. Un copiste de l'autre recension prendra un jour le parti de transformer le mot en adverbe, *sedulo*, qu'il joindra au mot suivant *recondentes*¹. Quant à la tête, elle doit être apportée à la mère de la jeune victime ; les voyageurs la placeront dans leur *montega* (plus loin : *mantega*). Il s'agit de leur bissac (en bon latin, *mantica*)².

¹ Act. SS., t. c., p. 339A.

² Il n'est pas sans intérêt d'évoquer, à cette occasion, une anecdote rapportée dans le *Chronicon Marcellini comitis*, au VI^e siècle. En voici le début : *Iohannes praecursor Domini et baptista caput suum, quod olim Herodias impia nefandaque postulatione ab umeris amputatum et in disco positum acceperit proculque a truncato eius corpore sepelivit, duobus Orientalibus monachis ob adorandam apud Hierosolimam Christi Domini resurrectionem introeuntibus revelavit, ut ad Herodis quondam regis habitaculum accedentes ammoniti requirerent et fideliter humo extollerent. Hoc ergo caput fide repertum suaque hispida in mantica conditum, dum ad propria remeantes habitacula pervehunt...* (éd. MOMMSEN, M. G., Auct. antiq., t. XI, p. 84). Dans l'*Inventio capitis*, version de Denys le Petit (BHL. 4290), on lit : *Et, praecedenti se divina gratia, caput Baptistae quod pro iustitia et pietate resectum fuerat, in sacco cilicino condiderunt* (P. L., t. LXVII, col. 421).

Justin remplit la double mission, laquelle, on le devine, est capitale dans ce récit. Après trois jours de marche, il rentre en compagnie de Justinien à Auxerre (*in Alticiotrum civitatem*), où les attend Felicia. Un bref dialogue s'engage. La mère trouve le courage de rendre grâces au Seigneur et invoque son fils, mort en martyr.

Le chef de S. Just, enfermé dans le sac à provisions, fut suspendu honorablement dans la maison paternelle. Pendant la nuit, l'évêque d'Auxerre, qui se nommait Amatre — c'est le seul repère chronologique, d'ailleurs fallacieux, glissé dans cette légende —, vit briller sur la demeure de Justin une grande lumière. S'étant levé pour se rendre à matines, il fit faire aussitôt une enquête par trois de ses clercs. Ceux-ci s'entendirent raconter par le père de l'enfant martyr toute l'histoire, à la fois lamentable et glorieuse, de son fils. Le lecteur apprend, à cette occasion, que le lieu du supplice et de la sépulture de S. Just se trouve sur le territoire de Beauvais, *in pago Belacinse iuxta S(. . .)a fontem (. .) q(. .) procedit (. .)reano flumen*. Le fragment de Dusseldorf est ici fort difficile à déchiffrer. En s'aidant des autres manuscrits de la Passion on peut lire hardiment : *iuxta Sirica fontem ex quo procedit Areano flumen*. Il s'agit, dans la localité actuelle de Saint-Just-en-Chaussée (départ. de l'Oise), de la source qu'en français on appellera le Puchot et de la rivière l'Arré (ou l'Arrest), un sous-affluent de l'Oise¹.

Les faits, aussitôt rapportés à Amatre (*Amatori* FrD ; *sancto Amatori* P, G), décident le pontife à transférer en grande pompe la précieuse relique dans le sanctuaire qu'il a édifié lui-même pour recevoir un jour ses propres os. Un miracle vient, au moment opportun, illustrer le pouvoir d'intercession du nouveau saint : sur le parcours, une jeune fille de seize ans, aveugle-née, reçoit le don de la vue après qu'elle eut imploré S. Just à grands cris.

Cet épisode termine, dans tous les manuscrits, la Passion *BHL*. 4590. Dans le fragment de Dusseldorf, il est suivi d'une phrase finale sur laquelle il convient d'appeler l'attention. Qu'on veuille bien la relire, ci-dessus. La date du martyre, 18 octobre, et le lieu de la sépulture, en Beauvaisis — car c'est bien la sépulture principale qu'on vise —, sont dûment évoqués par l'hagiographe,

¹ Voir P. JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, t. VI, p. 4182 (i. v. *Saint-Just-en-Chaussée*) ; t. V, p. 3041, 1^{re} col. (i. v. *Oise*).

qui insiste — et ce n'est pas la première fois — sur le choix de ce lieu par le saint lui-même. Il poursuit en attestant qu'au jour anniversaire du supplice, de nombreux fidèles s'assemblent chaque année près du tombeau. Que leurs prières, ajoute-t-il en finissant, s'élèvent à Dieu pour nous tous, en faveur aussi de notre évêque et de son clergé, de notre roi et de son armée, des malades et du peuple chrétien ! Ces dernières formules sont celles-là mêmes qu'on trouve souvent dans les anciennes prières de forme litanique. D'après le contexte, « notre » évêque doit être celui de Beauvais, et « notre » roi, celui des Francs.

III

En attendant que cette antique et curieuse recension de la *Passio Iusti*, dont nous ne voudrions pas dérober plus longtemps la connaissance au public, puisse être étudiée sur une base littéraire plus large¹, nous présenterons à son sujet quelques considérations détachées.

Disons-le sans ambages. Les longues marches et contre-marches où un garçonnet de neuf ans, éclairé d'En Haut, entraîne son père d'Auxerre à Amiens, d'Amiens à Beauvais, puis aux sources de l'Arrest, l'épisode tragique mais d'une psychologie rudimentaire où un père chrétien et son frère, récemment libéré de la servitude par son neveu, consentent à se cacher dans une grotte, tandis que l'enfant s'expose à leur place au péril et se fait tuer, le prodige d'une tête tranchée qui parle et qui règle, d'autorité, les dispositions d'ordre funéraire à prendre par les proches, le choix des noms que portent les acteurs du drame : Just, Justin et Justinien²,

¹ Il conviendrait tout d'abord d'étudier les autres documents hagiographiques appartenant au même cycle et ceux de la région de Beauvais, notamment au point de vue de la tradition manuscrite. Car, répétons-le, les textes imprimés ne sauraient suffire. Ainsi, le plus ancien témoin que nous connaissons de la Passion de S. Quentin, une des plus importantes, n'a jamais été soumis à l'examen : il se trouve dans le codex D. V. 3 de la Bibliothèque nationale de Turin (cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 419). M. E. A. Lowe (*Codices latini antiquiores*, t. IV, p. 13, n° 446), date ce recueil de la fin du VIII^e siècle et en fixe l'origine dans le nord-est de la France. Nous remercions la direction de la Nationale de Turin de nous avoir informé qu'en regard du texte des *Acta SS.* le manuscrit D. V. 3 présente des divergences.

² Qu'on se rappelle Faustus, Faustinus et Faustinianus, trois personnages

tout cela trahit, de bout en bout, la fiction. Ajoutez-y la rage, bien expéditive, d'un persécuteur malaisé à situer dans le temps et qui, en dehors de six Passions plus ou moins apparentées, est un inconnu pour les historiens.

La Passion de S. Just corrobore assez mal, pour sa part, l'appréciation relativement favorable que Camille Jullian avait émise sur certains aspects du « cycle de Rictiovar ». L'intéressante étude de l'érudit français¹, publiée en 1923, se termine par la conclusion suivante : « A côté du merveilleux et de l'invraisemblable, je rencontre bien des éléments qui peuvent remonter à Maximien : l'organisation de la police des routes, un préfet à nom barbare, des groupes de chrétiens autour de *mansiones* rurales, un itinéraire exact de justicier militaire. Cela ne suffit pas à croire à Rictiovar et à sa persécution. Mais je ne me résous pas à les supprimer de l'histoire². » L'auteur se fonde sur l'examen des Passions de S. Quentin (Vermand), des SS. Valère et Rufin (Bazoches), des SS. Crépin et Crépinien (Soissons), des SS. Fuscien, Victorin et Gentien (Amiens), de S^{te} Macre (Fismes) et de S. Just (Beauvais). Aurait-il accordé trop peu d'attention à cette dernière ? Il écrit assez distraitemment que les cavaliers de Rictiovar exécutèrent l'enfant Just *et ses compagnons*.

Au sujet de Rictiovar, Jullian soutient que les hagiographes sont unanimes à l'appeler *praefectus* ; et il entend ce titre au sens romain. C'est assurément le cas pour la Passion de S. Quentin et pour celles qui s'apparentent à ce texte. Nous avons constaté, d'autre part, que dans les manuscrits de la *Passio Iusti*, au VIII^e siècle, le farouche ennemi des chrétiens est qualifié plus souvent de *tyrannus*, de *rex* et d'*imperator*. L'auteur de la recension de Dusseldorf, une des plus anciennes du cycle, le désigne de façon exclusive, et par cinq fois, sous le nom de *Rizoalis imperator* (ce qualificatif n'ayant ici, croyons-nous, que sa signification originelle : celui qui exerce le commandement, le chef militaire).

des Récongnitions clémentines (IX, 35), les martyrs Cantius, Cantianus et Cantianilla, etc.

¹ *Notes gallo-romaines*, C : *Questions hagiographiques. Le cycle de Rictiovar*, dans *Revue des études anciennes*, t. XXV, p. 367-378.

² Dans son article *Rictiovarus* du *Dictionnaire d'archéol. chrét. et de liturgie* (t. XIV, 1940-1948), Dom H. Leclercq a exposé des vues fort semblables à celles de Jullian.

Le contexte, en outre, n'évoque rien de spécifiquement romain, notamment pour ce qui concerne l'administration de la justice. A quelle tradition puisa l'auteur, si pauvrement doué, de la première Passion de S. Just? On se le demande. Par ailleurs, est-il possible de dater, même approximativement, les plus anciennes recensions de la *Passio Quintini*?

Jullian, bien sûr, ne fait pas du célèbre « préfet » un Romain authentique. Il reconnaît au nom *Rictiovarus* « une tournure barbare, germanique bien caractérisée ». Rien ne s'oppose, dit-il, à ce qu'un officier franc ou alaman de l'armée impériale l'ait porté. Même il verrait volontiers ce chef à la tête d'un groupe d'auxiliaires, les *Raetobarii*¹, que la *Notitia dignitatum* signale quelque part et dont le nom serait resté au préfet militaire Rictiovar. Faut-il vraiment avoir recours à ce transfert d'un vocable ethnique et regarder vers la Rhétie? Nous ne le pensons pas. Les graphies diverses que l'on rencontre chez les anciens témoins de la *Passio Iusti* nous paraissent toutes être celles d'un nom qui n'est nullement étranger à la Gaule franque. On y retrouve l'antique racine *rīg-*, en germanique *ricja*, qui traduit le concept de roi, de chef, de puissant², et dont les composés abondent : Ricbald, Ricbert (Rigobert), Ricger, Ricohard, Richar, Ricimer (Recimer), Rigomer, Ricoald, Riguald, Ricovera (Rigovera), Ricward, Ricwar. La terminaison *-var*, *-war* est assez fréquente pour nous dispenser de multiplier ici les exemples. Quant à la forme *Rizoalis*, celle du fragment de Dusseldorf, elle n'est pas si aberrante qu'on pourrait le croire. Le copiste, un Anglo-Saxon, avait vraisemblablement sous les yeux un texte du VII^e siècle en semi-onciales où les *g* parfois se laissent prendre pour des *z*. Dans son modèle, il y avait sans doute *Rigoalis*, nom en usage et qui sera encore porté, plus tard, par un comte dans la Vie de S. Brieuc (ch. 14 : *Rigualis eques* ; ch. 52 : *Rigulem comitem*)³.

La recension que nous publions présente, nous l'avons souligné, certains mots rares qui lui sont propres : *mantega* (var. *montega*), *sedulium* (var. *sidulium*), *scada*. Leur forme revêche ou leur sens

¹ C. JULLIAN, op. c., p. 375.

² E. FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch*, I : *Personennamen*, col. 1253-1271 ; plus loin, col. 1532, parmi les composés de *-var*, Förstemann mentionne *Rictiovar*.

³ *Anal. Boll.*, t. II, pp. 181, 185.

obscur a sans doute rebuté les remanieurs du texte. Ils ont été éliminés ou transformés. D'autre part, ces termes étaient de nature à retenir l'attention des lexicographes. Il est remarquable qu'un glossaire du VIII^e siècle, provenant de Cantorbéry et conservé actuellement au Collège du Corpus Christi à Cambridge (manuscrit 144), renferme les trois mots susdits : M. 118, *mantega* = *taeg* (boîte, étui) ; S. 300, *sedulium* = *raegu* (mousse) ; et S. 173, *scara* (?), lecture donnée comme douteuse par l'éditeur (il faut lire : *scata* ou *scada*) = *scaed* (sheath, fourreau)¹. Le compilateur, fort ancien, du vocabulaire — notons que le manuscrit de Corpus Christi est la copie d'un original perdu — aurait-il glané son butin au cours d'une lecture de la *Passio Iusti* ? La question peut être posée, car on ne rencontre pas ailleurs, isolément ou ensemble, ces trois termes glosés. Nous ferons observer, au reste, que le manuscrit auquel ont appartenu les fragments de S. Jean Chrysostome, du Pasteur d'Hermas et de la Passion de S. Just a fort bien pu être exécuté en Angleterre, où le culte du martyr de Beauvais devait s'établir assez tôt².

L'écriture de ces fragments étant de la première moitié du VIII^e siècle, on peut croire que le récit retransmis par le copiste anglo-saxon a pris naissance beaucoup plus tôt, et sans doute avant 700. Quant à l'époque précise où, en Gaule, les traditions qui entouraient la tombe de S. Just prirent la forme d'une légende hagiographique, nous en sommes réduit aux conjectures. Voici pourtant quelques indications.

Vers la fin de la *Passio Iusti*, il est fait mention de l'évêque Amatre et du rôle prépondérant qu'il aurait joué, à Auxerre, lors de la première glorification du jeune martyr. Il aurait, d'après l'hagiographe, transféré le chef du saint au lieu qu'il avait préparé pour sa propre sépulture. Ce lieu est présenté comme une église, qu'Amatre aurait édifiée. Or, dans la *Vita Amatoris*, le biographe, qu'on s'accorde à nommer Étienne l'Africain, non seulement ne souffle mot de l'histoire de S. Just ni de la translation de son chef par Amatre dans une église, mais il relate que le corps de ce pon-

¹ *The Corpus Glossary*, ed. by W. M. LINDSAY (Cambridge, 1921), respectivement pp. 112, 163 et 160. P. 208, une tentative d'explication de S. 173 (*scara*) nous paraît désormais sans objet.

² Voir ci-dessous, p. 109.

tife fut porté sur les pentes du Mont Autricus pour y être enseveli auprès de Marthe, son épouse : *Baiulabant igitur corpus ipsius, ut eum iuxta tumulum reverentissimae memoriae Marthae deponerent... Ad locum qui appellatur Altricus ad sepulturam deducitur*¹. Cela se passait au début du mois de mai 418. D'après les archéologues auxerrois², Amatre s'était fait préparer un sarcophage abrité par un édicule, une *cella* ou une *memoria*, dans le cimetière chrétien de Montartre, qui se trouvait sur la colline, le long de la voie romaine d'Auxerre à Entrains. Une *basilica Amatoris* n'y fut construite par les fidèles que plus tard, dans le courant du siècle. Quant au biographe d'Amatre, il prit la plume vers la fin du siècle suivant, à l'invitation de l'évêque Aunaire (*Aunacharius*, † 605).

C'est de cette époque aussi que datent les nombreuses annonces auxerroises qui caractérisent la recension gallicane du martyrologe hiéronymien. S. Just n'y est pas mentionné, pas plus que dans la *Vita Amatoris* ; il ne le sera pas davantage dans les *Gesta pontificum*. On peut conclure que du temps d'Aunaire, si porté pour le culte des saints de la cité, le martyr n'était pas connu à Auxerre³. La rédaction de la *Passio Iusti*, dont les épisodes auxerrois sont une partie intégrante, semble donc n'avoir pu se faire avant le deuxième quart du VII^e siècle.

L'argument vaudrait à coup sûr si la Passion de S. Just était éclosée dans un milieu auxerrois. Mais, à en juger par son épilogue, qui paraît bien original, dans le fragment de Dusseldorf, elle est un produit de la région de Beauvais. Alors, de deux choses l'une : ou bien l'histoire du jeune martyr, qu'on situe pour une si large part à Auxerre, avait réellement des attaches dans les traditions

¹ BHL. 356, § 32.

² Consulter R. Louis, *Autessiodorum Christianum. Les Églises d'Auxerre des origines au XI^e siècle* (Paris, 1952), p. 13-16 ; *id.*, art. *Amator, évêque d'Auxerre*, dans *Dictionnaire de biographie française*, t. II (1936), col. 439-442.

³ Sur l'hagiographie auxerroise aux origines, on trouvera de bons renseignements dans R. Louis, *L'Église d'Auxerre et ses évêques avant S. Germain* (extrait de *Saint Germain et son temps*, Auxerre, 1951). En rendant compte de ce mémoire, le P. de Gaiffier a touché ici même (t. LXXII, 1954, p. 269) au problème du culte de S. Just. Avec raison, notre confrère a fait observer que, contrairement à ce qui a été plus d'une fois affirmé (M. Louis le répète encore, de confiance, p. 24), S. Just n'est pas compris dans le fonds du martyrologe hiéronymien. Comme nous le verrons plus loin, il y a confusion soit avec un des « abrégés » soit avec un des *codices pleniores* de date postérieure, où il est parfois annoncé, en effet, au 18 octobre.

de cette ville et, partant, ne fût codifiée qu'après l'épiscopat d'Aunaire, lequel ignorait encore S. Just ; ou bien, cette histoire est fiction pure et, partant, la connaissance, à Auxerre, d'un S. Just prétendument autochtone, ainsi que l'éclosion de son culte en cette cité ont dû suivre la diffusion de la légende hagiographique beauvaisienne. Dans ce second cas, la présence d'une tête de S. Just, signalée parmi les reliques de l'église Saint-Amatre puis dans le trésor de la cathédrale, devient assez troublante. Les moyens, d'ailleurs, nous manquent pour fixer avec quelque précision à partir de quelle époque l'Église d'Auxerre posséda cette relique.

Poursuivons notre enquête. Chaque 18 octobre, dès le VII^e siècle, de nombreux fidèles se réunissaient près de la sépulture d'un enfant, dont le squelette était privé de la tête. On venait célébrer l'anniversaire de son martyre et implorer le secours de ses prières. Sise au carrefour de deux routes importantes : Vermand-Beauvais et Amiens-Senlis, la localité, au dire d'un remanieur de la Passion (BHL. 4591), s'appelait, d'un nom antique, *Sinomovicus* (var. *Sinomovicus*). On y voyait une caverne, des restes d'une vieille construction, une source. Aujourd'hui, c'est la commune de Saint-Just-en-Chaussée, où s'élevait, avant la Révolution, une abbaye de Prémontrés. La notoriété du culte de S. Just, qui peut-être y supplanta d'anciens rites profanes¹, — ces foyers de propagande chrétienne ne sont pas rares à l'époque franque — dut, assez tôt, se répandre au loin. On peut en voir une preuve dans la diffusion, du VIII^e au XI^e siècle, des manuscrits de la *Passio Iusti*, ainsi que dans les témoignages de plus en plus nombreux concernant, au cours de la même période, la fête du 18 octobre et les reliques, vraies ou supposées, du jeune saint. Bornons-nous, à ce sujet, aux données les plus importantes.

Dans la seconde moitié du VIII^e siècle, l'abrégé de l'hiéronymien dit de Gellone (Paris, lat. 12048) compte au nombre des annonces qui lui sont propres, au 18 octobre : *Iusti martyris*². A la fin du même siècle, dans le manuscrit Phillipps 1667 de Berlin, un autre abrégé, d'origine franque³, fort proche du *Breviarium Labbeanum*

¹ Constatant que l'endroit est marqué par une fontaine et par une grotte avec *atrium*, C. Jullian estime qu'à l'époque romaine « il devait y avoir là un culte païen de source, peut-être un culte mithriaque » (op. c., p. 370, note 2).

² Cf. *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [xxx] ; D'ACHERY, *Spicilegium*, t. II, p. 36.

³ V. ROSE, *Verzeichnis*, t. I, p. 220-223 ; cf. E. MUNDING, *Die Kalendarien von St. Gallen* (Beuron, 1951), p. 123, sous le sigle *Phm*.

publié par Du Sollier¹, annonce aussi S. Just, à sa date. La fête est reprise par Usuard : *In territorio Belvacensi sancti Iusti martyris*². A Auxerre, dans le martyrologe-obituaire de la cathédrale, on lisait au début du XI^e siècle — nous n'en avons pas de manuscrit plus ancien — la même notice, augmentée d'un élément local : *In territorio Belvacensi, passio sancti Iusti martyris, cuius caput requiescit in basilica sancti Amatoris*³.

Qu'à Senlis, dans la proximité de Beauvais, S. Just soit invoqué dans les litanies d'un sacramentaire du IX^e siècle, n'a rien qui doive étonner⁴. Mais on voit, beaucoup plus loin, le monastère de Saint-Riquier se procurer, en 866, des reliques du martyr, avec d'autres de S. Lucien :

Anno quoque Incarnationis Domini Iesu Christi DCCCLXVI ind. XIII, obtinuit custos saepedictus (Odulfus) apud Hudenem, Belgivagorum praesulem⁵, intercessu Hilmeradi praepositi Sancti Luciani martyris, quod sibi aliquid e suis reliquiis dependere dignaretur. Legatus itaque illo veniens, a iamdicto episcopo reliquias ex capillis sancti Luciani et de veste eius nec non de corpusculo sancti Iusti os quoddam accepit, attulitque Centulum II idus iunii; quas fratres cum hymnis et laudibus adorantes exceperunt et cum capite sancti Richarii Pontivorum patris condiderunt⁶.

Voilà le récit d'Hariulf. Peut-être est-il permis d'en déduire, subsidiairement, qu'à l'époque indiquée les ossements de S. Just avaient quitté leur première sépulture pour être conservés — mis à l'abri? — à Beauvais, où on les signale, en effet, à la cathédrale dans des documents nombreux de date postérieure⁷.

¹ *Act. SS.*, Jun. t. VII, p. 29.

² Éd. DU SOLLIER, p. 608.

³ Abbé LEBEUF, *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre*, publiés par M. CHALLE et M. QUANTIN, t. IV (Auxerre, 1855), p. 19.

⁴ L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 364. Notons dans le même *Mémoire* (p. 357) le sacramentaire de Saint-Vaast et de Corbie, du X^e siècle, où la fête de S. Just est marquée au 18 octobre : *in pago Belvacensi sancti Iusti martyris* (manuscrit Paris lat. 12052).

⁵ Odon, évêque de Beauvais († 881); cf. L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. III, p. 121.

⁶ *Chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*, lib. III, c. 12; éd. F. LOT (Paris, 1894), p. 123-124.

⁷ La Passion remaniée de S. Just (*BHL*. 4591), qu'on croit pouvoir dater du XI^e siècle et qu'on lisait dans plusieurs légendiers beauvaisiens, ajoute au

Chose peu remarquée jusqu'ici et qui éclaire le développement du culte de S. Just en Angleterre, les *Annales monasterii de Wintonia* rapportent qu'en 924, le roi Athelstan daigna enrichir le trésor de Winchester de la tête du martyr : *Iste dedit Wintoniensi ecclesiae caput sancti Iusti martyris*¹. Comme Auxerre, au cours des siècles, ne s'est aucunement dessaisi de cette relique insigne, il faut bien supposer que la tête donnée à Winchester et qu'on y signale, en effet, dans un inventaire (*capud sancti Iusti martyris bene ornatum auro et lapidibus pretiosis*) au temps de l'évêque Henry de Blois († 1171)², n'était pas la « vraie » tête ou n'en était qu'un simple fragment. Nul doute, en tout cas, qu'il s'agisse, en l'occurrence, du jeune martyr de Beauvais, dont les livres liturgiques de Winchester n'omettent jamais de marquer la fête³.

récit primitif de la première sépulture du martyr par ses proches les lignes suivantes : ... *Congruum exciderunt monumentum et in eo sacram martyris glebam diligenter composuerunt, ubi postea, crescente religione christiana, nominis eius basilica exstructa est, in qua patrocinii ipsius divina exuberant beneficia. Sed ut maiore confluentia populi frequentaretur, elapsis multorum annorum curriculis, ossa eius Bellovacum honore debito deportata sunt et in sacratio B. Petri sepultura honorifice vallata* (Act. SS., t. c., p. 341f). On trouvera d'autres attestations dans le commentaire du P. Carpentier.

¹ Éd. H. R. LUARD, au t. II des *Annales monastici* (Londres, 1865), p. 10 (= *Rerum britannicarum medii aevi Scriptores*, 36).

² E. BISHOP, *Liturgica historica* (Oxford, 1918), p. 399. Exeter possédait aussi des reliques de S. Just ; voir la liste du xi^e siècle éditée par M. Förster, *Zur Geschichte des Reliquienkultus in Altengland* (Munich, 1943), p. 74.

³ Pour le culte ancien du jeune martyr en Angleterre, voir F. WORMALD, *English Kalendars before A. D. 1100*, t. I (Londres, 1934), p. 11 (ms. Oxford, Digby 63, ix^e siècle) ; p. 25 (ms. Salisbury, Cathédrale 150, entre 969 et 978) ; p. 81 (ms. Cambridge, Université, Kk. v. 32, xi^e siècle) ; p. 109 (ms. British Museum, Cotton Vitellius A. xviii, entre 1061 et 1088) ; p. 123 (ms. British Museum, Cotton Titus D. xxvii, entre 1023 et 1035) ; p. 137 (ms. Cambridge, Trinity College, R. 15. 32, vers 1025) ; p. 151 (ms. British Museum, Arundel 60, vers 1060) ; p. 165 (ms. British Museum, Cotton Vitellius E. xviii, vers 1060) ; etc. Les trois derniers manuscrits cités ici donnent l'usage de Winchester. Ajoutons-y le célèbre missel dit de Robert de Jumièges (ms. Rouen, Y. 6, du premier quart du xi^e siècle), un sacramentaire de Winchester, qui contient l'office de S. Just (éd. H. A. WILSON, *The Missal of Robert of Jumièges*, Londres, 1896, p. 219-220 ; cf. V. LEROQUAIS, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I, p. 99). Bien qu'il soit de date plus récente, le bréviaire monastique de Hyde Abbey (éd. par J. B. L. TOLHURST, d'après le ms. Oxford, Rawlinson Liturg. c. 1*, écrit vers 1300) mérite ici une mention spéciale, parce qu'il contient, au 19 octobre

Tournons-nous vers l'Helvétie. Un missel d'Einsiedeln (manuscrit n° 113), du XI^e/XII^e siècle, présente parmi les offices des patrons particuliers du monastère, les messes des SS. Meinrad, Maurice et Sigismond et celle de S. Just¹. Ce titre de patron, donné à notre martyr, s'explique, encore une fois, par une acquisition de reliques. Hartman I, évêque de Coire (1026-1039) et ancien religieux d'Einsiedeln, en distribua à Pfävers, à Flums et à son premier monastère². A nouveau, il s'agit de parcelles du chef, rendu célèbre par le récit de la *Passio Iusti*, connu fort tôt, nous l'avons vu, en Suisse.

L'abbaye de Malmedy prétendait avoir fait mieux encore. Au début du X^e siècle, les moines auraient acheté, à bon prix, les restes — *sacra pignora, sacrum corpus* — du martyr S. Just. Cela se serait négocié secrètement, au lieu où reposaient les ossements et qui est désigné sous le nom, sans doute mal transmis, de *pago vico Koniensi*³. On les aurait emportés de nuit, puis convoyés jusqu'à Malmedy, non sans rencontrer divers périls qui furent miraculeusement surmontés⁴. Voilà ce que raconte, dans un texte pour le moins extravagant (*BHL*. 4594), un prévôt Liruthard, d'ailleurs inconnu, qui aurait dirigé lui-même l'entreprise⁵.

Par tout ce qui précède, le lecteur a pu se convaincre que l'his-

(le 18 étant réservé à S. Luc), trois leçons historiques de *sancto Iusto*, tirées de la première moitié de sa Passion (*The Monastic Breviary of Hyde Abbey*, t. IV : *Sanctorale*, II, Londres, 1939, fol. 362-362v).

¹ Cf. G. MEYER, *Catalogus codicum manu scriptorum Bibliothecae monasterii Einsidlensis* (Einsiedeln, 1899), p. 94 ; voir aussi, dans E. MUNDING, *Die Kalendarien von St. Gallen*, les manuscrits d'Einsiedeln 174 (un calendrier de Saint-Gall) et 319 ; on s'étonne de voir l'auteur, p. 122, hésiter sur l'identification du S. Just honoré le 18 octobre.

² E. A. STÜCKELBERG, *Geschichte der Reliquien in der Schweiz*, t. I (Zurich, 1902), p. 16.

³ On n'y retrouve guère le toponyme *Sinomovicus*. De plus, les reliques n'avaient-elles pas été transférées à Beauvais dès avant cette époque ?

⁴ Notamment un prodige lumineux, qui démarque, semble-t-il, un miracle de la *Passio Iusti* : à l'étape de Cambrai, le logeur des moines et son fils essaient de fracturer la caisse qui contient les reliques (*corpusculum pueri*) ; aussitôt une vive clarté remplit toute la maison et donne l'éveil : *ignis... resplenduit quasi omnis accensa domus esset* (*Act. SS.*, t. c., p. 334F).

⁵ Voir F. BAIX, *L'hagiographie à Stavelot-Malmédy*, dans *Revue bénédictine*, t. LX (1950), p. 149. Une question : comment l'auteur de la *Translatio* a-t-il pu dire, en vantant son acquisition : *data quantum tunc temporis oportebat pecunia*, s'il écrivait au lendemain de son expédition ?

toire de S. Just ne fut pas la moins connue ni, peut-être, la moins ancienne parmi les Passions du cycle de Rictiovar.

Il nous reste à développer un dernier argument, celui de la céphalophorie, qui à son tour va nous mener à une conclusion toute semblable.

On a cru longtemps et on a répété à l'envi que le premier exemple d'une céphalophorie apparaît dans la légende de S. Denys de Paris, non dans la Passion primitive, à la vérité, mais dans les suivantes. C'était là, en 1924, une des conclusions d'une enquête de P. Saintyves¹ : « En fait, les textes sont antérieurs aux images. Et parmi les textes, c'est la Vie de S. Denys, premier évêque de Paris, qui parle la première fois de notre miracle. S. Denys est certainement le chef de file et pourrait bien être le modèle plus ou moins direct de tous les saints céphalophores². » Plus près de nous, feu Jean Gessler ne pensait pas autrement, en 1941³ ; il avait d'ailleurs été confirmé dans son opinion par M. Buchner, traitant de la question, deux années plus tôt, à propos des *Areopagitica* d'Hilduin⁴. Buchner était obsédé par ses vues systématiques concernant les faux qu'il attribuait à l'abbé de Saint-Denys. D'autre part, en ce qui regarde plus spécialement le fameux prodige, il ne pouvait contester la présence, dans le manuscrit 12598 de Paris, daté généralement du VIII^e siècle, de la Passion de S. Fuscien et de ses compagnons ainsi que de celle de S. Just, toutes deux céphalophoriques. Il prétendit donc que cette partie du codex devait être notablement plus récente⁵. Et comme on disait le recueil originaire de Corbie, il songea aussitôt, pour expliquer le groupement des textes, à l'action conjuguée de Ratramne, savant moine de la grande abbaye, et d'Odon, évêque de Beauvais, ancien religieux corbéien, celui-là même qui aurait introduit la céphalo-

¹ *Les saints céphalophores. Étude de folklore hagiographique*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XCIX, p. 158-231.

² P. 174.

³ *De HH. Cefaloforen*, dans *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. XI, p. 24 du tirage à part : « Het wonder der cefaloforie werd voor het eerst aan den H. Dionysius, dan aan zijn volgelingen, daarna aan andere heiligen eerst in Frankrijk (met name te Parijs) en later ook in andere landen toegeschreven. »

⁴ Article cité ci-dessus, p. 87, note 9.

⁵ P. 73.

phorie dans la Passion de S. Lucien. Bien entendu, il s'agit là d'une construction de l'esprit, que la simple autopsie du manuscrit suffit à saper par la base.

C'est le mérite du P. Henri Moretus Plantin d'avoir, dans son ouvrage récent ¹, mis les choses au point. Avec justesse, il a reconnu qu'une céphalophorie réelle, bien que « statique », comme il s'exprime, se rencontre d'abord dans la Passion de S. Just. Pour le montrer, il reproduisit le passage d'après le manuscrit P, à sa connaissance le plus ancien ². Nous avons vu plus haut que les manuscrits de Saint-Gall donnaient, sur un point qui n'est pas sans importance (*in sinum suum*, G¹ et G²), un texte plus correct que P (*in atrium suum*) et qui rendait le phénomène plus cohérent ³. A présent, nous avons FrD, de la première moitié du VIII^e siècle, pour corroborer l'opinion émise par le P. Moretus.

Le même érudit, après avoir rejeté, à bon droit, l'explication dite iconographique du thème célèbre ⁴, estime qu'on peut trouver, dans une expression de la première *Passio Dionysii*, celle du pseudo-Fortunat (BHL. 2171), l'amorce de l'épisode où une tête coupée s'anime et parle : « C'est elle, en effet, qui a fourni le germe qui s'est développé en céphalophorie. Lorsque le saint gisait sur le sol, la tête tranchée, l'hagiographe note un phénomène physiologique, *lingua palpitans* ; il l'accompagne, non sans réticence, d'une interprétation pieuse : *adhuc putabatur lingua palpitans Dominum confiteri*. Cette expression devait naturellement avoir pour développement une fabulation, mais ne faisait présager aucune déambulation ⁵. » Cette fabulation, le P. Moretus la signale d'abord dans la Passion de S. Just.

¹ Cité ci-dessus, p. 87 ; voir le compte rendu développé que le P. de Gaiffier lui a consacré dans *Le Moyen Age*, t. LX (1954), p. 237-243.

² P. 57-58. La Passion des SS. Fuscien, Victorin et Gentien, céphalophorique elle aussi et qu'on lit déjà dans le même manuscrit, est, tout comme celle de S. Just, antérieure à la deuxième Passion de S. Denis.

³ P. 98.

⁴ Le P. Delehaye avait déjà opiné dans le même sens, dans *Cinq leçons sur la méthode hagiographique* (Bruxelles, 1934), p. 136-137, au chapitre V : *Les saints dans l'art*. L'auteur écrit qu'au VIII^e et au IX^e siècles on ne trouve aucune représentation de la céphalophorie et que rien n'est plus éloigné de l'inspiration artistique de cette époque. « Ce n'est que bien plus tard, lorsque l'usage des caractéristiques s'est généralisé, que la céphalophorie entre dans le domaine de l'art, et elle y entre par l'hagiographie. »

⁵ Op. c., p. 54-55.

A vrai dire, le pseudo-Fortunat insistait moins sans doute sur la réalité d'un « phénomène physiologique » que sur l'attitude éminemment édifiante d'un martyr décapité qui, eût-on dit, continuait de rendre témoignage à Dieu. Pour notre part, nous chercherions une origine plus lointaine encore à l'épisode. C'est la scène pathétique de l'Évangile, perpétuée dans la liturgie et familière aux chrétiens, où l'on voit le chef de S. Jean Baptiste, précurseur de tous les martyrs, présentée sur un plat à la cruelle Hérodiade. S'il existe dans l'histoire une tête « parlante », c'est bien celle-là. Après la décollation, elle persiste, tacitement mais éloquemment, à témoigner. A tel point qu'une tradition nous montre Hérodiade, pleine d'effroi à l'idée que le prophète pourrait revivre et sa bouche lui adresser de nouveaux reproches¹.

Le *putabatur* de la Passion de S. Denys se contentait de suggérer un fait ; il ne pouvait manquer de faire place, sous la plume de quelque hagiographe, à une réalité audible². Il est à noter que les premières paroles de S. Just, quand sa tête reposa dans son giron, s'adressèrent à Dieu. Il témoigne, lui aussi : « Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, recevez mon âme, car je suis innocent et mon cœur est pur. » Mais, lorsque les bourreaux, terrorisés, se furent enfuis, l'enfant reprend la parole devant son père et son oncle accourus près de lui. Cette fois, c'est pour régler le sort

¹ *Increpationum sibi fingeat imagines, et amputatum caput iusti nefanda diaboli filia formidabat*. Voulant éviter à tout prix que sa victime puisse revivre, elle a grand soin de séparer, dans la sépulture, la tête et le corps (*BHL.* 4290 ; *P. L.*, t. LXVII, col. 421). Rappelons, en outre, les vives exclamations de S. Théodore Studite à l'adresse d'Hérode, dans sa *laudatio* de S. Jean Baptiste, traduite par Denys le Petit : *Quid ais, Herodes?... En tibi iterum quoque testis veritatis, coarguens ille gladius spiritus, liberrima pietatis lingua, vivit, nec mortua est, soluta, non vincula...* (*P. L.*, t. c., col. 449).

² Les exemples ne manquent pas. Dans la chronique du comte Marcellin, déjà citée ci-dessus, p. 100, précisément à propos du chef de S. Jean Baptiste, un adolescent chrétien muet de naissance, à qui le roi des Vandales Hunéric a fait couper la langue, reçoit miraculeusement l'usage de la parole, et il s'en sert aussitôt pour louer Dieu : *Mox praecisa sibi lingua locutus est, gloriamque Deo in primo vocis suae exordio dedit* (éd. MOMMSEN, p. 93). Même prodige dans la Passion des SS. Ferréol et Ferjeux (*Act. SS.*, Iun. t. III, p. 8c). A comparer, dans les Dialogues de S. Grégoire (IV, 21), l'anecdote où l'on voit deux moines de la province de Valeria, pendus haut et court par les Lombards, se mettre à psalmodier, à l'heure de vêpres ; le fait est commémoré dans le Martyrologe romain, au 14 mars.

de ses restes mortels. Et ainsi nous entrons dans la voie qui va donner à ce genre de prodige son habituelle raison d'être, à savoir, justifier par la volonté même du saint la présence de ses reliques à tel ou tel endroit.

Chez des écrivains médiévaux qui ne reculent pas devant le merveilleux mais, au contraire, le recherchent avidement, la céphalophorie prendra bien vite la forme ambulatoire. Celle-ci se rencontre déjà, en effet, dans les Actes des SS. Fuscien, Victorin et Gentien : ... *dum sanctorum martyrum cadavera, abscissis capitibus, iacerent truncata... gestantes manibus propria capita ad hospitium Gentiani martyris gressu remigero pervenerunt, ut quem exhortando adepti fuerant comitem cum eodem simul dormirent in requiem*¹. Le discours, comme celui qui était placé sur les lèvres de S. Just, devient évidemment superflu lorsque les martyrs décapités se portent eux-mêmes vers la sépulture qu'ils se sont choisie.

Dans le cas de S. Denys, le prodige sera encore agrémenté de quelques détails nouveaux : le martyr ne cesse de louer Dieu par des hymnes durant sa marche miraculeuse, et celle-ci se fait sous la conduite d'un ange².

On l'a vu, la céphalophorie attribuée à S. Just est d'un genre bien modeste, en comparaison de celle, plus célèbre, de S. Denys et de ses nombreux épigones. Les fragments anciens, retrouvés à Dusseldorf, viennent fort à propos éclairer l'évolution d'un thème légendaire dont les hagiographes ont tant usé — ou abusé — à travers les siècles.

Maurice COENS.

¹ Cité par le P. MORETUS, p. 59.

² Ibid., p. 60.

L'ORIGINALE GRECO

DI UNA LEGGENDA IN SLAVO SU SAN PIETRO *

Nell' anno 1899 A. S. Arkhangel'skij ¹ pubblicò la versione slava di una curiosa leggenda su San Pietro, tratta da un codice del sec. xvi appartenente alla Biblioteca Nazionale di Sofia ². Tale leggenda appariva mutila all' inizio e alla fine, ma non tanto gravemente da impedire la ricostruzione del racconto nei suoi tratti fondamentali. Essa doveva aver avuto una notevole diffusione, dato che più volte appare citata in indici di testi apocrifi in slavo ecclesiastico, come osservò il Franko, che della leggenda stessa dette una traduzione in tedesco nel 1902 ³.

L'originale greco di questa leggenda, finora sconosciuto, è contenuto in un codice della Biblioteca Vaticana, il codice Ferrajoli 830 ⁴, un manoscritto cartaceo di piccole dimensioni (cm. 20 × 14),

* Il contenuto del presente articolo è stato oggetto di una comunicazione presentata al X Congresso internazionale di Studi bizantini, tenutosi a Costantinopoli nel settembre del 1955.

¹ *K istorii južnoslavjanskij i drevnerusskoj literatury. Dva ljubopytnykh sbornika Sofijskoj Narodnoj biblioteki, v Bolgarii*, in *Izvěstija oldělenija ruskago jazyka i slovesnosti Imp. Akademii Nauk* (Bollettino della sezione di lingua e letteratura russa dell' Acc. Imp. delle Scienze), tomo IV (1899), pp. 101-147; il testo citato a pp. 112-118.

² Cod. Miscell. 68, ora num. 309 presso B. Tsonev, *Opis na rākopisite i staropečatnitě knigi na Narodnata biblioteka v Sofija* (Sofia, 1910), pp. 254-257.

³ I. FRANKO, *Beiträge aus dem Kirchenslavischen zu den Apokryphen des Neuen Testamentes*, II: *Zu den gnostischen Περὶ τοῦ Πέτρου*, in *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, 3 (1902), pp. 315-335; la versione tedesca a pp. 316-324. Cf. F. STEGMÜLLER, *Repertorium biblicum Medii Aevi*, I (Madrīd, 1950), p. 218, nn. 237-237, 1.

⁴ Mi sia lecito esprimere qui la mia riconoscenza al prof. Ciro Giannelli, il quale, oltre ad aver attirato la mia attenzione sul codice Ferrajoli, mi è stato largo di suggerimenti e di aiuto. Egli curerà una nuova edizione del testo slavo, che verrà posta a fronte di quello greco quando, prossimamente, la leggenda sarà pubblicata.

anche esso, come quello di Sofia, di età piuttosto tarda (sec. xvi-xvii); il nostro testo, col titolo generico: *Πράξεις τοῦ ἁγίου Ἀποστόλου Πέτρου ἐν Ῥώμῃ τῇ πόλει*, si trova nei ff. 33-50, mentre nella prima parte del manoscritto è contenuta una redazione, mancante della fine, degli Atti apocrifi di Pietro e Paolo già pubblicata dal Lipsius¹. La lettura non è sempre agevole, perchè gli acidi contenuti nell' inchiostro hanno corrosso in più punti la carta, rendendo necessario, in età recente, un accurato restauro con garza di seta.

Nel manoscritto Ferrajoli il testo della leggenda petriana appare completo sia al principio che alla fine². Ne apprendiamo quindi l'inizio, che si riconnette da presso con quello del *Martyrium Matthaei*³, pur aggiungendo una quantità di determinazioni locali. Dopo la risurrezione di Gesù rimangono a base della Chiesa di Cristo Pietro e Paolo: Paolo bandisce nel mondo il Vangelo, Pietro invece, vecchio di 124 anni, si ritira sul monte Salmonio, presso Damasco, nell' Ausitide, in una grotta ove è una sorgente, e presso cui sorgono palme. Qui egli inizia un rigoroso digiuno, nutrendosi solo ogni domenica di 8 datteri fatti cadere dal vento; e nella

¹ R. A. LIPSIVS-M. BONNET, *Acta Apostolorum apocrypha*, I (Lipsiae, 1891), pp. 178-217, l. 12. Cf. BHG. 1490.

² Inc. Μετὰ τὴν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ πρὸς ἡμᾶς κατὰ σάρκα παρουσίαν, καὶ τὸν ὑπὲρ ἡμῶν αὐτοῦ θάνατον καὶ ἀνάστασιν καὶ τὴν ἀνάληψιν — Des. βασιλεύοντος τοῦ ἀσεβοῦς καὶ παρανόμου Νέρωνος ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις τῆς Ῥωμαίων πόλεως, κατὰ δὲ Χριστιανοῖς (sic) βασιλεύοντος τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ· ὃ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκόνησις, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

³ BHG. 1224. LIPSIVS-BONNET, *op. c.*, II, 1 (1898), pp. 217-262 (ed. Bonnet); cf. particolarmente cp. 1, pp. 217-218, 11: Ὁ ἅγιος Ματθαῖος ἐν τῷ ὄρει καταμόνας μονάζων καὶ εὐχόμενος ἐν χιτῶνι καὶ τῇ στολῇ τῇ ἀποστολικῇ χωρὶς ὑποδήματος, καὶ ἰδοὺ ἐν σχήματι τῶν παλλόντων ἐν τῷ παραδείσῳ νηπίων ἦλθεν πρὸς τὸν Ματθαῖον ὁ Ἰησοῦς καὶ εἶπεν αὐτῷ· «Εἰρήνῃ σοι, Ματθαῖε.» Ὁ δὲ Ματθαῖος ἀτενίσας αὐτῷ εἶπεν· «Χάρις σοι καὶ εἰρήνῃ, ὁ παῖδὸν κεχαριτωμένον· καὶ τί ὧδε ἐλήλυθας ἐπ' ἐμοί, καταλιπὼν τοὺς ψάλλοντας ἐν τῷ παραδείσῳ καὶ τὴν ἐκεῖ τρυφήν; ὅτι ὧδε ὁ τόπος ἐρημός ἐστιν, καὶ ὅποιαν παραθήσῃ σοι τράπεζαν, ὦ παῖδον, ἀγνοῶ, ὅτι ἄρτος οὐκ ἔστιν μοι οὔτε ἐν ἀγγελίῳ ἔλαιον, καὶ ἄνεμοι ἡσυχάζουσιν καταβαλεῖν ἐκ τῶν δένδρων τι ἐπὶ τὴν γῆν εἰς τροφήν· ὅτι μόνον εἰς συμπλήρωσιν τῆς νηστείας μου τῶν τεσσαράκοντα ἡμερῶν τῇ κινήσει τῶν ἀνέμων τῶν πιπτόντων καρπῶν μεταλαμβάνων δοξάζω μου τὸν Ἰησοῦν. νῦν οὖν τί προσενέγκω σοι, παῖδον καλόν; ἀλλ' οὔτε ὕδωρ ἐγγὺς ἵνα νήψω σου πόδας.»

notte di ogni domenica si unisce a lui nel cantare le lodi del Signore lo stesso arcangelo Michele.

Passano così 5 anni ; ed ecco che nel dì della Pentecoste, all' ora nona, gli appare il Signore, sotto le spoglie di un giovane di grande bellezza, recante nelle mani un bastone. Alla sua vista Pietro si rallegra vivamente ; solo suo cruccio è il non potergli offrire nè giaciglio nè altro cibo che i frutti delle palme. Il giovane interroga Pietro sul Cristo : qui ha inizio il testo slavo, che incomincia col colloquio tra Pietro e il giovane : colloquio che, pur nella sostanziale fedeltà al greco, se ne discosta in alcuni particolari, come nell' insistere che Pietro fa sulla somiglianza del giovane con Cristo, motivo questo che nel testo greco non manca, ma appare prima.

Alla fine la leggenda nel testo slavo si conclude con la morte di Pietro sulla croce ; il testo greco aggiunge alcuni particolari : il corpo dell' Apostolo viene calato dal patibolo e posto al sicuro, tra salmi ed inni in gloria di Cristo. E avviene un grande prodigio : il legno della croce germoglia, e ne nasce un albero d'olivo, visibile, dice il narratore, fino ai suoi tempi (episodio, questo, che ricorda, anche nella forma letterale, quello analogo del *Martyrium Matthaei*, ove la verga piantata da San Matteo *βλαστήσασα ἡὐξήθη καὶ ἐγένετο εἰς δένδρον μέγα* ¹). I Cristiani elevano un grande tempio in onore del Santo, del valore di 20 talenti d'oro ; e infine la leggenda si conclude con parole in lode di Pietro, *πιστὸς οἰκονόμος καὶ διάκονος ἀληθῆς καὶ κορυφαῖος*, e con l'indicazione della data in cui ricorre la sua festa, il 29 di giugno.

Per il resto della leggenda, i due testi corrono in complesso quasi perfettamente paralleli. Ne riassumiamo brevemente i punti principali, attenendoci alla versione greca, che è indubbiamente la più antica. Essi sono dunque : l'eremitaggio di Pietro sul monte Salmonio ; l'apparizione, dopo cinque anni, del Signore sotto forma di un giovane, che gli porta un bastone e una lettera inviatigli da un angelo, con l'esortazione a discendere alla spiaggia del mare per imbarcarsi ; il viaggio di Pietro sulla navicella prodigiosa, su cui Cristo ha preso la forma del nocchiero e contemporaneamente del fanciullo suo servo, con gli episodi della incredulità del nocchiero, della tempesta placata alla preghiera dell' Apostolo, della conversione del nocchiero e il suo battesimo col nome di *Κραταῖος* vicino

¹ *Martyrium Matthaei*, 7 (l. c., p. 225, 1-2).

Roma, in un luogo detto πολλοῦ τερπνοῦ λιμένον; questa parte si conclude con la vendita a Pietro, per 12 monete d'oro, del fanciullo appartenente al nocchiero.

Segue la narrazione dei miracoli operati dal fanciullo che si accompagna a Pietro nella sua predicazione romana: egli libera una donna dal demonio, dà a Pietro 12 migliaia di monete d'oro perchè le distribuisca ai poveri, distrugge la statua di Giove, si fa seguire all' asciutto dal pesce più grande che si trovava nel tempio pagano, accende il fuoco senza carbone. Tali prodigi inducono uno dei maggiorenti della città, Ἀρίβαστος, a chiedere a Pietro di vendergli il fanciullo per 50 monete d'oro: il che l'Apostolo si induce a fare con grande riluttanza, e solo dopo che il fanciullo stesso gli ha promesso di non fargli mancare la sua assistenza. Anche presso il nuovo padrone il giovinetto continua ad operare prodigi, e sbalordisce con la sua sapienza il maestro di scuola presso cui viene condotto, finchè Ἀρίβαστος, atterrito da apparizioni notturne di angeli che intonano il Trisagio, si converte insieme con la moglie e con tutta la sua casa alla religione cristiana.

Ma i miracoli di Pietro giungono a conoscenza di Nerone, il quale invia a catturarlo δορυφόροι e προτίκτορες. Il fanciullo, appreso misteriosamente l'arresto dell' Apostolo, si presenta a difenderlo davanti al συνέδριον e all' imperatore stesso; un certo Xanto, che osa percuotere il giovinetto, rimane paralizzato, mentre appare una schiera di angeli e la terra trema dalle fondamenta. Per sette giorni si prolunga il tumulto fra coloro che sono favorevoli a Pietro e quelli che gli sono contrari. Alla fine Nerone decide che si proceda alla crocifissione dell' Apostolo in mezzo alla città in un luogo chiamato θέατρον τῶν Ἑθνῶν. Pietro chiede ai carnefici, come attesta concorde la tradizione, di crocifiggerlo a testa in giù, per un sentimento di umiltà: e quando egli, crocifisso, rivolge a Dio l'ultima preghiera per tutti i fedeli, il fanciullo gli appare per l'ultima volta, in tutta la sua gloria ultraterrena, e lo incoraggia, e gli mostra l'avverarsi della profezia del suo martirio. Seguono la morte di Pietro, la sua sepoltura e il suo trionfo celeste, cui abbiamo accennato già in principio.

Il contenuto della presente leggenda su San Pietro è stato già esaminato, attraverso la versione slava, dal Franko¹ e dal Fla-

¹ Op. c., pp. 324-335.

mion¹; il primo vi vede un' opera gnostica, e ritiene che vi sia rispecchiata, in una forma più genuina, la medesima tradizione che è alla base degli *Actus Vercellenses* (detti anche *Actus Petri cum Simone*)²; il secondo, invece, mentre ne esclude l'origine gnostica e la connessione con gli Atti degli Apostoli più antichi, la ricollega con un gruppo di leggende (di cui fanno parte gli Atti di Andrea e Mattia, di Pietro e Andrea, di Tommaso e il *Martyrium Matthaei*)³, le quali presentano forti analogie fra loro, e mostrano di appartenere a una medesima scuola, fiorita in ambiente monastico, da collocare, a parer suo, nell' Alto Egitto all' inizio del v secolo.

Sia il Franko che il Flamion non conobbero, però, che la versione slava della nostra leggenda. Quali sono gli elementi nuovi che appaiono nell' originale greco, e quale valore essi hanno per la valutazione del carattere e dell' origine della leggenda stessa? È questo quanto cercheremo di precisare.



Va anzitutto osservato che la leggenda greca è in generale alquanto più estesa di quella slava (a parte l'integrazione della lacuna iniziale e finale), e non è facile distinguere subito se si tratti di interpolazioni aggiunte nel primo testo, o di omissioni fatte nel secondo. Per esempio, la narrazione della conversione del marinaio è molto più ampia nel testo greco, e vi si insiste a più riprese sulla singolarità della situazione in cui si viene a trovare Pietro, che non ravvisa nel suo catecumeno Cristo in persona, per quanto questi gli si proclami partecipe di tutte le cose che sono sotto i cieli e sotto la terra. L'episodio ha uno sviluppo molto più rapido e naturale

¹ J. FLAMION, *Les Actes apocryphes de l'apôtre André* (= Université de Louvain, *Recueil de Travaux*, I^{re} série, 33, 1911), III^e partie: *Actes indépendants du roman primitif d'André*, pp. 269-324. Su questo gruppo di apocrifi, vedere anche: É. AMANN, *Apocryphes du Nouveau Testament*, in *Dictionnaire de la Bible*, Supplément, I (Paris, 1926), col. 508-509 (III: *La seconde génération d'Actes apocryphes*, 1^o: *Actes à deux personnages*).

² BHL. 6656. LIPSIIUS-BONNET, *op. c.*, I (1891), pp. 45-103 (ed. Lipsius).

³ *Acta Andreae et Matthiae*, BHG. 109-110, ed. Bonnet (LIPSIIUS-BONNET, *op. c.*, II, 1, 1898, pp. 65-116); *Acta Petri et Andreae*, BHG. 1489, ed. Bonnet (*l. c.*, pp. 117-127); *Acta Thomae*, BHG. 1800-1831, ed. Bonnet (*op. c.*, II, 2, 1903, pp. 99-288); *Martyrium Matthaei*, ed. Bonnet (v. sopra, p. 116, n. 3).

nel testo slavo ; ma si rimane in dubbio se tale concisione rispecchi lo stato primitivo della leggenda, o se essa sia stata originata dalla necessità di eliminare la identificazione del nocchiero con Cristo, identificazione di cui non si fa cenno nel testo slavo, dove invece si parla una volta del nocchiero come dell' arcangelo Michele. Certo nell' episodio del viaggio per mare il testo greco, pur nella sua illogicità, è più coerente di quello slavo : nel testo greco l'equipaggio della nave che ospita Pietro è formato da due persone, il nocchiero e il fanciullo che è al suo servizio, entrambi personificazioni di Cristo. Nel testo slavo si parla invece dapprima di due marinai e di un fanciullo ; i marinai poi diventano uno solo, quello cioè che viene identificato con l'arcangelo Michele e viene battezzato da Pietro ; Cristo si cela unicamente sotto le spoglie del fanciullo. Evidentemente al traduttore slavo ripugnò la duplice e contemporanea personificazione di Cristo nel nocchiero e nel fanciullo, nata probabilmente dalla fusione di due leggende diverse¹ ; ma che questa singolare situazione fosse propria del testo originario sta a dimostrarlo la risposta data dal nocchiero a Pietro che gli domanda quale nome desideri, risposta che troviamo sia nel testo greco che in quello slavo : « *Κραταίος*, dice il primo, *ἔστω τὸ ὄνομά μου · τὸ γὰρ ὄνομα τοῦ πατρὸς μου ἔχω.* »

Ancora più notevole è la divergenza fra i due testi a proposito di uno dei prodigi operati dal fanciullo divino. Il greco parla di 12 migliaia di monete (*ἀσσάρια*) che il fanciullo produce miracolosamente e dà a Pietro perchè le distribuisca ai poveri ; lo slavo parla invece di 12 migliaia di pesci, un duplicato cioè della evangelica pesca miracolosa, che ugualmente il fanciullo dà all' Apostolo perchè li divida ai poveri. Quale dei due testi rispecchia la redazione originale ? Interviene a illuminarci la frase che il fanciullo pronuncia per giustificare davanti all' Apostolo la provenienza di

¹ Sull' apparizione di Cristo sotto le spoglie di un fanciullo in vari testi apocrifi, vedere E. PETERSON, *Zum Hamburger Papyrus-Fragment der Acta Pauli*, in *Vigiliae Christianae*, 3 (1949), pp. 142-162, specialmente pp. 149 ss. Si noti che negli *Acta Thomae* Cristo, pur appearing come fanciullo (cap. 27 e forse cap. 154), assume altresì l'aspetto di Tommaso suo « gemello » (cap. 11-13) (LIPSIVS-BONNET, *op. c.*, II, 2, p. 143, 5-7 ; pp. 263, 13-264, 12 ; pp. 116, 1-119, 3). Cf. anche : PETERSON, *art. c.*, p. 151, e P. DEVOS, *Actes de Thomas et Actes de Paul*, in *Anal. Boll.*, 69 (1951), pp. 119-130, in particolare p. 122. — Sui rapporti degli *Acta Thomae* col nostro testo, vedere sopra, p. 119, nota 3, e più avanti, p. 121, n. 1, p. 129 e nn. 2, 6, 7.

tanta abbondanza, e che suona nello stesso modo sia nel testo slavo che in quello greco: a Pietro che gli domanda: « *Πόθεν ταῦτα, μαιράκιον;* », il fanciullo risponde: « Quando fui venduto dal mio padrone, li nascosi nella terra, e ora li ho presi perchè tu li distribuissi a questa città, e ti amassero credendo in Cristo. » Ora, per quanto la logica non abbia diritto di cittadinanza in queste leggende, è chiaro che un nascondiglio sotterraneo si addice molto di più a delle monete che a dei pesci; e possiamo anche ricostruire facilmente la genesi dell' errore, se pensiamo alla somiglianza che intercorre fra due parole come *ἀσφάλεια* (latinismo non molto comune) e *ὄψαρια*.

Va notato inoltre che il malinteso iniziale ha portato poi nello slavo l'aggiunta di molti particolari nuovi: il comando dato da Pietro di andare al mare a pescare, la richiesta di ami da parte del fanciullo, la sua discesa al mare e la pesca miracolosa, senza che peraltro si avvertisse il contrasto di questi sviluppi della leggenda con quella singolare giustificazione.

Di un pesce si parla tuttavia subito dopo anche nel testo greco: ma esso è quello appeso nel tempio di Giove, che al comando del fanciullo lo segue camminando all' asciutto. Nella versione slava questo prodigio si opera sui pesci della pesca miracolosa che, dopo esser stati distribuiti ai poveri, alla voce del fanciullo prendono a camminare all' asciutto sulle sue orme.

Un altro episodio in cui i due testi non concordano esattamente nei particolari è quello della cessione del fanciullo a Pietro da parte del nocchiero. Nel testo greco il marinaio stende un vero e proprio atto di compravendita, col nome del venditore (*Κραταιός*), del compratore (*Πέτρος*), del fanciullo (*Μεσσαία*), e l'indicazione del suo prezzo ¹. Nella versione slava nulla di tutto ciò. C'è in compenso, alla fine dell' episodio, una osservazione che manca nel testo greco e che ha tutta l'apparenza di una glossa aggiunta più tardi: « Ma tutto ciò avvenne perchè volle umiliarsi, abbassandosi in schiavitù per il volere di Dio Padre. »

In altri casi ci imbattiamo in veri e propri errori di traduzione: per esempio, la frase *φιλῆς Ἰούδα καὶ Βενιαμίν* è resa nello slavo con « amico di Giuda Beniamino », come se il greco recasse *φίλος*.

¹ Un « atto di vendita » molto simile a questo è contenuto negli *Acta Thomae*, cap. 2 (LIPSIVS-BONNET, *l. c.*, p. 102, 2-4), ove Gesù (*Ἐγὼ Ἰησοῦς υἱὸς Ἰωσήφ τοῦ τέκνονος*) dichiara di vendere Giuda-Tommaso (*ἐμὸν δοῦλον Ἰούδαν ὀνόματι*) ad Abbane (*σοὶ τῷ Ἀββάνῃ ἐμπόρῳ Γουναφόρου*).

Tuttavia, nonostante queste divergenze e altre ancora di minore importanza, numerosi sono i punti in cui greco e slavo procedono così strettamente paralleli, da chiarirsi e illuminarsi a vicenda. In generale, il testo più completo e meno inesatto è quello greco; ma anche il testo slavo rende preziosi servigi, poichè il manoscritto della Vaticana non è esente da corruzioni e in alcuni punti è affatto illeggibile. Per esempio, non ci sarebbe noto, alla fine della leggenda, il particolare della caduta dei chiodi, con i quali San Pietro è confitto alla croce, all' apparizione del fanciullo, se non ce l'avesse conservato la versione slava; il testo greco qui è leggibile solo parzialmente; ma non è escluso che non si riesca, con un po' di pazienza, a ricostruirlo, qui come altrove, col sussidio dello slavo.

*
* *

Ma più ancora che per i particolari del racconto leggendario, il testo greco si rivela interessante per i dati cronologici e soprattutto geografici di cui abbonda, e che sono invece omessi nel testo slavo.

Per esempio, all' inizio della leggenda, nella parte che manca nel manoscritto slavo, si moltiplicano le indicazioni relative al monte ove Pietro si ritira a vita eremitica: si tratta del monte Salmonio (*τὸ Σαλμόνιον ὄρος*), dice il nostro testo, dalla parte di Damasco, nell' Ausitide. Altre indicazioni di toponimi appaiono nel racconto del viaggio di Pietro: il testo greco parla di una tappa fatta a Reggio presso Roma (!) (*Ῥήγιον πλησίον τῆς Ῥώμης*) in un luogo detto *πολλοῦ τερπνοῦ λιμένον*. E ancora: quando Nerone fa catturare Pietro, questi viene condotto al *λιθόστρωτον τόπον τῆς πλατείας*; quanto al luogo ove Pietro viene crocifisso, mentre il testo slavo si limita a dire che egli fu martirizzato in mezzo alla città, il testo greco aggiunge: *εἰς τὸ καλούμενον θέατρον τῶν Ἑθνῶν*.

Che valore hanno queste indicazioni? Sono esse del tutto fantastiche, come spesso avviene in queste leggende¹, o presentano qualche addentellato con la realtà?

Esaminiamo anzitutto i dati relativi all' eremitaggio di Pietro. Il monte Salmonio, su cui Pietro si ritira, è posto, nel testo greco, in relazione con la ben nota città siriana di Damasco (*κατὰ τὸ μέρος τοῦ Δαμασκοῦ*) e con l'Ausitide (*περὶ τὴν Αὐσίτιδα*). L'Ausi-

¹ FLAMION, *op. c.*, p. 274 e nota 4 a pp. 274-275.

tide è la terra di Hus, la patria di Giobbe, sulla cui localizzazione l'esegesi biblica non è del tutto concorde, perchè secondo alcuni essa sarebbe posta tra l'Arabia e l'Idumea, secondo altri si identificherebbe con una di queste due regioni, secondo altri ancora si troverebbe nel Ḥaurān (l'antica Auranitide) a sud di Damasco ¹. Quest' ultima identificazione, appoggiata, tra l'altro, dalla testimonianza di S. Efrem Siro ² e da una tradizione locale ancora viva ³, non solo si accorda perfettamente col nostro testo, ma permette altresì di identificare τὸ Σαλμόνιον ὄρος con l'attuale Ġebel Ḥaurān (altrimenti detto Ġebel Drūz o montagna dei Drusi) ⁴, il Ṣalmôn della Bibbia (nella versione dei Settanta Σελμων, nella volgata *Selmon*) ⁵, l'Ἀσαλμανός (varianti: Ἀλσαδαμός e Ἀλσαλαμός) di Claudio Tolomeo ⁶.

Qualche osservazione merita il toponimo Ṣalmôn (LXX Σελμων) : esso ricorre due volte nella Sacra Scrittura, e precisamente in *Iud.* 9, 48 e in *Ps.* 67 (68), 15 ⁷. L'una e l'altra volta si riferisce

¹ Cf. F. VIGOUROUX in *Dictionnaire de la Bible*, i. v. *Hus*, t. III (Paris, 1903), col. 782-784.

² *Prol. in Iob*, in *Opera Syriaca*, t. II (Roma, 1740), p. 2.

³ Nella zona del Ḥaurān denominata En-Nuqra, molti luoghi ricordano il nome di Giobbe (Eyyub) : un bagno di Giobbe, da cui esce l'acqua di Giobbe, una moschea con la pietra di Giobbe, un santuario chiamato il luogo di Giobbe, ove si troverebbe la sua tomba, e soprattutto, non lungi dalla via di Damasco, i resti del monastero di Giobbe (Dēr Eyyub). Cf. F. VIGOUROUX, *Dict. de la Bible*, l. c., e A. LEGENDRE, *ibid.*, i. v. *Auran*, t. I, col. 1253-1258, in particolare col. 1257.

⁴ Massiccio montagnoso di natura vulcanica, con cime elevantisì oltre i 1700-1800 metri, divise da declivi poco accentuati. Sul fianco occidentale sgorgano molti uidiān poco profondi. Cf. H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, i. v. *Haurān*, t. 6, 2, col. 2067 ss., in particolare col. 2067-2068 ; A. LEGENDRE, *Dict. de la Bible*, I, 1255. La vegetazione vi è abbastanza ricca, e ancora più lo fu in età romana. Cf. G. RINDFLEISCH, *Die Landschaft Hauran in römischer Zeit und in der Gegenwart*, in *Zeitschrift des Deutschen Palaestina-Vereins*, 21 (1898), pp. 1-46, in particolare pp. 15-18 ; Ph. K. HITT, *History of Syria including Lebanon and Palestine* (London, 1951), p. 293.

⁵ *Ps.* 67 (68), 15. Cf. R. DUSSAUD, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* (Paris, 1927), p. 346, nota 10 ; *Dict. de la Bible*, i. v. *Selmon*, 2, t. V, col. 1585-1586.

⁶ CLAUDIUS PTOLEMAEUS, *Geographiae lib.* V, cap. 14 (*Syria*), 20 (ed. C. MÜLLER, I, Paris, 1801, p. 985). Cf. PAULY-WISSOWA, i. v. *Alsadamos* (I, 2, col. 1638) e *Asalmanos* (II, 2, col. 1514) ; G. RINDFLEISCH, *art. c.*, p. 3 ; R. DUSSAUD, l. c. ; F. M. ABEL, *Géographie de la Palestine*, I (1933), pp. 377-378 e carta xi.

⁷ Cf. *Dict. de la Bible*, i. v. *Selmon*, 2, t. V, col. 1585-1586.

ad un monte : nel primo caso però si allude sicuramente ad un' altura posta nei dintorni di Sichem in Samaria : là Abimelech tagliò i rami che gli servirono ad appiccare il fuoco alla torre di Sichem ; sul secondo passo gli interpreti sono discordi : si tratta di un luogo piuttosto oscuro (*Ἐν τῷ διαστέλλειν τὸν ἐπουράνιον βασιλεὺς ἐπ' αὐτῆς χιονωθήσονται ἐν Σελμων*), interpretato generalmente : « Quando l'Onnipotente disperde i re, la terra diverrà bianca come la neve del Selmon. » Il *Σελμων* qui citato è identificato da alcuni con il medesimo monte vicino a Sichem, cui si allude nel libro dei Giudici, da altri con l'attuale Ğebel Ḥaurān, sorgente in una regione che nella Sacra Scrittura è spesso chiamata Basan (cf. *Ez.* 47, 16, 18, ove il Basan è ricordato come confine nord-orientale della Terra Promessa) ; questa seconda ipotesi è confortata sia dalla citata testimonianza di Tolomeo a proposito del monte Ἀσαλμανός situato nella Batanea (*Βαταναία χώρα* = Basan), sia dalla tradizione relativa alla vittoria riportata dagli Ebrei su Og, re del Basan, all' ingresso nella Terra Promessa, vittoria alla quale si vuole vedere un' allusione appunto in queste parole del Salmista.

Non si può non osservare come le indicazioni toponomastiche della nostra leggenda, mentre da un lato si accordano perfettamente con i dati geografici locali, dall' altro forniscono un buon appoggio alla teoria che vuole identificare il monte ricordato nel salmo 67 con quello posto nel paese di Basan da Tolomeo : giacchè la forma *Σαλμόνιον* (non documentata finora altrove) è a mezza via tra il toponimo ebraico Šalmôn e quello greco Ἀσαλμανός.

La sorprendente esattezza di questi dati contrasta col carattere vago e fantastico degli altri forniti più avanti, nella narrazione del viaggio e del soggiorno romano di Pietro. Di Reggio non si può infatti certo dire che sia vicino a Roma, come afferma la leggenda, nè sappiamo a quale località si alluda con l'espressione *πολλοῦ τερπνοῦ λιμένον*. Piuttosto che a conoscenze geografiche dirette ci troviamo di fronte qui a reminiscenze neotestamentarie : Reggio, per esempio, è una delle tappe dell' ultimo viaggio di San Paolo (*Act. Ap.* 28, 13) ; e la località *πολλοῦ τερπνοῦ λιμένον* ricorda il toponimo *Καλὸς Λιμένας* nell' isola di Creta, che ricorre anch' esso negli Atti canonici degli Apostoli (*Act. Ap.* 27, 8).

Altra reminiscenza neotestamentaria sembra anche il *λιθόστρωτον τόπον τῆς πλατείας* (cf. *Io.* 19, 13), che non ha niente a che fare con la toponomastica della città eterna, bensì con quella di Gerusalemme. Quanto alla singolare denominazione data al luogo del mar-

tirio di Pietro (τὸ καλούμενον θέατρον τῶν Ἑθνῶν), essa vuole indicare probabilmente la « Naumachia », ove, secondo una tradizione notevolmente diffusa, l'Apostolo fu crocifisso ¹.

Per ciò che concerne i dati cronologici, dal testo greco apprendiamo che Pietro si ritirò a vita eremitica all'età di 124 anni e restò sul monte Salmonio per 5 anni. Alla fine della leggenda il fanciullo divino ricorda all'Apostolo che lo ha servito per tre anni, il che non risulta affatto dalla narrazione precedente, ove il soggiorno romano non sembra prolungarsi per più di qualche giorno. È evidente anche qui l'assenza di ogni scrupolo di verosimiglianza o di fedeltà alla tradizione: questi numeri hanno solo un valore puramente fantastico, e forse simbolico, come in generale le cifre nelle narrazioni di questo tipo ²: per non allontanarci dal nostro testo pensiamo, per esempio, agli 8 datteri che San Pietro mangia ogni domenica, all'ora nona in cui gli appare il giovane divino, ai 7 giorni da quest'ultimo impiegati per recarsi da Gerusalemme al monte Salmonio, ai 7 giorni durante i quali la città di Roma è in tumulto prima del martirio dell'Apostolo, e poi ai 3 giorni di sosta dopo il battesimo del marinaio, alle 12 monete d'oro per cui il fanciullo è venduto a Pietro, alle 12.000 monete che il fanciullo procura miracolosamente all'Apostolo, e così via. C'è, come si vede, una preferenza per il numero 7, per il numero 3 e i suoi multipli: numeri rivestiti di un significato particolare.



Giunti a questo punto, possiamo così cercare di riassumere, schematicamente, i caratteri della leggenda:

1) Scarso rispetto della tradizione seguita dagli altri Atti apocrifi di Pietro (predicazione in Antiochia, contrasto in Roma con Simon Mago, ecc.). I soli elementi tradizionali sono: a) il viaggio a Roma; b) il martirio sotto Nerone; c) la crocifissione a testa in giù su richiesta dell'Apostolo ³.

¹ Cf. PSEUDO-LINUS, *Martyrium Petri*, BHL. 6655, cap. 10 (LIPSIUS-BONNET, op.c., I, pp. 11, 15 - 12, 1); *Martyrium Petri et Pauli*, BHG. 1491, cap. 58 e 63 (ibid. 168, 8 e 169, 8; 172, 13 e 173, 15); *Acta Petri et Pauli*, BHG. 1490, cap. 79 (ibid., p. 212, 12). La Naumachia è comunemente identificata col Circo di Nerone. Cf. *Dictionn. d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, t. 14, 1, col. 856-858.

² FLAMION, op. c., p. 276 e n. 1.

³ Sugli altri Atti apocrifi di Pietro, vedere: F. HAASE, *Apostel und Evange-*

II) Ricchezza di elementi soprannaturali (la tipica « orgia di soprannaturale » segnalata da P. de Labriolle nel romanzo cristiano) ¹.

III) Esattezza dei dati geografici riguardanti località siriane, in contrasto con l'imprecisione delle altre indicazioni toponomastiche.

Quest' ultima constatazione conduce ad additare nella Siria, con ogni verosimiglianza, il luogo d'origine della leggenda, almeno nella presente redazione. Una conferma se ne può avere, probabilmente, da uno degli episodi più originali del fantastico racconto, quello dei pesci venerati nel tempio di Giove, uno dei quali, al comando del divino fanciullo, lo segue camminando all' asciutto. Infatti, uno dei più tipici culti della Siria pagana fu quello dei pesci sacri di Atargatide, la famosa « Dea Syria » ². Nei santuari dedicati a questa divinità in Ierapoli ed Ascalona vi erano vivai ove venivano allevati i pesci sacri. I fedeli offrivano alla Dea pesci d'oro e d'argento : e ogni giorno si ponevano sul suo altare i pesci che venivano poi consumati dai sacerdoti. Era questo però l'unico caso in cui ciò era permesso : il pesce era infatti un alimento assolutamente proibito ai fedeli della dea ³.

Il Cumont osservò che la stessa pratica esisteva probabilmente anche nel culto di Zeus Dolicheno, la divinità originaria di Δολιχὴ in Commagene, la cui venerazione si diffuse in tutto il mondo romano ad opera dei soldati, dei mercanti, degli schiavi orientali. Non lungi dall' altura ove sorgeva il suo tempio, a Sam-Köi, il Cumont constatò una sopravvivenza delle usanze pagane : in una vasca alimentata da una fonte perenne si trovavano alcuni grossi pesci, che erano considerati sacri, e che era proibito toccare. La stessa venerazione circondava una vasca analoga a tre miglia di distanza, a Chairwan : e probabilmente queste stesse credenze furono note anche in Occidente, come fanno supporre il ninfeo

listen in den orientalischen Ueberlieferungen, in *Neutestamentliche Abhandlungen*, IX, 1-3 (Münster i. W., 1922), pp. 126-222. La nostra leggenda si distacca nettamente, per l'originalità del suo contenuto, da tutti i testi ivi ricordati.

¹ P. DE LABRIOLLE, *Les débuts du monachisme*, in A. FLICHE - V. MARTIN, *Histoire de l'Église*, III (Paris, 1945), pp. 303-305.

² Cf. PAULY-WISSOWA, i. v. *Atargatis*, II, 2, col. 1896, e i. v. *Dea Syria*, IV, 2, col. 2236-2243 ; F. J. DÖLGER, *ΙΧΘΥΣ*, II (Münster i. W., 1922), pp. 175-196.

³ G. GOOSSENS, *Hierapolis de Syrie. Essai de monographie historique* (Louvain, 1943), pp. 61-64. Cf. anche D. SOURDEL, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine* (Paris, 1952), pp. 39-42.

annesso al grande santuario dell' Esquilino dedicato allo Zeus Dolicheño e quello prossimo al tempio di Zeus ed Atargatide trovato sul Gianicolo ¹.

La leggenda greca su San Pietro proviene dunque dalla Siria (almeno nella forma conservataci dal ms. Ferrajoli); e non andremo lungi dal vero se aggiungeremo che deriva da un ambiente monastico (come del resto aveva già supposto il Flamion, che l'aveva però collegata con l'Egitto). Il monachesimo, introdotto in Siria da S. Ilarione al principio del iv secolo, vi raggiunse ben presto una grande diffusione, come stanno a provare le testimonianze letterarie ed archeologiche. Tra le prime basta fare i nomi di Palladio (in particolare per alcuni capitoli della seconda metà della *Storia Lausiaca*), di Sozomeno, di Cassiano, di Teodoreto ²; tra le seconde, ricordiamo da un lato i copiosi frutti delle missioni archeologiche del Waddington, del Dussaud, del Macler, nonchè degli Americani ³, dall' altro le prove fornite dai toponimi locali, tra cui particolarmente significativi sono quelli, numerosissimi proprio nel Ḥaurān, composti con il termine *dēr*, cioè *convento* ⁴.

In particolare, la vita eremitica quale viene rappresentata all' inizio della nostra leggenda — isolamento del monaco su un monte, lungi da ogni luogo abitato, al riparo di una piccola caverna, in prossimità di una fonte e di alcune palme, i cui frutti spontaneamente caduti costituiscono l'unico cibo dell' asceta, dedito al più severo digiuno e alla preghiera — fu largamente praticata in Siria dal iv al vi secolo, e in alcune regioni anche più tardi ⁵. Le tracce archeologiche rimasteci di tali primitivi romitori sono naturalmente assai scarse, ma tuttavia non mancano: per esempio J. Lassus, in una sua opera recente sui santuari cristiani di Siria, narra di aver visitato sul Ġebel Mūsa, a nord-ovest di Antiochia, una

¹ F. CUMONT, *Études Syriennes* (Paris, 1917), pp. 174 e 186-187.

² Cf. C. BUTLER, *The Lausiaca History of Palladius*, I (Cambridge, 1898; = *Texts and Studies*, VI, 1), pp. 239-243.

³ Cf. H. CHARLES, *Le Christianisme des Arabes nomades sur le Limes* (Paris, 1936; = *Bibl. de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses*, 52), p. 51.

⁴ Cf. G. RINDFLEISCH, *art. c.*, p. 30; G. LE STRANGE, *Palestine under the Moslems* (London, 1890), pp. 427-433; R. DUSSAUD, *op. c.*, pp. 350-352.

⁵ Cf. J. M. BESSE, *Les moines d'Orient antérieurs au Concile de Chalcedoine* (Paris, 1900), p. 13; Ph. K. HITTI, *op. c.*, p. 363. — Sul monachesimo siriano vedere anche: S. SCHWIEZ, *Das morgenländische Mönchtum*, in 3 vol. (1904-1938), e in particolare il vol. III, *Das Mönchtum in Syrien und Mesopotamien und das Aszetentum in Persien* (Mödling bei Wien, 1938).

grotta di eremita, le cui pareti erano perfino decorate di affreschi, rappresentanti l'uno la visita degli angeli ad Abramo, l'altro il battesimo di Cristo ¹ (due soggetti, si noti, singolarmente collegati con alcuni episodi della nostra leggenda, il che vale a mostrare la preferenza per certi temi in quel determinato ambiente monastico).

Basta poi sfogliare le opere degli antichi autori citati poc' anzi, per trovarci di fronte a situazioni identiche, talvolta perfino nella espressione verbale, a quella di San Pietro sul monte Salmonio ².

All' ambiente monastico ci riconducono inoltre gli inni liturgici che compaiono già nel testo slavo (l'Alleluja, il Trisagio) e le frequenti citazioni scritturali, le quali attestano che l'autore della nostra leggenda aveva familiari i Vangeli ³, le Epistole ⁴ e gli Atti canonici degli Apostoli ⁵.

Prodotto monastico, dunque, ed ispirato in parte alla vita dei monaci d'Oriente: ma accanto a questa, un' altra ricca fonte utilizzò l'autore della nostra leggenda, vale a dire la copiosa tradizione relativa agli Atti apocrifi degli Apostoli.

Nel vasto settore della letteratura apocrifa neotestamentaria, la Siria ebbe una parte notevolissima: di origine sicuramente siriana sembrano il Vangelo di Pietro ⁶, l'Apocalisse di Pietro ⁷, le *Πράξεις*

¹ J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie* (Paris, 1947), pp. 281-282.

² Cf. in particolare: S. ATHANASIUS, *Vita S. Antonii*, cap. 49-50 (MIGNE, P. G. 26, 913 B - 916 B): S. Antonio si reca su un monte molto elevato, e si ferma presso una fonte di acqua dolce, in prossimità della quale sorgono alcune palme, che gli forniscono cibo; PALLADIUS, *Historia Lausiaca*, cap. 48 (ed. BUTLER, II, pp. 142-143): monaco che vive in una grotta sul monte di Duca presso Gerico; THEODORETUS, *Religiosa Historia*, I (MIGNE, P. G. 82, 1293 c-d): monaco originario di Nisibi che vive su alti monti, rifugiandosi d'inverno in una grotta e cibandosi di frutti di alberi selvatici e di erbe crude; *Vita Onuphrii* (Act. SS. Iun. II, 529-30; MIGNE, P. L. 73, 215 D, 216 B-c): monaco che sceglie per suo eremitaggio un luogo ove nascono palme, dei cui frutti si ciba; etc. Le accoglienze fatte da Pietro al giovane che gli si presenta sul monte ricordano quelle fatte ai suoi visitatori da un vecchio eremita di cui parla RUFINO (*Historia Monachorum*, cap. 9 (10); MIGNE, P. L. 21, 422 A; E. PREUSCHEN, *Palladius und Rufinus* [Giessen, 1897], p. 53).

³ Citazioni da *Matth.* 28, 20; 14, 25-33; *Marc.* 1, 43; *Luc.* 22, 15; *Ioh.* 20, 27; 19, 13; 21, 18.

⁴ I *Tim.* 2, 3-4.

⁵ *Act. Ap.* 28, 13; 27, 8.

⁶ Cf. B. ALTANER, *Patrologia*, 4^a ed. (Torino, 1952), p. 40.

⁷ Cf. L. VOUAUX, *Les Actes de Pierre* (Paris, 1922), p. 197; ALTANER, *op. c.*, pp. 50-51.

Πέτρον¹, gli *Acta Thomae*², il Vangelo di Tommaso³, la *Doctrina Addaei*⁴. Di altri testi esistono traduzioni siriane, le quali stanno a provare il particolare interesse per certe leggende in quell' ambiente: ciò avviene, per esempio, per la Storia di Andrea e Mattia nella città degli Antropofagi, per la Storia di Pietro e Paolo, nonchè per gli *Acta Ioannis*⁵.

Con quasi tutti questi testi la nostra leggenda, come ebbero a notare prima il Franko⁶, e poi, più limitatamente, il Flamion⁷, presenta dei punti di contatto. Ad essi bisogna aggiungere il *Martyrium Matthaei*, in cui, come già osservò il Flamion, e come ancor più chiaramente che lo slavo prova il testo greco, le analogie con la leggenda petriana sono molto notevoli, e che quindi anch' esso è da riportare, con ogni probabilità, ad ambiente siriano. Nè sarà forse superfluo ricordare, per rimanere in questo ambiente, un « Madraša » dell' Ufficio Nestoriano, ove riappare la tradizione relativa agli alberi prodigiosi nati sul luogo del martirio dei santi Pietro e Paolo, « i cui frutti e le foglie guarivano i malati di Roma venuti presso di essi »⁸.

Se la provenienza della nostra leggenda dalla Siria sembra accertata, non è altrettanto facile stabilire in quale lingua essa fu scritta originariamente⁹. Da un lato infatti alcune oscurità del testo possono farci supporre di trovarci di fronte ad una traduzione

¹ ALTANER, *op. c.*, p. 44.

² P. PEETERS, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (Bruxelles, 1950), Appendice: *Traductions et traducteurs dans l'hagiographie orientale à l'époque byzantine*, pp. 165-218, in particolare p. 179; ALTANER, *op. c.*, p. 46; DEVOS, *art. c.*, pp. 123 ss.

³ ALTANER, *op. c.*, p. 41.

⁴ Cf. VOUAUX, *op. c.*, p. 195.

⁵ ALTANER, *op. c.*, p. 45.

⁶ *Art. c.*, pp. 324-325.

⁷ *Op. c.*, pp. 269 ss.

⁸ Cf. J. P. P. MARTIN, *Saint Pierre et Saint Paul dans l'Église Nestorienne* (Amiens, 1875), p. 141.

⁹ Esiste anche una redazione copta di questa leggenda? Può farlo sospettare l'accenno a dei « brevi atti di Pietro, molto romanzeschi, non corrispondenti alle opere già conosciute sotto questo titolo » che vien fatto nella descrizione di uno dei codici in papiro (il IX) ritrovati in Egitto nel 1946 nei pressi dell' antica Chenoboskion, e datati della fine del sec. III o principio del IV (J. DORESSE-TOGO MINA, *Nouveaux textes gnostiques coptes découverts en Haute-Égypte. La Bibliothèque de Chénoboskion*, in *Vigiliae Christianae*, 3 [1949], pp. 9-141, in particolare p. 137). Quanto al complesso e talvolta insolubile problema dei rapporti tra le redazioni in varie lingue della stessa leggenda, vedere la lucida disamina che ne fa P. PEETERS, nel già citato studio *Traductions et traducteurs...*, in appendice a *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, pp. 165-218.

(e forse lo stesso nome *Σαλμόνιον*, in una forma così vicina a quella semitica, potrebbe confermare tale sospetto), dall' altro l'esattezza delle citazioni scritturali dal greco e la ricca letteratura in lingua greca fiorita in terra di Siria ¹ ci inducono a propendere verso l'opinione contraria. Solo l'intervento di uno specialista in lingue orientali potrebbe risolvere il problema.

Quanto alla datazione di questo scritto, il Flamion, ricollegandolo, con le altre leggende affini, all' ambiente monastico dell' Alto Egitto, l'assegnò all' inizio del v secolo ². Noi l'abbiamo messo in rapporto, invece, con il monachesimo siriano, che fiorì dall' inizio del iv secolo (S. Ilarione) fino ai primi decenni del vii (invasione araba) ³, ed ebbe il periodo di massimo fulgore, anche dal punto di vista letterario, tra la metà del v secolo e la metà del vi ⁴. A questo lasso di tempo sembrerebbe verosimile attribuire la nostra leggenda, ma con una certa cautela, data la scarsità di elementi interni di datazione che essa presenta, e la povertà di addentellati precisi con testi datati sicuramente ⁵.

Vorremmo concludere osservando che questa curiosa leggenda offre un esempio di letteratura romanzesca cristiana in cui i due « generi » — il romanzo di argomento monastico e il romanzo di viaggi — appaiono contaminati insieme. Ne nasce un singolare ibrido, in cui troviamo mescolati elementi della tradizione cristiana e di quella pagana, dati reali ed episodi fantastici delle origini più disparate, sì che in questo breve scritto si riassumono un po' tutti i caratteri di quella particolare produzione letteraria tipica degli ambienti cristiani primitivi, mirante a dilettere e ad edificare, senza nessuna pretesa di esattezza storica ⁶.

Roma.

ENRICA FOLLIERI.

¹ Cf. PEETERS, *op. c.*, pp. 213-215.

² Cf. FLAMION, *op. c.*, p. 318.

³ Non mancarono locali sopravvivenze più tarde, fino alla distruzione del principato franco di Antiochia; cf. LASSUS, *op. c.*, p. 282.

⁴ Cf. ALTANER, *op. c.*, pp. 160-162.

⁵ Un' indicazione sicura potrebbe venir fornita dal citato testo copto di Chenoboskion (III-IV sec.), se effettivamente esso contiene la stessa leggenda: il che riporterebbe l'origine del nostro testo ad un' età più antica. In merito, poi, alla citazione della festa liturgica di San Pietro assegnata, alla fine del testo greco, al 29 giugno, si tratta di un elemento di valore limitato, perchè non si può escludere che, come spesso avviene, essa sia stata aggiunta più tardi. La festività di San Pietro, tuttavia, era celebrata in quel giorno da tutte le chiese sia orientali che occidentali.

⁶ Cf. LABRIOLLE, *op. c.*, p. 305.

VIES ET MIRACLES DE S. PETROC

I. LE DOSSIER DU MANUSCRIT DE GOTH A

Bodmin, au centre du Cornwall, n'apparaît dans l'histoire que lorsque S. Petroc y arrive, de Padstow, et y établit un monastère destiné à devenir fameux, qui succède à l'ermitage primitif de S. Guron¹. Au VII^e siècle, au VIII^e et au IX^e, cette fondation jouit de la prééminence dans la presqu'île. Comment ses moines acquièrent-ils les vastes territoires qui dépendirent d'eux à cette époque, la totalité du *hundred* de Pydar et à peu près autant de terres sur la rive orientale du Camel? Sans doute aux dépens d'autres clercs, et non sans quelques résistances, dont les détails ne nous sont point parvenus. En 836, le roi Egbert de Wessex frappa un grand coup contre cette puissance celtique : il alloua à l'évêque saxon de Sherborne le grand domaine de Pawton, coupant en deux les possessions de Bodmin entre ce lieu et Padstow². Mais Athelstan, quand il conquiert le Cornwall, un siècle plus tard, adopta une politique plus sage : il reconstitua le territoire de Saint-Petroc et conféra à ses moines des privilèges qui les inféoderaient définitivement à la monarchie anglo-saxonne. En même temps, il créait pour le Cornwall un diocèse séparé, avec sa cathédrale à St. Germans. A la fin du X^e siècle, le roi Ethelred confirme à l'évêque de St. Germans « la place et le gouvernement de Saint-Petroc », c'est-à-dire Bodmin. Jusqu'en 1043, l'évêque du Cornwall sera en même temps l'abbé du plus riche monastère de son diocèse.

¹ En guise d'introduction générale, on ne trouvera rien de plus clair ni de mieux informé sur S. Petroc que l'article de Dom Julien STONOR, O.S.B., *St. Petroc's Cell on Bodmin Moor*, dans *The Downside Review*, t. LXVI (1947-1948), p. 64-74.

² H. P. R. FINBERG, *The Making of a Boundary*, dans W. G. HOSKINS et H. P. R. FINBERG, *Devonshire Studies* (Londres, 1952), p. 22 ; FINBERG, *The Early Charters of Devon and Cornwall* (Leicester, 1953), p. 27.

On tient la preuve de sa fréquente résidence à Bodmin dans les manumissions que renferme l'Évangélaire de cette maison¹. Bodmin, peut-on dire, était sa capitale administrative ; St. Germans, sa capitale spirituelle, où il avait son siège et sa cathédrale.

Il va de soi que le patron d'une abbaye aussi puissante, le fondateur à qui elle faisait remonter son origine et que de nombreux pèlerins venaient invoquer, devait posséder une Vie, écrite et répandue pour l'édification des fidèles et la gloire du saint. Rien n'a été conservé en langue celtique, si tant est qu'elle ait jamais été employée, mais en fait de textes latins, S. Petroc ne fut pas plus mal partagé qu'un autre. Le sort contraire a voulu, cependant, que jusqu'à présent, le seul qui ait été imprimé (trois fois en tout) soit le pâle résumé *BHL*. 6640, amputé des noms propres et de presque tous les détails topiques, que Jean de Tynemouth, au xiv^e siècle, inséra dans sa *Nova Legenda Anglie*. Afin de rétablir quelque peu l'équilibre, nous publierons ici tout le dossier inédit que renferme le manuscrit de Gotha².

Une trace de biographies anciennes doit être signalée d'abord. Dans le martyrologe d'Exeter, manuscrit 3518 du Chapitre de cette cathédrale (du xii^e siècle, d'après Robin Flower), se lisait au 4 juin³ une notice qui suppose un récit concordant en gros avec celui des Vies : *In Brittannia Maiori, in loco qui dicitur Bodmine, sancti Petroci confessoris, qui, divinitus compunctus, regni terreni fastigium et secularis vite militiam relinquens, celestis regni gloriam solitarie vite dulcedine promeruit*⁴. C'est assurément l'écho des leçons pro-

¹ La meilleure édition est celle de Max Förster, *Bodmin-Freilassungen*, dans *A Grammatical Miscellany offered to Otto Jespersen* (Copenhague, 1930), que nous n'avons pu consulter ; voir aussi Max FÖRSTER, *Zur Geschichte des Reliquienkultus in Altengland*, dans les *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Abteilung, année 1943, fasc. 8, p. 92. Entre autres reliques de saints, le roi Athelstan, vers la fin du premier tiers du x^e siècle, fit don à la cathédrale d'Exeter *Of sce. Petroces banum & of his fexe & of his cladon* (« des ossements et des cheveux et des vêtements de S. Petroc ») ; voir FÖRSTER, *Zur Geschichte...*, pp. 77, 91-92, n° 91.

² Dans notre description, *Anal. Boll.*, t. LVIII, p. 98, numéros 41-44.

³ Le 4 juin est la date universellement attestée, semble-t-il, sauf dans une addition du xiv^e siècle à un calendrier qui représente l'usage de Saint-Paul de Londres : S. Petroc y figure au 27 mai (Francis C. EELES, *Part of the Kalendar of a XIIIth-century Service Book once in the Church of Writtle*, dans *Essex Archaeological Society's Transactions*, nouvelle série, t. XXV [1955], p. 75).

⁴ Ed. G. H. DOBLE, dans C. J. DALTON, *Ordinale Exon.*, t. IV (Londres, 1940), p. 13 (*Henry Bradshaw Society*, t. LXXIX).

pres de la fête de S. Petroc qui se célébrait ce jour-là à Exeter¹, mais la teneur de celles-ci ne nous est point parvenue. Que ce propre ait été en usage à Exeter, dans la liturgie promulguée, en 1337, par l'évêque Jean de Grandisson, démontre qu'on avait disposé d'une Vie plus complète, dont c'était l'abrégé².

¹ DALTON, op. c., t. I (Londres, 1909), pp. xxxviii, 227.

² Pour les Vies de S. Petroc qu'ont connues Leland, Bale et Ussher, voir ci-dessous, p. 141-144. — Aux renseignements courants sur le souvenir de S. Petroc dans la liturgie, on peut ajouter les notes suivantes, qui doivent beaucoup à une aimable communication de M. Christophe Hohler. L'usage de Hereford ne connaît pas S. Petroc (W. H. FRERE et L. E. G. BROWN, *The Hereford Breviary*, t. III [Londres, 1915], p. 247); celui d'York, au 4 juin, lui assigne un office de *communi*. A la même date, il figure au calendrier de quelques livres liturgiques de Sarum imprimés au xvi^e siècle, mais non au bréviaire (*Breviarium ad usum insignis Ecclesiae Sarum*, éd. F. PROCTER et C. WORDSWORTH [Cambridge, 1882], fasc. I, *Kalendarium*). Les calendriers manuscrits de Sarum n'ont pas été dépouillés, mais M. Hohler nous en signale un, jusqu'ici inconnu : c'est le manuscrit 3510 d'Exeter, à l'usage de la cathédrale et qui remonte apparemment à la première moitié du xiii^e siècle. A Sarum se rattache aussi le livre d'heures, de la fin du xiv^e siècle, contenant le calendrier du prieuré augustinien de Launceston, qui est le meilleur témoin du sanctoral pour le Cornwall (éd. F. WORMALD, *The Calendar of the Augustinian Priory of Launceston in Cornwall*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXXIX [1938], p. 7). On rencontre également S. Petroc au 4 juin, pour l'époque ancienne, au calendrier du missel de Robert de Jumièges, qui représente l'usage d'Ely au début du xi^e siècle (éd. H. A. WILSON, *The Missal of Robert of Jumièges* [Londres, 1896], p. 14); dans un calendrier de l'ouest de l'Angleterre et un autre d'Exeter, tous deux de la fin du xi^e siècle, dans un calendrier de Wells (écrit entre 1061 et 1088), dans celui de Winchester et dans celui de Sherborne (tous deux vers 1060), dans celui d'Evesham (seconde moitié du xi^e siècle), dans un calendrier qui semble provenir de Worcester (premier quart du même siècle) et enfin dans celui de Bury St. Edmunds, écrit vers 1050 (F. WORMALD, *English Kalendars before A.D. 1100*, t. I [Londres, 1934], pp. 77, 91, 105, 147, 189, 203, 231, 245). Pour la fin du moyen âge, signalons trois calendriers bénédictins d'abbayes assez proches du Cornwall : celui d'Abbotsbury, écrit vers 1300, celui de Malmesbury, écrit en 1521, et celui de Muchelney, écrit vers 1300 (ID., *English Benedictine Kalendars after A.D. 1100*, t. I [Londres, 1939], p. 7, et t. II [1946], pp. 84 et 96). On n'a pas repéré de propre pour les leçons ni pour la messe, mais sa collecte, indiquée par son *incipit* seulement (*Gloriosi famuli*) dans l'Ordinaire d'Exeter de Jean de Grandisson (éd. DALTON, t. I, p. 348), se retrouve dans le supplément au bréviaire de Sarum pour le diocèse de Wells publié par J. Armitage Robinson, tandis que le bréviaire de Muchelney prescrit une formule différente : *Deus mundi auctor et conditor, qui hodiernam diem beati Petroci confessoris tui sollempnitate consecrasti; presta nobis quesumus, ut cuius annua celebritate devotis exultamus officiis, eius suffragiis dona tue consequamur propiciacionis. Per.* Ce bréviaire non plus n'a pas de leçons propres.

La Vie latine *BHL.* 6639 est encore inédite ¹. Elle a été signalée pour la première fois, croyons-nous, dans la *BHL.*, comme l'original que résume la *Nova Legenda Anglie* (*BHL.* 6640) ². Il en existe deux manuscrits, assez modernes.

Le premier provient de Saint-Gildas-des-Bois (Loire-Inférieure). Cette abbaye, fondée au XI^e siècle, possédait encore au XVII^e un légendier qui paraissait être du XII^e ou du XIII^e. Parmi les matériaux réunis par les Mauristes en vue de leurs publications, on lit la note suivante ³ : « S. Gildasii de Nemore. Ex antiquissimo legendario asservato in monasterio Sancti Gildasii de Nemore (videtur scriptum ante 400 vel 500 annos) : (...) 10. Vita sancti Petroci confessoris ⁴ ». La Vie en question de S. Petroc a été copiée dans un autre recueil des mêmes *Collectanea*, le manuscrit latin 11770 de la Bibliothèque nationale, fol. 2, « ex ms. codice S. Gildasii de Nemore ⁵ ».

Le second témoin est le recueil connu sous le nom d'Obituaire de Saint-Méen (même dépôt, latin 9889) ⁶. C'est un volume du XVI^e siècle, comprenant, à la suite de l'obituaire proprement dit, du cérémonial de l'abbaye et de son calendrier liturgique (rédigé en 1525, avec revision et correction en l'année 1534), une série de textes ha-

¹ Une traduction anglaise, à laquelle on ne se fiera pas totalement, a paru dans une brochure du chanoine G. H. Doble, n° 11 de sa série des *Cornish Saints*. Nous ne citons que la troisième et dernière édition de cet opuscule : *Saint Petroc, Abbot and Confessor, with a History of Padstow* by the late Charles HENDERSON (Shipston-on-Stour, 1938) : la découverte, alors toute récente, du manuscrit de Gotha avait permis à G. H. Doble d'apporter de sérieuses additions au texte primitif de son étude (celui des deux éditions précédentes), mais elles sont dispersées çà et là dans une composition qui, dès l'origine, n'était guère ordonnée. La première édition anglaise avait été mise en français par Dom J.-L. Malgorn, O.S.B. (*Saint Petroc, Abbé et Confesseur* [Brest, 1928]. Extrait du *Bulletin diocésain d'Histoire et d'Archéologie de Quimper et de Léon*).

² Le manuscrit, Paris, lat. 9889, est dûment indiqué dans la *BHL.*, mais non pas décrit dans le *Catal. Lat. Paris.*, qui ne comprend que les recueils antérieurs au XVI^e siècle.

³ Dans le manuscrit latin 11777 de la Bibliothèque nationale, fol. 108.

⁴ Cette note a été publiée, pour l'essentiel (les incipit et desinit ayant fait place au numéro correspondant de la *BHL.*), par l'érudit breton André Oheix, au neuvième cahier de ses *Études hagiographiques*, intitulé *Notes sur la Vie de Saint Gildas* (Nantes, 1913), p. 16. Elle est suivie, dans le manuscrit 11777, de renseignements, de la même main, sur les saints de l'abbaye de Saint-Méen et sur un codex de l'abbaye Saint-Melaine de Rennes. On verra encore, pour le légendier de Saint-Gildas-des-Bois, François DUINE, *Inventaire liturgique de l'hagiographie bretonne*, notice n° CCXXI, page 172 du tiré à part.

⁵ OHEIX, *ibid.*, note 1.

⁶ Il en existe une copie, qui peut être négligée, dans le manuscrit français 22321 de la Bibliothèque nationale, p. 685-691 ; c'est l'ancien tome 38 des Blancs-Manteaux.

giographiques. Parmi ceux-ci, aux fol. 142-150, la *Vita Petroci* ¹.

Nous comptons publier bientôt cette recension, encore inédite, d'après ces deux témoins bretons. Il y aura lieu de comparer, sans doute, le propre de l'abbaye de Saint-Méen, imprimé à Saint-Malo en 1769, et d'autres bréviaires bretons peut-être, qui garderaient dans leurs leçons un écho des textes complets. Contentons-nous, cette fois, d'engranger la moisson du Gothanus. Elle est assez riche.

On trouvera ci-dessous les textes suivants du manuscrit de Gotha, Bibliothèque ducale, M. n. 57 (jadis I. 81), du début du xiv^e siècle, aujourd'hui disparu.

1. (fol. 136^v, col. 2 - 143^r, col. 1). Une Vie latine en prose, précédée d'une préface et divisée par nous en paragraphes. La préface conviendrait mieux à un recueil de Miracles qu'à une Vie. Serait-ce l'adaptation, vaille que vaille, de quelque prologue plus ancien, qui, à l'origine, précédait des Miracles? Pour y répondre, il faudrait un *Index Prologorum*, dont le besoin se fait sentir et qui est encore à forger. Un écho de S. Jérôme est nettement perceptible ². Il semble plutôt que l'écrivain songeait, en même temps qu'à la Vie de S. Petroc (n° 1), aux Miracles qui la suivent (n° 3) et qui paraissent de sa main. Quels renseignements donne-t-il sur lui-même? Chanoine de Bodmin et profès depuis trente ans, il souhaite consacrer ses années de retraite (c'est-à-dire celles qu'il lui reste à remplir après qu'il a déposé les charges actives de l'administration), à quelque écrit pour la gloire de S. Petroc, reconnaissant qu'il lui est des bienfaits obtenus. Ses frères l'y invitent depuis des années. Il a mis à profit certains documents anciens, *in veteranis scedis*, quoique ceux-ci eussent été regardés par un prédécesseur comme déparés par quelques absurdités qu'il valait mieux laisser dans l'ombre. On ne voit pas bien si ce prédécesseur a réalisé complètement son ambition de composer une Vie de S. Petroc, ou s'il l'a abandonnée sans l'achever, mais la première hypothèse semble la plus vraisemblable. Notre hagiographe, lui, ne veut rien omettre. Les matériaux ramassés de la sorte *in antiquis librariis*, il les a remis en chantier, s'est efforcé d'user d'un latin moins barbare que celui de ces sources et ajoutera, pour terminer, quelques faits appris dans son enfance, avec d'autres que lui avait racontés un témoin, le moine Raoul de Montacute ³. De certains de ces événements (qui ne sauraient être que des Miracles), d'autres témoins vivaient encore, *transmarini et cis-*

¹ DUINE, op. c., notice n° CCLXVIII, p. 198 du tiré à part.

² Prologue de la Vie de S. Hilarion (BHL. 3879 : *vitam scripturus... invoco*) ; mais notre auteur s'inspire peut-être de quelque emprunt à ce texte célèbre, comme le prologue de Baudemond à sa Vie de S. Amand BHL. 332, ou de quelque démarquage.

³ Voir ci-dessous, p. 145, note 1.

marini (gens du Cornwall, sans doute, et gens d'Armorique): ils ont vu de leurs yeux « un miracle solennel ». Notons, à mi-route exactement de la Vie (fin du ch. 8), un vestige bien apparent du style de la chaire: *Sed quia hodierno relatu rauce facte sunt fauces mee et iam arterarum spiritus arlatur, aliquando pausandum arbitror*. La seconde moitié du texte devait-elle fournir la matière du sermon pour le jour de l'octave? Aucun indice ne permet de fixer la date de cette Vie, sinon son rapport avec la suivante (n° 2) et avec les Miracles (n° 3), si cette dernière pièce est bien de la même main que le n° 1.

2. (fol. 143^r, col. 1 - 144^r, col. 2). Une Vie métrique latine, en 62 quatrains, étroitement liée pour le fond à la précédente (et même au texte de la précédente que nous lisons, s'il est permis de tirer argument de deux fautes communes ¹). L'auteur déclare en terminant qu'il s'est mis à l'ouvrage *Rogeri precibus, viri mentis pure*; celui-ci ne peut guère avoir été que Roger, le prieur de Bodmin qui recouvra les reliques de S. Petroc en 1177, et ainsi cette pièce du dossier appartient à la même époque à peu près que le reste. Cependant, l'auteur du n° 2 semble différent de celui du n° 1, qui était avancé en âge. Il termine, en effet, par les vers: *que si lector arguat puerilis cure, et etati venia detur et nature*.

3. (fol. 144^r, col. 2 - 145^r, col. 2). Une série de Miracles, qui se divise naturellement en cinq paragraphes.

§ 1. Après un bref prologue, c'est le récit de la guérison d'une paralytique, survenue à Bodmin le 3 juin 1157 et les jours suivants. Le narrateur est un chanoine augustin de Bodmin.

§ 2. Récit d'un naufrage évité grâce à l'invocation de S. Petroc. Aucune date n'est marquée.

§ 3. Du temps des chanoines séculiers de Bodmin, sous le règne d'Henry I^{er} (entre 1100 et 1135), la châsse du saint est transportée et présentée à ce prince, dont les chanoines sollicitent la clémence. Il est question d'une autre relique insigne de Bodmin, l'olifant de S. Constantin. La châsse portait une inscription rappelant qu'elle avait été fabriquée en 963, sur l'ordre du roi Edgar.

§ 4. Au retour de cette visite à Henry I^{er}, la châsse et ceux qui l'accompagnent sont miraculeusement protégés lors de la traversée du désert de Dartmoor.

§ 5. Conclusion de ce petit opusculé, qui invite à le considérer comme bien distinct, en tout cas, du récit suivant.

La châsse décrite au § 3 est la châsse ancienne, celle qui contenait les ossements de S. Petroc avant qu'on ne les renfermât dans une boîte d'ivoire, en 1177. L'absence de toute mention des événements mémorables relatés dans le n° 4 ci-dessous autorise à supposer que ces cinq petits paragraphes (formant notre n° 3) ont été rédigés à Bodmin entre juin 1157 et les premiers jours de janvier 1177.

¹ Voir ci-dessous, p. 154, note 5, et p. 161, note 1. L'erreur de chiffre (40 pour 60), dans la Vie en vers (12a), ne doit pas entrer en ligne de compte.

4. (fol. 145^r, col. 2 - 148^v, col. 1). La quatrième pièce offre plus d'intérêt et même d'agrément que ne fait en général la littérature hagiographique. Un chanoine de Bodmin, *Robertus de Tanton*¹, un contemporain, peut-être même un des acteurs de cette tragi-comédie et assurément le témoin de quelques épisodes, y raconte comment les reliques de S. Petroc furent volées et emportées à l'abbaye de Saint-Méen, en Bretagne, comment on l'apprit en Cornwall, comment le prieur Roger les récupéra, grâce à l'intervention personnelle du roi d'Angleterre, et comment elles rentrèrent triomphalement à Bodmin, le tout en l'an 1177. Nous en dirons quelques mots à l'instant.

5. (fol. 148^v, col. 1). Généalogie de S. Petroc et notes sur quelques autres saints de sa famille. Pour en faciliter l'intelligence, il ne sera pas inutile de transcrire ce qui paraît bien être le plus ancien texte narratif concernant S. Petroc, sa généalogie et sa *conversio* (entrée dans l'ordre clérical ou monastique). C'est le début ou, si l'on veut, la préface de la *Vita Cadoci BHL.* 1491². L'analyse des différents éléments qui constituent cette *Vita*, leur étude critique, leur datation sont à peine amorcées. Il serait outrecuidant de tenter ici ce travail, en quelques lignes, alors que nous espérons le voir mener à bien par M^{lle} Kathleen Hughes, qui y a consacré déjà beaucoup d'attention. Qu'il suffise de donner une impression personnelle : cette préface a toutes les apparences d'une rédaction latine, exécutée par un clerc anglo-normand, d'après des documents notablement plus anciens ou des notes de lecture dont la source serait galloise, peut-être de langue, certainement d'inspiration. En voici le texte :

Quondam in quibusdam finibus Brittanice regionis quae Demetic<a> vocabatur, quidam regulus, nomine Gliuguis, regnabat, a quo tota ipsius regionis monarchia, omnibus diebus vitae suae, Gleuguissig nuncupabatur, qui .x. liberos progenuisse fertur, cuius primogenitus Gunleius vocabatur, a cuius etiam nomine, post patris obitum, ipsa quam rexit patria Gundliauc usque in presentem diem vocatur. Cuius germani, ut ingenui et bone indolis fratres,

¹ Faut-il lire *Tanton* ou *Taulona*? Le Gothanus paraît bien porter une *ns* mais l'incurie du scribe est notoire et nous ne saurions, sur son seul témoignage, décider de ce que portait l'original. Ce peut donc être Taunton, ville importante du Somerset, non loin de la frontière du Devon, ou bien l'un des deux villages voisins de North Tawton (dans le *hundred* de Tawton) et de South Tawton (dans celui de Wonford), en Devon, près du Cornwall. Cette seconde hypothèse paraît légèrement plus probable et nous appellerons l'auteur Robert de Tawton. L'anglo-normand était peut-être sa langue maternelle : un gallicisme est à noter, au ch. 5 (*exposuit quod corpus sanctissimi Petroci esset quod secum attulerat*).

² Nous utilisons l'édition donnée en 1944 par M. A. W. WADE-EVANS, *Vitae Sanctorum Britanniae et Genealogiae*, p. 24.

natalicio more pacifice diligenterque patrium regnum inter se secundum eorundem numerum, unicuique suam provinciam, diviserunt, excepto solum tertio Petroco, qui transitoriam pro perpetua sprexit hereditatem. Quorum nomina cum provinciis sibi adiacentibus hec sunt. Primogenitus quippe Gundleius primariam regni genitoris sui sedem, videlicet Gundliauc, sortitur; Etelic autem obtinuit Etelicchion; Poul, Pennichen; Seru, Seruguunid; Gurai, Gurinid; Mar, Margan; Cettil, Chettgueli; Cornouguill, Cornouatlaun; Metel, Crucmetil. Petrocus autem unus ex eis partem cum illis non accepit, quoniam quidem huius seculi vanitates momentaneasque respuens illecebras penitus, sanctorum exemplo patrum, mundana pro celestibus vilipendere, Deo firmiter cepit adherere, patriam, germanos, cuncta quoque mundana demum deserere. Peregrinus quoque, nutu Dei, in terram Cornubiensium, ad territorium quod vocatur Botmenel, tandem pervenit, ibidemque in tota vita eius Deo devotissime servivit. Sed et maximum monasterium eodem (*sic*) in eius honore constructum est, atque festivitas eiusdem venerabiliter velut precipue sanctorum solempnitates celebratur .II. nonas iunii.

Quelques observations plus générales sur le texte du Gothanus ne seront pas hors de propos. Les rubriques ou annotations marginales paraissent avoir été ajoutées à la copie terminée, et non introduites par le copiste au cours de son travail : on constate parfois un décalage entre la rubrique et le passage auquel elle se rapporte. Les négligences sont nombreuses, plus nombreuses qu'en d'autres points du même manuscrit, et quelques-unes s'expliqueraient mieux dans l'hypothèse d'une dictée que dans celle d'une transcription proprement dite : ainsi *a quo habitacione* pour *a cohabitacione* (Vie en prose, début du ch. 10), ou *inflatus stipo* pour *inflatus typho* (même Vie, fin du ch. 12). Cette dictée, à notre avis, passait par une bouche française, c'est-à-dire anglo-normande, plutôt qu'anglaise, cornique, galloise ou bretonne : ainsi trouve-t-on des graphies comme *servus* pour *cervus*, *singulis* pour *cingulis*. Le seul terme bien caractéristique paraît être *deversari* pour *conversari* (même Vie, au début du ch. 4 et du ch. 10).

Le n° 4, récit du vol et du recouvrement des reliques de S. Petroc en 1177¹, n'est pas entièrement inconnu². Presque tous ceux qui ont traité de S. Petroc, ou de l'abbaye de Saint-Méen et de ses reli-

¹ Ci-dessous, p. 174-188.

² Le chanoine G. H. Doble en a donné une traduction anglaise, qui n'est pas parfaite de tous points (dans *Antiquity*, t. XIII [1939], p. 403-413). De notre mieux, nous avons complété ses notes sur les divers personnages et les noms de lieux qui s'y rencontrent.

ques, en rapportent l'essentiel, non d'après la narration de Robert de Tawton, qui leur était vraisemblablement inaccessible, mais d'après un récit plus bref, également contemporain, celui de Raoul de Howden. Deux recensions en existent, que voici :

I. Eodem anno quidam canonicus de abbazia Bothmeniae, quae in partibus Cornubiae sita est, Martinus nomine, statim post Epiphaniam Domini furtive asportavit corpus Sancti Petroci, et cum eo fugiens transfretavit, et illud secum detulit usque ad abbatiam Sancti Mevenni, sitam in partibus Minoris Britanniae. Quod cum Rogero priori Bothmeniae et canonicis ibidem Deo servientibus innotuisset, praedictus prior, per consilium fratrum suorum, dominum regem Angliae Henricum, filium Matillis imperatricis, adiit, ut per ipsius potentiae auxilium, corpus Sancti Petroci, quod per furtum amiserant, recuperassent. Ad instantiam autem illorum concessit eis praefatus rex auxilium suum et mandavit per litteras suas Rollando de Dinamno, iustitiae Britanniae, quod sine dilatione faceret illud corpus reddi. Audito itaque mandato regis, praedictus Rollandus venit cum armata manu et potenti ad abbatiam Sancti Mevenni et praecepit corpus illud reddi ; quod cum abbas et monachi eiusdem loci reddere nollent, ipse minas addidit, iurans se per vim, nisi celerius redderetur, extrahere velle illud. Quod ipsi audientes noluerunt iram praefati regis Angliae incurere ; sed beatum corpus illud reddiderunt praenominato Rogero priori Bothmeniae, die dominica Clausi Pentecosten, festo scilicet Sanctorum Gervasii et Prothasii martyrum, scilicet XIII kalendas iunii. Redditumque est ei corpus illud sanctum cum omni integritate et sine aliqua diminutione, ab abbate et monachis ecclesiae Sancti Mevenni, iurantibus, super reliquias eiusdem ecclesiae, quod de corpore illo nihil retinerent, sed idem corpus non alternatum redderent. Quod cum factum fuisset, praenominatus prior Bothmeniae cum gaudio in Angliam rediens, corpus beati Petroci, in teca eburnea reconditum, usque civitatem Wintoniae detulit ; et cum in conspectu regis allatum fuisset, rex, viso eo et adorato, permisit praedictum priorem in pace cum sancto suo ad abbatiam Bothmeniae redire¹.

II. Eodem anno, Martinus, canonicus regularis ecclesiae de Bomine, furtive asportavit corpus sancti Petroci et, fugiens, secum detulit in Britanniam ad abbatiam Sancti Mevenni. Quo comperto, Rogerus, prior ecclesiae de Bomine, cum saniore parte capituli sui, adiit regem Angliae patrem et adversus eum effecit quod praecipiendo mandavit abbati et conventui Sancti Mevenni ut sine dilatione redderent corpus beati Petroci Rogero, priori de Bomine ; et nisi fecerint, praecepit rex Rollando de Dinant, iusti-

¹ 'BENEDICT OF PETERBOROUGH', *Gesta Regis Henrici Secundi*, éd. W. STUBBS, p. 178-180.

tiario Britanniae, ut corpus illud sanctum vi tolleret et praedicto priori de Bomine traderet. Quo audito, abbas et conventus Sancti Mevenni, ecclesiae suae praecaventes indemnitati et non audentes regiae resistere voluntati, corpus illud reddiderunt sine aliqua diminutione Rogero, priori de Bomine, iurantes super sancta evangelia et super sanctorum reliquias quod ipsum idem corpus, et non alternatum, cum integritate reddiderunt ¹.

Le premier de ces deux récits a été longtemps attribué à 'Benedict', auteur supposé des *Gesta Regis Henrici Secundi*, et il reste commode de s'y référer sous ce nom, quoiqu'un récent article de Lady Stenton ait démontré que Roger de Howden était l'auteur des deux ouvrages ². Le travail de 'Benedict', premier jet de la Chronique de Roger de Howden, s'arrête au printemps de 1192. Le chroniqueur alors l'abandonna pour se mettre à une histoire générale de l'Angleterre et du monde, où il introduisit, en la remaniant soigneusement, pour les années 1169-1192, une version des *Gesta*. Il poursuivit son œuvre principale jusqu'à sa mort, survenue dans l'hiver de 1201. Chez 'Benedict', les années 1169-1171 ont été composées, d'un seul coup et d'ensemble, après le mois de septembre 1172, mais les années 1172-1177 (et donc le passage transcrit ci-dessus) constituent bien un récit strictement contemporain des événements. Roger de Howden, qui vivait à la cour d'Angleterre, était admirablement placé pour les connaître. La copie de son premier jet exécutée au scriptorium de Peterborough sur l'ordre de l'abbé Benedict a été prise pour une production de ce dernier. Depuis longtemps, d'ailleurs, tous les critiques s'accordent à considérer les *Gesta* comme la plus précieuse des chroniques pour le règne du roi Henry II, à partir de 1172. Son récit, quoique beaucoup moins détaillé que ne l'est celui de Robert de Tawton, concorde parfaitement pour le fond avec lui.

La date où écrivit Robert se renferme dans des limites assez étroites. Sa mention de Gautier de Coutances comme archevêque de Rouen (ce qui ne fut vrai qu'à partir de la fin de 1184) et celle de la Bretagne comme ayant été sous la domination anglaise ³ (ce qui cessa d'être vrai en fait vers 1186, en droit vers 1189) sont peut-être des interpolations ⁴. D'autre part, Geoffroy Plantagenet († 19 août 1186) semble compté par lui au nombre des vivants, ainsi que son propre évêque, Barthélemy d'Exeter († 15 décembre 1184). Richard de Luci n'est pas signalé comme fondateur (en 1177), puis chanoine (en 1179) de Lesnes, abbaye anglaise du même Ordre que Bodmin, et Robert appelle Roland de Dol *electum Dolensem*, ce qui ne fut

¹ *Chronica Magistri ROGERI DE HOUEDENE*, éd. W. STUBBS, t. II, p. 136, ad annum 1177.

² Doris M. STENTON, *Roger of Howden and 'Benedict'*, dans *The English Historical Review*, t. LXVIII (1953), p. 574-582.

³ *In Britanniam, quae tunc in dicione eius erat* (ch. 11).

⁴ Ci-dessous, p. 181, note 1.

vrai qu'après le 11 novembre 1177. Cela place vraisemblablement la composition du morceau entre la fin de 1177 et la fin de 1179 peut-être, en tout cas dans les quelques années qui suivirent les événements.

Jean Leland, dans ce précieux *Itinéraire* qui renferme les notes prises par lui entre les années 1535 et 1543 environ, insère un extrait d'une Vie de S. Petroc : « Ex vita Petroci. Petrocus genere Camber. Petrocus 20 annis studuit in Hibernia. Petrocus Romam petiit. Petrocus Roma reversus est ad suum monasterium in Cornubia. Petrocus obiit prid. non. iun. »¹.

L'éditeur moderne de l'*Itinéraire*, M^{lle} L. T. Smith, s'est assigné la tâche de vérifier point par point les extraits de Vies de saints fournis par Leland à cet endroit (pp. 178-181, 199-208). Ce sont, dit-elle, des notes prises à la *Nova Legenda Anglie*, dans sa forme originale et telle qu'elle sortit de la plume de Jean de Tynemouth, non d'après l'imprimé, nettement différent, édité par Jean Capgrave sur les presses de Wynkyn de Worde en 1516 ou 1517.

Un seul témoin de la *Nova Legenda Anglie* originale subsiste, à notre connaissance, le Tiberius E. 1, dans la collection Cottonienne. Les extraits de Leland y seraient donc conformes, selon M^{lle} L. T. Smith, qui écrit même² que Leland utilisa ce manuscrit. Ceci, loin d'être susceptible d'une preuve directe, est contraire aux faits : la disposition des *Collectanea* de Leland montre d'abord qu'il dépouillait une collection dressée par ordre alphabétique des noms de saints, et ensuite que cette collection comportait deux volumes, car les lettres G-W (p. 178-181) précèdent les lettres A-F (p. 199-208). Or, le manuscrit Tiberius E. 1 range les Vies dans l'ordre des dates de fête. Ce qu'a vu Leland était donc un de ces arrangements du x^v^e siècle où, sans trop de modification dans leur teneur, les Vies étaient disposées dans l'ordre alphabétique des noms de saints. Horstman³ n'en connaît que trois exemplaires : Otho D. 9, dans la même collection Cottonienne ; XVI. C. 1, à la cathédrale d'York ; et Tanner 15, à la Bodléienne.

Voyant que ces extraits hagiographiques, dans les cahiers de Leland, se trouvaient mêlés à des notes prises sur place dans l'église cathédrale de Hereford, nous nous sommes demandé si l'exemplaire de la *Nova Legenda Anglie* consulté par lui n'aurait pas appartenu à cette bibliothèque et même s'il n'y reposerait pas encore aujourd'hui ; mais nous avons cherché en vain une *Nova Legenda* dans ce fonds⁴ ainsi que dans les *Medieval Libraries* de M. N. R. Ker. Des trois manuscrits connus de Horstman, celui qu'a vu Leland n'est ni celui

¹ *The Itinerary of John Leland*, éd. L. T. Smith, t. V (Londres, 1910), p. 181 ; ce passage se rencontre vers le milieu de la onzième et dernière partie de l'ensemble.

² T. c., p. 178, note.

³ *Nova Legenda Anglie*, t. I, p. xv.

⁴ A. T. Bannister, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Hereford Cathedral Library* (Hereford, 1927) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLVI, p. 440-442.

d'York, vraisemblablement déjà dans cette cathédrale au xvi^e siècle, ni celui d'Oxford, qui appartient à l'Église de Cantorbéry. Ce pourrait être, à la rigueur, le manuscrit Otho, presque illisible depuis l'incendie de la bibliothèque Cottonienne et dont l'origine n'a pas été exactement déterminée par Horstman¹.

C'est en partant des notes de Leland que Jean Bale composa une notice de S. Petroc, souvent utilisée par les bibliographes² : « PETROCUS CORINIVS. LX. Petrocus Corinius, honesto inter Cambros loco natus, et insignium virtutum adolescens, ubi maturos pervenerat ad annos, relicta pro literis patria, in Hiberniam secundis ventis

¹ Au tome I^{er} de son *Itinerary*, publié par L. T. Smith en 1907, p. 180, Leland avait inséré des notes prises sur place à Bodmin : « The late priory of Blake Chanons stode at the est ende of the paroch chirch yard of Bodmyne. S. Petrocus was patrone of this and sumtyme dwellyd ther. There hath bene monkes, then nunnys, then seculare prestes, then monkes agayn, and last canons regular in S. Petrokes chirch yn Bodmyne. Willyam Warlewist Bisshop of Excestre erectid the last fundation of this priory : and had to himself part of thauncient landes of Bodmyn monasterie. (...) The shrine and tumbre of S. Petrok yet stondith in thest part of the chirche. » Ce paragraphe doit se compléter par quelques autres extraits de Leland, qui se lisent dans ses *De Rebus Britannicis Collectanea* (édition de Londres, 1770, t. III, pp. 188, 209, et surtout t. I, p. 75-76), car ils confirment, grâce à des documents aujourd'hui perdus, plusieurs des traditions rapportées dans les Vies de S. Petroc. « S. Petrocus de Bodmyne Ordinis S. Augustini. Ethelstanus rex monachos hic posuit primum. Postea introducti sunt Canonici seculares. Tandem vero Canonici Regulares. Leyland. Sunt qui putent monachos immediate translatos in Canonicos Regulares. — Haec quae sequuntur transcripta sunt ex antiquis Donationum chartis. S. Petrocus monasticam professus vitam sub Regula D. Benedicti apud Bodminam tunc temporis vocatam Bosmana, id est, mansio monachorum, in valle ubi S. Guronus solitarie degens in parvo tugurio, quod relinquens tradidit S. Petroco. Quam regulam usque ad tempus Athelstani monasticae dicatam disciplinae monachi ibidem tenuerunt. Primus fundator Aethelstanus. Mortuis tunc ibidem monachis in sortes clericorum hereditarum maxima pars reddituum cesserat. Supervenientibus Normannis expugnata erat Anglia et diadema cum iure regni victoribus translatum. Post haec comes Moritoniae et Cornubiae, quod in monasterio supererat, in usus proprios convertit. Tandem orta inter regem Henricum et Robertum fratrem eius discordia comes incarceratus mortuus est, et tali modo ecclesiae possessio in regis devolvitur proprium. Sed post haec quidam Algarus cum conniventia episcopi Exoniensis Gulielmi Warwest obtinuit licentiam a rege ut eadem ecclesia regulari dicaretur disciplinae : qua obtenta, incepit Ordo Canonorum Regularium et perseveravit in hunc diem. Cui episcopo rex fundationem huius monasterii contulit cum situ et terris vicinis. Ioannes rex dedit Canonicis S. Petroci Donemeyr in Cornubia » (t. I, p. 75-76).

² *Scriptorum illustrium Maioris Brytanniae, quam nunc Angliam et Scotiam vocant, Catalogus* (Bâle, 1557), t. I, p. 56 ; c'est le n^o LX de la *Centuria prima*.

navigavit. Ibi studiorum insolito quodam (ut Lelandus rem narrat) conflagrans amore, praeceptores eximie doctos excoluit. Nec manum prius de tabula sustulit quam totos viginti annos in lectione honorum authorum exegisset ¹. Quaesitus hac laboriosa scientiae thesaurus cura tandem est inventus : qui iam ne deliteret, inventor Hibernicas gazas in Coriniam seu Cornubiam transtulit et videndas omnibus exhibuit. In coenobio vero apostolici ordinis, quod in Cornubia aliquot passuum millibus a Sabrino littore aedificabat, discipulos habuit Credanum, Medanum et Dachanum, viros doctrina et vitae sanctitate illustres ². Unde inter caetera Petrocus composuisse fertur *De uita solitaria lib. I.* ³. Praeter id nihil invenio ⁴. Claruit anno a Christi incarnatione 560, sub Maglocuno, seu Malgone Brytannorum rege. »

Il convient d'apporter aussi un passage assez mystérieux d'Ussher, lequel semble avoir eu accès à une source perdue depuis. Dans le corps de ses *Antiquités* ⁵, l'érudit archevêque d'Armagh avait dûment fourni une notice sur S. Petroc, tirée de la *Nova Legenda Anglie* ⁶, des *Scriptores* de Bale et, pour l'histoire du vol des reliques, de Roger de Howden en ses *Chroniques*. Il n'y a rien là que de bien ordinaire, sauf la discussion où Ussher soutient que le siège épiscopal du Cornwall fut quelque temps fixé à Bodmin, mais l'ouvrage même est suivi, dans les deux anciennes éditions, de quelques suppléments, et voici ce que le lecteur est invité à ajouter après la citation de Bale, pour compléter ce qui était dit à la page 292 : « Quo tempore S. Coemgenum sive Keyvinum, Glindelacensem postea Abbatem (de quo in xvii. capite erit dicendum) à septimo usque ad duodecimum aetatis annum,

¹ Ce chiffre de vingt années d'études en Irlande est donné par toutes les Vies de S. Petroc. Il ne peut donc servir à déterminer le texte que Bale ou Leland avaient sous les yeux.

² Voilà trois noms de disciples de S. Petroc qui ne sont transmis par aucune de ses Vies. Nous ne savons d'où Bale ou Leland les ont tirés. Quant à la mention de l'*apostolicus ordo*, c'est un coup de griffe de Bale aux Bénédictins, qu'il détestait : les moines de S. Petroc se rattachaient, selon lui, à l'Ordre apostolique des vieilles Églises celtiques.

³ Ceci est pure invention. Bale est coutumier du fait et, pour grossir sa bibliographie, imagine des titres d'ouvrages probables, sans aucune preuve documentaire.

⁴ Il n'y avait rien, en effet, sur S. Petroc dans les notes originales de Bale (*Index Britanniae Scriptorum*, éd. R. L. POOLE et M. BATESON [Oxford, 1902]).

⁵ *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates* ² (Londres, 1687), p. 292-293.

⁶ C'est l'édition imprimée de Wynkyn de Worde qu'il transcrit, à en juger par la forme *Tendurus* (au lieu de *Teodurus*) pour le nom du tyran Teudur. D'où sont venus à Ussher les anciens noms de Padstow qu'il rappelle, *Loderic* et *Laffenac*, nous ne l'avons pas déterminé : probablement de quelque ouvrage de topographie, peut-être de la *Britannia* de Camden (cf. éd. GOUEN, t. I, p. 19, col. 2).

in literis ac sanctis moribus ab eo fuisse institutum, Vitae Coemgeni scriptor memorat. » Ceci est bien intéressant. Ussher ne l'a lu dans aucune des pièces qui subsistent sur S. Petroc, mais dans une Vie, vraisemblablement perdue, de S. Coemgen de Gleann Dá Locha ¹. Rien d'autre, dans les additions aux *Antiquités*, ne concerne S. Petroc ni ce passage tiré d'une Vie de S. Coemgen, et le détail enregistré de la sorte n'aurait que peu d'importance s'il n'était un vestige (et le seul, à notre connaissance) d'une tradition concernant S. Petroc dans l'hagiographie irlandaise.

Le regretté Charles Henderson n'a pas donné, sur l'histoire du prieuré de Bodmin, la monographie qu'il avait commencé de préparer. Nous devons nous contenter d'un chapitre formé de trois articles de journal ². Il y est question du clerc Algar de Bodmin, qui devint évêque de Coutances en 1131, après la mort de Richard de Brix, et mourut en 1150 ou en 1151. Henderson montre que cet Algar était probablement le doyen ou le prieur, en tout cas le chef, du collège des chanoines séculiers de Bodmin quand Guillaume Warelwast, neveu du Conquérant et évêque d'Exeter de 1107 à 1137, substitua à cette ancienne fondation une communauté de chanoines réguliers. Le siège de Coutances fut vraisemblablement accordé à Algar en guise de compensation, à condition de céder aux nouveaux venus tous les droits du collège qu'il présidait. Cela expliquerait peut-être que les chanoines réguliers de Bodmin, en 1177, lancés à la recherche de leurs reliques volées, prissent comme naturellement le chemin de Coutances.

A l'arrivée des chanoines réguliers ou peu après, l'ancienne église collégiale de Bodmin devint paroissiale et un nouvel édifice fut élevé à quelques centaines de mètres de l'ancien, vers l'est. Les chanoines y transportèrent le corps de S. Petroc et lui donnèrent la place d'honneur, on ne sait en quelle année exactement. C'était pour eux une source sérieuse de revenus : des pèlerins le visitaient en foule chaque année et y laissaient des offrandes. L'église priorale doit avoir été un des plus beaux édifices du Cornwall. On n'en a retrouvé qu'une dizaine de pierres sculptées, surtout des chapiteaux. Les textes ne semblent conserver le souvenir que d'une seule occasion où Algar ait visité l'Angleterre après son élévation au siège de Coutances : il est témoin d'une charte à Winchester en 1133. La même année, il est à Exeter quand les chanoines de cette ville abandonnent pour la cathédrale neuve leur ancien domicile. Peut-être a-t-il alors poussé jusqu'à Bodmin pour voir de ses yeux ce nouveau prieuré dont il était considéré comme le co-fondateur.

Paul GROSJEAN.

¹ Voir, dans nos *Notes d'hagiographie celtique*, deux essais sur ces Vies perdues de S. Coemgen (*Anal. Boll.*, t. LXIII, p. 112-129, et t. LXX, p. 313-315).

² C. HENDERSON, *Essays in Cornish History*, éd. A. L. ROWSE et M. I. HENDERSON (Oxford, 1935), p. 219-228.

1. VITA S. PETROCI

Ex codice Gothano, fol. 136^v-143 ; vid. supra p. 135.

Incipit prologus in Vita sancti Petroci confessoris. II. nonas iunii.

1. Prologus insinuat quod textus postea narrat,
Auctorem reticens, materiam peragens.

Beati Petroci ¹ confessoris vitam scripturus, ipsum intercessorem ad Deum invoco ut sensum meum et sermonem dirigat ne, aut fictorum mendax auctor aut veri [et] superbus relator, ultimo ² examine falsiloquii vel arrogancie reus arguar. Hoc autem aggredi ante aliquot annos quorundam fratrum meorum crebro rogatu admonitus sum, quamvis id pridem non ignoti nominis aut parve sciencie vir conatus experiri nonnulla ex hiis que in veteranis scedis reperimus, pro iudicio suo velut absurda preteriens, silencio pressit. Ego vero tam in eis adquiescens quam non ingratus tanti ³ patroni beneficiis, quippe qui et ante conversionem et post in habitu religionis triginta ferme annis stipe Dei ordinatione sustentor, desiderabili post laborem indulto ocio, perscrutans ex omnibus qui in antiquis librariis habentur insignia queque et excerpens, culciori sermone adornavi. Quedam nichilominus que puer ipse agnovi, quedam autem que a bone memorie Radulpho Montis ⁴ Acuti (1) monacho sub sua presenciam patrata audi-vi ⁵, in fine gestorum, ut et ego magnalia Dei predicem, ad nostratum edificacionem inserere curavi. Quorum quidem testes transmarini

1. — ¹ (B. P.) Beatroci cod. — ² in marg. fol. 136^v, col. 1, haec adduntur : <Di>stat autem Petrokestowe, que est in Cornubia, a Bodmyn civitate .x. milia passuum, in boriali parte Cornubie, prope mare boriale ; et paulo inferius : Quod sanctus Petrocus sit de genere Cambrorum, id est Walensium. — ³ tanto cod. — ⁴ mentis cod. — ⁵ adiuvi cod.

(1) Raoul de Montaigne ne semble pas avoir laissé d'autre trace dans l'histoire littéraire ou monastique. Il appartenait assurément au prieuré étranger (« Alien Priory ») de Montacute, dans le Somerset, fondation clunisienne de l'an 1102 environ ; peut-être occupa-t-il quelque temps le minuscule prieuré étranger de St. Carrok, où résidaient seulement, à cette époque, le prieur et un moine. St. Carrok, dépendance de Montacute, doit son existence à une donation ou plutôt à une restitution de la part de la famille des comtes de Mortain, au début du XII^e siècle également. Situé en Cornwall, dans la paroisse de St. Veep, il n'est distant que de trois lieues au sud de Bodmin. Sur St. Carrok, voir Charles Henderson, dans *The Cornish Church Guide* (Truro, 1925), p. 213-214 ; David Knowles et R. Neville Hadcock, *Medieval Religious Houses, England and Wales* (Londres, 1953), p. 99.

et cismarini mecum adhuc superstites complures extant, qui tunc presentes uni solempti aderamus miraculo. Quamquam predecessorum desidia et ne dicam inscicia multa deleta⁶ sint, que ann[u]alibus digna viderentur, et iugiter etiam nunc fiant, si diligenter considerata inspiciantur. Hiis itaque ad rerum evidenciam breviter prelibatis, narrationem exordiar. **Explicit prologus.**

2. Incipit Vita ipsius Petroci. Dominus noster, qui omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem sui venire (1), multos per totum orbem¹ ad aliorum exemplar speciali prerogativa illustravit, ut quolibet regionum provincie suos haberent quos imitarentur. Quo vel sic humane cavillationi, occasionem² querenti, excusacio virtutis tolleretur et e vicino haberent unde informarentur, iuxta quod Moyses misticum intellectum scribit : « Et colliget unusquisque manna circa tabernaculum suum (2). » Et alius propheta iuxta eundem sensum : « Audiet unusquisque nomen Domini de loco suo (2). » Unde virum imitabilem beatum Petrocum, attavis regibus editum (3) in Cambria, que provincia in boreali parte Anglis contigua est, velut egregium sidus inter fluctus barbari huius pelagi nobis Deus proposuit. Cuius defuncto parente, non tam iure successionis eligitur quam pie indolis gracia tollitur. Erat enim ei species digna imperio, quam omni morum honestate venustabat, in tantum amabilis ut omnium animos in sui provocaret affectum. Habebat etiam viginti quatuor fratres, ut legitur, quorum plures, continencie v<i> tam professi, in Christo consummati sunt (4). Ipse vero iuxta primogenita sua cum alio fratre suo, Winleo nomine (5), principatus negocio tentus est, magis necessitate, ut in exitu patuit, quam terreni fastus desiderio. I<m>-mineba[n]t ei creber cum hostibus conflictus, qui, finium suorum limites transgressi, predam agentes, agros populabantur. Quibus aliquando cum omni virtute occurrens, multos stravit, quosdam captivavit, cum Dei gracia omnes resistentes iure belli optinuit. Quibus prospere gestis, sui, victorum more, cum magna ovacione letantes

⁶ delata cod.

2. —¹ *In marg. inf. fol. 137^v, col. 2, haec adduntur : De .xxiiii. fratribus sancti Petroci. De sancto Wynleo fratre sancti Petroci.* —² *accionem cod.*

(1) 1 *Tim.* 2, 4.

(2) Ces deux textes, certainement empruntés à quelque auteur, ne se lisent pas dans la Vulgate.

(3) Cf. HORACE, *Carm.* I, 1.

(4) Rappel d'une légende hagiographique ou, pour mieux dire, généalogique, fort connue en Galles, en Cornwall, en Armorique et jusqu'en Irlande, celle des vingt-quatre enfants de Brychan. Qu'il suffise ici de renvoyer à ce que nous en avons dit à propos de la Vie de S. Nectan de Hartland (*Anal. Boll.*, t. LXXI, pp. 378, 382).

(5) Comparer la généalogie transcrite ci-dessous, p. 188. La forme latine *Gundleius* est celle qu'adopte la Vie *BHL.* 3701 (avec l'épitomé *BHL.* 3702).

redeunt. Ipse vero, humanos successus modeste suscipiens occultosque casus profunde contuens, secum animo volvit quante sollicitudines, quot pericula, que scelera ei ex principatu i<m>minebant. Unde, post diutinam secum deliberacionem, oracioni se enixius contulit, ut in tanta angustia ei Deus inspiraret compendiosorem salutis vi[t]am qua[m] ad Deum perfeccius ³ rediret. Huiusmodi vota in ecclesia frequenter fundens, audit evvangelizari : « Qui non renuciaverit omnibus que possidet, non potest meus esse discipulus (1). » Huius sentencie non surdus auditor disponit animo seculum et concupiscencias eius relinquere, ut Christo ⁴ lucrificet. Exinde cepit pedetentim subtrahere se rebus aulicis, regias fastidire delicias et cultus adornatus floccipendere, oracionibus prolixius incumbere, leccioni divine seu meditacioni indulgere, tam largus elemosinarum ⁵ ut profusior crederetur. Et quia scriptum est : « Qui audit, dicat : Veni, » (2) (nemo ⁶ enim proprie salutis sollicitus, contemptor est aliene), non solum palatinos ephebos secum iunctos, sed et provinciales, quos sibi miro devinxerat amore, compellat ad ⁷ sui imitacionem. Quid multa? Dei gracia compuncti et assidua ammonicione eius et exemplo inflammati, ferme sexaginta viri utriusque etatis, iuvenum et seniorum, fidei interposicione confederantur monachorum vitam simul et habitum subire. Certificatus ⁸ itaque de tantorum conversione, nolens diucius sub religionis umbra latere neque erubescere ⁹ humilitatem arripere, convocata subditorum concione, secreta cordis optima[n]tibus suis exposuit, quia soli Deo in posterum militare decrevit. Quibus illi auditis, inconsolabili dolore cordis sauciati, luctuosa voce supplicant ne eos deserat, asserentes nullatenus ab invicem divelli posse cuius se domin<i>o subdidissent. Spondentque subituros se non minimum regalis sollicitudinis, ut liberius sue salutis curam gerat, aliquantisper expeditus exteriorum sarcina negociorum. Adhicientes non nullos reges, diadematis sublimitate retenta, Deo placuisse et, in huius modi celsitudine interdum sibi vacantes, gratum administracionis ¹⁰ obsequium exhibuisse. Sed vir sanctus, singulis eorum assercionibus rationabiliter obvians (pollebat enim non solum ingenii sagacitate, sed et disserendi ¹¹ facilitate), aiebat que sui compos Deo iuste semel vovisset rite solvenda, seque exemplo uxoris Loth condiendum, Sodomam respicientis ardentem (3). Multis in modum hunc utrimque subnexis, sermo regis invaluit, subrogatoque sibi in regnum antedicto fratre, iure eciam ipso per omnia strenue populi et principum assensu extorto, cessit imperio.

3. Nec multo post, ut convenerat (condixerant enim ad ecclesiam convenire ut more ecclesiastico, benediccione tonsoriali suscepta cum

³ profeccius cod. — ⁴ sic cod. — ⁵ vox desideratur; supple: dator, vel aliud quid simile. — ⁶ venio cod. — ⁷ ac cod. — ⁸ certificatis cod. — ⁹ forsitan leg. erubescens. — ¹⁰ administraciones cod. — ¹¹ discerrendi cod.

(1) Luc. 14, 33.

(2) Apoc. 22, 17.

(3) Cf. Gen. 19, 26.

beati Petri apostoli stigmatē, pariter omnes, deposito vetere, monachilem sortirentur habitum), quo, seculi desperatione facta, domesticorum animi cicius mitigarentur (1). Quod et factum est. Deinde beatus Petrocus, evangelici non immemor testimonii quo dicitur quia nemo propheta acceptus est in patria sua (2), Iberniam proficisci decrevit. Ibi enim divine lectionis et secularis philosophiæ studia amplius florebant. Proviso itaque viatico quod sufficeret navigaturis et auditoriis disciplinarum tempore non modico, festinat solvere puppem (3). Verebatur¹ vir gnarus ne rudes animi discipulorum in valedicendo turbarentur, quia et magnorum constancia inquietacione plangencium affinium² et falsa carnalium pietate vacillare solet. Unde eos hac oracione consolatur : « Fratres et commilitones, virili animo nunc precipue opus est. Ingruente enim seculi tristitia, que mortem operatur (4), terrenum cor Christi vomere <s> cindendum est, ut fructum spiritualem oportune proferat. Nunc manifestabitur utrum in vobis plus vigeat Christi caritas an parentum affectus, agrorum possessio an sanctorum hereditas sempiterna. Erigite vos ad superna celorum contuenda. Ibi vos iustorum omnium ordo, tribus videlicet sanctorum, proprie³ merito sue salutis securus, pro vobis autem

3. — ¹ Verabatur *cod.* — ² in imo margine fol. 137^v, col. 1, additur : Nota. — ³ propria *cod.*

(1) La phrase semble mutilée. Le sens est clair : la cérémonie de la tonsure et l'entrée dans l'ordre clérical ou monastique (c'était tout un), avec le renoncement au siècle, devaient mettre un terme à l'insistance des parents de ces jeunes gens pour les retenir dans le monde ; de la sorte, elles devaient assurer irrévocablement leur vocation. Que signifie ce *stigma beati Petri apostoli* ? L'auteur se persuaderait-il que *Petrocus* est tiré de *Petrus* et que son héros a choisi d'être ainsi appelé désormais, selon une coutume signalée ailleurs chez les Celtes ? Mais *Petroc*, en réalité, se rattache au nom de nombre celtique *petru* « quatre » (Joseph Loth, dans *Le Moyen Age*, t. XLI [1931], p. 325-326 ; M. Förster, *Zur Geschichte...*, p. 91, note 3). Bien que d'une tout autre époque, soulignons un parallèle dans la Vie de S^{te} Salaberge, abbesse de Laon (*BHL*. 7463, éd. Krusch, p. 60, ch. 18) : *Bodo, incisa caesarie, monachi, in quantum res sinebat, agebat officium, ac non multo post Tulli oppidi adeptus episcopatum non multo post naturae debitum reddidit. Veneranda quoque Odila, Christi stigmatē suscepto, sanctarum virginum se choro coniungens, sub obedientiae tenore vitam beatam degens, spiritum cui omnia debentur reddidit.* Krusch rappelle en note que Ducange voit dans ce *Christi stigmatē suscepto* une allusion au voile des vierges. Non moins naturel, à notre avis, serait un rappel de la tonsure. L'hagiographe vient d'en parler simplement (*incisa caesarie*). Le souci de la *variatio sermonis* l'invitait à changer d'expression. Quant à la mention de S. Pierre (*stigma beati Petri apostoli*), serait-elle, dans la *Vita Petroci*, un écho des controverses qui firent rage dans les Églises celtiques à propos de la tonsure (cf. *Anal. Boll.*, t. LXXIII, p. 292) ?

(2) *Luc.* 4, 24.

(3) Cet hémistiche est probablement un emprunt.

(4) 2 *Cor.* 7, 10.

sollicitus, magno cum desiderio expectat. Fidei oculo perspicite iudicii diem ultimum, quo electi omnes audient : « Venite, benedicti patris mei, percipite regnum quod vobis paratum est ab origine mundi (1). » Et quanta e diverso pravorum confusio, non hor[r]aria sed eterna, illorum maxime qui a iusticie via semel ingressa deficientes corruerunt, quibus etiam dicitur : « Ite, maledicti, in ignem eternum, qui prepara<tus est> d<iabolo> et a<ngelis> eius (2). Talium, tiro-nes optimi, consideracione, quicquid virtutem enervat, contempnite ; quicquid moleste contristat, mitigate. » Postquam eos multis in huius modi solidaverat, portum adeuntes, navem cum omnibus armamentis suis divinitus procuratam scandun<t>, ventoque ⁴ prospero transvecti, brevi applicant Iberniam. Ibi sub crepidine litoris ligata naucella, loca famosa studiis penetrant, argutarum more apium flores mel fecundius redolentes avidius legencium, quod cereis recondentes ⁵ cellulis, tam ad sui victum et prolem gignendam ⁶ quam ad dominorum usum salutiferum et lucis ministerium, parce conservant. Sed et isti ⁷, curiosius legem discentes et continue ad sui et aliorum edificacionem ruminantes, voluntaria paupertate inibi viginti annos trans[s]igunt, donec vir beatus eciam indigenarum iudicio omnium summus doctor effectus et habitus est. Presagiumque sancti Patricii, qui primus illic ⁸ Christi fidem predicaverat, in eo completur. Vaticinatus est enim unum Britonem venturum Iberniam cum suis sodalibus, discendi gracia, qui omnium culmen sanctitatis et sciencie prerogativa promer<er>etur (3).

4. Audiens item sanctus Petrocus apud Occidentales ¹ Anglos provinciam que Cornubie dicitur infidelitatis et ignorancie tenebris magna ex parte adhuc involutam, exceptis paucis heremitis qui, labore manuum vitam degentes, sparsim per silvestria deversabantur, eo proficisci disponit. Igitur, instinctu Sancti Spiritus accensus,

⁴ meritoque *cod.* — ⁵ recedentes *cod.* — ⁶ gignendam *cod.* — ⁷ in imo *marginē fol. 137v, col. 2, adduntur hæc* : Hic perrexit sanctus Petrocus in Hyberniam cum sociis suis ibique .xx. annis mansit. Quomodo sanctus Petrocus venit apud Cornubiam. — ⁸ illuc *cod.*

4. — 1 Orientales prius scripserat librarius.

(1) Combinaison de *Matth.* 25, 34, et d'*Apoc.* 13, 8, ou *Hebr.* 9, 26.

(2) Cf. *Matth.* 25, 41.

(3) Nous n'avons trouvé nulle trace de cette prophétie dans les Vies de S. Patrice. Ce n'est pourtant pas, sans doute, une pure invention de notre hagiographe : plus d'une Vie de saint gallois, vers la fin du moyen âge, comportait, comme un trait obligé, de semblables prédictions, et l'une de celles-ci a pu être assez vague dans sa forme pour servir de modèle, sinon d'autorité. La plus célèbre concerne S. Dewi (David) et est rappelée dans la collecte de la messe de ce saint universellement connu (*Vitæ Sanctorum Britanniae*, éd. WADE-EVANS, p. 169).

suam fratribus voluntatem insinuans, utrum et ipsis colligebat² inquit. Inferentibus illis non displicere sibi quicquid primus elegerat³ cui se regendos commiserant, petita et accepta a collegis et conviventibus licentia, in pacis osculo, non sine lacrimis, digrediuntur, postque viginti annos repedantes ad portum quo traieci fuerant, fratribus inter se agentibus de necessariis annexacionem⁴ et renovata peregrinatione, ad mare usque perveniunt. Dumque venerabilis pater, de omnipotentis Dei misericordia omnino confidens, paululum ad locum versus procederet, navem quam reli[n]querat cum suis navalibus illesam repperit, stupentibus illis et Deum in sanctis mirabilem laudantibus, huius modi in vocem prorumpunt : « Deus eterne, qui patribus nostris Egipto egressis heremum orridam annis quadraginta perambulantibus, in figura nostre innovacionis⁵, manu facta indumenta sine detrimento corrupcionis seu vetustatis conservasti⁶, ut per hec corpora nostra, anime videlicet indumenta, immortalia futura crederemus, indifferenter nostris hoc temporibus miraculum perpetrasti. Eisdem ipsis migraturis etiam in beneficium addidisti, ut in tribubus eorum nullus esset corporaliter infirmus, ne nos viam Dei proficiscentes spiritualiter languescamus ; tu nobiscum simile quid agens, fragile lignum cum velo incorrupta⁷ custodisti, ut inter tot procellosos turbines, inter frequentes undarum vortigines nichilominus solida videantur. In te de te exultantes, te laudamus, tibi gratias referimus. » In hec scafam ingressis et velum ad summa in altum tollentibus, non minus miranda proveniunt. Currunt enim, in adversos ventos pansis velis, non tardius qua<m> si a tergo inpel-lerentur secundis.

5. Iamque, maris latitudine emensa, [h]oris propinquantes optatis, stupet beatus Sampson (1), qui prope litus solitariam debebat¹ vitam, vultusque ad Deum levans inprecatur ut tam insolito velificantes humiliet † ne insolenci<i>s suis assiduam meritis que divini est minus †. Cum quidam, prorete fungens officio, per longe arenam compto temptans incaute labens freto, statim suffocatus interiit. Defuncto autem prorete² <nomen> erat Reu, a quo in hodiernum

² sic cod. — ³ eligisset cod. — ⁴ sic cod. ; legendum videtur : ad navigationem. — ⁵ invocacionis cod. — ⁶ in marg. recto fol. 138^v haec adduntur, quae re vera paulo inferius erant inserenda : De beato Sampson. De Port Reu, quod dista<t a> Petrokestowe .ii. m<iliaria>. Item de beato Sampson. De Heylmouthe ; distat a Port Reu .ii. miliaria, <a> Bodmyn .xii. miliaria. De sancto Wethinoco. De Lan Wethynock. — ⁷ sic cod.

5. — ¹ prius gebat cod. — ² pro rege cod.

(1) Ainsi est introduit dans le récit un autre grand saint celtique, et particulièrement du Cornwall et de l'Armorique, Samson, le futur fondateur de Dol. Une chapelle de S. Samson s'élève au sud de la baie où áborde S. Petroc, à Lelissick, en face á peu près de l'endroit où le saint aurait rencontré les moissonneurs.

diem usque Portus Reu agnominatur (1). Quo infortunio convictorum³ animi aliquantulum turbati, formidolosius terram subeunt. Dumque prospiciunt messorum iuxta predium quod indigenarum lingua Tresphe Petroc (2) dicitur, id est Mansio Petroci, iter eo dirigunt. Quos salutes, rusticana multitudo barbarico more in transversum respondens, despicabilem eorum religionis habitum et modum cum irrisione subsannatur, implorantes, immo explorantes, ut in argumentum sanctitatis aquam sitibundis⁴ in sabulo arido producerent. Sidus enim caniculare torreat. Tunc sanctus Petroc, orationem brevem attentius⁵ ad Deum fundens, ait : « Deus omnipotens, qui ingrate multitudini Iudeorum aquam de petra manare fecisti, innotescere et huic turbe ad nominis tui⁶ noticiam propagandam, ut reffectis diffidentia eorum recundat⁷. » Statimque, percussa terra baculo quem gestabat, fons vene aque salubrius⁸ prosiliit, nunc usque perdurans, quamquam eius ortus et rivuli percursus⁹ in habundancia sabuli marina tempestate proiacti nostro demum tempore aliquantum obstructus exilius scaturiat. Quo accole viso, penitentes erroris, Deum magnificant et eius preconem venerantur. Deinde interroganti si quem nossent¹⁰ qui tales hospicio dignaretur, ostendunt e regione, preter hostium Heil fluminis (3), beatum Sampsonem, qui, oratorium stipe indiga sed magno sudore construens, tunc forte ad laborem manuum egressus fuerat, asserentes quia vir idem diuturno labore noctem oracionibus multociens continuaret, adeo lectioni seu contemplacioni vacans ut in hoc singularis putare-

³ (i. c.) infortunium animo vectorum *cod.* — ⁴ sitibondis *cod.* — ⁵ attentius *cod.* — ⁶ tue *cod.* — ⁷ sic *cod.* ; *forſitan leg. retundatur.* — ⁸ *leg. salubrioris vel salubris.* — ⁹ percussus *cod.* — ¹⁰ noscent *cod.*

(1) Port Reu est un toponyme sorti de l'usage et non identifié. Il ne peut désigner qu'une crique (*port*, emprunt au latin *portus*) dans la paroisse de St. Minver, près de Trebetherick (DOBLE, *Saint Petroc*³, p. 12).

(2) Nom de lieu corrompu, que la *Vita metrica* (*Trespetrock*, à lire *Trespetrock*, 27b ; ci-dessous, p. 168) permettrait de corriger sans difficulté, même s'il n'apparaissait pas sur la carte moderne : Trebetherick, dans la paroisse de St. Minver. Notons que toutes les Vies de S. Petroc écrivent *Tres*, par une *s* finale, alors qu'il s'agit du mot cornique *tref*, « habitation, domicile » ; les deux lettres, assurément, se confondent presque dans l'écriture, mais un copiste qui eût connu la langue ne les eût pas prises l'une pour l'autre.

(3) Cet estuaire est l'embouchure de la rivière appelée aujourd'hui Camel, dont la dernière partie coule vers le nord. Il est parfaitement identifié grâce aux divers noms de lieux : Trebetherick est situé sur sa rive orientale ; les habitants montrent à Petroc l'ermitage de Samson, sur la rive occidentale, à Lelissick (dans la paroisse actuelle de Padstow), et Petroc traverse l'eau pour joindre Samson (*amne transmissio*). On observera en passant que la *Vita metrica* fait *Heyl* dissyllabe (30b, ci-dessous, p. 168).

tur, tam parvus ut solo pane, sed vix hominis pane, et aqua sero ¹¹ ieiunia solveret. Audiens vir beatus tam predicabilem hominis vitam, eum videndi ardet desiderio, vultusque ad Deum dirigens, submissa voce secum : « Deus, inquit, siste virum loco prout scis, dum eum conveniam. » Statimque ille, stipitis more, totis dirigit membris, ut nec ligonem manu mittere vel sessum ire quiverit, donec, ampne transmissio, convene ad eum pervenirent et hominis Dei salutacione solveretur. Dehinc, libatis ¹² osculis et solatii brevi interserto ¹³ sermone, recipiuntur hospicio. Et quia in hospite magna Dei gracia, qua preditus erat, scintillabat, hospicium suum cum suppellectili consereno ¹⁴ ad episcop<i>um beati Wethinoci (1),

¹¹ cero cod. — ¹² libatas cod. — ¹³ intercerto cod. — ¹⁴ forsitan leg. conferens.

(1) La comparaison des dates de culte montre qu'il s'agit, en Cornwall et en Armorique, d'un même personnage ou du moins d'un personnage que l'on croyait le même, *Wethinocus*, *Wethenocus*, *Guethenocus*, *Guethnocus*. Sa Vie, sans valeur historique, a été éditée par le P. De Smedt (*BHL*. 4113), avec des Miracles (*BHL*. 4114), au tome III des *Acta Sanctorum* de Novembre, p. 98-102, sous le titre de *Vita SS. Guethnoci et Iacuti* ; le manuscrit, du XIII^e siècle, l'intitule : *Vita B. Iacobi vel Iacuti confessoris*. Le *commentarius praevious* ne fait état que de références armoricaines et néglige absolument les sources insulaires (sur lesquelles on peut voir, outre nos textes concernant S. Petroc, BARING-GOULD et FISHER, *The Lives of the British Saints*, t. III, p. 200-202). Le calendrier du psautier de l'abbaye de Saint-Jacut (XV^e siècle) porte, au 5 novembre : *Iacuti et Guethenoci confessorum* ; celui du sacramentaire de Saint-Méen (XI^e siècle), au 11 novembre : *In Brit. Gueuthnoci confessoris*. Or, Guillaume Botoner, de Worcester, au calendrier de Bodmin, c'est-à-dire de la principale fondation de S. Petroc, lisait, vers 1470, à la date du 7 novembre : *Sanctus Withinocus Episcopus et Confessor*. Vers la fin du premier tiers du X^e siècle, le roi Athelstan fit don à l'église d'Exeter, entre autres reliques fort nombreuses de saints de l'Armorique et du Cornwall, de reliques *Of see. Widenoces lichaman Jaes biscepes*, « du corps de S. Withenoc l'évêque » (M. FÖRSTER, *Zur Geschichte...*, pp. 78, 103-104, n° 105). Guethenoc, qui était le saint de Padstow avant l'arrivée de Petroc, est aussi celui de Lanhydrock (en Cornwall également, juste au sud de Bodmin), où il fut remplacé par S. Hydroc. Notre hagiographe attribue à S. Wethinoc un nouveau monastère dans une autre partie de la péninsule, sans doute Lewannick (originellement *Lanwenech*, *Languenec* ; en 1150, *Lanwanac*), à une bonne lieue au sud-ouest de Launceston et qui ne releva jamais de S. Petroc ni d'un monastère se réclamant de ce dernier, à moins que ce ne soit le *Lawenhoc* du *Domesday Book*, qui appartenait, au XI^e siècle, à Bodmin. Charles Henderson a bien vu que Lanwethinoc, « le Monastère de Wethinoc », est l'établissement religieux qui devint Padstow, c'est-à-dire que Lanwethinoc ou Landuwethnoc est l'ancien nom de Padstow (dans son chapitre *Padstow Church and Parish*, à la suite du *Saint Petrock* de Doble, 3^e édition, p. 51). Cette brillante conjecture est confirmée par l'ancienne

quod iuxta erat, pariter manicabant. Beatus vero Sampson, non multo post, eis vale facto, abinde discedit biennioque episcopatu in Anglia acto, transmarinis tandem civitate Dolo electus archiepiscopus in optimis consum[p]matus diem obiit.

6. Wethinocus itaque, venerandus pontifex, tanti patris adventu triumphans gaudio, satis ei episcopale dependit hospitalitatis ministerium, ipsum vere ¹ arbitrans quem illo venturum vaticinium presagabatur antiquum, cui priores indigene ² heremite omnes cederent. Comperta autem loci oportunitate (est enim secessus infrequens, dulcis aque et salsuginis amenitate accommodus, necnon et glebe pinguis), beatus Petrocus de cohabitatione interpellat antistitem. Ille, non sua, sed alterius, commoda querens, gratanter ei omnibus collatis, et cellam ultro concessit. Et quia corpore erat adhuc vegeto et robore virili, locorum quoque non ignarus aut lingue, aliam aggreditur fundare cellam, animo exultans quia famulo Dei peregre venienti habitaculum preparasset, retento in memoriale ut ex pristini habitatoris vocabulo locus cognominaretur. Incolarum enim lingua Lan Wethinocke Cimiterium Wethinoci exprimit. Igitur vir Domini Petrocus, securitatem optatam demum consecutus, ad arcioris se vite continenciam et feraciores fructus spiritu accingens, veluti tunc primum Deo servire inchoasset, terram carnis sue pene immoderatis conterit exercitiis, ut, primum mortificatis viciorum radicibus, consequenter virtutum seges succresceret uberius. Et quia inter carnalia vicia prima est originaliter castrimargia ³ (1), hanc non solum cotidiano sed biduano interdum et triduano cohercebat ieiunio, ut libidinis aculei multo eum ⁴ tollerabilius urerent, genitrice repressa. Itidem pululationes superbie, que spiritualium viciorum principalis ³ est, iactanciam videlicet et ypocrisim, cum reliquis suis comitantibus, ita suffocavit ut, radice arefacta, parvi rami siccarentur. E diverso virtutum ita contemplacione suspensus erat ut fructibus spiritus, qui per eam derivantur, paci, paciencie gaudioque cum ceteris, non tam frequens quam assiduus videretur. Sapientibus quoque et insipientibus predicacionis talentum fideliter et prudenter ita solvebat ut pro capacitate singulorum omnibus congrueret, tanto efficacius quanto, quod docebat verbo, vite firmabat exemplo. Tam humanus adventantibus ut, quicquid necessarie suorum indigencie supererat, hilariter distribueret. Legitur autem quod a conticinio sepe ad auro-

6. — ¹ vero *cod.* — ² indigene *cod.* — ³ sic *cod.* — ⁴ enim *cod.*

dénomination de la chapelle de St. Enodoc, aujourd'hui à demi enterrée par les sables du port de Padstow : en 1434, *Capella Sancti Gwinedoci* ; en 1607-1613, « the chapel of Guenedouci » (BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. III, p. 202).

(1) *Castrimargia* semble avoir été tenu pour la graphie la plus correcte du mot en Angleterre ; aussi Osbern de Gloucester, dans sa *Panormia*, range-t-il ce mot sous l'initiale C (éd. MAI, *Classici Auctores*, t. VIII, p. 140, col. 2).

ram, hyemali tempore, gelidis aquis insederet, precavensque ne qua iurgiorum occasio sibi a convicaneis nasceretur, agrorum suorum limites fossis longissimis in modum valli auxit, quarum ruine et nunc patent, intendens pariter et per hoc suos labore operis occupare, ne quando torperent. In loco equidem qui ad Nant Funttun, id est Vallis Fontis, <nominatur> (1) oratorium et molendinum iuxta magno stipendio et diuturno labore construxit ⁵. Et quia opus a cella aliquanto distabat, ne in eundo vel redeundo vacaret, magne quantitatis lapidem scapulis impositum, mane seu vespere, baiulasse fertur. In cuius rei monimentum, sepulcro eius superpositus lapis idem reservatur. In hodiernum quoque diem eiusdem saxi rasura, in aquam missa, egrotis fidelibus remedium promptum conferre solet. Legimus etiam quia, solempnibus ieiuniorum temporibus, pane cinere mixto vesci solitus sit. Sed quia ad omnia carismata eius minus sufficio, cum sim exilis ingenio et eloquens ore ⁶, sacius silendum arbitror quam impossibilia presumere, quippe cum credibile sit eum quedam teste consciencia occulte peregrisse, que nulli suorum innotescere voluerit. Itaque, in pretaxatis modum ponens, de reliquo quod Dei gracia suggesserit contexam.

7. In tali denique conversatione ¹, infatigabiliter proficiens, tricesimum iam agens annum, videns quoniam bona est negociacio eius (2), ad forciora suspirans, Romam ire perrexit ut, dum famosa loca sanctorum visitaret, eos sibi affectuosius conciliaret sub corporali ipsorum presencia. Eligensque e suis peregrinationi idoneos comites, per multa terra marique pericula ad sanctorum limina Apostolorum pervenit. Ubi magna cum iubilacione vivens mactatus hostia, tandem compos voti, spe et mentis desiderio sublevatus, in enigmathe speculationis (3) primitivam ecclesiam sanctorum salutatur, odorans, immo pregustans gaudium quo perfectius quandoque fruiturus erat. Veneratis igitur sanctorum patrociniis pro religione peregrinantium, non licenciosa giracione palantium, qui propter iactanciam vaga curiositate spectabilia omnia circumeunt, per aliam viam revertuntur in regionem suam (4). Cumque ad mansionem in Watune (5),

⁵ in marg. fol. 139^v, col. 2, haec adduntur : De virtutibus sancti Petroci. De Nantfonto (sic). — ⁶ sic cod.

7. — ¹ In margine additur : Quomodo sanctus Petrocus perrexit <it> Romam.

(1) *Nant Funttun* en cornique signifie « la Vallée de la Fontaine » ; c'est le nom que porta, à peine modifié, la paroisse de Little Petherick ou St. Petroc Minor, jusqu'au siècle dernier : *Nanceventon*. Pour les diverses formes, voir DOBLE, *Saint Petrock*³, p. 37.

(2) *Prov.* 31, 18 ; cf. 31, 19.

(3) 1 *Cor.* 13, 12.

(4) *Matth.* 2, 12.

(5) En vain chercherait-on partout ce nom de lieu, sur la carte ou dans les documents. C'est une corruption, devenue méconnaissable, de Newton (Newton St. Petrock), qui revient ci-dessous, p. 176. La Vie en vers (37c) porte

quod rus est a fine Cornubie, devenisset, receptus hospicio est, impeditus pluvia i<m>minente illa die ulterius procedere. Et quia molestum erat sociis, prope iam cella, dietare, demulcens eos abbas dixit : « Tantillum diei quod superest indulgeamus quieti. Cras, cessante omni intempore et die puriore redeunte, ad cellam usque proficissemur. » Quo quasi oraculo suscepto, satisfactum est fratribus. Diluculo autem, cum maturassent iter, aere turbato, pluvia immensa irruente et horrifico tonitru mugiente, via omnis redditur invia et flumina, paulo ante vadosa, fiunt eciam equitantibus inaccessiblea. Stupentibus illis, vir Dei in se reversus : « <P>seudo, inquit, propheta et temerarius elementorum Dei factus sum arbiter, qui de futuris diffinitivam presumpsi ferre sententiam. Vos ergo ad solita redeunte, pascite qui ² in vobis est gregem Domini (1), commponentes proposito insistere, carnis opera calcare (qui enim in carne sunt, Christo placere non possunt (2)), docentes eos instructionem meam et doctrinam servare, ante omnia caritatem continuam (3) invicem et misericordiam ³ exhibere, quia plenitudo legis est dilectio (4) ; in absentia mea corporali spiritum meum, immo Domini, adesse semper attendere. Ego enim mendacem prophetam iterato dampnabo exilio. » Illis de contra peccatum lingue excusantibus, dicendo : « Si quis in lingua non offendit, hic perfectus est vir (5), » et linguam labilem esse veluti in udo positam, et inevitabile esse non labi vel in sermone, multa huius modi attenuantibus, primas subdit : « Stat sententia semel probata : lingua, que erroneam ⁴ precipitavit sententiam loquendo, domanda est silencio. Si enim peccaverit vir in virum, placari ei potest Deus. Si autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo (6) ? »

8. Illis ergo abeuntibus ¹, solus exulat, multoque labore confectus et dispendia plurima perpressus, denuo revisit Romam. Deinde, celebriora loca sanctorum perquirens, oratorium[m] archangeli Michaelis, in Monte Gargano situm, adiit. Et quia Ierosolimis iter nondum patebat ² (multitudini enim inausum et pene intactum ad idem temporis erat, cum longinquitate itineris et dif<f>icultate,

² quid *cod.* — ³ meos *cod.* — ⁴ erroneam *cod.*

8. — ¹ *In marg. additur* : Quomodo iterum sanctus Petrus Romam ivit et ad Terram sanctam. — ² potebat *cod.*

la même fausse leçon. Le contexte et l'itinéraire suivi montrent qu'il ne faut pas hasarder d'autres hypothèses. Newton avait été donné à Saint-Petroc de Bodmin par le roi Athelstan, au x^e siècle. Pour les différentes formes du nom, voir J. E. B. GOWER, A. MAWER et F. M. STENTON, *The Place-Names of Devon* (Cambridge, 1931), t. I, p. 101.

(2) *Rom.* 8, 8.

(3) 1 *Pet.* 4, 8.

(4) *Rom.* 13, 10.

(5) *Iac.* 3, 2 ; ce qui suit est certainement emprunté à quelque auteur, mais n'est pas dans la Vulgate.

(6) 1 *Reg.* 2, 25.

tum barbarorum acerbitate circumpositorum), et quoniam per deserta loca et innumeros anfractus divertendo multa cogeatur subire dispendia, quibus animus eius pene ad defectum angebatur et corpus atterebatur, Ierusalem demum attigit, ubi singula tocius dispensationis dominice ante mentis sue oculos recol<1>igans quasi membratim hostie artus discerpens ³ et in frust[r]a minutatim concidens ⁴, lacrimarum quoque aspergine rorans are cordis compositos flamma compunctionis incendit. Deinde, lustratis ⁵ locis omnibus nativitatis, predicationis, miraculorum, comprehensionis, flagellorum, crucis, sepulture et ascensionis ⁶, fidei sue locorum ipsorum testimonii morem gerens et quodam quasi experimento visus satisfaciens, orientem versus viam corripuit, permeans Arabes, Persas ultimosque Indos, orientalemque penetrans ad occianum, per multa latronum, promontoriorum fluminumque pericula, fixo baculo deponensque melotem extremoque occiani opido lassus obdormivit in litore. Cumque evigilasset, ecce vas vitro pellucidum ⁷, unius solum capax hominis, terre advehitur, confidenterque illud ingressus, sine remo et [remo et] remige, divino nutu, in insulam quandam desertam amenissimam ⁸, ubi in magna tranquillitate, veluti in orto deliciarum, celestis dulcedine speculationis septem annis refocillatus est. Septennio completo, ecce angelus apparens ait : « Serve Dei Petroce, discis amplius de meritis tuis nil presumere, ne elatus corruas, de Dei vero clemencia in omni angustia sperare, qui post laborem et dolorem tanta te suavitate consolatus est, cuius benedictione piscis, quo toto hoc tempore refectus es, durat consumptus (1). » Cui vir Dei respondit : « O ⁹ preclare milicie celestis minister, te coram eruditus confiteor quia non est homo qui faciat iusticiam et non peccet (2), et non est qui faciat bonum, non est usque ad unum (3), et sola vexacio intellectum dabit auditui (4), et quoniam vere melior est dies una in atriis Dei super milia (5). Vix enim videor mihi vel septem dies hic egisse. O terque quaterque beatos (6) quos Dei gracia tali dignabitur habitaculo !

³ diserpens *cod.* — ⁴ considens *cod.* — ⁵ lustrans *cod.* — ⁶ assencionis *cod.* — ⁷ (v. p.) nitro per lucidum *cod.* — ⁸ in *marg. inf. fol. 139^v, col. 2, haec adduntur* : Quomodo sanctus Petrocus pertransit Arabiam, Persos (*sic*) et Indos, et usque magnum mare in Oriente, et post in quadam silva (*sic*) in Oceano per septennium vixit, et videtur quod fuit in paradiso. — ⁹ quo *cod.*

(1) Notre hagiographe n'a pas soufflé mot de ce poisson miraculeux qui suffit à la subsistance de Petroc au cours des sept années de son séjour dans l'île. On trouvera de plus amples détails à ce propos dans la Vie latine, *BHL*. 6639, encore inédite. L'épitomé de la *Nova Legenda Anglie* (*BHL*. 6640, éd. Horstman, p. 318, lignes 28-29) en a gardé la trace.

(2) Ceci semble une citation, mais ne figure pas dans la Vulgate.

(3) Cf. *Ps.* 13, 1 et 3 ; *Ps.* 52, 4 ; *Rom.* 3, 12.

(4) *Isai.* 28, 19.

⁴(5) *Ps.* 83, 11.

(6) Cf. VIRGILE, *Énéide*, I, 94.

O infelices et miseros qui peccando hoc sibi recluserunt ¹⁰! » Et angelus ad eum : « Quia iam correptus et correctus es, vehiculo quo advenisti refer[r]eris ad locum quo baculum figisti. Lupum quoque meloti incumbentem reperies, quo duce poteris donec ad nota pervenias. Et quia in theorice conversacionis experientia eterne salutis pignus gustasti, et ad alios commonefacere memento, ut per te lucrifiant Deo, quia, si perseveraveris, plures per te salvi fient. » Quid multa? Omnia perficiuntur ¹¹ que dicta sunt (1) ei ab angelo, lupoque ¹² ducatum prebente innoxium, sospes ad solita pervenit. Quid multa? Abissus iudicia Dei (2). Cuncta que fecit valde bona (3), et tamen nos, quia ingrati Deum offendimus, ipsa bona creatura contra insensatos armatur [v]ultum ire Creatoris iniuriam (4). Sanctus Daniel, inedia maliciose inter leones instigatos, custoditur illesus. Tres pueros, pro testimonio Dei in caminum missos, vinculis eorum combustis, non lesit incendium. Istum quoque vere servum Dei innocencia sua a lupi rapacitate servavit. Sed quia hodierno relatu raucedine facte sunt fauces mee (5) et iam arterarum spiritus artatur, aliquando pausandum arbitror.

9. Redeunti igitur viro Dei de peregre ¹ omnes in oscula ruunt tanto fervencius quanto insperatum complectuntur. Ille autem, fatigatus ex itinere, in etatis incommodo iam carne debilior, actiuo labori remissiorem se exinde suspendit. Spiritualibus ergo studiis magis assiduus quam frequens ². Ante non multum vero temporis extiterat quidam tyrannus ³, Teudor (6) cognomento, malignus, qui ob innatam crudelitatem in reos et rebelles exercendam scrobem mal[i]gne profunditatis perfodi fecit, in quam multimodos serpentes et reptilia et cetera venenata congerens, humanis eos carnibus cibare ⁴ con[con]suescens, multos indempnes cum dampnatis intro-mittens horribiliter interfecit. Eo decedente, filius eius succedens,

¹⁰ incluserunt *cod.* — ¹¹ proficiuntur *cod.* — ¹² lupo quia *cod.*

9. — ¹ *In marg. additur* : De reversione beati Petroci Cornubiam. — ² *aliquid desiderari videtur.* — ³ *in marg. additur* : De quodam tyranno qui <nutri>vit serpentes, quos sancti <Petro>cus et Wethinocus dest<ru>xerunt et filium eiusdem tir<ann>i per illos serpentes ext<inctum> eorum precibus Christus revivisc<it>. — ⁴ *sibare cod.*

(1) *Luc.* 1, 45.

(2) *Ps.* 35, 7.

(3) *Gen.* 1, 31.

(4) *Cf. Sap.* 5, 18 et 21.

(5) *Ps.* 68, 4.

(6) Teudor ou Tudur (en gallois *Twdwr*, en anglais *Tudor*, c'est-à-dire Théodore) est le féroce tyran de l'hagiographie locale, dans ce coin du Cornwall, à la fin du moyen âge. Une autre tradition, recueillie par Jean Leland au xvi^e siècle, le dépeint, au contraire, comme le pieux donateur, avec S. Constantin, du site de Bodmin à S. Petroc, et Doble (*Saint Petrock*³, p. 28-29) suggère même de le reconnaître parmi les saints de l'Armorique, en supposant, sans doute, une conversion opportune, du même genre que celle, beaucoup mieux attestée, de Constantin (*cf. ci-dessous*, p. 160, note 3).

tam inhumanam execrans penam, interdixit huius modi tormentum amplius fieri. Serpentes autem famelici, solito pastu destituti, insurgentes in alterutrum infesto conflictu, invicem sese consumunt, usque dum de numero tanto solummodo tres superessent. E quibus unus enormis corpulencie et horridi⁵ rictus in duos conversus invaluit. Turbata iam palude feculenta et tabe virulentorum animalium mota lindos⁶ fetor exalans aerem inficit et pestem mortiferam circumquaque diffundit. Mon<s>trum quoque carceris impaciens, collectis viribus erumpens, fertur in terram, longoque sese sulcamine trahens, bac<c>atur in homines et pecudes deterrimoque rictu non paucos sternit. Quod audiens vir Dei et intelligens operationem Sathane, oratione ad Deum enixius deprecandum conversus, invitat secum ad debellandum monstrum venerabilem sepe dictum Wethinocum, qui adhuc superstes moribunda membra spiritu promptiore vegetabat, qui<a> quanto pastoralibus⁷ excubiis senio minus sufficiens, eo contemplacionis haustum vehemens erat siciens. Duoque hii athlete, divine proteccionis armati virtute, procedentes aggrediuntur hostem. Quem prospiciens vir Domini Petrocus : « O tortuose, infit, serpens (1), imperet tibi Deus (2), qui destructurus est magnum Levitan. » Cominusque accedens, ligatum orario trahit ad volutabrum, precipitemque immittens auctoritate Dei protestatur, inquires : « Tollerere et mittere in mare (3), ubi amplius neminem infestes. » Profligatore autem patrie propulso, redeuntibus Dei bellatoribus, ecce de vicino occurrunt per devia nunciantes quia complures, defuncto regis filio funebria de more exhibentes, flatu bestie preterlabentis exanimati iuxta feretrum procumberent, adiciuntque⁸ supplicare ut vir apostolicus defunctum ephebum resuscitet, restitutis viribus tybicinum et plangencium. Tum vir misericors, cum illo suo confari ad locum veniens, iuxta feretrum aliquamdiu orat, dicens : « Deus, cuius virtute omnes resurgent in ultimo iudicio, electi et reprobi, in ictu in novissima tuba (4), soli autem electi in vitam eternam, reprobi vero in obprobrium sempiternum, sicut credimus et in quo fideles sumus, redeat anima huius in corpus suum, ut intuens⁹ a morte anime reviviscat. » Illico resedit¹⁰ qui mortuus fuerat (5) et, magnificans Deum, redditus est suis, necnon et servientes reparantur in pristinum.

10. Post dies aliquot, venerabili Withinoco reverso ad patriam¹, vir Domini, molestiarum iam pertesus domesticarum, de[s]cernit subtrahere se querelis importunis et habitaculum tranquillius ingredi.

⁵ horrifice cod. — ⁶ incertum quid legendum sit : lividus ? luridus ? an vocabulum lindus effectum ex celtico lind, quod paludem significat ? — ⁷ pastorilibus cod. — ⁸ adducuntque cod. — ⁹ sic cod. — ¹⁰ recedit cod.

10. — ¹ In marg. inf. fol. 140^v, col. 1, additur : De Wethinoco ad propria reverso.

(1) PRUDENCE, *Cathemer.* VI, 1, v. 141.

(2) *Iudae ep.* 9.

(3) Cf. *Matth.* 21, 21.

(4) 1 *Cor.* 15, 52.

(5) Cf. *Luc.* 7, 15.

Itaque, assumptis secum duobus fratribus Petro et Datore (1), clam discedens, venit ad Vallem Fontis (2), ibi deversans procul a cohabitatione ² populari per dies quindecim. Deinde, secum reputans ne forte sollicitentur fratres de clandestina ³ sua absentacione, revisendos eos iudicat et rursus, suis rite dispositis, fratrum consensu repedere. Firmata deliberacione, fratres conveniens, insinuat eis quia, negocia ecclesiastica non sustinens, cum paucis selectis amplius velit secreto degere; administratorem sibi eligant qui idoneus sit pondus ecclesiasticum subire, quem cathedre sue substitui ac dignum pastorem animarum et strenuum in actualibus et Deum timentem et <ir>prehensibilem ⁴... Erat autem ibi quidam, disciplinis liberalibus institutus, Petrus nomine (3), neophitus quidem ⁵ in regulari conversatione, sancte tamen estimacionis frater et bonum testimonium ad eos qui foris (4) sunt habens; in quem, oracione premissa, cum universorum eleccione, curam transfundit ecclesiasticam, addiditque: « En presidet vobis quem ipsi ascivistis. Debitam ei reverenciam exhibentes, honorate sicut Dei vicarium, scientes quicquid ei impenderitis, honorem seu iniuriam, in Deum redundare. Ipse enim pervigilat pro vobis quasi rationem Deo redditurus (5). Cavete ergo ne amaro animo ministerium suum agat, sed cum gaudio. Non enim expedit vobis ⁶. Precessor ⁷ vero non se existimet potestate dominante, sed caritate serviente felicem, ne forte elatus incidat in superbiam. Immo omnibus humilitatis se ipsum prebeat exemplum, corripiens inquietos, consolans pusillanimes, suscipiens infirmos, paciens sit ad omnes (6). Hoc agens, gradum sibi acquirens bonum, per Dei gratiam se subditosque salvabit. Ego autem, quamdiu in hoc peregrinabor corpusculo, operam dabo instruccioni vestre et religioni, si quid defuerit addere

² (a. c.) a quo habitacione *cod.* — ³ clam destina *cod.* — ⁴ hic quaedam certo desiderantur. — ⁵ quidam *cod.* — ⁶ nobis *cod.* — ⁷ processor *cod.*

(1) Ce Dator, compagnon du successeur de S. Petroc, Pierre, ne paraît mentionné nulle part ailleurs, à moins peut-être qu'il ne faille le reconnaître comme identique au Dachan, que Bale, invoquant l'autorité de Leland, compte parmi les disciples de S. Petroc (ci-dessus, p. 143).

(2) *Vallis Fontis* traduit le cornique *Nanceventon*, qui est, nous l'avons dit (ci-dessus, p. 154), l'ancienne dénomination de Little Petherick, paroisse immédiatement au sud de Padstow.

(3) Doble (op. c., p. 28) évoque à bon droit le nom porté par une fontaine sacrée à Treloy, près de Rialton (qui se trouve dans la paroisse de St. Columb Minor, à quatre lieues au nord de Truro, sur la côte, près de Newquay; à l'époque du *Domesday Book*, Rialton appartenait au prieuré de Bodmin). Cette fontaine s'appelle St. Pedyr's Well. Il y avait là, vers l'an 1700, une chapelle qui gardait le souvenir du même saint, et l'on y venait encore en pèlerinage peu auparavant.

(4) Combinaison de 1 *Tim.* 3, 7, et 5, 10, avec 1 *Cor.* 5, 12.

(5) *Hebr.* 13, 17.

(6) 1 *Thess.* 5, 14.

promptus⁸,[quam] quantum mihi Deus prestiterit. Tantum traditiones, quibus vos institui, illibatas conservate. Nullus in communi victu vel vestitu, preter quam consuestis, presumat. Siceram aut quicquid statum mentis evertere solet nulli vestrum fas est gustare, preter infirmos omnino et iuniores, quibus omnis humanitas inpendatur tempore et loco competenti. In vestitu vero sive manuum labore morem Antonianum, quem professi sumus, integrum custodiendum censeo, artem etiam, que honeste sortem nostram deceat⁹, secundam. Artificium vero turpis lucri gracia (1) omnimodis inhibemus. Precipue vero, testificor coram Deo (2), pudiciciam vestram custodite, recidentes omnem occasionem immundicie, scientes quia ceteris viciis conflictus debetur, sola fornicacio fugiendo facilius vincitur. Unde Doctor gentium in fide et veritate : « Fugite, inquit, fornicacionem (3). »

11. Hec et huius modi per aliquot dies explicans, assumptis duodecim de tanto numero (erant enim omnes octoginta), in osculo sancto secedens, mansiones fecerunt ad Vallem Fontis in diversis cellulis. Ipse habebat cellulam ex lignis contextam et quidam e fratribus similiter, plerique vero in cavernis moncium seu concavis vallium latitabant, solempnes tamen oraciones pariter celebrantes et mense refeccionem. Vivi quidem fontis penuriam habentes non cum fratrum sudore de remotis affer[e]retur¹. Rivus enim insipidus potus erat, salsugine marina influente. Tunc senex venerabilis, convocatis discipulis, pernoctans in oracione[m cum], post matutinas laudes secundum consuetudinem fixo baculo ad dexteram partem celle, fide magnifica et iterato miraculo, iugem elicit aquam haustu² lucidissimam, gustu salubrem et saporis³ optimi. Quod videntes discipuli⁴, compendio itineris lucrifacto, reversi sunt unusquisque in domum suam cum gaudio magno, glorificantes Deum et fidelem eius famulum venerantes.

12. Die quadam, cum solus oraret loco quo egressus fuerat ad laborem, cervum¹ videt de longe ad se confug[i]entem, quem Constantini (4), viri predivitis, venatores, concitatis equis, urgebant cani-

⁸ promecius *cod.* — ⁹ desiat *cod.*

11. — ¹ Sic *cod.* *corruptus, non adeo tamen ut non intellegas aquam, nisi cum magno labore, non haberi.* — ² hausti *cod.* — ³ soporis *cod.* — ⁴ in *marg. additur :* Quomodo fons vivus exortus est fixione baculi sancti Petroci.

12. — ¹ servum *cod.*

(1) 1 *Pet.* 5, 2.

(2) 2 *Tim.* 4, 1.

(3) 1 *Cor.* 6, 18.

(4) Ce personnage, qui figure dans plusieurs Vies de saints, semble tirer sa fâcheuse réputation chez les hagiographes d'un passage célèbre de Gildas ; il finit, vers 589, d'après les Annales, par une conversion retentissante et mourut sous l'habit monastique. On verra à son propos BARING-GOULD et FISHER, *op. c.*, t. II, p. 170-176, et surtout A. W. WADE-EVANS, *Welsh Christian Origins* (Oxford, 1934), p. 258-259 (en supprimant, selon le vœu que nous exprime l'auteur, le dernier paragraphe de cette notice). C'est encore l'existence d'un culte local

bus et lituis, donec ad novale quod Dei famulus excolebat venirent. Ibi enim constiterant canes, tanquam obiecto repagulo. Quod considerantes venatores, non audentes presumere predam que se tutele tanti viri commiserat, rem domino suo innotescunt. Indignatus ille et inflatus [s]tipo, servum Dei cominus ense petit, cumque manum erexisset ad ictum, dirigit ilico brachium subl<ev>atum (1). Resipiscens autem, continuo procidit ad pedes eius, veniam postulans. Interveniuntibus vero suis, signo crucis edito, restituitur a sancto, necnon cervus ² et illesus campos silvasque revisit (2). Deinde princeps idem, virum Dei frequentans, predicatione eius assidua et miraculorum gloria flexus ³, pervicacia dampnosa (protervus enim valde fuerat), credens baptizatur cum xxxiii comitibus suis, de tyranno mitis, de ydolatra deicola factus.

13. Una dierum ¹, cenante Dei famulo hora solita, contigit ciphum mense sup<er>positum labi, et effundi aquam, fundo subverso. Cumque vacuum minister tulisset, pater protensa manu cum signo salutifero sumit porrectum, celesti nectare plenum, gustansque convivantibus offert. Cumque et ipsi bibissent omnes, mirati dulcorem insolitum, confitentur virum angelici ordinis cui talia celitus ministrarentur pocula.

14. Item, cum pernocrasset in oratione sub divo, lucescente dominica, imbre continuatim descendente, nulla eum vel stilla perfudit, clemencia Domini sibi parcente, ne compuncionis eius ardor pluvia molestante rumperetur.

15. Tempore quodam, cum eum visitaret vir desiderabilis Wethinocus pontifex et votis suis uterque de utroque satisfaceret vicano verborum solacio, protelato inter se sobrio de divinis colloquio, crepusculum ingruit et inopinato celitus eis missa palla descendit. Tum uterque alium honore preveniens eam sibi tollere supplicat. Sed cum, neutro pre alio sibi eam vendicante, pia concertacio esset, una sublata, protinus due submittuntur, et ita duplicato Dei dono pium caritatis iurgium dirimitur.

² servus cod. — ³ hic, verso folio 141, vox una saltem excidisse videtur.

13. — ¹ Hic, et ad initium trium, quae sequuntur, capitulorum, in marg. additur : Miraculum.

qui le fait entrer dans la Vie de S. Petroc : à une lieue à l'ouest de Padstow, l'église en ruines et la fontaine sacrée de S. Constantin, près de Trevese Head, dans la paroisse de St. Merryn, donne son nom à une crique, Constantine Bay. Le Miracle 3 (ci-dessous, p. 173) mentionne l'olifant de S. Constantin.

(1) La même faute de lecture, *sublatum* pour *sublevatum*, se répète dans la Vie métrique (50d, ci-dessous, p. 170) ; elle y est garantie par le nombre de syllabes. C'est une indication très nette de la dépendance mutuelle des deux compositions : l'auteur de la Vie métrique lisait *sublatum* dans le texte en prose qu'il avait sous les yeux.

(2) Semble être une citation poétique.

16. Provincialis quidam erat, magne equidem potestatis, sed, quod salubrius est, fidei non fictæ, Kynan dictus (1), diutino tentus incommodo, qui totam spem salutis temporalis et eterne in Deo fixerat. Cui in sompnis relatum est : « Mitte, inquit, et accersi qui nominatur Petrocus. Hic dicet tibi quid te oportet facere ut salvus fias et domus tua tota (2). » Expergefactus autem, visum secum reputans, narravit coniugi sue. Illa vero eque fidelis : « Facile est, inquit, Deo per merita famuli sui curare te, dum fides tua non titubet. » Et cum devotam Deo oracionem delegassent, mediante eius electo Petroco, dormitum est. Et ecce vir Dei astitit ei in visu, dicens : « Vinculatos, quos affligis in carcere, solve et dimitte liberos, et postmodum ab omni crudelitate cessans, misericordie operibus insiste¹, et sanaberis. » Contingensque eum manu, recessit. Diluculo autem, mittens ille, liberare fecit reos quos tenebat et paulatim convalescens in bono opere <magis> magisque profecit. Qui, non ingratus visitacionis et salutis impetratæ, postmodum oratorium construxit in veneracione sancti Petroci, multis eciam occasionem fidei procurans³ promulgato testimonio revelacionis sibi factæ.

17. Mulier eciam, sanguinis profluvio¹ diu macerata, post consumptam in cassum remediis substanciam, contactu vestis hominis Dei, sine pecunia, fidem precium conferens, sanitatem redemit (3).

18. Alia[s] mulier, noctu sitibunda cum incaucius biberet, serpenterem in situla latentem deglutivit ignara. Que, diu in alvo eius fota sitimque insaciabilem more suo generans cum obs<c>eno tumore, mortem iam patientis accelerabat. Que, a medicis desperata operam suam omnem ei inaniter depensis, ad virum Dei deferitur. Qui sump-tum de altaris crepidine¹ pulverem [et] latici immittens cum sancte crucis signo dedit moribunde potum. Statimque cum vomitu serpente exanimi et iam tripedali emissio et colorem luridum in dies deponens, tempore perfectam recuperavit sanitatem.

19. Exactis iam sexaginta annis in duabus supradictis cellis, proficiscens inde, solo comitatus Datore, pertrans[c]ivit secreciora deserti devenitque ad illustrem convallem silvestrem, u<l>traque progrediens invenit heremitam, Wronum nomine (4), summe abstinencie

16. —¹ iusticie *cod.* —² in *cod.* —³ procuratis *cod.*

17. —¹ pro fluveo *cod.*

18. —¹ crepudine *cod.*

(1) Encore un représentant de la légende locale de Bodmin. Boconion (dans la paroisse de Helland, voisine au nord de Bodmin) s'appelait en 1318 *Bodkonan iuxta Bodmin* et contient le même nom d'homme, *Cynan* en gallois, *Conan* en cornique et en armoricain. Bod-Conan, « l'habitation de Conan », a peut-être donné son essor à la légende. *Botcinnun* (à lire probablement *Botcunnun*) figure dans le *Domesday Book* parmi les possessions de Saint-Petroc.

(2) Cf. *Act.* 9, 16, et 11, 14.

(3) Cf. *Marc.* 5, 25.

(4) Double (*Saint Petrock*², p. 27-28) observe que ce passage du Gothanus confirme on ne peut plus nettement l'hypothèse émise par lui quant au nom du

virum, proprio sudore et herbarum radicibus victum queritantem, mutuoque de sese gratulantibus, hospiciolo recipitur. Cumque aliquamdiu inter se edificacionis monita consererent, hora cenandi, super mensulam panem miri candoris simulque odoris celitus ministratum reperiunt. Quo refecti, gracias referentes divine largicioni, pausatim eunt. Nocturnis autem laudibus persolutis, lucescente mane, premissa oracione, hospitem suum venerandus convenit advena : « Pater sancte, vere constat angelico ducatu nactum me locum istum, cum facie tua meritis sum frui. In studiis enim suis dinoscitur purus (1). Et quoniam locus hic spaciosus est et inuius ad habitandum, nemine pretereunte, lucus quoque opacus, vasta undique heremo cinctus, commodam solitariis prebet mansionem, tecum cohabitandi licenciam flagito. » Cui beatus Wronus : « Et insuper revelacione angelica preostensum est venturum te huc, et locum istum insignem a posteris futurum et famosum tue conversacionis privilegio, cuius non minimum auspiciu mihi confert annona celestis qua pasti sumus in adventu tuo. Et quoniam, quod hic desudavi, Dei predestinacio tibi assignavit, ingressus posside iure perpetuo. Ego dehinc quo me dux<er>it Deus pergam, dextrorsum vel sinistrorsum. » Movensque ad austrum fere iter diei, degens ibi vite residuum, consummatus est.

20. Servus vero Dei Petrocus, ducatu directus angelico, locum adeptus aptatum, invitatis fratribus, cellam ex lapidibus aggressus ¹ construere, permanere ibi disposuit. Est enim vallis inter montes duos media, fontibus satis irrigua, arvo quidem sacionali, consitivo et pascuali idonea, et quia primitus a monachis inhabitata et exulta est, dicitur Bothmenaa ², id est Mansio Monachorum (2). Quo in

20. — ¹ egressus *cod.* — ² *sic cod., alias Bothmenia vel Bothmenea.*

premier fondateur de Bodmin (en réalité S. Guron, gallois *Gwron*) et par conséquent l'identité de *Dinuurin*, mentionné au milieu du ix^e siècle, et de Bodmin. On ne sait pas grand-chose sur cet ermite, sinon (par ce passage encore du *Gothanus*) qu'il donna son nom à la paroisse de Goran, Gorrañ ou St. Gorran, sur la côte méridionale, à 5 lieues au sud-ouest de Bodmin. Un testament de 1635, indique à Bodmin un terrain qui portait le nom de Guran's Well ; quatre ans plus tard, il est question de « St. Jerome's Well », corruption du même nom, celui du saint celtique qui précéda S. Petroc. C. Henderson, qui a fait tous ses efforts pour retracer le plan du prieuré augustinien de Bodmin, note que cette source consacrée à S. Gwron ne saurait être celle que l'on montre aujourd'hui, au cimetière, et qu'elle se trouvait sur le site même du prieuré.

(1) Ceci semble être une citation ou un emprunt ; nous n'en avons pas découvert la source.

(2) L'étymologie vaut ce qu'elle vaut et, pour le sens, correspond à la réalité, quoique la forme du second élément de ce composé reste discutable. Sur Bodmin, voir ci-dessus, p. 131. Dom Julien Stonor (dans l'article cité, *ibid.*, note 1) croit avoir retrouvé l'emplacement exact décrit dans ce passage du *Gothanus* : ce serait, sur le bord d'un petit cours d'eau appelé De Lank, à l'ouest des hau-

loco, procedente³ tempore, multiplicatis fratribus, duo construxit habitacula, unum supra tumulum borealem et aliud, ubi sanctus Wronus habitaverat, in valle preter fontem. Extat et adhuc, non procul a cella superiore, in montis supercilio, fons eius admodum salubris, in cuius rivulo horis nocturnis interdum cingulo⁴ tenus positus orasse dicitur aliquamdiu.

21. Non multum postquam locum prescriptum incolere cepit, ecce sepe dictus Petrus, cum fratribus xxiii., illum veniens salutare patrem in benedictionibus dulcedinis (1) et gracia visitacionis, reperit eum cellam ex limo et lapidibus studiose construente. Quem post oracionem susceptum et deosculatum vir sanctus, gaudio exultans, intro duxit habitaculum et, ablutis de more pedibus, non mediocrem pro facultate humanitatem exhibuit. Post diem autem educens eos, nactus¹ oportunitatem considerare tanta commoditate locorum iocundatos, graciaram accione replevit. Deinde, retentis quos exercitaciores iudicavit ex fratribus, reliqui cum magno solacio auditorum et inspectorum regressi sunt ad solita.

22. Interim homo Dei septa sua necessariis munire satagens ministeriis, opulencia et op<p>ortunitate eciam multitudini congrua brevi reddidit. Et sicut Apostolus Romanis scribens ait : « Sapientibus et insipientibus debitor sum » (2), sic et iste, tanti magistri dignus sequela, quasi rebus asserens mundis et immundis se medicum¹ destinatum, dum quodam tempore oracioni insisteret <in> inferiori cella et theoricam sanctorum vitam mentis perspicacia contemplaretur, ecce draco magnus, eandem vallem solito inhabitans, in limine oratorii per tres dies ad modum mansuetudinis procumbit extensus. Cum vir Dei secum miraretur² cur belua virulenta ad celle limina innocua tam iugiter occubaret, eo appropinquans deprehendit dextrum illius oculum ligno fere pedali confossum. Mox intelligens quid expectasset, sumens de pavimenti pulvere quo orare consueverat et aque miscens, aspergine huius modi perfundit eum, dicens : « Fac huic, Deus, sicut vis et sicut scis. » Statimque ligno exempto sanatus, solitum delabitur ad volutabrum. Quod cum vidisset sanctus, habundanti bonitati Dei ineffabiles refert gracias, qui, nichil eorum

³ precedente *cod.* — ⁴ singulo *cod.*

21. — ¹ saltus *cod.*

22. — ¹ (se m.) *bis in cod.* — ² mirans *cod.*

teurs dont le nom cornique de Bryn Uhella (« le plus haut mont ») a été anglicisé en Brown Willy, et des traces de la *cella* édiflée *super tumulum borealem* se repéreraient encore près du sommet voisin de Rough Tor. Il nous semble bien plutôt que notre auteur a en vue le site même de la ville actuelle de Bodmin, reconstitué en imagination tel qu'il devait être avant la fondation du monastère primitif. C'est une question à décider par des recherches archéologiques sur place.

(1) Ps. 20, 4. . .

(2) Rom. 1, 14.

que fecit abominatus (1), rationabilem creaturam incomparabiliter amplius fovet.

23. Deinde, evolutis aliquot annis, exhausto eius corpore partim eius assidua desideriorum celestium sollicitudine, partim senectutis iniuria (numerus enim annorum eius de leva iam transierat in dextram), senciens se mox delibandum (2), corroborare volens suos et supremum vale facere, ire perrexit habitacula fratrum singula visitare et, dum pergeret, cepit repente viribus corporis destitui, salutatisque suis apud Nanfontum sub festinatione, anticipare visus morbum serpentem, progredi disponit, pertingere volens usque ad fratres de Lan Wethinoc, tectumque ingressus cuiusdam patri<s>familias Rovel nomine, a quo idem rus in hodiernum Tre Rovel (3) dicitur, id est Villa Rovel, invalescente carnis infirmitate, decumbit. Pater autem familias, ei valde compaciens et privatam cameram ad quiescendum indulgens, sedulam eius curam egit. Lang<u>ore vero per horas singulas ingravescente, speciales et spirituales invitat amicos, suum gliscens obitum eorum oracionibus com<m>endare, lentoque egritudinis igne aliquantulum decoctus, in ultimis angustiori coartatus agonia, singulari nostre redempcionis viatico saciatus, pridie nonas iunii, circa quartam noctis vigiliam, in iam dicta camera, carnis solutus ergastulo, sidus antelucanum emicuit. In qua domuncula experimento probatur † inhabitatur †, nam continuo usque ad nos numquam aliquis deinceps mori potest, quantumcumque langueat, sed, tedio vite confectus, extra positus statim solvitur. Igitur, tanti patroni morte vulgata, tota ruit provincia, effertur immensa plangencium caterva, non nullis communem casum alcius considerantibus, lacrimas eciam elicit glorie eius congratulacio, sollempniterque sepultus est in loco quem primordio sue conversacionis nobilitavit. Cuius ad caput prope tu[tu]mulum fons vivus emanans dolencium oculos et precordia interna, si fides postulantis assit, sui lavacro curat. Tandem ergo aliquando post multos huius vite agones beatus Petrocus, prima oppignoratus stola, reliquam cum omnibus prestolatur electis, quam nobis piis optineat precibus apud singularem mediatorem Dei et hominum, Dominum nostrum Iesum Christum, qui cum Patre et Spiritu Sancto vivit et regnat Deus per secula interminanda. Amen.

(1) Cf. *Sap.* 11, 25.

(2) Cf. 2 *Tim.* 4, 6.

(3) Identifié par Doble avec Treravel, lieu-dit de la paroisse de Padstow, très proche de Little Petherick (en 1348, 1359 et 1432, *Trerovel* ; en 1634, *Trehavell alias Treravel*).

2. VITA METRICA S. PETROCI

Ex codice Gothano, fol. 143-144; vid. supra, p. 136.

Item Vita prefati sancti Petroci metrico sermone.

1. Sicut scriptis legimus sepius relatis,
vir quondam enituit mire venustatis,
vir quo nullus gravior moribus innatis,
vir insignis genere, vir nobilitatis.
2. Si quis querat cuius hic fuerat doctrine,
quilibet edocuit legibus a fine,
et ne quis hunc ambigat vite palatine,
regis erat filius, filius regine.
3. Ut evasit denique metas pueriles,
et inanes operas respuit et viles,
artes adhuc iuvenis inivit viriles,
et vir viros superat dogmate seniles.
4. Cuius patris denique tempus consummatum
cum irrevocabile terminaret fatum,
summis est et infimis visum esse gratum,
ut Petrocus Cambrie teneat primatum.
5. Mox cunctorum precibus ut sollicitatur,
fungitur imperio, s<c>eptrum moderatur
et ut heres regius regno dominatur,
semper hostes superat, nunquam superatur.
6. Omnibus supplicium inferens elatis,
dignum dignis exhibet opus pietatis,
scripturis accom<m>odat tempora sacratis,
que gratis acceperat, novit dare gratis.
7. Tandem, cum deliberat et decernit¹ secum,
inter mundi gaudia nihil videt equum,
hic habentem asserit miserum et cecum,
cordis receptaculum viciorum sp[r]ecum.
8. Ita dum prolixius mente tractat pura,
regni curas intuens, sarcinas et iura,
ad merenda gaudia, gaudia futura,
cuncta videt dissona, nulla profutura.
9. Ergo, quasi naufragus medio profundi,
celi regem postulat et factorem mundi,
ut dum casus corporis imminet secundi,
non permittat animam viciis confundi.
10. Orat, et oratio denique finita
summa celi penetrat, penitus audita :

11

¹ discernit *cod.*

- quicquid enim postulat iusti mens contrita,
summa confert pietas et permittit ita.
11. Mundi mox illecebris pedetentim spretis,
sese rebus aulicis subtrahit assuetis,
et ut se facilius rebus privet letis,
in secreto destinat vivere quietis.
 12. Quadraginta ³ denique viri numerati
illi lege fidei sunt confe<de>rati,
viri qui pro nomine Christi sunt parati
quelibet ³ incommoda vel adversa pati.
 13. Sicque spernens gaudia vite temporalis,
suis quidem aperit finem rei talis
et, sumpturus habitum vite monachalis,
asserit ter<r>estribus se cessurum malis.
 14. Nititur egregie multitudo gentis
revocare precibus animum nitentis,
sed non status flectitur tam severe mentis
sive minis asperis sive blandimentis.
 15. Ad despectum penitus glorie mortalis
illis benedictio datur tonsoralis;
post Petrocum Winleus, heres principalis,
curam excellencie suscipit regalis.
 16. Cum Petrocus legibus aures dat acclines,
fastus ponit regios, deponendo crines,
et, ut vita lateat notos et affines,
patrios egreditur et relinquit fines.
 17. Cum predictis igitur sociis retentis
litus adit, tollitur ratis spes absentis;
sed mox structam celitus suis armamentis
navem intrant, prosperis cedunt vela ventis.
 18. Mox favente gracia summe pietatis,
applicant Hybernæ finibus optatis,
et, carine litori vinclis adaptatis,
loca lustrant devia locis ignoratis.
 19. Florent ibi gemine studia doctrine,
secularis scilicet sicut et divine,
et ob hoc provincie gemma Camberine
regionis circuit loca peregrine.
 20. Ergo salutiferis studiis imbuti
quelibet a<c>com<m>odant tempora saluti,
et hiis student omnibus et hiis solis uti
que perhenni predicant consona saluti ⁴.
 21. Dum dux sacris monitis gregis mundat pectus,
grex spiritualibus cibus est refectus,
et mox ductor omnium, omnibus dilectus,

³ sexaginta inscribit in marg. alia manus. — ³ cuilibet cod. — ⁴ sic cod.; forsitan semel leg. virtuti.

- ipse est indigenis doccior effectus.
22. Qui cum mentem cerneret documentis fultam,
 terram procul interim audit inconsultam,
 terram adhuc fidei moribus incultam,
 adhuc ignorancie tenebris sepultam.
 23. Ergo dum Cornubiam petit, ut ibidem
 ius vigere faciat et florere fidem,
 vale dicto cetui lacrimanti quidem,
 quo dudum applicuit, litus adit idem.
 24. Qui dum integer<r>imam spem ponit in celis,
 unde recedens omnium plangitur querelis,
 navis quam reliquerat ibi vir fidelis
 stat post lustra quatuor integra cum velis.
 25. Nec minus perspicuis nec minus immensis
 gaudet mox miraculis aliis ostensis :
 res miranda, linquitur tellus hybernensis,
 ventos in contrarios carbasis extensis.
 26. Factus stupens talibus, Sampson heremita
 orat ne superbiant navigantes ita,
 et, cum quidam mergitur, prece vix finita,
 Port Reu portus dicitur a privato vita.
 27. Tristes hoc incommodo, portum subiere
 et mox iuxta Trespetrock messoris videre,
 ad quos recto tramite gressus direxere,
 cupientes fidei dogmata docere.
 28. Hos subsannant rustici, naribus fri[n]catis,
 postulantes aliquod signum sanctitatis,
 ut, cum sol liquoribus estuet ablatis,
 fontis venam proferant arvis desiccatis.
 29. Fuis tandem precibus viri sanccioris,
 tacta tellus baculo venam dat liquoris,
 et, cum vident proflui rivulum humoris,
 sui mox ruricole penitent erroris.
 30. Viro mox perspicuo, vite viro sancte,
 preter Heyl fluvium templum operante,
 illinc ne discederet orat, et orante
 riget Sampson, flexilis eo salutante.
 31. Fretus Dei famulo cibus, lare, foco,
 mane sese presuli confert Wethinoco,
 quem presul suscipiens in honesto loco,
 hospes letus extitit hospite Petroco.
 32. Sanctus hic considerans singula placere,
 innuit se presuli velle commanere,
 sed hic mentis habitum indicat sincere,
 dum recedens singula permittit habere.
 33. In optatis igitur constitutus [h]oris,
 vite continenciam spondet arcioris,
 quidque curet hominis mens interioris,

- dant labor et macies argumenta foris.
34. Spiritus sic incipit carni reluctari,
sicut hostes inter se sole<n>t adversari ;
cura mentis intima, cura singulari,
Deo studet vivere, Deo famulari.
35. Sacram cum vigiliam lux festiva dedit,
panem cum apposito cinere comedit,
et, ut plus reprimeret luxum qui plus ledit,
aquis, brume noctibus, gelidis insedit.
36. Inde mola Nanfuntun et cella paratis,
hinc et illinc rediens ne rediret gratis,
secum tulit lapidem magne gravitatis,
qui nunc prestat languidis dona sanitatis.
37. Placuit cum sociis Romam mox adire,
ubi fuis precibus properant redire,
et, cum tandem in Watune gaudent advenire,
oritur incommodum tempestatis dire.
38. Sociorum quilibet ob hanc mestus fuit,
quos patronus recreans hoc sermone struit :
« Sole cras sedabitur ymber qui sic fluit. »
Dixerat, et crastina luce magis pluit.
39. Tempora stupentibus illis inquieta,
inquit Dei famulus : « Pseudo sum propheta.
Loca redeuntibus vobis ⁴ adsueta,
os dampnando perfidum, repetam ⁵ iam spreta. »
40. Romam ergo denuo solus ut adivit,
sacra Ierosolime loca ⁶ circuivit,
Medos, Persas, Arabes ⁷ hinc ut pertransivit,
Orientis litore fessus obdormivit.
41. Qui demum evigilans insulam intravit,
ad quam hunc vas vitreum celitus portavit,
quem ut piscis integer hic septen<n>is pavit,
lupo verbis angeli duce remeavit.
42. O mira potencia, mira virtus Dei,
o miranda novitas admirande rei !
Stupent cordis intima, stupent sensus mei,
quod ferina feritas famulatur ei.
43. Tandem cum incolumis, cum rediret letus,
renitet fraternitas universi cetus
et, paternis osculis et amplexu fretus,
inter ipsa gaudia letos fundit fletus.
44. Mox ut Dei famulus se debiliorem
et annis labentibus videt seniore,
Marthe iam remissius recolit laborem
et Marie suscipit partem meliorem.

⁴ nobis *cod.* — ⁵ repetens *cod.* — ⁶ loco *cod.* — ⁷ Arabos *cod.*

45. Paulo ante, deditus pompe seculari,
erat vir in subditos gaudens malignari,
cuius nulla poterat virtus assignari,
nisi virtus debeat dolus appellari.
46. Hic ⁸ in scrobem vermibus plenam venenatis
indempnes precipitat simul cum dampnatis,
sed, nimis tardantibus postquam cessit fatis,
subit heres illius expers pravitatis.
47. Ut serpentes solito pastu spoliantur,
se vorantes invicem, invicem vorantur,
sed, cum a superstite claustra relaxantur,
rus colonis, gregibus pascua privantur.
48. Hec ut Dei famulo fama declaravit,
monstrum execrabile precibus fugavit,
cuius flatu funebri lesos reparavit,
cum ad vitam filium regis revocavit.
49. Mox, in eius cathedram Petro subrogato,
querit loco vivere minus frequentato,
et, bis seno comite secum convocato,
Vallem Fontis habitat, fonte renovato.
50. Constantini canibus cervum infestatum
sanctis suis liberat pedibus prostratum,
hunc cum suis eciam reddit baptizatum,
cum ad ictum riguit brachium sublatum.
51. Quid deinde referam quod, eo conante,
nectar mutat laticem, signo mediante?
Quid quod, ipso Dominum foris postulante,
non hunc stilla tetigit, pluvia stipante?
52. Wethinoco preside cum eo loquente,
lapsa vestis celitus cecidit repente,
et quis illam tolleret lite iam crescente,
lis sedatur, dupplici palla descendente.
53. Mox, dum Hynan ⁹ miseros, sancto revelante,
solvit ab angustia, solvitur instante
et tam fluxu sanguinis iugiter manante
liberatur mulier tactu vestis sancte.
54. Hausta coniux alia situla ferali,
irremediabilis dolet causam mali,
sed, ut mox se contulit viro spiritali,
redit sana, reddito verme tripedali.
55. Mox, ut Dei famulus istis cedit [h]oris,
fungitur hospicio viri senioris,
qui, dum veri recolunt studium amoris,
obstupent insoliti ferculum dulcoris.
56. Recusabo dicere, cum sit divulgatum ¹⁰

“

⁸ Sic cod. — ⁹ sic cod., ubi altera Vita Kynan. — ¹⁰ divulgatum cod.

- duplex habitaculum ab eo fundatum;
cum sit satis lucidum, satis declaratum,
quid serpentis referam lumen restauratum?
57. Hiis et hiis similibus celitus patratis,
sue demum visitat fratres sanctitatis,
quem dum premit obiter¹¹ vis infirmitatis,
vir ei ius exhibet hospitalitatis.
58. Domo tandem moritur in secreciori,
in qua, ut expertum est, nemo potest mori,
cuius fonte tumuli, melle pociori,
subvenitur optime miserum languori.
59. Tanti viri denique morte divulgata,
tota gemit patria, patre viduata,
cui Deus gaudia contulit beata,
cuius est per secula laus interminata.
60. Fama viri celebris mundo declaratur,
per quem adhuc celitus Deus operatur,
nam, sicut prolixior pagina testatur,
multa sunt de quibus hic minime tractatur.
61. Eius namque meritis summe fons virtutis
captivatis subvenit, vinculis solutis,
claudis gressum conferens et loquelam mutis,
varie languentibus dona dat salutis.
62. Hec Rogeri precibus, viri mentis pure,
scribere rogatus sum, adquiescens iure,
que si lector arguat puerilis cure,
et etati venia detur et nature.

Explicit Vita sancti Petroci.

3. MIRACULA S. PETROCI

Ex codice Gothano, fol. 144-145; vid. supra, p. 136.

1. Similis est discipline, hominis secretum celare, Dei autem virtutem predicare (1). Gloriosum iccirco miraculum quod apud nos Bothmenie patratum est memorie tradere curavimus, ut et Deum in sanctis suis miremur et nostram desidiâ huius modi occasione ad devotionem aliquam suscitemus. Mulier ergo quedam, Cecilia nomine, humilis condicionis et tenuissime facultatis, de iuxta Glowecestriam oriunda, contracta a nativitate hostiatim gestario portabatur. Que, post aliquot annos, ad memoriam eximii patris Swithuni Wintonie, erecta est ex parte, ut saltem enormiter titubando promovere se posset, baculo sustentata. Inde progressu temporis, anno videlicet

¹¹ obitum *cod.*

(1) Cf. *Tob.* 12, 7.

dominice Incarnacionis M^o. C^o. LVII^o, Bothmeniam venit mendicando, et ferme per quinque ebdomadas, aut non multum plus, commorata est, persepe ad elemosinam nostram sedens cum aliis mendicis, ut a pluribus utriusque ordinis et sexus iam cognosceretur incessu notabili. Instanti autem natali¹ solempnitate sancti Petroci, .II^o. nonas iunii, per visum admonita est vigilare et orare in oratorio supra collem et Dei misericordiam per intercessionem sanctissimi confessoris implorare. In ipsa vero vigilia, de more multis convenientibus, intravit basilicam et spiritu contribulato intencius orabat. Transacta noctis parte non modica, concussa est toto corpore tercio et elisa in terram, nervis crepantibus adeo ut ab herantibus² audiri posset. Erigens se, gressu recto, baculum suspendens ad altare optulit, manu tamen adhuc sub mamma dextra, ut semper, adherente, quam nunquam ad os usque sublevare poterat vel ad signum crucis sibi imprimendum. Sicque per septenos dies circumquaque per villam gradiens non sine stupore novitatis a multis spectata est. In vigilia autem octavarum cum aliis mulieribus in oratione pernoctanti restituta est manus sua in integrum, ut eam facile movere posset ad quecumque vellet. Deinde per aliquot dies apud nos commorata, non minimam laudis materiam Dei famulis³ prebuit et, hilariter a parochianis ecclesie viatici solacio adiuta, ad oracionem sancti Iacobi apostoli Galiciam peregrinata, penitus incolumis profecta⁴ est. Hec prout comperimus cum multis testificati sumus.

2. Quodam tempore, multi ex diversis provinciis in mari laborantes, tempestate nimia superveniente et crescente, de vita omnino desperati sunt. Cum autem omnes una voce et una sententia Deum et omnes sanctos in auxilium suum invocarent, nichil profecerunt. Tandem preceptum est ut singuli de singulis provinciis sanctos civitatum et villarum suarum invocarent seorsum, aliis tacentibus. Cumque sic singuli singulos sanctos suos invocarent et nichil proficerent, ad ultimum Cornubiensis quidam sanctum suum Petrocum in auxilium suum <invocavit>, dicens voce alta et clamans : « Sancte Petroce, adiuva nos ! Sancte Petroce, adiuva nos ! » Cumque sic sepe proclamaret, tacentibus aliis omnibus, vidit quidam (non ille Cornubiensis, sed quidam alius) sanctum Petrocum, indutum lineis, navem et inhabitantes turribulo incensare. Quo viso et completo, statim cessavit omnis tempestas, et ita omnes, sani et integro numero, ad litus pervenerunt, de cetero semper beatum Petrocum in memoria habentes et glorificantes et in omnibus necessitatibus suis invocantes.

3. Quadam vice, canonici seculares Bothmenie, pro maxima necessitate domus sue, detulerunt feretrum ubi corpus sancti Petroci reconditur et ante regem Henricum, filium Willelmi Bastardi (1),

1. — ¹ in add. sed del. cod. — ² vox, ut videtur, corrupta. — ³ famulus cod. — ⁴ perfecta cod.

deposuerunt, ut eum ad clemenciam proclivius flecterent. Rex autem miratus est super reliquiarum representacione et, intelligens aliquid magni esse pro quo canonici tantum laborem itineris assumpserunt, flexis genibus suppliciter provolutus, pie veneratus est sanctum corpus, manu feretrum et baculum et cornu eburneum quod ei contulerat sanctus Constantinus, rex Cornubie (1), quando eum ad fidem Christi convertit, contrectavit et deosculatus est. Inquisivit ¹ etiam quis illud feretrum deauraverat. Ipsi autem responderunt quod rex Edgarus, rex Anglorum, illud deauravit, inducentes pro testimonio inscripcionem que facta fuit in labris arche, ubi sic scribitur: Anno Dominice Incarnacionis nongentesimo sexagesimo tercio Ego Edgarus (2) Rex Anglorum ceterarumque gentium hanc archam auro argentoque honorifice iussi deornare in honore sancti Petroci confessoris Christi, ubi reliquie eius digne observantur, ut mihi utriusque vite longevitas eius meritis tribuatur.» Hiis igitur rex certificatus, gratus et hilaris remisit eis iniustam pecunie exactionem quam eius satellites singulis annis ab eis iniuste extorquebant.

4. Hiis autem prospere gestis, redeuntes canonici in Cornubiam, pervenerunt in Devoniam, scilicet ad solitudinem que dicitur Dertamora (3), ibi pernoctantes. Cumque obdormissent, equi illorum segetes propinquas vastaverunt et conculcaverunt. Rusticorum autem multitudo, quorum segetes erant, cum fustibus et telis tumultuose accurrerunt. Canonici autem excitati iusserunt famulos suos velociter congregare et sternere equos suos et abire, et illos duodecim, qui archam baiulare consueverant, novissimos viriliter procedere. Cumque iam cominus eos rustici globati insectarentur, ecce columpna ignea, surgens sursum de feretro et in ethera protendens, divisit inter hos et illos ne possent invicem contueri. Sonum tamen contentiosum minaciter consecrancium rusticorum non parum vie vel diei canonici audiebant. Sicque nube clara visibiliter divinitus protecti, prospere sua omnia consecuti sunt et domum ¹ pervenerunt.

5. Licet corpus sancti Petroci extremis conditum sit finibus, crebra tamen miracula et occultorum revelacio et precum efficax exaudicio

3. — ¹ inquesivit *cod.*

4. — ¹ domi *cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 160, note 4.

(2) Edgar régna d'abord, depuis 957, en Mercie et dans le Danelaw, puis, de 959 à 975, sur l'Angleterre entière.

(3) Le plateau de Dartmoor couvre environ 500 kilomètres carrés, dans le sud-ouest du comté de Devon, à une altitude moyenne de 500 mètres. Le centre était une forêt royale, probablement dès avant 1066. Deux routes seulement s'y croisent, à Two Bridges : celle d'Exeter à Plymouth et celle d'Ashburton à Tavistock. Les liens imaginés entre Dartmoor et S. Petroc (ou ses moines) par Dom Anscar Vonier, O.S.B., n'ont aucune solidité (*Grimspound, a Dartmoor Laura?* dans *The Month*, t. CLI [1928], p. 199).

longe lateque eius noticiam diffundunt. Hec nos supersedemus singillatim describere¹, quoniam, etsi illorum non aliud haberemus testimonium, sufficere debet, ad sanctitatem viri Dei probandam et ad miraculorum et eorum que diximus fidem habendam, quod monasterium ipsius confessoris tot et tantis fundis regum largicione, principum donacione populique collacione dotatum sit. Hec enim satis testificantur quante sanctitatis et estimacionis et meriti apud illos habitus sit.

4. DE RELIQUIARUM FURTO

Ex codice Gothano, fol. 144-148 ; vid. supra, p. 137.

De corpore sancti Petroci fur<ato> et restituto¹.

1. Canonicus quidam de Bothminia, scilicet Robertus de Tantona, scripsit qualiter corpus beati Petroci a quodam Martino, ecclesie Bothminie canonico, fuerat furto sublatum et ab eo in Brithannia<m> delatum, et qualiter iterum idem corpus ad Bothminiam sit reductum. Ait igitur sic :

Sanctissimi confessoris Christi et patroni nostri Petroci corpus sacrilegio surreptum et in regionem exteram delatum, peccatis nostris exigentibus, per aliquot menses nos latuit. In Brithanniam itaque usque ad ecclesiam Sancti Mevenni (1) provectum¹, sicut Deo placuit et sanctissimo eius confessori, miraculis est revelatum et, eius sanctitate experta, maximo cum honore exaltatum et multiplici reverencia collocatum.

2. Super hiis igitur fama per universam patriam crebrescente, verbum istud domino abbati Sancti Michaelis de Periculo Maris est significatum (2). Quod eque notum quibusdam monachis eius in Angliam propter negocia sua transmissis, Deo disponente, incidit

5. — ¹ describere cod.

Lemma — ¹ In margine additum totum lemma.

1. — ¹ In marg. additur : De sancto Mevenno qui est in Britannia. *Hic et ubique fere Menennum pro Mevenno habere videtur codex, etsi haud raro ambiguus ; quod semel monemus.*

(1) Saint-Méen, aujourd'hui commune et chef-lieu de canton dans l'arrondissement de Montfort (Ille-et-Vilaine). L'abbaye porta le nom de Gaël ou de Saint-Jean-de-Gaël jusqu'au xiii^e siècle ; elle prit alors celui du saint qui y était principalement vénéré. On l'appelle parfois Saint-Méen-le-Grand afin d'éviter la confusion avec Saint-Méen, près de Lesneven, dans le Finistère.

(2) Cet abbé du Mont-Saint-Michel n'est autre que le célèbre et actif Robert de Torigny, mort octogénaire en 1186, abbé depuis 1154.

in mentem verbum istud domino episcopo Exoniensi Bartholomeo (1) ire revelatum. Quod audiens dominus episcopus obstupuit, miro dolore super hiis tactus intrinsecus¹ (2). Unde et de hiis certificari cupiens, primum dominum priorem nostrum Rogerum (3), qui tunc ad eum propter negocia sua venerat, inde ad curiam regis necessario processurus, convenit. A quo nichil certum accipiens, abbatem Sancti Nectani et abbatem Bucfestrie et dominum priorem Lanstonie cum priore Tavistoke (4) Bothminiam usque transmisit, ut ibidem in conspectu eorum teca[m] illa[m], in qua corpus illud preciosissimum fuerat prius collocatum², aperiretur et sic rei veritas manifestaretur. Hoc igitur dampno manifesto, quis nobis dolor, quis gemitus, que

2. — ¹ intrinsecus *cod.* — ² collocatum *cod.*

(1) On consultera sur cet évêque l'érudite monographie que lui a consacrée naguère Dom Adrien Morey, O.S.B., *Bartholomew of Exeter, Bishop and Canonist* (Cambridge, 1937). Le texte de son Pénitentiel, jusqu'alors inédit, y est imprimé. Le chapitre LXXVII, *De Sacrilegio* (p. 253-256), ne renferme rien de spécial sur les vols de reliques. Dom Adrien Morey, qui a étudié de très près les déplacements de l'évêque d'Exeter en cette année, n'a pu profiter de ce que lui aurait apporté le Gothanus, alors inconnu. Voici ce qu'il indique pour 1177 (op. c., p. 40-42) : le vol et la restitution des reliques (d'après 'Benedict') ; en juillet, l'évêque est auprès du roi, ayant sans doute assisté au conseil tenu à Winchester le 1^{er} de ce mois ; le 12, il est avec Henry II à Stanstead, où celui-ci attend un vent favorable pour traverser la Manche ; il figure comme témoin de divers actes à Stanstead, à Portsea (probablement encore en juillet) et à Winchester (ici, pendant la maladie du roi, en août). Dom Morey perd alors ses traces jusqu'à la fête de Noël de l'année suivante, 1178, et déclare même qu'aucune indication n'existe de la présence de Barthélemy dans son diocèse en 1177. Notre récit, qui concorde exactement avec tous ces détails, permet d'affirmer que l'évêque était à Exeter au printemps (ch. 10) et revint en Devon et en Cornwall, au mois de septembre, pour accompagner les reliques de S. Petroc ; en outre, il n'était pas auprès du roi, mais vraisemblablement dans son diocèse, quand il reçut la première nouvelle du vol, en parla au prieur Roger et délégua quatre commissaires à l'examen de la châsse (ch. 2), où le corps du saint avait été jadis renfermé par ses soins (ch. 4).

(2) *Gen.* 6, 6.

(3) Roger, prieur de Bodmin, n'est connu que par ce récit du vol des reliques de S. Petroc. Les auteurs qui le citent l'ont rencontré chez « Benedict » ou chez Roger de Howden. On le retrouve, semble-t-il, dans la *Vita metrica* (ci-dessus, p. 136).

(4) L'abbé de Saint-Nectan, établissement fondé en 1168 ou 1169 (*Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 377), n'est nommé nulle part, que nous sachions. Vers la date du vol des reliques (1177), on ne voit que le prieur Jean, lequel devint abbé plus tard seulement (ibid.). L'abbé de Buckfast et le prieur de Launceston ne paraissent pas identifiables. Le prieur de Tavistock, de 1174 à 1183, était un certain Baudouin.

suspiria super hiis im<m>nerent, plus cogitari³ possunt quam dici. Sunt fortasse aliqui huius modi qui eventum casu accidere estimant. Contra quos ait Iob : « Nihil fit in terra sine causa (1). » Nec enim quicquam eorum, que fiunt, fieri credendum est quod Dei ordinacione, tum manifesta tum occulta, semper autem iusta, non proveniat. Omnia enim per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nichil (2). In hoc enim opere, de quo narrare incepimus, patet quam benigne, quam clementer usus sit Deus malo sacrilegi huius Martini, ad gloriam et honorem sancti Petroci. Qui enim vix prius inter suos Cornubia tantum notus et veneratus fuit, nunc in universo orbe terrarum, inter reges et principes, est elevatus et exaltatus.

3. Sed quia aliquantulum digressi sumus, nunc ad proposita redeamus. Martinus igitur iste, frater noster nomine tantum, quia sacrilegus et demone plenus, tedio et spiritu accidie vexatus fuit. Unde petiit a priore ut aliquod¹ sibi provideret solacium. Quid plura? Misit eum prior in Devoniam, ad villam nostram, quam ibi habemus, nomine Newetona (3), ut eam excole<r>et et regeret. Quem ibi maliciose et inordinate se habentem revocavit prior et claustrali custodie mancipavit. Super hiis itaque prefatus Martinus indignatus et captus dolore intrinsecus² (4), de vindicia pertinaciter studuit. Immisit ergo in mentem eius diabolus <s>celus pre aliis <s>celeribus <s>celestius, scilicet ut corpus sanctissimi patroni nostri Petroci furto surriperet, surreptum auferret, ablatum in perpetuum alienaret, ut ecclesia nostra, patrono suo sic destituta, penitus destrueretur.

4. Quesita igitur et inventa oportunitate, prefatum corpus de teca, ubi noverat illud per manus Bartholomei episcopi Exoniensis prius reconditum, surripuit, et exiit et recessit, et egressus cum sacrilegio suo elongavit fugiens (5) et, transfretans usque ad Britanniam, pervenit usque ad ecclesiam Sancti Maglorii (6), ubi honorabilius et humanius susceptus est quam meruit. Ea ipsa nocte, refulsit lux de celo (7) super arcam in qua reliquie iste erant incluse, videntibus quibusdam qui in hospicio aderant et admirantibus, licet ad presens de hiis nichil

³ cogitare *cod.*

3. — ¹ aliquid *cod.* — ² intrinsecus *cod.*

(1) Iob 5, 6.

(2) Ioh. 1, 3.

(3) Newton St. Petrock, dans le Devon, à trois lieues vers l'est de la frontière du Cornwall, est cité parmi les possessions de Saint-Petroc dès le x^e siècle peut-être. Il n'a de commun que le nom avec Newton, dans la paroisse de Hartland, au Devon également, que le scribe du Gothanus avait rencontré déjà en copiant la Vie et Passion de S. Nectan (*Anal. Boll.*, t.c., p. 401), mais c'est celui qu'il défigurait en *Wature*, ci-dessus, p. 154.

(4) Gen. 6, 6.

(5) Cf. Ps. 54, 8.

(6) Il s'agit certainement de Saint-Magloire de Lehon, tout contre Dinan. On le verra par la suite.

(7) Cf. Act. 22, 6.

perpenderent. Unde et sa<c>rilegus iste, sibi conscius, deprehendi pertimescens, summo mane equum conduxit, ad Sanctum Mevennum inde profecturus.

5. Profectus itaque venit ad vadum, Cagarnu (1) appellatum, omni, ut aiunt, bestie transmeabile, sedens equo quem conduxit. Quod transire indubitanter admonitus ab eo[o] a quo equum conduxerat, eundem virga cesum et calcaribus sanguine tenus stimulaturn, sed in cassum, vehementer urgebat. Videns autem apostata hinc equum nolle progredi, conscius sibi, suspicatus est Dei nutu hoc fieri ob irreverenciam quam sanctis reliquiis exhibuerat, easdem retro se irreverenter portans. Et descendens inopinato, sacculum in quo erant ipse reliquie solvit et per pontem, qui ibidem imminebat, transvexit, regrediens quam cicuius ad equum, quem ductori suo interim custodiendum com<m>endaverat. Ascendens itaque equum, vadum gratis transmeavit et ita, pauca loquens et plura forsitan cogitans, pervenit proficiscens ad Sanctum Mevennum, ubi, hospicio susceptus, ductori suo equum suum et mercedem solvit. Quo redeunte ad propria, ipse ibidem expectabat donec a monachis vocaretur ad pran-

(1) La leçon du Gothanus semble bien être *Cagarnu*. Cependant, le scribe ne distingue presque jamais ses jambages et, dans un nom propre surtout, il faut hésiter : est-ce *uu*, *un*, *nu*, *im*, *mi*, *ini*, *lui* ? La conjecture *-garun* est plus que probable : en effet, la vieille voie romaine entre Dinan et Saint-Méen doit franchir, à 3 kilomètres environ au nord de ce dernier bourg, une petite rivière du nom de Garun, en un point peu distant de sa source. Ce cours d'eau, qui se jette dans le Meu, affluent de la Vilaine, à Montfort-sur-Meu, n'est qu'un obstacle bien négligeable en comparaison de la Rance, que la même route a traversée un peu plus au nord. La première lettre du nom pourrait à la rigueur être un *D*, dans l'écriture de notre copiste : faut-il lire *Cagarun* ou *Dagarun* ? M. Pierre Trépos, à qui nous avons soumis notre difficulté, préférerait la lecture *Cagarun* et y verrait, comme premier élément, un terme de toponymie *ca*, *ga* ou *ha*, qui apparaît sous des formes diverses et dont le sens, provisoirement inconnu, semble en relation avec l'eau. Les *da*, plus rares, sont souvent des *dan*- « chêne » ou des *tal*- « front, extrémité ». Un village nommé Margarou, sur le plateau, domine l'endroit où devait se trouver ce gué. Aucun rapport, en tout cas, n'est à chercher entre ce gué où S. Petroc fit un miracle et celui de Saint-Perreux (autre forme du nom de S. Petroc) que mentionne Lobineau dans le passage suivant : « Outre le respect particulier que l'on a pour lui dans l'Abbaie de saint Méen, il y a dans le diocèse de Vannes, en la paroisse de saint Vincent sur Oult, une trêve ou succursale, du nom de saint Perreux, connu par le passage qui est sur la même rivière, à demie-lieuë de Redon » (*Les Vies des Saints de Bretagne et des personnes d'une éminente piété qui ont vécu dans la même province*,... par Dom Guy-Alexis LOBINEAU [Rennes, 1725], p. 30 col. 2 ; dans la nouvelle édition, par l'abbé TRESVAUX [Paris, 1836], t. I, p. 250). En guise de carte de Noël pour l'année 1938, G. H. Doble a reproduit une aquarelle de Mlle Yvonne de Laigue représentant cette ancienne église de S. Petroc à Saint-Perreux, près de Redon ; il note la forme *Saint-Perreuc*, qu'il date de 1398.

dium. Instante itaque hora prandii, vocatus est cum aliis hospitibus ire comestum. Vocatus igitur, sacculum suum, in hospicio illo cuidam posti appensum, pueris qui hospicium illud servabant custodiendum comestum et sic cum puero suo, socio itineris sui, perrexit comestum. Pueri vero interdum, sacculum illum diligencius intuentes, vicissim manibus attractabant et, intus ossa sencientes, mirabantur dicentes (1): « Quid hoc esse potest ? » Quorum quidam, ceteris promptior, ad sacculum accedens, eodem parumper dissuto, costam unam extraxit, quam iocose cum sociis attractanti, ut ferunt, manus intumuerunt et brachia dirigerunt. At ille et socii sui, eodem ausu¹ lesi, ad monachos qui preerant curie exteriori cucurrerunt, ostendentes illis manus et brachia, et quomodo lesi essent in attractacione ossium illorum. Monachi vero, Dei instinctu, magnum quid super hii<s> suspicantes, hospitem suum Martinum continuo convenerunt, querentes diligenter causam itineris sui et que essent ossa illa que circumfererat, de quorum tactu pueri ita lesi existerent. At ille, obstupescens et timore preventus, itineris causam proferens, de reliquiis confessus esse veritatem. Accito itaque domino abbate et maioribus personis ecclesie illius, idem coram ipsis diligencius exposuit quod corpus sanctissimi confessoris Petroci esset quod secum attulerat, et, ne inde dubitarent, iuramento illis confirmavit. Quibus auditis, iussit illico dominus abbas festivo apparatu processione<m> ordinari et solempniter, in <i>mpnis et canticis, ab hospicio, ubi reliquie iste fuerant, easdem ad ecclesiam deferri, ubi aqua reliquiis istis attacta et sanctificata², populi³ intercessionem, diligenter servabatur, ut, gracia Dei et confessoris sui meritis, languidis subveniret.

6. At ille nequissimus virorum, videns se multis modis esse deprehensum, ad dominum Rollandum de Dyneham (2), qui patrie illi preerat et vicecomes domini Galfridi, filii regis Anglie, comitis Britannie (3), fuerat, usque festinavit et, in nequi<ci>a cordis sui simplicitatem simulans, oportunitatem cum eo loquendi sollicite quesivit. Qua in venta, satagit persuadere ei sese in Britanniam sanctorum

5. — ¹ ausi *cod.* — ² sanctificate *cod.* — ³ vox in *cod.* indubia, forsitan legenda Petroci.

(1) *Act.* 2, 7.

(2) Roland de Dinan figure dans notre récit, ainsi que dans celui de « Benedict » et de Roger de Howden, comme Justicier de Bretagne pour le roi d'Angleterre. Il semble qu'il soit question d'un autre membre de la même famille, Geoffroy de Dynham, à propos de l'établissement des chanoines réguliers de Saint-Nicolas d'Arrouaise à Hartland, dans le même diocèse d'Exeter et sous l'épiscopat du même Barthélemy, en 1168 ou 1169 (voir *Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 376-377) : question généalogique qu'il faut laisser aux historiens locaux, mieux équipés pour y répondre.

(3) Geoffroy, quatrième fils du roi Henry II, né en 1158, comte de Bretagne à partir de 1175, mort en 1186.

principem Cornubie secum attulisse ad com<m>odum et ad cumulum honoris domini sui, comitis Britannie, eo quod Cornubia iuris eiusdem comitis esset (1), et ideo principem sanctorum patrie illius, sanctum videlicet Petrocum¹, in dicione prefati comitis, apud Sanctum Mevennum, venerabiliter com<m>endasse, asserens magno opere, si corpus istud sanctissimi confessoris caute et diligenter custodiretur, quod tota Cornubia in proximo comitatu Britannie domini sui, filii regis Anglie, subiceretur. Hoc autem nequiter persuadere conabatur ne², si quis reliquias istas revocare quoquo modo conaretur, pro fidelitate domini sui comitis et salute tocius patrie easdem pro viribus suis retinere satageret. Hec autem suggerere nequiter studuit, non quod ad eum pertineret quicquam, vel de salute patrie illius curaret, sed, cum esset fur et sacrilegus (2), ut hac astucia reliquias istas ab ecclesia nostra in perpetuum alienaret. Sed nec ratio, nec studium, nec cogitacio est contra Dominum (3). De hiis hactenus. Ad sequencia redeamus.

7. Crescente itaque fama virtutum et miraculorum que Deus ad honorem sancti confessoris sui Petroci ex[c]ercuit, convenerunt illuc languidi et egroti, ut mos est in tali eventu. Inter quos pueri quorum manus et brachia intumuerunt¹ et dirigerunt, eo quod antea reliquias istas irreverenter attractaverant, accesserunt primi, orantes et flentes et maximo devocionis affectu petentes quatinus manus

6. — ¹ Patrocum *cod.* — ² *sic cod.*; in *sententia intricata leg. videtur* ut.

7. — ¹ *intumuerunt cod.*

(1) En loyal sujet de Sa Majesté britannique, le chanoine Doble glissait ici une note pudique (ce fascicule d'*Antiquity* porte la date de décembre 1939): « On what political situation the subtle intrigue suggested by Martin may have been based we do not know » (p. 407). De 1166 à 1181, en effet, ce sont les quinze années terribles où, après l'abdication du duc Conan IV, le Breton apprit à haïr l'Anglais. Arthur Le Moyne de la Borderie les a évoquées en phrases sanglantes dans son *Histoire de Bretagne* (t. III [Rennes, 1899], p. 273-274). Rappelons seulement que dès 1168 Olivier de Dinan et Roland son cousin étaient à la tête des « rebelles » et qu'il s'en fallut de bien peu, en 1177, que le prieur Roger de Bodmin et ses compagnons ne tombassent en pleine ligne de bataille: le jeudi 18 août, Henry II, débarqué de la veille en Normandie, expédiait son fils Geoffroy in *Britanniam ad debellandum inimicos suos Britanniae* ('BENEDICT', *Gesta Regis Henrici Secundi*, t. I, p. 990). Les reliques de S. Petroc arrachées à Saint-Méen au nom et sur les ordres des Anglais occupants par Roland de Dinan, qui, en juin, cachait encore son jeu, n'étaient pas encore rentrées à Bodmin. Le méchant chanoine Martin de Bodmin s'était montré un politique avisé.

(2) Cf. *Ioh.* 12, 6.

(3) C'est une citation, entièrement refaite ou prise à quelque ancienne traduction que nous n'avons pu identifier, d'un verset des *Proverbes*, 21, 30: *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (Vulgate).

eorum et brachia sancta illa aqua aspergerentur, confitentes et indubitanter credentes hoc modo per merita sanctissimi confessoris Petroci posse sanari. Videntes itaque monachi instanciam petitionis eius in fide eorum qui petebant, asperserunt eos in nomine Sancte Trinitatis. Unde, in faciem suam procidentibus et coram reliquiis humiliter orantes, post breve intervallum ex integro consecuti sunt sanitatem.

8. Item adductus est demoniacus quidam a parentibus et amicis, qui pro eo humiliter et cum magna devocione postulaverunt, ut ei pro Dei nomine darent de aqua illa ad potandum. At illi in quorum custodia erant reliquie, in fide petencium dederunt aquam sanctam demoniaco ad potandum. Qua potata, obdormivit et evigilans, liberatus a demonio, dedit laudem Deo (1).

9. Item allatus est coram eis puer languidus, qui nec vivere potuit nec expirare, sed ita in agone vexatus vehementer cruciabatur¹. Petebant itaque parentes eius ut vel gustus aque illius ei propinaretur, quatinus sic Deus, meritis confessoris sui, quid de eo fieri² vellet properaret. Et, gustata aqua sancta illa, anima pueri transiit ad Dominum.

10. Hiis igitur miraculis et aliis visibiliter perceptis, fama huius sanctissimi corporis crebrescens, illud nobis ereptum prius episcopo Exonie et per ipsum nobis notificavit (2). Certificati igitur, statim fratrem nostrum Iohannem, virum in religione probatum, navigio in Britanniam transmisimus, ut in qua provincia, sub cuius potestate, in qua ecclesia retineretur investigaret, et pro domino nostro priore, qui tunc erat in curia regis, rei veritatem per breve intimavimus¹. Deinde domino episcopo, qui tunc erat Exonie, licet hic² prius sciret, ut supra diximus, quid actum fuerat, per fratrem nostrum Adam, virum in Ordine provectum et moribus maturum, significavimus, rogantes in Domino et obsecrantes quatinus omnibus modis studeret ut³, cum precepto domini regis et auxilio optimum Anglie, quomodo posset reliquias has ita surreptas revocaret.

11. Detecta¹ igitur immensitate sacrilegii quod factum fuit de corpore sanctissimi confessoris Petroci Bothminie, et in Britanniam esse delatum multis indiciis revelato, dominus episcopus Exonie cum familiaribus amicis suis, Ricardo videlicet de Luci (3) et magistro

9. — ¹ cruciebatur *cod.* — ² ferri *cod.*

10. — ¹ *In marg. inf. fol. 146^v, col. 1, haec adduntur* : Hic videtur quod Parva Britannia fuerat sub ditione regis Anglie. — ² hoc *cod.* — ³ et *cod.*

11. — ¹ *D reformata ex littera S, quam prius pinxerat rubricator ; ideo in margine adscriptum* : Detecta igitur.

(1) *Luc.* 18, 43.

(2) Barthélemy, consacré avant le 4 mai 1162, mort le 15 décembre 1184 ; cf. ci-dessus, p. 175, note 1.

(3) Richard de Lucy est mentionné comme chef-justicier en 1177 ; l'année suivante, il fonde sur ses terres, dans le Kent, l'abbaye augustinienne de Lesnes ;

Waltero de Constancia (1), sigillario regis, postea autem archiepiscopo Rotomagensi, suppliciter ad regem accessit, pie petens et obsecrans quatinus, pro Dei amore et anime sue et suorum salute, litteris suis in Britanniam, que tunc in dicione eius erat, transmissis, reliquias has reddi preciperet. Quia igitur rex vidit humilitatem episcopi et devocionem, et eorum qui cum eo supplicabant, compunctus aures suam ad petitionem eorum inclinavit. Unde et quod postulavit episcopus cum coadiutoribus² suis, illico Dei nutu impetravit, et ascito rex predicto Waltero, sigillario suo, precepit ut, ad com<m>odum negocii prioris Bothminie, prelati Britannie et principibus et ministris scriptis suis preciperet ut, ubicumque in patria sua reliquie iste invenirentur, incunctanter redderentur, adiciens quod cum priore nuncium suum transmitteret, qui viva voce preciperet quod scriptis suis mandaret. Magister igitur Walterus, sigillarius regis, letatus in hiis que dicta (2) sibi fuerant et precepta, accepta occasione, discessit et discedens obviavit viro cuidam emanco³, ferenti unam tecam eburneam venalem (3). Quod Dei instinctu fieri et accidere denotans, ad

² quo adiutoribus *cod.* — ³ in marg. inf. fol. 147^r, col. I, additur : De filio r<egis> H<enrici> comite Britannie.

en 1179, il se démet de sa charge, prend à Lesnes l'habit canonial et meurt le 14 juillet.

(1) Pendant que Raoul de Warneville et Geoffroy, bâtard d'Henry II et futur archidiacre de Lincoln et de Rouen, portaient le titre de chancelier (soit de 1173 environ à 1189), Gautier de Coutances eut la garde du grand sceau et exerça réellement les fonctions correspondantes. D'abord archidiacre d'Oxford, Gautier fut sacré évêque de Lincoln à Angers, le 3 juillet 1183 (L. DELISLE, *Chronique de Robert de Torigni* [Rouen, 1872-1873], t. II, p. 119, note 4) ; l'année suivante, il devint archevêque de Rouen (approbation de l'élection, 17 novembre 1184, JAFFÉ-LOEWENFELD, n° 9639) et occupa ce siège jusqu'à sa mort, en 1207. Le passage de notre récit porte ainsi une date : postérieur à la translation de Gautier à Rouen (fin de 1184) et vraisemblablement antérieur à 1207, car il semble parler de l'archevêque comme d'un vivant ; mais cette incise peut avoir été insérée après la rédaction première. D'après Giraud de Cambrie (au chap. xxv de sa Vie de S. Remi de Lincoln, *BHL*. 7146, éd. DIMOCK, p. 78) et Jean de Schalby (dans ses Vies des évêques de Lincoln, cf. *BHL*. 7149, même édition, p. 199), Gautier de Coutances, en dépit de son nom, était originaire du Cornwall, ce qui, à cette époque, peut évidemment signifier qu'il appartenait à une famille normande établie dans le comté depuis une ou deux générations. Robert de Torigny, dans sa Chronique (éd. DELISLE, t. II, p. 135) l'appelle *compatriota* de Guillaume Hubaud, dit aussi d'Exeter. Telle est l'explication de l'intérêt que porta Gautier à la restitution des reliques de S. Petroc, ainsi que de l'amitié particulière qui le liait, d'après notre auteur, à l'évêque Barthélemy d'Exeter.

(2) Ps. 121, 1.

(3) Il n'est pas inutile de transcrire ce que rapporte sur ce coffret d'ivoire Sir John MacLean, dans son ouvrage *Parochial and Family History of the*

opus sancti Petroci eam, dato precio, secum fecit deferri. Quam fragilem esse putans et ideo precavens, aliam ligneam precepit de sumptu suo fabricari, filtro eandem vestiens intrinsecus⁴, cui hanc eburneam protegendam collocavit. Consultis itaque episcopo Exonie et priore Bothminie et aliis familiaribus ecclesie Sancti Petroci de preceptis domini regis super hiis commodius transcribendis, quod eorum consilio eligebatur scribere precepit, et, literis eius et filii eius, comitis Britannie, et domini Richardi, archiepiscopi Cantuariensis (1), et episcopi Exonie, et eiusdem magistri Walteri, sigillarii regis, ad libitum a priore susceptis, cum teca ita parata et sumptibus previsis, nuncio etiam regis secum profecturo, episcopali benedictione accepta, prior transfretaturus profectus est.

12. Ventis itaque prosperis navigans, de die in diem itinerans, venit Constanciam, ubi, sumptibus magistri Walteri venerabiliter procuratus, de Iohanne, fratre nostro, qui illuc, sicut prefatum est, navigio propter hoc negotium venerat, sollicitus, cepit contristari et mestus esse (2). Accidit itaque ut puer quidam, qui cum priore tunc erat, socius itineris eius, in foro quippiam sibi necessarium querens, transiectis oculis, videret fratrem illum Iohannem in vico hospicium querentem. Quo viso, suspicans illum Dei indicio esse de quo prior sollicitus fuerat, convenit eum, querens quid quereretur aut unde veniret, hoc et adiciens : « Tune es, inquit, qui reliquias Cornubie queris ? » Cui respondens : « Ego sum, sed hospicio destitutus, hospi-

⁴ intrinsecus *cod.*

Deanery of Trigg Minor, t. I (Bodmin, 1868), p. 231 : « There is belonging to the corporation of Bodmin, and now in the custody of the town clerk, a very curious and ancient ivory casket. According to tradition it is the same... used in bringing back the relics of St. Petrock. » Les dimensions en sont données : 1 pied et 6 pouces, sur 1 pied et sur 10 pouces. Doble (*Antiquity*, t. c., p. 415) ajoute, vraisemblablement d'après quelque tradition locale, recueillie par son ami Charles Henderson, que le coffret aurait été caché (au xvi^e siècle, sans doute), dans la chambre située au-dessus du porche de l'église paroissiale de Bodmin, et redécouvert par hasard au xviii^e siècle. M. O. G. S. Crawford rappelle (*ibid.*) que le coffret fut exhibé devant la Société des Antiquaires de Londres le 2 février 1871 (voir *Proceedings*, seconde série, t. V, p. 87) et décrit par L. Jewitt et W. H. St. J. Hope, *The Corporation Plate and Insignia of Office of the Cities and Towns of England and Wales* (Londres, 1895,) t. I, p. 76-78. Un très petit nombre de coffrets de ce genre ont survécu. Il est donc difficile de déterminer où ils auraient été fabriqués. M. Crawford signale une opinion qui les rattacherait à l'école hispano-mauresque. Le reliquaire, inviolé, repose dans les caves d'une banque locale (BUTLER, *The Lives of the Saints*, éd. THURSTON, t. VI [1937], p. 55).

(1) Le successeur immédiat de S. Thomas Becket, Richard, antérieurement prieur de Douvres, fut consacré le 7 avril 1174 et mourut le 16 février 1184.

(2) *Matth.* 26, 37.

tandi consilium quero. » Cui puer, hilaris et iocundus : « Veni, inquit, mecum, et ad priorem tuum te adducam. » Quo adveniente, facta est leticia magna, et de hiis que sic acciderant ¹ glorificabant Deum, qui hec ad nutum suum ita disposuit. Deinceps autem prior, data copia fandi cum domino Richardo, canonico quodam Constance, consanguineo magistri Walteri, sigillarii domini regis, de itinere suo tractare cepit. Cui dominus Richardus benigne respondens : « Ego, inquit, socius ero itineris vestri et, Deo annuente, per merita sancti patris vestri ² Petroci, usque ad ecclesiam Sancti Mevenni, ubi reliquie vestre custodiuntur, prope eos ³ adducam. »

13. Hiis ita tractatis, mane crastino profecti ad Sanctum Michaellem de Periculo Maris, suscepti sunt honorifice et humane tractati. Abbas vero (1), suscepto brevi domini regis de negocio isto, eo quod debiliior esset solito, monachum suum, Robertum nomine, virum strenuum, loco suo secum transmisit. Inde statim post prandium profecti, dietis oportunis, sicut noverunt posse suos, per Dolensem electum (2) et alios prelatos et principes ad quos rex Anglie precepta sua super reliquiis istis transmiserat, transeuntes, porrecto unicuique quod sibi fuit ex parte regis transmissum, venerunt tandem ad Dinam (3), querentes dominum Rollandum, qui patrie illi preerat et minister regis fuit (4). Et, eo tunc non invento, ibidem ea nocte hospitati sunt. Inde vero recedentes et per Leonense castellum transmeantes, rure quodam, quod Calna dicitur, ea nocte quieverunt (5). Inde mani-

12. — ¹ accederant *cod.* — ² nostri *cod.* — ³ sic *cod.* ; an *leg.* properans ?

(1) Robert de Torigny, déjà mentionné (ci-dessus, p. 174), était donc malade, en ce printemps de 1177. C'est sans doute l'explication de la brièveté extrême de sa *Chronique* pour l'année précédente.

(2) Roland fut élu archevêque de Dol à la Saint-Martin de 1177. Aucune hésitation sur la date exacte : elle est donnée par Robert de Torigny, présent à l'élection (éd. DELISLE, t.c., p. 72). Au moment du vol des reliques, Roland n'était encore que doyen d'Avranches (depuis 1163). C'est par anticipation que notre narrateur l'appelle *electum Dolensem*. Roland III de Dol ne se fit consacrer qu'en 1184. Italien d'origine, il devint cardinal de Sainte-Marie *in Porticu*. On peut supposer qu'il était, ce jour-là, à Avranches et que le prieur de Bodmin passa par cette ville en allant du Mont-Saint-Michel vers la Bretagne.

(3) Dinan (Côtes-du-Nord), sur la Rance, près de son embouchure.

(4) Par les mots *minister regis*, il faut entendre plus exactement « justicier de Bretagne » ; voir ci-dessus, p. 178. Roland de Dinan, un des plus puissants barons bretons, est cité plus d'une fois au tome XIV du *Gallia Christiana* : en 1155 (col. 1051A), en 1169 (col. 774c), vers 1170 (col. 1031c), en 1180 (col. 1025D). Nous n'avons pu consulter le travail d'Anatole DE BARTHÉLEMY, *Généalogies historiques, maison de Dinan* (dans la *Revue nobiliaire, historique et biographique*, 1866, section B II, p. 529-535).

(5) Sortant de Dinan, nos voyageurs traversent Lehon et parviennent à

cantes venerunt ad ecclesiam Sancti Mevenni, in villa descendentes, quia nullam humanitatem circa monachos invenerunt.

14. Priore itaque et sociis eius intransibilibus in ecclesiam ut orarent, globus igneus in modum galee descendit super ecclesiam, videntibus multis qui in foro erant. Videns itaque prior quod presencia sua et sociorum eius monachis illis erat suspecta, concilio inito, ea ipsa die cum sociis suis reversi sunt Dinam. Inde vero reversi <sunt> ad propria dominus Robertus monachus et Richardus canonicus Constancie. Erat autem vigilia pentecostes (1). Dinam itaque reversi, in pace et quiete perhendinati sunt, usque dum domino Rollando ubi esse<n>t certificarent. Rollandus interea, per nuncium, quem antea ad dominum regem propter negocia sua in Angliam transmiserat, ad se redeuntem, verbum istud discens et quod prior Bothminie iam usque Dinam cum preceptis domini regis ad eum transmissis perveniret, ascito domino Gaufrido de Munfordia (2), qui advocatus est et dominus monachorum Sancti Mevenni, deliberavit quomodo res ipsa posset melius quiescere. Audiens interea prior Bothminie quod dominus Rollandus et Gaufridus de Munfordia essent apud Sanctum Mevennum (mandaverat enim eum), assumpto abbate Leonense (3), viro docto et prudente, ad ipsos usque profecti sunt et eisdem precepta domini regis, quesita oportunitate, porrexerunt. Quibus auditis et intellectis, honorifice eos susceperunt et curialiter hospitando tractaverunt.

15. Deinde, assumpto abbate Leonense cum aliis viris <s>trenuis, eos ad abbatem Sancti Mevenni et ad monachos eius cum brevi domini regis transmiserunt, precipientes audacter ut reliquias istas priori Bothminie et fratribus suis redderent. Quid plura? Post multas contenciones et lites, nolentes illud reddere, posuerunt corpus sanctissimi confessoris et patris nostri Petroci super maius altare suum, et libere illud in conspectu venerabilis abbatis Sancti Maglorii et baronum, videlicet Rollandi et Gaufridi de Munfordia, et aliorum

Caulnes (Côtes-du-Nord), arrondissement de Dinan, sur la Rance, entre Dinan et Saint-Méen, à 4 lieues de la première de ces villes et à 2 de la seconde. Lehon est à proximité, semble-t-il, de la vieille voie romaine qu'ils suivent, à quelques minutes de Dinan, mais non sur la route moderne.

(1) Le samedi 11 juin 1177.

(2) Sous un jour nouveau pour l'histoire monastique, c'est Geoffroy de Montfort, qui posa, le 1^{er} mai 1152, la première pierre de l'église des Augustins de Saint-Jacques-de-Montfort (Ile-et-Vilaine) et dont le père, Guillaume de Montfort, avait été un des principaux bienfaiteurs de cette nouvelle fondation, tandis qu'un autre Guillaume, frère de Geoffroy, en devenait l'abbé. Geoffroy mourut en 1181. On verra sur lui, outre le *Gallia Christiana*, t. c., col. 774D, 1003B et 1025E, la note de DELISLE, t. c., p. 97.

(3) L'abbé Durand de Saint-Magloire-de-Lehon est cité vers cette époque à propos d'une dispute où était impliqué Roland de Dinan (*Gallia Christiana*, t. c., col. 1018B).

plurimorum qui illuc hac de causa convenerant, illos accipere permiserunt, iurantes, tactis sacrosanctis, tam abbas quam sacrista eiusdem ecclesie, easdem esse reliquias et integras et incontaminatas, quas illuc detulerat sacrilegus iste Martinus. Accedentes itaque tam prior quam fratres eius, et easdem diligencius prospicientes, multis indiciis cognoverunt eas, nichil super hiis deinceps hesitantes. Et, aperta theca sua eburnea, mirum in modum ita ad mensuram eandem invenerunt, Dei dispositione, ad locanda illa sancta ossa, ut nec minor nec maior debito esse videretur. Quibus itaque locatis, accessit dominus Rollandus de Dinam et maxima cum reverencia reliquias illas ita inclusas priori Bothminie ad regem Anglie cum litteris suis specialibus impres<s>is deferendas com<m>endavit. Deinde, in testimonium rei geste, in posterum litteras suas patentes duraturas ecclesie Bothminie transmisit. Videntes igitur monachi Sancti Mevenni se itaque ex integro sanctis istis reliquiis destitutos, tacti compuncione intrinsecus (1), confessi sunt cum lacrimis quod Dominus meritis huius confessoris sui xiiii miracula mira et aperta fecerit in conspectu eorum, ex quo in ecclesia sua fuerunt solempniter reliquie iste suscepte.

16. Compositis itaque reliquiis istis et in teca, ut dictum est, seratis, maximo cum honore, ea die cum baronibus istis prior Bothminie cum sociis suis, in gaudio et leticia, refecti, de itinere suo diligenter tractaverunt. Deinceps, ne singulis immoremur, dietis competentibus, archam domini sui deducentes in iubilo, pluribus locis festivo apparatu et processionibus ordinatis tam monachorum quam clericorum suscepti, omnibus sibi succedentibus, Anglie applicuerunt¹ et, ad Wintoniam civitatem usque progressi, post biduum, ad magistrum Walterum, consiliarium suum et protectorem et sigillarium domini regis, accesserunt. Qui, comiter eos in osculo gaudii et successu eorum valde leta<tus> suscipiens, omnem eis exhibuit humanitatem.

17. Interea, cum rex veniret, quesierunt oportunitatem loquendi cum eo et, ea per gratiam Dei loco et tempore inventa, magistro Waltero duce et instruente, cum reliquiis suis venerunt ad presenciam domini regis, cui breve domini Rollandi de Dinham et aliorum optimatum Britannie in testimonium huius accionis legendum porrexerunt. Quo lecto, precepit rex in conspectu curie sue, que tunc quasi ad consilium tam prelatorum quam principum maxima congregata fuerat (2), aperire thecam. Qua a domino episcopo Exonie Bartholomeo

16. — ¹ *In marg. inf. fol. 147^v, col. 2, haec adduntur : De reliquiis beati Petroci ad Mevennum in Britannia transmissis.*

(1) *Gen. 6, 6.*

(2) *Mandavit (rex) archiepiscopo Cantuariensi et episcopis regni quod in octavis Sancti Iohannis Baptistae essent ad eum apud Wintoniam; et ita factum est. Venerunt etiam illuc ad eum comites et barones et milites regni sui per summonitionem suam, parati equis et armis secum transfretare in Normanniam*

aperta, viderunt thesaurum illum super aurum et topazion preciosum. Quo viso, rex humiliter prostratus et curia eius cum eo venerati sunt corpus illud sanctissimi confessoris Christi Petroci et, brevi intervallo interposito, accepta simpliciter¹ benediccione de capite sancti Petroci per manum episcopi Exonie, diligenter et cum magna reverencia intuitus est sanctorum ossium illorum quantitatem et qualitatem, unde et, licencia humiliter ab episcopo Exonie et a priore Bothminie impetrata, tres iuncturas sibi retinuit et costam unam, quam in vase argenteo honorifice reclusit et ad Sanctum Mevennum transmisit. Deinde, facta oracione, pannum sericum preciosum, miro opere contextum, maxima cum devocione, theca reclusa, ad reliquias optulit.

18. Hiis itaque gestis, tempore oportuno, prior Bothminie et socii eius, qui reliquias istas conducebant, accepta licencia et benediccione archiepiscopi Cantuarie et aliorum episcoporum, reversi sunt dietis competentibus usque ad Exoniam, ubi, in ecclesia sedis episcopalis maxima cum veneratione suscepti, easdem in protectione Dei et tutela secretarii eiusdem ecclesie custodiendas commendaverunt, expectantes donec vacaret domino episcopo Exonie eas per presenciam suam, sicut antea disposuerat, honorabilius conducere ad propria. Veniens itaque dominus episcopus, cum ei vacuum fuit, ordinata processione et festivo tocius honoris apparatu, cum congregacione populi tocius civitatis, in ymnis et canticis spiritualibus (1), easdem eduxit foras extra civitatem, ubi, brevi sermone de instanti negocio facto, populus, accepta benedicccione episcopali, reversus est in civitatem suam. Episcopus autem, iuxta modum itineris sui, profectus est cum reliquiis istis Cornubiam, usque ad ecclesiam Lanstanatune (2). Prior vero eiusdem ecclesie et fratres sui, eis obviam procedentes festive et solempniter, sicut Ordo eorum poposcerat, easdem cum gaudio et exultacione susceperunt, et vigiliis et oracionibus, ea nocte, magna cum devocione coram ipsis pernoctaverunt.

19. Mane autem facto, ordinata processione cum populi conveniencia, reliquias istas cum ducibus suis prior Lanstanatune et fratres sui, prout ratio dictabat, festivo apparatu prosecuti sunt. Ad propositam itaque metam pervenientes, accepta benediccione, reversi sunt ad ecclesiam suam. Dominus vero episcopus cum suis profectus est Bothminiam. Quibus propinquantibus, processerunt eis obviam conventus Bothminie, quam festivius et solempnius potuerunt, et cum eis tocius Cornubie fere optimates, tam virorum quam mulierum,

17. —¹ simpliciter *cod.*

('BENEDICT', *Gesta Regis Henrici Secundi*, éd. STUBBS, t. I, p. 177-178). C'est le seul chroniqueur qui fournisse ces détails de première main.

(1) *Eph.* 5, 19.

(2) Launceston, en Cornwall, prieuré de chanoines augustins qui succédèrent, en 1121 ou 1126, à un collège de prêtres séculiers, était en Angleterre l'une des maisons les plus importantes de l'Ordre, auquel appartenait aussi le prieuré de Bodmin.

et cum ipsis populus utriusque sexus, quorum non erat numerus (1). Et cum appropinquarent ecclesie, stacionem fecit dominus episcopus, ubi, compendioso de ipsius rei ordine sermone completo, in crastino quod eis visibiliter reliquias istas ostenderet exposuit. Sicque in ecclesiam, inenarrabili et ineffabili gaudio et honore, ea die detulerunt et magna, ut decebat, reverencia super maius altare optulerunt. Sicque noctem illam in gaudio et leticia spirituali, velut in adventu tanti patris, deduxerunt.

20. Mane autem facto, celebratis divinis et populo congregato, quod eis pridie promiserat dominus episcopus satagit exhibere. Si quidem cum maxima diligencia et reverencia, caput quidem primum sanctissimi confessoris de theca extrahens, deinceps alia ossa, universo populo palam ostendit. Deinde litteras regis et domini Rollandi de Dinam et suas et aliorum optimatum Britannie patentes in audientia eorum legi fecit, testimonium perhibentes quod nulla fraus, nulla diminutio facta fuisset in reliquiis istis. Facto itaque exhortacionis brevi sermone, reliquias divisim, ut prius deliberaverat, caput quidem, cum ossibus que capiti adiacent et fragmentis quibusdam, in theca eburnea locavit; cetera vero ossa omnia in theca magna deaurata, in presenciam suam et totius congregacionis, fecit obserari. Deinde, facto silencio, omnibus qui ad honorem sanctissimi huius confessoris convenerant vel deinceps usque ad festum Omnium Sanctorum advenissent, de penitencia illius anni .xl. dies relaxavit. Et inde annuatim, ea die qua solempnitas ista celebrari constituitur, per octo dies, in perpetuum, omnibus, qui pie devocionis affectu ad hanc solempnitatem accederent, de penitencia sibi iniuncta .xx. dies remissionis indulsit.

21. Acta autem sunt hec anno ab Incarnacione Domini m^o c^o septuagesimo septimo, mense septembri, xvii^o kalendas octobris (2), regnante Henrico rege, filio imperatricis ¹ Matildis, et filio eius,

21. — ¹ imperatoris *cod.*

(1) *Iudith* 2, 8.

(2) Guillaume Botoner, de Worcester, en 1478, a pris note des saints locaux et de ceux qu'il jugeait intéressants dans l'usage de Bodmin. Il y marque la fête de l'Exaltation de S. Petroc, au même jour que l'Exaltation de la Sainte Croix, 14 septembre, quoique peut-être il ait mal vu et que S. Petroc fût célébré le 15, comme au xiii^e siècle. Ces extraits, difficiles à trouver, où reviennent les noms de presque tous les saints mentionnés dans la *Vita Petroci*, mériteraient d'être ici reproduits s'il en existait une édition à laquelle on pût se fier. Celle de I. Nasmith (*Itineraria Symonis Simeonis et Willelmi de Worcestre* [Cambridge, 1768], p. 107-108) est déparée par une lacune de deux mois (BARING-GOULD et FISHER, op. c., t. I, p. 76; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXI, p. 390). Il se peut que la coutume folklorique annuelle dite *Riding*, à Bodmin, commémore le retour des reliques de S. Petroc (A. K. H. JENKIN, *Cornwall and its People* [Londres, 1945], p. 466-469).

Henrico eque nominato, iam ante aliquot annos rege coronato, archiepiscopo vero Cantuarie Richardo, episcopo autem Exonie Bartholomeo, ad honorem Domini nostri Iesu Christi, qui cum Patre [et Filio] et Spiritu Sancto vivit et regnat in secula seculorum. Amen.

5. GENEALOGIAE

Ex codice Gothano, fol. 148 ; vid. supra, p. 137.

**<De> progenie sancti Petroci,
sancti Wynleu et sancti Cadoci¹.**

Sanctus Petrocus fuit filius Gliuis. Gliuis filius Silor. Silor filius Nor. Nor filius Protector. Protector filius Piner. Piner filius Miser. Miser filius Constantini imperatoris. Constantinus filius Helene (1).

Sanctus Winleu fuit frater sancti Petroci, et in Wallia[m] apud Newport (2) est ecclesia eius.

Sanctus Cadocus fuit filius sancti Wynleu, et apud Ealdeston (3) est fons sancti Cadoci valde salubris, ubi multa fiunt miracula per Dominum.

Lemma. — ¹ *Hoc totum lemma in margine inscriptum.*

(1) La comparaison de cette généalogie avec les versions, assez divergentes, qui se lisent ailleurs ne saurait trouver place ici. Ces documents restent, pour la plupart, ou accessibles seulement en manuscrit ou trop mal édités. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la source de ces renseignements paraît galloise plutôt que cornique ou armoricaine.

(2) Newport, au comté de Monmouth, sur la rive septentrionale du canal de Bristol. La vieille église de St. Wooloo y garde le nom du saint.

(3) La dernière lettre est indubitablement une *n*, mais il faut lire *Ealdestou*. Au moyen âge, Padstow s'appelait couramment *Old Stow*, « la Vieille Église » (de S. Petroc). La chapelle et la fontaine de S. Cadoc étaient proches de la ferme de St. Cadock's, à l'extrémité occidentale de la paroisse. On y a retrouvé quelques pierres sculptées, qui seraient du xv^e siècle (C. HENDERSON, *Padstow Church and Parish*, à la fin de DOBLE, *Saint Petrock*³, pp. 53 et 56).

AUTOUR DE LÉON D'OSTIE

ET DE SA TRANSLATIO S. CLEMENTIS

(LÉGENDE ITALIQUE DES SS. CYRILLE ET MÉTHODE)

Trois énigmes cyrillo-méthodiennes de la « Légende Italique » résolues grâce à un document inédit, ainsi s'intitulait l'article ¹ que nous avons publié dans le dernier fascicule des *Analecta Bollandiana*. Le document inédit était le manuscrit latin n° XXIII de la Bibliothèque du Chapitre métropolitain de Prague, dont les folios 132-150, négligés jusqu'à présent, venaient de révéler leur intérêt insoupçonné pour la solution d'au moins trois grandes énigmes relatives aux SS. Cyrille et Méthode. Ces énigmes sont, dans l'ordre : 1) le nom à donner à l'auteur de la *Translatio S. Clementis*, *BHL*. 2073, ou Légende Italique ; 2) la dépendance à établir entre cette production et les Vies slavonnes des SS. Cyrille et Méthode, et les conséquences qui en découlent en matière de chronologie ; 3) la *cruz* que constituait, en opposition non seulement avec le silence universel des documents contemporains, mais avec leur témoignage à ce sujet, l'affirmation de l'épiscopat de S. Cyrille telle qu'on croyait pouvoir l'attribuer à la *Translatio S. Clementis*.

Pour longue — et trop longue — qu'elle fût, cette étude n'en laissait pas moins en suspens un certain nombre de questions, auxquelles une réponse était annoncée, à paraître dans un article complémentaire. C'est de cette promesse que nous nous acquittons aujourd'hui, dans la mesure de nos moyens, et cela n'ira pas sans aborder quelques autres problèmes nouveaux.

Quatre chapitres composeront cette suite.

Le premier confirme les rapports établis entre les trois manuscrits que l'on rencontre en remontant à la source du texte publié dans

¹ Cité dans la suite sous le nom de *Trois énigmes*.

les *Acta*, avec sa fausse leçon sur l'épiscopat de S. Cyrille. Le second s'attache à fixer le sens du mot *sacerdotem*, appliqué à Méthode dans le texte authentique enfin connu grâce au manuscrit de Prague. Le troisième restitue au dossier littéraire de Léon d'Ostie plusieurs de ses pièces contestées ou égarées. Le quatrième énumère certaines manifestations de l'influence exercée sur d'autres textes par la *Translatio* de Léon d'Ostie.

A les énoncer ainsi, ces quatre chapitres peuvent sembler n'avoir entre eux qu'une cohésion assez lâche. Nous espérons cependant que le lecteur saura apercevoir le lien intime qui les unit.

I

SITUATION DES MANUSCRITS DUCHESNE ET SIRMOND
PAR RAPPORT AU VATICANUS 9668

Plusieurs de nos correspondants nous ont avoué éprouver quelque peine à accepter l'idée que Duchesne et Sirmond ont copié l'actuel Vaticanus 9668 indépendamment l'un de l'autre¹. Ils seraient enclins à supposer que l'un des deux, D ou S, a connu l'autre², ou même qu'ils ont copié un manuscrit différent de V. Ce qui fait naître le doute dans leur esprit, c'est la leçon *ipsum et Methodium in episcopos*, qui se trouve être commune aux deux copistes, là où, comme nous l'écrivions, leur modèle se dérobaît presque totalement.

Disons aussitôt que nous comprenons très bien une telle hésitation chez ceux qui n'ont pas eu simultanément sous les yeux les trois manuscrits. Et ajoutons que l'indépendance mutuelle de D et de S n'est pas la première hypothèse à laquelle nous ayons spontanément recouru ; elle est la conclusion qu'a fini par nous imposer, mais en toute certitude, un examen minutieux des faits. Puisque la question n'est pas sans importance, à cause du poids que garderait une leçon *ipsum et Methodium in episcopos* qui ne serait pas le fruit des circonstances et coïncidences que nous avons dites, nous donnerons, de cet examen, un aperçu plus large que

¹ *Trois énigmes*, p. 443-452.

² Rappelons que D portait l'indication ambiguë : « Ex cod<ice> qui est penes Jac<obum> Sirm<ondum> ».

celui dont nous avons cru pouvoir nous contenter¹. Et, en guise de confirmation, nous serons heureux de faire état de la similitude de vues en la matière auxquelles, avant nous et à notre insu, un savant allemand était arrivé.

Nous avons dit que l'indépendance mutuelle de D et de S se trahissait le plus nettement par leurs divergences de lecture, aux points surtout où V se montrait endommagé jusqu'à en être devenu pratiquement illisible. Voici dans le détail celles de ces divergences qui sont significatives à notre point de vue ; elles prouvent tantôt que D n'a pu connaître S, tantôt que S n'a pu connaître D, et en même temps que les deux s'appuient directement et exclusivement sur V².

Dans la transcription du titre, S s'est arrêté à la partie lisible de V, D ajoute *ac Pontificis*, mots effacés qu'il a dû deviner. Cap. 1, l. 1-2. V *regebat imperium fuit* |, S *regebat imperium*, D *regebat imperium fuit* (mots écrits au-dessus d'un premier essai de lecture, suivi d'un pointillé, et au-dessous d'un second essai, biffé ensuite comme le premier) ; 3. V *Constantinus* |, S *Constantinus*, D *Constantinus* (entre deux essais de lecture, biffés) ; 4. V *claruit* | *veraci*, S *claruerat*, D *claruit veraci* ; 7. V *honorem quoque*, S *honoremque*, D *honorem quoque*. Cap. 2, l. 2. V *ni|mium* (pour *nimirum* P), S *nimirum* (rectifié d'après le sens), D *nimum* ; 10. V *archa*, S *arca*, D *archa* ; 18. V *desertus*, S *destructus*, D *desertus*. Cap. 3, l. 6. V *etiam* (en abrégé), S *et*, D *etiam* ; 10. V *quadam autem que*, S *quadam autem quae*, D *quadam autem die quae* (rectifié d'après le sens) ; 11. V *kalendañ ianuañ*, S *kalendarum ianuar*, D *kalendarum ianuariarum* ; V *tranquillo mare nave ingressi*, S *tranquillo mare mane ingressi*, D *tranquillo mare navē ingressi* ; 12. V | *predictus videlicet*, S *praeatus videlicet*, D *praedictus videlicet* (au-dessus d'une ligne en pointillé) ; 14. V *cum ingenti devotione*, S *cum ingenti devotione*, D *cum ingenti devotione* (au-dessus d'une ligne en pointillé et d'un essai de lecture superposés, tous deux biffés) ; 15. V *existimabant*, S *existimabant*, D *aestimabant* ; 19. V *suspicari dabatur*, S *suspocabatur*, D *suspicari dabatur* (au-dessus de deux essais de lecture superposés, tous deux biffés).

¹ *Trois énigmes*, p. 449-450.

² Dans la comparaison des textes qui suivent, les italiques, lorsqu'il s'agit de V, signifient que son texte est ou moins lisible ou illisible à des degrés divers ; dans le cas contraire, il est en romains. La barre indique la fin des lignes en V ; étant donné que le manuscrit a surtout souffert au bord externe supérieur, il est normal qu'au recto cette barre soit précédée d'italiques, et suivie d'italiques au verso. Les chiffres qui suivent les numéros des chapitres correspondent à l'ordre des lignes, du début à la fin de chacun de ces chapitres, dans notre édition des *Trois énigmes*, p. 455-461.

Cap. 4, l. 1. V *certantibus* (^ē*ctantib;*), S *certantibus*, D *cunctantibus*; 5. V *in|mensa*, S *nimia*, D *immensa*; 5-6. V *sine aliqua iam excitatione* (pour *haesitatione* P), S *sine aliqua iam haesitatione* (rectifié d'après le sens), D *sine aliqua iam excitatione*; 9. V *sint*, S *sunt*, D *sint*; 12. V *ut cum* (^{ū ē}), S *ut cum*, D ^{ū ē}; 13. V *putarent* (*putare*), S *putarentur*, D *putaretur*. Cap. 5, l. 3. V *in semet* (*sem* 7, pour *ip-semet* P), S *in serum*, D *in semet*; 5. V *Cersonam* (*csonā*), S *Chersonam*, D *Clonam* (les deux dernières lettres au-dessus d'une première lecture). Cap. 6, l. 11. V *super* (pour *semper*), S *semper* (rectifié d'après le sens), D *super*; 14-15. V *quotquot captivos christia|nos*, S *quotquot captivos christianos*, D *quotquot captivos* (d'abord *quidquid captivorum*, corrigé ensuite) *externos*. Cap. 7, l. 1-2. V *Rastillaus princeps Miravie*, S *Rastilaus princeps Miraviae*, D *Rastilaus princeps Miraviae*; 4. V *insinuans|*, S *indicans*, D *nuncians* (au-dessus d'une ligne en pointillé); 6. V *habent* (*hī*), S *habet*, D *habēt*; 14. V *properante* (*ppante*, pour *prosperante* P), S *propitiante*, D *prosperante* (d'abord, semble-t-il, *properante*); 15. V *gavisi sunt | maxime*, S *gavisi sunt maxime*, D *gavisi sunt*; 16. V *linguam*, S *lingua*, D *linguam*; 24. V *germina* (^g*gmina*), S *gramina*, D *gramina*. Cap. 8, l. 1. V *Nicholaus*, S *Nicolaus*, D *Nicholaus*; 5. V *essent*, S *essent*, D *erant*. Cap. 9, l. 1. V *Nicholaus*, S *Nicolaus*, D *Nicholaus*; 2. V *Adrianus*, S *Hadrianus*, D *Adrianus*; 5. V *exhy|laratus est*, S *ex hoc laetatus est*, D *exhilaratus est*; 13. V *prolixi*, S *prolixa*, D *prolixi*; V *in diebus sanctis sanctum* (pour *in diebus suis sanctum* P), S *in diebus sanctis sanctum*, D *in diebus sanctis* (avec renvoi à la marge où on lit *f<als>° suis*) *sanctum*. Cap. 10, l. 1. V *| cum autem idem Philosophus* (d'après P), S *cum vero Philosophus*, D *cum autem* (au-dessus d'une ligne en pointillé) *Philosophus*; 4. V *| post quadraginta dies*, S *post XXX dies*, D *post quadraginta dies*; 8. V *ipsi | quoque apostolico*, S *ipsi Apostolico*, D *ipsi quoque Apostolico*. Cap. 11, l. 5. V *nos obtestata*, S *nos obtestata*, D *obtestata*; 19. V *nostra* (ⁿ*nra*), S *nra*, D *nostra*; 21. V *adh^c*, S *ad hoc*, D *adhuc*. Cap. 12, l. 1. V *ita* (ⁱ), S *ita*, D *iam*¹.

¹ Non moins parlant, certes, serait l'examen comparé de D et de S, par rapport à V (fol. 11^v-13), dans la seconde *Translatio* (BHL. 1851b), qui suit la première. Éloquent déjà est le fait que ces deux pièces se suivent selon cet ordre dans nos trois manuscrits, et là seulement, que l'on sache. Pour le reste le lecteur a eu largement de quoi s'édifier. Ne disposant plus d'un texte authentique parallèle à celui de V, lequel, en photographie surtout, se fait par endroits plus illisible qu'aux folios précédents, nous manquerions parfois, ici, de possibilité de référence. Que l'exemple suivant suffise; il se borne à la dernière ligne, bien lisible, du fol. 11^v de V et aux premières lignes, qui le sont beaucoup moins, du fol. 12 :

V, fol. 11^v. *Translatio de Roma in insula Piscarie. <T>emporibus Adriani sancti pape, Ludovicus sere|*

fol. 12, l. 1 *nissimus imperator qui ex nobilissima atque preclara [...]*

Voilà donc plus d'arguments qu'il n'en faut pour démontrer à n'en plus douter 1^o) que D et S, dans la transcription de V, se sont ignorés mutuellement ; 2^o) que c'est bien V, et uniquement lui, qu'ils ont copié indépendamment l'un de l'autre. Chacun d'eux, on l'a vu, a en propre des leçons qui se rattachent par voie directe et exclusive au texte de V, dans l'état bien particulier de défectuosité où les copistes l'avaient sous les yeux, état qui n'a pu qu'empirer depuis. Si, d'autre part, il leur arrive de se trouver à la fois d'accord entre eux et en désaccord avec la lettre de V, c'est toujours sur des points proprement insignifiants, là où des abréviations de leur commun modèle les ont pareillement déroutés ou encore là où des corrections orthographiques et autres (ainsi *sacrosanctis... reliquiis* de D et de S, là où V écrit *sacrofactis... reliquiis*) s'imposaient à tous deux avec la même évidence élémentaire. C'est ce même bon sens qui leur fait rejoindre (tantôt l'un : D *quadam autem die*, tantôt l'autre : S *haesitatione*) ce que nous savons, grâce à P, être la leçon originelle, nonobstant la lettre de V ; de même l'édition des *Acta Sanctorum* l'a parfois rejointe, résolvant correctement en *ut cum* l'abréviation *ū ē* que D avait reprise à V ou encore s'inspirant du texte de Jacques de Voragine pour retransformer le *miratus* en *iratus*.

V, fol. 12, l. 2 *les geste narrantur stirpe progenitus et in romano imperio feliciter flor [...]*

l. 3 *imper<i>ali more venit. Omnipotentis igitur iuvamine fretus cum Beneventum per [...]*

l. 4 *ipso positus itinere devenit ad Piscariam. Ubi quandam invenit insulam undique aquis [...]*

l. 5 *tam cet.*

S. *Translatio de Roma in insula Piscariae. Temporibus Hadriani sancti papae Ludovicus serenissimus Imperator qui ex nobilissima atque praeclara Francorum regum stirpe progenitus et in Romano imperio feliciter imperiali more venit. Omnipotentis igitur iuvamine fretus cum Beneventum pergeret, in ipso positus itinere devenit ad Piscariam. Ubi quandam invenit insulam undique aquis cinctam cet.*

D a pris beaucoup moins de liberté : *Translatio de Roma vel Insula Piscariae. Temporibus Adriani sancti papae Ludovicus serenissimus Imperator, qui ex nobilissima atque praeclara Francorum les gestae narrantur, stirpe progenitus, et in Romano Imperio feliciter floruit et in Italiam imperiali more venit. Omnipotentis igitur iuvamine fretus cum Beneventum pergeret, in ipso positus itinere devenit ad Piscariam. Ubi quandam invenit insulam undique aquis septam cet.*

Enfin, la façon, commune à D et à S, d'écrire certains noms propres en lettres capitales, ou de mettre une majuscule à certains mots, sans y être invités par leur modèle, relève d'habitudes de copistes aussi proches que possible dans le temps et dans l'espace.

Comme le soulignait une note¹ de notre précédente étude, ce ne fut qu'après avoir acquis, par la confrontation des variantes, la certitude indiscutable des conclusions ci-dessus rappelées, qu'une réjouissante confirmation venait y mettre le sceau : la présence de l'actuel Vaticanus 9668 repérée dans le catalogue qu'en 1764 Dom Clément avait dressé des manuscrits du Collège où le P. Sirmond s'était illustré.

Depuis la publication de notre article, une autre confirmation, non moins digne d'intérêt, non moins inattendue, nous est venue sous la forme que nous avons laissé entrevoir tout à l'heure. Dès 1946, le Professeur Dietrich Gerhardt, alors attaché à l'Université d'Erlangen, depuis 1948 à l'Université de Munster, s'était ingénié à remonter à la source du texte de la *Translatio S. Clementis* publié dans les *Acta Sanctorum* ; en d'autres termes, à retrouver le modèle de Duchesne.

Mis sur la piste du Vaticanus 9668 grâce à la sobre indication donnée en 1910 par le P. A. Poncelet dans son catalogue hagiographique de la Vaticane², l'examen comparé du texte des trois manuscrits entrant en ligne de compte, V, D et S, amena M. Gerhardt, par les mêmes repères que nous, aux mêmes conclusions : dépendance de D et de S par rapport à V et indépendance de D et de S l'un par rapport à l'autre. Ces conclusions et les raisonnements qui y conduisirent, M. Gerhardt les mit par écrit, vers 1948-1949, dans un travail dactylographié, resté impublié. Seuls quelques initiés, en des temps assez récents, ont été informés de ces recherches et de ces résultats, en partie parallèles aux nôtres ; nous-mêmes ne les avons appris, d'abord indirectement, que depuis le début de cette année 1956³. Le Professeur Gerhardt a eu l'obligeance

¹ *Trois énigmes*, p. 449, note 2.

² *Trois énigmes*, p. 447 et note 2.

³ M. TADIN, *La Légende intitulée Translatio corporis sancti Clementis* (une brochure de 16 pages, imprimerie S.N.I.E, Paris, 1955), p. 4 ; F. GRIVEC, *Staroslavanski viri Italske legende Sv. Cirila in Metoda* (quatre pages de compte rendu, dans *Slavistična Revija*, t. 8 [Ljubljana, 1955 ; paru en 1956]), p. 261. C'est à la suite de l'information que donnait là Mgr Grivec, touchant la communication faite par M. Gerhardt de sa trouvaille « slavistom in historikom », que nous sommes entrés en rapports avec le professeur de Munster.

de mettre spontanément à notre disposition le travail dont il vient d'être parlé. Et nous n'avons pu que nous féliciter de l'accord où nous nous trouvions, sur le point qui nous occupe, avec un homme dont la compétence n'a d'égale que l'amabilité.

M. Gerhardt ne connaît pas le manuscrit de Prague, qui donna le branle à nos investigations. Son mérite n'en est que plus grand d'avoir entrepris, à froid, pourrait-on dire, et réussi ce voyage d'exploration dont nous avons cru pouvoir écrire que, depuis le P. Martinov, plus personne ne l'avait tenté. La fermeté des convictions de M. Gerhardt touchant le double problème ci-dessus rappelé — ou plutôt sa solution : dépendance directe et exclusive tant de D que de S par rapport à V — est d'autant plus remarquable qu'au moment où il la formulait, il ne disposait pas encore de la photographie de D et ne connaissait ce manuscrit qu'à travers l'édition des *Acta* et les cinq ou six leçons plus authentiques qu'en donnait Martinov dans son article de 1884¹; de plus il ignore jusqu'au bout la présence de V parmi les codices décrits dans le catalogue de Dom Clément, catalogue auquel il n'a pu se référer qu'à la suite de V. Rose. Privé de la garantie de cette présence, il en est venu, par exemple, à envisager la supposition que Sirmond aurait pu profiter d'un de ses deux séjours à Rome pour y copier le Vaticanus qui aurait pu déjà s'y trouver; fort sagement, cette hypothèse n'a pas été retenue.

On appréciera la découverte du manuscrit de Prague dans la mesure où, ne le connaissant point, M. Gerhardt ne semble pas avoir soupçonné l'embuscade tendue sous les pas des copistes par le passage illisible au sommet du Vaticanus, fol. 11v, la culbute qu'y firent à tour de rôle Duchesne et Sirmond (ou Sirmond et Duchesne, nous l'ignorons), enfin le dommage qui en résulta, tant pour la vérité historique (et la paix des esprits!) dans la question de l'épiscopat de S. Cyrille, que pour l'intelligence de la Légende Italique.

Une œuvre qu'en revanche M. Gerhardt ne pouvait ignorer, pour l'avoir lue, à la suite de la *Translatio S. Clementis <Romam>*,

¹ *Trois énigmes*, p. 443. Ce fut aussi cet article de Martinov qui apprit au savant allemand la note marginale que porte le fol. 166 de D : « Ex cod<ice> qui est penes Jac<obum> Sirm<ondum> ». Ce « codex » était-il l'actuel Vaticanus 9668 ou l'actuel Phillipps 1717 de Berlin? C'était toute la question, pour lui comme pour nous.

dans chacun des trois manuscrits¹, c'est la *Translatio in insula*<m> *Piscarie*, BHL. 1851b ; pièce qu'en raison de ses contacts avec la Légende Italique, il nous faudra aborder plus loin, ainsi que nous en formulons l'intention dans notre article précédent². M. Gerhardt se sert de quelques données qu'elle fournit pour tenter d'ébaucher, à propos de la composition de la Légende Italique, des conclusions qui n'ont pas la fermeté de ses déductions touchant les rapports entre V, D et S. On s'en étonnera d'autant moins qu'on connaît mieux, depuis que le codex de Prague a permis de confronter les dires et les agissements de Léon d'Ostie, toute la complexité du problème resté jusqu'alors inextricable.

II

SENS DU MOT « SACERDOS »

APPLIQUÉ A MÉTHODE DANS LA « TRANSLATIO S. CLEMENTIS »

Prouver, comme nous venons de le faire, que c'est bien de V que D et S procèdent par voie directe et exclusive, équivalant à retirer à la leçon *ipsum et Methodium in episcopos* tout appui autre que les quelques lettres du nom *Methodium* et le *in* suivant, qui dans le Vaticanus 9668, fol. 11^v, apparaissent à moitié visibles. Et démontrer que ni D ni S ne se sont copiés, c'est faire ressortir aussi combien cette leçon qu'ils ont en commun leur semblait se dégager du contexte immédiat comme la reconstitution la plus naturelle pour l'esprit. Le pluriel *eorum*, en effet, avait l'air de réclamer à côté de *Methodium* la présence d'un *ipsum et* (deux mots qui prennent sensiblement la même place que *fratrem eius*, en écriture abrégée) ; et *presbyteros et diaconos* était censé appeler en contrepoids *episcopos*³ (mot que le copiste de V eût cependant fait tenir en quatre lettres, selon toute probabilité⁴).

Mais déclarer cela, c'est laisser entendre que la phrase, telle

¹ Il n'a pas manqué non plus de voir les causes et de tirer les conclusions d'un pareil accord.

² *Trois énigmes*, p. 395, note 3.

³ Ibid., p. 452.

⁴ Ainsi, dans la *Translatio in insula*<m> *Piscariè*, de la main du même copiste, chaque fois que le mot se présente : fol. 12^v, l. 1 : *epōs* ; fol. 12^r, l. 33 : *archiepīs*, *epīs* ; fol. 12^v, l. 26 : *epīs* ; l. 27 : *archiepīs*, *epīs*.

qu'elle se lit dans P¹ : *Multis itaque gratiarum actionibus prefato Philosopho pro tanto beneficio redditus, consecraverunt fratrem eius Methudium in sacerdotem, nec non et ceteros eorum discipulos in presbyteros et diaconos*, ne paraît pas rendre un son parfaitement naturel. Toutefois, avant de recueillir ou de discuter une quelconque impression de ce genre, il importe de définir le terme *sacerdos*, par quoi Gaudéric ou, disons mieux, Jean Hymmonide² désigne la fonction sacrée à laquelle Méthode fut promu lors de son premier séjour à Rome³.

Une bonne étude sémantique de ce terme, précisant le temps où le sens d'« évêque » (seul prêtre en plénitude) s'efface devant celui de « prêtre » tout court, rendrait ici les plus grands services⁴. Elle permettrait de contrôler si, comme on le dit parfois, la première acception s'est maintenue à côté de celle de « prêtre » jusque vers les débuts du ix^e siècle, pour rétrograder rapidement par la suite ; au point qu'il n'en saurait plus être question dans un texte de la fin de ce siècle tel que la *Translatio S. Clementis*, primitivement partie intégrante de la Vie *BHL*. 1851 préfacée par Gaudéric⁵.

Fort heureusement pour nous, l'absence d'une pareille étude se fait moins sentir si on considère que tout juste un autre écrit de notre Jean Diacre ou Hymmonide, sa Vie de S. Grégoire le Grand *BHL*. 3641⁶, fournit quelques exemples de *sacerdos* doublant *episcopus*, à côté d'autres où il a le sens de « simple prêtre ». Nous ne parlons pas ici des fréquents passages, repris par Jean aux traités et à la correspondance de Grégoire le Grand, où *sacerdos* (avec ses dérivés) est l'équivalent aussi bien d'*episcopus* que de « prêtre » tout court. Ces exemples abondent notamment au Livre III de la Vie de Grégoire (*qualiter docuerit*), truffé d'extraits de lettres adressées soit aux évêques soit aux princes, à propos principalement

¹ Manuscrit de Prague, n° XXIII de la Bibliothèque du Chapitre métropolitain ; éd. dans nos *Trois énigmes*, p. 460.

² *Trois énigmes*, pp. 428-430, 439-440.

³ Mort de S. Nicolas I^{er} : 13 novembre 867, *non multos dies* avant l'arrivée à Rome des deux frères qu'il avait invités. Mort de S. Cyrille : 14 février 869.

⁴ Le même problème était posé par le même mot *sacerdos*, dans un distique d'Alcuin ; cf. M. COENS, *S. Bavon était-il évêque ?* dans *Anal. Boll.*, t. 63 (1945), p. 236-238.

⁵ Cf. *Trois énigmes*, pp. 410-416, 433-440.

⁶ Sur sa date de composition, voir *Trois énigmes*, p. 429.

du choix et des qualités des évêques¹. Mais c'est à la prose du « deflorator »² lui-même que nous faisons allusion. Sans d'ailleurs nier, et bien plutôt en soulignant l'influence qu'a eue le style de Grégoire sur son excerpteur, dans cet accueil fait à la signification d'« évêque » pour *sacerdos*; phénomène d'osmose qui ne peut que réduire singulièrement la portée d'une constatation relevée chez Jean Hymmonide, compilateur de la Vie de Grégoire.

¹ En voici quelques-uns, dont le sens ressort clairement du contexte (pour les quelques petites modifications relativement à l'original de S. Grégoire, on se reportera à l'édition de ses lettres dans *M.G.*, Ep. t. I et II) : III, 2 (*P.L.*, t. 75, col. 126-127) *Sacerdotale officium [déjà en I, 45] in tantam illic, sicut didicimus, ambitionem perductum est, ut sacerdotes subito, quod grave nimis est, ex laicis ordinentur. Sed quid isti acturi, quid populo praestaturi sunt, qui non ad utilitatem, sed fieri ad honorem episcopi concupiscunt?* (Col. 128) *Nec hoc quoque malum sollicitudo nostra patitur negligenter omittere, quod quidam, instinctu gloriae inanis electi, ex laico repente habitu sacerdotii honorem arripiunt... Nam dum dux exercitus non nisi labore et sollicitudine expertus eligitur, quales animarum duces esse debeant, qui episcopatus culmen immatura cupiunt festinatione conscendere?* (Col. 130) *Hoc quoque ad nos pervenisse non dissimili dignum detestatione complectimur, quod quidam, desiderio honoris inflati, defunctis episcopis, tonsurantur et fiunt repente ex laicis sacerdotes.* III, 8 (col. 133-134) *Dum de Neapolitanae civitatis cura, destitutae sacerdotis solatio, vehementius angeremur ... de electione alterius cogitetis, qui dignus possit cum Christi solatio ad sacerdotium promoveri.* III, 14 (col. 139) *Item Benenato episcopo : « ... ut Cumanam atque Misenum unire debeamus Ecclesias, quoniam hae non longo a se itineris intervallo seiunctae sunt nec ... tanta populi multitudo est ut singulos, sicut olim fuit, habere debeant sacerdotes. Quia igitur Cumani castris sacerdos vitae huius cursum explevit, utraque nos Ecclesias ... unisse tibi que commisisse cognosce, propriumque utrarumque Ecclesiarum scito te esse pontificem ... ut proprius revera sacerdos »* (cf. cap. 15 : *utrarumque ecclesiarum sacerdos et rector*). III, 41 (col. 152) *Quia... ad sacerdotalis officii pertinere probatur opprobrium, volumus ut eum coram aliis sacerdotibus...* III, 52-53 (col. 163, à propos de Jean patriarche de Constantinople, appelé tantôt *consacerdos meus*, tantôt *coepiscopus meus*) *Et certe multos Constantinopolitanae Ecclesiae in haereseos voraginem cecidisse novimus sacerdotes ... nomen illud blasphemiae, in quo omnium sacerdotum honor adimitur ... honore debito sacerdotes privarentur universi... et omnia sacerdotum iurgia cessabunt. Ego enim cunctorum sacerdotum servus sum, in quantum ipsi sacerdotaliter vivunt.* Le livre IV contient aussi d'assez nombreux exemples de pareil emploi de *sacerdos*, *consacerdos*, etc. par S. Grégoire. D'une façon plus générale, on voudra bien se reporter aux mots *sacerdos*, *sacerdotalis*, *sacerdotium*, trois colonnes dans l'index du t. II, ci-dessus cité, de l'édition des *M. G.*

² Selon l'expression même de Jean : Préface (*P.L.*, t. 75, col. 62) *solicitus deflorare curavi*; Livre I, chap. 54 (col. 86) *At ego hic a deflorationis opere paululum respiro*; Livre IV, chap. 100 (col. 241) *dum quaedam ... deflorare desidero.*

Voici quelques échantillons manifestes de cet emploi.

III, 6 ... Hae sunt Gregorii super simoniaciis et illicitis ordinationibus (à savoir d'évêques) doctissimi papae sententiae, quas ipse summo cultu servasse docetur, in eo quod ab ipso suae consecrationis exordio, per omnem dioecesim suam, episcopos undecunque meliores invenire potuit studiosissime ordinavit. Et si quando necessitas ordinandi sacerdotis obrepsit, neque cardinales Ecclesiae suae neque monachos monasterii sui penitus excusavit, quo minus illis Ecclesiam regendam committeret, qui exemplis et verbis pariter illam aedificare melius potuissent. Nam, ut pauca de multis contingam, ex presbyteris cardinalibus Ecclesiae suae consecravit episcopos cet.

Et, dans le même contexte de lutte contre l'abus consistant à faire passer immédiatement du laïc à l'épiscopat¹ des ambitieux qui achetaient ces honneurs à prix d'argent :

III, 4. Has pestiferas haereses cernens prudentissimus doctor Gregorius, per sacerdotum² conniventiam sive taciturnitatem magis magisque diffusis muneribus, quasi pestifer cancer, non solum infirma posse corrodere, verum etiam fortia membra mucrone pulcherrimarum rerum corrumpere, divino zelo commotus, Victori episcopo generalem sententiam protulit, dicens : « Quisquis ad hoc facinus (videlicet simoniae ac neophytorum haeresim) emendandum officii sui consideratione vehementer non arserit, cum ipso se habere non dubitet portionem, a quo prius hoc piaculare flagitium sumpsit exordium. »

III, 6 ... Sed astuta turpissimae cupiditatis iniquitas non sufferens tantis se commodis, licet turpissimis, imo periculosissimis angustari, commentum satis artificiosum reperit : quo scilicet illos sacerdotio sublimaret, qui sibi post consecrationem tanto subiectiores esse debuissent, quanto non divino, quin potius humano iudicio se fuisse promotos ipsi procul dubio reputarent³.

Cet emploi, par Jean Hymmonide, du mot *sacerdos* dans les deux sens entre lesquels il faut décider, montre que ce n'est point en s'enfermant dans l'étude de sa langue qu'on sortira aisément

¹ Sur ces abus concernant les évêques, voir F. H. DUDDEN, *Gregory the Great*, t. II (1905), pp. 57 et suivantes.

² A rapprocher de : *episcoporum vestrorum culpa*, dans une lettre de Grégoire, *P.L.*, t. 75, col. 123.

³ Plusieurs autres exemples seraient à citer, portant sur les expressions *sacerdotale officium*, *sacerdotales vestes*, *sacerdotalia vestimenta*, *sacerdotales infulae*, *summum sacerdotium* ; mais le maintien du sens d'« évêque » dans ces expressions n'est pas tout à fait du même ordre que dans les termes *sacerdos* et *sacerdotium*.

de perplexité. Supposons que, pour se tirer d'embarras, on s'en tienne à des considérations d'ordre linguistique. Un partisan du sens de « simple prêtre » ferait remarquer, par exemple, l'improbabilité qu'un même auteur eût employé, à quelques paragraphes de distance, *sacerdotium* dans le sens de « prêtrise » (lorsqu'il s'agit du jeune Cyrille ordonné à Byzance)¹, et *sacerdos* dans celui d'évêque (lorsqu'il est question de Méthode, à Rome); en ayant soin de rappeler, selon l'observation ci-dessus, qu'en l'occurrence aucune influence stylistique n'a joué, contrairement à ce qui se passa pour la Vie de S. Grégoire.

A quoi un défenseur du sens d'« évêque » ne manquerait pas de rétorquer qu'il ne voit pas, quant à lui, qu'on puisse expliquer beaucoup mieux le voisinage, à quelques mots d'intervalle, de deux mots différents : *sacerdos* et *presbyter*, pour la même réalité; qu'il voit bien, au contraire, comment le sens d'« évêque », et lui seul, rend compte de ce que nous avons appelé « la structure apparemment adversative de la phrase² » où le terme litigieux vient s'insérer. Et il aurait beau jeu d'invoquer Duchesne et Sirmond!

Il faudrait renvoyer dos à dos ces deux adversaires, leurs arguments, également valables à première vue, ne nous permettant pas de les départager.

Sur le plan du vocabulaire, un argument plus convaincant, plaidant contre le sens d'« évêque », nous paraîtrait celui-ci. Si vraiment l'auteur avait voulu dire que son héros fut sacré évêque, pourquoi aurait-il été choisir un terme prêtant si fâcheusement à équivoque, à supposer encore que le terme fût réellement ambigu à la fin du ix^e siècle? Pourquoi n'eût-il pas usé du vocable *episcopus*, que tout le monde aurait compris? Lui-même, parlant au paragraphe précédent (chap. 8) des disciples amenés à Rome par les deux frères, n'écrit-il pas : *quos dignos esse ad episcopatus honorem recipiendum censebant*?

Et si cet argument est estimé sujet à caution, parce que négatif et hypothétique, du moins ne peut-on nier qu'il fait ressortir la vérité suivante : il est en tout cas exclu que l'expression *consecra-verunt Methudium in sacerdotem* soit l'invention d'un remanieur

¹ *Translatio*, cap. 1.

² *Trois énigmes*, p. 452; voir ci-dessous, p. 207-210.

de date postérieure, qui aurait retouché le texte pour exalter Méthode en le promouvant prématurément du rang de simple prêtre à celui d'évêque¹ ; un tel « correcteur » n'eût employé qu'un seul mot : *episcopus*. D'où on conclura que *sacerdotem*, quel qu'en soit le sens, est, à sa manière, une *lectio difficilior*, à prendre en particulière considération. Sa difficulté même l'authentique.

Privés, du côté de la linguistique, d'une réponse décisive, nous n'allons cependant pas laisser ce débat se refermer sur un *non liquet*. Le manuscrit P, qui s'est trouvé être à l'origine de la question, fournit heureusement aussi le principe d'une solution non douteuse.

C'est lui, on se le rappelle, qui contient le *Prologue* à la *Translatio S. Clementis*. Or ce *Prologue*, composé par Léon d'Ostie, apporte la garantie que le premier et véritable auteur du récit de la *Translatio*, nominalelement Gaudéric et réellement Jean Hymmonide, a puisé entre autres sources *ex Sclavorum litteris*. Tenant compte, d'une part, des points de contact, relevés depuis longtemps, entre la Vie slavonne de S. Cyrille et cette *Translatio* latine, et sachant, d'autre part, que sous la plume de Léon d'Ostie *litterae* pouvait équivaloir à *sanctorum gesta*, nous avons traduit *litterae Sclavorum* par Vie slavonne de S. Cyrille².

Ce faisant, nous étions bien conscients d'autres points de contact, non moins évidents, entre la *Translatio* et la Vie slavonne de S. Méthode. Toutefois, dans la forme où nous connaissons cette dernière, il ne pouvait être question de la compter, sans plus, parmi les *litterae Sclavorum* exploitées par l'auteur de la *Translatio*, puisque celui-ci avait achevé son travail avant fin 882³, tandis que Méthode ne fut doté de sa biographie qu'après sa mort, en 885. C'était néanmoins pour laisser la porte ouverte aux éléments de la Vie de Méthode ayant leur parallèle dans la *Translatio* que, parlant de la Vie de Cyrille à laquelle Jean Hymmonide avait eu

¹ Car il n'est évidemment pas question de nier l'épiscopat de Méthode, aussi clairement attesté qu'il se peut par les documents contemporains authentiques, ceux précisément qui par tout leur contenu excluent avec autant de netteté l'épiscopat de Cyrille ; il s'agit simplement de savoir si la *Translatio* pouvait parler, ici, d'un épiscopat que Méthode n'a reçu que plus tard, après la mort et l'enterrement de Cyrille, sur lesquels s'achève tout naturellement l'histoire de la *Translatio S. Clementis*. Voir d'ailleurs ci-dessous, pp. 206, 211.

² *Trois énigmes*, p. 433-435.

³ *Ibid.*, pp. 435, 437-438.

accès, nous écrivions : « Sous quelle forme exactement ? Bien malin qui le dira ¹. » Aujourd'hui, nous allons tenter d'avancer d'un pas vers une meilleure intelligence de cette forme que revêtait la Vie de Cyrille, à un premier stade de son existence. Et c'est trop peu de dire que le texte de la *Translatio* nous y autorise, étant donné ce que nous savons des présupposés de sa rédaction ; il nous y oblige proprement.

À la lumière de ce texte et de ces présupposés, tout se passe en effet comme si la péricope où il est traité de l'arrivée à Rome des deux frères et de leurs disciples, puis des ordinations subséquentes, avait comporté, primitivement, dans la Vie de Cyrille, une plénitude de contenu dont l'unité fut très tôt morcelée en fragments que l'on retrouve, actuellement, les uns dans la Vie de Cyrille (VC), les autres dans la Vie de Méthode (VM).

Ainsi, c'est en vain qu'on cherche dans VC le nom du pape Nicolas, bien qu'il y soit aussi question de lui ; seul le nom d'Hadrien est prononcé. On y lit, au chap. xvii : « Le pape de Rome, renseigné sur lui (Cyrille), l'envoya chercher. Et quand il arriva à Rome, l'apostolicus Hadrien alla en personne à sa rencontre ². » Qui soupçonnerait que les sujets des deux phrases ne se rapportent pas au même personnage ? Mais inversement — ou plutôt de façon complémentaire — le seul pape dont VM mentionne le nom est Nicolas, et moins encore que dans le cas précédent le lecteur non prévenu mettra-t-il au compte de deux pontifes successifs les activités ainsi décrites au chap. vi : « Ayant entendu parler de tels hommes, et désirant les voir comme des anges de Dieu, l'apostolicus Nicolas les envoya chercher. Il bénit leur enseignement, après avoir déposé l'Évangile slavon sur l'autel du saint apôtre Pierre ; et il conféra la prêtrise au bienheureux Méthode, etc. »

¹ *Trois énigmes*, p. 439, note 6. Ce sont aussi les développements exigés par l'exposé de cette question qui nous avaient fait ajourner, en l'annonçant toutefois, l'explication du mot *sacerdotem* dont le sens depuis longtemps ne faisait plus de doute pour nous, en fonction de la Vie de Méthode.

² Nous citons, ici et dans la suite, la traduction de Dvorník dans *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, traduction établie, comme le rappelle l'auteur, d'après l'édition de Miklosich-Pastrnek. La citation continue des textes slavons serait, évidemment, encore plus probante, à cause des plus nombreuses analogies qu'elle ferait apparaître, ici, entre VC et VM ; le lecteur voudra bien s'y reporter.

Passons maintenant au sujet essentiel des ordinations, que vient d'introduire cette phrase de VM sur la prêtrise conférée à Méthode (par Hadrien, en réalité). Citons d'abord VC (ibid.) : « Le pape (Hadrien) prit les livres slavons, les consacra et les déposa dans l'église de la Sainte Vierge, qu'on appelle Phatnè. Et l'on chanta sur eux la sainte liturgie. Puis le pape ordonna à deux évêques, Formose et Gondrich¹, de sacrer les disciples slavons. Et après leur ordination ils chantèrent la liturgie en langue slavonne dans l'église de l'apôtre Pierre ; le lendemain, ils chantèrent dans l'église de Sainte-Pétronille et le surlendemain dans l'église de Saint-André, puis dans l'église du grand docteur catholique, l'apôtre Paul. Ils [y] chantèrent toute la nuit, glorifiant [Dieu] en slavons. Et le lendemain ils [chantèrent] de nouveau la liturgie sur son saint sépulcre, aidés par l'évêque Arsène, qui était l'un des sept évêques, et par Anastase le Bibliothécaire. Et le Philosophe ne cessait d'en rendre dignement grâces à Dieu avec ses disciples. »

On voit que VC fait uniquement état des ordinations des disciples, sans d'ailleurs qu'en soient spécifiées ni la quantité ni la variété ; nom et ordination de Méthode brillent par leur absence. Ce texte manifestement ne se suffit pas. A s'y tenir, qui fera le compte des cinq liturgies énumérées (une par prêtre présent), en se souvenant que Constantin-Cyrille est prêtre depuis Constantinople (chap. iv), ne pourra s'empêcher de conclure que le sacerdoce a été conféré à quatre disciples slavons ; il ne soupçonnera ni la prêtrise reçue par Méthode (qui a chanté une des cinq liturgies), ni le diaconat conféré à d'autres disciples. Ce « complément » d'information, il le trouvera dans VM (chap. vi), à laquelle il manque, en revanche, des éléments essentiels (tels que la présence d'un second évêque consécrateur des disciples, et son nom) : « Il (en réalité Hadrien) bénit leur enseignement, après avoir déposé l'Évangile slavons sur l'autel du saint apôtre Pierre ; et il conféra la prêtrise au bienheureux Méthode. Beaucoup de gens se moquaient des livres slavons, en disant : « Il n'appartient à aucune nation d'avoir son écriture propre, sauf aux Juifs, aux Grecs et aux Romains, conformément à l'inscription apposée par Pilate sur

¹ Sur les différentes formes de ce nom dans les divers manuscrits de VC, voir N. VAN WIJK, *Über die Herkunft der Italienischen Legende*, dans *Südost-Forschungen*, t. 5 (1940), p. 946.

la croix du Seigneur. » Mais ceux-là, l'apostolicus les appela Pilatiens et trilinguistes, et il les anathématisa. Et il ordonna à un évêque qui souffrait de la même maladie (= Formose) d'ordonner parmi les disciples slaves trois prêtres et deux lecteurs. »

Il faudrait maintenant qu'on relise, l'un après l'autre, ou l'un en regard de l'autre, les deux récits suivants.

(VC-[VM]). Le pape de Rome, renseigné sur lui (оувѣдѣвъ же, оувѣдѣвъ о немѣ)¹, l'envoya chercher. [Ayant entendu parler de tels hommes (оувѣдѣвъ же такова мужа), et désirant les voir comme des anges de Dieu, l'apostolicus Nicolas les envoya chercher]. Et quand il (= Constantin) arriva à Rome, l'apostolicus Hadrien alla en personne à sa rencontre, accompagné de tous les citoyens, tous portant des cierges, car il apportait aussi les reliques de saint Clément, martyr et pape romain. Dieu fit alors de très célèbres miracles. Un paralytique fut en effet guéri et beaucoup d'autres furent délivrés de diverses maladies. Des prisonniers, même, qui avaient invoqué le Christ et saint Clément, furent libérés par ceux qui les avaient capturés.

Le pape prit les livres slavons, les consacra et les déposa dans l'église de la Sainte Vierge, qu'on appelle Phatnè. Et l'on chanta sur eux la sainte liturgie. [Il bénit leur enseignement, après avoir déposé l'Évangile slavons sur l'autel du saint apôtre Pierre].

Puis le pape ordonna à deux évêques, Formose et Gondrich, de sacrer les disciples slavons. Et après leur ordination ils chantèrent la liturgie en langue slavonne dans l'église de l'apôtre Pierre (etc., jusqu'à la cinquième et dernière liturgie). [Et il conféra la prêtrise au bienheureux Méthode. Beaucoup de gens se moquaient des livres slavons, en disant : « Il n'appartient à aucune nation d'avoir son écriture propre, sauf aux Juifs, aux Grecs et aux Romains, conformément à l'inscription apposée par Pilate sur la croix du Seigneur. » Mais ceux-là, l'apostolicus les appela Pilatiens et trilinguistes, et il les anathématisa. Et il ordonna à un évêque qui souffrait de la même maladie d'ordonner parmi les disciples slaves trois prêtres et deux lecteurs].

(*Translatio S. Clementis*, cap. 8). His omnibus auditis, papa gloriosissimus Nicolaus, valde letus super his que sibi ex hoc relata fuerant redditus, mandavit et ad se illos litteris apostolicis venire invitavit. Quo nuntio fratres illi percepto valde gavisi sunt, gratias agentes Deo quod tanti essent habitus qui mererentur ab apostolica sede vocari. Mox igitur iter aggressi, duxerunt etiam secum aliquantulos de discipulis suis, quos dignos esse ad episcopatus honorem recipiendum censebant ; sicque Romam post aliquot dies applicuerunt.

¹ Variantes d'après les deux recensions, russo-slavonne et serbo-slavonne.

(Cap 9.) Sed cum ante non multos dies supradictus papa Nicolaus transisset ad Dominum, secundus Adrianus, qui illi in pontificatu successerat, audiens quod pre nominatus Philosophus corpus beati Clementis, quod studio suo repperat, secum deferret, valde nimis exhilaratus est, et extra Urbem cum clero et populo procedens illis obviam honorifice satis eos recepit. Ceperunt interea ad presentiam reliquiarum sanctarum per virtutem omnipotentis Dei sanitates mirabiles fieri, ita ut quovis languore quilibet oppressus fuisset, adoratis sacrosanctis martiris pretiosi reliquiis, protinus salvaretur.

Quapropter tam venerabilis apostolicus quam et totius romani populi universitas gratias et laudes Deo maximas referentes, gaudebant et iocundabantur in ipso qui eis post tam prolixi temporis spatia concesserit in diebus suis sanctum et apostolicum virum et ipsius apostolorum principis Petri successorem in sede sua recipere, et non solum Urbem totam, sed et orbem quoque totum romani imperii signis eius ac virtutibus illustrare. Multis itaque gratiarum actionibus prefato Philosopho pro tanto beneficio redditis, consecraverunt fratrem eius Methodium in sacerdotem, nec non et ceteros eorum discipulos in presbyteros et diaconos ¹.

Dans le premier texte, les phrases entre crochets appartiennent à VM. En les combinant de la sorte avec le texte de VC, on obtient une description dont l'ensemble des traits est garanti par le décalque qu'en garde la *Translatio* ². Nous disons : l'ensemble des traits, et non leur détail ; il serait en effet trop aventureux de vouloir reconstituer par le menu cette section de la Vie de Cyrille d'avant la Vie de Méthode.

Car c'est bien ainsi qu'on peut se représenter les choses. Au moment de fabriquer une biographie de Méthode, on aura taillé dans le récit que lui-même couvrait de son autorité ³ quelques informations le concernant. Ce prélèvement opéré, à part les cicatrices laissées par l'amputation, presque toute trace de lui ⁴, le frère aîné, a disparu du monument élevé par ses soins à la gloire de son cadet, devant lequel il avait d'ailleurs tenu à s'effacer, à se faire le plus petit possible.

¹ Manuscrit de Prague ; éd. *Trois énigmes*, p. 459-460.

² Sans parler des résumés slaves de VC et VM.

³ *Trois énigmes*, p. 435-436.

⁴ La question soulevée par l'épisode des ordinations à Rome pourrait être posée aussi pour la mission chez les Khazars. On n'apprend la participation de Méthode à cette ambassade, d'après VC, chap. VIII-XII, qu'au retour des voyageurs, lorsque cette présence est signalée, comme par hasard, à propos du mince incident de la soif au désert. Dans VM, chap. IV, la part de Méthode est énoncée d'emblée en toutes lettres.

Telles sont quelques-unes des vues qui se dégagent de la confrontation de VC, VM, de la *Translatio* et du *Prologus*. On pourra les contester sans toucher au fait qui, remarquons-le, est indépendant d'elles et qui apparaît maintenant comme indéniable : la signification de « prêtre » à attribuer au mot *sacerdotem*¹, en fonction de ces deux textes dont le lecteur a pu apprécier plus qu'à loisir l'éloquent parallélisme : (VM, chap. vi) « Et il conféra la prêtrise (сѣти же на поповъство) au bienheureux Méthode... Et il ordonna à un évêque qui souffrait de la même maladie d'ordonner parmi les disciples slaves trois prêtres et deux lecteurs (три попы а .бѣ. аногноста) » ... *consecraverunt fratrem eius Methodium in sacerdotem, nec non et ceteros eorum discipulos in presbyteros et diaconos*. Quant à *popov'stvo*, suivi de si près par *popy*, qui est clair, il n'y a pas à hésiter sur le sens, tranchant nettement sur celui du terme *episkop'stvo*, qui suit à la fin du chapitre viii. Là nous sont sobrement narrées les circonstances dans lesquelles Méthode, quelque deux ans après son ordination sacerdotale, fut sacré évêque lors d'un second voyage à Rome : « Kocel le reçut avec de grands honneurs et l'envoya, accompagné de vingt nobles, auprès de l'apostolicus, pour être sacré à l'évêché de Pannonie, siège de S. Andronic, apôtre, des soixante-dix. Et ce fut ce qui eut lieu » (и пакы посылъа и къ апостоликоу и .кѣ. моужь чьстъны чади, да и емоу сѣтитъ на епѣство въ Панонии, на столъ сѣтго андроника аѣла ѿ .бѣ. жеже и высть).

On pourrait donc dire qu'à propos de la prêtrise de Méthode texte slavon et texte latin se corroborent mutuellement, s'il n'était plus exact de parler de correspondance du second par rapport au premier : *ex Slavorum litteris*². En tout cas, grâce au manuscrit de Prague, l'accord s'est rétabli entre eux sur ce point comme sur d'autres, et les cinq liturgies commémorées dans la VC ne

¹ « Jusqu'à cette époque, Méthode n'était qu'un simple moine, qui reçut, à ce moment, la dignité de hieromonachos. » L'interprétation est proposée, comme allant de soi, par l'académicien bulgare M. Iv. Dujčev, dans un article récent où il se rallie entièrement aux vues exprimées dans notre étude précédente et où nous sommes heureux de l'avoir vu anticiper notre présente conclusion : *La solution de quelques énigmes cyrillo-méthodiennes*, dans *Byzantion*, t. 24 (1954, fasc. I, paru en mai 1956), p. 303-307.

² Dans ces conditions, on voit qu'une leçon comme *sacerdotes* ne saurait se soutenir ; *Trois énigmes*, p. 451, note 1. Tel et tel bons spécialistes en paléographie, examinant le Vat. 9668 aux rayons ultra-violet, n'ont d'ailleurs pas aperçu d's final.

rencontrent plus d'obstacles du côté de la *Translatio*, document contemporain : les cinq célébrants sont les deux maîtres et trois de leurs disciples.

Nous ne sommes cependant pas encore au bout de nos peines. Il reste une difficulté à résoudre. Non pas l'emploi, au sein d'une même phrase, de deux synonymes : *sacerdotem*, *presbyteros* ; car c'est le droit de tout auteur d'y recourir. Ce l'est surtout lorsqu'il se présente, comme ici, une excellente raison de le faire : à savoir de distinguer quand même le maître et les disciples, qu'une commune dignité ecclésiastique confondait, encore que l'un l'eût reçue du pape en personne, les autres, des mains de deux évêques¹. La difficulté consiste dans « la structure apparemment adversative de la phrase », qui fait qu'on se retient avec peine de majorer le sens de *sacerdos* par rapport à celui de *presbyter* ; il semblerait qu'ainsi seulement on reste fidèle à l'opposition impliquée par le couple « maître-disciples », dont n'est exprimé que le second terme antithétique, *discipuli*, introduit par *nec non et*.

Pour répondre à cette question et tout dire d'un mot, nous croyons que la phrase, telle qu'elle est sortie de la plume de Jean Hymmonide, a souffert plus tard de l'intervention de Léon d'Ostie. Ce serait un des passages où l'on pourrait s'amuser — si l'affaire était amusante ! — à surprendre Léon en flagrant délit de « transformation » du bien d'autrui², sans amélioration pour ce dernier. Ce n'est pas là supposition gratuite. A côté de la *πλημμέλεια* de cette phrase (discordance que certains n'éprouvent d'ailleurs que peu ou prou), il y a deux indices à prendre corrélativement en considération. Le premier est la présence de *nec non et*, le second l'absence du nom des évêques consécrateurs, singulièrement de Gaudéric.

Commençons par celui-ci. Les *litterae Sclavorum* dont se servait Jean Hymmonide ne laissaient point dans le vague la personnalité des prélats consécrateurs des disciples. Si VM n'a retenu que celle de Formose, en vertu du contexte qui, soulignant l'opposition des trilinguistes, permettait à l'auteur de décocher un trait contre l'« évêque qui souffrait de la même maladie », VC cite nommément Formose et Gaudéric³.

¹ A prendre le texte de VM en rigueur de termes.

² *Trois énigmes*, p. 433.

³ Cf-dessus, p. 203-204.

On ne comprendrait pas bien que ce même Gaudéric — et encore moins Jean Hymmonide, son dévoué serviteur¹, qui a manié la plume à sa place — n'eût point voulu éterniser la mémoire du rôle glorieux joué en cette circonstance par l'évêque de Velletri auprès des frères, porteurs des reliques de S. Clément et devenus quelque peu ses obligés. Mais on comprend, hélas, fort bien que Léon d'Ostie ait eu peu d'envie de transmettre à la postérité le souvenir d'un nom, qu'au mépris de toute justice il eut soin de bannir de la *Prefatio de Origine* comme du *Prologus de Translatione*; ce nom aurait perpétué, en même temps, la réclamation d'une dette assez criante que Léon avait contractée envers son prédécesseur à Velletri. Aussi un *consecraverunt* dont le sujet restait indéterminé faisait-il beaucoup mieux son affaire. Sans compter un autre avantage, qui l'excusait peut-être à ses propres yeux : la suppression radicale de la difficulté posée par le rappel du nom de Formose.

Ces considérations sont étayées, nous le disions, par l'apparition en cet endroit d'un *nec non et*. Il est assez remarquable, en effet, que cette locution, copieusement représentée dans la langue de Léon d'Ostie, soit totalement absente du vocabulaire connu de Jean Hymmonide². Pas une seule fois on ne la trouve dans les quatre livres de la *Vita S. Gregorii*, ni dans les 124 pages de la *Vita S. Clementis* du codex 234 du Mont Cassin, ni, pour être complet, dans la *Cena sancti Cypriani*³ non plus que dans la notice d'Hadrien II (867-872) selon le *Liber pontificalis*⁴, que le P. Lapôtre lui attribue sans hésiter⁵. Pour mettre en évidence la rareté

¹ Voir notamment sa Vie de S. Grégoire, III, 58; IV, 100.

² Notons une fois pour toutes qu'il s'agit de l'expression *nec non et*, à ne pas confondre avec *nec non*; nous ne nous occupons pas de cette dernière, dont l'emploi, chez un auteur, peut ou non voisiner avec celui de *nec non et*.

³ Voir A. LAPÔTRE, *Le Souper de Jean Diacre*, dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. 21 (1901), p. 305-385; le texte va de la p. 317 à la p. 323. K. Strecker a objecté à la paternité hymmonidienne dans l'introduction à son édition de la même *Cena*, *M. G., Poetae Latini*, t. IV, 2, p. 857-900.

⁴ Éd. DUCHESNE, t. II, p. 173-185. La Vie est inachevée; cf. p. 190, note 61 : « Aussi suis-je porté à croire que cette dernière page de la vie d'Hadrien II a été écrite dans les derniers jours de l'année 870 ou au commencement de l'année suivante. Écrite un peu plus tard, elle ne se terminerait pas par un point d'interrogation. »

⁵ Cf. art. c., p. 369 : « Ce qui me paraît irrécusable, c'est que la notice d'Ha-

relative d'un tel fait — et corroborer pour autant la thèse du P. Lapôtre —, relevons en passant le nombre de fois que l'expression *nec non et* se lit dans les notices immédiatement voisines du *Liber Pontificalis*: Vie d'Étienne V (885-891), 6 pages, 1 *nec non et*; Vie de Nicolas I^{er} (858-867)¹, 16 pages, 7 *nec non et*; Benoît III (855-858), 9 pages, 6 *nec non et*²; la notice sur Hadrien comporte 13 pages.

A l'inverse, les écrits de Léon d'Ostie sont semés de *nec non et*. On en trouve en moyenne deux pour trois pages de l'édition de sa *Chronique* cassinienne³. En nous bornant aux textes succincts de la *Prefatio* et du *Prologus*⁴, cités à propos de la *Translatio*, il y en a un dans le titre donné par Léon à sa première œuvre clémentine et répété deux fois, avec de légères variantes: *De origine beati Clementis et conversione nec non et mirifica parentum eius recognitione*⁵; et un autre dans l'exposé des grandes intentions que le Prologue invoque: *ad laudem omnipotentis Dei et eiusdem gloriosi pontificis nec non et ad totius letitiam urbis*.

drien II dans le même *Liber pontificalis* est de notre Jean Diacre. Les preuves étaient données aux pages suivantes.

¹ Pour Duchesne (*Liber pontificalis*, t. II, p. vi) le rédacteur de cette Vie serait « soit Anastase lui-même, soit quelqu'un qui agissait sous ses yeux et d'après ses instructions ».

² Rien que ces exemples montrent bien qu'il ne s'agit pas de faire de l'expression *nec non et* un apanage de Léon, ce qui serait par trop ridicule, ni même une caractéristique proprement dite: mais seulement elle lui est familière, comme à d'autres elle est étrangère.

³ Édition de WATTENBACH, M. G., Script. t. VII, p. 574-727, pour la partie qui concerne Léon.

⁴ Édités dans *Trois énigmes*, resp. p. 417 et p. 412-413.

⁵ Qu'on veuille bien comparer le Prologue de la Vie de S. Mennas BHL. 5926, par le même Léon (P.L., t. 173, col. 989): *Vitam et conversationem egregii confessoris Christi Mennatis nec non et translationem sanctarum reliquiarum ipsius in Caiatiam de loco illo in quo vitam solitariam egerat, divina dispositione nuper effectam* (Léon d'Ostie affectionne aussi la *divina dispositio*; cf. notamment plus loin, p. 226). La première *Translatio S. Mennatis* comporte *nec non et*, aussi bien dans son texte courant que dans les « marginalia » du manuscrit (cf. *Anal. Boll.*, t. 62, p. 16, l. 27, et p. 22, l. 9). De même les *Miracula S. Mennatis* (ibid., p. 31, l. 8). De ces textes, y compris la seconde *Translatio S. Mennatis*, et de leur relation à Léon d'Ostie, il sera reparlé plus loin (pp. 211, 216-217). Le *nec non et* ne manque pas plus dans la courte *Narratio de consecratione et dedicatione ecclesiae Casinensis* (P.L., t. 173, col. 1002) que dans le mémorandum de Léon (E. GATTULA, *Historia abbatis Cassinensis*, t. I, p. 54; et cf. ci-dessous, p. 217, note 3).

Si donc le *nec non et* de la *Translatio* est insolite sous la plume de Jean Hymmonide, il est on ne peut plus naturel sous celle de Léon ¹, encore qu'on ne puisse dire que Léon en ait usé, cette fois, de façon très naturelle. La *Translatio*, première édition, se servait probablement de deux phrases distinctes pour rapporter l'ordination de Méthode d'abord, et ensuite celle des disciples. Non seulement on s'explique mieux, de la sorte, l'emploi de deux termes différents (aujourd'hui réunis au sein d'une même phrase), *sacerdodem* et *presbyteros*, pour désigner une même réalité. Mais surtout, et c'est là l'essentiel, on tient plus compte de la façon dont ces deux catégories d'ordinations sacerdotales se présentent dans VM : attribuées, l'une au pape, la seconde à deux évêques, et séparées par un intervalle de plusieurs lignes où il s'agit d'autre chose. Léon d'Ostie, en faisant « sauter » le nom des évêques consécrateurs, aura bouleversé l'économie du récit qu'il retouchait. Croyant pouvoir fondre en une seule les deux phrases de son modèle, il introduisit pour les souder un *nec non et* qui a eu pour effet au contraire de créer entre elles, par le rapprochement forcé des deux termes, une opposition factice, ou au moins une impression d'opposition. Et c'est pourquoi nous avons dit depuis longtemps que la structure de cette phrase n'était qu'apparemment adversative.

Que retenir de tout ceci ? Que la *Translatio S. Clementis*, dont le silence en la matière porte un coup mortel ² au prétendu épiscopat de

¹ Un opusculé dont nous indiquerons tout à l'heure l'appartenance à Léon d'Ostie nous donnera un exemple typiquement analogue d'intervention de ce dernier dans le texte de son « modèle » ; là où celui-ci disait : *Fueruntque ei statim deditae duae optimae civitates, videlicet Athenia et Mamistra, et universa castella usque Antiochiam*, Léon d'Ostie écrit : *Adenam et Mamistam similiter adquisivit nec non et universa castella usque Antiochiam*. Voir plus loin, p. 221, avec la nuance à apporter au terme « modèle », qui vient d'être employé.

² Qu'on nous entende bien ! Nous connaissons assez les manifestations de la force d'inertie des idées reçues pour savoir que pareille conversion ne s'inscrit pas dans les faits du jour au lendemain, surtout en un domaine où ont toujours joué des éléments d'ordre extra-scientifique, ainsi que nous le rappelions (*Trois énigmes*, p. 377-378). Cependant nous croyons que les esprits qui seraient tentés, pour un motif ou pour un autre, de prôner la thèse périmée de l'épiscopat de Cyrille, ne se déroberont pas longtemps, s'ils sont sincères, à la question : « En serais-je jamais venu, aujourd'hui, à vouloir encore défendre cette position, si, hier, ma conviction n'avait eu comme fondement principal ce qui se trouve être une erreur, erreur alors légitime parce qu'invincible, mais erreur purement et simplement ? » Ils reconnaîtront en conséquence que tous les réajustements du monde seraient, ou de trop, ou insuffisants.

Cyrille et garantit l'authenticité des autres titres qu'à l'exclusion de l'épithète d'évêque lui donne l'ensemble des documents contemporains les mieux intentionnés à son égard, ne parle pas davantage d'un épiscopat que Méthode ne reçut que deux ans après la mort de Cyrille, donc à une époque qui sort entièrement du cadre de la *Translatio*. Elle se montre en cela une excellente source historique. Car au moment de sa rédaction, il y avait près de dix ans que l'épiscopat de Méthode était un fait acquis, cent fois prouvé, et indiscuté. C'est dire l'étroite dépendance dans laquelle l'auteur se tenait à la fois de la vérité du passé et des documents écrits reflétant cet état de choses antérieur, sans céder à la pression des événements plus récents. Cette remarque est bien dans la ligne de toutes les observations que nous avons pu faire au sujet du dit auteur. Elle confirme aussi la qualité que Gaudéric prêtait à Jean Hymmonide : *quae legerat vel expertus fuerat liquido coartare* ; qualité que Gaudéric ne pouvait manquer de reprendre à son compte, sans omettre toutefois le pluriel : *quae vidimus et legimus... colligentes transcripsimus* ¹.

III

ADDITIONS AU DOSSIER LITTÉRAIRE DE LÉON D'OSTIE

Nous voudrions, dans ce chapitre, apprendre à mieux connaître le dossier littéraire de Léon d'Ostie. Il nous est arrivé, aux pages précédentes ², de nous référer à des textes qu'on aura peut-être été surpris de voir mettre à son compte : les compléments de la *Translatio S. Mennae* (BHL. 5927), l'autre *Translatio* (BHL. 5928) et les *Miracula* relatifs au même (BHL. 5929), et surtout le chapitre 11 du livre IV de la *Chronique* cassinienne. De quel droit, dira-t-on, leur attribuer cette paternité ? C'est ce dont nous nous expliquerons ici. Et, bien qu'il faille réduire cette explication à l'essentiel, nous croyons indispensable de commencer par faire le point au sujet de ce qui a toujours été considéré comme l'œuvre maîtresse de Léon, cette *Chronique* à laquelle il s'attela sur la demande de son abbé, Odérisius (1087-1105).

Wattenbach, voici plus d'un siècle, en donna dans les *M.G.* ³

¹ Préface dédicatoire de Gaudéric, *Trois énigmes*, p. 384.

² Pp. 209, note 5, et 210, note 1.

³ Script. t. VII (1846), p. 574-844.

la première édition critique ; elle est restée la seule. Au cours de sa préface, l'éditeur s'efforça d'élucider la genèse des manuscrits qui nous l'ont conservée, sous forme de recensions bien différentes les unes des autres. Rappelons les positions qu'il adopta. Le manuscrit de Munich Clm 4623 se caractérise par les nombreuses corrections et additions insérées dans la marge et les interlignes ; ces gloses ou « marginalia », ainsi que nous les appellerons, couvrent les feuillets et sont la preuve qu'il ne s'agissait là que d'un brouillon de l'ouvrage. Wattenbach, suivi plus tard par A. Chroust¹ et par E. A. Lowe², était d'avis que la majeure partie de ce manuscrit et notamment les « marginalia » devaient être regardés comme l'autographe de Léon.

Selon Pierre Diacre, la part de Léon dans la rédaction de la *Chronique* allait du début du livre I au livre III, chapitre 33, sans dépasser le récit de la dédicace de l'église Saint-Martin (18 novembre 1090) ; la partie restante (III, 34-74 ; IV, 1-130), Pierre Diacre, au moins dans ses écrits postérieurs³, se l'attribuait. Le seul manuscrit qui ait gardé cette continuation est le cod. Cas. 450. Un trait frappant de la partie léonienne de la *Chronique* dans ce manuscrit 450 est sa parenté étroite, sur de nombreux points, avec le texte du manuscrit de Munich. Wattenbach en conclut que le cod. Cas. 450 présentait le premier état d'achèvement du brouillon qui se lit dans le manuscrit de Munich, et en conséquence il appela cette recension : Rédaction n° 2.

Il connaissait encore deux autres manuscrits qui contenaient la partie léonienne de la *Chronique* : le Cas. 202 et le cod. hist. fol. 361 de Stuttgart. A vrai dire, il ne connaissait le premier qu'à travers

¹ *Monumenta palaeographica, Denkmäler der Schreibkunst*, ser. I, fasc. X (1903), pl. 2.

² *Scriptura Beneventana* (1929), pl. 78.

³ Ainsi dans son Prologue au livre IV de la *Chronique* : *Et quia abbatum series a patris Benedicti temporibus usque ad renovationem ecclesiae beati Martini a praedicto Leone fuerat exarata, nos ab eiusdem ecclesiae renovatione scribendi sumentes initium...* Également dans sa 2^e autobiographie : *Petrus Diaconus... fecit et... Chronicam cenobii Casinensis a renovatione ecclesiae beati Martini.*

Dans un ouvrage antérieur, le *Liber illustrium virorum Casinensis archistarii*, Pierre avait parlé de Guido comme du continuateur de la *Chronique*. La part précise de Guido n'est pas facile à déterminer. Voir à ce propos W. SMIDT, *Guido von Monte Cassino und die « Fortsetzung » der Chronik Leos durch Petrus Diaconus*, in *Festschrift Albert Brackmann* (Weimar, 1931), p. 293-323.

les variantes qu'en avait données l'abbé Ange de Nuce dans son édition du cod. Cas. 450 (Paris, 1668)¹. Ces variantes montraient un cod. Cas. 202 en accord tantôt avec le cod. Cas. 450 (manuscrit le plus proche de celui de Munich), tantôt avec le cod. Stuttgart 361 (le plus éloigné du même). Wattenbach en inféra que le cod. Cas. 202 était une recension intermédiaire (Rédaction n° 3), sur la voie qui devait aboutir à la version définitive du cod. Stuttgart 361 (Rédaction n° 4). Léon n'avait donc pas revu son texte moins de trois fois ; et si Pierre Diacre, au moment d'entamer sa continuation, avait fait choix d'une recension située en amont (Rédaction n° 2) plutôt qu'en aval, il fallait y voir un accident, rien de plus.

C'est seulement depuis trente ans que ces positions de Wattenbach ont été sérieusement mises en question. W. Smidt, en 1926², s'attacha à prouver que les rédactions 2, 3 et 4 étaient probablement l'œuvre de Pierre Diacre ; seul le manuscrit de Munich pouvait être regardé comme le brouillon de Léon. Dix ans plus tard, H.-W. Klewitz³, appliquant au manuscrit de Munich les critères dont Smidt s'était servi pour les rédactions 2, 3 et 4, arrivait à la conclusion que ce manuscrit lui aussi devait être en majeure partie de Pierre Diacre. Dans un article suivant⁴, W. Smidt, tout en se ralliant de façon générale à la thèse de Klewitz, en relevait quelques faiblesses et tentait de montrer que c'était la totalité du manuscrit de Munich qu'il fallait attribuer à Pierre Diacre. Quant à déterminer la part originale de Léon ayant survécu dans les versions existantes, toutes désormais mises au nom de Pierre, c'était ce qui devenait de plus en plus problématique.

¹ Cette édition reproduit le cod. Cas. 450 avec beaucoup de fidélité, mais la liste des variantes du cod. Cas. 202 est trompeuse et fort incomplète. De ces variantes du cod. 202 par rapport à l'édition de Wattenbach, on trouvera une collection plus riche dans la *Bibliotheca Casinensis*, t. IV, p. 150-160 ; c'est en vain cependant qu'on essaierait de s'en servir pour démêler le vrai texte de Léon.

² *Ueber den Verfasser der drei letzten Redaktionen der Chronik Leos von Monte Cassino*, dans *Papsttum und Kaisertum... Paul Kehr zum 65. Geburtstag dargebracht* (Munich, 1926), p. 263-286.

³ *Petrus Diaconus und die Montecassineser Klosterchronik des Leo von Ostia*, dans *Archiv für Urkundenforschung*, t. 14 (1936), p. 414-453.

⁴ *Die vermeintliche und die wirkliche Urgestalt der Chronik Leos von Monte Cassino*, dans *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, t. 28 (1938), p. 286-297.

Une des suppositions fondamentales de Klewitz voulait que Pierre Diacre eût été capable d'user de deux écritures, la minuscule ordinaire et la bénéventaine ¹. Supposition entièrement gratuite, que n'appuie aucune évidence paléographique ². Bien au contraire, grâce aux ouvrages en minuscule, qui sont autographes, cette évidence, on l'a prouvé, montre que Pierre n'eût pu écrire les « marginalia » en bénéventaine, et moins encore le texte courant, du manuscrit de Munich. A la lumière de ce résultat, il apparut urgent de reprendre sur frais nouveaux le problème des relations entre les diverses recensions de la *Chronique*.

Une thèse fut avancée, qui faisait de Guido l'auteur le plus probable des compléments ³. Mais cette thèse offrait l'inconvénient de ne pas avoir assez poussé l'examen des faits ; elle souffrait notamment d'une erreur d'optique préjudicielle. Depuis Mabillon, c'est un axiome chez les historiens que l'« honnêteté » de Léon, en contraste avec la « malhonnêteté » de Pierre. Une fois conjurée la présence de Pierre Diacre dans les pages du manuscrit de Munich, la chimère de l'« honnêteté » de Léon, difficilement conciliable, à première vue, avec la farcissure des « marginalia », continuait à faire impression. Il a fallu la découverte du manuscrit de Prague avec ses opuscles clémentins de Léon pour dessiller les yeux et les ouvrir à une vision plus objective des choses. Dès lors, une nouvelle confrontation a été rendue possible.

Le document de base est le manuscrit de Munich Clm 4623. Il doit être considéré, non isolément, mais dans la trame générale

¹ Ce n'est pas le seul aspect par où l'étude de Klewitz prête le flanc à une sérieuse critique. Toute sa façon d'envisager les relations entre le *Registrum Petri Diaconi* et le manuscrit de Munich — matière qu'il estimait capitale pour sa thèse qui faisait de Pierre l'auteur de ce manuscrit — repose sur un examen superficiel des faits. Klewitz ne remarqua pas qu'il existe, entre le *Registrum Petri Diaconi* et la « rédaction n° 4 » de la *Chronique*, un accord beaucoup plus étroit et même textuel ; accord qui ne prouve qu'une seule des affirmations de Pierre dans sa préface au *Registre*, à savoir que la *Chronique* de Léon avait servi en partie de base pour dresser le cartulaire. Mais ici encore, le problème est vaste, notamment en ce qui touche aux rapports de Pierre avec le *Registre* ; et ce n'est pas le lieu d'en traiter « ex professo ».

² P. MEYVAERT, *The Autographs of Peter the Deacon*, dans *Bulletin of the John Rylands Library*, t. 38 (1955), p. 114-118.

³ Ibid., p. 129 (cependant, cf. p. 138, où la présente rectification est déjà annoncée). Voir aussi, du même, *Peter the Deacon and the Tomb of Saint Benedict*, dans *Revue Bénédictine*, t. 65 (1955), p. 44-45 (et note 6).

du développement de la *Chronique*, et en connexion avec les données concernant les autres ouvrages de Léon, sa méthode, ses procédés littéraires, son style. Qu'il suffise d'indiquer ici dans leurs grandes lignes les résultats d'une pareille investigation, dont les preuves devront trouver place ailleurs.

Le manuscrit de Munich représente le brouillon des deux premiers livres de la *Chronique*, fait par Léon ¹. Le texte achevé et définitif correspondant à ce brouillon ainsi qu'à la portion du livre III sortie de la plume de Léon fut confié, originairement, aux feuillets d'un manuscrit, en caractères bénéventains, que l'abbé Wibald, en 1137, emporta du Mont Cassin à Stavelot. De ce manuscrit il ne subsiste plus que quelques fragments, à Paris, Londres, La Haye et Leyde ². Heureusement, nous possédons trois copies complètes ³ du manuscrit, faites toutes trois après qu'il eut quitté le Mont Cassin. Ce sont les codices Cas. 202, Stuttgart hist. fol. 361, et Maihingen, Fürstl. Bibl. 1 (16). Les deux derniers représentent une tradition indépendante de celle du cod. Cas. 202. Tels sont donc les manuscrits qui nous ont fait parvenir l'authentique version de la *Chronique* par Léon. Une nouvelle édition de cette version s'impose 1^o en raison de l'impossibilité de l'isoler de l'apparat critique de Wattenbach, trop compliqué et défectueux; 2^o parce que les codices Cas. 202 et Maihingen 1 (16) n'ont pas été utilisés par Wattenbach, alors qu'ils sont essentiels pour l'établissement du texte.

Le cod. Cas. 450, qui comporte la continuation, ne semble pas être l'œuvre de Léon. Il faut y voir plutôt l'effort personnel du continuateur — que celui-ci soit Guido, comme il est plus probable, ou qu'il soit Pierre : question encore à trancher — pour constituer sa « propre » version, même en ce qui concerne la première partie de la *Chronique*; et cela à l'aide tant du brouillon de Léon que de son texte définitif. Telle du moins nous paraît la façon la plus satisfaisante d'expliquer quelques-unes des étranges anomalies particulières à ce manuscrit.

¹ Nous n'essaierons pas, ici, de préciser la part autographe de Léon dans le manuscrit, ni d'examiner s'il disposait ou non d'assistants pour ce travail. La question des autographes de Léon exigera une nouvelle étude.

² Nous devons de connaître cette dernière catégorie de fragments à la prévenance de M. G. I. Lieftinck, conservateur aux manuscrits, à la bibliothèque de l'Université.

³ Sans compter quelques menus fragments d'importance secondaire.

De ces prémisses que découle-t-il pour les « marginalia » d'un autre codex, le Cas. 413? Ces « marginalia » comprennent et des remaniements à la *Translatio S. Mennatis* (BHL. 5927), et l'adjonction d'une seconde *Translatio* (BHL. 5928), et une série de miracles attribués à S. Mennas l'ermite (5929). On se rappellera que le P. de Gaiffier a édité, ici même, le texte de la première *Translatio* avec l'ensemble de ces compléments¹. Croyant pouvoir faire fond sur les conclusions de Klewitz au sujet du manuscrit Clm 4623, dont nous avons parlé plus haut², l'éditeur en déduisait tout naturellement que les notes additionnelles du Cas. 413, qui « offrent des ressemblances frappantes avec celles du manuscrit de Munich » étaient, elles aussi, de Pierre Diacre.

Or, les arguments qui aboutissent à exclure ce personnage du manuscrit de Munich valent dans la même mesure, exactement, pour le Cas. 413, et ils imposent la révision de la question. Un examen attentif montre qu'il n'est nullement besoin d'un auteur ni d'un scribe autre que Léon pour rendre compte des remaniements et additions apportés à la rédaction originale. Le comte Robert s'étant adressé au Mont Cassin pour y obtenir un récit de la première translation de 1094, récit dont Léon a été chargé par Odérisius, il est bien naturel qu'il y ait aussi demandé, dans la suite, les corrections qu'un second transfert nécessitait; cela se fit alors que Léon était encore bien en vie³, et même probablement encore avant qu'il fût appelé au siège de Velletri⁴. Les caractéristiques du style sont de tout point les siennes, non celles que nous savons être propres à Pierre Diacre⁵ (même lorsque celui-ci démarque

¹ *Translations et Miracles de S. Mennas par Léon d'Ostie et Pierre du Mont Cassin*, dans *Anal. Boll.*, t. 62 (1944), p. 5-32. Cet ensemble de compléments était ce qui manquait dans l'édition de la *Translatio* BHL. 5927 faite par Martène et Durand, d'après une copie du cod. Cas. 413 par Mabillon. Quant à la *Vita*, en reste encore inédite la majeure partie.

² P. 213. De même, dans l'article cité ci-dessus (p. 214, note 3) de la *Revue Bénédictine*, p. 40 et note 1, c'est en fonction des vues concernant l'auteur du manuscrit de Munich que s'explique l'idée suivant laquelle Guido aurait écrit les « marginalia » du cod. Cas. 413.

³ Avant 1107, l'année où moururent Roffredus, archevêque de Bénévent, et Madelmus, abbé de Sainte-Sophie, en la même ville, tous deux considérés dans ces récits comme encore vivants.

⁴ Voir quelques précisions au sujet de cette date, ci-dessous, p. 222-223.

⁵ C'est ce que n'avait pu s'empêcher d'observer l'éditeur : « Pour corroborer cette preuve (tirée de l'écriture, en se fondant sur Klewitz), nous avons tâché

Guido ¹). Et quelques-unes des discrètes, mais significatives modifications, imprimées à légers coups de pouce, en particulier le changement d'attitude à l'égard de Madelmus, l'abbé de Sainte-Sophie de Bénévent, de même que la cour un peu plus insistante faite au comte Robert ², trouvent leur explication dans les efforts tentés par le Mont Cassin pour rentrer en possession de Sainte-Sophie et spécialement dans le rôle joué à cette occasion par Léon, au temps du concile de Bari (1098) ³.



Passons à une question toute différente, mais qui se profile également sur le fond de la *Chronique* cassinienne. Cette question est aussi toute neuve : elle concerne l'*Historia Peregrinorum*. Nous avons déjà cité le témoignage de Pierre Diacre dans son *Liber illustrium virorum Casinensis archisterii*, au sujet de Léon ⁴ : *Fecit sermones de Pascha, de Nativitate; historiam Peregrinorum; historiam Casinensis archisterii divisam in libros quatuor; Vitam sancti Mennatis; et alia quamplurima, quae in nostram non venere notitiam*.

Il est remarquable qu'à certains égards nous en sachions plus long, sur le dossier des œuvres de Léon, que son confrère et continuateur Pierre, dont l'activité littéraire connue ne dépasse pas les cinquante années qui suivirent la mort de l'évêque d'Ostie.

d'établir, d'une part, s'il y avait une différence de style entre le texte primitif et les additions et si, d'autre part, ces dernières offraient des traits de ressemblance avec les œuvres de Pierre diacre. L'étude comparative ne donne guère de résultat. Ce qui ne doit pas surprendre, car le remanieur s'inspire du texte de son prédécesseur et lui emprunte de nombreuses expressions. » *Anal. Boll.*, t. c., p. 11.

¹ Par exemple dans la continuation de la *Chronique* et la *Visio Alberici*.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 11-12.

³ Sur ce point, nous dépendons principalement du mémorandum rédigé alors par Léon lui-même. Gattula l'a publié dans son *Historia abbatae Cassinensis*, t. I, p. 54-56, d'après le *Registrum Petri Diaconi*. Une division de ce document a été proposée dans *Bulletin of the John Rylands Library*, t. c., p. 134 et note 1; avant même que l'article ne fût sorti de presse, l'auteur avait aperçu l'inanité de cette hypothèse : il n'y a pas de raison de ne point attribuer tout le mémorandum à Léon d'Ostie.

⁴ Cap. xxx : *De Leone, P.L.*, t. 173, col. 1038-1039; cf. *Trois énigmes*, p. 382 et note 1.

C'est le cas, faut-il le répéter, de la « trilogie » clémentine, que Pierre Diacre n'a pu que reléguer dans l'anonymat des *alia quamplurima quae in nostram non venere notitiam*. La raison de ce partage se laisse aisément deviner : Pierre connaissait celles des œuvres de son devancier que Léon avait composées et laissées sur place, au Mont Cassin ; il ignorait celles qui furent rédigées hors de l'abbaye, après l'accession à l'épiscopat.

Mais, où Pierre Diacre reprend sur nous l'avantage, c'est lorsqu'il fait état de *Sermones de Pascha*, de *Nativitate*, et de l'*Historia Peregrinorum*. On peut supposer qu'il s'agit là d'écrits remontant à la période cassinienne de Léon. Omettons les *Sermones* pour ne nous occuper que de l'*Historia Peregrinorum*. Depuis toujours, c'est une œuvre considérée comme perdue. Mais ne serait-ce pas là une opinion à reconsidérer ?

A elle seule, la dénomination d'*Historia Peregrinorum* nous indique clairement une direction : celle des Croisades, et plus exactement de la première Croisade, dont Léon fut le contemporain. Il suffit, pour s'en assurer, de jeter un coup d'œil aux mots *pèlerins*, *peregrini* (*sancti Sepulcri, Christi, Dei*), dans des index tels que ceux des *Recueils des historiens des Croisades*¹.

Mais il y a mieux. Il existe une chronique de la première Croisade connue sous le nom d'*Historia Belli Sacri* ou d'*Historia Peregrinorum* ; pour éviter les confusions, nous la désignerons ici sous la première de ces appellations, qui est cependant tout artificielle². Or il se fait que cette *Historia Belli Sacri* a des rapports étroits avec le long³ chapitre 11, au livre IV de la *Chronique* cassinienne — chapitre qui n'était pas censé appartenir à Léon d'Ostie, puisqu'on le rencontre en pleine continuation guido-pétrinienne — et, surtout, que ces rapports s'éclairent à la perfection, une fois qu'on

¹ Voir par exemple aussi A. FROLOW, *La déviation de la 4^e Croisade vers Constantinople*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. 146 (1954), p. 197.

² *Historia Belli Sacri* est le nom que lui a donné son premier éditeur, Mabillon, dans *Museum Italicum*, t. I, 2, p. 131-236. Le texte de Mabillon a été reproduit dans le *Recueil des historiens des Croisades, Historiens occidentaux*, t. III, p. 169-229, sous deux titres courants, celui d'*Historia Peregrinorum* et celui, entièrement fallacieux, de *Tudebodus imitatus et continuatus*. On verra plus loin le titre vrai selon le manuscrit. L'appellation « *Historia Belli Sacri* (ou : *peregrinorum*) » est employée par M. Cl. Cahen, *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche* (Paris, 1940), p. 8-9.

³ Presque trois pages entières (765-767), dont deux en petits caractères, dans l'édition des M. G.

a constaté que le chapitre 11 du livre IV est effectivement de Léon d'Ostie. D'où l'on peut conclure que ce chapitre IV, 11, qui tranche sur ses voisins avec toutes les marques d'une pièce rapportée, et traite exclusivement de la première Croisade, n'est autre que l'*Historia Peregrinorum* de Léon que connaissait Pierre Diacre.

Ce qui prouve que ce morceau appartient à Léon d'Ostie, ce sont, en tenant compte de tous les indices convergents (témoignage de Pierre Diacre, caractère de hors-d'œuvre du récit, habitudes mieux connues de Léon d'Ostie), ses particularités de style. Celles-ci l'apparentent aux autres écrits de Léon, dans ce qu'ils ont de plus caractéristique, tandis qu'elles l'isolent nettement du texte des continuateurs. Cette preuve ne pourrait prendre son relief que dans le cadre d'une étude d'ensemble consacrée au style et aux procédés littéraires de Léon, étude à laquelle il nous faut renoncer ici, mais qui viendra en son temps¹.

On objectera, sur un autre plan : les rapports entre le chapitre IV, 11, de la *Chronique* cassinienne et l'*Historia Belli Sacri* n'ont-ils pas été reconnus d'une nature telle qu'ils font crouler par la base l'identification proposée ? En effet, cette *Historia* n'est-elle pas la source du chapitre de la *Chronique*, ainsi qu'on le dit depuis Wattenbach² ? Un Pierre Diacre pouvait utiliser cette Histoire, écrite « entre 1130 et 1140 » par « un moine du Mont Cassin »³, toujours conservée, d'ailleurs, dans un manuscrit unique, au Mont Cassin⁴. Mais un Léon d'Ostie, mort en 1115 ?

¹ Cette étude devra tenir compte d'une évolution qui se manifeste dans le style de Léon, l'emploi de certaines tournures lui devenant de plus en plus familier au fur et à mesure qu'on progresse dans la *Chronique* cassinienne ou quand on passe à d'autres œuvres. Elle ne pourra pas davantage négliger l'influence du style de Pierre Damien sur le sien ni les emprunts aux écrits de ce saint qu'on lui connaissait déjà avant les emprunts à Gaudéric, beaucoup plus caractérisés : ainsi on trouve des parallèles à la fin de la *Vita S. Mennatis* dans le *Sermo* LXV, *De sancto Barbatiano* (P.L., t. 144, col. 881), au début de la *Translatio* de S. Mennas dans le *Sermo* II, *De translatione S. Hilarii ep.* (ibid., col. 514).

² Éd. c., p. 765, note 29 : « De cod. Casin. unde haec Petrus hausit, edito in Mabill. Mus. Ital. » Cf. CAHEN, op. c., p. 9, note 1 : « L'*Historia* a été utilisée par Pierre diacre (IV, 2). » Lire : IV, 11.

³ Ainsi CAHEN, op. c., p. 9. Après 1130, parce que la fin de Bohémond II (février 1130) y est racontée, au chapitre 106, notons-le bien (voir ci-dessous).

⁴ C'est le cod. 300, qui a servi à l'édition de Mabillon ; ce manuscrit, dont l'examen est en cours, n'est ni d'une seule main ni d'un même temps (XII^e et XIII^e siècles).

La réponse à cette apparente difficulté est donnée par le caractère composite de l'*Historia Belli Sacri*, telle que nous la connaissons. Il faudrait, ici aussi, plus de développements que nous ne pouvons nous en permettre. Rappelons au moins, d'après les termes d'une des autorités en matière d'histoire des Croisades, que le moine cassinien, auteur de cette « compilation maladroite... », accolé une partie des *Gesta < Francorum et aliorum Hierosolymitanorum >* (du début à l'automne 1098), des extraits < des *Gesta Tancredi* > de Raoul de Caen (début et fin), des témoignages originaux, et des traditions légendaires ¹. »

Nous remarquons donc que le document plus tardif que sont les *Gesta Tancredi*, datant d'après la mort de Tancrede (12 décembre 1112) et d'avant 1118 ², n'a été exploité que pour la « fin » (chap. 104 à 142) et le « début » de l'*Historia Belli Sacri*. Ce « début » consiste dans un court aperçu des origines et de la mise en branle de la Croisade ³, commençant par les mots (p. 1) ⁴ : *Incipit Hystoria de via Hierusolimis qualiter recuperata sit, qualiterque etiam Antiochia et eadem Ierusalem ab invasione gentilium per fideles Christi liberate fuerint*. Un faux prologue, en quelque sorte.

Ce n'est qu'après ces quelques pages que survient (p. 9) le prologue proprement dit : *Incipit prologus in Ystoria Peregrinorum euntium Ierusalem ad liberandum sanctum Sepulchrum de potestate Ethnicorum*. Après l'*explicit prologus* s'ouvre le *liber* (p. 11), un livre divisé en chapitres, dont l'action débute en 1095 ⁵ et où, conformément au titre, l'expression *peregrini* revient à diverses reprises.

¹ CAHEN, p. 9. L'appréciation est reprise à peu près dans les mêmes termes par S. RUNCIMAN, *A History of the Crusades*, t. I (1951), p. 330.

² Ainsi CAHEN, p. 11 ; cf. p. 12 : « L'œuvre, qui paraît inachevée, n'existe qu'en un manuscrit, qui a été connu de l'auteur de l'*Historia Belli Sacri* ». Ainsi également Laetitia BOEHM : « Zwischen dem Todesdatum Tankreds und 1118, dem Todesjahr des Patriarchen Arnulf », dans la dernière en date des études parues sur ce document : *Die « Gesta Tancredi » des Radulf von Caen*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. 75 (1956), p. 51. Runciman écrit de son côté, t. c., p. 331 : « in about 1113 ».

³ Cf. CAHEN, p. 9, note 2 : « ... un récit du prétendu pèlerinage de Pierre l'Ermite (dont l'aspect physique est décrit d'après Raoul 81), une première version du concile de Clermont, une description des armées (= Raoul 605, 615). »

⁴ Il n'y a pas de titre général précédant celui-là dans le manuscrit.

⁵ Le chap. IV, 11, qui couvre la période allant du 4 avril 1095 au 20 octobre 1097, vient tant bien que mal s'insérer dans la *Chronique* cassinienne entre les années 1090 et 1091.

Or, c'est à ce *liber-là*, sans ce qui a été appelé son « début » et sa « fin », que se restreignent les correspondances qu'on lui trouve dans le chapitre IV, 11 de la *Chronique* cassinienne. Encore ces correspondances n'accompagnent-elles pas l'*Historia* jusqu'à son chapitre 103 ; car le chapitre IV, 11 de la *Chronique* s'interrompt brusquement à hauteur du chapitre 34 de l'*Historia*, alors que la croisade n'est pas encore arrivée à Antioche¹. On observera surtout — et le fait matériel n'a pas manqué d'être souligné² — que les ressemblances entre la susdite portion de l'*Historia* et le chapitre IV, 11 de la *Chronique* n'excluent pas les divergences et les données originales, de part et d'autre.

On voit donc comment doivent se définir les rapports entre les deux écrits. Ce n'est pas le chapitre IV, 11 de la *Chronique* qui a utilisé l'*Historia Belli Sacri*. Mais il existait, antérieurement aux deux moines cassiniens, Léon d'Ostie et son émule plus tardif, une *Historia Peregrinorum*, en dépendance de laquelle tous deux se situent. De façon d'ailleurs fort diverse. Car le compilateur de l'*Historia Belli Sacri* y a trouvé le corps principal de son récit, qu'il a flanqué ensuite d'éléments tirés de Raoul de Caen³, sans se mettre en grand-peine d'éliminer toutes les contradictions que ce voisinage ne manque pas de faire éclater⁴.

Quant à Léon d'Ostie, c'est sous forme de résumé que se présentent les emprunts qu'il y a faits, et qui a vu notre homme à l'œuvre en matière d'hagiographie clémentine ne sera point trop surpris de ces nouveaux « emprunts ». Mais on se demandera si l'opération est bien compatible avec les impératifs de la chronologie.

Il s'agit en effet de concilier une double exigence. La première veut, selon qu'il a été dit plus haut⁵, que Léon d'Ostie ait composé son *Historia Peregrinorum*, étant encore au Mont Cassin, même si

¹ Chap. 11 : *atque iuxta ripam fluminis Farfar eo die (20 oct. 1097) castra metati sunt* ; cf. MABILLON, t. c., p. 160 : *feliciter castra metati sunt super ripam fluminis* (on trouve le nom de *Farfar* dans l'index, avec référence à cette page).

² WATTENBACH, éd. c., p. 765-766, notes 29-30, 33, 38, etc.

³ Aux dernières nouvelles, nous apprenons même que le premier — faux — prologue *Incipit Hystoria* n'est pas de la même main ni du même temps que ce qui suit. Est-on dès lors encore en droit de parler d'une seule œuvre, même entendue au sens large d'assemblage ? Notre théorie en tout cas ne s'en porte que mieux.

⁴ Cf. CAHEN, op. c., p. 9, note 2 : « 104 (= Raoul 106) contredit 97 (= Gesta 35), 105 (= Raoul 107) de même ».

⁵ Voir p. 218.

Ce travail est à placer tout à la fin du séjour là-bas, comme semble le postuler l'état d'inachèvement, de brusque abandon où il a été laissé¹. La seconde exigence veut qu'avant que Léon ait pu songer à exploiter l'*Historia Peregrinorum* préexistante, il se soit passé tout le temps nécessaire pour qu'ait eu lieu l'évolution² qu'on observe dans les *Gesta Francorum*, entre leur rédaction initiale (1099-1100) et le stade ultérieur représenté par l'*Historia Peregrinorum* telle que Léon l'a connue. Ce qui revient à poser une fois encore³ la question : quand Léon est-il devenu évêque ?

Si cette nomination se plaçait en 1101, comme on l'a souvent répété⁴, les deux exigences susdites, dans la mesure où elles paraissent légitimes, seraient inconciliables. Mais aucune justification sérieuse de cette date n'a jamais été proposée. On a dit aussi : entre 1101 et 1106⁵. Cependant, l'inscription nécrologique, en

¹ En tenant compte de tous les éléments de la question, cette hypothèse d'un travail encore en chantier et dont le cours est interrompu, paraît préférable à celle qui imaginerait Léon d'Ostie ayant terminé un ouvrage plus vaste, dont les « continuateurs » de la *Chronique* n'auraient prélevé que cette section-ci, projetant peut-être d'insérer le reste ailleurs.

² Voici sommairement les éléments de la question : 1°) Il existe un accord étroit entre le texte « B » des *Gesta Francorum* (cf. L. BRÉHIER, *Histoire Anonyme de la Première Croisade*, Paris, 1924, p. xxviii : « une première altération du texte primitif »), l'*Historia Peregrinorum* et Tudebode. 2°) Il existe, de plus, un accord entre l'*Historia Peregrinorum* et Tudebode, en tant qu'ils ont en commun certaines leçons des *Gesta* ou certaines additions à ce texte et des extraits identiques de Raymond d'Aguilers. 3°) La possibilité d'une influence directe de l'*Historia Peregrinorum* sur Tudebode, ou inversement, étant exclue, il ne reste qu'une explication adéquate : Tudebode comme l'*Historia Peregrinorum* se sont servis d'une rédaction des *Gesta* déjà interpolée par des passages de Raymond d'Aguilers, et cette recension « X » représente au moins une étape de plus que la rédaction « B ». Ces données trop schématiques laissent entendre que le processus d'évolution a requis un certain temps.

³ Voir *Trois énigmes*, p. 414, et ci-dessus, p. 216.

⁴ Cf. *Anal. Boll.*, t. 62 (1944), p. 7, note 4. En tout cas, le prédécesseur de Léon à Ostie, Odon, était encore considéré vivant le 31 mars 1101 ; cf. WATTENBACH, éd. c., p. 553 et note 29 : « Gatt. Hist. Casin. p. 54 », qu'il faut corriger en « p. 48 » (= JAFFÉ-LOEWENFELD, *Regesta Pontificum Romanorum*, 5848). L'éditeur n'avait-il pas perdu de vue cette donnée lorsqu'il écrivait la dernière partie de la note 2, p. 754 ?

⁵ Ainsi E. A. LOWE, *Scriptura Beneventana* (1929), pl. LXXVIII : « Sometime between 1101 and 1106 » (cependant, pl. LXXVI : « the most probable date of his appointment as Cardinal Bishop of Ostia and Velletri is A. D. 1101 » ; A. WILMART, *La Trinité des Scots à Rome*, dans *Revue Bénédictine*, t. 41 (1929),

marge du cod. Vat. Borgianus lat. 211, sur laquelle on croyait pouvoir s'appuyer pour faire du 11 septembre 1106 le « terminus ante quem » certain de l'arrivée de Léon à Velletri, est loin d'avoir pareille force démonstrative¹. Autant qu'on sache, il faut descendre jusqu'à 1109 pour rencontrer la première attestation contrôlable de Léon en qualité de *Villiternus episcopus*². Or, c'est bien un laps de temps de cet ordre que requerrait l'évolution signalée plus haut³. Nos deux exigences ne sont donc pas près de s'exclure mutuellement ; elles convergent bien plutôt et se corroborent. On n'oubliera pas non plus que cette convergence respecte parfaitement d'autres desiderata chronologiques dont il a été fait état⁴. Et on ne voit pas quelle autre difficulté pourrait s'opposer à une identification qui restitue à Léon d'Ostie une œuvre lui appartenant assez en propre, du moins, pour que ce soient les caractéristiques de son style qui aient révélé cette paternité.



p. 225, note 1 : « Léon devint évêque d'Ostie entre 1101 et 1106 », avec renvoi à Lowe ; H. BLOCH, *Monte Cassino, Byzantium, and the West in the earlier Middle Ages*, dans *The Dumbarton Oaks Papers*, 3 (1946), p. 210, note 152 : « between 1101 and 1106 », avec renvoi à H.-W. KLEWITZ, *Die Mitglieder des Kardinalkollegiums 1099-1118*, dans *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, t. 56 (1936), p. 210 : « muss... in die Spanne von 1101-1106 fallen », avec référence à W. SMIDT, *Über den Verfasser der Chronik Leos von Monte Cassino*, dans *Papsttum und Kaisertum... Paul Kehr... dargebracht* (1926), p. 268, note 8 : « In Velletri, dessen Kirche Leo als Bischof von Ostia mitzuverwalten hatte, ist zum 11. September 1106 eine nekrologische Notiz in seinem Kalendarium gemacht worden. »

¹ On a vu qu'au moins les trois derniers auteurs cités à la note précédente se reposent en définitive sur P. FEDELE, *Un codice autografo di Leone Ostiense*, dans *Bullettino dell' Istituto Storico Italiano*, t. 31 (1910), p. 22 : « Alla c. 9B del Borgiano (lat. 211, à la Vaticane, un autographe de Léon d'Ostie), alla data del giorno 11 settembre, è aggiunto in margine, con inchiostro rosso, ed in lettere minuscole, da mano non abituata alla scrittura longobarda (donc pas de la main de Léon d'Ostie) : « obiit Titus presbiter ». Dall' altra parte è segnato l'anno 1106. Questa nota necrologica fu certamente scritta a Velletri. » Donc, à ce moment, Léon aurait quitté le Mont Cassin, emportant son calendrier autographe avec lui. Malheureusement, ce qui n'est pas prouvé, c'est que cette note obituaire, d'une main étrangère, soulignons-le, n'ait pas pu être introduite plus tard, de même que d'autres obits de cette espèce, dont notamment celui de Léon d'Ostie (22 mai 1115 ; cf. *Trois énigmes*, p. 411, note 4).

² Il s'agit de Léon signant, en cette qualité, un document conservé aujourd'hui dans le cod. Vat. Ottob. 3047, fol. 139 ; cf. WATTENBACH, éd. c., p. 754, note 2.

³ P. 222.

⁴ P. 216.

Ce chapitre est clos pour ce qui concerne la restitution à Léon d'Ostie d'écrits dont les uns lui étaient disputés ou refusés, les autres n'avaient jamais été mis en relation avec lui. Il reste cependant une façon plus simple de mieux faire connaître le dossier littéraire de notre auteur, qui est de publier les inédits qui lui ont toujours été reconnus. C'est ce qu'avant de passer au dernier chapitre nous ferons pour un texte de sa plume, qui est à la fois clémentin et très court. Très court, nous avons déjà dit pourquoi¹ : parce qu'il se réduit à un fragment du second volet de sa « trilogie » clémentine. On se rappellera utilement en quels termes le *Prologus de translatione*² rapportait la naissance de ce *Sermo*, qu'il prétendait tiré directement de Rufin :

Nuper etiam eorumdem nostrorum clericorum (= Vellitrensis ecclesie) obnixis precibus nichilominus adortatus, qualiter quoque in romani pontificatus cathedram a beato Petro substitutus et intronizatus sit et qualiter ab eo in omnibus ecclesiasticis disciplinis ad plenum sit informatus, ex eiusdem beati Clementis epistola quam ad fratrem Domini Iacobum, Petro apostolo iubente, descripsit³, diligenter decerpere studui et ut in festo ordinationis ipsius, quam ex antiqua traditione decimo kalendas februarias⁴ sollempniter celebrare consueverant, ad nocturnas vigilias legeretur, distinxi et ordinavi.

La copie seule subsistante du fragment, les Bollandistes la tenaient d'Ughelli, qui l'avait fait prendre d'un manuscrit de Fossanuova⁵, comme l'indique une note marginale du copiste : *Habetur post vitam S. Clementis in monasterio Fossae novae*. Ils la versèrent dans le volume de *Collectanea* portant aujourd'hui le n° 8953-54 à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Elle y occupe le recto

¹ *Trois énigmes*, pp. 382, 431-432 et passim.

² *Ibid.*, p. 412.

³ *BHL*. 6646, « interprete Rufino ».

⁴ *Trois énigmes*, pp. 382, note 3 ; 395, note 3.

⁵ L'abbaye cistercienne de Marmosoglio, située dans le diocèse de Velletri et filiale de Fossanuova, pouvait donner lieu à des rapports entre l'évêque de Velletri et l'abbé de Fossanuova ; ainsi, un « constitutum » dressé par Hugo, évêque d'Ostie et de Velletri, et l'abbé de Fossanuova, est invoqué dans un document de 1154, établissant un accord entre Hugo et Haymo, l'abbé de Sainte-Marie de Marmosoglio ; cf. E. STEVENSON, *Documenti dell' Archivio della Cattedrale di Velletri*, dans *Archivio della R. Società Romana di Storia Patria*, t. 12 (1889), p. 107.

et sept lignes au verso du fol. 40¹, et se termine par quelques points de suspension montrant que le manuscrit de Fossanuova n'en disait pas plus long.

SERMO LEONIS OSTIENSIS DE ORDINATIONE

E codice Bruzellensi 8953-54, fol. 40-40°.

Sermo Domni Leonis Ostiensis Episcopi, De Ordinatione seu Cathedra S. Clementis Papae, quae colitur X. Kal. Febr.

Postquam divinae ordinationis providentia B. Clemens, sicut in gestis vitae ipsius relaturn est, apud urbem Romam a B. Barnaba divini verbi semina percepit, ac demum beatissimo Apostolorum Principi Petro apud Caesaream iunctus, plenius ab eo in fide Christi informatus et edoctus est, et salutaris aquae baptismo sollemniter baptizatus, post aliquantos annos cum eo Antiochiam profectus est. In qua urbe idem Petrus ab universo civitatis eiusdem populo cum ingenti honoris devotione inthronizatus, simul cum B. Clemente et plurimis aliis discipulis per annos circiter septem commoratus est.

Inde dispositione divina cum iamdudum post Ascensionem Christi et adventum Spiritus Sancti multis ac mirabilibus in Iudaea signis per Christi gratiam claruisset ; cum iam innumerabiles populos, quos ex circumcissione ad fidem Christi converterat, erudisset ; cum iam praefatam Antiochenam Ecclesiam, ubi primum Christiani nominis dignitas est orta, fundasset ; cum iam etiam Pontum, Galatiam, Cappadociam atque Bythiniam tam suis epistulis quam legibus praedicationis evangelicae ab errorum tenebris ad lumen verae fidei perduxisset ; cum iam caeteri quoque Apostoli imbuendum Evangelio mundum, distributis sibi terrarum partibus, suscepissent ; hic beatissimus Princeps apostolici ordinis Petrus ad arcem Romani desti-

¹ Dans la série des feuillets de provenance ughellienne, ce folio 40 portait le numéro 336 ; il interrompait la série des feuillets, 330-338, et 346-361, qui contiennent le premier livre de l'ouvrage tripartite de Gaùdéric, Vie de Clément, *BHL*. 1851. Cette interruption est signalée par une note de la main de Papebroch, au bas du fol. 39 (anciennement 335) : « transili sequens folium et perge ». Une telle note, qui n'est pas la seule (cf. fol. 17°, ancien 338 : « transili omnes paginas albas ») et, à côté, d'autres de la main d'Henschen (ainsi fol. 65 : « Videatur Albertus Wiuk Koialowicx noster in Miscellaneis Lithuaniae pag. 42 », référence reprise dans les *Acta Sanctorum*, Mart. t. II, p. *15r) montrent les deux confrères mêlés à l'élaboration de la notice sur les SS. Cyrille et Méthode (voir *Trois énigmes*, p. 380 et note 1). M. H. Grégoire vient de payer un juste tribut d'hommage à la perspicacité avec laquelle, autant qu'il dépendait d'eux, les deux continuateurs de Bollandus ont posé et démêlé la question de l'auteur de la *Translatio* : sans ignorer Léon d'Ostie, ils ont préféré Gaudéric, ce qui est tout à leur honneur ; cf. *Le mémoire des PP. Meyvaert et Devos sur la « Légende Italique » des SS. Cyrille et Méthode*, Solutions nettes et neuves de vieux problèmes, dans *Byzantion*, t. 24 (1954), p. 295-301.

natur Imperii divinitus, ut lux veritatis et verae fidei, quae super ipsum a Christo erat fundata, efficacius ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet<ur>.

(verso) Ad urbem igitur Romam, secundo Claudii anno, perveniens, quinque et viginti annis, ordinante Deo, Cathedram ibi sacerdotalem obtinuit, usque ad ultimum videlicet annum Neronis, id est, quartum decimum annum, quo post conflictum magi nequissimi Symonis et expugnationem ac praecipitationem ipsius, cruci affixus, martyrio coronatus est, capite ad terram, ut ipse petierat, [des. imperfectus].

Le texte nous fausse compagnie au moment où il allait commencer à nous apprendre quelque chose sur les sources de son auteur. L'exorde n'est qu'un rappel des principaux événements qui jalonnaient le *De Origine* antérieur, et c'est ce que souligne la phrase : *sicut in gestis vitae ipsius relatum est*. Le nombre d'années de séjour de S. Pierre à Antioche et à Rome correspond au chiffre traditionnel. Au point de vue du style, nous retiendrons la double mention de l'*ordinatio divina*, familière à Léon d'Ostie ¹, l'expression *intronizatus* appliquée ici à S. Pierre comme elle l'est dans le *Prologus* à S. Clément ², et cette autre : *salutaris aquae baptismo sollemniter baptizatus*. Dans une section du *De Origine* que nous avons confrontée avec les passages parallèles de Rufin et de Gaudéric, nous avons vu que Léon d'Ostie, parlant du même baptême de S. Clément par S. Pierre, s'exprime à peu près de la même façon : *in fontibus... salutaris aqua baptismo sollemniter baptizavit*, là où son modèle Gaudéric avait : *in fontibus... perennis aquae baptizare curavit*, et Rufin, le modèle de Gaudéric : *in fontibus... perennis aquae mihi baptismum dedit* ³.

IV

DÉRIVATIONS DE LA « TRANSLATIO S. CLEMENTIS »

Pour finir, nous allons esquisser l'influence exercée successivement par la *Translatio S. Clementis* de Léon d'Ostie dans une triple direction : *Translatio de Roma in insula<m> Piscariae* (BHL. 1851b), épitomés des légendiers, Légende Morave (BHL. 2074).

¹ Voir, entre beaucoup d'autres attestations, ci-dessus, p. 209, note 5.

² *Trois énigmes*, p. 412. ³ *Ibid.*, p. 421.

Ce n'est pas faute d'avoir indagué que nous n'avons pu relever d'autres dérivations encore ; il s'en cache probablement des témoins, surtout en Italie, où l'inventaire imprimé des fonds de manuscrits reste trop déficitaire, si la bonne volonté des conservateurs de ces fonds est réelle. Le terme « esquisser » dont nous venons d'user s'appliquera plus particulièrement, on verra pour-quoi, à la Légende Morave.

C'est au monastère bénédictin de Pescaria, dans l'île de Casaurea formée par les deux bras de la Pescara (Abruzzes), que se laissent discerner, avant la fin du XII^e siècle, les premières traces de l'influence exercée par les deux dernières œuvres, au moins, de la « trilogie » clémentine de Léon d'Ostie : le *Sermo de Ordinatione* et la *Translatio S. Clementis* (= *Translatio Romam*). Ces traces sont marquées dans deux productions littéraires de l'abbaye en question, sa *Chronique*¹, par Jean Berardi, et l'anonyme *Translatio in insula <m> Piscarie* (= *Translatio Piscariam*), *BHL.* 1851b.

Pour la *Chronique*, le fait a été relevé par Rondinini, dès 1706. Parlant de la fête de la Chaire de S. Clément, au 23 janvier, que les Bollandistes déclaraient n'avoir rencontrée dans aucun martyrologe, il écrivait : « Ego tamen illam reperi in chronico Piscariensis monasterii sancti Clementis, quod Lucas Acherius in tomo quinto sui Spicilegii vulgavit². » Ainsi se manifestait la présence à Pescaria du *Sermo de Ordinatione*. Quant à la *Translatio Romam*, sans savoir

¹ L'article de M. C. MANARESI, *Il Liber instrumentorum seu chronicorum monasterii Casauriensis della Nazionale di Parigi*, dans les *Rendiconti dell' Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, t. 80 (1946-1947), p. 1-34, est la meilleure étude qu'on puisse consulter sur l'histoire du codex latin 5411 de la Bibliothèque nationale à Paris qui contient la *Chronique* conjointement à l'*instrumentarium* de l'abbaye, sur la façon dont s'y présentent les différents livres de la *Chronique* et documents de l'*instrumentarium*, comparativement à ce qu'en ont publié les éditions successives toutes fragmentaires et insuffisantes (en dernier lieu celle de Muratori, dans le t. II, 2 [1726] des *Rerum Italicarum Scriptores*, col. 775-1018), sur la nécessité d'une édition complète et les richesses qu'elle révélerait : « Si può... affermare che anche i documenti rimasti ancora nell' ombra sono di un' importanza straordinaria, sia per il numero, che per l'antichità, sicchè il codice parigino di Casaurea non è inferiore neppure al *Regestum Farfense* » (p. 8). En attendant cette édition, beaucoup de problèmes relatifs à Casaurea sont condamnés à n'avoir qu'une solution provisoire ou sujette à caution.

² *De S. Clemente papa et martyre ejusque basilica in Urbe Roma libri duo*, p. 55.

qu'elle était de Léon¹, Rondinini pouvait bien moins encore la négliger dans tout son premier Livre, où il s'inscrit en faux contre la prétention affichée par Casaurea d'avoir possédé le corps de S. Clément depuis 872².

La voie était donc ouverte au P. Martinov : grâce à cet écho de la *Translatio Romam*, résonnant vers 1182, il pouvait opposer avec certitude un « terminus ante quem » intéressant à Voronov, qui n'avait pas craint d'abaisser la pièce au xiv^e siècle³.

¹ *Trois énigmes*, p. 386.

² « Allatis argumentis aliis gravibus, aliis nullius momenti », dit en parlant de Rondinini le P. Poncelet, *Catal. Lat. Vatic.*, p. 521. Et nous ajouterons avec le même auteur : « Ut autem huius loci non est controversiam illam examinare et dirimere, haec tamen commemoranda videbantur. » Ce sont les futurs éditeurs de la *Chronique* de Casaurea et de son cartulaire qui auront à se prononcer sur le degré d'authenticité des différentes pièces officielles dont le texte est parvenu à nous dans le seul manuscrit latin 5411 de la Bibliothèque nationale, de la fin du xii^e siècle. Ici nous ne soulignerons que deux éléments relatifs au problème des origines du patronage de S. Clément à Casaurea. Le premier est la notice de Léon d'Ostie sur Casaurea, dans la *Chronique* casinienne (I, 37) : *Per idem tempus cum praedictus imperator (= Ludovicus) secus insulam Piscariae quae est in confinio Pennensis comitatus transitum habuisset, eiusque oculis locus ipse quondam Casa aurea nuncupatus valde complacuisse, et servorum Dei usibus vir religiosus aptissimum iudicasset, ab episcopis Balvensi atque Pennensi ecclesiam inibi ad honorem Sanctae Trinitatis construi iussit, et religiosos in eodem loco viros ad Dei servitium congregari. Quo facto, plurimis eandem ecclesiam diversisque beneficiis, quemadmodum ipsius munimina continent, imperiali largitate per diversa loca donavit suamque ibi memoriam semper habendam satis devotus indixit. Postmodum vero ab eiusdem loci abbatibus ipsa ecclesia ampliata et sancti Clementis vocabulo est prout placuit ampliata.* La réticence de cette dernière phrase au sujet du caractère primitif du patronage et donc du prétendu transfert des restes du martyr S. Clément est d'autant plus significative que Léon apparaît ici, aux yeux de ses exégètes, comme quelqu'un qui a examiné sur place les archives de Casaurea.

Le second élément est la mention du nom de Saint-Clément dans la bulle de Léon IX du 22 juin 1051, qui confirme au monastère de Casaurea la possession de ses biens : *Leo episcopus servus servorum Dei Dominico venerabili abbati ecclesiae sanctae et individuae Trinitatis quae est in insula Piscaria, quae etiam Casa aurea vocatur, ubi corpus <beati Clementis> papae et martyris requiescit...* Or cette bulle, conservée non dans le manuscrit latin 5411 de Paris, mais dans le codex E. VI. 182 de la Bibliothèque Chigi, est d'une authenticité qui a été reconnue, notamment par Kehr (*Italia Pontificia*, t. IV, p. 300-301 ; cf. C. MANARES, t. c., p. 5.) C'est donc là un « terminus ante quem » dont il faut tenir compte.

³ Voir *Trois énigmes*, p. 395.

Pour lui donner tout son retentissement, Martinov analysait cet écho ¹. On constate d'abord, dans l'histoire de la prétendue translation à Casaurea, en 872, telle que la raconte le premier livre de la *Chronique*, une transposition générale des données de la *Translatio Romam* : « Les démarches faites par l'empereur (= Louis II, fondateur de l'abbaye) auprès du pape Adrien II pour obtenir les saintes reliques, le refus de celui-ci, suivi bientôt d'un plein consentement, les représentations des cardinaux, etc., font involontairement penser aux scènes analogues rapportées dans le récit de l'évêque de Velletri ². » Puis, une « preuve plus palpable » est tirée de la date de la découverte des reliques par S. Cyrille : « La *Translatio (Romam)* indique le 30 décembre, tandis que le document slavon porte le 30 janvier... La première de ces dates est insolite... Je ne connais qu'une seule exception, et elle nous est fournie par la *Chronique* casaurienne. Ce précieux témoignage se lit, non pas au commencement de la *Chronique* où est racontée la translation du corps de saint Clément de Rome à Pescaire, mais bien plus loin, à l'année 1170. Après avoir dit qu'Alexandre III avait autorisé l'abbé Léonas (1155-1182) à célébrer le 27 mai l'anniversaire de cette translation, l'auteur de la *Chronique* ajoute que, sur sa demande, le même abbé a institué la fête de l'Invention de saint Clément et l'a fixée au 30^e jour de décembre ³; en outre, qu'il ordonna de célébrer aussi la chaire de ce glorieux pontife le 23 janvier de chaque année ⁴. »

Voilà donc comprise en une seule phrase la répercussion à Casaurea des deux œuvres clémentines de Léon. Mais on se demandera toujours pourquoi Martinov s'est arrêté en si beau chemin et n'a pas cité, à côté de la *Chronique* de Jean Berardi, la *Translatio Piscariam* en témoignage de l'influence exercée à Casaurea par la *Translatio Romam*. Il pouvait la connaître, puisque les deux récits

¹ Il n'a pas fait état de certaines ressemblances verbales qu'il ne serait peut-être pas vain de relever entre la *Translatio Romam* et la *Chronique*, notamment dans le *Prologus* de celle-ci.

² J. MARTINOV, *La Légende italique des SS. Cyrille et Méthode*, dans *Revue des questions historiques*, t. 36 (1884), p. 130. A la page 126, l'auteur rappelait le « caractère éminemment légendaire » du récit, par Jean Berardi, de la translation à Casaurea.

³ Cf. *Trois énigmes*, p. 450, fin de la note 2.

⁴ T. c., p. 131. Voir plus loin, p. 235.

se suivent dans le codex Duchesne n° 84, qu'il avait sous les yeux. Chose curieuse, il ne la mentionne même pas ¹.

Le P. Poncelet qui, le premier, signala la *Translatio Piscariam* dans le manuscrit ayant servi de modèle à Duchesne, et l'édita en appendice à son catalogue hagiographique latin de la Vaticane ², fit ressortir en quelques mots d'introduction les liens qui l'unissaient, d'une part, au récit de la translation dans la *Chronique*, et, de l'autre, aux « munimina » ou documents officiels, authentiques ou non, de l'abbaye de Casaurea ³. C'était le plus urgent service qu'il eût à rendre au moment de révéler cette pièce au public. On peut compléter aujourd'hui son travail et faire ressortir un nouveau lien sur lequel son attention n'avait pas à se porter, mais qui relève de notre sujet. C'est la dépendance textuelle de certains passages de la *Translatio Piscariam* par rapport à la *Translatio Romam*, que rend sensible le parallèle suivant.

Translatio Romam

c. 11. Non est visum apostolico,

quamvis grave sibi... videretur,
petitioni et voluntati huiusmodi
refragari

c. 12. Annuit huiusmodi petitioni
presul sanctissimus

c. 11. Clausum diligenter defuncti
corpus
in locello marmoreo
et proprio insuper sigillo signatur(tum)

Translatio Piscariam

c. 4. Non est visum apostolico

et romane ecclesie,
quamvis sibi grave videretur,
petitioni et voluntati imperatoris
refragari

et eo maxime quod tempore illo eadem romana ecclesia, per eundem christianissimum imperatorem nimis exaltata, nimia pace letabatur. Quid multa?

Annuit huiusmodi petitionibus
papa sanctissimus et
clausum diligenter gloriosi pontificis
ac martiris Christi Clementis corpus
in locello valde pretioso
et proprio insuper suo sigillo signatum
honorifice ac devote cum cardinalibus
universis eidem imperatori largitus est.

¹ Parlant de la *Translatio Romam*, il dit simplement (t. c., p. 113) : « La légende en question occupe les feuilles 166-169 du tome 84 », sans paraître avoir remarqué qu'à partir du fol. 168^v il s'agit de l'autre *Translatio*.

² *Catal. Lat. Vatic.*, p. 522-525.

³ *Ibid.*, p. 520-521. La disposition typographique de cette édition fait bien ressortir l'emprunt textuel aux documents BÖHMER-MÜHLBACHER 1257, 1265, 1269, 1272. Encore eût-on pu augmenter ces emprunts littéraires, qui s'étendent à plus des deux cinquièmes du texte ; ainsi la ligne initiale du chap. 2, moins les premier et dernier mots, appartient à B.-M. 1257.

c. 10. Multis itaque gratiarum actionibus prefato philosopho

pro tanto beneficio
redundis

c. 5. Multis itaque gratiarum actionibus summo pontifici et cardinalibus universis

pro tanto dono imperator
redundis cet¹.

Ces emprunts manifestes de la *Translatio Piscariam* à la *Translatio Romam* nous permettent évidemment de faire de la rédaction de celle-ci, dans les quinze premières années du XII^e siècle, le « terminus post quem » de la composition de celle-là. D'autre part, nous en tenons le « terminus ante quem » dans la date assignée à l'écriture du Nord ou du centre de la France, de la fin du XI^e siècle², caractérisant le binion du Vaticanus qui contient les deux translations ; et, d'une façon encore plus stricte, dans la date à laquelle un index, toujours du XII^e siècle, signale la présence de ce binion, après une migration, à l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon³. Peut-on resserrer ces dates extrêmes de composition ? L'usage fait des « munimina », usage qu'on retrouve, mais à un degré moins poussé, dans la *Chronique* de Pescaria⁴, ne nous livre pas d'indication utile à cet égard. On est en droit d'attendre plus de l'examen des relations existant entre le récit du transfert des reliques dans la *Chronique*, et la *Translatio Piscariam*. Le P. Poncelet, nous l'avons dit, avait signalé ces relations, mais de façon assez générale : « De translatione cum Iohanne Berardi in rebus optime, in verbis vix concordat⁵. » Il vaut la peine de donner quelques exemples plus détaillés d'un accord qui n'est pas seulement de fond — histoire de la fondation du monastère, de la recherche des reliques, de leur transport et du mulet franchissant à sabot sec le fleuve

¹ Ajoutons encore : *cum ingenti gaudio seu tripudio* (*Transl. Pisc.*, c. 3), qui peut être une réminiscence de *cum ingenti universorum subsequentium tripudio*,... *cum ingenti universorum tripudio* (*Transl. Rom.*, c. 5).

² *Trois énigmes*, p. 448, note 2, § 3.

³ *Ibid.*, § 2.

⁴ Cf. PONCELET, op. c., p. 521 : « Auctor anonymus (*Transl. Pisc.*) ad explicanda monasterii initia... iisdem documentis usus est quibus Iohannes, etsi sola diplomata Hludovici II adhibuit, neque vero privatorum chartas, e quibus nonnulla etiam Iohannes accepit memoratu digna. Sed aliter his documentis usus est : Iohannes enim, his lectis, ad ea narrationem suam, suo inquam stilo compositam, confecit ; anonymus autem noster ipse diplomata ad verbum excerpuit neque imperite eorum fragmenta varia loco opportuno suae narrationi inseruit. » Les emprunts textuels faits à la *Translatio Romam* ne peuvent que renforcer cette impression.

⁵ *Ibid.*

impétueux — mais aussi de forme et de mots, au point qu'il faut supposer la lecture de l'un des deux textes par l'auteur de l'autre. Voici de ces rencontres verbales qui, surtout si on les replace dans leur contexte, ne semblent pas fortuites.

Chronica Piscariensis

... Erat ei in animo assidua et frequens cogitatio... Cogitabat... Haec eo iugiter cogitante ¹... et talem habeat protectorem, qui pro Christo mortem sumpserit... ipse talem tibi elegit protectorem, qui in aquis vitam pro Christo fuderit ... qui in aquis pro Deo spiritum exalavit ²...

... Post haec Ludovicus, habito cum suis consilio, iussit plures episcopos convocari, et in die congrua et competenti fecere ecclesiam in honorem sanctae Trinitatis et sancti Clementis et aliorum sanctorum solemniter dedicari ³...

Translatio Piscariam

(c. 3)... Et cum... ardentissimo animo semper cogitaret...

... qui in aquis pro Christo martyrium et mortem suscepisset...

(c. 6) Post haec Ludovicus imperator, coadunatis omnibus episcopis et catholicis seu religiosis viris illius provincie, una cum archiepiscopis, episcopis, presbyteris, quos secum adduxerat, basilicam prefatam sollemniter et in magna gloria in honore sancte et individue Trinitatis dedicare iussit...

Si une influence de lecture se laisse déceler avec assez d'évidence, il est plus difficile d'établir le sens dans lequel elle s'est exercée. Est-ce la *Translatio Piscariam* qui s'est inspirée du premier livre de la *Chronique* ou est-ce la *Chronique* qui copie, très discrètement, la *Translatio Piscariam* préexistante? Le P. Poncelet incline vers la seconde solution : « Crediderim tamen scriptorem Iohanne Bernardi aliquanto esse antiquiorem, neque improbable videtur hunc illius opere ad translationem enarrandam esse adiutum ⁴. » Quant à nous, sans vouloir trancher vraiment ⁵ ni cesser d'être sensibles aux arguments d'ordre inverse ⁶, nous pencherions plutôt pour la première hypothèse.

Que l'on veuille comparer, par exemple, jusque dans l'énoncé, l'aperçu relativement pauvre de la campagne italienne de Louis II, selon la *Translatio* (c. 2) : *Profectus cum magno exercitu Beneventum*,

¹ Éd. MURATORI, col. 778 DE.

² Col. 779 A-C.

³ Col. 782 C.

⁴ T. c., p. 521. Les motifs de cette préférence ne sont point donnés.

⁵ Nous avons dit que ce serait prématuré en l'absence d'une sérieuse édition du cartulaire et de la *Chronique* de Casaurea.

⁶ Voir ci-dessous, p. 234.

deinde in Apuliam, et inimicos suos et adversarios iusticie impugnavit et inde extirpavit; Saracenos quoque omnes penitus de Italia fugavit et destruxit, et totam terram suo dominio subiugavit, avec l'exposé beaucoup plus fouillé et riche en noms propres de cette même expédition dans la *Chronique* ¹.

Et surtout qu'on mette en parallèle tout le va-et-vient provoqué à Rome par la demande de l'empereur au pape, depuis la première réponse de celui-ci jusqu'à son acquiescement définitif, tel que le décrit la *Chronique* ², et la notation plus ou moins équivalente de la *Translatio Piscariam* ³: *Non est visum apostolico et romane ecclesie, quamvis sibi grave videretur, petitioni et voluntati imperatoris refragari*. On a vu ci-dessus ⁴ que cette phrase, à part les mots *et romane ecclesie et imperatoris*, était reprise textuellement à la *Translatio Romanam*. Il ne s'agit donc pas d'une notation spontanée, originale, de l'auteur de la *Translatio Piscariam*, mais d'une fabrication concertée et, à la vérité, peu réussie: il n'est personne qui ne sente la violence faite à *sibi*, étant donné que désormais ce pronom doit se référer à *romana ecclesia* en même temps qu'à *apostolicus*, tandis que primitivement, avec le plus grand naturel, *quamvis sibi grave videretur* s'appliquait au seul *apostolicus*. Et corrélativement, l'insertion maladroite, au milieu de cet emprunt, de l'incise *et romane ecclesie* peut-elle s'expliquer autrement que par le désir ou la nécessité, pour l'auteur, de se conformer à une relation préexistante qui comportait un va-et-vient comme en décrit, nous l'avons dit, le premier livre de la *Chronique*? Tandis que le mouvement en sens inverse, de la notation de la *Translatio* à l'exposé varié et nuancé de la *Chronique* ⁵, ne s'accorderait pas avec la teneur des textes.

C'est dans cette perspective que se comprendrait le mieux aussi le *clausum diligenter defuncti* (= *S. Cyrilli*!) *corpus in locello marmoreo* de la *Translatio Romanam*, devenu dans la *Translatio Piscariam*: *clausum diligenter gloriosi pontificis ac martiris Christi Clementis corpus in locello valde pretioso*. Ce dernier mot, l'auteur pouvait le rencontrer dans le contexte suivant de la *Chronique*: *Frangens illico vas (Ludovicus II)... traxit singulatim omnia ossa eius* (= *S. Clementis*) *et ne aliquid deesset diligenter aspiciens, involvit totum corpus in pretioso pallio. Deinde posuit in vasculo pretioso, quod ipse rex secum habebat, factum de alabastro*. Il n'avait qu'à s'en saisir, ne tenant nullement à écraser son mulet, quelque disposé que fût cet animal à se prêter aux miracles, sous une inutile charge de marbre ⁶.

¹ Éd. c., col. 778 B-D.

² Col. 780 A-E.

³ Il est à remarquer qu'on ne connaît pas en l'occurrence d'« instrumentum » ayant pu servir à l'un et à l'autre rédacteur.

⁴ P. 230.

⁵ Il ne s'agit évidemment pas d'attribuer à cet exposé une valeur historique; nous nous mettons ici uniquement au point de vue littéraire.

⁶ Assez significatif est aussi le besoin de se rassurer quant à la possession du corps de S. Clément, dont témoigne l'épisode de la réinvention, rapporté dans

Les arguments qui pèseraient en sens contraire sont surtout d'ordre chronologique¹. A supposer une influence de la *Chronique* sur la *Translatio Piscariam*, resterait-il assez de temps pour que, sans outrepasser les limites du xii^e siècle, une copie ait pu être prise, en un coin de France, de la *Translatio* partie de Piscaria, et voyager de là jusqu'à Redon? La difficulté serait aiguë s'il fallait imaginer la composition du premier livre de la *Chronique* postérieure à l'année 1182, date du décès de l'abbé Léonas et terme de l'ouvrage de Jean Berardi. Mais, jusqu'à nouvel ordre, rien n'oblige à pareille supposition².

la *Chronique* à l'année 1104. Le cardinal Augustin, légat de Pascal II, passant par Casaurea, *audivit corpus B. Clementis ibi tumulatum iacere, sed ad hoc credendum nulla potuit provocari ratione, donec abbas (Grimoaldus) ei promisit quia ostensione eiusdem sacrosancti corporis ipse dubius dubio faceret fidem dictis. Adveniente itaque B. Clementis festivitate et, eodem cardinali praesente, solemniter ut moris est celebrata, venit nox; c'est cette nuit-là qu'on creuse et qu'on trouve. Videns autem cardinalis magna mirabilia Dei, credidit quod prius non credebat, esse videlicet ibi B. Clementem corporaliter et in virtute spiritualiter, et remeans retulit quae viderat summo Pontifici, domno videlicet Papae Paschali et omnibus concardinalibus suis* (éd. c., col. 907-908). Est-ce un simple hasard si cet épisode est censé se passer à un moment où l'on pouvait conjecturer que Léon d'Ostie, par ses écrits, se portait garant de la présence du corps de S. Clément à Rome? N'oublions pas certaines circonstances précises du transfert à Rome rappelées dans la *Chronique* à propos du transfert à Piscaria: *De Clemente... qui noviter repertus et ad hanc Urbem per quemdam philosophum nomine Constantinum delatus* (éd. c., col. 779; voir aussi la pièce en vers, col. 785-788).

¹ En fait d'argument d'ordre littéraire, on pourrait dire que, dans le passage suivant de la *Translatio Piscariam*: *quam divino afflatus intuitu (lege instinctu) in insula Piscarie, que Casa aurea vocitatur, fundari et consummari hilari mente preceperat*, le mot *Piscarie* constitue une addition à un emprunt textuel, ou presque, fait par l'auteur à B.-M. 1265. Plutôt que le contraire, c'est de là qu'il aurait passé dans la *Chronique*: *quam in insula Piscariae fieri praeceperat* (éd. c., col. 778 v).

² L'insertion de la *Chronique* dans le manuscrit n° 5411 de Paris n'est pas nécessairement contemporaine de sa composition, au moins pour ses premiers livres. Sur cette insertion, voici ce qu'écrivit le professeur Manaresi (t. c., p. 17): « Consegue che il testo del *Chronicon* fu steso nel registro dopo quello dell' *Instrumentarium*. Può anche darsi che dapprincipio non si sia pensato alla stesura del *Chronicon*. Difatti nel *Prologus* si parla sempre e soltanto di carte del monastero da raccogliere in volume. Il che serve anche a spiegare perchè insolitamente il *Chronicon* occupi i margini interni delle carte, e perchè ad esso sia riservato uno spazio tanto ristretto. Però la stesura del *Chronicon* cominciò

L'hypothèse la plus naturelle semble être que la *Translatio Roman* (et non seulement celle-ci, mais toute la « trilogie » clémentine de Léon, en tout cas son *Sermo de Ordinatione*) est arrivée à Casaurea sous l'abbé Léonas (1155-1182)¹. Ainsi s'explique le mieux l'émulation qui s'empare alors de l'abbaye patronnée par S. Clément et se traduit par différentes initiatives caractéristiques :

Eodem insuper anno (= 1170) apostolicis litteris (« Licet omnes »), autorizavit (Alexander papa III) festum translationis corporis B. Clementis omni anno sexto Calendas Iunii solemniter celebrandum... Ipse namque abbas (= Leonas) instituit et festum Inventionis eiusdem martyris tertio Calendas Ianuarii recolendum, suprascripto fratre Ioanne Berardi suggerente atque rogante. Similiter fecit de festo Cathedrae eiusdem gloriosi pontificis, ut decimo Calendas Februarii celebretur.

Il apparaît en conséquence que la rédaction de la *Translatio Piscariam*², à Casaurea, cadre parfaitement avec la première de ces initiatives et peut être rapportée aux environs de la même date, 1170.

* * *

De multiples recherches à travers les catalogues de manuscrits et dans diverses bibliothèques n'ont pas fait apparaître une large diffusion, en tout ou en partie, de l'œuvre clémentine de Léon d'Ostie. A part la susdite tradition de Casaurea, arrivée à nous par

prima che fosse intieramente copiato l'*Instrumentarium*. Si ha la prova di ciò nella c. 237 e in altre che seguono dove lo spazio della pagina è diviso in diverso modo tra l'*Instrumentarium* e il *Chronicon* e dalla dichiarazione che l'autore del codice, frate Giovanni di Berardo, fa a c. 270^v sul finire del volume, di aver composto e ordinato *hunc librum instrumentorum seu chronicorum*. »

¹ C'est un grand nom que celui de l'abbé Léonas, devenu aussi cardinal diacre. Nous lui devons, indirectement, la *Chronique* : *Hunc quoque librum instrumentorum seu chronicorum, quem ego frater Iohannes composui et ordinavi et magister Rusticus manibus scripsit, ipso (= Leonate) permittente, imo iubente ac administrante, perfecimus* (éd. c., col. 914). Il fit également reconstruire l'église, « di cui restano ancora le splendide traccie » ; cf. P. L. CALORE, *L'abbazia di San Clemente a Casauria*, dans *Archivio storico dell' arte*, t. 4 (1891), p. 9-36, avec planches et illustrations.

² L'auteur est-il Jean Berardi lui-même, l'homme de confiance de son abbé (voir aussi *Chronica*, éd. c., col. 900 E) ? La réponse à la question d'auteur est rendue difficile, sinon oiseuse, par le caractère de centon de la pièce.

Redon ¹, et celle de Fossanuova, réduite à un débris ², nous n'avons pu citer, dans le pays d'origine de la *Translatio Romam*, que la tradition représentée par le résumé de la *Legenda aurea* ³. Dans le siècle qui sépare la première de ces traditions de la dernière, rien n'a été relevé.

Un peu après la mort de Jacques de Voragine (1298), au début du xiv^e siècle (entre 1297 et 1323) ⁴, paraît dans le lectionnaire des Dominicains de Toulouse un épitomé du même genre, que nous publierons ici. Il n'est pas, en effet, l'équivalent exact du texte de la *Légende dorée*, bien qu'il lui soit semblable en beaucoup de points et, à tout prendre, parallèle. D'autre part, ce texte, encore inédit, est à peu de chose près celui que, quelques années plus tard, le dominicain Pierre Calo († 1348) ⁵ fait figurer au terme de sa longue notice composite sur S. Clément.

Quant au *Catalogus Sanctorum* de Pierre de Natalibus (vers 1370), son résumé, plus pauvre, possède des éléments qui l'apparentent à Jacques de Voragine (*archa cum corpore marinis fluctibus obruta*, là où le lectionnaire de Toulouse dit *archa cum corpore martiris fluctibus obruta* et Pierre Calo *archa cum corpore martiris obruta*), tandis que d'autres détails le rapprochent du second groupe, ainsi la mention du pape Nicolas. Y a-t-il, à tous ces résumés, un ancêtre commun qui serait antérieur à Jacques de Voragine? On peut se le demander.

Dans le lectionnaire des Dominicains, manuscrit n° 82 de la Bibliothèque municipale de Toulouse, notre extrait de Léon d'Ostie forme la neuvième leçon de l'office *in festo beati Clementis*, après les huit premiers *e gestis eius*, c'est-à-dire pris à la Passion classique *BHL*. 1848 ⁶. Les variantes du légendier de Pierre Calo, qu'on lira

¹ C'est la tradition de Casaurea qui se répercute dans les hymnes *ad Vesperas* et *ad Laudes* trouvées par Rondinini « in antiquo codice Alannensis ecclesiae » et dont il reproduit les strophes, op. c., p. 174-176. ² Ci-dessus, p. 224-226.

³ Cf. *Trois énigmes*, avec le texte, p. 381, et ci-dessous, p. 237, note 2.

⁴ Dates respectives de la canonisation de S. Louis de Toulouse et de S. Thomas d'Aquin, données comme dates extrêmes (la seconde avec la mention « probablement ») de la première partie du lectionnaire en question, dans le *Catalogue général des manuscrits... des départements*, t. 7 (1885), p. 42. Il est à observer que la notice de S. Clément dans le *Speculum sanctorale* de Bernard Guy ne comporte aucun épitomé de Léon d'Ostie.

⁵ Voir A. PONCELET, *Le Légendier de Pierre Calo*, dans *Anal. Boll.*, t. 29, p. 31.

⁶ Le *Catalogue*, t. c., annonçait : « S. Clément ; extraits de ses actes et de

dans l'apparat critique, sont tirées des deux seuls exemplaires de ce légendier qui ont la notice sur S. Clément : 1) manuscrit de Venise, Marc. IX. 20 (= 2947), fol. 335^v (= **M**, du xiv^e siècle) ; 2) manuscrit d'York, XVI. G. 23, fol. 101 (= **E**, du commencement du xv^e siècle)¹. Le passage de Pierre Calo sur *Frater Martinus* ou Martin de Troppau sera reproduit en entier. C'est guidé par l'indication de Jacques de Voragine² que Pierre est allé le chercher

l'ouvrage suivant : *Leo, Ostiensis episcopus, de translatione corporis beati Clementis ad Urbem, in ecclesia que dicitur Beati Clementis*.

¹ Nous remercions de grand cœur les autorités des trois bibliothèques — Municipale, à Toulouse, Marcienne, à Venise, de la Cathédrale, à York — qui ont bien voulu nous faire adresser les reproductions photographiques des folios se rapportant à notre sujet.

² Voir *Trois énigmes*, p. 381, note 5, et p. 452, note 1. Au sujet des mots qu'on vient de lire : « l'indication de Jacques de Voragine », une mise au point s'impose, qui ouvre des vues intéressantes sur un sujet souvent abordé mais jamais discuté à fond : la date de la *Légende dorée* et « l'unité de composition de l'œuvre ». Dans son excellente étude sur *S. Pierre Martyr* (*Arch. Fr. Praed.*, t. 23, 1953, p. 66-162 ; cf. *Anal. Boll.*, 1954, p. 293), le P. A. Dondaine, O. P., rappelant que certains faisaient planer un doute sur cette unité de composition, écrivait : « Nous avons examiné un assez grand nombre de manuscrits anciens de la *Légende dorée* — une soixantaine environ, du xiii^e et du début du xiv^e siècle — pour nous croire autorisé à refuser cette objection. La tradition manuscrite confirme que l'ouvrage n'a connu, à proprement parler, qu'une seule édition et que, au moment où celle-ci est apparue, elle était substantiellement la même qu'un demi-siècle plus tard. Si, entre-temps, Jacques de Voragine apporta quelques chapitres nouveaux, dont certains s'insérèrent petit à petit dans le corps de l'ouvrage, la chose est sans conséquence ; il s'agit de légendes ne comportant aucun terme de comparaison capable d'orienter la critique, ou bien de l'induire en erreur » (p. 118-119). Notre apport ici est bien modeste : il ne s'agit pas d'un chapitre, mais de deux lignes de Jacques : *In quadam chronica autem legitur quod, mari ab illo loco exsiccato, a beato Cyrillo Moravorum episcopo Romam translatus est*. Ces quelques lignes nous semblent cependant pouvoir orienter la critique en matière de chronologie. Le document auquel elles se réfèrent est le *Chronicon Pontificum et Imperatorum* de Martin de Troppau, dont le premier état date d'environ 1270. On ne doit donc pas s'attendre à les trouver dans un manuscrit de la *Légende dorée* tel que le n° 5680 de la Bibliothèque nationale, fonds latin, au sujet duquel le P. Dondaine écrit qu'il ne lui « paraît pas postérieur à 1270 » (p. 120, note 34) et qu'il constitue « probablement une des plus anciennes copies de la *Légende* » (p. 119, note 31). Et le fait est qu'elles ne s'y trouvent pas, ainsi que M¹⁰ M.-Th. d'Alverny, conservateur aux manuscrits, a bien voulu le vérifier pour nous, ce dont nous la remercions. L'estimation du P. Dondaine : « la *Légende dorée* aurait vu le jour entre 1260-63 et 1267 » reçoit donc par là une confirmation. Mais on

dans la *Chronique* de Martin, au texte édité de laquelle il est intéressant de le comparer ; le lectionnaire des Dominicains n'a pas ce complément.

TRANSLATIO S. CLEMENTIS

E codice Tolosano 82, fol. 191-191^v (= T), collatis codicibus Marciano IX. 20, fol. 335^v (= M) et Eboracensi XVI. G. 23, fol. 101 (= E).

Leo Ostiensis episcopus de translatione corporis beati Clementis ad Urbem in ecclesia que dicitur beati Clementis¹.

Tempore vero² quo Michael³ imperator Nove⁴ Rome regebat imperium, ad petitionem Cazarorum⁵, missus est ad eos sacerdos quidam, dictus philosophus⁶ ab infantia, propter ingenii excellentiam, ad erudiendum eos in fide catholica.

Cum autem venisset Cersonam et ibidem⁷ inquireret de hiis que narrat hystoria beati Clementis, habitatores, qui advene potius⁸ (fol. 191^v) quam indigene erant, se nescire professi sunt. Siquidem miraculum marini recessus ob⁹ culpam inhabitantium iam dudum cessaverat et ob incursum barbarorum templum destructum fuerat, et archa cum corpore martiris fluctibus¹⁰ obruta. Super quo miratus philosophus et accedens ad civitaculam¹¹ nomine Georgiam, cum episcopo et clero et populo¹² accessit ad querendum sacras reliquias. Et ingressi navim, pervenerunt¹³ ad¹⁴ insulam in qua estimabant¹⁵ esse corpus martiris¹⁶. Ubi cum ympnis et orationibus fodientes, invenerunt sacras¹⁷ reliquias, et anchoram cum qua fuerat in mare¹⁸ proiectus, et deportaverunt eas Cersonam. Post hec autem¹⁹ predictus philosophus profectus ad gentem predictam convertit eam.

Audita vero fama huiuscemodi, vocatus est a Nicholao papa. Ad quem veniens cum corpore beati Clementis, ipso mortuo, receptus est honorifice ab Adriano²⁰ papa. Et ad presentiam reliquiarum multis ostensis miraculis, collocatum est corpus in ecclesia que nunc dicitur beati²¹ Clementis.

¹ (de transl.-Clementis) refert quod ME. — ² om. ME. — ³ Michel E. — ⁴ none E. — ⁵ Gazarorum M, Gazarorum E. — ⁶ om. M. — ⁷ ibi ME. — ⁸ (a. p.) p. a. E. — ⁹ propter ME. — ¹⁰ om. ME. — ¹¹ citatem alliam M. — ¹² et p. om. M. — ¹³ (Et-p.) om. ME. — ¹⁴ om. T, suppl. ex ME. — ¹⁵ exstimabant M. — ¹⁶ (e. c. m.) c. m. e. E. — ¹⁷ om. ME. — ¹⁸ mari T. — ¹⁹ om. ME. — ²⁰ 2^o add. ME. — ²¹ sancti ME.

voit d'autre part que le problème des accroissements successifs, des différentes rédactions, reste posé, car on ne pourrait dire, sans plus, que la phrase en question n'appartient pas à la *Légende dorée* et que ce n'est pas dans la *Légende* que Pierre Calo, pour en revenir à lui, puisa l'indication qu'il mit à profit.

Epilogus (apud Petrum Calo) ¹.

Frater Martinus in Cronica dicit : « Cirillus Moranorum (*sic*) episcopus et pene omnium Sclavorum apostolus corpus sancti Clementis a Cersona divinitus repertum mari desiccato auferens Romam detulit et per papam et romanos in ecclesia sancti Clementis reconditum est honorifice ; in qua ecclesia et beatus Cirillus post paucos dies diem claudens extremum tumulatur miraculis coruscando. » Hec ille. Puto quod huius nomen proprium fuit Cirillus sed cognomen Philosophus.

Ce serait maintenant au tour de la Légende Morave des SS. Cyrille et Méthode, *BHL*. 2074, d'être étudiée dans sa dérivation de la *Translatio S. Clementis Romam*. Ce rapport de dépendance avait déjà été souligné par les premiers éditeurs, dans les *Acta Sanctorum*, où la pièce suivait immédiatement la Légende Italique : « Est porro huius narrationis pars prior contracta ex ea quam primo loco damus remurque ab Gauderico Veliterno Ep. compositam in opere tripartito de S. Clementis Papae rebus gestis ; quod non nisi truncum nacti sumus. Edemus tamen etiam illam Blaubura-

¹ Voir ci-dessus, p. 237. Il est fait abstraction des différences entre **M** et **E**, lesquelles se bornent ici uniquement à des questions d'orthographe. Remarquons que la notice de S. Clément dans le légendier de Jean Gilles de Zamora, qu'on date approximativement de 1280, comporte elle aussi après un épitomé calqué sur celui de la *Légende dorée* la clause suivante, selon le manuscrit Mus. Brit. Add. 41.070, fol. 148 (ms. sur lequel nous attirons l'attention des historiens de Fray Juan) : *In aliis vero cronicis et ystoriis legitur quod, mare a loco solito recedente, a beato Cirillo Moranorum episcopo et pene omnium Sclavorum apostolo divinitus repertum, delatum est tempore primi Nicholay pape Romam et in ecclesia sancti Clementis per papam et populum romanum honorifice reconditum ; in qua ecclesia Cirillus post paucos dies diem claudens extremum tumulatur miraculis coruscando.* Il sera bon de mettre en regard de ces versions le double texte de Martin, d'après l'édition des *M.G.* :

1) *Huius corpus circa Cersonam, ubi exilio relegatus fuerat, in mare Ponticum proiec tum diu iacuit. Sed post multorum annorum curricula mari ab illo loco recedente a beato Cyrillo Moravorum episcopo et pene omnium Sclavorum apostolo divinitus est repertum et delatum est tempore primi Nicholai pape Romam et in ecclesia sancti Clementis per papam et populum romanum honorifice reconditum. In qua ecclesia et beatus Cyrillus post paucos dies diem claudens extremum tumulatur miraculis coruschando.*

2) *Huius (= Nicholai I) tempore, sanctus Cyrillus, pene omnium Sclavorum apostolus, corpus sancti Clementis pape a Cersona, ubi in mare Ponticum proiec tum fuerat, mari exsiccat, auferens Romam deportavit, quod per papam et Romanos in ecclesia sancti Clementis fuit reconditum, ubi et ipse sanctus Cyrillus paucis diebus expletis defunctus sepelitur.* (Script. t. XXII, pp. 410 et 429). Nous aurons l'occasion de revenir sur le témoignage de Martin de Troppau.

nam narrationem, quae quamvis, ut monuimus, prima parte ex priore contracta, plura tamen recenset quae in illa desunt ¹. »

Inutile de dire les progrès accomplis depuis dans l'étude de cette dépendance et des autres sources où la Légende Morave a puisé les « plura quae desunt » de la Légende Italique. L'homme qui s'est acquis le plus de mérites à cet égard est V. Chaloupecký, moins par ses commentaires, parfois un peu fantaisistes (on se rappellera qu'il voyait en Anastase le Bibliothécaire l'auteur probable de la *Translatio S. Clementis Romani*) ², que par ses éditions de textes : son édition, notamment, de la Légende Morave d'après quatre autres manuscrits ³, parmi lesquels le très intéressant C (manuscrit n° 10 de la Bibliothèque du Chapitre métropolitain d'Olomouc) ⁴, et son édition de la pièce *Beatus Quirillus* ⁵.

Tout est loin d'avoir été dit, cependant, au sujet des sources de la Légende Morave et de sa date de composition. Les résultats auxquels conduit un examen plus poussé de l'amalgame qu'est cette Légende s'harmonisent, d'autre part, avec les circonstances historiques bien concrètes de l'arrivée en Bohême du modèle immédiat ou quasi immédiat du manuscrit de Prague, telles que nous croyons pouvoir les déterminer avec probabilité. Mais ces considérations requerraient un exposé dans lequel nous ne pouvons nous engager ici, au terme d'un article qui devait n'être qu'un complément, et qui lui-même se trouve appeler un supplément. C'est pourquoi nous nous permettons de renvoyer notre lecteur au fascicule prochain des *Analecta*. Une étude consacrée à la Légende Morave lui permettra de suivre la propagation de l'onde la plus large qui se soit développée autour de Léon d'Ostie et de sa *Translatio S. Clementis*.

Paul MEYVAERT, O.S.B.
Quarr Abbey (Ile de Wight).

Paul DEVOS, S.J.

¹ Mart. t. II, p. * 16, § 21.

² *Trois énigmes*, p. 408, note 1.

³ Autres que le *Blauburensis*, aujourd'hui à Fulda.

⁴ *Svatováclavský Sborník*, t. II, 2 (Prague 1939), p. 511-521.

⁵ *Ibid.*, p. 503-505.

PUBLICATIONS RÉCENTES

DE TEXTES HAGIOGRAPHIQUES GRECS

V (1951-1955) ¹

« Le grec n'intéresse qu'un public de plus en plus clairsemé » : cette réflexion désolée, qu'on entend répéter de-ci de-là, correspond-elle vraiment à la réalité ? Il est permis d'en douter. Qu'on jette plutôt un coup d'œil sur la copieuse liste ci-dessous des textes grecs publiés depuis 1951 ² dans le seul domaine de l'hagiographie : plus de cinquante documents inédits ont été tirés des manuscrits et rendus accessibles aux chercheurs, tandis qu'une trentaine d'autres, déjà connus, étaient republiés, soit d'après une édition antérieure, soit en recourant aux manuscrits. Ainsi donc en moyenne, durant toute cette période quinquennale, il est sorti de presse chaque année au moins quinze textes grecs, anciens ou byzantins, concernant la vie, la passion, les miracles et le culte des saints. Ce bilan n'est-il pas réconfortant pour tous les hellénistes ? Et n'est-il pas encourageant de constater que, si la plupart de ces publications proviennent de Grèce et de Chypre, d'Italie, de France et de Belgique, il y en a aussi d'Allemagne et d'Angleterre, d'Espagne et d'Amérique, de Palestine et de Bulgarie ?

Commençons par les inédits. Voici d'abord les récits de martyre.

Une recension nouvelle de la Passion de S. **Agathonique**, provenant du codex Ω 154 de Lavra, a été publiée à la suite de l'accoluthie par Mgr AGATHONIQUE de Calabryta ³.

Les Actes de S^{te} **Charitine**, martyre à Corycos en Cilicie, copiés jadis par le P. H. DELEHAYE sur le manuscrit 33 de Gênes, seul témoin, ont été imprimés ici même ⁴.

¹ Les quatre bulletins précédents ont paru en 1935, 1941, 1946 et 1951. Ils couvraient chacun cinq années.

² Par exception, un ouvrage et un tome de revue portant le millésime de 1950, mais parvenus à Bruxelles avec un retard de plusieurs mois, ont été joints aux publications de 1951-1955.

³ Athènes, 1953. Cf. *Anal. Boll.*, t. 72 (1954), p. 442-443.

⁴ T. 72 (1954), p. 8-14.

De la Passion des SS. **Eugène, Canidius et compagnons**, patrons de Trébizonde, écrite par le patriarche Jean Xiphilin, on n'avait qu'une édition partielle, faite d'après un exemplaire mutilé ¹. Le Parisinus 1467 en a fourni le texte complet à M. Ulysse LAMPSIDÈS, qui y a joint d'utiles notes critiques, ainsi que deux « canons » en l'honneur de S. Eugène, l'un composé par Jean Eugénicus, l'autre anonyme ².

Les chapitres inédits de la Passion fabuleuse de S. **Hypace de Gangres** ont paru dans la *Festschrift Franz Dölger*, en appendice à la description d'*Un recueil de légendes hagiographiques : le ms. bolandien 1009* ³.

L'intéressante Passion de S. **Irénarque**, publiée par M. Gérard GARITTE ⁴, semble bien avoir été démarquée par l'audacieux faussaire qui rédigea, dès avant le VIII^e siècle, la légende bientôt célèbre de S. Blaise de Sébastée.

De S. **Jacques l'intercis**, martyr en Perse vers 420, il devra être question dans les *Acta Sanctorum* du 27 novembre. En attendant cette échéance encore lointaine, le P. P. DEVOS a publié intégralement trois recensions de sa Passion prémétaphrastique ⁵ et partiellement la quatrième, qui porte dans le Vaticanus 1190 (seule copie existante) le titre déroutant de *μαρτύριον των αγίων μεγάλων μαρτύρων Παραμόνον και Φιλονόμενον* ⁶.

M. Pio Franchi de' Cavalieri avait reconnu dans le Parisinus 1470, qui remonte à la fin du IX^e siècle (il est daté de 890), une recension du martyr de S. **Justin** plus sobre et plus proche de l'original que le « textus receptus » ⁷. M. Giuseppe LAZZATI a eu l'heureuse idée de mettre en regard l'une de l'autre, sur deux colonnes, les deux rédactions ⁸.

Du manuscrit 254 de Patmos, copié au X^e-XI^e siècle, j'ai tiré pour les *Mélanges Phédon Koukoulés* ⁹ une Passion abrégée de S. **Léonide**, martyr à Corinthe, que la légende transforma, beaucoup plus tard, en un évêque d'Athènes.

Deux discours de Néophyte le reclus en l'honneur de S. **Mamas**

¹ Cf. BHG³. (1909), p. vi-vii, en note.

² "Αγιος Εὐγένιος ὁ Τραπεζούντιος, ἀνέκδοτα κείμενα, dans l'*Ἀρχεῖον Πόντου*, t. 18 (Athènes, 1953), p. 129-201.

³ F. HALKIN, dans la *Byzant. Zeitschrift*, t. 44 (1951), p. 253-257.

⁴ *Anal. Boll.*, t. 73 (1955), p. 41-54. L'introduction critique occupe les pages 18-41.

⁵ Ibid., t. 71 (1953), p. 178-210 ; t. 72 (1954), p. 230-248. — Cf. BHG. 772.

⁶ T. 72, p. 249-256.

⁷ *Note agiografiche*, fasc. 6 (= *Studi e testi* 33, 1920), p. 5-17.

⁸ *Gli Atti di S. Giustino martire*, dans *Aevum*, t. 27 (1953), p. 490-495. L'article va de la p. 473 à la p. 497.

⁹ *Saint Léonide et ses sept compagnes martyrs à Corinthe*, dans l'*Ἐπετηρίς εταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. 23 (1953), p. 217-223.

(BHG. 1022) et de S^{te} **Marine** (cf. *Anal. Boll.*, t. 26, 1907, p. 278) sont édités par M. Jean TSIKNOPOULLOS dans la revue mensuelle de l'archevêché de Chypre ¹.

La *Lettre d'Anastase l'apocrisiaire sur la mort de S. Maxime le confesseur et de ses compagnons d'exil*, découverte par Mgr R. DEVRESSE dans le Vaticanus 1912, est un document des plus précieux ². On n'en avait jusqu'à présent qu'une traduction latine du ix^e siècle.

Un émule d'Orphée charmant les fauves nous est présenté dans la légende de S. **Zosime**, martyr d'Anazarbe en Cilicie, transcrite en 916 par un moine studite, mais composée, à ce qu'il semble, dès le v^e siècle ³.

Seize nouveaux textes sont venus s'ajouter à tous ceux qui illustraient déjà la *gloria postuma* de S. **Démétrius**. Ce ne sont pas des Passions ni des Miracles, mais des panégyriques ou des sermons, prononcés au cours du xiv^e siècle. On aurait tort cependant de les dédaigner : outre que la plupart sont signés de noms réputés dans la littérature ou dans l'histoire byzantine, ils attestent l'importance unique du culte rendu au mégalomartyr et fournissent parfois sur l'organisation de ce culte à Thessalonique des renseignements précis et insoupçonnés.

J'ai déjà montré ⁴ l'intérêt du discours de Constantin Harménopoulos publié par M. Dém. GHINIS ⁵. L'édition des quinze autres encomia ou homélies — dont cinq d'Isidore Glabas et sept de l'archevêque Gabriel — est due à la débordante activité de M. Basile LAOURDAS, qui a partagé cette manne entre le tome 2 (1951-1952) des *Μακεδονικά* ⁶, le tome 22 (1952) de l'*Επετηρίς εταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν* ⁷, le tome 57 (1953) d'*Αθηνά* ⁸, le 5^e Supplément des *Ελληνικά* ⁹ et le tome 38 (1955) de *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς* ¹⁰.

¹ *Ἀπόστολος Βαρνάβας*, t. 14 (1953), p. 250-254, et t. 16 (1955), p. 326-329.

² *Anal. Boll.*, t. 73 (1955), p. 5-16.

³ F. HALKIN, dans *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 249-261, d'après le Vaticanus 1660 et le Baroccianus 148.

⁴ *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 234-235.

⁵ Dans l'*Επετηρίς εταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. 21 (1951), p. 145-162.

⁶ P. 556-582: *Φιλοθέου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως ἐγκώμιον εἰς ἅγιον Δημήτριον*.

⁷ P. 97-109: *Νικολάου Καβάσιλα προσφώνημα καὶ ἐπιγράμματα εἰς ἅγιον Δημήτριον*. Le discours (*προσφώνημα*), qui se lit aux pp. 99-105, ne doit pas être confondu avec un autre du même auteur (BHG. 543).

⁸ P. 141-178: *Γαβριὴλ Θεσσαλονίκης ὁμιλία*. La sixième de ces sept homélies chante la victoire des « Scythes » sur les Turcs à la bataille d'Ancre en 1402.

⁹ *Ἰσιδώρου ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης ὁμιλία εἰς τὰς ἐορτὰς τοῦ ἁγίου Δημητρίου* (Thessalonique, 1954), p. 19-65.

¹⁰ P. 346-350: *Μακαρίου Χούμνου, ἡγουμένου τῆς Νέας Μονῆς Θεσσαλονίκης, ἐγκώμιον εἰς τὸν ἅγιον Δημήτριον*. L'éditeur n'a publié que la conclusion du discours, seule consacrée à l'éloge du martyr.

Après les martyrs, voici les évêques et les moines.

S. **Germain de Lavra** († vers 1336) était ignoré de tous, même à l'Athos. Sa Vie par le patriarche Philothée ne nous est parvenue que dans un manuscrit de Venise, le Marcianus 582. Elle a été publiée chez nous par M. Pierre JOANNOU ¹.

Déjà cité dans une charte de 1099 comme patron d'un monastère de Stilo en Calabre, S. **Jean Théristès** (« le moissonneur ») ne saurait être mort vers 1127 ou 1129, comme on l'a cru longtemps ². Les deux recensions de sa Vie (*BHG.* 894), imprimées côte à côte par M. Silvano BORSARI, sont accompagnées d'une traduction italienne de la seconde ³. Une édition critique des deux textes a été insérée par M. Auguste PETERS dans sa dissertation doctorale : *Joannes Messor, seine Lebensbeschreibung und ihre Entstehung* (Bonn, 1955) ⁴.

Un autre saint italo-grec, l'évêque **Luc d'Isola** († 10 décembre 1114), bénéficie d'un traitement de faveur : sa Vie, tirée d'un manuscrit de Messine, inaugure la collection des *Vite dei santi siciliani* lancée par le jeune Institut sicilien d'études byzantines et néo-grecques sous les auspices de la « Région sicilienne ». M. Giuseppe SCHIRÒ, à qui les études d'hagiographie étaient déjà redevables de plusieurs bons travaux, a pourvu l'édition, fort soignée, d'une introduction critique développée, d'une traduction page par page et de plusieurs index ⁵.

Confesseur de la foi sous l'empereur iconoclaste Léon l'Arménien (813-820), le moine S. **Nicéphore de Sébazè** aurait fondé ensuite son monastère de Bithynie et y serait mort en réputation de thaumaturge : tels sont les maigres renseignements qui se dégagent de sa Vie, conservée dans un beau ménologe de Patmos ⁶.

¹ *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 35-115.

² Dès 1948, dans mon *Bulletin d'hagiographie italo-grecque*, j'avais rectifié cette erreur, à la suite de M. Schirò (*Anal. Boll.*, t. 66, p. 294-295).

³ *Vita di San Giovanni Terista, testi greci inediti*, dans l'*Archivio storico per la Calabria e la Lucania*, t. 22 (1953), p. 125-151.

⁴ Divisée en trois parties (43, 59 et 41 pp.), la dissertation n'a pas été imprimée, mais dactylographiée. L'« Auszug », de format réduit, également dactylographié, expose les conclusions du mémoire et reproduit les documents liturgiques (notamment deux « canons » conservés dans le Vatic. 2008, écrit avant 1102) et hagiographiques. S'adresser à l'auteur, à Mühlheim (Ruhr).

⁵ *Vita di S. Luca vescovo di Isola Capo Rizzuto* (Palerme, 1954), un élégant volume de 133 pages. Le même professeur Schirò a publié en même temps et aux frais du même Institut un recueil qui n'a rien d'hagiographique, mais qui intéresse grandement l'histoire de l'Église au xiv^e siècle : *Barlaam Calabro, Epistole greche* (Palerme, 1954, xvi-360 pp.).

⁶ F. HALKIN, *Une victime inconnue de Léon l'Arménien ? Saint Nicéphore de Sébazè*, dans *Byzantion*, t. 23 (1953), p. 11-30.

Signalé depuis longtemps, l'éloge de S. **Sabas** par Néophyte le reclus (*BHG.* 1610) vient d'être publié par M. Jean **TSIKNOPOULLOS**, professeur au Lycée commercial de Larnaca en Chypre¹. Les vingt-deux miracles dont le récit forme une partie notable du texte n'ont malheureusement pas été reproduits.

Le « corpus » des Vies de S. **Spyridon**, évêque de Trimithonte en Chypre au iv^e siècle, a enfin vu le jour, en 1953, par les soins de M. Paul **VAN DEN VEN**². Il ne comprend pas moins de trois textes inédits : la Vie anonyme du Laurentianus XI. 9, la métaphrase anonyme du Parisinus 1458 et l'abrégé qui se lit aussi dans le même manuscrit. Dans son compte rendu de l'ouvrage³, le professeur G. Garitte a notamment exposé les raisons qui lui font reconnaître, dans la Vie anonyme de Florence, une œuvre jusqu'ici introuvable de Léonce de Néapolis : la paraphrase en prose populaire du poème iambique de Triphyllios sur la vie et les miracles de S. Spyridon.

Voici, en troisième lieu, les textes nouveaux concernant des fêtes du Christ et de sa mère.

Quatre homélies de Néophyte le reclus sur le mystère de Noël⁴, sur l'Indiction (*BHG.* 821), sur l'Annonciation⁵ et sur la Croix (*BHG.* 423) ont été imprimées, grâce au professeur J. **TSIKNOPOULLOS**, dans la revue de l'Église de Chypre⁶.

D'un Sinaiticus du ix^e siècle, le n° 491, le P. A. **WENGER** a tiré l'exorde et la péroraison d'un sermon pour l'Épiphanie attribué dans le manuscrit à « Jean, évêque de Constantinople » et qui pourrait bien être une œuvre authentique de S. Jean Chrysostome⁷.

Pour compléter son mémoire sur les origines, l'« épiclèse » (entendez : le vocable, le patronage) et la grande mosaïque du *Monastère de la Théotocos au Sinaï*, M. André **GUILLON**, membre des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, a établi, d'après sept manuscrits, le texte d'une homélie inédite d'Anastase le Sinaïte sur la Transfiguration⁸.

¹ *Νεοφύτου πρεσβυτέρου ἐγκώμιον εἰς τὸν θεῖον καὶ θεοφόρον πατέρα ἡμῶν Σάβαν τὸν Μέγαν*, dans *Νέα Σιών*, t. 46 (1951), p. 172-181.

² *La légende de saint Spyridon, évêque de Trimithonte* (Louvain, 1953). Cf. *Anal. Boll.*, t. 72 (1954), p. 263-264.

³ *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. 50 (1955), p. 125-140.

⁴ Cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 90³⁰.

⁵ Texte acéphale : manuscrit de Lesbos, Leimon 2, du xv^e siècle.

⁶ *Ἀπόστολος Βαρνάβας*, t. 11 (1950), pp. 451-457, 4-7 et 67-71 ; t. 15 (1954), p. 258-262. De ce dernier texte l'éditeur n'a donné que le commencement et la fin, suivis de la conclusion d'un autre discours de Néophyte sur la Croix (*BHG.* 439).

⁷ *Revue des études byzantines*, t. 10 (1952), p. 51-52.

⁸ *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. 67 (1955), p. 237-258. L'éditeur ignore le Messanensis 26, du xii^e siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. 69, 1951, p. 249^o), ainsi que les cinq manuscrits de l'Athos signalés par Ehrhard.

Dans un beau volume, qui mérite de retenir longuement l'attention des théologiens, des patrologues et des byzantinistes, le P. Antoine WENGER a réuni une série d'études et de documents sur *L'Assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle*¹. On y trouvera, non pas des spéculations de dialecticien sur des textes archiconnus, mais cinq inédits en grec, plusieurs en latin (notamment des homélies de Cosmas Vestitor dont l'original a disparu) et même une version en ancien français du vieux récit de l'Assomption². Tous ces textes sont accompagnés d'une traduction intégrale placée en regard. Les pièces grecques versées ainsi pour la première fois au dossier d'une cause où l'histoire a tout de même son mot à dire sont de deux sortes : 1^o des légendes, comme l'antique apocryphe mis sous le nom de S. Jean l'évangéliste³ et les deux récits de la découverte du vêtement de Marie et de sa déposition aux Blachernes⁴ ; 2^o deux morceaux oratoires, celui de Théotecnos, évêque de Livias⁵, et celui de Jean le Géomètre⁶.

Un épitomé de l'opuscule de Jean de Thessalonique sur l'Assomption avait été publié, d'après l'Ottobonianus 411, dans les *Mélanges Jugie*⁷.



Si nous passons aux nouvelles éditions de textes déjà imprimés, nous rencontrons d'abord les écrits des « Pères apostoliques ».

Les homélies clémentines (BHG. 319-341), enfin présentées en édition critique, ont trouvé place dans les *Griechische christliche Schriftsteller*⁸. La lettre de l'Église de Smyrne sur le martyre de S. Polycarpe (BHG. 1556-1560) a été reproduite par le P. Th. CAMELOT à la fin de la 2^e édition de son petit volume des *Sources chrétiennes*⁹. M. LAZZATI, dans l'article déjà cité¹⁰, a republié la Passion de S. Jus-

¹ Paris, 1955 (= *Archives de l'Orient chrétien*, 5).

² Voir plus loin le compte rendu par le P. de Gaiffier de la partie romane du volume.

³ P. 210-240, d'après le Vaticanus 1982. Ce n'est pas l'opuscule courant (BHG. 1055-1056), mais un écrit beaucoup plus ancien, qui doit remonter au VI^e siècle, puisqu'il semble bien avoir servi de source à Jean de Thessalonique, au début du VII^e.

⁴ P. 293-311 : *La légende de Galbios et Candidos*. — Cf. BHG. 1058.

⁵ P. 271-291, d'après le Sinaiticus 491.

⁶ P. 363-415, d'après le Vatic. 504 et le Paris. 215.

⁷ F. HALKIN, *Une légende byzantine de la Dormition : l'Épitomé du récit de Jean de Thessalonique*, dans la *Revue des études byzantines*, t. 11 (1953), p. 156-164.

⁸ B. REHM, *Die Pseudoklementinen, I: Homilien* (Berlin-Leipzig, 1953). Cf. *Anal. Boll.*, t. 72 (1954), p. 467.

⁹ *Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne* (Paris, 1951), p. 242-274.

¹⁰ Ci-dessus, p. 242.

tin et son remaniement dans le « ménologe impérial »¹. Dans ses *Padres apostólicos*, M. D. RUIZ BUENO² a joint aux Passions d'Ignace d'Antioche et de Polycarpe de Smyrne la Vie de ce dernier par Pionius³. Enfin, la *Βιβλιοθήκη ἐλλήνων πατέρων καὶ ἐκκλησιαστικῶν συγγραφέων*, dont les quatre premiers tomes ont paru à Athènes en 1955, fournit un ensemble copieux de textes hagiographiques : homélies clémentines, épitomé métaphrastique de la même légende, *Passio Clementis*, Passions d'Ignace, de Polycarpe et de Justin⁴.

Le recueil des *Actas de los mártires*, du professeur D. RUIZ BUENO⁵, comprend les Actes d'Apollonius, des martyrs de Pergame (Carpus, Papylus et Agathonice), de Justin, de Nicéphore, de Perpétue et Félicité, de Probus, Tarachus et Andronique, la lettre des Églises de Lyon et de Vienne sur S. Pothin et ses compagnons et les « Martyrs de Palestine » d'Eusèbe de Césarée⁶. La Passion de S. Cyrille, évêque de Gortyne en Crète (BHG. 467), a été à la fois amendée et réhabilitée par M. Pio FRANCHI DE' CAVALIERI⁷. La recension métaphrastique des Actes de S. Mamas (BHG. 1018) a été republiée par M. N. KLÉRIDÈS⁸.

Deux panégyriques de S. Agathonique, un de S. Georges et un de S. Léonide ont été réédités respectivement par Mgr AGATHONIQUE de Calabryta⁹, par l'archimandrite Chrysostome THÉMÉLÈS¹⁰ et par le professeur L. PHILIPPIDÈS¹¹.

A la gloire de saints non martyrs il faut signaler la Vie de S^{te} Marcrine par Grégoire de Nysse, dans l'édition critique des œuvres de ce Père¹²; la Vie de Spyridon par Théodore de Paphos, en tête du

¹ BHG. 973 et 974.

² Madrid, 1950. Cf. *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 374.

³ BHG. 813, 1556-1560 et 1561.

⁴ BHG. 319-341 et 345-347 dans le tome I^{er}; BHG. 350 et 813 dans le t. II; BHG. 1556-1560 dans le t. III; BHG. 973 dans le t. IV.

⁵ Madrid, 1951. Cf. *Anal. Boll.*, t. 70 (1952), p. 374-375.

⁶ BHG. 149, 293, 973, 1331, 1482, 1574, 1573 et 1193.

⁷ *Note agiografiche*, fasc. 9 (= *Studi e testi* 175, 1953), p. 201-229. Cf. *Anal. Boll.*, t. 72 (1954), p. 439-441.

⁸ *Κυπριακαὶ Σπονδαί*, t. 15 (1952), p. 125-137, colonne de gauche. Dans la colonne de droite on trouvera une adaptation moderne de la Passion pré-métaphrastique (BHG. 1019), encore inédite.

⁹ BHG. 42 et 43. Voir ci-dessus, p. 241, note 3.

¹⁰ *Ἡ ἐν Βορείῳ Εὐβοίᾳ ἱερὰ μονὴ "Ἁγίου Γεωργίου" Ἡλίου* (Athènes, 1953), p. 54-56 : BHG. 684.

¹¹ GERASIMOS MIKRAGIANNANITÈS, *Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἱερομάρτυρος Λεωνίδου ἐπισκόπου Ἀθηνῶν* (Athènes, 1955), p. 27-31 : BHG. 984.

¹² W. JAEGER, J. P. CAVARNOS, V. W. CALLAHAN, *Gregorii Nysseni opera ascetica* (Leyde, 1952), p. 370-414 : BHG. 1012. Cf. *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 471-472.

corpus publié par M. P. VAN DEN VEN¹ ; la notice de S. Myron, évêque de Crète, extraite du ménologe impérial par M. B. LAOURDAS² ; et le testament de S. Néophyte le reclus, réédité en Chypre aux frais des moines qui desservent son sanctuaire³. Ajoutons que la Vie de S. Clément d'Ochrida par Théophylacte de Bulgarie (BHG. 355) a trouvé, à Sofia, en 1955, un nouvel éditeur, M. Al. MILEV, qui a collationné plusieurs manuscrits et mis une traduction bulgare en face du texte grec⁴.

Pour terminer cette énumération trop rapide, voici encore 1°) un apocryphe peu connu : la Dispute du Christ avec le diable, conservée en deux recensions fragmentaires, que MM. R. P. CASEY et R. W. THOMSON viennent de republier, en les comparant à deux fragments slaves édités en 1863⁵ ; 2°) un discours prononcé par Néophyte le reclus pour commémorer au cours d'une solennité liturgique annuelle un certain nombre de tremblements de terre et notamment celui qui éprouva la région de Paphos vers 1160 (BHG. 1701)⁶.

François HALKIN.

¹ BHG. 1647. Voir ci-dessus, p. 245, note 2.

² *Κρητικά παλαιογραφικά*, 16: *περὶ τοῦ ἁγίου Μύρωνος*, dans *Κρητικά χρονικά*, t. 6 (1952), p. 48-50. Édition princeps dans B. LATYŠEV, *Menologii anonymi byzantini...* fasc. 2 (Petropoli, 1912), p. 257-259.

³ J. TSIKNOPOULLOS, *Νεοφύτου πρεσβυτέρου, μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου Τυπικῇ σὺν Θεῷ διαθήκῃ* (Larnaca, 1952). Cf. *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 232-233.

⁴ TEOFILAKT OHRIDSKI, *Žitie na Kliment Ohridski*, p. 33-88.

⁵ *A Dialogue Between Christ and the Devil*, dans *The Journal of Theological Studies*, N. S., t. 6 (1955), p. 49-65. Cf. A. VASSILIEV, *Anecdota byzantino-graeca* (Moscou, 1893), p. 4-10.

⁶ J. TSIKNOPOULLOS, dans *Ἀπόστολος Βαρνάβας*, t. 14 (1953), p. 312-314 : les § 1-2 et 10-12 seulement. Cf. *Anal. Boll.*, t. 26 (1907), pp. 207-212 (texte grec complet) et 288-289 (commentaire du P. Delehaye).

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Hippolyte DELEHAYE. *Les légendes hagiographiques*. 4^e éd., augmentée d'une notice de l'auteur par Paul PEETERS. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1955, xv-226-LII pp., portrait (= *Subsidia hagiographica*, n° 18 a).

Parmi les ouvrages qui ont assuré au P. Delehaye la réputation d'un maître de la critique, les *Légendes hagiographiques* n'ont pas cessé de jouir de la faveur d'un public aussi large que divers. Ce n'est pas aux lecteurs de ce Bulletin qu'il faut dire le contenu et les mérites du livre, devenu, sous sa modeste apparence, un des classiques de l'érudition. Plusieurs fois réimprimé, traduit en anglais, en allemand et en italien, il était de nouveau épuisé. Pour répondre à de nombreuses demandes, ou vient de reproduire de manière excellente, grâce au procédé photo-mécanique, l'édition de 1927, qui avait été munie fort utilement d'un index des noms de saints.

A la suite du texte des *Légendes*, il a semblé opportun d'imprimer, dans le même volume, la notice bio-bibliographique de l'auteur, due à la plume autorisée du P. Paul Peeters, qui fut durant un demi-siècle son confrère et collaborateur. Tant pour ceux qui ont connu le P. Delehaye que pour les générations plus jeunes qui désireront le connaître, ces pages, précédées d'un portrait, évoquent à la fois la haute physionomie et la féconde carrière de l'homme et du savant.

Vies des Saints et des Bienheureux, par les RR. PP. Bénédictins de Paris. Tome XI : *Novembre*. Paris, Letouzey et Ané, 1954, 1042 pp.

Avec le tome du mois de Novembre, dont le programme est un des plus lourdement chargés du sanctoral, les continuateurs de Dom Baudot se sont fort rapprochés du terme de leur labeur. La vue du but, qui risque d'accélérer la marche d'une entreprise au détriment des qualités de la production, n'a pas fait tort, en l'occurrence, à l'examen des problèmes. Les notices occupent, cette fois encore, plus de mille pages d'impression. La bibliographie jointe à chacune d'elles, tout en étant sélective, témoigne d'abondantes lectures et, dans l'ensemble, est bien à jour. Pourtant, les érudits ne chôment pas, et plus d'une étude critique parue au cours des trois ou quatre

dernières années permettrait déjà, nous l'avons constaté, des retouches de détail. Élaborer un dictionnaire hagiographique est un vrai travail de Sisyphe!

Le ton qui règne dans l'exposé, s'il évite résolument l'emphase ou la suavité des panégyristes d'autrefois, demeure amène et est relevé fréquemment d'une pointe d'humour. A certaines pages, le franc parler ne manque pas d'une certaine verdeur; à d'autres, la rédaction s'anime un long moment du lyrisme des textes spirituels qui s'y trouvent cités. Mais nous n'avons pas à répéter tout ce qui a été dit naguère, ici même, au sujet des volumes publiés sous la direction éclairée de Dom J. Dubois, qui en est aussi, avec Dom P. Antin, l'un des principaux auteurs.

La galerie des saints de novembre compte quelques figures prestigieuses: S. Clément de Rome, S. Martin, S. Grégoire de Tours, S. Colomban, S. Odon de Cluny, S^{te} Élisabeth de Thuringe, S. Charles Borromée, S. Jean de la Croix, d'autres encore. Elles ont été évoquées avec l'ampleur qui convenait. Il y a aussi plusieurs cas dont le traitement présentait des aspects plus épineux, notamment S^{te} Catherine d'Alexandrie, S^{te} Cécile, les SS. Barlaam et Josaphat, S. Félix de Valois. A leur sujet, les travaux du P. Delehaye et du P. Peeters, ainsi que le Commentaire du martyrologe romain publié dans les *Acta Sanctorum*, ont été consultés maintes fois avec profit. Parmi les saints de notre pays, S. Trudon, S. Hubert, S. Willibrord, S. Albert de Louvain retiendront spécialement l'attention.

Que dans la qualification exacte, l'histoire et le culte d'une foule de saints peu connus, il subsiste de nombreux points d'interrogation, nul ne s'en étonnera. Nous n'aimons guère, toutefois, d'en voir multiplier à l'excès le signe matériel, placé entre parenthèses au bout des phrases; il se rencontre jusqu'à cinq fois par page, ce qui dépare le texte, et le lecteur ne distingue pas toujours quel élément précis s'en trouve affecté. De ces apories nous ne pouvons discuter ici en détail: un Bulletin entier n'y suffirait pas.

Les fautes d'impression sont rares: p. 608, on corrigera *Hours* en *Homs* (l'ancienne Émèse); p. 932, à la 3^e ligne du dernier paragraphe de la bibliographie des SS. Barlaam et Josaphat, lire *Bibl. hag. orientalis* (non *latina*), n. 141-145. Enfin, la géographie ecclésiastique a ses pièges: ainsi, la commune belge de Balen, où est honorée S^{te} Odrade, n'est pas située « actuellement » dans le diocèse hollandais de Bois-le-Duc (p. 100), mais dans l'archidiocèse de Malines.

Qu'il nous soit permis, dès à présent, d'exprimer un vœu: c'est qu'après l'achèvement du mois de Décembre et des Tables générales de l'ouvrage, le P. Dubois, fort de l'expérience acquise, entreprenne une refonte complète des premiers mois de l'année, œuvre de prédécesseurs moins exigeants.

M. COENS.

R. L. P. MILBURN. *Saints and their Emblems in English Churches*. Oxford, University Press, 1949, xxxviii-284 pp., ill.

Helen ROEDER. *Saints and their Attributes, with a Guide to Localities and Patronage*. Londres, Longmans, 1955, xxviii-391 pp., ill.

A quelques années d'intervalle et dans le même format de poche, ces deux ouvrages, traitant de sujets connexes, apportent la preuve d'un intérêt, nouveau chez les Anglais, pour les emblèmes, symboles ou caractéristiques des saints dans l'iconographie. Ils sont, pour le reste, assez différents l'un de l'autre.

Celui du chapelain de Worcester College, à Oxford, est exclusivement consacré aux saints représentés dans les églises d'Angleterre. Il y ajoute seulement les quelques personnages commémorés en outre dans les calendriers anglicans du *Book of Common Prayer* (en 1662 et en 1928). Sur ce terrain bien limité, M. M. relève plus de 250 saints et saintes. A propos de chacun d'eux, il fournit une brève notice biographique, substantielle et bien informée, suivie d'indications sur la façon dont on le représentait dans l'Angleterre médiévale et parfois de la mention des catégories de fidèles qui recouraient spécialement à son patronage ou des maladies dans lesquelles on l'invoquait. A ce sujet, il est étrange que, pour S. Hubert, la rage ne soit même pas citée. Peu ou point de références bibliographiques au bas des pages. L'opuscule est pourtant de ceux, trop rares, auxquels il est permis de faire confiance. L'auteur montre assez, en une bonne introduction, qu'il est au courant des travaux récents, comme des ouvrages anciens, sur les origines du culte des saints, leurs patronages, les églises qui portent leur nom, la littérature hagiographique et son caractère, tout particulièrement la Légende dorée, qui, avec le *Speculum* de Vincent de Beauvais, servit de directoire aux imagiers et aux verriers du moyen âge finissant. Ses réflexions à propos de l'origine des emblèmes sont empreintes également de bon sens et d'érudition. Sur un petit point, dans un prochain tirage, il lui faudra corriger son explication générale de la céphalophorie (voir ci-dessus, p. 111-114). De charmants dessins au trait parsèment ses pages. Pour frontispice, il reproduit une peinture médiévale de S. Léger et de S^{te} Apolline, à l'église paroissiale d'Ashton, dans le Devon. Les appendices groupent des indications utiles sur les représentations des anges, des prophètes et des sibylles, avec leurs caractéristiques, en particulier, pour les prophètes joints aux apôtres, la description des vitraux de Fairford, dans le Gloucestershire (p. 270-272), et pour les sibylles, celle des images qui se voient à Bradninch, dans le Devon (p. 274-276) ; enfin, une liste alphabétique des emblèmes et une note sur les costumes propres à chaque dignité ecclésiastique.

Le P. Delehaye se plaisait à montrer en Guibert de Nogent un précurseur de la critique hagiographique. M. M. (p. xxxii-xxxiii) fait admirer une autre perle de la même eau dans le prologue de la Passion de S^{te} Fortunée et de ses compagnons (BHL. 3081), déjà signalé par le P. Delehaye dans son *Hagiographie napolitaine* (Anal. Boll. LIX, 27-28). C'est une pièce du VIII^e siècle, à ce qu'il semble, mais remaniée au x^e (D. MALLARDO, *Il Calendario lotteriano* [Naples, 1940], p. 85). En voici les premières phrases, d'après Martène et Durand (*Veterum Scriptorum Amplissima Collectio*, t. VI, col. 776), qui transcrivent une note tirée par Mabillon d'un manuscrit du Mont Cassin copié en

1010, un demi-siècle avant la naissance de Guibert : *Sanctorum Martyrum Passiones idcirco minoris habentur auctoritatis, quia scilicet in quibusdam illarum falsa inveniuntur mixta veris, et quamquam in aliis parum sit falsitatis, in aliis tamen parum est veritatis. Paucissimae vero restant quae totum quod verum est sonant, et aliae quidem honesto, aliae autem rusticano sunt stilo prolatae*. Le récit qui succède à ces belles déclarations est, du reste, des plus légendaires et sans aucune valeur historique.

Le répertoire de M^{lle} Roeder ne mérite pas, hélas ! les mêmes éloges. Il est presque parfaitement inutilisable, pour le motif allégué ci-dessus par le prêtre Aripert : *vera mixta falsis*, la plus écrasante des condamnations que l'on puisse prononcer contre un ouvrage de référence. Le plan était ambitieux : aligner tous les emblèmes ou symboles, avec l'indication et l'identification de tous les saints qu'ils caractérisent, et cela pour tous les pays, pour tous les siècles ; en outre, marquer l'endroit ou les endroits où chaque saint est spécialement honoré et les patronages qui lui sont propres (professions, maladies, etc.). Sur tous ces points, il est impossible, évidemment, que maints renseignements donnés ne soient pas justes, mais il en est tant de faux, et qui ne sont pas toujours visibles à l'œil nu et sans vérification, que le lecteur n'ose se fier à rien.

Voici quelques exemples. L'auteur est brouillée avec la géographie : Marchiennes (Nord) est placée en Gascogne ; Mauberge est écrit pour Maubeuge, Jully-les-Nonnais pour Jully-les-Nonnains, Saint Maurice en Valois au lieu du Valais, Soerst pour Soest, Tarsacon pour Tarascon, Friesing pour Freising, Adlau pour Andlau, Plonévry du Faaw pour Plonevez-du-Faou, Chalons-sur-Saone pour Chalon-sur-Saône, Mooreel pour Moorsel, Meerbeche pour Meerbeke, Aune pour Aulne, Sithin pour Sithiu, Constance pour Coutances, Lingugé pour Ligugé, Oldensee pour Oldenzeel, Soignes pour Soignies, Sachingen pour Säckingen, Finchdale pour Finchale, Montfaçon pour Montfaucon, Fieshingen pour Fishingen, Herriedon pour Herrieden, Cens pour Sens, Zürich pour Zurzach. On excusera l'absence de références en face de chacune de ces bévues que, peut-être, selon l'expression habituelle, le lecteur corrigerait de lui-même. Il est d'autres corruptions assez profondes pour y perdre son latin : « Diepold, bishop of Tannes » (p. 15) est assurément S. Thibaud, vénéré à Thann, mais qui peut être l'évêque Heydrop honoré à Gand (p. 128) ?

Les noms d'hommes ne sont pas mieux traités que les toponymes : Sauvre pour Sauve, Anthanasius pour Athanasius, Aldegondes, Bathildes, etc. pour Aldegondis, Bathildis. Les citations latines même les plus brèves sont émaillées de fautes. L'auteur ignore les distinctions nécessaires entre abbesses et prieures, entre moines et chanoines (voir p. xxv, « Augustinian Nun and Monk »). Il ne faut pas lui demander de savoir que S. Gaétan de Thienne ne fut pas moine, mais clerc régulier (p. 193), que S. François Régis a été dûment canonisé (p. 230), que S. Ursmer n'est pas le fondateur de Wallers en Belgique, mais en France (p. 136), que le centre du culte de S. Livinus ou Lébuin n'est pas Alost, ni celui de S. Cyprien, évêque de Carthage, Lyon et Moissac. N'est-elle pas capable de ranger sans sourciller S. François de Sales (« Franciscan Bishop ») et S. Vincent de Paul (« Cordelier ») parmi les Frères Mineurs (pp. 194, 100), de brouiller Granfel et Granval, Rancald et Randold (p. 228-229), Julien l'Hospitalier et le compagnon de S^{te} Basillise (p. 59) ? S. Libert, défiguré en Lisbert, est décrit comme « Count of Adone » (p. 230) : en fait, Adon est donné

dans les textes pour le nom de son père. L'expression seule du visage de S. Paul le rendrait reconnaissable, nous dit-on, même sans l'épée et le livre qui sont ses attributs : « He is always the same bald-headed man, small of stature and bearded with the face of a Socratic philosopher » (p. x).

Quelques illustrations sont censées aider à reconnaître les types d'habits et d'ornements : mais l'évêque (p. xx) est représenté avec un pallium, insigne rarissime et strictement personnel ; le prêtre est vu de dos, ce qui cache l'étole (p. xxii), le Jésuite n'a point de manteau (p. xx) ni le Franciscain de sandales (p. xxvi) ; le chanoine est à la mode très particulière du xv^e siècle flamand (p. xxi), comme si des centaines de variantes n'existaient pas, pour les habits d'été comme d'hiver, de chœur comme de ville, rien que pour les diocèses français, et de nos jours. Après le chevalier de la Légion Thébaine (p. xxviii), on peut tirer l'échelle. Nul ne s'étonnera que la bibliographie (p. xiv) renferme quelques péchés d'action et d'omission, de ceux-ci surtout, ni ne s'attardera à discuter l'introduction, où, par exemple, entre autres fantaisies gratuites, S^{te} Euphrosyne, compagne de S^{te} Ursule, *merum nomen*, et son homonyme, compagne ou doublet, vénérée à Bâle, sont identifiées à la troisième des Grâces (p. viii). Les erreurs qui émanent de l'auteur ne se distinguent que rarement des simples coquilles qu'elle n'a sans doute pas aperçues en corrigeant ses épreuves, comme la date de la mort de Bède, 375 pour 735 (p. 138). Bref, cet ouvrage ne fait honneur ni à sa compilatrice, ni à ceux et à celles qu'elle remercie pour leur aimable collaboration (p. xiii). Le livre est à refaire, et Cahier n'est nullement remplacé ; mais pourquoi citer Cahier, dont M^{lle} R. ne connaît pas même le nom ?

P. GROSJEAN.

K. A. DE MEYER. *Codices Vossiani graeci et miscellanei*. Leyde, Bibliothèque de l'Université, 1955, xxiv-319 pp., fac-similé en frontispice (= *Codices manuscripti*, VI).

Je ne répéterai pas ici tout le bien que j'ai dit ailleurs (*Revue belge de philologie et d'histoire*, t. XXXIV, 1956) de cet excellent catalogue d'un des fonds de manuscrits de la bibliothèque universitaire de Leyde. On y trouvera l'analyse consciencieuse et compétente des 77 *Vossiani* grecs in folio (F.), des 77 in-quarto (Q.), des 20 in-octavo (O.), auxquels ont été joints les 42 *Vossiani Miscellanei*. Pour montrer l'intérêt que pareil volume présente pour nos études, il suffira d'indiquer ci-dessous les compléments qu'il apporte au *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae, Belgii, Angliae* publié en 1913 par deux hollandistes, les PP. Van de Vorst et Delehaye, et où six *Vossiani* seulement étaient mentionnés (pp. 247-249 et 252).

Dans le Voss. gr. F. 13, du xiv^e siècle, fol. 362^v-367^v, on lit une *Confessio Cypriani* légèrement plus développée que dans l'édition de Baluze (*BHG.* 453) ; dans le F. 30, de 1649, fol. 1^v-7, l'opuscule de Jean de Nicée sur la naissance du Seigneur (*BHG.* 809) ; dans le F. 39, du xvi^e siècle, fol. 1-126, l'homiliaire du moine Jean Xiphilin, étudié par Ehrhard au tome III de son *Ueberlieferung und Bestand...*, p. 525-559, et dont plusieurs textes seront mentionnés dans la prochaine édition de la *BHG.* Parmi les sermons de S. Éphrem copiés dans

le F. 40, du xvi^e siècle, l'éloge du patriarche Joseph occupe les fol. 47-60. L'histoire édifiante du riche charitable (*φιλέντολος*), mais débauché (F. 46, du x^e siècle, fol. 121^v-122^r), n'est plus inédite : je l'ai publiée ici même, en 1945, p. 56-64. Sur les *διηγήματα... περί κατανύξεως* qui viennent ensuite dans le manuscrit, fol. 123-161, cf. *Anal. Boll.* 59, 370; EHRHARD, t. c., p. 936. La liste des apôtres du codex Q. 20 (xiii^e siècle, fol. 237^v) et du Misc. 20 (xvii^e siècle, fol. 59^v-60) semble avoir échappé à Th. Schermann (cf. *BHG.* 150 ss.). Le premier des huit fascicules reliés dans le Q. 30 (fol. 1-38, xvii^e siècle) est une copie des Miracles de S. Basile attribués à Amphiloque (*BHG.* 247-260). Le « praxapostolos » ou seconde partie du Nouveau Testament qui forme le Q. 77, du xiii^e siècle, semble contenir aussi les *Euthaliana* concernant S. Paul (cf. *BHG.* 1453-1459); dans le « ménologe » qui suit (fol. 211^v-214^v), M. de M. a relevé la fête des Trois hiérarques, au 30 janvier, celles de Théodore le stratélate, au 8 février, de S. Athanase, au 1^{er} mai (au lieu du 2), et de l'apôtre Carpus, au 26 mai. Aux fol. 1-19^v du ms. O. 13, est-ce bien des extraits du Nouveau Testament et des Pères qui ont été transcrits au xvi^e siècle? L'incipit et le desinit feraient plutôt penser à un fragment de ménée ou d'autre livre liturgique, allant du 8 septembre au 24 juin. Dans le Voss. Misc. 4, du xvii^e siècle, l'extrait de l'histoire ecclésiastique d'un certain Philon le philosophe (fol. 128-128^v) est un récit édifiant qu'on trouve tantôt isolé, tantôt joint aux historiettes d'Anastase le Sinaïte, voire inséré dans la légende du pape S. Grégoire (cf. F. HALKIN dans *Orientalia christiana periodica*, 1955, p. 113-114, avec la liste des cinq éditions connues, p. 114, note 1). L'homélie d'Isidore Glabas sur Noël, dont il y a une copie inachevée dans le Misc. 12, fol. 61-63, xvi^e siècle, a été signalée par Ehrhard dans sa description de l'homiliaire de cet archevêque de Thessalonique (t. c., p. 712⁸⁴). Remarquons enfin que le moine surnommé Coccinus, à qui est attribuée une Passion de S^{te} Fébronie (Misc. 5, fol. 36-51^v, du xiv^e siècle), s'appelait Philothée et fut ensuite deux fois patriarche de Constantinople (cf. V. LAURENT, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XII, 2 [1935], col. 1498-1509). F. HALKIN.

NEIL KER. *A Palimpsest in the National Library of Scotland. Early Fragments of Augustine's 'De Trinitate', the 'Passio s. Laurentii' and other Texts.* Dans *Edinburgh Bibliographical Society Transactions*, t. III (1956), p. 171-178, pl. iv.

A la maigre moisson que nous avons recueillie parmi les manuscrits hagiographiques latins d'Édimbourg (*Anal. Boll.* XLVII, 31-38), M. Ker, en glanant, à son habitude, vient ajouter un épi de choix. Trois petits manuscrits de la Bibliothèque nationale d'Écosse (ancienne Bibliothèque des Avocats), qui portent les cotes Adv. 18.6.12, 18.7.7 et 18.7.8, formèrent autrefois un volume, d'abord à l'abbaye de Thorney, près de Cambridge, puis dans la collection d'Henry Savile de Banke. Le manuscrit 18.7.7 est en minuscule carolingienne de type anglais (fin du x^e siècle). Les autres furent copiés en Angleterre au déclin du siècle suivant.

La dernière partie du manuscrit 18.6.12 + 18.7.8 est palimpseste et M. K. démontre que les feuillets qui la forment proviennent de quatre manuscrits

anciens mis au rebut. Du second de ceux-ci, un feuillet entier est devenu, par pliure, les fol. 19 et 22 du n° 18.7.8. M. K. en fournit une reproduction photographique excellente et une transcription qui complète, du mieux possible, ce qui, dans l'écriture sous-jacente, échappe à l'œil humain comme à l'objectif photographique. C'est une minuscule insulaire pointue, très claire, du VIII^e ou du IX^e siècle, avec quelques traits cursifs, généralement en fin de ligne. Parmi ceux-ci, relevons l'*m* retournée d'un quart de cercle vers la droite et ressemblant donc à un chiffre 3 arabe, qui occasionna de remarquables méprises chez les glossateurs. Les abréviations ne sortent pas de l'ordinaire, sauf une combinaison avec suspension pour *praefectus*.

Ce feuillet intéressant contient une partie du texte imprimé par le P. Delehaye, dans ses *Recherches sur le légendier romain* (*Anal. Boll.* LI, 72-98), sous le titre : *Passio Polochronii, Parmenii, Abdon et Sennes, Xysti, Felicissimi et Agapiti et Laurentii et aliorum sanctorum mense augusto die X*, depuis les mots *Et cum hoc dixisset iussit Decius Cesar* (DELEHAYE, p. 91, ligne 18) jusqu'à *dicit Beatus Laurentius Ecce miser* (ibid., p. 92, ligne 29). Cette portion de la Passion composite concerne exclusivement S. Laurent et se rencontre comme texte séparé (BHL. 4754). Le P. Delehaye avait connu et utilisé deux manuscrits du X^e siècle et un du XI^e. En voici donc un témoin, partiel, il est vrai, de deux cents ans plus ancien.

M. K. signale en passant que la même pièce se lit en latin dans le vieux lectionnaire anglais, dont subsistent deux manuscrits du XI^e siècle, provenant l'un de Worcester (le Cottonien Nero E. 1, II, fol. 67-73), l'autre de Salisbury (le Bodléien Fell 1, fol. 56-67). Tous deux ont pour colophon : *Explicit Passio sanctorum Polichronii, Abdon et Sennes, Syxti, Laurentii et Yppoliti et multorum aliorum*. A une époque antérieure (fin du X^e siècle), Aelfric avait traduit en vieil anglais ce qui concerne S. Sixte, S. Laurent et S. Hippolyte, mais non le reste (*The Homilies of the Anglo-Saxon Church...*, *The Sermones Catholici of Aelfric*, éd. B. THORPE, t. I [Londres, 1844], p. 416). P. GROSJEAN.

Archdale A. KING. *Liturgies of the Religious Orders*. Londres, Longmans, 1955, 431 pp., 15 pl.

Noële Maurice-Denis BOULET et Robert BOULET. *Euchariste ou la Messe dans ses variétés, son histoire et ses origines*. Paris, Letouzey et Ané, 1953, XIX-495 pp.

La description des rites de l'Église d'Occident entreprise par M. King comprendra quatre volumes. Les liturgies particulières de certains Ordres religieux (Chartreux, Cisterciens, Prémontrés, Carmes et Dominicains, avec, en appendice, les Gilbertins) remplissent le tome II, que voici (non numéroté), lequel sera bientôt suivi du tome III, consacré aux liturgies des sièges primatiaux de Lyon, Braga, Milan et Tolède.

Pour chacun de ces rites, l'auteur a fait revoir et compléter son travail par des spécialistes qui en ont la pratique quotidienne. Il donne un aperçu historique général, suivi des détails propres à l'usage en question. Les particularités architecturales des églises de l'Ordre, le calendrier, les livres liturgiques, vêtements et ornements, la réserve de l'Eucharistie, le cérémonial de sa distribution et

enfin un examen spécial de la messe se succèdent, indiquant les usages anciens comme les modernes et les comparant au rite romain. C'est le calendrier, et surtout le sanctoral, qui offriront le plus d'intérêt aux hagiographes : cette partie de l'ensemble est traitée brièvement, mais avec un soin digne d'éloges. Nous n'avons relevé que la coquille *Servatus* au lieu de *Servatius* (deux fois p. 370, et de nouveau dans l'index), pour le nom de l'évêque de Tongres.

Quelques appendices traitent de la *Missa sicca*, du rite traditionnel cistercien et de sa résurrection, d'anciens rites et cérémonies de Prémontré, de la procession au baptistère pendant les vêpres de Pâques. Des bibliographies spéciales accompagnent chacun des chapitres et des références précises confirment chaque point. Bref, cet ouvrage, dont on attendra la suite avec impatience, est une mine de détails précieux, auxquels un index très complet ouvre un accès facile. Il est dédié au précurseur de la rénovation liturgique cistercienne, le R. P. Alexis Presse, avec le rappel, assez amer, du verset de S. Matthieu : *Non est propheta sine honore nisi in patria sua et in domo sua*.

C'est un peu le même sujet que présentent au grand public deux auteurs français, connus pour leur collaboration antérieure à un guide du voyageur dans la Ville Éternelle, *Romée* (*Anal. Boll.* LIII, 394 ; 2^e édition, Paris, 1948). Le fond de l'ouvrage est repris, avec un commentaire rapide, aux travaux spéciaux qui concernent la messe romaine en ses diverses formes, les vieux usages français, ceux des Ordres religieux, les rites ambrosien et mozarabe, ceux de Byzance et ceux de l'Orient, jusqu'aux Malabares, aux Coptes et aux Éthiopiens. Une grosse partie du volume, intitulée *Champs de fouilles* (p. 155-301), remonte vers le passé de la liturgie latine et de l'orientale, en attirant l'attention sur quelques questions disputées. La troisième section de l'ensemble, plus théologique qu'historique, plonge jusqu'aux fondements scripturaires et aux théories de la contemplation. La table des matières est détaillée, les titres courants fournissent des repères dans les longs développements, mais il manque un index.

P. GROSJEAN.

Paul E. KAHLE. *Bala'izah. Coptic Texts from Deir el-Bala'izah in Upper Egypt*. Oxford, University Press, 1954, 2 vol., xx-890 pp., 5 planches.

Il y a près de cinquante ans que Sir Flinders Petrie découvrait, sur le site d'un ancien monastère, à Deir el-Bala'izah, entre Assiout au nord et Wadi Sarga et Aphrodito au sud, un lot de manuscrits coptes dont Crum disait, dans un chapitre de *Gizeh and Rileh* (Londres, 1907) : « The crop is of the usual miscellaneous sort, in more than the usually dilapidated condition. » Le lot, déposé de bonne heure à la Bibliothèque Bodléienne, comprenait aussi quelques pièces grecques et arabes. Qu'en connaissait le public jusqu'à présent ? Quatre pièces, plus l'analyse sommaire du contenu des principaux textes littéraires présentée par Crum dans les sept pages du chapitre précité ; le Dictionnaire de ce dernier — lequel avait transcrit deux cents fragments pour son compte personnel — et l'édition du

Nouveau Testament sahidique par Horner avaient également bénéficié de la trouvaille.

Il était réservé à un jeune érudit, prématurément disparu à l'âge de 31 ans († 30 avril 1955), de donner, dans la publication de ce fonds, la mesure de talents exceptionnellement prometteurs, et d'y apporter beaucoup plus que des promesses. Les quelque 900 pages d'une impression typographique assurée par l'auteur lui-même représentent l'aboutissement de plus de six années de travail.

Les fragments du fonds appartiennent à 3000 textes environ, dont l'éditeur a retenu près de 370. Sont compris dans cette large sélection les pièces complètes, les fragments bibliques et tous les textes offrant au moins quelques lignes d'un récit continu ; d'autres encore valant par leur intérêt pour l'étude de la grammaire, des dialectes, etc. Le gros bloc (nos 100-412) est formé par les textes non littéraires, qui occupent le second volume, moins les quatorze *indices*. Ils ont le mérite rare d'une provenance certaine et s'étalent de 675 à 775 environ.

Quant aux textes littéraires (nos 1-63), la plupart datent d'avant le premier de ces deux termes, certains remontant au IV^e siècle (ainsi un fragment du chapitre XVII de 2 *Rois*, non encore représenté en sahidique). Laissant en dehors de notre point de vue les textes bibliques (nos 1-25), homilétiques, liturgiques et autres, nous nous arrêterons ici aux seuls morceaux hagiographiques ou présumés tels. Il y en a neuf. C'est peut-être dans ce domaine que le travail préparatoire fourni par Crum a été le plus efficace, et il est intéressant de comparer les progrès du jeune déchiffreur et patient « assembleur » par rapport à son illustre devancier.

Voici d'abord les sept pièces dont Crum avait donné un aperçu. 1) Quatre fragments d'une page de l'histoire des SS. Athanase et Antoine. K. a remarqué leur appartenance à *BHO*. 115 et comble les lacunes grâce au texte publié par Fr. Rossi d'après un manuscrit de Turin, sauf pour la fin qui est aussi mutilée dans ce dernier. 2) Deux feuillets de la Vie d'Apa Hamoï. Crum croyait cette Vie « de quelque longueur, les feuillets étant paginés 141-142 et 245-246 » ; K. ne reprend pas cette donnée, et sans doute les apparitions des archanges Gabriel et Michel que mentionnent respectivement les deux feuillets se suivaient-elles d'assez près dans le récit, dont on ne possède pas d'autre témoin. La tournure de ce récit semble indiquer que Hamoï était un martyr. 3) Des fragments de quatre feuillets de l'encomium bien connu d'Eustathe de Thrace sur S. Michel, *BHO*. 765, comportant l'histoire d'Euphémie et du démon déguisé en religieuse. A la version bohairique publiée par Budge, que Crum appelle en comparaison, K. ajoute la version sahidique qui se lit en entier dans le manuscrit Pierpont Morgan xxii (M. 592), et incomplètement ailleurs. 4) Un feuillet mutilé a gardé, avant le début des *ivrohal* « de notre aimé saint père », dont le nom a disparu, la mention finale de la Vie « de notre aimé saint père » Jacques l'anachorète, mort le 25 thoth. Aucun solitaire de ce nom, Crum le remarquait déjà, ne figure ni au synaxaire d'Alexandrie ni à celui de Constantinople. K. présume qu'il s'agit d'Apa Jacques de Kôm Isfaht (à six milles au sud de Bala'izah), dont on ne sait presque rien. 5) Un personnage assez

curieux attend son identification, aujourd'hui comme du temps de Crum. Le feuillet et le fragment qui parlent de lui, sans qu'on sache même s'il s'agit d'un saint, le présentent comme un évêque qui, pour ne pas chagriner les archontes, entre dans un bain public, lui qui, depuis soixante ans apparemment, ne s'était pas lavé, par pudeur. Un dialogue s'échange entre le baigneur et lui. Plus loin il est question de deux lettres, dont l'une autographe. 6) Divers fragments de la Vie d'un anachorète Paul; ils sont trop ténus pour qu'on puisse en identifier le héros avec quelqu'un de ses homonymes connus. 7) Un fragment où il est parlé d'Agripitos est remis par K. dans son contexte de la Passion de S. Théodore l'Oriental, *BHO.* 1174, et complété par comparaison avec trois autres manuscrits sahidiques, Pierpont Morgan 39, 40 et 41.

En plus de ces pièces qui étaient signalées déjà, mais non encore publiées, K. fait connaître les fragments d'un encomium prononcé le jour de la fête d'un ἀρχιερεὺς, dont le nom n'est malheureusement pas conservé, et « two pages from a martyrdom of a number of soldiers before Arianos; of the two pages only one side of one page is legible, the rest mostly obscure; I have tried to read the pages with the help of infra-red rays, but with little success ». L'éditeur ne s'est pas avisé qu'il s'agissait dans ce cas d'un passage de la Passion de S. Paphnuce l'anachorète, dont la version bohairique, *BHO.* 840, a été éditée par Balestri et Hyvernât d'après le manuscrit copte 59 de la Vaticane. L'épisode concerne deux soldats d'Arianos, Denys et Callimaque, qui se convertissent, au spectacle de l'intervention d'un ange dans le supplice de Paphnuce, proclament ouvertement leur foi et sont aussitôt décapités. L'écriture du témoin de la version sahidique daterait des *vi^e-vii^e* siècles.

Relève aussi de l'hagiographie le nom du patron du monastère de Bala'izah, qu'on peut estimer être Apollo, puisque non moins de vingt-six documents de la présente collection font état d'un monastère d'Apa Apollo. Crum identifiait ce personnage avec le fondateur du fameux monastère d'Apa Apollo à Bawit. Cela semble douteux à K., qui mentionne un homonyme, chassé du monastère pachômien de Pboou au temps de Justinien et fondateur de deux autres monastères; si l'un de ces deux couvents était Deir el-Bala'izah, le *vi^e* siècle serait le point de départ de son existence, tandis que son extinction est sans doute à placer dans la seconde moitié du *viii^e* siècle.

On se tromperait beaucoup si l'on croyait que les deux présents volumes sont uniquement ou même avant tout une édition de textes. Il s'y rencontre une foule d'importants excursus, qui étaient peut-être le principal dans la pensée de l'auteur. Ainsi le chapitre ix, intitulé: « The Coptic Literary Dialects. Their Origin, Development and Interrelationship ». Ce chapitre comprend une centaine de pages, avec ses précieux appendices: I « Liste des manuscrits sahidiques, achmimiques, subachmimiques, moyen-égyptiens, fayoumiques et bohairiques, antérieurs au *vi^e* siècle » et II « La version bohairique du Nouveau Testament représentée dans certains manuscrits fayoumiques anciens ». Rien que cet énoncé indique l'intérêt et l'ampleur des problèmes soulevés ici, avec une fougue juvénile, par un esprit

qui ne craignait pas de sortir des sentiers battus. L'avenir se chargera de faire la part de ce qui est juste et de ce qui est excessif dans les solutions proposées, qui ne sont pas directement de notre ressort ; dommage seulement que, pour opérer ce tri, le temps n'ait pas été accordé au jeune coptisant lui-même, dont chaque page dit à la fois combien il avait de projets d'avenir et combien il paraissait de taille à les heureusement réaliser.

P. DEVOS.

Antoine WENGER, A. A. *L'Assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle. Études et documents*. Paris, Institut français d'études byzantines, 1955, 427 pp. (= *Archives de l'Orient chrétien*, 5).

Cet important travail comprend, outre l'étude et la publication de textes grecs, qui ont été signalés plus haut (p. 246) par notre collègue le P. Fr. Halkin, un *Transitus beatae Mariae Virginis* en vieux français (Bibl. nationale, ms. franç. 988, fol. 165-167). En faisant cette incursion dans la littérature romane, le P. Wenger n'a pas eu l'intention de passer méthodiquement en revue les anciennes versions françaises de l'Assomption. Après avoir sommairement énuméré les principales d'entre elles, il limite son examen au témoin susdit qui présente à première vue une certaine parenté avec le *Transitus* latin édité par Dom Wilmart (cf. *Anal. Boll.* LIV, 1936, 184-186). Une analyse plus attentive révéla au P. W. qu'en fait cette version traduit fidèlement le texte latin publié ici même (LXVII, 1949, 44-48) par Dom B. Capelle d'après le manuscrit latin 2672 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui provient du fonds Colbert.

Il est possible de préciser davantage l'origine de la traduction française. Ainsi que l'a montré jadis P. Meyer (*Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXVI, 1899, p. 1-70 ; cf. *Histoire littéraire de la France*, t. XXXIII, 1906, p. 448-455), le manuscrit français 988 contient la version de l'*Abbreviatio in gestis et miraculis sanctorum* qui, depuis, a été attribuée sans conteste au dominicain Jean de Mailly (cf. *Anal. Boll.* XXIX, 1910, 20-24 ; LXX, 1952, 428-431). Le P. W. écrit, p. 93, qu'on pourrait sans trop de peine trouver d'autres témoins de la version française. P. Meyer en avait déjà indiqué quelques-unes.

Par ailleurs, puisque le *Transitus* français, publié par le P. W., n'est que la traduction d'un chapitre de la compilation latine de Jean de Mailly, les nombreux exemplaires de celle-ci doivent contenir le texte du manuscrit Colbert. Nous en avons contrôlé un : le manuscrit 5149 de la Bibliothèque royale de Bruxelles. Sauf des variantes, peu notables, la notice de l'Assomption est identique, mais délestée des quelques lignes du début et de la fin du manuscrit de Paris, qui sont, comme on le sait, empruntées au Pseudo-Méiton et dissimulaient sous un *incipit* et un *desinit* trompeurs le récit découvert par Dom Capelle. Il y aurait lieu de collationner les meilleures copies de l'*Abbreviatio* et de rechercher d'après quel modèle Jean de Mailly a rédigé son *compendium*.

B. DE GAIFFIER,

Jean-Marie THEURILLAT. *L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. Des origines à la réforme canoniale (515-850)*. Extrait de *Vallesia*, t. IX (1954), p. 1-128.

Denis VAN BERCHEM. *Le Martyre de la Légion thébaine. Essai sur la formation d'une légende*. Bâle, Fr. Reinhardt, 1956, 64 pp. (= *Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft*, Heft 8).

Les fouilles exécutées à Saint-Maurice d'Agaune par M. Louis Blondel en 1946-1948 ont suscité un nouvel intérêt pour le vénérable monastère et posé derechef la question de l'origine du culte des martyrs thébains. Tout en reconnaissant la valeur des ouvrages de Mgr M. Besson (cf. *Anal. Boll.* XXXIII, 1914, 243-245) et de M. L. Dupont-Lachenal (1929), M. le chanoine Theurillat a estimé utile de retracer l'histoire de l'abbaye et de soumettre à un examen critique tous les documents qui sont susceptibles d'apporter quelque lumière. La première partie de ce mémoire, qui fut présenté comme thèse à l'École des Chartres, a paru dans la revue *Vallesia*. On trouvera dans cet exposé bien ordonné une mise au point claire, qui, sans aucune idée préconçue, tient compte de toutes les sources d'information.

En quelques pages (11-17), le problème des origines du culte de S. Maurice est nettement posé et toutes les données en sont parfaitement présentées. Au sujet de la solution, l'auteur écrit : « Ainsi les travaux récents semblent bien indiquer que l'on est condamné à piétiner sur place tant que la documentation ne viendra pas fournir d'élément nouveau à verser au débat. » Une note, ajoutée en cours d'impression, annonce le travail de M. D. van Berchem, dont nous parlons plus loin.

La *Vita* de S. Séverin, qui aurait été abbé de Saint-Maurice, nous est parvenue en deux recensions, une longue (*BHL.* 7643-7645) et une courte (*BHL.* 7646). B. Krusch et Mgr Besson ont aligné une série d'indices qui tendraient à prouver que la première est la plus ancienne. Comme M. Dupont-Lachenal, M. Th. hésite à suivre les deux illustres savants ; il rencontre un à un tous les arguments qui ont été proposés et tâche d'en montrer la faiblesse. Mais on a un peu l'impression que c'est sans grande conviction qu'il se fait l'avocat de la priorité de *BHL.* 7646 (voir p. 23-24). Quoi qu'il en soit, une des preuves alléguées par M. Th. ne peut être retenue. Constatant que la recension brève est transmise par un manuscrit du x^e siècle, tandis que la recension longue ne serait attestée que par des manuscrits dont les plus anciens sont du xiii^e siècle, l'auteur écrit : « Il faut avoir des raisons sérieuses pour renoncer au témoignage de celui que les manuscrits nous présentent comme le plus ancien » (p. 21). Or la *Vita BHL.* 7643-7645 figure bel et bien dans un manuscrit du x^e siècle : Orléans, 45 (42) ; cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. XII, p. 25, et aussi dans un manuscrit du xi^e : Chartres, 68 (cf. *Anal. Boll.* VIII, 1889, 99-100). Des investigations plus poussées en découvriraient sans doute d'autres.

Au cours de ses recherches l'auteur a trouvé dans un recueil du xvii^e siècle une version, ignorée jusqu'ici, de la Vie de S. Séverin. Délestée de la plupart des

précisions qui faisaient difficulté au point de vue de la chronologie, elle échappe aux critiques adressées aux versions citées plus haut : mais il est difficile de lui accorder une grande importance. C'est vraisemblablement un « rifacimento » destiné à l'office liturgique. On en trouvera ici l'édition (p. 26-27). Au terme du chapitre réservé à la Passion de S. Maurice, à la *Vita* de S. Séverin et à la *Regula Tarnatensis*, qui parfois a été considérée comme la règle primitive d'Agaune, M. Th. conclut qu'aucun de ces documents ne permet d'affirmer l'existence d'un monastère avant la célèbre fondation du roi Sigismond au début du *vi*^e siècle.

La *Passio S. Sigismundi* (BHL. 7717) est une pièce assez tardive (*viii*^e ou *ix*^e siècle). Contrairement à Mgr Besson, le nouvel historien de Saint-Maurice estime qu'elle n'a pas été composée par un moine de l'abbaye valaisane ; ce serait l'œuvre d'un pèlerin. N'y avait-il pas lieu de donner quelques éclaircissements sur la *recensio interpolata* et la *recensio contracta* (BHL. 7718) ?

A la suite du professeur A. Bruckner (*Einige Bemerkungen zur Erforschung des frühmittelalterlichen Heiligenkultes in der Schweiz*, dans *Studi in onore di Cesare Manaresi* [Milan, 1952], p. 31-52), M. Th. présente la transcription des 26 authentiques de reliques qui proviennent de trois reliquaires d'Agaune. D'après l'écriture, ils s'échelonnent entre le *vi*^e et le *viii*^e siècle. Depuis, ils ont été de nouveau publiés par M. A. Bruckner dans la luxueuse collection *Chartae latinae antiquiores* (t. I, 1954). Si dans l'ensemble ils mentionnent des saints aisément identifiables, quelques noms piquent notre curiosité, par exemple : *Reliquias sancti Audimundo marture* ; *Sancti Mammiliani, sancti Virgilii et Tibertii* (sic) *passionem ipsorum decimo kal. novenbris novenbri amen*. Rappelons que, dès 1923, E. A. Stükelberg avait eu connaissance de cette intéressante série d'inscriptions (cf. *Anal. Boll.* XLII, 1924, 444).

Il est heureux qu'un spécialiste de l'histoire de l'armée romaine tel que M. D. van Berchem se soit intéressé au culte de S. Maurice et de ses compagnons. Voilà plus de dix ans qu'il s'est attaqué à cette *quaestio vexata*. Il a mené son enquête avec un souci constant de la plus stricte objectivité ; avec une modestie de bon aloi, il avertit que ses conclusions ne se veulent pas définitives.

Après avoir décrit les lieux et montré l'importance de la route qui passe par Saint-Maurice, le savant professeur concentre toute son attention sur la *Passio*. Rédigée par l'évêque de Lyon, Eucher, durant la première moitié du *v*^e siècle, à la demande de Salvius, évêque du Valais, elle rapporte des renseignements oraux transmis par l'évêque de Genève, Isaac, qui, lui, les aurait recueillis de la bouche de S. Théodore d'Octodurum (Martigny). Celui-ci, le vrai promoteur du culte de S. Maurice, fut un contemporain de S. Ambroise et assista au concile d'Aquilée en 381. Il appartient donc au dernier quart du quatrième siècle et relate des faits qui se seraient passés environ 80 ans plus tôt.

Que valent les informations dont Théodore est le premier garant et qu'Eucher a mises par écrit ? Est-il possible de projeter quelque lumière sur la personne de Théodore ? Tels sont les deux principaux problèmes que M. v. B. a essayé de résoudre. Il est difficile d'admettre que, sous Maximien Hercule, une légion « thébaine » ait

stationné en Suisse : « Si un martyr a eu lieu à Agaune, ce ne sont pas des Thébains qui l'ont subi » (p. 31, cf. p. 41). Maurice, Exupère et Candide sont qualifiés respectivement de *primicerius*, de *campidoc-tor*, de *senator militum*. Le premier et le dernier grade appartiennent aux formations de cavalerie et non à la légion, qui est une troupe d'infanterie : « légionnaires, ils ne pouvaient avoir été commandés par des officiers de cavalerie » (p. 41).

Avec patience et ingéniosité, l'auteur réunit divers indices qui permettraient de déterminer la patrie de Théodore. « L'origine orientale de Théodore est une hypothèse probable, non démontrée » (p. 41). Mais, si notre évêque vient de l'Orient, n'aurait-il pas connu le martyr de S. Maurice d'Apamée, mentionné par Théodoret (cf. *Anal. Boll.* LIII, 1935, 230)? « Nous avons maintenant de bonnes raisons de chercher en Orient la source des principaux motifs de la légende agaunoise » (p. 43) ; et un peu plus loin : « On pourrait penser qu'il (Théodore) avait apporté avec lui des reliques de diverses provenances... »

Si les critiques concernant la position géographique des quartiers de la légion thébaine et les grades des officiers sont pertinentes et de nature à ébranler les éléments essentiels du récit, par contre les hypothèses relatives à l'origine de Théodore et au rôle qu'il aurait joué nous paraissent fragiles. M. v. B. reconnaît lui-même qu'il n'est pas démontré que l'évêque d'Octodure était un Oriental. Dès lors, n'y a-t-il pas un danger à échafauder sur cette supposition une seconde hypothèse ? Dire, en effet : « nous avons maintenant de bonnes raisons de chercher en Orient la source », équivaut à conférer à une conjecture, émise du reste avec beaucoup de réserve, une valeur qu'elle n'a peut-être pas.

En outre, à supposer que Théodore soit venu d'Orient et qu'il y ait connu la Passion de S. Maurice d'Apamée, il faut reconnaître qu'en dehors de l'identité des noms et de la carrière militaire, ces deux Passions ne se ressemblent en rien. M. v. B. dit que Baronius lui-même « se demanda s'il ne s'agissait pas d'un seul et même personnage » (p. 42). Certes, mais les doutes de l'illustre cardinal portaient sur l'existence de Maurice d'Apamée et furent dissipés par la lecture de Théodoret. Enfin, à la troisième hypothèse — translation de reliques — l'auteur n'attache guère d'importance, car un peu plus loin il remarque : « Il vaut probablement mieux prendre à la lettre la phrase d'Eucher, que recoupe l'aspect des fosses sépulcrales aménagées sous la chapelle primitive : *martyrum corpora sancto Theodoro revelata traduntur*. Théodore a découvert des corps » (p. 43). Nous sommes ainsi ramenés au nœud du problème : Comment a-t-il reconnu dans ce cimetière des tombes de légionnaires mis à mort sous Maximien ? Est-ce en vertu d'une tradition orale recueillie sur place ? Est-ce à la suite de la découverte, miraculeuse ou non, de sépultures, jusque-là privées d'un culte ? Cette seconde supposition est plus en harmonie avec le texte d'Eucher. Malgré les efforts des historiens et des archéologues, le mystère persiste.

En comparant les données du récit d'Eucher et l'espace relativement étroit où se trouve la nécropole d'Agaune, nous nous sommes demandé comment Théodore — et après lui ceux qui ont accepté son témoignage — avaient pu admettre que plusieurs milliers de légionnaires reposaient dans un enclos resserré entre le fleuve et le rocher. A cette question que nous lui avons posée, M. v. B. a bien voulu répondre : « Assurément la tradition est partie d'Agaune, où elle s'était fixée au temps de Théodore. Mais c'est Eucher qui lui a donné sa forme définitive, et Eucher n'est sans doute jamais venu à Agaune. Son récit a été reçu dans le Valais avec toute la considération qui s'attachait à la personne de ce haut prélat. L'autorité de l'auteur a prévalu sur les objections que pouvait inspirer à des lecteurs locaux la connaissance exacte des lieux. » N'est-ce pas dès lors rendre Eucher responsable des épisodes les plus saillants de la Passion ? Et le clergé et les fidèles d'Agaune auraient-ils si facilement accueilli une « histoire » qui cadrerait assez peu avec le site qu'ils avaient sous les yeux ?

Il serait encore intéressant de signaler d'autres suggestions faites par l'auteur, par exemple sur l'importance que le culte des martyrs d'Agaune a pu avoir dans la lutte contre l'arianisme ; sur la loyauté des chrétiens et plus particulièrement des militaires à l'égard de l'Empire ; mais nous aurons l'occasion de reparler ailleurs du mémoire à la fois si dense et si clairement ordonné de M. v. B. A la fin du livre, le texte de la Passion est reproduit d'après l'édition de Krusch, sans variantes.

P. 45, lire « seconde moitié du v^e siècle » et non du iv^e ; p. 49 : « réuni en 381 » et non en 281. Le manuscrit le plus ancien de la Passion (Paris, Bibl. nat. lat. 9550) serait, d'après Lowe, du vi^e-vii^e siècle. B. DE GAIFFIER.

Eugen EWIG. *Trier im Merowingerreich*. Civitas, Stadt, Bistum. Trier, Paulinus-Verlag, 1954, in-4°, 368 pp., 6 cartes.

Quiconque a passé sous l'arcade de la *Porta Nigra* et contemplé d'un œil averti les monuments de Trèves, n'a pas manqué de se faire à soi-même la réflexion par laquelle M. E. Ewig introduit le premier chapitre de son livre : Trèves a été vraiment une porte de la civilisation antique, ouverte sur la Germanie. Terrain d'élection pour les archéologues tant profanes que religieux, le pays mosellan dont Trèves est la métropole a vu l'Empire romain jeter ses derniers feux, à la veille d'une agonie qui dura plus d'un demi-siècle. Il a vu aussi le christianisme s'implanter fort tôt et prendre solidement racine en ces territoires, riches d'un fécond avenir. Lorsque Trèves eut cessé d'être une résidence impériale et que la préfecture des Gaules l'eut quittée pour Arles, le siège épiscopal du moins lui resta, qui allait jouer un grand rôle historique.

De Valentinien III à Charlemagne s'étend une période longue et souvent obscure, pauvre en documents narratifs de qualité sûre, et qui, pour bien des questions, donne libre jeu à la critique conjecturale. M. E. n'est pas de ceux qui se laissent rebuter par les diffi-

cultés d'un sujet. Son zèle à rechercher en tout domaine les moindres indices susceptibles de l'éclairer n'a d'égale que son intrépidité dans le labeur constructif. Il avertit, au surplus, ses lecteurs du dosage de l'hypothèse qui se mêle, fréquemment, aux solutions proposées. Remontant nettement plus haut que l'époque mérovingienne, qui figure dans son titre, l'ouvrage s'ouvre par un tableau de la *civitas Treverorum* au sein de l'Empire déclinant et met en relief les divers éléments qui préparent la future « symbiose romano-germanique ». Il décrit, notamment, l'action des survivants de l'aristocratie sénatoriale et celle des plus anciens évêques du diocèse, avant la conversion de Clovis.

Le problème historique des origines chrétiennes de Trèves jusqu'au milieu du ^v^e siècle est traité dans un chapitre spécial (p. 28-56). En ce qui concerne les premiers évêques, l'auteur ne suit pas toujours les chemins battus. S'il incline à faire venir de Lyon, vers le milieu du ⁱⁱⁱ^e siècle, S. Euchaire, au nom étranger, il estime que les SS. Valère et Materne, ses successeurs, pourraient avoir appartenu à des familles autochtones. Ces noms, il est vrai, sont attestés en plus d'une région de la Gaule. M. E. établirait volontiers un rapport de provenance locale, respectivement avec *Valeriacum* et avec *Materniacum*, toponymes du pays trévire. Mais sont-ce là des indices bien probants et d'un âge qu'on puisse suffisamment contrôler ? Il nous a paru que, d'une manière générale, M. E. fait preuve d'une hardiesse excessive en fondant des extractions et des parentés sur de simples noms de personnes ou de lieux. Contrairement à l'opinion de Mgr Duchesne, de W. Neuss et de beaucoup d'autres, l'auteur considère comme plausible l'existence de deux personnages du nom de Materne, l'un, bien attesté, à Cologne, l'autre, inhumé à Trèves et qui aurait appartenu à une génération antérieure. La légende aurait, plus tard, confondu les deux en un seul. Mais cette solution d'un problème fort complexe est esquissée un peu sommairement, à notre gré. (Voir, à présent, F. W. OEDIGER, *Die Regesten der Erzbischöfe von Köln*, Bonn, 1954, p. 1-10.) Hâtons-nous d'ajouter que M. E. n'a pas gratifié, semblablement, d'une existence indépendante le Materne qui figure en tête de la liste épiscopale de Tongres : il l'identifie avec celui de Cologne.

Comme Eucharis, Agricius (Agroecius) porte un nom de consonance grecque et, comme lui, pourrait être issu d'une colonie orientale de la région du Rhône. A moins qu'il ne soit arrivé directement d'Orient, note M. E., qui ne veut pas rejeter simplement cette hypothèse ; il la met en relation, d'une part, avec une tradition postérieure suivant laquelle Agricius, venu d'Antioche, aurait reçu à Trèves un palais de l'impératrice Héléne, et, d'autre part, avec certains résultats des fouilles récentes pratiquées par M. Th. Kempf dans le sous-sol constantinien de la cathédrale. Dans une pareille perspective, la supposition, exprimée ailleurs par l'auteur (p. 31), que le vocable Agricius serait une hellénisation du nom gallo-romain Rusticus ou Ruricius, manque évidemment son but.

S. Maximin, successeur d'Agricius et champion de l'Occident latin contre l'arianisme, était originaire de la région de Poitiers. M. E. appelle la *Vita Maximini*, qui est du ^{viii}^e siècle, le plus ancien document de l'historiographie rhénane. Son témoignage, toutefois, demande à être soigneusement filtré.

L'évêque Martin qui aurait accompagné S. Maximin lors d'un voyage à Rome n'est pas autrement désigné par l'hagiographe, lequel, en dépit de l'anachronisme, a certainement pensé à S. Martin de Tours. Il s'agit plus probablement de Martin, évêque de Mayence, qui figure parmi les signataires du concile de Cologne (346). Cette identification, déjà proposée par Brower, jetterait un jour nouveau sur certains détails transmis par la *Vita*; ainsi, le séjour à Trèves, pour motif d'études, de Lubentius, disciple de ce Martin. S. Maximin alla mourir dans son pays natal et y fut d'abord inhumé (à Mouterre-Silly? Cf. *Anal. Boll.* XXXVIII, 1920, 426). M. E. admet aussi l'origine aquitanique de S. Paulin, qui serait né de la célèbre famille sénatoriale des Pontii. Mais ce dernier point, faute d'information suffisante, demeure malgré tout assez hypothétique.

Dans les pages où l'auteur évoque les pontifes de Trèves — nous ne pouvons les passer tous en revue — il rencontre fréquemment les exposés d'E. Winheller (*Die Lebensbeschreibungen der vorkarolingischen Bischöfe von Trier*, Bonn, 1935; cf. *Anal. Boll.* LIV, 418); il se sert de même avec profit de la prosopographie gauloise récemment publiée par M. K. F. Stroheker (*Der senatorische Adel im spätantiken Gallien*, Tubingue, 1948). Mais toujours l'on observe chez lui les démarches d'une pensée personnelle et le souci de réexaminer loyalement les questions. Les documents, nous l'avons dit, sont rares et prêtent à discussion. Ce que M. E. en déduit au sujet des accroissements de la religion chrétienne dans la vieille cité, au sujet des relations de la ville épiscopale avec les diocèses voisins et avec le siège de Rome, au sujet des antiques patronages d'église, tout cela provoque l'intérêt du lecteur, même s'il croit devoir, sur certains points, suspendre son adhésion.

Nous nous sommes attardé à l'époque romaine et à la période de transition; nous n'oublions pas pour autant que l'objet principal de cet ouvrage est l'histoire de Trèves aux temps mérovingiens.

On a répété le plus souvent que le « comte » Arbogast, qui détenait le pouvoir à Trèves vers 472, était un chef de Francs Ripuaires. M. E. estime qu'il appartenait à une famille romanisée. Catholique, correspondant de Sidoine Apollinaire et d'Auspice de Toul, il serait même devenu évêque de Chartres. Dans la liste épiscopale de cette ville, un Arbogast figure peu avant Solleminis, lequel, d'après la tradition, était contemporain de Clovis. Serait-ce le même personnage? *Non liquet*. Quoi qu'il en soit, le *spectabilis* Arbogast ne saurait être considéré, proprement, comme le représentant à Trèves d'un royaume franc. Mais dans les temps troublés où l'on vivait — les brefs pontificats de cette époque sont significatifs à cet égard — l'absorption de la vieille cité par les Francs ne pouvait longtemps se faire attendre. M. E. la place vers 475. La hiérarchie ecclésiastique se maintint à travers la grande *subversio*. A cette occasion, M. E. rappelle la réconfortante parole adressée en 502 par S. Avit de Vienne à l'évêque Maximien : *Peregrinus sacerdos dici non potest ubi catholica reperiri ecclesia potest*.

L'auteur entre alors dans l'étude, souvent ardue, de l'évolution historique qui fit du pays de la Moselle le noyau du royaume d'Austrasie. C'est comme un chapitre de « la genèse de l'Occident ». Pour éclairer les changements de structure que subissent alors la société

et l'occupation de la terre — les éléments germaniques et romans vont s'y mélanger désormais —, M. E. interroge conjointement les trouvailles de l'archéologie, les noms de lieux et de personnes, les dédicaces des églises, l'histoire du siège épiscopal et de ses possessions, celle du fisc royal, celle des grands domaines de l'aristocratie et des monastères. Dans ce foisonnement de données disparates — de bonnes tables permettent heureusement de s'y retrouver — nous ne glanerons que ce qui touche de plus près à nos recherches particulières.

D'après sa *Vita*, S. Goar aurait quitté l'Aquitaine, sa patrie, sous Childébert I^{er}, pour établir une *cella* au bord du Rhin. L'évêque de Trèves Felicius (= Fibicius) l'y aurait autorisé, ce qui indique un repère assez distant pour l'exercice des droits de Trèves. Goar se serait moins bien entendu avec l'évêque Rusticus. (De S. Fibicius il a été traité dans les *Acta Sanctorum*, au tome III de Novembre, par le P. Poncelet.) Quant à Rusticus, les plus anciennes listes épiscopales de Trèves le placent entre Abrunculus et Nicetius; mais Grégoire de Tours, témoin contemporain, qui écrivit la notice de S. Nicetius, fait succéder immédiatement son héros à Abrunculus en 525. Impossible, d'autre part, de voir en Rusticus le successeur de Nicetius: cette place est occupée par Magnéric. Le P. Poncelet renonçait à distinguer le vrai du faux dans les épisodes de la *Vita Goaris*, qui est du VIII^e siècle, comme on sait. Son témoignage tardif, sur Rusticus notamment, lui paraissait manquer d'autorité. Le culte de ce personnage, remarquons-le, ne fut introduit à Trèves qu'au XIV^e siècle. Ici encore, M. E. propose une conjecture audacieuse, sans d'ailleurs y insister. Rusticus appartiendrait à l'époque de Clotaire I^{er}, dont on connaît les démêlés avec l'évêque Nicetius. Après avoir envoyé celui-ci en exil, le roi franc aurait nommé Rusticus à sa place. S. Goar, dans cette perspective, serait un disciple de Nicetius amené par lui au pays de Trèves lorsque le vénérable pontife fut rétabli sur son siège par Sigebert I^{er} en 561. On se rappelle que le biographe de S. Goar fait intervenir le roi Sigebert dans son récit. L'existence de S. Goar est, en tout cas, affirmée par M. E., s'appuyant sur l'antiquité du culte et la toponymie.

Fibicius, écrit encore l'auteur, a, le premier, gouverné le monastère de Saint-Maximin, soit qu'il l'ait fondé soit qu'il ait restauré une *cella* préexistante. Saint-Maximin est « la plus ancienne abbaye en terre allemande ». On peut s'étonner, après cela, que le nom de Fibicius ait eu si peu de célébrité. Il est vrai qu'il fut éclipsé par celui d'un personnage de plus grande envergure, Nicetius, le véritable réorganisateur du diocèse et qui trouva sa sépulture à Saint-Maximin. Avec lui, on se meut sur un terrain plus sûr, que M. E. a exploré à loisir. Dévot à S. Martin de Tours, il lui dédia plusieurs églises. De son temps date aussi l'introduction en pays trévire du culte de S. Maurice et des martyrs thébéens. Signalons encore, à cette époque, les exploits ascétiques de S. Walfroy, ou Wulphy (*Wulfilaicus*), le stylite manqué d'Ivois. S. Géry (*Gaugericus*), natif de la susdite localité et qui occuperait si glorieusement le siège de Cambrai, était un disciple de S. Magnéric. Ce dernier semble avoir exercé une forte influence sur de nombreux ermites¹ et missionnaires. M. E. mentionne parmi eux les SS. Wendelin, Disibod, Ingbert et d'autres, qu'avec plus ou moins de raison on a rattachés au « cercle » de S. Magnéric. Un cer-

tain Carileff, qu'on y a joint dans les *Gesta Trevirorum*, pourrait-il être identifié avec S. Calais (*Carileffus*) d'Anisola, au Mans? Ici encore, la probabilité nous paraît bien mince. Quant à S. Bantus et à S. Beatus, c'étaient deux clercs de l'église de Trèves.

Au VII^e siècle, nous voyons des membres de l'aristocratie franque accéder à leur tour au siège de Trèves. S. Modoald est de ceux-là. Contrairement à E. Winheller (op. c., p. 147), M. E. croit pouvoir admettre des liens de parenté entre Modoald et Itta, femme de Pépin l'Ancien. Il se fonde sur des possessions communes dans le Mayengau. S^{te} Modeste, abbesse d'Oeren, aurait été une nièce de l'évêque de Trèves et une cousine de S^{te} Gertrude de Nivelles, fille d'Itta. L'étroite amitié de Modeste et de Gertrude est bien connue.

Et puisque nous touchons à des problèmes de généalogie, notons aussitôt celui que l'auteur soulève — ou rappelle — plus loin, à propos de S. Hubert, évêque de Liège. On ne saurait plus douter aujourd'hui qu'Hubert soit issu d'une famille noble, richement dotée de possessions entre Meuse et Rhin, à laquelle appartenaient S^{te} Irmine d'Oeren, S^{te} Adula de Pfalzel, Plectrude, épouse de Pépin II, et, par voie illégitime, Charles Martel. Des *Fränkische Studien* d'A. Halbedel, mort prématurément, des importantes publications de C. Wampach sur le domaine d'Echternach, il ressort avec une réelle probabilité qu'Irmine, fille du duc Théotar (*Theotarius quondam dux*) et sœur de Théodard (*Theodardus*), co-propriétaire d'Echternach, eut pour mari un *Chugobertus*, sénchal, et pour enfants Crodeline, Adula, Regentrude, Plectrude et sans doute aussi le *Chuchobertus* qui signa comme premier témoin deux diplômes en faveur d'Echternach après Pépin, Plectrude et leur fils Drogon. C'est ce frère, pour le moins présumé, de Plectrude qui aurait été le successeur de S. Lambert. (Voir le tableau généalogique chez C. Wampach, dans *Trierer Zeitschrift*, t. III, 1928, p. 154.) Le prédécesseur de S. Lambert à Maasricht, S. Théodard, serait de la même famille, ainsi que S. Florbert, le propre fils et le successeur du fondateur de Liège. (Il est à remarquer qu'à Trèves aussi, on rencontre une de ces dynasties d'évêques, à savoir S. Basin, S. Liutwin et Milon.) M. E., bien qu'il cite avec éloges les travaux de M. Wampach, a préféré reconnaître S. Hubert dans l'époux d'Irmine, le sénchal (p. 136). Est-ce pour des motifs de chronologie? Il ne s'en explique pas. Plus loin, on retrouve sous sa plume la même identification; rappelant les menées de Charles Martel contre Plectrude, devenue régente en Austrasie, M. E. écrit, au sujet de cette dernière: « In Maestricht-Lüttich regierte ihr Vater, Bischof Hugbert » (p. 141; voir aussi p. 171). Quoi qu'il en soit, la tradition de la patrie véritable de S. Hubert, obnubilée par la légende du « gentilhomme d'Aquitaine », ne se perdit jamais entièrement; voir notre édition de la *Conversio S. Huberti*, dans *Anal. Boll.* XLV, 1927, 88.

Sur l'origine mosellane de S. Cunibert, évêque de Cologne, que M. E. mentionne à diverses reprises, en traitant de ses biens patrimoniaux, nous avons donné jadis quelques indications dans notre étude: *La Vie de S. Cunibert et la tradition manuscrite*, parue ici même (XLVII, 1929, 338-367; notamment p. 344-345). Les registes de l'épiscopat de S. Cunibert ont été publiés récemment par M. F. W. Oediger (op. c., p. 19-28). Nous ferons observer que la *Vita* dont cet érudit fait surtout état, sous le n° 25, d'après l'édition que nous en avons donnée (recension C), n'est nullement la plus ancienne; mais elle constitue un intéressant chaînon de la tradition littéraire.

La seconde partie de l'ouvrage que nous analysons a pour titre : *Kirchlich-politische Statistik der Trierer Lande in der Frankenzeit*. Elle a dû exiger de M. E. un labeur considérable, mais dont il serait malaisé d'inventorier en détail les résultats. Une section pourtant : *Die Patrozinien* (p. 149-165) retiendra tout particulièrement l'attention de ceux qui s'intéressent au culte des saints.

P. 155, l'auteur signale le culte de S^{te} Agnès comme « attesté à Trèves dès l'époque romaine ». Il se réfère à un poème grec retrouvé dans les fouilles de Saint-Maximin, sous la forme d'une inscription lapidaire, et publié en 1938 par R. Herzog dans la *Trierer Zeitschrift* (t. XIII, p. 79-113). Cette inscription métrique, fort mutilée, commence par les mots *ΑΓΝΗΝ ΙΛΑΘ(έvon)* ; elle était destinée, selon M. Herzog qui l'a très hardiment complétée, à célébrer les mérites de S^{te} Agnès, martyre qu'il croit avoir été « inventée » à cette époque par le pape Jules, pour symboliser la virginité et servir la propagande de l'ascèse féminine. M. E. sait-il que l'exégèse de M. Herzog a été rejetée résolument par de bons critiques, tels que le P. A. Ferrua (dans la *Civiltà cattolica*, 1939, t. I, p. 114-129) ? Empruntons ici les termes de notre collègue le P. Halkin, qui s'est exprimé dans le même sens : « L'inscription de Trèves n'a rien à voir avec la martyre romaine. C'est une épitaphe placée, vers l'an 400, par un chrétien appelé Eustorge sur la tombe de sa fille, une « chaste vierge », dont le nom se lisait sans doute dans la partie perdue du texte grec » (*Anal. Boll.* LXXVII, 1949, 94). Que le nom de S^{te} Agnès soit marqué dans les calendriers de l'Église de Trèves et invoqué dans des litanies n'a rien de particulier à cette ville ; il était honoré partout.

N'omettons pas, en terminant, de signaler trois articles du même auteur qui touchent, de près ou de loin, aux mêmes problèmes : *Die fränkischen Teilungen und Teilreiche (511-613)*, dans les *Abhandlungen* de l'Académie de Mayence, 1952, n° 9 ; « *Milo et eiusmodi similes* », dans *Sankt Bonifatius*, mélanges publiés à l'occasion du XII^e centenaire de la mort de S. Boniface (p. 412-440 ; cf. *Anal. Boll.* LXXIII, 1955, 487-489) ; *Das Bild Constantins des Grossen in den ersten Jahrhunderten des abendländischen Mittelalters*, dans l'*Historisches Jahrbuch*, t. LXXV (1956), p. 1-46. Ces mémoires, d'un contenu très dense, méritent d'être lus par tous les historiens qui s'intéressent à la formation de l'Europe tant chrétienne que politique.

M. COENS.

JAMES J. MACNAMEE. *History of the Diocese of Ardagh*. Dublin, Browne et Nolan, 1954, xiv-858 pp., 12 pl. et carte.

ID. *The Chronology of the Life of St. Ciaran of Clonmacnois*. Dans *Ardagh and Clonmacnois Antiquarian Society Journal*, t. II (1945), p. 5-16.

L'évêque d'Ardagh et Clonmacnois, sièges unis depuis 1766, s'est fait lui-même l'historien du premier des deux diocèses qui lui donnent son titre d'*Ardachadensis et Cluanensis*. Préparé de longue date à cette tâche par une suite d'études de détail, dont nous signalons ci-

dessus un exemple, il a pu aussi profiter d'excellents travaux publiés dans le *Journal* de la société historique diocésaine dont il fut l'inspirateur, le fondateur et très souvent le collaborateur.

Son volume, très dense et bien pourvu de notes et de références, ainsi que d'un index fort complet, fournit un aperçu assez détaillé de chacune des trente-cinq paroisses. L'auteur n'a pas dépouillé seulement les sources imprimées, mais encore les archives épiscopales ou locales. En outre, il a obtenu une foule de renseignements que peut-être un chercheur moins autorisé eût demandés en vain. Les pages consacrées au saint patron de chaque paroisse ne laissent rien à désirer. Dans l'histoire générale du diocèse, qui forme la partie principale de l'ouvrage entier, des centaines de pages aussi méritent l'attention de nos lecteurs : celles qui traitent de S. Patrice, de S. Camulacús (probablement une latinisation de l'irlandais Caomlaoch, Cáemláech), de S^{te} Brigide de Cell Dara, des SS. Mel et Melchu, les deux premiers évêques, de leur successeur prétendu S. Erhard, vénéré à Ratisbonne (*BHL.* 2590-2592), et des quelques autres évêques, non inscrits au calendrier, dont les annales irlandaises gardent des traces jusqu'au milieu du XII^e siècle. Les établissements monastiques sont étudiés avec non moins de soin (p. 85-130) : à Ardagh même, la fondation de S. Mel ; à Cluain Bronaig, celle de S^{te} Fuinech, illustrée par S^{te} Samthann ; peut-être un monastère à Longford et un autre à Druim Cheo, qui aurait été établi par S. Patrice pour sa sœur S^{te} Lupita. Nous sommes sur un terrain plus sûr dans le cas de Granard, où S. Patrice aurait placé S. Guasacht, et dans celui d'Inishmore (Inis Mór Locha Gamhna), qui se rattache au cercle de S. Colum Cille ; mais le plus célèbre de tous est Inis Clothrann, établi sur une île du Loch Rí et qu'on appelle parfois Inis Diarmada, du nom de son fondateur, S. Diarmaid. D'autres monastères bâtis sur des îles du même lac ont peut-être fait partie jadis du diocèse d'Ardagh, mais la plupart semblent en dehors des limites. C'est à bon droit que Mgr M. refuse à Moydow tout lien avec S. Moduít (sur lequel on verra *Anal. Boll.* LXXIII, 310) ; la vraie forme du toponyme est Mag Duma, « la Plaine du Tertre », et ne doit pas être rapportée à un saint. Annaghduff (en irlandais Eanach Dubh) et Cloon (en irlandais Cluain Conmaicne), dont le patron était le prêtre S. Fráech ou Fraoch, oncle de S. Berach de Cluain Coirphí, conduisent au monastère de Fenagh (en irlandais Fídnach) et à son patron S. Caillin, plus illustre dans la légende que dans l'histoire. Enfin, Mohill (anglicisation de l'irlandais Maethail ou Maothail), rappelle S. Manchán, dont le reliquaie est célèbre et sur qui nous renverrons à quelques réflexions récemment publiées dans *Sacris Erudiri*, t. VII, p. 84-92. En appendice à cet utile chapitre, Mgr M. signale deux anciens monastères dont le site n'a pu être déterminé avec précision : Cell Muadain, qui contiendrait le nom de S. Muadan ou Modan de Carn Furbaide et qui serait actuellement Kilmahon (hameau de la paroisse de Killoe, au comté de Longford), et Cluain Deochra, résidence d'un S. Ernán ou Erníne, qui s'identifierait à Ballinakill (hameau de la paroisse de Killashee, au même comté).

Dans chaque section, le récit se poursuit jusqu'à la période contemporaine et à l'épiscopat de l'auteur lui-même. Nous attirerons principalement l'attention sur les chapitres qui concernent les synodes de Rath Bresail et de Kells (p. 131-150), sur les fondations cisterciennes et augustinienes (p. 167-181), parmi lesquelles Inis na Náem, ou *Insula Sanctorum*, où fut transcrite une collection

célèbre de Vies latines des saints irlandais (voir en dernier lieu *Anal. Boll.* t. c., 198), et sur les couvents des Ordres mendiants (p. 211-236). Il nous reste à exprimer le souhait qu'un aussi bon exemple trouve des imitateurs, par la rédaction de l'histoire d'autres diocèses irlandais et, plus précisément, que celle de Clonmacnois nous soit donnée par la même plume.

L'auteur avait traité, voici quelques années déjà, une question de moindre envergure en s'efforçant de fixer les principaux repères chronologiques de la vie de S. Cíarán, le célèbre fondateur de Clonmacnois. Il parvenait aux résultats que voici, en partant de la supposition, très ingénieuse, que deux dates avaient été interverties : naissance du saint, un 25 janvier, *luna decima*, ce qui est exact pour l'année 511, et fondation de Clonmacnois, un samedi 25 février, ce qui est exact pour l'année 545. Ces deux dates paraissent bien fondées. Pour la mort de Cíarán, Mgr M. attire particulièrement l'attention sur l'importance des indications que renferme la Vie irlandaise : un samedi 9 septembre, *luna decima octava*. Ceci convient à la même année 545, sauf qu'il faudrait, pour l'âge de la lune, *decima septima*, et cette chronologie concorde avec un abbatat de moins de sept mois seulement, comme l'affirme la dite Vie irlandaise, suivie ou accompagnée d'autres autorités.

On conclut donc à une erreur aboutissant au chiffre xvii au lieu de xviii. Celle-ci a pu se produire dans la transcription de ce chiffre même, fort aisément. Cependant, toujours préoccupé de trouver un témoignage ancien et direct de la date où Pâques fut réellement célébrée dans l'Église irlandaise à cette époque, nous nous demanderons si un vestige n'en apparaît pas ici. Les tables fort commodes établies par le P. Daniel O'Connell indiquent, pour 545, que l'épacte alexandrine était 2, tandis que la *Supputatio romana*, fondée sur un cycle de 84 ans, supposait l'épacte 6 et que l'épacte celtique pouvait être 2, 3, 4, 5 ou 6 (*Easter Cycles in the Early Irish Church*, dans le *Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland*, t. LXVI, 1936, p. 100). Or, l'épacte 2 donne au 9 septembre *luna decima septima* ; l'épacte 6, *luna vicesima prima*. Il semble donc permis de conclure que la Vie irlandaise de Cíarán suppose l'épacte 2 ou 3, donnant au 9 septembre *luna decima septima* ou *luna decima octava*. Dans les deux cas, cela signifie que Pâques fut célébrée, en 545, le dimanche 16 avril et que la fondation de Clonmacnois eut lieu le samedi avant les Cendres, ce qui convient fort bien aussi. Si l'épacte avait atteint l'une des deux plus hautes valeurs possibles, 5 ou 6, Pâques eût été le 9 avril et Clonmacnois eût été fondé la veille du premier dimanche de Carême, *in initio ieiunii*, hypothèse moins probable. Il faut observer pourtant que les dates très précises (nous allions écrire : trop précises) de la Vie irlandaise de S. Cíarán, quoique rédigées dans un système de références multiples, ne remontent pas nécessairement à la plus haute antiquité : un auteur médiéval féru de comput a fort bien pu, en hors-d'œuvre et sans l'appui de preuves documentaires, compléter certaines indications tirées de la comparaison de traditions plus ou moins valables, en y ajoutant l'âge de la lune calculé par lui à partir de l'épacte qu'il trouvait, au 1^{er} janvier, dans le premier venu des manuscrits d'Annales et sans se soucier de rechercher si cette dernière marque chronologique remontait à l'année 545 ou si elle avait été insérée par un copiste ou un remanieur.

P. GROSJEAN.

George B. PARKS. *The English Traveler to Italy*. I. The Middle Ages (to 1525). Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1954, xx-671 pp., 19 pl.

Le récit de voyage est un genre littéraire reconnu. Bien des érudits en ont examiné et utilisé les productions, du point de vue de l'histoire ou de la géographie, comme sources de renseignements à exploiter. M. Parks, sans omettre aucun de ces aspects, en aperçoit un autre, plus humain et parfois vraiment émouvant : la rencontre du Nord et du Midi dans les impressions des voyageurs anglais en Italie.

Un index de trente colonnes, une bibliographie générale, une série de notes détaillées tranquilliseront les spécialistes. M. P. n'a négligé aucune précaution pour faire œuvre solide autant que pratique. Son cadre s'étend de l'époque où les premiers marchands bretons transportaient l'étain vers la Méditerranée, depuis les plus anciens otages et réfugiés sous l'Empire romain, jusqu'aux jeunes Anglais inscrits dans les universités italiennes en 1525. Les pèlerins furent nombreux et, parmi eux, les saints : légendaires, comme S^{te} Ursule ou comme les messagers envoyés par S. Lucius à S. Éleuthère, britanniques par adoption seulement, comme Hélène et Constantin, anonymes, comme les évêques qui assistèrent au concile de Rimini en 360, douteux, comme S. Ninnian, S. Patrice, S. Finnián de Cluain Iraird et combien d'autres Irlandais, ils sont suivis, à partir du VI^e siècle, par une série de pèlerins authentiques, une fois les relations bien établies entre les royaumes anglo-saxons et le centre de la chrétienté. Nous ne pouvons songer à en dresser la liste ou à discuter la valeur de chacun des cas d'espèce.

L'ensemble est tout à fait imposant : pendant neuf siècles, l'Angleterre se distingua par le nombre et la qualité des hommes qu'elle envoya dans la péninsule. Pour la période de 1300 à 1525, un chapitre spécial (p. 337-382) est consacré aux clercs et aux pèlerins. A côté d'eux figurent les rois et les diplomates, les soldats et les marchands, les étudiants. M. P. détermine aussi les différentes voies de pénétration utilisées au cours des âges. Il en tire des résultats importants pour l'identification des étapes. La Renaissance, en envahissant l'Angleterre, et surtout la Réforme, qui l'isolera de cette partie du continent, vont changer la trame médiévale. Ce nouvel aspect sera révélé dans les volumes à venir.

P. GROSJEAN.

Nicola ACOCCELLA. *La Traslazione di san Matteo*. Documenti e Testimonianze. Salerne, Grafica di Giacomo, 1954, 64 pp.

ID. *Un Reliquiario medievale di san Matteo a Roma*. Extr. de *La Gazzetta di Salerno*, n° 47, du 18 décembre 1954.

Les sources qui, de près ou de loin, aident à confirmer et à illustrer la translation traditionnelle des reliques de S. Matthieu à Salerne sont présentées et commentées par M. Acocella avec diligence, avec érudition, avec un peu de parti pris aussi : chronique salernitaine de la seconde moitié du X^e siècle, antique *Translatio* (BHL. 5693), annalistes et écrivains du XI^e et du XII^e siècle. Quelques documents émanant de la curie romaine sont particulièrement mis en valeur (p. 39-45) :

M. A. y voit, sinon une approbation formelle, du moins un reflet assez net de la croyance locale.

La date à laquelle mènent ces diverses autorités serait celle de 954. Mais il faut élucider une autre version des faits, rencontrée dès le ^x^e siècle : la mort et la première sépulture de l'apôtre placées en Éthiopie (cf. *Anal. Boll.* LXIII, 263), les reliques sont plus tard transportées en *Britannia* et ramenées à Salerne *ex novissimis terrarum finibus*. A l'extrémité du Finistère, en effet, la Pointe-Saint-Mathieu garde les ruines du monastère du même nom, dans la commune de Plougonvelin. M. A. maintient que la tradition bretonne, aux formes assez variables, ne contredit point celle de Salerne, mais la confirme plutôt : loin de l'exclure, elle la suppose. Le *Sermo venerabilis Paulini Legionensis... urbis episcopi de Translatione S. Matthaei apostoli ab Aethiopia in Britanniam iterumque de Britannia in Italiam*, que M. A. a examiné dans ses deux recensions (*BHL.* 5694 et 5694 b), n'éclaire pas cette question d'une lumière aveuglante ; il se lit également dans deux manuscrits du ^x^e siècle au Mont Cassin (n° 101, p. 373, et n° 111, p. 546) signalés par le regretté dom Maur Inguanez dans son *Codicum Casinensium Catalogus*, t. I (1923), pp. 110, 162. Contrairement à l'avis du critique italien (p. 35-36), cette pièce nous paraît pseudépigraphie, et l'évêque Paulin a bien l'air de n'être autre que S. Paul de Léon, assez maladroïtement ressuscité pour les besoins de la cause.

L'auteur examine encore le titre de « Cité de Saint-Mathieu » donné à Salerne et retrace l'histoire de l'église élevée par les Normands en l'honneur de l'évangéliste (p. 39-59). Les travaux de restauration de ce monument ont permis d'exhumer récemment quelques portions manquantes d'une liste de reliques gravée sur des plaques de marbre à la fin du ^x^e siècle (p. 56-57). En appendice, on lira presque en entier les trois hymnes sur S. Matthieu d'Alfano I^{er}, archevêque de Salerne de 1058 à 1085 (U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n°s 1230, 10065 et 489). M. A. attire aussi l'attention sur les trois oraisons d'une messe in *Translatione S. Matthaei apostoli*, conservées parmi les œuvres de S. Pierre Damien (*P. L.*, t. CXLV, col. 945). Cette composition liturgique serait bien à attribuer au saint, ami d'Alfano I^{er}. Il faudrait la mettre en rapport avec une homélie sur la vocation de S. Matthieu que les critiques jusqu'ici rangent sans hésitation parmi les écrits authentiques de S. Pierre Damien.

Son zèle pour l'antiquité des traditions locales pousse parfois l'érudit italien à tirer argument d'une phrase occasionnelle ou de quelque développement général, qu'il présente presque comme un témoignage direct. Ainsi, une réflexion de notre confrère le P. de Gaiffier, sur la propension à la controverse qui est un trait des Bollandistes du ^{xviii}^e siècle, se transforme-t-elle presque en une condamnation de Stilling (p. 35, note 3). Ainsi encore, la remarquable préface dont M. Federico Olivero a fait précéder son édition d'*Andrea e i Fati degli Apostoli* (Turin, 1942) est-elle alléguée pour soutenir que chez les Anglo-Saxons, au ^{ix}^e siècle et peut-être antérieurement déjà, circulaient des récits analogues à ceux qui couraient à Salerne et qui remontent, nous dit-on, au second siècle (p. 34) : en fait, l'essai de M. Olivero concerne les Actes apocryphes des apôtres, dont les origines, prises en bloc, sont fort anciennes, mais reste très prudent, sans souffler mot de la translation de S. Matthieu.

L'intérêt de M. A. pour tout ce qui touche au culte du premier évangéliste l'a porté à examiner de près un reliquaire de la seconde moitié du XI^e siècle, qui renferme des ossements prélevés à Salerne par Désiré, abbé du Mont Cassin, puis donnés par lui, comme en témoigne une inscription, à un seigneur romain, Cencio Frangipane, lequel les déposa dans l'église des Saints-Côme-et-Damien. L'auteur y voit une confirmation des conclusions énoncées dans sa brochure. Même en dehors de Salerne, la persuasion était répandue de l'authenticité de la sépulture de S. Matthieu en cette ville, laquelle est l'origine probable des fragments « authentiques » de reliques vénérés en Italie et dans le reste de l'Europe.

P. GROSJEAN.

Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens, t. 9 et 10. Munster, Aschendorff, 1954, 1955, 276 et 312 pp., 2 et 8 pl. (= *Spanische Forschungen der Görresgesellschaft*, Reihe I).

Le tome VIII des *Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens* avait paru en 1942 (cf. *Anal. Boll.* LXII, 264, 305). Depuis cette date, des hispanisants de valeur sont morts ; rappelons seulement les noms de L. Pfandl († 1942), de K. Vossler († 1949), d'A. Hämel († 1952), auxquels M. Ed. Schramm rend hommage à la fin du volume IX.

Des dix articles que comprend ce tome, trois présentent de l'intérêt pour les études hagiographiques. M. Krinke consacre un long mémoire au rite du baptême dans la liturgie visigothique (p. 33-116). Il ne se contente pas de le décrire, mais il reproduit les rubriques et les formules.

L'auteur cite plusieurs passages de l'Antiphonaire de Léon ; malheureusement, il les emprunte non à l'édition de 1928, ni à la reproduction en fac-similé de 1953, mais à l'ouvrage du P. G. Prado, *Textos inéditos de la Liturgia mozárabe* (Madrid, 1926) ; on y relève plusieurs erreurs de transcription ; par exemple : p. 40, le texte extrait de l'antiphonaire de Léon se lit au fol. 133, et non 132 ; il faut transcrire : *quum perlectum fuerit evangelium, adnuntiant diacones hos tres versos* au lieu de *cum perfectum... adnuntient... versus* ; p. 42, *precedet*, non *precedit* ; *affiguntur*, non *affigatur* ; pp. 46, 58 : *exsufflant, exsufflat*, non *exuflant, exuflat* ; p. 50, *interrogat de nomine eius* (ce dernier mot a été omis) ; p. 52, ajouter *a subdiaconibus* après *signatis omnibus* ; dans l'oraison qui suit, une phrase a disparu : *Desinunt esse filii ire, qui vocantur ut sint filii adoptionis tue*.

Mgr G. Schreiber, qui a publié jadis un important ouvrage *Deutschland und Spanien* (Dusseldorf, 1936 ; cf. *Anal. Boll.* LIV, 427), groupe sous le titre *Spanien im deutschen Bergwerk* (p. 198-223) divers saints espagnols qui furent choisis comme patrons des mines. Bien que le sujet soit assez limité, l'auteur, grâce à sa grande érudition, offre au lecteur d'innombrables renseignements sur la *Patrozinienforschung*.

On sait les services éminents que M. J. Vives a rendus aux études ecclésiastiques en Espagne, et on est heureux d'apprendre qu'il a été

appelé à faire partie du comité de rédaction des *Aufsätze*. Dans les t. IX et X, il présente une bibliographie des publications relatives à l'archéologie visigothique pour les années 1939-1952.

Le second volume contient sept mémoires, dont seul celui de Mgr G. Schreiber est hagiographique : *Der heilige Berg Montserrat* (p. 113-161). L'infatigable historien a découvert une *Histori und Beschreibung dess weitberühmten H. Bergs und Gottshauss genannt Montserrat im Königreich Catalunna*, publiée en 1608 à Augsbourg et dédiée à un membre de la famille Fugger : « der Wolgebornen Frawen, Frawen Mariae Salomae Fuggerin ». Il décrit minutieusement ce livre rare, en résume le contenu, tout en l'illustrant d'une copieuse annotation.

La légende de l'ermite Jean Garin a retenu spécialement son attention. Il y avait peut-être lieu de rappeler qu'à la fin du x^e siècle, Jérôme Münzer dans son *Itinerarium hispanicum* signale la merveilleuse histoire de Garin ; de plus en 1940 R. Miquel y Planas a consacré tout un livre à ce sujet (cf. *Anal. Boll.* LXII, 1944, 283-284, et plus loin, la légende de S. Alban, p. 281). A la suite de son guide, Mgr Sch. énumère les divers ermitages qui entourent l'abbaye et donne à propos de chacun d'eux quelques informations sur leurs saints patrons. Le vocable S. Salvator est assez répandu en Espagne. Dom M. Ferotin l'avait déjà noté (*Le Liber ordinum*, p. 488-489 ; cf. *Anal. Boll.* LIII, 1935, 96 ; LV, 1937, 389). Aux exemples cités par Mgr Sch. il faut aussi ajouter pour l'Italie la vénérable basilique San Salvatore de Spolète, qui serait de la fin du iv^e ou du début du v^e siècle (cf. M. SALMI, *La basilica di S. Salvatore di Spoleto*, Florence, 1951). A Montserrat, une chapelle est dédiée à S. Dismas, le bon larron, qui a joui en Espagne d'un culte assez florissant (cf. L. DE SARALEGUI, dans *Archivo español de Arte*, 1946, p. 132-133). Une pieuse tradition voulait que cet oratoire eût été construit là où jadis se dressait un repaire de brigands.

M. G. Weise, professeur d'histoire de l'art à Tubingue, a rédigé un mémoire considérable : *Das Element des Heroischen in der spanischen religiösen Literatur der Zeit der Gegenreformation* (p. 161-304). On y trouvera un complément au livre justement apprécié de R. Hofmann, *Die heroische Tugend* (cf. *Anal. Boll.* LII, 1934, 361). L'analyse des œuvres de trente-trois écrivains a donné une abondante moisson. Qui connaît les travaux antérieurs du savant historien ne sera pas surpris de rencontrer dans son exposé de fréquentes références aux sculptures qui représentent les vertus héroïques. Mais il est à craindre que les riches matériaux réunis par M. W. ne restent inutilisés, car les listes serrées de citations qui se suivent dans des pages compactes lasseront la patience du lecteur. Le beau livre du P. R. A. Gauthier, *Magnanimité. L'idéal de la grandeur dans la philosophie païenne et dans la théologie chrétienne* (Paris, 1951), traite un sujet qui par certains points rejoint celui de M. W.

B. DE GAIFFIER.

Erik VON KRAEMER. *Les maladies désignées par le nom d'un saint*. Helsingfors, The Academic Bookstore, 1949, 150 pp. (= *Commentationes humanarum Litterarum*, XV, 2).

Durant tout le moyen âge, les malades ont mis souvent plus d'espoir dans la protection des saints que dans l'art de la médecine, et il n'est pas rare que le mal dont délivrait un « saint guérisseur » ait été désigné par son propre nom : mal Saint-Antoine, mal Saint-Martin, etc. L'origine de ces appellations est variée. Tantôt c'est un trait de la légende qui la justifie, tantôt une étymologie populaire, tantôt la renommée d'une relique particulièrement vénérée. M. E. von Kraemer a relevé dans l'ancien français ces diverses dénominations. Pour dresser cette liste de « spécialités thérapeutiques », les dictionnaires de Lacurne de Sainte-Palaye et de Godefroy fournissaient déjà de nombreux exemples. Les fascicules 41 et 42 du *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle* d'Edmond Huguet, parus en 1952, n'apportent guère de citations qui aient échappé à M. von K. Toutefois, celui-ci aurait eu avantage à consulter les tomes V et VI de l'édition de Rabelais par Ch. Marty-Laveaux, qui contiennent un glossaire, terminé grâce aux soins d'Edmond Huguet. Nous avons sous les yeux le t. III des œuvres de Rabelais, publiées à Paris en 1823, chez L. Janet. Dans la table des matières (p. 111-112) et les *Rabelaesiana* (p. 577) figurent diverses expressions qui auraient mérité une petite enquête. Elles rentrent, me semble-t-il, dans le cadre de la recherche que s'était proposée l'auteur : « L'objet de l'étude présente n'est pas d'étudier d'une manière générale les saints invoqués dans les maladies. Nous ne traiterons des saints guérisseurs que dans la mesure où ils ont donné leurs noms aux maladies » (p. 9).

Le « Mal S. Raphine », la gale, cité par Lacurne de Sainte-Palaye d'après Cotgrave, est passé sous silence. L'auteur aurait aussi pu glaner quelques exemples relatifs à nos régions, en se référant à R. DE WARSAGE, *Le calendrier populaire wallon* (Anvers, 1920) ; J. CHALON, *Fétiches. Idoles et Amulettes* (t. I et II, Namur, s. a.). Pour retracer en quelques mots ce que l'histoire et la légende nous apprennent sur les saints mentionnés par M. von K., il eût été souhaitable de s'informer dans un répertoire plus critique que celui du P. J. Baudot. Une seconde édition du livre de Jean Seguin, *Saints guérisseurs, saints imaginaires, dévotions populaires*, a paru à Avranches en 1947. P. 15, lire : Sigebert de Gembloux (non Gemblars) ; p. 69 : Molenbeek et non Moelenbeek ; p. 44, Saintyves (*alias* E. Nourry) aurait été bien surpris de se voir appelé : le Père Saintyves. P. 6, au sujet du cabestan de S. Érasme, l'auteur adopte l'explication proposée par le P. Cahier ; nous avons rappelé naguère qu'elle était très sujette à caution (*Le vocable de S. Agrappart ou Agrapau*, dans *Études d'histoire et d'archéologie namuroises dédiées à Ferdinand Courtoy*, t. I, 1952, p. 273). Comment le savant romaniste peut-il écrire que « l'iconographie des saints prit naissance au XII^e siècle » (p. 6) ? Des travaux du docteur H. Chaumartin, celui qui est intitulé *Le Mal des Ardents et le feu Saint-Antoine* n'a pas été mis à profit.

Presque en même temps que M. von K. publiait son mémoire, M. É. Legros faisait paraître dans les *Enquêtes du musée de la Vie wallonne* un article intitulé : *Les maladies portant le nom du saint guérisseur* (t. V, 1948-1950, p. 90-119), auquel il donnait un complément important dans le tome suivant de la même revue (p. 71-104). Cette diligente enquête dans les provinces wallonnes montre « la persistance d'un système d'appellations que d'aucuns avaient pu croire à peu près disparu » (t. VI, p. 71).

B. DE GAIFFIER.

Alfons BECKER. *Studien zum Investiturstreit in Frankreich*. Papsttum, Königtum und Episkopat im Zeitalter der gregorianischen Kirchenreform (1049-1119). Sarrebruck, West-Ost-Verlag, 1955, 262 pp.

La querelle des investitures ne fut pas, en France, aussi longue ni aussi âpre que dans le Saint Empire germanique. La royauté capétienne n'ayant alors aucun intérêt immédiat en Italie, ses relations avec la papauté étaient plus souples. Quant aux papes, à cause précisément de leur lutte contre les empereurs Henri IV et Henri V, ils tenaient à garder, autant que possible, des rapports amicaux avec les seigneurs féodaux de France et les Capétiens, somme toute fidèles enfants de l'Église romaine (les rois Henri I^{er}, Philippe I^{er} et Louis VI ne soutinrent aucun antipape). Philippe I^{er} (1060-1108), le plus turbulent des trois, se mit lui-même publiquement dans son tort en enlevant Bertrade de Montfort, troisième femme du comte Foulque d'Anjou (1092). Il fut excommunié, absous, de nouveau excommunié ; le pape Urbain II ne manqua pas d'exploiter cette situation personnelle du roi pour lui faire promettre le respect des règles canoniques concernant l'investiture avant de lui accorder une nouvelle fois l'absolution. Par sa liaison adultère, le roi obligeait également maints évêques à se déclarer contre lui et à se montrer plus solidaires de la papauté, ce qui pour l'œuvre de réforme en cours n'était nullement indifférent. Il ne faut pas oublier, en effet, que les évêques de cette époque cumulaient avec la charge pastorale le rôle de vassal et devaient, de ce chef, faire hommage qui au roi — ceux qui étaient compris dans le domaine — qui au comte d'Anjou, de Toulouse, au duc d'Aquitaine, etc. De cette situation découlait, en fait, le véritable problème des investitures. Au moment où la papauté déclenche la réforme, le seigneur féodal, confondant pouvoir temporel et spirituel, prétendait régenter les deux. La solution viendra de la distinction de ces deux zones, distinction dont Yves de Chartres se fit le champion et qui — chose étonnante — fut d'abord rejetée par Urbain II : il voulait pour l'Église la liberté totale dans la nomination des évêques.

C'est ce dialogue, tantôt amical, tantôt orageux, entre la papauté et la royauté capétienne, au sujet de la collation de la crosse et de l'anneau, qu'étudie M. Becker dans sa thèse de doctorat. Deux conciles de Reims forment les jalons extrêmes de son travail : au départ,

le concile de 1049, auquel assista S. Léon IX, pape lorrain, le premier à mettre en branle l'œuvre de réforme ; au terme, celui de 1119, où était présent Calixte II, moine clunisien, décidé à faire aboutir la réforme ; effort, qui, pour la France, réussit à cette date, et qui, trois ans plus tard, fut couronné de succès pour l'Église entière au concordat de Worms.

La bibliographie qu'utilise M. B. est considérable, et fort important le nombre des sources qu'il a consultées. Aussi a-t-il rassemblé une masse de données fort intéressantes, dont beaucoup sans doute sont connues, mais disséminées dans des ouvrages parfois peu accessibles. Le sujet n'est pas proprement hagiographique, mais nous voyons plus d'un saint entrer en scène (par exemple S. Arnoul, évêque de Soissons ; S. Godefroid, évêque d'Amiens). Malheureusement la typographie, petite et serrée, n'est pas propre à encourager la lecture. D'autre part, l'exposé analytique, lent et prolixe, risque de lasser l'intérêt. On aurait, semble-t-il, pu éviter des redites, être plus schématique. Mais ce qu'il faudra surtout regretter dans un ouvrage comme celui-ci, bourré de faits et de noms, c'est l'absence d'index. Comment retrouver tel détail, tel personnage, parmi tous ces matériaux si laborieusement et consciencieusement amassés ?

J. VAN DER STRAETEN.

Romuald BAUERREISS, O. S. B. *Kirchengeschichte Bayerns*. T. III et IV. St. Ottilien, Eos-Verlag, s. d., XII-205, XVIII-227 pp., illustrations.

Les volumes qui composent l'Histoire ecclésiastique de la Bavière se succèdent à une cadence rapide. Ils sont d'ailleurs plus substantiels que pondéreux. Comme ceux qui les ont précédés (cf. *Anal. Boll.* LXXI, 241-245), les deux tomes que nous annonçons manifestent à nouveau la maîtrise de leur auteur. Dom Bauerreiss se livre sans peine apparente à ce travail de synthèse, dont les matériaux lui sont depuis longtemps familiers. Le troisième volume présente le XII^e siècle et débute par une longue étude de la réforme monastique dite de Hirsau ; le quatrième esquisse un tableau fort varié de la vie de l'Église bavaroise aux XIII^e et XIV^e siècles, jusqu'à l'époque du grand schisme. Un tome V, qui est sorti de presse, ne nous est pas encore parvenu.

Appelons plus particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les nombreux saints, ou bienheureux, locaux dont il est fait mention au cours de ces pages. Si tous n'ont pas joui d'un grand renom ni des honneurs d'un culte officiel à la manière d'un S. Otton de Bamberg, dont la haute figure apparaît au seuil du tome III, leur souvenir méritait assurément d'être ravivé dans le cadre respectif propre à chacun d'eux.

Noble Souabe et ancien moine de Hirsau, S. Erminold (III, 9) devint abbé de Prüfening et ne cessa de promouvoir la réforme religieuse avec une sévère fermeté ; il mourut assassiné par un convers rebelle, en la fête de l'Épiphanie 1121. A deux reprises (III, 46, 161), le P. B. évoque la B^{se} Herluca, qui vécut à Epfach sur le Lech, puis à Bernried sur les rives du lac de Starnberg ; l'in-

fluence de cette visionnaire a été marquante dans les milieux réformateurs, notamment sur Paul de Bernried, son confident et futur biographe. Il a été récemment traité de la *Vita Herlucae* ici même (LXXI, 1953, 323-325) et on compte y revenir encore bientôt. Il semble bien qu'Herluca ait correspondu avec la B^{se} Diemut de Wessobrunn (III, 45), une recluse qui était spécialement douée, comme on sait, pour la calligraphie. Le renseignement assez tardif sur ces lettres, hélas perdues, pourrait remonter à une *Vita*, également disparue, de Diemut, qui aurait été l'œuvre du moine Conrad de Wessobrunn. La sépulture de cette mystique, ajoute le P. B., tomba dans un injuste oubli. Par contre, à Puch, en Haute-Bavière, on continue de vénérer la mémoire d'une autre recluse, pourtant moins bien attestée, du nom d'Edigna (III, 46). La tradition a prétendu reconnaître en elle la fille d'un roi de France, qui aurait fui au loin pour se dérober au mariage. C'est là un cliché bien connu.

Au nombre des ermites, l'auteur signale un Engilmar (III, 43), qui périt de mort violente et dont le tombeau était honoré au XII^e siècle dans une localité qui prit son nom ; cet Engilmar aurait d'abord été le disciple, près de Passau, d'un archevêque arménien émigré qui s'appelait Grégoire. En outre, on ne compte pas moins de quatre solitaires du nom d'Henri (III, 43-44) qui ont bénéficié d'un certain culte, l'un à Seeshaupt sur le lac de Starnberg, un autre à Beuerberg, dans la même région, un troisième à Baumburg, où il vécut comme *inclusus* au couvent des chanoines, et enfin un quatrième, appelé Henri d'Ebrantshausen, d'après le lieu où il mourut et où il est toujours honoré. Une totale obscurité enveloppe, quoi qu'on ait pu dire, la personne du B. Luittold, autre ermite, qu'on vénérât autrefois à Breitbrunn, sur l'Ammersee.

Dans chacun des deux volumes que nous analysons, l'auteur a consacré quelques pages à certains aspects de la dévotion envers les saints en pays bavarois (III, 116-123 ; IV, 175-180). Nous ne pouvons énumérer ici tous les personnages qui s'y trouvent mentionnés. Il y a des saints anciens dont le culte s'introduisit ou s'intensifia sous l'influence des Croisades. D'autres, à divers titres, ont formé des groupes : ainsi, les « Drei heiligen Madln » (S^{te} Catherine, S^{te} Marguerite et S^{te} Barbe), les « Vierzehn Nothelfer », etc. Plus localement, plusieurs abbés fondateurs connurent, après leur mort, une certaine vénération dans leurs monastères respectifs ; pour chacun d'eux, le P. B. se contente de renvoyer au *Kalendarium Benedictinum* de son confrère le P. A. M. Zimmermann, où le lecteur trouvera réunie une bonne documentation.

L'auteur s'étend un peu plus sur quelques cas particuliers : la B^{se} Stilla d'Abenberg, en Franconie (III, 119), dont le culte a été confirmé à Rome en 1927 ; dans une région voisine, la B^{se} Achahild de Wendelstein ; à Diessen, la B^{se} Mechtilde, fille du comte Berthold II d'Andechs, dont nous avons conservé la Vie, rédigée par le cistercien Engelhard (*BHL*. 5686) ; Euphémie, abbesse d'Altomünster, sœur de Mechtilde, et leur parente Agnès, abbesse d'Admont, jouirent aussi d'une sainte réputation (III, 121).

Les Ordres mendiants eurent, à leur tour, quelques illustrations en Bavière (IV, 176), tel le grand prédicateur franciscain Berthold, à Ratisbonne, ou un certain frère Castinus, sur lequel on est moins bien renseigné mais dont le souvenir se rattache à la première fondation franciscaine à Munich. A Munich aussi on honora plus tard la tombe du frère Marquard Weismaler († 1327). Le culte d'un frère lai augustin, nommé Frédéric, mort à Ratisbonne le 29 no-

vembre 1329, a été confirmé en 1909. Ses restes furent transférés quatre ans plus tard dans la nouvelle église Sainte-Cécile.

Parmi les personnages laïcs, une figure a encore fixé notre attention. C'est Marie de Brabant († 1256). Fille d'Henri II de Brabant, elle fut l'épouse et devint la victime du duc Louis II le Sévère, dont la jalousie, d'ailleurs mal fondée, ne recula pas devant un meurtre (IV, 20, 43, 179). On trouve cette *Maria Brabantina* rangée au nombre des « praetermissi » du 18 janvier dans les *Acta Sanctorum* (Ian. II, 180).

Trois coquilles à corriger : de Gellinck (III, 143) pour de Ghellinck ; Lewison (III, 162) pour Levison ; Calvenerius (IV, 98) pour Colvenerius.

M. COENS.

Giuseppe DE LUCA. *Prosatori minori del Trecento*. Tome I : *Scrittori di religione*. Milan, R. Ricciardi, 1954, XL-1239 pp. (= *La Letteratura italiana. Storia e Testi*, t. XII).

La librairie Riccardo Ricciardi a entrepris la publication d'une histoire de la littérature italienne, qui comprendra 75 tomes, dont sept retraceront l'évolution de la langue et des œuvres depuis les origines jusqu'au début du xx^e siècle ; les autres offriront un choix des écrits les plus caractéristiques. Don Giuseppe De Luca a été chargé de présenter, parmi les *Prosatori minori* du xiv^e siècle, les *Scrittori di religione*.

Quiconque a eu l'occasion de lire les travaux de Don De Luca et de consulter les nombreuses publications imprimées sous son impulsion aux *Edizioni di storia e letteratura* sait avec quel zèle infatigable il s'efforce de mettre en valeur les textes religieux du moyen âge. Recueillir en vue de l'anthologie des prosateurs italiens du xiv^e siècle les œuvres spirituelles les plus marquantes était pour l'auteur un travail aisé et agréable ; aussi s'est-il acquitté de sa tâche « con amore ». Il a eu la coquetterie d'écarter toute surcharge d'érudition et de donner au lecteur non un amoncellement de renseignements bibliographiques ou philologiques, mais quelques indications essentielles, qui permettent de situer et de comprendre les textes qu'il a choisis. Son recueil est divisé en deux sections : les écrits spirituels originaux ; les traductions italiennes médiévales d'œuvres rédigées dans d'autres langues. Il serait trop long d'en dresser la liste. De la première section, signalons seulement les écrivains dominicains : le B. Jourdain de Pise († 1311), Dominique Cavalca († 1342), Jacques Passavanti († 1357) et S^{te} Catherine de Sienne ; de l'Ordre de Vallombreuse, le B. Jean « dalle Celle » († vers 1394) ; le fondateur des Jésuites, le B. Jean Colombini († 1367) ; l'augustin Jérôme de Sienne († vers 1420). Ces quelques noms suffisent à évoquer le milieu spirituel du Trecento et les extraits, souvent longs, évoquent peut-être mieux que de savantes considérations les aspects les plus originaux de cette époque troublée, mais riche en sainteté.

C'est tout le passé chrétien qui se retrouve dans les « volgarizzamenti », depuis la Bible et les Pères de l'Église grecque et latine jusqu'aux auteurs du moyen âge, tels que S. Anselme, Guillaume de

Saint-Thierry, S. Bernard. L'hagiographie est largement représentée : Vie de S. Jean Gualbert par Atton, évêque de Pistoie (*BHL*. 4398) ; Vie de S^{te} Umiliana de' Cerchi par un contemporain, Guy de Corstone (*BHL*. 4041) ; Vie de S. Dominique par Constantin d'Orvieto (*BHL*. 2218) ; les *Fioretti* de S. François et un fragment de la Vie de S^{te} Élisabeth de Hongrie (*BHL*. 2493) ; des miracles de la Vierge et enfin, sous le titre : *Leggende tra il sacro e il profano*, les légendes de S^{te} Marie l'Égyptienne, de S. Alexis, de S. Julien l'Hospitalier, de S. Alban, l'ermite imaginaire, dont l'étrange destinée est identique à celle de « Jehan le paulu ». L'éditeur ne s'est pas contenté de reproduire des versions déjà imprimées ; souvent, il a interrogé les manuscrits soit pour améliorer les textes, soit pour faire connaître une traduction encore inédite.

Voici quelques remarques glanées au cours de notre lecture. Au sujet de l'origine du roman de Barlaam et Joasaph, M. De L., après avoir mentionné l'étude du P. Peeters (*Anal. Boll.* XLIX, 1931, 276-312), signale la récente contribution de F. Dölger : « oggi il Dölger ha dimostrato che il romanzo greco ha per autore san Giovanni Damasceno in persona » (p. 381). Est-il exact de dire sans réserve que la démonstration est faite ? La recension publiée ici même par le P. F. Halkin (*LXXI*, 1953, 475-480) formulait quelques objections que d'autres critiques ont jugées sérieuses ; cf. G. Garitte dans *Scriptorium*, t. IX (1955), p. 155 ; J. Leroy dans *Syria*, t. XXXII (1955), p. 101 ; G. Downey dans *Speculum*, t. XXXI (1956), p. 165.

P. 1063, M. De L. rappelle que le P. Oliger a revendiqué pour la B^{se} Élisabeth de Schönaue les *Revelationes* (*BHL*. 2514, 2514b) qui passaient pour une œuvre de S^{te} Élisabeth de Thuringe. Cette attribution ne lui paraît pas certaine : « a parer nostro... nessuna santa o beata Elisabetta in queste (Rivelazioni), bensì e forse una... ignota mistica ». Cette supposition est tout à l'honneur du sens critique de M. De L., car M. K. Köster a précisément montré naguère que la visionnaire de Schönaue n'était pas l'auteur des *Revelationes* ; il ajoutait que vraisemblablement elles avaient été composées par une religieuse qui était en étroite relation avec les milieux franciscains italiens (cf. *Anal. Boll.* LXXI, 1953, 494-496).

Parlant de la Vie de S^{te} Marie l'Égyptienne (p. 1129), M. De L. note avec raison : « In Occidente, intorno al Mille, qualche episodio dall' Egiziaca passò alla Maddalena. » C'est, en effet, ce qu'a prouvé M. Hans Hansel dans son travail : *Die Maria-Magdalena-Legende* (Greifswald, 1937 ; cf. *Anal. Boll.* LVI, 1938, 440).

La légende de S. Julien l'Hospitalier, reproduite ici d'après G. Battelli, avait été publiée en 1854 (et non 1824) par L. Maini. Cette version, dont on n'a pas encore retrouvé le modèle latin, est assez différente de la légende traditionnelle. C'est elle qui a inspiré le peintre qui au xiv^e siècle a décoré la cathédrale de Trente et, en partie tout au moins, Bartolomeo della Gatta dans les scènes de la prédelle de Castiglione Fiorentino (cf. *Anal. Boll.* LXXIII, 1945, 194-195).

En attendant l'ouvrage que M^{lle} Romana Guarnieri publiera prochainement sur Marguerite Porète et son *Mirouer des simples ames*, M. De L. donne ici quelques extraits dans la traduction italienne. Cette béguine, qui fut brûlée vive

le 1^{er} juin 1310 à Paris, a bel et bien composé le *Mirouer* dont la doctrine parut suspecte aux inquisiteurs (voir plus bas, p. 284).

La légende de S. Alban appartient au groupe de récits qui retracent le triple péché de l'anachorète velu. M. De L. annonce qu'il prépare une étude sur ce sujet : « sopra la narrazione volgare, i suoi antecedenti greci e latini, e le concessioni presunte con il Crisostomo tornerò altrove » (p. 1156) et se contente de renvoyer au travail ancien d'A. D'Ancona ; nous avons réuni quelques indications bibliographiques dans une recension relative à l'ermitte Jean Garin de Montserrat (*Anal. Boll.* LXII, 1944, 283-284).

Si quelque lecteur jugeait que les introductions ou les annotations sont trop brèves, M. De L. lui répond avec justesse : « A voler commentare, anche lievemente, i testi che diamo, si dovrebbe narrar la storia del cristianesimo ; per chi sa, non occorre ; per chi non sa, abbondano enciclopedie e compilazioni » (p. 769).

B. DE GAIFFIER.

Rudolf GLUTZ. *Miracles de Nostre Dame par personnages. Kritische Bibliographie und neue Studien zu Text, Entstehungszeit und Herkunft*. Berlin, Akademie-Verlag, 1954, 239 pp. (= *Veröffentlichungen des Instituts für romanische Sprachwissenschaft*, n° 9).

Les manuscrits 819 et 820 du fonds français de la Bibliothèque nationale de Paris contiennent la célèbre collection des *Miracles de Nostre Dame par personnages*. Ils furent publiés en 1876-1893 par G. Paris et U. Robert dans la *Collection des anciens textes français*. Depuis, ils n'ont cessé d'intéresser romanistes et historiens et plus particulièrement les historiens du théâtre.

Le livre de M. Glutz, dont le sous-titre donne exactement l'objet, commence par une analyse détaillée de tous les travaux qui ont été consacrés à l'étude de ce recueil (p. 7-67). Ensuite, tout en reconnaissant la valeur de l'édition des deux savants français, l'auteur a collationné l'unique exemplaire manuscrit (p. 86-196) et relève minutieusement les passages qu'il lit ou interprète autrement que ses devanciers. Les philologues nous diront si l'histoire de la langue et l'établissement du texte ont bénéficié et de ce scrupuleux examen et de la publication de ses résultats. Mais, dès maintenant, nous pouvons dire que le patient labeur de M. G. a été récompensé. Il a pu prouver que les miracles furent composés pour la confrérie des orfèvres parisiens entre 1330 et 1382. Il a déchiffré la ligne qui au début de chaque miracle a été grattée intentionnellement : *Joué au pui des orfevres à Paris*, suivi de la date. Pourquoi a-t-on voulu faire disparaître cette mention ? M. G. émet quelques hypothèses, mais sans pouvoir présenter une solution qui s'impose.

P. 67-76, l'auteur passe en revue les quarante miracles et indique sommairement la source dont ils dérivent. Il ne semble pas s'être livré à des recherches personnelles et résume les résultats acquis. Ni dans la bibliographie, ni dans l'énumération des sources ne figurent le répertoire du P. Poncelet (*Miraculorum B. V. Mariae... Index*, paru dans le t. XXI des *Anal. Boll.*) et la *Bibliotheca hagiographica latina*. Or, plusieurs de ces miracles s'inspirent de Vies de saints : S. Guillaume du désert, S. Mercure et l'empereur Julien, S. Sil-

vestre, S. Ignace d'Antioche, S. Valentin, S^{te} Bathilde. Par exemple, pour S. Valentin, il suffisait d'indiquer la référence *BHL*. 8463-8466. A propos de S. Mercure, le beau travail de St. Binon : *Essai sur le cycle de saint Mercure* (cf. *Anal. Boll.* LVI, 1938, 147) n'est pas mentionné.

B. DE GAIFFIER.

Ernest W. McDONNELL. *The Beguines and Beghards in Medieval Culture*. With Special Emphasis on the Belgian Scene. New Brunswick, Rutgers University Press, 1954, xvii-643 pp.

Parmi les historiens d'outre-Atlantique qui s'intéressent à la civilisation de nos pays, aucun n'ignore sans doute l'existence de nos béguinages et l'amplitude du mouvement spirituel qui, vers le milieu du XIII^e siècle, leur donna naissance. Toutefois, si les publications de langue française, flamande ou allemande sur cet important courant religieux ne se comptent plus, en anglais ils sont bien moins fréquents. Aussi l'historien et le lettré d'Amérique sauront-ils gré à M. McDonnell d'avoir réuni en un volume bien présenté une abondante documentation sur les béguines et les bégards, extraite d'ouvrages tant hagiographiques et canoniques que profanes.

Rien d'essentiel n'a échappé à l'auteur, non seulement des pièces d'archives et des travaux, devenus comme les classiques de la question, des Greven, Grundmann, Van Mierlo, Mens ; même de comptes rendus bibliographiques, source où l'on ne songe pas si souvent à puiser, il a su tirer profit. D'autre part, si son enquête a été large et consciencieuse, s'il met ses matériaux en œuvre avec critique et bon sens, il ne semble pas avoir eu l'ambition de défricher des terres inexploitées, ni de prendre parti dans les discussions en cours. Il s'est borné à exposer les opinions d'autrui sur les différents problèmes rencontrés depuis le début du mouvement, à la fin du XII^e siècle, jusqu'au XVI^e ; résumant ainsi les publications des spécialistes en une petite somme à l'usage du lecteur anglo-saxon, c'est dans une forêt à la végétation luxuriante qu'il le promène, plutôt que dans un parc bien aménagé.

Les traits de la biographie de S^{te} Marie d'Oignies sont disséminés dans l'ouvrage. N'est-ce pas dès les premières pages qu'il aurait fallu camper cette silhouette, non seulement par quelques aperçus, mais nettement, complètement, ainsi que l'auteur le fait du reste pour le biographe de la sainte, Jacques de Vitry ? Cette poussée religieuse chez les femmes a été influencée par le problème des vocations féminines qui, dans le domaine social et religieux, s'est posé principalement vers la fin du XII^e siècle. Au cours de la première partie, l'auteur fait plusieurs allusions à cette *Frauenfrage*, ainsi qu'il l'appelle en reprenant un mot de Greven ; mais ce n'est qu'au début de la seconde qu'il expose la question. Est-on sûr que le lecteur, qu'on veut initier, aura compris ce qui précède ? Ces exemples — auxquels nous pourrions en joindre d'autres — paraissent bien insignifiants dans un livre de cette ampleur. Mais ils servent à faire comprendre ce qui nous semble être le côté faible de ce travail, si dense par ailleurs : le manque de ligne dans l'exposé. Les chapitres sont autant de petits traités juxtaposés. N'aurait-il pas

été souhaitable de limiter les digressions ou de traiter ces sujets en note, ou en appendice, afin de rendre plus saillants quelques faits majeurs? Plutôt que d'en donner des détails dispersés, combien, par exemple, n'aurait-il pas été éclairant de ramasser en une courte synthèse l'évolution de cette renaissance spirituelle, renaissance fort complexe, à la fois persécutée et encouragée, de physionomie différente selon les régions : Provence, Rhénanie, Pays-Bas... ; évolution qui montrerait les béguines vivant leur idéal élevé de pureté, de pauvreté et de vie apostolique, d'abord par petits groupes isolés dans le monde, ensuite dans des béguinages, protégées par un règlement, plus tard par une règle (sans pour autant devenir des religieuses au sens strict), car à partir du xiv^e siècle beaucoup de béguinages se mirent à l'abri des soupçons et des attaques sous le manteau d'une règle, celle du Tiers Ordre de S. François ou celle de S. Augustin.

M. McD. commence son ouvrage en nous faisant connaître le « cercle de Marie d'Oignies ». Il reprend donc à son compte l'opinion généralement admise depuis Greven et partagée, par exemple, par dom Berlière, le P. Van Mierlo, le P. de Moreau, etc., que la vie de Marie a été comme « le modèle, l'apologie vivante du béguinisme » (dom Berlière) et que « dans l'évolution de ce mouvement le cercle de Marie à Nivelles semble avoir joué un rôle prépondérant » (J. Van Mierlo, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXIII, 1927, p. 800). On sait que l'historien du béguinisme à Nivelles, M. Hanon de Louvet, a contesté récemment cette façon de voir, « comme ne répondant pas en réalité au témoignage des faits » (*L'origine nivelloise de l'institution béguinale*, dans les *Annales de la Société d'archéologie et folklorique de Nivelles*, t. XVII, 1952, p. 11 ; cf. *Anal. Boll.* LXXI, 1953, 484). Il ne donnerait sans doute pas plus son accord à M. McD., qui, tout au long de son travail, ne distingue nullement entre béguines et recluses, distinction d'ailleurs rejetée par le P. A. Mens (cf. *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XLIX, 1954, p. 568-570). Mais M. McD. n'a pas eu l'occasion de suivre ces nouvelles discussions sur l'origine de l'institution béguinale, qui s'amorcèrent à l'époque où son manuscrit était déjà chez l'imprimeur. L'intérêt d'un ouvrage tel que celui que nous présentons, et qui étudie le béguinisme au delà des limites d'une ville ou d'un pays, peut être précisément de montrer la diversité du mouvement et de mettre en garde contre l'écueil qui consisterait à généraliser indûment certaines affirmations.

Une étude sur « les béguines et les bégards dans la culture médiévale » ne pouvait naturellement passer sous silence la riche floraison littéraire des béguinages dans le domaine hagiographique, mystique et didactique. Le lecteur fera ainsi connaissance avec quelques hagiographes célèbres : Jacques de Vitry, Thomas de Cantimpré, Guillaume d'Aflighem. Il pourra s'initier au problème des sources de quelques Vies, car plus d'une *Vita* latine n'est que la traduction, amplifiée, d'une Vie antérieure écrite par des béguines, soit en dialecte thiois (telles la Vie de Béatrice de Nazareth et probablement celles d'Ide de Léau, d'Ide de Nivelles, de S^{te} Lutgarde, de Christine l'Admirable), soit en dialecte wallon (la Vie, par exemple, de S^{te} Julienne de Cornillon, rédigée sinon par son amie la recluse Ève de Saint-Martin, du moins selon des données fournies par elle).

Signalons encore la Vie de S^{te} Douceline de Marseille, composée en dialecte provençal. M. McD. suit l'édition de l'abbé Albanès, devenue rare de nos jours ; joignons à sa bibliographie l'ouvrage de R. Gout, qui donne comme Albanès le texte original avec traduction et notes (*La Vie de Sainte Douceline*, Paris, 1927), et celui de G. Mourey, écrit dans un style vivant mais aussi plus romancé (*Sainte Douceline, béguine de Provence*, Paris, 3^e édit., 1922). Sur le sujet qui nous occupe, les renseignements abondants tirés des *Vitae* gravitant autour de l'abbaye de Villers ne manqueront pas de frapper l'attention de l'historien. Il semble y avoir là encore une veine à exploiter.

Les œuvres mystiques des béguines et les écrits satiriques dirigés contre elles occupent plus d'un chapitre ; S^{te} Julienne de Cornillon, sa personne et son influence, sont particulièrement à l'honneur. Mais ici aussi, une synthèse de toute cette moisson littéraire aurait sans doute été plus parlante pour le lecteur. D'autre part un nom fort célèbre, celui d'Hadewijch, n'est l'objet que d'une bien rapide citation. M. McD. n'a plus eu l'occasion, en effet, de tirer profit de la récente traduction française de ces ardents *Poèmes spirituels* publiée en 1954 aux éditions du Seuil, à Paris, sous le titre *Hadewijch d'Anvers*. Cette traduction, due à un trappiste, J.-B. Porion, est remarquable, et par ses qualités propres, et par le commentaire qui l'accompagne.

La béguine Marguerite Porète, morte sur le bûcher à Paris en 1310, n'a pas cessé d'occuper les historiens. Des constatations récentes les ont amenés à juger son cas avec plus de nuances. Nous connaissons les deux thèses sur lesquelles, à ce qu'on nous rapporte, la sentence de condamnation s'est fondée (M. McD. les cite à la p. 491, note 14). Or, une érudite romaine, M^{lle} R. Guarnieri, « ayant, en 1946, retrouvé ces propositions *mot pour mot* dans un traité anonyme de la fin du XIII^e siècle, *Speculum animarum simplicium*, émit l'hypothèse que ce Miroir est le traité que Marguerite avait, en effet, composé, mais que l'on croyait perdu. Écrit en français [sous le titre de *Mirouer des simples ames*], connu longtemps par les seules traductions latine, italienne et anglaise, c'est dans cette dernière que le *Miroir* anonyme avait paru pour la première fois en 1927, comme quinzième volume de la collection des *Orchard Books*, sous la direction des bénédictins de Downside. Le caractère hétérodoxe échappa aux éditeurs comme aux censeurs ecclésiastiques, et ne semble avoir scandalisé aucun lecteur. L'attribution à Marguerite Porète est, à notre avis, sérieusement probable... » (*Hadewijch d'Anvers*, traduction citée, p. 12 ; le P. Axters, dans sa *Geschiedenis van de vroomheid in de Nederlanden*, t. II, pp. 162-163 et 170, l'admet volontiers). Ces deux propositions, notait déjà Grundmann (*Religiöse Bewegungen*, p. 432), auraient tout aussi bien pu se retrouver chez Eckhart et, ajoute le traducteur d'Hadewijch, « munies du contexte nécessaire, chez maint docteur de la mystique catholique » (op. c., p. 23). Le P. Axters montre en détail (t. c., p. 170-178) comment cette doctrine est susceptible d'un sens orthodoxe, tout en faisant remarquer quelques maladroites d'expression. C'est également l'avis du P. Debongnie : « Les formules paradoxales et l'outrance des expressions du *Mirouer* ont pu irriter l'orthodoxie vengeresse d'un inquisiteur ; elles s'accrochent d'une interprétation plus bénigne et plus juste » (*Revue d'histoire ecclésiastique*, t. L, 1955, p. 952).

Nous en avons dit assez pour faire soupçonner tout l'intérêt du volume de M. McD. Si cet ouvrage réussit à amorcer quelque recherche ultérieure, s'il peut amener tel ou tel historien à scruter plus profondément l'un des multiples problèmes touchés dans ces pages, l'auteur pourra se féliciter de n'avoir pas travaillé en vain.

J. VAN DER STRAETEN.

Joachim SMET. O. Carm. *The Life of Saint Peter Thomas by Philippe de Mézières*. Rome, Institutum Carmelitanum, 1954, 242 pp. (= *Textus et studia historica carmelitana*, II).

C'est en Chypre, vers 1358-1359, que S. Pierre Thomas (Thomassius) fit la rencontre de celui qui serait son biographe, le Picard Philippe de Mézières, chancelier de Pierre I^{er} de Lusignan, roi de l'île. Le prince avait choisi son chancelier presque au moment où le pape Innocent VI (+ 1362) désignait le carme du Périgord pour être son légat en Orient et organiser, de concert avec Pierre I^{er}, la croisade de Jérusalem. Un commun idéal chevaleresque animait le légat, le roi et son ministre : leur compréhension mutuelle fut totale, leur collaboration amicale. Philippe fut en outre subjugué par l'âme du saint : l'exemple et les conversations intimes du religieux lui révélèrent un monde auquel le militaire de jadis n'avait guère prêté attention. Comment, au surplus, l'ardent légat et le preux chancelier ne se seraient-ils pas devinés ? Leur carrière présentait de frappantes ressemblances. S. Pierre Thomas, tour à tour homme de confiance de Clément VI (+ 1352) et d'Innocent VI, était intervenu en qualité de légat pontifical entre Venise et la Hongrie et dans les différends entre Milan et la papauté. Au cours de ses nombreuses missions il promut surtout les intérêts de l'Orient chrétien. A titre de récompense, les pontifes d'Avignon le nommèrent successivement aux évêchés de Patti et Lipari, de Coron (Grèce), de Crète, et lui décernèrent le titre de patriarche de Constantinople. Philippe, de même, parcourut terres et mers d'Orient et d'Occident au service de plusieurs princes mais d'une même cause : la délivrance du proche Orient.

En retraçant l'histoire de son héros, Philippe de Mézières décrit les efforts déployés, en plein xiv^e siècle, par quelques âmes de croisés afin de ressusciter cette épopée en laquelle ils croyaient encore. Sans être un chef-d'œuvre de littérature, sa *Vita S. Petri Thomae* (BHL. 6778) est cependant un monument de valeur, du moins pour l'histoire du monde méditerranéen à l'époque où les républiques de Venise et de Gênes y exerçaient une influence prépondérante. Henschenius l'a publiée une première fois dans les *Acta Sanctorum* au 29 janvier (t. II, p. 995-1022), puis, une seconde fois, seize ans après, en 1659, dans un petit volume in-12 avec des notes plus abondantes. Le texte des *Acta* était le seul connu jusqu'à nos jours. Il provient du manuscrit 22476 (fol. 195-210), du xv^e siècle, conservé à la Bibliothèque royale de Belgique, mais qui, au xvii^e et au xviii^e siècles, faisait partie du Musée Bollandien. On en avait depuis longtemps perdu

la trace. Le P. Smet l'a retrouvé grâce à l'obligeance d'un confrère, car il ne figure pas dans les tomes du catalogue publiés jusqu'ici. La recension B (c'est le sigle que lui donne le P. S.) est plus courte que celle des autres manuscrits, découverts depuis par l'auteur. La « recensio longior », inédite auparavant, forme précisément l'objet de la nouvelle édition critique du P. S.

L'ouvrage de N. JORGA, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la croisade au XIV^e siècle* (Paris, 1896 ; = *Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 110), reste, du point de vue historique et littéraire, la meilleure introduction à la *Vita Petri Thomae*. Le P. S. l'a utilement exploité dans les notes de son texte, réservant aux appendices les points à discuter ou à développer. Il s'est contenté, dans son introduction, de présenter les nouveaux manuscrits avec leurs particularités. Le n° 1106 de la Bibliothèque municipale de Troyes (sigle D) fournit le texte de base. C'est un petit in-folio du xv^e siècle, sur papier, ne contenant que la *Vita Petri Thomae* (42 feuillets). Il provient, nous dit le Catalogue, « de la bibliothèque du Collège de l'oratoire de Troyes. Ancien fonds Pithou, II, 2. Cette Vie est imprimée dans les Bollandistes, au 29 janvier, mais moins ample que celle-ci, qui contient 19 pages de plus » (*Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, série in-4°, t. II, Paris, 1855, p. 455). De ces additions l'éditeur a formé le livre II de la *Vita* ; elles sont au nombre de quatre, la seconde étant la plus longue : 1. Complainte (en prose) sur la mort de S. Pierre Thomas ; 2. Miracles attestés devant la commission ecclésiastique ; 3. Songe de Philippe de Mézières ; 4. Pétition du roi Pierre I^{er} en vue d'obtenir la canonisation de S. Pierre Thomas. Ce quadruple supplément est solidement attesté, et ce, dès le début de la tradition manuscrite. On le retrouve, au complet, dans le manuscrit B.14.31 (JAMES 316) de Trinity College à Cambridge (sigle C) et dans le manuscrit II-2243 de la Bibliothèque royale à Bruxelles (X), tous deux du xv^e siècle. C offre un texte retravaillé ; il est cependant encore utile pour établir le texte ; X, comme traduction française, fidèle et complète, est également précieux : il permet de reconstituer éventuellement le texte latin original.

Philippe de Mézières a-t-il soudé lui-même ces additions à son texte ? C'est fort probable, répond le P. S., et il en fournit quelques preuves. Un point est certain : Philippe a composé la première, la troisième et la quatrième additions. Aux indications fournies par le P. S. joignons celle-ci au sujet de la pétition de Pierre I^{er} (n° 4). On y résume les arguments que le roi fit valoir auprès d'Urbain V († 1370) pour étayer sa demande « en ma présence, dit le rapporteur, ... *me serenissimi domini mei regis prae-fati cancellario praesentibus* » (ce dernier mot est au pluriel, à cause des autres témoins). Le document est daté de mai 1368 ; il est antérieur à la mort du roi (janvier 1369). Ce chancelier était donc encore Philippe de Mézières, qui ne cessera de l'être qu'après l'assassinat de Pierre I^{er}. Il se désigne lui-même quand il parle à la première personne. Il est plus dif-

ficile de savoir qui a composé le procès canonique (n° 2). Mais Philippe a pu facilement en prendre connaissance, soit, comme le suppose le P. S., par la *Vita Petri Thomae* de Carmesson (*BHL*, 6781), contemporaine de la sienne et qui d'ailleurs en dépend certainement, soit par une autre voie, car ses relations étaient étendues et distinguées.

L'auteur suppose que l'hagiographe aurait écrit la *Vita Thomassii* en Chypre, vers la fin de juin 1366 (p. 37). N'est-ce pas contredire la remarque qu'à propos de cette phrase du songe de Philippe : *me cancellario Cypri prae fato vitam ipsius gloriosam in quadragesima scribente*, il donne en note : « ... this reference, which has remained unknown up to the present, dates the composition with exactitude » (p. 185 et note 13)? A moins qu'on n'admette que la rédaction, commencée en carême, fut achevée en juin. J. VAN DER STRAETEN.

George KAFTAL. *Saints in Italian Art. Iconography of the Saints in Tuscan Painting*. Florence, Sansoni, 1952, 1 pp., 1274 col., 1185 reproductions.

Les études d'iconographie religieuse retiennent toujours davantage l'attention des historiens et du grand public. Les revues d'art font une place de plus en plus large aux articles destinés à expliquer les sujets de l'art chrétien. Les travaux de synthèse sont plus rares ; plus rares surtout les répertoires méthodiques. Les ouvrages de Cahier et Martin, de Künstle n'ont pas encore été remplacés. Depuis des années, M. G. Kaftal s'est assigné pour tâche d'inventorier l'iconographie hagiographique de la peinture italienne. Le premier tome comprend les œuvres de la Toscane (Florence, Sienne, Arezzo, Lucques, Pise) exécutées entre le début du XIII^e siècle et la fin du XV^e. Il constitue, sans conteste, un instrument de recherche de grande valeur. Les tableaux et les fresques sont rangés dans l'ordre alphabétique des saints représentés. Chaque notice est rédigée d'après le plan que voici : brèves indications biographiques ; attributs traditionnels ; inscriptions qui figurent soit sur une banderole, soit sur un livre ; liste des « images », c'est-à-dire des peintures où le saint apparaît isolé, avec tel ou tel de ses attributs ; énumération des « scènes » — on pourrait dire des cycles — qui retracent, en accord avec la *legenda*, quelques épisodes saillants de la vie du serviteur de Dieu ; bibliographie mentionnant les ouvrages où sont reproduites les images et les scènes ; une rubrique spéciale : « Literary Sources of Scenes » contient l'indication des passages des *Passiones* ou *Vitae* qui ont inspiré le peintre ; enfin, sous le titre : « Hagiographical Bibliography », on trouve les textes anciens relatifs au saint. L'usage méthodique de la *Bibliotheca hagiographica latina* et des *Acta Sanctorum* a permis de fournir des renseignements précis sans multiplier les références.

On connaît la richesse de la peinture toscane ; on savait peut-être moins l'intérêt qu'elle offre pour l'iconographie hagiographique. Il

suffit de parcourir, même superficiellement, le livre de M. K. pour se rendre compte de la popularité de quelques saints dans l'Italie centrale, tels, par exemple, S. Pierre martyr, S. Jérôme, S. Nicolas de Tolentino. On constate aussi que des cultes locaux sont bien attestés par des peintures (S. Jean Gualbert, S. Zénobe de Florence). Les cycles traduisent en images les légendes les plus répandues et sont, sans exception, l'écho fidèle des légendes. Hagiographes, historiens de l'art, folkloristes trouveront grand profit à consulter ce bel ouvrage de M. K., qui, au prix d'inlassables recherches dans les bibliothèques, les musées, les églises, les collections privées, a réuni une information extrêmement riche. L'abondance inusitée de l'illustration permet de se rendre compte des œuvres picturales et, en général, de distinguer les détails iconographiques. A la fin du volume, un *Index of Attributes* groupe toutes les caractéristiques rencontrées au cours de l'enquête. Le *Bibliographical Index* (col. 1227-1246) révèle lui aussi avec quel soin et quelle ampleur celle-ci a été menée.

Disons enfin que la préface mérite de retenir l'attention des iconographes. La longue expérience de l'auteur confère à ces pages une valeur particulière ; il y a condensé des réflexions qui dénotent une grande connaissance du sujet. Il y traite, entre autres, d'un problème fort intéressant. Sur quelques peintures, les artistes distinguent nettement les personnages en deux catégories : *sanctus*, *beatus*. Quel est le sens de cette distinction et peut-on l'expliquer en se référant à la procédure des canonisations de la fin du moyen âge ? M. K. a groupé quelques textes qui, sans permettre de résoudre parfaitement le problème, montrent qu'il existait une différence entre les deux vocables, mais n'en donnent ni l'origine ni le sens précis. En face de ces textes et des peintures mentionnées par M. K., peut-on encore dire avec le P. L. Hertling, qui sans doute faisait écho à Mansi : « Durant tout le moyen âge, on ne fit aucune distinction entre les titres de « *Beatus* » et de « *Sanctus* » (art. *Canonisation*, dans *Dictionnaire de spiritualité*, t. II, col. 78) ? Ce n'est pas le lieu de discuter ici cette question ; en attendant, on consultera le livre d'E. W. Kemp, *Canonization and Authority in the Western Church* (Oxford, 1948, passim). Comme prélude d'une béatification distincte d'une canonisation, l'autorisation d'un culte limité en l'honneur de Guillaume de Malavalle par Innocent III est souvent citée. N'a-t-on pas attribué à ce document une importance exagérée dans l'histoire du culte des saints ?

Dans un répertoire, qui contient tant de précieux renseignements, il se glisse inévitablement des inexactitudes. En voici quelques-unes. P. xxxi, le texte de Frédéric Borromée, tel qu'il est cité, est incomplet ; pour le comprendre, il faut restituer le début : « *Pro clypeo hoc sive diademate...* » ; il se lit au livre II, c. viii, du *De Pictura sacra* de l'illustre cardinal. Ce traité a été publié par C. Castiglioni (*Collana Federiciana*, t. I, Sora, 1932). Col. 21, lire : *In carne vivere preter carnem angelicum est non humanum* (au lieu de *angelicam et non humanam*) ; col. 524, *domate* et non *donate* ; *terrena ista* (non *iste*) *vere nichilo computate* ; col. 800, n'est-ce pas : *oportet* au lieu de *importet* ?

Col. 681 : le passage *in memoria eterna erit giusta ospida mea* rappelle un des titres les plus traditionnels de S^{te} Marthe et n'est pas propre à l'office d'Avignon ; il reprend ici, à propos des funérailles de la sainte, le verset 7 du psaume 111, qui figure dans la liturgie des défunts. Au sujet d'une représentation parallèle du trépas de la sœur de Lazare, voir V. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits*, t. III, p. 208. Dans la bibliographie, il aurait été utile de compléter quelques références afin de mieux orienter le lecteur.

B. DE GAIFFIER.

Chandler Rathfon Post. *A History of Spanish Painting*, t. X-XI. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1950, 1953, xi-482 et xi-484 pp., illustrations.

En 1952, nous annonçons les tomes VIII et IX de la monumentale histoire de la peinture espagnole du professeur de Harvard (*Anal. Boll.* LXX, 229). Avec une persévérance admirable, l'auteur poursuit son inventaire. Le tome X est consacré aux débuts de la Renaissance en Andalousie, le tome XI à l'école de Valence durant la même époque. On n'y trouve pas de très grands noms d'artistes ni des œuvres de premier plan, mais pour l'iconographie et l'histoire du sentiment religieux, ces peintures, que l'on pourrait qualifier de provinciales ou de régionales, offrent un intérêt tout particulier. Elles reflètent, en effet, assez nettement les principales dévotions d'une province, d'une ville, d'un centre artistique. Les livres de M. Post permettront d'établir un parallèle éclairant entre les œuvres d'art et la littérature religieuse de l'Espagne. Nous espérons qu'un index iconographique clôturera la série des volumes. Ce serait un précieux instrument de travail. Comme les précédents, ces deux nouveaux tomes contiennent des compléments considérables aux tomes antérieurs ; celui du t. X couvre les pages 295-469 ; celui du t. XI, les pages 373-470.

Au fur et à mesure qu'il avance dans son enquête, M. P. s'intéresse toujours davantage aux sujets représentés sur les peintures. Dans le tableau de maître Perea (fig. 153 du t. X), on voit un jeune guerrier auréolé se précipiter, un poignard au poing, vers un vieillard assis sur un trône près duquel se dresse une croix irradiée de lumière. A première vue, la légende de S. Dismas, le bon larron, qui passait soit pour un parricide, soit pour un fratricide, éclairait cette peinture énigmatique ; mais l'ensemble de la composition et quelques détails ne permettaient pas de considérer cette identification comme satisfaisante. M. L. de Saralegui, qui connaît si bien la peinture et l'iconographie de l'école de Valence, a très bien expliqué le tableau. Il s'agit de l'empereur Héraclius tuant Chosroès (t. XI, p. 423-424). Deux détails restent un peu surprenants : l'auréole d'Héraclius et son aspect très jeune.

A plusieurs reprises déjà, l'auteur a rencontré des œuvres peintes en l'honneur de S^{te} Quitérie. Il revient ici (t. XI, p. 381) sur le retable du musée de Palma. Le recours à la *Bibliotheca hagiographica latina* aurait épargné bien des recherches (cf. *BHL.* 7042, 7043, 7041d, 7041f, 7042b). Sur les traits communs aux légendes de S^{te} Quitérie et de S^{te} Liberata, voir *Anal. Boll.*

LII, 1934, 454. Le tableau de Juan Daurer (t. XI, fig. 161), qui représente S. Nicolas admonestant les voleurs qui avaient dérobé le trésor d'un riche marchand, dévot à l'évêque de Myre, illustre très exactement les textes 6163-6165 de la *BHL*. Si, comme M. G. Kaftal, dont nous présentons ci-dessus le répertoire, M. P. avait méthodiquement fait usage de la *BHL*., il aurait retrouvé plus facilement les textes dont s'inspiraient les artistes.

Il y aurait encore d'autres particularités iconographiques à relever ; ces quelques exemples montrent qu'il y a beaucoup à glaner dans les livres de M. P. pour l'histoire du culte des saints. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que le t. XII paraîtra dans quelques semaines.

B. DE GAIFFIER.

Rudolf FISCHER. *Ortsnamen der Kreise Arnstadt und Ilmenau*. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1956, 121 pp., carte (= *Deutsch-slawische Forschungen zur Namenkunde und Siedlungsgeschichte*, 1).

Si nous cherchons sur une carte la ville d'Arnstadt, nous la pointons en Thuringe, sur la rivière Gera, au sud d'Erfurt. Son nom est attesté dès 704 (*in loco nuncupante Arnestati*) dans un acte de donation du duc Heden de Wurtzbourg en faveur de S. Willibrord, dont le travail apostolique en ces contrées serait poursuivi par S. Boniface. Du « cercle » d'Arnstadt, formé de parcelles territoriales ayant appartenu autrefois à diverses principautés, on détacha en 1952 le nouveau « cercle » d'Ilmenau, avec, comme chef-lieu, la localité du même nom, sise sur l'Ilm.

Une centaine de noms de lieux sont analysés avec soin dans la présente étude, qui fait honneur à M. R. Fischer, auteur de plusieurs monographies et articles sur la toponymie de la Saxe. Dans la composition des noms cités, il ne se rencontre presque pas de souvenirs d'ordre religieux. Même l'actuel Jesuborn, qui jadis s'écrivait *Geseborn* ou *Jheseborn*, n'a rien de commun, semble-t-il, avec le nom du Sauveur, bien que, d'après une tradition locale, de pieux pèlerins l'auraient donné à une fontaine où ils avaient coutume de se désaltérer. Selon M. F., ce toponyme signifie probablement « la source qui bouillonne ». Quant à Martinroda, autrefois *Meinharderode* ou *Merttenrode*, il se rapporte à un propriétaire appelé Méginhard, et non à un Martin, moins encore à S. Martin.

Les saints patrons des monastères de Paulinzella, d'Hersfeld, d'Ichtershausen et d'autres établissements ecclésiastiques, notamment d'Erfurt, qui eurent des possessions dans la région, n'ont pas laissé de traces dans la toponymie des paroisses. M. F. signale et explique, p. 101-102, divers patronages d'églises. Nous relevons : S. Boniface, S^{te} Walburge, S. Gangolf, S. Martin, S. Laurent et S. Wenceslas, ce dernier importé de Bohême au début du xv^e siècle. Une abondante bibliographie et une carte terminent l'ouvrage, tête d'une nouvelle collection qu'avec M. F. dirigera M. Th. Frings.

11

M. COENS.

Pierre-Marie AUZAS. *L'Orfèvrerie religieuse bretonne*. Paris, Picard, 1955, in-4^o, 151 pp., 28 pl.

L'inspecteur des monuments historiques qui, en 1949, à Saint-Malo, avait organisé une exposition des chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie religieuse bretonne, peut annoncer, non sans un orgueil légitime, que l'inventaire de ces objets qu'il présente maintenant au public est complet : toutes les pièces antérieures à la Révolution, connues dans cette région, sont classées par départements, par types et par époques : à la suite de la prospection de M. Auzas, leur nombre est passé de 155 à 357.

On y rencontre des burettes, des ciboires, des encensoirs, des lampes de sanctuaire, des ostensoirs, mais surtout des calices, des croix processionnelles et des reliquaires aux formes les plus diverses. Ceux-ci intéressent directement le culte des saints. Dressons la liste de ceux que le beau volume de M. A. permet d'assigner à un personnage déterminé, tout en regrettant que l'auteur n'ait pas indiqué chaque fois le nom du saint, quand celui-ci était connu, pour les 63 objets qu'il signale : dans les Côtes-du-Nord, un bras de S. Jean l'Évangéliste à Duault (p. 29), un bras et le chef de S. Hernin à Locarn, un bras de S. Yvy à Loguivy-lez-Lannion et le chef de S^{te} Brigide à Trigavou (p. 30) ; dans le Finistère, des reliques non spécifiées de S. Maudez à Lennon (p. 32), un bras et le chef de S. Guénolé à Locquénolé, des reliques de S. Eutrope à Locronan et de S. Salomon à La Martyre (p. 33), le bras de S. Maudez et le chef de S. Mériadec à Saint-Jean-du-Doigt (p. 36) ; en Ile-et-Vilaine, le bras de S. Judicaël à Paimpont et celui de S. Melaine à Saint-Melaine-sur-Vilaine (p. 37) ; en Morbihan, le bras de S. Yves à Bubry (p. 38) et la main d'un S. Guillaume à Radenac (p. 40).

M. A. énumère également les maîtres orfèvres de Bretagne (700 noms), les apprentis orfèvres dont on ne possède pas le dossier de maîtrise, les poinçons des jurandes et les poinçons de charge et de décharge des fermiers et sous-fermiers des droits de marque. Un relevé des poinçons, dû à M. Raymond Girard, y est joint.

P. GROSJEAN.

Herbert THURSTON, S. J. *Surprising Mystics*. Edited by J. H. CREHAN, S. J. Londres, Burns et Oates, 1955, ix-238 pp.

C'est le quatrième volume d'articles choisis parmi l'immense production de feu le P. Herbert Thurston que publient les mêmes éditeurs. Ils ont, pour la plupart, été revus par le P. Crehan (*The Physical Phenomena of Mysticism*, 1952 ; *Ghosts and Poltergeists*, 1953 ; *Familiar Prayers*, 1953 ; cf. *Anal. Boll.* LXXII, 259). De toute la série, *Surprising Mystics* touche de plus près à nos études, car c'est principalement au cours de la révision des *Lives of the Saints* de Butler, de 1925 à 1940 environ, que l'auteur se trouva en contact journalier avec les biographies de pieux personnages dont certains comportements ou certaines expériences avaient été si extraordinaires que l'Église, en bien des cas, avait hésité à les approuver sans réserve ou même s'y était simplement refusée.

L'intérêt que le P. T. avait toujours porté à ce genre de recherches avait fait de lui un membre assidu de la *Society for Psychical Research* de Londres. Il était donc particulièrement qualifié pour porter un jugement averti sur des phénomènes en général assez mal connus. Aucun auteur de sa génération, en effet, n'avait assimilé aussi patiemment la quasi-totalité des écrits consacrés, dans toutes les langues de l'Europe, aux hommes et aux femmes qui, depuis le XII^e siècle surtout, s'étaient fait connaître par quelque originalité dans la mystique, de quel aloi qu'elle fût : saints authentiques et chrétiens fidèles, catholiques ou autres, et même personnages moins recommandables à des points de vue divers. Les lecteurs de l'excellente revue des Jésuites anglais, *The Month*, et de quelques autres périodiques, ont été ainsi régalez, pendant plusieurs années, d'essais et d'études exactement documentés sur des sujets hors du commun. Il était souhaitable que les principaux d'entre eux, au moins, fussent groupés en volume et munis d'un index. Le P. Crehan nous donne davantage : quelques notes additionnelles, de sa plume, viennent çà et là ajouter des détails précis sur des points particuliers ou indiquer les résultats de travaux récents. Joignons-y un répertoire des plus utiles qui risquerait de passer inaperçu : celui de M. Franz L. Schleyer, docteur en médecine, qui, sous le titre de *Die Stigmatisation mit den Blutmalen* (Hanovre, Schmorl et von Seefeld, 1948, 154 pp.), a dressé une liste critique des stigmatisés et stigmatisées.

Il a semblé opportun d'exclure les articles concernant Teresa Higginson. Leur réimpression aurait réveillé des rancœurs depuis peu assoupies. Ils ont paru dans *The Month* (décembre 1930 et janvier 1931), dans *The Catholic Medical Guardian* (juillet 1937) et dans *The Tablet* (20 novembre 1937). L'essentiel est que le résultat souhaité a été obtenu. On regrette, toutefois, que la portion la plus vivante et la plus personnelle de ces travaux doive être mise sous le boisseau.

Le P. T. n'a rien écrit, que nous sachions, sur la demi-douzaine de cas de stigmatisation qu'il a personnellement connus ou sur lesquels il se faisait régulièrement documenter par des correspondants bien placés, en Angleterre, aux États-Unis et en Brabant (non en Flandre, comme l'écrit par inadvertance le P. Crehan, p. VIII). La liste qui subsiste est, du reste, déjà bien fournie : Christine de Stommeln, Marguerite Kemp, Anne-Catherine Emmerick, la Vénérable Dominique da Paradiso, la Vénérable Ursule Benincasa, la Vénérable Marie d'Agreda, la B^{be} Eustochium de Padoue et la B^{be} Christine l'Admirable de Saint-Trond. Des cas plus récents n'ont pas été négligés : celui de Marie-Julie Jahenny, de La Fraudais, en Bretagne, étudié jadis par le docteur Imbert-Gourbeyre, celui de la Mère Dominique-Claire Moes, de Luxembourg, celui d'Hélène Ajello, de Montalto Uffigo, en Calabre, qui date d'une trentaine d'années ; celui enfin de Berthe Mrazek, dite Georges Marasco, à Forest, près de Bruxelles. Deux chapitres fort intéressants concernent un aventurier du Kent, John Thom ou Tom, qui prétendait être en réalité Sir William Courtenay, messie et stigmatisé, abattu par la troupe dans une bagarre en 1838, et les visionnaires qui, à Lourdes, vinrent après Bernadette. Le P. Crehan ajoute (p. 203) des détails sur deux stigmatisés protestants contemporains, Arthur Otto Mook et Henri Fuehring, tous deux de Hambourg.

Le ton de l'ensemble est donné par une réflexion comme celle-ci : « Les récits hagiographiques présentent à l'investigateur des problèmes parfois étonnants.

S'agit-il vraiment d'une vocation inspirée d'en-haut et se développant sous une direction divine, ou plutôt d'une névrose hystérique étrangement compliquée qui ressortit à la pathologie plutôt qu'à l'hagiographie ? » (p. 133). Et plus explicitement encore : « On n'aime pas le mot d'hystérie. Il est, en fin de compte, devenu péjoratif. Mais plus j'ai d'occasions d'étudier le sujet, plus je me convaincs qu'il faut reconnaître l'existence d'une classe de personnes pieuses — et même, peut-être, d'un courage et d'une sainteté héroïques — chez qui les créations de leur propre pensée, par auto-suggestion ou par hétéro-suggestion, dominent complètement le champ de la conscience, comme les imaginations d'un rêve possèdent l'homme entier dans son sommeil. Ces personnes semblent passer aisément à un état extatique qui ressemble de fort près à la *trance* hypnotique et, ainsi qu'il arrive occasionnellement dans cette *trance*, elles acquièrent des pouvoirs étranges » (p. 187). Le P. T. rappelle en passant (p. 115, note 3) un incident peu ordinaire, qu'il jugeait digne de figurer dans son nouveau Butler et qui n'y fut omis que par oubli. En 1676, six ans après la mort de la B^{ve} Jeanne-Marie Bonomo, moniale bénédictine à Bassano, ses consœurs prirent la liberté d'exhumer clandestinement son cadavre et de le disséquer. Le sang coula abondamment, à ce qu'on rapporte, mais ces anatomistes novices déclarèrent n'avoir pas trouvé trace de cœur. On verra là-dessus *La Bienheureuse Jeanne-Marie Bonomo* de dom du Bourg (Paris, 1910), p. 240-241.

Le P. Crehan, dans son introduction (p. viii), note, après avoir classé les cahiers et les papiers du P. T., sa persuasion qu'au cours de sa longue vie, celui-ci avait lu d'un bout à l'autre « the forty or more folio volumes of the *Acta Sanctorum* ». Nous pouvons confirmer cette conclusion et, afin que rien ne manque à la gloire et aux mérites d'un aussi fidèle lecteur de notre collection, nous observerons que les tomes publiés sont au nombre de plus de soixante-cinq. La date de la mort de Marie d'Agreda est 1665, non 1605 (p. 72). La référence aux *Acta Sanctorum*, tome IV de Juin (p. 4, note 1), doit être amendée : p. 454. Dans tout le chapitre viii, la forme picarde, seule correcte, *Cantimpré*, doit remplacer *Chantimpré*, adopté par quelques auteurs.

P. GROSJEAN.

Alexandre MASSERON. *Saint Yves d'après les témoins de sa vie*. Paris, Albin Michel, 1952, 228 pp.

Les titres d'avocat au barreau de Brest et d'ancien bâtonnier dont M. Masseron fait suivre son nom indiquent assez un des motifs qui ont fait entreprendre cet ouvrage destiné au grand public par un auteur qui, bien des fois déjà, s'est distingué dans le genre hagiographique. La *Prière à Saint Yves en manière de conclusion* (p. 205-219), adressée au patron des avocats, est un morceau d'anthologie.

Le petit ouvrage, un des meilleurs qui soient sortis de la plume féconde de M. M., est fait tout entier du récit ou des récits des témoins interrogés au cours des divers procès qui se succédèrent en vue de la canonisation d'Yves Hélori (BHL. 4625-4628). Il ne fallait que les grouper, en les commentant à peine, autour de quelques aspects de la carrière et du caractère du saint prêtre breton, pour en faire un excellent livre, celui, peut-être, qui illustre le mieux la vie en Bretagne, il y a six ou sept siècles, et en tout cas la vie de S. Yves.

Ce n'est point dans l'intention de mettre sur le pinacle, comme la plus remarquable des publications sur S. Yves, les éditions procurées par Arthur de la Borderie et ses collaborateurs (p. 33) que les Bollandistes, dans leur *Bibliotheca hagiographica latina*, aux numéros 4625-4630, les ont placées en tête de liste, mais simplement parce que ce répertoire présente régulièrement les textes en ordre chronologique, autant qu'il est possible, et que ces numéros 4625-4630 sont antérieurs aux numéros 4631-4637. Le vendredi saint ne peut se placer dans la semaine précédant la mort de S. Yves (p. 300) : celle-ci survint le dimanche de la Trinité, 19 mai 1303.

P. GROSJEAN.

Combien se fait sentir à tous les médiévistes la nécessité d'un bon dictionnaire latin approprié à leurs études, on en voit la preuve dans les essais ou travaux en ce genre qui se préparent, se publient ou s'annoncent de tout côté, selon des programmes plus ou moins vastes. Nous ne signalerons ici que celui dont le début nous a été envoyé, œuvre de M. J. F. NIERMEYER, professeur à l'université d'Amsterdam (*Mediae Latinitatis Lexicon Minus*. Leyde, Brill, in-4°, fasc. 1 et 2, xii-192 pp., 1954 et 1955). Il conduit jusqu'au mot *clusa* et est rédigé en français et en anglais. C'est moins en philologue qu'en historien que M. N. s'est attaqué à la lexicographie, depuis la fin de l'époque classique jusqu'à la Renaissance : les annales, les lois, les chartes lui ont fourni maints termes que l'on chercherait vainement ailleurs. Il ne s'est pas attaché spécialement aux textes littéraires proprement dits et se défend même d'enregistrer systématiquement les créations des versificateurs anglo-saxons, pour ne citer que ceux-ci, mais il a dépouillé ou transcrit une bonne partie des index spéciaux dont les érudits modernes et contemporains ont pourvu leurs éditions. Il a profité ainsi de travaux antérieurs, non sans leur accorder parfois une confiance trop aveugle, en particulier au *Glossary of Later Latin* de Souter. Pratiquement, on trouvera dans les colonnes de ce *Lexicon Minus*, avec la reproduction, fort commode, de répertoires et de glos-saires divers et dispersés, une série très utile de termes recueillis de première main, presque exclusivement dans les textes documentaires en prose des Pays-Bas et de l'Allemagne, ceux-ci, le plus souvent, munis au moins d'une référence précise — et c'est déjà beaucoup.

P. G.

Sous le titre de *Recueil Max Niedermann* (Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1954, 313 pp., ill. ; = *Recueil de Travaux publiés par la Faculté des Lettres*, fasc. 25), quelques articles de plus d'importance ou d'accès malaisé du regretté philologue et linguiste, mort en 1954, ont été réunis par deux de ses élèves, M. G. Redard et son beau-fils M. A. Labhardt. On trouve encore dans ce volume, avec une bibliographie, un index complet des mots et formes, des matières, des passages discutés et amendés au cours des quinze études que l'auteur avait lui-même revues avec tout le soin dont il était coutumier : linguistique générale, latin vulgaire, gloses médicales du *Liber Glossarum*, critique et explication de textes latins, surtout médicaux,

épigraphie et toponymie. L'hagiographe retiendra particulièrement deux études sur le lieu de naissance de S. Jérôme (p. 248-258). M. N. y démontre que la vraie forme de ce toponyme illyrien est *Stridōnae*, -*arum*, ce qui confirme l'identification de ce bourg proposée pour la première fois par le poète dalmate Marc Marulić († 1524) et reprise en 1921 par M. N. Vulić dans les *Mélanges Belić*: Σιδρῶνα, mentionné par Ptolémée, II, 16, 6, parmi les πόλεις μεσόγιοι Λιβουρίας.

P. G.

La publication de catalogues des manuscrits conservés dans les bibliothèques espagnoles constitue une des tâches les plus utiles pour les études historiques de la péninsule. Aussi est-on reconnaissant à M. l'abbé Demetrio MANSILLA d'avoir dressé l'inventaire du fonds de la cathédrale de Burgos (*Catálogo de los códices de la catedral de Burgos*. Madrid, Instituto Enrique Florez, 1952, 205 pp., 17 pl.). Deux vénérables homéliaires, en écriture visigothique du XI^e siècle, sont les joyaux de ce dépôt, au total assez pauvre. M. M. les avait décrits avec grand soin dans un article d'*Hispania sacra* (t. II, 1949, p. 381-418). Le *De laude virginitatis Dei Genitricis Marie*, de S. Ildephonse, n° 15 (XIII^e siècle), ne figure pas parmi les 24 codices décrits par V. Blanco García en tête de son édition (Madrid, 1937), ni de sa traduction récente de l'opuscule du saint docteur (Saragosse, 1954) ; de son côté, M. M. ne mentionne pas l'ouvrage de Blanco García. Du point de vue hagiographique, il n'y a vraiment aucun recueil important ; seuls les bréviaires, les missels (n°s 17, 17b, 18, 19, 22, 24, 29), les martyrologes (n°s 27, 28), malheureusement postérieurs au XIII^e siècle, apporteront quelques renseignements intéressants sur le culte des saints. On eût souhaité une description plus précise des deux martyrologes. Le n° 28 (anc. 73) ne représente-t-il pas un extrait d'Adon avec des additions d'Usuard (cf. *Anal. Boll.* LV, 1937, 388) ?

B. G.

Comme plusieurs autres Vies latines médiévales de saints écossais, celle de la mère de S. Kentigern, qui portait le nom d'Enoch ou Enocha (en dialecte des Basses-Terres Thaney, Thenew ou Thanew, latinisé Thanea ou Tenna), n'a été conservée que dans le Bréviaire d'Aberdeen, imprimé en 1509 et réédité en 1854. C'est le texte *BHL*. 8026, un arrangement en neuf leçons. Après la doxologie, on lit : *Et in Glasguense, civitate inclita, honorifice tradita sepulture* (ainsi, sans verbe principal). Les critiques qui se sont intéressés aux sources de l'histoire d'Écosse ont tous été d'accord pour négliger cette pièce. Ils y voient un simple résumé de quelques chapitres de la *Vita Kentigerni* (*BHL*. 4645) composée sur l'ordre de l'évêque Herbert de Glasgow (1147-1164) et dont on ne possède que le début. M. John MACQUEEN examine ce point de plus près dans un essai intitulé *A Lost Glasgow Life of Saint Thaney (Saint Enoch)*, dans *The Innes Review*, t. VI (1955), p. 125-130. Une comparaison minutieuse de ces deux textes lui permet d'établir que leur relation n'est pas unique-

ment celle d'un abrégé à l'égard de son modèle. Les leçons pour la fête de S^{te} Thaney dériveraient-elles de la Vie perdue de S. Kentigern dont s'est inspiré l'auteur de *BHL*. 4645? Il semble que non. Une Vie perdue de S^{te} Thaney, tirée elle-même de la Vie de son fils *BHL*. 4645, doit avoir existé comme intermédiaire. M. M. note (p. 125) que les leçons du Bréviaire d'Aberdeen pour S. Kentigern (*BHL*. 4649) sont, elles, obtenues directement par abréviation de l'Office du XIII^e siècle (*BHL*. 4647). Sans doute la Vie perdue de S^{te} Thaney se présentait-elle à peu près sous la forme que revêt ce dernier texte. L'exposé de M. M. aurait pu gagner en clarté et l'on souhaiterait surtout, pour la commodité du lecteur, qu'il s'astreignît à déterminer les Vies imprimées auxquelles il se réfère par leur numéro dans la *BHL*.
P. G.

M. C. A. RALEGH RADFORD étudie *Two Reliquaries connected with South-West Scotland* (dans les *Transactions of the Dumfriesshire and Galloway Natural History and Antiquarian Society*, t. XXII [1955], p. 115-123, ill.). Le premier est un important fragment de bronze ayant servi à recouvrir une crosse de saint celtique (en irlandais *bachall*, qui est le latin *baculus*), travail des environs de l'an mille ou un peu antérieur. Cette pièce fut retrouvée, voici un siècle à peu près, non loin de l'église de Hoddum, sur la rive orientale de la rivière Annan, au comté de Dumfries. M. R. a consacré naguère aux croix sculptées de Hoddum un excellent article, qui est à ce jour la meilleure des notices sur S. Kentigern (dans *Antiquity*, n° 107, septembre 1953, p. 153-160 et pl. I-IV). Il n'a pas noté que le titulaire de la paroisse voisine (Abermelc ou Castlemilk, plus tard St. Mungo) est S. Mungo, forme hypocoristique de Kentigern (J. M. MacKINLAY, *Ancient Church Dedications in Scotland*, Non-Scriptural Dedications, p. 181), mais il attire l'attention sur un témoignage indirect de la présence de cette relique à Hoddum : Jocelin de Furness, qui composa, dans le dernier quart du XII^e siècle, sa *Vita Kentigerni* (*BHL*. 4646), se trouva conduit à gonfler le plus possible les maigres renseignements qu'il puisait dans les sources alors accessibles sur les faits et gestes de son héros, mort vers 604. Or, en ses chapitres 32 et 33 (éd. METCALFE, pp. 67 et 70), il raconte que S. Kentigern, rentrant de son exil au Pays de Galles, prêcha à Hoddum, où le roi et le peuple s'étaient portés à sa rencontre. Le saint, poursuit notre hagiographe, y établit quelque temps son siège, avant de rentrer à Glasgow, « sa propre cité » (ou « sa cité proprement dite »). Il semble bien que cet auteur du XII^e siècle interprète de la sorte l'existence à Hoddum d'une crosse attribuée à S. Kentigern et vénérée comme relique : il oubliait, ou feignait d'oublier, que le *bachall* celtique n'était pas un apanage épiscopal. Sur un curieux passage du même Jocelin qui aide à dater un groupe d'inscriptions pictes, on lira les réflexions de M. R. dans le numéro suivant d'*Antiquity*, p. 237-239.

Le second objet dont s'occupe M. R. est un reliquaire, aujourd'hui conservé au Musée Britannique, à Londres, qui peut être de la fin du

xii^e siècle. Il est vide, mais l'inscription qui y est gravée mentionne des reliques de la Sainte Croix, de Notre-Dame, de S. Ninnian, de S. Georges, de S^{te} Marguerite, de S. Boniface, de S. *Ferg*... (Fergus ou Fergustianus, évêque des Pictes, commémoré au calendrier d'Aberdeen), de S. Norbert (*Domnus Norbertus*) et d'un S. *Andreas ex Mauris*. M. R. voit en celui-ci l'apôtre S. André, que ses Actes apocryphes conduisent chez les Myrmidons, situés en Afrique par les géographes du moyen âge, mais la référence vise certainement un des *martyres Mauri* vénérés à Cologne (*Act. SS.*, Oct. t. VII, p. 11-18). La date de l'objet et l'ensemble de ces reliques indiquent une maison de Prémontrés où S. Ninnian recevait un culte particulier, et la seule qui remplisse ces conditions est Whithorn, car New Ferns ne fut fondé qu'après 1220. Il faut donc l'attribuer à la cathédrale de Whithorn et probablement à l'évêque Christian (1154-1186), dont les Prémontrés gardent le souvenir comme fondateur de cette maison.

P. G.

Une nouvelle collection, *Irish Historical Series*, s'ouvre par un essai de M. James HOGAN, professeur à l'université de Cork (*The Irish Manuscripts Commission*. Cork, University Press, 1954, 42 pp.), préfacé par M. Denis Gwynn. C'est une grande œuvre, à laquelle l'auteur lui-même a collaboré avec dévouement, que la publication, la réimpression ou la reproduction de tant de documents et de répertoires divers, réalisées par cette Commission depuis 1928. Pendant une bonne partie de cette période, la production historique et surtout celle de textes médiévaux, était arrêtée presque partout ailleurs qu'en Irlande. Mais nous nous réservons de passer en revue les diverses séries de l'*Irish Manuscripts Commission* dans un bulletin général de l'hagiographie celtique depuis 1940. Signalons seulement ici que l'*Irish Historical Series* se propose de donner, après cette première brochure, de brèves contributions sur des sujets limités ou sur des périodes bien définies, résumant les résultats obtenus jusqu'à ce jour, à l'intention surtout de la jeunesse universitaire.

P. G.

La Bibliothèque du Dr Williams, à Londres, a rendu de signalés services à nos études, comme à d'autres sections des sciences historiques, en permettant, grâce à un système de prêt gratuit, le travail à domicile de bien des érudits. Un groupe d'amis s'est constitué pour la soutenir dans les difficultés qui suivent toujours une guerre. Pour leur conférence annuelle, en septembre dernier, les *Friends of Dr. Williams's Library* ont invité dom M. D. KWOWLES, O.S.B., professeur à Cambridge, et publié son texte (*Cistercians and Cluniacs*. Oxford, University Press, 1955, 32 pp.). L'éminent historien du monachisme anglais y évoque, de façon aussi neuve que vivante, la controverse entre S. Bernard et Pierre le Vénérable. Il en conduit le développement jusqu'au Dialogue du Clunisien et du Cistercien composé, vers 1160-1170 ou un peu plus tard, par un Cistercien allemand et publié par Martène. Sa conclusion mérite d'être citée : « As a

whole, the *Dialogue* leaves us with the same impression as Bernard's Apology, written fifty years before, that the Cluniacs were luxurious and the Cistercians intolerant. It is aesthetically unsatisfactory, though perhaps wholly in accord with human psychology in all spiritual and moral controversies, that, after more than half a century of wrangling, the combatants should disappear from sight belabouring each other with weapons forged and discarded by great men now dead. »

P. G.

Les qualités de fond et non moins de forme que nous avons louées (*Anal. Boll.* LXXII, 289-293) dans les deux premiers tomes de *A History of the Crusades*, par Steven RUNCIMAN, se retrouvent, amplifiées, dans le troisième et dernier volume de cet ouvrage (*The Kingdom of Acre and the Later Crusades*. Cambridge, University Press, 1954, xii-530 pp., 16 pl., 5 cartes, tableaux généalogiques). Le tome II s'achevait sur la reddition de Jérusalem à Saladin, en octobre 1187, et sur l'arrivée inopinée à Tyr de Conrad de Montferrat, dix jours après le désastre des Cornes de Hattin. Ce fut ce mince événement qui permit à l'aventure de la Croisade de se prolonger, de se survivre bien plutôt, pendant plus d'un siècle. Son caractère d'aventure est plus marqué encore dans ce livre-ci que dans les précédents, et ce n'est pas l'apparition d'un S. François d'Assise, au cours de la cinquième croisade (1219), ni la présence d'un S. Louis, trente ans plus tard, qui pouvaient y remédier. « Faith without wisdom is a dangerous thing », dit M. R. dans son épilogue. Cet épilogue établit un bilan qui est presque uniquement négatif, qu'il s'agisse des chrétiens ou de l'Islam. C'est surtout la quatrième croisade, « the Crusade against Christians », qui inspire au savant byzantiniste les réflexions les plus amères. On ne peut qu'y souscrire, encore qu'on eût aimé voir appliquer davantage *l'audiatur et altera pars*, ainsi qu'a pu le faire récemment M. A. FROLOW, mettant notamment en juste relief le rôle joué par le culte des reliques, dans une série d'articles parus sous le titre : *La déviation de la 4^e Croisade vers Constantinople. Problème d'histoire et de doctrine*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. 145 (1954), p. 168-187 ; 146, pp. 67-89, 194-219 ; 147 (1955), p. 50-61, et réunis ensuite en brochure (*Recherches sur la déviation de la IV^e Croisade vers Constantinople*. Paris, Presses universitaires de France, 1955, 84 pp.). Il serait souhaitable qu'une édition suivante de *A History of the Crusades* usât avec moins de parcimonie des années de datation dans le courant du texte ; on ne trouve pratiquement les millésimes qu'au sommet des pages, où ils courent le risque de n'être pas toujours exacts. Partout ailleurs, et non le moins dans les appendices, la bibliographie, l'index, se manifeste le souci du détail sous-jacent à la peinture de cette fresque d'histoire, vaste et colorée.

P. D.

Dom Antoine VANDEKERCKHOVE publie une seconde édition de son *Histoire de l'abbaye du Val-Dieu à travers les siècles, 1215-1964*

(Dison, 1954, xx-422 pp., ill.). Fruit d'un long et patient labeur, l'ouvrage fournit de nombreux renseignements sur cette fondation cistercienne en pays mosan. L'auteur ne s'est pas placé sur le terrain de l'investigation critique ; son style révèle, d'ailleurs, à plus d'un endroit, la perspective dans laquelle il s'est placé : celle de l'édification. Les résultats les plus précieux de son travail restent malheureusement enfouis sous la masse des données accessoires ou sans valeur. Les références sont trop rares ou trop succinctes pour permettre un contrôle efficace. L'histoire du monastère n'aurait-elle pas gagné en relief si on l'avait conçue de manière plus synthétique, tout en la faisant suivre, sous forme de regeste, par exemple, de l'énumération des actes de chaque abbé ?

V. D. S.

La mort toute récente de l'illustre écrivain danois Johannes Jørgensen, dans sa quatre-vingt-dixième année et soixante ans après sa mémorable conversion au catholicisme, met le terme à une carrière hagiographique qui a fait connaître son nom dans le monde entier. Successivement, S. François d'Assise, S^{te} Catherine de Sienne, S. Jean Bosco avaient tenté sa plume. Presque à la fin de sa vie littéraire, il avait consacré deux beaux volumes à la grande sainte scandinave du moyen âge finissant, dont l'amour, comme le sien, s'était partagé entre les pays du Nord et l'Italie (*Den hellige Birgitta af Vadstena*. Copenhague, Gyldendal, 1941 et 1943, xix-250 et iv-290 pp., 49 planches et cartes). Cet ouvrage fondamental a été traduit en anglais par M^{lle} Ingeborg LUND (*Saint Bridget of Sweden*. Londres, Longmans, 1954, xiii-310 et xi-354 pp.). Pour la richesse de l'illustration, l'édition danoise garde la palme, mais la traductrice a dressé un excellent index dont le besoin se faisait sentir.

P. G.

Le P. Astrik-L. GABRIEL, O. Praem., s'est intéressé à l'histoire du collège de l'Ave Maria, fondé à Paris, en 1336, par Jean de Hubant. Il en publie le cartulaire, précédé d'une importante introduction (*Student Life in Ave Maria College, Medieval Paris*. Notre Dame, Ind., University Press, 1955, xviii-460 pp., ill.). Une pieuse coutume particulière à cet établissement était le pèlerinage ou procession générale que l'article 54 des statuts prescrivait d'accomplir chaque année, *in feriis paschalibus*, à tous les saints et saintes de Paris. Le P. G. annote avec soin ce paragraphe (p. 204-212) et identifie les trente-quatre églises où se rendaient ainsi les écoliers conduits par leur maître.

Un élève du P. Gabriel a donné aux *Texts and Studies in the History of Medieval Education*, où ce fascicule porte le n° 2, une brève étude sur une confusion, assez répandue, dans l'attribution à un des fils de Lamech de l'invention de la musique (Paul E. BEICHNER, C. S. C. *The Medieval Representative of Music, Jubal or Tubalcain?* Notre Dame, University Press, 1954, 28 pp., ill.). Des historiens de l'art, peu familiers avec le moyen âge, ont pris à tort Jubal, que parfois les copistes métamorphosent en Tubal, pour son frère « Tubalcain, père des forgerons ».

P. G.

Deux bonnes Vies de martyrs de la Réforme ont paru l'an dernier chez les éditeurs londoniens Burns et Oates. M. E. E. REYNOLDS présente *St. John Fisher* (xiv-310 pp.) et M. Thomas COLLINS, sous le titre de *Martyr in Scotland*, le B. Jean Ogilvie (xii-268 pp.). Les deux volumes sont illustrés, le premier de neuf planches reproduisant des portraits ou des documents originaux, le second de compositions, un peu trop romantiques à notre goût, photographies de bas-reliefs dus au ciseau d'un artiste italien, M. S. Mastrojanni. Si l'on veut se souvenir qu'aucune biographie importante n'a été consacrée à l'évêque de Rochester depuis celle du P. T. E. Bridgett, il y a près de soixante-dix ans, et qu'il n'existait rien d'approfondi sur le Jésuite martyr écossais, on comprendra que ces ouvrages méritent bien de l'hagiographie. L'un et l'autre sont pourvus de notes et d'appendices documentaires. L'Écosse de l'époque élisabéthaine étant moins exactement connue du lecteur anglais que le règne d'Henry VIII, M. C. a fait une place assez large à la description de l'arrière-scène. P. G.

Les personnages de Légende dorée à qui M. E. I. WATKIN consacre un essai dans ses *Neglected Saints* (Londres, Sheed & Ward, 1955, xiii-241 pp.) ne sont pas seulement, comme on pourrait le croire, ceux que le lecteur anglais ignore tout à fait, mais aussi parfois ceux qu'il ne connaît guère que par un détail ou un épisode fameux : S. Martin de Tours, S. Bruno, S. Hugues de Lincoln, le B. Jean de Montmirail, le B. Jourdain de Saxe et la B^{se} Diane d'Andalo, la B^{se} Osanna de Mantoue et la B^{se} Madeleine Panatieri, S. Thomas de Villeneuve, le B. Antoine Grassi. Ces pages, agréables à lire, apprendront bien des choses au grand public. Le spécialiste même y trouvera à glaner ; citons une excellente discussion de la date où S. Hugues fut envoyé de la Grande Chartreuse en Angleterre pour y fonder Witham (p. 55). — Voici quelques remarques en vue d'une réédition. Faire une Galloise de l'impératrice Hélène, femme de Maximus, est un anachronisme (p. 15). Lire *Ticinum* au lieu de *Patavium* (p. 7), *Postumian* au lieu de *Posthumian* (p. 10), *Aywiers* au lieu de *Aywières* (p. 136). M. W. utilise souvent les *Acta Sanctorum*, à l'exclusion parfois d'éditions plus récentes, mais une particularité de notre collection lui a échappé : d'où d'amusants commentaires sur le mystérieux C. B., auteur des pages qui concernent S. Bruno, ou sur le Bollandiste inconnu qui a traité de Jean de Montmirail au tome VIII de Septembre. La page de titre de ces volumes porte pourtant, selon notre habitude, en toutes lettres, le prénom et le nom latinisé de celui qui signe en marge de ses initiales : Cornelius Byeus dans le premier cas, Constantinus Suyskenus dans le second. Les réflexions personnelles de M. W. à propos des faits et gestes qu'il rapporte sont empreintes souvent d'une sorte de naïveté insulaire et d'une imperturbabilité presque victorienne qui font sourire : ainsi à propos des recherches de parapsychologie (pp. 34, 153, 230) ou de l'illogisme reproché à S. Louis, roi de France (p. 84), à propos de l'anti-sémitisme médiéval (p. 93-94), de la suppression des Templiers (p. 156), de l'Inquisition (p. 137),

de l'érastianisme (p. 176), de l'amour et de la protection des animaux (p. 236). L'auteur ne se cache pas, du reste, de parler au nom de la conscience catholique, plus exactement définie comme « the conscience of the English-speaking Catholics » (p. 237), et tient fort sérieusement le rôle d'un défenseur de la liturgie bien comprise contre les regrettables dévotions eucharistiques du passé, par exemple (p. 208). Quoi qu'il en soit, toute l'ingéniosité du moyen âge ne pouvait réussir, même dans l'excès de sa piété, à écrire *Maria* en quatre lettres (p. 136).

P. G.

Les *Cahiers de Joséphologie* ont publié, de 1953 à 1955, sous la signature du P. Aimé TROTTIER, C. S. C., une suite de notes, maintenant réunies en volume (*Essai de Bibliographie sur Saint Joseph*, Montréal, Oratoire Saint-Joseph, s. d., 283 pp.). On y trouve, rangés en ordre alphabétique, des livres seulement (à l'exclusion des périodiques, des articles de revues et des extraits de livres). Au total, 6112 numéros, depuis six incunables, dont le premier est daté de 1489, jusqu'à un ouvrage qui a paru en 1955, avec trois index : systématique, chronologique et géographique.

P. G.

A plusieurs reprises nous avons signalé dans ce Bulletin la féconde activité scientifique dont le Musée autrichien du Folklore à Vienne est devenu le foyer. Dans la collection de ses *Veröffentlichungen* un septième volume a paru, sous la signature d'un vétéran, M. Karl SPIESS : *Neue Marksteine* (Wien, Selbstverlag des Oesterreichischen Museums für Volkskunde, 1955, vi-132 pp., illustré). M. S., qui avait publié jadis des *Marksteine der Volkskunst*, revient volontiers à l'étude de cet art populaire et anonyme dont les formes demeurent liées à une longue tradition (« unpersönliche, überlieferungsgebundene Kunst »). Les trois mémoires indépendants qui composent l'ouvrage ont respectivement pour titre : I. *Die zweifache Herkunft des Lebensbaums in der europäischen Volkskunst*; II. *Maria im Ährenkleide*; III. *Das wahre Antlitz Jesu*.

C'est sa compétence particulière dans le domaine du folklore des agriculteurs qui a conduit l'auteur à étudier la représentation de la Madone aux Épis, un type qu'on voit surtout se propager peu après 1400 dans les régions comprises entre l'Isar, le Danube et la Salzach. Cette image, très vénérée, dont M. S. connaît plus de 80 exemplaires, se caractérise par une robe de couleur bleue, entièrement parsemée d'épis d'or. Le vêtement est garni d'une collerette et de manchettes en forme de langues de feu et retenu par une ceinture de cuir. Une abondante chevelure blonde retombe librement et parfois fort bas le long du dos. L'auteur consacre des pages bien documentées à la provenance de ce type spécial (une prétendue origine milanaise doit être écartée), à sa diffusion et aux tentatives qui ont été faites pour l'expliquer. Les épis semblent bien signifier que Marie est « le champ fertile » dont parle l'Écriture, les flammes indiquent le Soleil qu'elle a conçu de manière surnaturelle. L'ensemble est mis en rapport par M. S. avec des coutumes paysannes concernant la « dernière gerbe » aux fêtes de la moisson et avec certains thèmes éternels de la

fécondité (idoles païennes, Magna Mater, etc.) ; mais qui s'aviserait d'établir une continuité, surtout locale, dans ces traditions ?) Signalons encore que dans le troisième mémoire, l'auteur analyse notamment les légendes d'Abgar d'Édesse et de la Véronique, ainsi que les images qui en sont issues.

Le Musée folklorique de Vienne, sous l'impulsion de son directeur, le professeur L. SCHMIDT, organise aussi des expositions. Celle qui a commémoré l'année dite mariale, en 1954, se trouve décrite dans un catalogue publié à cette occasion, sous le titre : *Marianische Wallfahrten in Oesterreich* (Wien, Museum für Volkskunde, 1954, 64 pp.). Grâce à la table des noms de lieux et à la bibliographie spéciale qui le terminent, cet inventaire, fort méthodiquement disposé, rendra d'utiles et durables services. M. C.

Le caractère particulier de notre bulletin nous empêche de consacrer à l'ouvrage fondamental du P. Joseph LECLER, *Histoire de la tolérance au siècle de la Réforme* (Paris, Aubier, 1955, 2 vol., 403, 461 pp. ; = *Théologie*, t. 31), les développements critiques qu'il mérite. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer : la sérénité de l'exposé, la clarté et la sobriété du style, l'érudition impeccable mais sans surcharges inutiles, l'ampleur des recherches entreprises. En effet, si nous exceptons l'Italie et l'Espagne, c'est à travers tous les pays de l'Europe du xvi^e siècle que l'auteur étudie la tolérance dans les faits et les théories. Pour mieux comprendre dans quelle atmosphère politique et religieuse se posait à la conscience ce problème délicat, le P. L. retrace d'abord l'évolution de la tolérance depuis l'ancien Testament jusqu'à la Renaissance. Ces pages, à elles seules, prouvent avec quelle attention le savant professeur de l'Institut catholique a médité le thème qu'il a choisi et combien parfaitement il a saisi la disposition d'esprit des controversistes à l'époque de la Réforme. En face de l'erreur et de sa propagande, quelle fut, par exemple, l'attitude de S. Augustin dans la querelle donatiste, de S. Bernard dans la répression de l'hérésie et la lutte contre l'infidèle ? Si le principe *Credere non potest homo nisi volens* est indiscuté, il faut reconnaître que, soit par lassitude, soit par crainte de troubles graves, des saints ont autorisé un recours à la force ; et dans la suite, leur exemple a été invoqué par des hommes qui n'avaient plus la même élévation de pensée, ni le même respect des consciences. Sur ce sujet on peut lire les remarques pertinentes du professeur L.-E. Halkin : *De l'excommunication au bûcher (Hommage à Lucien Febvre* [Paris, 1954], p. 219-225). Un résumé de la thèse de P. Déru-maux, *S. Bernard et les Infidèles*, citée ici d'après le texte dactylographié, a paru dans les *Mélanges Saint Bernard* (Dijon, 1954), p. 68-79. Voir aussi dans le même recueil : E. DELARUELLE, *L'idée de croisade chez saint Bernard*. M. G.-B. Flahiff a publié naguère un très intéressant document de la fin du xii^e siècle : *Deus non vult* (*Medieval Studies*, t. IX, 1947, p. 162-188). Contemporain de la III^e croisade, l'auteur, Raoul le Noir, écrit : *'Nescio quo iure possit (christianus) arma capessere ad occidendum etiam Saracenos*. B. G.

Nous avons reçu le tome XXII des *Archives de l'Église d'Alsace* (Strasbourg, Le Roux, 1955, xii-272 pp., ill.). Attentifs à tirer profit, comme chaque année, des contributions souvent importantes que ce recueil périodique apporte à nos études, nous n'avons pas, cette fois, à y signaler d'articles proprement hagiographiques de quelque envergure. Notons une courte page de M. Paul Stintzi sur les patronages de S. Gall en Alsace (p. 22) et trois autres, du chanoine Médard Barth, sur le culte de S. Morand (p. 256-258). On trouvera aussi à glaner dans le *Liber investiturarum sub Erasmo episcopo Argentinensi (1541-1568)* et dans le *Status dioecesis Argentinensis* de 1693, publiés respectivement par M. Barth (p. 69-102) et par M. Charles Schillinger (p. 103-186). Le volume se termine par des notices consacrées à la mémoire de Joseph Brauner († 1945), fondateur de la Société d'histoire de l'Église d'Alsace, et de l'historien Joseph Schmidlin († 1944).

M. C.

Désireux de célébrer dignement l'inscription de son 50.000^{me} adhérent, la Fédération catholique néerlandaise des métallurgistes a prié M. Albert KUYLE, homme de lettres, de rédiger, dans le genre populaire, un petit ouvrage sur S. Éloi. L'auteur s'est bien acquitté de cette tâche. Dans sa plaquette, abondamment illustrée (*Sint Eloy*. Utrecht, De Lanteern, 1955, 160 pp.), les artisans — et les artistes — du métal trouveront une foule de renseignements, souvent pittoresques, sur la vie, le culte et le folklore de leur saint patron. En ce qui concerne l'iconographie, nous aurions aimé connaître avec plus de précision la provenance de plusieurs des images reproduites ici. Une rectification : sur la planche de la p. 16, ce n'est pas S. Éloi que l'on voit offrir le saint sacrifice, mais S. Gilles, d'après un thème de sa légende. Il s'agit là du tableau de la National Gallery dont le peintre est désigné sous le nom de « Maître de S. Gilles ». D'autre part, la grande croix ciselée qui surmonte l'autel — la scène se passe dans la basilique de Saint-Denis — est appelée « Croix de S. Éloi ». D'où la confusion.

M. C.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- Actes du Congrès d'études sur le patronage de S. Joseph, Montréal, 1955. Section doctrinale (= Cahiers de Joséphologie, t. III, 1955, p. 175-326).*
- Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ὁσιομάρτυρος Ἡλίας τοῦ Ἀρδοῦνης.* Athènes, 1956, 54 pp.
- ALAND, K. *Die Kommission für spätantike Religionsgeschichte, der gegenwärtige Stand ihrer Arbeiten und ihr Plan.* Extr. de *Forschungen und Fortschritte*, t. XXIX (1955), p. 375-379.
- AMORE, A. *Sulla questione dei cosiddetti Martiri greci.* Extr. de *Antonianum*, t. XXX (1955), p. 15-26.
- ANDREU, F. *Le lettere di S. Gaetano da Thiene.* Vaticano, Biblioteca Apostolica, 1954, xxxiv-144 pp. (= *Studi e testi*, 177).
- Archives de l'Église d'Alsace*, t. XXII. Strasbourg, Le Roux, 1955, xii-272 pp.
- BAIX, F. S. *Remacle. Culte et reliques*, 2^e partie. Extr. de *Folklore Stavelot-Malmedy*, t. XIX (1955), p. 5-44.
- BAKER, A. *La sainte Sapience, ou les voies de la prière contemplative*, t. II. Paris, Plon, 1956, 252 pp. (= *Tradition monastique*).
- BENOIT, F. *Sarcophages paléochrétiens d'Arles et de Marseille.* Paris, Centre national de la Recherche scientifique, 1954, 88 pp., 49 pl. (= *Gallia*, suppl. 5).
- BERNARDS, M. *Speculum Virginum.* Köln, Böhlau, 1955, xvi-262 pp., 8 pl. (= *Forschungen zur Volkskunde*, 36-38).
- Bernhard von Clairvaux Mönch und Mystiker.* Internationaler Bernhard-Kongress Mainz 1953, herausg. von J. LORTZ. Wiesbaden, Steiner, 1955, lvi-245 pp. (= *Veröffentlichungen des Instituts f. europäische Geschichte, Mainz*, t. VI).
- BEST, R. I.; O'BRIEN, M. A. *The Book of Leinster*, t. II. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1956, pp. i-xi, 261-470.
- BIASUTTI, G. *Sante Sabide.* Udine, 1956, 35 pp.
- BISCHOFF, B. *Studien zur Geschichte des Klosters St. Emmeram im Spätmittelalter (1324-1525).* Extr. de *Studien u. Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*, t. LXV (1953-1954), p. 152-198.
- BREUER, J. *Les reliquaires trouvés dans les autels de l'église d'Ocquier.* Extr. du *Bulletin de la Société des Bibliophiles liégeois*, t. XIX (1955), p. 37-51.
- BREZZI, P. *Composizione professionale delle prime comunità cristiane.* Extr. de *Economia e Storia*, t. II (Milano, 1955), 16 pp.
- BRIBOSIA, M. (MÈRE MARIE-HENRI). *L'iconographie de S. Lambert.* Extr. du *Bulletin de la Commission royale des monuments et des sites*, t. VI (1955), p. 85-248, 50 ill.
- BUCKINX-LUYKX, A. *Ignatius. De Ridder.* Historische Roman. Antwerpen, «t Groelt», 1956, 327 pp.
- BÜTTNER, H. *Die politische und kirchliche Erfassung von Siegerland und Wester-*

- land im frühen Mittelalter. Extr. de *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, t. V (1955), p. 24-48.
- CARNEY, J. *Studies in Irish Literature and History*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1955, xi-412 pp.
- CECCHELLI, C. *I mosaici della basilica di S. Maria Maggiore*. Roma, Banco di S. Spirito, 1956, in-4°, 342 pp., 88 pl. (37 en coul.).
- *Il trionfo della Croce*. Roma, Edizioni Paoline, 1954, 215 pp., 51 pl.
- CERULLI, E. *Il Patrañuelo di Juan Timoneda e l'elemento arabo nella novella italiana e spagnola del Rinascimento*, I. Roma, Accademia dei Lincei, 1955, p. 81-181 (= *Memorie*, sér. 8, t. VII, fasc. 3).
- CHALOUPECKÝ, V.; RYBA, B. *Středověké Legendy Prokopské*. Praha, Československá Akademie věd, 1953, 287 pp.
- Commentarii Ignatiani (1556-1956)*. Romae, Institutum historicum S. I., 1956, 615 pp. (= *Archivum historicum S. I.*, fasc. 49).
- CONIGLIONE, M. A. *Il B. Giovanni Liccio*. Palermo, Eco di S. Domenico, 1955, ix-186 pp., 19 pl.
- COURTOIS, C. *Victor de Vita et son œuvre*. Alger, Service des antiquités, 1954, 111 pp.
- DANIELE, I. *La formazione di S. Pio X nel seminario di Padova*. Extr. de *Studia Patavina*, t. II (1954), p. 286-317.
- DANIÉLOU, J. *La chronologie des sermons de S. Grégoire de Nysse*. Extr. de la *Revue des sciences religieuses*, t. XXIX (1955), p. 346-372.
- *Grégoire de Nysse. La Vie de Moïse*, 2^e éd. augmentée du texte critique. Paris, Éditions du Cerf, 1955, 155+135 pp. (= *Sources chrétiennes*, 1bis).
- *Les saints « païens » de l'Ancien Testament*. Paris, Éditions du Seuil, 1956, 175 pp.
- DÉJARDINS, V. *Les saints d'Afrique dans le martyrologe romain*. Alger, 1952, 211 pp.
- DELIALÈS, N. P. *Συλλογή παλαιοχριστιανικῶν καὶ μεταγενεστέρων μνημείων τῆς Δημοτικῆς Βιβλιοθήκης Κοζάνης*. Thessaloniki, 1955, 32 pp., 21 pl.
- DEVLIN, C. *The Life of Robert Southwell, Poet and Martyr*. London, Longmans, Green and Co, 1956, x-367 pp.
- DIENEMANN, J. *Der Kult des hl. Kilian im 8. und 9. Jahrhundert*. Würzburg, 1955, xii-336 pp. (= *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Bistums und Hochstifts Würzburg*, t. X).
- DISCRY, F. *Les Encloîtres de Notre-Dame de Huy*. Extr. des *Annales du Cercle hutois des sciences et des beaux-arts*, 1955, 57 pp.
- DÖLGER, F. *Byzanz und das Abendland vor den Kreuzzügen*. Extr. des *Relazioni del X Congresso internazionale di scienze storiche (Roma, 1955)*, t. III, p. 67-112.
- DOWNEY, G. *Earthquakes at Constantinople and Vicinity, A.D. 342-1454*. Extr. de *Speculum*, t. XXX (1955), p. 596-600.
- *Philanthropia in Religion and Statecraft in the Fourth Century after Christ*. Extr. de *Historia*, t. IV (Wiesbaden, 1955), p. 199-208.
- DRAGUET, R. *Butleriana. Une mauvaise cause et son malchanceux avocat*. Extr. du *Muséon*, t. LXVIII (1955), p. 239-258.
- DYGGVE, E. *Gorm's Temple and Harald's Slave-Church at Jelling*. Extr. de *Acta archaeologica*, t. XXV (Köbenhavn, 1954), p. 221-239, 17 ill.

- ECKHARDT, Th. *Napomene o grafickoj strukturi glagoljice*. Extr. de *Radovi Staroslavenskog instituta*, fasc. 2 (Zagreb, 1955), p. 59-91.
- Élie le prophète, t. I-II. Bruges, Desclée de Brouwer, 1956, 271 et 317 pp. illustrations (= *Études carmélitaines*).
- ENGLANDER, Cl. *Ignatius von Loyola und Johannes von Polanco*. Regensburg, Pustet, 1956, 313 pp.
- FALLER, O. S. *Ambrosii opera*, t. VII. Wien, Hölder-Pichler-Tempsky, 1955, xviii-125+443 pp. (= *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. LXXIII).
- FELICETTI-LIEBENFELS, W. *Geschichte der byzantinischen Ikonenmalerei*. Olten u. Lausanne, Urs-Graf-Verlag, 1956, in-4°, 139 pp., 136 pl.
- FERNÁNDEZ ALONSO, J. *La cura pastoral en la España romanovisigoda*. Roma, Iglesia nacional española, 1955, xvii-628 pp.
- FERRALI, S. *Vita di S. Atto monaco vallombrosano e vescovo di Pistoia*. Pistoia, 1953, 79 pp., 12 pl.
- Festschrift Adolf Hofmeister*. Halle (Saale), Niemeyer, 1955, in-4°, xvi-342 pp.
- FESTUGIÈRE, A.-J. *Le problème littéraire de l'« Historia monachorum »*. Extr. de *Hermes*, t. LXXXIII (1955), p. 257-284.
- FISCHER, B. *Der selige Märtyrer Franz Joseph Pey, Theologiestudent in Trier, 1779-1784*. Extr. de *Trierer theologische Zeitschrift*, 1954, p. 355-370; 1955, p. 25-41.
- FROMM, H. *Quellenkritische Bemerkungen zum Marienleben des Priesters Wernher*. Extr. des *Annales Academiae scientiarum fennicae*, sér. B, t. LXXXIV (1954), p. 315-334.
- *Untersuchungen zum Marienleben des Priesters Wernher*. Turku, 1955, 195 pp. (= *Annales Universitatis Turkuensis*, sér. B, t. LII).
- FRUTAZ, P. A. *La chiesa di S. Francesco in Assisi « basilica patriarcale e cappella papale »*. Extr. de *Miscellanea francescana*, t. LIV (1954), p. 399-432.
- *Due edizioni rare del « Missale Romanum » pubblicate a Milano nel 1482 e nel 1492*. Extr. de *Miscellanea Mons. Giulio Belvederi* (Roma, 1954), p. 55-107.
- *La « Recollectio festorum B. M. V. »* Extr. de *Ephemerides liturgicae*, t. LXX (1956), p. 20-40.
- *Il Torrione di Niccolò V in Vaticano*. Vaticano, 1956, in-4°, 119 pp., 45 pl.
- GARANA, O. S. *Lucia di Siracusa*. Extr. de *Archivio storico siracusano*, t. I (1955), p. 15-22, 1 pl.
- GARITTE, G. *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres d'après deux mss. du Sinaï*. Louvain, Institut Orientaliste, 1955, 183 pp. (= *Bibliothèque du Muséon*, 38).
- *Une « Lettre de S. Arsène » en géorgien*. Extr. du *Muséon*, t. LXVIII (1955), p. 259-278.
- GAUTHIER, M.-M. S. *La légende de sainte Valérie et les émaux champlevés de Limoges*. Extr. du *Bulletin de la Société archéol. et hist. du Limousin*, t. LXXXVI (1955), p. 35-80, 7 pl.
- GIANNELLI, C. *Un altro « Calendario metrico » di Teodoro Prodromo*. Extr. de *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XXV (1955), p. 158-169.
- *Una « editio maior » delle « Quaestiones et dubia » di S. Massimo il Confessore*. Extr. de *Ἑλληνικά*, suppl. 9 (Thessaloniki, 1955), p. 100-111.

- GODDING-GANSHOF, F. *Le prieuré de Grand-Bigard depuis sa fondation jusqu'en 1381*. Extr. des *Annales de la Société roy. d'archéol. de Bruxelles*, t. XLVIII (1948-1955, éd. 1956), p. 9-70.
- GÓIS, D. DE. *Crónica do felicissimo rei D. Manuel*. Coimbra, 1949-1955, 4 vol. in-4°, LI-266, VII-158, VII-310, VII-292 pp. (= *Acta Universitatis Conimbrigensis*).
- GOTTSCHALCK, J. *Kloster Helfta und Schlesien*. Extr. de *Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, t. XIII (1955), p. 62-81.
- GRÉGOIRE, H. *Le mémoire des PP. Meyvaert et Devos sur la « Légende italique » des SS. Cyrille et Méthode*. Extr. de *Byzantion*, t. XXIV (1954 [1956]), p. 295-301.
- GRÉGOIRE, H. ; ORGELS, P. *Études sur l'histoire politique et religieuse de Byzance au X^e siècle*. Ibid., p. 141-178.
- GRUNDMANN, H. *Neue Beiträge zur Geschichte der religiösen Bewegungen im Mittelalter*. Extr. de *Archiv für Kulturgeschichte*, t. XXXVII (1955), p. 129-182.
- GUILLOU, A. *Le Corpus des Actes grecs de Sicile. Méthode et problèmes*. Extr. des *Atti del Convegno internazionale di studi Ruggeriani* (Palermo, 1955), p. 147-153.
- GUTTON, F. *La chevalerie militaire en Espagne. L'Ordre de Calatrava*. Paris, Lethielleux, 1955, 240 pp., 31 pl., 3 cartes (= *Commission d'histoire de l'Ordre de Cîteaux*, IV).
- HALKIN, L.-E. *Les apparitions et la critique historique*. Extr. de la *Revue nouvelle*, 15 février 1956, 16 pp.
- HILPISCH, St. *Erzbischof Hillin von Trier (1152-1169)*. Extr. de *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, t. VII (1955), p. 9-21.
- *Der hl. Rabanus Maurus*. Fulda, Parzeller, 1955, 55 pp.
- *Trier und Trierer Heilige im Martyrologium Romanum*. Extr. de *Trierer theologische Zeitschrift*, t. LXIV (1955), p. 295-303.
- HUYGHEBAERT, N. « *Ad villam quae dicitur Curba...* ». *Robert le Frison et l'avouerie d'Houthulst*. Extr. de *Sacris erudiri*, t. VII (1955), p. 163-176.
- *De bibliotheek van de oude St.-Andriesabdij*. Extr. de *Handelingen van het Genootschap « Société d'émulation » te Brugge*, t. XCII (1955), p. 150-160.
- *Stella Maris. Notes sur la dévotion mariale à l'abbaye de Saint-André*. Bruges, Abbaye de Saint-André, 1955, in-4°, 51 pp., 7 pl.
- JACKSON, K. H. *Contributions to the Study of Manx Phonology*. Edinburgh, Nelson, 1955, ix-149 pp.
- JALABERT, L. ; MOUTERDE, R. ; MONDÉSERT, C. *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, t. IV : *Laodicée, Apamène*. Paris, Geuthner, 1955, in-4°, 379 pp. (= *Bibliothèque archéologique et historique*, t. LXI).
- JARRETT, B. *Lives of the Brethren of the Order of the Preachers*. Translated by Pl. CONWAY. London, Blackfriars, 1955, xvi-260 pp.
- JOSI, E. *Il sepolcro del papa S. Giulio I e il cimitero di S. Callisto sulla Via Aurelia*. Extr. de *Miscellanea Mons. Giulio Belvederi* (Roma, 1954), p. 321-333.
- JUAMBELZ, J. *Bibliografía sobre la vida, obras y escritos de S. Ignacio de Loyola (1900-1950)*. Madrid, « Razón y Fe », 1956, xi-119 pp.
- KERN, L. *A propos des lettres d'indulgence concédées au concile de Wurzburg*

- de 1237. Extr. des *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, t. XIII (1955), p. 111-129.
- KLARKOWSKI, K. *Klejnoty Królowej*. Krótkie obrazkowe Żywoty Świętych Polskich. Pulaski (Wisconsin), The Franciscan Printery, [1955], 64 pp., 13 ill.
- KUYLE, A. *St Eloy*. Utrecht, De Lanteern, 1955, 157 pp., 65 pl.
- LAFOND, J. *Les vitraux de la cathédrale de Sées*. Extr. du *Congrès archéologique de France*, CXI^e session: L'Orne, 1953 (Paris, 1955), p. 59-83.
- LAMPEN, W. *Dirk van Heeze*. 's-Hertogenbosch, Provinciaal Genootschap van kunsten en wetenschappen, 1955, 28 pp.
- *Hildegard van Bingen*. Keuze uit de geschriften vertaald en ingeleid. Utrecht, Spectrum, 1956, LV-168 pp. (= *Monumenta christiana*, 2^e sér., t. III).
- *Skandinavische Heiligen*. 's-Hertogenbosch, Geert Groote Genootschap, 1955, 3 fasc. de 40 pp.
- LAMPSIDÈS, O. *Συμβολή εἰς τὸν βίον τῶν Ἀθηναίων μοναχῶν ἰδρυτῶν τῆς μονῆς Σουμελά*. Athènes, 1956, 12 pp. Extr. de *Τὰ Ἀθηναϊκά*, fasc. 2.
- *Datierung des Ἐγκώμιον Τραπεζοῦντος von Kardinal Bessarion*. Extr. de *Byzantinische Zeitschrift*, t. XLVIII (1955), p. 291-292.
- LANG, D. M. *Lives and Legends of the Georgian Saints*. London, Allen and Unwin, 1956, 180 pp.
- LAOURDAS, B. *Ὁ Γαβριὴλ Θεσσαλονίκης*. Extr. de *Ἀθηνᾶ*, t. LVI (1952), p. 199-214.
- LAUSBERG, H. *Zum altfranzösischen Alexiuslied*. Extr. de *Archiv f. das Studium der neueren Sprachen*, t. CXCI (1954-1955), p. 285-320.
- *Das Proömium des altfranzösischen Alexiusliedes*. Ibid., t. CXCII (1955-1956), p. 33-58.
- LEBRETON, M.-M.; LECLERCQ, J.; TALBOT, C. H. *Analecta monastica*, 3^e série. Roma, « Orbis catholicus », 1955, 206 pp. (= *Studia Anselmiana*, 37).
- LECLERC, J.-M. *Le B. Moye, auteur spirituel*. Essai bibliographique, dans *Revue ecclésiastique du diocèse de Metz*, 1955, p. 339-349; 1956, pp. 16-20, 49-59.
- LEFORT, L.-Th. *Catéchèses christologiques de Chenoute*. Extr. de *Zeitschrift für ägyptische Sprache und Altertumskunde*, t. LXXX (1955), p. 40-45.
- LEITE, S. *Cartas do Brasil e mais escritos do P. Manuel da Nóbrega*. Coimbra, 1955, cxvii-570 pp. (= *Acta Universitatis Conimbrigensis*).
- LEMERLE, P. *Byzance et la Croisade*. Extr. des *Relazioni del X Congresso internazionale di scienze storiche (Roma, 1955)*, t. III, p. 595-620.
- LEMEUNIER, F. *L'Ordre équestre du Saint-Sépulcre de Jérusalem*. Le Mans, 1955, 26 pp. Extr. de *La Province du Maine*.
- LEMOING, F. *Ermîtes et reclus du diocèse de Bordeaux*. Bordeaux, 1953, 156 pp., 11 pl. (= *Enquête nationale sur l'éremitisme*).
- LETT, É. *Les premiers biographes de S. Jean-B. de la Salle*. Paris, Liget, 1956, 347 pp., 11 pl.
- LOESCHCKE, W. S. *Christophorus Canineus*. Extr. de *Edwin Redslob zum 70. Geburtstag* (Berlin, 1955), 52 pp., 9 pl.
- LÖWE, H. *Vom Bild des Bonifatius in der neuerer deutschen Geschichtsschreibung*. Extr. de *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht*, t. VI (1955), p. 529-555.

- *Bonifatius u. die bayerisch-fränkische Spannung*. Extr. de *Jahrbuch für fränkische Landesforschung*, t. XV (1955), p. 85-127.
- LORIÉ, L. Th. A. *Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii*. Nijmegen, Dekker en van de Vegt, 1955, xv-180 pp. (= *Latinitas christianorum primaeva*, t. XI).
- LUTZ, K. *Cyriakskult im Speirer Dom*. Extr. de *Festschrift für Georg Biundo* (1952), p. 188-235.
- MAMÓNÈS, K. G. 'Επὶ τοῦ βίου καὶ τοῦ ἔργου Μάρκου τοῦ Εὐγενικοῦ. Extr. de 'Αθηνᾶ, t. LIX (1955), p. 198-221.
- MAZARD, J. *Corpus nummorum Numidiae Mauretaniaeque*. Paris, Arts et Métiers graphiques, 1955, in-4°, 233 pp., 28 pl.
- MENÉNDEZ PIDAL, G. *El lábaro de la Reconquista. Cruces asturianas y cruces visigodas*. Extr. de *Boletín de la real Academia de la historia*, t. CXXXVI (1955), 28 pp., 8 pl.
- MEURANT, R. *La figuration des saints et en particulier de S. Christophe dans les processions des anciens Pays-Bas*. Douai, Société d'Agriculture, 1955, 23 pp.
- MEYVAERT, P. *The Autographs of Peter the Deacon*. Extr. du *Bulletin of the John Rylands Library*, Manchester, t. XXXVIII (1955-1956), p. 114-138.
- *Peter the Deacon and the Tomb of St. Benedict*. Extr. de la *Revue bénédictine*, t. LXV (1955), p. 3-70.
- MILLOT, R. P. *L'épopée missionnaire. Aventures et missions au service de Dieu, de S. Paul à Grégoire XV*. Paris, Fayard, 1956, 454 pp. (= *Textes pour l'histoire sacrée*).
- Miscellanea del Centro di studi medievali*, t. I. Milano, « Vita e Pensiero », 1956, vii-374 pp. (= *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, N. S., t. 58).
- MOHLBERG, L. C.; EIZENHÖFER, L.; SIFFRIN, P. *Sacramentarium Veronense*. Roma, Herder, 1956, cxxv-453 pp., 8 pl. (= *Rerum ecclesiasticarum documenta*, Fontes, t. I).
- MOREAU, J. *Zum Problem der Vita Constantini*. Extr. de *Historia*, t. IV (1955), p. 234-245.
- MUYLDERMANS, J. *A propos d'un texte grec attribué à Jean de Lycopolis*. Extr. des *Recherches de science religieuse*, t. XLIII (1955), p. 395-401.
- NOTERDAEME, J.; DEKKERS, E. *Sint Eligius in de Pagus Flandrensis. De kerke te Snellegem*. Extr. de *Sacris erudiri*, t. VII (1955), p. 140-161.
- OEDIGER, F. W. *Adelas Kampf um Elten (996-1002)*. Extr. de *Annalen des hist. Vereins f. den Niederrhein*, fasc. 155-156 (1954), p. 67-86.
- PALACHKOVSKY, V. *Les SS. Abdièse, martyrs persans*. Extr. des *Πεπραγμένα τοῦ θ' διεθνoῦς βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου Θεσσαλονίκης*, t. II (1955), p. 229-232.
- PAULHART, H. *Zur Heiligsprechung der Kaiserin Adelheid*. Extr. de *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. LXIV (1956), p. 65-67.
- PELLEGRINO, M. *Ponzio. Vita e martirio di S. Cipriano*. Roma, Edizioni Paoline, 1955, 207 pp. (= *Verba seniorum*, 3).
- *Possidio. Vita di S. Agostino*. Ibid., 1955, 238 pp. (= *Verba seniorum*, 4).
- Πεπραγμένα τοῦ θ' διεθνoῦς βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου (Θεσσαλονίκη)*,

- 12-19 ἀπρ. 1953), t. I. Salonique, Société d'études macédoniennes, 1955, viii-516 pp., 183 pl. (= *Ελληνικά*, suppl. 9).
- PÉREZ DE URBEL, J. *El Antifonario de León y el culto de Santiago el Mayor en la liturgia mozárabe*. Extr. de la *Revista de la Universidad de Madrid*, t. III (1954).
- PERLER, O. *L'église principale et les autres sanctuaires chrétiens d'Hippone-la-Royale d'après les textes de S. Augustin*. Extr. de la *Revue des études augustiniennes*, t. I (1955), p. 299-343.
- PHILIPPIDÈS, L. I. *Ἐπεὶ Ἀκολουθία τῶν ἁγίων μαρτύρων καὶ καλλινίκων παρθένων Πίστεως, Ἐλπίδος καὶ Ἀγάπης καὶ τῆς μητρὸς αὐτῶν Σοφίας*. Athènes, 1955, 39 pp.
- PHYTRAKÈS, A. I. *Αἱ ἀντιδράσεις κατὰ τῆς τιμῆς τῶν ἁγίων ἐν τῇ ἀρχαίᾳ Ἐκκλησίᾳ καὶ τὰ αἴτια αὐτῶν*. Athènes, 1956, 51 pp. Extr. de l'*Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν*.
- POLGÁR, L. *Bibliographia de historia Societatis Iesu*. Extr. de *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XXIV (1955), p. 478-531.
- POMPEN, A. *St Victor van Xanten en zijn betekenis voor de geschiedenis van Nederland*. Roermond, Romen, 1955, xix-229 pp.
- RAHNER, H. *Ignatius von Loyola. Briefwechsel mit Frauen*. Freiburg i. Br., Herder, 1956, xxiv-648 pp., 16 pl.
- RAHNER, H.; MATT, L. VON. *Ignace de Loyola*. Paris, Desclée de Brouwer, 1955, 336 pp., 226 pl.
- RAMACKERS, J. *Das Grab Karls des Grossen und die Frage nach dem Ursprung des Aachener Oktogons*. Extr. de *Historisches Jahrbuch*, t. LXXV (1956), p. 123-153.
- *Papsturkunden in Frankreich*, N. S., t. V: *Touraine, Anjou, Maine u. Bretagne*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1956, 376 pp. (= *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, t. XXXV).
- REYPPENS, L. *Keurdiens in het koningsvendel. Bij het vierde eeuwfeest van Ignatius' dood*. S. l., 1956, 60 pp.
- RITCHIE, R. L. G. *The Normans in Scotland*. Edinburgh, University Press, 1954, xlv-466 pp.
- ROSCHINI, G. M. *La Biblioteca Mariana « Pio XII »*. Roma, Servi di Maria, 1956, 53 pp., 17 pl.
- ROSENFELD, H. *Alamannischer Ziu-Kult und SS. Ulrich- und Afra-Verehrung in Augsburg*. Extr. de *Archiv. f. Kulturgeschichte*, t. XXXVII (1955), p. 306-335.
- RUFFINI, M. *Il ritmo prosaico nella « Vita S. Emiliani » di Braulio*. Extr. de *Helmantica*, t. VI (Salamanca, 1955), p. 3-68.
- SAKAČ, S. *Bemerkungen zum Methodiusprozess in Bayern, 870*. Extr. des *Orientalia christiana periodica*, t. XX (1954), p. 175-180.
- *Novissima de « Legenda Italica » et de episcopatu S. Constantini-Cyrilli*. Ibid., t. XXII (1956), p. 198-213.
- SALAMANGAS, D. St. *Ὁ νεομάρτυρας ἅγιος Γεώργιος Ἰωαννίνων (Συναξάρι)*. Athènes, Diaconie apostolique, 1955, 231 pp., 12 pl.
- SAMBIN, N. *Il vescovo cotroneo Niccolò da Durazzo e un inventario di suoi codici latini e greci (1276)*. Roma, Edizioni di storia e letteratura, 1954, 27 pp.

- SAXER, V. *La crypte et les sarcophages de Saint-Maximin dans la littérature latine du moyen âge*. Extr. de *Provence historique*, t. V (1955), p. 196-231.
- SOTIRIOU, G. P. Ὁ νεομάρτυς ἅγιος Γεώργιος ὁ Χιοπολίτης καὶ Δανιὴ δαιομάρτυς ὁ Κυθωνιεύς. Mytilène, 1955, 52 pp.
- Ὁ νεομάρτυς ἅγιος Θεόδωρος ὁ Βυζάντιος πολιοῦχος Μυτιλήνης. Mytilène, 1955, 56 pp.
- ŠPIDLÍK, Th. *Joseph de Volokolamsk*. Roma, Pont. Istituto Orientale, 1956, xix-153 pp. (= *Orientalia christiana analecta*, 146).
- STEIDLE, B. *Antonius Magnus eremita (356-1956)*. *Studia ad antiquum monachismum spectantia*. Roma, « Orbis catholicus », 1956, viii-306 pp. (= *Studia Anselmiana*, 38).
- STÖKL, G. *Zur Geschichte des russischen Mönchtums*. Extr. de *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas*, N. S., t. II (1954), p. 121-135.
- *Russisches Mittelalter und sowjetische Mediaevistik*, II. Ibid., N. S., t. III (1955), p. 105-122.
- STRACKE, D.-A. *Heeft S. Victrix in onze streken gekerstend?* Extr. de *Ons geestelijk erf*, t. XXIX (1955), p. 204-221.
- TADIN, M. *La Légende intitulée « Translatio corporis S. Clementis »*. Paris, 1955, 15 pp.
- TARCHENIŠVILI, M.; ASSFALG, J. *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*. Vaticano, Biblioteca apostolica, 1955, xvii-521 pp. (= *Studi e testi*, 185).
- TELLECHEA IDIGORAS, J. I. *Para la historia del Martirologio. Las correcciones de 1628 bajo Urbano VIII*. Extr. de *Scriptorium Victorienne*, t. I (1954), pp. 63-71, 180.
- THIEL, B.-J. *La vie érémitique au duché de Luxembourg aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Clervaux, Abbaye Saint-Maurice, 1954, 228 pp., ill.
- TÓMADAKÈS, N. B. Περὶ ἀρχείων ἐν Ἑλλάδι καὶ τῆς ἀρχιερατικῆς ὑπηρεσίας. Extr. de *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, t. XI (1956), 42 pp.
- Περὶ τῆς ἐπισκοπικῆς Λάμπης καὶ τῶν ἐπισκόπων αὐτῆς. Extr. de Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρεὶς τῆς φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ πανεπιστημίου Ἀθηνῶν, 1955-1956, p. 339-353.
- Τόμου χάριτος εἰς ἀγίους συγγραφεῖς ἐγγεγραμμένους. Extr. de *Νέον Ἀθηναίον*, t. I, fasc. 2 (1955), p. 191-194.
- VALLERY-RADOT, I. *La mission de Dom Vital Lehodey*. Paris, Éd. du Cerf, 1956, 248 pp., 5 pl.
- VAN DEN VEN, P. *Erreurs de méthode dans la correction conjecturale des textes byzantins*. Extr. de *Byzantion*, t. XXIV (1954 [1956]), p. 19-45.
- VAN DER MEER, F. S. *Augustin pasteur d'âmes*. Trad. du néerlandais. Colmar et Paris, Alsatia, 1955, 2 vol., 496+568 pp., 17+15 pl.
- VAN LANTSCHOOT, A. *Contribution aux Actes de S. Pierre et de S. Paul*, II: *Recension karšūni*. Extr. du *Muséon*, t. LXVIII (1955), p. 219-233.
- VINCENNES, J. DE. *L'abbaye des Dunes. S. Idesbald*. Charleroi, Héraly, 1956, 135+15 pp., 18 pl.
- WAINWRIGHT, F. T. *The Problem of the Picts*. Edinburgh, Nelson, 1955, xi-187 pp., 12 pl., 7 cartes.
- WELYKYJ, A. G. S. *Iosaphat hieromartyr. Documenta romana beatificationis*

- et canonizationis*, t. II (1628-1637). Romae, PP. Basiliani, 1955, xv-368 pp. (= *Analecta Ord. S. Basilii Magni*).
- XYNGOPOULOS, A. Ὁ ἄγιος Δημήτριος εἰς τὴν βυζαντινὴν ἀγιογραφίαν. Thessaloniki, Université, 1950, 15 pp.
- ZAKYTHÉNOΣ, D. A. Μανουήλ Β' ὁ Παλαιολόγος καὶ ὁ καρδινάλιος Ἰσιδοῦρος ἐν Πελοποννήσῳ. Athènes, 25 pp. Extr. des *Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier*.
- ZERBI, P. Papato, impero e « respublica christiana » dal 1187 al 1198. Milano, « Vita e pensiero », 1955, xv-197 pp. (= *Pubblicazioni della Università cattolica del S. Cuore*, N. S., t. 55).
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, fasc. 77: *Crescence-Czorna*. Paris, Letouzey et Ané, 1956, col. 1025-1200.
- DORRESSE, J. *Au pays de la reine de Saba. L'Éthiopie ancienne et moderne*, 4^e éd. Paris, A. Guillot, 1956, in-4^o, 171 pp., ill., cartes (= *Les Hauts Lieux de l'histoire*, 7).
- HOFER, J. *Giovanni da Capestrano*. Trad. G. DI FABIO. Éd. A. CHIAPPINI. L'Aquila, S. Bernardino, 1955, 753 pp., 23 pl.
- LANG, D. M. *Georgian Studies in Oxford*. Extr. de *Oxford Slavonic Papers*, t. VI (1955), p. 115-143.
- Légation pontificale de S. É. R. le Cardinal P.-É. Léger... aux cérémonies... qui ont clôturé le Congrès National sur S. Joseph, les 8-9 août 1955*. Montréal, Oratoire Saint-Joseph, [1955], 161 pp.
- MALLARDO, D. *Arcidiaconi della Chiesa Napoletana anteriori alla fine del sec. XII*. Napoli, Accademia S. Pietro in Vinculis, 1956, 14 pp. Extr. de *Asprenas*.
- *Iscrizione sepolcrale di un ignoto vescovo Nolano del sec. VI*. Extr. de *Rendiconti dell' Accademia di archeologia, lettere e belle arti di Napoli*, t. XXX (1955), 14 pp., 2 pl.
- *Presunto rinvenimento a Cimitile dei sarcofagi di un Antonino iunior e di S. Paolino vescovi di Nola*. Ibid., t. XXX (1955), 8 pp.
- MÜLLER, I. *Die karolingische Luciusvita*. Dans *Jahresbericht der historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden*, fasc. 85 (1955, éd. 1956), p. 1-51.
- SCHMIDT, L. *St. Radegundis in Gross-Höflein*. Eisenstadt, Landesarchiv, 1956, 68 pp. (= *Burgenländische Forschungen*, fasc. 32).
- STREICHER, F. *S. Petri Canisii Doctoris Ecclesiae Meditationes*, t. II. Monachii, 1955, in-4^o, 10+427 pp. (= *Societatis Iesu selecti scriptores*, t. III, 2).
- THIRY, A. *Le récit du pèlerin. Autobiographie de S. Ignace de Loyola*, 3^e éd. Bruges et Paris, Desclée de Brouwer, 1956, 152 pp., 1 pl. (= *Museum Lessianum*, sect. ascét. et mystique, 15).

LES LÉGENDIERS DE SPOLÈTE

Les archives de la cathédrale de Spolète contiennent trois grands manuscrits de la fin du XII^e siècle et du début du XIII^e qui ont depuis longtemps retenu l'attention des historiens, mais n'ont jamais été analysés en détail¹. Nous voudrions combler ici cette lacune. Toutefois, avant de présenter les légendiers, il ne sera pas inutile de retracer le peu que nous connaissons de leur histoire.

Comme nous le montrerons plus loin², ils proviennent, l'un — en deux tomes — de San Felice de Narco, l'autre de San Brizio. Du premier de ces deux monastères, nous savons peu de chose. D'après un texte tardif, la *Vita S. Mauri, syri, et Felicis, eius filii* (BHL. 5791 m)³, nous apprenons que S. Maur, originaire de Césarée de Syrie, vint avec son fils Félix en Italie pour y chercher

¹ Nous mentionnerons ici quelques études qui ont apporté un peu de lumière sur leur histoire : G. SORDINI, *Di un sunto inedito di storia spoletana scritto nel secolo X*, dans *Bollettino della regia deputazione di storia patria per l'Umbria*, t. XII (1906), p. 357-383 ; L. FAUSTI, *Del sepolcro di S. Giovanni, arcivescovo di Spoleto* (Castelplanio, 1911), p. 6-9 ; ID., *Le pergamene dell' Archivio del duomo di Spoleto*, dans *Archivio per la storia ecclesiastica dell' Umbria*, t. IV (1917-1919), p. 291-294. Sur les travaux de L. Fausti (1883-1943) voir G. ANTONELLI, dans *Bollettino della regia deputazione di storia patria per l'Umbria*, t. XL (1943), p. 227-233.

² P. 322.

³ Cette *Vita* figurait dans la partie du légendier qui a disparu, ainsi que l'affirme Bracceschi, dans l'ouvrage que nous citons plus bas (p. 315) : « nella vita di San Mauro e Felice scritta à penna in carta pecora, quale ha havuta in prestanza il prefato P. F. Gio. Battista (Bracceschi) dalla Badia di S. Fele » (p. 47). Elle est encore inédite (cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 134). On en trouve l'essentiel dans les *Acta Sanctorum*, Iun. t. III, p. 112-114. Elle est résumée également dans L. JACOBILLI, *Vite de' santi e beati dell' Umbria*, t. III (Foligno, 1661), p. 289 ; cf. t. I (Foligno, 1647), p. 638-641 ; B. DI CAMPELLO, *Delle Historie di Spoleti* (Spolète, 1672), pp. 258-260, 268 ; A. O. MATURO, *Gli « Acta » di S. Illuminata*, dans *Roma e l'Oriente*, t. VIII (1914), p. 31-32 ; A. DUFOURCQ, *Étude sur les Gesta Martyrum romains*, t. III (Paris, 1907), p. 79. Nous n'avons pu consulter : C. CILLENI NEPIS, *Il « Drago » nella leggenda di S. Mauro e di S. Felice in Val di Narco* (Aquila, 1900), ni L. FAUSTI, *La chiesa priorale di San Felice di Narco* (Spolète, 1922).

le martyr. Après avoir visité Rome, Maur se retire dans la solitude, à quelques kilomètres de Spolète, sur les bords de la Néra. Après la mort de son fils, il fonde un monastère qui s'appellera San Felice de Narco. Les destinées de cette humble fondation sont enveloppées d'obscurité. Sous Clément VII elle devint la propriété de la famille Lauri de Spolète, ainsi que nous l'apprend G. Henschenius : « Monasterium vero vicinum postmodum, indulto Clementis VII pontificis, in commendam, ut vocant, datum familiae Lauri Spoletani, quae illud etiamnum possidet ¹. »

Les renseignements que nous avons pu recueillir sur le monastère de San Brizio sont encore plus pauvres.

G. Sordini, qui connaissait si bien la région de Spolète, s'exprime avec prudence au sujet de l'ancien monastère : « La chiesa di S. Brizio è oggi semplicemente parrocchiale ; ma dicesi che fosse in antico Abbaziale benedettina. Da secoli, però, è di giuspatronato del Capitolo del Duomo di Spoleto, il qual Capitolo gode il diritto di nomina del Parroco ². » Il cite un document de 1572 et ajoute : « È questo il più antico documento, che io conosca, riguardante la chiesa di S. Brizio. » L. Fausti a retrouvé dans un inventaire datant de 1488 la description des biens appartenant à l'église de San Brizio. On y lit cette mention : *Passionarium in carta pecudina*, qui vraisemblablement se rapporte à notre manuscrit ³. Récemment, M. Pietro Sella a publié les registres des dîmes de Spolète pour les années 1333 et 1334. A cette époque San Brizio est désigné sous les expressions suivantes : *pro canonicatu S. Brici*, *pro parte ecclesie S. Brici*, *pro ecclesia S. Brici*, *pro plebano ecclesie S. Bricii*, *pro parte distincta canonice S. Bricii*, qui indiquent qu'il ne s'agit pas d'un monastère ⁴. Les archives de la cathédrale de Spolète conservent une bulle d'Innocent IV, expédiée le 26 mars 1252, que L. Fausti analyse comme suit : « Bolla (con piombo) di Innocenzo 4 con la quale commette al Priore della Trinità di Spoleto di far ricevere come canonico e di conferire una prebenda nella chiesa di S. Brizio al giovane spoletino Tommaso detto Radi,

¹ *Act. SS.*, lun. t. III, p. 114.

² *Di un cimitero cristiano sotterraneo nell' Umbria*, dans *Atti del II^o congresso internazionale di archeologia cristiana* (Rome, 1902), p. 113.

³ *Le pergamene...*, p. 293.

⁴ *Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV, Umbria*, t. I (Vatican, 1952), n^{os} 5566, 5617, 5799, 5872, 6059, 6304, 6417, 6427, 6456, 6609, 6634, 6635 (= *Studi e Testi*, 161).

non appena iniziato alla vita clericale¹. » Cette date est postérieure d'environ un demi-siècle à la transcription du légendier.

On attribue en général à l'évêque de Spolète Paul Sanvitale († 1600)² le mérite d'avoir préservé les trois manuscrits en les plaçant dans les archives de la cathédrale. Vers le milieu du xvii^e siècle, un prêtre de Spolète, Serafino Serafini (1573-1659)³, parlant de la Vie de S. Brice, trouvée dans nos légendiers, écrit à propos de ceux-ci : « Ex quibus Ecclesiis (S. Felicis in Valle Narci et S. Britii), ne temporum iniuria vel regentium incuria naufragium aliquod paterentur, Paulus Sanvitalis, episcopus Spoleti et antiquitatum ecclesiasticarum amantissimus, eos codices in Archivium Cathedralis custodiendos in posterum censuit⁴. » Sanvitale devint évêque de Spolète en 1591⁵ ; or, il est certain que, dès 1586, les recueils s'étaient trouvés pendant quelque temps à Spolète ; en effet, J.-B. Bracceschi, O. P., dans ses *Discorsi*⁶ publiés cette même année à Camerino, reproduit l'attestation donnée par Evandro Lili, notaire public et chancelier de l'évêché, pour certifier

¹ *Le pergamene...*, p. 353, n° 447. Fr. Lanzoni, après avoir rappelé que l'église et le tombeau de S. Brice existent encore, parle du « cenobio spoletino di S. Brizio », de l'« antico cenobio spoletino », du « monastero » et suggère que c'est un moine de cette abbaye qui aurait rédigé vers le viii^e siècle la légende des XII Syriens, dans laquelle S. Brice joue un rôle important (*Le diocesi d'Italia*, Faenza, 1927, p. 427-434). Au sujet de l'église de S. Brizio, voir C. PIETRANGELI, *Spoletium* (Rome, 1939), pp. 81, 99. A. O. Maturò (op. c., p. 32) retrace l'histoire du monastère de Saint-Brice en empruntant par mégarde la notice que L. Jacobilli consacre à l'abbaye voisine de San Pietro di Monte Martano (op. c., t. III, p. 295, n° 17).

² F. UGHELLI, *Italia sacra*, t. I (Venise, 1717), col. 1269-1270 ; C. EUBEL, *Hierarchia catholica*, t. III, 2^e éd. (Munster, 1923), p. 303.

³ Son contemporain, L. Jacobilli, tint à lui réserver une notice dans sa *Bibliotheca Umbriae* (Foligno, 1658), p. 248, en ayant soin de noter : « Vivit adhuc ». Cf. L. FAUSTI, *Controversie per un catalogo de' vescovi di Spoletto*, dans *Archivio per la storia ecclesiastica dell' Umbria*, t. II (1915), p. 690-695.

⁴ Ce passage est extrait de l'ouvrage de S. Serafini intitulé : *Elogia de sanctis Ecclesiae Spoletinae*, qui comprenait 42 biographies. Le manuscrit de ce livre resté inédit appartenait à G. Sordini ; cf. G. SORDINI, *Di un sunto...*, p. 360.

⁵ Les archives de Spolète conservent une bulle d'Innocent IX (3 novembre 1591) notifiant au chapitre l'élection de Paul Sanvitale, qui avait eu lieu le 26 avril (L. FAUSTI, *Le pergamene...*, p. 401, n° 828).

⁶ *Discorsi del R. P. F. Gio. Battista Bracceschi... ne' quali si dimostra che due santi Hercolani martiri sieno stati vescovi di Perugia e si descrivono le Vite loro e di alcuni Santi di Spoleti*. La même année, le même auteur publiait : *I due ultimi discorsi... in descrizione della Vita del glorioso san Brizio e di alcuni Santi di Spoleti* (Camerino, 1586).

exacts les passages extraits des « tre libri antichissimi delle Vite de' Santi de Dio scritti in carta pecora a mano ed à colonne e longhi per più di due piedi Romani, e larghi uno e mezzo »¹.

A la même date, ou même antérieurement, Baronius, qui préparait l'édition annotée du Martyrologe romain — elle parut en 1586 —, eut connaissance de nos passionnaires. A propos de la Passion des SS. Carpophore et Abondius (10 déc.), il note : « Spoleti autem passos esse, acta eorum, quae descripsit Mombritus tomo I, et manuscripta quæ e Spoletina ecclesia mutuati sumus... significant »². Au 1^{er} juin, c'est aux mêmes manuscrits qu'il se réfère : « Eius (Fortunati) res gestas ex manuscripto Spoletinae ecclesiae acceptas legimus. Est eorum exordium : *Fuit quidam vir venerabilis*, etc. »³ Une fois signalés dans un livre aussi répandu que le Martyrologe romain, les légendiers de Spolète furent souvent consultés. Qu'il suffise de citer G. F. Leoncilli⁴, F. Ferrarius⁵, L. Jacobilli⁶, S. Serafini⁷, G. V. Marascia⁸.

¹ Op. c., p. 44. Le chancelier affirme « questo di due di Febbraio 1586, come io ho vedute, lette e registrate in camera del R. P. F. Gio. Battista Bracceschi fiorentino habitante in S. Salvatore di Spoleti dell' Ordine de' Predicatori, in tre libri antichissimi delle Vite de' Santi... » A plusieurs reprises, Bracceschi affirme qu'il a eu ces manuscrits en prêt : « Dalla qual vita (S. Brizio) scritta à mano in due gran libri della qualità da me detta e havuti da me in prestanza » (p. 11) ; « le Vite... trovate in questi antichi lezzionarii scritti à mano che mi sono stati accomodati in questo tempo che sono dimorato à Spoleti » (p. 37 ; cf. p. 44).

² P. 553.

³ P. 244 ; voir plus bas, pp. 317, 342.

⁴ Jacques-Philippe Leoncillus (1572-1613) ; cf. L. JACOBILLI, *Bibliotheca Umbriae*, p. 146. Il écrivit une *Historia spoletina per episcoporum seriem digesta*, restée inédite. Les Bollandistes requrent, grâce à F. Ughelli, quelques extraits des œuvres de Leoncilli ; cf. *Act. SS.*, Mai t. VI, p. 70 ; Jun. t. III, p. 112 ; *Bibl. des Bollandistes*, ms. 119, fol. 186-187.

⁵ *Catalogus sanctorum Italiae* (Milan, 1613). C'est par J.-B. Bracceschi que Ferrara eu l'attention attirée sur les légendiers ; cf. *id.*, *Catalogus generalis sanctorum qui in martyrologio Romano non sunt* (Venise, 1625). Par exemple, au 9 octobre, au sujet de S. Baractalis (Paractalis), le compilateur écrit : « Eius Acta manuscripta Spoletii legimus » (p. 395 ; voir plus bas, p. 338).

⁶ Dans ses *Vite de' santi e beati dell' Umbria*, l'auteur cite constamment ces trois légendiers. On verra plus loin qu'il possédait des copies de plusieurs Passions faites sur les manuscrits de Spolète (p. 321) ; cf. A. SORBELLI, *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, t. XLI : *Foligno* (Florence, 1930), pp. 16, 41, 42, 43 et passim. Ce catalogue a été rédigé par Mgr M. Faloci Pulignani.

⁷ Voir plus haut, p. 315.

⁸ De cet historien sicilien, mort en 1669, nous possédons une dissertation

Dès 1618, Rosweyde obtint la copie d'une *Vita S. Fortunati* d'après les légendiers de Spolète, ainsi que nous l'apprend une lettre du 30 juin de cette année, envoyée par le P. Jacques Quaille ou van Quaille, qui résidait à Rome¹. Comme jadis Bracceschi, le dévoué correspondant avait demandé à un notaire de Spolète de certifier que la transcription était bien conforme à l'original².

Quand, en 1660, les bollandistes Henschen et Papebroch passèrent par Spolète³, ils apprirent, à leur grand regret, que les précieux codices étaient introuvables et que personne ne pouvait fournir la moindre indication à leur sujet, si bien que quelques-uns étaient portés à croire qu'ils avaient été non dérobés mais détruits. C'est l'impression qu'emportèrent les deux voyageurs en quittant Spolète. Papebroch, dans son journal de voyage, note qu'il a pris chez Jacobilli à Foligno de nombreuses indications « circa sanctos umbros desumpta, presertim ex 2 tomis ms. Passionarii Spoletani qui magna ecclesiae illius iactura non ita pridem periere⁴ ». Dans une lettre du 25 décembre 1660, envoyée de Rome, Henschen écrivait à Bollandus : « 20 (décembre) quievimus (à Spolète) et lustravimus omnia, ubi tres codices manuscripti de actis sanctorum igne absumpti sunt, sed plurima extant apud dictum D. Iacobillum⁵. »

intitulée : *De' due santi Mamiliiani arcivescovi e cittadini di Palermo risoluzione historica*, qui fut publiée à Palerme, en 1701, par Antonino Mongitore. En 1660, Marascia s'était adressé à l'évêché de Spolète pour avoir la copie de la Passion de S. Sensias, « Mà ogni diligenza fù vana, essendo che vennero molte risposte che i codici della Cathedrale di Spoleti 15 anni sono in circa in tempo dell' altro Priore... si erano smarriti e non si sono mai più trovati » (op. c., p. 30-31). Il recourut à L. Jacobilli, qui lui en procura la transcription (voir plus bas, p. 321). Au sujet de G. V. Marascia, cf. Antonino MONGITORE, *Bibliotheca sicula*, t. I (Palerme, 1707), p. 406-407.

¹ « Mitto cum his quam R. V^a desiderat Vitam S. Fortunati quae num ita ut iacet proelium mereatur, R. V^a videbit. Nihil pro ea solvi voluit qui eam procuravit Alexander de Angelis, nec Spoletani. » Bibl. des Bollandistes, ms. 120, fol. 9.

² L'attestation (8 juin 1618) est reproduite dans les *Act. SS.*, Iun. t. I, pp. 74, 76.

³ Cf. Mario BATTISTINI, *I Padri Bollandisti Henschenio e Papebrochio nell' Umbria nel 1660*, dans *Miscellanea Francescana*, t. XXXIV (1934), p. 53-59.

⁴ Bibliothèque des Bollandistes, ms. 971, fol. 278.

⁵ Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 7761, fol. 49. Quand G. Henschenius écrit « plurima », il veut sans doute dire que L. Jacobilli a transcrit la plupart des Vies des saints de l'Ombrie, car dans la copie dont nous parlerons plus loin ne figurent pas d'autres saints.

En 1668, traitant de S. Jean de Parana, les hagiographes constatent avec une certaine amertume : « Solebant extare in archivio episcopali cathedralis ecclesiae Spoletinae, urbe Umbriae primaria, tres permagni et antiqui libri, Lectionarii seu Passionarii appellati... sed hos tres libros ab aliquo tempore esse deperditos ipsi Spoleti intelleximus ¹. »

Cependant, on gardait l'espoir de les retrouver, car l'évêque César Facchinetti, qui fut à la tête du diocèse de Spolète de 1655 à 1672, soupçonnant que quelqu'un les avait retirés des archives épiscopales et les gardait frauduleusement, songea à lancer une excommunication contre les injustes détenteurs, comme nous l'apprend une lettre de Bernardin de Campello ² à Papebroch : « Deploratam iam dudum mihi et omnibus bonis deplorandam iacturam trium illorum vetustorum codicum huius Ecclesie vix qualicunque diligentiori cura reparabilem existimo, nisi forte metu anathematis quod Eminentissimus Episcopus contra illorum occupatores fulminare nuper cogitaverat, promantur in lucem, quod certe enixe a bonorum omnium largitore efflagitandum, ut nomina sanctorum quorum memoria in benedictione est etiam apud nos reviviscant ³. »

Jusqu'ici on ignorait dans quelles circonstances les Passionnaires

¹ *Act. SS.*, Mart. t. III, p. 30.

² Célèbre historien de Spolète (1594-1676), qui publia en 1672 *Delle historie di Spoleti*, t. I (Spolète). Le second volume n'a jamais été imprimé ; cf. G. SORDINI, *Di un sunto...*, p. 358. Sordini se trompe quand il affirme : « Nè copie, nè gli originali (des 3 légendiers) furono pur veduti da Bernardino di Campello, che li citò sempre sulla fede del Ferrari e del Leoncilli » (*ibid.*) ; car, dans une lettre du 16 février 1662, adressée à Papebroch, Campello écrit : « Acceperunt siquidem illa maiores nostri ex vetustissimis codicibus Ecclesie nostre Spoletine in pergameni manuscripto, continentibus Vitas et Passiones sanctorum ut plurimum ad dictam ecclesiam pertinentium, quos quidem codices pregrandes tresque numero nos ipsi a viginti annis citra vidimus manibusque contractavimus oculisque ex parte percurrimus » (Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 8228, fol. 188).

³ Bibliothèque des Bollandistes, ms. 146, fol. 46^v. Il ajoutait à la fin de cette lettre : « Codices pregrandes a nemine exemplatos perquam exploratum habeo, ut proinde, nisi alio pacto prodeant, desperandum de illis visum sit. » G. SORDINI (*Di un sunto...*, p. 36) signale une lettre de B. di Campello à Papebroch dans laquelle il est question du projet de l'évêque et qui a été publiée par F. Gelosi Rosmarini (*Osservazioni sopra l'antico cimitero di S. Abondanza vedova ed il tempio di S. Gregorio prete e martire*, Spolète, 1759, p. 2) ; nous n'avons pu consulter cet ouvrage.

avaient été retrouvés. G. Sordini ¹ et F. Ermini ², après de vaines recherches, pensaient qu'il serait sans doute impossible de découvrir qui avait été pendant de si longues années le détenteur des trois manuscrits. Or, une lettre de Solon de Campello, adressée en 1679 aux Bollandistes ³, expose en détail comment ils furent prêtés et finalement retrouvés.

F. Ughelli, en compilant sa grande collection des fastes de l'Église d'Italie, fut amené à consulter les légendiers de Spolète. Ayant désiré en extraire quelques textes, il demanda au prieur de la cathédrale de faire exécuter ces copies. Celui-ci, afin de faciliter la tâche des *amanuenses*, transporta chez lui les précieux volumes. L'ouvrage d'Ughelli venait d'être terminé (1662) quand le prieur fut emporté par une mort subite. Ses héritiers, n'attachant aucune importance à ce qui leur paraissait des grimoires, les laissèrent dans un coin. C'est là que Solon de Campello finit par les découvrir ⁴. Cette bonne nouvelle fut enregistrée à l'atelier bollandien et, en 1685, C. Janninck s'arrêta à Spolète pour examiner le contenu des légendiers et noter les textes qui méritaient d'être retenus pour les *Acta Sanctorum*; il a écrit lui-même la note que voici en tête de la lettre de Solon de Campello : « Examinavi ego

¹ *Di un sunto...*, p. 361 : « Io non sono riuscito a sapere, e forse non si saprà mai, il nome di colui o di coloro che commisero il furto doppiamente sacrilego, e le induzioni, per quanto verosimili e riguardanti tempi ed uomini da noi tanto lontani, non mi sembrano permesse in questo caso, trattandosi di materia delicatissima. »

² *La leggenda di S. Saba*, dans *Archivio della R. Società Romana di storia patria*, t. XL (1917), p. 118 : « In tempo più recente, per mezzo dell' arcivescovo, cui il possessore dei volumi, rimasto ignoto, s'era confidato, questi furono segretamente restituiti all' archivio. » Cet article a été republié sans le texte latin : F. ERMINI, *Medio evo latino. Studi e ricerche* (Modène, 1938), p. 109-114.

³ Bibliothèque des Bollandistes, ms. 145, fol. 257. On en trouvera la copie à la fin de notre introduction.

⁴ Chose curieuse, il semble bien qu'à Spolète la restitution des manuscrits se soit faite très discrètement, car le 15 février 1683 le chapitre prit la décision que voici : « Sapendosi che erano appresso il Sig. Card. Facchenetti già nostro vescovo di felice memoria tre tomi antichi grandi in carta pergamena, intitolati Lezionarii della Chiesa Spoletina, quali per molti anni sono stati in mano di terza persona, senza che si fosse potuto haver notizia appresso chi fossero, et essendo poi ultimamente stati riportati all' Eminenza sua, e saputo che il Sig. Loreto Scelli in mano del quale si trovano depositati era pronto consignarli al capitolo, è stato eletto il canonico Petronio segretario a ricevere detti libri e poi collocarli nell' archivio solito della Chiesa » (G. SORDINI, *Di un sunto...*, p. 361-362).

C<onradus> J<anninck> anno 1685 coram dicta Passionalia Spoleti et notam eorum de quibus dubitare poteram an haberemus misi in Belgium. Pleraque in illis contenta sunt communia ¹. » Il avait aussi inscrit cette brève annotation sur la lettre de Bernardin de Campello du 23 août 1661 : « Legende sanctorum mss. Spoleti nuntiantur anno 1661 non amplius inveniri. Sed per alias litteras anni 1679 nuntiatum est iterum repertas esse. Vidi ipsas anno 1685. Non sunt magne auctoritatis aut antiquitatis ². » Ainsi qu'on s'en rend compte par ces mots, C. Janninck a été plutôt déçu en consultant les vénérables codices. Comme nous le verrons, il resta sur cette impression.

En 1695, les hagiographes publièrent le commentaire qu'Henschen († 1681) avait préparé pour illustrer la Vie de S. Fortunat, dont nous avons parlé plus haut ³. Mais ni Papebroch, ni Janninck ne songèrent à modifier la phrase suivante, écrite sans doute avant que ne fussent retrouvés les manuscrits : « Eam vitam habemus desumptam ex tripartito Lectionario pergameni, quod manuscriptum adservabatur apud Paulum San-vitalem episcopum Spoletinum. » L'imparfait « adservabatur » avait été employé par Henschen parce qu'il croyait ces légendiers perdus ⁴.

Est-ce pour avoir compulsé ces légendiers où figuraient de nombreuses Vies des saints de l'Ombrie que Janninck eut l'attention attirée sur S. Anastase et ses compagnons ? C'est vraisemblable. En tout cas, il se décida à étudier ensemble les groupes de saints syriens qui d'après la tradition avaient à diverses époques évangélisé la vallée ombrienne et, en tête du tome I^{er} de juillet (1719), il publia un *Tractatus praeliminaris de sanctis duodecim sociis* ⁵, dans lequel il se réfère fréquemment aux légendiers de Spolète, mais en notant qu'ils ne contiennent pas des textes préférables à ceux qu'on lit ailleurs : « Docent (Acta S. Eutitii) quoque sufficienter, non omnes vitas quae in Passionaliis ecclesiae Spoletinae

¹ Ms. 145, fol. 257.

² Ms. 146, fol. 46^v.

³ P. 316.

⁴ *Act. SS.*, Iun. t. I, p. 74. Comme on le verra plus loin, l'expression : « Tripartitum lectionarium » n'est pas tout à fait exacte.

⁵ Ce mémoire a été largement mis à profit par A. Dufourcq dans les chapitres II-V du troisième tome de son *Étude sur les Gesta martyrum* (Paris, 1907), qui sont consacrés aux *Traditions d'Ombrie*.

collectae sunt, tales esse, ut fidem historicam mereantur; qualis est haec, de qua agimus, et ceterae ex Actis XII sociorum extractae nisi aliunde veriora habeant.»¹ Manifestement C. Janninck a voulu réagir contre Jacobilli, qui accordait une valeur exagérée aux textes tirés des légendiers de Spolète.

Dans son exposé, Janninck s'est servi des notes qu'il avait prises à Spolète et de la copie des principales *Vitae* offerte par Jacobilli aux Bollandistes². Mais la transcription était assez défectueuse : « Secundum (miraculum) hic dabimus ex indicato Passionario Spoletino (quod tamen moneo, nobis inde satis vitiose descriptum esse, ut siquid hic aliter quam in codice scriptum comperiat, id librario condonetur³). » En tête de la copie de Jacobilli, Janninck a écrit : « N.B. Hęc a librario tam imperito descripta esse ut sca-teant mendis, nec idonea sunt ut hinc vitę imprimantur. » Cette note est tracée d'une main si hésitante et tremblante qu'on a l'impression qu'elle a été écrite après que le vaillant historien eût été frappé, en 1719, de l'hémiplégie dont il ne se remit jamais. Il mourut en 1723⁴.

Janninck disparu, il semble qu'on ait oublié à Anvers que les trois tomes de Spolète avaient été retrouvés et reposaient dans les archives de la cathédrale. En effet, dans le commentaire des actes de S. Jean, évêque de Spolète, édité en 1757, le bollandiste Jean Périer rappelle qu'en 1660, Henschen et Papebroch n'ont plus trouvé les légendiers qu'avaient consultés Ferrarius et Jacobilli, mais que, grâce à la copie envoyée par ce dernier, la perte de ces anciens manuscrits est moins dommageable; il publiait le texte *BHL*. 4437 d'après la transcription de Jacobilli⁵.

¹ *Act. SS.*, Iul. t. I, p. 20-21.

² Ce recueil est conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles sous la cote 8299-300; cf. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V (Bruxelles, 1905), p. 464-467. En tête du manuscrit (fol. 1) on lit : « Ex archivio episcopatus in cathedrali Spoleti in tribus libris lectionarii permagnis antiquis; ex archivio per D. Bartholomeum Tiberium spoletinum extracta. »

³ *Act. SS.*, Iul. t. I, p. 37.

⁴ « Nec iam amplius calamus regentibus digitis », note le P. Boschius dans sa biographie de C. Janninck. *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 13-14.

⁵ *Act. SS.*, Sept. t. VI, p. 28.

Désormais, le silence enveloppera à nouveau les légendiers ¹, et ce n'est guère que dans la seconde moitié du xix^e siècle que De Rossi ² et Grisar ³, puis plus récemment G. Sordini ⁴, P. Laureti ⁵, L. Fausti ⁶, F. Ermini ⁷, A. O. Maturo ⁸ attireront l'attention sur ces trois anciens témoins de l'hagiographie.

*
* *

Jusque dans les derniers temps, on a affirmé que des trois manuscrits, deux provenaient de San Brizio et un de San Felice de Narco. Cependant, J.-B. Bracceschi avait noté, d'une manière un peu incidente, il est vrai, que deux des trois légendiers avaient appartenu à San Felice. Dans l'attestation du chancelier de l'évêché de Spolète on lit : « Ho vedute e lette e registrate nella vita di san Mauro e Felice scritta à penna in carta pecora, quale ha havuta in prestanza il prefato P. F. Gio. Battista dalla Badia di S. Fele (= San Felice), donde ha havuti due de sopradetti libri ⁹. » Or, le tome qui comprend les fêtes des mois de juin à novembre fut écrit pour la communauté de San Felice, car on y lit, au folio 196, l'inscription que voici :

Ofredus hunc fecit fieri librum / ad prioris tempus Berardi
primum / quorum possideant anime celum / ad sancti honorem
Felicis credo / cuius basilica opere miro nunc pollet constructa
in Naris rivo, / Anni Domini / annorum Christi curricula / tunc
duo centum et milia / fuerunt inde sex minua / mense aprilis ¹⁰.

¹ Quand, en 1894, le P. Ch. De Smedt publia la Vie de S. Ami (BHL. 388), il se servit encore de la copie envoyée par L. Jacobilli (ms. 8299 de Bruxelles), tout en regrettant les fautes qui la déparaient (Act. SS., Nov. t. II, 1, p. 90).

² *Spicilegio d'archeologia cristiana nell' Umbria*, dans *Bullettino di archeologia cristiana*, t. II (1871), p. 112.

³ *Una scuola classica di marmorarii medioevali*, dans *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. I (1895), p. 46.

⁴ Voir plus haut, p. 313.

⁵ *Visioni e leggende avanti Dante*, dans *Atti dell' Accademia Spoletana*, 1920-1922, p. 38-39.

⁶ Voir plus haut, p. 313.

⁷ Voir plus haut, p. 319.

⁸ Voir plus haut, p. 313.

⁹ *Discorsi del R. P. F. Gio. Batt. Bracceschi*, p. 47. Il faut remarquer que les numéros I, II, III n'ont pas toujours désigné les mêmes volumes.

¹⁰ Ce texte a été souvent reproduit, mais avec parfois quelques inexactitudes : G. SORDINI, *Di un sunto...*, p. 362 ; M. FALOCI PULIGNANI, *La Passio sancti*

Mais si ce tome provient de San Felice de Narco, il n'y a aucun doute, après l'analyse détaillée des trois volumes, que celui qui comprend les mois de novembre à mai en constitue la première partie. C'était un grand légendier en deux volumes¹.

Le tome troisième contient², comme on le verra, outre des livres de la Bible (fol. 1-72), les textes relatifs aux fêtes qui s'échelonnent depuis le 1^{er} mai jusqu'au 29 novembre ; vient ensuite la série des dimanches après la Pentecôte. Du point de vue de la paléographie et des lettres ornées, ce dernier tome présente à l'égard des deux autres des différences qu'une étude détaillée mettrait en évidence.

Nos trois volumes contiennent, à côté des Passions qui constituent le fond plus ou moins traditionnel de ce genre de recueils, plusieurs textes relatifs aux saints de l'Ombrie, dont quelques-uns appartiennent au groupe des douze Syriens³. Malgré les travaux de Janninck, de Dufourcq et de Lanzoni, le cycle mériterait d'être soumis à un nouvel examen qui s'efforcerait d'en suivre le développement dans la tradition manuscrite. Il n'est pas douteux que nos deux légendiers représentent déjà un état évolué de ces Actes.

Les quelques textes inédits que nous avons rencontrés dans les légendiers seront plus tard l'objet d'une étude particulière : S^{te} Franca, S. Elpidius, S. Venant⁴.

Feliciani, dans *Archivio per la storia ecclesiastica dell' Umbria*, t. IV (1917-1919), p. 162 ; L. FAUSTI, *Le pergamene...*, p. 291 ; A. O. MATURO, op. c., p. 32 ; F. ERMINI, op. c., p. 119. Les éditeurs ont hésité au sujet de la transcription du mot *primum*. Sordini écrit : *pum* : Maturo : *pium* ; Faloci Pulignani et Fausti : *primum*. M. A. Rambaldi, vérification faite sur le manuscrit, distingue six jambages, ce qui peut se lire *pium* ; mais le sens n'est pas satisfaisant.

¹ L. Fausti avait remarqué que l'ordre des Passions, rangées d'après le cycle liturgique, ne laissait aucun doute sur l'appartenance des deux tomes au monastère de San Felice (*Le pergamene dell' archivio del Duomo di Spoleto*, p. 287).

² Le légendier de San Brizio est très lacuneux ; nous ignorons si les folios disparus contenaient quelques indications sur sa provenance. Au xvii^e siècle, on n'a émis à ce sujet aucun doute et Serafino Serafini dit explicitement que le manuscrit appartenait « ad ius eiusdem vetustissimae Ecclesiae S. Britii » (G. SORDINI, *Di un sunto...*, p. 360).

³ D'après cette légende, Anastase est le père des SS. Euticius et Briccius et l'oncle des SS. Jean, Teudila, Isaac, Abondius, Carpophore, Laurent, Procule, Herculan, Paractalis.

⁴ Ci-dessous, p. 329, n° 29 ; p. 340, n° 79 ; p. 342, n° 23.

En faisant l'analyse de ces trois manuscrits, nous avons remarqué que souvent ils présentaient des similitudes avec des passionnaires déposés soit à la Vallicellane de Rome¹, soit au Latran². Cette ressemblance avait déjà été signalée par F. Ermini³. S'il plaît à Dieu, nous poursuivrons cette enquête, afin de regrouper des légendiers provenant de *scriptoria* qui entretenaient manifestement entre eux d'étroites relations⁴.

B. DE GAIFFIER.

¹ Ibid., p. 289-300. Ce manuscrit (Vallic. I), écrit au XI^e-XII^e siècle, provient de l'abbaye de S. Eutizio, près de Nursie. Il contient aussi un catalogue des livres possédés par l'abbaye en 1159-1170. Parmi ceux-ci nous relevons : *Liber de vita sanctorum patrum, liber passionum sanctorum* et aussi : *Collectaneus passionum, sermonum et omeliarum cum tanta veteris et novi testamenti adiunctione compositus, quod per totum anni circulum ecclesiastico ministerio competenter sufficere possit* (G. BECKER, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, Bonn, 1885, p. 218-219). Ce dernier livre représente une compilation assez semblable à celle de San Brizio : extraits de la Bible, Passions, sermons et homélies.

² *Catal. Lat. Rom.*, p. 49-79.

³ *I passionari lateranensi*, dans *Medio evo latino* (Modène, 1938), p. 97-108 (= *Istituto di filologia romanza della R. Università di Roma. Studi e testi*). F. Ermini décrit sommairement ici les cinq légendiers analysés méthodiquement par le P. Poncelet (*Catal. Lat. Rom.* p. 49-79). Ce mémoire avait paru d'abord dans les *Atti del 2^o Congresso di Studi romani*, t. II (Rome, 1931), p. 154-159.

⁴ Nous tenons à remercier M. l'abbé G. Falcinelli, qui nous a grandement facilité l'accès aux archives de la cathédrale. Nous lui exprimons aussi notre gratitude, ainsi qu'à M. A. Rambaldi, pour avoir bien voulu vérifier sur les originaux quelques points douteux.

APPENDICE

Lettre de S. de Campello à Papebroch
(Ms. Bolland. 145, fol. 257)

Admodum Reverende Pater,

Erupere tandem e latebris, in quibus delitescabant, tres illi antiqui codices MS. sanctę Spoletinę Ecclesię continentes Acta et Passiones sanctorum eiusdem. Inesperata sane inventio post tot annorum exquisitas diligentias in cassum adhibitas. Id vero, de quo summe glorior, illud est quod me indefesse perquirente, me authore, redierunt in lucem, utpote cui post decessum e vivis D. Bernardini ex comitibus de Campello, optatissimi genitoris mei et R. V. obsequentissimi servi, paterna studia sequuto, nunquam ex animo labavit desiderium, licet spe iam lapsa, rediviva, ut ita dicam, conspicendi passionaria prædicta. Amissione (ut ex modo quo fuerunt reperti, clare compertum est) non aliquis dolus, aut fraus, sed solus casus præbuit occasionem, quippe qui extracti ex Archivio Spoletanę Basilicę pro co<m>modiori usu amanuensium, qui exinde plures notitias exscribebant, ad effectum tra<n>smittendi Ferdinando Abbati Ughello qui tunc temporis *Italiam* suam *sacram* meditabatur; erepto e vivis, vix hac exemplorum editione completa, priore eiusdem Basilicę, remanserunt in eius ædibus ignoti penes heredes, et in viliori angulo domus ab eisdem abditi potius quam repositi, utpote quibus rei literarię parum gnaris nunquam venit in mentem in voluminibus vetustate carieque squalentibus tot pretiosa monumenta asservari potuisse et vix fuit quin in usu piperis turisque vendendi maxima patrię iactura abierint, co<m>muni humanę imbecillitatis errore quę, nimium sensibus fidens, ab extrinseco cuiusque rei aspectu, parum recte de intrinsecis diiudicans, facile decipitur. Sunt hodie tamen in tuto, sic Deo in sanctis suis se gloriosum reddente, et, ut comperi ex eorumdem codicum inspectione oculari, continent in se acta plurimum sanctorum, nedum Spoletinę Dioecesis, sed et exterarum Provinciarum et ex quorum lectione posset forte | (fol. 257^v) non modica accessio eruditioni et studio R. V., quibus adeo specialiter universalis illustratur ecclesia, resultare. His motus, eandem de præmissis certiore facere ulterius differre non sustinui ut exinde me V. R. agnoscat, non, inquam, literatum, neque enim tanti me facio, sed literarum tamen et earum studio incumbentium amatorem. Operam in hoc negotio meam R. V. pollicerer sed actenus absentem a patria causa reipublicę et generale Iudiciorum forum, cui præideo, me detinet in visceribus Agri Picęni; non deerunt tamen Spoleti viri, qui ambitiosa voluntate operi tam pio, tam laudabili, enixe obsequantur. Vivat R. V. diu reipublicę fidelium, de qua adeo egregie promeretur et me suis sacrificiis Deo co<m>mendet.

Maceratę, 6 iulii 1679.

R. V.

Addictissimus et obsequentissimus servus
Solon ex Comit. de Campello.

LÉGENDIER DE SAN FELICE DE NARCO

TOME I : 30 novembre au 25 mai ¹

Volume de 218 folios (0^m, 56 × 0,36), à doubles colonnes de 45 ou 46 lignes, écrit durant les dernières années du xii^e siècle. Reliure moderne exécutée vers 1930 ; lacune au début et à la fin. Nous suivons la foliotation récente inscrite au bas des pages. Elle ne coïncide plus avec l'ancienne, par suite de la disparition de quelques folios ².

1. (Fol. 1) <Sermo S. Leonis papae de ieiunio decimi mensis> = *P. L.*, t. LIV, col. 171-172.

Inc. lacer. : <accepi>mus traditionibus conse<cratum>.

2. (Fol. 1-2^v) Omelia beati Gregorii <de dominica quarta adventus> = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1099-1103.

3. a. (Fol. 2^v) Prologus sancti Andree apostoli = *BHL.* 442b.
(Nov. 30.)

b. (Fol. 2^v-4^v) Passio <S. Andree> = *BHL.* 428.

c. (Fol. 4^v-5^v) Omelia S. Gregorii papa<e> <in natali S. Andree> = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1093-1095.

4. (Fol. 5^v-11^v) In sancti Nicolay <festo> = *BHL.* 6105.

(Dec. 6.)

5. (Fol. 11^v-13^v) Passio sancti Savini mart. = *BHL.* 7452 ³.

(Dec. 7.)

6. (Fol. 13^v-15) In sancti Ambrosii conf. <festo> = *BHL.* 377.

(Dec. 7.)

7. (Fol. 15-16^v) Domenica IIII. <Homelia pseudo-Augustini> = *P. L.*, t. XLII, col. 1123-1127.

8. (Fol. 16^v-20) <Homelia S. Gregorii sabbato quatuor temporum> = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1160-1170.

¹ Les dates placées entre parenthèses ont été suppléées par nous.

² Ce manuscrit fut exposé à Rome en 1953 ; cf. G. MUZZIOLI, *Mostra storica nazionale della miniatura* (Florence, 1953), p. 82, n° 116 : « Homiliarium » ; voir aussi W. GAETA, *La pittura a Spoleto nell'età romanica*, dans *Spoletium*, n° 1, p. 23.

³ Au sujet de cette Passion, voir Fr. LANZONI, *Le « Vite » dei quattro santi protettori della città di Faenza*, dans A. MESSERI, *Chronica breviora aliaque monumenta Faventina*, pp. 288-290, 301-304, 315-325 (= *Rerum Italicarum scriptores*, t. XXVIII, 3, 1905-1921).

9. (Fol. 20-22^v) Feria IIII in IIII^{or} temp. Sermo sancti Ambrosii ep. = *P. L.*, t. XV, col. 1551-1559.
10. (Fol. 22^v-23^v) Feria VI. Omelia lectionis eiusdem = *P. L.*, t. XV, col. 1559-1562.
11. (Fol. 23^v-25^v) Sabbato. Tractatus sancti Ambrosii ep. = *P. L.*, t. XV, col. 1576-1582.
12. (Fol. 25^v-27) Passio sancte Barbare virg. et mart. = *BHL.* 914¹. (Dec. 4.)
13. (Fol. 27-29) Vita sancti Sabe ab. = *BHL.* 7406a². (Dec. 5.)
Fol. 29^v vacat.
14. (Fol. 30-31) Passio sancte Lucie virg. = *BHL.* 4992. (Dec. 13.)
15. a. (Fol. 31-31^v) Prologus sancti Thome ap. = *BHL.* 8143. Dec. 21.
b. (Fol. 31^v-36) Passio = *BHL.* 8136.
16. a. (Fol. 36-38) Sermo /// sancti Gregorii de Spoleto = *BHL.* 3677b. (Dec. 24.)
b. (Fol. 38-39) Miraculum quod fuit Rome beati Gregorii de Spoleto.
Inc. Dum miracula que per sanctos fiunt fideliter audiuntur — Des. Sic sociemur sanctis, sic iungamur martyribus, sic horum orationibus adiuti perveniamus ad regna...
Cf. *BHL.* 3677d ; est idem Miraculum cum prologo et conclusione paraenetica.
- c. (Fol. 39-40) Nat. sancti Gregorii Spoletani = *BHL.* 3677. Febr. 20³.
17. (Fol. 40^v-41^v) Vigilia Nativitatis Domini. Omelia sancti Remigii ep. (immo Bedae) = *P. L.*, t. XCIV, col. 31-33.
18. (Fol. 41^v-44) Nativitas Domini nostri Iesu Christi = *Is.* 9, 1 - 10, 20 ; 40, 1 - 41, 16 ; 52, 1 - 54, 14.
19. a. (Fol. 44-45^v) Sermo in Nativitate Domini = *Florilegium Casinense*, III, 36, et *P. L.*, t. XXXIX, col. 2000-2001.

¹ On remarquera que les textes relatifs à S^{te} Barbe et à S. Sabas auraient dû être transcrits plus haut, avant la fête de S. Nicolas.

² C'est d'après ce manuscrit que F. Ermini a publié en 1917 la légende de S. Sabas ; il n'a pas remarqué que le légendier de San Brizio la contenait également, fol. 237-238.

³ La fête de S. Grégoire de Spolète est fixée au 24 décembre, parfois au 23 ; la place qu'elle occupe dans notre légendier confirme cette tradition ; c'est par erreur sans doute que le scribe a écrit : *kal. mar.* au lieu de *kal. ian.* Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII (1908), p. 376-378 ; *Comm. marty. rom.*, p. 599.

b. (Fol. 45^v-46) Sermo <S. Petri Chrysologi> = *P. L.*, t. LII, col. 589-591.

c. (Fol. 46-47) Sermo <pseudo-Augustini> = *P. L.*, t. XXXIX, col. 1990-1991.

d. (Fol. 47-47^v) Sermo <pseudo-Augustini> = A. MAI, *Nova Patrum bibliotheca*, t. I, p. 210-212.

e. (Fol. 47^v-49^v) Sermo <pseudo-Augustini> = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2107-2110.

f. (Fol. 49^v-50) Omelia <S. Gregorii> = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1103-1105.

g. (Fol. 50-51^v) Omelia venerabilis Bede presb. = *P. L.*, t. XCIV, col. 34-38.

h. (Fol. 51^v-52^v) Omelia lectionis eiusdem.

Inc. *Poterat dicere evangelista : In principio factum est verbum — Des. quia Deus est sapientia et dictum est : Beati mundo corde.*

i. (Fol. 52^v-56^v) Omelia eiusdem.

Inc. *Potest hoc intelligi dictum de libro Genesi — Des. diversis suggestionibus augmentavit. Cum esset desponsata Maria Ioseph et cetera.*

20. (Fol. 56^v-57) Passio sancti Stephani mart. = *BHL.* 7848. (Dec. 26.)

21. a. (Fol. 57-58) Sermo sancti Stephani = *P. L.*, t. XXXIX, col. 1684-1686.

b. (Fol. 58-58^v) Sermo sancti Stephani = *P. L.*, t. XXXVIII, col. 1435-1437.

Cf. G. MORIN, *Sancti Augustini sermones post Maurinos reperti*, p. 750 (= *Miscellanea Agostiniana*, t. I, Rome, 1930).

c. (Fol. 58^v-59^v) Sermo sancti Stephani = *P. L.*, t. LVII, col. 701-702.

Cf. G. MORIN, *Sancti Caesaris episcopi Arelatensis opera omnia*, t. I (Maredsous, 1937), p. 920.

d. (Fol. 59^v-60^v) Sermo sancti Stephani = *BHL.* 7849.

e. (Fol. 60^v-61^v) Omelia <S. Hieronymi> = *P. L.*, t. XXVII, col. 179-183.

22. a. (Fol. 61^v) Prologus sancti Iohannis = *BHL.* 4323h.

(Dec. 27.)

b. (Fol. 62-65^v) Passio <S. Iohannis ap.> = *BHL.* 4320, om. prol.

c. (Fol. 65^v-67) Item de sancto Iohanne = *BHL.* 4324.

Des. *Curemus per omnia recta fide intelligendo, recta operatione exercendo que promisit pervenire...*

23. (Fol. 67^v-70) In natale Innocentium = S. Caesarii Arelatensis sermo 222, ed. G. MORIN, t. c., p. 832. (Dec. 28.)

24. a. (Fol. 70^v-72^v) Passio sancti Thome mart. = *BHL*. 8180¹. (Dec. 29.)

b. (Fol. 72^v-76) <Miracula> = *BHL*. 8171.

Cf. J. C. ROBERTSON, *Materials for the History of Thomas Becket*, t. II, p. 263-264 (= *Rer. Brit. scr.*, 67).

Fol. 76^v vacabat; saeculo xvi inscriptus est index sanctorum.

Inter fol. 76 et fol. 77 insertum est folium non eiusdem codicis, eiusdem vero aetatis, in quo legitur fragmentum Passionis martyrum Caesarii et Iuliani, *BHL*. 1511.

25. (Fol. 77-79^v) In sancti Silvestri <festo>. (Dec. 31.)

Inc. *Silvester in infantia sua Cyrino presbitero exhibebat officium* — Des. ut *BHL*. 7729.

26. (Fol. 79^v-80^v) Omelia <Bedae in festo Circumcisionis Domini> = *P. L.*, t. XCIV, col. 53-57. (Ian. 1.)

27. (Fol. 80^v-81) In sancti Concordii mart. <festo> = *BHL*. 1906. (Ian. 1.)

28. (Fol. 81-84^v) De sancto Basile = *BHL*. 1022g, 1022f, 1022e, 1022i. (Ian. 1.)

29. a. (Fol. 84^v) Prologus S. France.

Inc. *Diu multumque ||| sum fratribus ut... de conversatione scilicet ac vita France.*

b. (Fol. 84^v-85^v) Passio eiusdem.

Inc. *Tempore igitur predicti Octonis serenissimi regis fuit quidam Firminus nomine in Firminense... — Des. mutila At tamen dum sumpsisset cibum ab ea delatum valde confortata orabat quod Dominus ei condignam retribuere mercedem in celis |*

30. (Fol. 86-88) Vita beati Pauli heremiti (*sic*) = *BHL*. 6596. (Ian. 15.)

31. (Fol. 88-91^v) Passio sancti Iuliani = *BHL*. 4529, om. prol. (Ian. 9.)

Des. *suo cruore Dominus Iesus Christus sibi martyrem consecravit.*

32. (Fol. 91^v-92) Passio sanctorum mart. Felicis et Felix (*sic*) = *BHL*. 2885. (Ian. 14.)

¹ Le culte de S. Thomas de Cantorbéry s'implanta très tôt à Spolète. On admire encore dans l'église des SS. Jean-et-Paul une fresque représentant le martyre du saint. Elle date de la fin du XII^e siècle. Tancred Borenius écrit à ce sujet : « Of wall-paintings again, solely depicting the murder, there still exist a great many, and perhaps the earliest in the series is one not in England but in Italy, in the church of SS. Giovanni e Paolo at Spoleto » (*St. Thomas Becket in Art*, London, 1932, p. 96).

33. (Fol. 92-93) Passio S. Pontiani Spoletani mart. = *BHL*. 6891b. (Ian. 14.)

Praefixus est prologus : Inc. *Omnipotens rerum creator et omnium mediator* — Des. *ideoque auribus intentis revertamur articulum ad illius passionem.*

34. (Fol. 93-94^v) Vita sancti Mauri abbatis = *BHL*. 5773. (Ian. 15.)

Omittuntur epist. et prol. ; des. post § 15, *Act. SS.*, Ian. t. I, p. 1042.

35. (Fol. 94^v-97) Passio S. Marcelli pape et Ciriaci, Largi et Exmarandi (*sic*) = *BHL*. 5235. (Ian. 16.)

36. (Fol. 97-100) In sancti Antonii <festo> = *BHL*. 609, om. prol. (Ian. 17.)

Des. *ut lavatorum corporum que balneis atque deliciis confoventur hylarior eius caro videretur* (P. G., t. XXVI, col. 973).

37. (Fol. 100-111) Passio sancti Sebastiani mart. = *BHL*. 7543. (Ian. 20.)

Passio dividitur in has partes : fol. 100-104 = c. I-VIII ; fol. 104-105^v, sub titulo : *Hic gesta IIII^{or} coronatorum* = *BHL*. 7543, c. IX-XI ; fol. 105^v-110, sub lemmate : *Explicit liber primus, incipit liber secundus* = *BHL*. 7543, c. XII-XX ; denique fol. 110-111, *Passio sancti Tyburtii* = *BHL*. 7543, c. XXI-XXIII.

38. (Fol. 111-111^v) Passio sanctorum Maurii, Marthe, Audifas (*sic*) et Abacuc = *BHL*. 5543, c. I tantum. Ian. 20.

39. (Fol. 111^v-113) Passio sancti Valentini = *BHL*. 8466 ; cf. *BHL*. 5543, c. II. (Febr. 14.)

40. (Fol. 113-115^v) Passio S. Agnes (*sic*) virg. = *BHL*. 156. Ian. 21.

41. (Fol. 115^v-118) Passio sancti Vincentii = *BHL*. 8631. Ian. 22.

42. (Fol. 118-119) S. Feliciani = *BHL*. 2846¹. Ian. 24.

43. (Fol. 119-122) Acta et Passio beatissimi Anastasii mart. = *BHL*. 408, usque ad § 38 (*Act. SS.*, Ian. t. II, p. 431). Ian. 24².

44. (Fol. 122-126) Conversio sancti Pauli = *Act. Ap.* 9, 1-31 (fol. 122-122^v) ; dein : *Hodie lectio de Actibus apostolorum...* et sequuntur *Act. Ap.* 9, 32-22, 28, aliquot versibus omissis. Ian. 25.

¹ Mgr M. Faloci Pulignani a réimprimé cette Passion d'après plusieurs manuscrits, parmi lesquels figure celui de Spolète (*La Passio S. Feliciani e il suo valore storico*, dans *Archivio per la storia ecclesiastica dell' Umbria*, t. IV, 1917-1919, p. 137-274).

² La date traditionnelle est fixée au 22 janvier.

45. (Fol. 126-129) Passio S. Miliani mart. = *BHL*. 107.
Ian. 28.
46. (Fol. 129-130) Passio S. Constantii mart. = *BHL*. 1937.
Ian. 29.
47. (Fol. 130-131) S. Severi /// conf. = *BHL*. 7680. Febr. 1.
48. a. (Fol. 131-132) Sermo <S. Ambrosii> de Ipopanti sive de Purificatio<ne> S. Mariae = *P. L.*, t. XV, col. 1573-1575.
Cf. E. Hosp, in *Ephemerides liturgicae*, t. LI (1937), p. 219.
- b. (Fol. 132-133) Item sermo in Purificatio<ne> S. Marie = *Florilegium Casinense*, t. II, p. 78. (Febr. 2.)
Cf. G. MORIN, *Sancti Augustini sermones*, p. 754.
49. (Fol. 133-134^v) Passio beatissimi Blasii ep. et mart. = *BHL*. 1370. (Febr. 3.)
50. (Fol. 134^v-135^v) Eodem die S. Laurenti confessore inluminatore (*sic*) ; cf. *BHL*. 4748d. (Febr. 4.)
51. (Fol. 135^v-137^v) Passio sancte Agathe virg. ; cf. *BHL*. 133.
Febr. 5.
52. (Fol. 137^v-139^v) Sermo venerabilis Betharii (= Bertharii) ab. de sancte Scolastice vita (*vita add. al. m.*) = *BHL*. 7517, om. prol. (Febr. 10.)
53. (Fol. 139^v-150^v) Sancti Marcialis Lemovice urbis pontif. et conf. = *BHL*. 5552. (Iun. 30.)
54. (Fol. 151-152) Passio sancti Valentini = *BHL*. 8460.
Febr. 14.
55. (Fol. 152^v-154^v) Passio sancte Iuliane mart. ; cf. *BHL*. 4523.
Febr. 7¹.
56. a. (Fol. 154^v) Cathedra sancti Petri, prologus = *P. L.*, t. XXIII, col. 607. Febr. 24.
- b. (Fol. 154^v-155^v) Sermo sancti Augustini = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2100.
Des. bona volumptate sincerum presentis vite testimonium prestitistis.
Per Dominum...
57. (Fol. 155^v-157) Passio sancte Tecle virg. et mart. = *BHL*. 8024. Febr. 22.
58. a. (Fol. 157-159) Prologus sancti Mathie = *BHL*. 5695.
Febr. 25.
- b. (Fol. 159-161) Passio sanctorum XL mart. = *BHL*. 7537.
Mart. 11.

¹ La date traditionnelle est fixée au 16 février.

59. (Fol. 161-163) Passio S. Herculani mart. Mart. 1.
 Inc. *Undecim fratribus qui de partibus Syrie venerant ad Urbem Romam Iuliano imperatore...* dein, fol. 161^v, sequitur Passio *BHL.* 3822, cui additur *Miraculum*, fol. 162 : *Die vero altera parentes pueri... femina in pristinum restituta statum.*
60. (Fol. 163-165^v) Vita S. Gregorii pape ; cf. *BHL.* 3641, om. prol. (Mart. 12.)
 Inter fol. 164 et 165 insertum est folium usu attritum non eiusdem codicis, in quo leguntur versiculi c. i et ii Isaiae prophetae.
61. (Fol. 165^v-168) Passio Ansuini ep. et mart. = *BHL.* 555, usque ad § 22 (*Act. SS.*, Mart. t. II, p. 326 ; cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 148). (Mart. 13.)
62. (Fol. 168-169) In nat. S. Paulini episcopi = *BHL.* 6560¹.
63. (Fol. 169-169^v) Vita vel transitu<s> S. Iohannis Parenensis = *BHL.* 4420. Mart. 13.
64. (Fol. 169^v-174^v) Vita vel transitu<s> sancti Benedicti ab. = *BHL.* 1102, usque ad § 37 (ed. U. MORICCA, p. 133). Mart. 21.
65. (Fol. 174^v-177) Sermo in Annuntiatio<ne> sancte Marie = *P. L.*, t. XV, col. 1551-1562. Mart. 25.
66. (Fol. 177-178^v) Natale S. Ysaac Spoletani conf. = *BHL.* 4475. April. 11.
67. (Fol. 178^v-180^v) Passio S. Eleutherii et Anthie matris eius = *BHL.* 2451. April. 18.
68. (Fol. 180^v-185) Passio sancti Georgii mart. = *BHL.* 3393, om. prol. (April. 23.)
69. a. (Fol. 185-185^v) Prologus in be<a>ti Marci evangeliste <festo> = *BHL.* 5275b. (April. 25.)
 b. (Fol. 185^v-187) Passio eiusdem = *BHL.* 5276.
70. (Fol. 187-187^v) Passio sancti Vitalis = *BHL.* 8690. April. 28.
 Des. *ad Mediolanensem urbem perducerent, ita ut in triduo migraret ad Christum.*

¹ Ce texte, inséré parmi les fêtes du mois de mars, n'est autre que le passage célèbre des Dialogues de S. Grégoire (III, 1). En fait, il ne s'y agit pas de Paulin de Nole, mort en 431 (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 249). Du reste, notre légendier commémore ce dernier au 22 juin et y transcrit la lettre d'Uranius de obitu Paulini (*BHL.* 6558), où il est dit expressément : *Obiit S. Paulinus decimo kalendas iulii Basso et Antiocho vv. cc. consulibus* (anno 431). Dans les légendiers, le passage de S. Grégoire est souvent transcrit à la suite de la lettre d'Uranius. Le compilateur du Passionnaire de San Felice de Narco a-t-il voulu distinguer les deux Paulin ?

71. a. (Fol. 188) Prologus sancti Iacobi (*eras.*) Philippi apost.
= *BHL.* 6813. (Mai 1.)

b. (Fol. 188-188^v) Passio = *BHL.* 6817.

72. a. (Fol. 188^v) Eodem die prologus sancti Iacobi = *BHL.*
4088b. (Mai. 1.)

b. (Fol. 188^v-189^v) Passio = *BHL.* 4086d.

73. (Fol. 189^v-192) De inventione sancte crucis = *BHL.* 4169.
(Mai 3.)

74. (Fol. 192^v-196) Passio sanctorum Alexandri, Eventii et
Theodo = *BHL.* 266. (Mai 3.)

75. (Fol. 196-197^v) Eodem die, incipit passio S. Iuvenalis mart.
= *BHL.* 4614. (Mai 3.)

76. (Fol. 197^v-199) Inventio cripte sancti Michaelis = *BHL.*
5949. (Mai 8.)

77. (Fol. 199-204^v) In translatio<ne> sancti Nicolay conf. =
BHL. 6190, 6191, 6192, 6193. (Mai 8.)

Additur Miraculum: Inc. *Sacerdos quidam de Camerino* — Des.
sanusque ad patriam repedavit.

78. (Fol. 204^v-205^v) Transitus sancti Nicolai conf. = *BHL.* 6156.

79. (Fol. 205^v-206^v) Passio sanctorum Gurdia (*sic*) et Epimachii
= *BHL.* 3612. Mai 10.

80. (Fol. 206^v-208^v) Passio sanctorum Antimi et Maximi =
BHL. 561. Mai 11.

81. (Fol. 208^v-209^v) Passio S. Pancratii mart. = *BHL.* 6421 ;
des. ut *BHL.* 6420 ; cf. *BHL.* 6427b. (Mai 12.)

82. a. (Fol. 209^v-212) Eodem die, passio sanctorum mart. Nerei
et Archilei (*sic*) = *BHL.* 6058. (Mai 12.)

b. (Fol. 212-213^v) Item unde supra, hec scripta <a> Mar-
cello ad Nereum et Archileum = *BHL.* 6059.

83. a. (Fol. 213^v-214^v) Ac<tus> beatissimi Euticii conf. =
BHL. 2780b. (Mai 15.)

b. (Fol. 124^v-216) Lectio sancti Euticii abbatis = *BHL.*
2791 ; cf. 2780b.

84. (Fol. 216-218^v) Vita et obitus S. Sentie conf. et sociorum
eius. (Mai 25.)

Inc. *Humana ratio efflagitat sepius divina sibi pandere misteria
martirumque vel confessorum* — Des. *Ibi quoque ieiunantes et orantes
migraverunt ad Christum et a viris orthodoxis iuxta sancti Mamiliiani
corpus sunt sepulti.* Sine lemmate sequitur *BHL.* 7582b ¹.

¹ Ce saint est honoré à Bieda (Blera) et à Spolète ; cf. *Comm. martyr. hieron.*,

TOME II : 22 juin au 29 novembre

Volume de 249 folios de 0^m,58 × 0,38, à doubles colonnes de 45 lignes ; écrit en 1184 (cf. fol. 196). Reliure moderne, lacune au début et à la fin. A partir du fol. 230, quelques textes ont été ajoutés à une date de peu postérieure à 1194.

Desiderantur fol. 1-5.

1. (Fol. 6-6^v) <Translatio S. Bartholomaei Beneventum> = *BHL*. 1006.

Inc. mutila.

2. (Fol. 6^v-8^v) Depositio sancti Paulini episcopy = *BHL*. 6558.
Iun. 22.

3. (Fol. 8^v-12) Natalis sanctorum mille quadraginta octoginta martyrum = *BHL*. 5673.
Iun. 22.

4. a. (Fol. 12-13) Sermo sancti Augustini de nativitate sancti Iohannis Baptiste = A. MAI, *Nova Patrum Bibliotheca*, t. I, p. 90-92.
(Iun. 24.)

b. (Fol. 13-13^v) Item sermo sancti Augustini de natale sancti Iohannis Baptiste = *Florilegium Casinense*, t. III, p. 370-372.

c. (Fol. 13^v-15) Sermo sancti Iohannis | (fol. 14) /// sermo sancti Iohannis Baptiste = *P. L.*, t. LVII, col. 661-664.

5. (Fol. 15-17^v) Passio sanctorum Iohannis et Pauli martyrum.
(Iun. 26.)

Inc. ut *BHL*. 3236 ; des. ut *BHL*. 3241.

6. (Fol. 17^v-18) In nativitate sancte Marine virginis = *BHL*. 5528.
(Iun. 18.)

7. a. (Fol. 18-18^v) Prologus sancti Petri ap. = *BHL*. 6670.
(Iun. 29.)

b. (Fol. 18^v-21^v) Passio sancti Petri = *BHL*. 6665, om. prol.

Des. *fideles concurrunt, petitionum suarum eorum meritis consequuntur, praestante...*

p. 271-272. Au xviii^e siècle, le manuscrit était déjà incomplet, car dans la copie de Barthélemy Tiberius on lit : « Reliqua desunt vetustate deleta et sic etiam codex absolvitur » (Bruxelles, Bibl. royale, ms. 8299-300, fol. 18bis). La *BHL*. énumère trois Passions de S. Senzius ou Senzias, n^{os} 7581, 7582, 7582b. De ces trois recensions, la première est la plus ancienne ; la troisième n'est qu'un extrait de la seconde, qui démarque elle-même la première en remplaçant Blera par Spolète. Le texte publié par G. V. Marascia (*BHL*. 7582) d'après la copie envoyée par L. Jacobilli (voir plus haut, p. 321) devrait être collationné sur le manuscrit de Spolète, car il semble bien que la transcription de Jacobilli n'est pas tout à fait fidèle.

8. (Fol. 21^v) Eodem die prologus sancti Pauli apostoli = *BHL*. 6572.

Des. mutilus : *post passionem Domini tricesimo sexto, tertio* |
Desiderantur fol. 22-29.

9. (Fol. 30-32) <Passio sanctorum Ciryçi et Iulittae> = *BHL*. 1808. (Iul. 15.)

10. (Fol. 32-35) Vita sancti Alesii (*sic*) confessoris, cf. *BHL*. 288. (Iul. 17.)

11. (Fol. 35-35^v) In natale sancte Marie Magdalene = *BHL*. 5456. (Iul. 22.)

12. (Fol. 35^v-39) Passio in natale sancti Apolinaris = *BHL*. 623 (Iul. 23.)

13. (Fol. 39-41^v) Passio sancti Iacobi = *BHL*. 4057. (Iul. 24.)

14. (Fol. 41^v-43^v) Passio sancti Christofori martiris. (Iul. 25.)
Inc. ut *BHL*. 1772 ; des. ut *BHL*. 1771.

15. (Fol. 43^v-47^v) In natale sancti Pantaleonis passio. (Iul. 27.)
Inc. ut *BHL*. 6437 ; des. ut *BHL*. 6429.

16. (Fol. 47^v-49^v) Passio sanctorum Nazarii et Celsi = *BHL*. 6040. (Iul. 28.)

17. (Fol. 49^v) Passio sanctorum martirum Simplicis, Faustini et Beatricis = *BHL*. 7790. Iul. 29.

18. (Fol. 50) Passio sancti Felicis mart. = *BHL*. 2857. (Iul. 29.)

19. a. (Fol. 50-50^v) Passio sanctorum mart. Abdon et Senen = *BHL*. 6. (Iul. 30.)

Cf. H. DELEHAYE, *Recherches sur le légendier romain*, dans *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 75-76.

b. (Fol. 50^v-51) Passio Olimpiadis et Maximi = *Anal. Boll.*, t. c., p. 76-80 ; cf. *BHL*. 6.

c. (Fol. 51) Sermo unde supra ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 79.

d. (Fol. 51-51^v) Sermo unde supra ; cf. *BHL*. 7808a.

20. a. (Fol. 51^v-52) In nat. sanctorum VII Machabeorum = *P. L.*, t. LVII, col. 691-694. (Aug. 1.)

b. (Fol. 52-53) Item unde supra = *BHL*. 5106.

c. (Fol. 53) Item sermo unde supra.

Inc. *Frates dilectissimi, Machabei martyres Christi sunt* — Des. *cernit tot filiorum funera et nulla commovetur pietate.*

21. (Fol. 53-56^v) Natalis sancti Stephani pape et mart. = *BHL*. 7845. Aug. 2.

22. (Fol. 56^v-57^v) Passio sancti Syxti episcopi et Felicissimi et Agapiti = *BHL*. 7801. (Aug. 6.)

23. a. (Fol. 57^v-59^v) Passio sancti Donati martiris = *BHL*. 2289. (Aug. 7.)

b. (Fol. 59^v-61) Miraculum sancti Donati = *BHL*. 2304, om. prol.

Cf. *BHL*. 2293 ; *Catal. Lat. Vatic.*, pp. 148, 230.

24. (Fol. 61-61^v) Passio sancti Ciriaci = *BHL*. 2056. (Aug. 8.)

Des. mutila: *Tunc ||| prefectus dixit ad |* (MOMBRIUS, 2^e ed., t. II, p. 169, lin. 53). Tempore quo folia signata sunt numeris, folium unum iam desiderabatur.

25. (Fol. 62-64) Passio sancti Laurentii = *BHL*. 4753.

Aug. 10.

26. (Fol. 64-65^v) <Passio S. Hippolyti> = *BHL*. 3961.

(Aug. 13.)

27. (Fol. 65^v-66) Passio sancti Eusebii mart. = *BHL*. 2740.

(Aug. 14.)

28. a. (Fol. 66-70) Sermo <pseudo-Hieronymi> in Assumptione sancte Marie = *P. L.*, t. XXX, col. 122-142 ; *BHL*. 5355d.

(Aug. 15.)

Fol. 70^v vacabat ; saec., ut videtur, xvi, transcriptus index sanctorum quorum Vitae in legendario insunt.

b. (Fol. 71-72) Item <S. Augustini> unde supra = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2104-2107.

c. (Fol. 72-73) Alius sermo <S. Maximi> de eodem = *P. L.*, t. LVII, col. 867-868.

d. (Fol. 73-75) Omelia <Haymonis in festo Assumptionis> = F. LIVERANI, *Spicilegium Liberianum* (Florentiae, 1863), p. 434-437.

29. (Fol. 75-76^v) Passio Agapiti = *BHL*. 125. Aug. 18.

30. a. (Fol. 76^v) Incipit prologus sancti Bartholomei = *BHL*. 1001. (Aug. 24.)

b. (Fol. 76^v-79^v) Passio eiusdem = *BHL*. 1002.

31. (Fol. 79^v-80) Passio sancti Genesisii = *BHL*. 3320. (Aug. 25.)

32. a. (Fol. 80-83) Decollatio sancti Iohannis Bapt. ¹ Aug. 29.

Inc. *Iohannes Baptista* (sic) *filius Çacharię ex tribu Levi, angelo nuntiante* — Des. *Illarum ergo facinora calcate, harum vero exempla sectamini, illas execramini...*

¹ Cette série de sermons sur la Décollation de S. Jean-Baptiste figure aussi dans le légendier de San Brizio ; voir plus bas, p. 346. Une cinquantaine de pièces du légendier de San Felice se retrouvent dans celui de San Brizio et parfois avec des caractéristiques qui révèlent une parenté assez étroite entre les deux compilations.

b. (Fol. 83-83^v) Item unde supra.

Inc. *In illo tempore, in Galilea civitate erat Herodes rex; hic iniquum cogitavit consilium* — Des. *Nam sancto Iohanne digna a Deo tradita est corona martyrii, regnante...*

c. (Fol. 83^v-84) Unde supra, sermo sancti Iohannis Osauri (immo sermo Rabani Mauri) = *P. L.*, t. CX, col. 444.

Des. *Iesus transiit ad desertum... locumque (sic) virum antea non habebat.*

d. (Fol. 84-85^v) Unde supra.

Inc. *Ut audivit Herodes manifestum esse nomen Iesu* — Des. *Set translato navi aliquo fretu aut stagno proximo eius regionis loco audierunt quod etiam inde pe<de>stres venire poterant.*

e. (Fol. 85^v-87^v) Sermo sancti Iohannis Bapt. = *BHL.* 4293.

33. (Fol. 87^v-88) Passio sancte Seraphye virg. = *BHL.* 7586.

(Sept. 3.)

Des. *ceciderunt exanimis in terra membris omnibus resolutis* (MOMBRIUS, 2^a ed., t. II, p. 502, l. 16).

34. (Fol. 88-90^v) Prologus sancti Egidii confessoris = *BHL.*

96b. (Sept. 1.)

Des. *cumque de rupis vertice compago est.*

35. (Fol. 90^v-92) Passio sancti Terentiani mart. = *BHL.* 8001.

(Sept. 1.)

36. a. (Fol. 92-93) Passio sancti Antonini mart. = *BHL.* 572.

Sept. 3.

b. (Fol. 93-94) <Miracula> = *BHL.* 573.

37. (Fol. 94-97^v) In natale sancte Marie virg. = *BHL.* 5341.

(Sept. 8.)

38. (Fol. 97^v-100) Passio sancti Adriani mart. = *BHL.* 3744.

Sept. 8.

Des. *statim aperuit ei et invicem se suis vestigiis prostraverunt* (MOMBRIUS, 2^a ed., t. I, p. 26, l. 7).

39. (Fol. 100-102^v) Natale sancti Britii ep. = *BHL.* 1622d 1.

Sept. 9.

40. (Fol. 102^v-104) Exaltatio sancte Crucis = *BHL.* 4178.

Sept. 14.

41. (Fol. 104-105^v) Passio sancti Cornelii = *BHL.* 1961.

(Sept. 14.)

¹ Nos deux légendiers fixent la date de fête de S. Brice au 9 septembre; Florus et Adon la placent au 9 juillet (H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, Paris, 1908, pp. 246, 254, 432).

42. (Fol. 106-109^v) Passio sancte Ephemie (*sic*) virg. = *BHL*. 2711. Sept. 16.
43. a. (Fol. 109^v-111^v) Prologus sancti Iohannis monachi peccatoris = *BHL*. 4437 ¹. (Sept. 19.)
 b. (Fol. 111^v-113) <Miracula> = *BHL*. 4438.
44. (Fol. 113-116) Passio sancti Mathei apostoli et ev. = *BHL*. 5691 (prologus), 5690; des. ut *BHL*. 5692. Sept. 21.
45. (Fol. 116-119) Passio sanctorum Cypriani et Iustine = *BHL*. 2047, 2050. Sept. 26.
46. (Fol. 119-122^v) Passio sanctorum mart. Lucie et Geminiani = *BHL*. 4985. (Sept. 16.)
47. (Fol. 122^v-124) Passio sanctorum Fidentii et Terentii = *BHL*. 2927b; des. ut *BHL*. 2927d. Sept. 27.
48. (Fol. 124-126) Passio sanctorum beatorum Mauricii cum sociis suis VI milia (*sic*) DC = *BHL*. 5739. Sept. 22.
49. (Fol. 126-129) Passio et acta sanctorum Cosme et Damiani = *BHL*. 1970. Sept. 27.
50. (Fol. 129-133) In dedicatione sancti Michaelis = *P. L.*, t. LXXVI, col. 1249. (Sept. 29.)
51. (Fol. 133-136^v) Natale sancti Hieronimi presbiteri = *BHL*. 3871. Sept. 30.
52. (Fol. 136^v-139) In natale sancti Marci pape = *BHL*. 5293 (prologus); 5295d (passio). (Oct. 7.)
 Fol. 139-140 sequitur *Epistola Marci pape* (Jaffé-Wattenbach, n° 181).
53. (Fol. 140-143^v) Passio sanctorum mart. Sergi et Bachi = *BHL*. 7599. (Oct. 7.)
 Duo folia sunt numero 142 signata.
54. (Fol. 143^v-144) In nativitate sancti Paractalis mart. = *BHL*. 6457b. (Oct. 9.)
 Des. *festinemus ingredi gaudia permansura*.
55. (Fol. 144-146^v) Passio sanctorum Dionisii, Rustici et Eleutherii = *BHL*. 2178. (Oct. 9.)
56. (Fol. 146^v-148^v) Passio sancti Calixti pape et mart. = *BHL*. 1523. (Oct. 14.)

¹ Ce texte, dont les *Acta Sanctorum* n'avaient reproduit que quelques extraits, a été publié d'après ce manuscrit par G. SORDINI (*Di un sunto...*, p. 380-383) et par L. FAUSTI (*Del sepolcro di S. Giovanni, arcivescovo di Spoleto, martire*, 1911, p. 9-19). Le corps de S. Jean, évêque de Spolète, fut transporté à la fin du x^e siècle dans le monastère de Sainte-Euphémie à Spolète.

57. (Fol. 148^v-150^v) In natale beati Luce ev. = *BHL.* 4973.
(Oct. 18.)
58. (Fol. 150^v-152^v) Passio sancti Maximi; cf. *BHL.* 5846b.
(Oct. 30.)
59. (Fol. 152^v-153^v) Passio sancti Crisanti = *BHL.* 1787.
(Oct. 25.)
- Omittitur prologus; des. mutila: *Et ubi inventurus sum talem feminam que hoc possit* | (MOMBRIUS, 2^a ed., t. I, p. 273, l. 26).
60. (Fol. 154-158) Natale sanctorum apostolorum Simonis et Iude = *BHL.* 7752b (prologus); 7753, 7750, 7751. (Oct. 28.)
61. (Fol. 158-160) Memoria omnium sanctorum = *P. L.*, t. XCIV, col. 452-455. Nov. 1.
62. (Fol. 160-161^v) Passio sancti Cesarii diac. = *BHL.* 1511.
Nov. 1.
63. (Fol. 161^v-164) Vita et obitus sancti Amici sacerdotis et confessoris = *BHL.* 389. (Nov. 3.)
64. a. (Fol. 164-166) Vita sancti Leonardi conf. = *BHL.* 4862.
(Nov. 6.)
- b. (Fol. 166-167) <Miracula> = *BHL.* 4863, 4864.
65. (Fol. 167-170) Passio sanctorum IIII coronatorum = *BHL.* 1837. (Nov. 8.)
66. (Fol. 170-171) Revelatio Domini Salvatoris = *BHL.* 4230.
Nov. 9.
67. (Fol. 171-172^v) Passio sancti Theodori mart. = *BHL.* 8077.
Nov. 9.
68. (Fol. 172^v-174^v) Passio beati Menne mart. = *BHL.* 5921.
Nov. 11.
69. a. (Fol. 174^v-177) Gesta sancti Martini episcopy et confessoris = *BHL.* 5610. (Nov. 11.)
- Omittuntur epistola et prologus; des. *ita virtute(m) Martini ibi tantum est ignis operatus ubi iussus est* (MOMBRIUS, 2^a ed., t. II, p. 201, l. 4).
- b. (Fol. 177^v-178) De transitu sancti Martini = *BHL.* 5613, om. prol.
- c. (Fol. 178-178^v) Item de transitu sancti Martini = *BHL.* 5619, 5620.
- d. (Fol. 178^v-179^v) Unde supra de vita ipsius sancti = *BHL.* 5610.
- Des. mut. *Confido enim quod per te* (MOMBRIUS, 2^a ed., t. c., p. 201).
70. (Fol. 179^v-185) Passio sancte Cecilie virg. = *BHL.* 1495.
(Nov. 22.)

71. a. (Fol. 185-187) Passio beati Clementis mart. = *BHL*. 1848. (Nov. 23.)

b. (Fol. 187-187^v) Expositio Gregorii Toronensis episcopi miraculorum Clementis mart. adque pontificis = *BHL*. 1855.

c. (Fol. 187^v-188) Item aliud miraculum = *BHL*. 1857.

72. (Fol. 188-189^v) Passio beate Firmine virg. = *BHL*. 3001d. (Nov. 24.)

73. (Fol. 189^v-191^v) Prologus sancti Chrisochoni mart. = *BHL*. 1795. (Nov. 24.)

74. (Fol. 191^v-194^v) Passio beate Ecaterine virg. = *BHL*. 1657. (Nov. 25.)

75. (Fol. 194^v-196) Passio sancte Illuminata = *BHL*. 4267¹. (Nov. 29.)

Hic inscripta est notula de qua supra, p. 322.

76. (Fol. 196-230) (Insunt sermones de dedicatione ecclesiae, de apostolis, martyribus, confessoribus et virginibus).

77. (Fol. 230-233^v) Vita et obitus sancti Boroti (*leg.* Baronti) confessoris et monachi; cf. *BHL*. 997². (Mart. 25.)

78. (Fol. 233^v-236) Passio sancte Christine virg. = *BHL*. 1758. Iul. 24.

79. (Fol. 236-237^v) Vita sancti Elpidii conf.

Inc. *Puer autem Elpidius erat decem et octo annorum quando ad Christum conversus est* — Des. *expiravit VIII kal. decembris, perrexit ad Christum. Deinde angeli animam suam ante Deum presenterunt.*

80. a. (Fol. 237^v-238) In sancti Petri ad vincula de Actibus apostolorum = 12, 1-24. (Aug. 1.)

b. (Fol. 238-238^v) Sermo sancti Leonis pape in vinculis S. Petri = *P. L.*, t. LIV, col. 148-150.

81. (Fol. 238^v-241) Vita et obitus sancti Anastasii conf.³. (Aug. 17.)

Inc. *Post primi parentis lugibilem ruinam atque post unde lacri-*

¹ Ce texte, qui se retrouve dans le passionnaire de San Brizio, a été publié d'après les deux manuscrits par A. O. MATURO, dans *Roma e l'Oriente*, t. VIII (1914), p. 34-39.

² Cette recension a échappé à W. Levison (*M. G.*, Script. rer. merov., t. V, p. 368-394; t. VII, p. 846; cf. *ib.*, *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit*, Dusseldorf, 1948, p. 233-234). M. P. Laureti a utilisé le manuscrit de Spolète dans son article: *Visioni e leggende avanti Dante*, dans *Atti della Accademia Spoleтана*, 1920-1922, p. 38-39.

³ Il s'agit de S. Anastase de Terni, fêté le 17 août. On sait combien est em-

mabile periculum — Des. *Sed quia instat hodie gloriosa nostri patris Anastasii solempnitas... studeamus...*; cf. *BHL.* 407.

82. (Fol. 241^v-242) *Passio sancte Savine virg. et mart.* = *BHL.* 7407. (Aug. 23.)

83. (Fol. 242-243) *Sermo de transitu sive de Assumptione sancte Marie.*

Inc. *Sciendum est, fratres carissimi, et omnibus esponendum fidelibus quod post ascensionem Domini nostri Iesu Christi.* — Des. *et ipsa intercedat pro nobis ad Dominum nostrum Iesum Christum ut mereamur vitam possidere aeternam....* Cf. *Anal. Boll.*, t. XLI, p. 332; *Marianum*, t. XII (1950), p. 449-451.

84. (Fol. 243-249^v) *Passio Domini* = *Acta Pilati* (cf. TISCHENDORF, *Evangelia apocrypha*, Leipzig, 1876, p. 333-388).

LÉGENDIER DE SAN BRIZIO

Volume de 294 folios (0^m,54) × 0,36) à doubles colonnes de 50 lignes, écrit au début du XIII^e siècle. Reliure moderne. Lacunes au début et à de nombreux endroits, comme il est indiqué dans la description qui suit.

1. (Fol. 1-1^v) <Liber Samuel>.

Inc. *mutilus*, c. xv, 7 - c. xvi, 1.

2. (Fol. 1^v-10) *Liber Davit* = *Lib. I Regum*, c. xvi, 1 - *Lib. II Regum*, c. vii, 19.

3. (Fol. 10^v-16^v) *Parabole Salomonis* (*Liber Proverbiorum*).

4. (Fol. 16^v-17) *Ecclesiastes*.

5. (Fol. 17-27^v) *Liber Iob*.

6. a. (Fol. 27^v) *Prefatio Tobie*.

b. (Fol. 27^v-32) *Liber Tobie*.

7. (Fol. 32-38) *Liber Iudith*.

8. (Fol. 38-44) *Liber Esther*.

9. (Fol. 44-59) *Liber Machabeorum*.

10. (Fol. 59-72) *Liber Iezechiel*.

11. a. (Fol. 72) *Natale sanctorum Phylippi et Iacobi. Prologus* = *BHL.* 6813. Mai 1.

b. (Fol. 72-72^v) *Passio* = *BHL.* 6817.

12. a. (Fol. 72^v) *Natale sancti Iacobi. Prologus* = *BHL.* 4088b.

b. (Fol. 72^v-74) *Passio eiusdem* = *BHL.* 4086d.

brouillée la question des divers Anastase (Anastase de Terni, de Salone, de Suppentonia, Anastase le Perse). Voir A. DUFOURCQ, op. c., t. III, p. 75; *Anal. Boll.*, t. XVII (1898), p. 337-340; *Comm. marty. rom.*, p. 344.

13. (Fol. 74-76) Inventio sancte Crucis = *BHL.* 4170. (Mai 3.)
14. (Fol. 76-79) Eodem die sanctorum Alexandri, Eventi et Theodori et Iuvenalis = *BHL.* 266. (Mai 3.)
15. (Fol. 79-81) Passio sancti Iuvenalis = *BHL.* 4614. Mai 3.
16. (Fol. 81-82) Inventio cripte S. Michaelis archangeli = *BHL.* 5949. (Mai 8.)
17. (Fol. 82-84^v) Translatio sancti Nicolay conf. = *BHL.* 6190. (Mai 8.)
- Omittitur prologus; des. *Hec et alia tristitia et dolore iraque cogente clamabant et ad propria mestissimi lacrimisque madefacti remeabant.*
18. (Fol. 84^v-85^v) Passio sanctorum Ianuarii, Gordiani et Epimachi = *BHL.* 3612. (Mai 10.)
19. (Fol. 85^v-87) Passio sanctorum Antimi et Maximi = *BHL.* 561. (Mai 11.)
20. (Fol. 87-88) Passio sancti Pancratii mart. = *BHL.* 6421. (Mai 12.)
21. (Fol. 88-90) Passio sanctorum Nerei et Archilei (sic) = *BHL.* 6058. (Mai 12.)
22. (Fol. 90-91^v) Passio sancti Victoris = *BHL.* 8559b. (Mai 14.)
23. (Fol. 91^v-93) Passio sancti Venantii mart. (Mai 18.)
- Inc. *Sub rege Antiocho pagano erat quidam puer nomine Venantius*
— Des. *qui hunc Deus dignum sibi martirem elegit ut per ipsum benediceretur Deus ubi erat religio paganorum; et multi crediderunt in Deum per famulum Dei Venantium.*
24. (Fol. 93-95^v) Actus sancti Euticii abbatis = *BHL.* 2780b. (Mai 15.)
- Inserta Vita *BHL.* 2791 (S. Eutychie, mon.). Adduntur miracula: *Non est utile silentio tegere que nunc Dominus per merita beati Euticii ad eius tumulum dignatus est ostendere ... quid credere debeant de non visis.*
25. (Fol. 95^v-96^v) Vita sancti Fortunati conf. = *BHL.* 3087a ¹. (Jun. 1.)
26. (Fol. 96^v-98) Passio sanctorum Marcellini et Petri = *BHL.* 5231. (Jun. 2.)
27. a. (Fol. 98) Prologus sancti Barnabe apostoli = *BHL.* 984. (Jun. 11.)
- b. (Fol. 98-101^v) Passio = *BHL.* 986b.

¹ Il s'agit de S. Fortunat de Spolète, qu'il ne faut pas confondre avec S. Fortunat de Todi (voir plus loin, p. 342). Cf. F. LANZONI, op. c., p. 485. Bollandus avait connu cette copie, ainsi que nous l'avons dit plus haut, p. 317.

28. (Fol. 101^v-103^v). *Passio sanctorum Viti et Modesti et Crescentiani (sic)* = *BHL*. 8712. (Iun. 15.)

Des. mutila : *visae sunt anime eorum sicut columbe septies candidiores nive psallentes in celo et per |*

29. a. (Fol. 104-104^v) <Sermo in honorem S. Iohannis Baptistae> = *P. L.*, t. VII, col. 661-664. (Iun. 24.)

Inc. mutilus.

b. (Fol. 104^v-105) *Alius sermo* = S. Caesarii Arelatensis sermo 217 ; ed. G. MORIN, t. c., p. 817.

c. (Fol. 105-105^v) *Alius sermo* <pseudo-Augustini> = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2117-2118.

d. (Fol. 105^v-106) *Alius sermo* <S. Ambrosii> = *P. L.*, t. XVII, col. 708.

e. (Fol. 106-107) *Omelia Bede presb.* = *P. L.*, t. XCII, col. 313-315.

f. (Fol. 107-108) *Omelia venerabilis Bede presb.* = *P. L.*, t. XCII, col. 323-325.

30. (Fol. 108-110^v) *Natale sanctorum Iohannis et Pauli.*

(Iun. 26.)

Inc. ut *BHL*. 3236 ; des. ut 3241.

31. a. (Fol. 110^v-111) *Sermo sancti Petri apost.* <a S. Leone> = *P. L.*, t. LIV, col. 429-432. (Iun. 29.)

b. (Fol. 111-111^v) *Sermo* <S. Maximi> unde supra = *P. L.*, t. LVII, col. 723-724.

c. (Fol. 111^v-112) *Prologus beati Petri apost.* = *BHL*. 6670.

d. (Fol. 112-117) *Passio* = *BHL*. 6661, 6657, 6659.

e. (Fol. 117-117^v) *Omelia beati Ambrosii archiep.*

Inc. *Hec turbe quidem otiosam opinionem* — Des. *ne per portas mortis ingressus incurras.*

32. a. (Fol. 117^v-118) *Prologus sancti Pauli apostoli* = *BHL*. 6572.

b. (Fol. 118-121^v) *Passio sancti Pauli* = *BHL*. 6570.

c. (Fol. 121^v-122) *Omelia lectionis eiusdem* = *Florilegium Casinense*, t. II, col. 198.

33. (Fol. 122-124) *Vita sancti Fortunati ep.*¹ = *BHL*. 3088.

(Iun. 30.)

Des. *Positus intra moenia civitatis Tudertine in regione que appellatur Apentino intra ecclesiam beati Cassiani martiris Christi, cuius beneficia et oratio fulget usque in presentem diem, prestante...*

¹ S. Fortunat de Todi, célèbre par S. Grégoire. Usuard l'a introduit dans son martyrologe au 14 octobre (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 453). A la fin de

34. (Fol. 124-124^v) *Passio sanctorum Processi et Martiniani* = *BHL*. 6947. (Iul. 2.)

Des. mutila : *Iterum autem atque iterum interrogavit eos... Beati igitur* | (MOMBRIUS, 2^a ed., t. II, p. 404, l. 8).

35. (Fol. 125) <*Passio SS. Felicitatis et filiorum*> = *BHL*. 2853.

Deest folium, et fol. 125 ultima verba huius Passionis transcripta sunt.

36. (Fol. 125-125^v) *Vita sancti Paterniani* = *BHL*. 6473.

(Iul. 12.)

Des. mutila : *ut commoveas monachos tuos et exaudias precepta principum vestrorum. Qui cum audisset* |

37. (Fol. 126-127) <*Passio SS. Ciryci et Iulittae*> = *BHL*. 1808k. (Iul. 15.)

Inc. mutila.

38. (Fol. 127-130) *Natalis sancti Alesii conf.* Cf. *BHL*. 288.

(Iul. 17.)

39. (Fol. 130-131) *Passio sancte Praxedis virg.* = *BHL*. 6920.

(Iul. 21.)

40. (Fol. 131-133^v) *Passio sancti Appolinaris mart.* = *BHL*. 623. (Iul. 23.)

41. a. (Fol. 133^v) *Prologus sancti Iacobi apostoli* = *BHL*. 4056.

(Iul. 24.)

- b. (Fol. 133^v-136) *Passio sancti Iacobi apostoli* = *BHL*. 4057.

42. (Fol. 136-137^v) *Passio sancti Christofori mart.* = *BHL*. 1767. (Iul. 25.)

Des. mutila : *tibi dico, rex stulte et insipiens* | (MOMBRIUS, 2^a ed., t. I, p. 367, l. 2).

43. (Fol. 138) *Passio SS. Nazarii et Celsi* = *BHL*. 6043.

(Iul. 28.)

Des. mutila.

44. a. (Fol. 138) *Passio sanctorum Simplicii, Faustini et Beatrix.* (Iul. 29.)

Inc. *Factum est dum clementissime memorie Theodosius imperator*

notre texte on lit : ... *regnante Domino nostro Iesu Christo cui est honor et gloria cum beati Petri (sic) principe apostolorum ; natale pridie kl. iul. et venerandum corpus sancti Fortunati episcopi et confessoris Christi positus (sic) intra moenia civitatis Tudertine, etc. ; d'après ce passage, mal articulé, la Vita est donc insérée à la place voulue dans le légendier. N'est-ce pas le même anniversaire qui est mentionné dans le bréviaire franciscain, Paris, Bibl. nat., ms. lat. 17993, de la première moitié du xiv^e siècle : Commemoratio s. Pauli. Et s. Fortunati ep. et conf.? (Cf. V. LEROQUAIS, Les Bréviaires manuscrits, t. III, p. 351 ; Catal. Lat. Paris., t. III, p. 662).*

— Des. *neque fures effodiunt nec furantur, quia custos eorum Christus est et locus eorum aule (sic) celestis est.*

b. (Fol. 138-138^v) *Alius sermo* <SS. Simplicii, Faustini et Beatricis> = *BHL*. 7790.

45. (Fol. 138^v-139) *Passio sancti Felicis* = *BHL*. 2857. (Iul. 29.)

46. (Fol. 139-140^v) *Natale sancte Flore virginis* = *BHL*. 5017.
(Iul. 27.)

47. (Fol. 140^v-142^v) *Passio sanctorum Adon (sic) et Senen* =
BHL. 6684; des. ut *BHL*. 6. (Iul. 30.)

48. a. (Fol. 142^v-143) *Passio sancte Felicitatis cum VII filiis suis* = *P. L.*, t. LVII, col. 691-694 (de Macchabeis). (Aug. 1.)

b. (Fol. 143-143^v) <*Sermo*> = *BHL*. 5106.

c. (Fol. 143^v-144) <*Sermo*>.

Inc. *Fratres dilectissimi Machabei martires Christi* — Des. *et nulla commovetur pietate.*

49. (Fol. 144-147^v) *Natale sancti Stephani pape et martiris* =
BHL. 7845. (Aug. 2.)

50. (Fol. 147^v-149) *Corporum inventio sanctorum Stephani, Nicomedi, Gamalielis et Abibon* = *BHL*. 7851. (Aug. 3.)

51. (Fol. 149-150^v) *Passio sancti Sixti pape* = *BHL*. 7801.
(Aug. 6.)

52. a. (Fol. 150^v-152^v) *Natale sancti Donati episcopi* = *BHL*.
2289.

b. (Fol. 152^v-154) <*Vita S. Donati*> = *BHL*. 2304, om.
prol.; cf. *BHL*. 2293. (Aug. 7.)

53. (Fol. 154-156) *Passio sancti Ciriaci* = *BHL*. 2058. (Aug. 8.)

54. (Fol. 156-158) *Passio sancti Laurenti mart.* = *BHL*. 4753.
(Aug. 10.)

55. (Fol. 158-159^v) *Passio sanctorum Ypoliti et Cassiani mart.*
= *BHL*. 3961. (Aug. 13.)

56. (Fol. 159^v) *Passio sancti Eusebii presbiteri* = *BHL*. 2740.
(Aug. 14.)

Des. mutila : *Tunc iratus* | (MOMBRIUS, 2^a ed., t. I, p. 459, l. 30).

57. (Fol. 160-164) <*Epistola S. Hieronymi (immo Paschasii Radberti) de Assumptione B. Virginis Mariae*> = *BHL*. 5355d.

Inc. mutila *Et bene angelus... ad si diligit Christum ex toto cor* |
(*P. L.*, t. XXX, col. 126-136).

58. (Fol. 164-165) <*Passio S. Magni*> (Aug. 19.)

Inc. mutila : *[nebris redeamus ad lucem (Act. SS., Aug. t. III, p. 714, § 3) — Des. Et venit et collegit (Paternus) corpus eius pervigilans... condivit... celebratur autem natalis eius die XIII kl. septembris in pace; cf. BHL. 5169.*

59. a. (Fol. 165-165^v) Prologus sancti Bartolomei apostoli = *BHL.* 1001. (Aug. 24.)
 b. (165^v-168) Passio sancti Bartolomei = *BHL.* 1002.
60. a. (Fol. 168-168^v) Decollatio sancti Iohannis Bapt. (Aug. 29.)
 Inc. *In illo tempore, in Galilea civitate erat Herodes rex. Hic iniquum cogitavit consilium* — Des. *digna tradita est a Deo corona martyrii.*
 b. (Fol. 168^v-169) <Sermo in passione S. Iohannis Baptistae a Rabano Mauro> = *P. L.*, t. CX, col. 444.
 Des. *Iesus transiit ad desertum ecclesie, locumque (sic) virum antea non habuerat.*
 c. (Fol. 169^v-171).
 Inc. *Ut audivit Herodes* — Des. *sed translato aliquo fretu aut stagno... pedestres pervenire poterant.* Cf. supra, p. 337, litt. d.
 d. (Fol. 171-172^v) <Translatio capitis S. Iohannis Baptistae> = *BHL.* 4293.
 Des. mutila : *in palatium eius aqueductus discurrebat ut et ipsam di* | (*Act. SS.*, Iun. t. IV, p. 759, § 165).
61. (Fol. 173-174) <Passio S. Terentiani> = *BHL.* 8001. (Sept. 1.)
 Inc. mutila | *pitatis et magistratus.*
62. (Fol. 174-176^v) Eodem die incipit prologus sancti Egidii = *BHL.* 96b. (Sept. 1.)
 Des. *soluta membrorum compago est.*
63. (Fol. 176^v-178^v) In sancti Antonini mart. <festo> = *BHL.* 572. (Sept. 3.)
 Omittitur prologus ; conclusio des. mutila : *O vere mirabilis Deus qui talem ac tantum* | <*martyribus suis praestat triumphum*>.
64. (Fol. 179-180) <In Natali B. Mariae virg. Evangelium pseudo-Matthaei> = *BHL.* 5341. (Sept. 8.)
 Inc. mutilum : *ei in visu ; at illi adoraverunt eum dicentes.*
65. (Fol. 180-182) Natale sancti Britii confessoris = *BHL.* 1622d. Sept. 9.
66. (Fol. 182^v-183^v) Exaltatio sancte Crucis = *BHL.* 4178. (Sept. 14.)
 Des. mutila : *et niveis candoribus radiā* | *Videntur permixta* *BHL.* 4178 et *BHL.* 5341.
67. (Fol. 184-184^v) Sancti Cornelii pape = *BHL.* 1958. (Sept. 14.)
68. (Fol. 184^v-186^v) Passio sancte Iustine virg. = *BHL.* 2047, 2050. (Sept. 26.)
69. (Fol. 186^v-189^v) Passio sancte Euphemie virg. = *BHL.* 2709. (Sept. 16.)
 Des. mutila : *terrorem etiam aspicientes excitabat* |

70. (Fol. 190-194) <Passio S. Matthei> = *BHL*. 5690.
(Sept. 21.)
Inc. mutila : *Ethyopas in civitate eorum magna* (MOMBRIUS, 2^a ed., t. II, p. 257, l. 43).
71. (Fol. 194-196^v) Passio sanctorum Cosme et Damiani = *BHL*. 1970.
(Sept. 27.)
72. a. (Fol. 196^v) Prologus sancti Luce = *BHL*. 4976d. (Oct. 18.)
b. (Fol. 196^v-198^v) Natalis sancti Luce evangeliste = *BHL*. 4973, om. prol.
73. a. (Fol. 198^v-199) Prologus sanctorum apostolorum Symonis et Iude = *BHL*. 7752b. (Oct. 28.)
b. (Fol. 199) Prologus sancti Iude apostoli = *BHL*. 7753.
c. (Fol. 199-203^v) Passio sanctorum Symonis (sic) = *BHL*. 7750, 7751.
74. a. (Fol. 203^v-205^v) Natale omnium sanctorum. <Homilia Bedae> = *P. L.*, t. XCIV, col. 452-455. (Nov. 1.)
b. (Fol. 205^v-207) <Nat. omnium sanctorum. Homilia S. Augustini> = *P. L.*, t. XXXIX, col. 2135-2137.
75. (Fol. 207-209) Eodem die passio sancti Cesarii mart. = *BHL*. 1511. (Nov. 1.)
76. a. (Fol. 209-212) Natale sancti Leonardi conf. = *BHL*. 4862. (Nov. 6.)
b. (Fol. 212-212^v) <Miracula> = *BHL*. 4863, 4864.
77. (Fol. 212^v-214^v) Passio S. Theodori mart. = *BHL*. 8078. (Nov. 9.)
78. (Fol. 214^v-215^v) <In festo imaginis> Sancti Salvatoris = *BHL*. 4230. Nov. 9.
Des. mutilus : *hec clamabant* (*P. L.*, t. XXVIII, col. 822).
79. (Fol. 216-218^v) <Passio SS. quattuor coronatorum> = *BHL*. 1837. (Nov. 8.)
80. a. (Fol. 218^v-221^v) Vita sancti Martini = *BHL*. 5610. (Nov. 11.)
Des. *Christi nomen in commune ab omnibus praedicari* (MOMBRIUS, 2^a ed., t. II, p. 200, l. 49).
b. (Fol. 221^v-222) <De obitu et de prima translatione> = *BHL*. 5619-5620 (MOMBRIUS, 2^a ed., t. II, p. 230, l. 12-42).
81. (Fol. 222-227^v) Passio sancte Cecilie virginis = *BHL*. 1495. (Nov. 22.)
82. a. (Fol. 227^v-230) Natale sancti Clementis pape = *BHL*. 1848. (Nov. 23.)
b. (Fol. 230-230^v) <Miraculum S. Clementis> = *BHL*. 1855.

83. (Fol. 230^v-232^v) Passio sancte Firmine virg. = *BHL*. 3001d.
(Nov. 24.)
84. (Fol. 232^v-234^v) Prologus sancti Chrisochoni mart. = *BHL*. 1795.
(Nov. 24.)
85. (Fol. 234^v-236^v) Dominica sancte Trinitatis. <Liber de Fide ad Petrum> = *P. L.*, t. XL, col. 753.
Des. *iniqui semper arsure sunt cum diabolo; iusti autem regnaturi sine fine cum Christo.*
86. (Fol. 236^v-237) Passio sancte Barbare virg. = *BHL*. 913.
(Dec. 4.)
87. (Fol. 237-238) Passio sancti Sabe conf. = *BHL*. 7406.
(Dec. 5.)
Omittitur prologus; des. *a sinistro habens ingressum* | (F. ERMINI, *La leggenda di s. Saba*, dans *Archivio della R. Società Romana di storia patria*, t. XL, 1917, p. 130).
88. (Fol. 238-238^v) In <festo imaginis> sancti Salvatoris; cf. *BHL*. 4230.
(Nov. 9.)
Des. *mutila: Tunc iratus valde circa Iudeos habitantes in domo illa extra synagoga[m] faci*]
89. (Fol. 239-243) <Passio S. Thome Cant. ep.> (Dec. 29.)
Inc. *mutila: ad eum confluebat, potius tamen ex paucitate eorumdem quam ex voluntate coibendi manum largire cessabat* — Des. *Numquid simul potuit et scismaticus decedere et post decessum corruscare miraculis? Certe nisi esset hic a Deo, non poterat facere quicquam.*
90. (Fol. 243-247) Sancte Ecaterine virg. = *BHL*. 1657.
(Nov. 25.)
91. (Fol. 247-248^v) Passio sancte Illuminate virg. = *BHL*. 4267.
(Nov. 29.)
92. (Fol. 249-294) (Sermones de dedicatione et de Dominicis post Pentecostem I-XXI).

UN PANÉGYRIQUE DE S. IGNACE DE LOYOLA

PRONONCÉ A ANVERS EN 1656

LORS DU PREMIER CENTENAIRE DE LA MORT DU SAINT

Tous ceux qui, par métier, manient la collection des *Acta Sanctorum* se souviennent d'y avoir remarqué, à la fin du tome I^{er} de Juin, le commentaire particulièrement abondant et somptueusement illustré que Papebroch a consacré, en 1695, au patriarche S. Norbert¹. Parmi les copieux appendices qu'il y a joints, on peut lire une histoire complète de l'abbaye anversoise de Saint-Michel. Ce traitement de faveur et la dédicace de ces quelque 200 pages in-folio à l'Abbé Jean-Chrysostome Teniers attestent suffisamment les cordiales relations qui existaient entre les chanoines norbertins et la Maison Professe des Jésuites².

Parcourant récemment les colonnes où Papebroch passe en revue la série des prélats de Saint-Michel, nous remarquâmes la notice, fort élogieuse, du 41^{ème} d'entre eux, Norbert van Couwerven, qui gouverna l'abbaye de 1652 à 1661. Il est loué notamment pour avoir prononcé et publié un remarquable panégyrique de S. Ignace de Loyola. La notice débute ainsi :

Norbertus van Couwerven, Antverpiensis, postquam in hac civitate per annos plus quam xxv verbum Dei frequenti concursu, subinde etiam Prior coenobii, praedicasset, institutus est Abbas, eodem quo decessor obiit anno, xxi decembris ; nec tamen a consueto praedicationis officio cessans, anno MDCLVI die xxxi iulii, in ecclesia Domus Professae Societatis Iesu, ubi tum celebratur centesimus a morte S. P. N. Ignatii annus, ipsum et usitata ab eius

¹ P. 804-985.

² Les archives bollandiennes ont conservé un billet de la main de Papebroch où sont détaillés les frais de l'impression du commentaire susdit. Le total se monte à plus de 1500 florins. Il est à croire que l'abbaye de Saint-Michel intervint dans ces dépenses.

filiis circa proximum hac in urbe exercitia laudavit panegyrica illa oratione, quae diu in memoria civium et adhuc in plurium versatur manibus, typis Plantinianis vulgata et a confertissima concione tam cupide audita ut, licet horas integras duas protraheretur, nemo tamen fatigaretur audiendis eorum laudibus, quorum iam mortuorum memoria adhuc vigeat apud plerosque ¹...

Issu d'une famille anversoise de rang notable, le 14 novembre 1597, Éverard van Couwerven ² avait reçu sa première formation chez les Jésuites de sa cité natale. Entré ensuite chez les Prémontrés à l'abbaye Saint-Michel, il y prit l'habit le 24 décembre 1613, sous le nom de Norbert. Profès le 23 décembre de l'année suivante, il étudia la philosophie et la théologie à Louvain. Revenu à Anvers, il y excella bientôt comme orateur sacré. Prieur, puis Abbé de Saint-Michel, il ne cessa de paraître dans les principales chaires de la ville. C'est ainsi qu'à diverses reprises on put l'entendre dans celle de la Maison Professe, où Bollandus et ses premiers collaborateurs vinrent sans doute l'écouter plus d'une fois dans les grandes circonstances.

Papebroch conclut sa notice par les mots suivants :

Obiit autem D. Norbertus anno MDCLXI, ix septembris, suo erga hoc de Actis Sanctorum opus insigni affectu commeritus, ut quadriennio ante mortem videret partem unam Februarii nomini suo inscriptam ab auctoribus Ioanne Bollandi et Godefrido Henschenio.

En tête du tome III de Février, une ample préface présente, en effet, à Norbert van Couwerven et à sa communauté le contenu du volume, tout en rappelant les mérites que l'Abbé s'était acquis à l'égard de la cité d'Anvers et de l'œuvre des *Acta* ³. Nous en détachons un passage.

Sed illud etiam multo nos afficit magis, aeterno in nostris annalibus celebrandum encomio, quod tam arcta effusaque Ordinem

¹ P. 958-959.

² On peut consulter, sur ce religieux norbertin, le dictionnaire bio-bibliographique de L. GOOVAERTS, *Écrivains, artistes et savants de l'Ordre de Prémontré*, t. I (Bruxelles, 1899), p. 143-145. Sur l'abbaye de Saint-Michel, une abondante bibliographie est donnée par N. BACKMUND dans le t. II (Straubing, 1952) de son *Monasticon Praemonstratense*, p. 265-269.

³ Paru en 1658, le volume est dédié à l'archevêque de Malines, André Cruesen. A l'Abbé van Couwerven s'adresse la « praefatio in' tomum tertium », qui occupe les pages ix-xviii.

nostrum universum caritate diligas. Meminimus sane qua eloquentia, quo ardore spiritus, qua benevolentiae erga nos significatione, anno CIOICXXI in templi nostri dedicatione sis concionatus, summa et Tui expectatione in animis civium excitata ¹, et in nostris pectoribus erga Te caritate accensa. Quid de ea concione dicemus quam anno CIOICXL, Societatis nostrae saeculari, in eadem hac aede habuisti? Omnem spem nostram civiumque expectationem, anno CIOICLVI, superasti, cum centesimum ab sancti Parentis nostri Ignatii obitu annum terminaremus.

Sur la cérémonie jubilaire du 31 juillet 1656, on trouvera quelques détails précis en lisant les *Annales Antverpienses* que Papebroch rédigea dans sa vieillesse ².

A.C. M.DC.LVI. II. Annus hic erat ab obitu S. Patris Ignatii centesimus; quare festum eius xxxi Iulii quam splendidissimo possent cultu agendum sibi decreverunt Patres Domus Professae. Extraordinarius erat summi altaris ornatus, quod, remota consueta tabula, totum interius quasi aureum videbatur. Sed magis extraordinarium fuit quod, cum praeter morem dictum fuisset bis a Iesuitis mane vernaculo et post meridiem latino sermone, sub vesperam, quando solebat mediae unius horae collatio fieri, prodierit Reverendissimus et Amplissimus S. Michaelis Abbas Norbertus, ac totas fere duas horas populum tenuerit attentissimum ad prolixissimas Societatis a S. Ignatio institutae laudes, super hoc Ecclesiastici XXV: *Mortuus est pater eius, et quasi non est mortuus: similem enim reliquit sibi post se*; percurrendo memoriam praeclarorum ex hac Domo virorum Scribanii, Uweni, Tolenarii, aliorumque in vulgi ore viventium, ac novissime addendo P. Petrum de la Motte, nobilem Gandensem, qui in ambito multis precibus peste infectorum ministerio pridie defunctus nuntiabatur, cilicio et ferreis catenulis obarmatus ad extremam luctam ³...

Idem porro Praelatus, quasi necdum satis suum explicasset affectum, sermonem illum limatum auctumque imprimendum dedit, ac posteris legendum reliquit ⁴.

Avivée par ces trois témoignages qui s'appuient et se complètent fort heureusement, notre curiosité, en ce quatrième centenaire de

¹ Sur les jeunes dons oratoires de N. van Couwerven et sur les sermons de circonstance prêchés par lui à Saint-Michel comme « ecclesiastes ordinarius », on trouvera quelques informations dans l'ouvrage de J.-C. van der Sterre: *Echo S. Norberti triumphantis*, publié à Anvers et qui date de 1629 (pp. 176, 202, 225, 269, etc.).

² Édité à Anvers en 1845-1848 par F.-H. Mertens et E. Buschmann.

³ Sur ces divers personnages, voir plus loin. Le P. Charles Scribani († 1629) n'y est pas nommé.

⁴ T. IV, p. 92-93.

la mort de S. Ignace, nous a fait chercher, et retrouver, dans le fonds bollandien un exemplaire du panégyrique prononcé par l'Abbé van Couwerven.

Il s'agit d'un in-4° de 36 pages, intitulé : *Sermoon ter eeren vanden H. Ignatius, fondateur vande Societeyt Iesu, ghepredickt inde kercke van het Professie-huys tot Antwerpen, op den xxxi. Iulii M.DC.LVI., feestdagh van den selven H. Ignatius, ende oock den vervalldagh van het honderste iaer van sijne salighe doot; door den seer eerweerdighen Heere, Heere Norbertus van Couwerven, Prelaet vande Abdy van S. Michiel, vande Ordre (sic) vanden H. Norbertus, tot Antwerpen. T' Antwerpen, inde Plantijnsche Druckerije van Balthasar Moretus, M.DC.LVI.*

Au milieu de la page de titre est imprimée une vignette représentant, sur fond rayonnant, le signe IHS, surmonté de la Croix et entouré d'angelots. Au bas de la dernière page se lit l'approbation du censeur ecclésiastique : « Concio haec Ampliss. et Reverendi admodum Domini Praelati Sancti Michaelis, docta et insignis valde, utiliter lucem videbit. Antuerp. III august. M.DC.LVI. T. Vooght Can. Archipresbyter Antuerp. Protonot. apostolicus Lib. Censor. »

Nous croyons que cet opuscule est actuellement fort rare ¹. Il mérite une brève analyse, à cause des témoignages qu'on y recueille, moins, il est vrai, sur S. Ignace lui-même que sur l'établissement que le fondateur obtint pour ses fils aux Pays-Bas et sur l'œuvre accomplie par eux, notamment à Anvers, durant un siècle.

Le sermon de circonstance prêché par l'Abbé van Couwerven, qui paraît bien avoir comblé d'aise son auditoire, est à la fois pompeux et familier. L'exorde, truffé de réminiscences bibliques, évoque le patriarche Abraham, qui à l'âge de cent ans engendre Isaac, un fils digne de lui et dont le nom signifie la joie. S. Ignace, après un siècle de vie céleste, peut se réjouir à bon droit en con-

¹ Son existence n'a pas échappé au P. P. Bliard, qui le signale dans le t. XI, paru en 1932, de la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, col. 1517, n° 354. Il est signalé aussi, sous le n° 11230, dans la *Bibliotheca catholica neerlandica impressa, 1500-1727* (La Haye, 1954), d'après l'exemplaire que possède la bibliothèque des Jésuites de Maastricht. On le trouve aussi, comme il se doit, au Musée Plantin à Anvers. Cependant, on ne le voit pas mis à profit par les historiens. Qu'on l'ignore dans le domaine des lettres surprendra moins ; le style n'a rien de remarquable.

templant la Compagnie née de lui. Par elle, il est toujours présent dans cette cité de l'Escaut, qu'il honora jadis de sa visite.

Den H. Ignatius, als hy noch was in het sterffelijck leven ende naer sijne bekeeringhe gantschelijck verlaeten hebbende de wereltdt, in armoede studeerden te Parijs, om sy-selven bequaem te maecken om sielen te winnen, is eens hier t' Antwerpen ghecome, ende heeft ghelogeert in het huys op den hoeck vande Lombaerdtsstraet ¹ by S. Jacobs kercke, by eenen treffelijcken borgher Ioannes Cuellar : hy is doen eenighe daeghen hier t' Antwerpen gheweest ; maer nu leeft den H. Ignatius ghestaedelijck hier inde stadt van Antwerpen in sijne sonen, inde welcke leeft sijnen gheest, die sy soo cloeckelijck uyt-wercken in alle soorten van godvruchtighe wercken : ende ghelijck ick vastlijck betrouwe, sal hier leven tot de voleyndinghe des wereldts, segghende met onsen Salighmaecker tot de borghers van Antwerpen : *Ecce ego vobiscum sum* ²...

Le témoignage de Couwerven au sujet du passage de S. Ignace à Anvers peut paraître tardif ; il confirme néanmoins, par la bouche d'un religieux de la vieille abbaye de Saint-Michel, né dans la cité commerciale à la fin du siècle précédent, une tradition bien établie. Il situe le séjour du saint dans une demeure désignée par le nom de Juan de Cuellar, qui l'habita au xvi^e siècle. Ce noble Espagnol avait épousé une Anversoise, Clara Pels, et vécu jusqu'en 1580 ; sa femme devait lui survivre encore dix ans ³. Cuellar a-t-il fait lui-même accueil à S. Ignace ? On en a douté, parce que, en 1528, il devait être encore bien jeune pour occuper, comme marchand, le susdit immeuble. La chose, pourtant, n'est pas impossible.

Plus loin, le prélat rappelle que la mort de S. Ignace coïncida avec l'autorisation accordée aux Jésuites par Philippe II de demeurér légalement aux Pays-Bas. Le P. Alfred Poncelet, dans son Histoire de la Compagnie de Jésus en nos provinces, a relaté les

¹ Ce n'est pas le « rempart du Lombard » d'aujourd'hui, mais une ancienne rue qui devint plus tard la « Eikstraat ». Voir E. GEUDENS, *Plaatsbeschrijving der straten van Antwerpen*, t. II (Ekeren, 1906), p. 117. La maison de Cuellar, à l'angle de cette rue du Chêne et de la Longue-rue-Neuve, a été démolie en 1904.

² *Sermoon*, p. 6.

³ Comparer A. PONCELET, *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas*, t. I (Bruxelles, 1927), p. 37-38. L'auteur traite le problème avec quelque détail et se prononce en faveur de la tradition anversoise, dont « les différents chaînons, écrit-il, nous ramènent bien près des témoignages contemporains ». F. PRIMS (*Geschiedenis van Antwerpen*, t. VIII, 3, Anvers, 1943, p. 264) se montre plus sceptique.

longues tractations qui conduisirent à ce résultat, obtenu grâce aux efforts persévérants du P. Ribadeneira¹. Celui-ci, on s'en souvient, avait été chargé de remettre en mains propres au souverain une supplique du fondateur. On était en février 1556. Philippe venait de se rendre à Anvers pour y tenir, en l'église Notre-Dame, le 22^e chapitre de la Toison d'Or. Le 14, le jeune et zélé mandataire de S. Ignace fut admis à l'audience royale, qui eut lieu à l'abbaye Saint-Michel. Ce souvenir, appartenant aux fastes de sa propre maison, est évoqué avec un particulier relief par le panégyriste norbertin.

Den H. Ignatius in 't iacer des Heeren M.D.LVI, een luttelken voor sijn dootd, ghedreven sijnde door den gheest Godts, die hem in alles bestierden ende regeerden, heeft eenen brief gheschreven aenden Coningh van Spaignien Philippus den sone vanden Keyser Carolus den Vijfden (welcken brief ick noch desen dagh hebbe gelesen), versoeckende dat sijne Coninghlijke Maiesteyt soude believen ghedient te sijn, met de Societeyt van hem inghestelt te consenteren ende toe-te-laeten in dese Nederlanden, *ad maiorem Dei gloriam*, tot meerder glorie Godts. Den Coningh van Spaignien was in dien tijdt hier t' Antwerpen ghelogeert in onse Abdijs, ghelijck ghy-lieden siet dat de Hertoghen van Brabant, als 't hun belieft, in ons Clooster logeren². Desen brief heeft den H. Ignatius hier aenden Coningh Philippus doen presenteren door den Eerw. Pater Petrus Ribadeneira, die daer nae het Leven vanden heylighen Ignatius heeft beschreven. Middelertijt is den heylighen Ignatius tot Roomen salighlijck ghestorven. Ende soo haest als hy ghekomen is voor den Throon ende het aenschijn Godts inden Hemel, heeft terstondt van hem verkregen dat hy het herte vanden Koningh soetelijck ende sterckelijck beweeght heeft tot een favorabel volle consent³.

Tout ceci est présenté dans un raccourci oratoire. En réalité, la lettre de S. Ignace au roi avait été préparée dès le mois d'octobre 1555 ; la signature de Philippe, mettant l'heureux point final à la négociation, ne fut donnée que le 15 août 1556. La supplique du fondateur, dont Couwervén disait avoir lu le texte le jour même où il prêcha son panégyrique, est encore conservée en original dans les archives des Jésuites belges⁴. Notons qu'elle fut

¹ T. c., p. 85-110.

² Dans ce qu'on appela le « Prinsenhof ».

³ *Sermoon*, p. 8.

⁴ Le texte de la lettre a été plusieurs fois publié, notamment dans *S. Ignatii*

remise entre les mains du roi d'Espagne par Ribadeneira dans l'appartement abbatial que Couwerven occupait, en 1656, à Saint-Michel, ainsi qu'il a tenu à le souligner lui-même devant son public : « in onse Abdye, inde kamer daer ick nu logere soo langh als het Godt sal believen ».

Mais là ne se bornent pas les observations personnelles du prédicateur. Il esquisse d'abord un large tableau des activités apostoliques de la Compagnie de Jésus telles qu'il les a vu exercer à Anvers, pour passer ensuite au récit de nombreux cas particuliers.

Het is een ieghelijck bekent, hoe grooten ijver dat de Societeyt Iesu oock hier in onse Stadt van Antwerpen ende in deze Nederduytsche Provincie bethoont ende uyt-werckt om sielen te winnen *ad maiorem Dei gloriam*, tot meerder glorie Godts, in de Sermoonen, den Catechismus oft Christelijcke leeringhe ; besoeckinghe ende bystandt der siecken, soo wel by nachte als by daghe ; in het Gast-huys alle weken, ten minste tweemaal te besoecken ; de arme ghevanghenen op den Steen ende Backers-Toren ¹ ; in de arme scholen te regeren ; de ionckheyt te doceren inde Latijnsche schole, ende te onderwijzen in alle goede christelijcke manieren ; in de Sodaliteyten te onderhouden ende te vervoorderen ; in de biechten te hooren tot allen tijden ende het H. Sacrament des Autaers uyt te reijcken ².

Il évoque alors, non sans s'émouvoir, l'attachante personnalité du P. Jean de Tollenaere ³, son ancien préfet au Collège, qui, de préposé de la Maison Professe et de Provincial, devint le catéchiste des petits enfants.

Den seer eerweerdighen Pater Ioannes de Tollenare, mijnen Praefect inde scholen, door de gheheele stadt van Antwerpen seer bekent ende vermaert, een man van groote gheleertheyt, wijsheyt ende raedt, naer dat hy twee-mael Praepositus hadde gheweest van dit huys, ende Provinciael van de gheheele Provincie, ende andere trefelijcke diensten seer loffelijck hadde ghedaen, heeft daer naer met eenen seer grooten ijver sy-selven begheven om de kinderkens te catechiseren, is publiken Catechisant gheweest in de Bondtwerckers Capelle hier in de Wolstraet ⁴. Ende heeft sijn groot verstandt soo

de Loyola epistolae et instructiones, t. X (1910), p. 32-34 (= *Monumenta Historica S. I.*). Cf. PONCELET, t. c., p. 91, note 2.

¹ Ces deux édifices servaient de prison.

² *Sermoon*, p. 16. Plusieurs chapitres du tome II de l'*Histoire* du P. Poncelet traitent longuement de ces divers ministères.

³ Mort le 3 avril 1643. Voir A. PONCELET, *Nécrologe des Jésuites de la province Flandro-belge* (Wetteren, 1931), p. 58.

⁴ La corporation des fourreurs et pelletiers avait sa chapelle, rue aux Laines,

inghetrocken, om te passen nae het verstandt vande kinderkens, om die te leeren een kruysken maecken ende soo voorts. Ende op de daghen als de scholen met Processie in de Kercke komen, op den derden Sinxen-dagh, ende op den feest-dagh van den H. Laurentius, was soo besigh om die kinderkens te schicken ende te fatsoeneren als oft hy maer den minsten Clerck ofte Meester en hadde gheweest ¹...

Le prélat raconte ensuite, en termes assez réalistes, un épisode où le même Père, visitant les malades contagieux, n'hésita pas à absorber la sainte Hostie qu'une dame, gravement atteinte, avait rejetée dans un vomissement. Précis comme toujours, tout en restant discret, il introduit son récit par les mots suivants :

Op eenen sekeren nacht is desen Pater ont-boden gheweest by een seene Jouffrouwe op de Koeper-brugge ² (ick wete het huys wel) ³...

C'est un fait bien connu, poursuit-il, que les Pères ne reculent jamais devant les graves dangers que comporte leur ministère auprès des pestiférés. Les exemples ne lui manquent pas.

Over dertigh iaeren, als hier eenighe iaeren de haestighe sieckte regneerden, sijnder in den dienst van de selve vier-en-twintigh personen, soo Patres als Coadiuteurs ghestorven ; neghen op een iaer. Het voorleden iaer sijnder in den selven dienst dry ghestorven. Ende den Pater, die nu dese siecken neghen maenden heeft byghestaen met eenen uyt-nemenden ijver ende liefde, is gisteren seer godt-vruchteliijk inden heere ghestorven, Pater Petrus de la Motte ⁴, een Edel-mans sone van Gendt, een ionghman van dertigh iaeren, die met groote sollicitatie vercreghen heeft, dat hy dese siecken soude moghen dienen ende by-staen ⁵...

Ce décès du P. de la Motte, annoncé du haut de la chaire à l'appui d'un développement oratoire, ne manqua sans doute pas son

sous le patronage de S. Josse. Cf. F.-H. MERTENS et K.-L. TORFS, *Geschiedenis van Antwerpen*, t. III (Anvers, 1847), p. 66-67 ; F. PRIMS, *Antwerpiensia*, sér. V (1932), p. 323-333.

¹ *Sermoon*, p. 18.

² Il s'agit ici de la « Koepoort-brug ». Cf. F. PRIMS et M. VERBEECK, *Antwerpsch Straatnamenboek* (Anvers, 1926), p. 169.

³ *Sermoon*, p. 19.

⁴ Pierre de la Motte mourut, en effet, victime de sa charité, le 30 juillet 1656 ; voir *Nécrologe*, p. 75.

⁵ *Sermoon*, p. 20. Sur le ministère des Jésuites en temps d'épidémie (à Anvers, on appelait celle-ci « de haastige ziekte »), voir PONCELET, *Histoire*, t. II, p. 457-468 ; *Nécrologe*, p. CVIII-CXII.

effet sur les auditeurs. D'autres traits du courage apostolique sont encore narrés ; ils sont empruntés notamment à la mission des Jésuites dans les camps et dans l'aumônerie de la flotte. Retenons le nom bien connu du P. Herman Hugo ¹, qui fut confesseur du marquis de Spinola.

Den Eerweerd. Pater Hermannus Hugo die hier t' Antwerpen in grammatica mijnen goeden meester is gheweest, een man van groote gheleertheydt ende volmaecktheydt in alle deughden, Biecht-Vader van hoogher memorie Marquis Ambrosius Spinola, ende veel iaeren Overste vande Patres inden legher, is ten laetsten naer het ongeluckigh over-gaen van 's Hertoghen-bosch ende Wesel, inden ghehurighen arbeydt ende dienst vande soldaeten met eenen brandenden ijver ghestorven. Wiens deughden in langh ende breedt verhaelt den Eerweerd. Pater Ioannes Baptista Rho, theghenwoordigh Provinciael vande Roomsche Provincie, in eenen Boeck ghenoeemt *Variae Virtutum Historiae* ².

La mission de Hollande n'est pas oubliée, non moins que les missions étrangères. Voici quelques noms cités par l'orateur.

Pater Ioannes Baptista van Bisthoven ³ oock van Antwerpen gheboren, nae dat hy verscheyde reysen Recteur gheweest hadde, is nae Hollandt ghesonden, daer hy vier oft vijf iaeren met grooten ijver de Catholijcken ghedient hebbende, heeft het voor-leden iaer aldermeest den ijver vanden H. Ignatius ende van de Societeyt ghehoont inde pestilentielle sieckte tot Leyden, dat soo veel duy-sende menschen van ghestorven sijn, ende heeft met seer groote vlijtigheydt sijne siele door de selve sieckte voor sijnen even-naesten ghegheven, tot meerder glorie Godts ⁴...

Ick en kan niet voor-by gaen den Eerweerd. Pater Joannes della Faille ⁵, oock gheboren van Antwerpen, waer-mede ick hier opghe-

¹ L'auteur des *Pia desideria*. Il décéda « in castris », le 12 septembre 1629 ; voir *Nécrologe*, p. 41.

² Cet ouvrage parut d'abord en italien, puis en latin à Lyon en 1644. Cf. SOMMERVOGEL, t. VI, col. 1714. Son auteur, le P. Jean Rho (1590-1662), se distingua par son éloquence dans la chaire sacrée et par ses nombreuses publications édifiantes.

³ Mort le 7 août 1655. Voir *Nécrologe*, p. 73 ; dans l'*Album Novitiorum* son nom complet est Janssen van Bisthoven.

⁴ *Sermoon*, p. 23.

⁵ Le mathématicien renommé, disciple du P. Grégoire de Saint-Vincent. Professeur à Dôle, à Louvain et à Madrid, il devint le précepteur de don Juan d'Autriche, qu'il accompagna ensuite dans ses voyages et dans ses expéditions militaires. Voir sa biographie par H.-P. Vanderspeeten, publiée en plusieurs articles dans les *Précis historiques* de 1874 ; cf. *Biographie nationale*, t. VI,

wassen ben inde Latijnsche Scholen, mijnen daghelijschen con-discipel¹, inden welcken ick van dien tijde af bevonden hebbe het modest ende stichtbaer leven dat hy daer nae gheleydt heeft inde Societeyt. Als hy groote gheleertheydt bekomen hadde inde Theologie ende andere wetenschappen, is ghesonden in Spaignien, daer hy versocht ende ghestelt is by onse teghenwoordighe Doorluchtighe Hoogheydt Joannes Austriacus ; is met hem gheweest in sijne principaelste exployten ter zee ende te lande, ghedurichlijck neffens zijn sijde... is in het Hof seer godtvruchtelijck ghestorven, met soo groote uytnemende droefheydt van Sijne Doorluchtighe Hoogheydt, dat hy dry daghen gheene publijcke audientie ghegheven en heeft, thoonende groote teecken en vande droefheydt sijns herten : ende heeft hem een loffelijcke publijcke Sepulture ende Inscriptie ghestelt tot Barcelona daer hy ghestorven ende begraven is².

Dans des régions plus lointaines, l'Abbé de Saint-Michel signale d'abord le P. Henri Uvens, neveu du P. Laurent Uvens, qui mourut à la tête de la Maison Professe.

Sijnen Neve segghe ick, Pater Henricus Uvens, die oock hier t' Antwerpen in de Scholen ghedoceert heeft, is nu in het machtighste Rijck van Mogor in Oost-Indien, daer den Koningh soo machtigh is, dat hy ter oorloghen brenght drymael hondert duysent peerden ende neghenmael hondert duysent voet-ganghers ende een groote menighe van Olifanten³...

Tel autre missionnaire, encore en vie, est l'un des sept frères Van Suerck, tous jésuites.

Pater Iudocus van Seurck⁴ die hier t' Antwerpen gheboren in de Hooghstraete⁵, die met sijne ses broeders alle seven hun selven

col. 852-856, et H. BOSMANS, *Le mathématicien anversois Jean-Charles della Faille*, S. J., dans *Mathesis*, t. XLI (1927), p. 5-11. Ces auteurs fixent la mort du P. della Faille au 4 novembre 1652, d'après des documents contemporains ; le P. Poncelet, dans le *Nécrologe*, p. 72, la place par erreur en 1654.

¹ Né le 1^{er} mars 1597, Jean-Charles della Faille ne comptait, en effet, que huit mois et demi de plus que Norbert van Couwerven, dont il fut un des plus brillants condisciples.

² *Sermon*, p. 24. Le P. Vanderspeeten a donné le texte de l'épitaque (op. c., p. 242). Seul, à notre connaissance, il fait aussi une rapide allusion (p. 244) au panégyrique de van Couwerven. Évoquons ici le beau portrait que fit du célèbre jésuite le peintre Van Dijk et qu'on peut admirer aujourd'hui au Musée de Bruxelles.

³ *Sermon*, p. 25. Le décès du P. Uvens n'est pas marqué dans le *Nécrologe*.

⁴ Il mourut « vers 1660 » ; voir *Nécrologe*, p. 77, note 17.

⁵ La rue Haute. Cf. PRIMS-VERBEECK, op. c., p. 135-136.

hebben begheven in dese H. Societeyt ; ende die ick seer wel ghekent hebbe, als hy hier t' Antwerpen inde scholen studeerden noch wereldtlijk, en is niet veel iongher van iaeren als ick ; is over vele iaeren ghereyst naer Paraquaria in West-Indien, daer hy noch teghenwoordigh leeft, een oprecht apostolijck man, onder de wilde menschen ; men heeft noch niet van sijne dootd gehoort ¹.

Un ancien directeur de la sodalilé anversoise des hommes mariés, le P. Godefroid Franquenijs ou Francken, a particulièrement édifié l'Abbé van Couwerven par l'énergie de son labeur apostolique : « eenen man infatigabel, onvermoedelijck door allen arbeydt ende travaille ² ». Après avoir exercé quelque temps son zèle en Allemagne et en Suède, il partit pour le « royaume de Combo », où jamais ne s'était encore montré un prêtre du Christ. Il y avait succombé, deux ans plus tôt ³.

Quant au P. Hubert Verdonck, autre Anversois, qui évangélisa le Pérou ⁴, l'orateur norbertin l'a bien connu, lui aussi, dans sa jeunesse :

Pater Hubertus Verdonck, oock van Antwerpen geboren, die ick hier ghesien hebbe meester inde eerste schole, als ick inde tweede oft derde schole was, is korts daer naer met eenen seer grooten ijver vertrocken naer de provincie van Peru in Indien, daer hy noch leeft dat wy niet beter en weten ; ende hebben de Patres verscheyde ijverige brieven van hem ontfanghen ⁵.

Enfin, le prélat de Saint-Michel se réjouit d'avoir eu l'occasion de s'entretenir récemment avec le célèbre Père Martin Martini, revenu pour un temps de sa Chine lointaine ⁶ :

... ende ick hebbe hem verscheyde reysen met groot contentement ghesproken ; die wederom derwaerts vertrocken is, ende onder andere Compaignions sijn met hem ghegaen vijf Patres uyt dese Nederduytsche Provincie, ende hebbender seer vele instantelijck verzocht om met hem te moghen gaen om aldaer sielen te winnen ⁷.

¹ *Sermoon*, p. 25.

² *Sermoon*, p. 26.

³ Dans l'île Saint-André, sur les côtes de la Guinée, le 19 novembre 1654 ; voir *Nécrologe*, p. 72.

⁴ Il était mort à Lima, le 3 août 1652 ; voir *Nécrologe*, p. 59, note 5.

⁵ *Sermoon*, p. 26.

⁶ Missionnaire et géographe, né à Trente en 1614, mort en Chine, le 6 juin 1661. Cf. J. КОСН, *Jesuiten-Lexikon*, col. 1177-1178.

⁷ *Sermoon*, p. 26-27.

Suit alors une curieuse observation psychologique, qui clôt cette partie du discours, sorte d'*Imago primi saeculi* de caractère oratoire.

Soo dat wy klaerlijck sien, ende daghelijcks meer ende meer, dat niet alleen de Patres in Spaignien ende Italien, daer de menschen van heeter ende vierigher complexie sijn, maer oock hier van onse Provincie ontsteken sijn ende branden met eenen besonderen ende onblusschelijcken ijver om de glorie van Godt almachtigh te verbreyden ¹...

Le reste du panégyrique se maintient davantage dans un exposé d'idées et met notamment en relief l'exercice de l'obéissance propre à la Compagnie. Le prédicateur exalte, dans sa péroration, la solidarité fraternelle qui doit unir tous les Ordres religieux. Il termine par quelques paroles patriotiques, exprimant l'ardent espoir qu'après la délivrance de Valenciennes, obtenue au mois de juin précédent alors qu'on célébrait l'octave de S. Norbert, les peuples se rapprocheront de plus en plus d'une paix stable et chrétienne, à l'occasion du jubilé ignatien.

Maurice COENS.

NOTE

Le présent article était sous presse lorsque nous reçûmes la livraison d'août (t. XXX, 3) de la revue *Ons geestelijk Erf*, dans laquelle nous avons trouvé réimprimé *in extenso* le discours de Norbert van Couwerven : *Lofrede op S. Ignatius in 1656 door N. van Couwerven, abt van St. Michielsabdij* (p. 244-280). Le texte est fort pertinemment introduit et annoté par le P. L. Moereels, S. J. Nous nous réjouissons de voir tirer de l'ombre et présenter au public de langue néerlandaise ce panégyrique de notre saint fondateur, sur lequel notre attention avait été attirée par nos lointains devanciers. L'intérêt qui lui a été marqué de la sorte montre assez qu'il méritait le bref commentaire dont nous avons muni, à l'usage de nos lecteurs, quelques extraits choisis, de caractère proprement historique.

On ne s'étonnera pas qu'ayant puisé généralement aux mêmes sources d'information que le P. Moereels, nous fournissions, en une

¹ *Sermoon*, p. 27. On aura remarqué que l'orateur a emprunté ses exemples au ministère apostolique proprement dit, le plus susceptible d'être apprécié par tous ses auditeurs. Il ne relève pas les mérites scientifiques d'un P. della Faille ou d'un P. Martini; l'entreprise des *Acta Sanctorum* n'est pas mentionnée ni l'activité de plusieurs jésuites éminents dans le domaine des lettres, des arts et des mathématiques.

matière qui ne prête guère à controverse, des renseignements identiques aux siens. Signalons toutefois que le P. Moereels a pu donner, sur l'auteur du *Sermoon*, sur sa famille et sur ses activités, plusieurs détails peu connus, grâce à deux documents également rares, à savoir une *Oratio encomiastica in sacra, solemni, publica Inauguratione adm. rev. Domini D. Norberti van Couwerven*, ainsi que l'oraison funèbre du même, *Mors mortalis, mortui et sepulti hominis...*, prononcées par M.-J. Dapiano, religieux de Saint-Michel, qui les publia chez Van Wolsschaten, la première en 1652, l'autre en 1663. En ce qui concerne les rapports du prélat norbertin avec les Bollandistes, le P. Moereels suppose avec beaucoup de justesse que la bibliothèque de Saint-Michel, notablement enrichie sous le gouvernement de van Couwerven, n'aura pas manqué d'attirer souvent les doctes « hagiographes » de la Maison Professe.

L'article de *Ons geestelijk Erf* est orné d'une bonne reproduction du portrait que fit de l'Abbé de Saint-Michel la fille très douée du peintre Martin Pepijn, Catherine (1619-1688). L'original se trouve, croyons-nous, à Tongerlo, qui est une ancienne fondation de l'abbaye anversoise.

ZUR HANDSCHRIFTLICHEN VERBREITUNG DER VITA B. HERLUCAE DES PAUL VON BERNRIED

Jacob Gretser, S. J., hat im Jahre 1610 zusammen mit der *Vita Gregorii VII. papae* das andere Werk Pauls von Bernried¹, auf das er aufmerksam geworden war, die *Vita B. Herlucae* (BHL. 3835), herausgegeben²; auf seine Edition geht auch die Textwiedergabe in den *Acta Sanctorum*, April. t. II, p. 552-557 zurück. Die bei dem Abdruck herangezogene Handschrift stammte nach Gretzers eigener Aussage aus dem Benediktinerkloster St. Ulrich und Afra

¹ Der Vorschlag B. SEPPS (*Über Paul von Bernried*, Beilage 21 zur *Augsburger Postzeitung* des 25. Mai 1893), der eine schon von J. Bolland (*Act. SS.*, Ian. t. I, p. 533, c. 3) geäußerte Vermutung aufnahm, in Paul von Bernried auch den Autor der *Vita S. Erardi* (BHL. 2590) zu sehen, fand keinen Anklang: W. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, 2^a (1894), p. 518 (zu S. 70); bes. W. LEVISON, in *M.G.*, *Script. rer. merov.*, t. VI (1913), p. 5, 21-6, 17; zuletzt: W. WACHE, *Eine Sammlung von Originalbriefen des 12. Jahrhunderts im Kapitellarchiv von S. Ambrogio in Mailand*, in *Mitteilungen des österreich. Instituts für Geschichtsforschung*, 50 (1936), p. 299. — Paul von Bernried ist auch nicht der Verfasser eines kurzen *tractatus de predicatione*, als den ihn M. KEUFFER, *Beschreibendes Verzeichnis der Handschriften der Stadtbibliothek zu Trier*, 3. Heft: *Predigten* (1894), p. 145, nr. 327, 3 vorstellt. Jener Paulus Cholner war ein Passauer Gchorherr und Regensburger Kanoniker des ausgehenden 14. Jahrhunderts: *Mon. Boica*, 30, 2 (1835), p. 319, nr. 415, im Index p. 148; F. JANNER, *Geschichte der Bischöfe von Regensburg*, 3 (1886), p. 296 f.; H. KRICK, *Das ehemalige Domstift Passau und die ehemaligen Kollegiatstifte des Bistums Passau* (1922), p. 37. Paul Cholner in *decretis licentius* (so in der von Keuffer verzeichneten Trierer Handschrift) ist wahrscheinlich identisch mit Paul Cholner in *decretis licentius*, dem Verfasser eines Traktats *de poenitentia* (im cod. lat. Monac. 6689 erhalten, cf. den Eintrag f. 47; davon verschieden ist ein Auszug im cod. lat. Monac. 5604, f. 155-155v: *Ex Summa magistri Pauli de poenitentia*), über den J. F. VON SCHULTE, *Die Geschichte der Quellen und Literatur des canonischen Rechts von Gratian bis auf die Gegenwart*, 2 (1877), p. 384, nr. 221 nichts ausmachen konnte.

² Im Anschluss an den *Commentarius Pauli Bernriedensis antiqui scriptoris de vita Gregorii VII. Pont. Max.* (Ingolstadt, 1610), p. 255-280, herausgegeben.

in Augsburg: *Vita B. Herlucae Virginis a Paulo Bernriedensi conscripta: et nunc primum integra in lucem edita. Ex MS. Exemplari celeberrimi Monasterii SS. Udalrici et Afrae Augustae Vinelicorum*. Von der Existenz dieser Handschrift hatte er, wie er schreibt, durch eine *Vita S. Wicterpi episcopi Augustani et confessoris auctore F. Carolo Stengelio O. S. B.* (Augsburg, 1607) Kenntnis. In diesem knappen biographischen Werk des späteren Ahausener Abtes C. Stengel (1581-1663)¹ sind — versehen mit Herkunftangaben — Stellen aus der *Vita B. Herlucae* wörtlich angeführt². Bei der Lektüre dieser kleinen Schrift war Gretser auf die Lebensgeschichte Herlucas aufmerksam geworden und trat im September 1609 an C. Stengel mit der Bitte heran, ihm doch die in jener Biographie des heiligen Wikterp ausgewertete Handschrift der Herlucavita zu überlassen; sie könne ihm bei der beabsichtigten Edition der *Vita Gregorii VII.* sehr von Nutzen sein³. Stengel entsprach dem Wunsche und schickte die Hand-

¹ Cf. P. RUF, in *Lexikon für Theologie und Kirche*, hg. von M. BUCHBERGER, 9 (1936), col. 795.

² Cf. p. 36-51. Gretser gesteht den Fund der *Vita B. Herlucae* als Leistung C. Stengels nicht nur in privaten Briefen (cf. unten, n. 3), sondern auch in den *Prolegomena* (*Commentarius*, p. 6 sq.; p. 256 sq.) offen ein. — Ob vor C. Stengel Aventin die *Vita B. Herlucae* gekannt hat, ist ungewiss. Die *Vita Gregorii VII.* Pauls von Bernried wird in den erhaltenen Handschriften ohne Autorennamen überliefert, und nur durch einen Hinweis in der *Vita B. Herlucae* ist man der Verfasserschaft Pauls sicher (*Act. SS.*, April. t. II, p. 551, c. 22: ... *in vita Gregorii septimi ... fecimus mentionem* ...). Entweder also hatte Aventin (*Joh. Turmair's gen. Aventinus Annales Ducum Boiariae*, hg. von S. RIEZLER, II [1884], s. v. *Paulus Beroritus*, p. 672) eine heute unbekannte Handschrift der *Vita Gregorii VII.* vor Augen, die Pauls Verfasser-namen trug — zu welcher Annahme z. B. Gretser, l. c., *Prolegomena*, p. 6 sq. und J. GREVING, *Pauls von Bernried Vita Gregorii VII. Papae* (1893), p. 2, n. 3 neigen —, oder der bayrische Historiograph kannte die *Vita B. Herlucae* und kombinierte stillschweigend. Die Nachrichten allerdings, die Aventin von Herluca bringt (l. c., p. 152, 4-9), können alle aus der Gregorbiographie (I. M. WATTERICH, *Pontificum Romanorum Vitae*, I [1862], p. 542 sq., cc. 114 sq.) genommen sein.

³ Brief vom 5. September 1609, cod. lat. Monac. 1617, nr. 40 (XXXIV): « Intelligo ex vita B. Vugterpi R. V. habere vitam MS. B. Herlucae, scriptam a Paulo Bernriedensi. Afferet mihi aliquam lucem in vita B. Gregorii 7.^m conscriptam (!) ab eodem Paulo Bernriedensi. Cogito enim edere praeclaram hanc B. Gregorii vitam cum notis. R. V. igitur vitam B. Herlucae ad me mittat, ut videam illic quaedam, quae usui mihi esse poterunt. » Diesen Brief

schrift¹. Bei näherer Beschäftigung fand Gretser die *Vita B. Herlucae* als sachliche Ergänzung zur *Vita Gregorii* so erheblich, dass er sie im Anschluss an die Papstbiographie herausgab.

Diese von Gretser seiner Ausgabe zugrunde gelegte Handschrift von St. Ulrich und Afra ist heute verschollen. Vermutlich war die *Vita* bei ihrem geringen Umfang kein Einzelstück, und so begegnet sie namentlich erwähnt verständlicherweise nicht in dem zu Lebzeiten C. Stengels angefertigten, auch Handschriften umfassenden Bibliothekskatalog von St. Ulrich und Afra²; ohne Erfolg sucht man auch in dem jüngeren, Ende des 18. Jahrhunderts von Placidus Braun angelegten Verzeichnis nach einer *Vita B. Herlucae*³. Ebenso wenig findet sich in den noch fassbaren mittelalterlichen Legendaren von St. Ulrich und Afra irgendeine Spur, und selbst an dem Ort, an dem eine Erwähnung am ehesten zu erwarten wäre, in einem vermutlich auf die Initiative C. Stengels zurückgehenden Legendar, fehlt eine *Vita B. Herlucae*⁴. Der-

führt auch P. BRAUN an, *Notitia historico-literaria de codd. mss. in Bibliotheca... ad SS. Udalricum et Afram Augustae extantibus*, II (Augsburg, 1792), p. 71, nr. LXVIII. Zum Briefwechsel C. Stengel - J. Gretser, cf. A. DÜRRWÄCHTER, in *Festgabe Hermann Grauert* (1910), p. 358; H. FUHRMANN, *Zur Benutzung des Registers Gregors VII. durch Paul von Bernried*, in *Studi Gregoriani raccolti da G. B. Borino*, 5 (1956), p. 309 sq.

¹ Brief Gretzers an Stengel vom 11. Oktober 1609 (cod. lat. Monac. 1617, nr. 42, XXXVI): «Accepi ante octiduum R. V. literas, cum MSS. Vitae B. Herlucae Pauli Bernriedensis. Curavi describi: posteaquam consulero (sic), MSS. exemplar remittam cum gratiis.»

² Cod. lat. Monac. 4414 und 1880. Zu diesem Katalog zuletzt: P. RUF, *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, III, 1, *Bistum Augsburg* (1932), p. 51. — Sie hätte sonst der sachlichen Ordnung nach in den Theken I oder K (cod. lat. Monac. 1880) zu finden sein müssen. Allerdings betont der Schreiber vor dem Verzeichnis jeder Theke, er hätte jeweils nur die Handschriften aufgenommen, die er vorgefunden habe, und die Zusammenstellung wäre nicht ohne Mühe gewesen (cf. cod. lat. Monac. 1880, f. 309).

³ Stadtarchiv Augsburg, Katholisches Wesensarchiv G 39. Der Katalog wurde 1786 angelegt und später mit Nachträgen versehen; nur der Gretzersche Druck ist in Band 3 (unter Paul von Bernried) mit der Signatur R. 12. 13. angeführt.

⁴ Cf. BRAUN, *Notitia historico-literaria*, 5 (Augsburg, 1794), p. 107, nr. XLVI. Das Legendar ist nach der Säkularisation (in Brauns handgeschriebenem Katalog ist es noch unter dem Buchstaben U mit dem Zeichen I 34 aufgeführt) in die Stadtbibliothek Augsburg überführt worden und befindet sich dort unter der Signatur 2° nr. 94. Auf p. 714 (zum 25. Mai) steht ein Hinweis auf die Gregorvita Pauls von Bernried.

jenige, der als letzter den Text der Lebensbeschreibung Herlucas in der Augsburger St. Ulrich und Afra-Handschrift eingesehen hat, scheint J. Mabillon im Jahre 1683 auf seiner süddeutschen Reise gewesen zu sein; sie hatte ihn vom 16.-19. August auch nach Augsburg geführt¹. Mabillon plante, das Leben der Herluca in seine *Acta SS. Ordinis S. Benedicti* aufzunehmen, denn unter den bis zu seinem Tode nicht mehr in den Druck gelangten und liegengebliebenen Vorarbeiten befand sich — schon mit *Observationes praeviae* ausgestattet — eine *Vita S. Herlucae a Paulo Bernriedensi ex cod. S. Udalrici et Afrae*², offenbar eine Abschrift jener uns schon durch die Benutzungen Gretsers und Stengels bekannten Handschrift.

Bislang konnte ausser dem seit Mabillons Einsichtnahme nicht mehr auffindbaren Augsburger Manuskript kein zweites Exemplar der *Vita B. Herlucae* genannt werden, und man sah sich ohne Möglichkeit einer Überprüfung allein auf Gretsers Druck angewiesen. Auch war eine Bestätigung des Textes aus anderen mittelalterlichen Quellen, die Teile der *Vita Herlucae* aufgenommen oder verwertet hätten, nicht möglich, da das Werk Pauls von Bernried nach unserer bisherigen Kenntnis von keinem mittelalterlichen Autor ausgeschrieben oder auch nur indirekt benutzt worden ist. Kürzlich jedoch fand Damien van den Eynde, O. F. M.³, bei Vorarbeiten zu einer geplanten Ausgabe der *Opera inedita* des Gerhoh von Reichersberg, in der Handschrift Klosterneuburg nr. 215 — in der kaum ausgewerteten *Expositio super canonem* Gerhohs — ein der *Vita Herlucae* entnommenes wörtliches Zitat⁴, das bis auf

¹ Jo. Mabillonii *Iter germanicum* (Hamburg, 1717), p. 49-52. Cf. A. BAUCKNER, *Mabillons Reise durch Bayern im Jahre 1683* (Phil. Diss. München, 1910), p. 9.

² Auf sie macht G. H. PERTZ aufmerksam, in *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 8 (1843), p. 320. Nach der Umordnung des Fonds Résidu Saint-Germain mußte sich Mabillons Ausarbeitung heute unter den codd. lat. Paris. 11760-11779 auffinden lassen, aber die Herren Dr. Reindel und Dr. Albrecht konnten trotz gründlicher Suche, für die ihnen auch an dieser Stelle gedankt sei, die Vorarbeit zur Edition der *Vita B. Herlucae* nicht ausmachen.

³ *Un nouveau complément à la Vita Beatae Herlucae*, in *Anal. Boll.*, LXXI (1953), p. 323-325.

⁴ *Gerhohi praepositi Reichersbergensis opera inedita*, I (*tractatus et libelli*), edd. Damianus ac Odolphus VAN DEN EYNDE et A. RIJMERSDAEL (Rom, 1955), p. 43, 20-24. — Wie auch die Editoren der *Expositio super canonem* festgestellt

eine Abweichung mit dem von Gretser einst publizierten Text übereinstimmt. Die einzige Variante, die erst Sinn in den mit Gretzers Lesung unverständlichen Satz bringt, ist höchst aufschlussreich und lautet: *Cumque ventum esset ad canonem, tam densam videre cepit* (sc. Herluca) *spirituum iustorum multitudinem ut non solum ecclesiam sed etiam tectum eius et atrium repleri cerneret*, etc. Gretser bringt *candentem* statt *tam densam*¹, was gewiss nicht auf eine Nachlässigkeit des von Gretser beauftragten Abschreibers zurückgeht², sondern Lesart der Augsburger Handschrift war; der aus derselben Vorlage schöpfende C. Stengel notiert hier gleichfalls das unsinnige *candentem*³.

Die in der *Expositio super canonem* Gerhohs von Reichersberg mitgeteilte Lesart legt die Annahme nahe, dass neben der von Stengel, Gretser und Mabillon benutzten Handschrift noch ein anderes, einst von Gerhoh von Reichersberg eingesehenes und heute nicht nachweisbares Exemplar existiert hat. Gestützt wird diese Vermutung durch eine bisher unbeachtet gebliebene Münchner Handschrift (cod. lat. Monac. 22105) Wessobrunner Provenienz vom Ende des 15. Jahrhunderts verschiedenen Inhalts, die (f. 153-157^v) die *Vita B. Herlucae* in dem von Gretser veröffentlichten Umfang enthält⁴. Unter den Abweichungen zu dem allgemein bekannten Text ist auch die von Gerhoh überlieferte Variante *tam densam* zu finden⁵. Augenscheinlich ist cod. lat. Monac.

haben (p. VIII, n. 2), ist die Bemerkung von H. PFEIFFER - B. ČERNÍK, *Catalogus codicum mss., qui in Bibliotheca canonicorum reg. S. Aug. Claustroneoburgi asservantur*, I (1922), p. 215, nr. 27, dass ebenfalls im cod. lat. Monac. 16012, f. 58^v-64 die *Expositio* Gerhohs zu finden sei, unzutreffend. In diesem Sinne ist auch J. GÜNSTER, *Die Christologie des Gerhoh von Reichersberg* (Theol. Diss. Münster, 1940), p. 15, n. 8, zu berichtigen.

¹ GRETSEK, *Commentarius*, p. 275, c. 37; in dessen *Opera omnia*, VI (Regensburg, 1735), p. 171 E. Gretser will am Satzende *insedis* (so die Handschrift) durch *incessisse* ersetzen, ein Vorschlag, den die Bollandisten mit Recht nicht aufgenommen haben (*Acta SS.*, April. t. II, p. 553 c).

² Cf. p. 364, n. 1, den Brief Gretzers vom 11. Oktober 1609.

³ Stengel bringt in seiner Lebensbeschreibung des heiligen Wikterp (cf. p. 363, n. 3) eine ziemlich ausführliche Paraphrase der *Vita B. Herlucae* und erwähnt, p. 49, unseren Satz in folgender Form: ... cum ... perventum esset ad Canonem, candentem videre coepit spirituum iustorum multitudinem, etc. (in wörtlicher Übereinstimmung bis zum Kapitelende).

⁴ *Catalogus codicum lat. Bibliothecae regiae Monac.*, II, 4 (1881), p. 25: *Paulus presbyter de vita B. Herlucae.*

⁵ F. 156^v (GRETSEK, *Commentarius*, p. 275, 19). Eine spätere Hand hat

22105 — direkt oder indirekt — eine Abschrift der Textform, die zumindest in diesem Teil Gerhoh von Reichersberg vorgelegen hat. Die Zahl der übrigen bemerkenswerten Lesarten der Münchner Handschrift ist nicht gross; manche Varianten allerdings machen den von Gretser vermittelten Text der *Vita* verständlicher:

GRETSER, *Commentarius*, p. 260, 13 *decorrato*] *declarato*; p. 260, 19 *aggredior*] *aggrediar*; die nachgesetzten Kapitelzahlen im Inhaltsverzeichnis reichen bis 56 (GRETSER 55), dabei ist 52 aus 51 verbessert, 51 selbst fehlt; p. 264, 12 *De consimili B. Altonis in sanctimonialem suam (correptione)*] *De consimili beati altonis vindicta in sanctimonialem suam*; p. 265, 9 *praesignatione* (Gretser schlägt in seiner Randnotiz -em vor)] *praesignationem*; p. 266, 6, *nutrices in lavandis eorum*] *nutrices non habencium in lavandis eorum*; p. 270, 5 *in hoc putamus*] *in hoc uno putamus*; p. 271, 7 *Secutus*] *Subsecutus*; p. 271, 23 *Adalberti*] *Adalhardi*; p. 273, 17 *prioritate*] *prioratu*; p. 273, 25 *Agnes Comititis Ottonis*] *Agnes filia comitis Ottonis*; p. 273, 29 *agnitum*] *cognitum*; p. 276, 18 *magni faciens*] *magni pendens*; p. 276, 19 *surditatis nequaquam*] *surditatis mee nequaquam*; p. 276, 31 *mecum ad Herlucam*] *mecum perrexit ad herlucam*; p. 277, 27 *maiora*] *peiora*; p. 279, 4 mit *Verum* beginnt ein neues Kapitel (53); dadurch werden, wie im Inhaltsverzeichnis, so auch im Text, 56 Kapitel erreicht.

Ohne eigenen Wert ist der in cod. lat. Monac. 1211 (s. xvi in.) erhaltene Bericht über Herlucas Beziehungen zur Wessobrunner Inkluse Diemut, der an einen Katalog der von Diemut geschriebenen Bücher anschliesst¹ und in den einige der *Vita Herlucae* Pauls von Bernried entnommene Sätze eingeschoben sind². Dieser

den letzten *m*-Strich von *tam* auszuradieren versucht, das *t* von *tam* zurechtgestutzt und dieses Gebilde mit einem Strich mit dem Folgenden verbunden: *can densam*. Es könnte an *condensam* gedacht sein, vielleicht aber hat ein jüngerer Korrektor das Wort dem Gretserschen Text (*candentem*) angleichen wollen.

¹ F. 249, von der Hand des Tegernseer Mönches Konrad Sartorius (cf. V. REDLICH, *Tegernsee und die deutsche Geistesgeschichte im 15. Jahrhundert* [1931], 84 f.); diese Stelle erwähnen B. PEZ, *Thesaurus anecdotorum novissimus*, I (1721), p. XXI sq.; J. v. HEFNER, in *Oberbayerisches Archiv für Vaterländische Geschichte*, 1 (1839), p. 367; R. BAUERREISS, *Kirchengeschichte Bayerns*, III (1951), p. 45, n. 2. — Über die Kataloge der Diemut-Handschriften informiert am besten: P. RUF, *Mittelalterliche Bibliothekskataloge Deutschlands und der Schweiz*, III, 1: *Bistum Augsburg* (1932), p. 178 sq.

² Der Bericht gliedert sich sachlich in zwei Teile: im ersten ist von dem innigen Verhältnis zwischen Herluca und Diemut die Rede, das auch in einem Briefwechsel (*epistolae suaves valde*) einen Ausdruck gefunden haben soll

vermutlich in Wessobrunn selbst abgefasste Bericht¹ hat seine Nachrichten offensichtlich der Münchner Handschrift 22105 entnommen².

Für die gesamte handschriftliche Verbreitung der *Vita Herlucae* Pauls von Bernried aber lässt sich vorläufig feststellen: Neben dem heute vermissten Gretzerschen Exemplar, das vor Gretser schon C. Stengel eingesehen hatte und dessen letzter bekannter Benutzer Mabillon war, existierte ein anderes, das Gerhoh von Reichersberg bei der Abfassung seiner *Expositio super canonem* herangezogen hat. Nach Ausweis jener entscheidenden Variante

(obwohl es von Herluca in Pauls Einleitung zur *Vita* heisst: *prorsus literaturam non cognoscente*), im zweiten sind Episoden aus Herlucas Leben erzählt. Der erste Abschnitt geht im Inhalt und in der Formulierung auf das *Congestum monachorum illustrium aliarumque personarum sanctarum atque nobilium de Ordine S. Benedicti* (cod. lat. Monac. 1211, f. 142, und 22104, f. 78, col. 1) des Mönches von St. Ulrich und Afra und späteren Abtes von Thierhaupten (1502-1511) Petrus Wagner zurück (cf. A. M. KOBOLT, *Baierisches Gelehrten-Lexikon* [1795], p. 723), der zweite auf die *Vita Herlucae* Pauls von Bernried. Verwertet sind die cc. 12, 13, 1, 27, 28, 30, 31, 32, 24, 30 in dieser Reihenfolge. Um die Auszüge in sich verständlich zu machen, ist der Text an manchen Stellen erheblich redigiert, zum Beispiel: *illud etiam in gestis praenominati papae* (sc. Gregorii VII.) *illud eciam in gestis beate Herluce; optaret hera] optaret Hadewiga.*

¹ Darauf weist schon eine Bemerkung über die Lage Epfachs, des Wirkungs-ortes der Herluca vor ihrer Vertreibung nach Bernried: *distans tantum unum miliare a cenobio Wessinsprunensi*. Auf Wessobrunn deuten auch eine dem Bericht angeschlossene Liste von Gütern, die Kaiser Ludwig der Bayer dem Kloster Wessobrunn entfremdet hat, und eine Aufstellung von Liturgiegeräten, die aus der Sakristei des Wessobrunner Klosters verschwunden sind (f. 249v). Nahe liegt es, den Wessobrunner Chronisten Stephan Leopolder als Verfasser anzunehmen (über ihn cf. C. LEUTNER, *Historia Monasterii Wessofontani* [1753], p. 388; RUF, *Bibliothekskataloge*, III, 1, p. 180), zumal er dem Kloster Tegernsee einen Abtskatalog von Wessobrunn, in den ein Verzeichnis der Diemut-Handschriften aufgenommen war, geschenkt hat (LEUTNER, p. 169); von dieser ursprünglich Wessobrunner Handschrift konnte der Tegernseer Mönch Konrad Sartorius leicht die Abschrift in cod. lat. Monac. 1211 hergestellt haben. Ich habe diesen Abtskatalog Leopolders, der nicht mit cod. lat. Monac. 1927, 1928 oder Kloster Bernried Litterale 3a des Bayer. Hauptstaatsarchivs identisch sein kann, nicht gefunden.

² Charakteristisch sind Lesarten, die der Bericht mit der Wessobrunner Handschrift (cod. lat. Monac. 22105) gegen den Gretzerschen Text gemeinsam hat: *de prioritate] de prioratu; Agnes Comitiss Ottonis] Agnes filia comitis Ottonis.*

(*tam densam*) war es wiederum — direkt oder indirekt ¹ — Vorlage für die einzige noch erhaltene Handschrift der *Vita B. Herlucae*, für cod. lat. Monac. 22105, auf dessen Text schliesslich die knappe Notiz in cod. lat. Monac. 1211 zurückgeht. Bei der geringen Verbreitung der *Vita* ist die Erkenntnis wichtig, dass neben der einzigen bisher gefundenen Rezeption bei Gerhoh von Reichersberg sich das frühere Vorhandensein zumindest dreier Handschriften nachweisen lässt.

München.

Horst FUHRMANN.

¹ Entscheidend für das Abhängigkeitsverhältnis ist, ob man die *Vita B. Herlucae* in der erhaltenen Form als vollständig oder fragmentarisch anspricht. Gretser schrieb in einem Brief an Stengel (cod. lat. Monac. 1617, nr. 42, XXXVI): «suspicio MSS. hanc vitam esse mutilam» und äusserte dieselbe Vermutung in der Einleitung zu seiner Edition (*Commentarius*, p. 256); die Bollandisten sind seinem Urteil beigetreten (l. c., p. 554, n. f); auch J. MAY, *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 12 (1886), p. 335; W. WATTENBACH, *Deutschlands Geschichtsquellen*, 2^o, p. 388, und A. PONCELET, *Anal. Boll.*, XVII (1898), p. 159, nannten die *Vita* unvollständig. Einzig J. GREVING, *Pauls von Bernried Vita Gregorii VII. Papae* (1893), p. 1 sq., n. 3, galt sie für abgeschlossen, denn nach seiner Meinung sollten in ihr lediglich «die Schicksale der als heilig verehrten Jungfrau vor ihrer Ankunft am Starnbergersee (1121)» erzählt werden. D. VAN DEN EYNDE (*Anal. Boll.*, LXXI, p. 325; cf. *Gerhohi opera inedita*, I, p. 43, n. 3) wiederum hält die *Vita* in der überlieferten Form für unvollständig, zumal zwei der in der gleichen Diktion von Gerhoh berichteten Visionen Herlucas in den überlieferten Schriften Pauls nirgends zu finden sind. Auch das in der *Vita S. Itae* des grossen österreichischen Legendars von Herluca Erzählte (*Anal. Boll.*, XVII, p. 159) ist in dem erhaltenen Lebensbericht Herlucas nicht belegt. — Die nach Greving (l. c.) einzeln überlieferte *Visio Herlucae virginis* in der Heiligenkreuzer Handschrift nr. 12, f. 198/199 (*Xenia Bernardina*, Pars I, p. 128, nr. 93) ist nichts anderes als das Ende der vorausgehenden *Vita Gregorii VII.* (WATTENBACH, l. c., p. 542-546, cc. 114-124).

SAINT MONTAN

ERMITE HONORÉ EN THIÉRACHE

Tout au début de la plus ancienne Vie de S. Remi¹, il est fait mention d'un *Montanus quidam monachus*, qui aurait prédit à Célinie, mère du grand évêque de Reims, la naissance d'un fils puissant en œuvres et en paroles. Henschenius remarqua que, dans le martyrologe d'Usuard publié par Molanus², ce moine figurait au calendrier de Laon le 17 mai ; il en traita par conséquent à cette date dans les *Acta Sanctorum*³. Une seule page lui suffit pour épuiser le dossier de S. Montan⁴. Il ne lui échappait pas, cependant, que son information restait fort lacunaire, car il termine son commentaire en renvoyant à un futur appendice ou supplément où il espérait communiquer de plus amples renseignements, en particulier sur le culte du saint à Laon⁵.

Ce n'est pas lui, mais son jeune collègue Papebroch, qui devait réaliser cet espoir en publiant à la fin du dernier tome de Mai un long *Appendix*⁶. Toutefois, les détails fournis dans ce supplément se rapportaient davantage au culte de Montan dans la région de

¹ *Vita sancti Remedii* (BHL. 7150), jadis faussement attribuée à Fortunat, chap. I^{er}, § 2 ; cf. ci-dessous, p. 380 et (pour la date) p. 383.

² I. MOLANUS, *Usuardi martyrologium*, 2^e éd. (Louvain, 1573), p. 85. Au sujet de cette édition, voir P. GROSJEAN, dans *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 328.

³ *Act. SS.*, Mai t. IV (Anvers, 1685), p. 35-36.

⁴ Forme française la plus usuelle. On rencontre également *Montain* dans quelques publications en France au cours des 150 dernières années.

⁵ « De ipso porro corpore, eiusque praesenti cultu et veteribus recentioribusque miraculis, si quid nos docuerint Laudunenses, libenter referemus vel ad Appendicem vel in Supplemento operis per posteros nostros faciendo » (*Act. SS.*, t. c., p. 36 E).

⁶ *Act. SS.*, Mai t. VII (Anvers, 1688), *Appendix addendorum, mutandorum, corrigendorum ad omnes septem tomos de Actis Sanctorum Maii*, p. 517-862 ; « De S. Montano recluso », p. 800.

Luxembourg que dans celle de Laon, au grand regret de Papebroch, lui aussi.

Ces données vainement attendues par Henschen et Papebroch, nous avons pu les rassembler, en majeure partie, grâce aux facilités plus grandes dont jouit, de nos jours, la recherche historique. Nous les proposons dans les pages qui suivent, tout en reprenant et complétant celles qui ont déjà été exposées dans les *Acta*, afin de permettre une vue d'ensemble. Nous éditons en même temps, pour la première fois, semble-t-il, une courte Vie suivie d'un récit de Translation.

I. — LIEUX DE CULTE ET RELIQUES.

A quelque vingt kilomètres de Laon, au confluent de la Serre et de l'Oise, La Fère est bâtie sur la vieille chaussée de Laon à Péronne¹. S. Montan en est le patron. Une tradition de l'endroit, présumée immémoriale, rapporte qu'après y avoir passé plusieurs années, il y mourut et y fut enseveli. Près de sa tombe (« la fosse Saint-Montain », disent les gens du pays²), devenue le lieu d'un pèlerinage³, un chapitre vint s'établir : le chapitre de Saint-Montan, qui, assurent les uns⁴, existait dès le xi^e siècle, dès avant le xi^e siècle, renchérissement les autres⁵. Ce chapitre se maintint jusqu'à la Révolution française ; il comptait alors neuf chanoines et était le plus modeste de la région. Il n'y a, semble-t-il, aucun document ancien qui étaye la tradition que nous venons de résumer. La Vie publiée ci-dessous d'après une copie de la fin du xvi^e siècle est le

¹ M. MELLEVILLE, *Dictionnaire historique du département de l'Aisne*, t. I (Laon-Paris, 1865), p. 374-378 ; A. MATTON, *Dictionnaire topographique du département de l'Aisne* (Paris, 1871), p. 106-107. On trouvera encore une histoire de La Fère dans M. MELLEVILLE, *Histoire de la ville et des sires de Coucy-le-Château* (Laon, 1848), p. 290-303.

² *Notice sur S. Montan, ermite en Lorraine, en Vivarais et dans le Laonnais (4^e et 5^e siècles)* par un curé de Saint-Montan en Vivarais (Viviers, 1905), p. 40 ; Ch. CERF, *Vie des saints du diocèse de Reims*, t. I (Reims, 1898), p. 270 (au lieu de « fosse Saint-Martin », lire « fosse Saint-Montain »).

³ P. JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, t. III (Paris, 1894), p. 1465.

⁴ MELLEVILLE, l. c. Pour l'existence du chapitre, voir A. LONGNON, *Pouillés de la Province de Reims* (Paris, 1907), p. 712. Témoignage antérieur à 1312.

⁵ MATTON, l. c.

premier, à notre connaissance, qui traite de l'histoire de Montan. On note, il est vrai, la présence du chapitre dont l'origine remonte fort haut dans le temps. Mais rien n'autorise à certifier que le culte de Montan est antérieur à l'existence des chanoines près de sa tombe.

Plus nombreux sont les témoignages de culte en l'honneur de S. Montan à la cathédrale Notre-Dame de Laon. La fête du saint est ainsi marquée dans les martyrologes laonnois, au 16 des kalendes de juin (17 mai) : *Lauduno Clavato, translatio sancti Montani monachi*. La plus ancienne mention se trouve dans un débris de martyrologe du ^{xii}^e siècle ¹ ; deux autres se rencontrent encore dans un fragment de martyrologe, du ^{xiv}^e siècle ², relié à la suite du précédent dans le même manuscrit, et dans un martyrologe complet datant du ^{xiii}^e siècle ³. C'est à un de ces martyrologes que se rattache, directement ou indirectement, l'addition insérée par Molanus à la même date dans sa 2^e édition d'Usuard ; les termes sont à peu près identiques ⁴. Les autres témoins d'Usuard, par contre, ont puisé ailleurs leurs renseignements. L'*Hagenauensis* (1412) contient, au 11 mai, la notice suivante : *Item Remis, sancti Montani monachi prius caeci, per lac Eyliniae* (lire : *Cyliniae*) *matris sancti Benigni* (lire : *Remigii*) *restituti* ⁵. Malgré la différence de jour — erreur sans doute de quelque copiste — l'allusion à Célinie et à la guérison miraculeuse prouve qu'il s'agit bien de notre Montan ⁶. Si l'on peut également l'admettre pour la mention du martyrologe de Greven, il est permis d'en douter pour celle qu'on lit dans l'*Altempsonianus* ⁷.

¹ Laon, Bibliothèque municipale, manuscrit 348, fol. 91^v. Cf. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, sér. in-4^o, t. I (Paris, 1849), p. 191. Les folios 90-91 contiennent les notices du viii des ides de mai (8 mai) au xviii des kalendes de juillet (14 juin), les folios 92-93 celles du x des kal. de mars (20 févr.) au ii des ides d'avril (12 avril).

² Ibid., fol. 94^v. Le morceau commence au fol. 94^r par la notice du iv des ides de mai (12 mai) et va jusqu'à la fin, c'est-à-dire au x des kal. de janvier (23 déc.), fol. 121^v.

³ Laon, Bibl. munic., manuscrit 341, fol. 117. *Catalogue général*, t. c., p. 188.

⁴ « *Lauduno Clavato, translatio corporis sancti Montani monachi* » (I. MOLANUS, *Usuardi martyrologium*, p. 85). Molanus a ajouté le mot *corporis*.

⁵ J.-B. DU SOLLIER, *Martyrologium Usuardi* (Anvers, 1714), p. 268.

⁶ Ci-dessous, p. 381. Cf. *Act. SS.*, Maii t. IV, p. 36 E.

⁷ Greven mentionne simplement : « *Montani, confessoris* », l'*Altempsonianus* est

Le plus ancien calendrier survivant qui mentionne la fête de S. Montan est du ^{xii}^e siècle¹. On y lit, au 17 mai : *translatio corporis S. Montani confessoris*. Ces termes se retrouvent à peu près identiques, et toujours au 17 mai, dans d'autres listes liturgiques, provenant soit de missels soit de bréviaires à l'usage de la cathédrale de Laon et datant du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle². Mentionnons ici également le témoignage de deux « Ordinaires de l'église cathédrale de Laon », attribués l'un à Lisiard (^{xii}^e siècle), l'autre à Adam de Courlandon (^{xiii}^e siècle)³.

Le rang qu'occupe S. Montan dans les litanies récitées à Laon est assez significatif. Dans un cas, il suit immédiatement le nom de S. Remi⁴, dont, à ce qu'on rapporte, il prédit la naissance.

encore moins précis : « item sancti Montani » (Du SOLIER, l. c.). Le Montanus que cite l'*Altempsianus* doit fort probablement être identifié avec le martyr d'Afrique figurant au martyrologe hiéronymien le 11 et le 23 mai, et au Romain le 24 février (*Comm. marty. hieron.*, pp. 248, 269 ; *Comm. marty. rom.*, p. 75). La qualité de *confessor* que lui donne Greven empêche de voir en lui un des « Montanus, martyr » cités dans l'Hiéronymien et le Romain. — Le résumé de la Vie de S. Montan donné par Du Saussay dans son *Martyrologium gallicanum* (t. I, Paris, 1637, p. 288-289) n'est qu'un décalque du premier chapitre de la *Vita Remigii* d'Hincmar (*BHL*. 7155).

¹ Laon, Bibl. munic., manuscrit 262bis, fol. 6^v. Le *Catalogue général*, t. c., p. 155, date ce *Breviarium Laudunense* du ^{xiv}^e siècle. Leroquais fait remarquer que « l'écriture et la décoration accusent tout au plus la fin du ^{xii}^e siècle » (*Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. II, Paris, 1934, p. 156).

² Laon, Bibl. munic., manuscrit 235 (missel de Notre-Dame, début du ^{xiii}^e siècle), fol. 2 : *translatio corporis s. Montani* ; cf. LEROQUAIS, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. II (Paris, 1924), p. 90 ; manuscrit 236 (missel de Reims à l'usage de Notre-Dame ; le missel est du ^{xi}^e, le calendrier du ^{xiii}^e s.), fol. 2 : *translatio s. Montani confessoris* ; cf. LEROQUAIS, *Sacramentaires*, t. I (Paris, 1924), p. 129 ; manuscrit 254 (bréviaire de Notre-Dame, ^{xiv}^e), fol. 3 : *translatio sancti Montani, confessoris* ; *III lectiones de vita eius* ; cf. LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. II, p. 140 ; manuscrit 257 (bréviaire de Notre-Dame, du ^{xiii}^e d'après le *Catalogue général*, t. c., p. 151, du début du ^{xiv}^e d'après LEROQUAIS, t. c., p. 149), fol. 4 : *translatio sancti Montani. III lectiones de vita eius* ; manuscrit 259 (bréviaire de Notre-Dame, début du ^{xiv}^e), fol. 3 : *translatio sancti Montani. III lectiones de vita eius*.

³ Tous deux publiés par U. CHEVALIER, *Ordinaires de l'Église cathédrale de Laon* (Paris, 1897). S. Montan n'est pas mentionné de première main dans l'Ordinaire de Lisiard, mais l'addition marginale est du milieu du ^{xiii}^e siècle (p. x) ; il fait partie, par contre, du corps du second Ordinaire (pp. 207, 211, 280).

⁴ Laon, Bibl. munic., manuscrit 254 (bréviaire de Notre-Dame, ^{xiv}^e siècle), fol. 254.

Tout le prestige de l'ermite dérive indubitablement de cette particularité. Aussi le voyons-nous, dans un autre cas¹, prendre le pas sur les SS. Béat et Génébaud, pourtant fort en honneur à Notre Dame de Laon.

Si S. Montan figure au propre de la cathédrale de Laon, c'est parce que son corps y a été transféré ; les anciens calendriers sont explicites et unanimes : *translatio corporis sancti Montani*. Cette translation remonterait au VIII^e siècle, ou même avant, selon les dires des Laonnois au XVI^e siècle². Peu importe pour le moment. Il reste que la remarque d'Henschenius au début de son commentaire sur S. Montan se vérifie pleinement, du moins par rapport à la ville où naquit S. Remi : « cultum sacrum S. Montanus hoc die nactus est quo eius corpus translatum³ ».

Faute de plus amples renseignements, Henschenius fut bien obligé d'être aussi laconique à propos du culte de Montan dans le sud de la Thiérache. Mais il était mieux documenté sur la popularité du saint « in agro Lucemburgensi », comme il écrit⁴, entendez : dans la région de Montmédy. En effet, un confrère, Alexandre Wiltheim, « vir antiquae historiae peritissimus », jadis recteur du collège des Jésuites à Luxembourg, lui avait fait rapport sur une petite enquête menée dans la région : « Intellexi in Aureavalle⁵ traditionem esse, S. Montanum, qui D. Remigii sanctitatis vates matri eius fuit, cellam habuisse inter Martis-villam et Montem-medium, in loco qui hodieque ibi extat, dictus a S. Montano, cultus a vicinis ob miracula ibi edi solita. Addunt et reliquias

¹ Laon, Bibl. munic., manuscrit 257 (bréviaire de Notre-Dame, XIV^e siècle), fol. 109. On peut être quasi certain (sauf confusion — peu probable — de la part du rédacteur) que le *Montane* figurant parmi les martyrs dans des litanies à l'usage de Corbie n'est pas le nôtre (voir *Anal. Boll.*, t. LXII, 1944, pp. 154 et 158 ; cf. ci-dessus, p. 372, note 7), ni non plus celui dont le nom est mentionné, avant S. Remi, dans les litanies d'un missel d'Amiens (LEROQUAIS, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits*, t. I, p. 137).

² Voir ci-dessous, p. 394.

³ *Act. SS.*, Maii t. IV (Anvers, 1685), p. 35 c.

⁴ *Act. SS.*, t. c., p. 36. Cf. Cl. CHASTELAIN, *Martyrologe universel* (Paris, 1709), p. 241.

⁵ Que cette tradition ait eu des échos jusqu'à Orval n'étonnera personne, quand on saura que l'abbé était collateur de plusieurs biens dans la région de Montmédy et aux environs de Juvigny. Cf. A. LONGNON et V. CARRIÈRE, *Pouillés de la province de Trèves* (Paris, 1915), pp. 105, 107, etc.

quasdam esse in monasterio virginum Iuveniaci¹. » Cet endroit, appelé alors Saint-Montan et situé à mi-chemin entre Montmédy et Marville, se trouve près du village actuel d'Iré-le-Sec², dans le diocèse de Verdun.

A notre tour, nous nous sommes adressé au chanoine Souplet, secrétaire de l'évêché de Verdun, qui s'intéresse activement aux saints de son diocèse, pour obtenir quelques suppléments d'information sur cet ancien lieu de pèlerinage. Voici sa réponse : « Il existait dès le VIII^e siècle à Iré une collégiale de chanoines, dédiée à S. Montan. Plus tard ces chanoines furent chargés de desservir le monastère des Bénédictines de Juvigny, qui pourvoyait pour une part à l'entretien des chanoines. Le pape Urbain II rappelle et confirme cette fondation dans sa bulle de 1096³. La collégiale devint un simple ermitage, dépendant de l'abbaye de Juvigny. La chapelle de S. Montan fut reconstruite en 1609 et l'autel dédié le 23 mai 1609 à S. Montan et S. Michel par l'évêque Helffenstein, suffragant de Trèves⁴. L'ermitage est devenu depuis la Révolution une maison de ferme. Jusqu'à la guerre de 14-18 une statue du saint y rappelait le souvenir de l'ancienne église. » Le diocèse de Verdun fête la mémoire de Montan le 20 septembre⁵.

¹ Act. SS., l. c.

² F. LIÉNARD, *Dictionnaire topographique du département de la Meuse* (Paris, 1872), pp. 113 et 210. Cet ermitage (cella) était compris dans le « fief de Saint-Montan », qui « consistait en deux églises, un ermitage, des maisons, jardins, terres et prés » (M. JEANTIN, *Manuel de la Meuse. Histoire de Montmédy et des localités meusiennes de l'ancien comté de Chiny*, t. II, Nancy, 1862, p. 1334-1336). Voir aussi *Gallia christiana*, t. IX (Paris, 1751), p. 10.

³ La bulle est du 19 juillet 1096. *Annales O.S.B.*, t. V (Paris, 1713), pp. 368-369 et 658 ; *Gallia christiana*, t. XIII (Paris, 1785), Instrumenta, col. 338-339 ; *Bullarium diplomatum et privilegiorum sanctorum romanorum pontificum*, t. II (Turin, 1865), p. 174-175. Cf. Ph. JAFFÉ et G. WATTENBACH, *Regesta pontificum romanorum*, t. I² (Leipzig, 1885), n° 5657.

⁴ Au XVIII^e siècle cette chapelle existait toujours : « Superest haud procul a Iuveniaco ecclesia S. Montani, qui S. Remigii ortum praedixerat, ubi duo eremitaegunt sub clientela monasterii » (*Annales O.S.B.*, t. V, p. 658, note a). Cf. J. BERTHOLET, *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et comté de Chiny*, t. III (Luxembourg, 1742), p. 329.

⁵ Voir, par exemple, *l'Ordo divini officii recitandi... de mandato... DD. Mariae Pauli Georgii Petit* (Bar-le-Duc, 1948), p. 44. Chastelain a inscrit Montan à cette même date dans son *Martyrologe universel*, p. 476 : « en ce même jour, S. Montan honoré comme martyr à Saint-Vulfran d'Abbeville. » La *Table des*

Non loin d'Iré-le-Sec se trouvait l'abbaye bénédictine de Juvigny-sur-Loison ou Juvigny-les-Dames¹. Depuis quand y vénérail-on S. Montan ? Au xvii^e siècle sa fête y était fort en honneur. Papebroch rapporte qu'on la célébrait le 18 novembre, par un office de douze leçons, comprenant une oraison propre². Mais c'est bien plus haut dans le temps qu'il faut remonter pour établir l'existence de cette fête. Car, si les moniales de Juvigny se sont réservé, par une bulle pontificale (1096), les chanoines de Saint-Montan comme aumôniers exclusifs³, il est fort vraisemblable qu'elles ont tenu à

noms de saints, à la fin du volume (p. 1150) contient, par contre, ceci : « Montan (anus) solitaire en Luxembourg, *obm.* 20 sept., transféré au 17 mai. » Le *Montanus* fêté au 20 septembre ne peut être identifié avec le nôtre ; ce doit être un des martyrs d'Afrique ou d'ailleurs qu'on trouve à d'autres dates dans l'Hiéronymien ou le Romain (voir ci-dessus, p. 372, note 7). Chastelain aura, peut-être, mal interprété les mentions des martyrologes ou des calendriers laonnois : *translatio S. Montani*. Ce n'est point la fête du solitaire qui fut transférée, mais ses reliques.

¹ Abbaye royale de Sainte-Scholastique. Elle était située dans le doyenné de Juvigny, qui, lui, faisait partie de l'archidiaconé de Longuyon, diocèse de Trèves. JEANTIN, *Histoire de Montmédy*, t. II, p. 984-985 ; L.-H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des Abbayes et Prieurés*, t. I (Mâcon, 1935), col. 1502. Il ne reste plus que des ruines de l'abbaye. JEANTIN, t. c., p. 985 ; [OURTADEL, O.S.B.], *Les Abbayes de France au Moyen Age et en 1947* (Paris, 1947), p. 63.

² « Festum vero ibidem agitur, sicut idem [D. Nicolaus Pierón, loci Presbyter] nos docet, xviii Novembris cum Officio XII lectionum, quae ex Hincmaro verbotenus acceptae pertingunt usque ad signum * num. 2 notatum [c'est-à-dire jusqu'aux mots : ... *et Reges ut serviant ei*], ommissa scilicet parte praecipua historiae... *Oratio* sancto propria, in dicto ipsius festo, talis Iuveniacy usurpatur : Da, aeterna consolationis Pater, per S. Montani Confessoris preces, populo tuo pacem et salutem, ut tuis tota dilectione inhaereat praeceptis, et quae tibi placita sunt tota perficiat voluntate » (*Act. SS.*, Maii t. VII, Anvers, 1688, p. 800 D). Cf. JEANTIN, *Histoire de Montmédy*, t. II, p. 1335. Partout ailleurs la fête de S. Montan se célèbre le 17 mai. Sur quoi se fonde cette exception à Juvigny ? Nous l'ignorons.

³ Voici les termes mêmes du privilège : « Nullum praeterea clericum in monasterio vestro ministrare permittimus, nisi de regularium canonicorum numero quos apud beati Montani ecclesiam religionis vestrae sollicitudo constituit, quibus delegatum ex vestrarum facultatum portionibus victum, ne qua in posterum persona subtrahere audeat, interdiximus » (*Gallia christiana*, t. XIII, Instrumenta, col. 339). Une phrase est spécialement digne d'attention : « quos ... constituit ». Le chapitre serait donc une fondation de l'abbaye ; ou bien, si on traduit *constituit* par « établit, nomme », il en est une dépendance.

célébrer, si elles ne le faisaient déjà avant, le patron de leurs pères spirituels. Dans ce cas, l'abbaye aurait honoré la mémoire de S. Montan peu de temps après sa fondation (ix^e siècle).



Dans ces quatre lieux de culte que nous avons recensés — La Fère, Laon, Iré-le-Sec et Juvigny — possédait-on quelques reliques du saint ermite? Oui, et voici l'histoire de chacune d'elles. Une tradition immémoriale et toujours vivante rapporte que les restes de Montan reposent à La Fère¹. La présence du chapitre de Saint-Montan « dès (ou dès avant) le xi^e siècle », l'existence du pèlerinage « à la Fosse Saint-Montain », le fait que Montan est le patron de la paroisse elle-même, étayent, peut-on dire, cette tradition.

Comme, d'après celle-ci, Montan termina ses jours à La Fère, le lieu d'origine de son culte fut naturellement aussi le premier à posséder ses reliques. Celle qu'on honorait à Laon, par contre, y fut transférée, et d'où l'aurait-elle été si ce n'est de La Fère, située à environ 20 kilomètres de là? Nous savons même en quoi consistait le précieux dépôt dont s'enorgueillissait la cathédrale : le chef de S. Montan. Dans son recueil *De miraculis S. Mariae Laudunensis*, Herman, abbé de Sainte-Marie de Tournai, qui mourut peu après 1147, parle en effet d'un reliquaire, commandé par Hélinand, évêque de Laon, et contenant entre autres reliques la tête de S. Montan². Hélinand († 1098) devint évêque vers 1052³. Au milieu du xi^e

¹ Voir ci-dessus, p. 371. Cf. CHASTELAIN, op. c., p. 241.

² Lib. II, c. 2 : « Inde circa Parasceven Atrebatum urbem venientes, non minus honorifice suscepti sumus. Et ecce quidam aurifex senex in eadem urbe manens, qui iam per duodecim annos oculorum lumine privatus fuerat, audiens feretrum Sanctae Mariae Laudunensis advenisse, interrogabat formam, vel qualitatem seu quantitatem eiusdem feretri. Quam cum didicisset protinus ex imo pectoris trahens alta suspiria, lacrymasque ubertim profundens : « Heu ! inquit, hoc feretrum manibus meis composui ego peccator in iuventute mea, iussu Domini Helinandi Laudunensis episcopi. » In hoc idem episcopus pretiosas reliquias posuit, inter quas fuit caput sancti Walarici abbatis, nec non et caput sancti Montani, qui, sicut ab eodem episcopo audiavi, cum oculorum visum amisisset, ortum sancti Remigii beatae Cilinae matri eius praenuntiavit, sibi-que de lacte eius lumen reddendum subiunxit, quod et postea contigit » (*P. L.*, t. 156, col. 975).

³ P. B. GAMS, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae* (Ratisbonae, 1873), p. 559. N. LE LONG, *Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Laon* (Châlons, 1783), p. 177. Le chanoine Cerf écrit que « la cathédrale de Laon possédait son

siècle, on conservait par conséquent déjà la relique à Notre-Dame de Laon¹. Plus tard, des bréviaires laonnois y font allusion, par exemple, celui de 1693 : « Sanctum autem caput in sacrario Laudunensi asservatur² », et, à peu près dans les mêmes termes, celui de 1748³. Mais plus aucune relique de Montan ne figure dans la brochure intitulée *Translation solennelle des reliques en l'église cathédrale de Laon le Dimanche 12 juillet 1885*⁴, où sont énumérées celles que la cathédrale parvint à récupérer vers la fin du siècle précédent. Avec maints autres restes sacrés, le chef de S. Montan disparut du trésor de Notre-Dame à la suite de pillages sacrilèges lors de la Révolution française⁵.

L'ermitage d'Iré-le-Sec, compris dans le fief de Saint-Montan⁶, ne possédait aucune relique de son patron au xvii^e siècle ; c'est du moins ce qu'assure Henschenius⁷, qui prit ses renseignements à bonne source. Le chanoine Souplet nous écrit encore : « Actuelle-

chef et un de ses bras renfermés dans un reliquaire offert, en 1228, par Anselme de Mauni, évêque de cette église. » (*Vie des saints du diocèse de Reims*, t. I, p. 269). Nous n'avons pu contrôler ces dires.

¹ Cette remarque est importante. Alors que les plus anciens calendriers permettaient seulement d'établir le culte de S. Montan au xii^e siècle (voir ci-dessus, p. 373), nous pouvons maintenant admettre ce culte dès le xi^e. D'autre part, la relique de Laon doit provenir de La Fère ; le culte de l'ermite y florissait sans doute aussi dès le xi^e siècle, et même un peu avant, peut-on dire. L'existence du chapitre de Saint-Montan « avant le xi^e siècle » est, dans ces conditions, fort vraisemblable.

² *Breviarium Laudunense, illustrissimi ac reverendissimi in Christo Patris D. Joannis d'Estrées, episcopi ducis Laudunensis... ac eiusdem Ecclesiae capituli consensu editum* (Lauduni, A. Reunesson, 1693), Pars Vernalis, p. 485. H. BOHATTA, *Bibliographie der Breviere* (Leipzig, 1937), n° 2296.

³ « Caput [S. Montani] cum quibusdam aliis eiusdem Sancti reliquiis in sacrario Laudunensi asservantur. » *Breviarium Laudunense, illustrissimi et reverendissimi in Christo Patris DD. Joannis-Francisci-Ioseph de Rochechouart, Laudunensis episcopi, auctoritate ac venerabilis eiusdem Ecclesiae capituli consensu editum* (Parisiis, apud I. B. Coignard et fratres Guerin, 1748), Pars Aestiva, p. 398 ; Pars Verna, p. 510. BOHATTA, op. c., n° 2297. Ce bréviaire fut réimprimé sans aucun changement chez Mennesson à Laon en 1839 (BOHATTA, n° 2299). La pagination elle-même reproduit celle de l'édition de 1748.

⁴ Laon, 1885. Plaquette de 32 pp.

⁵ En tout cas, actuellement ni l'archiprêtre de la cathédrale, ni le sacristain, tous deux interrogés par nous, n'ont souvenance de quelque relique de S. Montan se trouvant dans le Trésor.

⁶ Voir ci-dessus, p. 375, note 2.

⁷ *Act. SS.*, Mail t. IV, p. 36 D.

ment l'église d'Iré-le-Sec possède une belle relique de saint Montan (une côte flottante). » Elle fut sans doute apportée là au siècle passé. Nous lisons, en effet, dans le *Bulletin paroissial de Saint-Martin de Laon* de l'année 1909 ¹ qu'en 1866 ² on a pu détacher du corps de S. Montan, conservé à La Fère, « un petit ossement en faveur d'Iré-le-Sec, près Juvigny ». Ainsi que jadis celle de Laon, la relique d'Iré provient donc de La Fère.

On voudrait pouvoir en dire autant de celles qui étaient autrefois vénérées à Juvigny. Henschenius suppose ³ qu'avant le xvii^e siècle, les chanoines desservant la collégiale de Saint-Montan, remplacée plus tard par un ermitage, avaient probablement possédé des reliques de leur patron, mais les avaient cédées à l'abbaye de Juvigny « maioris reverentiae causa ». A première vue, il peut en effet paraître étonnant que, tout au début, ce chapitre n'ait pas prétendu détenir quelques reliques du saint dont il avait à perpétuer la glorieuse mémoire. Malheureusement, rien ne plaide en faveur de cette hypothèse. La bulle de 1096 ne souffle mot de reliques, ni à Iré, ni à Juvigny. Au xvii^e siècle, le monastère affirmait cependant en avoir ⁴. La chose, d'ailleurs, a trouvé écho dans les leçons liturgiques : « huius sancti pignora Ecclesiam... Iuviniacensem sanctimonialium possidere traditio est », dit le bréviaire laonnois de 1693 ⁵. A la Révolution, l'abbaye fut pillée et ruinée. Que devinrent les reliques ⁶? Furent-elles dispersées ou recueillies par des mains pieuses? « De nos jours, écrit le chanoine Ch. Cerf ⁷, les fidèles de Juvigny ont conservé ces vieilles traditions [d'honorer S. Montan] et vénèrent encore ce qui leur reste, la mâchoire enfermée dans un riche reli-

¹ P. 276. Nous devons la connaissance de cette page à l'obligeante amabilité de Mgr Coulangettes, chancelier de l'évêché de Soissons.

² Précision donnée par le même correspondant.

³ « Nulla ibi [à Juvigny-les-Dames] adest sancti reliquia : fuisse tamen aliquando crediderim et hanc ipsam maioris reverentiae causa translata esse ad monasterium » (*Act. SS.*, t. c., p. 36 D).

⁴ *Act. SS.*, l. c. Un peu plus tard Papebroch précisera : « sicut scribit Iuviniaco D. Nicolaus Pierón, loci Presbyter, os grande Cervicis cum magna parte Maxillae » (*Act. SS.*, Maii t. VI, p. 800 B) ; cf. *Gallia christiana*, t. IX, col. 10.

⁵ Pars Vernalis, p. 485.

⁶ « Nous avons eu sous les yeux les procès-verbaux qui constatent que sa châtse [de S. Montan] avec ses ossements y était encore, lors du sequestre mis en 1792 » (M. JEANTIN, *Histoire de Montmédy*, t. II, p. 1335, note 1).

⁷ *Vie des saints du diocèse de Reims*, t. I, p. 269.

quaire. » Sont-ce les reliques qui étaient conservées à l'abbaye ou d'autres que possédait déjà la paroisse sous l'ancien régime¹ ?

Entouré d'un culte liturgique à la cathédrale de Laon et bénéficiant sans doute par ricochet de la popularité de S. Remi, Montan a également été honoré dans le diocèse de Laon². Il est moins probable qu'on ait vénéré de ses reliques ailleurs que dans les quatre lieux de culte énumérés. Le privilège dont se paraient ces derniers s'explique par les rares particularités de la vie de notre ermite que l'histoire nous a léguées. Elles doivent retenir maintenant notre attention.

II. — QUI ÉTAIT S. MONTAN ?

On perçoit les premiers échos des faits et gestes de notre saint dans la fort ancienne *Vita Remedii* (BHL. 7150) :

Hic itaque [Remedius] primis ortus natalibus parentum nobilitate fulgebat, quem divina pietas non solum priusquam nasceretur sed antequam conciperetur elegit, in tantum ut Montanus quidam monachus, dum se levissimo sopore quiesceret, tertia fuisset admonitione pulsatus, uti et matri suae benedictae Caelinae quod masculum conceptura esset veredica relatione praedicaret et nomen eius vel mereta designaret. Quod illico implevit imperio et fecundissimae genetricae concepturae sobolis gaudia nontiavit. Illa vero sicut fidei credulitate non apparuit dubia, ita suscepit in parto quod praescierat in utero : haud morosa extitit vel incerta, felicissimum pignus secura protinus ededit quod prius corde concepit³.

Vers 878, ce texte est repris, avec de nombreux enjolivements, par Hincmar, au début de sa Vie de S. Remi (BHL. 7155)⁴.

¹ Et dont il est peut-être question ci-dessus, p. 379, note 4.

² L'unique preuve que nous en ayons, mais elle est convaincante, est la rubrique de l'office prévoyant une oraison spéciale à réciter à la cathédrale (*Propitiare*) et en prescrivant une autre quand l'office était dit hors de la cathédrale (*Da quaesumus* ; à partir du XVII^e s. le texte de cette oraison change, voir ci-dessous, p. 402) ; cf. U. CHEVALIER, *Ordinaires de l'Église cathédrale*, p. 280. L'addition marginale, du milieu du XIII^e siècle, confirme la rubrique : *Montani. Oratio : Propitiare. Extra ecclesiam, oratio : Da quaesumus. Reliqua in communi unius confessoris* (Laon, Bibl. munic., manuscrit 215, fol. 25^v). Un collectaire de Notre-Dame de Laon donne, comme de juste, cette oraison seulement (Laon, manuscrit 245, fol. 64^v). — Au sujet du culte de S. Montan dans le diocèse après la Révolution, voir ci-dessous, p. 386.

³ M. G., Auct. ant., t. IV, 2 (Berlin, 1885), p. 64 (éd. B. KRUSCH).

⁴ M. G., Script. rer. merov., t. III (Hanovre, 1896), p. 259-261 (éd. B. KRUSCH).

Le moine Montan vivait en anachorète, faisant alterner veilles, jeûnes et prières. Il communiquait fréquemment avec le monde des anges. Ayant une nuit prolongé sa contemplation jusqu'à l'aurore, il s'était, accablé de fatigue, laissé envahir par un léger assoupissement. Des harmonies célestes le réveillèrent : il se vit entouré d'anges et de bienheureux, dialoguant entre eux sur l'état lamentable dans lequel gisait l'Église de Gaule. A ce moment, sortie d'un coin mystérieux, une voix, à la fois puissante et infiniment suave, se fit entendre : « Le Seigneur a vu la triste situation de son Église, il en a entendu les gémissements. Célinie concevra et enfantera un fils, Remi, par qui il ramènera la ferveur. » Montan comprit également qu'il aurait à transmettre ce message à l'intéressée.

Célinie n'était point stérile, continue Hincmar, puisqu'elle avait conçu de son mari Eunulius un fils nommé Principius, oncle de l'évêque Lupus¹. Cependant, quand Montan vint la trouver, elle était déjà bien avancée sur le second versant de sa vie, tout comme son mari. « Comment voulez-vous, s'exclama-t-elle, que nos corps desséchés et refroidis conçoivent encore un nouvel être ? » — « Quand vous allaiterez votre fils, reprit l'ermite, il répandra une goutte de votre lait sur mes yeux et leur rendra la vue. » Montan était, en effet, devenu aveugle, *ut merita illi adcrecerent*, explique l'hagiographe. L'enfant vint au monde et, comme son prophète l'avait annoncé, il lui rendit miraculeusement la vue.

Hincmar n'a-t-il fait là qu'orchestrer les maigres données de la *Vita Remedii* ? Il y eut à ce sujet, voici plus de cinquante ans, une controverse assez animée entre Bruno Krusch et Godefroid Kurth. Pour le fougueux savant allemand, qui n'avait pas assez de qualificatifs pour accabler Hincmar, la chose était indubitable². Kurth n'était pas aussi catégorique³. Outre les sources littéraires connues, Hincmar, pensait-il, pouvait avoir tiré profit « de bon nombre de traditions orales, les unes ecclésiastiques, les autres populaires »⁴. Dans une contribution récente aux *Mélanges Albert De Meyer*, le

¹ S. Prince (Principius), frère de S. Remi, évêque de Soissons († vers 505). S. Loup, neveu de S. Prince, évêque de Soissons de 511 à environ 540. Cf. L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III (Paris, 1915), p. 89-90.

² Krusch a exprimé sa pensée dans le commentaire de son édition de la *Vita Remigii auctore Hincmaro* (M.G., Script. rer. merov., t. III, p. 239-244) et dans une dissertation (*Reimser Remigius-Fälschungen*, dans *Neues Archiv*, t. XX, 1895, p. 509-568).

³ G. KURTH, *Clovis*, t. II, 2^e éd. (Paris, 1901), p. 262-265 ; 3^e éd. (Bruxelles, 1923), p. 287-291 ; id., *Études franques*, t. II (Paris-Bruxelles, 1919), p. 236-238.

⁴ KURTH, *Clovis*, t. II², p. 264.

chanoine F. Baix s'est rangé à l'avis de l'historien belge¹ : « On trouve, écrit-il, dans les *Adversaria in Librum responsalem* (de Godescalc d'Orbais)... la critique d'un répons et de plusieurs antiennes tirés d'un office de saint Remi. Le texte de ces morceaux liturgiques, signalés par leurs « incipit », a été reconstitué par dom Lambot, à l'aide d'un bréviaire manuscrit du XIII^e siècle provenant de l'abbaye de Saint-Remi de Reims. Ce manuscrit tardif apparaît cependant si bien encore comme un témoin de l'office du IX^e siècle, qu'il a même conservé de celui-ci telle faute de construction qui fait l'objet d'une remarque de Godescalc². » L'opuscule de Godescalc est antérieur à la *Vita Remigii* d'Hincmar³. Or, les termes mêmes de cet Office de S. Remi sont contenus en grande partie et mot pour mot dans Hincmar, comme ils se trouvaient déjà dans la *Vita Remedii*. Voici, en effet, pour le chapitre qui nous intéresse, les trois documents juxtaposés :

VITA REMEDII

1. Quem [Remedium] divina pietas ... *antequam conciperetur* elegit, in tantum ut *Montanus* quidam *monachus*, dum... tertia fuisset admonitione pulsatus, uti et matri suae benedictae *Caelinae* quod masculum conceptura esset veredica relatione praediceret et nomen eius vel mereta designaret.

OFFICE

1. Longe *antequam conciperetur* audita est magnificentia sacerdotis, quam cum angelicis visibus illustratus sacerdos *Montanus* nuntiavit *monachus*. *Cilinia* in utero concipiens filium pariet nomine *Remigium* cui a me salvandus populus committetur.

2. *Ablactatus* igitur sanctus puer *Remigius* lacte matris

HINCMAR

1. Erat... *Montanus monachus*⁴... ut angelicis sepius frue-
restur alloquiis et coelestibus frequenter visionibus interesset ... *Cilinia* in utero concipiens filium pariet nomine *Remigium*, cui a me salvandus populus committetur.

2. Et *ablactatus*, sicut suus prenuntiator praedixerat, lacte

¹ F. BAIX, *Les sources liturgiques de la Vita Remigii de Hincmar*, dans *Miscellanea historica Alberti De Meyer* (Louvain, 1946), p. 211-227.

² BAIX, op. c., p. 213.

³ La *Vita Remigii* date de 877-878. Godescalc mourut en 870. BAIX, l. c.

⁴ *In reclusionem solitariam vitam ducens*, ajoute l'hagiographe. Hincmar est le premier à qualifier Montan de solitaire, l'Office en fait un moine prêtre, alors que l'ancienne *Vita Remedii* l'appelait simplement « moine ». Il est vrai qu'à cette époque le statut de moine n'était pas encore incompatible avec celui d'eremite. Cf. *Dictionnaire de droit canonique*, t. V (Paris, 1950-1953), col. 412-429, spécialement 413-415.

*oculos sui vatis, ipsa
obstetricante, perun-
gens et lumen illi
gratia divina resti-
tuit. Antequam per
aetatem corporis sci-
re(t) vocare patrem
atque matrem divino
munere virtutes ope-
ratus est, sicut suus
praenuntiator prae-
dixerat.*

*matris oculos sui va-
tis, matre obstetri-
cante, perungens, lu-
men illi gratia divina
restituit.*

On le voit, Hincmar dépend plus étroitement du vieil Office que de la *Vita Remedii*. S'il « a tiré de la *Vita* (I, 1-3) l'histoire légendaire de la naissance de saint Remi, il complète son récit, avec coïncidence verbale, à l'aide de l'office et il emprunte à ce dernier un trait qui lui est propre : la guérison du moine Montanus¹ ».

Krusch datait la *Vita Remedii* du vi^e siècle, c'est-à-dire peu après la mort de l'évêque de Reims² ; pour Kurth, elle n'était « certainement pas antérieure au vii^e siècle³ » ; le chanoine Baix la place à la fin du viii^e⁴, mais, comme un Office ancien est repris dans cette Vie, Office « vieilli ou altéré » au moment où on l'utilisait de la sorte, il reconnaît à cet Office « une valeur traditionnelle considérable⁵ ».

¹ BAIX, t. c., p. 215.

² M. G., Auct. ant., t. IV, 2, p. xxiii. Cf. WATTENBACH et LEVISON, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter, Vorzeit und Karolinger* (Weimar, 1952), p. 102-103.

³ KURTH, *Études franques*, t. II, p. 234. Cf. id., *Clovis*, t. II², p. 264 ; t. II³, p. 287-289.

⁴ BAIX, t. c., p. 222 et note 2. « La *Vita Remedii*, note le même auteur, se trouve déjà reproduite à la fin du viii^e siècle et il faut supposer un certain laps de temps entre sa création et sa transcription dans le manuscrit de Corbie » (ibid.). A cause de cela précisément et vu la tournure du latin, encore bien mérovingienne, nous sommes enclin à avancer l'âge de la *Vita* vers le milieu ou le début du viii^e siècle plutôt que de le retarder vers la fin. — Le manuscrit en question est le Paris. lat. 12598. Cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 123-125. E. A. LOWE, *Codices latini antiquiores*, t. V (1950), p. 36, fournit quelques précisions sur l'histoire de ce manuscrit. Notre collègue le P. Coens les a résumées ci-dessus, p. 88.

⁵ BAIX, t. c., p. 222. On peut se demander si l'office est antérieur à la *Vita Remedii* ou si c'est l'inverse. La réponse, en soi fort intéressante, sans doute, n'a guère d'importance par rapport au but poursuivi dans ces pages.

Nous sommes donc ramenés, malgré tout, sinon à l'époque même de S. Remi, du moins à peu de temps de là. Le récit de la naissance de l'illustre évêque prédite par le moine solitaire et la guérison de ce dernier par l'enfant encore incapable d'appeler ses parents en devient-il plus plausible? Le thème hagiographique conventionnel est évident¹. Le chanoine Baix avait sans doute raison de noter que S. Remi était entré vivant dans la légende². Si cependant le nom de Montan fut associé au récit romancé de la venue au monde du fils de Célinie, il serait prématuré de conclure que le moine lui-même n'appartient qu'au domaine de l'imagination. Peut-être lui a-t-on précisément donné un rôle de prophète parce que la renommée de sa sainteté était restée en mémoire.

Flodoard, le célèbre historiographe de l'Église de Reims³, illustrant la génération qui suit celle d'Hincmar, n'apporte aucun élément nouveau au dossier de notre ermite. Il se contente de transcrire fidèlement, l'un à la suite de l'autre, le premier paragraphe de la *Vita Remedii* et le chapitre d'Hincmar résumé ci-dessus⁴. Le biographe de S. Remi et le chroniqueur de sa ville épiscopale seront désormais, durant tout le moyen âge, la source privilégiée de l'histoire de S. Montan⁵.

¹ Voir, par exemple, F. LANZONI, *Il sogno presago della madre incinta nella letteratura medievale e antica*, dans *Anal. Boll.*, t. XLV (1927), p. 225-261.

² Op. c., p. 227. Cf. KURTH, *Études franques*, t. II, p. 233-234.

³ C'est un peu avant 950 que Flodoard composa, et en une fois, son *Histoire de l'Église de Reims*. Cf. Ph. LAUER, *Les Annales de Flodoard* (Paris, 1905), p. XIX (= *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, 39). I. WELLER et G. WAITZ l'avaient éditée dans les *M. G.*, Script., t. XIII (Hanovre, 1881), p. 409-599. Le chapitre qui nous intéresse est le 10^e du I^{er} livre, p. 421.

⁴ P. 381.

⁵ Flodoard, préposé au service des archives de l'Église de Reims, a exploité tous les documents qui lui étaient accessibles : chartes, diplômes royaux, lettres, actes synodaux, Vies de saints, historiens de l'époque mérovingienne, etc. Son *Historia Ecclesiae Remensis* fut de la sorte comme une mine où chroniqueurs et hagiographes du moyen âge ne manquèrent pas de venir puiser à pleines mains. Il est fort probable que Sigebert de Gembloux trouva chez lui les données de cette mention de Montan dans sa Chronique : *Remigius Remensis nascitur, prenuntiatus ex nomine per Montanum monachum. Quo nato idem Montanus quia cecus erat, de lacte Cilinae matris eius oculos suos liniens, illuminatus est* (*M. G.*, Script., t. VI, Hanovre, 1844, p. 309). Sigebert place cette naissance de Remi en 449, l'éditeur (L. C. Bethmann) marque en note qu'il vaudrait mieux mettre 457. Quoi qu'il en soit de l'année exacte, puisque Montan est contemporain de S. Remi, il vécut au v^e siècle.

III. — L'OFFICE LITURGIQUE DE S. MONTAN.

Les leçons de l'Office liturgique récité à la cathédrale de Laon proviennent littéralement d'Hincmar¹, les répons et les antiennes s'en inspirent². Les indications marquées dans les calendriers : *III lectiones de vita eius*³, de même que les rubriques du *De ordine officiorum* indiquant : *lectiones leguntur de vita beati Montani Fuit vir quidam*⁴ ne renvoient pas à un texte nouveau ou différent de celui d'Hincmar.

A la fin du xv^e ou au cours du xvi^e siècle⁵ — nous ignorons pour quels motifs — l'office de S. Montan subit un remaniement complet. Le rit de la fête resta toutefois le même. Le nouvel office comprit neuf leçons, dont deux seulement, ainsi que l'oraison, étaient encore propres ; le reste devait être emprunté au commun des confesseurs non pontifes⁶. Des deux leçons propres, la première ne reproduisait plus que la substance du récit d'Hincmar, l'autre relatait la guérison miraculeuse de Montan — que les leçons du moyen âge ne mentionnaient pas, bien que la *Vita Remedii* en contint le récit — et introduisait un élément dont il n'avait pas encore été question : le culte des reliques. Plus tard, au milieu du xviii^e siècle, une troisième version de l'office poursuit dans la même voie. Montan y est qualifié de solitaire, le rit de sa fête est élevé à celui de double majeur⁷. Des neuf leçons, trois sont propres : une homélie et deux leçons historiques ; le commun qui doit fournir les autres parties de l'office est celui d'un moine, *unius monachi*.

¹ Voir cet office, ci-dessous, p. 400.

² Par exemple, les antiennes du *Benedictus* et celles des petites heures ; ci-dessous, p. 401. Plusieurs de ces antiennes, comme d'ailleurs aussi les leçons, figuraient également à l'office de S^{te} Célinie qu'on récitait à Notre-Dame de Laon le 20 octobre.

³ Voir ci-dessus, p. 373, note 2.

⁴ U. CHEVALIER, *Ordinaires de l'Église cathédrale de Laon, XII^e et XIII^e siècles*, p. 280.

⁵ Nous n'avons pu consulter les Bréviaires de Laon de 1507, 1545 et 1584 qu'énumère BOHATTA, op. c., n^{os} 2292-2294. Le manuscrit 258 de la Bibliothèque municipale de Laon (seconde moitié du xv^e siècle) mentionne Montan au calendrier du début, mais l'ignore totalement au sanctoral, qui va du 29 novembre au 29 juin (cf. LEROQUAIS, *Les Bréviaires manuscrits*, t. II, p. 150).

⁶ Nous donnons le texte de ce nouvel office, ci-dessous, p. 402.

⁷ *Breviarium Laudunense* (Lauduni, 1748), Pars aestiva, p. 398-399.

Le texte d'Hincmar, condensé en deux ou trois phrases (leçon iv, 1^{ère} du 11^e nocturne), n'est qu'à peine reconnaissable. Par contre, une leçon tout entière énumère, avec complaisance, les endroits où sont vénérées les reliques du saint ¹.

Lorsque, après le Concordat, l'évêché de Laon fut incorporé au nouveau diocèse de Soissons (décret du 10 avril 1802) ², l'office de S. Montan fut maintenu au bréviaire de la cathédrale sous le rit double majeur ³; mais dans le diocèse même on ne fête plus l'ermitte que par une commémoration ⁴. La 19^e leçon du nouvel office diocésain se présente comme une courte biographie du saint, uniquement selon les données fournies par Hincmar-Flodoard; pour les reliques, il n'est plus question que de celles vénérées à La Fère ⁵.

¹ La voici : « Quaedam sancti Montani pignora possidere gloriantur Ecclesiae Iuvinianensis sanctimonialium, at praesertim Farrensis Diocesis Laudunensis, ubi sub sancti invocatione et tutela florent Canonicorum spectatissimum Collegium, et Parochia insignis. In Ecclesia Mechliniensium cum honore asservatur os Sancti maxillare : caput autem cum quibusdam aliis eiusdem sancti reliquiis in sacrario Laudunensi asservatur, et eius memoria cultu specialiori celebratur. In confiniis oppidi Montis Mediaci extat desertissimus recessus, sancti Montani nomine et patrocinio illustris, quem duo incolunt Eremitae : ad hunc confugiunt rurigenae huius provinciae omnes, praesertim mense Maio, et sancti Montani auxilium impense efflagitant » (*Brev. Laud.*, Pars aestivalis, p. 398). Le bréviaire de Laon de 1839 reproduit cette notice inchangée, comme nous l'avons dit ci-dessus, p. 378, note 3, bien que depuis la Révolution l'abbaye ne fût plus que ruines. Quant à l'*os maxillare* qu'on vénérât à Malines, Henschenius au xvii^e siècle avait déjà eu des échos de ce culte, mais il notait son scepticisme sur l'identification de ces reliques : « os maxillare Mechliniae in ecclesia Societatis Iesu aliqua particula reliquiarum traditur esse S. Montani, sed an huius quis dicit ? » (*Act. SS.*, Maii t. IV, p. 36). Cf. A. RAYSSIUS, *Hierogazophylacium belgicum* (Douai, 1628), p. 495.

² J. SAINGIER, *Le Diocèse de Soissons*, t. II (Évreux, 1936), p. 170.

³ Voir, par exemple, *Ordo divini officii recitandi sacramque faciendi in diocesi Suessionensi ad usum eorum qui ritu Laudunensi utuntur* (Laon, 1827), p. 17; même chose pour les années 1828, 1829. Le bréviaire de Laon de 1839 indique aussi le même rit (Pars aestivalis, p. 398).

⁴ Nous ignorons à partir de quand exactement, mais ce ne fut pas dès le début. Ainsi, par exemple, la fête de Montan ne figure pas dans l'*Ordo divini officii recitandi sacramque faciendi in diocesi Suessionensi ad usum eorum qui ritu Suessionensi utuntur*, de 1819, non plus que dans celui de 1838. En 1819 le diocèse fête S. Montan le 17 mai; en 1838 aucun saint n'est plus mentionné ce jour-là.

⁵ Voici cette neuvième leçon, tirée du Propre du diocèse de Soissons : « Montanus, nobili genere ortus, a teneris annis totum se pietati et virtutis operibus

Depuis le décret de simplification des rubriques (1955), cette leçon a été supprimée ; seule subsiste la mémoire de Montan, au 17 mai ¹.

Il nous faut dire ici encore un mot d'une extension récente du culte de S. Montan. Pour avoir été mêlé d'aussi près à l'histoire de Célinie et à celle de son fils, Remi, il aurait été normal de voir Montan honoré dans la ville où le célèbre apôtre des Francs eut son siège épiscopal. Or, ni à la cathédrale de Reims, ni dans aucune église du diocèse, S. Montan n'a été, durant tout le moyen âge, l'objet d'un culte particulier ². Il n'est cité ni dans les calendriers, ni dans les litanies. Son culte était inclus, si l'on peut dire, dans celui de S. Remi. Les leçons et les antiennes propres de l'office du saint évêque, tirées ou inspirées du texte d'Hincmar-Flodoard, faisaient allusion à la vision de l'ermite, à son message, à sa guérison ³.

dedit. Adultus in solitudinem se recepit, ubi vigiliis et poenitentiae laboribus enixe a Deo flagitabat pacem dari Ecclesiae, quae variis calamitatibus maxime in Gallia Belgica premebatur. Exauditus a Deo se sentiens, sanctae Cilinae, provectae licet aetatis, praenuntiavit ex ea brevi nasciturum filium nomine Remigium, qui Dei minister ad multorum salutem foret, et insuper nato puero, se lacte puerperae, oculorum usum quo dudum orbatu erat, recuperaturum. Praedictionis veritatem probavit eventus. Obiit circa saeculi quinti finem, in solitudine quam, prope Faram ad Isaram, in extrema senectute incoluisse fertur. Huius pretiosa pignora, quae in ultimi saeculi perturbatione, Deo favente, servata sunt, quotannis fidelium venerationi gaudens exponit Farenensis ecclesia. » Les mots « ultimi saeculi perturbatio » font allusion à la Révolution française. On n'a pas jugé utile de modifier, dans les bréviaires du xx^e siècle, les termes de cette leçon, composée vers 1870.

¹ Le rit de la fête de S. Montan a donc évolué au cours des temps. L'Ordinal d'Adam de Courlandon note : *fit festum quasi IX lectionum* (éd. CHEVALIER, p. 280). « Quasi », parce qu'en réalité, on n'en faisait que trois, mais le rang était celui d'une fête de IX leçons, à la messe on lisait une séquence (ibid., pp. 211 et 280). Au xvii^e siècle, le rit était encore double (cf. *Brev. Laud.* de 1693). C'est vers le milieu du xviii^e siècle, peut-être à l'occasion du nouveau Propre et du nouveau bréviaire de 1748, que la fête devint double-majeure. Elle garda ce rang au xix^e siècle, du moins à Laon. Dans les premières années du xx^e siècle ou à la fin du siècle précédent, aussi bien à Laon et à Soissons qu'à Reims, elle fut ramenée à une commémoration.

² Les données fournies ci-dessous sur le culte de S. Montan à Reims avaient été envoyées jadis au P. Delehaye par un prêtre du Petit Séminaire de Reims, le chanoine Midoux.

³ En voici quelques exemples. *In Natali sancti Remigii. IN I NOCTURNO. Antiphona 2.* Longe antequam conciperetur audita est magnificentia sacerdotis : quam cum angelicis visibus illustratus sacer Montanus nuntiavit monachus. *AD LAUDES. Antiphona 1.* Remigius, sanctus antequam natus, Cilinae matri

Il en allait de même des proses et des hymnes ¹.

Il en fut ainsi jusqu'au XVIII^e siècle. En 1754, les Mauristes de l'abbaye Saint-Remi composent un Propre où ils insèrent une fête de S. Montan ². Les leçons historiques du second nocturne sont identiques à celles du bréviaire de Laon de 1693, avec la seule différence que de deux, on en a fait trois. Au XIX^e siècle, lorsque le cardinal Gousset († 1866) adopta la liturgie romaine, S. Montan ne fut pas inscrit dans le Propre, d'ailleurs fort restreint (1848). Sous le pontificat de Mgr Landriot († 1874), un Propre plus développé fut préparé et approuvé le 3 mars 1870. Au 17 mai étaient fixées la fête de S. Jean Népomucène et la commémoration de S. Montan, avec, au bréviaire, la IX^e leçon, pareille en tout à celle qui figurait au Propre diocésain de Soissons depuis le début du siècle.

Ainsi l'office de S. Montan a subi plusieurs remaniements, mais ceux-ci n'ont pas enrichi la biographie de l'ermite de traits vraiment nouveaux. On est resté, en fait, dans les limites de la tradi-

diu sterili, ut Praecursor Domini ad parandam illi plebem perfectam per Montanum monachum divino est oraculo ex nomine nuntiatum (*Breviarium sanctae Ecclesiae metropolitanae Remensis*, 1614).

- ¹ Proses. 1. Tu vatis lumina Vena matris lactea
tenebris obsita, luci reddis illita,
Remigi, Remigi.
(*Fulgens summa luce*, CHEVALIER, *Repert. hymnol.*, n° 26831 ;
DREVES, *Analecta hymnica*, t. X, Leipzig, 1891, p. 297).
2. Quem nasciturum mirabili ordine prompsit vox Domini
Natus prophetam materno lacte perungens reformat lumine.
(*Vocem iucunditatis*, CHEVALIER, op. c., n° 22066).
3. Huius vita praesulis Mater anus concipit,
Coepit a cunabulis Sicut Deus praecipit.
Florere miraculis Caecus lumen recipit
Et virtutum gratia. Qui praedixit talia.
(*Venerando praesuli*, CHEVALIER, op. c., n° 21166 ; DREVES,
t. c., p. 299).
- Hymne. Remigi presul inclyte,
Patrone gentis gallice,
Quem nasciturum mysticus
Prenuntiat angelus.
(CHEVALIER, op. c., n° 17299).

² *Proprium sanctorum ad usum archimonasterii Sancti-Remigii Remensis. Remis scriptum in monasterio S. Remigii MDCCLIV* (Reims, Bibliothèque municipale, manuscrit 317, p. 84). Cf. *Catalogue général des manuscrits des départements*, t. 38 (Paris, 1904), p. 385.

tion fixée par Hincmar et Flodoard. La chose est d'autant plus digne de remarque qu'à l'époque où se faisaient ces retouches, ou peut-être même auparavant, une Vie plus circonstanciée existait déjà. C'est celle que nous éditons ci-après et que nous devons maintenant présenter au lecteur.

IV. — LA *Vita Montani*.

Elle provient d'un volume de nos *Collectanea Bollandiana*¹ où nous l'avons trouvée jointe au récit d'une Translation de S. Montan. La copie de ces deux documents, faite au cours du xvii^e siècle, a été tirée d'un dossier du chanoine Nicolas Belfort², grand bienfaiteur des Bollandistes. Comme il ressort de la note d'envoi de la Translation, c'est à sa demande réitérée³ que l'érudit chanoine en avait obtenu la communication, en novembre 1596⁴. Quant à la Vie, ou bien Belfort en possédait déjà le texte à ce moment-là ou il le trouva peu après⁵, car il envoya simultanément au Musée bollandien d'Anvers les deux extraits ; ceux-ci furent, en effet, transcrits par la même main, l'un à la suite de l'autre.

De quand date la Vie ? Elle est antérieure au xvii^e siècle. Dans l'état actuel de nos connaissances, tout espoir de fixer son âge avec

¹ Musée bollandien, manuscrit 162, fol. 29-31.

² On a marqué dans le coin gauche, en haut : « ex manuscripto Belfortii. » Nicolas Belfort, originaire de La Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne), vécut dans les dernières années du xvi^e siècle et au début du xvii^e. Il fut chanoine régulier de S. Augustin au monastère de Saint-Jean-des-Vignes, à Soissons. Était-ce par intérêt personnel ou pour d'autres raisons, toujours est-il que nous le voyons rassembler de nombreuses pièces hagiographiques, les accompagnant de diverses remarques, qui témoignent d'une information très étendue. De sa collection les Bollandistes furent plus d'une fois les heureux bénéficiaires : « cui plurimum debemus », écrivent-ils dans un de leurs in-folio. *Act. SS.*, Aug. t. I (1733), p. 62 B ; t. VI (1743), pp. 570, 593 ; Sept. t. VI (1757), p. 517 ; Oct. t. I (1765), pp. 188-192, 194.

³ « Quam toties rogasti me, Belforti amantissime, nuperrimam sancti Montani mitto ad te translationem... » (manuscrit cité, fol. 30^v ; ci-dessous, p. 398).

⁴ Date donnée dans le document même. Ci-dessous, p. 399.

⁵ Dans le coin en haut, à droite, la copie porte cette indication : « (un mot illisible) Belfortius ex ms. Caelestinorum Ambianensium ». Puis en dessous : « vide Sigebertum an. 449 ». Il s'agit de la mention dont nous avons dit un mot ci-dessus, p. 384, note 5.

plus de précision est vain. La chose n'offre d'ailleurs que peu d'intérêt, car bien maigre est la valeur historique de cette *Vita*. Grâce au procédé typographique que nous avons employé, on remarquera au premier coup d'œil qu'elle se compose, en majeure partie, du premier chapitre de la *Vita Remigii* d'Hincmar, auquel l'auteur a soudé un début et une fin. Ces additions nous plongent, d'emblée, en pleine fiction légendaire.

Montan, fils unique du roi Thurian, abandonne sa patrie avec un clerc nommé Antoine. Ayant débarqué *in vico Alemannie qui dicitur Scalis*¹, il vient en Lorraine évangéliser les Vandales et y construit, pour lui et son compagnon, un petit ermitage avec oratoire. Là, il fait de nombreux miracles ; l'affluence croît à tel point qu'il décide de se soustraire à la foule qui trouble sa solitude. Il se rend dans le Vermandois, à La Fère, où il élève un nouvel oratoire. De son compagnon, on n'apprend plus rien.

L'auteur insère en ce point le récit d'Hincmar jusques et y compris la naissance de S. Remi. Après cet événement, continue-t-il, l'ermite vécut encore un certain temps, puis mourut à 111 ans. Son tombeau devint le centre d'un pèlerinage et le théâtre de nombreuses guérisons.

Si nous ignorons à quelle époque remonte cette légende et bien qu'elle semble inédite, elle n'est point toutefois demeurée totalement inconnue. On en perçoit des échos de différents côtés. Dans le *Bulletin du Centenaire* publié à Reims à l'occasion du xiv^e centenaire (1896) du baptême de Clovis, dom Albert Noël présente S. Montan comme un ermite des bords de la Chiers, forcé par l'invasion des tribus alémanniques de se réfugier dans les environs de La Fère². Le même périodique publia peu après³ une Vie abrégée de S. Montan d'après un manuscrit, inédit et non encore étudié, semble-t-il, conservé jadis à la bibliothèque de l'École d'artillerie de La Fère⁴. Ici, la légende atteint son plein développement : Montan

¹ J. G. Th. GRAESSE, *Orbis latinus* (Berlin, 1909), p. 273, connaît un lieu dénommé *Scalis*, qui serait *Skalitz*. Il ne peut évidemment être question ici de cette ville de Bohême. Nouvelle erreur de copiste, qui n'aura pu déchiffrer une forme latine ou autre de Calais. VOIR DE LOISNE, *Dictionnaire topographique du département du Pas-de-Calais* (Paris, 1907), p. 79.

² *Hagiographie diocésaine*, dans *Bulletin du Centenaire*, p. 255. Référence donnée par feu le chanoine Midoux de Reims ; cf. ci-dessus, p. 387, note 2.

³ *Ibid.*, p. 432.

⁴ Nous n'avons pas eu l'occasion de consulter ce manuscrit qui doit avoir été composé au cours du xviii^e siècle, peut-être par un membre du chapitre de

naît de souche noble outre-mer ; il descend à Calais et arrive en Lorraine, où il multiplie les merveilles et attire les foules ; il séjourne ensuite dans les solitudes du Vivarais au milieu de prodiges non moins étonnants et de concours de peuple aussi nombreux. Sur un avertissement céleste, il vient se fixer entre Oise et Serre, où il perd la vue. En cet endroit se placent la mission et la guérison, après quoi il meurt à 111 ans.

En 1898, le chanoine Ch. Cerf, dans sa *Vie des Saints du diocèse de Reims* ¹, abandonne la légende de l'origine outre-mer et fait de Montan le fils de Turrianus, roi des Alamans ; il le conduit au désert de Wabrinse ² où fut fondée l'abbaye de Juvigny, puis l'emmène à La Fère sans le faire passer par le Vivarais. C'est presque le décalque de la *Vita* que nous publions. La même année, le secrétaire général de l'archevêché, A. Haunesse, publie un article : « Saint Montan dans le Vivarais », d'après une étude du chanoine Mollie rparue dans *La Semaine religieuse de Viviers* et appuyée sur les leçons du Propre de Viviers, où il est dit que Montan vécut dans la solitude *in Lotharingia... inter Helviorum montes... in Thyrasciae (sic) regione* ³.

Parmi cette luxuriance de la légende, on aura reconnu de-ci de-là des survivances de la tradition populaire. Le schéma biographique : séjour en Lorraine, mort à La Fère, se retrouve partout. Des éléments de la légende se rencontraient déjà dans la Vie copiée pour les Bollandistes au xvii^e siècle ⁴. Par quelle voie les historiens eurent-ils connaissance de celle-ci ? Mystère. Un point n'aura pas manqué d'attirer l'attention : la fuite au Pays Helvien avant l'arrivée définitive en Thiérache. Pour autant que nous sachions, aucun texte liturgique en usage à Laon et dans le nord de la France n'a jamais

Saint-Montan. L'auteur de la *Notice sur S. Montan* (Viviers, 1905) y a puisé à pleines mains sans aucun souci d'esprit critique. Il laisse ainsi deviner le contenu presque totalement légendaire de ces pages et le maigre intérêt qu'elles ont pour l'histoire de l'ermite laférois.

¹ Tome I, p. 267-271.

² C'est-à-dire le Pays de Woëvre. Cf. F. LIÉNARD, *Dictionnaire topographique du département de la Meuse* (Paris, 1872), p. 265.

³ *Officia propria diœcesis Vivariensis a S. R. Congregatione approbata*, Pars Autumnalis (Tornaci Nerviorum, 1882), p. 22.

⁴ Fils unique d'un roi Thurian, abandon de sa patrie, fuite au-delà des mers..., mort à 111 ans, enseveli par les anges...

fait état d'un séjour de Montan dans le Vivarais. C'est à Viviers que tout d'abord le Montan, honoré là-bas, fut identifié avec le patron de La Fère. Nous n'insisterons pas ici sur cette question, car nous comptons l'examiner dans le prochain volume des *Analecta*. Comme cette particularité est ignorée par la *Vita* que nous éditons, nous concluons que celle-ci est originaire soit de Lorraine, soit du pays de Laon, peut-être même de La Fère. Sa seule valeur est d'être un témoin de la tradition populaire, du moins quant à sa substance, à la fin du xvi^e siècle.

V. — LA TRANSLATION DE 1594.

La Translation est un document d'une tout autre allure. Nous sommes, cette fois, en présence d'un récit historique, daté et circonstancié. Les faits se passent à la fin du xvi^e siècle, au moment où la Ligue et les Calvinistes se disputent le trône de France. Laon embrassa le parti de la Ligue en 1587, de même que, peu après, La Fère, surprise en octobre de la même année par l'armée du duc de Guise¹. Le meurtre de ce dernier et de son frère, le cardinal de Lorraine, perpétré à l'instigation d'Henri III (23 décembre 1588), provoqua la mort violente du monarque lui-même (2 août 1589). Le huguenot Henri IV devenait de la sorte le légitime successeur au trône de S. Louis. Politique avisé, le Bourbon se rallia au catholicisme, religion d'État. Du coup, la Ligue perdait et sa raison d'être et ses derniers atouts. Henri dut cependant réaliser par la force des armes l'unité du royaume sous son sceptre, tâche qu'il mena à bien en moins de dix ans.

C'est au cours de cette reconquête, en 1594², qu'eut lieu la Translation que nous éditons ci-après, sorte de fait divers transmis

¹ Dom N. LE LONG, *Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Laon*, p. 449 et suiv. J. A. DE THOU, *Histoire universelle*, t. VIII (La Haye, 1740), p. 495-502.

² La copie de nos *Collectanea* donne 1591. Mais le document fait allusion à la reddition de Laon au roi Henri IV, événement qui eut lieu à la fin du mois de juillet 1594. D'autre part, il mentionne La Fère comme étant encore du parti de la Ligue. Or, Henri IV ne mit le siège devant La Fère qu'en novembre 1596 (LE LONG, op. c., p. 461-463). L'année 1594 convient parfaitement aux circonstances décrites. Remarquons enfin qu'au xvii^e siècle un copiste peut assez facilement avoir confondu le chiffre 1 avec le 4.

à la postérité grâce à un érudit de l'époque, Nicolas Belfort. S'intéressant au culte des saints, notre chanoine avait eu vent d'un récent transfert de reliques de S. Montan entre Laon et La Fère. Il demanda à un de ses amis, Jean du Ganoy, des détails sur cette cérémonie. Du Ganoy, médecin à Soissons, put aisément se renseigner chez le doyen de La Fère, Remi Panellon, et chez le gouverneur de la place, installé par les Ligueurs, Jacques de Colas, vice-sénéchal de Montélimar¹. Voici en bref la relation du médecin soissonnais :

Après un siège long et rigoureux, Laon avait ouvert ses portes au roi Henri IV. Pour contrebalancer cette perte, Colas se rendit maître d'une fortification située à 5 milles ; de là il se mit à harceler la ville et le pays environnant. Les Laonnois, voyant leurs convois mis en danger, offrirent une somme d'argent au gouverneur de La Fère et le supplièrent d'interrompre ses sorties durant l'époque de la vendange. Colas, à qui le doyen Panellon avait sans doute suggéré de profiter de l'occasion, répondit qu'il se passerait de l'argent pourvu qu'on rendit à sa ville le corps de celui qui en était le patron. Acculés à la nécessité, le gouverneur Marivaux², l'évêque Valentin du Glas³ et son chapitre consentirent à restituer le dépôt qu'on leur avait jadis confié. La Fère était encore aux mains des Ligueurs et des Espagnols qui les soutenaient, alors que Laon était passée à l'obéissance royale ; les troupes des deux camps fusionnèrent cependant. Malgré cela, il n'y eut aucune échauffourée, aucune goutte de sang ne fut versée. Et le vent, qui soufflait avec violence, note du Ganoy, n'éteignit aucune torche.

Point n'est besoin de longs commentaires. L'auteur de la relation n'était nullement un humaniste, ni le secrétaire qui la copia un latiniste averti. Le style est fruste, des fautes de transcription sont évidentes. Jean du Ganoy envoya sa réponse de Bruxelles, en novembre 1596, dans le mois précisément où les troupes d'Henri IV mettaient le siège devant La Fère. Au moment où il écrit, il n'en

¹ Jacques (de) Colas, né à Montélimar vers le milieu du xvi^e siècle, mort à Ostende. Vice-sénéchal du bailliage de Montélimar, député aux États de Blois, il se dévoua aux intérêts des princes de la maison de Lorraine et fut un ardent ligueur. Cf. *Nouvelle biographie générale*, t. XI (Paris, 1866), col. 96.

² Installé dans la place par Henri IV en 1587. LE LONG, op. c., p. 459.

³ Son nom se rencontre dans les documents sous des formes différentes : Douglas, Duglas, du Glas. Moine bénédictin, évêque de Laon de 1581 à 1598. C. EUBEL, *Hierarchia catholica medii et recentioris aevi*, t. III² (Münster, 1923), p. 220.

sait encore rien ¹. La nouvelle l'aura ému : le ton de son récit est celui d'un ardent partisan de la Ligue ². Était-ce pour cela qu'il avait dû s'exiler ou l'a-t-il fait de son plein gré devant quelque danger imminent ? On ne voit pas pour quelles autres raisons ce personnage, qui se désigne comme *Suessionensis medicus* et qui paraît, au surplus, être en relation étroite avec les autorités religieuses et civiles de La Fère, aurait séjourné à Bruxelles ³.

Son récit confirme la présence de reliques de S. Montan « depuis plus de 800 ans », dit-il, c'est-à-dire dès le VIII^e siècle. D'où tient-il cette chronologie ? De la tradition orale ou de quelque écrit ? Il est certain que du Ganoy n'a pas vu lui-même ce dont il parle ; « fide digni viri testantur », note-t-il. Il avoue par là s'en rapporter uniquement au témoignage de tel ou tel chanoine de Laon. Quoi qu'il en soit, nous avons ici une nouvelle attestation du reliquaire de S. Montan, nous apprenons même que cet objet d'art portait une inscription, mais on nous en laisse ignorer la teneur ⁴. En ce XVI^e siècle finissant, la cathédrale possédait donc encore cette pièce dans son Trésor ⁵. Autre question plus délicate : que restitua-t-on exactement à La Fère ? Non pas le chef de S. Montan, puisqu'en 1693 et en 1748, le bréviaire de Laon en mentionne toujours l'existence à la cathédrale ⁶. Il faut supposer que ce furent des reliques jadis amenées de La Fère en quelque période troublée, pour être mises en sûreté sur la butte de Laon, mieux protégée et plus efficacement défendable. Le danger écarté, le chapitre laonnois aura refusé de se dessaisir du dépôt confié à sa garde ⁷.

¹ La considération suivante, qu'il fait à propos de La Fère, le montre clairement : « quae tunc sola a partibus regis Hispaniae, suadente praesertim et instigante gubernatore praedicto, constans remanserat ». Ci-dessous, p. 398.

² Cela ressort du ton de toute sa relation. Il parle de la « défection » de Laon, loue la fidélité de La Fère (voir note précédente).

³ Sa lointaine résidence explique peut-être le retard qu'il mit à répondre à son ami Belfort.

⁴ « Ut constat ex... inscriptione quadam ipsius beati Montani capsae insculpta ». Si nous ne connaissons pas les termes mêmes de l'inscription, Belfort nous laisse néanmoins deviner qu'on y faisait allusion à la translation.

⁵ Le reliquaire n'est pas mentionné dans un *Inventaire du trésor de la cathédrale de Laon en 1523*. Laon, Bibl. municipale, manuscrit 410bis, édité par Ed. FLEURY, Paris, 1855. Ce silence s'explique probablement par les lacunes du manuscrit : manquent, en effet, les folios 25 à 32 et 34.

⁶ Voir ci-dessus, p. 378.

⁷ Il est, en effet, peu probable que ce soit ce « dépôt », rendu à La Fère, qui ait été transféré à Laon « ante quingentos annos ». Après une prescription

Nous éditons le texte qui suit d'après la copie due à l'entremise de Nicolas Belfort ¹ et conservée dans notre manuscrit 162; cette copie est le seul témoin connu pour le moment. Nous avons divisé la *Vita* en chapitres et corrigé quelques fautes évidentes, sans réussir néanmoins à rétablir de façon satisfaisante un ou deux passages.

J. VAN DER STRAETEN.

d'une telle durée, La Fère avait-elle encore quelque droit à faire valoir? Ou si l'on préfère, aurait-elle dû attendre 800 ans avant de trouver une occasion favorable pour recouvrer « sa » relique? D'après la relation de du Ganoy, il semble pourtant que La Fère retrouve la relique transférée au *viii*^e siècle. Il doit y avoir ou bien confusion de sa part, ou bien un défaut d'information de ses correspondants.

¹ Voir ci-dessus, p. 389.

APPENDICES

1. VITA S. MONTANI CONFESSORIS

Ex codice Bollandiano 162, fol. 29-31; de quo supra, p. 389.

1. Dum per longa tempora a partibus Grece multa sanctorum corpora se per diversas regiones extenderent, verbo Dei precedente, gloriosissimus et venerabilis confessor Montanus, unicus filius regis Thuriani (1) nuncupati, omnia, quibus ¹ semper timebat in corpore et anima offendi, pauperibus erogavit ac mundum despexit, et absque consilio amicorum ac parentum suorum vesaniam patris relinquens, solus cum clerico nomine Antonio navem brevissimam ingreditur, seque vovens et consignans Dei voluntati, in vico Alemannie qui dicitur Scaldis (2), portum salutis arripuit.

2. Tum in partes Lotharingie veniens et verbum Dei inter agmina Vandalorum predicans, locum (3) accessit nominatum; ibique vitam eremiticam ducens, parvam cellulam in modum ecclesiolae seu

1. — ¹ quae *cod.*

(1) Nom vraisemblablement corrompu.

(2) Erreur de lecture dans quelque forme latine de Calais. Voir ci-dessus, p. 390, note 1.

(3) Un blanc dans la copie. Est-ce l'endroit où Montan séjourna en Lorraine? Nous devons le supposer. Lire peut-être : *a se*.

oratorii cum puero Antonio associato (1) construxit. Die vero ac nocte corde perfectissimo Deo serviens, populum hunc non credentem ad fidem catholicam perduxit, usque ad septem videlicet millia hominum, exceptis mulieribus et parvulis (2). Multos etiam febribus, torsionibus, renis (3) inflationibus et diversis languoribus detentos liberavit et omnes a potestate inimici solemniter eripuit. In illa denique ecclesia fratres et sorores Deo et beatae Mariae servientes devotissime ordinavit et instituit (4); quibus dulciter Deo commendatis, ad partes Veromandensium, ubi heresis et idololatria ab omnibus colebatur, iter aggressus est.

3. Venit itaque ad locum dictum Fara (5), ubi iuxta ripariam Isarae parvum oratorium ac mausoleum construxit, vitam (6), ibi in reclusionem ducens, ieiuniis et orationibus continue vacans, nec non caeterarum virtutum insignibus adeo se divinitati commendabilem reddens ut angelicis sepius frueretur alloquiis et coelestibus frequenter revelationibus interesset. Dum ergo pervigil in oratione pro pace sancte Ecclesie Dei (quae multis afflictionibus apud Galliarum <et¹> Belgicarum provincias vexabatur) Dei² clementiam exoraret, nocte quadam plus solito <orationem¹> protelans usque ad lucis crepusculum in contemplatione permansit. Cumque, lassitudine ac fragilitate carnis compellente, paulatim membra sopori dedisset, subito angelorum choris et beatissimorum hominum spiritibus cum Deo regnantium et immortalitatem adhuc corporum expectantium interfuit, ac familiarissimum coepit angelorum colloquium audire. Inter cetera audivit etiam quod illi spiritus beati humanae salutis avidi de Gallicanae ecclesiae deiectione quaeritare coeperunt et quid facto opus esset ad talia crebro versare sermone, dicentes quia iam tempus est miserendi eius: duplicia enim receperat pro omnibus peccatis suis, quamquam fex eius non sit exinanita. His itaque inter se conferentibus, subito vox adfuit a secretioribus atque superioribus coeli aditis saluberrime atque suavissime intonans: « Dominus prospexit de excelso sancto suo, Dominus de coelo in terram aspexit, ut audiret gemitus compeditorum, ut solveret filios inter[r]emptorum, ut annuncietur nomen eius in gentibus, in conveniendo populos in unum, et reges, ut serviant ei. Cilinia in utero concipiet et pariet filium nomine Remigium, cui a me salvandus <populus¹> committetur. »

4. Erat autem illo tempore beata Cilinia intenta bonis operibus et licet corpore teneretur in mundo, mente tamen conversabatur in coelo. Quae

3. — ¹ addimus ex *BHL*. 7155. — ² sic *cod.*

(1) Nulle part ailleurs nous n'avons perçu quelque écho d'un compagnon de Montan.

(2) Cf. *Matth.* 14, 21; 15, 38.

(3) Le génitif pluriel *renum* aurait été plus régulier.

(4) Nous ignorons quelle fondation l'hagiographe vise par ces termes.

(5) La Fère, dans le Vermandois, sur l'Oise. Cf. ci-dessus, p. 371, note 1.

(6) Nous avons imprimé en plus petit corps ce que l'hagiographe a emprunté à la *Vita Remigii* d'Hincmar, *BHL*. 7155, chap. I^{er}, éd. KRUSCH, p. 259-260.

in flore iuventutis pepererat de unico viro suo Aemilio Principium (1) postea Suessionice civitatis sanctum episcopum et fratrem eius, patrem beati Lupi eiusdem successoris, qui usque ad ultima gloriosi Remigii tempora sacerdotio est functus, sicque defunctus. Interea venerabilis Montanus, tanta consolatione accepta eidem Ciliniae divinum oraculum recensuit. Quae respondens dixit ad sanctum Montanum : « Quomodo fieri potest, ut anus lactem filium, cum mihi dudum muliebria defecerint et vir meus vetulus sit atque in annos<0> eius corpore frigidus extet circum precordia sanguis ? » Erant autem nihilominus ambo nobiles et gratia inter suos nominatissimi. Dixit itaque sanctus Montanus : « Scias quod cum ablactaveris puerum Remigium, lacte tuo perunges oculos meos, et lumen accipiam. » Tandem credentibus parentibus verbis viri Dei, nascitur futurus Christi Pontifex, cui mater beatissima secundum Domini dictum Remigii nomen in baptismo imponi precepit. Et ablactatus, sicut suus prenuntiator predixerat, lacte matris oculos sui vatis, matre obstetricante, perungens, lumen coeli illi gratia divina restituit.

5. Nec illud silendum quod in chartis recenter post obitum et post prima annorum curricula factis, de rebus isti Rhemensi ecclesiae traditis Remigium eum fuisse nominatum legimus. Quod qui merita et acta illius attendit, congrue eum hoc nomine appellatum fuisse intelligit, qui videlicet mitigati furoris Domini in tempore iracundie factus est reconciliatus et magnificatus a Domino in conspectu regum, verbis suis monstra (id est paganos feroces) placavit. Merito ergo eum Remigium fuisse nominatum in baptismo crederemus, nisi in emendatioribus gestis illum oraculo divino per sanctum Montanum Remedium vocari cognosceremus. Sed in versibus ab ipso compositis ex visione illius, in quodam vase ab eo consecrato scriptis, ita legimus :

Hauriat hinc populus vitam de sanguine sancto

Iniecto, aeternus quem fudit vulnere Christus.

Remigius Domino reddit sua vota sacerdos.

Quod vas usque ad tempora nostra perduravit, donec fustum datum est in redemptionem Christianorum, ut a ministris diaboli Normannis redimeret precium argentei calicis quos effusus sanguis calicis Christi scilicet Passionis liberavit.

6. Post haec videns gloriosus vir Montanus omnia quae de se erant consummata et respiciens aetatem suam senilem, videlicet centum undecim annorum, ad mausoleum suum iuxta ripariam Isarae rediens, in oratione spiritum Deo reddidit. Et ecce angeli de coelo descenderunt et corpus eius in loco predicto cum hymnis et canticis spiritualibus (2) honorifice sepelierunt. Ad cuius sepulchrum multitudo languentium cucurrerunt, qui gloriosissimi confessoris intercessionem usque ad duo circiter millia sanitatem receperunt.

(1) Voir ci-dessus, p. 381, note 1.

(2) Cf. Col. 3, 16.

2. LETTRE DE JEAN DU GANOY AU CHANOINE BELFORT SUR LA TRANSLATION DE S. MONTAN EN 1594

(extraite du manuscrit bollandien 162, fol. 30^v-31^v ; cf. ci-dessus, p. 389)

Quam toties rogasti me (Belforti (1) amantissime) nuperrimam sancti Montani mitto ad te translationem, quae facta est ab urbe Laudunensi in urbem Faram, eremum quondam et habitaculum eius. Quam quidem velim scias me accepisse a fide dignis viris tam ecclesiasticis quam laicis : presertim a magistro nostro domino Remigio Panellonio, ecclesiae collegialis Farensis decano et pastore, nec non ab illustri domino Iacobo de Colas (2), Farae gubernatore ac Montilii seneschallo, et aliis quamplurimis. Faxit Deus ut feliciter in lucem edatur ad Dei laudem, et sancti Montani auxilium in aeternum sentiant posteri.

Ante octingentos iam et plures annos, quodam belli tempore sancti Montani corpus in urbem Laudunensem translatum est (3), ut constat ¹ ex archivis dictae ecclesiae Laudunensis, et inscriptione quadam ipsius beati Montani capsae insculpta, <atque> fide digni viri testantur. Dehinc nostro tempore contigit, anno scilicet 1594 ² (4) post Lauduni redditionem et defectionem a duce Mayennio (5), ut consilio et stratagemate illustris viri domini Iacobi Cholasii, Montilii seneschalli necnon gubernatoris Farae (quae tunc sola a partibus regis Hispaniae, suadente praesertim et instigante gubernatore predicto, constans remanserat ³), caperetur quoddam castellum, nomine Gellabeum (6), a Lauduno quinque fere milliariibus distans, et in eo castellanus statueretur capitaneus quidam, cognomento de Porta, qui paulo post cum uxore fuit interfectus a machina quadam bellica pulvere pyreo plena, quam abscondi iusserat Marivaldus, gubernator Laudunensis (7). Ex hoc itaque castello maxime angebantur et affligebantur Laudunenses continuis militum incursibus, qui urbis com-

¹ constaret *cod.* — ² 1591 *cod.* — ³ remanserant *cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 389, note 2.

(2) Voir ci-dessus, p. 393, note 1.

(3) Cette translation n'est pas celle dont l'auteur envoie maintenant le récit à Nicolas Belfort. Au sujet de la première, voir ci-dessus, p. 394.

(4) Pour la date, voir ci-dessus, p. 392, note 2.

(5) Charles de Lorraine, duc de Mayenne (1554-1611). Il était le frère du duc Henri de Guise, assassiné sur l'ordre d'Henri III (1588). Chef des armées de la Ligue et rival redouté des rois Henri III et Henri IV, il se réconcilia avec ce dernier en janvier 1594 et lui resta fidèle jusqu'à sa mort.

(6) Est-ce la bonne lecture ? Nous n'avons pu identifier ce château.

(7) Marivaux, gouverneur installé dans Laon par Henri IV lors de la reddition de la ville. Voir ci-dessus, p. 393, note 2.

meatus et vindemiarum tum temporis instantium libertatem impediebant. Quam ob causam Laudunenses in aliquantum tempus ⁴ inducias petiverunt, certa pecuniarum summa gubernatori Farae oblata. Qui de urbis suae patrono cogitans (quod saepissime de eo repetendo fuisset commonitus a suo pastore et doctore theologo M. Remigio Panellonio), respondit se pecuniis facile carere et eas remittere, modo corpus S. Montani Farae patroni redderent. Consensit Marivaldus gubernator Laudunensis et importune Reverendum Episcopum dominum Valentinum du Glas (1) totumque capitulum rogavit ut corpus redderent. Qui partim metu, partim populi commodis inducti acquieverunt, quamquam non sine plurimorum incolarum catholicorum merore.

Ut ergo securius deferretur corpus sanctum a Farensibus parti adversae dissidentibus, paratae fuerunt copie trecentorum aut quadringentorum circiter militum tam equitum quam peditum. Adfuit etiam magna incolarum Farensium pars cum ecclesiastico de more apparatu ut suum dilectum patronum ad ipsius quondam eremum et habitaculum reduceret. Tandem igitur in declivi montis, de manu cleri Laudunensis, cum ⁵ honorificis utriusque sexus processionibus exceptum est sancti Montani corpus, sine ullis dissidiis et contentionibus pari animorum consensu, etiamsi utriusque partis copie permixte et quod magis mirum est nullis armorum certo decretis et factis induciis. Cum autem Faram accederent, ceteri cives qui supererant in urbe, cum Hispanis et Italis militibus subsidiariis, obviam cum maxima reverentia venerunt circiter miliarii itinere, prima die septembris, cum multis facibus (iam quippe advesperascebat), mirantibus cunctis, quod flante etiam maximo vento nullius fax toto itineris longitudine fuisset extincta. Postridie vero in honorem Dei et sancti Montani iniunctus est dies festus observandus tamquam dies dominicus et fuit in ecclesia collegiali, Deo et sancto Montano sacra, repositum sanctum corpus, ubi nunc in pace requiescit.

Haec ego Joannes du Ganoy Suessionensis medicus, a domino Nicolao Belfortio rogatus, scripsi ex ore fide dignorum virorum tam ecclesiasticorum quam laicorum ac praesertim Magistri nostri domini Remigii Panillonii, doctoris theologi, nec non illustris domini Iacobi de Cholas, Farae gubernatoris et Montilii seneschalli prestantissimi. Bruxelles, anno Domini 1596, mense Novembri. Faxit Deus ut in lucem feliciter edatur et sancti Montani auxilium posterius sentiant. Amen.

⁴ *add. sup. ltn.* — ⁵ *dum cod.*

(1) Voir ci-dessus, p. 393, note 3.

3. OFFICE DE S. MONTAN AU XIV^e SIÈCLE (Laon, Bibl. municip., manuscrit 257, fol. 385-386) (1).

AD VESPERAS. <Ant.> Alleluia. *Psalmi de die. Et si sit infra octavas Ascensionis dicitur: Ant. Videntibus. Capitulum, Ymnus et Versus de communi unius confessoris non episcopi. Ad Magnificat. Ant. Vir Dei Montanus blanda consolatione accepta Cilinie divinum oraculum gratia Dei perceptum intonuit. Alleluia. Oratio. Da quesumus (2).*

AD MATUTINUM. *Invitatorium. Alleluia (bis). Ant. Alleluia (quater). Ps. Beatus vir, Quare fremuerunt, Domine quid. Versus. Iustum deduxit.*

Lectio I (3). Fuit vir quidam venerabilis ac dignus professione et nomine Montanus monachus in reclusionem solitariam vitam ducens, ieiuniis, vigiliis atque orationibus continue vacans, nec non ceterarum virtutum insignibus adeo se divinitati commendabilem reddens, ut angelicis frueretur alloquiis et celestibus frequenter visionibus interesset.

Responsorium. Antequam sacram conciperet sobolem benedicta Cilinia, de futura illius magnificentia *per Montanum monachum divina percepit oracula. Alleluia, alleluia. V/ Cum esset piis intenta semper actibus dono superne gratie, quod sibi nasceretur filius nomine Remigius *per Montanum.

Lectio II. Is ergo cum pervigil in oratione pro pace sancte ecclesie, que multis ac diversis afflictionibus apud Galliarum et Belgicarum provincias vexabatur, Dei Omnipotentis clementiam indefessis precibus exoraret, nocte quadam plus solito orationem protelans usque lucis crepusculum in contemplatione permansit.

Responsorium. Sacer vates Montanus, cum lassata vigiliis membra sopori dedisset per divinam gratiam supernis spiritibus interfuit, * et familiarissimum angelorum colloquium audire cepit. Alleluia. V/ Inter cetera igitur que in conventu celico audivit salutarem partum Cilinie agnovit. *Et.

Lectio III. Qui cum, lassitudine ac fragilitate carnis compellente, paululum membra sopori dedisset, subito per divinam gratiam angelorum choris et animarum cetibus beatissimorum hominum iam spiritibus cum Deo regnantium et immortalitatem adhuc corporum expectantium interfuit et familiarissimum cepit audire colloquium.

(1) Cf. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits*, t. II, p. 147-149.

(2) C'est l'oraison à réciter quand l'office était dit hors de la cathédrale. Ce manuscrit est donc, plus précisément, un bréviaire du diocèse et non pas de la cathédrale de Laon. Voir ci-dessus, p. 380, note 2.

(3) Les trois leçons sont empruntées littéralement à Hincmar, *Vita Remigii*. Voir ci-dessus, p. 385.

Responsorium. Ablactatus igitur sanctus puer Remigius lacte matris oculos sui vatis, ipsa obstetricante, perunxit, *et lumen illi gratia divina restituit. Alleluia, alleluia. V/ Antequam per etatem corporis sciret vocare patrem atque matrem, virtutes munere divino operatus est sicut suus prenunciator predixerat. *Et lumen.

Te Deum laudamus.

IN LAUDIBUS. *Ant.* Sanctus vir Montanus monachus ad suorum augmentum meritorum lumen corporalium amiserat oculorum. Alleluia. *Ps.* Dominus regnavit. *Resp. Capitulum, de communi.* V/ Iustus ut palma. <Ad *Benedictus.*> *Ant.* Venerabilis vir Montanus, ieiuniis vacans, vigiliis atque orationibus, oculorum lumine privatus, angelicis sepius fruebatur visionibus. Alleluia. *Oratio.* Da quesumus.

AD PRIMAM. *Ant.* Sanctus vir. *Ps.* Deus in nomine tuo. *Confiteor non dicitur nisi sit in octavis Ascensionis vel Trinitatis.*

AD TERCIAM. *Ant.* Venerabilis vir. *Ps.* Legem pone.

AD SEXTAM. *Ant.* Cum ergo pervigil in oratione pro pace sancte Dei exoraret ecclesie, noctem luci continuans permansit in contemplatione. Alleluia. *Ps.* Defecit in salutare tuum.

AD NONAM. *Ant.* Spiritus sanctus qui per vatem Montanum talem Cilinie filium nasciturum predixit et cuius munere in eius utero conceptus extitit etiam a peccatis eum absolvit. Alleluia. *Ps.* Mirabilia testimonia tua.

AD VESPERAS. *Ant.* Alleluia. *Ps. de die. Capitulum, Ymnus et Versus, ut in primis vespers.* <Ad *Magnificat.*> Tum¹ superis missa Montanus hec capit orsa, concipiens sanctum pariet Cilinia natum, cui a me salvandum populum committo regendum. *Oratio ut supra.*

4. MESSE DE S. MONTAN AU XIV^e SIÈCLE

(Laon, Bibl. munic., manuscrit 234, fol. 76^v-77) (1).

In natale sancti Montani.

Collecta. Da quesumus, omnipotens Deus, ut beati Montani confessoris tui veneranda sollemnitas et devotionem nobis augeat et salutem. Per.

Epistula. Dedit Deus confessionem. *Require in sanctorale.*

Alleluia. V/ Amavit eum Dominus. V/ Surrexit Dominus de sepulchro qui pro nobis pendit in ligno.

Evangelium. Nemo accendit lucernam.

Offertorium. Desiderium anime eius tribuisti ei.

¹ hec, cum cod.

(1) Cf. CHEVALIER, *Ordinaires de l'Église cathédrale de Laon*, p. 280.

Secreta. Sancti tui, Domine, quesumus, nos ubique letificent ut dom eorum merita recolimus patrocinia sentiamus. Per.

Communio. Fidelis servus et prudens.

Postcommunio. Praesta, quesumus, omnipotens Deus, ut de perceptis muneribus gratias exhibentes beneficia potiora sumamus. Per (1).

5. OFFICE DE S. MONTAN AU XVII^e SIÈCLE (2)

Die XVII Maii. In festo S. Montani, Duplex.

In Hymno ad Vesperas dicitur : hac die laetus meruit supremos laudis honores.

In ecclesia Laudunensi. Oratio. Propitiare, quaesumus, Domine, nobis famulis tuis per sancti Montani (cuius reliquiae in praesenti requiescunt Ecclesia) merita gloriosa, ut eius pia intercessione ab omnibus protegatur adversis. Per Dominum.

Extra ecclesiam Laudunensem. Oratio. Deus qui nos beati Montani, ut in communi, lxxvj (3).

Lectio I. De Homilia in Evangelium : Nolite timere pusillus grex, de Comm. Conf. non Pontif., lxxxiv.

Lectio II. Montanus, oriente Francorum Monarchia, nobilibus parentibus natus, in infantia totum se pietati et virtutis operibus dedit. Crescente vero aetate, pertaesus ¹ miseriarum, quibus dudum concussa premebatur Gallia, in solitudinem sese recipiens, paenitentiae actibus acriter incubuit, vigiliis ac inedia corpus indesinenter atterens, orationi assidue vacans et ceterarum virtutum insigniis sese reddens commendabilem. Cum autem aliquando supernam clementiam pro pace sanctae Ecclesiae quae variis apud Galliarum praesertim Belgicarum, Provincias vexabatur afflictionibus, indefessis precibus oraret, meruit exaudiri. Serius enim solito quadam nocte, meditatione protracta, fessum ac viribus exhaustum lenis

¹ praelaesus *ed.*

(1) Excepté le graduel, la secrète, la postcommunie et l'addition d'une séquence (*Laude iocunda*), c'est encore la même *missa propria* que donne le missel de Laon de 1491 (Paris, Arsenal, Fol. T. 689, fol. 152^v ; cf. WEALE et BOHATTA, *Catalogus missalium*, n° 483).

Dans le *Missale ecclesiae Laudunensis* édité par le cardinal de Rochedouart (Laon, 1773 ; WEALE et BOHATTA, n° 489), S. Montan a une messe spéciale, en toute propriété des termes cette fois : *In Festo Sancti Montani, Laudunensis solitarii. Introitus. Meditatus sum nocte...* (p. 512-514).

(2) Bréviaire de Laon, 1693, ⁵*Pars Vernalis*, p. 483-485 (Paris, Bibl. Sainte-Geneviève).

(3) Cf., par exemple, *Missale eccl. Laudunensis*, 1773, p. 512.

quidam sopor oppressit, sibi que visus est interesse coelitem consortio, qui de lugubri Ecclesiae Gallicanae statu et de modo eam sublevandi serio consultabant, statimque a secretiori loco ubi iacebat, clare et intelligibiliter audire, velut e coelo voce dilapsa Deum captivitatis seu miseriarum compedes solvere statuisse, oppressisque misericorditer subvenire, ut ipse deinceps notus esset gentibus regesque cum populo eodem fidei nexu colligati ad eum puriori mente colendum accederent. Interea sicut novus Samuel motu ¹ divino ter monetur Ciliniam egregiae virtutis feminam brevi habituram filium nomine Remigium, cui gentis Francorum conversio committeretur: sed prima et secunda monitione contempta; post tertiam visionis aethereae perceptionem, Cilinae nuntiare cogitur oraculum. Cum autem ipsa et vir eius Aemilius in diebus suis processissent et carne infocundi existerent, difficilem oraculo fidem dederunt; somnique loco revelationem habuerunt. Montanus vero ut meritis accresceret patientiae, corporalium <luce> frustratus oculorum, sic ordinante Dei providentia, ad tempus extiterat.

Lectio III. Ut autem rei insolitae et naturae vires superanti fidem faceret, Dei servus adiecit, se tamdiu luce privatum iri, donec pia Cilinia benedictam ederet sobolem, tum vero fore ut oculi sui lacte novae puerperae his infuso amissum lumen reciperent. Res prorsus evenit ut praedictum parentibus fuerat. Concipitur futurus Christi Pontifex, ac paulo post editus et sacro Fonte renatus, lacte matris oculos sui Vatis, matre obstetricante, perungens, lumen illi divina gratia restituit. Postque ² temporalis luminis fruitionem addita meritis coronide ad supernae lucis gaudia ovans profectus est. Huius Sancti pignora Ecclesiam Laudunensem, Farrensem et Iuviniacensem sanctimonialium possidere traditio est: sanctum autem caput in sacrario Laudunensi asservatur.

6. HYMNE INÉDITE DE SIMON GOURDAN (1646-1729)

Paris, manuscrit latin 14841, p. 230-231 (1).

Die XVII (Maii). De sancto Montano confessore.

- | | |
|--|--|
| 1. Quales silvis reconditos
Tibi paras interpretes
Summe Deus! exercitos
Sacra pugna quot milites! | 3. Caeca densis erroribus
Languebat iacens Gallia;
Sed ecce caligantibus
Mox fulgebit lux pervia. |
| 2. Habitantem recessibus
Montanum sic tu suscitās
Ut pulsīs pandat noctibus
Res aeternum absconditas. | 4. Adventabit Remigius,
Gentem perfundet radiis,
Nascetur lucis filius
Qui stringat os daemoniis. |

¹ metu ed. — ² quae ed.

(1) Cf. CHEVALIER, *Repert. hymnol.*, n° 16021.

- | | |
|---|---|
| 5. Piam monens Ciliniam
Montanus haec praeviderat,
Hanc nuntians laetitiam
Vox caelo resultaverat :
6. « De promissa progenie
Ne, mater fortunatior,
Diffidas ; tantae gloriae
Spe nixa, sta securior.
7. Quin et lactabis filium.
Hic casta premens ubera
Flumen mihi per lacteum
Stillabit lucis munera. » | 8. O vatis quot oracula !
O quam coruscans caecitas !
In verbo ¹ quot miracula !
Quanta regni felicitas !
9. Secessu commendabili,
Silentio, ieiuniis,
Nil fletu lamentabili,
Nil fortius vigiliis.
10. Coeli fruens palatio,
Montane, fer praesidium ;
Te Christus donans praemio
Par nobis fundat gaudium.
Amen. |
|---|---|

¹ *corr., prius uno.*

LA PASSION GÉORGIENNE DE SAINTE GOLINDOUCH

Dans un important travail paru ici même il y a douze ans ¹, feu le P. Paul Peeters a inventorié et critiqué toutes les sources qui nous ont conservé le souvenir de S^{te} Golindouch, cette grande dame perse convertie au christianisme qui mourut en 591, après avoir confessé la foi sous Chosroès I^{er} Anōšarvān (531-579) et sous Hormizd IV (579-590).

Une seule pièce du dossier de la sainte « martyre vivante » est restée inaccessible à l'éminent bollandiste : c'est la Passion géorgienne, qu'il ne connaissait que par les descriptions des deux manuscrits où elle avait été signalée ². Il y avait toute apparence que ce texte géorgien n'était qu'une version de la Passion grecque du prêtre Eustrate (*BHG.* 700-701), et le P. Peeters écrivait : « Nous ne craignons pas de trop nous avancer en présument que cette version encore inédite — et inaccessible — n'aurait aucune chance d'apporter un élément nouveau à la critique de notre légende ³. »

Il est possible aujourd'hui de vérifier cette présomption grâce à l'édition de la Passion géorgienne qui vient d'être publiée à Tiflis dans un recueil d'« Études » du professeur Kekelidze ⁴. Nous igno-

¹ P. PEETERS, *Sainte Golindouch, martyre perse* († 13 juillet 591), dans *Anal. Boll.*, t. 62 (1944), p. 74-125. — Nous remercions vivement les PP. F. Halkin et P. Devos, bollandistes, qui ont eu l'obligeance de discuter avec nous divers points de la présente étude, et auxquels nous devons mainte suggestion précieuse.

² Ibid., p. 91, note 5. En 1892, Th. Žordania avait publié, d'après l'actuel ms. A 95 de Tiflis, un résumé de la Passion géorgienne, avec quelques extraits (*K'ronikebi da šhva masala Sak'art'velos istoriisa*, t. I, Tiflis, 1892, p. 62-64, note 130) ; de même, M. A. Šanidze a reproduit, dans sa chrestomathie, d'après le même ms., le texte correspondant aux chap. II, 1 - v, 3 de notre traduction : *Jvel ik'art'ulis k'restoma'ia* (*Caucasus Polyglottus*, 1, Tiflis, 1935), p. 82-85, (voir *Anal. Boll.*, t. 53, 1935, p. 404-406). Ces deux sources de renseignements semblent avoir échappé au P. Peeters ; elles n'auraient d'ailleurs pas fourni de quoi juger sûrement de l'ensemble de la pièce.

³ P. PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 92.

⁴ K. KEKELIDZE, *Etiudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan*, t. III (Tiflis,

rerions, comme tout le monde, l'existence même de cette édition, si M. A. Šanidze, professeur à l'Université de Tiflis, n'avait eu l'extrême obligeance de nous procurer un exemplaire du volume où elle figure ; nous lui réitérons ici l'expression de nos vifs remerciements.

La recension géorgienne de la Passion de S^{te} Golindouch est publiée par M. Kekelidze (p. 210-227) d'après les codd. 57 d'Iviron et A 95 de Tiflis, seuls témoins connus du texte. Ces deux manuscrits, qui sont familiers à tous ceux qui s'intéressent à la littérature des Ibères, comptent parmi les recueils qui nous ont conservé le fonds le plus ancien de l'hagiographie géorgienne ; le premier (Iviron 57 = A) date du début du XI^e siècle, sinon du X^e¹ ; le second (Musée de Tiflis A 95 = B) remonte au premier quart du XI^e siècle au plus tard².

La Passion géorgienne, on le verra, mérite quelque attention ; pour la rendre accessible à tous et pour compléter le dossier constitué par le P. Peeters, nous en présentons plus loin une traduction latine littéraire. La trame générale du document est assez semblable à celle de la Passion grecque qui se présente comme l'œuvre

1955), p. 197-250 : *XXII. Martviloba Gulanduht sparsisa (tek'sti da gamokvleva)*. Outre la Passion ancienne, M. Kekelidze publie dans cette « Étude » : 1) une métaphrase géorgienne de la Passion par Eustrate (p. 235-248), métaphrase qu'il attribue (p. 228) à Jean Xiphilin ; 2) la version géorgienne de la notice des synaxaires grecs (p. 249-250).

¹ Voir N. MARR, *Agiografiteskie materialy po gruzinskim rukopisjam Ivera*, dans *Zapiski Vostočn. Oldjel. Imp. Russk. Arheol. Obščestva*, t. 13 (1901), p. 1-144 (sur le cod. 57, voir p. 47-72 ; sur la Passion de S^{te} Golindouch, p. 69, n° 60, fol. 358^r-368^r) ; IDEM, dans *Patrol. Orient.*, t. XIX, 5 (1925), pp. 629 [5], 653-656 [29-32] (avec reproduction du fol. 3^r entre p. 656 et p. 657) ; K. KEKELIDZE, *Monumenta Hagiographica Georgica. Keimena*, t. I (Tiflis, 1918), p. xxxiv ; IDEM, *Etiudebi*, t. III, p. 199 ; P. PEETERS, dans *Anal. Boll.*, t. 30 (1911), p. 455 ; t. 31 (1912), pp. 6-8, 413-414 ; t. 47 (1929), p. 68 ; t. 48 (1930), pp. 65, 302 ; R. P. BLAKE, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. 28 (1931-1932), p. 318-329 (cod. 8) ; I. ABULADZE, *K'art'uli da somħuri literaturuli urt'iert'oba IX-X ss-ši* (Tiflis, 1944), p. 019-028.

² Voir sur ce ms., connu sous le nom de « mravalt'avi de Parħali », PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 91-92, note 5 ; K. KEKELIDZE, *Etiudebi*, t. III, p. 199 ; G. GARITTE, dans *Revue d'hist. eccl.*, t. 51 (1956), p. 514, notes 4 et 5 ; p. 515, note 1 (bibliographie). — Les mss. du Musée de Tiflis marqués du sigle A sont ceux de l'ancien Musée ecclésiastique ; voir M. TARCHNIŠVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur (Studi e Testi, 185, Vatican, 1955)*, p. 15, note 2.

du prêtre Eustrate (= E)¹, mais des divergences inattendues et considérables apparaissent entre les deux textes ; notamment, la Passion géorgienne (= G) contient de nombreux passages qui n'ont aucun correspondant dans le grec ; pour faciliter la comparaison, nous marquons en *italique*, dans notre traduction, ces passages propres au géorgien.

Il est nécessaire, pour caractériser la Passion géorgienne et pour déterminer sa position vis-à-vis du grec, de comparer attentivement les deux récits, au moins dans leurs traits les plus significatifs.

1. Le premier chapitre de G fournit, en une seule phrase, l'indication, sobre, exacte et complète, du sujet (sources ; lieu, époque et héroïne du Martyre ; but de l'auteur). L'ouvrage d'Eustrate, par contre, s'ouvre par un long prologue (E § 1-2)², tellement farci de poncifs et d'amplifications bibliques que l'auteur, tout à sa rhétorique, en oublie de faire connaître le nom de la martyre qu'il entreprend de célébrer (*τῆς μάρτυρος*, p. 151, 1) ; la seule indication concrète qu'il fournisse est celle de ses garants : « des hommes fidèles et pieux » (p. 150, 19 ; p. 151, 13), « notamment l'archevêque Domitien » (p. 151, 8-9) (comp. G I, 1 *quomodo audivimus a fidelibus et piis viris* ; G xvi, 4). Il est immédiatement évident que, s'il est impossible d'extraire G I du flot de paroles d'Eustrate, le prologue de ce dernier peut très bien se concevoir comme le produit d'une dilution oratoire des sobres données de G I.

2. Le récit de la Passion géorgienne s'ouvre (G II, 1) par l'indication de la date de la mort de S^{te} Golindouch : en la 9^e année de Maurice, 9^e indiction (= 591 ; cf. G xx, 4 ; E § 26) ; c'est là un usage bien connu de l'hagiographie syriaque. Le verbe employé par le géorgien, *apparuit*, est l'équivalent très exact de *ἀνεφάνη* qui se lit dans la phrase d'introduction de la Passion grecque (traduite du syriaque) de S^{te} Širīn, martyre sous Chosroès I^{er}³. Remarquons que notre texte place, sans équivoque possible, la mort de la sainte à « Nision » ; cette indication est importante pour la localisation de cette ville ; nous aurons à revenir sur cette question plus loin (n^o 10), quand il s'agira d'interpréter et de coordonner les ren-

¹ BHG. 700-701. Voir PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 79-91. Force nous est de supposer connue la riche documentation fournie par l'article du P. Peeters sur les sources relatives à S^{te} Golindouch et sur leur contenu, sur l'histoire de son époque et sur les personnalités que nous verrons intervenir dans sa Passion.

² Éd. A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, t. IV (Saint-Petersbourg, 1897), p. 149-151.

³ P. DEVOS, *Sainte Širīn, martyre sous Khosrau I^{er} Anōšarvan*, p. 113, l. 21, dans *Anal. Boll.*, t. 64 (1946), p. 87-131 (cf. p. 93-94).

seignements fournis par la Passion géorgienne sur les déplacements de S^{te} Golindouch.

3. G présente un récit tout nouveau de la conversion de Golindouch (II, 2 - v, 5). Des prisonniers de guerre, introduits chez elle par son mari, lui font connaître le christianisme (II, 2 - III, 3 ; IV, 3-4) ; un ange lui apparaît par trois fois (IV, 5) et lui prédit que son mari sera envoyé prochainement en campagne et qu'il y mourra (IV, 6-9) ; à la nouvelle de sa mort, Golindouch se fait baptiser (v, 1-3).

Dans Eustrate, pas un mot du rôle des prisonniers de guerre ; au lieu du récit très naturel de G, nous lisons ici un long développement oratoire (E § 3-4, p. 151, 21 - p. 153, 4) qui, à grand renfort de citations bibliques, prétend expliquer par l'impulsion divine (p. 151, 22 ; p. 152, 1) la conversion de Golindouch au christianisme, sans même dire comment elle a eu connaissance de cette religion étrangère : la sainte femme peut-elle « réfléchir à la foi chrétienne » (p. 153, 3-4) sans que personne la lui ait fait connaître ?

D'après Eustrate, le mari survit à la conversion de sa femme ; c'est même lui qui la dénonce au roi (E § 7) ; pourtant, le roi, pour ramener Golindouch à la religion de ses pères, lui propose tout de go de la prendre pour femme (E § 8, p. 155, 24-27 ; cf. G VI, 3). Le P. Peeters a souligné l'incohérence de cet épisode¹ ; l'auteur de la métaphore géorgienne d'Eustrate publiée aussi par M. Kekelidze² l'a si bien sentie qu'il commente comme suit la proposition royale : *Nam, ut videtur, apud Persas non illicitum est aliorum uxores, quando quis velit, sibi coniungere, sive e solis regibus, sive et... pro aliis* (p. 238, 1-3). La Passion grecque porte ici une trace évidente de coupure et de remaniement ; la proposition du roi³ n'est plausible que dans un récit tel que celui de G, où Golindouch se convertit après la mort de son mari (cf. G VI, 3).

Ce n'est pas seulement la critique interne qui recommande la version de G ; elle est appuyée en outre par le témoignage de Théophylacte Simocatta (qui écrivait sous Héraclius). Dans la notice qu'il consacre à S^{te} Golindouch (V, 12 ; éd. DE BOOR, p. 210-212), le récit de la conversion présente plusieurs traits inconnus d'Eustrate, mais attestés par la Passion géorgienne : nouvelle intervention de l'ange (V, 12, 6 ; cf. G IV, 5), prédiction de la mort du mari (V, 12, 7 ; cf. G IV, 6), mort effective de celui-ci avant le baptême de la sainte (V, 12, 8 ; cf. G v, 1)⁴.

¹ Sainte Golindouch, p. 82, note 1 ; p. 112.

² Voir ci-dessus, p. 406, note 4 de p. 405.

³ De même que la réponse de Golindouch selon Eustrate : Ἐγὼ ἀθανάτων νυμφίω... ἐνυμφεύθη... καὶ συμβουλευεῖς μοι... τὸν θνητὸν λαβεῖν (E § 8, p. 156, 6-8).

⁴ Γίνεται τοίνυν τῷ γυναιὶ καὶ ἑτέρας θείας κρείττονος ἐπιφοιτήσεως ἔλλαμψις· ἄγγελος γὰρ ἐφυστήκει αὐτῇ... καὶ πάλιν αὐτῇ τὴν τῶν φθασάντων θεῶν ἐδείκνυε προηγόρευέ τε καὶ τὸν ὅσον οὐπω τοῦ συνεννέτου θάνατον. Ὁ

4. Dans le chapitre vi de G, soulignons les deux divergences suivantes par rapport au grec. Dans le géorgien, les envoyés du roi sont deux, tandis qu'Eustrate ne parle que d'un seul messager (E § 8-9). Dans un passage qui manque en E (G vi, 2), les messagers royaux reprochent à la sainte d'avoir, par sa conversion, porté outrage « au roi et à toute sa parenté » ; ceci suppose que Golindouch appartenait elle-même à la famille royale ; c'est ainsi qu'il faut comprendre le texte de G ii, 1 : *quae propria erat Chosrois regis Persarum* (cf. encore G viii, 3), et celui, plutôt énigmatique, d'Eustrate (E § 3, p. 151, 17-18) : *γένους υπάρχουσα τῶν ἐνδόξων καὶ περιφανῶν, Χοσροῦ τῶν Περσῶν βασιλέως*.

5. En G vii est relatée dans le détail une ambassade envoyée par l'empereur Maurice (582-602) au roi Hormizd IV (579-590) pour arranger une trêve ; l'ambassadeur, Aristobule, rend visite à Golindouch incarcérée au « Fort de l'Oubli »¹ ; la sainte femme lui prédit l'échec de sa mission et lui donne « comme eulogie » un morceau de ses chaînes ; Aristobule rentre à Constantinople après des négociations sans résultats.

Cet épisode n'est pas inconnu de la Passion grecque, mais il y est ramassé en une seule phrase de 5 lignes (E § 9, p. 156, 18-23). La simple juxtaposition des deux récits montre clairement que, si celui d'Eustrate a toutes les allures d'un résumé hâtif de G vii, il est impossible de considérer la narration, circonstanciée à souhait, du géorgien comme une amplification du texte grec.

Aristobule « n'est pas un figurant créé par l'imagination de l'hagiographe » ; c'est un personnage historique, connu par une lettre du pape S. Grégoire et par un passage de Théophylacte Simocatta (III, 3, 11)². Le P. Peeters a nié l'historicité de l'ambassade d'Aristobule, et donc celle de sa visite au « Fort de l'Oubli », parce que, « pendant toute la durée du règne d'Hormizd IV, une seule légation romaine mit le pied sur le sol perse, et encore fut-elle l'objet d'une surveillance étroite qui entravait toutes ses démarches »³ ; cette légation est celle de Zacharie et de Théodore, qui, partis de Constantinople pour aller annoncer à Chosroès I^{er} l'avènement de Tibère (578), reçurent en route l'ordre de se rendre à Ctésiphon pour y saluer Hormizd IV, qui venait de succéder à Chosroès, mort en février ou mars 579⁴.

μὲν οὖν... γαμέτης καταλύει τὸν βίον κατὰ τὴν τοῦ ἀγγέλου προαναγόμευσιν (éd. DE BOOR, p. 211, 6-12) ; cf. PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 94-95.

¹ Voir, sur cette fameuse prison d'état sassanide (dans le Bêth Hüzā'î), PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 84-85 ; H. GELZER, *Leontios' von Neapolis Leben des Heiligen Johannes des Barmherzigen* (Fribourg et Leipzig, 1893), p. 141.

² Voir PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 82-84.

³ *Ibid.*, p. 106.

⁴ *Ibid.*, p. 106-111 ; P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam*, t. I (Paris, 1951), p. 78-79.

Si le P. Peeters avait pu connaître la relation détaillée de l'ambassade d'Aristobule que nous livre maintenant la Passion géorgienne, il aurait probablement été moins catégorique dans ses négations. Sans doute, l'ambassade racontée en G VII n'est connue par aucune autre source : on ne peut l'identifier avec celle de Zacharie et de Théodore, puisque l'hagiographe la place explicitement sous Maurice et Hormizd (G VII, 1), c'est-à-dire entre 582 et 590 ; mais est-il certain que nous connaissions tout de l'histoire diplomatique de la guerre de vingt ans ? Est-il invraisemblable que, dans le cours des vicissitudes militaires des dix dernières années de la guerre¹, la diplomatie ait tenté d'intervenir², surtout s'il s'agissait seulement, comme le géorgien le note en termes exprès, d'arranger un armistice (G VII, 1) ? La mission d'Aristobule peut avoir été secrète ; elle s'est terminée, en tout cas, par un échec total (G VII, 5-6) : ces raisons peuvent expliquer que les chroniqueurs byzantins n'en aient pas gardé le souvenir.

Comme Théophylacte rapporte (III, 3, 11) qu'Aristobule a été envoyé par Maurice en Orient pour tenter de ramener à l'obéissance l'armée de Mésopotamie révoltée (588 ?), le P. Peeters inclinait à penser que c'est cette mission, assez modeste, qui est devenue dans le récit d'Eustrate une ambassade en Perse³. Le témoignage de la Passion géorgienne ne favorise guère cette supposition⁴.

6. Suit, dans G (VIII-X) comme dans E (§ 10-14), le récit des supplices infligés à Golindouch, qu'Hormizd, craignant son prosélytisme, a extraite du « Fort de l'Oubli » (G VIII, 2). La narration d'Eustrate est, dans l'ensemble, plus étendue, mais elle ne doit sa plus grande extension qu'aux amplifications bibliques dont l'auteur grec est coutumier (voir surtout E § 11, 12, 14). Les passages propres à G sont surtout des dialogues entre la sainte et le roi (G VIII, 3, 6), qui semblent plus naturels (dans un récit hagiographique, s'entend) que le verbiage d'Eustrate, et des détails réalistes (ainsi G IX, 5) que notre rhéteur peut avoir jugés peu susceptibles d'une élaboration oratoire. A propos de la fosse au dragon, où Golindouch est

¹ GOUBERT, t. c., p. 89-117.

² Une autre ambassade du même genre est relatée en G XVII (voir ci-dessous, n° 13).

³ *Sainte Golindouch*, p. 113-115.

⁴ Car il faudrait attribuer la confusion ou la transposition, non à Eustrate, mais à sa source, représentée pour nous par le récit de G VII ; ce n'est pas seulement le théâtre de la mission d'Aristobule qui aurait été changé (Sophanène dans Théophylacte ; Perse et « Fort de l'Oubli » dans G et E), mais aussi la date, car le récit des deux Passions indique nettement que l'ambassade a eu lieu plus près de l'année 582 que de l'année 590 (G VII, 1, 5 ; E § 9, p. 156, 18-19).

précipitée, G seul (ix, 1) note que c'était une fosse destinée aux malfaiteurs condamnés : c'est là un trait bien iranien ¹.

7. Golindouch est ensuite emmenée avec des malfaiteurs en un lieu d'exil où elle doit mourir ; son cou a été scellé d'un sceau qui ne peut être enlevé intact qu'après décapitation ; en cours de route, elle est délivrée par un ange qui remet à ses gardiens le sceau intact (G xi, 3-6 ; xii, 4 ; xiii), tandis qu'Eustrate ne parle que d'un seul *δεσμοφύλαξ* ou *δήμιος* (E § 15, p. 163, 12-18, 21-26 ; § 22, p. 169, 15). Le paragraphe G xi, 6 n'a pas de pendant dans E ; l'ange y promet aux bourreaux de les assister quand ils encourront la colère du roi ; ceci annonce le chapitre G xiii, absent tout entier, lui aussi, de la recension grecque, dans laquelle le gardien disparaît de la scène après avoir rendu la liberté à sa prisonnière (E § 15, p. 163, 26-28) ; il reparait pourtant, en E, au § 22 (p. 169, 14-22), où Golindouch intervient en sa faveur auprès de Chosroès II ; Eustrate explique à ce propos que la sainte martyre avait appris qu'Hormizd l'avait jeté en prison. Ce passage du grec suppose l'épisode relaté en G xiii ; Eustrate trahit ici une coupure pratiquée dans un texte semblable à G ; cette coupure se comprend facilement, étant donné que l'épisode ne concerne pas directement la personne de Golindouch et qu'une bonne partie du chapitre omis dans E (G xiii, 2-6) ne fait que reprendre, sous la forme d'un récit mis dans la bouche d'un des gardiens, la narration déjà faite plus haut (G xi, 3 - xii, 4 ; E § 15-16).

8. La scène de la décapitation de la « martyre vivante » par l'ange (G xii, 1-6 ; E § 16) semble avoir été édulcorée par Eustrate ; le grec tend à faire croire qu'il s'est agi d'un geste symbolique (p. 164, 18 : *τυπώσαντος τοῦ ἀγγέλου τὴν θρᾶσιν* ; cf. p. 167, 4-5), marqué toutefois miraculeusement par une effusion de sang. Dans le géorgien, au contraire, il s'agit d'une décapitation en bonne et due forme, au point que l'ange doit ensuite ressusciter la sainte : *et deinde reviviscere fecit eam* (G xii, 3) ; c'est bien ainsi que les gardiens, qui, selon G, assistent à la scène (G xii, 4), rapporteront le prodige au roi Hormizd : *Postquam caput abscissum est sanctae, ibidem coram nobis restituit caput eius et reviviscere fecit illam* (G xiii, 6). La notice de Nicéphore Calliste présente les choses de même : *ἔλαψεν ὁ νεανίας τὴν ἐκείνης κάραν ἀπέτεμε... ἤρῳσα γὰρ ἐκείνη καὶ μετὰ τὴν ἐκτομὴν τοῦ λοιποῦ διεγένετο* ².

¹ Voir A. CHRISTENSEN, *L'Iran sous les Sassanides*, 2^e éd. (Copenhague, 1944), p. 307 ; comp. le « Khor Virap » de S. Grégoire l'Illuminateur ; voir P. PEETERS, dans *Anal. Boll.*, t. 60 (1942), p. 103 ; G. GARITTE, *Documents pour l'étude du livre d'Agathange* (*Studi e Testi*, t. 127, Vatican, 1946), pp. 124-125, 284, 287, 421.

² *Hist. eccl.*, XVIII, 25 ; P. G., t. 147, col. 377.

Le P. Peeters a bien montré qu'Eustrate « sent cette histoire un peu dure à faire passer » (p. 88; cf. p. 113); c'est au point que l'hagiographe ne croit pas superflu d'invoquer en confirmation la prodigieuse histoire de S. Basile d'Amasée, décapité par ordre de Licinius (E § 17); s'il avance, malgré tout, l'épisode déroutant de la décapitation, c'est que le prodige, explique le P. Peeters (p. 88), était « passé au rang de tradition » et qu'Eustrate « n'était déjà plus libre de l'omettre ». L'attitude embarrassée du rhéteur grec se comprend mieux encore si, au lieu de mettre par écrit des traditions orales, il ne faisait que métaphraser une source écrite.

9. Le § 17 d'Eustrate, auquel on vient de faire allusion et où l'auteur invoque à l'appui du récit de la décapitation de Golindouch le précédent de Basile d'Amasée, n'est naturellement pas représenté dans la Passion géorgienne; c'est une interpolation évidente, comme le souligne la transition finale (ἀλλ' ἐπανελθωμεν ἐπὶ τὸ προκειμενον, p. 165, 16). On se souviendra qu'Eustrate — comme on le sait par sa Vie du patriarche Eutychius (BHG. 657) — a partagé pendant plus de douze ans l'exil de ce dernier à Amasée¹.

10. Les §§ 7-9 de G XII ne sont pas représentés dans la Passion grecque: des gens de la maison de Golindouch l'accompagnaient; l'ange leur enjoint de conduire la sainte femme en pays grec; ils acceptent volontiers, désirant se rendre en pèlerinage à Jérusalem; ils se dirigent vers la région des Confins, passent l'Euphrate et s'établissent dans la ville de « Nision ».

C'est la même ville de « Nision » (« Nison » dans le cod. B) qui est indiquée, deux fois encore, en G XIII, 1, et XIV, 1, comme résidence de la martyre. Au lieu de « Nision », on trouve dans le grec d'Eustrate Νιτσιβιν (E § 18, p. 165, 17; § 24, p. 171, 17), c'est-à-dire Nisibe; il en est de même dans les dérivés de la Passion grecque: Νισιβιν dans la Passion brève BHG. 702 (p. 355, 13, 25), Νιτσιβιος dans les notices du synaxaire², Nisibin, Nisibi dans la métaphrase géorgienne³. Qu'il s'agisse là d'une interprétation propre à Eustrate, la preuve en est fournie par un passage précédent, où il parle pour la première fois du refuge de Golindouch et où il écrit Νιτσιον (E § 16, p. 164, 9). Nulle part cette forme n'est attestée comme nom de Nisibe⁴; elle ne s'explique que par le « Nision » conservé dans le texte géorgien: la première fois qu'Eustrate a rencontré ce toponyme, il l'a reproduit tel quel; plus loin, il l'a interprété en « Nisibe ».

¹ PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 87. La comparaison de la Passion grecque de Golindouch avec la Vie d'Eutychius met hors de doute l'identité d'auteur.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 817, 8; 816, 59.

³ Éd. KEKELIDZE, *Etiudebi*, t. III, p. 244, 10; p. 246, 40.

⁴ Voir J. STURM, dans *Paulys Real-Encyclopädie*, t. XVII, 1 (1936), col. 717-721.

Or, cette interprétation est insoutenable, car elle contredit tout le récit, très cohérent, de la Passion géorgienne (sans compter que « Nision » n'a jamais été le nom de Nisibe). On a vu, en G XII, 9, Golindouch et ses compagnons passer l'Euphrate pour aller s'établir à « Nision » ; en se rendant du Bêth Hûzâîfê (Kk zist n), où se trouvait le « Fort de l'Oubli », à Nisibe, quel détour ne faudrait-il pas faire pour passer l'Euphrate ? Il serait d'ailleurs plus qu'étrange que les compagnons de la sainte, ayant reçu mandat de la conduire en pays grec (G XII, 7) et ayant accepté cette mission qui favorise leur projet de pèlerinage en Terre Sainte (G XII, 8), aillent s'établir à Nisibe, en territoire perse (G XII, 9 ; XIII, 1 ; XIV, 1). En outre, au début du chapitre suivant (G XIII, 1), Hormizd apprend que Golindouch est vivante et réfugiée à « Nision » ; sa seule réaction est de sévir contre ses gardiens et contre sa parenté : d'où il est clair que « Nision » échappe à sa juridiction et donc n'est pas Nisibe. D'après G (XIV, 2) comme d'après E (§ 18, p. 165, 19), c'est au moment de l'insurrection où périt Hormizd IV (590) que la sainte martyre se rend à Jérusalem (G XIV-XV ; E §§ 18-20) et de là à Hiérapolis ; mais d'après G XVII, 1-5, Golindouch se trouvait déjà à Hiérapolis avant la fin du règne d'Hormizd (puisque elle y prédit, en G XVII, 5, la chute et la mort du roi). On se souviendra, enfin, que, dans la phrase qui introduit son récit (G II, 1), notre auteur place la mort de son héroïne à « Nision » ; or, il est certain que Golindouch est morte en terre d'empire, à Hiérapolis ou non loin de là (ci-dessous, n° 18).

Il est évident que Golindouch, échappée à ses persécuteurs sassanides, ne s'est pas rendue à Nisibe, comme l'a interprété erronément Eustrate, mais qu'elle s'est réfugiée, conformément à l'indication de l'ange (G XII, 7), en pays grec, à l'ouest de l'Euphrate, dans la région d'Hiérapolis.

Le témoignage de la Passion géorgienne est confirmé d'ailleurs par Théophylacte Simocatta, d'après qui la sainte, après avoir subi sa captivité à Nisibe, se rend directement, dès qu'elle est délivrée par l'ange, « dans la terre des Romains » : τῆς φυλακῆς ἐξεχώρησε καὶ εἰς τὴν Ῥωμαίων ἀφίκετο γῆν¹. De même, Jean de Nikiou raconte qu'après sa libération miraculeuse, S^{te} Golindouch « s'enfuit, gagna le territoire romain et s'arrêta dans la ville d'Hiérapolis, sur l'Euphrate »². De même encore, d'après Nicéphore Calliste, Golindouch, libérée et ressuscitée, se rend en pays grec, à Circésium et Dara (καὶ εἰς τὰ Ῥωμαίων ὄρια γενομένη ἐν τῷ Κιρκησίῳ τε καὶ τῷ Δάρας)³.

¹ V, 12, 8-11 ; éd. DE BOOR, p. 211, 25-26. Noter aussi plus bas l'expression εἰς τὴν Ἱερὸν ἐπανέδραμε πόλιν (V, 12, 12 ; p. 211, 31) : on peut comprendre que Golindouch, après son pèlerinage à Jérusalem, revient à Hiérapolis ; de même en G XVI, 1 : *Rursus reversa est et ivit ad loca Hierapolis*.

² Trad. H. ZOTENBERG, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. Nat.*, t. XXIV, 1 (1883), p. 527 ; cf. PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 101.

³ *Hist. Eccl.*, XVIII, 25 ; P. G., t. 147, col. 377 c ; cf. PEETERS, *Sainte Go-*

Quant à identifier exactement « Nision », nous avouons n'y être pas parvenu. Si l'on admettait qu'il s'agit d'Hiérapolis même, comme invite à le croire notamment le texte de Jean de Nikiou, on n'introduirait aucune incohérence dans la narration ; mais la distance paraît trop grande, et la confusion difficile, entre le nom indigène d'Hiérapolis, Mabboug (מבוג), et la forme « Nision ». Il s'agit plus vraisemblablement d'une localité de la région d'Hiérapolis¹.

Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est nulle part question, dans la Passion géorgienne, d'un séjour quelconque de S^{te} Golindouch à Nisibe ; dans Eustrate, cette donnée provient d'une interprétation erronée de la source utilisée par l'hagiographe grec. En dehors d'Eustrate et de ses tributaires directs, on ne trouve mention de Nisibe que dans Théophylacte, qui, on le notera, place dans cette ville, non pas le séjour de Golindouch libérée, mais sa captivité, antérieure à sa fuite dans l'empire ; il y a bien de l'apparence que cette manière de présenter les choses provienne d'une correction apportée, en vue d'en éliminer les invraisemblances, à un texte pareil à celui d'Eustrate.

11. Du voyage de S^{te} Golindouch à Jérusalem, Eustrate (§ 18-20) fait substantiellement le même récit que la Passion géorgienne (G xiv-xv), sauf qu'il l'agrémente, selon son habitude, des ornements de sa rhétorique et de réminiscences bibliques. Notons que la prophétie sur l'arrivée prochaine de l'Antéchrist se trouve dans les deux recensions (G xv, 5-6 ; E § 20).

12. De Jérusalem, Golindouch vient (ou revient) à Hiérapolis (G xvi ; E § 21-22a) ; ici encore, les deux récits sont assez semblables, sauf les divergences suivantes : a) on lit dans G (xvi, 1) que la sainte se rend à Hiérapolis *ad videndum regem Babylonis* ; Eustrate écrit, au pluriel, τῶν Βαβυλωνίων βασιλέων (p. 168, 25), et ce pluriel est confirmé par la métaphore géorgienne publiée par M. Kekelidze² ; b) d'après le texte géorgien, l'auteur a entendu lui-même les prophéties de la sainte : *narravit nobis* (G xvi, 2), et *nos etiam certiores fecit* (G xvi, 3), tandis qu'Eustrate dit seulement προεῖπεν γοῦν (p. 168, 27) et τοῖς οὖν ἐγγὺς αὐτῆς εἶπεν (p. 169, 4) ; c) alors que G appelle Domitien simplement *Melitenus episcopus*, Eustrate dit ἀρχιεπίσκοπος τῆς ἡμετέρας Μελιτινῶν μητροπόλεως (p. 169, 12-13) ; comme l'a noté le P. Peeters (p. 81), on peut inférer de cette expression qu'Eustrate était originaire de Mélitène.

13. La première partie de G xvii (1-7), dont il a déjà été question (n° 10), est absente de la Passion grecque ; elle rapporte une ambas-

lindouch, p. 103. On peut se demander si *Κιρκήσιον* (Théophylacte Simocatta écrit régulièrement *Κιρκήσιον*) ne représente pas ici une autre interprétation de notre « Nision » ; voir plus loin, n° 18.

¹ D'autant que le nom grec de la ville (*ierapolis*; *ieropolis*) est employé plus loin dans le texte géorgien (G xvi, 1 ; xvii, 1, 8).

² *Etiudebi*, t. III, p. 245, 21.

sade de l'archevêque Domitien de Mélitène, envoyé par l'empereur Maurice au roi des Perses Hormizd IV pour négocier une paix ou une trêve. Cette ambassade doit se placer quelque temps avant la chute d'Hormizd (590), puisque Golindouch, que Domitien rencontre à Hiérapolis, lui conseille « d'attendre, parce qu'Hormizd doit périr sous les coups des siens » (G xvii, 5). L'hagiographe abandonne ici l'ordre chronologique, car il a signalé plus haut (G xiv, 1) que la sainte femme a quitté « Nision » pour Jérusalem au moment de la révolte qui mit fin au règne d'Hormizd ; c'est probablement la mention de Domitien à la fin du chapitre précédent (G xvi, 4) qui a amené le narrateur à placer ici cet épisode dont Domitien est le personnage principal ; ou bien l'abandon de l'ordre chronologique serait-il l'indice de l'emploi d'une nouvelle source (qui serait le récit de Domitien) ?

L'ambassade de Domitien à Hormizd n'est connue par aucune autre source ; faut-il, pour cette raison, en rejeter l'historicité ? Nous pourrions répéter ici ce que nous avons dit plus haut (n° 5) à propos de la légation d'Aristobule ; on notera de plus que, d'après le récit géorgien, l'ambassadeur, arrêté par les prophéties de Golindouch, ne paraît pas être allé plus loin qu'Hiérapolis : il n'est pas étonnant que les chroniqueurs officiels n'aient pas retenu cette ambassade avortée et qui n'eut peut-être aucune publicité. La Passion géorgienne reçoit d'ailleurs, ici encore, l'appui de Jean de Nikiou, d'après qui Golindouch, libérée miraculeusement par l'ange, « s'enfuit, gagna le territoire romain et s'arrêta dans la ville d'Hiérapolis ; elle alla raconter au métropolitain Domitien tout ce qui lui était arrivé » ¹. Le texte géorgien, de son côté, note (G xvii, 3) que c'est à l'occasion de son voyage vers la Perse que Domitien apprit, à Hiérapolis, de Golindouch elle-même, toute l'histoire de son martyre : *audivit ab ea omnia quae supra scripta sunt, quem toleravit cruciatum propter Christum*.

On ne doit donc plus croire que Domitien « n'a rencontré la sainte ni avant ni après les quelques semaines » de la fin de l'année 590 qui se sont écoulées entre le moment où il rejoignit Chosroès II fugitif à Circésium ou sur le chemin d'Hiérapolis, et celui où il quitta l'Euphratésie « avec l'armée de Commentiolus, qui devait ramener le roi de Perse dans ses états » ².

14. La seconde moitié du chap. xvii (8-12) raconte que Chosroès II, réfugié en pays grec, à Hiérapolis, va trouver S^{te} Golindouch avec l'évêque Domitien ; il lui demande s'il pourra recouvrer son trône ; avant de lui répondre, la sainte femme lui fait jurer de libérer les prisonniers incarcérés à cause d'elle sous Hormizd, et

¹ Trad. ZOTENBERG, p. 527 ; PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 101 ; après seulement vient, dans Jean de Nikiou, le récit de la chute d'Hormizd.

² PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 122-123 ; cf. p. 118.

Domitien adresse au roi la même prière ; Chosroès accepte et fait relâcher les détenus du « Fort de l'Oubli »¹ ; Golindouch lui prédit alors qu'il sera rétabli sur le trône de ses pères par l'empereur des Grecs. Eustrate ne souffle mot (E § 22) d'une rencontre entre Chosroès II et Golindouch ; mais la Passion géorgienne est, de nouveau, appuyée par la chronique de Jean de Nikiou, car l'auteur copte écrit : « Chosroès allait souvent trouver Golendouh, pour l'interroger s'il régnerait ou ne régnerait pas en Perse. Elle lui dit : « Certes toi, tu triompheras et tu régneras définitivement sur les Perses et les Mages... »². L'entrevue de Chosroès II avec Golindouch n'est donc pas une invention de notre hagiographe ; c'est Eustrate qui, encore une fois, a procédé à une coupure³. Il a retenu l'intervention de la sainte en faveur de son gardien, mais il attribue tout le mérite de la démarche et de son succès (p. 169, 21) à Domitien ; on sent ici, chez Eustrate, le souci de majorer le rôle de l'archevêque de Mélitène, tendance qui s'explique aisément si Eustrate, comme il l'a suggéré plus haut, était originaire de cette ville (ci-dessus, n° 12c).

15. C'est la même tendance qui se révèle dans la première partie du § 23 (p. 170, 1-24), où l'auteur grec « se répand en louanges amphigouriques sur la sage conduite de l'empereur Maurice et de l'archevêque Domitien, qui réussirent à conclure avec le roi de Perse une paix avantageuse »⁴ ; ce panégyrique, dont le style rhétorico-biblique porte la marque personnelle d'Eustrate, manque entièrement dans le géorgien. « On ne voit pas bien à quel titre », fait remarquer le P. Peeters (p. 90), « le nom de St^e Golindouch est amené dans ce pathos, comme si elle avait concouru à cette politique ». D'après le texte complet, représenté par le géorgien et amputé par Eustrate,

¹ Il y a ici une anticipation assez naïve, car Chosroès, chassé de Perse par l'usurpation de Vahrām Tchōbēn, ne pouvait évidemment avoir aucune autorité sur le « Fort de l'Oubli » ; il faut comprendre que le roi exilé a promis de libérer les prisonniers, une fois rentré dans ses états.

² Trad. ZOTENBERG, p. 528 ; cf. PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 102.

³ On peut voir un indice de cette coupure dans un détail du texte grec. Après la mention de Domitien correspondant à celle de G xvi, 4, et qui se termine par les mots *δς καὶ μεγάλως ἐτίμησε τὴν μάρτυρα* (p. 169, 13-14 = G xvi, 4 *quia magnopere honorabat martyrem Christi*), Eustrate passe immédiatement au récit de l'intervention de Golindouch en faveur de son gardien emprisonné par Hormizd (= G xvii, 9) ; à la proposition relative citée, il ajoute les mots *ἐν οἷς προέτρπευεν αὐτὸν πρᾶξαι*, qui n'ont aucun correspondant en G et qui sont visiblement destinés à amener la phrase suivante *μαθοῦσα γὰρ* (p. 169, 14) ; mais cette proposition *ἐν οἷς προέτρπευεν*, jointe à la précédente *δς ἐτίμησε* (attestée par le géorgien), forme une phrase incohérente. Le P. Peeters (p. 90) la traduit : « Domitien estimait hautement la sainte martyre et agissait selon ses instances » ; l'addition des mots « et agissait » est en effet nécessaire pour que la phrase se tienne.

⁴ PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 90.

elle y a concouru, en effet, en un certain sens, par ses conseils à Domitien et ses prophéties (G xvii, 3-5).

16. Dans le chapitre xviii, la Passion géorgienne met en scène le cubiculaire Étienne, que Maurice envoie, porteur de cadeaux ¹, au roi Chosroès réfugié dans l'empire ; avec d'autres personnages importants, il est reçu par Golindouch et entend d'elle le récit de son martyre ; il tente de persuader la sainte femme de se rendre à Constantinople, mais elle refuse parce qu'elle sent sa fin prochaine. Eustrate (E § 23) ne dit mot du cubiculaire Étienne, ni de ses compagnons ; chez lui, c'est Domitien (encore lui) qui invite Golindouch à venir dans la capitale (p. 170, 24-26) : autre manifestation de la tendance d'Eustrate à pousser à l'avant-plan l'archevêque de Mélitène.

Le cubiculaire Étienne n'est pas un figurant inventé pour les besoins du récit ; il est connu de Théophylacte Simocatta, qui le présente en ces termes : *Στέφανον τὸν παιδαγωγὸν τῶν ἐαυτοῦ (Μαυρικίου) παιδῶν (ἐννοῦχος δὲ οὗτος τῶν ἐπιφανῶν τοῦ βασιλέως καὶ λίαν περιδοξοῦ τοῖς ἀνακτόροις)* ². L'invitation, adressée à Golindouch, à se rendre à Constantinople est rapportée aussi par Nicéphore Calliste, mais il n'indique pas par quel messager elle lui aurait été transmise ³.

17. Dans le chapitre G xix, inconnu d'Eustrate, l'hagiographe déclare qu'il a appris cela (c'est-à-dire, sans doute, l'épisode du chapitre xviii) de la bouche d'un *scholasticus quidam* et qu'il s'est pressé de mettre son récit par écrit « avec (celui) de Domitien ». Il a vu encore d'autres personnes dignes de foi qui avaient entendu les récits de Golindouch.

18. Le récit de la mort de la martyre, très sobre en G (xx, 1), est allongé dans Eustrate, conformément aux canons de la rhétorique hagiographique, d'une longue prière mise dans la bouche de la sainte (E § 24, p. 171, 21 - p. 172, 24), d'un commentaire édifiant de son trépas (E § 25, p. 173, 4-15) et d'une invocation à la bienheureuse (E § 25, p. 173, 15-24). D'après Eustrate, Golindouch s'est rendue, avant de mourir, « au sanctuaire de Saint-Serge, entre Nisibe et Dara » (E § 24, p. 171, 16-17). Le P. Peeters a bien montré tout ce que cette donnée de la Passion grecque a d'inadmissible : « Quant au témoin sur la foi duquel on nous répète que la sainte a rendu son âme à Dieu dans la chapelle de Saint-Serge entre Nisibe et Dara (§§ 24, 26), il n'a certainement rien dit de semblable s'il était bien informé. Il aura dit quelque autre chose qui se sera brouillée dans la tête du vieil Eustrate... On perdrait son temps à essayer de deviner ce qui a donné prétexte à Eustrate de trans-

¹ Cf. ÉVAGRE, *Hist. Eccl.*, VI, 17 : *δώροις βασιλικοῖς δεξιωσάμενος* etc. (éd. J. BIDEZ et L. PARMENTIER, Londres, 1898, p. 234, 12-13) ; VI, 19 : *δεξι-οῦται δὲ καὶ χρήμασι μεγάλοις* (p. 234, 29-30).

² VIII, 8, 13 ; éd. DE BOOR, p. 299, 3-15.

³ *Hist. Eccl.*, XVIII, 25 ; P. G., t. 147, col. 377 D.

poser à cette place et sous cette forme impossible la visite de la sainte à la chapelle de Saint-Serge » (p. 123-124). Ce qui « s'est brouillé dans la tête du vieil Eustrate », la Passion géorgienne nous le révèle : c'est que le corps de la sainte martyre a été transféré, après sa mort, *in loco sancti Sergii inter civitatem Daara et Nision* (G xx, 2). Cette translation est aussi impossible à admettre que le voyage de la sainte avant sa mort, si l'on comprend, avec Eustrate, que ce sanctuaire de Saint-Serge se trouvait μέσον τοῦ Νιτζι-βίου καὶ τοῦ Δάρας (p. 171, 17), entre Nisibe et Dara ; Golindouch est morte sans aucun doute en territoire romain, à Hiérapolis même ou dans une localité voisine ¹, c'est-à-dire à quelque 300 km., à vol d'oiseau, de Nisibe : trajet un peu long pour le cortège funèbre décrit dans la Passion géorgienne (G xx, 2) ; nous tenons ici une nouvelle preuve de ce que le « Nision » du géorgien désigne, non pas Nisibe, comme l'a interprété Eustrate (p. 171, 17), mais une localité d'Euphratésie. Il est tout aussi certain, dès lors, que le nom « Daara » ne peut être celui de Dara-Anastasiopolis en Mésopotamie, mais doit s'interpréter comme le nom, ou la déformation du nom, d'une ville proche d'Hiérapolis ². Ceci éclaire le texte déjà cité de Nicéphore Calliste où il est dit que S^{te} Golindouch, libérée, « se rend en territoire romain, à Circésium et Dara », ἐν τῇ Κυρκησίῳ τε καὶ τῇ Δάρας. Dara de Mésopotamie ne peut être placée « en territoire romain » ; cette anomalie n'a pas échappé au P. Peeters, qui écrit (p. 118, note 1) : « En cet endroit, l'abréviateur doit avoir procédé avec une certaine négligence, car il met Dara en territoire romain. » Le texte géorgien montre qu'il s'agit, non pas de Dara-Anastasiopolis, mais d'une ville d'Euphratésie, et que Nicéphore a conservé, peut-être à son insu (car il veut désigner, très vraisemblablement, Dara de Mésopotamie), une donnée exacte en plaçant cette ville en pays grec. Κυρκήσιον offre, on l'a déjà noté, une consonance suspecte avec le « Nision » de G ; peut-on croire que c'est par une pure coïncidence que le premier nom est joint, dans Nicéphore, à celui de Dara, comme « Nision » l'est à « Daara » dans le texte géorgien ?

¹ Aucune source ne dit explicitement où est morte S^{te} Golindouch, sauf notre texte géorgien, qui (en G II, 1) place sa mort à « Nision » ; mais il ressort clairement, non seulement de la Passion géorgienne, mais aussi du contexte des notices de Théophylacte Simocatta (V, 12, 12-13) et de Nicéphore Calliste (P. G., t. 147, col. 377 D) que la sainte martyre mourut dans la région d'Hiérapolis.

² S'agirait-il de Sura, Šūrā (სურა), sur l'Euphrate, à l'ouest de Callinique, à une centaine de km. au sud-est d'Hiérapolis ? L'identification de « Nision » avec Nisibe devait entraîner chez Eustrate celle de « Daara » avec τὸ Δάρας (p. 171, 17), la forteresse frontière voisine de Nisibe, mise au tout premier plan de l'actualité par le traité de 591 (voir E § 23, p. 170, 22).

On comprend maintenant pourquoi Eustrate a remplacé la translation des reliques de S^{te} Golindouch par un voyage fait par elle avant de mourir : prenant « Nision » pour la ville de Nisibe, il aurait dû décrire, s'il s'en était tenu à la version originale, une procession de 300 km. Il lui a paru moins inacceptable de faire faire ce long trajet par Golindouch vivante.

19. Les deux Passions se terminent par l'indication de la date de la mort de S^{te} Golindouch (G xx, 4 ; E § 26) : d'après Eustrate, elle mourut le 13 juillet de la 9^e indiction, sous Chosroès II et Maurice (= 591) ; dans G, le manuscrit A écrit *mense iunio, qui est k'uelt'oba* (= *iulius* !), et le ms. B *mense iunio* ¹. *Iunio* (*iuniossa, ivnissa*), dans les deux manuscrits, doit être une faute pour *iulio* (*iuliossa, ivlissa*), comme l'indique la glose du codex A *qui est k'uelt'oba* (l'ancien nom du mois de *juillet* chez les Géorgiens) ² ; la date du 9 marquée par B doit provenir d'une confusion avec le chiffre de l'indiction (qui, précisément, est omis dans B).

Le résultat le plus important, et en même temps le plus certain, de cette trop longue collation de textes, c'est de faire voir que la Passion grecque du prêtre Eustrate est secondaire par rapport à la recension représentée par le géorgien ; nous avons trouvé presque à chaque pas, dans la Passion grecque, des traces indiscutables de coupures, de remaniements, d'amplifications oratoires (voir surtout nos 1, 3, 5-9, 12, 14, 15, 18). La parenté entre les deux Passions est évidente, et il est tout aussi évident, d'une part, que l'ouvrage d'Eustrate n'est qu'une métaphore d'un texte semblable à la Passion géorgienne, et, d'autre part, que cette Passion géorgienne ne peut s'expliquer comme une élaboration de la recension grecque. On se souviendra, au surplus, que maints épisodes conservés par le géorgien et inconnus du grec reçoivent l'appui d'autres sources anciennes (Théophylacte, Jean-de Nikiou, la source de Nicéphore Calliste ; voir nos 3, 8, 10, 13, 14, 16). Le rôle d'Eustrate a donc été, non pas, comme on devait le penser quand on ne connaissait que son texte ³, de mettre par écrit les récits à lui faits par Domitien et par d'autres témoins oculaires, mais simplement de paraphraser sur le mode oratoire, en l'amputant et

¹ La même date est indiquée en tête de la Passion dans le ms. B. C'est aussi au 9 juin que le calendrier de Jean Zosime (rédigé en 956) place la fête de S^{te} Golindouch : éd. I. DŽAVACHI-VILI, *Sinis m'is k'art'ul helnacer't'a aġceriloba* (Tiflis, 1947), p. 209, l. 35 ; voir KEKELIDZE, *Etiudebi*, t. III, p. 201-202.

² Voir G. GARITTE, dans *Le Muséon*, t. 66 (1953), p. 258.

³ PRETERS, *Sainte Golindouch*, pp. 81, 103.

en la déformant, une Passion écrite préexistante. Si l'on admet que c'est bien Eustrate qui affirme, dans un épilogue d'ailleurs plus que suspect¹ : *μαθὼν γὰρ ἡμῖν ὅτι οὐδεὶς συνεγράφατο τὸδε τὸ μαρτύριον*, on doit admettre aussi qu'il en a menti.

Le modèle d'Eustrate nous est heureusement rendu par la Passion géorgienne. Celle-ci se révèle une pièce hagiographique d'excellente qualité ; non seulement sa supériorité éclate partout dans le détail du récit vis-à-vis du panégyrique d'Eustrate, non seulement son antiquité est garantie, sur plusieurs points essentiels où elle diffère du grec, par l'accord de chroniqueurs du VII^e siècle, mais encore l'impression générale donnée par le narrateur est celle d'une indubitable honnêteté. Il a entendu personnellement certains propos de la sainte (G xvi, 2 *narravit nobis* ; G xvi, 3 *et nos etiam certiores fecit* ; ci-dessus, n° 12b), mais il le signale sans insistance aucune et sans la moindre préoccupation de se mettre en vedette ; quoiqu'il ait connu personnellement son héroïne, il ne prétend pas avoir appris d'elle directement toute l'histoire de sa vie ; il indique honnêtement les personnes qui l'ont renseigné : « des hommes fidèles et pieux » (G i, 1), « de nombreux notables chrétiens qui avaient connu la sainte, principalement Domitien, l'évêque de Mélitène » (G xvi, 4 ; xvii, 3), « un certain avocat (*scholasticus quidam*) et d'autres personnes encore » (G xix, 1-2). Lui-même se dissimule modestement derrière ses informateurs et ne fait rien connaître de sa propre personne ; son nom n'est même pas indiqué dans le titre de la Passion.

Tant y a que nous serions incapables de percer son anonymat, si nous étions réduits aux seules données de son ouvrage ; nous pourrions dire seulement que l'auteur de la Passion conservée en géorgien est un contemporain, qui a rencontré S^{te} Golindouch et qui a écrit avant le prêtre Eustrate². Mais l'hagiographie de la

¹ Ibid., p. 80, note 2 ; p. 81. Cet épilogue n'est attesté que par une copie du XVII^e siècle (ibid., p. 79-80) ; ses premières lignes ne sont qu'une mosaïque d'expressions reprises au texte de la Passion grecque.

² La Passion d'Eustrate a été composée indubitablement avant la fin du règne de Maurice (602) et avant l'invasion de l'empire par Chosroès II sous Phocas et Héraclius (voir E § 23 ; PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 89). Nous ne sommes pas aussi sûr que le P. Peeters que la date de la composition d'E puisse être serrée entre la mort de S. Domitien (janvier 602) et celle de Maurice (nov. 602).

« martyre vivante » a, par chance, retenu l'attention de l'historien Évagre ; dans son récit de la fuite de Chosroès II et de son rétablissement sur le trône, il fait mention de la sainte et de son long martyre, et il ajoute : *ἡς τὸν βίον ἀνέγραψε Στέφανος ὁ πρότερος ἐπίσκοπος τῆς Ἱερραπολιτῶν*¹. Nicéphore Calliste, ou plutôt le chroniqueur inconnu qui lui a servi de source, écrit de même : *Ταύτης τὸν βίον Στέφανος ὁ τῆς Ἱερραπόλεως πρόεδρος συνεγράψατο, ἐκείνη τε συγγενόμενος, καὶ ἕκαστα ὡς εἶχεν ἐξ ἐκείνης ἀναμαθὼν, ἐντίμως τε καὶ μεγαλοπρεπῶς καὶ τὸν ταύτης νεκρὸν τῇ γῇ παραδεδοκῶς*².

Si l'on confronte avec ces indications d'Évagre et de Nicéphore ce que l'auteur de la Passion conservée en géorgien nous laisse deviner de sa personne, il apparaît clairement que le texte représenté par la version géorgienne ne peut être que l'ouvrage même de Stéphane, l'évêque d'Hiéropolis. Car cet évêque Stéphane répond parfaitement au signalement de notre anonyme ; comme lui, il a composé une Passion de la martyre perse ; comme lui, il a écrit avant Eustrate ; comme lui, il est contemporain de Golindouch ; comme lui, il s'est entretenu avec elle (Nicéphore le note expressément : *ἐκείνη συγγενόμενος*) ; comme lui, il a eu l'occasion (étant évêque d'Hiéropolis) de recevoir les importants personnages amenés dans cette ville par les événements sensationnels de 590-591³. Ira-t-on supposer que la Vie écrite par Stéphane, et connue d'Évagre, s'est perdue, tandis que nous est conservée une autre Vie, dont personne n'a jamais eu connaissance et qui a justement tous les caractères que doit avoir eus la première⁴?

¹ ÉVAGRE, *Hist. Eccl.*, VI, 20 (éd. BIDEZ et PARMENTIER, p. 235, 8-9) ; cf. PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 76-79.

² *Hist. Eccl.*, XVIII, 25 (P. G., t. 147, col. 377 D). On ne possède aucun autre renseignement sur Stéphane d'Hiéropolis ; voir PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 77 ; G. GOOSSENS, *Hiéropolis de Syrie. Essai de monographie historique* (Univ. de Louvain. *Recueil de Travaux*, 3^e série, t. 12, Louvain, 1943), p. 173, note 4 ; R. DEVRESSE, *Le patriarcat d'Antioche* (Paris, 1945), p. 284.

³ Ce que rapporte Nicéphore Calliste des funérailles de la sainte, célébrées par l'évêque Stéphane, est à rapprocher du récit de la translation solennelle du corps de S^{te} Golindouch qui se lit en G xx, 2 ; on remarquera que l'évêque du lieu n'est pas cité dans l'énumération des participants au cortège funèbre : ce qui paraîtrait bien étrange, si l'on ne savait que cet évêque est justement l'auteur lui-même et qu'il aime à s'effacer dans son ouvrage.

⁴ M. Kekelidze, dans son introduction (en géorgien) à son édition (*Etiudebi*, t. III, p. 203-205), attribue aussi la Passion géorgienne à Stéphane d'Hiéra-

L'ouvrage de Stéphane d'Hiérapolis, représenté pour nous par la Passion géorgienne, a nécessairement été composé très peu de temps après la mort de la sainte (13 juillet 591), puisqu'Évagre, qui termine son histoire en la 12^e année de l'empereur Maurice (13 août 593 - 12 août 594)¹, en connaît dès lors l'existence et signale même que son auteur a déjà un successeur sur le siège d'Hiérapolis (ὁ πρότερος ἐπίσκοπος τῆς Ἱεραπολιτῶν)².

C'est la Vie composée par Stéphane d'Hiérapolis au lendemain de la mort de la sainte qui a servi, quelques années plus tard (avant la fin de 602), de source exclusive au prêtre Eustrate. Cette constatation est d'une importance capitale pour le classement et la critique des divers documents relatifs à S^{te} Golindouch. Le P. Peeters, qui ne pouvait savoir qu'Eustrate n'avait fait qu'œuvre de métaphraste, avait classé ces documents en deux séries, entre lesquelles, croyait-il, « il ne s'est produit ni échange ni infiltration d'aucune espèce » (p. 104) : « Tous les souvenirs qui nous sont restés de S^{te} Golindouch remontent soit à l'un soit à l'autre des deux témoins qui ont pris soin de les conserver : Stéphane, évêque d'Hiérapolis, relatant ce qu'il avait vu et entendu de la sainte elle-même, et Eustrate, qui répète, en les délayant dans sa faconde hagio-

polis ; mais il suppose qu'Eustrate a écrit indépendamment de lui, quoique d'après les mêmes informateurs.

¹ Ἐνταῦθά μοι τὰ τῆς ἱστορίας πεπαύσθω, Μαυρικίου Τιβερίου δωδέκατον ἔτος τὴν Ῥωμαίων βασιλείαν διακυβερνῶντος (VI, 24 ; éd. BIDEZ et PARMENTIER, p. 240, 22-24).

² Certaines des prophéties de S^{te} Golindouch peuvent paraître indiquer une date plus tardive, principalement celle du chap. xvi, 2 : *et quia cito peritum esset regnum Persarum*. Cette dernière prophétie semblerait faire allusion aux victoires d'Héraclius sur Chosroès II (628), mais comme elle figure également dans le grec d'Eustrate (E § 21, p. 169, 1-2 : καὶ ὅτι οὐ μετὰ πολλὸν χρόνον ἡ βασιλεία καταλυθήσεται τῶν Περσῶν) rédigé avant la fin du règne de Maurice (602), cette interprétation est décidément exclue. L'auteur vise probablement la sujétion où fut réduit l'empire sassanide après 591 ; c'est ainsi que le P. Peeters semble avoir interprété ce passage (*Sainte Golindouch*, p. 89). Quant à l'Antéchrist, dont la venue prochaine est annoncée avec insistance à Jérusalem d'abord (G xv, 5-6), à Hiérapolis ensuite (G xvii, 12), il est difficile de l'identifier ; Žordania (*K'ronikebi*, t. I, p. 63) suggérerait qu'il pourrait y avoir là une allusion à la prise de Jérusalem par Chosroès II (614) ; mais la prédiction de la venue de l'Antéchrist se trouve, elle aussi, dans Eustrate (E § 20, p. 168, 4-9) : elle ne peut donc se rapporter à un événement postérieur à 602, si du moins il s'agit d'une prophétie *post eventum*, et non d'une prédiction eschatologique comme on en trouve à toutes les époques.

graphique, les dires de Domitien de Mélitène et peut-être du chancelier Aristobule ou de quelque autre voyageur rencontré à Constantinople » (p. 103).

En réalité, la Passion géorgienne permet maintenant de le voir, le livre d'Eustrate n'est lui-même qu'un dérivé de celui de Stéphane, et toute la tradition littéraire concernant S^{te} Golindouch forme une seule lignée, qui remonte, directement ou par l'intermédiaire d'Eustrate, à une souche unique, l'évêque d'Hiérapolis.

Si l'étude du nouveau texte force à abandonner la généalogie bifide proposée par le P. Peeters, il ne s'ensuit pas de là que la valeur historique de l'hagiographie de la martyre perse soit moindre que ne le pensait le savant bollandiste disparu. Stéphane d'Hiérapolis a été en relations directes avec la sainte femme et avec les témoins qui avaient recueilli ses récits autobiographiques ; il nous fait toucher directement « ce que l'on pourrait appeler la tradition locale primitive »¹, « qui réalise toutes les conditions d'une parfaite authenticité »² et qu'il était, mieux que quiconque, à même de bien connaître ; son écrit respire partout une foncière honnêteté ; certaines des traditions qu'il nous a conservées peuvent avoir été déjà teintées de légende³, mais on peut être assuré qu'il les a reproduites fidèlement. La Passion géorgienne nous restitue un document hagiographique d'une qualité rare et en même temps une source contemporaine précieuse pour l'histoire des relations byzantino-perses pendant la première moitié du règne de Maurice.

Le texte géorgien est-il une reproduction parfaite de l'ouvrage de Stéphane ? On ne peut, naturellement, le garantir sans aucune réserve. Mais il y a de bonnes raisons de croire que la version géorgienne n'altère pas substantiellement le document primitif. Outre la présomption qui naît de la fidélité généralement constatée dans les traductions géorgiennes anciennes, on doit noter que la critique interne du texte géorgien, non plus que sa confrontation avec le grec d'Eustrate et les notices brèves des chroniqueurs, ne révèle nulle part aucun vestige de remaniement ou d'adaptation. Tout au plus peut-on se demander si les quelques détails

¹ PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 104.

² *Ibid.*, p. 124.

³ *Ibid.*, pp. 86, 87-88, 113 ; P. PEETERS, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (*Subsidia hagiographica*, n° 26, Bruxelles, 1950), p. 92.

fournis par Nicéphore Calliste sur la famille et la jeunesse de Golindouch¹ n'ont pas été supprimés de la recension conservée en géorgien (entre G II, 1 et 2) ; mais ici même, il n'est pas défendu d'estimer plus probable une invention du côté de Nicéphore qu'une suppression du côté du géorgien.

Le P. Peeters a montré qu'« il est non seulement possible, mais tout à fait vraisemblable que l'évêque Stéphane a rédigé en syriaque l'éloge funèbre de la martyre perse »². Le début de la Passion géorgienne (G I, 1, et II, 1), qui est bien dans le style de l'hagiographie araméenne (ci-dessus, n° 2), cadre parfaitement avec cette hypothèse. Les cas signalés plus haut (nos 4, 7, 12a), où le géorgien emploie des substantifs au singulier, alors qu'Eustrate les met au pluriel, ou inversement, s'expliquent sans difficulté si le texte original était syriaque (on sait qu'en syriaque le pluriel des noms n'est ordinairement distingué du singulier, dans la graphie, que par les deux points dits *seyōmē*). De même, devant la variante G XVI, 4 *Domitianus, quia honorabat* = E § 22 (p. 169, 12-13) *Δομετιανὸς ὃς ἐτίμησε*, il y a lieu de songer à la polyvalence de la particule syriaque *ܐܢ*, qui peut être, suivant les cas, (notamment) pronom relatif et conjonction causale.

Si ces divergences entre les deux Passions doivent effectivement s'expliquer par un original syriaque, il faut nécessairement admettre que le texte géorgien et le texte grec dérivent de cet original chacun par une voie propre. Ce qui amène à poser la question de savoir quelle a pu être la langue du modèle immédiat de la Passion géorgienne. S'il y a eu un intermédiaire entre le syriaque de Stéphane et le géorgien, cet intermédiaire ne peut guère avoir été que grec ou arménien. Mais la langue de la Passion géorgienne est exempte d'hellénismes autant que d'arménismes ; les quelques mots arméniens³ ou grecs⁴ qui s'y rencontrent ne peuvent être allégués comme preuves, car ils sont courants en géorgien, aussi

¹ *Hist. Eccl.*, XVIII, 25 ; *P. G.*, t. 147, col. 377 A-B ; cf. PEETERS, *Sainte Golindouch*, pp. 102, 104-105.

² PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 78.

³ *gundi* « armée » (II, 2), *vani* « domicile » (IV, 8, 9 ; V, 5), *tohmi* « tribu » (V, 1), *banaki* « camp » (VI, 3), *ḡurḡmulī* « puits » (IX, 4), *hambori* « baiser » (XV, 7), *vešapi* « dragon » (IX, 1), *senakapani* « cubiculaire » (XVIII, 1), etc.

⁴ *kereoni* (XX, 2), *sk'olastikosi* (XIX, 1), *ipokonieri* (sic) « hippodrome » (XVII, 6), *ek'soria* (VI, 5 ; XIII, 10), *evlogia* (VII, 6), etc.

bien dans les textes originaux que dans les textes traduits. En particulier, la Passion géorgienne n'use guère des diverses périphrases rendant les participes, qui sont si fréquentes dans les textes traduits du grec. Il semble donc que l'on puisse admettre qu'elle a été traduite directement du syriaque¹; sa syntaxe très simple, essentiellement paratactique, est de nature à recommander cette supposition.

Ainsi, une fois de plus, la littérature géorgienne nous restitue une pièce insigne de l'hagiographie ancienne et une source historique de valeur. Elle fournit du même coup une solution imprévue aux problèmes littéraires et critiques posés par les documents relatifs à la martyre perse. La Passion géorgienne de St^e Golindouch apporte une nouvelle illustration, contre l'attente du P. Peeters lui-même, à une des thèses que ses propres travaux ont puissamment contribué à accréditer : l'importance du rôle joué, dans la diffusion et la conservation de l'hagiographie byzantine et orientale, par les interprètes géorgiens, à qui « il est arrivé de conserver à la postérité, en traduction géorgienne, des ouvrages grecs, syriaques et arabes, y compris des Vies de saints, dont les originaux ont disparu »².

Notre traduction sacrifie délibérément l'élégance à la littéralité. Comme le texte à traduire est lui-même une traduction, nous avons cru utile de le rendre strictement *ad litteram* et de reproduire dans la version latine, autant que faire se peut, la lettre même du texte géorgien ; quand la traduction littérale d'une tournure géorgienne était impossible, on l'a rendue librement en indiquant, entre parenthèses, avec l'abréviation *litt*(éralement), le mot à mot ; l'ordre des mots du géorgien a été partout respecté dans

¹ C'est l'opinion à laquelle incline aussi M. Kekelidze (*Etiudebi*, t. III, p. 205). N. Marr avait envisagé, mais sans la retenir, la possibilité d'une origine arménienne (*Iz pojezdki na Afon*, p. 23, dans *Žurnal Ministerstva Narodnago Prosvješčentija*, t. 322, 3, 1899, p. 1-24). — D'autres textes géorgiens sont présumés avoir été traduits du syriaque ; voir PEETERS, *Le tréfonds oriental*, p. 208-210 ; *idem*, dans *Anal. Boll.*, t. 59 (1941), p. 71-72.

² PEETERS, *Le tréfonds oriental*, p. 158. Le P. Peeters ajoutait, ce qui ne sera pas d'application, nous l'espérons, dans le cas présent : « Aujourd'hui encore, c'est avec une sorte de surprise formalisée que certains érudits entendent dire qu'un document n'existe plus qu'en géorgien ou qu'une version géorgienne en pourrait être le meilleur représentant. »

la traduction, sauf cas de force majeure. Cette méthode de traduction, si elle s'exerce parfois aux dépens du génie propre de la langue classique, présente par contre plusieurs avantages, et notamment la possibilité de rendre en traduction la plupart des variantes signalées par l'éditeur.

La division en chapitres est celle de l'édition de M. Kekelidze ; nous y avons ajouté une division en paragraphes. La pagination de l'édition est indiquée entre parenthèses dans le texte. Les passages en *italique* sont ceux qui n'ont pas de correspondants dans la Passion grecque. Le sigle A désigne le cod. 57 d'Ivroun, le sigle B le cod. A 95 du Musée de Tiflis (voir ci-dessus, p. 406).

Louvain.

Gérard GARITTE.

FORTITUDO¹ ET CERTAMEN BEATAE GULANDUCHT IN PERSIA²

Vita et³ certaminis victoria sanctae et ter beatae Gulanducht (1), quae vocata est in baptismo nomine Maria (mariam).

I. 1 *Domini et Salvatoris¹ nostri Iesu Christi auxilio*, quomodo audivimus a fidelibus et piis viris, *omnia vere facta in Persia sub Chosroe (hwasrov) vetere² rege et³ Hormizd (ormizd) regis diebus⁴ de ancilla Dei Gulanducht, quae vocata est in baptismo Maria (mariam), 2 haec studio habuimus* (litt. *festinanter factum est nobis*) *describere⁵, per illam facta, ne sit oblivio⁶ multorum temporum praeteritu, et (ut) alii quoque⁷ qui venient ad⁸ memoriale hoc aedificentur.*

II. 1 *In Graecos¹ regnante pio Mauricio (mavriki) in Constantinopoli (kostantinepovli), anno nono, indictione nona², apparuit Orientem versus beata Gulanducht in civitate quam dicunt Nision³ (2), genere⁴ Persa, quae propria⁵ erat Chosrois⁶ regis Persarum. Haec propter Christum multum cruciatum⁷ toleravit⁸.* (p. 211) 2 Haec

Lemma. — ¹ Mense iunio 9 praemittit B. — ² (Fort. - Persia) Martyrium et cum fortitudine tolerantia Gulanducht B. — ³ (V. et) In Persia facta est B.

I. — ¹ et Salv. om. B. — ² om. B. — ³ Leg. ze da « sub... et » pro zeda « super ». — ⁴ B add. nostris. — ⁵ (n. d.) per nos scribere B. — ⁶ (s. obl.) in oblivionem veniat B. — ⁷ alii quoque om. B. — ⁸ (ven. ad) legent B.

II. — ¹ (In Gr.) Fuit super Graecos B. — ² ind. n. om. B. — ³ nison B. — ⁴ B add. erat. — ⁵ etiam B. — ⁶ hwasrov A, hwasro B, et ita semper. — ⁷ B add. et plagam. — ⁸ suscepit B.

(1) Sur les diverses formes du nom de la sainte (Golindouch, Goliandouch, Gulanducht), voir PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 78-79.

(2) Sur ce toponyme, voir ci-dessus, pp. 412-413 et 418.

habuit maritum magorum principem, qui exivit ut princeps super exercitus⁹ ab Oriente et adduxit captivos multos. **3** Et e captivis viros introduxit in domum suam; et erant illi christiani, et timor Dei erat cordi¹⁰ eorum, et non comedebant¹¹ idolothytum (litt. idolicum) quod eis dabant domini eorum, sed semper ieiunabant et orabant ad Deum sine defectione.

III. 1 In die una eos advocavit sancta Dei¹ Gulanducht et eis dixit: « Narrate quidem mihi cur non comedatis cibum quem nos comedimus; sed aliud quoque aliquid est², quia oratis vos ad Deum vestrum omni tempore; docete me quoque. » **2** Illi autem responderunt et dixerunt ei³: « Nos christiani sumus et Deum colimus; idolothytum autem⁴ non comedemus, sed orabimus⁵ ad Deum qui confecit caelos et terram et omne quod est in ea creatum⁶; sol autem et luna et ignis⁷ non sunt dei⁸, sed hoc omne propter homines creavit Deus⁹. » **3** Sancta autem studiose audiebat illos ad se loquentes (litt. eorum ad eam verbum¹⁰), et aperta est mens eius¹¹, et venit ad Dei scientiam vere¹². **4** Sancta autem fuit in admiratione tres dies et vidit angelum Domini qui ostendebat ei loca duo: unus locus erat¹³ tenebrarum, in quo erat multitudo hominum peccatorum, et unus locus erat lucidus¹⁴, in quo erant homines iusti¹⁵. **5** Respondit sancta Gulanducht et dixit angelo: « Domine, quis est locus hic tenebrarum in quo cruciantur homines multi? » Dixit ei angelus: « Hi sunt primi tui cognati, qui idola colebant¹⁶ facta manibus hominum. » **6** Et deinde rursus dixit¹⁷: « Domine, qui in luce sunt, qui sunt¹⁸? » Dixit ei angelus: « Hi sunt cultores Dei¹⁹ qui confecerunt caelos et terram, et qui baptizati sunt (p. 212) in nomine domini nostri Iesu Christi. » **7** Sancta autem Gulanducht volebat intrare in locum lucis ubi erat angelus; dixit ei angelus: « Non intrabis huc sine baptismo. »

IV. 1 Post¹ tres dies recepit mentem suam (litt. se recepit in mentem suam) e visione tremenda et admiranda trium dierum², et narrabat marito suo revelationem quam vidit cum timore et tremore. **2** Maritus autem succensuit et dixit³ ei cum iracundia: « Ut te⁴ spectro, in corde habes⁵ fidem christianorum, et per illam⁶ istam revelationem vidisti⁷. » Sancta autem deinceps non amplius ascendit in

⁹ (ut - ex.) super exercitum ut princeps B. — ¹⁰ cordibus B. — ¹¹ B add. illi.

III. — ¹ om. B. — ² om. B. — ³ quoniam B. — ⁴ (id. aut.) et id. B. — ⁵ oramus B. — ⁶ creatum post omne B. — ⁷ et i. om. B. — ⁸ B add. neque ignis. — ⁹ (propter - Deus) Deus propter homines creavit B. — ¹⁰ ad se loquentes om. B. — ¹¹ eorum A. — ¹² (venit - vere) ad Dei culturam vere ut veniret A. — ¹³ om. A. — ¹⁴ (et un. - luc.) et unum locum lucis A. — ¹⁵ sancti A. — ¹⁶ (Hi - col.) primi cognati tui colebant idola B. — ¹⁷ B add. sancta angelo. — ¹⁸ (Domine - qui sunt?) et quid sunt hi qui sunt in luce? B. — ¹⁹ B add. vivi.

IV. — ¹ Et post B. — ² (tr. d.) in tribus diebus B. — ³ et d. om. B. — ⁴ om. B. — ⁵ (in c. h.) habes in corde tuo B. — ⁶ (per ill.) eorum B. — ⁷ (ist. rev. v.) v. rev. ist. B.

cubile⁸ mariti sui. **3** Et deinde rursus⁹ interrogabat captivos de christianismo et eis dixit studiose : « Docete me » ; nam narrabat eis visionem, quoniam : « Fui¹⁰ in admiratione tres dies et adduxit me angelus et ostendit mihi duo loca, unum tenebrarum, ubi erant¹¹ in cruciatu magno qui colebant idola, et alterum locum lucis, in quo erant in gaudio magno¹² qui habebant lucem¹³ Christi Dei¹⁴ ; et volebam¹⁵ intrare ad locum lucis, angelus autem non me sivit intrare, sed dixit mihi : Si vis in locum lucis intrare¹⁶, primum baptizeris et christiana fias, et deinde intrabis huc. » **4** Illi autem ut viderunt (illam) studiose Dei scientiam (appetere) et desideranter interrogare de Christo, intellexerunt quoniam Deus adducit hanc¹⁷ ad lucem, ampliorem consolationem invenerunt, et audacius docebant¹⁸ de christianismo. **5** Sanctae autem iterum et deinde etiam tertium¹⁹ manifestatus est angelus Domini et ei dixit : « Ecce tertium manifestatus sum tibi post manifestationem²⁰ quam vidisti, ut baptizeris et christiana fias et magis proficias in gratia Christi. » (p. 213) **6** Beata autem dixit angelo : « Maritus meus me prohibet christianam fieri, et timeo ne inveniatur condemnationis locum (litt. condemnationem) in causa (litt. causam) baptismi et christianismi. » Dixit ei angelus : « Ecce rex dimittit eum in certamen et ibi morietur ; tu autem ne amplius²¹ tardes baptizari et christiana fieri. » **7** Deinde rursus dixit²² marito suo tertiam visionem et quia : « Rex dimittit te ad pugnandum », sed de morte (litt. mortem) non narravit ei. **8** Ille autem non credidit verbum eius. Et intravit secundum consuetudinem²³ ad adorandum coram rege ; ut vidit illum rex, dixit ei : « Nullum habeo praeter (litt. plus quam) te quem dimittam ad pugnandum ; sed festina (hoc) die ipso exire tu²⁴, et ne amplius panem in domicilio tuo comedas. » **9** Et²⁵ ut vidit festinationem regis, exivit (litt. et exivit) a rege et ibi in domicilium suum et dixit sanctae : « Mulier²⁶, vere mihi narravisti de visione²⁷ quam vidisti ; quia ut intravi ego coram rege ad adorandum, neque sivit me²⁸ coram stare, neque panem comedere in domo mea, sed festinanter exire (iussit me) ad pugnandum. »

V. 1 Sancta autem Gulanducht¹, post abitum mariti sui ad certamen, gaudebat erga Dominum ; et quia audivit quoniam² in certamine occisus est, quaerebat festinanter³ ut baptizaretur ; neque volebat baptizari manifeste propter timorem et cognitionem regis ; et deliberavit ut apud suas tribus iret et oblivisceretur⁴ suorum cognatorum⁵.

⁸ super lectum B. — ⁹ sancta B. — ¹⁰ B. add. ego. — ¹¹ (ubi e.) et e. in illo homines B. — ¹² (erant - m.) erat gaudium magnum B. — ¹³ baptismum B. — ¹⁴ erga Christum Deum B. — ¹⁵ B. add. ego. — ¹⁶ intrare post vis B. — ¹⁷ illam B. — ¹⁸ B. add. eam. — ¹⁹ (d. et. t.) t. d. et. B. — ²⁰ admirationem B. — ²¹ ne iam B. — ²² narravit B. — ²³ similiter consuetudini B. — ²⁴ (hoc - tu) a te ipso exire B. — ²⁵ om. B. — ²⁶ Scisne, mulier, quia B. — ²⁷ visionem B. — ²⁸ (n. s. m.) non iam mihi tempus dedit B.

V. — ¹ gulanducht B, gulandocht A. — ² (gaud. - quoniam) et aud. quia A. — ³ B. add. tempus. — ⁴ deinde neglexit B. — ⁵ B. add. et dixit in corde suo : « Ibo apud christianos. »

2 Et ⁶ ivit illa ad (*litt.* apud) christianorum sacerdotes et narrabat illis omnem visionem quae ostensa erat ei et admirationem quam vidit, et orabat illos genua flectens ut festinanter dignam facerent illam baptismo. 3 Sacerdotes autem, ut viderunt eius desiderium et intellexerunt quia Deus advocat illam et facit vas electum, baptizaverunt ⁷ eam in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, et vocaverunt eam nomine Mariam (mariam) (1). 4 Et post baptismum (p. 214) octava die, fecerunt festum ⁸ magnum baptismi (2), et docuerunt eam christianam (*litt.* quae per Christum ⁹) fidem et dimiserunt ¹⁰ in domum eius. 5 Et ut ivit sancta in suum domicilium ¹¹, permansit illa in oratione ad Deum, et obliviscebatur illa suam patriam et suam consuetudinem.

VI. 1 Post multum tempus ¹ baptismi sanctae, certior factus est rex de illa et omnibus cognatis eius; neque poterat hoc abscondi, sicut Dominus dixit ²: « Non est mysterium ³ quod non manifestabitur, neque absconditum ⁴ quod non apparebit; omne quod in tenebris dicetis, in luce audietur; omne quod aure (*litt.* auri) audietur in thesauro ⁵, super tectum praedicabitur » (Luc. 12, 2-3). 2 Hoc ut manifestatum est sanctae ⁶ (*gen.*), succensuit rex valde de illa et misit ⁷ duos ex optimatibus cum adulatione ⁸ loqui illi, et ei dixit: « Quid consultavisti hoc facere ⁹ ad contumeliam regis et omnium cognatorum eius ¹⁰? Velis ¹¹ festinanter decedere ab ordinibus christianorum. » Sancta autem dixit iis qui venerant ¹² ad eam ¹³: « Ne fiat mihi ¹⁴, renegare regem Iesum Christum ¹⁵, filium Dei vivi. » 3 Rex autem ut audivit verbum hoc per missos, deinde etiam misit ad eam iterum et tertium et eam monuit ¹⁶: « Sic velis renegare baptismum, et sciunt dei mei ¹⁷, ducam te uxorem meam. » Nam maritus eius mortuus erat in castris foris, sicut antea scriptum est ¹⁸. 4 Deinde rursus monuit regem: « Si affirmaverit mihi (*litt.* mecum) ¹⁹ rex ²⁰ quoniam non morietur ²¹, hoc facerem; immortalis autem Deo desponsata sum, et non possum

⁶ B *add.* surrexit et. — ⁷ et b. AB. — ⁸ B *add.* et gaudium. — ⁹ erga Christum B. — ¹⁰ B *add.* illam. — ¹¹ (Et - dom.) om. A. \

VI. — ¹ Et post multos dies B. — ² B *add.* quoniam. — ³ absconditum B. — ⁴ mysterium B. — ⁵ (omne - th.) et quod auribus in thesauris dicetis B. — ⁶ om. B. — ⁷ B *add.* ad eam. — ⁸ cum ad. om. B. — ⁹ (h. f.) baptismum istum f. B. — ¹⁰ tuorum B. — ¹¹ Nunc v. B. — ¹² missi erant B. — ¹³ B *add.* a rege. — ¹⁴ om. B. — ¹⁵ (r. I. Chr.) caeli dominum et r. Chr. B. — ¹⁶ (iterum - m.) iterum et eam monuit et tertium A. — ¹⁷ (et - mei) et sciant dei mei et B. — ¹⁸ (sicut - est) sicut diximus primum B. — ¹⁹ super me B. — ²⁰ om. B. — ²¹ moriar B.

(1) Le changement de nom au baptême était de règle chez les chrétiens de Perse; voir P. Devos, dans *Anal. Boll.*, t. 64 (1946), p. 100.

(2) Comp. la Passion de S. Anastase le Perse (BHG. 84), § 6, éd. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, p. 131, 12-13: Ποίησαντος δὲ ἐν τῷ οἴκῳ αὐτοῦ τὰς ὀκτὰ ἡμέρας τοῦ φωτίσματος.

recedere ab eo. » 5 Rex autem vetus Chosroes (hwasrov), ut audivit hoc ²², succensuit de beata et iussit omnem ²³ possessionem eius diripi et ferro (p. 215) duplici alligari totum corpus eius et collare ferreum grave imponi collo eius, ut non posset sursum aspicere et videre caelum, et duci illam in exsilium, ubi dicitur « Immemorialis » ²⁴ (1), et de die in diem cruciari ²⁵ illam.

VII. 1 Rex autem Chosroes plaga magna et misera morte exivit e mundo hoc. Et post eum, in regno Hormizd filii eius ¹, pius rex Graecorum Mauricius (mavrik) misit propter pacis mutuae temporis (= indutiarum) compositionem ut legatum hominem unum ² cui nomen dictum est Aristobulus (aristobul ³); et scripsit epistolam et dimisit ad Hormizd Persarum ⁴ regem. 2 Et cum versaretur legatus ⁵ in Persia, audivit de beata Gulanducht; et expetiit a Persarum rege per se ipsum ut misericordiae causa (litt. propter misericordiae causam) iret ⁶ et videret (eos) qui erant in exilio in loco qui dicitur « Immemorabilis », et quot essent ibi christiani, ut peteret ⁷ a rege dimitti (eos) (2), quia ordo est regum ut (litt. quoniam) quodcumque petunt legati largiantur reges. 3 Ut venit Aristobulus (aristobulos ⁸) in exsularem locum, invenit ibi sanctam Gulanducht; desiderabat videre illam, quia audierat eius cruciatum. 4 Et ut adoravit sanctam et magnopere collocti sunt de pietate (litt. Dei cultura ⁹), dixit sanctae: « Dicam regi ¹⁰, et expetam te, et abducam te abhinc. » Sancta autem dixit: « Condemnabo te coram thronis Christi, si tu feceris hoc ¹¹. » 5 Ille autem magna aedificatione abiit, multum futurum quoque praeve audivit a sancta de Hormizd rege Persarum ¹², quia non est ei futura pax neque pacis ¹³ tempus (= indutiae). 6 Ut audivit hoc, orabat eam et ei loquebatur ut ex vinculis ferreis ut eulogiam darent ei; tum dederunt custodes aliud vinculum ferreum; tum ¹⁴ iussit beata e primis dari illi. Ut ¹⁵ venit ad regem Persarum, reversus est ad regem suum ¹⁶ inaniter. 7 Ut venit Aristobulus ¹⁷ Con-

²² (Rex - hoc) ut audivit hoc rex B. — ²³ om. B. — ²⁴ B add. iussit. — ²⁵ ferire B.

VII. — ¹ (Et post - eius) post regnum eius, Hormizd filii eius (sic) A. — ² (ut - un.) hom. quemdam ut leg. B. — ³ aristobel B. — ⁴ om. B. — ⁵ om. B. — ⁶ veniret B. — ⁷ (et quot - p.) et volebat ut quocumque inveniret ibi christianos apprehensos ut expeteret B. — ⁸ aristabulos A. — ⁹ (coll. - pietate) colloquium fecerunt de Dei cognitione B. — ¹⁰ (d. r.) visne ut persuadeam regi B. — ¹¹ om. B. — ¹² (abiit - Persarum) et multo futuro praeve audivit de beata ab Hormizd rege (sic) A. — ¹³ om. B. — ¹⁴ deinde B. — ¹⁵ Et ut B. — ¹⁶ coram rege suo B. — ¹⁷ (Ut v. A.) Et ut ascendit A. (aristobeli) B.

(1) Le « Fort de l'Oubli », dans le Bêth Hüzâïë; voir p. 409, avec note 1.

(2) « Les ambassadeurs byzantins s'intéressaient-à leurs coreligionnaires d'Iran... et recueillaient des informations touchant leurs conditions de vie (P. Devos, dans *Anal. Boll.*, t. 64, 1946, p. 101-102).

stantinopolim, (p. 216) *omne quodcumque ei praedixit beata ita invenit intus domum suam et quodcumque dixit ei* ¹⁸.

VIII. 1 Sancta autem martyr Christi, cum esset (*litt.* ut erat) ¹ in carcere, didicit doctrinam syriacam et psalmos ² Davidis (1) ab iis qui ibi erant christianis hominibus ³. 2 *Ut audivit hoc rex Hormizd de beata Gulanducht* ⁴, *quoniam exsularem locum ecclesiam fecit* ⁵ *christianorum*, postquam fuerat illa ibi in carcere octodecim annos ⁶, iussit illam educi inde ab exsilio ⁷, *non quasi miseretur*, sed ut ampliori plagae et cruciatui traderet certaminis victricem. 3 *Dixit ei rex* : « *Renega baptismum et fidem christianorum ; satis est tibi* ⁸ *quia cognationi regum contumeliam intulisti et legem Persarum totam pervertisti* ⁹ *et in animo habes illos* ¹⁰ *christianos facere.* » Sancta autem dixit ei : « *Si vultis* ¹¹ *toto corde credere Christi Dei nostri veritatem, accipiet vos quoque.* » 4 *Hoc ut audierunt Babylonii, iusserunt cruciari illam* ¹² et percuti a iuvenibus sine misericordia ; et mamillae medietatem diffiderunt ¹³ ; et propter huiusmodi plagae tolerationem ¹⁴ gratias agebat Deo ¹⁵ quia digna facta est propter nomen eius cruciari (cf. *Act.* 5, 41) ; et consolabatur se ipsam et loquebatur : « *Qui mare rubrum et Iordanem flumen separasti, Christe Deus* ¹⁶, et rursus ibidem statim ¹⁷ unificasti ¹⁸, hanc mamillam decisam (*litt.* hoc mamillae decisum) virga ¹⁹ ibidem restitues » ; et sustulit et posuit (illam) in suo ipso loco, et facta est illa sicut prius erat. 5 *Ut vidit* ²⁰ *miraculum Dei nostri, (effectum) ut converteretur ad Dei cognitionem, iussit* ²¹ *illos deterius caedere (illam).* Nam deposuerunt in saccum carbonem ardentem ²² et defixerunt capiti eius ²³ et ad guttur sigillaverunt ²⁴, et deiecerunt (eam) in unum locum ut moreretur illa ibi, ut in illa (*litt.* illam) ²⁵ perficeretur dictum (p. 217) prophetae : « *Feci in vestimentum meum saccum, et factus sum* ²⁶ *eis parabola* » (*Ps.* 68, 11). Cum autem sanctae corpus plagam multis diebus toleraret, gratia Dei custoditum est ²⁷ impassibile. 6 *Certior*

¹⁸ accidit A.

VIII. — ¹ dum erat adhuc B. — ² psalmum A. — ³ om. B. — ⁴ de b. G. om. B. — ⁵ exsularis locus ecclesia factus est B. — ⁶ (postquam - a.) post octodecim a. B. — ⁷ inde ab exs. om. B. — ⁸ satis est tibi om. B. — ⁹ (totam perv.) et omnes decepisti B. — ¹⁰ om. B. — ¹¹ in animo habetis B. — ¹² sanctam B. — ¹³ (mam. med. diff.) pessime dorsum fiderunt B. — ¹⁴ (propter - tol.) per malae plagae tolerationem B. — ¹⁵ Christo B. — ¹⁶ B add. noster. — ¹⁷ om. B. — ¹⁸ congregavisti B. — ¹⁹ (hanc - virga) hoc fragmentum mamillae virga decisum B. — ²⁰ viderunt B. — ²¹ et rursus iussit B. — ²² (c. ard.) ignem B. — ²³ om. A. — ²⁴ et ad g. s. om. B. — ²⁵ super illam B. — ²⁶ B add. ego. — ²⁷ (gr. - est) gratia Dei illud protegebat et factum est custoditum B.

(1) S. Anastase le Perse apprit de même, dans un monastère de Palestine, τὰ γράμματα ἐλληνιστὶ καὶ τὸ ψαλτήριον (*Passio S. Anastasii*, BHG. 84, éd. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, p. 131, 26).

factus est rex quoniam nullo malo affecta est illa tanta plaga admota ; et interrogavit rex et ei dixit quoniam : « Nihilne passa est illa e tanto malo cruciatus ²⁸ ? » Tum sancta dixit ²⁹ illi : « Ego in tali loco requieto eram, qualem nunquam locum ³⁰ videram, et custodiebat me Christus Deus meus his diebus impassibilem ; talis locus in Perside non est : lux abundanter plena omni pulchritudine et adornata omni sapientia ³¹ splendide. »

IX. 1 Ut audivit hoc rex ¹, iussit martyrem Christi ² deici ³ in fossam in qua erat draco nimium magnus ; qui malefactores erant homines ibi praecipitabantur, et draco debebat illos ⁴ ; quia ut deum etiam tenebant illi draconem, nam hanc consuetudinem habent Persae quia sub propheta Daniele ita etiam erat draco. **2** Sancta autem ut descendit ⁵ in puteum, os aperuit draco et accessit ut deleret sanctam ; et retro versus est, quia non ausus est omnino appropinquare illi ⁶. **3** Sancta autem ut vidit nimiam magnitudinem ferae, tremuit valde et descripsit crucem accedente dracone et dissolvit illum. **4** Multa gratia Dei manifestata est illi in puteo, nam ut deiecerunt eam, timuit ⁷ ; et dixit illi angelus ⁸ : « Cur timuisti a dracone et facta es tremens ⁹ ? Non poterit magnitudo ista ¹⁰ feræ ¹¹ nocere tibi ; sub ¹² pedibus tuis tibi tradam istam ¹³ secundum Scripturam quam dicit : Super aspitem et viperam ambulabis ¹⁴, et deinceps sine timore fui : sancta ¹⁵. **5** Et venit draco et prosternebatur (p. 218) apud pedes sanctae ¹⁶ et volebat ut imponeret (sibi) manum et benediceretur a sancta ; et ut non esset gravior genibus ¹⁷ sanctae e magnitudine, allenabat ¹⁸ corpus a pedibus sanctae ; et quando volebant deicere cibum feræ, erigebatur sursum ¹⁹ et ita apprehendebat cibum ²⁰ in ore suo ²¹, et seorsim accumbebant et comedeat illum super nidum suum ²² ut non vexaret ²³ sanctam. **6** Fuit autem sancta in puteo multis diebus ieiuna et esuriit, nam natura suam consuetudinem quaerit ²⁴ ; impii autem ²⁵ tyranni feræ dabant escam ²⁶ et sanctae non dabant. Dixit illi angelus ²⁷ : « Cur afflicta es fame et siti ²⁸ ? » Sancta autem dixit ei : « Quomodo non ²⁹, domine ? Tot diebus nihil gustavi, et non deficerem fame

²⁸ (tanta plaga - cr.) e tanto malo cr. A. — ²⁹ respondit et dixit B. — ³⁰ om. A. — ³¹ omni sap. om. B.

IX. — ¹ B add. a martyre Christi. — ² m. Chr. om. B. — ³ deici eam B. — ⁴ dr. del. i. om. B. — ⁵ Sanctam autem ut deiecerunt B. — ⁶ appr. illi om. A. — ⁷ (nam - t.) om. A. — ⁸ B add. Domini. — ⁹ (f. es tr.) tremuisti B. — ¹⁰ om. B. — ¹¹ draconis B. — ¹² sed sub B. — ¹³ (tibi tr. ist.) convertes illam B. — ¹⁴ (super - amb.) om. B. — ¹⁵ (f. s.) habuit cor suum sancta B. — ¹⁶ (ap. p. s.) coram pedibus eius B. — ¹⁷ super genua B. — ¹⁸ amovebat B. — ¹⁹ (volebant - s.) deiciebant feræ cibum, sursum erigebatur B. — ²⁰ escam B. — ²¹ in ore suo om. B. — ²² (com. - s.) ita com. super latum suum B. — ²³ impediret B. — ²⁴ (natura - qu.) om. B. — ²⁵ om. B. — ²⁶ cibum B. — ²⁷ (d. illi ang.) tum dixit angelus sanctae B. — ²⁸ e fame et siti B. — ²⁹ om. B.

vel ³⁰ siti ³¹ ? » Tum angelus formam crucis sigillavit ³² in ore eius, et ei dixit : « Deinceps non esuries neque sities, sed sicut voles in potestate tua ³³ ita etiam tibi erit. » 7 Transegit autem in puteo cum dracone ³⁴ tres menses. Iniqui autem Babylonii spectabant (illam) cum manuum extensione orantem ad Deum quotidie ³⁵. 8 Et quando volebat cibum accipere propter corporis infirmitatem, paucum panem ³⁶ in aqua tepida madefaciebat ; hoc erat cibus eius ³⁷. 9 *Hoc omne spectabant iniqui, narraverunt regi ³⁸ quoniam viva est et nihil nocuit illi draco, sed super pedes eius volvitur ³⁹ fera ; tum iussit ⁴⁰ educi illam a fera ⁴¹, non quasi miseretur beatæ, sed ut deteriorem et ampliorem excogitaret cruciatum ⁴².*

X. (p. 219) 1 *Tum iussit rex* inici illam in domum unam, et multos homines impios intrare cum illa ¹, ut contaminarent templum corporis sanctæ ². 2 Ut vidit illud sancta, tremuit ³ ne iniqui opprimerent illam, sed ⁴ rogabat Deum cum spe ut auxiliator esset illi ⁵, sicut aliquando David dixit : « Salva me, Domine, ab homine maligno, ab homine falso et doloso erue me » (Ps. 42, 1). 3 Deus autem demisit tenebras ⁶ in eos qui intrabant ⁷ ad sanctam martyrem, sicut Sodomitis in tempore Loth ⁸, et extra vertit (illos) ne attingerent sanctam, nam ne spectabant quidem illam. 4 Sancta autem spectabat eos omnes, et carcerarii quoque spectabant illam sedentem intra domum, et rogationem faciebat ⁹ ad Deum ; iniqui autem in hoc quoque consilio impuritatis confusi facti sunt, nam loquebantur Babylonii ¹⁰ : « Saga est, et non potuimus illam vincere. »

XI. 1 Tum dederunt ei causam mortis ; nam est lex Persarum sigillare guttur (eius) qui condemnatur mortis ; tum sigillaverunt guttur pugnatrici Christi et cum illa *duobus* aliis ¹ malefactoribus, sed non christianis, ut super illam quoque perficeretur Scriptura ² : « Cum iniquis annumeratus est » (Marc. 15, 28). 2 Et dimiserunt (eam) cum illis ³ in locum quemdam exsularem magnopere miserum, ut ibi moreretur cum malefactoribus morte mala ; *nam ⁴ abscondunt caput et afferunt sigillum regi quod sigillaverunt gutturi.* 3 Ut abduxerunt carnifices beatam, obiter manifestatus est eis angelus Domini et dixit carnificibus *et equitibus* : « Quo ducitis ancillam

³⁰ om. B. — ³¹ B add. quia corporalis sum. — ³² (f. cr. sig.) sigillavit ei venerabilis crucis formam B. — ³³ in p. t. om. B. — ³⁴ (tr. - dr.) Sancta autem transegit cum dr. in puteo B. — ³⁵ (cum - quotidie) ad Deum orantem cum manuum extensione semper B. — ³⁶ B add. siccum. — ³⁷ in cibum ei B. — ³⁸ (narr. r.) et certiores fecerunt regem B. — ³⁹ (super - volvitur) coram pedibus eiusolvebatur B. — ⁴⁰ B add. rex. — ⁴¹ e puteo B. — ⁴² (sed - cr.) sed deterius et amplius ne quid excogitaret A.

X. — ¹ (rex - i.) in domum unam inici illam B. — ² (t. c. s.) sanctam in corpore B. — ³ B add. valde. — ⁴ B add. flexit genua et. — ⁵ B add. et loquebatur sic. — ⁶ om. B. — ⁷ B add. homines caecitatem. — ⁸ (in t. L.) de Loth B. — ⁹ om. B. — ¹⁰ B add. quia.

XI. — ¹ aliis quoque duobus B. — ² B add. quia. — ³ cum illa A. — ⁴ et A.

istam Christi? Dimittite istam. » 4 Illi autem timuerunt a visione tremendi viri; responderunt carnifices et dixerunt illi: « Domine, iussum regis est, et non poterimus ⁵ istud facere donec caput non absciderimus ⁶ et sigillum integre attulerimus (p. 220) regi; si non ita fecerimus, nos et gentem nostram interimet ⁷. » 5 Tum dixit angelus a Deo: « Si ita est et sigillum sanum decet auferre vos, accipite (illud) et ite. » Tum avulsit angelus sigillum a gutture sanctae ⁸, dedit illis et dimisit illos. 6 Tum dixerunt angelo Dei carnifices: « Si compererit rex quoniam viva est, quomodo faciemus? Nam perimus ⁹. » Dixit eis angelus: « Cum audiet rex quoniam viva est et advocabit vos, in mente vestra ¹⁰ mementote mei, et ibi inveniar ego, et eruam vos a morte ¹¹. » Tum persuasi facti sunt, et acceperunt sigillum et ostenderunt sanctae, et abierunt ¹².

XII. 1 Tum maesta facta est sancta et dixit angelo: « Bene eram peritura, domine »; angelus autem stetit ad eam et dixit ei: « Visne tu caput abscindi et perficere cursum fortitudinis tuae ^{1?} » Sancta ² autem dixit ei: « Utique, volo ego ³. » 2 Tum angelus Domini accepit ense a carnifice equite ⁴ et ostendit ei ⁵ et ei dixit: « Protende collum tuum. » Et illa ⁶ diligenter prae-buit ⁷; et abscidit caput eius ⁸. 3 Et inventa est vestis eius maculata sanguine propter aedificationem sanctae martyris. Et deinde rursus reviviscere fecit eam. 4 Tum viderunt admirationis hanc rem ⁹ equites et reversi sunt ad regem ipsum et dederunt (ei) sigillum sanum ¹⁰. 5 Tum dixit angelus sanctae martyri Christi: « Ecce gladio perfecisti certamen tuum et sacrificata es per certamen tuum ¹¹ in caelis, pervenit ¹² rogatio tua ad Deum. » 6 Et ¹³ digna facta est sancta gratia praesciendi et curandi quoque; et habebat vulnus etiam in collo suo ad aedificationem videntium eam et sanguinem in veste sua ut magis certum fieret. 7 Nam erant quidam e domo eius qui secuti sunt viri, qui miserebantur sanctae in cruciatio ¹⁴; (p. 221) tum dixit illis ¹⁵ angelus Dei ¹⁶: « Abducite istam et abite in Graeciam. » 8 Et prostrati sunt illi in angelum Dei et ei dixerunt ¹⁷: « Utique ¹⁸, ut oremus quoque in sanctis et Deo gratis locis in Ierusalem. » 9 Tum abduxerunt sanctam ipsius homines et coeperunt iter facere in Confiniis, solis orientem versus ¹⁹ Dei ductu, et pervenerunt ad flumen Euphratem et transierunt illi

⁵ non potentes sumus nos B. — ⁶ (cap. non absc.) non absciderimus caput istius B. — ⁷ (nos - interimet) nos et gens nostra peribimus B. — ⁸ B add. et. — ⁹ (n. p.) ita etiam peribimus A. — ¹⁰ om. B. — ¹¹ (e. v. a m.) a morte ne timeatis B. — ¹² et ita abierunt ad regem B.

XII. — ¹ (et - tuae) om. B. — ² om. B. — ³ Utique, Domine, valde volo ego B. — ⁴ (a c. eq.) e manibus carnificis equitis B. — ⁵ et ost. ei om. B. — ⁶ beata B. — ⁷ B add. collum suum. — ⁸ sanctae (dat.) B. — ⁹ (adm. h. r.) rem mirabilem B. — ¹⁰ sigilla sana B. — ¹¹ per c. t. om. B. — ¹² digna facta est A. — ¹³ Sancta autem B. — ¹⁴ (qui - cr.) et spectabant cruciatum eius B. — ¹⁵ illi A. — ¹⁶ Domini B. — ¹⁷ (Et pr. - d.) Illi dixerunt angelo Domini B. — ¹⁸ B add. Domine et. — ¹⁹ ab Oriente A.

et permanserunt in civitate ²⁰ quam dicunt Nision (1). **10** Multos ²¹ convertebat ad Dominum, et e manifestis ²² et diversis aegritudinibus curabat ²³ omnes.

XIII. 1 Certior autem factus est Hormizd rex Persarum ¹ quoniam viva est sancta ² Gulanducht et inventa est ³ illa in Nision ⁴ civitate et iussit adduci homines qui sigillum integre attulerant, et dixit illis : « Nonne dixistis quoniam mortua est Gulanducht ? » **2** Carcerariorum magister dixit ⁵ regi : « In aeternum vive ⁶. Cum iremus (litt. Ut ibamus) nos in via, homo quidam nimium pulcher, cuius vultum non potuimus considerare, constitit ante nos et nobis dixit : ' Quo adducitis sanctam istam ? Dimittite istam. ' » **3** Nos autem diximus : ' Iussum est regis, et non poterimus hoc facere, donec non mortua erit et ei abscissum erit caput et sigillum istud integre rettulerimus regi. ' **4** Ut audiuit hoc ⁷ a nobis, extendit manum suam et attigit collum eius et avulsit sigillum et dedit nobis sanum ⁸. **5** Et accepit ensem meum et abscidit caput sanctae ⁹ (dat.) Gulanducht, quia maesta erat sancta quod non occisa esset et deinde avulsum esset sigillum, ut perficeretur martyrium eius. **6** Postquam caput ¹⁰ abscissum est sanctae, ibidem coram nobis restituit ¹¹ caput eius et reviviscere fecit illam ¹² ; maculata autem erat ¹³ sanguine tota vestis eius. Tum dimisit nos et illam quoque abire quocumque quis vellet. » **7** Ut audiuit hoc rex Hormizd ¹⁴, succensus ¹⁵ de sancta et (p. 222) iussit totam cognationem sanctae ¹⁶ caedi et deleri. **8** Tum habebant homines ¹⁷ in mente sua ¹⁷ angelum Domini qui manifestatus est eis ; et statim viderunt illum illic stantem ¹⁸ et coeperunt vociferari et dixerunt : « Ecce adest qui sigillum dedit nobis » ; et ostendebant illum ¹⁹ digito. **9** Rex autem et omnes magni principes neminem spectabant, sed tremantes facti sunt et putabant quoniam timorem regis contempserunt et hoc videbant ²⁰. **10** Rex autem neminem iussit occidi ex illis, sed ire ²¹ illos in desertum in exsilium quod ²² dicunt « Oblivionem », ne essent in regia civitate Persarum et docerent alios quoque ²³ fidem christianorum ²⁴ et converterent.

XIV. 1 Et cum esset ¹ Gulanducht, quae vocata est Maria (ma-

²⁰ (transierunt - civ.) om. B. — ²¹ Et multos B. — ²² cogitationibus A. — ²³ sanabat B.

XIII. — ¹ (Certior - P.) Hormizd autem rex certior factus est B. — ² om. B. — ³ fugit B. — ⁴ nison B. — ⁵ coepit loqui ad regem et dixit B. — ⁶ B add. rex (nom.). — ⁷ B add. homo gloriosus. — ⁸ (et d. n. s.) sanum et dedit nobis B. — ⁹ om. B. — ¹⁰ Et postquam caput eius B. — ¹¹ (ib. - rest.) rursus coram nobis ipsis restituit ibidem B. — ¹² sanctam B. — ¹³ autem erat om. B. — ¹⁴ urmizd A. — ¹⁵ B add. ille. — ¹⁶ eius B. — ¹⁷ om. A. — ¹⁸ stantes (nom.) B. — ¹⁹ illos A. — ²⁰ totam § 9 om. B. (haplogr.). — ²¹ duci B. — ²² ubi B. — ²³ (al. qu.) nomen et B. — ²⁴ Christi B.

XIV. — ¹ B add. sancta.

riam), in civitate quae vocata est ² Nision ³ multis diebus, multas curationes perficiebat ⁴ et convertibat (homines) ad Christum Deum ⁵. **2** Et ut facta est turbationis insurrectio sub Hormizd ⁶ rege Persarum ⁷, qui etiam praebuit multas plagas in illam, consilium cepit eundi Ierusalem et adorandi sancta loca. **3** Ut pervenerunt in locum unum, et permanserunt in ⁸ monasterio uno, monasterium autem non orthodoxorum ⁹ erat ¹⁰; et cum vellet beata communicare venerando corpori et vero sanguini Christi ¹¹, putabat illos orthodoxos esse. **4** Interrogaverunt sanctam martyrem Christi ¹²: « Cuius fidei es? » Beata autem secundum consuetudinem, quia habebat verum sponsum Iesum Christum ¹³, praedicavit orthodoxiam et dixit: « Ego christiana sum et communico cum sancta catholica Ecclesia. » **5** Ut audivit monasterium sanctae catholicae Ecclesiae apostolicae verbum, non amplius acceperunt ad communionem illam ¹⁴; sancta autem recessit ab eis et permansit in alia domo. **6** Et (p. 223) invenit in illa domo ¹⁵ uxorem et maritum; uxor autem ¹⁶ erat fide catholicae Ecclesiae apostolicae, maritus autem eius ex Acephalis ¹⁷ qui habent Severi ¹⁸ haeresim. **7** Sancta autem neque ibi voluit communicare, quia manifestata est ei recta confessio; spectabat angelum Domini quoniam intrabat in orthodoxorum ecclesiam illa et angelus ¹⁹, etprehendit ille duos ²⁰ calices: rectus plenus erat luce, sinister autem plenus erat tenebris. **8** Sancta autem dixit angelo: « Domine, quid est aliud hoc et aliud poculorum ²¹? » Ille autem dixit ei: « Poculum istud rectum lucis est communio sanctae et apostolicae Ecclesiae ²²; sinistrum autem istud est ²³ haeticorum ²⁴, insane credentium. » **9** Hoc autem ut didicit sancta Christi martyr ab angelo, et aedificata est, deinceps sine intermissione in sancta et apostolica ²⁵ catholica Ecclesia communicabat sancto corpori et sanguini Christi.

XV. 1 Post hanc visionem abiit ab illo loco et in animo habebat

² (quae v. est) quam dicunt B. — ³ nison B. — ⁴ faciebat B. — ⁵ (hom. ad Chr. D.) multos homines ad dominum Deum nostrum Iesum Christum, et salvabantur per illam animae multae B. — ⁶ urmizd A. — ⁷ om. B. — ⁸ A add. loco. — ⁹ non orth. om. B. — ¹⁰ B add. haeticorum, et illi nesciebant. — ¹¹ (beata - Christi) communicare beata corpori et sanguini Christi B. — ¹² B add. et dixerunt. — ¹³ (sp. I. Chr.) lac et veram fidem Iesu Christi B. — ¹⁴ (audivit - illam) audierunt hoc monasterii incolae sanctae apostolicae catholicae Ecclesiae verbum, non acceperunt illam ad communionem. — ¹⁵ (perm. - illa domo) non permansit apud illos, sed invenit in alia domo B. — ¹⁶ B add. hominis. — ¹⁷ bicephalis B. — ¹⁸ om. B. — ¹⁹ (intrabat - angelus) illa <et> angelus intrabant B. — ²⁰ om. B. — ²¹ (al. h. et al. p.) hoc poculorum horum aliud et aliud B. — ²² (comm. - Eccl.) fides sanctae apostolicae catholicae Ecclesiae communio B. — ²³ (sin. - est) sinistri autem tenebrae sunt B. — ²⁴ B add. et. — ²⁵ sancta et ap. om. B.

ire ad sanctum Sergium ¹ in Barbarico (barbarikon) (1) ad orandum. 2 Et postquam oravit ibi, contendit Ierusalem ad orandum et ad adoranda ² sancta et laudabilia loca Christi. 3 Cum versaretur ³ in sancta civitate, ivit ad monachum unum magnum qui habebat gratiam praescientiae; ut vidit eam monachus, praevis salutavit eam et ei dixit: « Bene venisti, martyr ⁴ et sponsa Christi Dei ⁵ »; 4 illa autem humiliter ad illum ⁶ cum timore ⁷ colloquebatur et discebat verbum et ei dixit: « Domine mi, multis diebus multum verbum utilitatis audiavi ego hic et aedificationis ⁸. » 5 Senex autem ingemuit et lacrimas effudit et dixit sanctae, quod beata quoque ⁹ ipsa cognoscebat, quia: « Appropinquavit finis et adventus Antichristi; oremus igitur ut Dominus in pace nos educat ab hoc mundo ¹⁰. » (p. 224) 6 Hoc ut audivit sancta a sene, crucem descripsit et dixit ad senem ¹¹: « Domine, cum ego etiam detenta essem in carceris loco, quem dicunt 'Oblivioni datum', audiavi ab angelo qui dixit ¹²: 'Appropinquavit adventus Antichristi et prope est super portas' » (cf. *Matth.* 24, 33). Et de visione etiam et praescientia verbum perfecit cum sene. 7 Tum osculati sunt invicem ¹³; senex permansit ibidem ubi etiam erat in loco ¹⁴; beata autem perfecit orationem suam ¹⁵ ubi etiam desiderabat, et repleta est sanctorum locorum gratia ¹⁶, ubi passus est Christus corpore ¹⁷ et signa Christi Dei facta sunt.

XVI. 1 Rursus reversa est ¹ et ivit ad loca Hieropolis (ieropolis ²) et permansit Orientem versus in sacello Symeonis ad videndum regem Babylonis, quid illi ³ eventurum esset. 2 Nam ⁴ praevis narravit nobis martyr Christi Chosrois regis etiam novi fugam et deinde restitutionem et quia cito perituum esset regnum Persarum. 3 Et Aristobuli ⁵ etiam dixit quo tempore et ⁶ qua die [futura esset] mors, propinquis suis narravit et nos etiam certiores fecit; et post non multos (dies) mortuus est ille in die qua dixit sancta ⁷. 4 Multi principes et Deum amantes homines ⁸ viderunt sanctam martyrem Christi et omne quod antea scriptum est, et nobis narrabant omnino ⁹, maxime autem Domitianus (domentiane) Melitenus ¹⁰ episcopus (2),

XV. — ¹ B add. et. — ² et ad ador. om. B. — ³ pervenit B. — ⁴ margarita B. — ⁵ om. B. — ⁶ senem B. — ⁷ c. t. om. B. — ⁸ et aed. post utilitatis B. — ⁹ Gulanducht A. — ¹⁰ (ed. ab h. m.) amoveat ex hac vita B. — ¹¹ seni B. — ¹² B add. quoniam. — ¹³ invicem osculati sunt et B. — ¹⁴ in loco suo B. — ¹⁵ om. B. — ¹⁶ (s. l. gr.) sanctis e locis gratia B. — ¹⁷ corpore Christus B.

XVI. — ¹ reversi sunt A. — ² ioropolis A. — ³ om. A. — ⁴ om. B. — ⁵ aristobule A, asitobele B. — ⁶ quia B. — ⁷ d. s. om. B. — ⁸ (multi - homines) Deum amantes homines multi principes A. — ⁹ omne B. — ¹⁰ meletel B, meletianeli A.

(1) Rošāpha-Sergiopolis; voir PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 89, avec la note 1.

(2) S. Domitien, évêque de Mélitène, neveu de l'empereur Maurice († 12 janvier 602); voir PEETERS, *Sainte Golindouch*, p. 81; E. HONIGMANN, *Patristic Studies (Studi e Testi, 173, Vatican, 1953), p. 218-223.*

quia magnopere honorabat martyrem Christi, et alii etiam multi homines honorabiles ¹¹ magnificaverunt sanctam ¹².

XVII. 1 Pius autem rex Graecorum Mauricius emisit Domitianum episcopum, suum nepotem (litt. sororis filium), in Orientem ad regem Persarum ut deliberarent ¹ pacem. 2 Ut pervenit ille ad loca ² Orientem versus, certior factus est ³ de Gulanducht, quae Maria (mariam) vocata est ⁴. Et ut intravit in civitatem Hierapolim ⁵, contendit ad sacellum sancti Symeonis; (p. 225) 3 et salutavit ⁶ sanctam et fecit colloquium cum illa et audivit ab ea omnia quae supra scripta sunt, quem toleravit cruciatum ⁷ propter Christum, et alia etiam ⁸ quae futura erant diebus nostris praevidit (eum). 4 Narrabat episcopus ⁹ beatae quoniam: « Rex noster misit me ¹⁰ ad pacem faciendam ¹¹ et tempus (= indutias) proponendum ¹² Persarum regi. » 5 Sancta autem dixit ei: « Scribite ¹³ regi vestro ut expectent ¹⁴ adhuc ¹⁵, quia hic Hormizd ¹⁶ per suos homines misera plaga morietur et post etiam illum qui sedebit, nomine Chosroes, super illum etiam insurrecturi sunt Persae, et fuga veniet in Graeciam. » 6 Ut certior factus est pius rex in ¹⁷ equorum cursu, hoc est intra hippodromum (ipokonieri, sic), clamorem fecit et dixit: « Si vivemus, videre habemus illud quod patres nostri non viderunt. » 7 Hoc omne praevidit a sancta martyre didicit; nam de gentibus barbarorum dixit ¹⁸, quod nemini manifestaverunt e multis, quid eventurum esset. 8 Et Chosroes, rex Persarum, cum fuga ivit ¹⁹ in Graeciam in loca Hierapolis, certior factus est de sancta ²⁰ martyre Gulanducht ²¹. In eadem civitate Hierapolis cum esset, volebat convenire illi et colloqui ²² cum illa. Et venerunt rex et episcopus Domitianus ²³ ad beatam. 9 Et interrogabat rex: « Num iturus sum in meum ipsius thronum regium? » Sancta autem ei dixit: « Iura mihi ut dimittas mecum captivos, qui sunt in carcere propter me, quos detinuit pater tuus Hormizd in carcere, et omne verum tibi narrabo ²⁴. » 10 Tum iuravit illi ²⁵ perficere voluntatem eius, et Domitianus ²⁶ episcopus rogavit et ipse regem cum illa. Et iussum descripsit et dimisit ad dimittendos omnes captivos qui erant detenti ²⁷ in loco « Immemorabili ». (p. 226) Tum ²⁸ dimiserunt omnes captivos gratia sanctae ²⁹. 11 Tum ³⁰ dixit regi Chosroi quia: « In tuo ipsius loco te confirmabit rex Graecorum; regnum autem

¹¹ Deum amantes. — ¹² B add. martyrem Dei.

XVII. — ¹ consultaret B. — ² ad l. om. B. — ³ certiores facti sunt A. — ⁴ (de - est) de sancta martyre B. — ⁵ ieropalis (sic) A, ieropolis B. — ⁶ salutaverunt A. — ⁷ quos toleravit cruciatus B. — ⁸ a. e. om. A. — ⁹ B add. quoque. — ¹⁰ nos A. — ¹¹ om. B. — ¹² faciendum B. — ¹³ scribe adhuc B. — ¹⁴ expectetis B. — ¹⁵ momentum unum B. — ¹⁶ urmizd A, ormizd rex B. — ¹⁷ inter A. — ¹⁸ A add. vidimus quoque. — ¹⁹ (f. ivit) fugit B. — ²⁰ B add. eadem. — ²¹ om. B. — ²² facere colloquium A. — ²³ domentianos B, domentiane A. — ²⁴ (propter me - narrabo) quos propter me detinuit in carcere pater tuus Hormizd, et omne narrabo tibi verum B. — ²⁵ rex B. — ²⁶ domentianos quoque B. — ²⁷ om. A. — ²⁸ Et B. — ²⁹ c. gr. s. om. B. — ³⁰ om. B.

*Persarum tibi manebit*³¹. » **12** Deinde etiam dixit de Antichristo, quia appropinquavit adventus eius³² et super ianuas stat³³ et de regno etiam Graecorum quid³⁴ eventurum esset, quod tacuerunt et nemini narraverunt³⁵; « convenit³⁶ igitur vigilare et orare nos sicut Dominus dixit: 'Vigilate et orate ut non intretis in temptationem³⁷, quia non scitis diem neque horam quando Dominus vester veniet' » (Marc. 13, 35; Matth. 24, 42).

XVIII. 1 Ut venit Chosroes rex Persarum¹ e locis Orientis a Persis fugiens, pius rex Graecorum ingentia dona² misit regi Persarum per Stephanum (1) cubicularium dominicum, hominem gloriosum et honorabilem, qui³ hospes fuit sanctae martyris et [cum illo] alios⁴ quoque multos magnates et ex optimatibus homines, qui audierunt quomodo passa esset propter Christum. **2** In animo habebat cubicularius sanctam adducere ad regiam civitatem Constantinopolim, ut adoraretur sancta a regibus. Non voluit beata et dixit⁵: « Non possum ascendere ad regiam civitatem; non iussit me Dominus hoc facere, quia appropinquavit tempus consummationis meae; si me coetis, ego in itinere consummabor; rogo⁶ vos, condonate mihi. » **3** Illi autem rogabant et loquebantur: « Rex scripsit nobis ut rogaemus te ascendere »; et non potuerunt persuadere illam, et repleti sunt aedificatione a sancta martyre, et dimiserunt illam in loco ubi erat.

XIX. 1 Hoc omne narrabat nobis scholasticus¹ quidam affirmative omnino, et confestim festinavi describere cum episcopi Domitiani (narratione)² ex ordine. **2** Et adduxerunt homines³ quosdam fideles, qui facie ad faciem et ipsi (p. 227) a martyre audierunt hoc omne, non ut disceremus verbis, sed festinaremus describere quantum mens nostra potuit⁴ e multo paucum.

XX. 1 Advenit¹ tempus consummationis sanctae martyris Gulanducht quae Maria (mariam) vocata est; sustulit manus suas ad caelum et laudem offerebat Deo et emisit animam² laete excipientibus sanctis angelis ut iret in praeparatum pro ea regnum³, audiens vocem Domini quam dixit: « Venite, benedicti patris mei et hereditate praeparatum⁴ pro vobis regnum » (Matth. 25, 34). **2** Ut audierunt illius regionis homines⁵ consummationem sanctae mar-

³¹ (t. m.) tibi ipsi acquireretur B. — ³² (adv. eius) venire A. — ³³ est B. —

³⁴ quomodo B. — ³⁵ (quod - narr.) om. B. — ³⁶ quod (pr. rel.) convenit B. —

³⁷ (ut - tempt.) om. B.

XVIII. — ¹ om. B. — ² om. B. — ³ cum quo B. — ⁴ om. B. — ⁵ (Non dixit) et non voluntatem dedit, sed dixit B. — ⁶ oro B.

XIX. — ¹ sk'olostikos A, sk'olastekoz B. — ² cum episcopo Domentiano B. — ³ B add. quoque. — ⁴ nos adiuvit A.

XX. — ¹ Et ut advenit B. — ² animas A. — ³ paradisum A. — ⁴ AB add. est. — ⁵ homines ante illius B.

tyris ⁶, multitudo sacerdotum et laicorum et nobilium mulierum et puerorum festinanter venerunt ⁷ et cum cereis et psalmis et hymnis ⁸ abstulerunt reliquias sanctae martyris et disposuerunt in loco ⁹ sancti Sergii inter civitatem Dara (daara) et Nision ¹⁰ (1), ut intercessor esset totius regionis ¹¹, regum et totius populi christianorum et Christi sacerdotum. 3 Rogemus nos quoque ut intercessione Deiparae et sanctae certamine indutae Gulanducht et omnium martyrum obtineamus remissionem peccatorum et bonum responsum coram throno tremendo Christi Dei ¹². 4 Consummata est sancta Christi martyr ¹³ mense iunio ¹⁴, qui est k'uel't'oba, nona indictione ¹⁵; martyrimum subiit ¹⁶ in regno veteris Chosrois et Hormizd ¹⁷ et novi regis Chosrois et pii regis Graecorum ¹⁸ Mauricii, sicut supra scriptum est, super nos autem regnante domino nostro Iesu Christo, cuius est gloria cum Patre et Spiritu Sancto nunc et semper et ¹⁹ a saeculo in saeculum. Amen.

⁶ om. B. — ⁷ congregati sunt B. — ⁸ (et cum - hymnis) cum lampadibus et incenso psallebant B. — ⁹ (disp. in l.) sepeliverunt in sepulcro B. — ¹⁰ Dara et Nision om. B. — ¹¹ (ut - regionis) et intercessor est semper coram Domino pro nobis omnibus B. — ¹² (regum - Dei) om. B. — ¹³ martyr Christi B. — ¹⁴ B add. nona (die). — ¹⁵ (qui - indictione) om. B. — ¹⁶ m. sub. om. B. — ¹⁷ B add. impii. — ¹⁸ Graecorum regis B. — ¹⁹ (cum Patre - semper et) om. B.

(1) Voir ci-dessus, p. 418.

LA « LÉGENDE MORAVE »

DES SS. CYRILLE ET MÉTHODE ET SES SOURCES

C'est la main dans la main, pourrait-on dire, que « Légende italique » (*BHL*. 2073 = **LI**) et « Légende morave »¹ (*BHL*. 2074 = **LM**) des SS. Cyrille et Méthode firent leur première apparition publique, au tome II de mars des *Acta Sanctorum*, en 1668². Chacun des deux textes avait été fourni par un témoin unique : la LI par la copie moderne³ d'un manuscrit du XII^e-XIII^e siècle que nous avons appris récemment à mieux connaître, le Vaticanus 9668⁴ ; la LM par une transcription, moderne également, du Passionnaire de Barthélemy Krafft († 1496), alors à l'abbaye bénédictine de Blaubeuren⁵.

¹ Appellation de Dobrovský, comme la précédente ; cf. P. MEYVAERT et P. DEVOS, *Trois énigmes de la « Légende italique » résolues grâce à un document inédit* (titre abrégé : *Trois énigmes*), dans *Anal. Boll.*, t. 73 (1955), p. 375.

² Pp. *19-*21, *22-*23.

³ Codex de Duchesne ; voir *Trois énigmes*, p. 443-447.

⁴ Voir *Trois énigmes*, p. 447-451. Si, à propos de ce manuscrit, nous écrivons « XII^e-XIII^e siècle », et non plus simplement « XII^e », c'est que de bons juges nous ont dit avoir estimé trop étroites les limites qui, dans nos études précédentes, étaient assignées à l'âge des feuillets comprenant la *Translatio S. Clementis Romani* (= LI) et la *Translatio eiusdem in insulam Piscariam* (*BHL*. 1851b). Le début du XIII^e siècle pourrait leur convenir. Nous ne voyons aucun inconvénient à cette datation plus large. Au contraire, elle fait tomber une objection d'ordre chronologique qui paraissait rendre difficile l'influence de la *Chronique de Casauria* sur la *Translatio in insulam Piscariam* ; cf. P. MEYVAERT et P. DEVOS, *Autour de Léon d'Ostie et de sa « Translatio S. Clementis »*, dans *Anal. Boll.*, t. 74 (1956), p. 234.

⁵ Depuis 1803 à Fulda, Landesbibliothek Aa 96, 2^e partie, fol. 19v-21 ; précédant une *Vita S. Procopii abbatis* (fol. 21-23) et une *Passio quinque fratrum et monachorum Benedicti, Mathei, Iohannis, Ysaac, Cristi et Barnabe socii eorum* (fol. 23-24). Cf. P. LEHMANN et N. BUEHLER, *Das Passionale decimum des Bartholomaeus Krafft von Blaubeuren*, dans *Historisches Jahrbuch*, t. 34 (1913), p. 493-537.

Cette apparition simultanée permet à la critique de la LM de prendre un bon départ. La filiation d'une partie considérable de cette pièce par rapport à la LI en ressortait avec tant d'évidence que les éditeurs n'étaient pas sans avoir éprouvé quelque scrupule à produire deux histoires qui se répétaient : « Est porro huius narrationis (= LM) pars prior contracta ex ea quam primo loco damus (= LI)... Edemus tamen etiam illam Blauburanam narrationem quae, quamvis, ut monuimus, prima parte ex priore contracta, plura tamen recenset quae in illa desunt ¹. »

Voilà un point qui, empressons-nous de le dire, ne fut jamais remis en question. Et à bon droit. Si des dissentiments se sont fait jour jusqu'à cette heure, ils ne concernent que les sources des « plura quae in LI desunt » ; c'est là aussi qu'il n'est peut-être pas vain d'espérer faire un peu plus de lumière.

Après les *Acta*, le pas suivant en matière de critique de la LM fut franchi, au début du XIX^e siècle, par Dobrovský. Celui-ci s'attacha à en dégager une seconde dépendance, cette fois par rapport à la Légende dite de Christian (*BHL*. 8825 = *LC*). Il s'agit de la célèbre production d'hagiographie wenceslao-ludmilienne qui venait d'être repérée dans deux manuscrits ² quand parut le susdit volume des *Acta*, et qui n'a pas fini de faire couler l'encre ³.

Dans son étude intitulée *Cyrril und Method der Slawen Apostel* ⁴, Dobrovský écrivait notamment : « Die zweyte Legende bei den

¹ P. *16.

² Par Jean Tanner, dès 1659, dans le célèbre manuscrit G. V du chapitre métropolitain de Prague, qui se trouve être le plus ancien témoin de la LC, exécuté pour le compte de l'évêque de Prague Jean de Dražice (1301-1342) ; par le P. Bohuslav Balbín, en 1664, dans un codex des Augustins de Třeboň.

³ Flux et reflux incessants, c'est toute l'histoire de la critique de la LC. Considérée par ceux qui la découvrirent comme aussi vénérable qu'elle se prétend (elle se veut dédiée à S. Adalbert de Prague [† 987] par Christian, un oncle de ce dernier), Dobrovský la recula au XIV^e siècle, Pekař passa sa vie à tenter de la réhabiliter comme « la plus ancienne chronique tchèque », R. Urbánek, plus récemment, lui assigna comme auteur un faussaire du début du XIV^e siècle, l'abbé bénédictin de Břevnov Bavor de Nečtin, auquel F. M. Bartoš préfère substituer Gregor, doyen du chapitre de Prague à partir de 1277 et évêque de la ville de 1296 à 1301 (*Kdo je Kristián?*, dans *Listy filologické*, t. III, 1955, p. 14-27). Nous n'avons pas ici à prendre position dans le débat ; il suffit à notre propos que la LC soit antérieure à la LM, ce que personne n'a mis en doute.

⁴ Prague, 1823.

Bollandisten... ist in Mähren, etwa im 14ten Jahrhunderte, in welchem man Cyrills und Methods Fest am 9ten März zu feyern anfang, abgefasst worden. Ungeachtet sie sich von der ersten (= LI) und von Christann (= LC) durch andere Phrasen und Wendungen unterscheidet, so zeigt doch eine genaue Vergleichung derselben mit jenen deutlich genug, dass die erste Hälfte aus der ersten und die zweyte aus Christann entlehnt worden ist¹. » Il ajoutait : « Diese Legende, wovon ich Abschriften aus einem Olmützer und Prager Codex vor mir habe, verdiente wohl noch einmal, richtiger und vollständiger als bisher, herausgegeben zu werden². » Soin dont lui-même ne tarderait pas à se charger³.

Dobrovský se rendit bien compte que les curieux épisodes de la vie de Méthode qui remplissent les deux avant-derniers chapitres (12 et 13) de la LM — rapt du corps de Cyrille par son frère et pénitence de Swatopluk — manquaient de correspondants adéquats chez Christian. Il ne se mêla pas d'expliquer ce petit mystère et remarqua seulement, à propos du premier de ces épisodes : « Diess hat der mährische Verfasser seinen frommen Lesern, wo nicht zu Erbauung, doch zur Unterhaltung preisgegeben⁴. » Il tenait cependant la clef de l'explication, car la légende *Quemadmodum* ne lui avait pas échappé⁵. Mais entre cette pièce et la LM il n'imaginait apparemment pas d'autre rapport que celui qu'il indique, sans le

¹ P. 17.

² P. 18.

³ *Mährische Legende von Cyrill und Method* (Prague, 1827). L'édition repose sur celle des *Acta Sanctorum* et sur les deux manuscrits dont Dobrovský parlait ci-dessus : Prague, Bibliothèque nationale et universitaire, X. B. 12 (xv^e-xv^e s.), et Olomouc, Bibliothèque capitulaire, n° 12 (cf. ci-dessous, p. 450). Nous n'avons pu consulter cet ouvrage de Dobrovský, non plus que ses études antérieures *Kritische Versuche die ältere böhmische Geschichte von späteren Erdichtungen zu reinigen* : I *Bořivoj's Taufe* (1804), II *Ludmila und Drahomir* (1807), III *Wenzel und Boleslaw* (1819).

⁴ *Cyrill und Method...*, p. 25.

⁵ Nous reparlerons plus loin de ce texte, *BHL*. 2076, représenté dans beaucoup de bréviaires manuscrits à partir du xiv^e siècle, sous forme de leçons de l'office des SS. Cyrille et Méthode. Il mériterait une réédition, sur une base plus large, la seule édition que nous en connaissions étant celle de B. Dudík, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, t. 95 (1879-1880), p. 342-346, d'après le manuscrit de Saint-Petersbourg theol. n° 29. Dobrovský avait accès à *Quemadmodum* notamment dans un « passionnaire de 1436 » et dans les manuscrits de la *Hofbibliothek* de Vienne, hist. eccl. N 78 et theol. N 665.

justifier, par ces mots : « Uebrigens ist (in *Quemadmodum*) alles aus der mährischen Legende und Christann genommen ¹. »

De Pekař, qui survint un siècle environ après Dobrovský, on ne peut dire qu'il ait vraiment fait progresser la question dont nous nous occupons. L'essentiel de son effort ayant toujours visé à rétablir Christian dans sa haute antiquité présumée (x^e siècle), la considération de la LM n'intervenait dans le débat qu'à titre subsidiaire. Après avoir estimé, dans une première série d'études ², que la LC et la LM étaient reliées, non l'une à l'autre par des rapports directs ³, mais l'une et l'autre à une source commune, il finit pourtant par se rallier sur ce point à l'opinion de Dobrovský et à déclarer en conséquence : « Ueberhaupt scheint mir, dass wir den Inhalt der mährischen Legende uns eher erklären können, wenn wir in ihr eine Kombination der italienischen Legende und Christians erblicken ⁴. »

Toutefois il maintenait son désaccord en matière de datation : « Trotzdem ist die Meinung Dobrovskýs, dass die mährische Legende erst im 14. Jh. verfasst sei, durchaus unhaltbar ; sie ist nämlich nur auf der Voraussetzung begründet, dass Christian, ihre Quelle, auch aus dem 14. Jh. herrührt. Fällt diese Meinung, so ist gar kein Grund, daran zu zweifeln, dass die Legende im 12., höchstens in der ersten Hälfte des 13. Jh. entstanden sei. Einige Merkmale, welche etwa dieses Alter für die mährische Legende bezeugen, habe ich in meiner böhmischen Arbeit angeführt ⁵. » Il faut bien avouer que les indices en question ⁶ ne soutiennent plus aujourd'hui l'examen.

¹ Op. c., p. 27. Dobrovský a mieux vu les rapports qui unissaient à *Quemadmodum* une autre production cyrillo-méthodienne, elle aussi le plus souvent coupée en leçons, et commençant par les mots : *Hodierna festivitas, dilectissimi, geminatam nobis confert letitiam*. Il s'agit là d'une « spätere Bearbeitung » de *Quemadmodum*. Cf. ci-dessous, p. 458, note 2.

² *Nejstarší kronika česká* (Prague, 1903), p. 16.

³ Le motif qu'il en donnait plus tard, dans son maître-ouvrage *Die Wenzels- und Ludmilalegenden und die Echtheit Christians* (1906), p. 188, fait appel à une observation qui ne manque pas de pertinence : « Der Hauptgrund für diese Ansicht schien mir das Faktum zu sein, dass der Autor der mährischen Legende die italienische Legende zum grössten Teil fast abschreibt, und dass seine Uebereinstimmungen mit Christian keine so gedankenlose Abhängigkeit verraten. » Cette observation vaut, d'une façon générale, pour toutes les sources de la LM autres que la LI.

⁴ Op. c., p. 189.

⁵ P. 190.

⁶ *Nejstarší kronika česká*, note des pp. 18-19.

Pekař s'est trouvé lui aussi devant le mystère des chapitres 12 et 13 de la LM, qui n'ont pas leur pendant chez Christian ; il en cherche une explication dans la négligence et les incompréhensions de l'auteur. Eût-il connu *Quemadmodum* — qu'il ne cite pas —, son système de datation l'aurait empêché, bien plus encore que ce ne fut le cas pour Dobrovský, de considérer cette pièce comme antérieure à la LM.

Avec le gros volume de Chaloupecký¹ s'ouvre, à la veille de la seconde guerre mondiale, un nouveau chapitre de l'histoire de la LM. Nous avons déjà laissé entendre ailleurs² que le mérite de ce savant se situait en l'occurrence au plan de l'édition plutôt qu'à celui de la critique proprement dite. Non que tout dans cette édition fût parfait, nous aurons à y revenir³, mais, telle quelle, son auteur lui avait assuré une base élargie, comprenant cinq manuscrits⁴ ; et surtout, il y joignait l'édition princeps d'un autre texte, relativement court, *Beatus Cirillus* (BC), dont personne pour ainsi dire n'avait fait état jusqu'alors⁵, malgré l'importance

¹ V. CHALOUPECKÝ, *Prameny X. století Legendy Kristiánovy* (= *Svatováclavský Sborník*, t. II, 2), Prague, 1939. Cet ouvrage, dont l'auteur est décédé le 22 novembre 1951, sera cité désormais sous le nom de *Prameny*.

² *Autour de Léon d'Ostie*, p. 240.

³ Ci-dessous, p. 450.

⁴ Au codex de Blaubeuren (= B) et aux deux autres manuscrits que connaissait Dobrovský (= A et C, voir ci-dessus, p. 443), venaient s'en ajouter deux nouveaux, les n°s 155 (= D) et 54 (= E) de la bibliothèque du chapitre métropolitain d'Olmouc. Le premier, un bréviaire de la fin du x^e siècle, comporte, outre les Vies des saints tchèques Adalbert, Procope, Ludmila et Wenceslas, deux légendes relatives aux SS. Cyrille et Méthode : la LM et *Quemadmodum* ; le second, un passionnaire daté de 1410, contient, en annexe à la *Légende dorée*, la LM et les Vies des saints tchèques Procope, Ludmila, Wenceslas et des Cinq Frères, martyrs en Pologne. — La LM se lit aussi dans cinq mss. des xiv^e et xv^e siècles, conservés en Pologne ; cf. *Prameny*, p. 508.

⁵ Nous reparlerons plus loin de cette pièce. Pour éviter une confusion trop souvent commise, signalons ici qu'il ne s'agit pas de la pièce BHL. 2075, commençant par les mêmes mots *Beatus Cirillus* et publiée dans les *Acta Sanctorum* au t. II de mars, p. *24, « ex veteri Ms. Breviario Olomucensi ». BHL. 2075 est un fragment de la LC, ne se distinguant du texte imprimé par Pekař que par quelques variantes (notamment les mots *Beatus Cirillus* au lieu de *Siquidem Quirillus quidam*), dont l'éditeur a tenu compte (cf. p. 89, note 1, et p. 91, note 1). Dobrovský avait bien vu ce rapport : « Die Bollandisten hatten aber auch aus einem ältern geschriebenen Olmützer Brevier noch andere Lectionen, die, weil sie mit den Worten *Beatus Cyrillus* etc. anheben, offenbar aus Christann entlehnt sind » (*Cyrrill und Method...*, p. 28). Qu'il soit donc

que nous lui reconnaissons pour l'intelligence de la LM et de son économie.

Chaloupecký lui-même ne s'arrêta pas à cet aspect de la question. Sans doute le parallélisme étroit entre BC et certaines sections de LM le frappa-t-il. Mais, tout à son idée un peu chimérique de reconstituer le mystérieux *Privilegium Moraviensis Ecclesiae*, auquel Cosmas avait fait allusion dans sa *Chronique*¹, il traita BC et LM en œuvres indépendantes, tributaires d'une même source, qui ne pouvait être que le *Privilegium*²; à leurs passages correspondants il juxtaposa des extraits plus ou moins concordants de LC et de *Diffundente sole* (BHL. 5030, opuscule que Chaloupecký n'hésite pas à faire remonter au troisième quart du x^e siècle)³; de ces quatre colonnes parallèles⁴, non sans analogie avec les quatre bras sortant du fleuve d'Eden, était censé se dégager le *Privilegium* qui leur aurait donné naissance et que connaissait Cosmas.

La datation de la LM ne laissa pas d'embarrasser Chaloupecký, comme en témoigne déjà la formulation d'une première réponse à ce problème : « Il faut admettre que son origine et sa composition littéraire sont presque aussi possibles au xi^e siècle que dans la seconde moitié du xiii^e ou la première moitié du xiv^e »⁵. Une

bien entendu que, lorsque nous parlerons dans la suite de *Beatus Cirillus*, il s'agira non du texte des *Acta* mais de celui de Chaloupecký, *Prameny*, p. 503-505. Et si nous ajoutons que personne pour ainsi dire n'en avait fait état avant Chaloupecký, c'est que lui-même rappelle la copie qu'en prit en 1845 l'archiviste Boček dans un manuscrit de 1394, depuis égaré, et la remarque inscrite plus tard par Dudík en marge de cette copie : « Ein ungeschickter Auszug der sogenannten Mährischen Legende. » C'est ainsi également qu'Urbánek verra les choses.

¹ *Chronica Boemorum*, lib. I, cap. 15, éd. B. BRETHOLZ, M.G., Script. rer. germ., nova series, t. II (Berlin, 1923), p. 35 : ... *maluimus pretermittere quam fastidium legentibus ingerere, quia iam ab aliis scripta legimus, quedam in privilegio Moraviensis ecclesie, quedam in epilogo eiusdem terre atque Boemie, quedam in vita vel passione sanctissimi nostri patroni et martyris Wenczelai*. Le bon doyen de Prague, mort le 21 octobre 1125, n'eût-il pas été un peu plus explicite, s'il avait prévu le sort réservé aux quelques mots tombés de sa plume ?

² « Si (dans la LM) le vieux texte de la composition *Privilegium moraviensis ecclesie*... fut substantiellement étendu quant au contenu par le fait de l'adjonction de la LI au vieux *Privilegium*, dans notre légende (= BC), le texte du modèle fut manifestement abrégé. » *Prameny*, p. 76.

³ A ce propos, voir ci-dessous, p. 448, note 1. -

⁴ *Prameny*, p. 80-91.

⁵ P. 74. La question alors pendante de l'auteur de la LI ne faisait pas diffi-

deuxième réponse, survenant trois ans plus tard, situait l'apparition de la LM « le plus vraisemblablement dans la seconde moitié du XI^e siècle », en même temps qu'étaient suggérées la possibilité de cette apparition dès le X^e siècle et la probabilité d'une adjonction des chapitres 12-14 au début de l'ère de Charles IV¹.

Quant à la date de BC, cette légende « n'appartient certainement pas au temps de Charles IV ni, d'une façon générale, au temps de la restauration du culte des apôtres slaves, à la fin du XIII^e siècle et au XIV^e ²... Elle pourrait être un témoin précieux de l'extension de la liturgie slavonne en Moravie, ou plus exactement un témoin de la persécution de la liturgie slavonne en terre morave et du culte morave de Cyrille et de Méthode peut-être encore au XI^e siècle et au XII^e ³. »

De la vaste étude ⁴ dans laquelle Rudolf Urbánek prit position contre Pekař et contre Chaloupecký, nous ne relèverons ici que ce qui touche d'assez près à la LM. Celle-ci représente, pour l'auteur, « un curieux mélange de modèles qui nous sont déjà connus : non seulement de la LI, de Christian, de *Quemadmodum* et de leur aînée, la légende d'Emmeram par Arbeo ⁵, mais également de la *Chronique* de Marignolli ⁶, cependant que plusieurs détails par quoi elle s'écarterait de ses modèles pouvaient sans doute provenir de l'invention personnelle de l'auteur, mais aussi peut-être s'appuyer sur une tradition croissante ⁷ ». BC, de son côté, loin d'être le

culté à ce point de vue, puisque Chaloupecký, nous le savons, avait assez curieusement attribué la paternité de la LI à Anastase le bibliothécaire. Quant à Pekař, en optant pour Léon d'Ostie contre Gaudéric, il obéissait au désir de vieillir Christian, tout en tenant compte du fait exact que Christian n'a manifestement pas connu la LI. Voir *Trois énigmes*, p. 468, note 1, et p. 409.

¹ Dans *Na úsvitu křesťanství* (*Sborník legend*, 1941), p. 153-154. C'est un recueil que nous n'avons pu consulter directement.

² *Prameny*, p. 76.

³ P. 78. Au sommet de l'édition du texte, p. 501, il est dit : « début du XII^e siècle ». Dans le recueil *Na úsvitu křesťanství*, il n'est plus fait mention de BC, et à ce propos Urbánek a écrit (dans l'ouvrage cité à la note suivante, t. I, p. 136) : « On peut supposer que cette omission est due à un changement d'appréciation de la part de Chaloupecký. »

⁴ *Legenda t. zv. Kristiána ve vývoji předhusitských legend ludmílských i václavských a její autor*, t. I (Prague, 1948, 550 pp.), t. II (notes et index, 1948, 519 pp.). L'ouvrage sera cité ci-dessous : *Legenda*, t. I ou II.

⁵ *BHL*. 2538 ; voir ci-dessous, la note de la p. 453, § 2.

⁶ Cf. p. 452-454.

⁷ *Legenda*, t. I, p. 143.

texte indépendant qu'imaginait Chaloupecký, « dérive de Christian, de *Diffundente sole* ¹ et assurément de la LM ². »

Ce dernier point surtout : la prétendue dépendance de BC par rapport à la LM, devra dans un instant retenir notre attention. Auparavant, disons encore qu'Urbánek incline à voir dans la LM une production de Jean de Středa, l'ancien chancelier de Charles IV, devenu depuis 1364 jusqu'à sa mort en 1380 évêque d'Olomouc ; Marignolli ayant achevé sa *Chronique* en 1362, Jean de Středa (ou de Neumarkt) ³, auteur présumé également d'*Ut annuncietur* (BHL. 8832) ⁴,

¹ BHL. 5030. Urbánek admet l'indépendance et la relative antiquité de cette pièce, et c'est une des critiques que lui a adressées R. Jakobson : « Urbánek succeeded in refuting some exaggerations of Chaloupecký's reconnaissance work, particularly the unwarranted antedating of the late legend *Beatus Cyrillus* and *Tempore Michaelis imperatoris* (= LM). But he failed to disclose the main blunder in Chaloupecký's study, its radical and groundless overestimation of the antiquity of *Diffundente sole*, assigned by both historians to the Old Church Slavonic period of Czech cultural history : the late tenth century by Chaloupecký and the end of the eleventh by Urbánek. » Une autre critique visait, chez Urbánek, « his quite arbitrary attribution of various Czech-Latin writings to one or another historical figure of the eleventh to fourteenth centuries », *Sources for Early History of the Slavic Church*, dans *Harvard Slavic Studies*, t. II (1954), p. 50, en note.

² *Legenda*, t. I, p. 137.

³ Sur son identité, voir notamment K. POHL, *Beiträge zur Geschichte der Bischöfe von Olmütz im Mittelalter* (Breslau, 1940), p. 37. Sur quelques-unes de ses œuvres : F. TADRA, *Cancellaria Iohannis Noviforensis*, dans *Archiv für österreichische Geschichte*, t. 68 (1886), p. 1-157 ; J. KLAPPER, *Schriften Johannis von Neumarkt* (= K. BURDACH, *Vom Mittelalter zur Reformation*, t. VI, 1, 2, 4, Berlin, 1930, 1932, 1935) ; P. PIUR, *Briefe Johans von Neumarkt* (ibid., t. VIII, 1937).

⁴ Cette attribution de la recension longue d'*Ut annuncietur* remonte à Balbín. Un article récent de Jaroslav Ludvíkovský fait état d'un nouveau texte de la recension brève (comportant les Miracles), que l'auteur a repéré dans un manuscrit de la seconde moitié du xiv^e siècle, portant la cote A 44, de l'Université de Brno. Pour Ludvíkovský, la recension brève constitue l'original, appartenant probablement à la première moitié du xiii^e siècle et antérieur à *Oriente iam sole* (BHL. 8827). La recension longue, qui serait de la fin du xiii^e siècle, ne peut donc provenir de Jean de Neumarkt, dont les habitudes de *cursus* ne se retrouvent d'ailleurs pas dans le style de la pièce ; cf. *Václavská legenda XIII. století « Ut annuncietur », její poměr k legendě « Oriente » a otázka autorství*, dans *Listy filologické*, t. III (1955), p. 196-209. Disons tout de suite que ces habitudes de *cursus* ne se vérifient pas davantage dans la LM.

aurait composé la LM au plus tôt à partir de 1365 environ, au plus tard entre 1370 et 1380 ¹.



La découverte récente d'un texte de la LI dans un manuscrit copié au xiv^e siècle par un scribe du nom de Hostislaus ² et conservé aujourd'hui à Prague (= P) ³ a apporté un regain d'actualité au problème des origines de la LM. S'il ne s'agit là de l'exemplaire même de la LI qu'aurait tenu en mains le compilateur de la LM, du moins est-ce un de ses proches parents, son frère ou son descendant ⁴.

Certaines de ses leçons expliquent des particularités de la LM. Ainsi, nous avons eu l'occasion de dire ailleurs ⁵ qu'une des caractéristiques par quoi le texte de P se distinguait, ici à son désavantage, de celui du Vatic. 9668, était l'attribution à Swatopluk, plutôt qu'à Rastislav, de l'initiative qui fit mander les deux frères en Moravie. Or, que voyons-nous au chapitre 4 de la LM? Que le personnage à qui revient ce mérite ne porte plus de nom du tout: *Audiens autem princeps Moravie quod factum fuerat...*

Le moyen, en effet, d'en gratifier un Swatopluk, décrit dans la suite de la LM, sous l'influence de BC et de LC, comme un être abominable, suppôt de Satan, rival de son oncle Rastislav qu'il tente de supprimer par le poison, digne objet de l'excommunication lancée par Méthode, dont il est l'adversaire? Sans doute l'auteur, sur la douteuse autorité de *Quemadmodum*, montre-t-il Swatopluk tardivement converti (chap. 13). Mais de là à lui faire jouer le rôle glorieux que lui prête le texte de P! Quel inconvénient y aurait-il eu, au contraire, à écrire le nom de Rastislav, le *religiosus princeps*, le *pious rex* ⁶ du chapitre 9, si l'exemplaire manuscrit de la LI dont s'était servi l'assembleur de la LM avait appartenu à la tradition du Vatic. 9668?

¹ *Legenda*, t. I, p. 141.

² Ci-dessous, p. 464.

³ Bibliothèque du chapitre métropolitain N. XXIII, n° 1547 du catalogue de Podlaha; cf. *Trois énigmes*, p. 410, et plus bas, p. 464-466.

⁴ Ci-dessous, p. 464.

⁵ *Trois énigmes*, p. 442.

⁶ La LG appelait Rastislav *princeps vel rex religiosus*, qui institutor et rector totius christianitatis vel religionis benignus extiterat. C'est le mérite que le texte de P décernait à Swatopluk.

Y a-t-il plus que cette présence en Bohême d'un témoin de la LI? Sans doute. Un examen, même rapide, de l'édition de la LM par Chaloupecký permettait déjà de juger que ce dernier avait eu tort de mettre à la base de son édition celui des cinq manuscrits à sa disposition qui se recommandait le moins à cet effet : le codex de Blaubeuren ; et ce, non tant en raison de sa date relativement tardive que pour d'autres défauts¹.

C'est bien ce que confirme aujourd'hui la comparaison du texte de P avec les passages empruntés par la LM à la LI. En même temps, cette confrontation fait ressortir la précellence du codex n° 12 de la bibliothèque capitulaire d'Olomouc (C de Chaloupecký). Non pas que C soit sans imperfections², encore moins qu'il faille le tenir pour l'original ; mais tandis que ses rivaux présentent parfois la bonne leçon, lui-même l'a de façon régulière.

Cette constatation du meilleur accord de C avec la LI, source première et incontestée de la LM, est d'autant plus significative qu'elle se répète lorsque l'on compare entre eux le même manuscrit C et les quatre autres exemplaires de la LM, par rapport au texte *Beatus Cirillus* (BC)³. Ici non plus, il ne s'agit pas d'une appréciation absolue, ne serait-ce que pour la bonne raison que le seul manuscrit dont pratiquement on dispose pour connaître BC⁴ ne représente pas davantage l'original ; il suffirait pour s'en assurer de consulter l'âge du manuscrit : xve siècle⁵, et telle corruption qu'y subit une référence à l'Écriture : *in camo et freno*, devenue

¹ Notamment des omissions, dont l'une, importante à notre point de vue (voir p. 451, note 3), avait frappé Dobrovský, *Cyrrill und Method...*, p. 18-19 ; mais nombre d'additions aussi.

² Ainsi, là où la LM, à la suite de BC (ainsi que nous le verrons), fait une allusion à 1 Pet. 2, 9 : *Et ideo facta est gens sancta, populus acquisitionis, ut annuntientur in eo virtutes illius qui eos de tenebris vocavit in admirabile lumen suum*, C (avec E) a *nomen*.

³ *Prameny*, p. 503-505 ; voir ci-dessus, p. 445.

⁴ C'est le manuscrit XII. D. 11 du musée national de Prague (Bartoš, n° 3205). Nous avons dit plus haut (p. 445, note 5) qu'un autre manuscrit du même texte, connu en 1845, est aujourd'hui manquant. Il reposait alors à la cure de Moravská Třebová. Chaloupecký a pu se servir de la copie qu'en avait faite l'archiviste Boček, lequel nous en a gardé aussi le colophon : *Explicit liber horarum, finitus sub anno millesimo CCCXC quarto, in die s. Augustini, doctoris gloriosi. Comparatus ac scribi de novo procuratus per nobilem virum Smylonem de Cunstat, alias de Lessnicz et cetera*.

⁵ *Prameny*, p. 501.

in hamo et freno ¹. Mais le fait n'en est pas moins qu'en gros le manuscrit de la LM qui reflète le mieux le texte de la LI est aussi celui qui reflète le mieux le texte de BC.

Dans la question qui va nous occuper maintenant : « comment concevoir les relations entre LM et BC ? », nous estimons que ce fait constitue déjà une présomption en faveur d'une certaine réponse, qui s'opposera à celles que Chaloupecký et Urbánek ont cru pouvoir donner au même problème.

Selon le premier, on s'en souvient ², LM et BC, indépendamment l'un de l'autre, avaient puisé, dès le XI^e siècle peut-être, à une source commune qui ne serait autre que le *Privilegium Moraviensis Ecclesiae* aujourd'hui perdu. Ce serait assurément gaspiller son temps que de s'arrêter à réfuter pareille thèse.

Celle de M. Urbánek, qui consiste à faire dépendre BC de la LM, mérite davantage d'être prise en considération. Nous croyons cependant qu'elle ne résiste pas à l'ensemble de constatations qui, par-delà la présomption ci-dessus indiquée, prouvent que c'est la LM qui a démarqué BC, et non l'inverse.

Premier ordre de faits. Que l'on veuille bien comparer les passages parallèles suivants, l'un de BC, l'autre de la LM.

BC, cap. 1, § 5

Hii sunt due olive et duo can-
delabra
a quibus prefatus rex in via Dei
eruditus et ab ore flammivomi
draconis erutus
miserante Deo
portam ⁴ securitatis perpetue
cum illustrissima gente Moravorum
non pugna sed fide est ingressus.

LM, cap. 5, § 2 ³

Hi sunt duo luminaria
a quibus prefatus rex in via Dei
eruditus et ab ore
draconis erutus
miserante Deo
portam ⁴ perpetue securitatis
cum illustrissima Moravorum gente
non pugna sed fide est ingressus.

¹ L'éditeur n'a pas remarqué cette erreur, que semblent avoir en commun les deux témoins qu'il a consultés. Ainsi qu'il lui arrive souvent, il n'a d'ailleurs pas davantage repéré le passage de l'Écriture auquel il est fait allusion, le psaume 31, verset 9, car il imprime, en marge : *Tobiae*, 6. 17 (où l'on trouve un écho du psaume 31). Le clerc qui est l'auteur de BC met cependant son lecteur sur la bonne piste, en disant : *Sed quia, iuxta p s a l m i d i c a m vocem, sicut equus et mulus, quibus non est intellectus, in camo et freno sathane erant constricti.*

² Ci-dessus, p. 446.

³ Ce passage manque dans le manuscrit de Blaubeuren (cf. p. 450, note 1), et il ne représente qu'un tiers de la lacune.

⁴ Sans doute est-ce *portum securitatis perpetue* qui formait la leçon originelle. Mais, d'après l'édition de Chaloupecký, tous les manuscrits, aussi bien de BC

A qui revient la priorité? Remarquons que la première ligne de ce paragraphe de BC est un emprunt textuel à un verset de l'Apocalypse : *Hi sunt duae olivae et duo candelabra*¹. Cette citation peut être regardée comme étant d'une espèce plus rare que l'allusion, scripturaire également, qui lui fait pendant en LM : *duo luminaria*². Cela n'est pas indifférent, quand on sait que la courte pièce BC se signale notamment par son recours, d'ordre plutôt savant, à l'Écriture, tandis que la LM est surtout caractérisée par... ses emprunts.

Une articulation importante de cet argument est la présence, de part et d'autre, des mots *hi sunt*, lesquels, remarquons-le bien, appartiennent en propre à la citation de l'Apocalypse, non à celle de la Genèse.

On voit dès lors comment les choses se sont passées. Rencontrant dans son modèle BC la réminiscence scripturaire rare *Hi sunt due olive et duo candelabra*, le compilateur de la LM ne l'a pas trouvée à son goût, qu'il en eût ou non décelé la saveur biblique. Il n'en a retenu que les deux premiers mots d'introduction, et a remplacé les autres par *duo luminaria*, qu'il ne fallait pas être grand clerc pour citer sans même avoir à ouvrir la Genèse.

Pour imaginer que l'inverse soit vrai, que l'on suppose le nombre de chances requises pour que l'auteur de la LM, au lieu de l'opération si simple que nous venons de dire, ait fait précéder *duo luminaria* tout juste des deux mots — *hi sunt* — dont un contre-facteur n'aurait plus qu'à s'emparer pour réussir une citation de l'Écriture à la fois textuelle, plus complète et entièrement conforme à ses goûts plus raffinés.

L'argument fait coup double. Il nous débarrasse en même temps de la *Chronique* de Jean de Marignolli, à laquelle Urbánek a cru devoir en appeler³. La trace, l'unique trace, d'ailleurs⁴, qu'il est

que de la LM, ont *portam*. Dans son livre *Cyrril und Method...*, p. 19, et dans son édition du texte de la LM, reprise par les *Fontes rerum bohemicarum*, t. I, p. 102, Dobrovský a sans doute *portum*, mais jusqu'à preuve du contraire on peut croire que c'est lui qui a rectifié.

¹ Apoc. 11, 4 : *Hi sunt duae olivae et duo candelabra in conspectu Domini terrae stantes*.

² Gen. 1, 16 : *Fecitque Deus duo luminaria magna*.

³ Ci-dessus, p. 447.

⁴ Une autre trace de Marignolli qu'Urbánek a signalée, c'est dans BC, non dans la LM, qu'il la trouve (*Legenda*, t. I, p. 137, et t. II, note 221). Marignolli

parvenu à en relever dans la LM serait cette expression des *duo luminaria* auxquels sont comparés Cyrille et Méthode. Marignolli avait écrit : *Redemptor in excelsis tenens imperium, ... eligens Boemorum populis misereri, ut ipsorum tenebras illustraret et donis gratie fecundaret, duo magna luminaria produxit in emisperio ecclesie militantis, videlicet illustrissimum principem Wenceslaum et pontificem Adalbertum, martires gloriosos*¹.

Il nous semble qu'il n'y a pas lieu de chercher si loin, ni au prix de si rigoureuses restrictions en matière de datation de la LM,

écrit, à propos de la Bohême et un peu plus loin à propos de ses habitants : *Est autem regio facie celi conspicua, aere saluberrima, montium multitudine firma, auro, argento et aliis metallis ditissima, vinearum non expers, fontibus et fluminibus magna... Hec namque generatio fuit generosa moribus, statura decora, capillorum fulgore venusta, proceritate corporum grossa, moribus placida, conversatione pacifica, curialis et affabilis ac deliciosa* (éd. *Fontes rerum boh.*, t. III, p. 523). C'est en écho à cela que l'auteur de BC écrirait le couplet suivant à la gloire de la Moravie (sans qu'on puisse oublier les graves restrictions qui l'accompagnent dans son texte) : *Animadvertebatur (Cirillus) terram spaciosam et delectabilem, frugum fertilitate exuberantem. Mirabatur quoque incolae personali forma conspicuos, morum gravitate honestos, magnanimos viros, preliatores egregios, regali militia ydoneos et omni exercitatione studiorum suorum huic seculo digniter conformatos.*

Mettant en lumière ce parallèle, Urbánek rappelle que K. Doskočil (*Řád*, t. VII, p. 47) faisait dépendre le passage de BC, ci-dessus transcrit, de la Légende de S. Emmeram (*BHL*. 2538, du VIII^e siècle), où la Bavière est dite *terra optima, superficie amoena, nemorosis locuples, vino copiosa, ferro superflua, auro et argento et purporis habundans, ... proceri viri et robusti, caritate et humanitate fundati, humus fertilis et segetum habundans, iumentis et gregum omniumque, ut pene superficies telli coopertus esse videbatur* (*M. G.*, *Script. rer. merov.*, t. IV, p. 478). Cette multiplicité de sources possibles ne prouve à nos yeux qu'une chose : le caractère classique du thème et par conséquent, à moins de ressemblances nettement caractérisées, l'inutilité de recourir à des influences pour l'expliquer.

Cela s'applique également, nous semble-t-il, à ces deux autres passages entre lesquels Urbánek, après Doskočil, veut établir un parallèle (t. II, p. 98, note 260) : Légende d'Emmeram (éd. cit., p. 474) : *Dominicas vero oves pascendas eius pectori tanta inerat cura, ut per urbes Gallorum et oppida, per vicos et fidelium domos huc illucque discurrens*, et la LM (chap. 5) : *quotidie cum fratre suo Methudio perlustrabat vicos et villas, oppida et civitates, instillando in aures infidelium verba vite*. Quoi de plus insinifiant que de pareilles rencontres ? Sans oublier qu'ici, la LM dépend étroitement de BC, comme le montre surtout le texte de C.

¹ Éd. cit., p. 521.

l'origine d'une comparaison aussi banale¹ que celle des *duo luminaria*, pour remplacer² celle, moins ordinaire, des *duae olivae* et *duo candelabra*. Notons d'ailleurs qu'Urbánek, compliquant les choses à plaisir, suppose deux recours directs à Jean de Marignolli : l'un de l'auteur de la LM qui lui devrait, nous venons de le dire, ses *duo luminaria*³ (ce qui laisse inexpiquée la présence de *hi sunt*), l'autre de l'auteur de BC, qui aurait « complété »⁴ la comparaison des lumières, que lui fournissait son modèle LM, par la comparaison des *binæ olivæ* qu'il trouvait dans Marignolli : *In hac urbe bine ascendunt olyve auree, que cacumine suo penetrabunt septimum celum et per totum mundum signis et miraculis coruscabunt*⁵.

Si vraiment il fallait qu'en cela l'auteur de BC se fût inspiré d'un prédécesseur, pourquoi supposer, comme le fait Urbánek⁶, que ce prédécesseur eût nom Jean de Marignolli, plutôt que Cosmas le chroniqueur, la source de Jean : *Hac in urbe olim in futurum bine auree ascendunt olive, que cacumine suo usque ad septimum penetrabunt celum et per totum mundum signis et miraculis coruscabunt*⁷? Il n'était donc nul besoin de Jean de Marignolli ni pour BC ni pour la LM.

Revenons aux deux passages parallèles dont la première ligne nous a déjà conduits à d'appréciables résultats. Non moins riche d'enseignements est la phrase qui la continue.

¹ On verra dans la deuxième note qui suit que pour Urbánek le début d'*Ut annuncietur* : ... *placuit soli iusticie radio sue gracie terram illustrare Bohemie ad repellendas et evellendas eiusdem errores et infidelitatis tenebras* est également un écho du même passage de Marignolli. Ici aussi, nous estimons que l'image est par trop un poncif pour qu'on puisse s'en autoriser. Et voir ce qui a été dit d'*Ut annuncietur* ci-dessus, p. 448, note 4.

² En se mettant dans la vraie perspective selon laquelle la LM a démarqué BC.

³ *Legenda*, t. I, p. 140 : « Stala se již zmínka o souvislosti obou legend BC i zvláště TM s kronikou Marignolliho, jež mohla býti Janovi ze Středy snadno známa a z níž nepochybným ohlasem je, jako jím je i počátek legendy « *Ut annuncietur* », srovnání Cyrila a Metoděje se dvěma světy. »

⁴ *Legenda*, t. II, p. 90, note 220 : « *duo luminaria* ; BC to doplňuje ne tak podle Kosmy samého, jako spíše podle Marignolliho citátu z něho — podle toho by BC zde vedle TM užívala přímo i Marignolliho — i přirovnáním s dvěma olivami. »

⁵ Éd. cit., p. 526.

⁶ Voir la citation de la note 4, ci-dessus.

⁷ Éd. BRETHOLZ, p. 19.

BC

a quibus prefatus rex in via Dei
eruditus et ab ore flammivomi
draconis erutus

LM

a quibus prefatus rex in via Dei
eruditus et ab ore
draconis erutus.

Dira-t-on qu'ici LM a la priorité? Si l'on balance entre les deux possibilités : celle de la suppression de *flammivomi* par la LM ou celle de l'addition du même qualificatif par BC, cette hésitation tombera aussitôt qu'on aura fait remarquer ce qui suit. L'incise *quod ab ore draconis flammivomi essent eruti* se lit déjà plus haut dans la LM, au chapitre 3. Et, cette fois, son caractère d'emprunt saute aux yeux, car elle constitue le seul élément étranger de quelque importance au sein d'un long passage que la LM tire presque mot pour mot de la LI. On peut en juger par ce début :

LI

Unde plurimum exhilarati
et in fide catholica corroborati
atque edocti
gratias referebant
omnipotenti Deo
et famulo eius Constantino.

LM

At illi plurimum exhilarati
et in fide catholica roborati

(gratias referebant) ¹
omnipotenti Deo
et famulo eius Constantino
quod ab ore draconis flammivomi
essent eruti ¹¹.

L'incise en question a donc été fournie à la LM par la source BC, dans un chapitre où la LI était la principale source mise à contribution ; plus loin, l'auteur a retrouvé cette expression, dans un nouveau contexte où il s'attachait aux pas de BC, sauf à ne point reproduire le terme *flammivomi*.

Sinon, voici ce qu'on en est réduit à imaginer. La phrase *quod ab ore draconis flammivomi essent eruti* s'est présentée à l'esprit du compilateur au milieu d'une transcription très appliquée de la LI ; elle lui est, plus tard, revenue en mémoire (moins le mot *flammivomi*, qui eût rendu la répétition trop flagrante) dans un contexte où la phrase est manifestement mieux en place, comme l'indique le balancement *eruditus - erutus* ; et c'est ce meilleur contexte que BC n'a plus eu qu'à reproduire opportunément et fidèlement, en poussant le scrupule jusqu'à recueillir un *flammivomi* abandonné au cours du démenagement. A qui fera-t-on croire cela?

¹ Ces deux mots se lisent en réalité dans la LM après *essent eruti* ; la disposition adoptée ici par nous permet de mieux dégager ce qui est emprunt à la LI et ce qui ne l'est pas.

Que l'on observe, d'ailleurs, que le mot relativement rare de *flammivomus* porte bien la marque de l'auteur 'de BC. Celui-ci, à côté des allusions scripturaires plus ou moins recherchées dont est truffé son bref morceau de prose, n'aime rien tant que l'éclat de vocables un peu précieux, composés ou non, tels que *psalmidica vox*, *insatiabilis* (= l'enfer, personnifié), *stillare (in auribus)*, *rumiger (populi favor)*, *ludificator (animarum diabolus)*, (*doctrina*) *dulciflua*, *sequaces* (opposé à *perfidī*), *frontosus (princeps)*, *gades*. Plusieurs de ces expressions ont passé de BC en LM.

Tout cela établit un premier ordre de faits, déjà suffisants, selon nous, pour mettre hors de conteste la dépendance de la LM par rapport à BC, plutôt que le contraire. Mais il en est encore d'autres à considérer, de portée plus large et qui donnent aux analyses précédentes leurs véritables dimensions.

Il y a d'abord que la pièce BC constitue un petit tout, parfaitement caractérisé quant au fond et à la forme, ce qui serait pour le moins étrange si vraiment cette réussite avait été obtenue à coups de ciseaux.

Il y a ensuite ceci, qui, dans l'hypothèse d'une dépendance de BC par rapport à la LM, tiendrait proprement du prodige. On devrait se demander par quel instinct infailible les dits ciseaux auraient été conduits à contourner tous les morceaux empruntés par la LM à la LI et la LC — Dieu sait leur nombre et leurs intrications — et à ne tailler que dans les parties dues, par supposition, à l'activité créatrice de l'auteur de la LM.

Par exemple, BC aurait emboîté le pas à la LM, chap. 8, juste au moment où celle-ci interrompait son pastiche de la LC ; il lui aurait faussé compagnie quelques lignes plus loin, le temps pour elle d'emprunter deux mots à *Quemadmodum* ; il se serait remis à la suivre aussitôt, non sans se permettre à l'occasion quelques écarts opportuns, pour la quitter de nouveau au milieu du chap. 9, où elle revient à la LC, et la retrouver bientôt, lorsqu'elle s'éloigne définitivement de la LC. Voilà une belle série de prodiges !

Ils devraient être combinés avec l'in vraisemblance qu'un texte comme celui de la LM, tout tissé d'emprunts à la LI, à la LC et à *Quemadmodum* ¹, se serait montré original en une seule sec-

¹ M. Urbánek, loin de contredire à ces emprunts, est le premier à avoir envisagé la dépendance de la LM par rapport à *Quemadmodum* ; voir p. 457.

tion¹, et qu'il ne faudrait s'inquiéter des correspondances remarquables entre cette section et un autre texte connu, BC, que pour attribuer l'originalité à la LM et la refuser à BC !

Il y a enfin une dernière particularité qui achève de montrer en BC la source de la LM. C'est exactement à l'endroit où, BC venant à cesser, la LM doit se passer de ses services, que *Quemadmodum* voit agréer les siens, du moins de manière assez continue, car ils ont déjà été utilisés sporadiquement auparavant². Coïncidence significative ! Si on transcrivait en rouge ce que la LM a pris à BC, et en bleu ce qu'elle doit à *Quemadmodum*, on verrait, après de longues lignes de rouge, cette couleur disparaître brusquement après le début d'une phrase³ et, dès la fin de la même phrase, le bleu l'emporter exclusivement⁴ jusqu'à la doxologie finale.

*
* *

Grâce à la considération qui précède, nous passons de la dépendance de la LM par rapport à BC, dont nous croyons avoir apporté suffisamment de preuves, à sa dépendance par rapport à *Quemadmodum*. Cette dépendance-ci, nous l'avons dit, M. Urbánek l'admet et même il a le mérite d'avoir été le premier à l'admettre. Et certes, ce n'est pas nous qui lui donnerons tort. Mais il l'admet comme une chose qui va de soi, en la supposant plutôt qu'en prenant la peine de la démontrer (de même qu'il présuait plutôt qu'il n'établissait la priorité de la LM par rapport à BC).

Il nous semble que nous n'en sommes déjà plus exactement au même point. Les indices accumulés ci-dessus pour mettre en évi-

¹ Ce mot étant entendu au sens large, car il ne s'agit pas d'un bloc d'un seul tenant.

² Notamment dès le chapitre 2. Transcrivons le passage suivant de ce chapitre : ... *ut que per homines explorare non poterat, divina sibi revelatione pandere dignaretur. Tunc mari siccatō divinitus ecclesiam ibi dudum constructam ingreditur et corpus sancti Clementis pape et martyris cum anchora inveniēns et reverenter sustollens quocunque loco iret, secum deportabat. Post hec iter arripiens...* Dans ce passage, il y a des extraits de trois sources. Sauf un mot, la première et la troisième phrase sont de la LI ; ce qui se trouve imprimé en espacé est tiré de *Quemadmodum* ; et *quocunque loco iret* se lit dans BC : *quocunque adveniret loco*.

³ C'est la phrase qui ouvre le chapitre 12. Cf. ci-dessus, pp. 443, 445, 447.

⁴ Encore que moins massivement que le rouge.

dence la dette de la LM envers BC, s'ajoutant aux constatations antérieures d'emprunt à la LI et la LC, ont créé une présomption en faveur de sa non-originalité foncière ; donc aussi en faveur de l'utilisation faite par elle de *Quemadmodum*, dernière pièce connue qui lui corresponde en partie.

Outre cette présomption générale, voici quelques arguments qu'on peut esquisser¹.

Parlant de S. Méthode, qui à Rome s'est emparé clandestinement du corps de son frère et veut l'acheminer vers la Moravie, *Quemadmodum* écrit : *cum aliquot dietas cum eo fecisset, tandem in loco ameno cum eo requievit*², tandis qu'on lit dans la LM (chap. 7) : *cumque iam per aliquot dies corpus sanctum secum portasset in via et in loco quodam ameno pausaret*. Les « étapes » (*dietae*) de *Quemadmodum* nous semblent d'une frappe plus originale que les *dies* de la LM.

Comparons de même les deux extraits que voici. Dans *Quemadmodum* : *Qui (Metudius)... in quodam convivio, facto per regem Swatopluk principibus plurimis, ducem Borziwoy Bohemorum, qui sub mensa regis in detestationem sue perfidie locatus in convivio fuerat, convertit*³. Dans la LM (chap. 13) : *Accidit autem ut rex Swatopluk in quodam convivio ducem Boemie nomine Borziwoy sub mensa sua in detestationem perfidie sue locaret*.

On sent l'ambiguïté que crée ici la succession de *sua* et de *sue*. Le premier possessif, se rapportant au sujet de la phrase, *Swatopluk*, est normal. Le second au contraire, se rapportant à *Borziwoy*, ne l'est pas. Mais il l'était dans *Quemadmodum*, où *Borziwoy* se trouvait être le sujet de la relative *qui sub mensa regis in detes-*

¹ En disant « esquisser », nous pensons avant tout au caractère insuffisant de l'édition de *Quemadmodum* ; voir ci-dessus, p. 443, note 5, et ci-dessous, la note suivante.

² Éd. DUDÍK, p. 345. La pièce *Hodierna festivitas* a également : *Cumque in progressu suo aliquot iam dietas fecisset*. Cette déclamation oratoire dépend de *Quemadmodum*. L'auteur de la LM l'a-t-il connue ? L'a-t-il quelque peu exploitée ? La question peut se poser. Ainsi, on lit dans la LM : *Sepelierunt corpus sanctum (Cirilli) in ecclesia que in nomine eius diu ante fuerat constructa*. Et de même, *Hodierna festivitas* a : *sanctumque corpus Romam cum honore summo delatum in ecclesia que dudum sub titulo ipsius sancti fuerat fabricata honorifice sepelivit*, tandis que *Quemadmodum* dit plus exactement : *illud corpus in ecclesia sancti Clementis, que ante multa tempora fuit fabricata, sepelivit*. Mais seul l'établissement d'un bon texte de *Quemadmodum* parallèlement à celui d'*Hodierna festivitas* et d'autres textes analogues permettrait de juger en parfaite connaissance de cause. Et les manuscrits abondent...

³ Ibid.

tationem s u e perfidie locatus fuerat. La transposition, ainsi qu'on voit, s'est faite ici à trop peu de frais ¹.

Enfin, une considération, déjà invoquée pour prouver la priorité de BC ², vaut également pour celle de *Quemadmodum*. A supposer que son auteur eût été l'emprunteur, comment s'y serait-il pris pour ne jamais tirer de la LM que ce qu'elle ne devait, par extraordinaire, à aucun de ses nombreux prêteurs? Comment, par exemple, au chapitre 2, eût-il su faire coïncider ses rapines, pour employer un grand mot, tout juste avec les quelques lignes ³ qui ne proviennent ni de la LI ni de BC? A l'impossible que serait cet exploit, nul, heureusement, n'est tenu de croire.

*
* *

Légende italique ⁴, Légende de Christian, *Beatus Cirillus, Quemadmodum* ⁵, telles sont donc les sources dont les eaux plus ou moins polluées ont été captées et mélangées, en quantité variable, pour former la Légende morave. En existe-t-il encore d'autres, que l'on ignore? Oui, sans doute, car il serait gratuit de supposer que les

¹ Un assez plaisant exemple de « transposition » par la LM, de la LI cette fois, est le suivant. LI : *ipse quoque (princeps Moravie) genti sue consulens ad predictum imperatorem nuntios misit insinuans quod populus suus... christianam legem observare desiderabat, v e r u m doctorem non talem habent qui...; rogare se ut talem ad partes illas hominem dirigat qui...* Cela devient dans la LM : *ipse quoque genti sue consulens misit ad predictum imperatorem nuntios rogans eum quatenus genti sue v e r u m d o c t o r e m dirigat qui...* On voit que la particule adversative *verum* de la LI s'est muée en l'adjectif *verum* qualifiant *doctorem*!

² Ci-dessus, p. 456-457.

³ Dans *Quemadmodum*, on lit : *Et mari siccato divinitus ecclesiam dudum per angelos ibi constructam ingreditur et corpus sancti Clementis pape et martyris cum anchora invenit, quod multa tempora fuerat ibi proiectum; quod reverenter recepit et illud ad ecclesiam suam Welgrad deportavit*. Et dans la LM : *Tunc mari siccato divinitus ecclesiam ibi dudum constructam ingreditur et corpus sancti Clementis pape et martyris cum anchora inveniens et reverenter sustollens quocumque loco iret secum deportabat*.

⁴ Il est à remarquer que l'auteur de la LM connaissait, à côté de la LI, un épitomé de cette dernière, du genre des notices de Jacques de Voragine ou de Pierre de Natalibus. Il s'en est servi pour les mots d'introduction : *Tempore Michaelis imperatoris* et pour les phrases (chap. 2) : *Sed quia advene erant potius quam indigene, professi sunt se nescire. Miraculum enim marini recessus ob culpam inhabitantium iam dudum cessaverat et ob incursum barbarorum templum fuerat destructum*.

⁵ Pour *Hodierna festivitas*, voir p. 458, note 2.

quelques passages¹ — nous ne disons pas les simples transitions et bouts de phrase — auxquels on n'a pas, à cette heure, trouvé de correspondant, échappent à la présomption générale que l'auteur de la LM n'a fait qu'amalgamer divers biens, pris ailleurs.

L'ouvrage représente donc un terme, un aboutissement. Sa composition, assez habile dans l'exploitation sérieuse de ses sources², est tout artificielle ; sa valeur est celle de ses éléments disparates et couvre le meilleur (LI) comme le moins bon (*Quemadmodum*). Quant à ses tendances, il est délicat de décider d'après quelles omissions, d'après quelles affirmations on en peut sûrement juger.

M. Urbánek appuie beaucoup sur une de ces tendances qu'il a cru pouvoir dégager et qu'il appelle « l'incontestable accent de messianisme morave »³, pour y trouver un indice de l'appartenance de la LM à l'archevêque d'Olomouc, Jean de Středa (1364-1380). Observons toutefois que, dans la perspective qui s'est imposée à nous d'une dépendance de la LM par rapport à BC, l'éloge de la Moravie et de ses habitants qui se lisait chez le modèle⁴ ne se retrouve pas sous la plume de l'adaptateur.

Au contraire, la sombre peinture du paganisme régnant jusqu'à l'arrivée des deux frères, si elle n'est pas reprise dans les propres termes qui, en BC, forment le plus violent contraste avec le tableau précédent⁵, y figure du moins d'après les touches de la LI : *Cepit autem (Cirillus)... ad correctionem diversorum errorum quos in populo repererat*⁶ *falcem eloquiorum suorum inducere et de agro illo pestifero vitiorum sentes extirpare et divini verbi germina seminare.*

¹ Il y en a surtout deux au chapitre 5 : ... *docens populum per baptismum — regem obtulerunt mortalem et Quale tunc fuit sanctis Dei gaudium — nunquam derelinquit sperantes in se* (*Prameny*, p. 514).

² En gros, celles-ci se relaient dans l'ordre suivant : LI, BC, LI, LC, BC, LC, BC, *Quemadmodum*.

³ Par exemple *Legenda*, t. I, p. 137.

⁴ Cité plus haut, p. 453, § 1^{er} de la note.

⁵ *Sed quia, iuxta psalmodicam vocem, sicut equus et mulus, quibus non est intellectus, in campo et freno Sathane erant constricti, legem prevaricantes Dei adulteriis, rapinis, periuriis, dolis sedati (?) et homicidiis, pestifera rabie, ut feroces canes, invicem se mordentes, mutua se cede prosternebant ... in actibus suis esse pessimos ; et, avant l'éloge : terram obsitam erroris caligine.*

⁶ Le manuscrit C est seul (avec A, où on lit *repererat*) à avoir ce terme qui est celui de la LI ; les autres ont *invenerat*. Par ailleurs, tous ont *correctionem errorum*, alors que la LI disait *correctionem*.

Tout au plus y aurait-il une certaine atténuation, lorsque Cyrille, pour justifier le recours à la langue slave en liturgie, déclare, selon la LM (chap. 7) : *idiotas viarum Dei totaliter eos reperiens et ignaros*, et non plus, comme la LC : *cernens populum dure cervicis fore et omnino ydiotas et ignaros viarum Dei*.

On voit donc qu'il ne faut pas, en cette matière, forcer la note.

Plutôt que d'interroger des tendances que chaque exégète plie à son gré, il serait souhaitable, pour dater approximativement la LM — et par là fixer le *terminus ante quem* de *Beatus Cirillus* et de *Quemadmodum* — d'avoir une description du manuscrit C de la LM qui tînt compte de la date respective des différentes pièces constituant le recueil. Nous obtiendrions de la sorte un *terminus ante quem*, cette fois de la LM elle-même.

La seule description dont nous disposions pour le moment a été donnée par Chaloupecký. Voici ce qu'elle dit :

« C. Manuscrit de la bibliothèque du chapitre métropolitain d'Olomouc, n° 12. C'est un *Lectionarium in usum chori pro matutino per circulum anni*, sur parchemin, tout entier d'une seule main, du premier au dernier feuillet. Le manuscrit remonte au milieu du xiv^e siècle environ. Sur le premier feuillet il y a une initiale avec une feuille de vigne déployée, qui rappelle la décoration picturale de plusieurs manuscrits de l'évêque Jean de Dražice. Outre les lectures liturgiques ordinaires, le manuscrit contient des légendes sur les saints tchèques : fol. Q 4, la Vie de S. Adalbert ; fol. R 7, la Légende de S. Procope ; fol. T 4, la Translation de S. Adalbert ; fol. T. 11^b, la Légende de S^{te} Ludmila ; fol. W 4, la Légende de S. Wenceslas (*Inclitām et gloriosam festivitatem*). Tout à la fin du codex et sur des feuillets sans pagination est ensuite copiée notre Légende (= LM). Déjà le fait même que nous la rencontrons plus souvent dans des manuscrits avec des légendes des SS. Cyrille et Méthode indique que la Légende n'a été ajoutée que par manière de supplément au lectionnaire original. Cela se fit probablement assez tôt après la restauration de la fête des apôtres slaves Cyrille et Méthode, en l'année 1346¹. A la légende des SS. Cyrille et Méthode fait suite la légende de S^{te} Cordule². »

On voit le défaut de cette description, à notre point de vue : elle ne dit pas avec assez de netteté³ si, par le « dernier feuillet »

¹ M. Urbánek, citant ce passage, fait suivre ce millésime d'un point d'interrogation.

² *Prameny*, p. 506-507.

³ Cette netteté, on la trouve dans la description par Chaloupecký du codex XII. D. 11 du musée national de Prague, qui contient BC : « Plus loin, aux

écrit de la même main que tout ce qui précède, il faut entendre la fin de l'actuel recueil, y compris ses compléments, ou seulement la fin du lectionnaire proprement dit. Force est donc de réserver son jugement jusqu'à plus ample informé, car le détail a trop d'importance pour qu'on puisse se permettre d'y passer outre. C'est en 1342 que se place la mort de Jean IV de Dražice, dernier évêque de Prague, en ce sens que cette ville deviendrait après lui (30 avril 1344) le siège d'un archevêché. L'avenir nous dira si l'on peut faire de cette date le *terminus ante quem* de la LM et a fortiori celui de BC et de *Quemadmodum*.

Pourrait-on espérer une lumière plus décisive par le biais des suppléments? Car il est difficile d'éluder le rapprochement entre, d'une part, la présence en C de ces suppléments qui sont la LM et la Légende de S^{te} Cordule et, d'autre part, un décret dont voici la teneur¹.

De celebratione festi ss. Cyrilli et Methudii, patronorum Moravie.

Qui, suscepto de manu Domini superne benedictionis premio, in perennitate glorie consistunt ad dexteram Dei Patris, revera devote intuendi sunt et omni veneratione colendi, ut quanto divina clementia attentius eorum precibus aurem sue pietatis inclinât, tanto ipsi, qui sunt mediatores Dei et hominum, intercedere pro nobis peccatoribus efficacius inducantur.

Inter quos beatissimi et gloriosissimi confessores Christi et episcopi Cyrillus et Methudius et patres et apostoli et patroni nostri precipui, qui felicissimum nostre totius ecclesie et diocesis agrum felicitarunt², in vinea Domini Sabaoth totius nostre patrie radices ediderunt et palmites multiplicium virtutum et doctrinarum longe lateque extenderunt, fructus uberes proferentes, ubi flores prodeunt nec arescunt, ubi semina eorum sparsa non pereunt, ubi multiplicatis manipulis grana gratie³ colliguntur.

Volentes autem ut non solum hi sanctissimi, sed et loca eorum sancte presentie odore glorificata et respersa pia et prompta devo-

fol. 273^b-274^a est copiée notre légende. L'écriture est indubitablement du x^v^e siècle, peut-être un rien plus jeune que les autres parties du manuscrit. » *Prameny*, p. 501.

¹ D'après BRANDL, dans *Codex diplomaticus et epistolaris Moravie*, t. XIII (Brünn, 1897), p. 16-17, avec quelques corrections qui s'imposent (aux mots *auctorem sue pietatis inclinant*, par exemple). Le texte dans F. X. RICHTER, *Augustini Olomucensis episcoporum Olomucensium series* (Olomouc, 1831), p. 117-118, n'est pas beaucoup meilleur.

² (a. f.) *ita* RICHTER, *fertilitalis agrum* BRANDL.

³ *ita* RICHTER, *glorie* BRANDL.

tionem a Christi fidelibus venerentur, ut dum charissimos Dei honoramus amicos, ipsi nos amabiles Deo reddant, quorum nobis patrocinia vendicamus, statuimus ut omnes et singuli fratres et subditi nostri, per eosdem clarissimos sancte fidei seminatores et plantatores in domo Domini complantati, nobiscum iucunda mente suscipiant que leti referimus, ut totus clerus et populus nostre diocesis ipsorum festum et diem debeant solemniter celebrare septimo idus martii una nobiscum eisdem digna veneratione per divinorum officiorum celebrationem solemnem devotis mentibus obsequi; letabundi omnibus et singulis utriusque sexus hominibus, qui natalitia et solemnitates ipsorum dictorum apostolorum piis ac bonis operibus annuo recoluerint, de iniunctis eis penitentiis, de misericordia omnipotentis Dei et beati Wenceslai et beatorum patronorum nostrorum auctoritate confisi, quadraginta dies misericorditer relaxamus.

Statuimus et inviolabiliter precipimus observari ut festum sancti Christini patroni nostri, cuius corpus in nostra ecclesia Olomucensi requiescit, cum omnibus commilitonibus suis, solemniter in crastino sancti Martini ab omnibus Christifidelibus utriusque sexus nostre diocesis sub pena excommunicationis festivetur et in ecclesiis sub duplici officio observetur.

Insuper statuimus et ordinamus ut festum s. Cordule virginis annuatim in die undecim millium virginum solemniter festivetur; verum quia in die eadem, ob divinorum et officii celebrationem diei eiusdem specialem, singularis ipsius sancte Cordule, cuius corpus etiam in nostra ecclesia Olomucensi requiescit, commemoratio et honoris seu reverentie exhibitio fieri non potest, ut die proxima immediate subsequenti, incipiendo a vespera usque ad vesperam, officium de ipsa sancta Cordula solemniter sub duplici officio in ecclesiis peragatur, ut eius pro nobis supplicationis effectus augeatur, cuius sumus patrocinio commendati.

Malheureusement, il n'existe pas d'unanimité quant à la date de ce décret porté par un évêque d'Olomouc du nom de Jean. Les éditeurs l'assignent tantôt au 5 février 1349 (son auteur est alors Jean VII Volko, 1334-1351), tantôt au 22 mai 1380 (auquel cas il s'agirait de Jean de Středa). Les deux millésimes ne sont d'ailleurs pas incompatibles entre eux, si un second décret est venu en reprendre un premier, dont la date ne semble point devoir être révoquée en doute¹.

Toujours à propos de l'âge de la LM, signalons la différence suivante entre son texte et celui du modèle *Quemadmodum*. Dans ce dernier: *Qui (Metudius)... ducem Borziwoy Bohemorum... convertit, predicens ei ore prophetico quod, si baptizaretur, ipse et sui*

¹ Voir à ce propos *Legenda*, t. II, p. 93, note 240.

*successores, principes et reges, maiores omnibus principibus et regibus lingue slavonice fierent, quod verifice est impletum usque in hodiernum diem*¹. LM (chap. 14) : *Quem sanctus presul Methudius convertit ad fidem catholicam, predicens ei ore prophetico, si baptizaretur, quod ipse et sui successores potentiores omnibus principibus et regibus fierent*. Faut-il tirer des conclusions de l'omission de *lingue slavonice* dans le second texte? L'élection de Charles IV comme roi des Romains (11 juillet 1346) ou son couronnement comme empereur à Rome (5 avril 1355) en donnent-ils l'explication? Il est permis d'en douter.

* *

S'il est malaisé de fixer à la LM un *terminus ante quem* précis, ce n'est pas non plus sur le manuscrit P de la LI qu'il convient de compter pour lui fournir un *terminus post quem*. Il n'en irait pas de la sorte si le texte de P avait pu passer pour la première apparition de la LI en Bohême ou en Moravie. Mais la disparate des pièces qui l'entourent dans le recueil² et le caractère local de déformation de telle de ses leçons (*Methudius* pour *Methodius*) invitent à le regarder comme une copie faite sur place et représentant déjà un stade ultérieur de diffusion de la LI dans ces régions.

Les 158 folios de P sont tous³ d'une seule main, le scribe nous révélant son nom au fol. 156, après avoir transcrit l'avant-dernier texte du recueil, le récit *De ymagine sancte Marie virginis* (BHL. 5408) : *Scriptor finivit opus aliud habere requirit. Hostislaus*⁴.

Que n'a-t-il également noté la date! Celle-ci, à considérer l'écriture, est à situer vers le milieu du xiv^e siècle⁵. C'est aussi ce que

¹ Éd. DUDÍK, p. 346.

² Cf. A. PODLAHA, *Soupis rukopisů knihovny metropolitní kapitoly Pražské*, t. II (1922), p. 398, n° 1547.

³ Sauf sans doute les derniers feuillets, à partir des dix dernières lignes du fol. 156, qui commencent aussitôt sous la signature *Hostislaus*.

⁴ *Hostislaus* se lit, en écriture de chancellerie, sous la ligne *Scriptor - requirit*. — Dans des fragments de la 1^{ère} moitié du xiv^e siècle, collés sur la couverture d'un autre manuscrit de la bibliothèque capitulaire de Prague, le n° E. LI (*Soupis*, t. I, p. 461, n° 808), paraît le nom d'un *Hostislaus de Petrovicz, canonicus pragensis*.

⁵ Après nous être fait une opinion à ce sujet, nous avons eu la satisfaction de constater notre accord avec M. M. BERNARDS qui, dans *Speculum virginum* (Köln/Graz, 1955), s'occupe de P à son point de vue et le décrit, p. 7 : « Mitte des 14. Jh., unbekannter böhmischer Herkunft. »

paraît confirmer l'examen de l'initiale ornée qu'on voit au premier folio du manuscrit. En effet, certains détails techniques de la sobre décoration de cette majuscule C, où s'inscrit une double spirale de feuillage en forme d'S, sont à rapprocher d'autres initiales, beaucoup plus richement peintes, d'ailleurs, qu'on trouve dans des manuscrits exécutés à Prague pour le compte de l'archevêque Ernest de Pardubice, successeur de l'évêque Jean de Dražice : ainsi l'antiphonaire, le graduel et les deux *cantionalia* qui portent son nom et reposent également à la bibliothèque capitulaire, sous les cotes respectives de P. VI, VII, VIII et IX¹. Ces quatre livres liturgiques présentent tous l'inscription : *Anno Domini millesimo trecentesimo sexagesimo tertio, dominus Arnestus Pragensis ecclesie primus archiepiscopus fecit scribere hunc librum, ut domini canonici eo utantur in ecclesia predicta. Obiit autem predictus dominus anno Domini millesimo trecentesimo sexagesimo quarto, ultima die mensis iunii, cuius anima requiescat in sancta pace. Amen*².

On sait aussi qu'à un certain moment, P fut la propriété des chanoines réguliers de Glatz (Kladsko), en Silésie, car une main postérieure à la première a écrit, au fol. 102^v (où commence le X^e livre du *Speculum virginum*³), dans la marge du bas : *liber canoniorum regularium in Glacz*.

Indication qui ne manque pas d'intérêt, car ce monastère d'Augustins a eu précisément pour fondateur l'archevêque Ernest de Pardubice, dont les liens avec Glatz sont soulignés plusieurs fois au cours de sa biographie (*BHL*. 680) par son contemporain, le doyen de Vyšegrad, Guillaume de Lestkov :

Pater ipsius Arnestus de Pardubicz miles, qui tunc castrum et provinciam Glacensem ex commissione regis Boemie obtinebat, hunc in Glacensi oppido liberalibus tradidit studiis imbuendum, ubi, dum sub etate tenera scolas cum suis condiscipulis frequentaret, ymago beate Marie virginis sibi coram ea genua flectenti dorsum avertit ; quod quidem miraculum ipse quam diu vixit subticuit, sed in agone laborans propria manu conscriptum ad edificationem fidelium pu-

¹ Cf. A. PODLAHA, *Die Bibliothek des Metropolitankapitels* (Prague, 1904), p. 236-247.

² Ibid., pp. 241-242, 246-247.

³ L'œuvre est-elle de Conrad de Hirsau ? Dans un ouvrage récent, déjà cité (ci-dessus, p. 464, note 5), M. Bernards conclut : « Im ganzen bleibt die Frage nach dem Verfasser des Jungfrauspiegels bis auf weiteres offen und ungelöst » (p. 16).

blice revelari mandavit¹... Ut autem pluribus modis negotiator hic evangelicus lucris insisteret ac totum presens tempus conflaret in meritum, non tam preesse voluit quam subesse nec tam precipere quam parere; propter quod in monasterio canonicorum regularium in Glatz, quod ipse de novo extruxit et tam reditibus sufficientibus, libris et ornatibus pretiosis quam etiam picturis variis adornavit, archiepiscopali dimisso fastigio eandem voluit regulam profiteri... Sicque factum est ut, arrepto itinere, ad ipsum monasterium in comitiva unius tantum familiaris perveniens seque Romam aditurus confingens, in cella, quam pro seipso construxerat, omnipotenti Deo et eius genitrici Marie pensum sue servitutis exsolveret... Transiit autem iste venerandus antistes ex huius mundi naufragio anno pontificatus sui xxii et in ecclesia parochiali sancte Marie in Glatz, in qua dudum sepulturam elegerat... ante maius altare sepultus².

Nous ne sommes pas sans preuves directes de l'actif intérêt porté, dès 1350, à la prévôté des Augustins de Glatz par l'archevêque Ernest et ses frères³. Il n'est pas interdit de penser que, si le manuscrit P s'y est un jour trouvé, c'est de Prague qu'il était venu, à la suite d'une de ces donations de livres dont Guillaume de Lestkov fait état. Et il paraît assez vraisemblable aussi que c'est à Prague qu'il fut copié et que reposait son modèle.

Quant à savoir comment ce dernier y était arrivé, le champ des hypothèses est largement ouvert aux essais de réponse. Mais il importe qu'il soit tenu compte d'un fait : la LI, même si peut-être elle a surgi en Bohême un certain temps avant son utilisation par la LM, n'a pratiquement pas été connue, au point de vue cyrillo-méthodien, avant cette utilisation. Il apparaît en effet que ses traditions si fermes, si sobres, n'ont en rien mordu sur les conceptions extravagantes que se font LC, BC et *Quemadmodum*,

¹ C'est la *Visio*, BHL. 681.

² Éd. *Fontes rerum bohemicarum*, t. I, pp. 388, 393-394, 397.

³ BÖHMER, *Regesta Imperii*, t. VIII (1877), n° 6055 (23 oct. 1350) : « Karl IV. bestätigt den durch den Erzbischof Arnest von Prag und dessen Brüder Smil und Wilhelm von Pardubitz gemachten Ankauf und Schenkung einiger namentlich angeführten Besitzungen an das Augustinerkloster Montis s. Mariae virginis in Glatz » ; n° 6304 (20 oct. 1350) : « bestätigt die Schenkung... an die durch den Erzbischof Arnest von Prag gegründete Augustinerprobstei zu Glatz durch den genannten Erzbischof und seine Brüder. » Le regretté chanoine Pierre David, dans *Les sources de l'histoire de Pologne à l'époque des Piasts* (Paris, 1934), p. 200, place la fondation de la prévôté de Glatz un peu plus tard, en 1352, sans apporter de référence.

pour ne citer que ces trois textes, de tel ou tel point de la carrière de Cyrille : naissance à *Alexandria Grece* (1), conversion de la Bulgarie, dignité épiscopale, etc. Toutes fantaisies que le syncrétisme sans bornes de la LM a complaisamment accueillies et contribué à accréditer.

D'une façon plus restrictive, nous dirons même qu'à notre sens, l'explication de la présence de la LI en Bohême et singulièrement à Prague doit être cherchée, non du côté des SS. Cyrille et Méthode, mais, si paradoxal que cela puisse paraître dans un pays dont tous deux sont devenus les patrons, du côté de S. Clément de Rome.

Quel est, en effet, le contenu de P ? On y trouve la LI, c'est-à-dire une pièce intéressante au premier chef S. Clément¹. Avant cette LI, un Prologue où l'auteur, Léon d'Ostie, passe en revue les trois œuvres qu'il a consacrées à S. Clément, y compris la LI. Avant ce Prologue encore, quinze feuillets occupés par la première de ces trois œuvres, une pièce d'hagiographie exclusivement clémentine. Et enfin, avant ce pastiche d'un pastiche (par Gaudéric) des *Recognitiones*, une Préface qui offre un raccourci de la carrière de S. Clément et l'indication des sources relatives à ce dernier².

Rien dans tout cela qui traite de Cyrille et de Méthode (sauf, indirectement, la LI). Et rien non plus qui les concerne dans le reste du recueil. Il n'est donc pas douteux que, si la LI est arrivée à Prague, c'est en connexion avec le culte de S. Clément qu'on y célébrait, et il l'est à peine plus que cela se passait avant que le culte des saints nationaux, parmi lesquels les deux frères apôtres, n'eût connu son renouveau envahissant.

D'autre part, nous ne voyons personne, à Prague, qui ait pu s'intéresser au culte de S. Clément autant que les Dominicains, installés dans la ville presque depuis les débuts de leur Ordre et dont l'église et l'important couvent³, sis près du pont, se récla-

¹ Rappelons-nous que dans le Vatic. 9668, on ne rencontre, en fait d'œuvres de Léon d'Ostie, que le texte de la LI, sans aucune des pièces qui vont être énumérées.

² Voir *Trois énigmes*, p. 410-417.

³ Une étude serait bienvenue, qui grouperait et compléterait les renseignements épars qu'on trouve à son sujet. C'est en ce couvent, notamment, que Martin de Troppau, avant de partir pour Rome, avait reçu sa formation religieuse. A cette maison appartenait également Kolda, l'auteur du *Traité*

maient du patronage du saint martyr romain. Il ne nous étonnerait nullement que ce fût par leur intermédiaire que la LI eût fait son entrée en Bohême, quitte à n'y point connaître une grande diffusion, en raison même de l'aspect local, circonscrit, du besoin auquel elle répondait.

Et les occasions historiques ne manquent pas, grâce auxquelles la LI a pu émigrer de son pays d'origine vers le couvent pragois de Saint-Clément. Ainsi, pour n'en citer qu'une, on connaît un dominicain, cardinal-évêque d'Ostie et de Velletri, qui séjourna à Prague en qualité de légat pontifical, au cours des années 1301 et 1302. C'est Nicolas Boccasino, qui l'année suivante devint pape sous le nom de Benoît XI († 7 juillet 1304)¹. Boniface VIII l'avait dépêché auprès de Wenceslas II († 1305), pour tâcher de faire rétracter par ce dernier le consentement accordé au couronnement irrégulier de son fils Wenceslas III († 1306) en tant que roi de Hongrie. Il s'échangea à ce sujet, entre le pape, d'une part, son légat, le roi de Bohême et l'évêque de Cracovie, de l'autre, une copieuse correspondance, qui va du 13 mai 1301 au 11 juin 1303².

N'est-il pas naturel de penser que cet ancien maître général de son Ordre³ a fréquenté le couvent dominicain de la capitale tchèque ? Et que, cardinal titulaire, depuis le 2 mars 1300, d'une église pour laquelle son prédécesseur Léon d'Ostie et de Velletri avait composé les deux premières sections au moins de sa trilogie clémentine, il a signalé celle-ci à des confrères qui s'abritaient sous le même patronage et s'est ingénié à la leur procurer ?

En supposant de la sorte la LI et les autres pièces du même dossier arrivées en droite ligne de Velletri (ou de Rome) jusqu'à Prague, on s'expliquerait la haute qualité du texte de la LI dans P — nous avons dit ailleurs⁴ combien cette qualité ressortait même d'une

du brave Chevalier (1312), des *Habitations célestes* (1314) et des *Neuf Joies de Cunégonde*, conservés et illustrés dans le manuscrit XIV. A. 17 de la bibliothèque de l'université de Prague ; cf. A. MATĚJČEK, *Le Passionnaire de l'Abbesse Cunégonde* (Prague, 1922).

¹ Béatifié. Fête le 7 juillet.

² J. EMLER, *Regesta diplomatica nec non epistolaria Bohemiae et Moraviae*, pars II (Prague, 1882), p. 811-843 ; A. POTTHAST, *Regesta pontificum romanorum*, t. II, p. 2002-2021, passim.

³ De 1296 à 1298.

⁴ *Trois énigmes*, p. 440-441. On se souviendra, par exemple, que la LM écrit : *Hic (Constantinus) quinquagesimo die ante obitum suum ex concessione summi*

comparaison avec un manuscrit plus ancien comme le Vatic. 9668 — et on tiendrait compte de la relative rareté de la trilogie de Léon au pays où elle a vu le jour¹. Sans parler de la première œuvre clémentine de Léon et de sa Préface, on comprendrait enfin mieux aussi la présence, en P, du Prologue de la LI, morceau de caractère personnel que, pour cela peut-être, le Vatic. 9668 n'a pas cru devoir retenir et que seul P, jusqu'à ce jour, a révélé.

Si ces hypothèses, ou d'autres, préférables, sont tôt ou tard destinées à prendre corps, si les certitudes qui les ont précédées se voient ultérieurement corroborées par des faits nouveaux, nul doute qu'on le devra en grande partie à une meilleure connaissance des manuscrits de Bohême et de Moravie², que ceux-ci soient déjà repérés ou même édités, ou qu'ils restent encore à découvrir.

Paul MEYVAERT, O. S. B.

Paul DEVOS, S. J.

Quarr Abbey (Ile de Wight).

pontificis inposuit sibi nomen Cirillus, d'accord avec la Vie slave de Cyrille et avec P (*quinguaginta*) pour le nombre de jours, contre le Vatic. 9668 (*quadragesima*).

¹ *Autour de Léon d'Ostie*, p. 235.

² C'est dans cet espoir que nous avons renoncé, provisoirement, à faire paraître ici un tableau en colonnes parallèles de la LM et de ses différentes sources, qui eût été plus parlant que bien des démonstrations exposées ci-dessus.

VIES ET MIRACLES DE S. PETROC

II. LE DOSSIER DE SAINT-MÉEN

Aux textes que nous a fournis le manuscrit de Gotha ¹, joignons maintenant ceux qui représentent la tradition française et bretonne ², centrée autour de l'abbaye de Saint-Méen. Ils permettent d'atteindre une recension de la *Vita Petroci* plus ancienne que celle du *Gothanus*.

C'est d'abord la Vie *BHL*. 6639 ³, dont nous connaissons quatre témoins :

1. L'Obituaire de Saint-Méen, manuscrit de Paris, Bibliothèque nationale, lat. 9889 (xvi^e siècle), fol. 142^r-150^r (= **P**) ⁴ ;

2. Le Bréviaire de Saint-Méen, manuscrit 115 de la Bibliothèque municipale d'Angers (xiv^e siècle), fol. 351^v-353^r (= **A**) ;

¹ Ci-dessus, p. 131-188.

² L'abbé Duine, pourtant si prudent, écrivait, un peu hâtivement, de S. Petroc : « Il fut honoré dans notre province, où sa légende prétend qu'il séjourna et qu'il fut en rapports avec Samson et Guéthenoc » (*Mémento des Sources hagiographiques de l'Histoire de Bretagne* [Rennes, 1918], n^o 115, p. 132 du tiré à part ; extrait des *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*, t. XLV, 1918). Il y a là une erreur : aucun des textes connus de Baring-Gould et Fisher, de Doble et de nous-même, quelque légendaires qu'ils doivent être jugés, ne mentionne de séjour du saint en Armorique, et les rapports de Petroc avec Samson et Guethenoc sont exactement et expressément rattachés toujours à un canton bien déterminé du Cornwall britannique. Cependant, au xviii^e siècle, Dom Gui-Alexis Lobineau a eu sous les yeux un récit semblable, qu'il a rejeté à bon droit et qui semble avoir disparu : « Une histoire de sa vie qui ajoute plusieurs fables à ce qu'on vient d'en dire, et que nous avons eue de l'Abbaïe de S. Méen, assure que saint Perreux a vécu solitaire plusieurs années dans la Cornouaille de l'Armorique » (*Les Vies des Saints de Bretagne et des personnes d'une éminente piété qui ont vécu dans la même Province* [Rennes, 1725], p. 30, col. 2 ; nouvelle édition, par l'abbé TRESVAUX [Paris, 1836], t. I, p. 249-250).

³ Voir ci-dessus, p. 134-135.

⁴ Décrit ci-dessus, *ibid.*

3. Le Légendier de Saint-Gildas-des-Bois, en copie du xvii^e siècle, dans le manuscrit latin 11770 de la Bibliothèque nationale, fol. 1^r-2^r (= G)¹;

4. Une copie du précédent, dans le manuscrit français 22321 de la même bibliothèque, p. 685-691 ; c'est l'ancien tome 38 du fonds des Blancs-Manteaux². Elle peut être négligée.

L'Obituaire de Saint-Méen (P) est le seul qui renferme le texte complet. Nous le mettons à la base de notre édition, en indiquant les variantes d'A et de G, pour les passages que ceux-ci contiennent, et en amendant parfois, pour le reste, l'œuvre du copiste de P, assez négligent, grâce à l'abrégé qu'a donné de cette Vie Jean de Tynemouth (*BHL*. 6640, éd. HORSTMAN) : la même *Vita Petroci*, en effet, existait en Angleterre, dans la seconde moitié du xiii^e siècle, quand un chanoine de Bodmin l'utilisa et la récrivit pour produire la recension du Gothanus, mais si librement qu'il n'aide guère à la reconstitution de son modèle : Jean de Tynemouth, au xiv^e siècle, le suivit, au contraire, d'assez près.

C'est une des belles découvertes du chanoine Leroquais que d'avoir reconnu et identifié le bréviaire de Saint-Méen du xiv^e siècle³, que l'abbé Duine tenait pour perdu⁴ : ce manuscrit, actuellement conservé à la Bibliothèque municipale d'Angers, sous le n^o 115 (ancien 107), avait été pris à tort pour un représentant de l'usage de Saint-Nicolas d'Angers. S. Petroc y figure dans la litanie (fol. 61^r) ainsi qu'au calendrier, au 4 juin, en rubrique : *S. Petrocii abb. et conf. xii <lect.>*. Les douze leçons se lisent au sanctoral, fol. 351^v-353^r (A)⁵. Elles vont, sans omission, du début, *Beatus igitur Petrus*, aux mots *sese sequi testabantur*, fin de l'avant-dernière phrase du chap. 3, où elles s'arrêtent brusquement. Il est clair que la suite se lisait au chœur pendant l'octave ; mais le bréviaire conservé à Angers n'en donne pas davantage.

Le Légendier de Saint-Gildas-des-Bois renfermait bien le texte complet de la *Vita Petroci*. Le manuscrit latin 11770 (G) n'en a

¹ Décrit ci-dessus, p. 134.

² Décrit très brièvement, dans le *Catalogue général des Manuscrits français*, sous la direction d'Henri OMONT, par Charles DE LA RONCIÈRE, *Anciens petits fonds français*, t. I (Paris, 1898), p. 477.

³ *Les Bréviaires manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1933), p. 24-26. L'auteur s'en montrait particulièrement fier et y voyait un exemple du succès de ses méthodes d'identification (t. c., p. LXVI-LXVII).

⁴ *Bréviaires et Missels des Églises et Abbayes bretonnes antérieurs au XVII^e siècle* (Rennes, 1905 ; extrait des *Mémoires* de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine), p. 69.

⁵ S. Paterne, placé au calendrier, le 23 septembre, n'a pas de leçons propres, ce jour étant occupé, d'après Leroquais, par un *Florentius confessor* (fol. 411^v) ; celui-ci doit être S. Florent de Mont-Glonne, normalement au 22 septembre.

tiré que ce qui pouvait aider un érudit à en reconstituer les traits essentiels ¹.

Nous verrons dans un instant ² que les leçons, fort brèves, de quelques livres liturgiques imprimés en Bretagne et en Normandie sont faites, pour la fête de S. Petroc, d'extraits de la même Vie

¹ En voici le détail : chap. 1, de *Beatus à petram esse contenderet*; chap. 3, de *Adolescens comitatus sexaginta palatinis à secum imbuendos studiis* (où G donne, vers le début, le mot *consecrationis*, qui manque à P); *ibid.*, depuis *quosque de saeculari* jusqu'à *illis colliberet* (en omettant les mots de *scientiae prerogativa et eruditionis plenitudine apud seipsum sobrie gaudens*); puis de *Tunc* jusqu'à *venerunt itinere* (en omettant les mots *accepta - osculo*); chap. 5 : depuis *Erat cuidam Samsoni* jusqu'à *solitudine*, puis de *Hunc ipsum* à *elementa sic cederent*; chap. 6, de *Barbari messorum predictum ei monstraverunt* à *Dei deditus famulatus*; chap. 7, de *Petrocus habito cum Samsoni brevi colloquio et accepta licentia* jusqu'à *hospites*; après quoi G poursuit : *Mane facto, accersito Welthinoco*, et la suite jusqu'à *cellam ultro dedere*; alors : *Petiit tamen et obtinuit* jusqu'à *hodie dicitur*; puis de *Petrocus cellam cum discipulis* jusqu'à *nollet fieri*, et de *solo panis edulio gauderet* jusqu'à *gustabat pulmentarium*; chap. 8, de *Post tot ergo* jusqu'à *projectus est*. G abrège ensuite : *Cumque inde reversus (obiter illicque rite, ajouté, mais raturé) Novam usque Villam rus cum fine Cornubiae pervenisset, orta tempestate subventum in crastinum pollicetur esse, nec obtinuit*; ensuite il copie depuis *Ideo se Romam prefecturum peregre* jusqu'à *falso prophetaverat*, et enfin de *Sicque his regressis* jusqu'à *projectus est*. Le compilateur alors, sans doute lassé par le verbiage de son modèle, produit, grâce à des coupes adroites, le texte que voici, parsemé de points qui marquent les endroits où il a pratiqué des omissions : *pervenit Ierusalem ad sepulcrum Domini... deinde ad ultimas Orientis versus tetendit ad Indias... Insulae cuidam laetus applicuit ubi annis septem contemplativam egit vitam... Recessit Angelico monitu... Venit in Occidentalem Britanniam... Regnabat eo tempore Teudur vir atrox et ferinis moribus... serpentem enormem fugavit... Inde revertens, fratribus octoginta Domnum Petrum, summae religionis virum, quem nuper ad fidem susceperat, collato magistratu, Priorem constituit et secessit in eremum, adsumptis sibi solum duodecim... Cum (écrit d'abord Cumque) autem aliquot annos in predicta cellula sancta conversatione impleisset Dei famulus, Angelico monitu secretiora petens eremi, reperit Wronum eremitam sanctissimum... Torquebatur dolore gravissimo Cynan tribunus in patria... et Petroci meritis se sensit incolumem. Posthaec B. Petrocus... dierum plenus pridie nonas iunii migravit ad Dominum... Ad tumulum autem eius crebro fiunt miracula etc.* Une demi-douzaine de noms propres ont été soulignés, d'un double trait, par la première main, en vue de faciliter des recherches futures. Un détail montre que l'original se divisait en chapitres correspondant à ceux du manuscrit P, que nous conservons dans notre édition : la copie de G va à la ligne, en ménageant un blanc caractéristique, pour les débuts des chapitres 5 et 13. Ce chiffre de chapitres, un peu étonnant, car on s'attendrait aux douze leçons d'un office monastique, est donc ainsi confirmé. Que G ne soit pas extrait simplement de P, on en a pour preuve la bonne leçon *consecrationis*, au début du chap. 3, car ce mot manque à P.

² Ci-dessous, p. 484-486.

BHL. 6639 ; d'autre part, le chanoine G. H. Doble a bien montré¹ que l'auteur de la recension du *Gothanus* n'avait pas à sa disposition, pour la biographie de S. Petroc, d'autre source écrite que *BHL.* 6639.

La copie moderne (P), confirmée par quelques extraits encore plus récents (G) d'un légendier d'âge incertain, est donc bien conforme au texte de la *Vita* qui se lisait à Saint-Méen, centre du culte en Bretagne, usage dont un bréviaire original du xiv^e siècle (A) est un témoin assuré, tandis que la même *Vita* était résumée, au même siècle, en Angleterre, par Jean de Tynemouth (*BHL.* 6640) ; et tout donne à croire que ce texte *BHL.* 6639 était connu à Bodmin, centre du culte en Cornwall, dans la seconde moitié du xiii^e siècle, quand un chanoine de cette maison le remplaça par la recension du *Gothanus*². Nous atteignons ainsi, semble-t-il, un état de la Vie que le dit chanoine traite déjà de « vieux papiers »³ et qui peut se joindre à la série des *Vitae* relativement anciennes des saints brittoniques⁴.



¹ *Saint Petrock, Abbot and Confessor*, p. 3-48 ; voir ci-dessus, p. 134.

² Horstman s'est persuadé à tort (*Nova Legenda Anglie*, t. II, p. 317, note 1) que Leland avait vu le texte de la Vie ancienne (*BHL.* 6639). En réalité, l'antiquaire royal, au xvi^e siècle, n'eut entre les mains que l'abrégé de Jean de Tynemouth (*BHL.* 6640), dans un manuscrit du xv^e, peut-être à Hereford ; nous l'avons montré en détail, ci-dessus, p. 141. M. Francis Wormald a bien voulu nous communiquer le texte de la notice concernant S. Petroc dans le *Catalogus Sanctorum in Anglia pausantium* (manuscrit 99 de Lambeth). Il date cette collection du second quart du xiv^e siècle et compte la publier prochainement ici même. Voici donc ce qu'on y lit sur S. Petroc : DE SANCTO PETROCO. II NON. IUNII. *In Anglia apud Cornubiam transitus beati Petroci heremite ex semine imperatoris magni Constantini ex parte matris sue Helene procreati, et sancti Cadoci heremite avunculi. Hic etiam Petrocus, spreto regimine in Cambria regnandi, locum passionis dominice perlustrans, Arabes, Persas ultimosque Indos penetrans, Oceanum litus usque pervenit, ubi lassus obdormivit in litore. Cumque <e>vigilasset, in quodam vase vitreo sine remige et remo <in> insulam quandam deferretur nutu divino ; ubi in horto deliciarum per VII annos refocillatus est ; et tandem ad Cornubiam rediit, apud Bodminiam, ubi miraculis fulget (fulgens ?), canonizatus est.* Divers détails montrent à l'évidence que cette notice ne dérive ni de la Vie ancienne (*BHL.* 6639), ni du résumé de Jean de Tynemouth (*BHL.* 6640), mais directement de la Vie imprimée ci-dessus d'après le *Gothanus* : en particulier les mots *Arabes, Persas ultimosque Indos et lassus obdormivit in litore*, exactement transcrits. L'auteur du *Catalogus*, contemporain de Jean de Tynemouth, a donc eu accès comme lui à la Vie refaite au xii^e siècle par un chanoine de Bodmin, celle qu'a conservée, à notre connaissance, le seul *Gothanus*.

³ Dans son prologue, ci-dessus, p. 145 : *ex hiis que in veteranis scedis reperimus*.

⁴ Non pas, sans doute, des Vies les plus anciennes (Samson, *BHL.* 7478-7479, ou Guénolé, *BHL.* 8957, par exemple).

Un examen sérieux de la latinité du texte ainsi obtenu confirme ce résultat : rien ne s'oppose à ce que la *Vita Petroci* (BHL. 6639) soit du ^{xi} siècle.

Quelques épithètes évoquent la solennité affectée des *Artes dictaminis*, des dédicaces et des prologues du haut moyen âge insulaire : ainsi, deux adjectifs en *-torius*, *compunctorius*¹ et *seductorius*². Le recours à un glossaire de grande ancienneté se trahit dans le pluriel *amplustria*³, lequel n'apparaît, comme variante de la forme normale *aplustria*, que dans la recension de Festus transmise par Paul Diacre⁴. On n'a retrouvé que des témoins italiens de Paulus-Festus. Il n'est guère vraisemblable que le biographe d'un patron du Cornwall y ait eu directement accès. S'il a trouvé le mot *amplustria* chez un modèle plus proche de son pays, nous ne l'avons pas repéré.

Une élégance insolite a causé quelque perplexité à des lecteurs, dès le moyen âge. Au chapitre 11, pour indiquer le nombre des soldats qui accompagnaient à la chasse le roi Constantin, notre hagiographe avait écrit : *et cum eo undeviginti quinque milites*, ce qui fait $19 + 5 = 24$. Tel est bien le sens adopté par le Gothanus : *cum xliiii comitibus suis*⁵. Jean de Tynemouth avait assurément sous les yeux la même expression compliquée du chiffre, mais, peu soucieux de précision, à son habitude, il écrit simplement : *sibi et viginti militibus suis*⁶, le nombre ne faisant rien à l'affaire.

Un tour de style bien caractéristique de certaines Vies assez anciennes de saints gallois est de recourir, dans la même phrase, à plusieurs formes verbales dérivées de la même racine ou à d'autres assonances⁷. Notre auteur n'en est pas si coutumier qu'il faille

¹ Ce mot ne se lisait que chez Sidoine Apollinaire, *Epist.* 6, 6, 2 (Ad Eutropium papam) : *compunctorii salubritate sermonis* ; chez notre auteur, au début du chap. 9, ci-dessous, p. 493 : *lachrymas que pre compunctorio erumpebant gaudio*.

² Chez S. Ambroise, *De Bono mortis*, § 21, éd. SCHENKL : *non sequamur inlecebrosa et seductoria* ; chez S. Augustin, *Conf.*, 5, 6, à la fin : *acceptius magisque seductorium* ; et nulle part ailleurs. Notre hagiographe écrit, à la fin de son chap. 11, ci-dessous, p. 495 : *seductorias voluptates respuerent*.

³ Au milieu du chap. 4, ci-dessous, p. 489.

⁴ *Aplustria navium ornamenta quae quia erant amplius quam essent necessaria usu etiam amplustria dicebantur* (*De Verborum significatu*, éd. W. M. LINDSAY, *Glossaria Latina*, t. IV [Paris, 1930], p. 103). Le glossaire *Abolita*, dans la même édition, t. III (Paris, 1926), p. 103, n'a pas la forme *amplustria*, et pour cause, car celle-ci semble avoir été inventée par Festus ou par Paul Diacre en vue de l'étymologie.

⁵ Ci-dessus, p. 161.

⁶ Ed. HORSTMAN, p. 319, ligne 13.

⁷ J. Armitage Robinson, le premier, avait attiré l'attention sur cette « odious idiosyncrasy », comme il l'appelait, en la définissant comme suit : « the frequent repetition of the same word, or the same root, in various formations » (*The*

songer à le rattacher à cette école, mais il lui arrive parfois aussi de rechercher de pareilles élégances ¹. Une manie qui lui est plus personnelle, c'est de brouiller l'ordre normal des mots latins. Citons, par exemple, le début du chapitre 7, où *Dei servus*, sujet du verbe principal, est rejeté dans une proposition circonstancielle transformée en ablatif absolu ². Un peu plus bas, au même chapitre, autre phrase étrange, où la suite inhabituelle des mots est assurée grâce au manuscrit G, dont on dispose à cet endroit ³. Plus loin encore, nous lisons : *ab eius nomen sortiretur vocabulo* ⁴. Ailleurs, le lecteur se heurte à un déplacement de pronoms ⁵ ou à un entremêlement d'adverbes et de pronoms ⁶. Quels modèles notre latiniste s'ingénie-t-il à suivre en de telles contorsions, licences poétiques plutôt qu'habitudes de prosateurs ? On songe à certaines *Vitae* armoricaines, à certains préambules de chartes et dédicaces de poèmes, d'époque anglo-saxonne, sans réussir à mieux les déterminer. Un passage

Lives of St Cungar and St Gildas, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXIII [1921-1922], p. 15-17). C'est une manie chez Caradoc de Nantecarfan. Aux deux Vies étudiées par Robinson, celle de S. Gildas (*BHL*. 3542) et celle de S. Cyngar (éd. J. A. ROBINSON, *A Fragment of the Life of St Cungar*, *ibid.* t. XX [1918-1919], p. 97-108 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XLII [1924], p. 100-120), est venue depuis s'ajouter une troisième œuvre signée du même Caradoc, sa *Vita Cadoci* (éditée, d'après le manuscrit de Gotha, *Anal. Boll.*, t. LX [1942], p. 35-67). Le biographe de S. Iltudd (*BHL*. 4268) marque, lui aussi, pour ce genre d'ornement littéraire, un goût à peine moins prononcé que Caradoc, qui écrit couramment, pour donner deux exemples : *seminans semen seminandum caelestis doctrinae* (*Vita Gildae*, éd. MOMMSEN, p. 109) ou *cuius anima requievit et requiescit et requiescet in caelesti requie* (*ibid.*, p. 110).

¹ Ainsi, à la fin du chap. 3, ci-dessous, p. 489 : *doctores charos deserit doctus chorus* ; ou encore, au début du chap. 10, ci-dessous, p. 493, combinant *fera* et *fur* : *vir atrox et ferinus* (ferinis G) *moribus, qui ad furum penam et reorum supplicia, effera tyrannide, etc.*

² Ci-dessous, p. 491 : *Habito dehinc cum Sansone brevi Dei servus colloquio, accepta licentia, vertit iter ad cellam etc.*

³ *Accersito Wethinoco, precatur propensius cohabitandi secum illi licentiam* ; ce qui veut dire : « il lui demande avec insistance l'autorisation d'habiter avec lui ».

⁴ Bout de phrase confirmé également par le manuscrit G et qui signifie : « (le lieu) tirait son appellation de son nom », c'est-à-dire du nom du saint.

⁵ Par exemple, à la fin du chap. 9, ci-dessous, p. 493 : *uno tantum pisce pastus interim horis sibi oportunis divinitus apposito* (où *sibi*, chassé de sa place naturelle, s'accôle à une épithète d'où il pourrait dépendre, *oportunis*, faisant ainsi mieux sentir l'étrangeté qui en résulte).

⁶ Derniers mots du même chapitre : *venit in occidentalem Britanniam, sui eum ubi receperunt.*

particulièrement orné pourrait être emprunté ou imité ¹. *Dente livido* vient d'Horace ².

Cependant, contrairement à la plupart de ses congénères, accoutumés de parsemer leurs écrits de discours directs, notre hagiographe ne s'autorise qu'une seule fois de cette licence oratoire, dans les paroles de l'ange qui s'adresse en songe à S. Petroc au moment où celui-ci va quitter l'île bienheureuse de l'océan oriental ³.

Les mots rares ou même très rares qui se rencontrent sous sa plume n'aident guère à fixer une date. Citons, par exemple, *duriter* ⁴, qui se lit chez Tertullien et chez Rufin, mais aussi dans la Vulgate ⁵. Quant à *vegetamen* « force vitale » ⁶, qui ne paraît pas se rencontrer ailleurs, sinon trois fois chez Prudence, les formations en *-amen* caractérisent le style distingué des préfaces et dédicaces, sans permettre de les situer exactement dans le temps.

Plus curieux sans doute est le sens particulier donné à *parsimonia* ⁷, « la vertu d'abstinence dans le boire et le manger, poussée jusqu'à l'extrême austérité ». C'est encore un mot de Prudence ⁸, mais il se retrouve, dans un contexte ou avec des épithètes qui en précisent la valeur, chez S. Ambroise et chez Cassien ⁹, ainsi que dans une collecte de la liturgie romaine qui figure, à divers endroits, déjà dans les plus anciens sacramentaires ¹⁰. Qu'un ouvrage relativement bref, comme le nôtre, y recoure jusqu'à trois fois, marque chez son auteur ou bien la pauvreté ou bien la recherche du vocabulaire.

Un terme classique, que le moyen âge, le plus souvent, remplace par son fréquentatif, est *occulere* ¹¹. Non moins remarquable, au chapitre 12, est le substantif *aspergo*, au sens de « liquide dont on

¹ Vers la fin du chap. 10, ci-dessous, p. 494 : ... *seorsum per montium concava in scopulorum latibulis. Exasperabat heremum locorum ariditas*. L'expression *nervorum ariditas* (dans la dernière phrase du chap. 7) montre assez que l'auteur saisit exactement le sens du terme : il veut signifier le dessèchement des muscles, résultat d'un jeûne excessif.

² *Epod.* 5, 47. Notre *Vita* porte : *serpentes famelici insurgentes alterutrum sese crebris congressibus attriverunt dente livido* (chap. 10, ci-dessous, p. 493). L'emprunt n'est sans doute pas direct. L'hagiographe a pu tirer cette belle expression de quelque préface ou dédicace où les critiques étaient priés de ne point *atterere* (*carpere*, *discerpere* ou *lacerare*) l'ouvrage *dente livido*.

³ Fin du chap. 9, ci-dessous, p. 493.

⁴ Chap. 6, ci-dessous, p. 490.

⁵ *Sap.* 5, 23.

⁶ Fin du chap. 6, p. 491.

⁷ Chap. 5, début ; chap. 6 ; chap. 7, fin ; ci-dessous, p. 490-491.

⁸ *Cathemerinon*, 7, 3.

⁹ AMBROISE, *De Helia et ieiunio*, 6, 18, et 8, 22 ; CASSIEN, *Institutiones*, 6, 2 ; 5, 2 ; 5, 7.

¹⁰ Samedi après le troisième dimanche de Carême ; jeudi après le dimanche de la Passion ; vigile de la Pentecôte.

¹¹ Vers la fin du chap. 11, ci-dessous, p. 495 : *quia sanctitatem vellet occulere*.

asperge »¹ ; c'était surtout un terme de médecine, traduisant le grec *σύπασμα*, pour exprimer exactement le résultat de l'action décrite dans ce passage de la *Vita Petroci*, mais il se rencontre aussi, dans un sens plus général, en latin classique et patristique. *Agricultura*, parfaitement classique, se lit deux fois dans la Vulgate². Il est pourtant caractéristique de l'hagiographie bretonne ancienne. Ainsi chez Wrmonoc de Landévennec, dans sa Vie de S. Paul Aurélien³, et dans la Vie de S. Illtjd⁴. Une certaine gaucherie de l'expression, chez ce dernier auteur surtout, trahit le recours à un terme peu usité et mal compris. Notre hagiographe l'emploie correctement : *Hunc ipsum ea die contigerat ad agriculturam de more egredi*⁵, mais c'est un lien de plus qui semble l'unir avec d'anciennes Vies de saints de ces pays brittoniques.

Au début du chap. 8, le verbe *inundare* est pris au sens neutre ou passif, « être inondé, être recouvert par les eaux », emploi très rare, dont le modèle peut avoir été Virgile⁶. Au même genre appartient l'expression *intimis quoque* <se> *abdicaret viciis*⁷, où manque le pronom réfléchi, que nous avons cru devoir insérer, cette construction avec l'ablatif seul étant sans exemple.

Disciplinatus n'est pas une épithète fort commune. Le mot, classique, mais rare, signifie « érudit, ayant terminé ses études ». Ce peut être le sens que lui donne le biographe de S. Petroc⁸, mais il peut aussi avoir voulu signifier « cette troupe de compagnons qui étaient en même temps les disciples du saint ». Le verbe neutre *collibere*, quoique peu fréquent, est bien classique⁹. *Innuere*, pour *annuere*, n'est assez vraisemblablement qu'une faute de copiste¹⁰. Notre auteur donne à *quoad*, qui signifie le plus souvent « aussi longtemps que » le sens bien déterminé de « jusqu'à ce que », également classique et connu au moyen âge, mais un peu moins usité¹¹.

¹ *Aspergine facta latice mixto cum pavimenti pulvere*. Le mot *aspergo* est conservé par Jean de Tynemouth (*BHL*. 6640, éd. HORSTMAN, p. 319, ligne 34).

² 2 Par. 26, 10, et surtout 1 Cor. 3, 9 : *Dei agricultura estis*.

³ *BHL*. 6585, éd. PLAINE, chap. 32, *Anal. Boll.* t. I, p. 232 : *in opus agriculturæ monasterii*.

⁴ *BHL*. 4268, chap. 13, *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 229 D : *palustris illa terra siccata, ferax agricultura fuit*.

⁵ Début du chap. 5, ci-dessous, p. 490.

⁶ *Énéide*, 10, 24, et 11, 382 : *inundant sanguine fossae*.

⁷ Fin du chap. 11, ci-dessous, p. 495.

⁸ Chap. 3, ci-dessous, p. 489 : *disciplinato illi gregi sodalium*.

⁹ *Ibid.* : *si illis colliberet*.

¹⁰ Au début du chap. 7, ci-dessous, p. 491 ; à la fin du chapitre suivant, *annuere* est correctement employé.

¹¹ Ainsi, au milieu du chap. 3, p. 489 : *quoad ipsi summos doctores excellunt* ; vers la fin du chap. 6, p. 490 : *quoad ipse loqueretur*.

Le verbe *facere*, parfaitement superfétatoire, rend assez gauche plus d'un tour de phrase ¹. Il forme aussi des expressions, telles que *facere confugium* (pour *confugere*) ² ou *narrationem facere de* (pour *narrare*) ³, qui méritent d'être notées, comme relevant de cette latinité contournée qu'affectent les anciennes Vies de saints gallois, corniques et armoricains. *Facto pacis osculo*, assez étrange, est remplacé, chez Jean de Tynemouth ⁴, par *dato invicem pacis osculo*, plus normal; mais peut-être *dato* n'est-il que la correction d'un abrégiateur dont chacun sait qu'il évite ou écarte les difficultés. Noter aussi l'usage fréquent de *palam facere* ⁵.

Le langage et le style n'interdisent donc pas de placer l'hagiographe au Pays de Galles ou en Cornwall, à l'époque qui vit la conquête de l'Angleterre par les Normands (à moins qu'il n'appartint à la génération précédente ou à la suivante, car les habitudes littéraires ne se modifiaient pas si rapidement dans ces régions de l'ouest brittonique), mais il n'a presque rien laissé percer de lui-même. Aurait-il été moine ou clerc à Bodmin? Ce serait assez naturel. L'erreur *Novam usque Villam* (*rus cum fine Cornubie*), avec *cum fine* pour *confine*, au début du chapitre 8 ⁶, démontre seulement que le copiste ne connaissait guère la toponymie des dépendances de ce monastère. Elle n'est pas imputable à l'auteur lui-même. La leçon du Gothanus, cependant, *quod rus est a fine Cornubie* ⁷, suggère que le texte qu'il arrangeait était à cet endroit peu intelligible. Le scribe du Gothanus est tombé dans un autre piège en mettant *Watune* ⁸ au lieu d'une forme quelconque de Newton, Newtown (anglais pour *Nova Villa*), ce qui prouve également son ignorance ⁹.

¹ Au début du chap. 12, ci-dessous, p. 495, où il s'agit de prisonniers : *quibus factis manumissis*.

² Début du chap. 11, ci-dessous, p. 494 : *cervum vidit a longe ad se facientem confugium quanto poterat conamine*. *Conamen* est plutôt rare pour *conatus*. Un peu plus loin, encore un mot en *-amen*, *sub tutamine*, alors qu'on attendrait *sub tutela* (*tutamen* est virgilien). La recension du Gothanus porte, l'une et l'autre fois, les termes normaux *confugere* et *tutela* (ci-dessus, p. 160-161).

³ Au début du chap. 6, ci-dessous, p. 490 : *narrationem ei facientes de*. Tous les manuscrits concordent et Jean de Tynemouth lisait la même expression dans la recension qu'il résume (*BHL*. 6640, éd. HORSTMAN, p. 317, ligne 28). Le Gothanus a effacé cette particularité en récrivant la phrase (ci-dessus, p. 151, au bas).

⁴ *BHL*. 6640, éd. HORSTMAN, p. 317, lignes 37-38.

⁵ Vers la fin du chapitre 3, passage attesté par plusieurs témoins, ci-dessous, p. 489 : *palam fecit quod esset illi animus*; vers la fin du chap. 8, phrase également attestée par les trois manuscrits, ci-dessous, p. 492 : *palam fecit se Romam perrecturum*.

⁶ Erreur que confirme le manuscrit G.

⁷ Ci-dessus, p. 155, ligne 1.

⁸ A la ligne précédente de notre édition.

⁹ Voir ci-dessous, p. 488, note 3, d'autres indications qui montrent le peu de précision des renseignements topographiques fournis par l'hagiographe.

On ne nous accusera pas de sacrifier à un celtisme druidique ou romantique si, avant de quitter cette Vie ancienne, nous signalons particulièrement, à l'attention de ceux qu'intéressent les vestiges de traditions préhistoriques, cette barque brillante de verre qui porte S. Petroc vers l'île mystérieuse où il passera sept années dans la contemplation¹. Ce séjour paradisiaque est situé dans l'océan oriental, alors que les Celtes se l'imaginent presque toujours vers l'ouest. Le détail du verre est nouveau : tous les témoins sans exception, et en particulier la Vie *BHL.* 6640, seule imprimée jusqu'à présent, ainsi que la traduction de notre texte donnée par Doble, ont remplacé le verre, dont les liens avec le culte des morts s'étaient effacés, par quelque fausse leçon : *nitro* dans le *Gothanus*², *intro* dans notre texte et dans la *Nova Legenda Anglie*. La conjecture *vitro* s'impose sans aucun doute³.

* * *

Quelles furent à Saint-Méen les vicissitudes du culte de S. Petroc, c'est ce qu'il nous faut maintenant examiner, et tout d'abord tenter de savoir quand il s'y introduisit.

Nous avons cité ci-dessus⁴, à propos de la fête de S. Guethenoc, le manuscrit latin 11589 de la Bibliothèque nationale, du XI^e siècle, en le qualifiant⁵ de sacramentaire de Saint-Méen. L'abbé Duine, qui avait étudié avec grand soin ce précieux monument de l'usage breton⁶, se refusait à cette attribution. Il y voyait le sacramentaire d'une église du nord de la France, et plus particulièrement l'œuvre d'un groupe de moines bretons exilés dans cette région, et en donnait de si bonnes raisons qu'elles ont ébranlé même la conviction du chanoine Leroquais⁷. Que ce livre liturgique soit breton et même que quelques-unes de ses parties remontent à une date fort haute⁸,

¹ Au début du chap. 9, ci-dessous, p. 493. ² Ci-dessus, p. 156.

³ Elle est confirmée par la leçon du *Catalogus Sanctorum in Anglia pausan-tium*, cité ci-dessus, p. 473, note 2. ⁴ P. 152, note 1.

⁵ A la suite du chanoine Leroquais, *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des Bibliothèques publiques de France*, t. I (Paris, 1924), p. 110-113.

⁶ *Inventaire liturgique*, p. 23-33 du tiré à part.

⁷ Voir la note additionnelle rédigée par ce dernier, d'après les remarques de l'abbé Duine, au tome III de ses *Sacramentaires et Missels* (Paris, 1924), p. 285.

⁸ Remarquons, par exemple, ce minime détail, qui acquiert quelque valeur dans l'ensemble : l'invitatoire ou exhortation à prier, en tête des parties propres à la fête de S. Samson (28 juillet), emploie l'épithète *inaequiparabilis*, laquelle n'apparaît qu'une fois ailleurs, que nous sachions, en latin, dans l'*Epistola* attribuée à Gildas (éd. MOMMSEN, *M.G.*, Auct. ant., t. XIII, p. 64, ligne 2) et dans un glossaire dérivé de Gildas (glossaire de Leyde, Voss. Q^o Lat. 69, vers l'an 800 ; voir nos *Remarques sur le De Excidio* attribué à Gildas, dans *Archivum*

nul n'en saurait douter ; qu'il ait été écrit pour Saint-Méen, c'est beaucoup moins probable. Il n'est pas impossible que la fête de S. Petroc ait été introduite dans l'usage de l'abbaye après le vol des reliques (en 1177), suivi de la donation d'une côte par le roi d'Angleterre, la même année ¹. On notera pourtant qu'un S. Petroc figure déjà, comme patron d'une paroisse, dans un pouillé de date certainement antérieure ². Quoi qu'il en soit, le calendrier du manuscrit latin 11589 marque au 4 juin, non la fête de S. Petroc, mais bien celle de S. Gudwal, ajoutée d'une main très ancienne : *Nat. sancti Goetquali confessoris* ³. Dans l'usage de Saint-Méen au début du xvi^e siècle, attesté par l'Obituaire de cette maison (manuscrit latin 9889), le 4 juin est assigné à S. Petroc et le 7 à S. Gudwal (*Guidgali*) ⁴. On peut donc conclure à l'absence de la fête de S. Petroc dans les documents liturgiques provenant certainement de Saint-Méen et antérieurs à la fin du xii^e siècle, époque à partir de laquelle nous savons que ses reliques y furent honorées.

Le récit du vol des reliques de S. Petroc en 1177 ⁵ est formel quant à la restitution du corps entier de S. Petroc par les moines de Saint-Méen ⁶ aux chanoines de Bodmin et quant au retour triomphal

Latinitatis Medii Aevi, t. XXV [1955], p. 155-176). L'auteur de cet Office de S. Samson, amateur de termes rares, a recouru peut-être pour celui-ci à quelque glossaire ; mais il nous semble au moins aussi probable qu'il ait connu l'*Epistola*, dont un exemplaire, aujourd'hui à la Bibliothèque de la Ville d'Avranches, provient du Mont-Saint-Michel. Cette recension de l'*Epistola*, du manuscrit d'Avranches, présente des singularités qui la font ranger à part dans la tradition de l'œuvre de Gildas. Ce sont des arrangements et même des coupures ; mais la phrase où figure *inaequiparabilis* s'y lit et, le manuscrit d'Avranches étant du xii^e siècle, cette remarque donne à penser que l'*Epistola* était connue en Armorique dès le xi^e au plus tard, et même bien avant cette date, car les formules pour la messe de S. Samson sont empreintes d'un archaïsme fort notable.

¹ Ci-dessous, p. 481.

² Ci-dessous, p. 482-483.

³ Ce sont également des additions très anciennes que la fête de S. Josse au 11 juin et celle de S. Guéthenoc au 11 novembre (voir ci-dessus, p. 152, note 1). *Amanti episcopi*, au 13 novembre, est une addition également, mais Duine n'en indique pas l'époque ; il n'affirme pas non plus que les trois autres, qualifiées par lui d'anciennes, soient toutes de la même main. Amantius est un inconnu ; Guéthenoc, ordinairement, est placé au 5 novembre en Bretagne (mais en Cornwall sa date était peut-être un peu plus tardive, dans ce mois ; voir ci-dessus, ibid.). Les deux autres, Gudwal et Josse, ont ceci de commun que leur culte était vigoureux, dès avant l'an mille, en Flandre et dans le nord de la France.

⁴ DUINE, *Inventaire liturgique*, p. 199 du tiré à part.

⁵ Ci-dessus, p. 174-188.

⁶ L'abbé qui gouvernait Saint-Méen en 1177 peut être identifié grâce aux renseignements réunis par le chanoine Guillotin de Còrson dans son *Pouillé historique de l'Archevêché de Rennes*, t. II (Rennes, 1881), p. 130 : c'est Robert II,

des mêmes reliques en Cornwall, à part trois *iuncturae* (vertèbres ou phalanges?) et une côte : celle-ci seulement fut renvoyée par le roi d'Angleterre à Saint-Méen¹. Mais c'est là, dira-t-on, exactement la prétention qu'il fallait attendre, de la part des chanoines de Bodmin, soucieux de persuader le public que ce trésor sacré était bien rentré au pays ; et il faut tenir compte de la tradition de Saint-Méen, laquelle soutient précisément le contraire : en effet, aussi bien la collecte de la fête du 4 juin que les leçons propres de 1769 proclament la présence, dans l'abbaye bretonne, des restes de S. Petroc, d'une façon qui ne convient qu'au corps entier ou à des reliques insignes et principales². A quoi s'ajoute une tradition locale, vague mais persistante, en faveur de la Bretagne³.

déjà pourvu de cette charge en 1163 et dont le successeur Roland apparaît en 1192. Robert est encore désigné comme abbé dans un acte de 1187-1191. Le manuscrit français 22358 de la Bibliothèque nationale (fonds des Blancs-Manteaux) avait fourni à l'érudit éditeur de ce *Pouillé* des détails précis concernant le vol des reliques de S. Petroc, sous l'abbé Robert II : « De son temps, un chanoine régulier du monastère de Bomines, en Angleterre, apporta furtivement à Saint-Méen le corps de S. Pétreuc, ancien religieux de ce monastère. Henri, roi d'Angleterre, à qui on en fit des plaintes, en demanda la restitution au couvent de Bomines, ce qu'accorda l'abbé Robert en 1177 » (t. c., p. 130).

¹ *Tres iuncturas sibi retinuit et costam unam, quam in vase argenteo honorifice reclusit et ad Sanctum Mevennum transmisit.* Ci-dessus, p. 186.

² Voir ci-dessous, p. 484-485. D'après une note prise au manuscrit français 12685 de la Bibliothèque nationale (fonds des Blancs-Manteaux) par le chanoine Guillotin de Corson (*Pouillé historique de l'Archevêché de Rennes*, t. c., p. 125), on vénérât, ou l'on croyait vénérer, à Saint-Méen, en 1646, le chef de S. Pétreuc ; parmi les reliques déposées à la veille de la Révolution, en 1791, les plus remarquables sont les chefs de S. Méen, de S. Judicaël et de S. Austole et une portion du crâne de S. Pétreuc, dans quatre bustes d'argent. Dans une addition de son cru au texte de Lobineau, l'abbé Tresvaux parle aussi de cette portion de crâne, qui n'a donc pas été perdue lors de la Révolution française. Après avoir transcrit de l'édition originale (*Les Vies des Saints de Bretagne* [Rennes, 1725], p. 30, col. 2) la phrase suivante : « L'abbé et les moines, intimidés, rendirent à Roger, prieur de Botmin, ce précieux trésor, après avoir juré sur les saints Évangiles que c'était le même corps qu'on leur avait apporté », il ajoute : « Ils gardèrent néanmoins ou plutôt ils obtinrent une partie du crâne du saint, qui se trouve encore dans l'église de Saint-Méen » (LOBINEAU, éd. TRESVAUX [Paris, 1836], t. I, p. 249).

³ Nous en avons, tout récemment encore, perçu un écho, en lisant les épreuves d'un ouvrage des plus respectables, qui, après avoir résumé le récit du vol des reliques, ajoutait : « Another account says that Walter of Coutances took the shrine to Saint-Méen and put therein the skull and other adjacent bones, the rest being enclosed in a wooden coffin. » Sur l'observation que nous en avons faite, cette phrase fut supprimée. Quelle peut bien en avoir été l'origine ? Nous l'ignorons.

Le calendrier même de Saint-Méen paraît pourtant donner raison aux chanoines de Bodmin, d'une façon qui n'a pas été remarquée jusqu'ici. Au 4 juin ¹, pour S. Petroc, abbé, douze leçons « in cappis quatuor, cum hystoria propria ut est ; accenduntur cerei xviii » ². Or, douze leçons, quatre chapes et dix-huit cierges, c'est exactement le même rit que pour la fête de S. Méen, patron titulaire de l'abbaye, au 21 juin. Il y a pourtant une différence : dans le cas de S. Méen, le texte ajoute : « Ad processionem portantur reliquie et caput sancti Mevenni. » Il semblerait donc que le monastère, au xvi^e siècle du moins, ne possédât pas des reliques assez importantes de S. Petroc pour rendre possible la même cérémonie.

Cependant, le nom d'un S. Petroc était connu en Armorique avant 1177. Comme noms de lieu qui le renferment sous les formes armoricaines *Perec* ou *Perreuc* (et leurs variantes), Joseph Loth signale ³ : Saint-Perech ou Saint-Perec en Pluneret (Morbihan) ; Saint-Perreux, trêve de Saint-Vincent sur l'Oust (Morbihan), en 1398 *Saint Perreuc*, appelé aussi *Renac* ; Saint-Petreux en Plerguer (Ille-et-Vilaine). Il note que Loperec (Finistère) était en 1468 *Locus Petroci*, en 1576 *Loc-Pezrec*. Il relève surtout la mention *ecclesiam Sancti Petroci* en 1163 ⁴. Celle-ci est la plus ancienne et précède de quatorze ans

¹ Nous citons ce document (manuscrit de Paris lat. 9889) d'après DUINE (*Inventaire liturgique*, p. 198-199 du tiré à part), qui y voit l'original du calendrier de Saint-Méen imprimé par Lobineau (*Extrait des Anciens Calendriers des Églises de Bretagne, tant manuscrits qu'imprimez*, en appendice, avec pagination spéciale, à la fin de la première édition des *Vies des Saints de Bretagne*, p. 1-2 ; éd. TRESVAUX, t. I, p. xxviii-xxix) et attribué par lui au xv^e siècle. Un examen attentif permet cependant de relever plusieurs divergences entre le texte de Lobineau et celui que présente l'Obituaire du xvi^e siècle annoté par Duine. On doit se demander si Lobineau, qui n'était pas un éditeur négligent, n'aurait pas connu et utilisé, non point le manuscrit latin 9889, mais bien un bréviaire de Saint-Méen, qui en aurait été le modèle un peu plus ancien.

² Si cette fête tombe dans les octaves de l'Ascension, de la Pentecôte ou de la Fête-Dieu, on la transfère à la première férie libre de septembre et on la célèbre avec les octaves. A la p. 200, au mois de septembre, Duine semble se contredire sur un point de minime importance : au 4 de ce mois, Petroc, sans octave, « si prius non fuerit factum ». Lobineau écrivait : « PRID. NON. fit de S. Patroco (sic) cum octava ».

³ *Les Noms des saints bretons*, dans la *Revue celtique*, t. XXX (1909), p. 284.

⁴ Dans la bulle d'Alexandre III, du 4 juin 1163, confirmant les possessions de l'abbaye bénédictine de Saint-Jacut et qui peut être considérée comme transcrivant un pouillé de cette maison. On en lit le texte chez J. GESLIN DE BOURGOGNE et A. DE BARTHÉLEMY, *Anciens Évêchés de Bretagne. Histoire et Monuments. Diocèse de Saint-Brieuc*, t. IV (Paris et Saint-Brieuc, 1874), p. 278. Les éditeurs (t. c., p. 257) identifient cette église de S. Petroc avec Saint-Petroc de Trégon (Côtes-du-Nord).

le vol des reliques qui, en 1177, eut pour conséquence la vénération spéciale de S. Petroc en l'église abbatiale de Saint-Méen. Le nombre, et peut-être la forme, de ces toponymes prouvent assez, du reste, qu'un saint Petroc était connu en Armorique bien avant la fin du xii^e siècle. Le prieuré de Saint-Pétreuc dépendait de l'abbaye bénédictine de Notre-Dame-du-Tronchet. Fondé dans la paroisse de Plerguer, à l'évêché de Dol, son plus ancien prieur connu fut pourvu par son abbé, Gilles Raguenel, le 1^{er} mars 1457. Le patron local était tenu pour identique au saint vénéré à Saint-Méen¹; c'est tout ce que nous en savons².

Le Vie ancienne (BHL. 6639) est encore celle qui, au xviii^e siècle, fournit l'essentiel des leçons, fortement abrégées, de la fête de S. Petroc à Saint-Méen. Le seul recueil connu des Offices propres

¹ GUILLOTIN DE CORSON, t. c., p. 248-249.

² Des recherches plus poussées ont permis à M. Christophe Hohler d'ajouter quelques indications à la liste qu'il nous avait fournie des mentions de S. Petroc dans la liturgie (ci-dessus, p. 133, note 2). Nous l'en remercions encore bien vivement. Parmi les calendriers à l'usage de Sarum qui portent cette fête, il faut signaler le manuscrit de l'Arsenal, à Paris (provenance douteuse, peut-être Bicester), utilisé par J. Wickham LEGG, *The Sarum Missal edited from three Early Manuscripts* (Oxford, 1916), et le manuscrit Harley 1260, du Musée Britannique (les « Heures de Percy », où le calendrier est obtenu par conflation avec celui d'York). Comme litanies, on peut citer celles de Sarum pour les vendredis de Carême (dans quantité de bréviaires et de psautiers), celle de Hyde Abbey, à Winchester (plusieurs témoins, y compris l'édition de J. B. L. Tolhurst, qui forme les tomes 69-71, 76, 78 et 80 des publications de la Henry Bradshaw Society); le psautier de Paris, Bibliothèque nationale, lat. 8824 (provenant peut-être de Glastonbury); et celui du manuscrit Arundel 50, au Musée Britannique (peut-être de la cathédrale de Winchester); enfin, le *Manuale* de Sarum du manuscrit Royal 2. B. XI, déposé au Musée Britannique, et le missel manuscrit aujourd'hui à Cambridge, Université, Fl. iv. 44. Dans ces deux derniers, S. Petroc est aux litanies de l'*Ordo visitationis infirmorum*. Les deux missels et le *Manuale* de Sarum soulèvent plus d'une question difficile: comme pour la plupart des représentants de cet usage aux formes nombreuses et diverses, on discerne mal ce qui est une addition propre à l'exemplaire considéré et ce qui provient de son modèle. Le manuscrit de l'Arsenal, qui, tout en n'étant que du xiv^e siècle, reproduit l'état authentique de la liturgie de Sarum avant 1220, offre un exemple particulièrement délicat. Toutefois, ce dernier texte, selon M. Hohler, a passé par Londres et y a été influencé. Le manuscrit de Cambridge se rattache au diocèse de Lincoln, peut-être à Oxford, et le *Manuale* doit avoir à peu près la même provenance. Il serait téméraire, cependant, de rien garantir aussi longtemps que l'on ignorera les raisons de l'intérêt porté à S. Petroc dans des livres liturgiques qui se rattachent à des endroits aussi éloignés. Il est permis de supposer, par exemple, que ces trois manuscrits auraient été copiés à Oxford pour des membres de cette université originaires du Devon ou du Cornwall, c'est-à-dire du diocèse d'Exeter.

de cette abbaye fut imprimé à Saint-Malo en 1769¹. Au 4 juin, titre et rubrique : « In Festo Sancti Petroci, abbatis, duplex-maius. Omnia de Communi Confessoris non Pontificis, praeter ea quae habentur hic propria. » Les deux premières leçons du second nocturne (p. 14-15) sont seules historiques ; la troisième, en effet, prise à S. Jean Chrysostome, traite du culte des saints en général. L'homélie, au dernier nocturne, est empruntée au même Père. La collecte affirme la présence à Saint-Méen du corps de S. Petroc².

Ces deux leçons de quelques lignes, en bon latin moderne, résument fort rapidement la Vie ancienne (BHL. 6639), comme il apparaît dès le début par les mots *natione Cumber*. L'éducation du saint en Irlande, son entrevue avec S. Samson, son pèlerinage aux lieux saints, sa prédication, ses miracles, ses derniers enseignements à ses disciples sont successivement rappelés, avec la date de sa mort (4 juin). S. Petroc, poursuit-on, fut enterré dans son monastère, appelé alors *Lodericium*³, aujourd'hui *Bodminia*, situé sur la côte du Cornwall (ce qui est une erreur, Bodmin étant à l'intérieur des terres). Après le XII^e siècle, continue la cinquième leçon, le corps du saint fut transporté à Saint-Méen, où il est l'objet d'un culte fervent. Sa mémoire est vénérée dans toute l'Armorique ainsi que sur la côte normande voisine. Ce dernier détail est confirmé par les bréviaires de Coutances⁴, mais le récit détaillé du vol des reliques de Bodmin et de leur recouvrement par les chanoines cornouaillais, en 1177⁵, permet d'affirmer que Saint-Méen ne gardait qu'une minime partie des restes de S. Petroc : c'est donc à tort que le monastère breton, au XVIII^e siècle, prétendait, ou semblait prétendre, posséder le corps du saint abbé⁶. Voici la teneur de ces leçons :

Lectio IV. Petrocus in Britannia maiori natione Cumber, annis aliquot intra patriam in monastica exercitatione transactis, trans-

¹ Nous en devons la description et la copie à l'obligeance de M. Pierre Trépos, maître de conférences à l'université de Rennes, que nous remercions vivement. Le volume, rarissime, a été signalé par DUINE, *Bréviaires et Missels*, p. 71. On n'en connaît pas d'autre exemplaire que celui de la Bibliothèque municipale de Rennes, sous le n° 76.746. C'est un petit volume (de 66 + 4 pages) intitulé : *Officia Propria insignis Ecclesiae Abbatialis Mevennensis*, de licentia Illustrissimi ac Reverendissimi DD. Antonii-Josephi DES LAURENTS, Episcopi et Domini Macloviensis edita (San-Maclovii, ex typis Juliani Valais, Illustriss. ac Rev. Episcopi Typographi, et unici Maclov(iensis), M.DCC.LXIX).

² *Exaudi, quaesumus, omnipotens sempiterna Deus, tibi supplicantium preces : ut quos dedisti corporali Beati Petroci Abbatis praesentia gloriar, concedas eius benigna intercessione iugiter praemuniri. Per Dominum* (p. 13).

³ Ce renseignement provient, directement ou non, d'Ussher, cité ci-dessus, p. 143, note 5, avec latinisation du toponyme (*Loderic* chez Ussher).

⁴ Ci-dessous, p. 485-486.

⁵ Voir ci-dessus, p. 174-188.

⁶ Ci-dessus, p. 480-482.

gressus est in Hiberniam, et ibi litterarum disciplinis et Sacrae Scripturae studiis se per annos viginti mancipavit. Post quos ad suos reversus, congressu cum Sancto Samsone, dum adhuc in Britannia moraretur, habito, propinquum eius habitationi locum elegit, in quo cum sociis per annos triginta maxima vitae districtione vixit.

Lectio V. Hinc nova perigrinatione religionis ergo ad sancta loca suscepta, cum rediisset, in praedicanda populis poenitentia, varia virtutum signa operatus, in senectute bona, post data discipulis monita, decessit, pridie nonas iunii, et in monasterio suo, quod tunc Lodericum, nunc Bodminia in Cornubiae littore appellatur, sepultus est. Post duodecimum saeculum corpus eius ad Gaëlsene Sancti Mevenni monasterium delatum fuit, ubi religiose asservatum colitur; et memoriae eius veneratio pluribus in locis per Aremorica et oram Neustriae maritimam propagata est.

Les derniers mots de la cinquième leçon ne sont aucunement exagérés : la fête de S. Petroc appartient, par exemple, à l'usage de Coutances¹. Dès la première moitié du xv^e siècle, des bréviaires de ce diocèse portent sa fête² et, au même siècle, peut-être un peu

¹ L'usage de Saint-Malo, au xvi^e siècle, comporta aussi une fête de S. Petroc. Dans le bréviaire imprimé en 1537, dont subsiste seulement, à la Bibliothèque de la Ville de Saint-Malo, la partie d'été, Duine (*Bréviaires et Missels*, p. 73) signale son nom au calendrier sans en marquer la date, très probablement le 4 juin. Ce bréviaire de 1537 n'est pas connu de Bohatta (*Bibliographie der Breviere*, p. 219) : celui-ci mentionne seulement, sous le n° 2398, le *Breviarium Macloviense* de 1603. Quant au bréviaire incunable de Saint-Malo (Paris, chez Jean Higman, 1489), indiqué par Duine (op. c., p. 72, n° 25, et *Inventaire liturgique*, p. 193, n° ccxliiv) comme signalé et vraisemblablement utilisé par les anciens Bollandistes, c'est en vain que nous l'avons recherché de nouveau : cet exemplaire, le seul connu, semble avoir disparu lors de la dispersion du Museum Bollandianum, ainsi que le notent les auteurs du *Gesamtkatalog der Wiegendrucke*, t. V (Leipzig, 1934), col. 355, n° 5380 (où les mots « Ehemals Brüssel » doivent être remplacés par « Ehemals Antwerpen »). Il est fort possible que cet incunable ait aussi renfermé des leçons pour la fête de S. Petroc, normale dans le diocèse à l'époque moderne, au 4 juin.

² De S. Petroco abbate, simple commémoration, car il n'y a pas place pour des leçons dans ce manuscrit (Paris, Bibliothèque nationale, lat. 1300, fol. 376^r), que nous ne connaissons que par la description du chanoine Leroquais, *Bréviaires*, t. III (Paris, 1933), p. 147-149. La partie d'été du bréviaire de Coutances approuvé par l'évêque Nicolas de Briroy en 1601, dans l'édition de 1609 (Bohatta, op. c., p. 194, n° 2172), prescrit, pour S. Petroc, abbé, au 4 juin, *omnia de communi* (Sanctoral, p. 8), mais selon le calendrier qui la précède, *more octavarum*. A signaler encore, d'après *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 654, la mention au calendrier de deux bréviaires coutançais du xv^e siècle, Paris, Bibl. nat. lat. 1271 et nouv. acq. 1425 (dans celui-ci, en outre, simple mémoire au sanctoral).

plus avancé, elle figure aussi dans le bréviaire coutançais manuscrit aujourd'hui conservé à Valognes¹, Bibliothèque municipale, n° 7, fol. 283^r. On n'y lit que ceci, au 4 juin : *Sancti Petroci abbatis. Oratio. Gloriosi famuli tui, Domine, Petroci precibus pacem tuam nostris concede temporibus et Ecclesie tue hanc largire misericordiam ut nullus privetur beneficiis qui confessoris huius opitulari expetit suffragiis. Per. Cetera de communi unius abbatis.* Dans le manuscrit 4 de la même bibliothèque, bréviaire de Coutances du xiv^e siècle, le calendrier mentionne S. Petroc : c'est manifestement une addition au texte primitif, mais d'une main contemporaine ; le sanctoral ne contient aucune référence à S. Petroc et passe directement des SS. Marcellin et Pierre (2 juin) aux SS. Médard et Godard (c'est-à-dire Gildard, 8 juin).

La même année qui vit paraître à Saint-Malo les *Officia Propria* de Saint-Méen, en 1769, sortait de presse à Coutances le bréviaire approuvé par l'évêque Ange-François de Talaru de Chalmazel², avec au 4 juin : « In festo sancti Petroci abbatis. Simplex. Lectio III », prescrivant le même texte qu'à Saint-Méen, sauf quelques variantes qui l'abrègent encore un peu³.

Les livres liturgiques modernes proclamaient à bon droit la popularité de S. Petroc dans la province de Bretagne au xviii^e siècle. Voici une soixantaine d'années, son souvenir n'avait pas encore tout à fait disparu. Ainsi Paul Sébillot, dans sa *Petite Légende dorée de la Haute Bretagne* (Nantes, 1897), cite son nom avec ceux des SS. Maudé, Congard, Gravé, Gorgon, Dolay et Jacut, comme formant un groupe de sept frères, nés en Irlande et passés en Bretagne (p. 146-148). En note (p. 151), il énumère quatre endroits où S. Perreux, moine, est le patron local : Châteaulin, Saint-Perreux, Trébédan et Trégon. L'abbé Duine, recueillant quelques traditions populaires

¹ M. Nédélec, archiviste en chef du département de la Manche, a pris la peine de se rendre à Valognes pour y examiner les manuscrits à notre intention. Nous l'en remercions bien vivement, ainsi que de la communication du texte imprimé de 1769, ci-dessus, p. 484. Le manuscrit 7 de Valognes, provenant du Séminaire de cette petite ville, est décrit au tome IV de Leroquais, p. 290.

² BOHATTA, op. c., p. 195, n° 2178. Ce bréviaire était conforme aux changements qu'avait introduits dans la liturgie du diocèse, pour l'adapter au nouveau rite parisien, le prédécesseur de Talaru de Chalmazel, Léonor II Goyon de Matignon (évêque de 1722 à 1757), dont la recension avait paru en 1741 (DELA-MARE, *Les Études liturgiques normandes*, dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XXXVII [1926-1927], p. 165).

³ Au début, omission des mots *est et et ibi* ; à la fin de la iv^e leçon de Saint-Méen, Coutances élimine *vitalis*. La dernière phrase devient : « Post duodecimum seculum corpore eius ad Gaelense Sancti Mevenni monasterium delato, memorie eius veneratio per Armoricam et oram Neustrie maritimam propagata est. »

sur les maisons, rues et monuments de Dol ¹, rapporte que S. Pétreu, qui habitait dans les environs de Dol, prêta son âne à S. Samson pour la construction de la cathédrale ; à lui seul, cet âne transporta toutes les pierres qui ont servi à bâtir ce monument, lequel a cent mètres de longueur. Le même érudit avait rappelé ailleurs ² qu'à Dol, au siècle précédent, on vendait encore de petits pains, dits « pains de Saint-Pétreu ». Il rapporte aussi qu'à Saint-Pétreoc, village de la paroisse de Plerguer, on invoquait S. Pétreu contre les fièvres, et qu'une fontaine, voisine du sanctuaire, y portait son nom. Une légende, qu'il n'avait pu recueillir en entier, avait conservé le souvenir de « l'âne du Prieur de Saint-Pétreu », qui était d'une activité rare et servait, pour les moines, de charroyeur excellent. Sans doute de nouvelles recherches amèneraient-elles encore au jour quelques débris pareils, informes et sans valeur réelle, concernant un personnage qui, historiquement, ne semble avoir jamais mis les pieds en Bretagne.

Paul GROSJEAN.

¹ *Revue des traditions populaires*, t. XVIII (1903), p. 439.

² *Annales de Bretagne*, t. XV (1899-1900), p. 300.

VITA S. PETROCI ANTIQUIOR

Ex codice Parisino lat. 9889 (= P), fol. 142^r-150^r, collato Andegavensi 115 (= A), fol. 351^v-353^r, et Parisino lat. 11770 (= G), fol. 1^r-2^r, adhibita non nunquam epitome BHL. 6640 ex editione Horstmaniana Novae Legendae Angliae ; vide supra, p. 470-472.

1. Beatus igitur ¹ Petrocus, natione Cumber, ex regali ortus pro sapia, ita vixit a puero ² ut, sequela fidei et operum apostolorum Principis imitator, quodam quasi presagio ex proprii assignatione nominis percepto divinitus, se etiam petram esse contenderet in qua suam ecclesiam ipsa Veritas superedificare promiserat ³. Illi sane talem Deus contulerat gratiam, quatinus in omnium oculis beneplacitus appareret ⁴. Erat enim forma precipuus, comis facundia ⁵, prudens simpliciter (1), modestus, humilis, dator hilaris (2), continua caritate fervens in omnibus, promptus ad omnia religionis opera, quia in adolescentia ⁶, studio vigilantī, canos sibi comparaverat ⁷ mores (3).

2. Hunc ¹ itaque, post parentis obitum, palatinorum et totius ² optimates ³ provincie, consona acclamatione populi, regem heredi-

1. — ¹ Om. G. — ² (a p.) sup. lin. P. — ³ Lectio II add. A. — ⁴ apparebat A. — ⁵ facundia A. — ⁶ adulescentia A. — ⁷ copulaverat A.

2. — ¹ Lectio III add. A. — ² (et t.) om. A. — ³ obtinaces A.

(1) Cf. *Matth.* 10, 16.

(2) Cf. *2 Cor.* 9, 7.

(3) Cf. *Sap.* 4, 8.

tario iure in demortui ⁴ loco dari sibi postulabant. Ille ⁵ vero, neglecto prioratu regiminis deque salute sua sollicitior ⁶, proposuit se terrene dignitatis gloriam non querere, quoniam ad regna suspirabat ⁷ celestia. Inerat ⁸ ei humilitatis spiritus, et quibus sine emulatione dominari posset, ne elatus maiestate animam suam in vano acciperet, conformis eis ⁹ ultro fieri maluit vel subditus ¹⁰, dicens cum Apostolo quoniam hic manentem non haberet civitatem (1), et sic Deo militare satagens ne ¹¹ se ¹² secularibus implicaret negotiis (2). Convocatis ¹³ autem Petrocus domesticis, quid gestaret in animo diligenter exposuit, ex conducto postulans ut et ipsi sequerentur quicquid potius ¹⁴ eligeret. Firmata ¹⁵ autem ¹⁶ pactione, complacuit ¹⁷ universis sese suorumque rationem actuum eius fidei dispositionique committere ¹⁸.

3. Post ¹ hec adolescens, sexaginta comitatus ² palatinis, prope-ravit ad ecclesiam, ubi omnes clericalis munus consecrationis ³ acceperunt et, iuxta monastici religionem ordinis, novum ⁴ sibi sortiti sunt habitum. Cumque ⁵ inde egressi essent, rite peractis omnibus que ad id attinent ⁶ negotii, visum est servo Dei bonum in Hiberniam ⁷ proficisci ⁸ (3), quod illic ⁹ tunc ¹⁰ florerent studia, ut quos ad hoc religionis promoverat, doctoribus traderet, liberalibus secum imbuendos ¹¹ studiis. Preparatis ¹² itaque quae ad navale iter faciunt seseque in nomine Iesu vento creditis ¹³ et pelago, brevi satis

⁴ (in d.) inde mortui PA. — ⁵ Lectio iv add. A. — ⁶ sollicitior A. — ⁷ suspirabat P. — ⁸ Lectio v add. A. — ⁹ sup. lin. P. — ¹⁰ funditus A. — ¹¹ nec ante corr. P. — ¹² om. P. — ¹³ Lectio vi add. A. — ¹⁴ ipse primus A. — ¹⁵ Lectio vii add. A. — ¹⁶ equidem A. — ¹⁷ placuit A. — ¹⁸ obmittere A.

3. — ¹ Lectio viii add. A. — ² cum add. A. — ³ om. P. — ⁴ nomini A. — ⁵ Lectio ix add. A. — ⁶ optinent A. — ⁷ Yberniam A. — ⁸ proficisci P. — ⁹ ibi A. — ¹⁰ om. A. — ¹¹ imbuendis P. — ¹² Lectio x add. A. — ¹³ credidis A.

(1) Cf. Hebr. 13, 14.

(2) Cf. 2 Tim. 2, 4.

(3) Notre auteur se montre bien avare d'indications topographiques. La seule qu'il ait fournie jusqu'ici, c'est l'indication de la nationalité du saint tout au début (*natione Cumber*). A la fin du présent chapitre, il mentionne, assez vaguement, les *occidentalis Britanniae fines* et termine le chap. 9 en ramenant son héros *in occidentalem Britanniam*. Le Cornwall, scène des activités apostoliques de S. Petroc, ne sera nommé qu'incidemment (deux fois, au chap. 8), quoique plusieurs toponymes de cette presqu'île, parfaitement identifiables, soient cités çà et là. Les lieux de pèlerinage à l'étranger sont à peine mieux partagés. Un indice bien tenu sur la patrie de l'auteur, c'est que la langue cornique est désignée, au chap. 7, par une expression qui ne paraît guère convenir à sa propre langue maternelle : *lingua gentis illius Land-wethinock adhuc usque hodie dicitur*. On ne trouve nulle part, du reste, une indication quelconque, dans les adverbes de lieu déterminant la direction, par exemple, qui marque où l'auteur se situait par rapport aux quelques localités qu'il mentionne.

interval<1>o temporis optato applicuerunt littori¹⁴. Ubi¹⁵ navi solius Dei¹⁶ commendata custodie, vir advena peragrabat re[li]gionis totius loca famosa studii et didicit veritatis¹⁷ esse discipulus, ne magister erroris fieret, quosque de seculari ad monasticam traduxerat¹⁸ militiam in viginti annorum spacio plus divinas quam saeculares¹⁹ secum fecit edoceri litteras, quoad²⁰ ipsi summos doctores excellunt. Post²¹ tot annorum curricula servus Domini²², de scientie²³ prerogativa et eruditionis²⁴ plenitudine apud seipsum sobrie gaudens, disciplinato illi gregi sodalium palam fecit quod²⁵ esset illi animus occidentalis Britannie fines navi petere, si²⁶ et illis colliberet. Complacuit omnibus et magistri sententiam sese sequi testabantur²⁷. Tunc, accepta licentia (1) factoque cum lachrymis pro discessu[s] osculo, doctores charos deserit doctus chorus sodalium et ducatu servi Dei ad eundem portum, in quo dudum navim reliquerant²⁸, compendioso diebus paucis venerunt itinere.

4. Quibus passim per littus navigantibus¹ et de navi sollicitis, cum rogarent alterutrum quidnam agi oporteret², Petrocus Dei famulus apropiavit littori. Ratem quam ibidem dudum, nullo preter Deum custode, reliquerat, ita reperit integram ut nulla compage soluta laterum, nulla esset in parte fragilior. Quam diligentius intuitus, voce et corde pariter magnificabat Deum, cuius clementi custodia vas fragile per tot aeris turbines, in tot fluctuum concursibus et iugi undarum vertigine incorruptum remanserat. Qua de re spe bona de incepto concepta itinere, pupim intrat securior nauta rudis, tractaturus amplustria, quem cetus discipulorum letabundus prosequitur. Arreptis ergo funibus, precepto Dei famuli ad mali eminentiam protrahunt vela strenui, credentes quod a vero³ magistro didicerant, omnia scilicet fore pos<s>ibilia <credenti⁴> (2). Pansis autem carbasis et adversis aure flatibus, vehebatur Dei nutu navis valde velociter. Que, brevi admodum interval<1>o temporis, decurso maris spacio, portu tranquillo recepta est, eodem quem optaverant, ut per omnia nautis simplicibus clareret miraculum.

¹⁴ lictori A. — ¹⁵ Lectio XI add. A. — ¹⁶ (s. D.) D. s. A. — ¹⁷ veritas P. — ¹⁸ traducerat P, tradiderat A. — ¹⁹ humanas P. — ²⁰ quo at A. — ²¹ Lectio XII add. A. — ²² Dei A. — ²³ scientia P. — ²⁴ eruditionis A. — ²⁵ quid P. — ²⁶ ubi A, sicut G. — ²⁷ hic desinit A. — ²⁸ relinquerent P.

4. — ¹ Sic P. — ² oporteat ante corr. P. — ³ add. sup. lin. P. — ⁴ om. P; forsitan alibi inserendum videatur.

(1) On voit le souci, souvent perceptible dans les Vies de saints celtiques, d'insister sur le fait que les voyages et déplacements de ces personnages assez vagabonds ne s'accomplissent qu'avec la permission explicite des autorités légitimes ou par une inspiration d'en-haut. Ceux qui approuvent les projets apostoliques de Petroc et de ses compagnons sont les maîtres qui les ont instruits dans les écoles monastiques irlandaises, groupe plutôt vague, du reste. Mais peut-être aussi (comme ci-dessous, p. 491), *accepta licentia* signifie-t-il plus simplement « ayant pris congé ».

(2) Cf. Marc. 9, 22.

5. Erat cuidam Sansoni¹, digno Dei famulo, secus littus, iuxta amnem Haillem², habitatio in solitudine (1). Qui cum studio parsimonie et iugibus precibus seipsum multis macerationibus Deo immolaret hostiam, templum ipsi quotidiana opera satagebat construere. Hunc ipsum ea die contigerat ad agriculturam de more egredi et solito manuum labori dare³ operam. Qui ad mare reflectens intuitum, visa navi obstupuit, quia volucris eius cursui ipsa⁴ sic⁵ elementa⁶ cederent. Egressi<s> vero de navi discipulis et iam per agros gradientibus, Petrocus visis prope messoribus (erat enim messis tempus) et salutans comiter⁷, convenit eos more hospitibus tam de pace incolarum quam de eorum ritibus⁸. Sed ei gens inculta amare locuta est et importune petiit quatinus, ad restringendum sitim quam estu et labore contraxerant, fontem eis dulcis aque de uno scopulorum qui aderant eliceret⁹, sive ut irriderent advenam sive ut eius sanctitatem tali experimento agnoscerent (2). Ille qui petentibus dare consueverat, Dei exorata clementia, saxum feriit quem gestabat baculo, quem fons aque lucidissimus sub eorum oculis sequutus est, qui manare postea non desiit, haustu[s] saluberrimus.

6. Tali iam servus Dei portendebat auspicio quam efficax miraculorum, Dei munere, vera fides foret in posterum. Mirabantur barbari super his que viderant et, actis Deo gratibus, cuius posse solvi potentia naturam compererant, querente servo Dei si quis religionis cultor esset in provincia, predictum ei monstraverunt Sansonem¹, narrationem ei facientes de solitaria vita et eius parsimonia, quomodo labore manuum et quam duriter viveret et nocturnis precibus et, omnino Dei² deditus famulatui, panis hordei parce vesceretur edulio. Hec audiens servus Dei, cum Sansonem esset intuitus, mente factus hylaris, cepit ad illum gressus dirigere, ad Dominum fusa prece ne illo loco abscederet quoad ipsi loqueretur : tantum desiderii bono viro colloqui³ bone menti inerat. Desiderium

5. —¹ Samsoni G. —² Hailam G. —³ dari P. —⁴ om. G. —⁵ vox postea addita P. —⁶ elevata P. —⁷ comitem P. —⁸ ritibus P. —⁹ eliceret P.

6. —¹ Samsonem G. —² om. P. —³ sic P ; forsitan leg. cum bono viro colloquendi.

(1) Ce site est identifiable : c'est la chapelle ou oratoire de Saint-Samson à Lelissick, sur la rive gauche de l'estuaire que forme la rivière appelée aujourd'hui Camel ; voir ci-dessus, p. 150, note 1, et p. 151, note 3. Les Vies du Gothanus, en prose et en vers, préfèrent, pour ce petit fleuve côtier, la forme *Heil* ou *Heyl* (en réalité un nom commun signifiant « estuaire »). Elles semblent, au lieu de latiniser ce nom, lui garder sa forme vulgaire et le traiter comme indéclinable, signe sans doute d'un âge plus récent que celui de notre texte.

(2) Jean de Tynemouth améliore à l'occasion le latin des Vies qu'il résume. Il écrit ici (au lieu d'*agnoscerent*) *cognoscerent*, certainement meilleur (BHL. 6640, éd. HORSTMAN, p. 317, ligne 22), mais dont nous n'oserions soutenir que ce fût la leçon originale.

anime tribuit ei Dominus (1), voto eius adiiciens quod orare non presumpserat (2), statimque Sanson ita membris dirigit <ut> amissum vegetamen corporis stupeat in rigorem conversi lapideum. Conabatur, nec poterat, ad instrumentum manum mittere quo glebas, agrum colens, everterat. Sic quippe victus fuerat hominis Dei orationis vinculo. Sanctus Petrocus interim ad eum accesserat, inque eius salutationis voce (3) Sanson saxeo illo rigore solutus est. Et, facto pacis osculo, dabat Deo gloriam in virtute et sanctimonia viri advene, quem sic magnifico revelarat miraculo.

7. Habito dehinc cum Sansone¹ brevi Dei servus colloquio et accepta licentia, vertit iter ad cellam Wethinoci² episcopi, quam sibi indicaverat. Quem Wethinocus³ susceptum comiter⁴, ipsum cum sodalibus tractavit honorifice, sicut decet hospites. Mane autem facto, placuit Dei servo moram illic facere et, accersito Wethinoco, precatur propensius cohabitandi secum illi licentiam. Innuit⁵ grater episcopus seque illi pollicitus est cellam ultro dedere, quoniam eum virum esse confidenter⁶ crederet quem diutino incolarum presagio illuc de Hibernia venturum audierat et per summe sanctitatis merita longe lateque magnificaturum nomen Domini nostri Iesu Christi (4). Petiit tamen et obtinuit quatinus locus ille, in ipsius memoriam, ab eius nomen sortiretur vocabulo. Unde etiam lingua gentis illius Landwethinoch⁷ adhuc usque hodie dicitur. Abeunte itaque cum suis Wethinoco⁸ episcopo et letante quia homini Dei habitationis locum preparare meruerat, beatus Petrocus cellam cum discipulis suis ingressus est. Ubi perfectis⁹ annis triginta conversatus, ita innocentem egit vitam ut nemini faceret quod sibi nollet fieri, carnem quoque suam ita vigiliis affligeret et algore ut ad reprimendos motus illicitos estuantis voluptatis sepenumero a galli cantu usque crepusculum <in torrentis>¹⁰ medio nudus pernecaret (5), licet virtus parsimonie, que in eo tanta succreverat, titil-

7. — ¹ miraculo *add. sed del.* P. — ² Ubethmoci P. — ³ Wethmocus P. — ⁴ comitem P. — ⁵ Inuit P. — ⁶ confidentem P. — ⁷ Landwethmoch P. — ⁸ Wethmoco P. — ⁹ profectis PG. — ¹⁰ *addimus ex Epitome* BHL. 6640.

(1) Cf. Ps. 20, 3.

(2) Rappel de la collecte assignée au onzième dimanche après la Pentecôte depuis les plus anciens sacramentaires romains jusqu'aujourd'hui : *ut... adiicias quod oratio non praesumit*. C'est à tort que dom Germain Morin avait cru pouvoir assigner cette formule à la fin du v^e siècle (*Revue bénédictine*, t. XXX, 1913, p. 226-228), comme il l'a reconnu lui-même presque immédiatement (*ibid.*, p. 458-459), car le commentaire du pseudo-Rufin sur les psaumes, où il l'avait signalée (*P.L.*, t. XXI, col. 849c), est très probablement d'Alcuin.

(3) Cf. Luc. 1, 44.

(4) Cf. Act. 19, 7.

(5) Jean de Tynemouth, en résumant cet épisode (*BHL.* 6640, éd. cit., p. 318, ligne 4), recourt au mot *diluculum*, plus intelligible à son époque. Il est hors de doute, néanmoins, que l'original de *BHL.* 6639 portait bien

lantem sola sufficeret expugnare libidinem. Etenim usu abstinendi ita gulam domuerat ut non solum deliciosos apparatus non quereret, verum etiam solo panis gauderet edulio, preterquam diebus dominicis, ob reverentiam resurrectionis dominice, leve aliquod sobrie gustabat pulmentarium, quo depulsa esurie nervorum ariditas illum in Domini miliciam debilitatum non redderet.

8. Post tot ergo annos talis abstinence servus Domini Petrocus orationum gratia Romam peregre profectus est, quo et in laboriosis itineribus spiritui servire cogeret carnem, sanctis assuetam observantiis. Cumque inde reversus, obiter illicque rite expletis omnibus que peregrinationis munda suaserat religio (1), Novam usque Villam (rus confine ¹ Cornubie) pervenisset, contigit ut, aere toto concito, grandi ventorum turbine cuncta inundarent imbribus, qui ventorum acti impetu vias ipsas in vada converterent et redderent ² invias. At dum super ea re vicissim verba facerent conquerendo quos vijtje comites habuerat, compescuit et murmur servus Dei, pollicitus in crastinum aeris serenitatem et fore iter prosperum. At cum ventum esset in crastinum, non cessavit intemperies. Quod Dei servus intuens, cepit mestus fieri seque ipsum presumptionis arguere, quod aliter esset pollicitus atque uti Deus previderat. Sedata tamen tempestate die tertia, cum college abire cuperent, palam fecit se ³ Romam perrecturum ⁴ peregre, quia lingua temerarius extiterat et adversus Dei dispositum falso prophetaverat. Annuerunt, licet mesti, et post charitatis oscula separantur ⁵ in lachrimis. Sicque, his regressis in Cornubiam, ille Romam profectus est. Ubi facta mora quanta illi negotio de more peregrinantium satis esse censuit, circuivit loca famosissima sanctorum felicitis memorie, quo<ad> pervenit Hierusalem ad sepulchrum Domini. Peregit itaque ceptum iter ⁶ multa corporis angustia, sed sitim et inediam, sudores et algores et noctium vigiliis, quas pertulerat obiter, pro Christi nomine sibi computabat delicias.

8. — ¹ cum fine PG. — ² redderant P. — ³ vox postea addita P. — ⁴ perecturum ante corr. P; profecturum G. — ⁵ separentur P. — ⁶ ita P.

crepusculum, qui signifie le crépuscule du soir, mais aussi, plus rarement, celui du matin, c'est-à-dire l'aube ou l'aurore. Notre auteur est peut-être ici tributaire de quelque glossaire inspiré d'Isidore de Séville (*De Natura rerum*, 2, 3), comme, par exemple, celui qui a fourni à GOETZ, *Corpus Glossariorum Latinorum*, t. V, p. 59, 23, une glose rangée par cet éditeur, probablement à tort, parmi celles de Placidus. Ce sens moins usité de *crepusculum* semble avoir distrahit l'attention du copiste: les mots *in torrentis* sont omis dans notre seul témoin, mais figurent dans l'abrégé BHL. 6640. Nous les avons replacés avant *medio*. Le Gothanus élimine la difficulté en récrivant: *in cuius rivulo horis nocturnis interdum cingulo tenus positus orasse dicitur aliquamdiu* (ci-dessus, p. 164, chap. 20).

(1) Cf. Iac. 1, 27.

9. Cumque ad sepulchrum Domini pias preces fudisset et lachrymas, que pre compunctorio erumpebant gaudio, orientem versus ultimam tetendit Indiam ¹, unde per plurima latronum fluminumque pericula (1) orientalem perveniens usque oceanum, multa confectus lassitudine, obdormivit in littore. Evigilans a somno servus Dei vidit vas ad se mari advectum vitro ² lucidum (2), unius solummodo capax hominis. Intuens vas homo Dei quod sibi Omnipotentis preparaverat clementia, confidenter ingressus est et solo maris impetu, sine remo transvectus et remige, insule cuidam letus applicuit. Ubi annis septem contemplativam egit vitam, sanctis viris quos invenerat cohabitans, uno tantum pisce pastus interim, horis sibi oportunis ³ divinitus apposito. Peracto sane septenni spacio, ecce angelus Domini soporanti in visu astitit et locutus est ei, dicens : « Age iam, serve Dei Petroce, proficiscere. Iubet ⁴ enim Dominus, cuius nutu piscis ille, quo te septem annis pavit, totus restat integer, et vas ipsum, quo advectus fueras, recessuro ⁵ presto est. Verum ubi mare transie<ri>s, baculum, quem cum melote reliqueras, assistentem iuxta lupum ⁶ reperiēs, quem tibi Dominus vie collegam preparavit previum, ut ducatum prestet innocuum dum notas in partes pervenias, ubi tuis multi iuvabuntur meritis. » Recessit ergo angelico monitu, repertisque omnibus secundum quod ad se dictum erat ab angelo, venit in occidentalem Britanniam, sui eum ubi receperunt.

10. Regnabat eo tempore Teudur ¹, vir atrox et ferinus ² moribus, qui ad furum penam et reorum supplicia, effera tyrannide, varios serpentes et genus omne nocentium vermium in paludosum congeri lacum fecerat. Quo defuncto, cum filius, qui ei iure hereditario successit in regimen, tormenti genus inhiheret huius modi, serpentes famelici insurgentes alterutrum sese crebris congressibus attriverunt dente livido, ut de tanto numero solummodo qui remanserat, horrendus enormi corpulentia, rictu ³ venenoso pecudes hominesque sevis laniaret faucibus. Huius rumor periculi cum ad virum Dei pervolasset, ascitis sociis Wethinoco ⁴ et Sansone, inexpugnabili scuto armatus fidei (3), audacter monstrum debellaturus aggressus est. Quem ⁵ cum sudario vinctum ad mare pertraheret, fuit sancto Dei obviam commeatus virorum trecentorum, exanimem reguli filium in lamentis deferentium ad complenda, iuxta morem patrie, sepulture solennia. Qui in aspectu belue exter<ri>ti teterrime, alii

9. — ¹ (orientem - Indiam) deinde ad ultimas Orientis versus tetendit ad Indias G. — ² intro P. — ³ optimis P ; *correximus ex BHL.* 6640. — ⁴ In hec P. — ⁵ resurr- (sic) P ; *correximus ex Epitome BHL.* 6640. — ⁶ (i. l.) iusta impium P.

10. — ¹ Tendur P, Teudur G, Tendurus *Epitome BHL.* 6640. — ² ferinis G. — ³ ritu P ; *correximus ex Epitome BHL.* 6640. — ⁴ Wethmoco P. — ⁵ Quo P.

(1) Cf. 2 Cor. 11, 26.

(2) Voir ci-dessus, p. 479.

(3) Cf. Sap. 5, 20 ; Ephes. 6, 16.

proni in terram corruerunt, facti velut mortui (1), alii gressu tremulo vix poterant sustinere feretrum : sic illos confuderat dolori vipere repentinus ⁶ horror adhibitus. Compatiens itaque servus Dei merentibus, flexis ad orandum genibus atque Omnipotentis implorata clementia, cunctis vires restituit et quem mortuum tulerant ephebum vite reddidit. Unde illis in Dei laudibus letantibus, sanctus monstrum, quod ligaverat, ex tunc iam nociturum nemini, iussit in solitudines transmarinas secedere. Inde revertens ⁷, fratribus octoginta, quibus ipse prefuerat, dominum Petrum, summe religionis virum, quem nuper ad fidem susceperat, collato magistratu priorem constituit, et secessit in ⁸ heremum, assumptis sibi solum duodecim quos secum cohabituros in solitudine delegerat seorsum per montium concava in scopulorum latibulis. Exasperabat heremum locorum ariditas, nec erat inhabitantibus quo sitim restringerent. Quare fratrum conventiculum, doctoris ammonitu, cum in humilitatis spiritu in oratione pernoctassent, mane magistrum sequuntur spirituum, qui eis ictu baculi dextrorsum secus cellulam fontem dedit lucidissimum, qui durat adhuc hodie, gustu dulci sapidus.

11. Die quadam, cum oraret solus Dei famulus loco quo solitus fuerat orare, egredi cervum vidit a longe ad se facientem confugium quanto poterat conamine, quem Constantini, viri divitis, venatores urgebant ¹ in licibus ² atque canum latratibus. Hunc sanctus pietatis affectu conservavit illesum. Sequebatur regulus cervum et suos milites, qui, iam illum sub tutamine viri Dei reverentes tangere, rem diviti ³ retulerunt ex ordine. Indignatus Constantinus et ira permotus acri, cum Dei servum vellet ferire gladio, subito stupore percussus totis membris dirigit, quoad illum supplicantem interventu militum piis sanctus resolvit precibus. Quem solutum et cum eo ⁴ undeviginti quinque milites (2), fidem christianam edoctos, mites reddidit ex tyrannis, ex paganis chisticolas. Epulante Dei servo in una dierum, vas aque simplicis, quod fuerat appositum, casu concidit, et liquor effusus est. Sed Petrocus, signo crucis edito, statim vasculum recepit celesti plenum nectare, quo pregustato, cum porrexisset fratribus, mirati sunt liquoris ⁵ dulcedinem. Vigilabat foris sanctus orans nocte ⁶ dominica, cumque affluenter circumquaque plueret, imber in eum non decidit. Loquebatur isdem Dei famulus Wethinoco episcopo soli valde dulciter. Quibus mutuos de celestibus sermones agentibus, ecce miri decoris palla inter eos descendit. Quam cum, honore prevenientes invicem (3), alterutrum porrigerent

⁶ pentinus *sup. lin. P.* — ⁷ revertentibus *prius scripserat P.* — ⁸ loca *add. sed del. P.*

11. — ¹ arguebant *P.* — ² *forsitan leg. lituis cum Gothano codice.* — ³ divisi *P.* — ⁴ *sup. lin. P.* — ⁵ dulcoris *P;* liquoris *Epitome BHL. 6640.* — ⁶ voce *P;* nocte *Epitome BHL. 6640.*

(1) Cf. *Matth. 28, 4.*

(2) Voir ci-dessus, p. 474.

(3) *Rom. 12, 10.*

causasque pia contentione uterque adderet quare magis alterius esse debeat, statim, ipsis intuentibus, assumpta est in ethera, unde repente duobus due misse sunt. Cum autem aliquot annos in predicta cellula sancta conversatione complexset Dei famulus, angelico monitu secretiora petens heremi, reperit Vuronum heremitam sanctissimum, qui victualia labore querens manuum, ab oratione non relaxabat spiritum. A quo cum hospitalitatis gratiam exoratus reciperet, [h]ac solitarii conclave habitaculi ingrederentur pariter, panem et unam candidam invenerunt appositam mensam divinitus. Cuius mira suavitate refecti cum divine pietati retulissent gratias et sobria continuassent colloquia, novum sibi quesiturus locum mansionis, Vuronus abscessit. Quesierant interim Petrocum discipuli solliciti per heremum. Quem inventum postquam convenissent, quia sanctitatem vellet oculere, precabantur de reditu. At ille, sicut ante consueverat, tunc etiam de vera religione cepit diligenter instruere, ut qui seculi negocia reliquerant, intimis quoque <se> abdicarent (1) viciis, seductorias voluptates respuerent⁷, cohiberent iracundiam, furorem reprimerent, fugerent mendacium, ex<e>crarentur invidiam; non solum nec detraherent, sed nec male suspicarentur de proximo, extirparent superbiam, darent locum virtutibus, ut corda sua munda prepararent habitacula et templum forent Spiritus Sancti.

12. Hec et horum similia documenta credulis dabat ut pater filiis et magister discipulis. Torquebatur dolore gravissimo Cynam¹ tribunus in patria, cui noctu soporanti Petrocus apparuit, iubens ut reos quos tenebat de claustris educeret; quibus factis manumissis, sanitatem reciperet. Ille quidem evigilans, uxori visionem retulit, cuius etiam consilio cathenatos reos solvit, et se sensit incolumem. Quedam vero mulier, annis plurimis fluxum passa sanguinis, sacra viri veste tacta clanculo, sanitatem et fidei premium meruit recipere. Sed ne[c] tantum nota foret sancti virtus mundis animantibus (2), draco magnus secus eius cellulam conversans in heremo, ligno dextrum confixus oculum, deposita nocendi sevicia, festinavit ad templum ubi sanctus vacabat orationibus et, inclinato capite, primo in limine tribus diebus iacuit, Dei expectans miracula. Qui Petroci iussu suffusus aspergine facta latice permixto cum pavimenti pulvere, statim vi medicaminis² exempto ligno lumine, sanus, res miranda, ad solitum regressus est volutabrum (3). Mulier, nocte sitiens, aquam hausit ex hydria; que, parvulo serpente bibito, multis annis languit. Cumque³ in ea medici nihil proficerent, ad sanctum

⁷ respuerant *ante corr.* P.

12. — ¹ Cynam G. — ² (vi m.) in medicamentis P; vi medicaminis *scriptus ex Epitome* BHL. 6640. — ³ medici *add. sed del.* P.

(1) Voir ci-dessus, p. 477.

(2) Cf. *Gen.* 7, 2.

(3) Cf. *Prov.* 26, 11; 2 *Petr.* 2, 22.

virum adducta est. Ille sane, facto mixto terre item ac laticis, dedit potandum languide. Quo confestim hausto, mulier serpentem iam tripedalem evomens, sed mortuum, ipsa hora recepta sanitate, gratias egit Deo.

13. Post hec et multa huius modi miracula, beatus Petrus, iugiter inhians celestibus, cum multa iam corpus affecisset amaritudine, dierum plenus, pridie nonas iunii migravit ad Dominum. Traditur itaque pulveri ¹ corpus sacrum attenuatum ieiuniis <et> vigiliis, ac sinus Abrahe suscipit spiritum, angelis obviam psallentibus. Ad tumultum autem eius crebro fiunt miracula, et ossa, licet arida (1), virtutum quas vivens fecerat habent efficaciam. Cuius nobis gloriosa merita suffragentur apud Christum, qui cum Patre vivit et regnat per omnia secula seculorum. Amen.

13. — ¹ *sup. lin. P.*

(1) Cf. *Ezech.* 37, 1-6.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Vitalien LAURENT, A. A. *La vie merveilleuse de saint Pierre d'Atroa* († 837), éditée, traduite et commentée. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1956, xii-247 pp., 2 cartes (= *Subsidia hagiographica*, n° 29).

Si la double crise iconoclaste qui secoua si dangereusement l'Empire byzantin au VIII^e et au IX^e siècle se termina enfin par le triomphe de l'orthodoxie en 843, c'est à la résistance parfois héroïque de milliers de moines que ce résultat est dû pour une large part. Aussi l'hagiographie monastique constitue-t-elle une de nos sources d'information les plus précieuses sur cette époque. Aux Vies déjà connues d'un Théodore Studite, d'un S. Antoine le jeune, d'un Macaire de Pélécète et de tant d'autres, cénobites ou anachorètes, le savant Directeur de l'Institut français d'études byzantines ajoute dans le volume que nous annonçons un document inédit du plus haut intérêt : la Vie de S. Pierre d'Atroa par son disciple Sabas, le même qui écrivit aussi une des biographies de S. Joannice. Entre 805 et 837, Pierre groupa sous son obédience plusieurs monastères d'hommes et au moins un couvent de femmes, tous situés sur l'Olympe de Bithynie ou dans les régions voisines. Le texte grec est tiré du Marcianus 583, un beau ménologe du X^e siècle, seul témoin découvert jusqu'à présent. Il fourmille d'indications neuves et précises sur la topographie, la prosopographie, les institutions civiles et ecclésiastiques, les mœurs paysannes, la vie monastique en temps de dispersion, comme aussi sur des événements historiques importants, tels que la révolte de l'usurpateur Thomas, la reprise de la persécution sous l'empereur Théophile, l'intervention du futur patriarche Jean VII le lécanomante. Ce n'est pas un morceau de rhétorique, mais un écrit sans prétention, *λιτή συγγραφή*, suivant l'expression de l'auteur. Sa langue et son style abondent en vulgarismes et en tournures familières, qui méritent assurément de retenir l'attention des philologues. En éditant chez nous cette pièce de choix et en l'éclairant par une traduction, un commentaire et trois tables (1. termes notables, 2. noms propres, 3. phénomènes grammaticaux), le R. P. Laurent a rendu à nos études un signalé service. F. HALKIN.

Leo Cunibert MOHLBERG, O. S. B. *Sacramentarium Veronense*. Rome, Herder, 1956, cxv-453 pp. (= *Rerum ecclesiasticarum documenta*, Series maior, Fontes I).

Voici plus de quarante ans que Dom Mohlberg a commencé ses recherches sur les sacramentaires. Études et éditions se sont suivies à un rythme rapide. En outre, grâce à son enseignement à l'Institut pontifical d'archéologie, il a initié de nombreux débutants, qui sont devenus des maîtres. Dès 1924, le savant bénédictin caressa le projet de donner une nouvelle édition du manuscrit de Vérone, connu sous le nom traditionnel de *sacramentaire léonien* (cf. *Archivum latinitatis medii aevi*, t. II, 1925, p. 117-131). « Quels que soient les services rendus par l'édition de Feltoe, écrivait Dom Cabrol, il nous semble qu'après trente ans révolus, une réédition pourrait tenter un philologue » (*Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VIII, 1929, col. 2571). Divers travaux empêchèrent Dom M. de réaliser plus tôt son projet. En 1937, il eut la bonne fortune de compter parmi ses auditeurs l'abbé E. Bourque — décédé prématurément en 1951 —, qui dès 1939 pouvait présenter une thèse intitulée : *Étude sur le sacramentaire léonien*. Ce n'était qu'un chapitre de l'ouvrage qui devait paraître dix ans plus tard : *Étude sur les sacramentaires romains* (Rome, 1949 ; le t. I^{er} de la seconde partie est sorti de presse en 1952, à Québec). En lisant ce travail d'une clarté remarquable, on s'associe volontiers à l'hommage ému qu'adresse à l'auteur son ancien maître, qui n'hésite pas à le qualifier de « mein bester Helfer ». Le terrain était déblayé ; toutefois, en vue d'une édition telle que la souhaitait Dom M., de longues recherches restaient à faire tant au point de vue philologique que de la comparaison des formules avec d'autres collections. Le courageux éditeur parvint à obtenir le concours d'un philologue averti, Dom Léon Eizenhöfer, et d'un spécialiste des études liturgiques, Dom Pierre Siffrin. Grâce à cette fraternelle collaboration, la nouvelle édition du sacramentaire de Vérone a été menée à bonne fin. Je ne crois pas qu'un texte liturgique ait été jamais présenté avec un tel luxe d'érudition. Description du manuscrit, particularités linguistiques, contenu et caractère du recueil, datation, rapports avec d'autres sacramentaires, éditions de textes fragmentaires plus ou moins apparentés, index des *incipit*, des mots principaux, des noms, rien n'a été négligé ou omis.

Après avoir rappelé les thèses de A. Stuiber, E. Bourque, A. Chavasse sur l'origine de la collection, le P. M. expose ce qui paraît à l'heure actuelle un résultat définitivement acquis : le manuscrit de Vérone ne constitue pas un sacramentaire au sens que ce mot a pris dans la suite ; c'est une compilation privée, où sont réunis divers *Libelli missarum*, écrits au v^e et au début du vi^e siècle et qui provenaient des archives du Latran. Au milieu du vi^e siècle, il n'existait pas encore à Rome un sacramentaire officiel (p. Lxi) et c'est à cette époque que l'ensemble de la collection de formules du *Veronense* a dû être groupé. Compte tenu de sa genèse, on comprend beaucoup mieux le désordre et les redites de la compilation. Peu de temps après, il servira de source au Gélisien.

Le P. M. pose à nouveau la question : « *Liegt dem Ve(ronensis) ein bestimmter Heiligenkalender zugrunde und welcher?* » (p. LXII). Il énumère les diverses solutions qui ont été proposées, mais sans marquer celle qui a ses préférences. Dom Stüber a mis en relief les ressemblances des anniversaires des martyrs qui figurent dans le Léonien avec ceux du Chronographe de 354. D'après E. Bourque, le compilateur avait sous les yeux une liste de saints romains, parmi lesquels il a fait un choix. « Plusieurs séries de messes offrent des formulaires, où se voit, à peine dissimulé, le démarquage de la Passion ou légende du saint » (*Étude sur les sacramentaires romains*, p. 131). Grâce à la comparaison attentive des oraisons et des préfaces avec les pièces hagiographiques, on peut déceler des traces de celles-ci dans les formules liturgiques. Cette parenté une fois constatée, on obtient un *terminus ante quem* pour la rédaction de ces Passions dont il est si souvent malaisé de fixer la date de composition. Le relevé de Bourque est très consciencieux, mais maintenant que nous disposons d'une édition du Léonien aussi soignée, ne serait-il pas opportun de noter systématiquement tous les échos des Passions dans ce sacramentaire ?

Comme celui-ci renferme les prières les plus anciennes de l'Église de Rome, Dom M. montre ce qui a survécu de ce vénérable héritage ; à cet effet il présente dans une série de tableaux récapitulatifs les formules du Léonien qui figurent dans le Gélisien, le Grégorien, la liturgie ambrosienne, le *Missale Gothicum*, le missel de Bobbio, les livres mozarabes et finalement dans le missel romain.

Grâce à ses persévérants efforts, le P. M. peut dire : *Exegi monumentum...*
B. DE GAIFFIER.

Carlo MARCORA. *Il santorale ambrosiano. Ricerche sulla formazione dagli inizi al secolo IX*. Milan, 1953, 175 pp. (= *Archivio ambrosiano*, V).

Durant les années 1940-1941, Dom H. Frank publiait dans la revue *Pastor Bonus* une série d'articles intitulés : *Das mailändische Kirchenjahr in den Werken des hl. Ambrosius* ; le dernier énumérait les fêtes des saints à Milan au temps de S. Ambroise. Quelques années plus tard, le P. O. Heimig éditait les plus anciens calendriers de l'Église milanaise (*Die ältesten ungedruckten Kalender der mailändischen Kirche*, dans *Colligere fragmenta, Festschrift Alban Dold* [Beuron, 1952], p. 214-235). A peu près contemporains de celui qu'avait fait connaître Magistretti, ils sont du XI^e siècle, c'est-à-dire bien tardifs. M. Marcora, docteur de la Bibliothèque ambrosienne, s'est attaché à un problème qui, d'une certaine manière, fait le pont entre ces deux études : comment s'est formé le sanctoral ambrosien et que comprenait-il au IX^e siècle ? Après avoir décrit les documents qui permettent de reconstituer cette évolution, il examine, dans l'ordre de l'année liturgique, tous les saints qui figuraient au IX^e siècle dans le sanctoral milanais. Il a ainsi rédigé une soixantaine de notices hagiographiques, s'efforçant de montrer depuis quand l'Église de S. Ambroise en faisait la commémoration. Le plan et l'ordonnance de ces notices auraient pu être plus uniformes et plus

méthodiques. Il s'y glisse parfois des *excursus* qui, en fait, ne se rapportent pas au sujet traité par M. M. Une fois déterminée l'époque à laquelle le rite ambrosien a accueilli la célébration d'un saint, était-il nécessaire de décrire l'extension de ce culte dans d'autres pays? M. M. a eu recours maintes fois au commentaire du martyrologe hiéronymien par le P. Delehaye, qu'il cite en note de trois ou quatre manières différentes. Quelques notices auraient pu être rédigées avec plus de fermeté et de précision si elles s'étaient davantage inspirées de cet ouvrage; nous n'en voulons pour exemples que les pages consacrées aux SS. Donat et Carpophore, aux SS. Nazaïre et Celse. Le fonds strictement milanais se réduit à sept martyrs; le groupe des saints romains est peu nombreux: seuls les plus grands noms ont été honorés; les saints orientaux sont assez bien représentés, ce qui ne surprendra pas si l'on se rappelle les rapports de Milan avec l'Orient; enfin l'influence gallicane se retrouve dans quelques anniversaires: S. Martin, les SS. Maurice et ses compagnons, peut-être S. Genès. Ces conclusions, M. M. les formule avec beaucoup de réserve, car plusieurs problèmes de dépendance des diverses liturgies attendent encore une solution; il se peut, par exemple, qu'un saint oriental ait été introduit à Milan par la Gaule.

A ce sujet, M. M. se demande quelle valeur il faut attribuer à la *Translatio S. Ciryaci* de Teterius (*BHL*. 1811), d'après laquelle S. Amatre d'Auxerre aurait rapporté d'un voyage en Orient des reliques de ce martyr. M. R. Louis a examiné cette question et montré que le témoignage de Teterius était sujet à caution (*L'Église d'Auxerre et ses évêques avant saint Germain* [Auxerre, 1951], p. 50-52; cf. *Anal. Boll.* LXXII, 267).

L'auteur tâche d'identifier le S. Julien qui est commémoré le 21 juin. Il hésite entre S. Julien d'Anazarbe et les SS. Julien et Basilisse. Le problème est très complexe, et il eût été utile de rappeler que dans le Synaxaire byzantin les SS. Julien et Basilisse figurent non seulement au 8 janvier, mais aussi au 21 juin en même temps que S. Julien d'Anazarbe (*Synax. Eccl. CP.*, col. 375-377, 759-762). La nouvelle édition de la *BHG.* mettra encore mieux en évidence que la précédente cette interférence des deux groupes de Passions.

Au sujet de S. Denys de Milan, signalons que M. Angelo Paredi a publié une brève étude pour défendre contre E. Bourque l'origine milanaise de la préface de ce saint évêque (*Il prefazio di San Dionisio e il concilio di Milano dell' anno 355*, dans *Scritti storici e giuridici in memoria di Alessandro Visconti* [Milan, 1955], p. 341-349).

Il est regrettable que la correction des épreuves ait été si négligée.

B. DE GAIFFIER.

Ángel FABREGA GRAU. *Pasionario hispánico*, t. II: *Texto*. Madrid-Barcelone, 1955, 416 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, Serie liturgica, t. VI).

En présentant naguère à nos lecteurs l'important travail de M. Fábrega Grau (*Anal. Boll.* LXXII, 134-166, 378-396), nous annonçons qu'un second volume, comprenant l'édition des textes, était

en préparation. Il vient de paraître, moins de deux ans après le premier. On y trouve la transcription intégrale du ms. Addit. 25600 du British Museum, qui provient de Cardena et fut composé au x^e siècle (cf. *Anal. Boll.* LV, 1937, 271-272).

Des cinquante-cinq textes, une petite vingtaine se rapportent à des saints de la péninsule. Ils sont imprimés dans un caractère typographique plus grand que les autres. Tous avaient déjà été inventoriés dans la *BHL*. et son supplément de 1911, sauf deux, à savoir la Translation de S. Zoïle et la Passion des SS. Cyriaque et Paule, que nous avons publiées naguère ici même (LVI, 1938, 364-366; LX, 1942, 10-15). La plupart des Passions sont reproduites d'après l'unique manuscrit; pour quelques-unes, qui se retrouvent dans les deux légendiers de Silos (Paris, Bibl. nat., mss. lat. 2179, 2180) ou dans les fragments du passionnaire de la Bibliothèque nationale de Madrid, M. F. donne les variantes de ces divers témoins.

Il est certain que l'édition que nous présentons rendra de très bons services, car elle permet d'étudier de nombreux problèmes hagiographiques; toutefois, on peut se demander s'il était nécessaire de republier des Passions qui sont déjà plusieurs fois éditées et s'il n'aurait pas mieux valu se limiter aux saints hispaniques, quitte à étendre l'enquête à d'autres copies de ces textes.

La *Passio S. Romani* (*BHL*. 7299b), signalée jadis par Dom Quentin (*Les martyrologes historiques*, p. 184), a été publiée par le P. Delehaye d'après le manuscrit de Cardena (*Anal. Boll.* L, 1932, 261-270).

Avec beaucoup de soin, M. F. a relevé toutes les notes marginales qui se rapportent à l'usage liturgique de ce précieux recueil. Non seulement elles marquent la division en leçons, mais parfois elles indiquent au lecteur que telle phrase doit être lue d'une voix plus forte. Quand dans le récit s'intercale une prière prononcée par le martyr, le scribe a soin de noter : *Oratio*. Il y aurait peut-être lieu d'étudier l'ensemble de ces *orationes* disséminées dans le passionnaire et de rechercher si elles n'ont pas été reprises dans la messe ou l'office.

A la fin, M. F. imprime toutes les gloses qu'un scribe a disséminées dans les marges et qui constituent un petit dictionnaire. Il les avait déjà publiées sous le titre : *Un glosario del siglo X* dans l'*Archivum Latinitatis Medii Aevi* (t. XXII, 1953, p. 217-237). Dans l'édition, un astérisque placé à côté du mot permet de voir quels termes faisaient difficulté à un lecteur du x^e siècle. Parfois, mais assez rarement, c'est un nom propre qui est expliqué, par exemple : *Stacte* (*Stacteus*) = *nomen est iuvenis*; le plus souvent, la note marginale éclaire le sens du mot grâce à un synonyme. Ceux-ci, dans l'ensemble sont judicieusement choisis; parfois ils nous étonnent : *fanorum* = *figurarum*; *biothenate* (*biothanate*), qui revient assez souvent dans les *Gesta martyrum* pour désigner les chrétiens, est rendu par : *bis mortuus* ! Dans *ructans* = *veniens*. on soupçonne une erreur de lecture : *vomens*.

B. DE GAIFFIER.

Juan AINAUD DE LASARTE. *Supervivencias del Pasionario hispánico*, dans *Analecta sacra Tarraconensia*, t. XXVIII (1955), p. 11-24.

Il semble bien que presque tous les anciens passionnaires du x^e et du xi^e siècle, qui étaient en usage dans les églises et les monastères catalans, aient à jamais disparu. Ils furent cependant assez nombreux, ainsi qu'il résulte d'actes de donation et d'inventaires de bibliothèques. Se servant du beau livre de J. Gudiol, *Els primitius* (III^e partie, *Els llibres illuminats*, Barcelone, 1955, pp. 16-18, 72-80), M. J. Ainaud de Lasarte nous donne la liste de ces recueils pour les diocèses d'Urgel, de Vich et de Gérone. Ensuite, et c'est le but de son article, il décrit les fragments qui ont échappé à la destruction. Ce ne sont, hélas ! que quelques feuillets qui ont servi à des reliures. Il a découvert quatre séries de folios dont la plus importante en comprend sept. Ces derniers faisaient partie d'un très grand passionnaire (0 m, 47 × 0,35).

Le scribe a intercalé entre les Passions, en caractères plus petits, les notices de trois ou quatre jours du martyrologe. Celui-ci, d'après les trop rares extraits dont nous disposons, est à rapprocher du manuscrit latin 5256 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui provient de Carcassonne et sur lequel Dom Quentin avait attiré l'attention (*Les martyrologes historiques*, pp. 412, 413-451, 466, 470). Quelques passages plus caractéristiques de cette compilation ont été signalés dans le Commentaire du martyrologe hiéronymien (*Comm. marty. hieron.*, p. 89), par exemple à la veille des ides de février. Une Passion, celle de S. Cucuphat (*BHL*. 1999), est presque entièrement conservée. La recension des Actes des SS^{tes} Perpétue et Félicité, dans laquelle M. A. de L. croit découvrir des formules qui rappellent celles des préfaces de la liturgie, est bien connue et coïncide exactement, du moins pour le passage reproduit, avec la fin de la Passion *BHL*. 6634, qui a été republiée par M. C. Van Beek en 1936 (cf. *Anal. Boll.* LIV, 1936, 302). Il faut lire sans doute *Minucio* et non *Municio*. Ce paragraphe est très intéressant, car il indique que ces Actes étaient lus à l'église : *fideliter memoriis* (martyrum) *communicantes, actus* (déformé ici en *hactenus*) *eorum in ecclesia ad aedificationem legentes* (cf. *Anal. Boll.* LXXII, 1954, 134-166). C'est un nouveau témoin à ajouter à la longue liste de manuscrits dressée par C. Van Beek.

B. DE GAIFFIER.

Alejandro OLIVAR. *El sacramentario de Vich*. Madrid-Barcelone, 1953, cxv-336 pp. (= *Monumenta Hispaniae sacra*, Serie liturgica, t. IV).

Au cours d'un voyage en Espagne durant l'automne de 1934, le P. A. Dold eut l'occasion d'examiner le plus ancien sacramentaire du musée épiscopal de Vich (n° 66), qui date du xi^e siècle. Il en prit sur film la reproduction intégrale et signala l'intérêt qu'il y aurait à soumettre ce précieux recueil à une étude détaillée. Le P. A. Olivar a réalisé ce souhait. Formé aux meilleures méthodes scientifiques, il s'est acquitté de sa tâche avec un soin et une compétence dignes d'éloges. Liturgistes, paléographes, hagiographes

auront sous la main un excellent instrument de travail. Après une minutieuse description du manuscrit — lequel, malheureusement, a quelques lacunes — et une analyse du contenu, le P. O. donne, en appendice, une série d'observations sur divers sacramentaires de la péninsule. Vient ensuite l'édition intégrale du texte.

L'examen, même rapide, du sanctoral montre immédiatement combien ce sacramentaire est dépendant de Rome ; les saints les plus caractéristiques du calendrier mozarabe sont pour la plupart absents. Une douzaine de fêtes, seulement, appartiennent au calendrier hispano-wisigothique (p. LXVI).

Quelques formules, particulièrement intéressantes, ne se rencontrent pas dans les livres mozarabes que nous connaissons : ce qui ne doit pas trop nous surprendre ; en effet, à l'époque où fut compilé ce sacramentaire, la région de Vich était séparée presque entièrement du reste de l'Espagne ; Saragosse, Huesca, Lerida, Tarragone se trouvaient encore au pouvoir des Arabes. Cet isolement expliquerait l'absence de fêtes typiquement espagnoles. Le P. O. émet l'hypothèse que le compilateur est peut-être l'auteur de ces formules (p. LIX), dont on ne rencontre pas auparavant de témoins.

Parmi les saints de Gaule, nous relevons S. Martial, S. Genès, S. Quentin, S. Brice, S. Éloi, S. Paul de Narbonne et S. Sigismond. Les prières en l'honneur de ce dernier (p. 193-194) montrent qu'il s'agit d'une messe célébrée à l'intention d'un malade de la fièvre, dont le prêtre citait le nom à plusieurs reprises : *pro praesenti egroto ill.* ; *ad sanitatem pristinam hunc jamulum ill. revocare digneris* (cf. A. FRANZ, *Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter*, t. II, 1909, pp. 468, 478 ; *Paléographie musicale*, t. V, 1896, p. 161-174). Elle clôt la longue série de messes votives (p. 120-195). Parmi celles-ci figurent cinq messes *sancti Augustini*. En général elles sont au nombre de sept (cf. M. HAVARD, dans F. CABROL, *Les origines liturgiques*, 1906, p. 242-280).

Les litanies (p. 225) ne présentent qu'un nom qui mérite d'être souligné : *Sancte Eovalde*. Il s'agit de S. Eudaldus, martyr — en français *Udant* —, dont les reliques furent transportées en 978 à Ripoll. On rencontre aussi la forme *Eovallus* (*Analecta sacra Tarraconensia*, t. IX, 1933, p. 221). P. LXIII-LXIV, le P. O. parle de la *vigile* des SS. Jean et Paul ; par erreur, semble-t-il, car le texte (p. 55) porte : *vi kalendas iulii, SS. Ioh. et Pauli* (= 26 juin). Au sujet de la date de composition du sacramentaire, l'éditeur, se référant au fol. 100^v du manuscrit, dit qu'il fut écrit en 1038 ; on y lirait en effet : *Anni Domini ab incarnatione millesimi XXXVIII*. Chose étrange, sur la reproduction de ce feuillet, donnée par J. Gudiol dans son *Catàlog dels Llibres manuscrits anteriors al segle XVIII del Museu episcopal de Vich* (Barcelone, 1934), p. 89, la photographie porte : *millesimi XXVIII*. La consultation de cet intéressant recueil eût été beaucoup plus commode pour le lecteur, si les annotations groupées p. LIII-CLII avaient été placées au-dessous du texte.

B. DE GAIFFIER.

Festschrift Adolf Hofmeister zum 70. Geburtstag am 9. August 1953 dargebracht von seinen Schülern, Freunden und Fachgenossen, herausgegeben von Ursula SCHEIL. Halle (Saale), Niemeyer, 1955, gr. in-8°, xvi-342 pp., portrait, ill.

Presque en même temps nous avons reçu le volume des *Mélanges* offerts à M. Hofmeister par ses amis et le faire-part de son décès, survenu le 7 avril 1956. L'abondante bibliographie du regretté professeur ainsi que la liste des thèses universitaires qu'il a patronnées (voir p. 325-342) montrent assez l'étendue et l'importance de son labeur scientifique, durant un demi-siècle, tant au service des *Monumenta Germaniae historica* que dans le cadre de son enseignement à Greifswald. Maintes fois nous eûmes l'occasion de louer ses contributions à la critique des textes hagiographiques. Qu'il suffise de rappeler ici ses études sur S. Otton de Bamberg, sur la plus ancienne *Vita Lebuini*, sur la *Translatio* des SS. Juvénal et Cassius, évêques de Narni, sur le *Sermo de inventione S. Cataldi*, sur la *Vita Lietberti*, etc., travaux qui nous valurent plus d'un agréable contact avec l'éminente personnalité de leur auteur.

L'hagiographie n'est pas absente non plus du recueil, très varié, que nous annonçons. Voici tout d'abord l'édition d'une Vie en vers octosyllabiques de S. Alexis, due aux soins de M. Erwin Assmann : *Ein rhythmisches Gedicht auf den heiligen Alexius* (p. 31-38). Cette pièce (BHL. 296), de facture assez médiocre, avait été publiée jadis dans le tome 1^{er} de la *Miscellanea Cassinese* d'après un manuscrit, parfois peu fidèle, d'Admont, où le texte est attribué au pape Léon IX : *Ritmus papae Leonis VIII*. Un meilleur témoin, du XI^e siècle, le Palatinus 828, avait été signalé par le P. Poncelet dans *Catal. Lat. Vatic.*, p. 270. M. A. l'a mis à la base de sa réédition. L'attribution de l'œuvre à Léon IX, bien qu'elle ne figure pas dans le Palatinus, paraît cependant devoir retenir l'attention. Sans l'adopter formellement, M. A. présente quelques indices positifs qui lui font chercher l'origine du poème à Saint-Epvre de Toul, où, comme on sait, le futur Léon IX reçut sa formation littéraire.

Quel titre convient-il de donner à l'œuvre principale de S. Isidore de Séville, s'est demandé M. Roderich Schmidt : *Origines oder Etymologiae* ? (p. 223-232). La double appellation : *codex Etymologiarum* et *libri Originum*, est attestée dès l'époque d'Isidore, qui mourut avant de publier son ouvrage, et de S. Braulio, évêque de Saragosse, qui se chargea de le répandre. M. S. montre que le titre de *Liber Etymologiarum* devait largement l'emporter au cours du moyen âge, tandis que celui d'*Origines* eut plus tard un net regain de faveur après que les premières éditions imprimées l'eurent adopté.

Un article de M^{me} Ruth Schmidt-Wiegand : *Gens Francorum inclita* (p. 233-250), contient une analyse du plus long prologue de la *Lex Salica* ainsi que des opinions divergentes qui se sont manifestées récemment (K. A. Eckhart, C. Boeren) au sujet de sa date. Il s'agit de décider si l'éloge des Francs qui s'y lit dans ce prologue

est encore de l'époque mérovingienne ou déjà des temps carolingiens. M^{me} S.-W. est d'avis que le texte n'a nullement le caractère d'une promulgation officielle et datable, mais doit être regardé comme la production édifiante et même un peu lyrique d'un particulier, homme d'Église apparemment, qu'il est malaisé de situer avec quelque exactitude dans le temps.

Elle réfute divers arguments de M. Boeren, notamment celui qui se fonde sur le passage où il est question des reliques de martyrs traitées avec honneur par les Francs : *Haec est enim gens que fortis dum esset robore valida Romanorum iugum durissimum de suis cervicibus excusserunt pugnando atque post agnitionem baptismi sanctorum martyrum corpora, que Romani igne cremaverunt vel ferro truncaverunt vel bestiis laceranda proiecerunt, Franci super eos aurum et lapides preciosos ornaverunt.* M. Boeren tient pour certain que l'auteur visitait par là les inventions des corps de S. Quentin (Vermand), de S. Piat (Seclin), des SS. Crépin et Crépiniens (Soissons) et de S. Lucien (Beauvais), faites à l'époque par S. Éloi, ce qui permet, assure-t-il, de dater le fameux prologue des années d'épiscopat de cet évêque de Noyon (641-660). La critique, justifiée, de cette manière de voir — en l'occurrence il s'agit simplement et en général, des reliques provenant de victimes des persécutions romaines — conduit M^{me} S.-W. à certaines considérations sur le culte des martyrs dans la Gaule mérovingienne.

Un problème de datation non moins ardu et résolu en sens divers est celui du fameux *Constitutum Constantini*. M^{lle} Ruth Bork : *Zu einer neuen These über die Konstantinische Schenkung* (p. 34-56), s'est livrée à une pénétrante étude des vues nouvelles exprimées récemment à ce sujet par M. W. Ohnsorge. Alors que les uns (Levison) voient naître la fausse donation à Rome, au VIII^e siècle, et que d'autres (Buchner) préfèrent le IX^e et un milieu franc, M. Ohnsorge a cru découvrir l'origine du *Constitutum* dans les idées politiques qui inspirèrent au pape Léon III son voyage au-delà des Alpes en 804-805 et sa rencontre avec Charlemagne, à cette occasion. M^{lle} B., tout en appréciant l'ample savoir et la sagacité de M. Ohnsorge, ne saurait pourtant se rallier à sa thèse et discute point par point l'interprétation qu'il propose de quelques documents nouvellement versés par lui au débat.

Notons encore, dans le recueil, l'accablant dossier réuni par M. Franz Herberhold sur une falsification savante du XVIII^e siècle : *Die auf den Namen Karls des Grossen gefälschte Urkunde für Beuron BM², Nr. 272* (p. 80-112). Les philologues, enfin, nous sauront gré d'attirer leur attention sur les pages où M. Norbert Fickermann étudie le cas d'une équivalence assez curieuse, chez plusieurs écrivains du moyen âge, de deux verbes qui, dans l'usage normal, s'opposent plutôt : *Über sino/desino im Mittellatein* (p. 57-62). Parfois *sinit* est employé pour *desinit*, tantôt c'est l'inverse. Les exemples ont été empruntés à divers pays, l'Italie méridionale (*Sermo de transitu S. Constantii*) aussi bien que la Flandre (Vie métrique de S. Bavon). Avis aux éditeurs de textes qui se laisseraient trop fa-

cilement tenter d'amender, sur ce point, le témoignage des manuscrits.

M. COENS.

Joseph NASRALLAH. *Saint Jean de Damas*. Son époque, sa vie, son œuvre. Harissa, 1950, xv-200 pp., ill. (= *Les souvenirs chrétiens de Damas*, 2).

J. M. HOECK, O. S. B. *Stand und Aufgaben der Damaskenos-Forschung*. Extrait de *Orientalia christiana periodica*, t. 17 (1951), p. 5-60.

V. LAURENT, A. A. *Un théologien unioniste de la fin du XIII^e siècle : le métropolite d'Andrinople Théoctiste*. 1. Le prélat ; 2. L'apologie de saint Jean Damascène. Extrait des *Mélanges Martin Jugie* (*Revue des Études byzantines*, t. 11, 1953), p. 187-196.

G. GARITTE. *Un extrait géorgien de la Vie d'Étienne le Sabaïte*. Extrait du *Muséon*, t. 67 (1954), p. 71-92.

S. Jean de Damas n'a pas eu le biographe qu'aurait mérité un génie même très inférieur à lui. Du moins n'en connaît-on point à cette heure. Ceux mêmes qui tiennent, comme le R. P., aujourd'hui Mgr Nasrallah, que la Vie éditée en 1912 par le P. Bacha, sous le titre de *Biographie de Saint Jean Damascène. Texte original arabe*, est tout juste l'original arabe auquel se réfère l'auteur de la Vie BHG. 884, ne se font que peu d'illusions sur la valeur historique de cette pièce. Comment oublier en effet que ce texte arabe n'a pas été composé avant le 4 décembre 1085 par Michel d'Antioche, moine de Saint-Syméon, qui prétend avoir cherché en vain un devancier soit arabe, soit grec, faute de quoi il a dû se contenter d'éléments vaguement fournis par la tradition ?

C'est donc en faisant le tri dans ce récit, en rejetant par exemple la fameuse histoire de la main coupée, que Mgr N. tente d'esquisser la carrière de son héros. Et l'on est heureux de pouvoir dire que tel trait de sa description, par exemple le climat et les relations de jeunesse du futur Docteur de l'Église, échappe à l'hagiographie convenue. Mais ces renseignements personnels sont plutôt maigres et, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, c'est l'évocation du si étrange milieu politique, culturel, religieux et économique dans lequel s'illustra Jean, à la suite de ses père et grand-père, qui constitue le plus clair de la présente monographie.

Si cette étude ne va pas sans quelques redites, elle a l'avantage de faire état aussi bien de documents arabes et syriaques anciens que d'excellents commentaires modernes, les uns et les autres énumérés dans une abondante bibliographie. L'œuvre littéraire du Damascène est rapidement passée en revue, sous les rubriques suivantes : dogmatique, polémique, ascétique, exégèse, homélies, poésie-musique-liturgie, fragments divers et enfin opuscules douteux ou apocryphes. Notons, parmi ces toutes dernières, le roman de Barlaam et Joasaph.

Le propos de dom J. M. Hoeck, révérendissime abbé d'Ettal, est tout différent de celui de Mgr N. Travaillant avec M. F. Dölger à

préparer l'édition des œuvres de S. Jean Damascène, entreprise monumentale qui doit reposer sur non moins de 2000 manuscrits, dom H. donne ici un aperçu préliminaire et provisoire des principaux problèmes envisagés, dans lequel l'élément « Écrits » (p. 13-60) l'emporte de beaucoup sur l'élément « Vie » (p. 6-13). Mais même en ce dernier domaine, l'auteur prend position très fermement, et souvent aux antipodes de Mgr N.

Ainsi, pour lui, la Vie arabe éditée par Bacha n'est pas la source de la Vie grecque *BHG.* 884, mais toutes deux dépendent, la seconde antérieurement à la première, du document arabe anonyme qu'invoque l'auteur de *BHG.* 884.

Pour lui aussi, cet auteur n'est point un Jean, patriarche d'Antioche, comme le veut une partie des manuscrits et comme l'admet Mgr N., mais un Jean patriarche de Jérusalem, ainsi que le prétend une autre partie des manuscrits et notamment le codex Marc. gr. VII 25, où une première main a inscrit ce nom au pinax, tandis que c'est sur grattage qu'une autre main a introduit Jean d'Antioche, au fol. 1; particularités ignorées de Mgr N., qui s'appuie entre autres sur le Marcianus pour donner la préférence à un patriarche d'Antioche. Et du même coup, il n'y a plus de raison pour rajeunir indûment un autre manuscrit, du ^xe siècle, le palimpseste de Vienne phil. gr. 158, au risque de « déjuger la paléographie », ainsi que l'écrivait le P. P. Peeters (*Anal. Boll.*, t. 33, 1914, 80).

Enfin, à l'inverse de Mgr N., dom H. a pu tirer profit des données exposées par feu R. P. Blake dans un article des *Mélanges Paul Peeters* (*Anal. Boll.*, t. 68, 1950, p. 27-43) : *Deux lacunes comblées dans la Passio XX monachorum sabaitarum.* Ces données remettent en question, on le sait, la parenté de S. Jean de Damas avec S. Étienne le Thaumaturge et, par voie de conséquence, la date de la mort du premier, fixée par le P. Vailhé au 4 décembre 749.

En ce qui concerne les écrits, les rubriques sous lesquelles ils se trouvent rangés, avec le maximum de précisions prudentes, sont à peu de choses près celles qu'énumérait Mgr N. Mais il en est une nouvelle : l'hagiographie. Et il est intéressant de lire à ce sujet la note de la p. 31 : « Die grössten Überraschungen bezüglich der Echtheitsfragen hat die neue Überprüfung des damaskenischen Schrifttums auf dem hagiographischen Gebiet ergeben. Während die Forschung im Laufe des vergangenen Jahrhunderts und namentlich der letzten Jahrzehnte dem Damaskener die unter seinem Namen gehenden hagiographischen Schriften Schritt für Schritt absprechen zu müssen glaubte und z. B. M. Jugie in seinem Artikel im *Dict. Théol. Cath.* überhaupt keine Abteilung Hagiographie mehr aufführt, stellt sich nun heraus, dass gerade diese ein bevorzugtes Betätigungsfeld des J. von D. war. » Acceptons-en l'augure en attendant les démonstrations détaillées que devra fournir l'édition; mais avouons que le premier exemple donné, le roman de Barlaam et de Joasaph, n'est pas fait pour rassurer.

Croira-t-on qu'au ^{xiii}e siècle il se soit trouvé quelqu'un, en pays grec, pour faire de Jean le Damascène un tenant des opinions de Théodoret touchant la procession du Saint-Esprit et un personnage

postérieur à Photius? Si l'on ne connaissait Andronic Camatéros qui s'exprima de la sorte, il faudrait lui supposer au moins un émule pour expliquer que, dans un traité dont on n'a retrouvé qu'un fragment, le métropolite d'Andrinople Théoctiste ait cru devoir réfuter d'aussi étranges confusions. Le P. A. Dondaine, O. P., avait publié ce fragment en appendice à une étude sur les premiers écrits polémiques des dominicains d'Orient, dans *Archivum Fratrum Praedicatorum*, t. 21 (1951), p. 433-446. Le P. V. Laurent, après avoir projeté plus de lumière sur Théoctiste lui-même, entoure l'apologie d'informations très utiles, notamment en ce qui regarde Camatéros.

Nous avons fait allusion, ci-dessus, à l'article de Blake invitant à distinguer de ses homonymes de Saint-Sabas, et notamment du neveu de S. Jean Damascène, S. Étienne le Sabaïte, dit le Thaumaturge, héros de la pièce *BHG*. 1670 écrite par son disciple Léonce. M. G. Garitte montre que ces conclusions sortent renforcées d'une confrontation avec un texte géorgien qu'il édite, avec traduction et commentaire, d'après le manuscrit géorgien n° 6 du monastère Sainte-Catherine au Sinaï, du x^e siècle. Ce texte, intitulé dans la traduction de l'auteur *Doctrina sancti Stephani pabulatoris hagiosabaitae qui super mare ambulabat*, est un extrait de la Vie d'Étienne le Thaumaturge par Léonce et correspond aux chapitres 159-165 du texte grec édité. Son importance eût sans doute été plus grande encore s'il avait contribué à combler la lacune des premiers chapitres de la Vie grecque, manquant dans le Coislin 303. Au moins son titre permet-il de suppléer à notre ignorance de l'intitulé de *BHG*. 1670, et c'est le principal, car, demande très justement M. G. : « Comment expliquer que, voulant déterminer l'identité de son héros, l'auteur du titre n'ait eu recours qu'aux indications *boskos, sabaïte, qui marchait sur la mer*, si l'Étienne qu'il voulait désigner avait été le propre neveu de Jean Damascène, et damascène lui-même? » P. DEVOS.

R. A. KLOSTERMANN. *Die slavische Überlieferung der Makariussschriften*. Göthenbourg, 1950, 56 pp. (= *Göteborgs Kungl. Vetenskaps- och Vitterhets-Samhälles Handlingar*, série A, t. 4, n° 3).

J. DARROUZÈS. *Notes sur les homélies du Pseudo-Macaire*. Extrait du *Muséon*, t. 67 (1954), p. 297-309.

En attendant l'édition des œuvres de Macaire que préparent pour l'Académie de Berlin MM. Erich Klostermann et Hermann Dörries, divers travaux d'approche d'autres savants ont vu le jour. En voici deux. M. R. A. Klostermann a entrepris de faire pour la version slave du Pseudo-Macaire ce que, dès 1934, M. W. Strothmann, élève de M. Dörries, avait réalisé pour la version arabe dans *Die arabische Makariustradition*. Il s'est heureusement moins étendu que ce dernier sur certaines questions d'ordre doctrinal et littéraire qu'ont renouvelées depuis les recherches et découvertes de M. W. Jaeger, exposées dans *Two Rediscovered Works of Ancient Christian Literature: Gregory of Nyssa and Macarius* (Leyde, 1954). Il est facile

de comprendre pourquoi un premier inventaire des manuscrits slaves concernant Macaire ne pouvait être que provisoire. Tel quel cependant, il a son utilité et ses mérites. Il nous fait passer successivement par la Russie septentrionale, Léninegrad, Moscou, la Russie méridionale, la Pologne, la Yougoslavie, la Roumanie et la Suède. A côté des documents slaves sont mentionnés quelques manuscrits grecs d'œuvres de Macaire, conservés notamment à l'ancienne Bibliothèque synodale de Moscou. Quant au chapitre sur « Macaire dans la liturgie orthodoxe », il ne s'imposait pas, quoi qu'en dise l'auteur.

Le P. Darrouzès, de son côté, fait connaître deux manuscrits grecs d'Athènes, qui contiennent des homélies et des lettres de Macaire. Ce sont le n° 272, du XI^e siècle, où « le nombre des pièces, leur ordre et leur titre, quand il y en a, ne coïncident avec ceux d'aucun autre manuscrit », et le n° 423, probablement du XIII^e siècle, qui a son pendant en Vatic. 694, mais que des scolies antimessaliennes à peu près contemporaines du scribe rendent intéressant. Le P. D. publie ces scolies, après avoir signalé des manifestations de la propagande messalienne aux XI^e et XII^e siècles. Enfin, plus près de nous, au XVIII^e siècle, il étudie l'opinion originale de Néophyte le Péloponésien, consignée dans des manuscrits de l'Athos et d'Athènes, selon laquelle ni les homélies ni leur synopse ne sont de Macaire, en raison même de leurs tendances messaliennes. L'article du P. D. était écrit avant que son auteur eût pu prendre connaissance des résultats de M. Jaeger.

P. DEVOS.

Michael TARCHNIŠVILI. *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*. Cité du Vatican, 1955, xvii-521 pp. (= *Studi e testi*, 185).

David Marshall LANG. *Lives and Legends of the Georgian Saints*. Londres, George Allen and Unwin, New-York, Macmillan, 1956, 180 pp. (= *Ethical and Religious Classics of East and West*, 15).

Si le volume du R. P. M. Tarchnišvili sur la littérature ecclésiastique géorgienne est destiné à prendre une place plus qu'honorable à côté de ceux de feu Mgr Graf sur la littérature arabe chrétienne, ce n'est pas d'abord et avant tout parce qu'il fait partie de la même collection, mais que, s'inspirant des mêmes principes et répondant aux mêmes besoins, il est appelé à rendre, dans son domaine, des services analogues. Quant au patron sur lequel il est taillé, le sous-titre l'indique : *Auf Grund des ersten Bandes der georgischen Literaturgeschichte von K. Kekelidze*. C'est en 1923 qu'avait paru, en géorgien, le premier volume de l'histoire de la littérature géorgienne, consacré par Kekelidze à l'étude de l'ancienne littérature ecclésiastique, laquelle occupa la scène, à l'exclusion des lettres profanes, jusqu'au XII^e siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. 44, p. 151-152). Seul J. Karst, jusqu'à présent, en avait fait une adaptation, à l'usage du public occidental (cf. *Anal. Boll.*, t. 54, 170-171). Le remaniement qu'en offre aujourd'hui le R. P. T., aidé dans sa tâche par le Dr Julius Assfalg, qui signe l'avant-propos, est notablement plus ambitieux et, ajou-

tons-le, infiniment plus complet, entre autres par ses références aux toutes récentes acquisitions en la matière.

L'ouvrage, comme chez Kekelidze, comprend deux parties principales qui s'intitulent, l'une *Originalschriftsteller und Übersetzer* (p. 81-309), l'autre *Gattungen der altgeorgischen Literatur* (p. 311-464). La première passe en revue les différents écrivains géorgiens, depuis Jacques de Zourtavi, auteur de la Passion de S^{te} Šoušanik, considéré ici comme un personnage du v^e siècle, jusqu'à Jonas Helašvili, mort en déportation à Saint-Pétersbourg en 1837. La seconde section range ces mêmes productions d'après les différents genres dont elles relèvent, depuis la Bible jusqu'à la poésie, sous toutes ses formes religieuses.

C'est dans cette section qu'on cherchera ce qui a trait à l'hagiographie (p. 387-419), sans oublier de consulter le très important appendice (p. 465-497), où se trouvent énumérées 204 pièces hagiographiques, appartenant à la rédaction dite des *Keimena* (il s'agit de la traduction géorgienne d'œuvres prémétaphrastiques), en même temps que sont indiqués des manuscrits qui les contiennent. L'auteur a droit à toute notre reconnaissance pour le précieux instrument de travail dont il enrichit notre discipline.

Nous n'avons encore rien dit de l'introduction : ses quatre-vingts pages permettraient de parler d'une troisième partie qui donne, sur les pas de Kekelidze, un large aperçu de l'évolution générale de la littérature ecclésiastique géorgienne et une nomenclature de ses principaux centres, jusque vers 1830.

C'est à l'usage qu'un outil comme celui du R. P. T. doit faire ses preuves. Nous n'épiloguerons pas sur telle ou telle position adoptée par l'auteur au sujet de problèmes qui resteront longtemps encore controversés. Il nous est cependant difficile de ne pas relever une méprise qui attend le lecteur dès le seuil de l'introduction. Celle-ci s'ouvre sur une citation du P. Peeters, parlant des interprètes géorgiens : « Pour donner une idée de leur œuvre, il faudrait remonter beaucoup plus haut qu'on ne l'a cru longtemps. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les premières origines de la littérature géorgienne ont reculé vers le passé à mesure qu'on les connaissait mieux. Après avoir dit et répété jusqu'en ces tout derniers temps que les Géorgiens apprirent à lire et à écrire de leurs voisins d'Arménie, on regarde aujourd'hui comme probable qu'ils ont reçu ce bienfait de la Syrie, avant l'invention de l'alphabet arménien. » Cette citation est agrémentée de la note suivante : « P. PEETERS, *Orient et Byzance. Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, Bruxelles, 1950, S. 198. Diese supremo die Peeters gewordene Einsicht ist um so wertvoller, als es Peeters selbst war, der die « armenisierende Theorie » am entschiedensten vertrat, eine Theorie, die auf seine ganze schriftstellerische Tätigkeit hinsichtlich der Entstehungszeit altgeorgischer Literaturwerke stark abfärbte. » Qu'il nous suffise de dire que la réflexion que l'auteur prête au P. Peeters *supremo die* (1950) a été émise par l'intéressé près de trente ans avant sa mort,

ce dont *Le tréfonds* ne fait nul mystère, p. 165, en note (et cf. *Anal. Boll.*, t. 40, 1922, p. 276). Quant à la question de fond, nous n'avons pas à l'aborder ici ; du moins la façon d'en parler, même en passant, exigeait-elle plus de nuances.

Dans une collection qui ne craint pas d'afficher des intentions hautement moralisatrices, la traduction que donne M. Lang d'une série de pièces hagiographiques géorgiennes vise un large public. On ne s'étonnera donc pas de voir réduites au minimum les introductions et les notes qui accompagnent l'Histoire de S^{te} Nino et de la conversion de la Géorgie, celle des neuf enfants martyrs de Kola, le Martyre de S^{te} Šoušanik, la Vie de S. Pierre l'Ibère, celle de S. David de Garedža, les Passions de S. Eustache le cordonnier et de S. Abo le parfumeur, la biographie de S. Grégoire de Khandzta, celle des Athonites Jean et Euthyme et enfin la Passion de la sainte reine Ketevan.

Mais on n'oubliera pas pour autant les divergences de vues qu'enjambent parfois un peu lestement ces introductions. Pour le Martyre de S^{te} Šoušanik, regardé ici comme contemporain de l'héroïne, il sera bon de se reporter à *Anal. Boll.*, t. 53, 1935, 5-48, 245-307. Pour les Actes de S. David de Garedža, à propos de la confession des « Pères syriens », l'on comparera les deux opinions suivantes. La première est de M. Lang : « We also have to bear in mind that at the period under review the Georgian Church was itself sympathetic to the Monophysite cause. At the Council of Dvin in 506, the Armenian, Georgian and Albano-Caucasian Churches united in condemning the dogma laid down at Chalcedon. Not until a century later did the Georgian Catholics Kyrion formally reject the Armenian Gregorian doctrine and bring his flock back for ever within the Orthodox fold. » La seconde opinion est celle du R. P. Tarchnišvili, dans l'ouvrage ci-dessus présenté (p. 412) : « Was das Glaubensbekenntnis der syrischen Väter anlangt, so ist zu bedenken, dass bei ihrer Ankunft in Georgien in der zweiten Hälfte des 6. Jahrhunderts der Kampf gegen die armenischen Monophysiten unter ihren Augen siegreich beendet wurde. Eine derartige Wendung der Dinge berechtigt zu dem Schlusse, dass diese Väter entweder schon bei ihrer Ankunft in Gèorgien orthodox waren oder es zumindest dort wurden. Nur infolge dieser Glaubenseinheit mit dem georgischen Volke konnten sie als heldenhafte Vorkämpfer der Orthodoxie in die Kirchengeschichte Georgiens eingehen. »

Quoi qu'il en soit de pareils dissentiments qu'une étude critique aurait à envisager, il convient de féliciter M. L. et de son dessein et du choix de ses textes (parfois abrégés sans que le lecteur en soit suffisamment averti) et de la qualité de sa traduction. Celle-ci ne se borne pas au géorgien, mais, dans le cas de Pierre l'Ibère, elle s'applique aussi au syriaque, puisque c'est à Jean Rufus qu'est donnée la parole (cf. *Anal. Boll.*, t. 70, 1952, 385-388).

P. DEVOS.

Johannes RAMACKERS. *Papsturkunden in Frankreich*. Neue Folge, 5. Band : *Touraine, Anjou, Maine und Bretagne*. Göttingue, Vandenhoeck & Rupprecht, 1956, gr. in-8°, 376 pp. (= *Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen*, Dritte Folge, Nr. 35).

A la fin du tome IV de ses *Papsturkunden* (1942), qui traitait de la Picardie, M. Ramackers déplorait les pertes considérables que plusieurs bibliothèques et dépôts d'archives avaient subies, en France, lors de l'invasion de 1940 ; il se félicitait, d'autre part, d'avoir pu visiter ces fonds avant l'ouverture des hostilités. Les opérations militaires de 1944 ont causé, hélas, de nouvelles destructions, notamment dans la Normandie, de sorte que le présent volume apporte, cette fois encore, de nombreux textes de diplômes pontificaux dont les manuscrits n'existent plus.

Les principales archives — départementales ou diocésaines — inventoriées ici appartiennent au nord-ouest de la France : Tours, Angers, Le Mans, Laval, Rennes, Nantes, Quimper, Saint-Brieuc, sans compter la Bibliothèque nationale et quelques fonds privés, monastiques (Solesmes) et familiaux (de Plessis-Villoutreys à Chaudron-en-Mauges, Pavée à Bourgueil, chanoine Urseau à Angers, Jarry à Quimper), etc. On remarquera qu'en Touraine et en Anjou la moisson de documents a été bien plus abondante que dans le Maine et la Bretagne, où les recours à la curie romaine furent, pour diverses raisons, moins fréquents. Parmi les établissements religieux les plus représentés on compte Fontevrault (l'auteur imprime Fontevraud), Marmoutier, Saint-Martin de Tours, Saint-Florent de Saumur, Saint-Vincent du Mans, Saint-Melaine de Rennes, Saint-Serge d'Angers.

Sur le culte des saints il n'y a pas, dans ce volume, de renseignements importants à signaler.

Nous mentionnerons cependant l'acte n° 161 (p. 252-254) de 1176, émanant du chapitre de Saint-Martin à Tours. Il ne s'agit pas, il est vrai, d'un document pontifical ; s'il a été reproduit par M. R., c'est parce qu'on y fait état d'une approbation, aujourd'hui perdue, d'Alexandre III. Nous y relevons les modalités de la fondation par les habitants de Châteauneuf (*conceives nostri de Novo Castro*) de deux cierges du poids d'une livre, qui devront brûler jour et nuit auprès du tombeau de S. Martin. L'objet peut paraître assez mince pour justifier un si long texte ; mais les stipulations de l'acte concernant cette fondation, à laquelle doivent contribuer plusieurs confréries, ont été rédigées avec une si minutieuse précision qu'au point de vue culturel le document présente un réel intérêt. Aux spécialistes du latin médiéval nous signalerons un passage à interpréter : *insuper et XII pares beati Martini, scilicet quatuor capicerii et octo septimanarii*. La ponctuation adoptée par M. R. a indûment séparé, croyons-nous, ces « douze pairs de S. Martin » de la phrase qui suit, laquelle contient le verbe (*statuerunt*) dont ils sont le sujet.

C'est dans le domaine de la toponymie religieuse et des patronages d'église que les diplômes pontificaux nous permettront de faire quelque butin, particulièrement ceux qui confirment et protègent les propriétés de certaines abbayes et de certains chapitres. Dans ces énu-

mérations de biens, il y a des cas nombreux où églises et chapelles sont désignées par le nom de leur patron, ce qui nous instruit, parfois fort profitablement, sur la diffusion des cultes dans une région bien délimitée. Plusieurs de ces vocables, toutefois, réservent à l'historien d'assez difficiles problèmes d'identification, qu'il n'entrerait pas dans le programme de M. R. d'élucider.

Voici quelques exemples pris dans la liste des possessions de Saint-Florent de Saumur, dressée en 1122 (acte n° 249, de Calixte II, ajouté dans les *Nachträge*, p. 350-353), puis en 1143 (acte n° 55, d'Innocent II, p. 127-131) et, enfin, en 1186 (acte n° 221, d'Urbain III, p. 311-314), documents qu'il y a lieu de comparer avec le diplôme antérieur, encore beaucoup moins étendu, de Jean XVIII en 1004 (= JAFFÉ-LOEWENFELD, n° 3941 ; *P. L.*, t. 139, col. 1477-80).

Parcourons d'abord l'acte de 1122. Nous y rencontrons, p. 351, une *capella* placée sous le patronage de *Sanctus Helerius*. On la trouve déjà dans l'acte de 1004 : *Sanctus Helerus* ; dans les actes de 1143 et de 1186, elle devient : *ecclesiam sancti Heleri*, au diocèse d'Angers. Ce patron est l'anachorète S. Hélier, disciple de S. Marcou, assassiné dans l'île de Jersey et inscrit au Propre de Coutances.

Quatre lignes plus bas, on lit : *villam que dicitur Alonna, cum ecclesiis sancti Iohannis et sancti Docellini*. Cette villa est mentionnée de même en 1004 (*Alomna, Docelini*), en 1143 et en 1186. Il s'agit de S. Doucelin (*Dulcilinus*), patron d'Allonnes en Maine-et-Loire et qu'on ne connaît guère que par la présente mention ainsi que par une insertion, au 8 juillet, dans le calendrier du manuscrit Vespas. A. XIV du British Museum (fol. 4^r : *sancti Dochelini conf.*), provenant d'un prieuré gallois qui dépendait de Saint-Florent. Chastelain l'a inscrit dans son *Martyrologe universel*, à la date susdite ; cf. *Act. SS.*, Iul. II, 531.

P. 352 : *ecclesiam sancti Sotronii de Varezia*. Cette église de Vézères dans la Vienne ne figure pas encore dans la liste en 1004 ; les actes suivants nous éclairent mieux sur l'identité du patron : *ecclesiam sancti Ciltronii* (1143) ; *ecclesiam sancti Citronii* (1186). S. Citroine, confesseur près de Loudun en Poitou au VI^e siècle, est honoré le 19 novembre.

Même page : *abbatiam sancti Fremerii*. Non encore indiquée en 1004 ; *abbaciam sancti Firmerii* (1143) ; *in episcopatu Vasatensi, abbatiam sancti Firmerii* (1186). Sise dans l'ancien diocèse de Bazas, non loin de Libourne (Gironde), l'abbaye de Saint-Ferme avait pour patron un martyr, selon les uns, un ermite honoré en Angoumois, d'après d'autres ; voir *Act. SS.*, Oct. I, 32.

Plus loin : *ecclesiam sancti Loantii*. Même graphie en 1143 ; *ecclesiam sancti Loancii* (1186). A comparer avec l'acte n° 151, de 1175 (p. 246), où sont énumérés les prieurés de Saint-Florent : *ecclesiam... sancti Loentii de Chinon*. Il a été traité de ce S. Louant (*Lupantius*) dans *Act. SS.*, Nov. III, 210.

Signalons encore, dans les actes de 1143 et de 1186, une *capella sancti Liminii*, au diocèse d'Angers (on honorait un moine de ce nom à Thouarcé, dans le Maine-et-Loire) ; une *ecclesia sancti Sulini*, au diocèse de Saint-Malo (il s'agit d'un saint local, dont le nom survit dans le toponyme Saint-Suliac, dép. d'Ille-et-Villaine) ; en 1143 seulement, une *ecclesia sancti Clementini* (Chastelain connaît un S. Clémentin, patron de Coussay, dans la Vienne). L'acte de 1186 mentionne, en outre, une *ecclesia sancti Symplicii de Castro*

Novo, au diocèse de Tours (ce patronage, à Châteauneuf, est celui de S. Simplicie de Tours). Au diocèse du Mans est indiquée une église Saint-Gervais de *Coceio* (aujourd'hui Cossé-le-Vivien, au doyenné de Laval, dans la Mayenne), *cum capellis sancti Germani et sancti Bonerii et sancte Plene*. Ces deux derniers vocables ne se laissent pas aisément identifier. Un hameau de Cossé-le-Vivien se nomme, en fait, Sainte-Plaine et un autre Saint-Bomer (cf. L. MAÎTRE, *Dict. topogr. de la Mayenne*, pp. 294, 293). Bomer est sans doute le S. Boamirus, Baumer, honoré au diocèse du Mans et dont il a été traité dans les *Act. SS.* au 3 novembre.

Il y aurait encore d'autres noms à relever, notamment, p. 314, une série de patrons d'églises et de chapelles dans divers évêchés d'Angleterre où Saint-Florent de Saumur possédait des biens à la fin du ^{xiii} siècle. Ces vocables pourront être mis à profit par notre collègue préposé au secteur anglais.

Le prochain volume de M. R. traitera de l'Orléanais.

M. COENS.

MÈRE MARIE-HENRI (Marguerite BRIBOSIA). *L'iconographie de saint Lambert*. Extrait du *Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites*, t. VI (1955), p. 85-248, 50 ill.

A une époque où les études systématiques étaient encore chose rare dans le domaine de l'iconographie, l'historien liégeois J. Demarteau souhaitait déjà de voir les artistes — ainsi s'exprimait-il — rechercher partout et grouper les effigies de S. Lambert, ainsi que les représentations figurées des épisodes de sa vie. Cette enquête s'est fait attendre longtemps, et il est heureux qu'elle ait tenté non des « artistes », mais une personne suffisamment formée pour aborder pareille tâche. Ayant bénéficié des conseils compétents de M. J. Lavalleye, son professeur à l'Université de Louvain, la Mère Marie-Henri, chanoinesse de Saint-Augustin, nous donne aujourd'hui une monographie bien documentée, présentée avec beaucoup d'ordre et abondamment illustrée.

Ce n'est pas dans le ch. I^{er}, sur la biographie du saint, qu'on cherchera des vues nouvelles ou originales. L'auteur s'est informé auprès des historiens récents. Une remarque : énumérant les écrivains qui ont traité de S. Lambert, on signale « Bollandus lui-même », qui « au premier tome des *Acta Sanctorum* fait allusion à saint Lambert dans son chapitre sur saint Luidbert » (p. 98). Voilà qui paraîtra bien énigmatique, ce S. Luidbert nous étant, au surplus, inconnu. Il faut lire sans doute S. Suitbert (1^{er} mars). N'était-il pas plus opportun d'accorder une mention au commentaire du P. C. Suyskens, qui ne couvre pas moins de cent pages, au tome V de Septembre des mêmes *Acta* ?

Le ch. II a pour objet le culte de S. Lambert et son extension. On y trouvera, en appendice, une liste par pays et par diocèses de toutes les églises dédiées à l'évêque-martyr. Une assertion de la p. 104 appelle des éclaircissements : « La Vierge Ode, riche et bienfaisante, accourt de son lointain pays saluer la dépouille glorieuse. » Au ch. 23 de la plus ancienne *Vita Lantberti* il est fait mention d'une *virgo Oda, caeca*, qui s'en vint — on ne nous dit ni son lieu d'origine ni sa condition — chercher la guérison auprès du corps

saint. C'est sur ce maigre épisode que l'imagination d'un hagiographe bâtit plus tard la légende sans aucune valeur historique de la sainte Ode vénérée à Sint-Oedenrode, qu'on fit passer pour une Irlandaise. La Mère M.-H., en appelant Ode « riche et bienfaisante », aurait-elle plutôt songé à la fondatrice de l'église d'Amay ? Il est vrai que celle-ci est honorée comme veuve et qu'elle mourut, du moins en bonne histoire, un siècle entier avant S. Lambert.

L'étude iconographique occupe les autres chapitres de l'ouvrage, et c'est sur ce terrain que les diligentes et habiles investigations de l'auteur ont réussi à grouper, avec une abondance qui surprend, les figurations en tout genre et en toute matière du célèbre patron de Liège. Un premier inventaire est celui des « sources iconographiques », où ont été repérés tous les objets de l'enquête, avec l'indication du site respectif, depuis les bustes de métal jusqu'aux drapelets de pèlerinage, en passant par les statues et les retables, les miniatures et les fresques, les monnaies et les sceaux, les étoffes, les gravures, les images de dévotion, etc. Pour dégager de cet ensemble soigneusement classé les attributs de S. Lambert, l'auteur étudie successivement son sujet « A. En théorie » — expression qui, en une matière essentiellement empirique, peut sembler moins heureuse —, puis « B. Dans les œuvres elles-mêmes ».

En dehors des insignes épiscopaux, des instruments du supplice et d'un ou de deux meurtriers placés aux pieds du saint, c'est le « rational » ou superhuméral (à ne pas confondre avec le *pallium*), qui est devenu dans la plupart des représentations, et d'abord à Liège, l'attribut spécifique, voire exclusif de S. Lambert. Porté par quelques évêques d'Allemagne, de Pologne, du nord-est de la France et par les princes-évêques de Liège, comme symbole de leur fidélité à l'enseignement de la vraie doctrine, le rational, quoique bien postérieur à l'époque où vécut S. Lambert, enveloppe les épaules de celui-ci ; la partie inférieure de cet ornement apparaît généralement découpée en forme de crâneaux. Le fameux buste-reliquaire orfèvré en 1506-1512 pour Érard de la Marck par Henri Zutman (Suavius) — il est longuement décrit ici, p. 143-149 — consacra cette tradition locale et contribua puissamment à la répandre, même à l'étranger. A ce propos, l'auteur invite hardiment, p. 168, à « rebaptiser » saint Lambert la statue, ornée du rational, qui se trouve à l'entrée de la salle capitulaire de la cathédrale Saint-Paul. On la désigne sous le nom de S. Hubert en raison de la présence du cor de chasse et du cerf crucifère ; mais ces attributs, qui sont assurément ceux du patron des chasseurs, seraient, nous dit-on, des additions postérieures.

Après les effigies du « saint isolé », la Mère M.-H. n'a pas manqué d'analyser aussi la figuration de divers « épisodes isolés » de son histoire, notamment la scène du martyre dans les miniatures et la peinture, puis enfin, les « cycles de la vie ou de la légende » ; ce qui lui donne plus d'une fois l'occasion de révéler des œuvres peu connues du public. Son ouvrage, qui sera fort apprécié et fera naître, espérons-le, d'autres monographies du même genre, se termine par un chapitre de synthèse sur « l'évolution des types iconographiques » de S. Lambert.

Avant de clore ce compte rendu, nous voudrions attirer l'attention sur un curieux article iconographique de M. A. Munsters : *Sint Lambertus met den beer*, publiée dans *De Maasgouw* (t. LXIII, 1949, p. 7-10). Il n'a d'ailleurs pas échappé à la Mère M.-H. L'auteur y traite d'une image d'un type insolite, où S. Lambert est représenté en évêque et offre, de la main droite, un pain à un petit ours dressé sur ses pattes de derrière ; comme fond de tableau, on reconnaît un panorama liégeois d'avant la Révolution française, avec l'ancienne cathédrale. Reproduite en 1928 à Rotterdam, non sans provoquer quelque étonnement, d'après une édition munichoise, cette figuration du saint avec l'ours se retrouve dans une statue des premières années du xvi^e siècle, ornant l'église de Treuchtlingen (Bavière), où S. Lambert est patron. Au sujet de l'ours, dont l'attitude n'a rien de commun avec celle du plantigrade bâti qui escorte par exemple un S. Corbinien, on a émis divers essais d'explication. M. Munsters, pour sa part, fait appel à un passage de Sigebert de Gembloux, au ch. 14 de sa Vie de S. Lambert. Les habitants de la Toxandrie y sont qualifiés de *barbari* et comparés à des bêtes sauvages, que Lambert parvient finalement à apprivoiser et à nourrir de sentiments chrétiens : *inescabat eos ad christianitatis mansuetudinem*. L'ours aurait donc ici une valeur de symbole, d'après une source littéraire. C'est ingénieux certes ; ce l'est peut-être trop. Rappelons que, bien avant le xvi^e siècle, S. Gall était déjà représenté d'une manière toute semblable : en ornements d'abbé, avec la crosse et parfois avec la mitre, on le voit tendre un pain à l'ours qui lui rendait des services domestiques. Est-on bien sûr qu'il n'y a pas eu, à l'origine du « cas » iconographique de Treuchtlingen, une contamination de thèmes, comme il s'en rencontre plus d'une dans le monde des images ? D'après la Mère M.-H., p. 205-206, l'un des quatre panneaux peints, consacrés à l'évêque-martyr dans la même église (nullement « cathédrale » et qui manque, p. 118, à sa liste des patronages de S. Lambert), nous montre « un ours paisiblement étendu aux pieds du saint et qui le regarde avec intérêt ». Faute d'un contrôle suffisant des éléments en présence, nous estimons que ce petit problème d'iconographie n'est pas encore définitivement résolu.

M. COENS.

Fridolin DRESSLER. *Petrus Damiani. Leben und Werk*. Rome, Orbis catholicus, 1954, xviii-247 pp., carte (= *Studia Anselmiana*, 34).

J. Joseph RYAN. *Saint Peter Damiani and his Canonical Sources. A Preliminary Study in the Antecedents of the Gregorian Reform*. Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1956, xviii-213 pp. (= *Studies and Texts*, n° 2).

Moins de dix ans après la monographie du P. O. J. Blum, O. F. M., sur S. Pierre Damien (cf. *Anal. Boll.* LXV, 1947, 310), en voici une nouvelle de M. F. Dressler. Si nous laissons de côté le bref chapitre consacré à l'enfance et à la jeunesse (p. 4-10) et les quelques pages intitulées : *Nachwirken* (p. 213-220), le livre de M. D. comprend trois parties : S. Pierre Damien et la réforme monastique ; S. Pierre Damien et la réforme de l'Église ; Culture et science dans l'œuvre de Pierre Damien. La première constitue sans contredit un exposé clair et bien documenté de l'action de Pierre Damien

en faveur de la restauration de la discipline religieuse dans les monastères. Toutefois, on peut se demander si l'auteur a vu son sujet avec assez de recul et s'il a parfaitement saisi d'une part l'idéal du fondateur de Fonte Avellana et d'autre part les divers courants qui se manifestent au ^x^e siècle dans le monde des monastères. Les travaux de M. Ch. Dereine, qui ont projeté une vive lumière sur ces questions, ne sont pas cités. Dans la seconde partie, M. D. a éprouvé une certaine difficulté à maîtriser son sujet. L'action du saint réformateur ne se comprend bien que si ses contemporains, qui l'ont ou aidé ou combattu, sont évoqués d'un trait net et précis. Or, le lecteur se trouve soudain en présence de personnages dont on n'a nulle part esquissé le portrait. Prenons à titre d'exemple l'attitude du cardinal à l'égard de l'antipape Cadalus. Ce dernier, dont le caractère n'est pas décrit, apparaît d'une manière intermittente ; quant aux efforts de Pierre Damien pour écarter ce dangereux rival du pontife légitime, ils ne sont décrits que par quelques allusions sporadiques. Le chanoine Baix a réservé à cet antipape un article très fouillé dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* (t. XI, 1939, col. 53-99).

C'est dans la troisième partie que nous trouvons, semble-t-il, les pages les plus neuves. Sauf quelques exceptions, les historiens de la pensée médiévale rangeaient Pierre Damien non seulement parmi les anti-dialecticiens, mais parmi les adversaires de la culture. C'était le juger superficiellement et sur la foi de quelques-unes de ces assertions tranchées dont il émaillait ses écrits. M. D. met bien en évidence ces « bildungsfeindliche Äusserungen », auxquelles il n'a pas de peine à opposer une série de « bildungsfreundliche Äusserungen ». Pour son époque, l'ancien professeur de Ravenne, Faenza, Parme, était très cultivé ; il s'exprime dans un latin au vocabulaire riche et varié ; il réussit à dire exactement ce qu'il veut, avec, parfois, une verve peu commune.

Presque en même temps que le livre de M. D., paraissait un mémoire du P. Jean Gonsette : *Pierre Damien et la culture profane* (Louvain, Nauwelaerts, 1956). Bien écrit, clairement divisé et fermement pensé, cet « essai » présente des résultats identiques. Il apporte une réponse précise et en même temps nuancée au problème posé. Sans vouloir établir une comparaison entre les deux ouvrages, il semble bien que celui du P. Gonsette dégage mieux des textes et de l'ambiance intellectuelle du ^x^e siècle la pensée du cardinal, surtout au point de vue de l'usage et de l'utilité de la dialectique. Ses connaissances littéraires, philosophiques, théologiques, Damien les a acquises, non par vaine recherche du savoir, mais parce qu'il y a vu des moyens d'apostolat et de précieux auxiliaires de la diffusion de l'Évangile. C'est à juste titre qu'un historien a pu l'appeler « der gebildete Eremit ».

Le livre de M. D. se termine par quatre appendices : tradition manuscrite des œuvres ; éditions ; questions d'authenticité ; chronologie des écrits. Les renseignements qu'ils contiennent rendront service, mais on n'y trouve pour

ainsi dire rien qui marque un progrès sur les travaux antérieurs. Au sujet des œuvres hagiographiques de Pierre Damien, on voudrait savoir par quelle voie l'*Expositio visionum SS. Martirum Mariani et Iacobi* (P. L., t. CXLIV, col. 1031-1036) et la *Passio sanctarum virginum Florae et Lucillae* (BHL. 5018-5019) sont entrées dans l'édition de Gaetani et quels en sont les manuscrits. Le sermon 28, en l'honneur de S. Alexis, est-il de la plume de Pierre Damien? S'il est authentique, il constitue un témoin intéressant de la diffusion de la légende (cf. G. VITALETTI, *Tradizioni carolingie e leggende ascetiche raccolte presso Fonte Apellana*, dans *Archivum romanicum*, t. III, 1919, p. 466-472). P. 230, lire : *apud Carolum Chastellain* et non *Chostelain*; p. 226, *Durham* et non *Dyrham*. Dans la bibliographie et dans le chapitre consacré à la gloire posthume du saint, le mémoire de Mgr Fr. Lanzoni, *Le « Vite » dei quattro santi protettori della città di Faenza* (= *Rerum Italicarum Scriptores*, t. XXVIII, Pars III, p. 283-395), qui contient les Vies écrites par G. A. Flaminio et B. Azzurrini au XVI^e siècle, aurait mérité une mention.

En fermant ce volume d'une érudition solide, nous nous demandons s'il n'eût pas été préférable d'écarter le sous-titre : *Leben und Werk*, qui annonce une étude d'ensemble, alors qu'en fait l'enquête se limite à quelques problèmes. Du reste, qui pourrait entreprendre un travail complet sur S. Pierre Damien, aussi longtemps que l'inventaire méthodique des manuscrits de ses œuvres n'a pas été fait, ainsi que le rappelait, en 1951, M. G. Rotondi dans *Un opuscolo di S. Pier Damiani e l'iconografia dei SS. Pietro e Paolo* (*Miscellanea G. Galbiati*, t. II, p. 275-282)?

Au lecteur qui s'intéresse à S. Pierre Damien, signalons l'article bien documenté de M. H. Löwe, *Petrus Damiani. Ein italienischer Reformator am Vorabend des Investiturstreites*, paru dans *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht* (t. VI, 1955, p. 65-79).

A deux ou trois reprises, M. D. a touché la question des connaissances canoniques de S. Pierre Damien. Nous venons de recevoir une dissertation consacrée tout entière à ce sujet. L'auteur, M. J. J. Ryan, énumère non seulement tous les passages des œuvres du saint où apparaît sa science canonique — 296 passages sont cités —, mais il place en regard les sources d'où ils dérivent. Souvent un commentaire sobre et plein de choses éclaire le texte cité et signale les développements parallèles dans les écrits du cardinal d'Ostie. Grâce à divers index, il est aisé de voir quels étaient les documents que le réformateur avait sous les yeux et dans quelle mesure il les utilisait. C'est ainsi qu'on s'aperçoit que par exemple la *Vita S. Gregorii magni* de Jean Diacre (BHL. 3641) est plusieurs fois citée.

Un travail de ce genre exigeait tout d'abord une familiarité peu commune avec les collections canoniques, et d'autre part la lecture, plume à la main, de toutes les œuvres de Pierre Damien, afin d'y découvrir les traces des décisions conciliaires et pontificales. La première partie, intitulée : *Problèmes et méthode*, prouve avec quel soin l'auteur a circonscrit le sujet qu'il voulait traiter et aussi avec

quelle conscience il s'est mis à la tâche. M. S. Kuttner, dont on connaît la compétence en matière de droit canon, nous assure dans la préface que ce mémoire, bien composé, ouvre de nouveaux horizons sur l'histoire de la réforme grégorienne. « We can no longer hold that the Italian reformers represent only a mystical-ascetical trend and that the emphatic stress laid on the ancient law of the Church was entirely the contribution of Humbert of Silva Candida and the Lorrainers who came to Rome with Leo IX » (p. xi).

B. DE GAIFFIER.

Studi Gregoriani per la storia di Gregorio VII e della riforma gregoriana, raccolti da G. B. BORINO, t. V. Rome, Abbazia di San Paolo, 1956, 420 pp.

La critique a accueilli avec faveur les quatre premiers tomes des *Studi Gregoriani* (cf. *Anal. Boll.* LXX, 1952, 421-425). Qui voudrait connaître l'essentiel de leur contenu, lira avec profit la remarquable vue d'ensemble qu'en a donnée M. P. E. Schramm (*Das Zeitalter Gregors VII*, dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, t. 207, 1953, p. 62-140). Le nouveau volume ne le cède en rien aux précédents. Outre une série de notes dues au directeur de la collection, Mgr Borino, il comprend une douzaine d'études, dont plus de la moitié sont rédigées par des historiens qui n'avaient pas encore collaboré aux *Studi*.

Nous avons annoncé ici même (LXXII, 1954, 313-314) que M. R. W. Southern et le P. F. S. Schmitt, O. S. B., préparaient une édition des *Dicta Anselmi*. Le savant bénédictin extrait de cette compilation quelques paragraphes où Hugues de Cluny rapporte à son interlocuteur différentes anecdotes relatives au futur pape Grégoire VII (*Neue und alte Hildebrand-Anekdoten aus den « Dicta Anselmi »*, p. 1-18).

Dans l'étude de M. G. Miccoli, *Il problema delle ordinazioni simoniache e le sinodi Lateranensi del 1060 e 1061* (p. 33-81), les œuvres de S. Pierre Damien, surtout le *Liber gratissimus*, sont largement mises à profit. Les pages que M. Dressler a écrites sur le même sujet gardent leur valeur, mais on trouve ici un exposé plus détaillé.

Le mémoire de M. A. Nitschke : *Die Wirksamkeit Gottes in der Welt Gregors VII* (p. 115-219) est un extrait d'une thèse présentée à l'université de Göttingue en 1950. Le sous-titre éclaire le sujet : *Eine Untersuchung über die religiösen Äusserungen und politischen Handlungen des Papstes*. L'auteur montre comment la conception que le pape se faisait et de Dieu et de l'homme lui suggérait telle ou telle attitude, à première vue assez déconcertante. Afin de mieux faire saisir la méthode de son enquête, M. N. commence par l'appliquer à S. Pierre Damien. Il serait trop long de le suivre dans ses développements, mais il n'est pas douteux qu'il nous aide à mieux comprendre les mobiles secrets auxquels obéissait le pape ; au-delà des horizons politiques il révèle les fins religieuses poursuivies par Grégoire VII. Ainsi que le note M. P. E. Schramm, qui avait lu

la thèse manuscrite, M. N. a réussi à décrire S. Grégoire « wie er wirklich war » (t. c., p. 73).

A propos de la validité des ordinations faites par les évêques simoniaques, Mgr Borino apporte une précision importante à l'article de M. Nitschke (*Osservazione su una interpretazione del decreto di Gregorio VII sulle ordinazioni simoniache*, p. 411-415).

Le P. Lentini annonce la nouvelle édition qu'il prépare du poème latin en l'honneur des SS. Pierre et Paul, dédié à Grégoire VII par Aimé du Mont Cassin (*Gregorio VII nel « De Gestis Apotolorum » di Amato Cassinese*, p. 281-289). Il fut publié pour la première fois en 1889 par A. Gaudenzi, malheureusement sans assez de soin (*La Vita di S. Pietro per Amato monaco Cassinese*, dans *Bollettino dell' Istituto storico italiano*, t. VII, p. 46-95). De ce texte, la *BHL.* (p. 970) n'avait signalé que quelques extraits donnés par L. Tosti et par E. Dümmler.

Le P. O. J. Blum, O. F. M., dont nous avons signalé naguère les travaux sur S. Pierre Damien (*Anal. Boll.* LXV, 1947, 309-311), croit pouvoir démontrer que l'opuscule 32 du saint cardinal était adressé non à Hildebrand, mais à Albéric du Mont Cassin (*Alberic of Monte Cassino and a Letter of St. Peter Damian to Hildebrand*, p. 291-298).

M. H. Fuhrmann, ainsi qu'on l'a vu plus haut dans cette revue (p. 362-369), s'intéresse spécialement aux écrits de Paul de Bernried. Il examine non seulement, comme le laisse entendre le titre de sa contribution : *Zur Benutzung des Registers Gregors VII. durch Paul von Bernried* (p. 299-312), dans quelle mesure cet historien s'est servi des registres du pape pour rédiger sa biographie (*BHL.* 3652), mais décrit les matériaux dont J. Gretser, le premier éditeur de la *Vita Gregorii*, disposait pour publier ce long texte.

Parmi les nombreuses notes de Mgr Borino nous relevons : *Il monacato e l'investitura di Anselmo vescovo di Lucca* (p. 361-374). Avant de devenir évêque de Lucques, S. Anselme avait été moine à Saint-Benoît de Polirone. Son élection à l'évêché lucquois eut lieu après le mois d'avril 1074 et sa consécration épiscopale entre le 29 septembre 1074 et le 25 janvier 1075.

C'est grâce au témoignage du biographe d'Anselme de Lucques (*BHL.* 536) que nous pouvons considérer comme historiques les paroles prononcées par Grégoire VII mourant : *Dilexi iustitiam et odio habui iniquitatem, idcirco morior in exilio* (*Storicità delle ultime parole di Gregorio VII*, p. 403-411).

Il faudrait une plus longue analyse pour inventorier tout ce que contient ce recueil, mais ce que nous avons dit suffit à en montrer la valeur et l'intérêt.

B. DE GAIFFIER.

Helmut STIMM. *Altfrankoprovenzalische Übersetzungen hagiographischer lateinischer Texte aus der Handschrift der Pariser Nationalbibliothek fr. 818, I: Prosalegenden*. Wiesbaden, Fr. Steiner, 1955, 203 pp. (= *Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz. Abhandlungen der geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse*, 1955, n° 1).

Le manuscrit français 818 de la Bibliothèque nationale de Paris (xiii^e siècle) a été l'objet de plusieurs études, dont on trouvera l'indication dans le livre de M^{me} A. Ducrot-Granderye, *Études sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci* (cf. *Anal. Boll.* LII, 1934, 132). Outre des Miracles de la Vierge et d'autres œuvres en son honneur, il comprend des légendes hagiographiques en prose, dont 26, de provenance lyonnaise, sont écrites en dialecte franco-provençal. En 1895, A. Mussafia, qui s'était déjà intéressé auparavant à ce manuscrit (cf. *Romania*, t. XIV, 1885, p. 583), publia, avec la collaboration de Th. Gartner, les 13 premières pièces hagiographiques ; la seconde partie de l'ouvrage, qui devait contenir les 13 légendes suivantes et un glossaire, n'a jamais paru. Après un intervalle de 60 ans, M. H. Stimm, auquel nous devons une étude d'ensemble sur les caractéristiques du franco-provençal : *Studien zur Entwicklungsgeschichte des Frankoprovenzalischen*, publiée à Mayence dans la même série en 1952, vient d'éditer les treize dernières légendes ; elles célèbrent des saints et des saintes dont le culte était fort répandu : Georges, Marc, Blaise, Adrien, Marie-Madeleine, Eulalie de Mérida, Eugénie, Christine, Euphémie, Agathe, Lucie, Mammès, et la fête de l'Exaltation de la Croix.

P. Meyer s'était demandé si la version en franco-provençal dérivait d'un modèle latin ou vieux français (*Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXXIV, 2, p. 57-88). Il avait montré que la première hypothèse devait être retenue et indiqué sommairement les textes latins que le traducteur avait eus sous les yeux. M. St. s'est efforcé de compléter les renseignements réunis par le célèbre romaniste. Il l'a fait avec une application et une précision dignes d'éloges. La *BHL.* et les catalogues des manuscrits hagiographiques ont été largement mis à contribution. Signalons quelques résultats obtenus grâce à cette enquête. Pour la légende de S. Georges, l'examen des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris a révélé que, contrairement à ce qu'avait prétendu J. E. Matzke (cf. *Anal. Boll.* XXVII, 1908, 373-376), le codex 5277 et la *Legenda aurea* ne s'accordent nullement mot à mot avec la version franco-provençale du ms. 818. Au sujet de la légende de Marie-Madeleine, P. Meyer inclinait à penser qu'exceptionnellement le traducteur aurait démarqué un texte en vieux français. M. St. prouve qu'il n'en est rien et que le manuscrit de Rouen A. 564 présente une recension latine (*BHL.* 5457a) très proche du franco-provençal.

La Passion de S. Mammès se termine par le récit de la translation à Langres (*BHL.* 5199). Aux annotations philologiques, l'éditeur a joint quelques éclaircissements relatifs aux divers personnages cités dans le récit. Il nous manque encore une étude sur l'origine et l'extension du culte de ce martyr

dans la Gaule (cf. A. SIEGMUND, *Die Übertieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche*, Munich, 1949, p. 238 ; et la note de l'abbé Chaume : *Sur les origines du culte de sainte Mammès*, dans *Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres*, t. IX, 1927, p. 173).

M. St. annonce que cette première partie sera suivie de deux autres, l'une comprenant les Miracles de la Vierge du ms. 818 qui sont encore inédits, l'autre un glossaire et une étude philologique des textes publiés (cf. *Jahrbuch der Akademie der Wissenschaften und Literatur in Mainz*, 1955, p. 84 : rapport d'E. Gamillscheg sur l'état de ces travaux).

B. DE GAIFFIER.

Bernard-Jacques THIEL, O. S. B. *La vie érémitique au duché de Luxembourg aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Luxembourg, 1954, 228 pp., ill.

F. LEMOING. *Ermîtes et Reclus du diocèse de Bordeaux*. Bordeaux, Clèdes et Fils, 1953, 156 pp., ill.

Introduit d'Égypte et d'Orient dans l'ouest de l'Europe, l'érémisme connu dès le début un grand succès. L'histoire de son expansion et de son influence dans nos régions restera malheureusement toujours laborieuse, incertaine et fort lacunaire à cause de la pénurie des documents. Une étude plus complète ne devient possible qu'à partir du xvii^e siècle. Est-ce pour cette raison que dom Thiel a limité aux deux derniers siècles de l'ancien régime ses recherches sur les 33 ermitages situés dans l'actuel Grand-Duché de Luxembourg ? Ce cadre chronologique et géographique fort restreint présente l'avantage d'une certaine homogénéité. De plus, l'auteur a pris comme point de départ de son travail la réforme du F. François-Michel de Sainte-Sabine, qui établit vers 1630 un nouveau statut pour les ermites. Fruit de patientes recherches et basé sur des sources d'archives, cet ouvrage sérieux aurait gagné en utilité si un index et une carte géographique l'avaient enrichi.

On peut répéter cette dernière remarque pour le livre du chanoine Lemoing, au cadre chronologique beaucoup plus vaste : l'enquête embrasse tout un diocèse depuis les origines jusqu'à la Révolution. Malgré l'ampleur du champ d'investigation et la persévérance de l'auteur, peu de secrets ont pu être arrachés au passé : le nombre des ermitages non identifiés (liste p. 107-108) reste plus grand que celui des endroits repérés, et même pour ces derniers le domaine du certain se voit encore fort rétréci. Son zèle de glaneur n'a-t-il pas entraîné trop loin notre auteur à propos de S. Goar ? Celui-ci doit être considéré comme un ermite du diocèse de Trèves ; sa naissance, d'ailleurs non localisée, en Aquitaine n'autorise pas à le revendiquer comme solitaire « bordelais ». Quant à S. Émilien, fut-il un ermite ou, comme le veut M. L., un reclus ? Deux bréviaires de Bordeaux du xiv^e siècle le qualifient, dans les calendriers, de « monachus » et « confessor » (V. LEROQUAIS, *Les bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. I, p. 142 ; t. III, p. 376).

Il ne peut être question d'énumérer ici les dissertations, notes et travaux parus dans les revues sur les ermites, reclus ou recluses en réponse à l'enquête nationale sur l'érémisme, lancée en France en 1950, à l'initiative de l'abbé Sainsaulieu, et encore en cours. Ils seront groupés, à ce qu'on nous dit, dans une *Gallia eremitica*, dont on ne peut assez souhaiter la prompte publication. Il nous plaît cependant de citer les articles du chanoine Julien Leclerc, supérieur du Grand Séminaire de Metz : *Ermîtes et Ermitages mosellans* (*Annuaire de la Société historique et d'archéologie de la Lorraine*, t. LIV, 1954, p. 5-28 ; t. LV, 1955, p. 89-126 ; t. LVI, 1956, p. 61-126), et édités ensuite séparément à Metz. L'auteur les avait publiés, en partie, auparavant dans la *Revue ecclésiastique du diocèse de Metz* (t. LIV, 1954, nos 1, 5, 9). La richesse et la sûreté de l'information, la clarté de l'exposition, la prudence de la critique et la disposition de l'ensemble : aperçu synthétique sur l'éclosion, l'expansion, l'organisation, l'influence de l'érémisme, suivi d'un répertoire géographique et onomastique des ermitages, avec, chaque fois, l'indication des sources, font de ce travail un modèle du genre, qui inspirera, espérons-le, plus d'un historien attelé à une tâche similaire.

Notons enfin que dans un tout récent fascicule de la *Revue d'ascétique et de mystique* (juillet-septembre 1956, p. 349-357), Dom P. Doyère, spécialiste de la question, consacre une fort intéressante chronique aux ouvrages et aux articles publiés en réponse à l'enquête patronnée par la Sorbonne.

J. VAN DER STRAETEN.

Albert GARREAU. *Bienheureuse Isabelle de France, sœur de saint Louis*. Paris, Éditions franciscaines, 1955, 152 pp., ill.

Isabelle (ou Élisabeth) de France († 1270), l'unique sœur du roi S. Louis, n'est pas canonisée. Déjà de son vivant, cependant, elle jouissait d'une haute réputation de sainteté et, après son trépas, de nombreux miracles furent obtenus par son intercession. Une de ses dames d'honneur, Agnès d'Harcourt, devenue troisième abbesse de Longchamp — fondation d'Isabelle et de son frère —, écrivit sa Vie en français. M. Garreau suit pas à pas ce document de valeur. Il complète son récit par des éléments empruntés à Sébastien Rouliard, qui publia, au xvii^e siècle, une biographie, également en français, ouvrage à utiliser, cette fois, avec grande prudence.

Le bollandiste Stilting avait été frappé par l'apparition tardive des témoignages du culte : au xvi^e siècle (voir *Act. SS.*, Aug. VI, 787 B et 796 B). Remarquons que le premier des trois offices dont parle M. G., à la p. 136, n'est pas du xiv^e, mais bien du xvi^e siècle. Le manuscrit latin 912 de Paris, qui ne contient que ce texte, est clairement daté (cf. *Catalogue des manuscrits latins*, t. I, 1939, p. 325, et surtout l'article de L. Oliger, *Le plus ancien office liturgique de la Bse Isabelle de France*, dans *Miscellanea Giovanni Mercati*, t. II, Rome, 1946, p. 484-508). Au xvi^e siècle, Rome consentit à béatifier solennellement Isabelle (Bulle de Léon X, 3 janvier 1521). Faut-il voir dans cette intervention tardive la reconnaissance d'un état de choses fort ancien ou bien en conclure que la sœur de S. Louis n'avait pas encore été l'objet d'un culte approuvé ? Les fluctuations

de la date de fête illustrent, semble-t-il, l'absence de toute tradition certaine sur ce point. Au xvii^e siècle, cette date était fixée au 31 août ; actuellement elle figure au 25 janvier dans le Propre de Paris. Un martyrologe franciscain de 1939 la mentionne uniquement, et en premier lieu, au 23 février ; dans un autre martyrologe des Frères mineurs et des Clarisses on la trouve au 26 février, « mais depuis la refonte du calendrier franciscain en 1951, sa fête liturgique, associée à celles des bienheureuses Agnès de Prague et Baptista Varani, clarisses, a lieu le 8 juin » (p. 115).

La *Vie de sainte Isabelle* par Robert de Cambigneul, signalée p. 146, concerne en réalité St^e Élisabeth de Hongrie. On trouvera une Vie manuscrite d'Isabelle de France à la Bibliothèque nationale de Paris dans les manuscrits 13753 (*Catalogue général*, Ancien supplém. franç., t. III, 1896, p. 95) et 24950 (*Catalogue général*, Anciens petits fonds franç., t. II, 1902, p. 481). Ces deux manuscrits datent du xvii^e siècle.

J. VAN DER STRAETEN.

Durant les années de l'après-guerre ont paru quelques études sur les saints de l'Ancien Testament. On en trouvera l'indication dans l'article de M. H.-I. Marrou, *Les saints de l'Ancien Testament au martyrologe romain* (*Mémorial J. Chaîne*, Lyon, 1950, p. 281-290). La P. J. DANIELOU s'est intéressé à un problème plus limité : *Les saints païens de l'Ancien Testament* (Paris, Éditions du Seuil, 1956, 176 pp.). Par « saints païens », il entend quelques personnages de la Bible antérieurs ou étrangers à l'alliance d'Abraham. Ils ont pratiqué des cultes idolâtriques ou une religion « cosmique », expression que le P. D. préfère à religion naturelle, à cause de l'ambiguïté de ce dernier terme. La liste de ces saints n'est pas longue : Abel, Hénoc, Danel (il s'agit du personnage dont parle Ézéchiël [14, 12-20] et que la tradition judéo-chrétienne a souvent identifié avec le prophète Daniel), Noé, Job, Melchisédech, Lot, la reine de Saba. Le P. D. a surtout relevé des mentions de ces pieux héros de la Bible dans les prières liturgiques et dans les homélies des Pères, parfois dans les martyrologes et les calendriers. Sur ce dernier point, son enquête aurait été singulièrement facilitée s'il avait interrogé le gros ouvrage d'Adrien Baillet, *Les Vies des Saints de l'Ancien Testament*, paru d'abord en 1703 sans nom d'auteur et republié en tête des *Vies des saints* (Paris, t. I, 1739). Les notices sont rangées dans l'ordre du calendrier liturgique et, pour chaque saint, Baillet donne les traces du culte qu'il a pu découvrir. Peut-on dire que la liturgie romaine fête Abel le 30 juillet (p. 39) ? Au sujet du culte de S. Abel, on peut consulter J. HENNIG, *Abel's Place in the Liturgy*, dans *Theological Studies*, t. VII (1946), p. 126-141. S. Hénoc n'est pas cité au martyrologe romain ; quelques calendriers seulement l'ont commémoré. Quant à la reine de Saba, si elle a été célébrée dans la catéchèse chrétienne, elle n'a jamais été, à notre connaissance, l'objet d'un culte. Une place aurait pu être réservée à Adam. Sur ce sujet, on peut voir non seulement A. Baillet, mais Fr. de Mi-

randa y Paz, *Discurso sobre si se puede hazer fiesta al primer padre del genero humano Adan y dar le culto y veneración publica como a Santo, sin licencia del Romano Pontifice* (Madrid, 1636, 116 pp.), et L. Ramirez de Prado, *Santidad y gloria sublime del universal padre de los hombres Adan, cierta de fe catolica* (Madrid, 1639, 102 pp.).

B. G.

Au début d'août 1955 un Congrès eut lieu à l'Oratoire Saint-Joseph de Montréal pour commémorer, à la fois, le 85^e anniversaire de la proclamation du patronage universel de S. Joseph et le jubilé d'or du sanctuaire du Mont-Royal. On trouvera les conférences doctrinales présentées à cette occasion dans le fascicule 2 du t. III (1955) des *Cahiers de Joséphologie*, tandis que la plupart des travaux historiques viennent d'être publiés dans un gros in-8°, soigneusement édité : *Le Patronage de S. Joseph* (Montréal et Paris, 1956, 668 pp., ill.). Le titre de l'ouvrage indique le thème central du Congrès ; chaque auteur a étudié le culte de S. Joseph, son histoire, son extension, etc. dans sa région respective ; la variété et la richesse du contenu se laissent aisément deviner. On ne s'étonnera guère de compter 20 études pour le Nouveau Monde, contre 8 seulement pour l'ancien. En effet, les conférenciers américains pouvaient plus aisément et en plus grand nombre participer aux réunions ; ils disposaient en outre de données plus facilement accessibles. La tâche des historiens de la zone européenne était assez différente : impossible pour eux de faire un travail exhaustif, mais les aperçus, sérieux et probes, qu'ils tracent, garderont leur utilité. De telle contribution, par exemple celle de G. T. Mahon sur « l'origine et le développement de la dévotion à S. Joseph en Angleterre », on peut même dire qu'elle comble une lacune.

V. D. S.

Les *Acta Alexandrinorum*, relations de procès politiques plaidés à Rome par des Alexandrins, ne relèvent pas de l'hagiographie, il s'en faut de beaucoup. Ce sont des documents plus ou moins authentiques, inspirés par la propagande à la fois anti-juive et anti-romaine des Grecs d'Égypte. Un brillant élève américain du savant papyrologiste d'Oxford M. C. H. Roberts, vient de rassembler et de commenter, avec autant d'acribie que d'érudition, tous les fragments susceptibles d'appartenir à ce genre d'écrits : *The Acts of the Pagan Martyrs*, edited with commentary by Herbert A. MUSURILLO, S. J. (Oxford, Clarendon Press, 1954, xiii-299 pp.). Au terme de cette patiente et minutieuse enquête, l'auteur est en droit de donner raison, presque sans restriction, au P. Delehaye, qui estimait dénuées de fondement les assimilations imaginées par certains critiques aventureux entre les Actes des Alexandrins et les Passions des martyrs chrétiens (H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 161-173).

F. H.

La dissertation inaugurale soumise par M. Constantin D. MOURATIDÈS à la Faculté de théologie de l'université de Thessalonique est

consacrée à l'obéissance monastique dans l'Église ancienne : *Ἡ μοναχικὴ ὑπακοὴ ἐν τῇ ἀρχαίᾳ Ἐκκλησίᾳ* (Athènes, 1956, 123 pp.). Elle intéresse au premier chef les canonistes, comme l'indique son sous-titre : « Contribution à l'histoire du droit canonique de l'Église orthodoxe ». Mais les historiens du monachisme peuvent d'autant moins la négliger que toute sa première partie, ainsi que le premier chapitre de la seconde, esquissent l'évolution de l'obéissance religieuse depuis la Bible jusqu'aux règles de S. Basile. On constate avec satisfaction que l'auteur a utilisé un grand nombre de travaux récents, dus notamment à d'érudits bénédictins. On s'étonne par contre qu'il ne connaisse de Mgr Lefort que son appendice aux *Pachomiana latina* de dom Boon. Il est, d'autre part, plus difficile que M. M. ne semble le supposer, de retracer avec précision les origines du cénobitisme pachômien. Tous les documents dont nous disposons, même les règles de S. Pachôme traduites par S. Jérôme, représentent en effet un stade plus ou moins avancé du développement de l'institution, lequel fut étonnamment rapide. Des considérations analogues valent pour les Ascétiques de S. Basile, comme l'a montré naguère dom Gribomont (cf. *Anal. Boll.*, 1955, 239).

F. H.

On rencontre dans le Frioul des chapelles et des lieux-dits placés sous le vocable de *Sante Sábide*. Mgr G. BIASUTTI, intrigué par l'étrangeté de ce nom, s'est livré à une enquête assez minutieuse (*Sante Sábide. Studio storico-liturgico sulle cappelle omonime del Friuli*. Udine, 1956, 35 pp.). Il énumère d'abord les monuments et les endroits ainsi désignés et tâche d'expliquer l'origine de l'expression. Elle représenterait non une déformation de S^{te} Sabine ou de S. Sabas, mais une personnification du samedi, parce que les habitants de la région avaient l'habitude de considérer ce jour comme un jour consacré, qui peu à peu aurait été réservé au culte de la Vierge. Si le problème n'est pas résolu d'une manière définitive, il est en tout cas clairement posé.

B. G.

A diverses reprises on a pu lire ici l'éloge de l'Histoire des Papes commencée en 1931 par Mgr François-Xavier SEPPELT. Son auteur la destine, comme on sait, au public cultivé qui désire faire son profit du travail des savants mais à travers un exposé qui ne s'encombre pas de leurs discussions critiques ni d'un contrôle détaillé des sources. Les tomes I, II, IV et V avaient paru. Avant même que s'achève, en six volumes, cet ouvrage longtemps interrompu, le tome I^{er} a reparu dans une édition revue : *Der Aufstieg des Papsttums bis zum Ausgang des sechsten Jahrhunderts* (Munich, Kösel, 1954, 318 pp. ; = *Geschichte der Päpste von den Anfängen bis zur Mitte des zwanzigsten Jahrhunderts*, I). Un coup d'œil sur la bibliographie, mise à jour, montre que M. S. a porté une attention constante aux progrès de la recherche scientifique.

Quelques défaillances dans l'orthographe des noms étrangers : p. 299, *Jacquement* (Jacquemet) ; p. 303, *Panlanque* (Palanque) ; p. 305, *Chapmann* (Chapman) ; p. 396, *Marron* (Marrou).

M. C.

Les neuf volumes parus précédemment dans la collection *Menschen der Kirche in Zeugniss und Urkunde* témoignaient déjà que son inspirateur et directeur Hans Urs von Balthasar n'entendait limiter son choix ni à une région, ni à une époque. Le tome dixième est une nouvelle confirmation de cette largeur de vue. Présenté par Hans KÜHNER, il est consacré à S. Vincent de Paul (*Vinzenz von Paul, in seiner Zeit und im Spiegel seiner Briefe, Vorträge und Gespräche*. Einsiedeln-Cologne, Benziger, 1951, 272 pp.). Les passages choisis ont été traduits sur le texte de la grande édition en 14 volumes de Pierre Coste. Fort variés, tous ces extraits se rapportent cependant au domaine de la spiritualité. L'introduction est particulièrement longue — elle occupe presque la moitié du volume ; ces pages denses mais vivantes peuvent être considérées comme une nouvelle biographie du saint en langue allemande. Un choix bibliographique, à la fin du livre, permettra au lecteur d'étendre éventuellement son information.

V. D. S.

Grâce à l'initiative et au dévouement de M. E. Franceschini, un centre d'études médiévales a été créé par l'Université catholique du Sacré-Cœur de Milan. Son activité se manifestera non seulement par des cours et des conférences, mais aussi par la publication de mémoires. Le volume inaugural vient de paraître : *Miscellanea del Centro di Studi medievali* (Milan, Società editrice « Vita e pensiero », 1956, VII-374 pp. ; = *Pubblicazioni dell' Università cattolica del S. Cuore*, N. S., vol. LVIII). Les trois premières des six contributions qu'il comprend concernent l'histoire de la philosophie. Parmi les trois dernières, nous tenons à signaler tout d'abord celle de M^{lle} L. Zanini, directrice de la bibliothèque d'Este à Modène, *Bibliografia analitica di santa Caterina da Siena (1901-1950)*. Cette liste de 177 numéros est divisée en deux sections : *Bibliografia, Fonti storiche e studi sulle Fonti*. Un second article, qui doit paraître dans le prochain volume des *Studi*, fera l'inventaire des travaux relatifs aux *Opere di S. Caterina*, aux *Studi sulle opere* et à la *Biografia*. Il sera accompagné d'un index. Pour les ouvrages plus importants, l'auteur présente des résumés analytiques. Cet essai bibliographique est appelé à rendre de précieux services.

M. Diego Zorzi, dont le récent livre *Valori religiosi nella letteratura provenzale : la spiritualità trinitaria* (Milan, 1954) a été très remarqué, attire l'attention sur un manuscrit du XIV^e siècle conservé dans les archives de la Chiesa nuova d'Assise. Déjà en 1937, le P. F. Delorme se proposait d'en donner une description détaillée (*Études franciscaines*, t. XLIV, 1937, p. 224-239). C'est ce projet que reprend ici M. Z. Le codex contient d'abord une dizaine de textes franciscains traduits en provençal par un disciple de P. Olivi, le F. Mathieu de Bouziques (Hérault), ensuite divers petits traités ascétiques. Le distingué professeur en extrait quelques prières et une exhortation sur la bonne mort. Cette exhortation est suivie d'une vingtaine d'*exempla*, dont M. Z. a presque toujours réussi à

retrouver la source. P. 297, *Sant Arcemis* est identifié avec S. Ar-tème, évêque de Clermont. En fait il s'agit du célèbre S. Arsène, et le trait auquel il est fait ici allusion se lit dans les *Vitae Patrum* (éd. ROSWEYDE, p. 621).

Sur le thème d'Aristote vaincu par l'amour, M. R. de Cesare présente une étude extrêmement documentée : *Di nuovo sulla leggenda di Aristotele cavalcato*, à laquelle il joint un appendice : *Le testimonianze iconografiche italiane sulla leggenda*. B. G.

Depuis quelques années, un coin du littoral belge de la Mer du Nord, sur le territoire de Koksijde (Coxyde), retient l'attention des archéologues, des historiens de la vie monastique et aussi de nombreux estivants. Des fouilles fructueuses, sous l'impulsion des autorités locales, ont dégagé partiellement du tombeau des sables les restes, encore impressionnants, d'une des plus vastes abbayes cisterciennes de notre pays, celle des Dunes (*Beata Maria de Dunis*), dont un tableau de Pourbus, peint en 1580, nous avait conservé l'image. Dévastée et pillée à diverses reprises au cours des troubles religieux de la fin du xvi^e siècle, abandonnée par les moines d'abord pour leur ferme de Bogaerde puis, dans l'enceinte de Bruges, pour le prieuré de Ter Doest, l'abbaye, avec sa grande église en gothique primaire édifiée de 1214 à 1262, devint bientôt une carrière où par chariots entiers on alla puiser des matériaux. C'est à faire revivre l'histoire tourmentée des Dunes et à évoquer une de ses gloires les plus pures, S. Idesbald, que M. Jean DE VINCENNES, de sa plume bien disante autant que bien informée, consacre un petit livre attrayant, orné de quelques beaux clichés : *L'abbaye des Dunes. S. Idesbald* (Charleroi, Héraly, 1956, 132 pp.). Un relevé technique de l'état des fouilles, en 16 pages, d'après un rapport de M. Luc Devliegheer, est joint à la brochure et rendra service à ceux qui visitent les ruines de Coxyde. M. C.

M. Daniel-Rops a été bien inspiré de confier à M. Alexandre MAS-SEON la présentation des principaux textes qui illustrent la vie de S. François d'Assise et le développement de son Ordre (*La légende franciscaine*. Paris, A. Fayard, 1954, 375 pp. ; = *Textes pour l'histoire sacrée*). Depuis des années, l'auteur n'a cessé de s'intéresser à tout ce qui touche au Poverello et c'est grâce à une grande familiarité avec toute la littérature franciscaine qu'il a pu, d'une part, donner aux principaux textes des introductions à la fois fermes et nuancées et, d'autre part, glaner les passages les plus représentatifs. Ajoutons que M. M. a l'art d'animer tous les sujets qu'il traite. B. G.

M. Martin DAVIES a réuni dans une luxueuse publication quarante-quatre images de saints qui figurent dans les collections de la National Gallery (*A Few Saints from Pictures in the National Gallery*. Londres, 1946, in-4°, 44 pl.). Laissant de côté tout appareil scientifique, il fournit au lecteur dans une brève note les renseignements

essentiels pour apprécier et comprendre les reproductions. Quelques mots sur l'artiste et la date de l'œuvre auraient été souhaitables. Sous le nom de S^{te} Procle, l'auteur présente une peinture du Maître de Kappenberg, où l'on voit à côté de Pilate, qui se lave les mains, sa femme debout. Celle-ci, à laquelle des textes légendaires ont donné le nom de Procla ou Claudia Procula, a eu un culte en Orient (cf. *Act. SS.*, Oct. XII, 181-182 ; *Synax. Eccl. CP.*, col. 167, 27 octobre). Du polyptyque de Margaritone d'Arezzo (XIII^e siècle), dont M. D. a retenu plusieurs scènes, nous signalons celle qui évoque la lutte de S. Nicolas contre le culte de Diane ; cf. K. MEISEN, *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande* (Dusseldorf, 1931), p. 270-273.

B. G.

Nous n'avons pas à rappeler la probité foncière et la patiente application qui distinguent le travail d'éditeur auquel s'est livré le P. Frédéric STREICHER, S. J., dans les premiers volumes des *Societatis Iesu selecti Scriptores*, qui nous restituent l'œuvre de S. Pierre Canisius (voir *Anal. Boll.* LII, 439 ; LV, 172 ; LIX, 355). En rendant compte du troisième (III, 1), paru peu avant la dernière guerre, nous annonçons que les *Meditationes* sur les solennités du Seigneur, de la Vierge et des saints rempliraient trois tomes. Après une interruption de plusieurs années, dont les premières furent fatales à l'entreprise, un nouveau volume a pu être distribué : *S. Petri Canisii Doctoris Ecclesiae Meditationes seu Notae in evangelicas lectiones. Pars altera : Meditationes de Dominicis* (Munich, Officina Salesiana, 1955, in-4°, 428 pp.). On y trouve principalement développées les *Notae* sur les évangiles de la Pentecôte, de son octave et des dimanches de cette saison liturgique. Un Index biblique et une table des auteurs cités terminent la publication, imprimée avec grand soin. La critique hagiographique n'a, cette fois, rien à y glaner ; attendons les méditations sur le sanctoral.

M. C.

A la différence de maints autres ordres religieux, l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes n'a pas encore eu l'occasion de publier les écrits spirituels et les anciennes biographies de son fondateur en un recueil de *Monumenta Lasalliana*. La raison en est sans doute que les travaux critiques sur ces documents n'avaient pas encore été entrepris avec méthode. C'est précisément à cette tâche que s'est attelé le F. Émile LETT dans son ouvrage *Les premiers biographes de saint Jean-Baptiste de la Salle* (Paris, Liget, 1956, 348 pp., ill.). Le P. Rayez, bon connaisseur de la bibliographie lasallienne, avait lu, en manuscrit, une première ébauche de ce livre et en avait fort encouragé l'achèvement. Il avait surtout apprécié dans ces pages « la probité du travail, la loyale interprétation des textes, l'ampleur et la qualité des recherches, l'importance des découvertes » (p. 8). Nous partageons son opinion en regrettant seulement que le style ne corresponde pas à un si riche contenu. Il reste que le terrain a été fort utilement déblayé pour une biographie critique du saint et pour une étude objective de sa spiritualité.

V. D. S.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- ABATE, G. *La nascita del « Cantico di Frate Sole » nel palazzo vescovile di Assisi*. Extr. de *Miscellanea francescana*, t. LVI (1956), p. 333-415.
- AKINIAN, N. *Nerses von Lambron, Erzbischof von Tarsus. Leben und Wirken* [en arménien]. Wien, Mechitharisten, 1956, xiii-472 pp.
- ALVERNY, M.-Th. D'. *Le symbolisme de la sagesse et le Christ de S. Dunstan*. Extr. de *The Bodleian Library Record*, t. V (1956), p. 232-244, pl. 12-13.
- ANASTOS, M. V. *The Argument for Iconoclasm as presented by the Iconoclastic Council of 754*. Extr. de *Late Classical and Mediaeval Studies in Honour of Albert Mathias Friend, Jr.* (Princeton, 1955), p. 177-188.
- ANTIN, P. S. *Jérôme. Sur Jonas*. Paris, Édit. du Cerf, 1956, 137 pp. (= *Sources chrétiennes*, 43).
- ANTOLÍNEZ, A. *Amores de Dios y el Alma*. Introducción, notas y texto por A. C. VEGA. Apéndice de M. LEDRUS. Madrid, El Escorial, 1956, lxxx-459 pp. (= *Biblioteca « La Ciudad de Dios »*, 2).
- AURENHAMMER, H. *Die Mariengnadenbilder Wiens und Niederösterreichs in der Barockzeit*. Wien, 1956, ix-183 pp., 16 pl. (= *Veröffentlichungen des österreichischen Museums für Volkskunde*, t. VIII).
- BAIX, F. S. *Nonce à Hastière-Waulsort*. Extr. de *Namurcum*, t. XXX (1956), p. 1-9.
- BAKALOPOULOS, A. E. *Οί όμιλίεις του άρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης 'Ισιδώρου ως ιστορική πηγή*. Extr. de *Μακεδονικά*, t. IV (1956), p. 20-34.
- BARAUT, C. *Un recull de miracles de Santa Maria, procedent de Ripoll, i les cantiques d'Alfons el Savi*. Extr. de *Maria-Ecclesia regina et mirabilis, Scripta et documenta*, t. VI (Montserrat, 1956), p. 127-161.
- BESUTTI, G. M. *Panorama bibliografico mariano*. Extr. de *Enciclopedia mariana « Theotocos »* (Genova e Milano, s. a.), p. 801-834.
- BEUMANN, H. *Die Historiographie des Mittelalters als Quelle für die Ideengeschichte des Königtums*. Extr. de *Historische Zeitschrift*, t. CLXXX (1955), p. 449-488.
- BOEREN, P. C. *Vragen rondom Hendrik van Veldeke*. Extr. de *Tijdschrift voor nederlandse taal- en letterkunde*, t. LXXIII (1955), p. 241-261 ; LXXIV (1956), p. 99-116.
- BROU, L. *Le psautier wisigothique et les éditions critiques des psautiers latins*. Extr. de *Hispania sacra*, t. VIII (1955), p. 337-360.
- BRUNEL, C. *Sur la version provençale de la relation du voyage de Raimon de Perillos au Purgatoire de S. Patrice*. Extr. des *Estudios dedicados a Menéndez Pidal*, t. VI (Madrid, 1956), p. 3-21.
- BÜTTNER, H. ; MÜLLER, I. *Das Kloster Müstair im Früh- und Hochmittelalter*. Extr. de *Zeitschrift f. schweizer. Kirchengeschichte*, t. L (1956), p. 12-84.
- CALDER, W. M. *Monuments from Eastern Phrygia*. Manchester, University Press, 1956, in-4°, xlviii-160 pp., 30 pl. (= *Monumenta Asiae Minoris antiqua*, VII).

- CASTRO, M. DE. *El hispanismo en la obra de Paulo Orosio* : « *Historiarum adversus paganos libri VII* ». Extr. des *Cuadernos de estudios gallegos*, fasc. 28 (1954), p. 193-250.
- CENTI, T. *La B. Imelda Lambertini vergine domenicana*. Firenze, Ed. « Il Rosario », 1955, 131 pp., 6 pl.
- CERULLI, E. *Due codici di Upsala del Libro etiopico dei « Miracoli di Maria »*. Extr. des *Studi orientalistici in onore di Giorgio Levi Della Vida*, t. II (Roma, 1956), p. 151-179.
- *Storia della letteratura etiopica*. Milano, Nuova Accademia, 1956, 279 pp.
- CHIBNALL, M. *John of Salisbury's Memoirs of the Papal Court*. Edinburgh, Nelson, 1956, L-109+89 pp. (= *Medieval Texts*).
- CHOUX, J. *La cathédrale de Toul avant le XIII^e siècle*. Extr. des *Annales de l'Est*, 5^e sér., t. VI (1955), 47 pp.
- COLGRAVE, B. *Felix's Life of St. Guthlac*. Cambridge, University Press, 1956, xv-205 pp.
- COLL, J. M. *Apóstoles de la devoción Rosariana antes de Lepanto en Cataluña*. Extr. de *Analecta sacra Tarraconensia*, t. XXVIII (1955), p. 245-254.
- COLLURA, P. *Il card. Ludovico de Torres arcivescovo di Monreale (1551-1609). Profilo storico*. Palermo, 1955, 19 pp.
- *Del diploma relativo a Pietro de Mortain conservato nell' Archivio Capitolare di Agrigento*. Palermo, 1956. Extr. des *Studi medievali in onore di Antonino De Stefano*, p. 151-164.
- CONANT, K. J.; DOWNEY, G. *The Original Buildings at the Holy Sepulchre in Jerusalem*. Extr. de *Speculum*, t. XXXI (1956), p. 1-48.
- DAINVILLE, F. DE. *Livre d'heures du maître*. Paris, Beauchesne, 1956, 184 pp.
- DEBONGNIE, P. *Petite chronique imitationiste (1940-1956)*. Extr. de la *Revue d'ascétique et de mystique*, t. XXXII (1956), p. 215-224.
- DEMEDTS, A. *De abdij van Vlaanderens Westhoek. De Onze Lieve Vrouwabdij van Sint-Sixtus te Westvleteren*. Westvleteren, Abdij, 1956, 39 pp., 11 pl.
- DES PLACES, É. *Diadoque de Photicé. Œuvres spirituelles*. Paris, Éditions du Cerf, 1955, 206 pp. (= *Sources chrétiennes*, 5 bis).
- DE WACHTER, A. *Bij het traditionele Eeuwfeest van Sint Lieven in 1957*. Extr. des *Collectanea Mechliniensia*, t. XLI (1956), pp. 324-339, 463-471.
- DEWEZ, L.; VAN ITERSOM, A. *La lactation de S. Bernard. Légende et iconographie*. Extr. de *Cîteaux in de Nederlanden*, t. VII (1956), p. 165-189, 8 pl.
- DICKINSON, J. C. *The Shrine of Our Lady of Walsingham*. Cambridge, University Press, 1956, 151 pp., 9 pl.
- DISCRY, F. *La règle des Pénitentes de Sainte-Marie-Madeleine, d'après le ms. de Saint-Quirin de Huy*. Extr. du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. CXXI (1956), p. 85-145.
- DÖLGER, F. *Vom Altertum zum Mittelalter*. Extr. de *Aus dem Bildungsgut der Antike*, t. I (München, 1956), p. 135-153.
- DOMÍNGUEZ DEL VAL, U. *Cuatro años de bibliografía sobre Patristica española (1951-1954)*. Extr. de *Revista española de teología*, t. XV (1955), p. 399-444.
- Dumbarton Oaks Papers*, t. IX-X. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1956, ix-316 pp., 61 pl.
- EUSTACE, P. B. *Registry of Deeds, Dublin. Abstracts of Wills, 1708-1785*. Dublin, Irish Manuscripts Commission, 1956, 1954, 2 vol., xii-430, iv-453 pp.

- FRANÇOIS, G. *Notice archéologique sur l'ancienne abbaye de Saint-Gérard. Maredsous, Abbaye*, [1956], 39 pp., 50 pl.
- FRENKEN, A. M. *St. Odradis van Balen en de St. Odradiskerk van Alem. Extr. de Ons geestelijk Erf*, t. XXX (1956), p. 203-216.
- FROLOW, A. *IC XC NIKA. Extr. de Byzantinoslavica*, t. XVII (Prague, 1956), p. 98-113.
- *Une staurothèque byzantine décrite dans le cod. Vat. gr. 614. Extr. des Cahiers archéologiques*, t. VIII (1956), p. 231-243, 7 fig.
- GANDILHON, R.; HOURLIER, J. *Inventaire sommaire de fragments de manuscrits et d'imprimés conservés aux Archives de la Marne. Châlons-sur-Marne, Archives de la Marne*, 1956, 78 pp., 4 fac-similiés.
- GARITTE, G. *Rufus, évêque de Šotep et ses commentaires des Évangiles. Extr. du Muséon*, t. LXIX (1956), p. 11-33.
- *Le texte grec et les versions anciennes de la Vie de S. Antoine. Extr. de Studia Anselmiana*, t. XXXVIII (1956), 12 pp.
- Gefährten (Die heiligen) des heiligen Castor in Karden, Potentinus, Felicius und Simplicius. Karden*, 1956, 24 pp., ill.
- GIGANTE, M. *Sul testo della vita di Porfirio di Marco Diacono. Extr. des Studi medievali in onore di Antonino De Stefano (Palermo, 1956)*, p. 227-229.
- GORISSEN, P. *De brusselse dichter J. Blanckaert en de Kapellekerk (1538). Extr. de Handelingen der Zuidnederlandse Maatschappij voor taal- en letterkunde en geschiedenis*, t. IX (1955), p. 88-99.
- GOTTSCHALK, J. *Mittelalterliche Hedwigs-Erinnerungen. Extr. de Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, t. XIV (Hildesheim, 1956), p. 208-219.
- GRIFFE, É. *L'« Epigramma Paulini », poème gallo-romain du V^e siècle. Extr. de la Revue des études augustinienes*, t. II (1956), p. 187-194.
- *Le « Liber Pontificalis » au temps du pape S. Grégoire. Extr. du Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. LXVII (Toulouse, 1956), p. 65-70.
- *La Passion de S. Vincent d'Agen. Ibid.*, p. 98-103.
- GRILLMEIER, A. *Der Logos am Kreuz. München, Max Hueber*, 1956, xii-151 pp., 5 pl.
- GUILLAUMONT, A. *L'Asceticon copte de l'Abbé Isaïe. Fragments sahidiques édités et traduits. Le Caire, Institut français d'archéologie orientale*, 1956, in-4°, xii-117 pp. (= *Bibliothèque d'études coptes*, 5).
- HADJINICOLAOU, A. *Εἰκόνες τοῦ ἁγίου Χριστοφόρου τοῦ Κυνοεργάλου. Athènes*, 1956, 9 pp., 6 pl. Extr. des *Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier*.
- HALKIN, L.-E.; LEMAIRE, F. *Un procès d'anabaptistes à Limbourg en 1536. Extr. du Bulletin de la Commission royale d'histoire*, t. CXXI (1956), p. 1-24.
- HEINTZ, A. *Trier und Aquitanien. Ihre kirchlichen Beziehungen in spätrömischer und fränkischer Zeit. Extr. de Trierer theologische Zeitschrift*, t. LXIV (1956), p. 363-373.
- HÉMON, R. *Christmas Hymns in the Vannes Dialect of Breton. Dublin, Institute for Advanced Studies*, 1956, lxxii-115 pp.
- HIPLER, Fr.; WESTPFAHL, H. *Johannes Marienwerder, der Beichtvater der seligen Dorothea von Montau. Extr. de Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde von Ermland*, 86 (Osnabrück, 1956), 92 pp.

- HOLLMANN, L. *Den heliga Birgittas Revelationes extravagantes*. Uppsala, Almqvist et Wiksells, 1956, in-4°, 252 pp. (= *Samlingar utg. av Svenska Fornskriftsällskapet*, 2° sér., t. IV).
- HUYGHEBAERT, N.-N. *Les origines de l'abbaye de Saint-Jean-au-Mont, près de Thérouanne*. Extr. du *Bulletin de la Société académique des Antiquaires de la Morinie*, fasc. 346 (1956), p. 449-473.
- JEAN DE DIEU DE CHAMPSECRET, O. Cap. ; LOUIS DE MERCEIN, O. Cap. S. *Bona-venture. Itinéraire de l'âme en elle-même*. Blois, Éd. N.-D. de la Trinité, 1956, 355 pp., 2 pl.
- JOHNSON, Ch. *The « De Moneta » of Nicholas Oresme and English Mint Documents*. Edinburgh, Nelson, 1956, xli-114+96 pp. (= *Medieval Texts*).
- KLAUSER, Th. ; BAUS, K. *Franz Joseph Dölger. Leben und Werk*. Münster, Aschendorff, 1956, 24 pp.
- KRAFT, W. *Die Eichstättler Bischofschronik des Grafen Wilhelm Werner von Zimmern*. Würzburg, F. Schöningh, 1956, vi-91 pp. (= *Veröffentlichungen der Gesellschaft für fränkische Geschichte*, 1^{re} sér., t. III).
- LAMBOTTE, Ch. *Quel prénom lui donner? 500 prénoms chrétiens*. 2° éd. augmentée. Bruxelles, Foyer Notre-Dame, 1956, 111 pp.
- LAMMA, P. *Comneni e Staufer*, t. I. Roma, Istituto storico per il medio evo, 1955, xix-321 pp. (= *Studi storici*, fasc. 14-18).
- LAUREILHE, M.-Th. *S. Dominique et ses fils*. Paris, A. Fayard, 1956, 287 pp. (= *Textes pour l'histoire sacrée*).
- LEFÈVRE, Pl. *L'Obituaire de la Prévôté de Saint-Jacques-sur-Coudenberg, à Bruxelles*. Extr. des *Cahiers Bruxellois*, t. I (1956), p. 97-108.
- *Un témoin nouveau de la liturgie de Prémontré du XII^e s. : le Missel d'Anvers*. Extr. de *Scriptorium*, t. IX (1955), p. 208-219.
- LEFORT, L.-Th. *Les Constitutions ascétiques de S. Basile*. Extr. du *Muséon*, t. LXIX (1956), p. 5-10.
- LELOIR, L. *Le Diatessaron de Tatien*. Extr. de *L'Orient syrien*, t. I (1956), pp. 208-231, 313-334.
- LIBADARAS, N. A. *Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τῆς Δημοτικῆς Βιβλιοθήκης Πειραιῶς*. Extr. de *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, t. XI (1956), p. 202-213.
- LÖW, J. *Bemerkungen zu den Selig- und Heiligsprechungen*. Extr. de *Theologisch-praktische Quartalschrift*, t. CIII (Linz, 1955), p. 89-102.
- LOORITS, O. *Der hl. Georg in der russischen Volksüberlieferung Estlands*. Berlin, Osteuropa-Institut, 1955, xiii-144 pp.
- MALLARDO, D. S. *Potito. Un martire dell' Apulia*. Extr. des *Rendiconti dell' Accademia di archeologia, lettere e belle arti di Napoli*, t. XXXI (1956), p. 7-36.
- MANSELLI, R. *La « Lectura super Apocalypsim » di Pietro di Giovanni Olivi*. Roma, Istituto storico italiano per il medio evo, 1955, iv-245 pp. (= *Studi storici*, fasc. 19-21).
- MANSILLA, D. *Disputas diocesanas entre Toledo, Braga y Compostela en los siglos XII al XV*. Extr. de *Anthologica annua*, t. III (Roma, 1955), p. 89-143.
- MOREAU, J. *La persécution du christianisme dans l'empire romain*. Paris, Presses Universitaires de France, 1956, 143 pp. (= *Mythes et religions*, 32).

- MURPHY, G. *Early Irish Lyrics. Eighth to Twelfth Century*. Oxford, Clarendon Press, 1956, xxii-315 pp.
- *The Ossianic Lore and Romantic Tales of Medieval Ireland*. Dublin, The Three Candles, 1955, 69 pp. (= *Irish Life and Culture*, t. XI).
- MUSURILLO, H. *Early Christian Economy. A Reconsideration of P. Amherst 3 (a)*. Extr. de la *Chronique d'Égypte*, t. XXXI (1956), p. 123-134.
- MYERSCOUGH, J. A. *The Martyrs of Durham and the North-East*. Glasgow, J. S. Burns, 1956, ix-178 pp.
- NASH, R. *Jesuits. Biographical Essays*. Dublin, Gill and Son, 1956, 230 pp.
- NOORDELOOS, P. *Cornelis Musius, Pater van Sint Agatha te Delft, humanist, priester, martelaar*. Utrecht en Antwerpen, Het Spectrum, [1954], 328 pp., 16 pl.
- NUZUBIDZE, Sch. *Zur Entstehung des griechischen Romans « Barlaam und Joasaph »* [en russe]. Tiflis, Académie des sciences, 1956, viii-246 pp.
- ONASCH, K. *Die Ikone der Gottesmutter von Vladimir in der Staatlichen Treť'jakov-Galerie zu Moskau*. Extr. des *Ostkirchliche Studien*, t. V (Würzburg, 1956), p. 55-64.
- ORLANDI, S. *La B. Villana terziaria domenicana*. Firenze, Ed. « Il Rosario », 1955, 95 pp., 5 pl.
- OSKIAN, H. *Die Fürstentümer der Korkhorunier, Dimaxianer, Agäer, Andezvazier und Amatunier*. Wien, Mechitharisten, 1955, 120 pp.
- Pamjati peremiskogo Vladiki Kir Josafata Kocilovskogo*. Munich, Kristijanskij Golos, 1956, 47 pp., 6 pl.
- PAREDI, A. *Il prefazio di S. Dionisio e il Concilio di Milano dell' anno 355*. Extr. des *Scritti storici e giuridici in onore di Alessandro Visconti* (Varese e Milano, 1955), p. 341-349.
- PARET, R.; SCHALL, A. *Ein Jahrhundert Orientalistik. Lebensbilder aus der Feder von Enno Littmann und Verzeichnis seiner Schriften*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1955, x-195 pp.
- Πεπραγμένα τοῦ θ' Διεθνoῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου (Θεσσαλονίκη, 1953)*, t. II (Athènes, 1956), viii-632 pp. (= *Ἑλληνικά*, suppl. IX, 2).
- PEYER, H. C. *Stadt und Stadtpatron im mittelalterlichen Italien*. Zürich, Europa-Verlag, 1955, 84 pp.
- PRESTIGE, G. L. *St Basil the Great and Apollinaris of Laodicea*. Edited by H. CHADWICK. London, S. P. C. K., 1956, ix-68 pp.
- PURCELL, M. *The First Jesuit. St. Ignatius Loyola*. Dublin, Gill, 1956, xi-387 pp., 8 pl.
- *Matt Talbot and his Times*. Ibid., 1955, ix-278 pp., 9 pl.
- RAUCH, G. VON. *Frühe christliche Spuren in Russland*. Extr. de *Saeculum*, t. VII (1956), p. 40-67.
- RECHOWICZ, M. *S. Jean Kanty a-t-il été l'auteur du commentaire conciliariste sur l'Évangile de S. Matthieu?* Extr. de *Collectanea theologica*, t. XXVI (Varsovie, 1955), p. 13-45.
- ROACH, W. *Chrétien de Troyes. Le roman de Perceval, ou le conte du Graal*. Genève, Droz, 1956, xiv-315 pp.
- SCHAACK, J. *S. Ignace, prêtre*. Extr. de la *Nouvelle Revue théologique*, t. LXXVIII (1956), pp. 243-261, 388-401.
- SCHLOSSER, P. *Bachern-Sagen. Volksüberlieferungen aus der alten Untersteier-*

- mark. Wien, 1956, x-98 pp. (= *Veröffentlichungen des Österreichischen Museums für Volkskunde*, t. IX).
- SCHRADER, M.; FÜHRKÖTTER, A. *Die Echtheit des Schrifttums der hl. Hildegard von Bingen*. Köln, Böhlau, 1956, xi-208 pp., 20 pl.
- SCHREIDEN, J. *Le règne d'Hyrcan II et les allusions historiques du Commentaire d'Habacuc*. Extr. de *La Nouvelle Cléo*, t. VII-IX (1955-1957), p. 247-260.
- Seanchas Ardmhacha, t. II, fasc. 1 (Armagh et Maynooth, 1956), viii-228 pp., 18 pl.
- SOUPLET, M. S. Maur, S. Salvin, S. Arateur, 2^e, 3^e, 4^e évêques de Verdun. Verdun, Œuvre de Notre-Dame, 1956, 60 pp., ill. (= Collection « *Les Saints de Verdun* »).
- S. Possesseur, 6^e évêque de Verdun (470-486), patron des magistrats. Ibid., 1955, 24 pp.
- SOUPLET, M.; HENRY, J. *Sainte Salaberge, abbesse de Richécourt (Meuse) et de St-Jean de Laon*. Ibid., 1956, 24 pp. (= Collection « *Les Saints de Verdun* »).
- STRACKE, D. A. *Over de Vita Treverii*. Extr. de *Ons geestelijk Erf*, t. XXX (1956), p. 225-243.
- THURSTON, H.; ATTWATER, D. *Butler's Lives of the Saints* edited, revised and supplemented. London, Burns and Oates, 1956, 4 vol., xxxii-720, xxii-692, xx-705, xx-707 pp.
- TÔMADAKÈS, N. B. *Εισαγωγή εις την βυζαντινήν φιλολογίαν*. 2^e éd., t. I, fasc. 1. Athènes, 1956, 166 pp.
- ULRICH, P. *La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Pierre-au-Mont de Châlons-sur-Marne au début du XIII^e siècle*. Châlons-sur-Marne, 1954, 54 pp.
- VAN BELLINGHEN, J. et F. *Thomas van Bellingen, alias van Cantimpré (1187-1263)*. Lembeek, chez les auteurs, 1955, 45 pp., 3 pl., 2 cartes.
- VAN LANTSCHOOT, A. *Une collection sahidique de « Sortes sanctorum »*. Extr. du *Muséon*, t. LXIX (1956), p. 35-52.
- Vies des saints et bienheureux*, par les Bénédictins de Paris, t. XII : Décembre. Paris, Letouzey et Ané, 1956, 882 pp.
- VILLETARD, H. *Office de S. Savinien et de S. Potentien, premiers évêques de Sens*. Texte et chant... d'après le ms. d'Odoranne. Paris, Picard, 1956, xii-115 pp. (= *Bibliothèque musicologique*, 5).
- VIOLANTE, C. *La Pataria Milanese e la riforma ecclesiastica, I: Le premesse (1045-1057)*. Roma, Istituto storico italiano per il medio evo, 1955, xi-223 pp. (= *Studi storici*, fasc. 11-13).
- WILSDORF, Chr. *La première Vie de S. Florent, évêque de Strasbourg, et sa valeur*. Extr. de la *Revue d'Alsace*, t. XCIV (1955), p. 55-70.
- WIMMER, O. *Handbuch der Namen und Heiligen*. Innsbruck, Tyrolia-Verlag, 1956, 560 pp.
- ZOEPLF, Fr. *Das Bistum Augsburg und seine Bischöfe im Mittelalter*. München, Schnell u. Steiner, [1955], xxvii-644 pp., 48 pl.

INDEX SANCTORUM

- Abacuc m. Romae. *Vid.* Marius.
 Abadiesus m. 309.
 Abdon et Sennen mm. Romae 92, 335, 345.
 Abel iustus 524.
 Abibon filius Gamalielis 345.
 Abo m. Tiphliisii 511.
 Abundantia vid. 318.
 Abundius m. Spoleti. *Vid.* Carpophorus.
 Achachildis fundatrix eccl. in Wendenstein 278.
 Achilleus m. Romae. *Vid.* Nereus.
 Adalbertus ep. Prag. m. 442, 445, 453, 461.
 Adalheida imperatrix 309.
 Adam 524.
 Addaeus (Thaddaeus) ap. 129. — *Vid.* Simon et Iudas.
 Adon m. Romae = Abdon.
 Adula abb. Palatioli 267.
 Aegidius ab. 303, 337.
 Aelwodus (Elbodus) cultus in Saint-Dolay in Armorica 486.
 Aemilianus conf. in Aquitania 522.
 Aemilianus Armenus ep. m. in Umbria 331.
 Aemilianus m. Durostori 13.
 Afra v. m. Augustae Vindelic. 310.
 Agape m. Romae. *Vid.* Sophia.
 Agapitus m. Praeneste 336.
 Agatha v. m. Catan. 92, 331, 521.
 Agathonice m. Pergami. *Vid.* Carpus.
 Agathonicus m. 241, 247.
 Agnes de Bohemia v. O. M. 524.
 Agnes v. m. Romae 92, 268, 330.
 Agricola m. Bononiae. *Vid.* Vitalis.
 Agritius (Agroecius) ep. Trever. 264.
 Albanus erem. 274, 280-281.
 Albericus ab. Cistercii 54, 58, 61, 68, 71-80.
 Albertus ep. Leod. m. 250.
 Alesius conf. = Alexius.
 Alexander m. in Aegypto. *Vid.* Patermuthius.
 Alexander m. Corinthi 26.
 Alexander, Eventius et Theodulus mm. Romae 333, 342.
 Alexius conf. 280, 308, 335, 344, 504, 518.
 Amandus ep. Traiect. 135.
 Amantius quidam 480.
 Amator ep. Autisiodor. 101, 105-106.
 Ambrosius ep. Mediol. 326.
 Amicus mon. Casin. 322, 339.
 Anastasius ep. Interamnae 340-341.
 Anastasius Persa m. 330, 341, 429, 431.
 Anastasius m. Salonae 341.
 Anastasius ab. Suppentoniae 341.
 Anastasius et fratres XI mm. *Vid.* Carpophorus.
 Andreas ap. 326. — Andreas et Matthias app. 119, 129. — *Vid.* Petrus.
 Andreas Maurus m. 297.
 Anna Catharina Emmerick 292.
 Andronicus m. Anazarbi. *Vid.* Probus.
 Anselmus ep. Cantuar. 279.
 Anselmus ep. Lucensis 520.
 Ansuinus (Ansovinus) ep. Camerinus 332.
 Anthia m. Romae. *Vid.* Eleutherius.
 Anthimus pr. et Maximus mm. 333, 342.
 Antoninus m. Apamiis 337, 346.
 Antonius m. Ancyrae. *Vid.* Melasippus.
 Antonius Grassi 300.
 Antonius iun. 497.

- Antonius ab. in Theb. 128, 257, 275, 330.
 Apollinaris ep. Ravennas 335, 344.
 Apollo mon. in Thebaide 258.
 Apollonia v. m. 7, 251.
 Apostoli 254.
 Arator ep. Virodun. 535.
 Arnestus seu Ernestus ep. Prag. 465-466.
 Arnulfus ep. Suession. 277.
 Arsenius anachoreta 306, 528.
 Artemius m. Antioch. 15-18, 48.
 Artemius ep. Claromont. 528.
 Athanasius ep. Alex. 254, 257.
 Audifax m. *Vid.* Marius.
 Audimundus m. 261.
 Augustinus ep. Hippon. 302, 503.
 Austolus erem. 481.

 Babylas ep. Antioch. m. 10.
 Bantus clericus Trever. 267.
 Baptista Varani 524.
 Baractalis (Paractalis) m. Spoleti 316, 323, 338.
 Barbara v. m. 278, 327, 348.
 Barbarus m. 7.
 Barbatianus pr. Ravenn. 219.
 Barlaam et Ioasaph 250, 280, 506-507.
 Barnabas ap. 225, 342.
 Barontus et Desiderius erem. Pistorii 340.
 Bartholomaeus ap. 334, 336, 346.
 Barulas puer m. *Vid.* Romanus.
 Basilissa m. Antinoi. *Vid.* Iulianus.
 Basilius ep. Amaseae m. 412.
 Basilius pr. m. Ancyrae 11.
 Basilius ep. Caesar. 254, 329, 526, 533-534.
 Bathildis regina 282.
 Beatrix m. *Vid.* Simplicius.
 Beatrix priorissa in Nazareth 283.
 Beatus cultus Lauduni 374.
 Beatus clericus Trever. 267.
 Benedicta m. *Vid.* Crispus.
 Benedictus ab. Casin. 309.
 Benedictus XI p. 468.
 Benedictus, Iohannes et soc. mm. in Polonia 441, 445, 463.
 ANAL. BOLL. LXXIV. — 35.
 Berachus ep. ab. in Hibernia 269.
 Bernardus ab. Clarevall. 50, 280, 297, 302, 531.
 Bertharius (Betharius) ab. Casin. m. 331.
 Bibiana v. m. Rom. 5, 28, 37-38, 46.
 Birgitta vid. Suecica 299.
 Blasius ep. Sebast. m. 242, 331, 521.
 Boamirus pr. in dioec. Cenomannensi 514.
 Bonaventura card. 533.
 Bonifatius ep. Mogunt. m. 290, 297, 308-309.
 Bonosus et Maximilianus mm. Antioch. 6.
 Borotus erem. = Barontus.
 Briccius ep. Martulae in Umbria 313-314, 323, 337, 346.
 Briccius ep. Turon. 503.
 Brigida abb. Kildar. 269, 291.
 Briocus ep. 104.
 Bruno fund. Ord. Cartus. 300.
 Brychan rex in Cambria 146.

 Cadocus ab. in Llancarfan 137, 188, 473, 475.
 Caecilia v. m. Romae 250, 339, 347.
 Caelinia = Cilinia.
 Cáemláech ep. Ardachad. = Camulacus.
 Caesarius et Iulianus mm. Terracinae 329, 339, 347.
 Caietanus Thien. 252.
 Caillín ep. Fidhnach. 269.
 Calixtus p. m. 338.
 Callimachus miles m. *Vid.* Dionysius.
 Camulacus ep. Ardachad. 269.
 Candidus m. Thebaeus 262.
 Canidius m. *Vid.* Eugenius.
 Caomlaoch ep. = Camulacus.
 Carileffus ab. Anisol. 267.
 Carina (Cassina) m. Ancyrae. *Vid.* Melasippus.
 Carolus Borromaeus 250.
 Carolus Magnus imp. 310.
 Carpophorus m. Comi 500.
 Carpophorus, Abundius, Anastasius et soc. mm. 316, 320, 323.
 Carpus ap. 254.

- Carpus, Papyrus et Agathonice mm. Pergami 247.
 Cassianus ludimagister m. 345.
 Cassina m. *Vid.* Melasippus.
 Catharina v. m. Alex. 250, 278, 340, 348.
 Catharina v. Senensis 279, 527.
 Celsus m. *Vid.* Nazarius.
 Charitina v. m. 241.
 Christianus m. = Christinus.
 Christina Mirabilis 283, 292.
 Christina Stumbelensis v. 292.
 Christina v. m. Vulsinii 340, 521.
 Christinus m. in Polonia. *Vid.* Benedictus, Iohannes et soc.
 Christophorus m. 335, 344.
 Chrysanthus et Daria mm. 339.
 Chrysogonus m. Aquil. 340, 348.
 Cilinia mater S. Remigii 372, 377, 380-387, 396, 401-404.
 Ciltronius = Citronius.
 Ciryus et Iulitta mm. 335, 344, 500.
 Citronius conf. prope Iuliodunum 513.
 Claudia Procula uxor Pilati 529.
 Clemens I p. m. 189-240, 246-247, 250, 311, 340, 347, 441, 458-459, 467.
 Clemens ep. Bulgar. 248.
 Coemgenus ab. Glendaloch. 143-144.
 Columba ab. Hiensis 269.
 Columbanus ab. Luxov. et Bob. 250.
 Concordius pr. m. Spolet. 329.
 Constantinus imp. 188, 271, 309, 473.
 Constantinus rex mon. in Cornubia 136, 157, 160, 170, 173, 494.
 Constantinus philosophus, Slavorum ap. *Vid.* Cyrillus et Methodius.
 Constantius ep. Perus. m. 331.
 Copres m. in Aegypto. *Vid.* Patermuthius.
 Cordula v. m. socia S. Ursulae 461-463.
 Cornelius p. m. 337, 346.
 Corona m. in Aegypto. *Vid.* Victor.
 Corona m. Otricoli culta Aquisgrani 42.
 Coronati Quattuor mm. 339, 347.
 Cosmas et Damianus mm. 338, 347.
 Credanus mon. disc. S. Petroci 143.
 Crescentia m. *Vid.* Vitus.
 Crispinus et Crispinianus mm. Suesione 505.
 Crispus, Crispinianus et Benedicta mm. Romae 28, 30.
 Cucufas m. Barcinone 502.
 Cungarus erem. in Anglia 475, 486.
 Cunibertus ep. Colon. 267.
 Custodia v. m. Tarsi = Eustochia.
 Cyprianus ep. Carthag. m. 252.
 Cyprianus et Iustina mm. 253, 338, 346.
 Cyriacus ep. m. Hierosol. = Quiriacus.
 Cyriacus, Largus et Maximianus mm. Romae 336, 345.
 Cyriacus et Paula mm. Malacae 501.
 Cyrillus ep. m. in Creta 247.
 Cyrillus diac. m. Heliopoli 11.
 Cyrillus et Methodius Slavorum app. 189-240, 307, 310, 441-469.
 Dachanus mon. disc. S. Petroci 143, 159.
 Dafrosa m. Romae 31.
 Damianus diac. m. *Vid.* Valentinus ep. Terracin.
 Danel 524.
 Dator mon. disc. S. Petroci 159, 162.
 David Cydonius neom. 311.
 David Garedžanus. *Vid.* Patres Syri apostoli Georgiae.
 David seu Dewi ep. Mevenn. 149.
 Demetria v. m. Romae 32.
 Demetrius m. Thessalon. 243, 312.
 Desiderius erem. *Vid.* Barontus.
 Diana Andalotis O. S. D. 300.
 Diarmait ab. in Inis Clothrann 269.
 Diemut reclusa Wessofont. 278, 367.
 Dionysius ep. Mediol. 500.
 Dionysius et Callimachus milites mm. 258.
 Dionysius ep., Rusticus et Eleutherius mm. Paris. 111-112, 338.
 Disibodus ep. 266.
 Dismas latro 274.
 Docellinus = Dulcilinus.
 Dolay = Aelwodus.
 Dometius m. Persa 23.
 Dometius medicus in monte Qures 23.

- Dominica Clara Moes 292.
 Dominica de Paradiso 292.
 Dominicus fund. O. P. 280, 533.
 Domitianus ep. Melitinae 407, 414-417, 420, 423, 437-439.
 Donatus ep. Euroeae in Epiro 336.
 Donatus ep. et Hilarianus mon. mm. Aretii 28, 36-37, 336, 345, 500.
 Dorothea Montov. vid. 534.
 Dorotheus m. Nicomed. *Vid.* Gorgonius.
 Dorotheus pr. m. Tyri. 19.
 Dulcelina v. 284.
 Dulcilinus Alonnae cultus 513.

 Elbodus = Aelwodus.
 Eleutherius p. m. 271.
 Eleutherius ep., Anthia mater eius et soc. mm. 332.
 Elias Ardunes m. Calamis 304.
 Eligius ep. Noviom. 303, 309, 503, 505.
 Eliphius m. Coloniae Agripp. 42.
 Elisabeth abb. Schonaug. 280.
 Elisabeth landgr. Thuring. 250, 280, 524.
 Elpidius conf. 323, 340.
 Elpidius, Marcellus, Eustochius et soc. mm. 26, 48.
 Elpis m. *Vid.* Sophia.
 Emmerammus ep. m. 447, 453.
 Engilmar erem. 278.
 Enocha mater S. Kentigerni ep. 295-296.
 Enodoc ab. in Armorica = Guethnocus.
 Eovaldus, Eovallus = Eudaldus.
 Epimachus m. Romae. *Vid.* Gordianus.
 Erasmus ep. m. in Campania 275.
 Erhardus ep. cultus Ratisbonae 269.
 Erminoldus ab. Pruvening. 277.
 Ernán (Ernne) in Cluain Deochra 269.
 Ernestus ep. Prag. = Arnestus.
 Ernne in Cluain Deochra = Ernán.
 Eucharius, Valerius et Maternus epp. 264.
 Eucherius ep. Lugdun. 261.
 Eudaldus m. Aquis in Novempopulana 503.
 Eugenia v. m. Romae 521.
 Eugenius, Canidius et soc. mm. Trapezunte 242.
 Eugenius et Macarius mm. 15, 17, 48.
 Eulalia v. m. Emeritae 521.
 Euphemia v. m. Chalcedone 338, 346, 521.
 Euphrosyna v. m. cum Ursula 253.
 Eupsychius m. Caesareae 12.
 Eusebius m. Hadrianopoli. *Vid.* Philippus.
 Eusebius pr. Romanus 336, 345.
 Eusebius, Nestabus et Zeno mm. Gaza 13.
 Eusignius m. Antioch. 22, 48.
 Eustathius Meschitensis m. 511.
 Eustochia v. m. Tarsi 44.
 Eustochium v. Patav. 292.
 Eustochius m. *Vid.* Elpidius.
 Euthymius Hiberus hagiogrita 511.
 Euticius pr. m. apud Surianum 320, 323, 333, 342.
 Euticius (Eutyichius) et Florentius mon. apud Nursiam 320, 324, 333.
 Eutropius cultus in Locronan 291.
 Eutitus = Euticius Surian.
 Eutyichius ep. CP. 412.
 Eutyichius Nursianus = Euticius.
 Eventius m. *Vid.* Alexander.
 Exuperius m. Thebaeus 262.

 Fabianus p. m. 31.
 Faustinus m. *Vid.* Simplicius.
 Febronia v. m. 254.
 Felicianus ep. Fulginas m. 330.
 Felicissimus et Agapitus mm. *Vid.* Sixtus II p. m.
 Felicitas m. Carthagine. *Vid.* Perpetua.
 Felicitas cum VII filiis mm. Romae 344.
 Felicius soc. S. Castoris. *Vid.* Potentinus.
 Felicius ep. Trever. = Fibicius.
 Felix II p. 335, 345.
 Felix filius S. Mauri Syri. *Vid.* Maurus.
 Felix pr. Rom. 329.
 Felix Valesius 250.
 Fergus seu Fergustianus ep. Pict. 297.

- Fermerius = Fremerius.
 Ferreolus pr. et Ferrucio diac. mm.
 Vesontione 113.
 Fibicius ep. Trever. 266.
 Fidencius et Terentius mm. Tuderti
 338.
 Finianus ab. Clonard. (Finnián de
 Cluain Iraird) 271.
 Firmina v. m. Ameriae 340, 348.
 Firmerius = Fremerius.
 Flavianus m. Romae 38.
 Flora m. Romae. *Vid.* Lucilla.
 Florbertus ep. Leod. 267.
 Florentius pr. in Glonna Monte 471.
 Fortunata v. m. 251.
 Fortunatus pr. Spolet. 316-317, 320,
 342.
 Fortunatus ep. Tudert. 343.
 Fráech pr. in Hibernia 269.
 Franca 323, 329.
 Franciscus Assis. 280, 298, 528.
 Franciscus Iosephus Pey m. 306.
 Franciscus Salesius ep. 252.
 Fremerius in territorio Vasatensi cul-
 tus 513.
 Fuinecha abb. Clonbroneensis 269.
 Florentius ep. Argentin. 535.
 Fuscianus, Victoricus et Gentianus
 mm. Ambianis 87, 103, 111, 114.

 Gallicanus, Iohannes et Paulus mm.
 5, 28, 34-35, 46. — *Vid.* Iohannes
 et Paulus.
 Gallus ab. in Alamannia 303, 516.
 Gamaliel magister S. Pauli ap. 345.
 Gaugerius ep. Camerac. 266.
 Gemellus m. Ancyrae 27, 48.
 Geminianus m. Romae. *Vid.* Lucia.
 Genebaldus ep. Laudun. 374.
 Genesis m. 336, 500, 503.
 Gengulfus m. Varenn. 290.
 Gentianus m. *Vid.* Fuscianus.
 Georgius neom. Chiensis 311.
 Georgius m. Diopoli 247, 297, 332,
 521.
 Georgius neom. Ioanninis 310.
 Gerardus ep. Tull. 43.
 Germanus hagiorita 244.

 Gertrudis abb. Nival. 267.
 Gildardus ep. Rotomag. 486.
 Gildas ab. Ruiensis 475, 479.
 Goar pr. Trever. 266, 522.
 Godardus ep. = Gildardus.
 Godefridus ep. Ambian. 277.
 Golianduch seu Golinduch (quae et
 Maria) m. in Mesopotamia 405-
 440.
 Gordianus et Epimachus mm. Romae
 28, 40, 333, 342.
 Gorgonius cultus in Armorica 486.
 Gorgonius et Dorotheus mm. Nico-
 med. 19.
 Graveus cultus in Armorica 486.
 Gregorius VII p. 363, 519-520.
 Gregorius Chandzthae archimandrita
 511.
 Gregorius Illuminator 411.
 Gregorius Magnus p. 37, 197-200, 254,
 332.
 Gregorius Naz. seu theol. ep. CP. *Vid.*
 Hierarchae tres.
 Gregorius ep. Nyss. 305.
 Gregorius pr. m. Spolet. 318, 327.
 Gregorius ab. Traiect. 91.
 Gregorius ep. Turon. 250.
 Guasacht socius S. Patricii ep. Hi-
 bern. ap. 269.
 Gudwaldus ep. Britannus cultus Gan-
 davi 480.
 Guethnocus (*al.* Enodoc, Guethenocus,
 Wethinoc, Wethnoc) ab. in Armo-
 rica 150, 152-153, 157-158, 161, 165,
 168, 170, 470, 472, 480, 491, 493-
 494.
 Gundleius seu Gwynleu (*al.* Winleus,
 Wooloo) rex Orientalium Britonum
 137, 146, 167, 188.
 Guronus mon. in Cornubia 131, 142,
 162-164, 472, 495.
 Gwynleu rex = Gundleius.

 Hadrianus m. Nicomed. 337, 521.
 Hamoī (m. ?) 257.
 Hedwigs ducissa Silesiae 532.
 Helena Aiello 292.
 Helena imp. 188, 271, 473.

- Helerius m. in Caesarea maris britan-
 nici insula 513.
 Henoch 524.
 Henricus inclusus Baumburg. 278.
 Henricus erem. Beuerberg. 278.
 Henricus erem. Ebrantshausen. 278.
 Henricus erem. Seeshaupt. 278.
 Herculanus ep. Perus. m. 323, 332.
 Herluca v. Bernried. 277, **362-369**.
 Hermes m. *Vid.* Philippus.
 Herninus cultus in Armorica 291.
 Hierarchae tres 254.
 Hieronymus presb. 288, 295, 338.
 Hilarianus seu Hilarinus mon. m. Are-
 tii. *Vid.* Donatus.
 Hilarinus (seu Hilarius) m. Ostiae 28,
 34, 36-37. *Vid.* Donatus ep. et Hi-
 larianus mon. mm. Aretii.
 Hilarion ab. in Palaestina 135.
 Hilarius m. Ostiae = Hilarinus.
 Hilarius ep. Pictav. 219.
 Hippolytus Romanus 33, 255, 336,
 345.
 Hippolytus, Eusebius et soc. mm. Ro-
 mae 304.
 Hucbertus ep. Leod. 250, 251, 267,
 515.
 Hugo ep. Lincoln. 300.
 Humiliana de Circulis 280.
 Hydrocus cultus in Cornubia 152.
 Hypatius ep. Gangr. m. 242.

 Iacobus Maior ap. 310, 335, 344.
 Iacobus Minor ap., frater Domini 172,
 224, 333.
 Iacobus Intercisus m. in Persia 242.
 Iacobus erem. (in Kôm Isfath?) 257.
 Iacobus m. in Numidia. *Vid.* Marianus.
 Iacutus ab. in Armorica 152, 482, 486.
 Ianuarius presb. m. Romae 342.
 Ida de Lewis mon. 283.
 Ida de Nivella mon. O. Cist. 283.
 Idesbaldus ab. Dun. 311, 528.
 Iesus Christus. — Nativitas 245, 253-
 254. — Epiphania 245. — Conten-
 tio cum diabolo 248. — Transfigu-
 ratio 245. — Passio (Acta Pilati)
 341. — Crucis inventio 333, 342.
 — Crucis exaltatio 245, 337, 346,
 521. — Crucis reliquiae 297. —
 Imago Berytensis Christi crucifixi
 339, 347-348.
 Ignatius ep. Antioch. m. 247, 282.
 Ignatius de Loyola **349-361**.
 Illuminata v. m. culta Tuderti 313,
 340, 348.
 Iltutus ab. in Wallia 475, 477.
 Indictionis principium 245.
 Ingbertus conf. 266.
 Innocentes mm. 329.
 Ioannicius mon. 497.
 Iob patriarcha 123, 524.
 Iohanna Maria Bonomo 292.
 Iohannes Baptista 113, 334, 343, 346.
 — Decollatio 336. — Capitis trans-
 latio 337.
 Iohannes ap. evang. 129, 291, 328.
 Iohannes Baptista de la Salle 529.
 Iohannes de Cellis O. Vallumbr. 279.
 Iohannes Chrysostomus. *Vid.* Hier-
 archae tres.
 Iohannes Columbini 279.
 Iohannes a Cruce 250.
 Iohannes Damascenus 506-508.
 Iohannes Fisher ep. m. 300.
 Iohannes Franciscus Regis S. I. 252.
 Iohannes Garin erem. 274, 281.
 Iohannes Gualbertus 280, 288.
 Iohannes Hilberus hagiogita 511.
 Iohannes Kanty 534.
 Iohannes Liçcio O. P. 305.
 Iohannes Lycopol. mon. 309.
 Iohannes Martinus Moyë 308.
 Iohannes de Monte Mirabili 300.
 Iohannes Nepomucenus m. 388.
 Iohannes Ogilvie pr. S. I. m. 300.
 Iohannes ab. Penar. vel Paren. 318,
 323, 332.
 Iohannes pr. m. Romae 28, 33.
 Iohannes ep. Spolet. m. 321, 338.
 Iohannes Theristes 244.
 Iohannes et Paulus mm. 27-38, 48,
 329, 334, 343. — *Vid.* Gallicanus.
 Iordanis de Saxonia O. P. 300.
 Iordanus de Pisa (a Rivalto) O. P.
 279.

- Iosaphat ep. Poloc. m. 311.
 Ioseph patriarcha 254.
 Ioseph sponsus B. M. V. 301, 525.
 Irenarchus m. 242.
 Irmina abb. Trever. 267.
 Isaac m. *Vid.* Carpophorus.
 Isaac ab. Spolet. 332.
 Isabella v. soror S. Ludovici 523.
 Isidorus ep. Hispal. 504.
 Ismael Persa m. *Vid.* Manuel.
 Iudas ep. m. Hierosol. = Quiriacus.
 Iudicael rex mon. in Armorica 291, 481.
 Iudocus pr. erem. in agro Pontivo 480.
 Iuliana priorissa Montis Corneli 283-284.
 Iuliana v. m. Nicomed. 331.
 Iulianus m. Anazarbi 500.
 Iulianus hospitator 252, 280.
 Iulianus cultus Mediolani (21 iunii) 500.
 Iulianus m. Terracin. *Vid.* Caesarius.
 Iulianus, Baslissa et soc. mm. Antinoi 252, 329, 500.
 Iulitta m. *Vid.* Cliryus.
 Iulius I p. 307.
 Iustina m. *Vid.* Cyprianus.
 Iustinus m. Luparae 86.
 Iustinus philosophus m. 242, 246-247.
 Iustus puer Autisiodor. m. Bellovac 86-114.
 Iuvenalis ep. Narn. 342, 383.
 Iuveninus et Maximinus mm. 9-10, 29, 34, 48.
 Ivius cultus in Armorica 291.
 Ivo pr. Trecor. 291, 293-294.
 Kentigernus ep. 295-296.
 Kethevan reg. Hiberiae 511.
 Kevinus ab. Glendaloch. = Coemgenus.
 Kiaranus ab. Cluan. 270.
 Lambertus ep. Traiect. m. 87-88, 267, 514-516.
 Largus m. Romae. *Vid.* Cyriacus.
 Laurentius diac. m. Romae 254-255, 290, 336, 345.
 Laurentius m. prope Spoletum 323, 331.
 Lebuinus pr. Daventriae 252.
 Leo IX p. 277, 504.
 Leodegarius ep. Augustodun. 251.
 Leonardus conf. 339, 347.
 Leonides (ep. Athen.) m. Corinthi 242, 247.
 Leopardus m. Romae 41.
 Liafwinus pr. = Lebuinus.
 Liberata v. m. 289.
 Libertus m. Mechlin. 252.
 Liminius in territorio Andegavensi cultus 513.
 Liudgerus ep. Monaster. 91.
 Liutgardis mon. Aquir. 283.
 Livinus ep. m. 252, 531.
 Loantius, Loentius = Lupantius.
 Lot patriarcha 524.
 Lucas evang. 339, 347.
 Lucas ep. Asyl. 244.
 Lucia v. m. Syracusis 306, 327, 521.
 Lucia et Geminianus mm. Romae 338.
 Lucianus ep. m. Bellovac 87, 505.
 Lucilla, Flora et soc. mm. Romae 345.
 Lucius m. in Africa. *Vid.* Montanus.
 Lucius rex Britanniae vel conf. Curiensis 271.
 Ludmilla ducissa Bohemiae 442, 445, 461.
 Ludovicus IX rex Franc. 298, 300.
 Luitoldus erem. cultus Breitbrunnae 278.
 Lupantius conf. in agro Cainonensi 513.
 Lupita soror S. Patricii ep. Hibern. ap. 269.
 Lupus ep. Suession. 381.
 Macarius Aegyptius 508-509.
 Macarius Pelecet. 497.
 Macarius m. *Vid.* Eugenius.
 Maccabaei mm. 335, 345.
 Macedonius, Theodulus et Tatianus mm. in Phrygia 14, 49.
 Macra v. m. Rem. 103.
 Macrina soror S. Basilii 247.

- Magdalena Panatieri 300.
 Maglorius ep. Dolensis 176, 184.
 Magnericus ep. Trever. 266.
 Magnus ep. Tran. m. 345.
 Maianus ab. in Armorica = Meven-
 nus.
 Mamas seu Mammes m. Caesareae
 242, 247, 521-522.
 Mamilianus (ep. Panormi) 317.
 Mammes m. = Mamas.
 Mammilianus (m.?) 261.
 Manchán in Hibernia 269.
 Manuel, Sabel, Ismael Persae mm.
 CP. 21.
 Marcellinus et Petrus mm. Romae 342,
 486.
 Marcellus p. m. 33, 330.
 Marcellus m. *Vid.* Elpidius.
 Marcus ev. 332, 521.
 Marcus p. 338.
 Marcus ep. Arethus. m. 11.
 Marcus Eugenicus 309.
 Margarita v. m. Antioch. 278, 297.
 Margarita Kemp 292.
 Maria Deipara 295, 301-302. — Na-
 tività 337. — Annuntiatio 245,
 332. — Purificatio 331. — Transi-
 tus, Assumptio 246, 259, 336, 341.
 — Miracula 280-281, 521. — Depo-
 sitio vestis in Blachernis 246.
 Maria Aegyptiaca 280.
 Maria de Agreda 292.
 Maria Brabantina, ducissa, coniux Lu-
 dovici Severi 279.
 Maria Iulia Jahenny 292.
 Maria Magdalena 280, 335, 521.
 Maria m. in Mesopotamia = Goli-
 duch.
 Maria Oigniac. 282-283.
 Marianus et Iacobus mm. in Numi-
 dia 518.
 Marina v. m. 243.
 Marina v. dicta Marinus 334.
 Marius, Martha, Audifax et Abacus
 mm. Romae 33, 330.
 Martha hospita Christi 289.
 Martha m. Romae. *Vid.* Marius.
 Martialis ep. Lemovic. 331, 503.
 Martinianus m. *Vid.* Processus.
 Martinus ep. Turon. 250, 266, 275,
 290, 300, 339, 347, 500, 512.
 Martyres Graeci = Hippolytus, Eu-
 sebius et soc. mm.
 Martyres Lugdun. 247.
 Martyres Mauri Coloniae = Mauri mm.
 Martyres Palaestineses 247.
 Martyres 1484 in Palaestina 334.
 Martyres XL Sebasteni 331.
 Martyres XV Tiberiopolis 7.
 Maternus ep. *Vid.* Eucharius.
 Matthaes ap. 116-117, 119, 129, 271-
 273, 338, 347.
 Matthias ap. 331.
 Maudetus (Maudez, Mawes) ab. in Ar-
 morica 291, 486.
 Mauri mm. Colon. 297.
 Mauritius m. Agaun. 110, 260, 266,
 338, 500.
 Mauritius m. Apam. 262.
 Maurius m. Romae = Marius.
 Maurus ab. disc. S. Benedicti 330.
 Maurus Syrus et Felix filius 313.
 Maurus ep. Virodun. 535.
 Mawes ab. in Armorica = Maudetus.
 Maximianus m. Romae. *Vid.* Cyriacus.
 Maximilianus m. Antioch. *Vid.* Bo-
 nosus.
 Maximinus m. Antioch. *Vid.* Iuven-
 tinus.
 Maximinus ep. Trever. 264.
 Maximus m. (11 maii). *Vid.* Anthimus.
 Maximus Confessor 243.
 Maximus m. Cordulae. *Vid.* Olympias.
 Maximus m. Cumis 339.
 Mechtildis praepos. Diessen. 278.
 Medanus mon. disc. S. Petroci 143.
 Medardus ep. Noviom. 87, 486.
 Meginratus seu Meinradus erem. m.
 110.
 Mel ep. in Hibern. 269.
 Melanienus ep. Redon. 291.
 Melasippus, Antonius et Carina (Cas-
 sina) mm. Ancyrae 25-26.
 Melchisedech 524.
 Melchu ep. in Hibernia 269.
 Memorius pr. m. Trec. 97.

- Menas Aegyptius m. 339.
 Mennas erem. in Samnio 211, 216, 219.
 Mercurius m. Caesareae 15, 281-282.
 Mereadocus ep. Venet. 291.
 Methodius Slavorum ap. *Vid.* Cyrillus.
 Mevennus seu Maianus ab. in Armorica 138-140, 174, 177-179, 183-186, 470, 473, 479-486.
 Michael archang. 117, 120, 155, 257, 333, 338, 342, 375.
 Millianus ep. m. = Aemilianus Armenus.
 Modan in Carn Furbaide = Muadán.
 Modesta abb. Trever. 267.
 Modestus m. *Vid.* Vitus.
 Modoaldus ep. Trever. 267.
 Modúit de Cell Modúit in Hibernia 269.
 Monachi duo nim. in prov. Valeriae 113.
 Montanus m. Corbeiae cultus 374.
 Montanus erem. cultus in agro Laudun. 370-404.
 Montanus erem. Vivar. 391.
 Montanus, Lucius et soc. mm. in Africa 373, 376.
 Morandus mon. Cluniac. cultus in Alsatia 303.
 Muadán (Modan) in Carn Furbaide 269.
 Myron ep. Cret. 248.
 Narrationes animae utiles 254.
 Nazarius et Celsus mm. Mediolani 335, 344, 500.
 Nectanus conf. erem. Hartlandiae 175-176.
 Neophytus inclusus 248.
 Nereus et Achilleus mm. Romae 333, 342.
 Nestabus m. Gazae. *Vid.* Eusebius.
 Nestor m. Gazae 13.
 Nicephorus m. 247.
 Nicephorus ab. Sebazenus 244.
 Nicetius ep. Trever. 266.
 Nicodemus 345.
 Nicolaus I p. 197, 202-206, 208-209, 236, 238-239.
 Nicolaus ep. Myr. 290, 326, 333, 342, 529.
 Nicolaus Tolentinas 288.
 Nicomedes = Nicodemus Christi discipulus 345.
 Ninianus ep. ap. Pictorum 271, 297.
 Nino v. in Hiberia 511.
 Noe patriarcha 524.
 Norbertus ep. Magdeburg. 297, 349.
 Nuntius cultus Hasteriae 530.
 Oda *vid.* Aman. 514-515.
 Oda v. Rodensis 514-515.
 Odo ab. Cluniac. 250.
 Odrada v. in Campinia 250, 532.
 Olympias et Maximus mm. Cordulae 335.
 Osanna de Mantua O. S. D. 300.
 Otto ep. Babenberg. 277.
 Pachomius ab. 526.
 Pancratius m. Romae 333, 342.
 Pantaleon m. Nicomed. 335.
 Paphnutius anachoreta in Theb. m. 258.
 Papyrus m. Pergami. *Vid.* Carpus.
 Paractalis m. = Baractalis.
 Paramonus et Philumenus mm. 242.
 Pastor m. Romae 33.
 Paternuthius, Copres et Alexander mm. in Aegypto 18, 22, 48.
 Paternianus ep. Fanensis 344.
 Patres Aegyptii. — « Historia monachorum » 306.
 Patres Syri XIII apostoli Georgiae 510-511.
 Patricius ep. apost. Hibern. 149, 269, 271.
 Paula m. Malacae. *Vid.* Cyriacus.
 Paulinus ep. Nol. 40, 312, 332, 334.
 Paulinus ep. Trever. 265.
 Paulus ap. 120, 124, 254, 335, 343.
 — Conversio 330. — *Vid.* Petrus et Paulus.
 Paulus Aurelianus ep. in Armorica 272, 477.
 Paulus ep. Narbon. 503.
 Paulus Thebaeus erem. 84-85, 329.

- Pelinus (seu Pelignus) ep. Brundus. m. 45-46.
 Perpetua et Felicitas mm. Carthagine 247, 502.
 Petrocus quidam cultus in Armorica 482-483.
 Petrocus ab. in Cornubia **131-188, 470-496**.
 Petrus ap. **115-130**, 148, 224-226, 334, 343. — Cathedra 331. — Vincula 340. — Petrus et Andreas app. 119. — Petrus et Paulus app. 116, 125, 129, 311, 518, 520.
 Petrus Atroensis mon. 497.
 Petrus Canisius S. I. 529.
 Petrus Damianus 272, 516, 519.
 Petrus Hiberus ep. Maium. 511.
 Petrus Martyr O. P. 288.
 Petrus mon. disc. S. Petroci 159, 164, 170, 472, 494.
 Petrus m. Romae. *Vid.* Marcellinus.
 Petrus Thomae O. Carm. 285-287.
 Petrus Venerabilis ab. Cluniac. 297.
 Philippus et Iacobus app. 333, 341.
 Philippus ep., Severus pr., Eusebius et Hermes mm. Hadrianopoli 43, 46.
 Philumenus m. *Vid.* Paramonus.
 Photinus seu Pothinus ep. et soc. mm. Lugdun. 247.
 Piatius seu Piatto pr. m. 505.
 Pigmenius seu Pimenius pr. et soc. mm. Rom. 27-38, 46, 49.
 Pistis m. Romae. *Vid.* Sophia.
 Pius X p. 305.
 Plena (quae?) 514.
 Polycarpus ep. Smyrn. m. 246-247.
 Pontianus m. Spolet. 330.
 Porphyrius m. Caesareae 25.
 Possessor ep. Virodun. 535.
 Potentianus ep. Senon. m. 535.
 Potentinus, Felicius et Simplicius soc. S. Castoris 532.
 Pothinus ep. Lugdun. m. = Photinus.
 Praxedis v. Rom. 344.
 Principius ep. Suession. 381.
 Priscillianus et Priscus mm. = Crispus et Crispinianus.
 Probus, Tarachus et Andronicus mm. Anazarbi 247.
 Processus et Martinianus mm. Romae 344.
 Procla = Claudia Procula.
 Procopius ab. Prag. 445, 461.
 Procula = Claudia Procula.
 Publia abb. Antioch. 14.
 Pueri IX mm. in Kola 511.
 Quintinus m. Viromand. 103, 503, 505.
 Quiriacus (Cyriacus, Iudas) ep. Hierosol. 39, 48.
 Quiteria v. m. Adur. 289.
 Rabanus Maurus ep. 307.
 Raphina 275.
 Remaclus ab. Stabul. 304.
 Remedius ep. Rem. = Remigius.
 Remigius ep. Lincoln. 181.
 Remigius ep. Rem. 87, 370, 374-375, 380, 382-384, 387-388, 396, 401, 403.
 Robertus ab. Molism. **50-83**.
 Romanus mon. et Barulas puer mm. 501.
 Rufinus et Valerius mm. Suession. 103.
 Sabas mon. in Palaest. 245, 319, 327, 348.
 Sabel Persa m. CP. *Vid.* Manuel.
 Sabida in territorio Foroiuliensi culta 526.
 Sabina m. Romae 341.
 Sabinianus ep. Senon. m. 535.
 Sabinus ep. m. Spolet. 326.
 Salaberga abb. Laudun. 148, 535.
 Salomon rex in Armorica 291.
 Salvator (?) in Hispania 274.
 Salvinus ep. Virodun. 535.
 Samson ab. ep. Dol. 150-151, 153, 168, 470, 472, 479, 484-485, 487, 490-491, 493.
 Samthanna abb. Clonbroneensis 269.
 Scholastica v. 331.
 Sebastianus m. Romae 330.
 Sennen m. Romae. *Vid.* Abdon.
 Senzius (Sensias, Sentias, Senzias) pr. in Tuscia 317, 333-334.

- Seraphia v. m. Romae 337.
 Sergius m. 417-418, 437, 440. — Sergius et Bacchus mm. 338.
 Servatius ep. Tungr. 87-88, 256.
 Severinus ab. Agaun. 260.
 Severus pr. m. Hadrianopoli. *Vid.* Philippus.
 Severus ep. Ravennas 331.
 Sigismundus rex Burgund. m. 110, 261, 503.
 Silvester I p. 281-282, 329.
 Simon et Iudas (Thaddaeus) app. 339, 347. — *Vid.* Addaeus.
 Simplicius soc. S. Castoris. *Vid.* Potentinus.
 Simplicius conf. Turon. 514.
 Simplicius, Faustinus et Beatrix mm. 33, 335, 344-345.
 Sinuthius ab. in Thebaide 308.
 Sire seu Sirina m. sub Chosroa I 407.
 Sixtus II p., Felicissimus et Agapitus mm. 255, 335, 345.
 Sophia, Pistis, Elpis et Agape mm. Romae 310.
 Sotronius = Citronius.
 Spyridon ep. Trimithunt. 245, 247.
 Stephanus protomartyr 328, 345.
 Stephanus I p. m. 335, 345.
 Stephanus Harding ab. Cistercii 54, 58, 65, 69-72, 74-77, 80.
 Stephanus Sabaita nepos S. Iohannis Damasceni 507-508.
 Stephanus Sabaita thaumaturgus 507-508.
 Stilla v. Abenberg. 278.
 Sulinus cultus in Armorica 513.
 Šušanik m. 510-511.
 Swithunus ep. Winton. 171.
 Symeon stylita 438.
 Tarachus m. *Vid.* Probus.
 Tatianus m. *Vid.* Macedonius.
 Tenna mater S. Kentigerni = Thenew.
 Terentianus ep. Tudert. m. 337, 346.
 Terentius m. Tudert. *Vid.* Fidentius.
 Terrae motus memoria 248.
 Teudila m. *Vid.* Carpophorus.
 Teudur rex in Cornubia = Theodorus.
 Thaddaeus ap. = Addaeus.
 Thaneu seu Thanen = Thenew.
 Thecla v. disc. S. Pauli 331.
 Thenew seu Tenna seu Enocha mater S. Kentigerni ep. 295-296.
 Theobaldus ep. cultus in Thann 252.
 Theodardus ep. Traiect. m. 267.
 Theodoritus (Theodoretus, Theodorus) pr. m. Antioch. 16.
 Theodorus m. Antioch. (24 nov.) 16.
 Theodorus (Teudur, Tudor) rex in Cornubia 143, 157, 472, 493.
 Theodorus m. Euchaitis vel Amaseae 254, 339, 347.
 Theodorus (Theodulus) ep. Octodur. 261-262.
 Theodorus Orientalis m. 258.
 Theodorus m. Romae = Theodulus.
 Theodorus Studita 497.
 Theodota m. Nicaeae 92.
 Theodulus m. in Phrygia. *Vid.* Macedonius.
 Theodulus m. Romae. *Vid.* Alexander.
 Thomas ap. 119-121, 129, 327.
 Thomas ep. Cantuar. m. 329, 348.
 Thomas a Villanova 300.
 Tibertius m. 261.
 Timotheus ep. m. Prusae 20.
 Treverius erem. 535.
 Trudo ab. in Hasban. 250.
 Tudor rex in Cornubia = Theodorus.
 Udalricus ep. Augustan. 310.
 Ursmarus ep. ab. Lob. 252.
 Ursula Benincasa 292.
 Valentinus (ep. Interamn.) m. Romae 282, 330-331.
 Valentinus ep. Terracin. et Damianus diac. mm. 7.
 Valeria v. m. Lemovic. 306.
 Valerius ep. *Vid.* Eucharius.
 Valerius m. Suession. *Vid.* Rufinus.
 Venantius m. Camerini 323, 342.
 Victor et Corona mm. in Aegypto 342.
 Victoricus m. Ambianis. *Vid.* Fuscianus.

- Victricius ep. m. Rotomagi 40, 45-46, 311.
Vincentius diac. m. Caesaraug. 330.
Vincentius a Paulo 252, 527.
Virgilius m. 261.
Vitalis et Agricola mm. 332.
Vitus, Modestus et Crescentia mm. 343.
Vulfilaicus conf. Ivodii 266.

Walaricus ab. Leuconaensis 377.
Waldburgis abb. Heidenheim. 290.
Wenceslaus dux Bohemiae m. 290, 442, 445, 453, 461.
Wendelinus conf. Trever. 266.

Wethinoc ab. in Armorica = Guethnocus.
Wicterpus ep. Augustan. 363.
Willelmus dux mon. Gellon. 281.
Willelmus quidam cultus Radenaci in Armorica 291.
Willibrordus ep. Traiect. 250.
Winleus rex = Gundleius.
Winwaloëus ab. Landevenec. 291.
Wooloo rex = Gundleius.

Zeno m. Gazae. *Vid.* Eusebius.
Zenobius ep. Florent. 277.
Zoilus et soc. mm. Cordubae 501.
Zosimus m. Anazarbi in Cilicia 243.
-

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt

- Acocella*, Traslazione di S. Matteo 271.
— Reliquiario di S. Matteo 271.
Ainaud de Lasarte, Supervivencias del Pasionario hispánico 502.
Archives de l'Église d'Alsace 303.
Aufsätze (Gesammelte) zur Kulturgeschichte Spaniens 273.
Auzas, L'orfèvrerie religieuse bretonne 291.

Barth, Liber investiturarum 303.
— Zur Geschichte des Kultes von St. Morand dem Sundgauheiligen 303.
Bauerreiss, Kirchengeschichte Bayerns 277.
Becker, Investiturproblem in Frankreich 276.
Beichner, The Medieval Representative of Music, Jubal or Tubalcain? 299.
Biasutti, Sante Sábide 526.
Βιβλιοθήκη ἐλλήνων πατέρων 247.
Borino. Vid. Studi Gregoriani.
Borsari, Vita di S. Giovanni Terista 244.
Boulet. Vid. *Denis*.
Bribosia = *Marie-Henri*.

Cahiers de Joséphologie 301, 525.
Camelot, Ignace d'Antioche, Polycarpe de Smyrne 246.
Casey, Thomson, A Dialogue between Christ and the Devil 248.
Collins, Martyr in Scotland 300.

Daniélou, Saints païens de l'Ancien Testament 524.

Darrouzès, Homélie du Pseudo-Maître 508.
Davies, A Few Saints from Pictures in the National Gallery 528.
De Cesare, Aristotele cavalcato 528.
Delaruelle, L'idée de croisade chez S. Bernard 302.
Delehaye, Les légendes hagiographiques 249.
De Luca, Scrittori di religione 279.
de Meyier, Codices Vossiani graeci 253.
Denis, *Boulet*, Euchariste ou la messe 255.
Dérumaux, S. Bernard et les Infidèles 302.
Dressler, Petrus Damiani 516.

Ewig, Trier im Merowingerreich 263.

Fábrega Grau, Pasionario hispánico 500.
Festschrift Adolf Hofmeister 504.
Fischer, Ortsnamen der Kreise Arnstadt und Ilmenau 290.
Flahiff, Deus non vult 302.
Frolow, Déviation de la IV^e Croisade vers Constantinople 298.

Gabriel, Student Life in Ave Maria College 299.
Garitte, Étienne le Sabāïte 506.
Garreau, Isabelle de France 523.
Gauthier, Magnanimité 274.
Glutz, Miracles de Nostre Dame par personnages 281.
Guillou, Le monastère de la Théotocos au Sinaï 245.

- Halkin (F.)*, Une légende byzantine de la Dormition 246.
 — S. Léonide et ses sept compagnes martyrs à Corinthe 242.
 — Un recueil de légendes hagiographiques 242.
- Halkin (L.-E.)*, De l'excommunication au bûcher 302.
- Hoeck*, Stand und Aufgaben der Damaskenos-Forschung 506.
- Hogan*, Irish Manuscripts Commission 297.
- Jørgensen, Lund*, St. Bridget of Sweden 299.
- Kaftal*, Saints in Italian Art 287.
- Kahle*, Bala'izah 256.
- Ker*, A Palimpsest in the National Library of Scotland 254.
- King*, Liturgies of the Religious Orders 255.
- Klostermann*, Makariusschriften 508.
- Knowles*, Cistercians and Cluniacs 297.
- Kraemer (von)*, Les maladies désignées par le nom d'un saint 275.
- Krinke*, Der spanische Taufritus 273.
- Köhner*, Vincenz von Paul 527.
- Kuyle*, Sint Eloy 303.
- Lampsidès*, "Ἅγιος Εὐγένιος ὁ Τραπεζούντιος 242.
- Lang*, Lives of the Georgian Saints 509.
- Laourdas*, Ἱσιδώρου Θεσσαλονίκης ὁμιλῖαι 243.
 — Γαβριήλ Θεσσαλονίκης ὁμιλῖαι 243.
- Laurent*, Le métropolitain d'Andrinople Théoctiste 506.
 — Vie de S. Pierre d'Atroa 497.
- Lazzati*, Atti di S. Giustino 242, 246.
- Lecler*, La tolérance au siècle de la Réforme 302.
- Leclerc*, Ermites et ermitages moselans 523.
- Legros*, Les maladies portant le nom du saint guérisseur 276.
- Lemoing*, Ermites et reclus de Bordeaux 522.
- Letf*, Les premiers biographes de S. Jean-Baptiste de la Salle 529.
- McDonnell*, Beguines and Beghards 282.
- MacNamee*, History of the Diocese of Ardagh 268.
 — Chronology of the Life of St. Claran 268.
- MacQueen*, A Lost Glasgow Life of St. Thane 295.
- Mansilla*, Catálogo de los códices de la catedral de Burgos 295.
- Marcora*, Il santorale ambrosiano 499.
- Marie-Henri (Bribosia)*, L'iconographie de S. Lambert 514.
- Marrou*, Les saints de l'Ancien Testament 524.
- Masseron*, La légende franciscaine 528.
 — S. Yves d'après les témoins de sa vie 293.
- Milev*, Teofilakt Ohridski, Žitie na Kliment Ohridski 248.
- Milburn*, Saints and their Emblems in English Churches 251.
- Miscellanea del Centro di studi medievali 527.
- Mohlberg*, Sacramentarium Veronense 498.
- Mouratidès*, Ἡ μοναχικὴ ὑπακοή 525.
- Musurillo*, Acts of the Pagan Martyrs 525.
- Nasrallah*, S. Jean de Damas 506.
- Niermeyer*, Mediae latinitatis lexicon minus 294.
- Olivar*, El sacramentario de Vich 502.
- Parks*, The English Traveler in Italy 271.
- Patronage* de S. Joseph 525.
- Peters*, Joannes Messor 244.
- Post*, A History of Spanish Painting 289.

- Radford*, Two Reliquaries connected with South-West Scotland 296.
- Ramackers*, Papsturkunden in Frankreich 512.
- Recueil* Max Niedermann 294.
- Reynolds*, St. John Fisher 300.
- Roeder*, Saints and their Attributes 251.
- Runciman*, A History of the Crusades 298.
- Schillinger*, Status dioecesis Argentinensis 303.
- Schiro*, Vita di S. Luca vescovo di Isola 244.
- Schleyer*, Stigmatisation 292.
- Schmidt*, Marianische Wallfahrten in Oesterreich 302.
- Schreiber*, Spanien im deutschen Bergwerk 273.
- Montserrat 274.
- Seppelt*, Geschichte der Päpste 526.
- Smel*, The Life of St. Peter Thomas by Philippe de Mézières 285.
- Spiess*, Neue Marksteine 301.
- Stimm*, Altfrankoprovenzalische Übersetzungen hagiographischer lateinischer Texte 521.
- Stintzi*, Von den St. Gallus Patrozinien 303.
- Streicher*, S. Petri Canisii Meditationes 529.
- Studi Gregoriani* 519.
- Tarchnišvili*, Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur 509.
- Theurillat*, Saint-Maurice d'Agaune 260.
- Thiel*, La vie érémitique au Luxembourg 522.
- Thurston*, Crehan, Surprising Mystics 291.
- Trottier*, Bibliographie sur S. Joseph 301.
- Van Berchem*, Le martyre de la Légion thébaine 260.
- Vandekerckhove*, Histoire du Val-Dieu 298.
- Vies des saints et bienheureux 249.
- Vincennes*, L'abbaye des Dunes 528.
- Watkin*, Neglected Saints 300.
- Weise*, Das Element des Heroischen in der spanischen religiösen Literatur 274.
- Wenger*, L'Assomption dans la tradition byzantine 246, 259.
- Zanini*, Bibliografia di santa Caterina da Siena 527.

TABLE DES MATIÈRES

Baudouin DE GAIFFIER. « Sub Iuliano Apostata » dans le martyrologe romain	5
Jean-A. LEFÈVRE. S. Robert de Molesme dans l'opinion monastique du XII ^e et du XIII ^e siècle . . .	50
Pierre JOANNOU. Un second témoin de la Vie de S. Paul ermite <i>BHG</i> . 1469	84
Maurice COENS. AUX origines de la céphalophorie : Un fragment retrouvé d'une ancienne Passion de S. Just, martyr de Beauvais	86
Enrica FOLLIERI. L'originale greco di una leggenda in slavo di San Pietro	115
Paul GROSJEAN. Vies et Miracles de S. Petroc. I. Le dossier du manuscrit de Gotha	131
1. <i>Vita S. Petroci</i>	145
2. <i>Vita metrica S. Petroci</i>	166
3. <i>Miracula S. Petroci</i>	171
4. <i>De reliquiarum furto</i>	174
5. <i>Genealogiae</i>	188
II. Le dossier de Saint-Méen.	470
Paul MEYVAERT, O. S. B., et Paul DEVOS, Autour de Léon d'Ostie et de sa <i>Translatio S. Clementis</i> . . .	189
I. Situation des manuscrits de Duchesne et de Sirmond par rapport au Vaticanus 9668	190
II. Sens du mot <i>sacerdos</i>	196
III. Additions au dossier littéraire de Léon d'Ostie . . .	211
IV. Dérivations de la <i>Translatio S. Clementis</i> . . .	226
François HALKIN. Publications récentes de textes hagiographiques grecs. V (1951-1955)	241
Baudouin DE GAIFFIER. Les légendiers de Spolète . . .	313
Maurice COENS. Un panégyrique de S. Ignace de Loyola prononcé à Anvers en 1656, lors du premier centenaire de la mort du saint	349

Horst FUHRMANN. Zur handschriftlichen Verbreitung der <i>Vita B. Herlucae</i> des Paul von Bernried . . .	362
Joseph VAN DER STRAETEN. S. Montan ermite honoré en Thiérache	370
APPENDICES : 1. <i>Vita S. Montani confessoris</i> ; 2. Lettre sur la Translation en 1594 ; 3-5. Offices et Messe . . .	395
Gérard GARITTE. La Passion géorgienne de Ste Golin- douch	405
Paul MEYVAERT, O. S. B., et Paul DEVOS. La « Légende morave » des SS. Cyrille et Méthode et ses sources	441
Bulletin des publications hagiographiques . . .	248, 497

TROIS GRANDS MARTYROLOGES LATINS
ÉDITÉS ET COMMENTÉS

I. MARTYROLOGIUM HIERONYMIANUM

Texte établi par Dom H. QUENTIN, commentaire critique par H. DELEHAYE. In-folio de xxiii-720 pages. Bruxelles, 1931.

(= *ACTA SANCTORUM NOVEMBRIS*, t. II, 2)
fr. b. 1750 ou \$35.00

II. MARTYROLOGIUM USUARDI MONACHI

Publié par le bollandiste J.-B. DU SOLIER (Anvers, 1714 et 1715-1717). Nouv. édit., Paris, Palmé, 1866. In-folio de lix-849 pages.

(= *ACTA SANCTORUM IUNII*, t. VI)
fr. b. 750 ou \$15.00

III. MARTYROLOGIUM ROMANUM

Commentaire critique et bibliographique publié par les Bollandistes. In-folio de xxiii-660 pages. Bruxelles, 1940.

(= *ACTA SANCTORUM DECEMBRIS*, Propylaeum)
fr. b. 1600 ou \$32.00

LE RÉPERTOIRE DE L'HAGIOGRAPHIE LATINE :

BIBLIOTHECA HAGIOGRAPHICA LATINA. 2 volumes. 1898-1901. Réimpression photomécanique, 1949.

(= *SUBSIDIA HAGIOGRAPHICA*, n° 6)
fr. b. 800 ou \$16.00

ABONNEMENT AUX ANALECTA BOLLANDIANA

fr. b. 225 ou \$4.50

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel, BRUXELLES 4

VIENNENT DE PARAÎTRE :

LA VIE MERVEILLEUSE DE SAINT PIERRE D'ATROA († 837)

éditée et traduite, avec introduction et commentaire,

par **Vitalien LAURENT, A.A.**,

Directeur de l'Institut français d'études byzantines.

xii-247 pp., 2 cartes. Fr. b. 200 ou \$4.00

Document inédit, important pour l'histoire du monachisme byzantin, surtout bithynien, à l'époque de l'iconoclasme.

(= *Subsidia hagiographica*, n° 29).

LES LÉGENDES HAGIOGRAPHIQUES

par **Hippolyte DELEHAYE**

4^e éd., augmentée d'une notice de l'auteur par Paul PEETERS.

xv-226-LII pp., portrait. Fr. b. 100 ou \$2.00

(= *Subsidia hagiographica*, n° 18a).

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

UN CALENDRIER GÉORGIEN DU X^e SIÈCLE

édité, traduit et commenté

par **Gérard GARITTE,**

professeur à l'Université de Louvain.

Document des plus riches et capital pour l'étude de l'hagiographie palestinienne et byzantine.

(= *Subsidia hagiographica*, n° 30).

BIBLIOTHECA HAGIOGRAPHICA GRAECA

3^e éd., mise à jour et considérablement augmentée

par **François HALKIN**

(= *Subsidia hagiographica*, n° 8a).

SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES BRUXELLES 4, BELGIQUE
24, BOULEVARD SAINT-MICHEL (Chèques postaux 1415.59)

GTU Library



3 2400 00253 1592

V. 74
1956

THREE DAY

45087

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY, CA 94709

